

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

HISTOIRE UNIVERSELLE,

D E P U I S

LE COMMENCEMENT DU MONDE
JUSQU' A P R E S E N T.

TRADUITE DE L'ANGLOIS

D'UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.
T O M E V I N G T - Q U A T R I E M E.

C O N T E N A N T

L'HISTOIRE de l'AFRIQUE; la Description générale de ce Pays, celle des ISLES;
l'Histoire de l'ABISSINIE, celle des Royaumes qui y confinent; des principaux
Royaumes de la Côte de ZANGUEBAR, de SOFALA; des Empires de MO-
NOMOTAPA, & de MONOEMUGI.

ENRICHIE DES CARTES NECESSAIRES.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez A R K S T É E & M E R K U S,
M D C C L X V.

HISTOIRE

UNIVERSITÄT

DE

DEPARTMENT DE

1787

1787

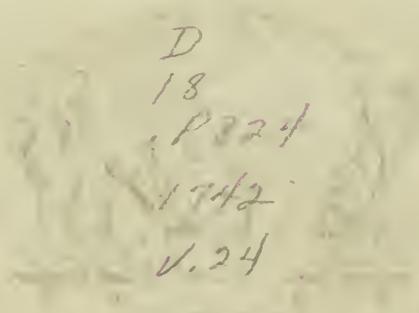
UNIVERSITY OF

TO THE

1787

THE UNIVERSITY OF

1787



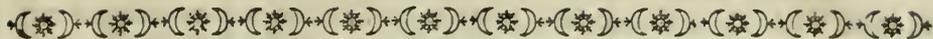
D
18
P324
1742
V.24

UNIVERSITY OF TORONTO

T A B L E

DE CE VINGT-QUATRIEME

V O L U M E.



L I V R E V I N G T I E M E.

Histoire de l'AFRIQUE, des principaux Etats qui s'y trouvent, & des principales Nations qui l'habitent.

CHAPITRE I. <i>Description Générale de l'AFRIQUE.</i>	Pag. I
SECTION I. Description Topographique de l'AFRIQUE.	9
SECTION II. Les premieres Navigations des PORTUGAIS le long des côtes d'AFRIQUE, les Découvertes & les premiers Etablissemens qu'ils y ont faits.	80
CHAPITRE II. <i>Histoire Moderne de l'AFRIQUE, & des différentes Nations auxquelles elle a été soumise depuis l'expulsion des Romains par les Vandales.</i>	89
CHAPITRE III. <i>Histoire Moderne d'EGYPTE</i>	116
SECTION I. Contenant des Observations curieuses & nécessaires sur l'état présent de l'EGYPTE, par rapport à l'Histoire Naturelle du Pays, pour servir de connexion entre l'Histoire Ancienne & Moderne.	116
SECTION II. Histoire Moderne d'EGYPTE sous le Gouvernement des Califes FATIMITES, de SALADIN & de ses Successeurs.	179
CHAPITRE IV. <i>Histoire des Isles de l'AFRIQUE.</i>	232
CHAPITRE V. <i>Histoire d'ABISSINIE ou de la HAUTE ETHIOPIE.</i>	348
SECTION I. Notice raisonnée des principaux Auteurs Modernes cités dans ce Chapitre, avec la Relation des divers stratagèmes qu'on a employés pour ouvrir le Commerce avec l'Empire d'ABISSINIE.	348
SECTION II. Situation, Division, Noms, Etendue, Limites, Provinces &c. de l'Empire d'ABISSINIE, avec la Relation de ce qui regarde les GALLES & leurs différentes Conquêtes.	363
SECTION III. Situation, Division, Noms, Etendue, Limites, Provinces &c. de l'Empire d'ABISSINIE, avec la Relation de ce qui regarde les GALLES & leurs Conquêtes.	383
SECTION IV. Nations différentes qui habitent dans l'Empire d'ABISSINIE, leur Couleur, leurs Traits, leur Génie, leur Caractere, leurs Arts, leurs Métiers, & leurs Occupations, leurs Habillemens, leur Nouriture, & leurs autres Coutumes.	395

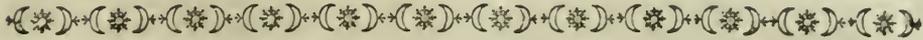
SECTION V. Curiosités Naturelles & Artificielles d'ABISSINIE.	412
SECTION VI. Gouvernement & Loix d'ABISSINIE, Cour de l'Empereur, sa Puissance, son Couronnement, ses Titres pompeux, son Camp, son Cortege, son Armée, ses Revenus & ses autres Prérogatives.	424
SECTION VII. Religion des ABISSINS tant avant que depuis leur Conversion au Christianisme, avec la Hiérarchie de leur Eglise.	442
SECTION VIII. De la Foi & de la Pratique de l'EGLISE d'ABISSINIE par rapport aux autres parties de la Religion, & des Erreurs où elle est tombée depuis sa Conversion au Christianisme.	465
SECTION IX. Chronologie, & Succession des Rois d'ABISSINIE; leur Histoire depuis le tems de l'arrivée des Portugais dans ce Pays, jusqu'à celui où ils en furent chassés.	492
CHAPITRE VI. Histoire des Royaumes qui continent à l'Abissinie; de DANCALI sur la Côte de Babelmandel, d'ADEL, de MAGADOXO &c. sur celle d'Ajan.	598
SECTION I. De quelques Royaumes peu connus & de celui de DANCALI.	598
SECTION II. Remarques sur la Côte d'AJAN ou AXAN: Histoire du Royaume d'ADEL ou de ZEILA.	602
SECTION III. Histoire du Royaume de MAGADOXO & de la République de BRAVA, avec la réfutation du prétendu Royaume d'ADEA.	617
CHAPITRE VII. Histoire des principaux Royaumes de la Côte de ZANGUEBAR, de SOFALA, & des Empires de MONOMOTAPA & de MONOEMUGI.	623
SECTION I. Histoire du Royaume de MELINDE.	626
SECTION II. Histoire des Isles & des Royaumes de MOMBAZE & de QUILOA.	636
SECTION III. Histoire du Royaume de MOZAMBIQUE.	654
SECTION IV. Histoire du Royaume de SOFALA.	660
SECTION V. Histoire de l'Empire de MONOMOTAPA ou MUNEMOTAPA.	671
SECTION VI. Histoire du Royaume ou de l'Empire de MONOEMUGI.	686
SECTION VII. Histoire de la CAFRERIE ou PAYS DES CAFRES & des différentes Nations que l'on désigne par ce nom.	691
H I S.	



HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE
JUSQU'A PRESENT.



LIVRE VINGTIEME.

*Histoire de l'AFRIQUE, des principaux Etats qui s'y trouvent,
& des principales Nations qui l'habitent.*

CHAPITRE I.

Description générale de l'AFRIQUE.

Nous passons dans une autre Partie du Monde, presque à tous égards D'où vient fort différente de celle que nous avons parcourue dans les volumes pré. que l'Afri- précédens; on peut dire avec vérité, que nous en connoissons mieux la situation, que est si l'étendue, le circuit, les limites, la longueur & la largeur, & d'autres cir- peu connue.constances extérieures, que nous ne connoissons ce qui regarde ses Parties intérieures. Nous sommes redevables des connoissances que nous avons sur les premiers articles aux Observations Astronomiques modernes faites avec exactitude le long des Côtes, & en quelques endroits des Terres, & aux Cartes plus parfaites qu'on en a publiées, sur-tout à celles de M. D'Anville. Le peu de lumieres que nous avons sur l'intérieur du Pays vient en partie de sa vaste étendue, de la diversité du climat, des habitans, & du peu de commerce que l'on a eu dans l'intérieur des Terres; à quoi l'on peut ajouter l'extrême défiance que les habitans ont conçue, non sans fondement, des Européens: ils se persuadent que ceux-ci se sont ligués ensemble pour les déposséder de leurs Mines d'or, qui font en grande partie toute leur richesse, & la principale branche du Commerce qui leur fournit les commodités étrangères, dont leur Pays manque, plus par leur stupidité & leur négligence, que par un défaut naturel, comme nous le verrons clairement dans la suite, sur-tout lorsque nous parlerons des Conquêtes des Portugais sur les Côtes d'Afrique, & des mauvais traitemens qu'ils ont faits aux habitans.

De-là vient que dans la plus grande partie, qui n'est pas conquise, il est défendu à tous les Etrangers, sous quelque déguisement ou prétexte que ce soit, d'y voyager, d'y faire des découvertes, & même des informations. Cela

s'étend jusqu'aux Côtes, sur-tout à celles qui sont Orientales; car s'ils permettent aux Européens d'y trafiquer, ce n'est que pour leur propre convenance: l'échange des marchandises se fait en mer, tout au plus sur le rivage: si quelqu'un tente de s'écarter tant soit peu dans le Pays, il est sûr d'être assassiné par une troupe des Naturels. Les Rois de l'intérieur des Terres prennent les mêmes précautions, lorsque pour l'amour du Commerce ils permettent aux Etrangers de voyager dans leurs Etats; ils ne peuvent le faire que sur les Rivieres navigeables, & il leur est interdit d'aborder ni d'un côté ni de l'autre, sur peine de mort, & même de s'arrêter à aucune ville ou village sur les bords de la Riviere, sinon aux lieux qui sont marqués pour faire le Commerce, d'où il leur est défendu de sortir jusqu'à leur départ, sous les mêmes peines. Nous ne parlerons pas de l'opiniâtreté naturelle, & de la taciturnité presque invincible des habitans, même de ceux qu'on transporte comme esclaves en d'autres Pays: quand on les questionne sur cette partie du Pays où ils sont nés & ont été élevés, promesses, caresses, menaces, rigueur, châtimens, rien n'est capable de leur faire rompre le silence; ou s'ils parlent ce n'est que pour payer de défaites, plutôt que de donner la moindre idée de leur Religion, de leurs Coutumes, de leur Gouvernement, du Commerce &c. C'est ce qui fait que l'on a eu jusques ici une connoissance si imparfaite des Pays de l'intérieur de l'Afrique, nonobstant le grand nombre d'Auteurs qui ont entrepris de nous faire mieux connoître ce vaste Continent, mais par leurs prétendues Histoires, Descriptions, Relations, Mémoires, Voyages, Observations & autres Ouvrages aussi ronflans que volumineux (a); ils ont plutôt égaré leurs Lecteurs dans ces vastes Contrées qu'ils ne les leur ont fait connoître.

*Pian trop
vaste de
ceux qui
ont traité
de l'Afri-
que.*

Il ne faut pas même en être surpris, vu l'étendue du plan qu'ils ont embrassé & la disette des matériaux, par les raisons qu'on vient de voir; de sorte que les Auteurs qui ont le mieux réussi, sont ceux qui se sont renfermés dans les bornes les plus étroites, & ont travaillé sur leurs propres observations, plutôt que sur les relations des autres. C'est donc sur des autorités de cette nature que nous nous appuyerons principalement, quand nous pourrions les avoir, & nous laisserons la nombreuse troupe d'Ecrivains qui ont traité de l'Afrique, se suivre les uns les autres comme des moutons, & en bien des occasions n'avoir d'autre garant que des oui-dire; nous réservant néanmoins le droit de relever dans l'occasion leur vanité & de réfuter leurs erreurs par des autorités de plus de poids, sur des articles importans.

*L'Afrique
est une
grande
Presqu'isle.*

Il n'est pas possible de deviner en quel tems ce vaste Continent, ou pour parler plus exactement cette vaste Presqu'isle (*) a été distinguée par le titre de troisieme Partie du Monde. Strabon en connoissoit si peu l'étendue, qu'il

(a) Voyez-en la nombreuse liste dans *Moreri Art. Afrique.*

(*) Parcequ'elle est environnée de la Mer de tous côtés, à la réserve de l'Isthme de Suez qui la joint à l'Asie, à l'extrémité septentrionale de la Mer Rouge, & sépare l'Egypte de l'Arabie Pétrée. Cet Isthme n'a pas plus de vingt lieues de longueur, & prend son nom du Port de Suez, situé sur un Golphe au bout méridional, comme on le verra dans la suite.

qu'il la croyoit trop peu considérable pour mériter cette distinction (a); ce qui prouve au moins qu'elle en jouissoit de son tems, si même elle n'est plus ancienne. On peut voir ce qui a été dit ailleurs de cette division du Monde en trois Parties (b). Il est vrai néanmoins que *Strabon* pouvoit parler de l'Afrique de la façon qu'il l'a fait, n'en connoissant que ce que les Romains avoient réduit sous leur puissance, ce qui en faisoit à peine la dixième partie. *Ptolémée* paroît avoir mieux connu d'autres parties de l'Afrique, qui étoient inconnues aux Romains; mais on voit clairement par la division qu'il en a faite en douze Régions, que près de la moitié lui étoit inconnue (c). Si nous consulons les Géographes Africains & Arabes, nous serons encore plus étonnés de leur ignorance par rapport à leur propre Pays, & de ce qu'ils le resserrent beaucoup plus que *Ptolémée* par leurs Cartes & leurs Descriptions peu exactes, & ce qui est bien plus étrange encore, en en retranchant tout le Pays qui gît entre le Nil & la Mer Rouge, faisant du Nil les limites qui séparent l'Asie de l'Afrique de ce côté-là (d).

Ce qui rend leur Géographie plus embarrassée encore, sur-tout celle de *Mozzawdi* & de *Bebker*, ce sont les noms qu'ils donnent aux Provinces, aux Caps, aux Golpes, aux Villes &c. qui sont différens de ceux qu'on trouve dans *Ptolémée*, jointe à cela la différence de Longitude & de Latitude, qui jette une grande & inévitable obscurité sur leur Cosmographie, vu qu'ils se servent des noms que les Arabes donnerent aux lieux à leur arrivée en Afrique, vraisemblablement pour ensévelir la mémoire des anciens habitans dans l'oubli. Ajoutez à cela la dévastation de plusieurs Provinces, la destruction de plusieurs anciennes villes, dont les noms & la mémoire ont péri avec elles, la construction de quantité de nouvelles villes bâties par ces nouveaux venus, pour ne rien dire des terribles ravages faits en Afrique par les Vandales; toutes choses dont nous parlerons en son lieu. En réunissant le tout, on sera moins surpris de l'obscurité & de l'imperfection qui regnent dans les Descriptions Géographiques de ce Pays, tant à l'égard de son étendue, de sa véritable situation, de ses côtes, que sur-tout par rapport à l'intérieur.

Leon Africain même, ce savant Maure (*) & cet habile Géographe, a

(a) Geogr. L. XVII. & alib.

(b) Voy. Hist. Univ. T. I.

(c) Geogr. L. IV.

(d) *Masmoi* Afriq. L. I. C. 3.

Léon
Africain
n'en con-
noissoit pas
la moitié.

(*) Il étoit natif de Grenade, & fut du nombre de ceux qui furent contraints de se sauver en Barbarie sous le regne de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. Il s'établit d'abord à Fez, où il apprit l'Arabe, & eut occasion de consulter tous les Géographes Africains qui avoient écrit avant lui; ensuite il voyagea dans une grande partie de l'Afrique par curiosité, & aussi revêtu d'un Caractère public de la part de quelques Princes Africains, & il eut soin d'observer tout ce qu'il y avoit de plus remarquable dans les Pays qu'il visita; c'est ce qui le mit en état d'en faire la Description qui porte son nom. Ayant eu entre autres disgrâces le malheur d'être pris par des Pirates proche de la côte de Tunis, il fut peu après mené à Rome & présenté au Pape *Léon X.* Ce Pontife ayant appris la grande connoissance qu'il avoit de la Géographie, & qu'il avoit composé une Description curieuse de l'Afrique, le fit instruire dans la Religion Chrétienne & ensuite baptiser sous le nom de *Jean Léon*. Le Pape lui donna une fort bonne pension, desorte qu'il demeura assez long-tems à Rome pour apprendre bien l'Italien, & pour traduire en cette langue son Histoire d'Afrique, qu'il avoit écrite en Arabe (1).

(1) *Florian*, Epist. ad M. S. Corvino præf. in Veti. Lat. *Leon Afric.*

près toute son étude, ses voyages, ses soigneuses recherches, son application, & malgré l'extrême envie qu'il avoit de donner au Public une connoissance plus parfaite, & une Description plus ample & plus exacte de cette grande Presqu'isle que n'avoient fait ceux qui l'avoient précédé, n'a pu parvenir qu'à en connoître très-imparfaitement la plus grande & la plus considérable partie, bien-qu'il ait de beaucoup surpassé ceux qui avoient écrit avant lui, quoique son Ouvrage soit succint & nullement proportionné à la grandeur de l'objet. Ce qui prouve l'imperfection de ses connoissances, c'est la division maigre & tronquée que lui ou plutôt ses Maîtres font de l'Afrique en quatre parties seulement, qui sont la *Barbarie*, la *Numidie*, ou *Biledulgerid*, la *Libie* & la *Nigritie*, ou comme on l'appelle communément le Pays des Negres (a); on voit clairement par-là qu'il en exclut l'Egypte, & les deux Ethiopies, c'est-à-dire qu'il en retranche la plus considérable partie. *Marmol* les a ajoutées il est vrai, & en fait la cinquieme & sixieme partie de celles dans lesquelles il partage tout le Continent de l'Afrique, quoique les trois derniers Pays soient distingués si confusément, qu'il semble faire trois Ethiopies, la haute, la basse, & une troisieme qu'il place au-delà de l'Egypte, & qu'il appelle le Royaume de Nubie, à moins que l'on ne suppose qu'il comprend certe dernière sous la haute (b).

On est redevable aux Portugais de la principale connoissance que nous en avons.

On peut juger par tout ce que nous avons dit jusques ici, combien étoit imparfaite la connoissance qu'avoient de ce riche & vaste Continent les Européens, pour ne pas dire toutes les autres Nations, sans en excepter ceux qui y étoient nés, & les Arabes, jusqu'au tems que les Portugais, par leur habileté supérieure dans la Navigation & par les grands encouragemens qu'ils y donnerent, se mirent en état non seulement de pousser leurs nouvelles découvertes le long des Côtes Orientales & Occidentales, & de pénétrer même jusqu'à son extrémité la plus septentrionale le long des côtes de la Mer Rouge, mais encore par leurs Conquêtes & leurs Etablissmens sur les Bayes, les Ports & les Rivieres les plus commodes, de s'ouvrir le chemin de l'intérieur du Pays, aussi bien que de fixer les Longitudes & les Latitudes par des Observations réitérées à ce point d'exactitude & de certitude où nous les avons aujourd'hui sur nos Cartes les plus correctes de l'Afrique (*).

II.

(a) *Leo Afric.* L. I. C. 3. (b) *Marmol Afric.* L. I. C. 4.

(*) Nous ne prétendons pas néanmoins donner aux Portugais la gloire d'avoir découvert les premiers les Côtes Occidentales d'Afrique, & d'avoir les premiers osé naviger au-delà du Cap *Non* sur la côte de *Biledulgerid*, nommé ainsi parcequ'on prétendoit avoir remarqué que ceux qui l'avoient doublé n'étoit jamais revenus (1). On a de bonnes raisons de croire que d'autres Nations Européennes, comme les Espagnols, & sur-tout les Normans, avoient non seulement été plus loin, mais qu'ils avoient même des Compagnies, lesquelles avoient des Comptoirs sur le Niger, la Riviere de Gambie, de *Serra Léona*, & en d'autres lieux dès l'an 1366, si l'on peut s'en rapporter à la date de leurs Lettres d'Océroi (2); & cela est antérieur de bien du tems aux voyages que le Prince *Du Henri* de Portugal fit entreprendre. Tout ce que nous voulons dire ici, c'est que c'est aux Conquêtes & aux Etablissmens des Portugais le long des côtes de cette Presqu'isle, que nous sommes redevables des Observations Astronomiques qui ont déterminé

(1) *Marmol.* L. I. C. 26, *Leo Afric.* L. I. C. 2. (2) Voy. *Labat Relat.* de l'Afrique, Occid. T. I. C. 24.

Il faut avouer néanmoins qu'on avoit des Cartes qui représentoient cette troisieme Partie du Monde comme entourée de la mer de la maniere dont nous l'avons dit, assez longtems avant que les Portugais en eussent peu à peu fait le tour. Il y a même de l'apparence qu'ils ne furent pas les premiers qui l'entreprirent avec succès, si l'on peut ajouter foi au récit d'*Hérodote*, qui rapporte que *Nekus*, que l'écriture appelle *Pharao Nécho*, Roi d'Egypte, fit équiper quelques Vailleaux dans la Mer Rouge montés par des Phéniciens, qui entrerent dans l'Océan Méridional, ou Africain, & revinrent en Egypte par les Colonnes d'Hercule (a). Il est vrai que cet Historien, si crédule en d'autres occasions, paroît ici se jeter dans l'extrémité opposée; il allègue pour raison de son incrédulité, qu'ils disoient avoir fait le tour des côtes d'Afrique ayant le Soleil à droite, ce qui est une preuve de la vérité de leur Relation, & justifie qu'ils avoient doublé le Cap de Bonne-Espérance. Mais quoiqu'*Hérodote* se défiât de leur rapport, il ne laissoit pas de croire & d'assurer en termes exprès que l'Afrique est une Presqu'isle, qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre; ce qui montre clairement que c'étoit alors l'opinion reçue; mais si c'étoit fondé sur l'expérience, ou par conjecture, & s'il y avoit longtems qu'on pensoit ainsi, c'est ce qu'il est impossible de dire. Cependant il y a de l'apparence que sur la premiere question on peut tirer quelques lumieres des anciennes Cartes; & comme on les garde comme une grande curiosité en ce genre, on ne fera pas fâché que nous les faisons connoître.

On dit que les Phéniciens ont fait le tour de l'Afrique.

La premiere & la plus digne d'attention, puisqu'elle est de deux-cens ans plus ancienne que la premiere Expédition des Portugais au-delà du Cap de Bonne-Espérance, a été dressée par le fameux Voyageur *Marc Paul*, dont nous avons eu occasion de parler souvent; elle se garde à Venise dans l'Eglise de St. Michel de Murano (b); on y voit distinctement ce Cap Méridional avec la Côte de Zinzibar & l'Isle de Madagascar. L'autre a été faite en 1306 par *Marinus Sanutus*, & publiée par *Bongars* (c); mais elle est si informe, qu'elle dévoile suffisamment l'ignorance & la grossièreté de ce tems-là. Elle représente l'Afrique comme une Presqu'isle, où l'on voit du côté de l'Orient la côte de Zinzibar bien marquée, avec une grande Isle au Levant, qui paroît être Madagascar, mais qui y est nommée *Pipis*. Les bornes méridionales ne présentent rien qui ressemble au Cap de Bonne-Espérance, mais se terminent en rond par une ligne circulaire au milieu de laquelle on voit une dent, desorte que cela a l'air des parties postérieures d'un homme plutôt que d'autre chose. A d'autres égards cette Carte est si semblable à celle de *Marc Paul*, que l'on diroit que *Sanutus* l'a copiée sur celle de ce Voyageur. Il n'est pas aisé de deviner sur quels Mémoires ces Cartes ont été dressées; si c'est sur les rapports de quelques Orientaux, & sur-tout de Persans, qui peuvent avoir doublé ce Cap, longtems avant qu'aucun Européen l'ait fait, ou non; car l'imperfection de ces Cartes prouve non seulement

Carte d'Afrique de Marc Paul & de Sanutus.

(a) *Hérodote* L. IV. C. 42. Edit. Gronov. 72. Geogr. reformada p. 265.

(b) Vid. Giorn. di Letter Ann. 1686. p. (c) Vid. *Gelia Dei per Francos ad fin.*

né avec certitude la vraie situation, l'étendue, & d'autres circonstances jusqu'alors inconnues de l'Afrique.

ment que ni *Sanutus* ni *Marc Paul* ne les ont dressées sur leurs propres observations; mais encore que ceux de qui nous supposons qu'ils les tenoient, Persans ou autres (*), n'avoient qu'une connoissance fort imparfaite de ces Côtes Méridionales.

Commerce des Indes Orientales & de l'Afrique. Les Arabes & les Persans connoissoient certainement beaucoup mieux les Côtes Orientales, où ils faisoient un commerce régulier pour avoir de l'or, des dents d'éléphants, & d'autres produits d'Afrique. *Vasco de Gama* & ceux qui le suivirent, trouverent qu'ils étoient très-experts dans la Navigation, qu'ils avoient des Bouffoles & d'autres instrumens, aussi bien que d'assez bonnes Cartes de cette Côte & des Isles voisines: ce fut à l'aide de ces Cartes & de quelques Pilotes expérimentés, qu'il remonta vers le Nord jusqu'au Détroit de Babelmandel (a). Mais il nous paroît évident que ce Commerce des Arabes & des Persans ne s'étendoit pas au-delà de l'extrémité des Côtes de Zanguebar, & des Isles adjacentes, leurs foibles Vaisseaux Marchands n'étant pas en état de passer les détroits de Madagascar, à cause des violentes tempêtes & des courans dangereux qu'on trouve dans ce Canal, qui ont causé la perte d'un nombre infini des meilleurs Vaisseaux Européens, comme on le verra dans la suite.

Vasco de Gama double le Cap de Bonne-Espérance

Il est aisé de voir par tout ce que nous avons dit jusques ici, combien la plus grande partie de l'Afrique Méridionale étoit peu connue par rapport à sa véritable Situation, à son Etendue, ses Côtes, ses Rivieres, ses Baies, ses Caps &c. avant la fin du quinzieme Siecle, lorsqu'*Emanuel* Roi de Portugal, desirant avec ardeur de découvrir une route pour aller aux Indes Orientales par mer, nomma pour Chef de cette Expédition le fameux *Vasco de Gama*. Cet Amiral fut le premier Européen qui doubla le Cap de Bonne-Espérance, & découvrit dès son premier voyage les côtes à l'Occident & à l'Orient de ce Cap, & procura par-là à ses compatriotes le moyen de faire tant d'Etablissmens sur les unes & les autres, & d'y faire un Commerce qui leur servît, & aux autres Européens depuis eux, à en acquérir une connoissance plus parfaite & plus satisfaisante.

Nous

(a) *Orosio*, L. IX. des Conquêtes des Portugais.

(*) Nous avons eu occasion ailleurs de remarquer que les Chinois se vantent d'avoir porté l'Art de la Navigation à un haut degré de perfection, & d'avoir navigé jusqu'à ce fameux Cap qu'ils appellent *Za-tan-ghan*, ou la Montagne des hautes vagues, ce qui répond assez à la description qu'en ont fait tous les Voyageurs qui l'ont doublé. Et bien que cette prétention des Chinois ait trouvé peu de créance chez les Européens, & qu'elle paroisse assez peu vraisemblable, en considérant combien leurs Vaisseaux Marchands d'aujourd'hui sont peu propres pour un si long & si dangereux voyage, on pourroit dire que ce défaut de leurs Bâtimens vient des Loix qui ont borné leur Commerce, & qu'en ce tems-là ils les construisoient d'une autre façon, quoique le contraire soit vrai: toujours est-il certain que l'on peut recueillir de-là qu'ils avoient quelque connoissance de ce Cap, quelle que soit la voye par laquelle ils l'ont acquise, avant l'arrivée des Européens à la Chine. Il se peut que quelques-uns des Marchands d'Asie plus voisins qui trafiquoient sur les Côtes Orientales de l'Afrique, ont été poussés par le mauvais tems & par d'autres accidens assez près du Cap, pour le faire connoître aux Marchands des Indes jusqu'à la Chine. Ensorte qu'il n'est nullement improbable que *Marc Paul* qui y avoit demeuré longtems, a pu apprendre des uns ou des autres ce qui regarde le Cap & les Côtes d'Afrique, dont il a fait la description, & *Sanutus* de quelque Carte imparfaite.

Nous leur avons encore l'obligation de la plus grande partie de ce que nous connoissons de l'intérieur de l'Afrique, des Empires & des Royaumes les plus considérables qu'on y trouve, particulièrement de l'*Abyssinie*, du *Monomotapa*, de *Munamugi*, des Royaumes Orientaux de *Congo*, d'*Angôla*, de *Metamba*, de *Loango* &c. & d'autres vers l'Occident; de ceux de *Sofala*, de *Mozambique*, de *Quiloa*, de *Mombazo* & de *Melinde* sur la Côte Orientale; des différentes Religions de ces Pays, de leur Gouvernement, de leurs Loix, Coutumes, Productions, Commerce & d'autres particularités. Nous devons la plus grande partie des connoissances que nous avons à tous ces égards aux Missionnaires Portugais, qui ont pénétré dans ces Contrées brûlantes & malsaines, au milieu des Nations les plus barbares, aux plus grands risques, malgré les plus terribles obstacles, & les difficultés les plus décourageantes, pour y annoncer l'Évangile: il est vrai qu'il faut avouer qu'à ce dernier égard l'Afrique a été plus négligée qu'aucune autre Partie du Monde. Les chaleurs excessives, la mauzise nourriture, les eaux malsaines, les fatigues des voyages, les incommodités, les maladies fâcheuses & autres disgrâces qu'eurent à souffrir les premiers Missionnaires qu'on y envoya, firent de si terribles ravages parmi eux, qu'à peine y en eut-il un de dix qui vécut au-delà de six mois, & les autres furent si affoiblis & si atténués par de fréquentes rechûtes, qu'ils eurent une extrême peine à s'acquitter des fonctions de leur Ministère. Tout cela décrédita tellement cette Mission, que le zele des Ordres les plus fervens & les plus austeres en fut refroidi; en sorte que la Cour de Portugal, quoiqu'elle ne manquât point de zele & qu'elle eût d'autres motifs d'avancer cette bonne œuvre, quoique l'on sollicitât avec instance de nouvelles recrues d'ouvriers dans ce champ spirituel avec promesse d'une abondante moisson; la Cour de Portugal, dis-je, put à peine y envoyer la vingtième partie de ce qu'il falloit, malgré tous les secours que le Pape & la Propagande lui purent donner.

Depuis ce tems-là la disette de Missionnaires augmenta visiblement dans toutes leurs Conquêtes, leurs Etablissèmens & leurs Factoreries; ce qui causa une grande decadence du Christianisme & des Mœurs; le grand nombre de Profélytes, tant vanté par les premiers Prédicateurs, alla en fumée. Si quelques Capucins ou autres Religieux Mendians, car on n'y trouve point de Jésuites, s'offroient volontairement pour cette Mission, c'étoient pour l'ordinaire des gens sans talens & sans science, distingués uniquement par leur pieux zele: ce qui faisoit qu'ils s'occupoient tellement de la conversion des Naturels, qu'ils négligoient tout autre soin, même leur santé & leur vie, qui par cette raison étoient bientôt épuisées: pour ne rien dire des fréquentes mortifications qu'ils recevoient de la vie déréglée & scandaleuse de leurs compatriotes Laïques, & du grand obstacle que ces défordres mettoient au succès de leurs travaux. Telle est la triste Relation que ces bons Peres donnent de la decadence presque totale du Christianisme dans tous les Etablissèmens Portugais (*) en Afrique, dont nous aurons occasion de citer de fréquens

Missionnaires en Afrique.

Principale cause de la decadence du Christianisme.

(*) On regardera peut-être comme un étrange paradoxe, que les excessives chaleurs de l'Afrique ayent été plus fatales aux Missionnaires qu'aux autres Portugais, qui sont dispersés & établis presque dans tous les climats, qui trafiquent par terre & par eau de lieu

quens exemples dans le cours de cette Histoire. Nous y ajouterons celle qu'un de leurs Confreres n'a pas fait difficulté de mettre à la tête de sa Relation de l'Afrique Occidentale (a), pour que le Lecteur puisse juger du véritable état de cette Mission. „Ce point, *dit-il*, a été si fort négligé, que nous ne devons pas être surpris que Dieu ait retiré sa bénédiction de dessus des gens qui font si peu de cas de son service. Et je ne crois pas me tromper, quand j'attribue leurs disgrâces & la ruine de tant de Compagnies succéssives à leur négligence aussi générale que criminelle à cet égard. Car tant s'en faut qu'ils ayent travaillé à répandre la lumière de l'Évangile dans un vaste Continent, habité par tant de Nations différentes, plongées dans les plus profondes ténèbres de l'Idolâtrie la plus grossière & de Superstitions diaboliques; ils ont à peine daigné entretenir des Chapelains & des Prédicateurs dans leurs divers Etablissémens, & ceux qu'ils ont parmi eux, sont la plupart des gens qui ne sont point autorisés de leurs Evêques ou de leurs Supérieurs, pour lesquels ils n'ont ni respect ni obéissance; la plupart sont sans connoissances, & leur conduite est la moins propre à leur concilier la confiance ou l'estime de ceux que la Providence a commis à leurs soins.”

L'application des Portugais à leurs intérêts temporels a été utile au Public.

Mais quelque grande qu'eût été la négligence des Portugais par rapport aux intérêts de la Religion, qui, à les en croire, ont néanmoins été le grand motif qui les a engagés à pousser leurs conquêtes dans cette Partie du Monde, comme dans les autres; ils n'ont pas le même reproche à craindre à l'égard de leurs affaires temporelles, & il faut avouer à leur honneur, qu'ils ont fait & communiqué au Public successivement quantité d'Observations & de Découvertes utiles, tant par rapport aux Côtes d'Afrique, que par rapport aux parties intérieures du Pays où ils ont pu pénétrer, & qu'ils en ont donné une idée plus juste & une connoissance plus étendue que l'on n'auroit pu selon les apparences en avoir sans eux.

S E C.

(a) *Labat*, Preface de sa Relat. de l'Afrique Occid. p. X. & suiv.

en lieu, sont exposés aux mêmes inclemences de l'air, aux mêmes fatigues, aux mêmes dangers dans leurs voyages, & ce qui est encore pis, qui vivent d'une manière bien plus déréglée, & se livrent à toutes sortes de débauches; & cependant, quand ils se font un peu ménagés dans les commencemens, & qu'ils se font faits au climat où ils se trouvent, la plupart vivent longtems & en santé, au moins ne sont pas sujets à cette rapide & terrible mortalité qui emporte leurs Prêtres & leurs Moines. Mais quelle qu'en soit la cause, il est certain qu'il y a eu peu de Missionnaires, si même il y en a eu, envoyés de Portugal en aucun endroit de l'Afrique, excepté dans les lieux où les Portugais sont les maîtres, ou au moins assez forts pour tenir les naturels en respect, & ceux qu'on y a envoyés y ont été plutôt en qualité de Chapelains qu'en celle de Missionnaires, leur fonctions se bornant aux Chapelles & aux Eglises bâties pour l'usage de leurs compatriotes, & du petit nombre de Prosélytes qui demeurent parmi eux. Il est donc beaucoup plus apparent, qu'il faut attribuer la ruine de cette Mission à la haine implacable que les naturels ont conçue pour eux & pour leur Religion, qui rend toute tentative pour les convertir non seulement impraticable, mais souverainement dangereuse, plutôt qu'à l'extrême chaleur, au mauvais air du Pays, & à la nature des alimens.

SECTION I.

Description Topographique de l'AFRIQUE.

NOUS avons déjà insinué que ce grand Continent est environné de tous côtés de la Mer, excepté à l'Isthme de Suez, auquel on donne environ soixante-dix milles de longueur; il sépare la Mer Rouge de la Méditerranée, tandis qu'il joint l'Asie à l'Afrique, & qui fait que celle-ci est une Presqu'île, la plus grande qu'il y ait au Monde. Les Géographes l'ont comparée pour la figure, les uns à un cœur, d'autres à une pyramide irrégulière renversée, dont la base, qui fait face au Nord & s'étend depuis l'embouchure du Nil jusqu'au Déroit de Gibraltar, est baignée par la Méditerranée, qui la borne de ce côté-là. Une partie du côté oriental est borné par la Mer Rouge, & tout le reste par l'Océan Oriental & Occidental, & elle finit en pointe au Cap de Bonne-Espérance. D'autres l'ont comparée à un triangle, & d'autres à un arc, dont la corde s'étend depuis le Cap Verd ou de Serra Léona jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, ayant au milieu la petite Isle de St. Thomas. On compte sa plus grande étendue du Nord au Sud depuis le Cap Bona dans la Méditerranée au trente-cinquième degré de Latitude Septentrionale, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance au trente-cinquième degré & demi de Latitude Méridionale, desorte qu'elle a soixante-dix degrés & demi, ou quatorze-cens lieues Géométriques, de vingt au degré, de long. Sa plus grande largeur d'Occident en Orient, à compter depuis le Cap Verd jusqu'à celui de Gardafui à l'extrémité du Déroit de Babelmandel, est de soixante-quinze degrés, ce qui fait une étendue de quinze-cens lieues d'Occident en Orient.

Par ce que nous venons de dire de la situation de l'Afrique, on voit que près des deux tiers sont situés sous la Zone Torride, & qu'elle est partagée en deux par la Ligne Equinoctiale, en sorte néanmoins que la Partie qui est au Nord est de beaucoup la plus grande, & la plus exposée aux rayons verticaux du Soleil, qui étant réfléchis par la terre, qui est la plupart sablonneuse, causent une chaleur excessive sur-tout dans l'intérieur du Pays, & qui est à peine supportable, sinon pour les Naturels. C'est ce qui a fait croire aux Anciens, que cette partie de la Terre, qui est sous la Zone Torride, étoit déserte & inhabitée (a); ou s'il s'en est trouvé qui ayent pensé autrement, ils y ont placé des habitans fabuleux, & des monstres propres selon leurs idées à vivre dans ces Régions de feu; témoins les *Gymphantes* de *Mela*, les *Pygmées*, les *Cunocéphales*, les *Sciapodes*, les *Blemmies*, & autres êtres imaginaires, auxquels on peut joindre les *Troglodites*, les *Ichtyophages*, les *Éléphantophages*, les *Spermatophages*, les *Cynamolges*, & une infinité d'autres également fabuleux, qui habitoient les parties maritimes de l'Éthiopie, les côtes de la Mer Rouge, de la Méditerranée, & les autres Contrées de l'Afrique, dont nous avons parlé dans l'Histoire Ancienne (b);

mais

(a) Voy. Hist. Univ. T. XII. *Hérodote*, *Strabon*, *Pline*, *Ptolémée* &c.

(b) Hist. Univ. T. XII. p. 436. & suiv.

SECTION

mais ils croyoient l'intérieur du Pays entierement inhabité.

I.

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

*Pourquoi
certaines
Parties
sont peu
peuplées.*

Le Commerce, la Navigation, & une connoissance plus parfaite de ces Contrées ont convaincu du contraire, & ont fait comprendre que si elles sont moins peuplées que d'autres, ce n'est pas tant à l'excessive chaleur du climat qu'il faut l'attribuer, qu'à la stérilité de la Terre, à la disette & à la mauvaise qualité des eaux dans quelques-unes, aux vapeurs nuisibles qui s'élevent des Lacs & des grandes Rivieres, des étangs & des eaux croupissantes, dont plusieurs, ainsi que nous le verrons dans la suite, sont tellement couverts de roseaux, de broussailles & de branches d'arbres, qu'il n'y a ni assez de Soleil ni assez de vent pour purifier l'air des environs; tandis que d'autres, desséchés pendant l'Été, exhalent de plus pernicieuses vapeurs encore qui infectent l'air, & ne manquent pas de causer des maladies mortelles parmi les naturels les plus robustes, ce qui éclaircit le nombre des habitans dans ces lieux-là. A quoi l'on peut ajouter les pluies excessives auxquelles la plupart de ces Pays sont sujets; elles tombent en si grande abondance, & avec tant d'impétuosité en de certaines saisons de l'année, que les eaux entraînent souvent les maisons, les arbres, les hommes, les bestiaux & tout ce qu'elles rencontrent, en descendant des terres élevées, & qu'elles causent de terribles inondations dans les terres basses; après y avoir croupi longtems, le Soleil les desséchant par sa chaleur, elles laissent l'air infecté de vapeurs pestilentielles, qui ne manquent gueres de produire des effets pernicioeux. Ainsi il paroît clairement que ce n'est pas tant aux chaleurs excessives qu'il faut attribuer le petit nombre d'habitans, qu'à d'autres circonstances qui concourent à les diminuer.

*La Cha-
leur n'en
est pas la
seule cau-
se.*

D'ailleurs bien loin qu'il soit vrai, comme les Anciens se l'imaginoient, que les Pays les plus proche de l'Équateur soient les plus chauds & les moins habitables, qu'au contraire la raison & l'expérience démentent cette notion. Car d'un côté si les Contrées qui sont en grande partie sous la Ligne jouissent plus également de jours & de nuits d'une même longueur que celles qui sont plus proche des Tropiques, & sont par conséquent à proportion plus longtems exposées aux rayons directs du Soleil, & jouissent moins de la fraîcheur de la nuit, des rosées & des vents; de l'autre l'Expérience a appris que quelques-unes des premières, telles que la Nigritie, la Guinée & d'autres sont non seulement plus peuplées, mais produisent les hommes & les femmes les plus robustes, comme on le verra dans la description de leur Pays.

*Différens
Noms de
l'Afrique.*

Nous avons parlé ailleurs (a) de quelques-uns des noms qu'on a donnés à l'Afrique, & l'on peut voir par ce que nous en avons dit, combien ces étymologies sont vagues & incertaines; cependant pour contenter les Lecteurs curieux en ce genre nous ajouterons ici ceux que nous avons omis. Les Grecs sur-tout y ont donnée un grand nombre de noms différens, outre celui de *Libie*, qui n'est aujourd'hui que celui d'une des Provinces, tels sont *Olympie*, *Hespérie*, *Coriphe*, *Ortygie*, *Ethiopie*, *Cyrene*, *Caryphe*, *Ophiuse*, *Cria*, *Ammonide*, *Orie* & tels autres (b); les Romains se contentoient de ceux de *Libie* & d'*Afrique*, bien-que ce ne soient proprement que les

(a) Hist. Univ. T. XII. p. 433. (b) Ptolem. Geogr. L. I. C 2.

ses noms de Provinces particulieres. Ils les dériuoient de *Libie*, fille imaginaire de Jupiter, & d'*Afer* fils d'Hercule. *Joseph* fait venir le nom d'Afrique d'*Aphar* ou *Ophar*, petit-fils d'*Abraham* par *Ketura* sa seconde femme: on dit qu'*Aphar* entra dans la Libie à la tête d'une puissante armée, & qu'après l'avoir conquise il lui donna son nom (a). Un autre Ecrivain nous dit, sur l'autorité d'un ancien Auteur Arabe, que les Naturels l'appellent *Ifriki*, d'après un Roi de ce nom, qui ayant été chassé de son Royaume dans l'Arabie Heureuse, se retira en quelque endroit de l'Afrique, qui prit ce nom de lui; les Etrangers l'ont corrompu en changeant la premiere lettre en A (b). Quelques Auteurs le font venir du mot Hébreu *Aphar*, qui signifie poussiere, & exprime assez bien l'aridité d'une grande partie de la Terre: d'autres tombant dans une autre extrémité le dérivent du mot Arabe *Feruch*, un épi de bled, à cause de la grande quantité de bled que l'Afrique produit en Egypte, & le long des Côtes de Barbarie (c), au moins dans cette partie qui s'étend depuis le Désert de Barca jusqu'aux frontieres d'Egypte, dont *Abulfeda* (d) fait sa troisieme division ou division orientale, qu'il appelle *Afrikaah*. Enfin *Léon Africain* fait venir le nom d'*Ifrichia* de l'Arabe *Faraca*, qui signifie séparation, parcequ'elle est séparée de l'Europe par la Méditerranée & le Nil (e).

On a vu ailleurs (f), comment les Grecs & les Romains divisoient anciennement l'Afrique, autant qu'elle leur étoit connue. Les changemens & les révolutions qui y sont arrivées ont donné lieu depuis à différentes divisions, à mesure que les Auteurs Arabes, Maures & autres l'ont mieux connue; mais nous n'en fatiguerons pas le Lecteur, parceque ces divisions sont toutes defectueuses & imparfaites, comme nous l'avons insinué plus haut, faute d'une connoissance assez étendue de ce Continent, & des véritables limites; jusques-là que *Léon Africain*, qui vivoit encore en 1526, fort long-tems après que les Portugais avoient fait le tour de l'Afrique, est tombé dans la même erreur que les Arabes, en faisant du Nil une de ses bornes, & en réduisant tout le reste à la Barbarie, la Numidie ou le Biledulgerid, la Libie & la Nigritie (g). En écartant cette foule de divisions que nos Géographes modernes (h) ont inventées, & qui brouilleroient plutôt le Lecteur qu'elles ne le guideroient, nous nous en tiendrons à celle qui nous paroît la plus naturelle, la plus aisée, la plus courte, & par cette raison la plus convenable à un Ouvrage aussi étendu que le nôtre.

On peut diviser convenablement l'Afrique en quatre Parties.

I. Le Pays des Blancs, qui comprend l'*Egypte*, la *Barbarie*, la *Numidie* ou le *Biledulgerid*, & *Zahara* ou le Désert. Division de l'Afrique.

II. Le Pays des Noirs, qui comprend la *Nigritie*, la *Guinée* & la *Nubie*.

III. L'*Ethiopie*, qui renferme le reste du Continent, que l'on partage communément en *Haute* & *Basse Ethiopie*. La premiere comprend le vaste Empire d'*Abyssinie*, avec les divers Etats le long des Côtes de la Mer Rouge, qui

(a) *Joseph. Antiq. L. I. C. 16.*

(e) *Leo Afric. l. c.*

(b) *Marmol. Afric. L. I. C. I. Leo Afric. l. I. C. I.*

(f) *Hist. Univ. T. XII. passim.*

(c) *Bochari Phaleg.*

(g) *Leo Afric. L. I. C. 3 & 4.*

(l. Ex Verf. *Cagner. Vid. & voy. de Shaw.*

(h) *Laytz, introd. ad Geogr. Sanson de Baurana, la Martiniere & al.*

SECTION
I.
Description
Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

qui en ont été démembrés. La seconde comprend les Royaumes de *Congo*, d'*Angola*, de *Loango* & la *Caffrerie* sur l'Océan Atlantique ou Occidental, & le *Monomotapa*, *Sofala*, & les Pays qui font le long de la Côte de *Zanguebar* & d'*Ajan* sur l'Océan Oriental ou des Indes; avec les Royaumes de l'intérieur du Pays, *Munæmugi*, *Manica*, *Chicova*, *Moca* &c. les différentes Nations des *Galles* & des *Zangues*, dispersées dans l'Afrique antérieure, dont nous parlerons en leur lieu.

IV. Les Isles qui font autour de l'Afrique, tant dans la Méditerranée & la Mer Rouge, que sur les Côtes Orientales & Occidentales.

Quoique les habitans de ce vaste Continent soient distingués par un très-grand nombre de dénominations, suivant leur différente situation, leur origine, leurs Tribus & leurs formes de Gouvernement, on les comprend communément sous deux classes, les Africains & les Arabes, ou les Blancs & les Noirs. C'est-là la distinction que les Géographes & autres Ecrivains qui ont traité de l'Afrique, mettent généralement entre cette multitude de Nations diverses qui habitent ce Continent, sur une supposition assez vraisemblable, que s'il reste encore quelques-uns des anciens habitans, il y a longtems qu'ils sont confondus avec les autres. Pour éviter néanmoins autant qu'il est possible toute confusion, il est à-propos d'indiquer les Cantons qu'ils habitent, leur extraction, leurs occupations, leur maniere de vivre, leurs mœurs & tout ce qui les regarde (*).

Génie &
Caractère
des Afri-
cains en
général.

Et d'abord pour parler des premiers, ou Africains naturels qui font beaucoup le plus grand nombre, on s'attendroit assez naturellement à trouver dans une si vaste étendue de Pays, dans une si grande variété de Climats, de Nations, de Gouvernemens, une différence proportionnée entre les habitans pour les qualités du corps & de l'esprit, la force, la figure, l'agilité, l'industrie, l'adresse d'une part, le Génie, la Science, & les Arts d'autre part. On fera donc surpris de trouver au-contraire une conformi-

(*) Suivant *Léon d'Afrique*, les Africains blancs sont partagés en cinq Nations ou Tribus, les *Zanhagiens*, les *Musnudains*, les *Zenetes* & les *Gumeraniens* (1). *Marmol* appelle les deux premières *Zinhagiens* & *Muçamudins* (2). Selon le premier les *Musnudains* sont établis à l'Orient & au Midi du Mont Atlas. depuis *Hea* jusqu'à la Riviere *Servi*, & s'étendent le long des plaines des Provinces de *Hea*, *Suz*, *Gúzula* & *Maroc*.

Les *Gumeraniens* occupent les Montagnes de *Mauritanie*, & le Détroit d'*Erif*, qui commence à celui de *Gibraltar*, & s'étend vers l'Orient jusqu'aux frontières du Royaume de *Tremecen*. Ces deux Tribus demeurent séparément, tandis que les trois autres sont mêlées & répandues dans la plupart des Pays de l'Afrique, non cependant sans se connoître, & sans avoir souvent querelle les unes avec les autres.

Les *Zanhagiens* habitent aussi les Déserts de la Libie, ce qui prouve clairement, dit *Leon*, qu'ils demeuroient anciennement sous des tentes & dans les plaines; qu'ils avoient leurs Chefs particuliers qui les gouvernoient, & qu'ils s'occupoient de tous les Arts nécessaires pour vivre en Société, & entre autres à élever leurs nombreux troupeaux, tandis que ceux qui demeuroient dans les villes cultivoient leurs Terres, & s'employoient à quelques autres métiers.

Ces cinq Nations ou Tribus sont divisées en six-cens Familles, dans la Table Généalogique que *Kachu* ou *Ibn Al Rakik*, ainsi que l'appelle *Marmol* (3), nous en a donnée. Nous parlerons ailleurs des autres Africains.

(1) L. I. C. 2. & seqq.

(2) Ibid. C. 22.

(3) *Marmol*, l. c. Vid. & *Ramfio*, *Daviz*, *Dapper* &c.

te générale dans toutes ces Régions & parmi toutes ces Nations différentes; enforte que s'il s'y rencontre quelque différence, ce n'est que par rapport au degré des mêmes qualités; & ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est toujours en mal: car c'est un proverbe ordinaire, que tous les Peuples de la Terre ont quelques bonnes qualités comme de mauvaises, à la réserve des Africains. Mais ce qui prouve que cela vient plutôt de leur mauvaise éducation, & de la tyrannie du Gouvernement que de leur Pays, ce sont les grands hommes en divers genres qu'il a produits, tels que *St. Cyprien*, *St. Augustin* & *Tertullien* parmi les Ecclésiastiques; les *Hannons*, les *Anni-bals*, les *Asdrubals* parmi les Guerriers; *Terence* parmi les Poètes, & une grande quantité d'autres, dont il n'est pas nécessaire de parler, non plus que de leur ancienne industrie à cultiver leurs Terres, de leur Commerce, de leurs Caravanes, de leurs Chevaux, & de leurs Arts utiles; tandis qu'à présent ils ont tellement dégénéré, qu'ils sont par-tout brutaux, ignorans, paresseux, traîtres, voleurs, défiants & superstitieux, même dans les Empires & dans les Etats où l'on s'attendroit à les trouver plus polis, plus humains, plus dociles & plus industrieux. Voici ce que leurs Marabouts racontent sur ce sujet, comme pour excuser cette décadence.

Noé ne fut pas sitôt mort, que ses trois fils, dont l'un étoit blanc, le second basané & le troisième noir, convinrent de partager ses biens, qui consistoient en or, argent, pierres précieuses, yvoire, habits de soie, de laine, de toile, chevaux, chameaux, dromadaires, gros & menu bétail, armes, meubles, grains & autres provisions, outre du tabac & des pipes. Ayant passé la plus grande partie de la journée à assortir ces différentes choses, ils furent obligés d'en remettre le partage jusqu'au lendemain matin, ils souperent & fumerent une pipe de bonne amitié ensemble, après quoi chacun alla se reposer dans sa tente. Le Frere blanc, après avoir dormi peu de tems, se leva, se saisit de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, & des autres meilleurs effets, en chargea les meilleurs chevaux, & prit la route du Pays où sa postérité blanche a toujours habité depuis.

Le Maure ou le basané, s'étant éveillé peu après dans la même intention, fut surpris de voir que son frere l'avoit prévenu, & se dépêcha de s'assurer du reste des chevaux, des chameaux & des bœufs, & les ayant chargés des meilleurs tapis, habits & autres bons effets qui restoient, se retira dans une autre partie du Monde, n'ayant laissé que quelques habits grossiers, du coton, des pipes, du tabac, du millet, du riz, & d'autres choses de moindre valeur. Quand le Noir, le plus paresseux des trois freres, se rendit le lendemain matin, il fut bien plus étonné encore, & ne voyant ni ses freres, ni aucun des effets de prix, il n'eut plus de peine à deviner qu'ils l'avoient duppé, sans qu'il lui fût possible de les suivre ni de savoir ce qu'ils emportoient. Dans une situation si embarrassante, il prit sa pipe, & s'assit pour peser mûrement par quelles voies il pourroit le plus efficacement réparer sa perte, & se venger de ses deux perfides freres. Il n'en trouva pas d'autre que de prendre patience, & d'épier les occasions d'user de repesailles avec eux; de se saisir, & d'emporter à tout risque tout ce sur quoi il pourroit mettre la main, appartenant à eux, pour se dédommager de la part de son patrimoine dont ils l'avoient privé furtivement. C'est, disent les Marabouts, ce qu'il

SECTION
I.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

*A quoi
leurs Ma-
rabouts at-
tribuent
leur caracte-
re pa-
resseux &
voleur.*

SECTION I. pratiqua non seulement lui-même tant qu'il vécut, mais il enjoignit à ses descendans d'en faire de-même jusqu'à la fin du Monde, & ils lui ont soigneusement obéi (a).

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

*Portrait
qu'en font
les Ro-
mains &
les Grecs.*

*Vices
odieux.*

Ce ne sont pas leurs Marabouts seuls qui les dépeignent d'une manière si défavantageuse, & ce portrait ne convient plus aux Africains modernes seuls; car les Grecs & les Romains les ont traités aussi rudement, & leur attribuent le caractère le plus méprisable & le plus odieux; ils les représentent comme vains, paresseux, traîtres, voleurs, lubriques & adonnés à toutes sortes de débauches, & prêts à y porter les autres, comme des ruffiens, des incestueux, des brutaux, des sauvages, des gens cruels & vindicatifs, des mangeurs de chair humaine, & altérés de sang, inconstans, perfides & lâches, adonnés à toutes sortes de superstitions & de sortilèges, en un mot à tous les vices qui sont à leur portée (b). Un Auteur qui les connoissoit mieux que personne a tracé leur indigne caractère avec les couleurs les plus vives, en ce peu de mots (c): il est difficile de trouver quelque chose dans les Africains qui ne soit pas mauvais; ils sont cruels, yvrognes, trompeurs, fort avarés, & perfides au plus haut point. Nous n'avons pas besoin d'ajouter leur lubricité & leurs blasphèmes, parcequ'à cet égard ils surpassent toutes les autres Nations, l'Afrique étant connue pour avoir toujours été remplie d'impuretés, en sorte qu'on la prendroit plutôt pour une fournaise des flammes les plus abominables, que pour le domicile de Créatures Humaines. *St. Augustin*, qui en étoit natif, ne fait pas de difficulté d'avouer qu'il est aussi impossible d'être Africain & de n'être pas porté à l'impureté, que d'être né en Afrique sans être Africain, quoiqu'ils ayent été fréquemment & si sévèrement châtiés de ces vices, non seulement par le joug cruel de plusieurs Nations barbares sous lequel ils ont été condamnés à gémir, mais ce qui est bien plus dur encore par les tristes changemens arrivés dans leur Religion, de tous les malheurs le plus accablant pour l'ame.

*Ils sont
sans affec-
tion natu-
relle.*

Ce que nous venons de dire suffit sur le caractère des Africains naturels, nous renvoyons à le justifier plus particulièrement, quand nous traiterons de chaque Royaume & Etat de ce vaste Continent; c'est-là qu'on verra que tant s'en faut que ce portrait soit injuste & chargé par rapport au plus grand nombre, qu'au contraire à divers égards ils méritent d'être dépeints de couleurs plus noires, s'il est possible. Ils sont en plusieurs endroits si destitués de toute humanité, & même si fort sans affection naturelle, que les uns vendent femmes & enfans, les autres leurs peres & leurs meres, pour être emmenés esclaves dans les Colonies de l'Amérique; ce qu'ils redoutent plus que la mort la plus cruelle, & cela souvent pour un gallon ou deux d'eau-de-vie, qu'ils aiment à la fureur, ou pour quelques paquets de rafade, & autres bagatelles, afin de s'en parer dans quelques solemnités, telles qu'une assemblée publique, un festin, un mariage &c.

*Remarques
sur leur
noirceur.*

Nous avons parlé d'une distinction que les Historiens d'Afrique font entre les Blancs & les Noirs; différence qui a exercé les plus grands Génies de

(a) *Labat*, Relat. d'Afrique. T. II. Ch. 14. *vivus in eund.*

(b) *Voy. Hist. Univ* T. XII. passim.

(c) *Salvian.* de Provid. L. VII.

Lucan. L. IV. *Virgil.* *Æneid.* L. VIII. *Ser-*

de notre Siecle & des Siecles passés, pour en rendre raison d'une maniere naturelle, sur quoi nous renvoyons à ce que nous avons dit dans l'Histoire Ancienne (a); nous nous contenterons d'ajouter quelques Remarques sur ce sujet si curieux, qui ne déplairont pas, à ce que nous espérons, & qui renversent les deux célèbres Hypotheses de *Riolan* (b), & de l'Académie Royale de Paris. Le premier prétend que la noirceur ne vient pas de la peau même, mais de l'épiderme. L'Académie croit que cette couleur n'est ni dans la peau ni dans l'épiderme, mais dans un petit réticule, composé de fibres extrêmement douces & délicates, qui se trouve placé entre l'épiderme & la peau.

SECTION
I.
*Descripti-
on Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

Observons donc, en premier lieu, que les enfans des Negres en naissant sont de la même couleur que les nôtres, à l'exception des parties naturelles qu'ils ont noires, & d'un cercle noir à la racine des ongles, le reste de leur corps devient noir par degrés, les uns en vingt-quatre heures, & d'autres en huit jours plus ou moins.

2. Que les Negres, quelque noirs qu'ils soient en santé, dès qu'ils tombent malades deviennent plus blancs à proportion de la nature & de la violence du mal, jusqu'à perdre tout-à-fait leur couleur noire, & quelquefois ils ont une blancheur semblable à celle des filles qui ont les pâles couleurs (c).

3. Que le corps des Negres, après leur mort, devient plus noir qu'il n'étoit pendant leur vie, quoiqu'il ait été fort pâle dans le cours de la maladie.

4. Si les Negres se brûlent ou s'écorchent dans les Sucreries, la peau qui leur renaît aux parties offensées est tout-à-fait blanche.

Ajoutons 5. que tous les Nègres en général, tant ceux d'Afrique que ceux qui sont en Amérique, quelque longtems qu'ils y aient demeuré, ont la plante des pieds d'une autre couleur que le reste du corps, & presque entierement blanche, en sorte que ni l'épiderme ni le réticule ne s'étendent jusques-là. Ces Observations qui se présentent à tous ceux qui conversent avec ces Noirs, & que l'on peut faire sans être profond Philosophe, ou habile Anatomiste, suffisent pour convaincre que les deux Systèmes dont nous avons parlé sont mal fondés, & que la véritable cause de la couleur de leur corps nous est aussi inconnue, que celle de la noirceur de leur ame dont nous parlions il y a un moment, & dont on va voir de nouvelles preuves.

Les Africains ont toujours été adonnés à l'ancienne Idolâtrie, à la Magie, aux Sortileges & aux autres Superstitions des anciens Egyptiens (d), de qui l'on croit avec raison qu'ils les ont reçues, & jusqu'à-présent ils les ont la plupart retenues. Ils adorent le Soleil, la Lune, les Planetes, le Feu qu'ils entretiennent toujours, un grand nombre de Créatures vivantes jusques aux Insectes les plus vils de terre & de mer, & quantité d'êtres inanimés, tels que sont les Rivieres, les Lacs, les Montagnes, les Arbres, les Plantes, auxquels ils rendent une sorte de Culte, de-même qu'à certaines Divinités inférieures, ou Esprits imaginaires, que leurs Prêtres mêmes ne peuvent dé-

*Leur Reli-
gion est une
idolâtrie.
grossiere.*

(a) Hist. Univ. T. I.

(b) Vid. *Riolan* Opusc. C. 4.

(c) *Labat* Relat. d'Afrique. T. II. Ch. 15.

(d) Vid. Hist. Univ. T. I. p. 371 & suiv.

SECTION

I.

Description Topographique de l'Afrique.

décrire que fort imparfaitement, bien-qu'ils les fassent entrer aussi bien que toutes ces autres Divinités dans toutes les affaires de la vie, telles que sont la santé, la maladie, la mort, les événemens heureux ou malheureux, les augures, les charmes, les épreuves différentes en usage pour décharger les innocens & découvrir les coupables: en tout cela le stupide vulgaire est abusé par ces impudens charlatans, par les pratiques les plus indignes & par d'horribles cruautés, comme nous en trouverons des exemples fréquens & frappans dans le cours de cette Histoire.

Les Cafres n'ont point de Religion. Autres du même ordre.

Il y a encore un Paganisme plus abominable, s'il est possible, dans ce grand Continent, savoir dans le Pays des Cafres, qui s'étend dans l'intérieur depuis la Ligne Equinoctiale presque jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & dont les habitans ne sont qu'un degré au-dessus de la Brute; ils vivent comme les bêtes sans Religion & sans Loix, ils n'ont ni raison, ni humanité, ni industrie, & ne vivent que de brigandage & de la chasse: on doit mettre dans la même classe les Galles & les Agaus, qui sont répandus dans la plupart des parties de l'Afrique, sous différens noms, bien-qu'ils aient tous selon les apparences la même origine, & qu'ils fassent tous le même métier de piller, de voler, & de mettre tout à feu & à sang (a). Mais les plus détestables de tous sont les *Imbiges*, race de monstres impies & barbares, situés assez près du Pays des Hottentots, mais répandus fort loin des deux côtés, aussi-bien que vers le Nord. Ils se déclarent ennemis non seulement de tout le Genre-humain, mais du Ciel même, contre lequel ils tirent leurs fleches impuissantes avec les plus horribles imprécations, & d'autres marques de haine accompagnées de défis. Ils mangent leurs esclaves & leurs prisonniers de guerre; pour l'ordinaire ils sont rotir ces derniers tout en vie & à petit feu, tandis qu'ils tâchent d'étouffer les cris douloureux de ces malheureuses victimes par leurs danses, leurs instrumens de Musique, & leurs exécrables cris de joie (b).

Traces de Judaïsme en Afrique.

On trouve aussi de si anciennes traces de Judaïsme, non seulement dans le grand Empire des Abissins, où l'on dit que la célèbre Reine de Séba l'introduisit à son retour de Jérusalem, mais aussi en d'autres endroits de l'Afrique, dépendans peut-être autrefois de cet Empire, mais qui en ont été démembrés depuis, & qui sont tombés dans la plus grossière idolâtrie, que ces traces semblent confirmer; une Tradition fondée sur d'anciens Mémoires Abissins, dont nous parlerons en son lieu, qui en font une mention expresse. Outre ces restes de Judaïsme que l'Eglise d'Abyssinie a retenus, non-obstant sa Conversion au Christianisme dès le tems de l'Eunuque de la Reine *Candace*, il y a un nombre de Juifs établis dans cet Empire, dont quelques-uns ont formé une République indépendante des Empereurs, & qui observoient toutes les Cérémonies de la Loi.

Juifs qui y sont établis.

Parmi le grand nombre de gens de cette Nation répandus dans l'Afrique, il y en avoit qui occupoient en Abyssinie de hautes montagnes inaccessibles, mais ils en ont été chassés depuis, à cause de leur peu de fidélité pour les Souverains, étant toujours prêts à prendre le parti de leurs sujets rebelles; ils

(a) *Linschoten, Firrie, Pigafet, Davity, Dapper, Tellez, Bermudez, Lobo.*

(b) Les mêmes. *Purchas L. VII. Ch. 8. § 11.*

ils ont été soumis, & sont obligés de payer tribut. Depuis ce tems-là ils sont dispersés en différentes Provinces de l'Empire, & y ont fait assez petite figure. Il y en a quelques-uns qui se donnent le titre de Juifs originaires, de la postérité d'*Abraham*, qui prétendent être venus autrefois par Colonies, & s'être établis en Egypte, en Abyssinie, & le long du Niger; ceux-ci sont plus nombreux & plus considérables que les autres dont nous avons parlé (a). Cependant le plus grand nombre est composé de ceux qui se réfugièrent dans ce Pays après la ruine de Jérusalem & la dispersion de la Nation par Tite, ou dans le tems des autres persécutions qu'ils ont souffertes de la part des Romains, des Persans, des Sarrasins, & depuis de celle des Chrétiens; il en est venu d'Italie en 1342, d'Espagne & de Portugal en 1462 & années suivantes, des Pays-Bas en 1350, de France en 1403, & d'Angleterre en 1422. Tous ces Juifs habitent séparément, & sont divisés entre eux; ils se distinguent les uns des autres par Nations & Tribus, & ont leurs Synagogues à part, mais ils n'ont aucune autorité ni aucune part au Gouvernement du Pays, & n'exercent aucun pouvoir, si ce n'est entre eux; & bien-qu'il y en ait qui deviennent puissamment riches, ils sont méprisés & haïs par-tout, non tant à cause de leur Religion, que par leurs tromperies dans le Commerce, déguisant & falsifiant tout ce qui passe par leurs mains.

La Religion Chrétienne est aussi établie en Afrique, suivant les Relations des Abyssins, dès les plus anciens tems, y ayant été portée par l'Eunuque de la Reine Candace. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle y a été prêchée de fort bonne heure, mais qu'elle y a été misérablement tourmentée par les Hérétiques de ces tems-là, les Donatistes, les Manichéens, les Ariens, les Pélagiens, sur-tout sous les regnes de *Diocétien* & de *Julien* l'Apostat, non-obstant les grands privilèges que *Constantin* le Grand avoit accordés aux Ecclésiastiques Orthodoxes, pour les mettre à couvert de toute insulte; mais le Christianisme a trouvé un terroir si ingrat en Afrique, que sa bienheureuse semence a été bientôt comme étouffée par les mauvaises herbes: tous les Chrétiens de ce Pays, de quelque Secte que ce soit, Naturels ou Etrangers, sont tous infectés de la dépravation générale qui y regne. L'Eglise d'Abyssinie a été de fort bonne heure engagée dans l'Hérésie Euthychienne & inondée des Superstitions les plus grossières, comme nous le verrons en son lieu. Les Chrétiens des lieux soumis aux Rois d'Espagne & de Portugal, qui ont reçu la foi par les instructions des Missionnaires de l'Eglise Romaine, tels que sont les Royaumes de Congo, d'Angola & de Loango sur les Côtes Orientales, de Sofala, de Mélinde &c. sur les Côtes Occidentales, reconnoissent à-la-vérité l'Eglise Romaine pour leur mere, mais n'ont gueres autre chose de la Religion, que ce qu'elle a de plus superstitieux dans ses principes & dans ses pratiques, & en même tems ils la souillent par tant de vices & de dérèglements, qu'ils décréditent plus l'Evangile qu'ils ne lui font honneur.

On trouve d'ailleurs en Afrique quantité de Chrétiens d'autres Sectes, des Grecs, des Arméniens, des Maronites, des Géorgiens, des Chrétiens

SECTION
I.
Description Topographique de l'Afrique.

Chrétiens
d'Afrique
persécutés
par les Hé-
rétiques.
Eglise
d'Abyssinie
Catholiques-
Romains.

Autres
Sectes
Chrétiens
de
ces.

(a) Voy. L. XIX.

SECTION

I.

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

de St. Thomas, qui ont la plupart leurs Patriarches particuliers; les autres, aussi-bien que ceux d'Abyssinie, relevent du Patriarche d'Alexandrie. Quant aux Nations Protestantes qui trafiquent & ont des Etablissmens, non seulement sur les Côtes de Barbarie jusqu'au Détroit de Gibraltar, mais aussi depuis-là sur les Côtes Occidentales jusqu'au Cap Verd, & jusqu'à celui de Bonne-Espérance, comme les Anglois, les Hollandois, les Danois &c. nous n'avons pas besoin d'en dire autre chose, sinon qu'ils se contentent de l'exercice de leur Religion en particulier dans leurs Loges & leurs Forts, dans quelques-uns desquels ils entretiennent des Chapelains pour cela.

*Le Maho-
métisme
porté en
Afrique
où il est
fort défi-
guré.*

Mais de toutes les Religions il n'en est aucune qui ait fait de plus grands & de plus rapides progrès en Afrique, que le Mahométisme; Religion si parfaitement assortie à la corruption des Naturels, comme on peut le recueillir de l'exposé que nous en avons fait dans la vie de son Fondateur, que la violence & la voie des armes n'a pas été nécessaire pour la répandre de tous côtés au long & au large; & l'on peut dire qu'elle a trouvé un terroir si convenable, qu'elle a jetté de profondes racines dans tous les lieux où on l'a semée; mais on croiroit difficilement qu'y ayant été transportée de l'Arabie elle ait dû dégénérer beaucoup. C'est cependant ce qui est arrivé, soit par l'ignorance de ceux qui l'y ont d'abord introduite, ou, ce qui est plus apparent, par la dépravation de ceux qui l'ont reçue d'eux; comme ils sont naturellement ennemis de toute gêne, la Religion de Mahomet est devenue toute sensuelle presque par-tout; on en a retranché les austérités dont son Auteur l'avoit décorée, telles que sont l'abstinence du vin, de la chair de Pourceau & de quelques autres animaux, les jeûnes, les carêmes, les fréquentes prières, les ablutions, & autres choses de cette nature: le changement passe l'imagination, & un bon Musulman ne pourroit se résoudre à reconnoître sa Religion telle qu'elle est-là, défigurée par quantité de superstitions Paiennes, qu'on observe plus soigneusement que les préceptes de l'Alcoran. C'est ainsi que chez les Negres il n'y a ni Mosquées, ni Jour de repos dans la semaine que l'on garde; ni on ne célèbre même aucune des Fêtes Mahométanes, à l'exception du Bairam, espèce de Pâque qui suit leur Ramadan ou Carême, & ils n'observent ce dernier que parcequ'il conduit à l'autre, mais ils ne l'observent pas fort rigidelement (a). Nous trouverons le Mahométisme mutilé & défiguré presque de la même maniere dans la plupart des lieux d'Afrique où il a été introduit, même dans ceux qui sont tributaires du Grand-Seigneur, ou qui sont soumis à son obéissance; tels sont les Etats de Barbarie, & quelques autres places conquises en Egypte & le long de la Mer Rouge, dont nous aurons occasion de parler dans la suite, de même que des autres Etats d'Afrique. Mais quoique nous ayons donné une idée des différentes Sectes Mahométanes, qui vont en tout à soixante-douze, comme on les range communément sous deux principales, qui sont celle des *Lashari*, qui est répandue en Afrique aussi-bien qu'en Syrie & en Turquie, & celle des *Imams* qui fleurit en Perse & dans le Khorasan, il ne sera pas hors de propos de faire connoître les Marabouts ou Saints des premiers & leurs principes, pour autant que cela peut re-

(a) *Labat*, & al. sup. cit.

regarder l'Afrique dont nous traitons, ce qui servira à confirmer ce que nous avons dit de la corruption de leurs Sectateurs. Ces Saints, ou pour mieux dire ces Impositeurs, sont en grand nombre, & fort respectés par toute l'Afrique, sur-tout parmi les Maures & les Arabes Mahométans, à cause de leur genre de vie extraordinaire; ils le sont aussi des autres à cause du pouvoir supérieur qu'ils s'arrogent de punir plus ou moins sévèrement tous ceux qui ont le malheur de leur déplaire, & d'encourir leur disgrâce. Ensorte que cette insolente Confrairie est par-tout aussi redoutée, qu'elle est nombreuse & puissante.

SECTION
I.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

Il y en a de trois Classes ou Ordres. Les premiers se tiennent dans les villes, bourgs & villages, tant dans les Terres que sur les Côtes. Ceux du second ordre sont errans & vagabonds, sans habitation fixe. Les derniers affectent d'habiter dans les bois les plus épais, & dans les déserts les plus arides & les plus incultes. Ils affectent de grandes mortifications & des austérités particulières, sur-tout les derniers, mais tous sont les plus méchans & les plus débauchés des hommes tant dans leurs principes que dans leurs mœurs. Les premiers soutiennent, qu'à force de jeûne & d'abstinence on peut s'élever à la nature des Anges, le cœur se purifiant tellement par-là de toute mauvaise affection, qu'il ne peut plus pécher, quelque envie qu'il eût de le faire; mais ils enseignent en même tems, qu'on ne peut atteindre ce suprême degré de bonheur qu'à la faveur de cinquante sciences, qui sont autant de degrés par lesquels on y monte. Ils ne laissent pas de s'imaginer que Dieu ne leur impute point les péchés qu'ils commettent avant que d'avoir atteint les vingt premiers degrés. Ils vivent d'abord avec la plus grande austérité, & se macerent par les jeûnes les plus rigoureux, mais ensuite ils se livrent à toutes sortes de plaisirs, & s'abandonnent à tous les excès de l'ivrognerie & de la débauche. Un de leurs Savans, nommé *Esebravardi Sitira Varden* a décrit leurs austérités en quatre livres, tandis qu'un autre, appelé *Ibu'lfared*, a développé toute leur Religion dans un beau Poëme plein d'esprit & de gaieté, & destiné semble-t-il à en inspirer le goût. *Alfagari*, autre Auteur non moins spirituel, a composé un Commentaire sur ce Poëme, dans lequel il a recueilli toutes les regles de la Secte, & expliqué les divers degrés qui conduisent à ce prétendu bonheur. Les vers d'*Ibu'lfared* ont quelque chose de si doux & de si harmonieux, & sont si beaux, que les gens de la Secte les répètent & n'en chantent point d'autres dans leurs Fêtes publiques, n'y ayant pas eu depuis trois-cens ans de Poëte qui ait égalé *Ibu'lfared*, & qui ait enrichi la Langue autant que lui.

*Trois Or-
dres de
Mara-
bouts.*

*Ceux du
premier
Ordre.*

Les principaux Dogmes de cette Secte sont: que les cieus, les étoiles & les élémens sont tous saints, ont quelque chose de divin, ensorte qu'aucune Religion ne peut être erronée, & que chacun a la liberté d'adorer l'objet pour lequel son cœur se sent le plus de penchant. Ils prétendent que toutes les connoissances touchant la Divinité ont été infusées dans le premier homme, qu'ils appellent *El Chot*, que Dieu a choisi, & qu'il a rendu égal à lui en science. Qu'après sa mort les Anciens ou Chefs de la Secte lui choisirent un successeur d'entre eux sur le nombre de quarante, & qu'après le décès de celui-ci ils en élurent un entre sept-cens-soixante-cinq.

Ces misérables Sectaires sont tenus par les regles de leur Ordre d'errer de

SECTION

I.

Description Topographique de l'Afrique.

côté & d'autre *incognitè*, couverts seulement de haillons, desorte qu'ils ressembloient plutôt à des foux privés de sens & de raison, qu'à des Marabouts ou Saints. Ils courent à l'aventure & presque nuds par toute l'Afrique, & souvent ils font violence aux honnêtes femmes qu'ils rencontrent, avec aussi peu de retenue & de honte, que des bêtes sauvages qui en trouvent de leur espece. C'est sur-tout en Egypte & sur les Côtes de Barbarie, qu'ils sont encore plus nombreux qu'ailleurs. *Léon d'Afrique* rapporte qu'il vit un de ces brutaux au Grand-Caire qui se faisoit d'une Dame comme elle fortoit d'un Bain qui est sur une des Places nommé *Bain-al-Kafrain*, & la viola aux yeux d'une foule de peuple; que le peuple courut d'abord après elle pour baiser ou toucher ses habits, s'imaginant qu'ils avoient par cette infamie contracté un degré particulier de sainteté, & criant que le malheureux qui lui avoit fait violence étoit un homme de grand mérite, qui n'avoit commis aucun crime en faisant ce qu'il avoit fait, sinon en apparence; le mari de la Dame fut obligé de dissimuler son ressentiment, sans en laisser rien paroître, & même de reconnoître par un magnifique festin & par quelques beaux présents la faveur faite à sa femme.

Cette Vermine ne fourmille pas moins en Nigritie, & les pauvres Nègres redoutent extrêmement le pouvoir qu'ils croient que ces misérables ont de les faire mourir (*), bien-qu'ils les haïssent dans le cœur. Ils ont des villes entières & des villages sur le Niger ou Lanuga, & forment entre eux une espece de République: ils ont une grande & belle ville nommée *Consoon*, dont les maisons sont toutes de pierre & couvertes de tuiles, habitée par quelques-uns des plus riches Marchands du Pays, & cette ville est regardée comme la Capitale des Marabouts dans cette partie de l'Afrique (a). L'Auteur qui nous instruit de ces particularités, ajoute qu'ils furent assez insolens pour persuader à un petit Prince du voisinage de faire faire un message très-haut au principal Chef des François, le menaçant lui & sa Garnison d'une promptè & terrible vengeance, par le secours infaillible de leurs conjurations, parcequ'il refusoit de payer un certain droit. Mais ce sage Gouverneur réprima bientôt leur insolente, en leur faisant dire qu'il avoit des canons & des armes à feu, qui étoient à l'épreuve de leurs enchantemens (b).

Second
Ordre.

Le second Ordre de Marabouts est celui des Cabbalistes, ainsi qu'ils affectent de se nommer. Ils s'abstiennent de viande, & ont une façon de vivre particuliere. Ils jeûnent souvent selon les différentes saisons de l'année. Ils portent de petites tablettes quarrées, sur lesquelles sont gravés des caractères ou des chiffres bizarres; ils se vantent d'avoir un commerce journalier avec les Anges, qui leur enseignent la connoissance de toutes choses. Un de leurs Docteurs célèbres, nommé *Beni*, a été le premier Instituteur de toutes ces Regles, l'Auteur de leurs Prieres, & l'Inventeur des Tablettes.

Tou-

(a) *Labat* Relat. d'Afrique. Tom. III. Ch. II. p. 338.

(b) *Idem.* *ibid.* p. 334. Vid. *Leo Afric.* *Grammai*, *Marmol*, *Dapper*, &c.

(*) Ces pauvres malheureux sans intelligence sont fortement prévenus, que ces impudens Impositeurs peuvent les faire mourir au bout de deux ou trois jours, & en même tems ils craignent si fort de quitter la vie si brusquement, qu'il n'est gueres rien qu'ils ne fassent, ou qu'ils ne donnent pour éviter d'encourir leur terrible disgrâce (1).

(1) *Labat*, Tom. III. p. 335.

Toutes ses institutions sont divisées en huit Parties. Ils appellent la première *Al Omba Ennonorita*, ou Démonstration de la Lumière, qui contient leurs Prières & leurs Jours de jeûne. La seconde, *Seme Al Meharif*, le Soleil des Sciences, traite de leurs tablettes, de leur utilité, & de la manière de s'en servir. La troisième, *Lefmo Al Chufne*, est une table des quatrevingt-dix-neuf Vertus qu'ils croient être comprises dans le nom de Dieu. Les cinq autres ont aussi leurs noms particuliers, & traitent de sujets particuliers, qui se rapportent à leur manière de vivre, sur lesquels il n'est pas nécessaire de s'arrêter davantage (a).

SECTION
I.
Description
Topographique
de l'Afrique.

Le troisième Ordre de Marabouts sont les *Sunnakites*, qui mènent une vie ascétique dans les Bois & dans les Déserts, & évitent la compagnie des hommes. Ils ne vivent que d'herbes & de végétaux, mais ils retiennent un mélange de superstitions Paiennes & d'Idolâtrie. La Circoncision est aussi en usage parmi eux, mais ils ne l'administrent qu'à l'âge de trente ans, & baptisent néanmoins au nom du Dieu vivant. Tellement que leur Religion semble être un étrange composé de Paganisme, de Judaïsme, & de Christianisme, & qu'ils sont selon les apparences descendus des anciens Thérapeutes, dont parle *Philon*, & dont nous avons traité amplement ailleurs, qui s'étoient rendus si célèbres en Egypte, dans la Libie & en d'autres lieux d'Afrique par leur vie retirée & éloignée de toute Société Humaine, & par leurs austérités, que les Juifs & les Chrétiens les ont également réclamés comme leur appartenant. Voilà qui peut suffire sur les Ordres de Marabouts d'Afrique, nous ajouterons seulement au sujet de ceux de la première classe, qu'ils sont une excellente Sauvegarde pour les Voyageurs contre les Voleurs & les Pillards Negres, Maures ou Arabes, qui infestent les chemins de ce grand Continent; ensorte que pour aller sûrement d'un lieu à un autre, il n'y a pas de meilleur expédient que d'engager un de ces drolles de vous accompagner, & vous êtes sûr de voyager sans avoir rien à craindre des autres coquins & vagabonds, n'y en ayant aucun, ni personne des autres classes qui osât insulter ou traiter incivilement un Etranger qui est sous une pareille protection.

Troisième
Ordre.

On croiroit peut-être sur ce que nous venons de dire que ceux du second Ordre prétendent avoir commerce avec les Anges, & par des titres pompeux de *Démonstration de Lumière*, de *Soleil des Sciences* &c. qu'ils donnent à certaines parties de leurs Regles, on croiroit, dis-je, qu'ils ont des connoissances des choses célestes & terrestres, quelles que soient les ténèbres dont le reste des Africains sont enveloppés; tandis que réellement, à en juger par leurs meilleures productions dans les Arts & les Sciences, ou par le rapport unanime de ceux qui ont conversé avec eux, il n'y a pas de gens plus ignorans qu'eux dans toute l'Afrique, si l'on en excepte le commun peuple, qu'ils surpassent seulement dans l'art de tromper, & dans le nombre & la variété des moyens qu'ils inventent pour lui en imposer & pour dominer sur lui; ensorte qu'il seroit aussi inutile & insensé de chercher les Arts & les Sciences parmi les Africains, que de prétendre trouver des figues & des oranges en Groenlande: s'il s'en trouve quelqu'un qui ait quelque teinture

Sciences &
Arts peu
cultivés en
Afrique.

d'Arts,

(a) *Labat*, ubi sup.

SECTION

I.

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

d'Arts ou de Sciences, ils en font redevables aux Arabes établis parmi'eux, dont nous parlerons en son lieu, & c'est même si peu de chose, que l'on peut à peine s'en s'appercevoir. Les Sciences même les plus nécessaires dans une si grande diversité de Climats brûlans & malsains, telles que sont la Médecine, la Chirurgie, la Pharmacie, sont si peu connues, sinon parmi les Européens établis dans le Pays, que toute leur ressource dans les cas où ces Sciences sont d'usage, est d'avoir recours à leurs Charlatans, qui au-lieu de remèdes prétendent les guérir par des charmes, & pour l'ordinaire leurs escamotent leur argent & les privent de la vie.

*Même en
Abissinie.*

L'Empire d'Abissinie, autrefois si puissant, & encore si riche & si étendu, où le Christianisme est établi depuis tant de siècles, n'est pas sur un meilleur pied; les Ecrits & la pratique de quelques-uns des Ecclésiastiques & des Laïques prouvent qu'ils sont depuis longtems plongés dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance & de la superstition, & qu'ils ont négligé également toutes les branches des Arts Libéraux & des Sciences. Sans remonter plus haut que l'année 1698, on trouve que l'Empereur qui regnoit alors, fut bien aise de mettre sa vie entre les mains d'un Chirurgien François, qui erroit par le Monde, que M. *Maillet* Consul au Grand-Caire lui envoya, n'y ayant dans tout son Empire ni Médecin ni Apothicaire pour le guérir d'une fièvre intermittente (a). Les Abissins n'entendent pas mieux la Chirurgie, & ils ne connoissent guere d'autre opération que celle de cautériser, qu'ils font de la maniere la plus cruelle & en véritables bouchers, & aussi souvent mal-à-propos que convenablement.

*Métiers &
Manufac-
tures né-
gligés.*

Si nous jettons un coup-d'œil rapide sur leurs Manufactures & les Arts Mécaniques, à l'égard desquels on pourroit croire que la nécessité & l'espoir du gain, si ce n'étoit pas l'émulation, les auroient excités à profiter des secours qu'ils peuvent tirer des Européens établis parmi eux, nous trouverons que l'indolence est générale, & s'étend aux métiers les plus nécessaires.

Ils sont naturellement trop orgueilleux & trop paresseux pour apprendre rien d'une partie d'Etrangers pauvres & méprisables, que la misere contraint de quitter leur Patrie, & de venir errer aux extrémités du Globe, au milieu de mille dangers pour se procurer dequoi subsister petitement. Car c'est-là l'idée qu'ils se font des Européens & de leur Commerce; ils les regardent donc comme des gens destinés aux services les plus bas, & à apporter tout ce qu'il y a de meilleur & de plus précieux dans les autres Pays, dans leur bienheureuse Terre; ils en sont si contents, quelque stérile & malsaine qu'elle soit, & quelque misérables qu'ils soient eux-mêmes, que si par hazard ils s'entretiennent avec des Etrangers, une des principales questions qu'ils leur font, est s'ils ont jamais vu, ou s'ils croient qu'il y ait un plus beau Pays que le leur, & un Peuple plus heureux qu'eux (b). On fait que tout le Pays abonde en riches Mines d'or, qui donnent ce précieux métal sans qu'il en coûte la centieme partie du travail & du danger que demandent celles du Mexique & du Pérou, n'étant qu'à cinq ou six pieds au-dessous de la surface de la terre, & l'on n'a besoin d'autres instrumens que d'un pic & d'une bêche; d'ailleurs les grandes pluies & les Rivières entraînent une grande

(a) *Poncet*, Voyage en Abissinie. (b) *Cavaz ap. Labat*, &c.

de quantité d'or, qui ne coûte d'autre peine que de le laver, & de le séparer de la boue; les Africains regardent donc leurs Mines comme un trésor inépuisable, qui les met à l'abri de tout soin & de tout travail, tandis que cette seule marchandise, si estimée & si désirée des Européens & des Asiatiques, suffit pour leur procurer, sans avoir la peine de le chercher, tout ce que les autres Pays produisent d'utile & d'agréable pour eux. Pour tout le reste, ils croient que leur terroir peut produire ce qu'il leur faut, sans autre soin que celui de charger leurs Femmes & leurs Esclaves du travail, tandis qu'ils jouissent du fruit de leurs peines tranquillement & à leur aise, c'est-à-dire en passant leur tems à fumer à la fraîcheur quand ils peuvent l'avoir, à conter des histoires, à chanter, à danser, & à d'autres amusemens pareils; & si quelquefois ils s'en privent, ce n'est que pour d'autres plaisirs plus mâles, comme la Chasse & la Pêche. Quant aux autres ouvrages, tels que la culture de la terre, les affaires du ménage, comme d'aller chercher de l'eau & du bois & autres choses nécessaires, de planter, semer, recueillir, & préparer à manger pour leurs familles, ils ont naturellement tant d'aversion pour tout cela, qu'il n'y a que la nécessité la plus urgente qui puisse les engager à y mettre la main, parcequ'ils regardent ces occupations comme si fort au-dessous d'eux, qu'elles ne conviennent qu'à des Femmes & à des Esclaves. Ils ont si peu d'humanité & d'affection naturelle, qu'ils voient tranquillement ces pauvres misérables Femmes qui succombent sous le travail, exposées à un soleil brûlant, & remuant la terre avec une espece de bêche ou de pic plat, pour semer du millet, du mays, ou quelque autre grain, & des racines pour la nourriture de la famille, chargées quelquefois d'un enfant à la mamelle attaché sur leur dos, sans autre rafraîchissement depuis le matin jusqu'au soir, qu'un peu de farine dilayée dans de l'eau (a). Tous les jours elles sont obligées de piler leur mays & leur millet dans un mortier (*) avec un pilon de bois au-lieu d'un moulin à bras, ou de quelque autre instrument plus commode (b).

Si nous examinons le petit nombre de Manufactures, & d'autres Métiers qu'ils ont, nous y verrons la même grossièreté & la même stupidité. Donnons-en un exemple ou deux. Commençons par les Tisserands. L'ouvrier n'a ni navette ni aucune autre chose de ce qui appartient à un Métier. Le sien consiste uniquement en deux bâtons unis & courts, couchés par terre, & joints l'un à l'autre par un troisieme en travers; c'est là-dessus qu'il assujettit les fils de la trame, & il conduit soigneusement entre chacun des autres le fil de la chaîne jusqu'à ce qu'il l'ait fait passer dans toute la largeur, qui n'est guere de plus qu'une verge, & il continue ce pénible travail en allant & revenant avec une grande patience, jusqu'à ce qu'il ait achevé la piece, qui excède rarement deux verges. Il est évident par-là qu'un de nos Tisserands peut avec un Métier en bon ordre expédier plus de besogne en un jour, qu'ils

Leurs Tisserands travaillent lentement.

(a) Labat, Tom. I. Ch. VIII. p. 119.

(b) *Ibid.* p. 442.

(*) Ce n'est qu'un gros tronc de quelque bois dur, d'environ trois pieds de haut, creusé de deux pieds à force de travail & de patience, & à l'aide d'un seul outil de fer, qui ressemble assez à des ciseaux; cet outil sert aussi à façonner le pilon, & le mortier en dehors, de maniere qu'il soit propre à l'usage auquel il est destiné.

SECTION

I.

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

qu'ils ne font en un mois; & quoiqu'il y ait des Européens en divers endroits établis parmi eux, ils n'ont jamais pu les engager à prendre une méthode plus expéditive en perfectionnant leurs Métiers. Ce qu'il y a néanmoins de surprenant, c'est qu'ils savent faire des toiles rayées de diverses couleurs, qui sont assez belles à l'œil; ils tissent de la même manière plusieurs sortes de Nattes de différentes couleurs, & assez curieuses pour qu'on en envoie en Arabie, en Perse & aux Indes (a).

Potterie.

Ils ne connoissent point l'usage de la roue pour faire de la Potterie, ils se servent en la place d'une espece de moules, fait de l'écorce des calebasses, taillée de différentes façons; ils étendent en dedans leur terre avec la main, jusqu'à ce qu'ils l'ayent rendue assez mince & assez unie avec le bout des doigts; ils n'ont pas aussi de fourneaux pour cuire leurs vases; ils les couvrent de paille, à laquelle ils mettent le feu, ce qui leur donne une couleur noire, sans lustre ni vernis; ils ne laissent pas avec ce peu de secours de faire quantité de vaisselle pour leur usage, des assiettes, des plats, des cruches & de toutes sortes de figures (b).

*Autres
Métiers.*

Nous pouvons dire à peu près la même chose de leur Maçonnerie, de leur Charpente, de leurs ouvrages de fer & de cuivre, de leurs différentes armes, de leurs instrumens de Musique &c. en tout cela on voit regner la même grossièreté, le même défaut de génie & d'industrie. Comme néanmoins il y a plus ou moins de différence à cet égard, suivant les diverses Nations qui habitent ce spacieux Continent, nous renvoyons ce qui nous paroîtra digne de remarque sur ces articles, à l'Histoire particulière de chaque Pays.

*Les Afri-
cains des
Côtes sont
plus indu-
strieux &
plus civi-
lisés que
les autres.*

Il fera bon en même tems d'avertir que ce que nous avons dit du manque de génie & d'industrie, & de l'indolence des Africains, ne s'étend qu'à ceux de l'intérieur des Terres; car il y a longtems que ceux qui demeurent sur les Côtes, & dans les lieux maritimes, se sont portés à une vie plus active & plus laborieuse, & sont plus civilisés par le fréquent commerce qu'ils ont avec les Européens & les autres Etrangers. L'émulation & le desir du gain ont assez contribué à leur ôter la haute opinion qu'ils avoient d'eux mêmes & de leur Pays, pour qu'ils n'ayent pas dédaigné de profiter de tous les secours qu'ils ont pu recevoir des Etrangers, & même d'être extraordinairement curieux à découvrir tout ce que ceux-ci ont inventé pour perfectionner les Arts & les Métiers, afin de se les approprier autant qu'il leur est possible. Mais, bien-que le succès ait parfaitement répondu à leurs espérances à tous égards, en sorte que l'on croiroit que les autres excités par-là auroient suivi leur exemple, puisque c'est une preuve que leur indolence & leur stupidité vient plutôt de l'aversion nationale que d'un défaut de capacité, cela a produit un effet tout opposé, & au-lieu d'une louable émulation, a fait naître une haine irréconciliable, le mépris & la défiance entre eux, sans diminuer le moins du monde l'aversion pour le travail chez les uns, & sans ajouter le moindre degré d'émulation dans les autres, pour perfectionner encore plus ce qu'ils connoissent déjà.

Telle est la disposition dominante de tous les Maures en général, & il est

(a) *Labat*, T. II. p. 64.

(b) *Cavaz*, & al. sup. citat.

est peu de Royaumes & d'Etats d'Afrique qui fassent exception à ce caractère, à la réserve de ceux qui ont subi un joug étranger, soit des Espagnols, soit des Portugais ou d'autres Européens, dont le poids les a obligés à une activité forcée, ou de ceux dans lesquels leurs Princes, tant pour leur intérêt particulier, que par complaisance pour des Compagnies plus douces établies chez eux, comme des Anglois, des François &c. les ont excités à se rendre industrieux par des motifs plus humains & par des encouragemens propres à les porter au travail. Mais là où cela manque, ou lorsque les Naturels se trouvent trompés ou opprimés par les Facteurs & leurs Commis, ainsi que cela n'arrive que trop souvent, en augmentant les poids & les mesures des marchandises qu'ils vendent, ou la valeur fixée de celles qu'ils échangent, les Africains en sont irrités au plus haut degré, si nous en devons croire *Léon*, à demi leur Compatriote (a), chaque injustice est gravée sur le marbre, ils ne la pardonnent jamais, & ne se croient jamais assez vengés par tous les mauvais offices, toutes les tromperies & les trahisons qui sont en leur pouvoir, comme nous allons le voir sous l'article suivant.

Le Commerce de l'Afrique étoit peu de chose avant l'arrivée des Européens, c'étoit principalement avec les Arabes, les Persans, les Arméniens & les Mahométans que l'on trafiquoit, & il ne se faisoit guere de commerce que sur les Côtes Orientales & sur celles de la Mer Rouge; mais depuis les Italiens, les François, les Anglois, les Hollandois &c. aussi bien que les Espagnols & les Portugais ont fait des Etablissemens en divers lieux; les derniers se sont emparés de bonne heure par leurs conquêtes de la plus grande partie du Commerce, comme nous le verrons dans la suite. Il consiste principalement en or, esclaves, morphil ou yvoire, plusieurs sortes de gommes odoriférantes, comme myrrhe, encens, outre une prodigieuse quantité de celle qu'on appelle Gomme Arabique, parcequ'elle venoit d'abord d'Arabie, & l'on prétend que celle-ci est préférable à celle d'Afrique; mais, si nous en croyons le *P. Labat*, c'est la même, & toute la différence entre l'une & l'autre est purement accidentelle, & vient principalement du déclin de ce Commerce en Arabie, depuis que la Compagnie de France a transporté une si grande quantité de gomme de Sénégal en Europe: les Provençaux & autres Marchands qui l'apportoient d'Arabie, choisissent seulement la meilleure du Sénégal, c'est-à-dire la plus claire, la plus sèche, qui est en gros morceaux, & où il y a le moins de saletés, pour soutenir l'ancienne réputation de celle d'Arabie, & la vendre plus cher. Au-lieu que la Compagnie du Sénégal, qui en fait un plus grand débit dans toute l'Europe, l'envoie par-tout sans la trier, & telle que les Maures l'apportent à ses Comptoirs (b). Et comme on l'achette pour des bagatelles, on la donne aussi à beaucoup meilleur marché que les autres ne le peuvent faire. Nous n'entrerons pas dans le détail des divers usages auxquels les Européens l'emploient, ni des vertus médicinales & des autres qualités qu'on lui attribue, qui ont inspiré tant d'ardeur aux Européens à s'établir sur cette Riviere, uniquement pour ce Commerce lucratif. Nous ne devons pas néanmoins passer sous silence un usage qu'en font les Maures, & principalement les Nègres, par-

(a) Liv. I. Cap. ult.

(b) *Labat*, l. c. Ch. XIX.

SECTION
I.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

parceque nous ne trouvons pas qu'aucun autre Auteur que le *P. Labat* en ait fait mention ; c'est que c'est leur principale provision quand ils voyagent, aussi-bien qu'en d'autres tems, & cela par goût & non par nécessité. Ils la croquent comme un enfant fait un morceau de sucre (a). Elle est cependant plus agréable quand elle est dilayée avec un peu d'eau ou avec quelque autre liqueur, parcequ'elle est naturellement insipide ; mais de l'une & de l'autre maniere elle passe pour une nourriture fort saine.

*Descrip-
tion de
l'Arbre
qui la pro-
duit.*

L'Arbre qui la porte en Afrique, comme en Arabie, est petit, touffu & épineux ; ses feuilles sont longues & étroites. Il porte une petite fleur blanche composée de cinq feuilles, avec des étamines de la même couleur, qui environnent un piston où la semence est renfermée. La graine est ronde, dure & noirâtre. L'arbre donne la gomme, ou par transpiration, ou par incision, deux fois par an, au mois de Décembre & au mois de Mars. On trouve des Forêts entieres de ces arbres en plusieurs endroits de l'Afrique, sur-tout le long de la rive méridionale du Niger ou Sénégal, où demeurent quelques Tribus de Maures & d'Arabes, les premiers en des villages & les autres sous des tentes ; ces gens-là recueillent la gomme & la portent aux Comptoirs Européens, de même qu'aux Interlopes, dont il y a un grand nombre, aussi-bien que sur la Riviere de Gambie, qui risquent tout pour avoir cette marchandise sur laquelle il y a tant à gagner (b).

Sans-doute qu'on fera bien aisé de savoir en quoi consiste le grand profit de ce Commerce, & ce que l'on donne en troc aux Naturels pour cette gomme si utile. Nous ajouterons donc ici le Tarif, arrêté ci-devant entre les Maures & les Hollandois, dans le tems que ceux-ci étoient en possession d'Arquin sur le Niger (*). Mais il faut remarquer que la gomme ne se vend point au poids, mais elle se mesure dans un vaisseau cubique, qui suivant l'accord contenoit deux-cens - vingt livres ; mais & les Hollandois & les autres Européens ont saisi toutes les occasions d'augmenter cette mesure, & de diminuer ce qu'ils donnent en échange, au grand chagrin & mécontentement des Maures, qui auroient mieux aimé faire eux-mêmes ce métier, que d'être obligés, comme ils l'ont été souvent, d'en passer par-là au gré des Facteurs. Quoi qu'il en soit, le Tarif bien exécuté étoit réglé sur le pied que l'on verra dans les Remarques (†). Les Interlopes, qui y trafiquoient sous la protection du Gouverneur Hollandois d'Arguim ou Portendric, à qui

(a) *Labat*, T. I. Ch. 19 & *Marmol*. (b) Les mêmes, voy. aussi *Dapper*, *Davity*, &c.

(*) C'est-à-dire un peu avant l'année 1724, qu'ils en furent chassés par les François sous le commandement de *M. Salvert*, le même qui l'avoit pris trois ans auparavant, & dans l'absence duquel les Hollandois l'avoient repris. On peut voir la Relation du dernier siege & de la reddition, dans l'Auteur cité (1).

(†) Chaque mesure cubique, qu'ils appellent *Quantar*, qui, comme on l'a dit, contenoit deux-cens - vingt livres, revenoit à la valeur d'une Piastre d'Espagne, en marchandises ou à douze cadenats, ou deux onces de corail, ou quatre bassins de cuivre, ou une demi-aune de drap fin, ou trois-quarts d'aunes de drap commun, ou deux barres de fer plat, ou trois aunes de revêche, ou six aunes trois-quarts de toile bastos, c'est-à-dire, couteline bleue, ou six aunes & demie de toile platille. Au reste il s'agit d'aunes de Hollande, & souvent on mesuroit de façon qu'à peine l'aune faisoit-elle une demi-aune d'Angleterre (2).

(1) *Labat*, l. c. Ch. 19. p. 223. (2) Là-même p. 245.

qui ils payoient de bons droits, semblent avoir eu aussi leur Tatif particulier avec les Maures; car on nous apprend que leur mesure contenoit sept-cens livrés, mais s'ils avoient obtenu cette augmentation par quelque équivalent, ou ce qui est plus apparent par quelque fraude ou ruse, par laquelle il étoit aisé de tromper des gens ignorans, faute de connoître ou de pouvoir comprendre la véritable valeur de chaque ponce ajouté à la mesure cubique, c'est ce que l'Auteur ne dit point, mais il donne en général assez à entendre qu'ils n'ont gueres plus de bonnefoi dans le Commerce que les Facteurs & leurs Commis (a).

SECTION
1.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

Outre la valeur des marchandises indiquées dans la dernière Remarque pour chaque quantar de gomme, les Marchands sont obligés de faire de gros présens aux Chefs des Maures pour avoir la liberté de trafiquer. Ces présens montent ordinairement à deux-mille-quatre-cens Piaftres, ou en especes, ou la moitié en marchandises, c'est-à-dire en toile bleue, & là-dessus ils extorquent ordinairement plus que la valeur; car au-lieu de sept-mille-deux-cens livres ils s'en faisoient payer neuf-mille-neuf-cens-soixante-quinze, outre des présens en différentes sortes de marchandises à la concurrence de deux-mille-huit-cens-soixante-dix livres. Si l'on ajoute à cela les appointemens de l'Interprete pour cent jours que dure la Foire, à une demi-Plastre par jour, & les gages de vingt ouvriers Maures pour décharger & charger le Vaifseau pendant le même espace de tems, à un quart de Piaftre par jour, la somme totale de ces quatre articles monte à quatorze-mille-quatre-cens-soixante-neuf livres, quinze sols, qui jointe aux autres fait pour sept-cent-mille livres pesant de gomme, quarante-mille, quarante-quatre livres de France, sans y comprendre les autres fraix du Vaifseau (b). Voilà qui suffit pour donner une idée de ce riche Commerce, nonobstant les exactions des Princes Maures.

*Présens
qu'on fait
aux Chefs*

Les autres Comptoirs & les autres Pays suivent des Usages & des Tarifs différens, tant par rapport à la gomme, qu'à l'égard de la poudre d'or, des esclaves, de l'ambre, & d'autres drogues ou bois, comme nous aurons occasion de le dire dans l'Histoire particuliere de chaque Pays. Tout ce qu'il y a à ajouter ici à l'avantage du Commerce d'Afrique en particulier, c'est qu'il procure une grande consommation & un prodigieux débit des manufactures & des marchandises d'Europe, telles que sont les étoffes de soie, les draps, les toiles, les teintures, le fer & le cuivre travaillés en toutes sortes d'ustenciles, comme pots, bassins, poëlles, haches, coutelas, sabres, fusils, pistolets & autres armes à feu (*) avec de la poudre, comme aussi des

*Comptoirs
en d'autres
Lieux.*

(a) *Labat*, ubi sup.

(b) *Ibid*,

(*) On a blâmé avec raison les Hollandois d'avoir été du nombre des premiers qui leur en ont fourni, & leur ont enseigné à s'en servir: il seroit à souhaiter que ce fussent les seuls Européens qui l'eussent fait, & qui le fissent encore. Il est vrai que la chaleur excessive, les vapeurs & les brouillards du Pays les rouillent & les gâtent en fort peu de tems, & qu'il y a si peu d'ouvriers capables de les raccommoder, qu'elles sont bientôt hors d'état de servir, desorte que les Africains les mettent à l'écart, & reprennent leurs anciennes armes. C'est ce qui arrive dans la plupart des Pays d'Afrique, sur-tout entre les Tropiques, ce qui fait que les Naturels les demandent moins qu'ils ne seroient s'ils savoient les conserver.

SECTION

I.

Description Topographique de l'Afrique.

couteaux, des cizeaux, des rasoirs & autre coutellerie, des aiguilles, des épingles, des rubans, des dagues, des boucles d'oreille, des bracelets, de petites sonnettes, & autres merceries pour la parure des Femmes, sur-tout de petits miroirs communs, des grains de rasade, & une infinité d'autres bagatelles de toutes sortes de couleurs & de figures, que les Maures aiment bien que les Arabes aiment passionnément, & pour lesquelles ils troquent avidement leurs plus précieuses marchandises; sans parler de l'eau-de-vie & des autres liqueurs distillées, pour lesquelles ils ont une telle passion, qu'ils donneront un de leurs enfans pour un gallon ou deux d'eau-de-vie (a).

Distinction entre Maures & Arabes.

Jusques ici nous avons touché les principaux articles qui regardent les Naturels d'Afrique, auxquels, à l'exemple des autres Auteurs qui en ont parlé, nous avons donné fréquemment le nom de *Maures*, parceque nous les regardons très-vraisemblablement, sinon certainement, comme les descendants des anciens habitans des deux Mauritanies, dont nous avons parlé succinctement ailleurs (b); & pour les distinguer des Arabes ou Sarrafins, qui inonderent les parties orientales de l'Afrique vers le milieu du septieme siecle, & poussèrent leurs conquêtes avec la rapidité d'un torrent jusqu'aux extrémités les plus reculées des Côtes Occidentales; mais depuis ils se sont tellement confondus les uns avec les autres, & ont fait un tel mélange de Mœurs & de Coutumes, suivant que les uns ou les autres ont eu le dessus, qu'il n'est pas aisé de les distinguer, bien-qu'entre eux ils se connoissent parfaitement. Delà vient qu'il y a des Arabes qui ont renoncé à leur vie errante pour s'établir dans des villes & des villages, tandis que les Maures ont renoncé à la vie sédentaire pour errer de côté & d'autre, comme ils font encore. Delà vient aussi, que plusieurs de nos Ecrivains qui traitent de l'Afrique, ne mettent d'autre différence entre les Arabes & les Maures, que celle qui résulte de leur origine Africaine, supposant qu'ils sont également d'extraction Sarasine, & par-là les Africains naturels se perdent & sont confondus sous les deux noms. A quoi il faut ajouter, que par *Maure* les Auteurs entendent communément un *Mahométan*, & se faire *Maure* s'est se faire *Mahométan* (*), quel que l'on ait été auparavant. Il est vrai que les Arabes sont les premiers qui ont introduit le Mahoméanisme en Afrique; mais il seroit absurde de supposer qu'ils eussent pu réussir à exterminer tous les anciens habitans, si ceux-ci avoient voulu s'y opposer, ce qui n'est nullement vraisemblable. En ce cas-là il seroit plus naturel de penser, qu'un grand nombre d'entre eux auroient tâché, comme cela leur étoit aisé, de se sauver par la fuite, & de chercher une retraite dans les vastes chaînes de Montagnes

(a) V. *Leo Afric. Grammaye, Saunt. Mar-mol, &c.*

(b) Hist. Univ. T. XII.

(*) On rapporte de *Muley Ismael*, ce Roi de Maroc si sanguinaire, que lorsqu'on mena devant lui deux Esclaves Chrétiens fugitifs, il leur présenta sa lance, en leur criant *Maure*, c'est-à-dire, *faites-vous Mahométans*; à quoi l'un répondit sur le champ *Maure Sidy, je veux changer Seigneur*. L'autre au contraire se découvrit l'estomac, & lui dit, *percez Seigneur, car je suis Chrétien*; sur quoi le Roi jeta sa lance par terre, en disant, *ce Chien de Chrétien a besoin de moi pour ne pas aller en Enfer*, & tourna bride. Il faisoit allusion à un préjugé généralement reçu parmi ses sujets, que ceux qui mouroient de sa main alloient tout droit en Paradis.

tagnes presque inaccessibles, qui s'étendent en divers endroits de ce Continent. C'est ce qui a fait croire à quelques Auteurs que les Berberes, établis aujourd'hui sur le grand & petit Atlas, & aux environs, sont descendus de ces fugitifs, quoique l'on n'en puisse rien dire de certain (a).

Quoi qu'il en soit, nous sommes bien sûrs que les Africains n'ont reçu l'Alcoran de Mahomet, & adopté les Mœurs & les Coutumes de ses Sectateurs que par force; & l'on ne peut attribuer qu'à une très-grande violence une révolution aussi grande & aussi étendue dans le langage même parmi tant de Nations différentes, & cela non dans l'Afrique seule, mais dans la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, & en d'autres Contrées de l'Asie, où le Mahométisme s'est établi; la Langue Arabe, la Langue naturelle des trois Arabes seules, s'est depuis répandue dans tous ces Pays, aussi bien qu'à Tripoli, Tunis, Alger, en Egypte, dans le Royaume de Maroc, & dans d'autres vastes Contrées qui sont entre le Nil & le Niger, même jusqu'aux Côtes d'Abex & d'Ajan; & bien-que dans tous ces lieux on ne la parle pas avec une égale pureté, & qu'en plusieurs endroits elle soit corrompue par des dialectes différentes, on ne laisse pas de la distinguer malgré ces déguisemens, & de la voir conservée par-tout plus ou moins pure parmi cette grande multitude de Nations, en sorte qu'elle passe à juste titre pour la Langue la plus étendue qu'il y ait au Monde (b). Mais ce qui a le plus contribué à la conserver, c'est que l'Alcoran n'est écrit que dans cette Langue seule, ce qui fait qu'elle est devenue la Langue savante de tous les Mahométans; c'est celle où on lit l'Alcoran au Peuple, & dans laquelle les Docteurs l'expliquent à ceux qui n'en comprennent pas le sens.

Mais il faut avouer, que dans la plupart des Pays de l'Afrique ces Docteurs sont plus ignorans dans leur Religion, que ne le sont ceux d'Arabie, de Syrie & des autres lieux de l'Asie. Nous en avons déjà parlé sous le nom de Marabouts; ce sont eux qui enseignent & qui prêchent non seulement parmi les Maures & les Negres Mahométans, mais aussi parmi les Arabes, & la plupart ne sont ni plus savans, ni de meilleure foi, ni plus honnêtes gens que les Marabouts, affectant les mêmes dehors de dévotion, de sainteté & de mortification; ils ne commencent & ne finissent presque pas une seule période en prêchant sans y ajouter le nom de Dieu & celui de Mahomet, mais au fonds ils sont traîtres, tyrans, ambitieux, cruels & vindicatifs. Ils sont paroître un grand zèle pour faire des conversions parmi les Negres; quand ils sont parvenus à les engager à recevoir la Circoncision, & qu'ils leur ont enseigné quelques Prières & quelques Cérémonies de l'Alcoran, non sans y mêler bien des superstitions de leur invention & étrangères à leur Loi, ils s'imaginent avoir assez fait, & les laissent à eux-mêmes. Il semble néanmoins qu'ils ont le secret de les attacher à leur Religion, vu qu'on assure qu'il arrive rarement qu'aucun de cette Nation, tout inconstante qu'elle est, quitte jamais cette Religion pour une autre, quand ils ont une fois été circoncis (c).

Nous avons traité au long dans une autre Partie de cet Ouvrage des Ara-

SECTION
I.
Description Topographique de l'Afrique.

La Langue Arabe, répandue en Afrique & en Asie.

Les Marabouts Arabes ignorans & grands hippocrates.

Différentes Classes des Arabes.

(a) Voy. Dapper, Labat, &c.

Marmol, Davity, Dapper, &c.

(b) Vid. *Wahmy, Jarric, Leo Asie.*

(c) Labat, T. I. Ch 20.

SECTION

I.

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

bes modernes, de leur Extraction, de leurs Tribus, de leur Gouvernement, de leurs Loix, de leurs Chefs, de leurs Guerres, de leurs Mœurs, & de leur Maniere de vivre (a), par où il paroît qu'à tous ces égards, si l'on en excepte la Religion, ils ne se font jamais éloignés des mœurs & des usages de leur premier Pere, durant le long intervalle de près de quatre-mille ans, selon la célèbre prédiction de l'Ange à sa Mere (b). Ceux qui ont envahi l'Afrique & s'y sont établis, étant descendus d'eux, & élevés de la même maniere, n'ont pas été aussi attachés aux anciennes coutumes qu'eux; quelques-uns, soit par nécessité, soit par choix, s'en font plus ou moins écartés; enforte qu'ils sont partagés comme en trois classes, entre lesquelles depuis cette différence il n'y a ni commerce ni amitié, mais au- contraire une haine si déclarée, & un mépris si outré les uns pour les autres, que les traces de leur ancienne parenté sont presque entièrement effacées.

*La pre-
miere.*

La premiere Classe comprend ceux qui ont totalement renoncé à leur ancien genre de vie ambulante, & se sont établis dans des villes & des villages, où ils s'appliquent au Commerce, à des Manufactures & à des Métiers; mais ils sont le petit nombre, & sont les plus méprisés des trois Ordres. Il s'en trouve quelques-uns parmi eux qui s'appliquent à l'Etude & fréquentent les Cours des Princes, & c'est vraisemblablement la raison qui fait que toute la Classe est flétrie par le nom de *Haduran*, c'est-à-dire, Courtisans, & les autres les regardent avec le dernier mépris, comme ayant le plus dégénéré de la noblesse de leurs Ancêtres, sur-tout à cause de leurs fréquentes alliances avec les Africains (c).

*La secon-
de.*

La seconde Classe renferme ceux qui ont des habitations fixes, qui s'occupent de l'Agriculture, à nourrir une grande quantité de chameaux, de chevaux & de bétail de tout ordre. Ils sont aussi méprisés, & regardés comme une race bâtarde, indigne du nom d'Arabes. On doit mettre dans cette classe ceux qui demeurent entre la Numidie & la Libie, ils sont sauvages & brutaux, mais en même tems plus hardis & plus belliqueux, ce qui n'empêche pas qu'ils ne fassent en Nigritie un grand trafic de chevaux & de chameaux de Barbarie, qu'ils élèvent eux-mêmes; ils sont grands Chasseurs d'ânes sauvages, d'autruches & d'autres animaux (d).

*La troi-
sime.*

La Classe la plus considérable, & celle qui dans leur opinion mérite seule le nom d'Arabes, est composée de ceux qui vivent dans les Déserts sous des tentes, & en pleine liberté sans être assujettis à personne qu'à leurs Cheiks, ou Chefs de leurs Tribus, de leurs Familles; c'est un privilege qu'ils réclament comme ayant été accordé par Dieu lui-même à leur premier Pere, & qui a passé de lui à sa nombreuse Postérité. Il n'est donc pas surprenant qu'ils en ayent toujours été si jaloux, que, comme nous l'avons prouvé ailleurs (e), ils n'ont jusques à aujourd'hui jamais été assujettis par aucun Prince ou Conquérant, quoique plusieurs Empereurs & de puissans Monarques les ayent attaqués plusieurs fois vigoureusement, non seulement pour les subjuguier, mais même pour les exterminer à cause de leurs brigandages continuels. C'est ce

gen.

(a) Hist. Univ. T. XII.
(b) Gen. XVI. 10 & suiv.
(c) *Marmol*, L. I. Ch. 27.

(d) *Idem* *ibid.* *Dapper*, &c.
(e) Hist. Univ. T. XII.

genre de vie qui les fait haïr & redouter d'autant plus du reste du Monde, qu'ils prétendent y être autorisés par la permission de Dieu accordée à *Ismaël* leur Pere (a), qui fut chassé de la maison paternelle sans autre part ni héritage que son épée, son arc, & le butin qu'il feroit sur les autres Nations. C'est donc à juste titre que de pareils Brigands de profession, car c'est le nom infame que l'écriture Sainte même leur donne (*), sont universellement détestés, comme le fléau du Genre - humain.

SECTION
I.
Description Topographique de l'Afrique.

C'est une des grandes raisons qui les engage à vivre sous des tentes, & à changer de demeure; car ils savent très-bien que s'ils s'enfermoient dans des villes, ils courroient toujours risque d'être surpris, & de quelle terrible conséquence il seroit pour eux & pour leurs familles de tomber entre les mains de ceux à qui ils ne font aucun quartier quand ils tombent entre les leurs. Ils vivent donc toujours dans la crainte & dans l'inquietude; ils sont obligés d'être toujours sur leurs gardes, & alertes à la moindre allarme, soit pour tomber sur quelque proie qui se présente, soit pour éviter quelque danger qui les menace. Dans ce dernier cas ils sont obligés de décamper avec toute la diligence possible, & de chercher quelque nouvelle retraite pour se mettre à couvert eux, leurs femmes, leurs enfans, leur bétail, & tous leurs autres effets, qu'ils doivent transporter avec eux: ce qui fait aussi qu'ils ont des chameaux & d'autres bêtes de charge. C'est encore ce qui les met dans la nécessité de changer souvent de camp pour chercher de nouveaux pâturages, sans quoi il seroit impossible que ni leurs nombreux troupeaux ni eux-mêmes pussent subsister, le lait faisant la principale partie de leur nourriture (b).

Ces fréquentes migrations les obligent de faire leurs tentes aussi légères qu'il est possible. Ils en ont de deux sortes, les unes de poil de chameau ou de chevre, c'est l'ouvrage des Femmes, qui cardent, filent & tissent avec une si grande propreté, que toutes légères que sont ces tentes, elles sont à l'épreuve des plus violentes pluies, qui en de certaines saisons tombent en grande abondance & avec impétuosité dans la plupart des Contrées d'Afrique. Leurs autres tentes sont plutôt des especes de huttes portatives, faites d'écorce d'arbres ou de quelque bois propre à cela, & construites de façon qu'on peut les dresser promptement, & les démonter de-même pour les mettre sur le dos d'un chameau. Les unes & les autres sont rondes & se terminent en cône; c'est-là qu'est la cheminée ou le trou, qui leur sert de fenêtre pour laisser entrer l'air & le jour, & ils ne peuvent entrer dans la tente que par-là & par la porte, qui est si basse qu'il faut se mettre pres-

Leurs Tentes.

(a) Gen. XVI. 12.

(b) *Marmol. Leo Afric. Graumaye, Davity, Dapper. Ogiy. La Croix, Labat, &c.*

(*) Dieu par la bouche d'un de ses Prophetes compare les habitans idolâtres de Jérusalem à un Arabe du Désert (Jérém. III. 2.) qui se tient sur les chemins pour épier sa proie. Les Septante, soit par considération pour ces descendans d'*Ismaël*, fils d'*Abraham* & d'*Agar*, ou à cause de la ressemblance du mot, ont traduit *Horabi* par *Corneille*; la Vulgate a supprimé l'allusion, & a rendu le mot par *Latro*, un Brigand: mais ni l'une ni l'autre version n'exprime le sens du terme Hébreu, qui désigne un de ces Arabes dont nous parlons, qui tous vivent de pillage, & doivent par conséquent épier toujours l'occasion de faire quelque nouveau butin.

SECTION
I.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

presque en double pour entrer & sortir. Cette porte, aussi-bien que le trou du haut, doivent être bien fermés dans le tems des grandes pluies, ou lorsque le tems est extrêmement froid, ce qui arrive en de certaines saisons, même entre les Tropiques, comme nous l'avons déjà remarqué, & comme nous aurons encore occasion de le voir dans la suite.

Ceux qui forment comme des villages, ont des tentes plus commodes & plus spacieuses; elles sont oblongues, & soutenues par un, deux ou trois piliers; elles diffèrent en grandeur suivant le nombre de personnes qui y habitent, & sont séparées par un ou deux rideaux en autant de différens appartemens. Quelques-uns ont outre cela des tentes ou des huttes plus petites pour les femmes & les enfans, sur-tout quand la famille est nombreuse.

Les piliers qui soutiennent la tente ont huit ou dix pieds de hauteur, & trois ou quatre pouces d'épaisseur; ils sont garnis de crochets, auxquels les Arabes suspendent leurs habits, leurs paniers, leurs selles, leurs armes, &c. le reste de leurs meubles est de la même espèce que ceux des Maures Africains, dont on a parlé plus haut. Ils se couchent tout de leur long par terre, sans lit, ni matelas, ni oreiller, s'enveloppant seulement dans leur *Hyke* ou couverture de laine, & se rangent du mieux qu'ils peuvent sur une natte, ou sur un tapis tout au milieu ou dans quelque coin de leur tente. Les gens mariés se retirent dans des endroits particuliers, séparés du reste par un rideau. Les autres s'accrochent du mieux qu'ils peuvent. Ainsi à tout prendre ces tentes ne ressemblent pas mal à un Vaisseau renversé, dans l'intérieur duquel hommes, femmes, enfans, chevaux &c. sont pêle mêle (a).

*Esclavage
des Fem-
mes.*

Les Femmes sont non seulement chargées de tout le soin de la maison, du ménage & de tout le reste des travaux domestiques, mais même des occupations les plus serviles, de la même manière que celles des Maures. C'est à elles à moudre le bled, à faire le pain & la cuisine, à aller chercher l'eau & le bois dont on a besoin, & à tirer le lait; à-la-vérité elles ne labourent, ni ne sement, ni ne recueillent, parceque ces Arabes ne cultivent point la terre, & ne font pas un assez long séjour dans un lieu pour en profiter; mais au-lieu de cela elles sont chargées d'avoir soin des chevaux de leurs maris, sans les monter; c'est elles qui leur donnent la nourriture, qui les pansent, qui les brident & les sellent tout prêts à être montés. Les tentes ou huttes sont aussi pauvres en dedans qu'au dehors, les Arabes affectant une grande simplicité dans leurs ameublemens, ils sont néanmoins propres. Le foyer est au milieu de la tente, ils se rangent tout autour, y mangent, y boivent, y fument de jour, & s'y couchent le soir sur des nattes, ou sur des peaux des bêtes qu'ils ont tuées à la chasse. Le reste de leurs meubles consiste principalement en batterie de cuisine, quelques pots, pannes, assiettes, plats, un pilon & un mortier de bois pour piler leur Maïz, & un four portatif pour le cuire (b). S'ils sont prodigues en quelque chose, c'est dans leurs habits & ceux de leurs femmes, & ce qui regarde les ornemens de leurs chevaux & de leurs armes, c'est en quoi ils font le plus de dépense qu'ils peuvent, en or, argent, & pierres précieuses, selon leur condition & leur bien.

Les

(a) Voyag. de Shaw, T. I. Ch. 3. (b) *Ibid.*

Les femmes sur-tout aiment passionnément à s'orner la tête, le cou, les bras, les jambes de chaînes d'or, de perles, de colliers riches, & quand elles n'en peuvent avoir de ceux-ci, elles en ont de corail, de cristal &c. & d'autres choses plus communes; tout cela est en grande partie le fruit de leurs brigandages, ou tout au plus de leur trafic avec les autres Africains; ils tâchent d'en tirer tout l'or qu'il leur est possible, & l'emploient la plupart à faire des bagues, des boucles d'oreille, des colliers, des bracelets & d'autres ornemens pour leurs femmes & leurs filles (a). Tous les Arabes ont une fort bonne qualité à l'égard de leurs femmes, c'est qu'à la réserve des travaux serviles dont ils les chargent, ils leur témoignent à tous les autres égards beaucoup d'amitié & de complaisance; ceux-là-mêmes qui menent une vie errante, malgré leur férocité naturelle, sont tendres & obligeans envers elles, il est rare qu'ils les maltraitent à moins qu'elles ne leur donnent quelque sujet de jalousie; & en ce cas-là même un mari n'a pas besoin d'user d'autre sévérité, que de renvoyer la femme à ses parens ou à sa famille, qui ne manquent pas, si elle se trouve coupable, de venger l'affront qu'elle a fait à son mari & à sa famille, par le poison, le poignard, ou par quelque autre genre de mort prompt; la crainte de s'y voir exposées les rend si retenues & si attentives à éviter de donner le moindre ombrage, qu'il est rare d'entendre parler d'infidélité parmi eux. C'est ce qui est d'autant plus extraordinaire, vu la chaleur du climat, propre à allumer la jalousie dans les hommes, & l'esprit d'intrigue & de libertinage dans les femmes, ordinairement suivis des plus terribles conséquences, ainsi que nous aurons occasion d'en citer des exemples frappans parmi les Turcs & les Maures, même dans des Climats plus tempérés; tandis qu'on ne voit point de semblables désordres domestiques parmi les Arabes quels qu'ils soient, & qu'on loue extrêmement la fidélité, la prudence & la modeste retenue de leurs femmes.

SECTION I.

Description Topographique de l'Afrique.

Habillemens & Ornemens des Femmes.

Infidélité comment punie.

Réserve des Femmes.

Elles ne paroissent jamais en public sans leur voile, qui est assez grand pour leur couvrir le visage & les mains, & elles ne sortent que lorsque les soins & les affaires du ménage les y obligent. Les hommes sont si réservés, qu'ils se détournent lorsqu'ils en rencontrent quelqu'une dans leur chemin; moyen efficace pour prévenir les querelles & les jalousies entre les maris; & ceux-ci de leur côté semblent être tellement ligués contre des accidens de cette nature, que si l'on remarque que quelqu'un jette des regards indécens sur une femme, il doit s'attendre à être insulté, sinon puni sévèrement par les parens de la personne. L'entrée des tentes ou des maisons où les femmes demeurent est interdite à tous les hommes, excepté aux maris; & quand ceux-ci sont si pauvres qu'ils n'ont point de tente particulière pour leurs femmes, ils aiment mieux recevoir ceux qui viennent les voir, ou qui ont à faire à eux dehors en plein air, que de les laisser entrer, à moins que ce ne soit un pere ou un proche parent (b).

Delà vient aussi qu'on ne trouve aucun Auteur de quelque poids, qui prétende nous apprendre si les femmes sont belles ou laides; mais s'il faut en juger par les hommes & les enfans, qui sont généralement bien faits, quoique

(a) Voyag. de Shaw. T. I. Ch. 3. (b) Marnwol, Leo Afric. Grammaye, &c.

SECTION
I.*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.**Affection
des Arabes
pour leurs
Cavales.*

que les premiers ne passent gueres la taille moyenne, on peut juger que les femmes ne doivent pas être moins agréables à proportion, quoique les deux Sexes soient fort bruns, mais les hommes vraisemblablement plus que les femmes, parcequ'ils sont plus exposés à l'air & à l'ardeur du soleil (a).

Ce que les Arabes estiment le plus après leurs femmes, ce sont leurs chevaux, ou pour dire plus exactement leurs Cavales, pour lesquelles ils ont une affection toute particuliere, & qu'ils préfèrent de beaucoup aux chevaux, non seulement à cause de leur lait, qui fait une partie de leur nourriture & de leur boisson, mais sur-tout à cause de leurs poulains, qui sont si recherchés, qu'ils les vendent souvent fort cher. A quoi il faut ajouter qu'elles sont plus vives, plus jolies, plus douces, & qu'elles ont le pied plus sûr. Ils les reçoivent dans leurs tentes, & les font coucher avec leur poulain, pêle-mêle parmi leurs femmes & leurs enfans, ou détachées, ou tout au plus avec leur poulain attaché par une jambe à un des piliers de la tente, tandis que les cavales quand elles sont couchées servent ordinairement de couffin aux enfans du Maître, sans qu'il arrive aucun accident & qu'il y ait le moindre danger. En recompense de cela leurs Maîtres prennent plaisir à les accabler de caresses & de baisers, que ces animaux paroissent aimer beaucoup aussi bien que d'autres marques d'amitié, & même il les recherchent quand ils sont en liberté, & flattent leurs Maîtres pour en recevoir de nouvelles (b).

Ils ne sont pas moins délicats & soigneux à choisir & à conserver leur race, & ils sont aussi exacts sur la généalogie de leurs chevaux que sur la leur propre; car c'est-là ce qui en augmente le prix, sur-tout quand le propriétaire peut prouver qu'il y en a eu un assez vite pour attrapper une autruche à la course. Leurs chevaux ne sont en général ni grands ni gras, mais bien proportionnés & lissés, & on les entretient aisément dans cet état. On ne les ferre jamais; leur nourriture ordinaire est de l'herbe à moitié seche, avec une certaine quantité de gros millet; au Printems on les laisse paître durant un mois, & pendant ce tems-là on ne les monte jamais.

*Habile-
ment des
Hommes.*

L'habillement ordinaire des hommes est une sorte de chemise sur la peau, & de larges caleçons, assez longs pour leur couvrir la cheville, la chemise pend par dessus environ deux doigts au dessus du genou. Les plus riches portent outre cela une espece de jaquette courte, qu'ils appellent castan, qui a des manches longues & étroites, sans agrafes ni boutons, mais ils la croisent sur l'estomac, & l'attachent avec une large ceinture, qui fait plusieurs tours autour du corps. Ce castan est ordinairement de quelque drap fin, ou de serge, & quelquefois, mais rarement, de soie; parmi les gens moins aisés le castan est de coton bleu ou noir; les plus pauvres n'ont ni castan ni chemise, & n'ont qu'une toile ordinaire par dessus leurs caleçons. Comme ils n'ont point de ceinturons, ils ont ordinairement un ou deux couteaux passés dans la ceinture du castan, & ils portent leurs sabres de la même maniere; mais cela ne se fait qu'en tems de besoin. Leurs ceintures, qui sont longues & larges, sont ou de soie ou de coton, travaillées en réseaux par les femmes, ou d'un cuir doux & mince brodé de soie ou de coton. Ils

pen-

(a) La'at, &c. (b) Les mêmes.

pendent encore à leur ceinture leur bourse & leur mouchoir; la première leur sert de poche, ils y mettent leur pipe, leur tabac & les autres choses dont ils ont besoin; le mouchoir leur sert à s'essuyer les mains, le visage & à se moucher; par cette raison les plus délicats en ont deux, & les autres se contentent de les avoir plus longs que larges, & d'assigner un bout pour chaque usage. On ne se sert gueres de bas en Afrique, si ce n'est parmi les Européens, & au-lieu de souliers on a des especes de bottines de maroquin rouge, qui vont jusqu'à la cheville; les gens de distinction ont, quand ils sortent, une sorte d'escarpins plats par dessus, du même cuir & de la même couleur; lorsqu'ils vont à cheval ils prennent des bottes mûrces du même cuir; le commun peuple va ordinairement nuds pieds & tête nue; & en de certains Pays d'Afrique, comme en Abissinie, il n'y a que l'Empereur & ceux à qui il en accorde le privilege, qui puissent avoir quelque chose sur la tête. Mais les Arabes ont une toute autre coutume, sur-tout ceux qui menent une vie errante, parcequ'ils sont au large; leurs Cheiks & les autres Officiers de distinction portent des bonnets rouges, entourés de toile fine de coton blanc, qui fait plusieurs tours en guise de Turban. Ils portent aussi par dessus leur castan un sayk ou surtout large, sans manches de drap blanc ou de serge, bien ferré autour du corps, & auquel il y a une longue cappe ou capuchon, au bout duquel il y a par derriere une assez longue touffe; ce capuchon sert à couvrir le Turban quand il pleut & fait mauvais tems. Quand ils vont à cheval, il ont leurs armes devant eux en travers sur le pommeau de la selle, & ne tiennent que leur zagaye ou lance courte à la main.

SECTION
I.
Description
Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

Les femmes portent de longs caleçons & des chemises par dessus. Ceux des femmes Maures sont de toile, mais les Arabes n'en portent gueres que de laine, travaillée en forme de gaze de différentes couleurs, avec de grandes manches sans plis au poignet. Les caleçons des filles sont ouvragés à l'aiguille, ou rayés de bandes de soie & de toile, comme étoient les robes des filles du Roi chez les Juifs (a). Lorsque les femmes sont au logis & en leur particulier elles ôtent leur *hyke*, & au-lieu de caleçons elles mettent seulement une serviette autour de leurs reins. Les Arabes de quelques *Dou-wars*, ou Hordes, ont une coutume singuliere, c'est que l'époux & l'épouse sont obligés par cérémonie de mettre une chemise le jour des noces, mais par superstition ils ne la quittent plus dans la suite qu'elle ne soit entièrement usée (b). Les femmes attachent leur castan avec une ceinture, comme les hommes, mais leurs ceintures sont généralement plus riches, & de plus de couleurs différentes, ou brodées; & au-lieu de sayk elles ont une robe d'un beau bleu, qui leur vient jusqu'aux talons. Nous avons déjà remarqué qu'elles ont la tête & les mains couvertes d'un voile (*); les oreil-
les,

Habile-
ment des
Femmes.

(a) 2 Sam. XIII. 18.

(b) Voyag. de Shaw. T. I. p. 380.

(*) En plusieurs endroits de l'Afrique ces voiles couvrent la tête & les épaules par derriere, & descendent jusqu'à la ceinture par devant, ayant deux petits trous vis-à-vis des yeux, qui servent à ces femmes modestes à voir à se conduire; mais si elles rencontrent un homme, elles tournent d'abord le visage de l'autre côté, pour que cette petite partie de leur visage ne soit pas même vue. Il est donc assez étonnant qu'elles aient si fort l'ambition de se parer de beaux ornemens, & même de se pein-

SECTION

I.
Description
Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

les, le cou, l'estomac, les bras, les poignets, & presque tous les doigts, même jusqu'aux chevilles du pied, sont chargés de bagues & d'anneaux d'or, d'argent, de corail, d'ivoire, d'ambre & d'autres matieres. Quelques-unes ont aux anneaux qui sont à la cheville de petits grelots d'argent ou de cuivre, comme ceux que nous mettons autour du cou aux petits chiens; d'ailleurs elles ont des bottines de maroquin rouge comme les hommes (a). Ce ne sont pourtant que les femmes de condition qui sont habillées de la façon que l'on vient de voir. Celles du commun n'ont qu'un morceau de drap, dont elles s'enveloppent, & qui ne vient que jusqu'au genou, tout le reste du corps est nud. Leurs ornemens sont de très-peu de valeur, ce sont des dents de poisson, des morceaux de corail ou de verre, dont elles se servent au-lieu de perles & de diamans, pour orner leurs cheveux, & par-dessus elles ont un voile qui leur couvre le visage & le cou. Pour réparer le défaut d'embellissemens de plus grand prix, qu'elles savent que les hommes aiment, elles se servent de la pâte dont il est parlé dans la dernière Remarque, pour peindre différentes figures non seulement sur leur front, leurs joues & leur menton, mais sur leurs cuisses & leur ventre; & comme cette peinture doit être renouvelée tous les deux ou trois jours, celles qui n'en ont pas le tems ou les moyens, rendent ces figures permanentes, en piquant la peau (b).

Leur
Nourri-
ture.

Leur nourriture est en général fort commune & simple, leur pain est de millet, de maiz ou de riz, en forme de gâteaux, qu'ils cuisent sur la braise ou dans des vaisseaux de terre fort plats. Nous avons parlé des mortiers où les femmes pilent le grain; mais quelques-uns des plus accommodés ont deux meules, dont on fait tourner celle de dessus avec la main, ou avec un manche. Ils font tous les jours du pain frais, & on le leur présente tout chaud.

Boisson.

Leur boisson ordinaire est de l'eau; ils ne laissent pas aussi de faire une sorte de liqueur de riz, ou de millet d'une espece grossiere, qu'ils mélangent avec du lait de cavale ou de chamelle un peu aigre; ils distillent aussi de ce mélange, en quelques endroits de l'Afrique, une espece d'eau-de-vie, non avec des récipients tels que ceux dont nous nous servons, mais avec d'autres plus grossiers faits de terre, ou d'écorce de calabasses; elle est cependant assez

(a) Dapper, Labat, Shaw &c. (b) Les mêmes.

dre le visage, les bras & les mains, pour n'être vues que de leurs maris & de leur famille. Il est vrai qu'on dit qu'il n'y a que celles du commun qui ont la coutume de se peindre le visage & le corps, peut-être pour suppléer au défaut d'ornemens plus riches, qu'elles ne sont pas en état d'avoir. Il est certain néanmoins que celles d'une condition plus relevée ne laissent pas d'employer quelque art pour relever leurs charmes naturels. On dit qu'elles se servent d'une certaine pâte, composée de fiente de pigeon, d'une certaine quantité de safran & de quelques autres ingrédients pour adoucir la noirceur de leur teint, & d'une espece de teinture pour rendre leurs cheveux & leurs sourcils plus noirs. Quelques-unes y ajoutent un petit cercle, un triangle ou quelque autre figure entre les sourcils, ou sur quelque autre endroit du front ou des joues, ou une feuille d'olive sur chaque genou; le tout pour plaire davantage à leurs maris, qui semblent aimer autant ces charmes empruntés, que leurs Poëtes sont empressés à les louer dans leurs Ouvrages (1).

(1) Davity, Dapper, Shaw, &c.

assez forte pour enivrer : les Mahométans rigides n'en boivent point, comme étant défendue par l'Alcoran. Ils mangent différentes sortes de viande & de poisson, mais jamais des deux dans un même repas, & en petite quantité. C'est-là selon les apparences ce qui les rend si sains, si robustes & si agiles, n'étant point sujets à des maladies chroniques; ils vivent généralement jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingts ans. Le plus grand régal qu'on peut leur faire quand ils viennent dans une ville ou dans un village, c'est de leur donner une certaine quantité d'huile battue avec du vinaigre, & un gâteau chaud qu'ils y trempent.

SECTION
I.
Description Topographique de l'Afrique.

Ils sont aussi fort hospitaliers envers les Etrangers qui viennent dans leurs habitations, & les traitent du mieux qu'ils peuvent avec beaucoup de civilité; c'est ce qui leur est d'autant plus aisé, que leurs manières sont aussi simples que leurs mets. Depuis le plus riche Cheik jusqu'au plus pauvre Arabe, ils ne font point d'autre cérémonie que de se laver premièrement les mains, ensuite ils s'assèyent les jambes croisées autour d'une natte ou d'une table basse, sur laquelle on pose les plats, & les mets rotis ou bouillis, riz ou autres choses de cette nature se prennent aisément avec les doigts, sans couteau ni fourchette, & chacun a son mouchoir à sa ceinture pour s'essuyer la bouche & les mains.

Hospitalité.

Mais comme les Arabes sont dispersés en tant de Climats & de Pays différens, il doit aussi y avoir de la diversité dans leur situation & dans leur manière de vivre. Dans quelques endroits, tels que le Canton de Barca, la Numidie & la Libie, ils sont si misérables à cause de la stérilité de la terre, qu'ils ne vivent que de dates & de quelque venaison, & que souvent ils sont obligés de vendre leurs enfans pour avoir les nécessités de la vie. Avec cela ils ne rabattent rien de leur orgueil & de la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & nonobstant leur misère ils ne laissent pas de se croire le peuple le plus noble & le plus heureux qu'il y ait au Monde. Ils sont aussi plus braves & plus courageux que les Africains, aussi-bien que plus actifs & plus industrieux, s'occupant à élever quantité de bestiaux, & sur-tout des Barbes, dont ils font commerce avec les Negres. Ils sont encore fort adonnés à la chasse de plusieurs bêtes sauvages, ce qui leur procure aussi beaucoup de profit. Quelques-uns mêmes, dans ces Pays stériles, s'appliquent à la Physique, à la Poésie & à l'Eloquence. Leur Poésie est rimée comme la nôtre, & elle est assez douce & agréable. Leurs compositions en ce genre roulent ordinairement sur leurs exploits guerriers, leurs différentes chasses, leurs amours & autres sujets de cette nature; ils les mettent en Musique, chantent ou dansent au son de leurs luths, de leurs violes, de leurs tambours & autres instrumens (a). On peut voir un échantillon de leur Musique & de leurs Instrumens dans l'Auteur cité (b).

Pauvreté.

Mais ni la Poésie, ni la Physique, ni la Médecine ni l'Arithmétique ne s'enseignent chez eux comme Science. Il y a à-la-vérité des gens parmi eux qui prétendent les entendre, & semblent avoir quelque connoissance de la Physique & des Mathématiques; mais tout ce qu'ils font ils le font purement par habitude ou par routine, en quoi ils sont aidés par une mé-

Ils n'étudient rien à titre de Science.

(a) *Marmol* L. I. Ch. 32. *Dapper*, *Shaw* T. I. Ch. 3. (b) *Shaw* l. c p. 348.

SECTION
I.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

moire fort heureuse & par une grande vivacité d'esprit, dont ils manquent moins que d'application & d'encouragement à les cultiver & à les perfectionner. Quant aux parties des Mathématiques qui regardent la Navigation, il y en a quelques traces parmi les Arabes qui trafiquent de l'Arabie sur les Côtes de Habex, d'Ajan & de Zanguebar; dès les premiers tems que les Européens doublerent le Cap de Bonne-Espérance, on trouva qu'ils avoient des quarts-de-cercle, des bouffoles, des astrolabes & d'autres instrumens, inventions des siècles précédens, avec le secours desquels ils navigent le long des Côtes dans le Golphe Persique, & même jusqu'en quelques lieux des Indes, ils passent même pour les Pilotes les plus experts de ces Mers. Mais quant à ceux qui habitent sur les Côtes d'Afrique, & qui ne trafiquent gueres que d'un Royaume à l'autre, ou tout au plus dans quelques-unes des Isles voisines, ils ne connoissent point d'instrumens, & navigent d'un lieu à l'autre par routine, qu'ils n'acquierent que par une longue pratique (a). La Médecine, que quelques-uns de leurs compatriotes ont si bien entendue, si nécessaire dans un climat si mal-sain en plusieurs endroits, & où ils sont venus comme étrangers, est encore plus négligée parmi eux que parmi les Maures. Il faut avouer que comme ils sont Mahométans. & grands partisans de la Prédestination, cela peut contribuer à leur inspirer du mépris pour cette Science, vu que suivant eux il n'y a pas moyen de se soustraire à la volonté de Dieu, qui dispense la maladie & la santé, la vie & la mort selon un Décret irrévocable. C'est-là effectivement la Doctrine de l'Alcoran, & la pratique de l'ignorante multitude des Turcs; mais dans ces derniers tems les gens sages s'en sont écartés; on a une Ordonnance contre la Peste de *Sidi Mahomet Zeroke*, un de leurs plus fameux Marabouts, conçue en ces termes. „ La vie de tous les hommes est en la „ main de Dieu, & lorsque l'heure est venue il faut mourir. Cependant il „ a plû à la Providence de préserver plusieurs personnes de la peste, en pre- „ nant tous les matins, pendant que l'infection subsistoit, une pilule ou deux „ de la composition suivante. R. Myrrhe deux parties, Safran une partie, „ Aloë deux parties, Syrop de grains de Myrrhe Q. S. (b).”

*Leur Su-
persition.*

Quant aux Mahométans d'Afrique, tant Arabes que Maures, nous avons déjà remarqué que tant s'en faut qu'ils observent rigidelement leur Loi, qu'au contraire ce que leurs Marabouts en ont introduit est tellement défiguré & mêlé de pratiques superstitieuses, qu'un véritable Mahométan se fait une grande peine d'y reconnoître la Religion de son Prophete. Aussi ont-ils plus de confiance en leurs prétendus Sorciers, Magiciens, charmes & autres extravagances de cette nature, dans toutes sortes de maladies, soit pour s'en préserver soit pour les guérir, qu'aux remèdes les plus raisonnables & les plus expérimentés. Pour ne rien dire de leurs Saints & de leurs Marabouts, dont quelques-uns prétendent pouvoir faire des miracles, privilege dont *Mahomet* même ne s'est jamais vanté. D'autres prétendent avoir le don de connoître l'avenir; mais ce sont des imposteurs qui trompent si ouvertement, qu'on ne peut assez s'étonner de la stupidité du peuple, que rien ne peut l'empêcher d'avoir recours à eux dans toutes sortes de cas, quoi-

(a) *Marmol, Shaw, Dapper.* (b) *Shaw. l. c. p. 344.*

quoiqu'il ait été si souvent trompé par ces fourbes, & qu'il soit sûr d'être leur dupe (a). Car qu'ils réussissent ou non, qu'ils guérissent ou tuent un malade, ils sont toujours payés d'avance, & trouvent toujours quelque échappatoire pour fermer la bouche à leurs dévots, quelque tour que les choses prennent (*).

Tous les Arabes ne sont pas néanmoins aussi infatués de leurs Marabouts, plusieurs des plus intelligens, sur-tout en Barbarie & dans les autres lieux d'Afrique où ils ont eu occasion de converser avec les Européens, ont pris le parti d'user des remèdes convenables que la Médecine fournit, au lieu d'employer leurs charmes superstitieux & extravagans; en sorte qu'ils ont une espèce de méthode régulière tant pour traiter les maladies, que pour guérir les playes, les ulcres & autres maux qui sont du ressort de la Chirurgie. Ils se servent pour les maladies principalement de simples, & pour les playes de toniques, comme des cataplasmes, qu'ils appliquent aussi chauds que le patient peut les supporter. Dans quelques cas, comme pour les rhumatismes, & pour les pleurésies ils font au malade quelques piquures avec un fer chaud sur la partie affligée, & ils répètent cette opération plus ou moins souvent, selon que le malade est robuste & le mal violent: ordinairement on fait sept piquures. Ils ne connoissent gueres la saignée, les vomitifs, la purgation, les ventouses & autres parties de la Médecine & de la Chirurgie. Ils prennent ordinairement pour la fièvre une décoction de l'herbe appelée Encens de terre, ou de la *Globularia fruticosa*; une dragma ou deux d'*Aristolochia rotunda* est leur remède ordinaire pour les maladies causées par des vents, tout comme la racine d'*Arisarum* séchée & pulvérisée l'est pour la pierre & la gravelle, & celle de *Bokooka* séchée au four & réduite en poudre pour la diarrhée. Dans la petite vérole ils se contentent de tenir le malade dans une chaleur modérée, & de lui donner de tems en tems six ou huit grains d'*Alkermes* dans du miel pour faire sortir les pustules. Ils se servent de beurre frais pour empêcher qu'on n'en conserve des marques.

L'in.

(a) *Shaw*. l. c. *Dapper* &c.

(*) Pour donner un seul exemple de la superstition stupide des peuples, & de la manière dont ces charlatans leur coupent la bourse, s'ils ne leur ôtent la vie, il faut savoir qu'ils ont fait croire aux gens, que la plupart des maladies viennent de ce qu'on a offensé d'une manière ou d'autre les *Jenoune*, espèce de Créatures qui, suivant les Mahométans, tiennent le milieu entre les Anges & les Démon. Pour guérir, il faut apaiser les *Jenoune* par le sacrifice d'un coq, d'une brebis, d'un belier, d'une chèvre, suivant qu'il plaît à ces charlatans de l'ordonner. Tantôt ils enterrent tout le corps de la prétendue victime, tantôt le malade en boit le sang, tantôt ils en brûlent ou dispersent les plumes, la laine ou le poil, selon la nature de la maladie, le sexe & la condition de la personne, ou pour mieux dire selon la volonté du fourbe Marabout, & les circonstances où se trouve le patient (1). Cette opinion est si généralement reçue en Afrique, & les Marabouts avec les autres imposteurs de cet ordre y sont si puissans, qu'il n'est pas surprenant que le peuple ait par-tout recours à eux, plutôt que de se servir de remèdes convenables, si ce n'est dans les lieux où un commerce plus fréquent avec les Européens a convaincu par expérience quelques-uns de ces pauvres ignorans de la sottise & de la vanité des uns, & de l'efficacité des autres (2).

(1) Voyag. de *Shaw* T. 1. p. 358. (2) Vid. *Marmal*, *Davity*, *Labat* &c.

SECTION

I.

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

*Inocula-
tion de la
petite vé-
role.*

*Cure des
blessures
&c.*

L'inoculation de la petite vérole est aussi en usage parmi eux, mais ils la font plus grossièrement que les Chinois; car ils font une petite ouverture dans la partie charnue de la main entre l'index & le pouce, & la perfonne à qui on fait l'opération achette deux ou trois pustules de quelque ami ou voisin qui en a d'une bonne sorte, & lui donne en retour précisément autant de noisettes, de dragées ou d'autres semblables bagatelles. Mais les Mahométans zélés sont grands ennemis de l'inoculation, & disent que c'est tenter la Providence, aussi ne manquent-ils pas de faire plusieurs contes pour en décrier l'usage.

Leur méthode de guérir les blessures simples ou faites par des armes à feu est aussi singulière que douloureuse; elle consiste à verser du beurre frais presque bouillant dans la playe, & l'on assure que beaucoup de gens ont été guéris de cette manière. Pour adoucir & dissiper les enflures, les meurtrissures, les inflammations & autres accidens de cette nature, ils se servent avec succès des feuilles d'*Opuntia*, rôties pendant un quart-d'heure dans les cendres, qu'ils appliquent aussi chaudes qu'il est possible de les supporter. Ce remède sert aussi pour faire suppurer les cloux, les ulcères, les charbons de peste & autres semblables tumeurs; on en fait encore usage dans la goutte avec tout le succès imaginable. Pour des blessures & des meurtrissures légères avec inflammation, ou pour endurcir & consolider les parties, ils prennent quelquefois de la poudre des feuilles d'*Alhenna*, & la réduisant en pâte avec de l'eau chaude, ils en font un cataplasme, qui donne à la peau, à l'endroit où on l'applique, une couleur d'orange obscur, qui tient durant plusieurs mois: ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette teinture passe bientôt à travers les pores dans le sang, & dans une seule nuit donne à l'urine une couleur de safran. Voilà qui peut suffire pour donner une idée de la Médecine & de la Chirurgie des Arabes (a).

*Il y en a
peu qui
entendent
l'Arithmétique.*

Nous avons dit plus haut que deux des trois classes d'entre eux sont fort adonnés à toute sorte de Trafic: on croiroit donc, que si les autres Arts sont négligés, au moins l'Arithmétique & l'Algebre devroient être cultivés chez eux, vu que leurs ancêtres semblent avoir été les inventeurs de l'une, & avoir fourni les caractères de l'autre, & qu'elles sont utiles & nécessaires dans le Commerce; cependant à peine y-en-a-t-il un de vingt-mille, qui en connoisse seulement les premières règles. Cependant, outre qu'on trouve beaucoup de leurs Marchands qui sont fort habiles à faire l'addition & la soustraction des plus grosses sommes par mémoire, ils ont une manière fort singulière de compter sur les doigts. Pour cet effet ils mettent les mains dans la manche l'un de l'autre, & se touchant successivement de quelques-uns de leurs doigts, ou de certaines jointures des doigts, qui signifient chacun un certain nombre, ils terminent ainsi les plus grandes affaires sans dire un seul mot, & sans que ceux qui sont présens s'en aperçoivent. On dit que quelques-uns d'entre eux prétendent avoir une connoissance si parfaite des Nombres, qu'en les combinant différemment ils se vantent de pouvoir découvrir les choses les plus cachées, de rompre & de faire des char-

(a) Voy. de *Shaw* l. c. p. 341-343.

charmes. Mais comme nous n'ajoutons aucune foi à de pareilles choses, nous n'y infistons point (a). Section I.

Tous les Arabes d'Afrique, soit errans, soit habitués dans des villes ou des villages, soit qu'ils soient indépendans, soit qu'ils relevent de quelque Prince, sont divisés en Tribus ou Familles, que l'on appelle *Douvars*, nommées improprement *Hordes & Aduards*, dont chacune a son Cheik ou Chef particulier; le titre de *Cheik* ne signifie qu'Ancien, Docteur, ou Maître; les uns sont électifs & les autres héréditaires. La tente du Cheik est toujours reconnoissable à sa situation, qui est au centre du Douwar, & on le reconnoît à sa tunique & à ses autres habillemens, qui sont ordinairement plus longs & plus fins que ceux des autres; sa fonction consiste à gouverner sa petite République, à juger les différends, & à y entretenir la paix & la prospérité. Les Cheiks de chaque Douwar sont soumis à un autre plus élevé en Dignité, qu'on appelle *Cheik-el-Kibbeer*, c'est-à-dire *Grand-Seigneur* ou *Ancien*; on le nomme aussi *Emeer* ou *Prince*, & son autorité s'étend sur plusieurs Douvars plus ou moins, selon que la Tribu dont il est le Chef est nombreuse. Ce sont eux qui commandent à tous les autres, qui ordonnent les expéditions, les décampemens, qui dispensent les recompenses & les châtimens, décident les procès importans, soit qu'il s'agisse du partage du butin, soit de quelque autre affaire entre eux. Ceux qui sont tributaires de quelque Puissance, du Roi de Maroc, du Dey d'Alger ou d'autres Princes, levent le tribut sur leurs Vassaux, & le tiennent prêt pour le tems où il faut le payer. C'est-là ordinairement la fonction la plus difficile de leur Charge, parcequ'ils sont communément taxés si haut, qu'ils ne peuvent forcer les Douvars qui dépendent d'eux à donner un si gros Tribut, sans user de rigueur. Ce qui cause des divisions & des querelles, qui finissent souvent par des coups, & par quelque effusion de sang. D'autre part, si le Tribut n'est pas prêt quand les Officiers préposés pour le recevoir, viennent le demander à la tête d'un camp volant, toute la Tribu est exposée à une exécution militaire fort rigoureuse, quelquefois le *Cheik Emeer* est mis aux fers & détenu prisonnier jusqu'à ce que tout soit payé, capital & intérêts. Pour éviter ces extrémités, ils sont quelquefois contraints d'abandonner leurs habitations, & d'en chercher de nouvelles assez éloignées pour être hors de la portée de leurs tyranniques Maîtres. Au-lieu que les Arabes Scénites ou Errans sont non seulement à couvert de pareilles exactions, mais obligent même quelquefois les Princes voisins d'acheter leur amitié par de grosses pensions annuelles (b).

Les Cheiks sont ordinairement armés d'une pique courte ou d'un dard qu'ils tiennent à la main, & ils sont si adroits à le lancer qu'ils manquent rarement le but, quoiqu'ils courent à toute bride; ils tuent un homme à cinquante pas, & donneront dans le milieu d'une plaque à quarante pas de distance. Ils ont toujours un coutelas pendu au bras gauche au-dessus du coude, au-lieu de cimeterre, & un carquois devant eux; & comme ils sont fort adroits à toutes sortes d'exercices militaires, ils ont grand soin d'y former non seulement ceux qui dépendent d'eux, mais leurs chevaux

(a) Voy. de Shaw l. c. p. 343, 344. (b) Vid. Augt. sup. citat.

LEÇON

I.

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

mêmes, enforte que l'agilité & l'adresse des uns, la docilité & la vitesse des autres soit dans leurs exercices, soit en attaquant l'ennemi ou en se retirant, sont justement admirés de tous les Européens, qui en ont été témoins. Leurs piques ont communément entre quarante & cinquante palmes de long, & sont bien ferrées aux deux bouts; ils les couchent sur leur bras gauche, & blessent à une assez grande distance par le seul mouvement du corps; mais ils portent les coups les plus dangereux, quand ils se retirent, & que l'on est le moins sur ses gardes. Les meilleures piques ne se font ni de frêne ni de hêtre, mais d'une sorte de bois noir & pesant, qui vient de Libie, & est le plus estimé à cause de sa pesanteur. Ceux qui se servent de ces piques ont rarement le bouclier, & dédaignent les autres armes défensives, telles que les casques & les cottes de maille, parcequ'elles chargent leurs chevaux, & qu'elles mettent obstacle à leur agilité, & les embarrassent dans les mouvemens continuels qu'ils font pour se tourner. La même raison les empêche de se servir d'armes à feu, parcequ'ils ignorent également & la maniere de s'en servir à cheval, & celle de les tenir en bon état, en les préservant de la rouille; d'ailleurs ils ont grand peur du feu qu'ils font eux-mêmes. C'est ce qui a engagé quelques-uns de leurs plus judicieux Cheiks, à avoir des mousquetaires, mêlés parmi eux, pour les accoutumer à cette maniere de combattre. Mais leurs fusils sont si souvent hors d'état de servir, comme nous l'avons remarqué, qu'ils reprennent avec plaisir leurs anciennes armes. D'ailleurs il y a beaucoup d'apparence que leurs femmes, qui les suivent ordinairement à la guerre & dans leurs autres expéditions^(*), pour leur inspirer, dit-on, plus de courage, ou plutôt pour leur rendre les services les plus bas, sont autant & plus effrayées de l'étrange effet des armes à feu que leurs maris, enforte qu'elles contribuent plus à les gêner qu'à les conserver, pour en décréditer l'usage. Quoi qu'il en soit, il ne s'en trouve que chez quelques Tribus, & ils en sont revenus à leur ancienne maniere de combattre, qui est de tomber de tous côtés sur leurs ennemis; & s'ils sont attaqués les premiers, ou qu'ils trouvent plus de résistance d'un côté que de l'autre, de se disperser pour éviter la premiere décharge, & de

re-

(*) Il doit paroître bien surprenant, que ces Tribus qui cherchent à piller, s'embarrassent de leurs nombreuses familles dans de pareilles occasions, qui ne peuvent qu'augmenter fort leur bagage, & les retarder dans leurs excursions. Mais il faut considérer que les femmes sont si endurcies à la fatigue, qu'elles se chargent de ce qu'il y a de plus pénible, & qu'elles préparent tout pour que leurs maris n'ayent qu'à se mettre en selle & à partir. Elles sellent les chevaux, chargent sur les chameaux leurs tentes, leurs ustenciles & les grands paniers destinés à porter leurs enfans & à les porter elles-mêmes. Ces paniers sont assez grands pour qu'elles puissent s'y asseoir & s'y coucher commodément, & si clos & couverts qu'elles sont à l'abri de la chaleur, du vent & de la pluie. Ceux qui ont beaucoup d'esclaves n'ont besoin que de les diriger dans ce qu'ils ont à faire, & les autres s'affujettissent sans peine à ce qu'il y a de plus pénible, parcequ'ils ne sont en sûreté que dans leur camp. La coutume les a endurcis & l'usage les a perfectionnés dans ce genre de vie, & une pratique constante de quelques milliers d'années les a mis en état de trouver les méthodes les plus expéditives pour suivre un genre de vie, qu'ils croient si fermement que la Providence a décrété pour eux, qu'ils abhorrent tous ceux de leur Nation qui l'ont quitté pour un autre plus civilisé, comme autant de renegats & d'apostatés.

revenir ensuite à la charge avec une célérité & une furie incroyable, & c'est dans ces feintes retraites qu'ils font le plus de mal à ceux qui ne connoissent pas leurs façons de faire. Sur le tout, pourvu qu'on n'ait point d'armes à feu contre eux, ils entrent & sortent de leurs escadrons avec autant de rapidité que d'intrépidité. De-là vient que lorsqu'ils ont à faire aux Chrétiens ou à d'autres qui se servent d'armes à feu, ils s'attachent principalement à blesser & à tuer les chevaux, parcequ'ils savent bien que leurs cuirasses sont à l'épreuve de leurs armes. Depuis ils ont néanmoins changé de méthode, & s'étant accoutumés aux canons & aux mousquets, ils ont repris leur ancienne maniere de combattre en voltigeant, & ils la pratiquent avec succès. Ils sont tellement accoutumés à ce genre de vie guerrier dès leur enfance, qu'ils le regardent comme leur plus grand bonheur, & qu'ils le suivent avec une sorte de bravoure & d'intrépidité; ils sont tellement persuadés que la Providence les y a destinés, qu'ils ne commencent jamais une expédition ou une attaque, ni même aucune de leurs occupations ordinaires sans répéter avec beaucoup de gravité & de respect le mot de *Bismillah*, au nom de Dieu, & lorsqu'ils ont fini, sur-tout s'ils ont réussi, ils disent *Al-hamdillah*, le Seigneur soit loué (a).

Après leurs expéditions de guerre, les Arabes n'ont pas de plus grand plaisir que de chasser & de galoper, deux exercices où ils ne font pas moins experts, & auxquels ils sont accoutumés; ils ne connoissent & n'aiment point les plaisirs ni les occupations domestiques; ils ne savent ce que c'est que de causer avec leurs femmes & de jouer avec leurs enfans, n'étant jamais si contents ni de si bonne humeur que lorsqu'ils sont loin de chez eux à chasser ou à galoper. Quand ils n'ont point d'excursions à faire, & que les plaisirs de la campagne ne les invitent pas à sortir, ils passent leur tems à ne rien faire, & leurs occupations se réduisent à fumer, à se tenir au frais, & à s'entretenir en eux-mêmes du souvenir de leurs exploits. Ce que nous avons dit de leur aversion pour les affaires & les soins domestiques, ne les empêche pas néanmoins de s'occuper à des choses que nous autres Européens regardons comme viles & basses, quoique plus convenables à eux qu'à leurs femmes. Le plus Grand-Seigneur n'a point honte d'aller prendre lui-même un agneau de son troupeau & de le tuer, pendant que sa femme s'empresse à préparer le feu & les choses nécessaires pour l'apprêter.

Lorsqu'on veut aller à la chasse du Lion, on forme tous les hommes du Douwar de s'y trouver. Ils forment, à proportion de leur nombre & suivant que le terrain le peut permettre, une enceinte de trois, quatre ou cinq milles de tour. Ceux qui sont à pied marchent les premiers avec leurs chiens & la pique à la main, battant tous les buissons pour faire lever l'animal, pendant que les Cavaliers les suivent à une petite distance, & se tiennent prêts à charger le Lion dès qu'il paroît. Dans cet ordre ils avancent toujours, desorte que peu à peu l'enceinte devient plus petite & se retrecit, jusqu'à ce qu'enfin ceux qui la forment se serrent côte à côte. Ces sortes de chasses procurent souvent des divertissemens imprévus, qui consistent en ce qu'on trouve ordinairement dans l'espace qu'on a ainsi enfermé, plusieurs

(a) Voy. de Shaw T. I. p. 386.

SECTION

I.

Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

Chasse à
l'Oiseau.

fortes de bêtes sauvages, telles que des Lievres, des Jackals, des Hyènes & autres, qui augmentent considérablement le plaisir. On a remarqué généralement, que lorsque le Lion s'aperçoit qu'il est en danger, il se jette sur celui qui est le plus à sa portée, & se laisse tailler en pièces plutôt que de lâcher prise (a).

La Chasse à l'Oiseau est un autre plaisir qu'ils prennent. Les Bois leur fournissent non seulement toute sorte de gibier, mais de beaux Eperviers & des Faucons, qu'ils dressent à leur manière. Ceux qui chassent au fusil, ne font pas lever le gibier comme nous avec un chien, mais se couvrant par devant d'un morceau de toile étendu sur deux bâtons en guise de porte, ils se promènent dans les endroits où ils croient en trouver. Cette toile est communément tachetée, quelquefois même on y peint la figure d'un Léopard, & à la hauteur du visage il y a un ou deux trous par lesquels le Chasseur regarde pour voir ce qui se passe devant lui. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'à l'approche de cette figure les oiseaux qui vont communément par volées, comme les Perdrix & autres, s'assemblent par troupes, quoiqu'ils fussent dispersés auparavant; les Cailles & ceux qui ne font point bande ensemble, s'arrêtent comme étonnés, desorte que le Chasseur les tire aisément. Les Arabes ont encore une autre méthode, mais beaucoup plus fatigante, de prendre beaucoup de perdrix. On a remarqué qu'après les avoir fait lever deux ou trois fois de suite, ces oiseaux en deviennent si las & si abattus, que ceux qui les poursuivent se jettent sur eux & les affomment avec de petits bâtons nommés *Zerwattys* (*).

Manière
de se vi-
siter.

Un autre de leurs plaisirs est de se visiter, tantôt un Douwar en corps va rendre visite à un autre, tantôt un particulier en va voir un autre. Dans ces occasions ils ont les mêmes cérémonies, & se servent des mêmes complimentemens, qui étoient en usage parmi les anciens Patriarches, comme de se saluer en se souhaitant la paix, d'apporter de l'eau aux Etrangers pour se laver les pieds (c), de régaler leurs hôtes du mieux qu'il leur est possible, de se tenir debout pour en avoir soin, au-lieu de se mettre à table avec eux, de s'informer réciproquement de l'état de leurs familles, & de chacun de ceux qui la composent en particulier (d). Mais à ce dernier égard les Arabes surpassent les Patriarches en courtoisie, ils ne dédaignent pas de s'informer de la santé de leurs serviteurs, de leurs animaux domestiques, de leurs troupeaux, de leur volaille &c. si leurs chiens sont bien vigilans, empêchent les renards d'approcher de leurs poulalliers, & avertissent de l'approche des lions & des autres bêtes de proie; si leurs chats sont bien soigneusement la guerre aux fouris, aux rats, aux serpens; enfin ils s'informent

(a) Voy. de *Shaw* T. I. p. 388, 389.

(b) *Ibid.* p. 379, 390.

(c) Gen. XVIII. 4. XIX. 2. XXIV. 32. XLIII. 27.

(d) 2 Sam. XXV. 5.

(*) Ce sont de petits bâtons, tels qu'étoient probablement les Sceptres des Anciens; ferrés à un bout, & ornés de cuivre, de tombac ou de bronze à l'autre, dont ceux des Arabes, qui ne sont pas assez riches pour acheter un fusil, se servent comme d'une arme offensive & défensive. *Shaw* T. I p. 390.

ment ainsi de tout, & en se séparant ils font des vœux pour le bien-être de tout. SECTION I.

Leurs Mariages se font à peu près de la maniere que ceux des Maures, dont nous avons parlé plus haut : ce n'est gueres qu'un marché entre le pere de la future & le futur époux. Il consiste principalement en ce que le dernier donne au premier un certain nombre de chameaux, de chevaux, de moutons & de bœufs, en quoi consiste leur richesse. Aussitôt que le marché est conclu, le jeune homme a la liberté de visiter sa promise dans sa tente particuliere, où elle est prête à le recevoir, parée du mieux qu'il lui est possible. Là son pere l'instruit de la conclusion du mariage, & entre autres motifs lui étale le nombre de bestiaux que son mari futur s'est engagé de payer pour la posséder; à quoi le jeune homme répond qu'on ne peut jamais trop payer une femme sage & vertueuse. Parmi quelques-uns d'entre eux, il n'est pas permis de voir la future qu'on n'ait tout payé, desorte que le mari s'en rapporte entierement à ce que sa mere ou quelques parentes lui en ont dit. S'il n'en est pas content, il peut à-la-vérité la répudier, mais il perd alors tout ce qu'il a donné pour l'acheter, ce qui est fort onéreux, mais en même tems fait voir qu'en ce Pays-là on fait mieux faire valoir ses filles que nous ne le faisons en Europe, où il en coûte souvent beaucoup pour s'en défaire. C'est encore-là un reste de l'ancienne maniere de se marier des Patriarches, que les Arabes suivent aussi en faisant des présens tant à la promise qu'à quelques-uns de ses plus proche parens, si ce ne sont pas des joyaux & des ornemens riches, ce sont des présens tels que leur état permet de les faire, indépendamment du prix stipulé. Après que tous ces articles ont été exécutés, la mariée demeure encore quelque tems chez son pere, où elle reçoit les félicitations de ses amies, après quoi celles-ci la conduisent chez son époux ou à cheval, ou dans une chaise, portée entre deux chameaux, au bruit de leurs acclamations & de leurs chansons. Elle est reçue par les parentes du mari avec les mêmes démonstrations de joie. Quand elle met pied à terre, on lui met un bâton à la main, qu'elle enfonce en terre aussi profondément qu'il lui est possible, pour marquer, que comme il ne peut en sortir à moins que quelqu'un ne l'en tire, elle veut aussi de-même demeurer attachée à son mari, à moins qu'il ne la répudie. De-là on la mene immédiatement parmi les troupeaux, où on la met d'abord à traire quelques chamelles ou vaches, à équiper quelqu'un des chevaux, & à d'autres occupations de ménage, avant que de lui permettre d'entrer dans sa tente. Après s'être acquittée de ces premiers devoirs, elle y est introduite, & son époux la reçoit du mieux & le plus affectueusement qu'il peut; elle n'en sort point, & ne se dévoile que devant lui pendant le premier mois, après quoi elle entre dans toutes les fonctions du ménage, comme les autres femmes (a).

Nous passons sous silence plusieurs cérémonies frivoles & superstitieuses, qui sont plus ou moins nombreuses & qui varient en divers endroits de l'Afrique, à proportion qu'ils ont plus ou moins retenu les usages de leur ancien Paganisme, ou qu'ils en ont adopté de nouveaux, en se melant avec

les

(a) Leo, Gramuzge, Deppe, Labat &c.

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

*Leurs Ma-
riages.*

SECTION I. les Naturels du Pays, sur-tout dans les Contrées idolâtres.

1.
Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que
Funérail-
les.

Par la même raison nous ne dirons rien de plusieurs autres coutumes bizarres & ridicules, qui sont plus ou moins usitées aux funérailles, tels que sont les charmes, & autres forcelleries extravagantes, que les Marabouts & autres charlatans pratiquent non seulement après la mort, mais durant la maladie, nous nous contenterons de parler des cérémonies qui sont en usage parmi les Mahométans les plus sages & les plus rigides; elles sont en petit nombre. Premièrement, quand un Arabe vient à mourir, toutes les femmes qui sont de sa tente ou hutte font retentir le Douwar de leurs cris & de leurs lamentations, & bientôt elles sont secondées de toutes les autres femmes, qui se joignent à elles. Pendant ce tems-là quelques-uns des plus proche parens du défunt s'occupent dans la tente à laver le corps, & à l'habiller décemment, tandis que d'autres chantent les louanges du mort d'un ton si lugubre, & en versant une si grande abondance de larmes, que l'on diroit qu'ils sont vivement touchés de la perte qu'on a faite. A voir tout le train que font les femmes, qui heurlent, pleurent, frappent des mains, se donnent des coups sur la poitrine, s'arrachent les cheveux, font toutes fortes de contorsions & roulent les yeux, on s'imagineroit qu'elles sont toutes plongées dans la plus profonde affliction; tout cela n'est cependant que coutume & grimace, & dès leur enfance elles y sont si bien faites, qu'elles passeront des transports apparens de la plus amere douleur à ceux de la gayeté & de la joie la plus vive. C'est ce qui a fait croire à des personnes judicieuses que la cruelle coutume d'obliger les femmes à suivre leurs maris dans l'autre Monde, établie dans quelques Pays de l'intérieur de l'Afrique comme aux Indes, doit son origine à ce deuil feint, & qu'on a voulu faire de cette farce une scene très-sérieuse. Il est vrai que les Mahométans ont aboli cette coutume autant qu'ils ont pu dans les lieux où ils se sont établis. Quant aux hommes, même les plus proche parens du défunt, quelle que soit l'affliction dont ils sont pénétrés, ils ne l'expriment que par un maintien grave & composé: ils suivent ainsi en silence le corps jusqu'à quelque éminence voisine, où après avoir creusé une fosse, ils l'y descendent & le couvrent de terre; ensuite ils y amassent un monceau de pierres, qui sert ne même tems de monument & de défense contre les bêtes carnacieres (a).

Pourquoi
ils n'ont
point de
Mos-
quées.

Tout ce qui nous reste à ajouter sur le sujet des Arabes Errans, c'est que quoiqu'ils soient presque tous Mahométans, nous ne trouvons nulle part qu'ils aient des Mosquées dans tout le vaste Continent de l'Afrique. Effectivement, à considérer qu'ils se transportent souvent d'un lieu à l'autre, il seroit très-incommode pour eux d'avoir des Mosquées portatives assez grandes pour tout un Douwar, & ils jugent que l'embaras de leurs tentes & du reste de leur bagage les en dispense suffisamment. Ils se contentent donc de réciter leurs Prières dans leurs tentes, après s'être lavés selon la coutume quand ils peuvent avoir de l'eau, ou autrement après s'être frottés de sable. Cela prouve cependant leur sincérité & leur zele à s'acquitter de ces devoirs de leur Religion du mieux qu'ils peuvent, plutôt que de les négliger faute d'eau & de Mosquée. Il n'en est pas de-même des deux autres classes d'A-

ra-

(a) Les mêmes.

rabes, dont nous avons parlé, qui habitent dans les villes & les villages, les Mosquées ni l'eau ne leur manquent point; comme ils s'occupent à des Métiers ou au Commerce, ou à cultiver la terre & à nourrir du bétail, ils s'habituent la plupart sur le bord des Rivieres tant pour la commodité du Commerce que pour celle des Pâturages, & ont par-tout des Mosquées pour s'acquitter des devoirs de leur Religion. Avec cela on pourroit mettre en question, si ceux-ci aussi-bien que ceux de la première classe, qu'on peut nommer proprement Marchands, sont des observateurs aussi zélés de leur Loi que les Bedouins, qui vivent principalement de rapine. Il est vrai que ceux qui trafiquent ne sont gueres moins adonnés, quoique par d'autres raisons, à voyager, & qu'ils vont d'un Royaume à l'autre par l'amour du gain, autant que les autres de lieu en lieu pour chercher à piller. Leur Commerce favori est celui de l'Or, dont ils sont d'autant plus avides, que les Naturels ne leur permettent pas de s'établir dans les lieux où il y a des mines de ce précieux métal, & que les Européens qui trafiquent avec eux, n'ont garde de leur en porter. C'est ce qui fait qu'ils entreprennent sans hésiter les plus longs & les plus dangereux voyages, dans les Royaumes de Tambut, de Galaam, de Gago &c. où il s'en trouve beaucoup; ils donnent en échange des toiles, des clinqualleries, des outils & des ustenciles de fer & de cuivre, & d'autres marchandises de peu de valeur. Ils ne se font pas scrupule d'enlever l'or par force, quand ils se trouvent les plus forts, & même d'emmener les propriétaires & de les vendre pour esclaves. Enforte, qu'à tout prendre, leur intention dans ce Commerce n'est en rien plus honnête que celle de leurs freres vagabonds, car ils sont également prêts à trafiquer & à piller, selon qu'ils en trouvent l'occasion, & ils sont aussi francs Arabes qu'eux. S'il y a quelque différence, c'est que les uns sont plus sauvages & plus belliqueux, & les autres plus sordidement avides de gain, desorte qu'ils auront recours aux ruses les plus basses, & s'exposeront aux plus grandes fatigues & aux plus grands dangers pour leur profit.

Pour fournir un seul exemple de ce que nous venons de dire, nous n'avons qu'à donner en peu de mots une idée de cette seule branche de Commerce qu'ils font avec les Royaumes mentionnés ci-dessus, & des difficultés & des hazards qui se rencontrent dans ce long voyage. Premièrement, on compte qu'il est de six ou sept-cens grandes lieues. En second lieu, il faut traverser un vaste Désert sablonneux, qu'on appelle la Mer de sable, à cause de la légéreté du sable; ce Désert a deux-cens lieues de long, & on n'y trouve de l'eau qu'en deux endroits, où il faut encore la tirer de puits très-profonds, souvent bouchés de sable; après l'avoir ôté avec beaucoup de peine & de travail, l'eau qui vient du fond est si somache, si desagréable & si mal-saine, qu'il n'y a que la nécessité seule, & le danger inévitable de mourir de soif, qui puissent la faire boire; les chameaux mêmes, les seules bêtes de somme propres à faire ce voyage, en sont dégoûtés avant que d'avoir étanché à moitié leur soif (*). En troisième lieu, ces puits sont très-

Hazards que courent les Caravanes des Arabes.

(*). Les Africains nomment les Chameaux la richesse du Ciel, car c'est ce que signifie leur nom suivant *Marmol*, & on pourroit ajouter que c'est la richesse de l'Afrique, puisque

Siction

I.

Description Topographique de l'Afrique.

Tempêtes dangereuses.

Lieux où il: traquent.

très-difficiles à trouver; si on les manque, ou qu'on les ait passés, il faut envoyer de tous côtés des gens pour les découvrir, sans quoi toute la Caravane doit nécessairement périr. Pour éviter ce danger, ils sont obligés de se servir de la bouffole comme on fait sur Mer, il faut même prendre de bien plus grandes précautions, & avoir des guides expérimentés, qui connoissent bien la route.

Mais le plus terrible de tous les dangers, ce sont les tempêtes fréquentes auxquelles cette Mer de sable n'est pas moins sujette que l'Océan, causées par des vents violens, qui enlèvent le sable en l'air dans une si grande quantité & à une telle hauteur, qu'il couvre quelquefois & ensévelit des Caravanes entières sans ressource. Pour les éviter, les Arabes choisissent les plus belles saisons, & celles qu'un longue expérience leur a appris qui sont le moins exposées à ces tourbillons furieux, c'est-à-dire un mois avant & après les Solstices; mais jamais ils ne se risquent dans ceux des Equinoxes, parcequ'on a observé que c'est le tems où ces vents se déchaînent le plus (a).

Les riches & opulens Royaumes, dont nous avons parlé, ont été jusqu'ici inconnus non seulement aux Européens, mais aussi aux Africains, & à tout le monde excepté aux Arabes; & ceux-ci sont trop avarés & trop réservés en ce qui regarde leur intérêt, pour en donner la moindre connoissance, non plus que de la route qui y conduit. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est qu'il faut que le Commerce qu'on y fait soit bien considérable, pour faire un si long & si fatigant voyage, accompagné de tant de risques & de

(a) Labat, Leo, Marmol, Grammaye, Dapper &c.

que l'on évalue le bien d'un homme par le nombre de chameaux qu'il a. Ces utiles animaux semblent avoir été destinés par la Providence pour l'usage de ces Pays chauds & arides; non seulement la nature les a rendus propres à porter les plus grands fardeaux, à souffrir les chaleurs & les fatigues, mais à supporter la faim & la soif, & on les y endureit encore par l'art. Nous verrons dans la suite de cette Histoire comment on s'y prend pour les élever, & les former de jeunesse à cela; ensorte qu'ils marchent souvent quinze jours, quelques-uns disent trois semaines, ou un mois & même plus longtems avec un fardeau de six-cens livres sur le dos, sans avoir une goutte d'eau, & sans autre nourriture qu'un peu de dates grossières, qu'on leur donne une fois en trois ou quatre jours. Dans cette partie de l'Afrique où il y en a beaucoup & où ils sont à un prix médiocre, les Arabes ont la cruauté de leur refuser leur nécessaire, lors même qu'ils peuvent l'avoir aisément, & cela par avarice toute pure; ils ne s'embarassent point de ce qu'ils leur font souffrir dans le voyage, ni qu'ils tombent morts de faim & de fatigue, pourvu que ce ne soit pas avant qu'ils soient arrivés là où ils vont. Ils ne s'inquiètent même gueres s'il en meurt quelqu'un dans la marche, comme cela arrive souvent; ils se contentent alors de partager sa charge entre cinq ou six de ses compagnons, ensorte que lorsqu'ils arrivent au lieu de leur destination, ils sont si exténués & si fort hors d'état de servir, que personne n'en veut rien donner, & toute la récompense qu'ils ont de leurs bons services se réduit à mourir de faim, & à pourrir sur terre. La nature a donné à ces animaux de quoi pouvoir être si longtems sans boire, c'est une espèce de réservoir, qui contient toute l'eau qu'ils boivent; il la distribue peu à peu, & en si petite quantité dans toutes les autres parties du corps, qu'elle suffit à les entretenir frais & agiles, au moins à n'être point épuisés comme les autres animaux, pendant douze ou quinze jours. Mais cela même est souvent cause de leur mort, car lorsque les Arabes eux-mêmes se trouvent dans une extrême besoin d'eau, ils ne font pas difficulté de les tuer, pour étancher leur soif de celle qu'ils trouvent encore dans le réservoir (1).

(1) Vid. Hackluyt, Leo Afric. Linschot. Labat, &c;

de dangers. Aussi, dit-on, qu'ils en apportent de grandes quantités d'or, de l'ivoire extrêmement blanc, du bézoar, du musc, & un grand nombre d'Esclaves, qu'ils chargent de ces marchandises, en la place de leurs charmeaux, qu'ils abandonnent, & laissent mourir de faim. Ils portent en échange, de grandes charges de sel, dont ces Royaumes manquent, outre des toiles & des merceries, qu'ils tirent des Européens. On dit aussi que les Arabes établis le long des Côtes Méridionales font à peu près le même riche Commerce avec les Royaumes qui sont dans l'intérieur du Pays de ce côté-là; parceque les habitans sont ou trop orgueilleux ou trop indolens pour sortir de leur Pays, tant qu'ils peuvent avoir ces marchandises de l'Europe d'une autre manière, & qu'on les leur porte des autres lieux d'Afrique (*). Les Caravanes dont nous avons parlé, sont composées principalement des Arabes de Barbarie & du Royaume de Maroc, ce qui n'empêche pas que dans toute l'Afrique on ne les trouve également occupés du Commerce, & voyageant au loin & auprès pour s'enrichir par les mêmes artifices frauduleux, car rien ne les arrête lorsqu'il s'agit de gagner, & quand ils peuvent y réussir par de mauvaises voies, ils n'en employent pas de bonnes. Ils sont néanmoins scrupuleux sur un article, c'est que bien qu'ils fassent un fort grand commerce en Esclaves, ils ne veulent cependant jamais en vendre un seul aux Européens. La raison en est, qu'ils les regardent comme des Infidèles, & qu'ils croient que ce seroit la plus grande cruauté de leur vendre un Mahométan, fût-ce au plus haut prix. Tous ceux qui font ce Commerce ont souvent employé tout leur esprit & toute leur adresse pour les guérir d'un scrupule qui fait tant de tort à cette branche

SECTION
I.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

(*) Nous nous flattons qu'on ne regardera pas comme une digression déplacée, si nous observons que ç'a été dans la vue d'avoir part à cet avantageux Commerce que notre Compagnie Angloise s'établit d'abord sur la Riviere de Gambie, ne doutant point qu'elle n'eût quelque communication avec le Niger ou Sénégal, qui lui ouvriroit un chemin pour aller dans quelqu'une de ces riches Contrées. Ce projet, tout bien concerté qu'il étoit, se trouva néanmoins impraticable par plusieurs raisons. L'une fut l'excessive chaleur qui renoit dans toute cette route, aussi-bien que le nombre prodigieux d'arbres qui couvrent les deux bords de la Riviere, & qui y sont tellement croupir l'air, qu'il est impossible d'y vivre, desorte que nos gens y mouroient en si grand nombre, qu'ils furent obligés de renoncer à leur entreprise. Un autre obstacle qu'ils rencontrèrent, ce fut la manière violente dont s'opposèrent à leur dessein les Maures habitués des deux côtés de la Riviere, qui furent poussés par quelques Mulâtres Portugais, établis par-tout de ce côté-là parmi eux: ceux-ci craignoient que ce projet, s'il réussissoit, ne fit beaucoup de tort à leur Commerce. Les Anglois étoient donc continuellement exposés aux coups de leurs ennemis, qui se tenoient à couvert & en embuscade, & qui n'avoient pas plutôt fait leur décharge, qu'ils se jetoient ventre à terre pour éviter le feu de leur mousquetterie. Mais le plus grand des obstacles fut la Riviere même, & l'impossibilité de remonter contre le courant à force de rames, ou de passer certains bas-fonds, où elle étoit d'ailleurs couverte de joncs, de glayeuls & d'autres embarras insurmontables. Ils furent donc obligés de s'en retourner dans leur petite Isle de St. Jaques sur cette Riviere, & de se contenter du Commerce qu'ils pouvoient y faire avec les Negres, qui leur apportoient de la poudre d'or, des dents d'éléphans, des esclaves, des peaux, des gommes & d'autres denrées de moindre valeur, qu'ils tiroient eux-mêmes d'un lieu nommé Baracotta, qui est un peu plus haut sur la même Riviere, où les Mandingos les troquent avec eux (1).

(1) Les mêmes.

SECTION 7 che du Commerce d'Afrique, mais jusques à -présent leurs efforts ont été inutiles.

L.
Descrption Topographique de l'Afrique.

Pourquoi les Arabes ne tuent pas d'Éléphants.

Ces Arabes s'abstiennent aussi du Commerce des Dents d'éléphants par un principe de superstition, que leurs Marabouts hypocrites leur ont inspiré; c'est que l'attouchement de quelqu'une des parties de cet animal mort fait contracter une souillure légale. C'est par cette raison qu'ils n'en tuent jamais, & qu'ils les laissent errer à grandes troupes sans les inquiéter, à moins qu'ils n'entrent dans leurs champs semés avant la récolte, ce qui arrive souvent, & alors même ils se contentent de les chasser avec de la paille allumée, dont ces animaux ont peur, sans leur faire d'autre mal. Cette opinion, toute ridicule qu'elle est, empêche la grande destruction qu'on feroit de ce noble animal, & la grande exportation qu'on feroit de ses dents comme l'autre empêche celle des Esclaves. Avec tout cela les Negres, les Maures & les autres Naturels, qui sont moins scrupuleux sur ces articles, se dédommagent amplement sur l'un & sur l'autre; ils détruisent des milliers d'éléphants par an, & vivent en partie de leur chair; ils ne font point non plus de scrupule de vendre leurs compatriotes & même leurs parens aux Chrétiens, quoiqu'ils regardent l'esclavage comme l'état le plus malheureux & le plus misérable où ils puissent être réduits, parceque c'est une opinion générale parmi eux & profondément enracinée, que les Européens ne les achètent que pour les engraisser afin de s'en régaler, & qu'ensuite ils brûlent leurs os, & en composent des charmes, pour s'en procurer annuellement un plus grand nombre (a).

L'Afrique est fameuse pour les Bêtes féroces qu'on y trouve. Après avoir rapporté ce qui mérite le plus d'être connu touchant les Africains naturels & les Arabes, nous passerons succinctement en revue les différentes especes d'Animaux que le Pays produit en plus grand nombre qu'aucune des trois autres Parties du Monde; il est fameux dès les tems les plus reculés pour son terroir sablonneux & aride, la rareté de l'eau, & pour la grande quantité & la variété d'animaux monstrueux qu'il nourrit. On nous dispensera cependant bien d'examiner jusqu'où les causes que *Plin*e & d'autres Naturalistes ont assignées de la production de ces monstres, peuvent soutenir l'épreuve de la Raison & de l'Expérience, aussi bien que de discuter, si la moitié de ce qu'on lit sur ce sujet est vrai ou non. Quelque curieuses & utiles que puissent être ces sortes de recherches, elles nous feroient excéder les justes bornes, & elles sont plus du ressort des Naturalistes. Nous nous contenterons donc de donner une courte description des animaux que le Pays produit, qui lui sont particuliers, ou qui ont quelque chose de remarquable par-dessus ceux des autres Contrées; & pour éviter des répétitions inutiles nous nous bornerons ici à une description générale, & nous renverrons ceux qui par ce qu'ils ont de curieux ou d'extraordinaire, en méritent une particulière à l'article des Pays dans lesquels ils abondent, ou dans lesquels ils surpassent ceux des autres. Nous suivrons la même méthode par rapport aux Montagnes, aux Rivieres, aux Lacs, & aux autres particularités de ce grand Continent.

Animaux domestiques.

Nous commençons par les Quadrupedes domestiques, dont il y a un grand

(a) *Cavaz. Congo. L. II. p. 54 &c.*

grand nombre, non seulement de ceux qu'on trouve en Europe & en Asie, mais aussi de ceux qu'on trouve en plusieurs endroits de l'Afrique, & dont il y a de bien plus nombreux troupeaux; ils sont d'ailleurs plus forts, plus nourris, & de meilleur goût que les nôtres; tels sont les Taureaux, les Bœufs, les Vaches, les Brebis, les Chevres, les Cerfs (a). Leurs Chevaux sont à-la-vérité plus petits, mais bien proportionnés, agiles, & de différentes belles couleurs. Quelques Auteurs ont mis en question s'ils sont originaires d'Afrique, ou si on les y a transportés depuis l'arrivée des Arabes. Ceux-ci sont en effet les plus habiles à les élever, & les Maîtres les plus experts pour les dompter & les travailler; mais les grandes troupes de différens ordres de chevaux sauvages qu'on voit courir en divers lieux du Pays où les Arabes n'ont pas pénétré, donnent lieu de penser que les Africains en avoient longtems auparavant. Il est vrai que ceux des Arabes, particulièrement les Barbes, sont les plus beaux & les plus estimés, non seulement parmi eux, mais aussi des Etrangers de tout Pays. Ils passent en vitesse tous les autres animaux, à la réserve du *Dant* ou du *Lant*, comme les Arabes le nomment; animal sauvage dont nous parlerons dans la suite; quelques-uns mêmes l'égalent, & quand il s'en trouve, les Propriétaires ont de la peine à y mettre un prix.

Le Chameau, quoiqu'il ne soit pas particulier à l'Afrique, est un des Animaux les plus utiles & les plus nécessaires dans ce Pays, non seulement à cause des grands fardeaux qu'il est en état de porter beaucoup mieux qu'aucune autre bête de charge, mais sur-tout à cause qu'il est extrêmement traitable, patient & sobre; car on l'éleve à voyager plusieurs mois de suite à travers les sables les plus brûlans & les déserts les plus arides, avec sa pesante charge, & avec une si petite quantité de nourriture & d'eau, qu'il n'y a aucune autre créature vivante qui pût en subsister. Sans le secours des chameaux leur grand Commerce, qui se fait d'un lieu à l'autre par de nombreuses Caravanes, seroit bientôt ruiné, & les Arabes Bédouins ne pourroient pas transporter leurs familles, leurs habitations, leur bagage, aussi souvent & aussi loin qu'ils le font. Les habitans de ces Pays chauds les trouveroient à dire pour bien d'autres usages en paix & en guerre; car nous avons vu ailleurs qu'on les forme quelquefois à suppléer en quelque façon au défaut de canon. Nous ne fatiguerons pas le lecteur de la description de cet utile animal, sa figure & sa taille sont suffisamment connues par d'autres Ouvrages, & nous aurons fréquemment occasion dans le cours de cette Histoire d'Afrique de parler de son utilité toute singulière, & de ses laborieux services non seulement comme bête de charge, mais à cause de son lait qui fournit une excellente boisson, & de sa chair qui fait la principale nourriture des Naturels, & sur-tout des Arabes (b). Ils vivent communément longtems, quelques-uns disent jusqu'à cent ans, quand ils ne sont pas maltraités, comme ne le sont que trop souvent leurs barbares Maîtres (c). On peut voir dans les Remarques d'autres particularités curieuses, mais moins importantes (*).

Le

(a) *Leo Afric. Marmol. Pigafetta &c.* 14 & 23. *Davity, Dapper, Labat &c.*(b) *Leo Afric. L. IX. Marmol. L. I. Ch.* (c) Les mêmes.

(*) On convient que les chameaux d'Afrique sont préférables à ceux d'Asie, & beaucoup

SECTION

I.

Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

Droma-
daires.

Le Dromadaire est une espèce de chameau plus petit & plus délié ; il n'est pas moins utile pour sa vitesse que l'autre pour porter des fardeaux ; on s'en sert ordinairement quand on veut faire diligence, car on assure qu'ils font quarante lieues par jour, pendant dix jours de suite, en leur donnant une très-petite pitance d'orge & d'eau, c'est ce qui lui a fait donner le nom de Dromadaire. Son dos est d'ailleurs fort propre pour tenir un Voyageur ; il a un & quelquefois deux bossés de poil doux, qui forment comme une selle naturelle, & il a les jambes d'une longueur convenable pour faire beaucoup de chemin en peu de tems. Il n'a point de corne aux pieds, mais il a le pied large couvert d'une peau épaisse, qui s'endurcit à force de marcher, & lui rend le pied sûr. Ils ont ordinairement sept ou huit pieds de haut, depuis la femelle des pieds de devant jusqu'au sommet de la tête. Leur peau est unie, & le poil doux ; ils supportent la faim, la soif, & de longues fatigues ; quand ils trouvent de l'eau, ils en boivent copieusement, après l'avoir troublée avec leurs pieds, & ils en prennent assez pour huit, dix jours & même pour plus longtems ; si nous en croyons quelques Auteurs, il y en a en cas de besoin pour ceux qui les montent (*).

Chevaux.

Nous avons déjà dit un mot des Chevaux, qui sont après les chameaux les animaux du plus grand service, & qui sont en grande quantité en plusieurs endroits de l'Afrique, les Arabes sur-tout en élèvent beaucoup. On les

meilleurs à divers égards, pour leur grandeur, leur force, & sur-tout parcequ'ils peuvent marcher quarante, cinquante & même soixante jours avec peu ou point de nourriture. Ils sont aussi fort traitables, & reçoivent sans peine leur charge ; mais ils sont vindicatifs quand on les maltraite, & épient l'occasion de se venger en mordant bien ferré. La méthode que les Naturels suivent pour les élever à ce service si dur, n'est pas moins singulière. Quand la femelle a mis bas, ils prennent le poulain tout chaud, & le mettent sur un tapis tout à plat les jambes de devant pliées sous le ventre, & l'enveloppent bien dans le tapis, mettant peu à peu quelque poids sur lui ; par-là on l'accoutume aisément à recevoir sa charge dans cette posture, en lui frappant doucement les genoux avec un bâton. Pour les endurcir à souffrir la faim & la soif, ils les empêchent de tetter pendant tout un jour, ensuite deux, trois, & jusqu'à huit ou dix jours. Ils pratiquent la même chose quand ils sont sévres, les privant de leur nourriture & de leur boisson journalière, & les accoutumant à recevoir chaque jour une plus grande charge sur le dos, & à se reposer avec leur charge sur le ventre, jusqu'à ce qu'ils soient en état de servir, c'est-à-dire de porter de grands fardeaux dans de longs voyages, à travers des sables arides & brûlans, avec très-peu, & quelquefois point du tout de nourriture, tandis que leur charge pèse six ou sept-cens, quelquefois jusqu'à mille ou douze-cens livres (1).

Ils n'ont pas une méthode moins singulière pour les former à ce qui peut divertir ; ils leur apprennent à danser au son du tambourin ou de la flûte, en les mettant quand ils sont jeunes encore dans une espèce de poile échauffé pour cela ; comme le fond brûle leurs pieds, ils sautillent tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, ensuite sur les genoux, tandis qu'on joue quelque air sur le tambourin ou sur la flûte ; ils s'accoutument ainsi peu à peu à danser par-tout quand ils entendent le même instrument, & ils observent la cadence avec une exactitude & une agilité surprenantes (2).

(*) Au haut du second ventricule, ils ont plusieurs trous quarrés, qui sont les orifices d'environ vingt cavités, faites comme des sacs, & placées entre les deux membranes qui forment la substance de ce ventricule. Ce sont-là les réservoirs dans lesquels ils portent leur provision d'eau.

(1) Davity, Ramusio, Dacier, Labat &c.

(2) Leo Afric. L. II. Ramusio Viagg. Vol. I. & alii plurim.

les distingue communément parmi nous par le nom de Barbes, parceque les premiers qu'on transporta en Europe venoient des Côtes de Barbarie. Ils sont proprement originaires de l'Arabie. Bien-qu'ils soient beaux & vîtes, forts & de grand service, on les laissoit courir en troupes dans les Bois, jusqu'à ce que les Arabes les accoutumassent les premiers à être montés; outre les autres Pays ils en fournirent sur-tout la Barbarie, où ils ont toujours été fort estimés depuis à cause de leur beauté & de leur utilité pour la chasse, la guerre & les courses, mais sur-tout pour leur vîtesse dans les deux derniers cas; tellement que *Xenophon* dit à *Cyrus*, que quand un de ces Coursiers étoit parvenu à devancer le Dante ou Lampte, ou à atteindre une Autruche, on le vendoit communément mille ducats d'or, on le troquoit contre cent chameaux; on en faisoit ordinairement l'expérience dans les Courses publiques. Un des expédiens dont les Arabes se servent pour les former à cette extraordinaire vîtesse, c'est de leur donner soir & matin du lait de chamelle, & seulement la quantité nécessaire pour donner de la force & de l'agilité à leurs membres sans les charger de trop de graisse. Il les font encore paître aussitôt que l'herbe est dans sa force, & les laissent ainsi environ deux mois, pendant lesquels ils ne les montent point (a). Les Chevaux sauvages d'Afrique, quoique pas nombreux, sont trop agiles pour qu'on puisse les prendre à la chasse. Les Arabes Bedouins se servent de pieges & de chausses-trapes qu'ils mettent dans le sable, & les y poussent en les chassant des Bois, non tant dans le dessein de les dompter pour s'en servir, que pour se régaler de leur chair, qui est un morceau délicat pour eux, sur-tout quand ils sont jeunes & gras; par-là ils les empêchent de se trop multiplier, & de ruiner les pâturages dont ils ont besoin pour la nourriture de leurs troupeaux (b).

SECTION
1.
Description
Topographique
de l'Afrique.

On trouve encore en Afrique un grand nombre d'autres animaux domestiques de diverses especes, comme des Bœufs, des Vaches, des Anes, des Brebis, des Chevres &c. sur lesquels nous ne nous arrêterons point. Nous observerons que les leurs de la plus grande especesont plus petits que les nôtres, & que ceux de la plus petite sont plus grands que ceux que nous avons. Ils ont une sorte de grosses Vaches, sur-tout en Égypte, qui n'ont point de poil, mais de longues queues qui traînent à terre; & le cou tacheté ou rayé de différentes couleurs. Leurs Brebis sont grandes, & il y en a une especes qui ont de ces grosses queues charnues, dont nous avons parlé sur de certains Pays de l'Asie, qui pèsent entre vingt & trente livres. Celles qu'ils appellent *Adin-naim* sont de la grosseur d'un âne ordinaire, & ont de longues oreilles pendantes. Les mâles n'ont point de cornes, mais les femelles en ont de différentes grandeurs, & de diverses figures. Les Libiens les estiment beaucoup, à cause qu'elles donnent beaucoup de lait, dont ils font du beurre, du fromage & leur boisson ordinaire. Leur laine, bien que courte est bonne & d'usage. Les mâles & les femelles sont doux & privés, & il y en a qui ont assez de force pour porter un homme. Parmi une grande diversité de chevres, ils en ont une especes qui produit le véritable Bézoar, ou selon d'autres le Musc; mais les Auteurs s'accordent si peu

Autres
Animaux
domestiques.

(a) *Leo Afric. Marmol, Ramusio, Dapper, Labat.* (b) Les mêmes.

SECTION
I.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

dans les descriptions qu'ils en font, que l'on peut avec raison douter de l'un & de l'autre. Quoi qu'il en soit, les animaux qui fournissent l'un & l'autre sont sauvages, & non domestiques, & ce sont ces derniers dont nous parlons ici; nous ajouterons seulement que parmi les animaux domestiques ils y en a qui vivent dans les Bois & les Déserts. Il y a des bœufs, des vaches, des chevaux, des ânes, des chevres, & jusqu'à des chiens sauvages: il y en a une espèce de ces derniers qui sont aussi dangereux & carnaciers, que les loups, les tigres & les léopards, comme nous le verrons dans la suite. C'est par la même raison que nous ne parlons point de quelques autres animaux domestiques, qui quoiqu'ils ne soient pas moins curieux que ceux dont nous avons touché un mot, sont particuliers à de certains Pays de l'Afrique, ainsi nous en renvoyons la description à l'endroit où il fera question de leur Pays natal.

*Animaux
sauvages.
L'Élé-
phant.*

Parlons à-présent des animaux sauvages, voraces & dangereux que l'Afrique produit en plus grande quantité & de plus d'espèces. On peut mettre à la tête l'Éléphant, ce noble & admirable animal, que nous avons eu souvent occasion de célébrer dans l'Histoire de l'Asie, tant pour son intelligence, sa docilité, son courage & son utilité, que pour sa force & sa grosseur, en quoi il surpasse tous les autres quadrupèdes. Mais dans toutes les parties de ces vastes Régions ils sont aussi sauvages, féroces & dangereux qu'aucun des autres animaux sauvages. Ni les Africains, ni les Arabes, natifs ou étrangers, n'ont jamais tenté seulement de les apprivoiser, & de les rendre aussi utiles que l'ont fait les Chinois, & les autres Nations Indiennes civilisées, au-lieu de les laisser errer & faire des ravages par-tout; en sorte que si l'on en excepte quelques-uns que l'on apprivoise dans l'Empire d'Abissinie, plutôt par curiosité & par grandeur que pour le service, ils laissent errer tous les autres, qui ravagent leurs terres & leurs moissons, tellement que là & par-tout ailleurs on les redoute & on les regarde comme les plus dangereux de tous les animaux sauvages. Il ne faut pas en être surpris, quand on considère que la plupart des Africains ne sont pas moins féroces que ces animaux, & que plusieurs les surpassent même en férocité, de sorte qu'ils ne peuvent guères les regarder que comme des ennemis, qui n'ont d'autre but que de les détruire, & de se venger sur eux de toutes manières des horribles massacres qu'ils en font pour se nourrir de leur chair & trafiquer de leurs dépouilles: ainsi on en détruit tous les ans des milliers dans ce vaste Continent, de l'aveu même des habitans; & d'ailleurs cela paroît par la prodigieuse quantité d'ivoire qu'on transporte tous les ans de toutes les Côtes d'Afrique aux Indes & en Europe, comme nous aurons occasion de le voir en parcourant ces Côtes. Ainsi ce noble animal admiré à si juste titre dans les Parties Orientales du Monde pour ses excellentes qualités, ne se distingue en Afrique que par sa férocité & par les ravages qu'il fait, & n'est célèbre que par le terrible massacre qu'on en fait dans tous les endroits où il y en a beaucoup; à moins que nous n'ajoutions que ceux-ci sont plus grands, plus gros & plus forts que ceux des Indes (a),

(a) *Leo Afric.* L. IX. *Marmol.* L. I. Ch. 23. *Ramusio* Vol. I. pass. *Purchas, Davity, Dapper* &c.

& que ceux d'Abiffinie, de Congo & du Cap de Bonne-Efpérance font les plus gros de toute l'Afrique (*).

Nous ne fatiguerons pas le Lecteur par une description plus détaillée de cet animal, qui de façon ou d'autre est aujourd'hui si connu des Européens; nous terminerons notre description par deux Remarques, l'une touchant leur férocité, & l'autre touchant leur marche lente & pesante. Premièrement, quelques ravages qu'ils fassent dans les champs & parmi les arbres fruitiers, ils n'attaquent jamais les hommes ni les femmes, mais les laissent passer tranquillement auprès d'eux, à moins qu'on ne les insulte, les blesse ou les attaque, en ce cas-là celui qui s'est attiré leur ressentiment est sûr de périr. Car en second lieu, la grosseur des Eléphants & la roideur de leurs corps & de leurs membres ne les empêche pas de courir alors avec tant de vitesse, que le meilleur coureur leur échappe difficilement, & quand ils l'atteignent ils l'écrasent sous leurs pieds. L'unique moyen de leur échapper, c'est de les fatiguer en faisant de fréquens détours à droite & à gauche, ce qui les épuise tellement à la longue qu'ils abandonnent leur poursuite (a).

La Chasse de l'Eléphant passe pour un des exercices les plus nobles en Afrique (b), & varie selon les Pays; elle se fait généralement avec un grand train, & aux cris bruyans de tous les chasseurs. La manière la plus ordinaire & la moins dangereuse de les prendre, c'est de les chasser dans de profondes fosses faites en terre, couvertes de branches & de feuilles d'arbre; quand l'Eléphant s'y est précipité, on le perce avec toutes sortes d'armes & d'instrumens avec une furie inconcevable. Sa chair fournit abondamment de quoi se régaler aux Negres, car il en a autant que cinq ou six bœufs; entre autres dépouilles le poil de sa queue est fort estimé & se vend bien cher, on en fait des bracelets & des colliers curieusement travaillés, que les gens de qualité & riches font seuls en état d'acheter. Nous passons sous silence plusieurs autres singularités, que les Anciens & les Modernes rapportent de ces animaux touchant leur force étonnante, leur suprenante sagacité, leur excellente mémoire, leur reconnoissance & leur haine extraordinaire, leur retenue & leur modestie quand ils s'accouplent, en quoi ils surpassent tous les autres animaux tant sauvages que domestiques, & quantité d'autres choses de la même nature; parceque d'un côté nous n'avons pas des autorités assez fortes pour garantir ces faits, ni des preuves assez convaincantes pour les démentir. Tout ce que l'on peut assurer bien positivement, c'est qu'ils l'emportent sur tous les autres animaux pour l'intelligence, & qu'ils font paroître des traces de raison (c).

Chasse des
Eléphants.

(a) *Marmol* L. I. Ch. 23.

(c) *Leo Afric. Ramusio, Dapper &c.*

(b) *Labat, Marmol, Dapper, Pigafet &c.*

(*) Nous avons ajouté Congo aux deux autres Pays, sur l'autorité du P. *Cavazzi*, qui a demeuré longtems dans ces quartiers-là, & il dit qu'il en avoit vu dont les pieds avoient sept palmes de diametre, ou trois pieds-huit pouces, en sorte que si le reste du corps est proportionné, cela l'emporte sur tout ce qu'on lit de ces Colosses (1). Il ajoute qu'il y en a qui ont une espece de Bézoar dans le ventricule, qui ne le cede en rien au véritable. *Dapper* dit la même chose dans sa description générale des animaux d'Afrique, mais selon lui ce Bézoar se trouve dans la tête (2). Qui des deux a raison, c'est ce que nous ne pouvons décider, ni même si le fait est vrai.

(1) *H. B. de Congo*, L. I. Ch. 2.

(2) *Conf. Cavazzi & Dapper.*

SECTION

VI.

Description
Topo-
graphique
de l'Afri-
que.Descrip-
tion du
Rhinoce-
ros.

Le Rhinoceros, ainsi nommé à cause de la corne qu'il a sur le nez, est aussi originaire d'Afrique, & quoiqu'il le cede à l'éléphant pour la grosseur, il le surpasse pour la beauté de sa figure & de sa peau; cette dernière est extraordinairement diversifiée par des taches en touffes noires & grises. On diroit qu'il a sur le dos une selle naturelle, les côtés & les côtes avancent en dehors, & paroissent couvertes comme d'écaillés jusqu'au ventre. Il a la peau du dos si dure, qu'il est difficile de la percer avec une lance; les Peintres le représentent communément comme presque entièrement couverts d'écaillés, parce que sa peau est profondément sillonnée. Son museau ressemble à celui d'un cochon. Sur son nez il sort une corne d'un brun plus ou moins obscur, & même quelquefois noire, selon l'âge de l'animal; par la même raison elle varie aussi de grandeur; quand elle a toute sa longueur elle a environ quatre pieds depuis la racine; elle est un peu recourbée du côté de la tête, & pèse communément entre cinq & six-cens livres. Le Rhinoceros est de la taille d'un médiocre éléphant, mais il a les jambes plus courtes, la queue de la longueur de celle d'un bœuf, & les oreilles droites comme le cheval. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail de ce qui regarde cet animal (*), nous ne dirons rien de l'inimitié naturelle entre lui & l'éléphant, des terribles combats qu'ils se livrent, & de ses autres exploits, dont *Aristote*, *Plin* & d'autres Anciens, & après eux plusieurs Modernes nous ont donné des relations si différentes, qu'il seroit difficile de les concilier. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on trouve de ces animaux extraordinaires non seulement en Abissinie, dans le Pays des Hottentots & en d'autres endroits de l'Afrique, à l'occasion desquels nous en dirons encore quelque chose, mais aussi en plusieurs lieux des Indes Orientales: cependant comme dans l'un & l'autre de ces Pays les Européens en voient si peu, il y a lieu de penser qu'ils sont aussi rares que les éléphants sont en grand nombre, ou, ce qui est plus probable, qu'ils se tiennent peut-être dans les déserts & dans les lieux solitaires, où ils se nourrissent de buissons, de chardons & d'autres choses pareilles; aussi leur langue est-elle si rude & si dure, qu'en lechant les corps morts ils en enlèvent dit-on les chairs jusqu'aux os (a).

Ce que
d'Herbe-
rol en dit.

Nous avons encore plus de raison de douter de la vingtième partie des vertus médicinales que les superstitieux Naturels, aussi-bien que les Portugais & d'autres attribuent à presque tout ce qui vient de cet animal depuis la corne jusqu'aux os calcinés. *M. d'Herbelot* rapporte sur l'autorité de *Sharif Al Edrifi*, qu'il se trouve principalement dans une des Isles de la Mer des Indes, appelée *Rami*, à trois journées de navigation de celle de *Serendib*, & que c'est de-là que les Rois des Indes tirent sa corne merveilleuse, dont ils se servent pour boire, parcequ'elle sue à l'approche de quelque venin que ce soit. Il ajoute que cette corne étant fendue par le milieu présente aux yeux la figure d'un homme, tirée avec des lignes blanches, parmi lesquelles on voit aussi des figures d'Oiseaux. *Al Edrifi* dit de plus, que le Rhinoceros

a

(a) *Dapper*, *Ogilby*, *Le Comte* Nouv. Mém. de la Chine, T. II. p. 360, 361.(*) On ne fera pas mal de comparer cette description avec celle de *Kolbe*, on verra qu'il y a bien de la différence entre l'une & l'autre à divers égards. *Voy. Descript. du Cap*, T. III. p. 13 & suiv. REM. DU TRAD.

a une bosse sous le ventre, semblable à celle que le chameau a sur le dos (a). Le P. le Comte assure qu'il a les pieds gros, & que ses jambes paroissent engagées dans des especes de bottes, & sa tête enveloppée par derrière d'un capuchon applati, ce qui lui a fait donner par les Portugais le nom de *Moine des Indes*.

On trouve dans les Auteurs anciens & modernes quantité d'autres particularités & de descriptions du Rhinoceros, sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre, non plus que sur une grande diversité d'animaux que l'on distingue par les noms de Rhinoceros, de Monoceros, de Licorne &c. On trouvera dans les Remarques ce qu'il y a de plus digne d'attention sur ce sujet (*). Nous ajouterons seulement à ce que nous avons dit, que comme les

SECTION
I.
Description Topographique de l'Afrique.

(a) Bibl. Orient. au mot *Kerkeilan*.

(*) On parle d'une autre espece de Rhinoceros d'Afrique, qui est de la grandeur d'un Poulain de deux ans, & à peu près de la même figure, dont la corne, qui est sur le devant de la tête, a dit-on six pieds de long, & est droite & conique, d'une extrême blancheur, & aussi polie que le plus bel ivoire. Ce qui en augmente le prix, c'est sa vertu prétendue de chasser toutes sortes de poisons, enforte que l'animal la plonge toujours dans l'eau avant que de boire. Ce qui fait que les autres animaux épient le tems qu'il vient à quelque Source ou Riviere, afin de pouvoir boire après lui. Malheureusement, disent quelques Auteurs (1), il est si farouche & court si vite, qu'il est hors de vue avant qu'on ait eu le tems de l'examiner, bien moins de le blesser avec une balle ou une fleche. Cela n'empêche pas que le P. *Cavazzi* n'assure qu'on en tue souvent, & que leur chair est fort bonne, excepté dans le tems qu'ils sont en rut. Il l'appelle *Capalanca*, & dit qu'il est de la grandeur d'un Mulet, & que sa peau est tachetée de blanc & de rouge (2). Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ceux qui prétendent en avoir vu, & les avoir examinés avec soin, décrivent leur grandeur, leur couleur, leur figure, la texture de leur peau, la longueur, la grosseur & la figure de leur corne, de leur tête, de leurs jambes, de leurs pieds, de leur bouche, de leur queue, de leur poil &c. de tant de différentes manieres, que l'on seroit porté à croire, ou que les Auteurs ont conspiré d'amuser le Genre-humain & de lui en imposer, ou ce qui est plus probable & sert à leur rendre justice, qu'il y a une plus grande variété de ces animaux avec une corne qu'on ne le croit, quoiqu'on leur donne le même nom, ou des noms équivalens. Et il y en a effectivement de plusieurs sortes, si nous en croyons le savant *Del Campo*, qui en a distingué pas moins de sept especes, dont les uns ont une seule corne sur le nez, d'autres sur le devant, d'autres sur le haut de la tête (3): une espece semblable au Rhinoceros dont nous avons fait la description, d'autres qui ressemblent davantage à des chevaux, à des mulets, à des bœufs, à des ânes, à des poulains &c. On parle encore d'une espece nommée *Abada*, qui se trouve dans le Royaume de *Congo*, de la grandeur d'un grand cheval, avec une tête semblable à celle d'un cerf, qui a une corne sur le nez, & une autre sur le devant de la tête, l'une & l'autre fort estimées des habitans, à cause des vertus qu'ils lui attribuent (4). [Il est surprenant que l'Historien Anglois n'ait pas pris connoissance de ce que *Kolbe* (5) dit du Rhinoceros du Cap, d'autant plus que cet Auteur ne parle que d'après sa propre expérience. Il nous apprend que cette espece de Rhinoceros a une corne sur le nez, qui ne passe jamais deux pieds en longueur, qu'il en a une autre sur le front en ligne droite de la premiere, qui est jaune, & qui ne croit jamais au-delà de six pouces. Elle a la forme d'une tasse qu'on auroit coupée par le milieu. Il a les yeux fort petits, & ne voit absolument que devant lui, de sorte qu'il n'est pas difficile de l'éviter, parcequ'on n'a qu'à le laisser approcher à la distance de huit ou dix pas, & alors se mettre

(1) *Marmol*, L. I. Ch. 23. *Dapper*. Voy. de *Lebo*, T. I. p. 87. 290, 291.

(2) *Labat*. Voy. de *Chardin*. *Vincent le Blanc*. *Purchas*. Dictionnaire des Arts & des Sciences,

(3) *Comment.* in *Flin.* c. 21. 11. 48. *Calmet* Dictionnaire de la Bible aux mots *Licorne* & *Rhinoceros*.

(4) *Cavazzi*, *Congo* L. I. Ch. 9.

(5) *Descript.* du Cap, T. III, p. 14-15.

SECTION

I.

Description Topographique de l'Afrique.

les Septante, la Vulgate, la plupart des anciennes Versions, des Peres & un grand nombre des Interpretes modernes ont pris le *Rem*, si célèbre dans le Livre de Job, dans les Pseaumes & dans les autres Livres Sacrés du Vieux Testament (a) pour le Rhinoceros ou la Licorne dont nous parlons, cela a engagé les Voyageurs modernes à faire des recherches plus particulieres sur ce sujet, & quand ils ont trouvé quelque quadrupede avec une seule corne, ils n'ont pas douté que ce ne fût le *Rem* des Hébreux, ou le *Rin* des Arabes, sans beaucoup examiner s'il ressembloit aux autres égards à la description que l'Ecriture fait du *Rem*, desorte que différens Auteurs ont supposé que les diverses especes d'animaux dont il est parlé dans la dernière Remarque, sont l'Unicorne dont il s'agit, & qu'ils l'ont décrit tel qu'ils l'ont trouvé en Asie ou en Afrique, quelques différences qu'il y ait aux autres égards entre leur description & celle que *Moyse* & le Psalmiste en font, qui le représentent comme un animal grand, sauvage, cruel, féroce, fort & mal-faisant. C'est ce qui a fait croire à la plupart des Critiques modernes que le *Rem* n'est ni le Rhinoceros ni la Licorne, mais quelque autre bête sauvage, bien-qu'ils ne soient nullement d'accord sur le choix de celle qu'ils veulent y substituer (b). Quoi qu'il en soit, il y a une différence manifeste entre le Rhinoceros d'Afrique & celui des Indes; le premier n'a point d'écaillés, & l'autre en est couvert; l'un n'a qu'une corne sur le nez, & l'autre en a une sur le nez, une seconde sur le devant, & une troisième sur le derriere de la tête (c).

Description de la Garaffe.

Après le Rhinoceros suit pour la grandeur le *Garaffe*, que les Arabes appellent *Zrafse*, *Pline* & d'autres anciens *Camelopard*, à cause qu'il a de belles taches comme le léopard. Il est environ de la hauteur d'un chameau, mais plus délié & mieux fait. Il a les jambes de derriere beaucoup plus courtes que celles de devant, ce qui donne à cet animal quelque chose de majestueux par devant, d'autant plus que son cou s'éleve presque en droite ligne cinq ou six pieds au-dessus de la nuque, & est surmonté d'une belle petite tête qui ressemble à celle d'un Daim ou d'une Gazelle, avec des oreilles courtes & droites; la peau de la poitrine est douce & unie, le poil mêlé de noir & de blanc; le *Garaffe* a la queue longue & mince, le pas lent & égal, à moins

(a) Nomb. XXIV. 8 Deut. XXVIII. 17. (c) *Leo Afric.* L. IX. *Marmol*, L. I. Ch. P. XXII. 21. Job XXXIX. 12 & suiv. 23. *Ludolf*, L. II. C. 10. *Dapper*, *Cavazzi*, (b) *Bochart* Hierozoi. P. V. L. III. C. 27. *Ramusio* &c.

mettre un peu à côté, il ne vous voit plus, & ne peut que difficilement vous retrouver, comme *M. Kolbe* l'a expérimenté lui-même; il ajoute qu'il a souvent mangé de la chair du Rhinoceros avec plaisir. A l'égard de la vertu de sa corne de résister au poison, dont notre Historien paroît douter, voici ce que ce curieux Voyageur nous en dit. „ La corne du Rhinoceros ne peut résister à l'attouchement du poison. J'ai souvent été témoin oculaire de ce phénomène. Plusieurs personnes du Cap ont des coupes de cette corne, ne... si vous y versez du vin, vous le voyez sur le champ s'élever, fermenter & bouillonner, mais lorsque la liqueur est empoisonnée, la coupe se fend; la même chose arrive lorsqu'on met dans la coupe le poison tout seul, & sans être mêlé avec le vin. Ce fait est connu, & a été vu de mille personnes. Il dit de plus, qu'on fait usage en Médecine de la peau, de la corne & du sang de cet animal, & qu'un Chimiste Allemand lui a assuré qu'il avoit tiré de la peau un sel qui lui avoit servi à faire de très-belles cures. REM. DU TRAD.]

moins qu'il n'ait peur & qu'il ne soit poursuivi, car alors il court fort vite & légèrement. Il se tient ordinairement dans les bois & dans les lieux déserts, évitant la vue des hommes, & allant en compagnie d'autres animaux. Il s'en trouve un grand nombre en Nubie & en Abissinie, où l'on a différentes manières de les prendre pendant qu'ils sont jeunes & de les apprivoiser alors. Un inconvénient qui résulte de la hauteur de sa tête & de la longueur de ses jambes de devant, c'est qu'il a beaucoup de peine à baisser assez la tête pour paître l'herbe, ce qui fait qu'il broute principalement des branches & des feuilles d'arbre. Il a la même difficulté pour boire. *Belon*, qui en avoit vu deux au Caire, ajoute qu'ils ont deux cornes sur le front de six doigts de long; au milieu desquelles il y en a une autre comme un bouton, de deux doigts de long (a).

On trouve dans la plupart des Contrées de l'Afrique quantité de diverses fortes d'autres animaux sauvages & féroces, comme des Lions, des Tigres, des Pantheres, des Loups, des Renards, des Buffles, des Sangliers, des Elans, des Cerfs, des Chevreuils, des Chevres, & des Singes, qui surpassent la plupart ceux d'Asie & de l'Europe pour la taille, la force & la férocité; mais comme la plupart de ces animaux, sinon tous, sont connus du plus grand nombre de nos Lecteurs, nous ne les fatiguerons pas par des descriptions inutiles; nous nous contenterons d'indiquer ce que chacune de ces espèces d'animaux a de remarquable, en parlant des Royaumes & des Provinces où il y en a le plus, ou qui en sont le plus infestés, & nous finirons cet article par le Dante, dont nous avons parlé déjà à l'occasion de son extraordinaire légèreté à la course.

Autres
Bêtes sauvages dont
on ne parle
le point.

Le Dante, Lante ou ainsi que d'autres le nomment l'Ampte, est de la grandeur d'un buffle, ou d'un bœuf sauvage, mais moins gros, & il a les jambes plus longues & plus propres à courir. Il est naturellement fort sauvage & farouche; & comme il court très-vite il est bien difficile de l'atteindre & de l'attrapper, excepté dans l'Été, que les sables brûlans lui dessèchent tellement les pieds, qu'il est presque hors d'état de courir. En tout autre tems il vole pour ainsi dire avec une telle rapidité, qu'il n'y a point d'animaux qui l'égalent à cet égard, à la réserve de quelques chevaux de Barbarie, comme on l'a vu plus haut. Il a la peau si dure & si épaisse que l'arme d'acier la plus pointue ne peut la percer; les pieds noirs & durs, les cornes noires, mais elles sont plus courtes & plus unies que celles du buffle; tout le reste du corps est blanc. Le museau ressemble à celui d'une vache, les oreilles de même; la queue longue & mince lui pend jusqu'aux jarrets comme fait celle du caméléopard. *Belon* fait la description d'un animal qui ressemble fort à celui dont nous parlons, qu'il appelle un bœuf; il ne diffère du Lante, qu'en ce qu'il est de couleur fauve & non pas blanc, & que son poil est doux & reluisant, comme si on l'avoit soigneusement peigné (b). C'est cet animal dont *Aristote* dit qu'il a du sang sans avoir de veines; d'autres en racontent d'autres singularités, qui n'ont peut-être pas plus de fondement. Mais c'est principalement sa légèreté à la course, en quoi il surpasse tous les autres animaux à l'exception de l'Autruche, qui l'a fait célébrer par tous ceux qui en ont parlé.

Le Dante.

Nous

(a) *Belon*, Observ. L. II. Ch. 49.

(b) *Ibid.* Ch. 50.

SECTION

I.

Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

Nous aurions pu ajouter ici le *Zebra* ou *Zecora*, cet animal si admiré & si célèbre, nommé par les Anciens *Afinus Silvestris*, ou Ane sauvage, & par les Portugais *Burro do Matta*, qui pour la blancheur, la douceur & le noir de sa peau, la beauté & la régularité de ses rayes, la finesse & la juste proportion de son corps & de ses membres surpasse tous les quadrupèdes sauvages & domestiques. Mais par la raison que nous avons alléguée plus haut, nous en renverrons la description à l'Histoire d'Abissinie, le Pays où il s'en trouve le plus, & d'où l'on a apporté en Europe les premières peaux qu'on en a vues, qui ne font pas un ornement médiocre des Cabinets publics & de ceux des Princes.

Descrip-
tion de
l'Autru-
che.

Nous passons à présent à la description des Oiseaux de l'Afrique, & nous commencerons par l'Autruche, le plus grand & le plus fort de tous: quoique la pesanteur de son corps, la finesse de ses plumes & la petitesse de ses ailes ne lui permettent pas de voler, il a néanmoins tant de force dans ses pieds & dans ses ailes qu'il court plus vite que le Cavalier le mieux monté (a), & devance les Barbes les plus vîtes. On les trouve en grand nombre dans les Déserts arides & incultes d'Afrique, mais sur-tout en Abissinie, dans le Monomotapa, le Royaume de Maroc, le Biledulgerid &c. où ils déposent leurs œufs dans le sable chaud, & laissent au Soleil le soin de les faire éclore, & à la première femelle qui s'avise de se mettre dessus, laquelle après les avoir couvés quelque tems, en abandonne le soin à une autre: chaque couvée est de dix ou douze œufs, & quelquefois de seize ou dix-huit, & la première femelle qui les fait éclore prend les poussins, comme si c'étoient les siens propres. C'est par cette raison que l'incomparable Auteur du Livre de Job introduit Dieu, qui accuse l'Autruche de cruauté, & de manquer de tendresse naturelle pour ses petits, & d'abandonner ses œufs pour être foulés par les bêtes des champs (b) (*). Mais à quelque danger que ces oiseaux soient exposés tandis qu'ils sont dans la coque, la Providence leur a accordé assez de force & d'agilité pour l'éviter dès qu'ils sont éclos; alors ils courent d'abord pour chercher leur nourriture, & avec tant de vitesse qu'il n'est pas

(a) *Lobo*, T. I. p. 49. 282.

(b) *Job XXXIX.* 18, 19.

(*) Cette opinion des Anciens est fort mise en question par les Savans modernes, & *Vansele* entre autres assure (1), que comme l'Autruche est extrêmement grosse & pesante, elle écraseroit ses œufs si elle les couvoit, mais que le mâle & la femelle demeurent auprès d'eux alternativement, & les couvent pour ainsi dire des yeux; si toutefois l'un & l'autre étoient chassés, ou s'ils s'éloignoient de leur nid, ils ne pourroient plus retrouver leurs œufs, & c'est apparemment sur cela qu'est fondé ce qu'on a dit de leur cruauté & de leur oubli. [Écoutez encore *Kolbe*, témoin oculaire (2): „ Il est vrai, dit-il, qu'elles „ les déposent leurs œufs sur le sable, mais il est certain qu'au Cap elles les font éclore, „ en les couvant comme les autres oiseaux. Le mâle & la femelle remplissent tour à „ tour ces fonctions; c'est ce que j'ai observé très-souvent. J'ai lu d'autres Ouvrages, où il „ est dit que les Autruches abandonnent leurs petits dès qu'ils sont hors de la coque. „ Ces Auteurs se trompent; leurs petits ne sauroient marcher que quelques jours après „ être éclos, & jusqu'à ce qu'ils soient en état de se procurer la nourriture nécessaire, le „ père & la mère leur apportent de l'herbe, & les gardent fort soigneusement de crainte „ qu'il ne leur arrive quelque mal. S'ils en perdent quelqu'un pendant ce tems-là, elles „ entrent dans des fureurs si grandes qu'il est dangereux de les approcher de trop près”.

REM. DU TRAD.]

(1) *Relat. d'Égypte*, p. 102.

(2) *Descript. du Cap*, T. III. p. 140.

pas aisé de les prendre, & quand ils sont grands ils devancent les chevaux les plus vîtes. *Xenophon* rapporte que *Cyrus* en ayant rencontré une grosse troupe sur le bord de l'Euphrate, détacha quelques-uns des meilleurs Cavaliers de son armée après elles, sans qu'il leur fût possible d'en attraper une seule. Quelques Auteurs disent, que quand on les poursuit trop vivement, elles enlèvent des pierres & les jettent en arriere avec leurs pieds avec beaucoup de force & d'adresse. Ces oiseaux ont les ailes fort courtes à proportion de leurs autres membres, elles ne leur servent en courant qu'à pousser leur corps pesant en avant, en battant leurs cuisses. Ils sont fort hauts, & surpassent en hauteur un homme à cheval, selon quelques Anciens (a). On dit communément qu'ils digerent le fer, le cuivre, d'autres métaux, des pierres & d'autres matieres aussi dures; il est vrai qu'on a trouvé de tout cela dans leur ventricule, mais il y a de l'apparence qu'ils les avalent, comme d'autres oiseaux avalent de petites pierres ou du sable pour broyer leur nourriture (*). Leur chair, défendue par la Loi de *Moyse* (b) au moins suivant la Version des Septante & la Vulgate, sent mauvais & est gluante, ce qui n'empêche pas que les Africains & les Arabes n'en mangent. Quand les habitans de Numidie en ont pris de petits, ils les élèvent, les engraisent, & les menent paître par troupes, & quand ils sont gras ils les tuent & les salent. Les Arabes ont coutume, avant que de leur couper la tête, de faire une ligature autour du cou, au-dessus de laquelle il s'amasse une espee d'huile ou de graisse, qui passe chez eux non seulement pour un excellent assaisonnement dans leurs mets au-lieu d'huile ou de beurre, mais encore pour un souverain remede pour les meurtrissures, les douleurs, les entorses & autres maux de cette nature. Nos Auteurs ajoutent, que l'Autruche n'a ni goût, ni odorat, ni ouïe, ni mémoire; si cela est vrai, il n'est pas difficile de rendre raison de l'étrange stupidité que l'on attribue communément à ces oiseaux, qui paroît en ce que lorsqu'ils sont en danger, ils se cachent la tête dans le sable, ou dans des broussailles, & s'y tiennent comme si leur corps étoit bien caché (c) (†). On assure même qu'ils se laissent prendre par un homme couvert de la peau d'une Autruche, & qui imite quelques-uns de leurs mouvemens (d). Nous ne fatiguerons pas le Lecteur

SECTION
I.
Description
Topographique
de l'Afrique.

(a) *Plin. Hist. Nat. L. X. Cap. 7.*

(b) *Lévit. XI. 16. Deut. XIV. 15.*

(c) *Claudian. in Eutrop.*

(d) *Plin. l. c. Strabo, L. XVI.*

(*) Quelques Auteurs disent qu'ils en vivent, qu'ils avalent tout au hazard, & le digerent jusqu'à du fer rouge (1). On rapporte, qu'on a trouvé dans le ventricule d'une Autruche, dont on fit la dissection à l'Académie Royale des Sciences de Paris, soixantedix liards, la plupart usés, rayés & consumés presque les trois quarts, apparemment par leur frottement mutuel (2), [*Kolbe* (3) assure qu'il a très-souvent examiné les matieres que les Autruches avoient rendues, & qu'il a toujours trouvé le fer ou les cailloux tels qu'elles les avoient avalés. REM. DU TRAD]

(†) C'est ce que *Claudian* a exprimé élégamment:

Stat lumine clauso
Ridendum revoluta caput; creditque latere,
Que non ipsa videt.

(1) *Les Afric. L. IX. Marmel, L. I. Ch. 23.*
Voy. aussi son Traducteur François, *Ramusio*,
Vol. I. p. 68. 72. 94.

(2) *Calmer, Dict. au mot Autruche.*

(3) *Kolbe, l. c.*

SECTION I. par la description de leurs plumes, qui sont si bien connues, & servent d'ornemens aux chapeaux, aux lits & aux dais. Tout ce que nous en dirons, c'est que leur couleur naturelle est le blanc & le noir dans les mâles, les femelles ont aussi du gris. Quant à celles qu'on apporte, qui sont rouges, bleues, jaunes &c. elles sont teintes; les Arabes les achètent des Africains dans leur état naturel, & ont le secret de les teindre en toutes sortes de couleurs pour les envoyer dans les Pays étrangers. On fait quelquefois des œufs d'Autruche des coupes pour boire, & d'autres meubles de table; si nous en croyons *Pierius*, quelques-uns en font des bonnets, avec lesquels ils s'imaginent qu'ils sont bien parés. Ceux que les plus vieilles Autruches pondent sont les plus grands, & les autres le sont à proportion; ils sont bons à manger; ceux qui se cassent dans la ponte, ce qui arrive assez souvent par la stupidité de l'animal, servent de nourriture aux petits, qui dévorent avidement les vers qui s'y engendrent, ou les autres insectes qui s'y rassemblent (a).

Autres Oiseaux.

Il y a une si prodigieuse quantité d'Aigles, de Vautours, de Faucons, de Hérons, de Pelicans & d'autres Oiseaux de proie en Afrique, qu'il faudroit un volume entier pour en faire la description.

Oiseaux extraordinaires.

Le plus remarquable de tous est l'Aigle, dont il y a sept especes, qui diffèrent des nôtres, non seulement pour la grandeur, car il y en a d'aussi grosses & même de plus grosses que les autruches (b), mais aussi pour la couleur, la figure, & par d'autres endroits, qui ne valent pas la peine d'en parler. Parmi les oiseaux extraordinaires & monstrueux, il y en a un qui a sur la tête une corne parallele à son bec, & à peu près de la même longueur, ce qui lui a fait donner le nom de *Rhinoceros*. D'ailleurs il ressemble à la Cicogne ou à la Grue; c'est un Oiseau de proie. Il y en a un autre moins grand avec deux cornes, auquel on a donné le nom de *Diable*, sans-doute que ce sont les Européens. Le dernier dont nous parlerons est celui que les naturels appellent l'Oiseau à quatre ailes, non qu'il en ait réellement autant, mais parcequ'il a une espece de seconde aile qui vient au bout des autres, & qui laisse une espece de vuide entre deux, desorte que quand il les déploie on diroit que chaque aile est double, ainsi il est très-aisé de s'y tromper, & de croire qu'il y en a quatre. C'est un Oiseau de proie, de la grosseur d'un Coq d'Inde, bien proportionné, avec une belle touffe sur la tête, un bec recourbé, & les pattes armées de fortes ongles. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on dit qu'il ne sort pour chercher sa proie que de nuit, ou le soir sur la brune, & néanmoins il en trouve assez pour être toujours gras & charnu, contre l'ordinaire des Oiseaux de proie; mais il est si farouche & vole si légèrement, que c'est avec beaucoup de difficulté que le plus habile tireur peut en approcher d'assez près pour pouvoir le tirer bien (c).

Oiseaux domestiques.

L'Afrique nous offrirait un plus vaste champ encore, si nous voulions entrer dans le détail, ou faire simplement l'énumération des Oiseaux domestiques, tels que Coqs, Poules, Coqs-d'Inde, Cignes, Oyes, Canards, Pigeons, &c. & de ceux qu'on apprivoise comme Perroquets, Caquetous, d'une grande beauté & de toutes sortes de couleurs (d). Dans le grand nombre de ces

(a) *Leo*, *Marmol*, *Cavazzi*, *Dapper*, &c.

(b) *Dapper* & al.

(c) *Labat*, T. III. p. 360. Vid. & *Dapper*, &c.

(d) *Leo Afric.* *Marmol*, *Ramses*, &c.

oisfeaux qui jafent, on dit que les verds font ceux qui apprennent le mieux à parler & à chanter, & qu'ils atrappent un plus grand nombre de mots & de tons différens, quoiqu'ils ayent communément la voix moins douce que les gris, les blancs, & ceux de plusieurs couleurs; parmi ces derniers il y en a de fort grands, dont la queue a bien deux ou trois pieds de long, & qui par le mélange & la variété des couleurs ne le cede gueres à celle du Paon. D'autres, non moins beaux, n'excedent pas la groffeur de nos moineaux, & ils font fi doux, fi dociles, & chantent fi bien, que les femmes, fur-tout celles de qualité, ne croient pas leur parure complete, si elles n'en tiennent un fur le doigt. Le Gibier & autres Oisfeaux bons à manger font en auffi grand nombre, & d'autant d'efpeces différentes, même ceux que l'on regarde comme particuliers à des Climats plus froids, au grand étonnement des Portugais & des autres Européens, & de leur propre aveu ils ne le cedent point pour le goût & la délicatelfe à ceux de l'Europe (a). Nous pourrons, en faisant le tour de ce vaste Continent, avoir occafion de parler de quelques-uns des plus remarquables de toutes ces efpeces, quand nous ferons la defcription des Pays où il s'en trouve le plus.

SECTION
I.
Description
Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

On parle encore d'autres animaux de l'ordre des monftres, tels font les Dragons, les Griphons, & autres animaux ailés, comme des Chauvefouvis d'une groffeur prodigieufe, des Ecureuils, des Serpens, des Poiffons volans, & de plusieurs autres auffi extraordinaires, dont il n'eft pas néceffaire de parler dans un Ouvrage de l'étendue de celui-ci. Dans un autre endroit nous avons touché quelque chofe des plus remarquables, & fur-tout du Serpent volant, & de l'oifeau qui s'en nourrit & qui le détruit. D'autres font ou trop fabuleux ou trop peu confidérables pour mériter au-delà d'une fimple indication. Nous avons parlé auffi de deux Amphibies très-dangereux, les Crocodiles & les Chevaux marins, qui infestent prefque toute l'Afrique jufqu'au Cap de Bonne-Efpérance, auffi-bien que l'Egypte & les Pays qui font dans le voisinage du Nil, & nous pourrons avoir occafion de parler des lieux qui en font le plus incommodés.

L'Afrique ne fourmille pas moins de Serpens redoutables de différentes efpeces, parmi lesquels il y en a d'une longueur & d'une groffeur fi prodigieufe, qu'on auroit de la peine à le croire, fi l'on n'en avoit pour garands un fi grand nombre de témoins oculaires, dont le rapport eft confirmé par des exemples analogues dans l'Hiftoire ancienne & moderne d'autres Pays; ces ferpens font fi rufés & fi dangereux, qu'ils fe tiennent fur les chemins parmi les buiffons, dans l'herbe, & même qu'ils montent fur les arbres pour s'élançer fur la proye, homme ou bête, qu'ils engloutiffent tout vifs. D'autres épient le moment de fe gliffer pendant la nuit dans les trous ou dans les coins des maifons, pour fe faifir de quelqu'un, ou de quelque animal domeftique; on dit qu'il y en a qui tuent de leur regard, comme le Basilic; d'autres par leur haleine empeftée; d'autres par leur morfure ou leur aiguillon, même par leur fimple attouchement; ils font fi venimeux, que les habitans ne connoiffent pas d'autre moyen de fe sauver la vie, que par la prompte amputation de la partie infectée (b) (*).

(a) Les Indes.

(b) Les Affric. Marabol, Daffer, Libat, &c.

(*) De cette efpece dangereufe font ces ferpens, qui font gros au milieu du corps, & qui

SECTION

I.

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

*Viperes &
petits Ser-
pens, In-
sectes.*

Outre ces Serpens monstrueux, il y en a une multitude d'autres de différentes especes, dont la figure, la couleur & les qualités varient, mais tous venimeux, quoique pas également. La Vipere en particulier est un des plus petits parmi les reptiles, elle est bien tachetée depuis la tête jusqu'à la queue, mais sa morsure n'en est pas moins mortelle & incurable. Malheureusement la plupart des Africains, Chrétiens, Mahométans, & Paiens, retiennent encore un étrange reste de leur ancienne superstition idolâtre; ils croient qu'il est très-dangereux, & quelques-uns que c'est un grand crime de tuer ces animaux, en sorte qu'ils les laissent vivre, & qu'ils se multiplient à un tel point que les hayes, les chemins, les champs, l'herbe en sont remplis, & que les Voyageurs ne peuvent presque point faire un pas sans courir risque de la vie, d'autant plus qu'ils sont la plupart nus pieds & sans chaussure. Mais outre ces animaux de l'ordre des Serpens, il y a une quantité prodigieuse d'autres Insectes venimeux, qui hantent les chemins, les champs & les maisons mêmes, dont les uns sont volans, & les autres reptiles. De cette dernière espece sont les Scorpions, dont la piquure passe pour incurable, & en quelques endroits donne la mort sur le champ, de sorte qu'il en coûte tous les ans la vie à des milliers de personnes (a). Il y en a de cet ordre tant en Afrique qu'en quelques endroits des Indes, qui ont des ailes, & qui sont par cette raison d'autant plus dangereux. Il y a outre cela nombre d'autres Insectes plus petits, qui sont fort misérables, les uns aux yeux, d'autres à d'autres parties du corps, sur-tout aux doigts des mains & des pieds; ils y laissent ou le poison de leur aiguillon, ou quelques-uns de leurs œufs sous les ongles, qui engendrent des vers, & ces vers doivent être tirés adroitement, parcequ'ils sont très-minces & se rompent aisément; car s'il en reste la moindre chose, elle cause les douleurs les plus vives, qui finissent par la gangrene & la mort. Ces Insectes & plusieurs autres sont communs en Afrique, & s'engendrent dans les eaux croupissantes, dans les lacs, les marais, qui sont inondés par les grandes pluies d'une saison, & desséchés par les excessives chaleurs de l'autre; en sorte qu'il n'y a gueres aucun Royaume ou Canton qui ne soit infecté de cette pernicieuse vermine, d'une ou d'autre sorte (b). Il y en a une espece qu'on appelle *Dubb*, qui pour la figure &

(a) *Ramusio*, p. 9. 75. &c. *Dapper*, *Labat*. (b) Les mêmes.

qui vont en diminuant vers la tête & la queue, qui infestent le Mont Atlas, le Biledulgerid, Zahara & d'autres lieux d'Afrique (1). Non seulement ils guettent soigneusement leur proie, mais ils la saisissent vîtement & la tiennent ferme en s'entortillant tout autour; mais quand ils l'ont dévorée, soit homme, brebis, pourceau, cerf, vache ou quelque autre gros animal, ils ont l'estomac si chargé qu'ils ont de la peine à se remuer, bien moins peuvent-ils se défendre qu'après qu'ils sont soulagés de ce poids, ce qui n'arrive qu'au bout de quelques jours; parceque la digestion se fait lentement chez eux, qu'ils transpirent peu ou point, & que les autres évacuations sont rares & peu de chose (2).

Ils passent pour les plus dangereux, sur-tout parceque non seulement le moindre coup de leurs dents, mais que l'attouchement seul de leur corps, fait pourrir peu à peu la chair, qui, dit-on, se dissout de dessus les os, comme le savon dans l'eau chaude, avec des douleurs cuisantes, & cette corruption fait horreur à ceux mêmes qui ont le malheur d'y être exposés, & finit par la mort.

(1) *Ramusio*, P. VIII, p. 94. *Dapper*, *Davity*, *Ludolf*, L. I. C. 12. (2) *Ramusio*, l. c.

& la qualité ressemble à la Tarentule, mais qui est beaucoup plus grosse que les tarentules d'Italie & d'autres Pays de l'Europé, & par conséquent bien plus pernicieuse ; car si cet animal peut percer de son aiguillon la double femelle du foulier d'un Paysan, avec quelle force ne doit-il pas percer le pied d'un Africain ; d'autant plus qu'ils sont, dit-on, de la longueur du bras, & ont quatre pouces de diametre, & qu'ils sont si forts, que quand ils ont le devant du corps dans un trou, quoique le reste soit dehors, il n'y a pas d'homme qui puisse les en tirer sans élargir le trou. Comme d'autres animaux de l'ordre des serpens, ils se remuent pendant plusieurs jours après qu'on leur a coupé la tête, & même taillé leur corps en plusieurs pieces. Quelques Auteurs ajoutent qu'ils ne boivent jamais, & qu'ils meurent aussitôt qu'on leur jette de l'eau dans la gueule. Les Libiens & les Africains des lieux où ces Insectes abondent, ne se font point de peine de les faire griller & de les manger, & trouvent que c'est un mets délicat (a).

SECTION
I.
Description Topographique
de l'Afri-
que.

Le Cameleon ou petit Lion, ainsi nommé parcequ'il fait sa proie des petits animaux, comme le véritable Lion des grands, est un Reptile qui fourmille par toute l'Afrique. Il ressemble à un Lézard ordinaire, mais il a la tête plus élevée, & assez semblable à un Belier qui baïsse les cornes. Sa queue a environ un empan de long, & il a les pieds comme ceux du singe, ce qui fait qu'il peut non seulement marcher fort vite quoique de mauvaise grace, mais grimper sur les plus petites branches des arbres & s'y attacher, ou s'y suspendre par la queue pour attrapper sa proie, qui n'est ni l'air, ni le vent, ni les rayons du Soleil, comme l'ont prétendu les Anciens, & comme on le croit communément ; il se nourrit d'insectes qui volent ou qui rampent, qu'il tire dans sa large gueule à l'aide d'une langue qui a trois ou quatre pouces de long, qu'il lance hors d'une espee d'étui avec une vitesse incroyable, sans jamais manquer son coup, & il avale aussitôt ce qu'il a pris. Par cette raison il fréquente principalement les bois, les hayes, & les autres lieux où la verdure attire les insectes. Il ne boit jamais, & n'a ni vessie, ni conduit urinal. Il a la peau douce, & de couleur grise, quoi qu'on en ait dit, & il la conserve jusqu'à sa mort (*). La peau du dos est dure & écaillée, un peu

Le Cameleon.

(a) *Ramusio, Dapper, Davity, Pigafetta, Purchas, Marmol, L. I. Ch. 23.*

(*) On croit communément, que les yeux, la tête, le corps & la queue de cet animal changent de couleur, & prennent celle de l'objet le plus voisin, à la réserve du blanc & du rouge (1). Mais le savant *Pancirole Romain* assure dans l'anatomie de cet animal, qu'il est toujours gris ou de couleur de cendres, quelque changement qu'on y remarque, qui n'est causé par la proximité d'aucun objet, mais par le mouvement du cœur, qui vient de la chaleur, du froid, ou du mouvement intérieur du sang, dont il a aussi peu dans les veines que de chair sur les os. C'est ce qui a fait croire à d'autres que le changement vient de ce que son corps plat & décharné est transparent, ce qui fait que les couleurs des objets qui sont de l'autre côté se peignent au travers (2). Les Arabes, toujours amis du merveilleux, racontent d'autres singularités de ce petit animal, que personne n'a jamais pu appercevoir. Ils disent en particulier qu'il est tellement ennemi de tous les serpens, qu'aussitôt qu'il en apperceoit quelqu'un, il gagne d'abord un arbre, arbrisseau ou quelque autre endroit élevé, s'il peut en trouver, se place perpendiculairement sur la tête de son ennemi, & fait couler de sa gueule une espee de salive venimeuse, qui n'a pas plus tôt atteint quelque endroit de la tête du serpent, qu'il en meurt sur le champ (3).

(1) *Plin. Solin, C. 33. Theophrast. de Anim.*

lat. d'Afriq. L. I. Ch. 6. Sect. 2. *Purchas L. VI.*

(2) *Belon, Les Afric. L. IX. Marmol L. I. Ch. 23.*

Ch. I. § 3.

Ramusio vol. I. p. 94. Davity, Dapper, La Croix Le-

(3) Les mêmes.

SECTION.

I.

*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

piquante au milieu. Il a les yeux ronds & vifs, mais sans paupieres, & il peut les tourner sur deux objets opposés, comme l'un en haut & l'autre en bas, regarder de l'un en devant & de l'autre en arriere; l'un & l'autre quétent toujours la proye, qui sont généralement des mouches, des vers, des chenilles, des sauterelles & autres pareils insectes, qui s'attachent si fort à sa langue glutineuse, qu'ils ne peuvent s'en dégager (a). Outre ces insectes, on dit qu'on a trouvé dans son ventricule des graines de limons, de citrons & d'autres fruits, de la farine de Manioc, & de la graine d'autres herbes bonnes à manger, desorte qu'il ne manque pas de nourriture plus solide que l'air ou les rayons du Soleil (b). Les Africains le regardent comme un animal fort dangereux, à cause de sa bave pernicieuse, & de si mauvais augure, que s'ils en apperçoivent ou en rencontrent un, ils en concluent que quelqu'un de leurs amis absens est mort, ou qu'il mourra bientôt quelqu'un des leurs, ou qu'il leur arrivera quelque autre malheur (c).

Fourmis.

Parmi les Insectes d'Afrique il faut mettre au nombre des plus fâcheux les Fourmis, dont il y a tant de sortes, & en si grande quantité, que ces animaux ruinent non seulement les fruits de la terre, mais font même périr les hommes & les bêtes dans une seule nuit; & ils seroient sans-doute plus nuisibles encore aux habitans, s'ils n'étoient pas heureusement détruits par un nombre proportionné de singes, qui les cherchent par-tout & les dévorent. Mais nous parlerons plus amplement ailleurs de cette playe & de plusieurs autres, qui affligent la plus grande partie de ce grand Continent, & sur-tout de celle des Sauterelles, qui ne manquent gueres de ravager tous les ans quelques Provinces.

*Canots.
Pisale.*

De tous les Monstres de tout ordre qui ont rendu l'Afrique célèbre, & que nous croyons avec le gros des Savans qui ne méritent pas qu'on en parle, (*) bien moins qu'on en réfute l'existence, nous nous bornerons à la description.

(a) *Leo Afric. Marmol, Ramusio, Dapper.* (b) *Cayazzi Congo L. I. C. 9.*
La Croix. (c) *Dapper, & al.*

(*) On ne doit pas entendre ce que nous disons ici, comme si nous rejettions absolument tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit sur ce sujet, mais uniquement que nous croyons qu'il s'agit d'une chose trop incertaine pour être discutée dans un Ouvrage de l'étendue du nôtre. Qu'il y a eu, & qu'il y' aura tant que le Monde subsistera, une grande variété de productions de l'ordre de celles qu'on appelle Monstres, c'est ce qu'aucun homme sensé ne contestera, bien-que jusques à présent on n'en ait pas expliqué la maniere d'une façon satisfaisante.

Faisons une autre remarque sur ce sujet, c'est qu'on peut mettre mal-à-propos dans cette classe différentes créatures, uniquement parcequ'on les voit rarement, & qu'il n'y a peut-être qu'une seule personne qui en ait vu quelqu'une; au-lieu que si l'on faisoit des recherches plus exactes, on en trouveroit peut-être un assez grand nombre pour former une espece particuiere. Nous mettons dans cette classe les Pongas, ou Singes gigantesques, dont parle *Purchas* (1), sur l'autorité de *Battel*; ils ressemblent en tout à l'homme, si l'on en excepte leurs pieds & leur grandeur extraordinaire, à quoi l'on peut ajouter leur extrême férocité, par où ils ressemblent aux singes. Ils n'ont point de poil au visage, à la tête, aux oreilles & aux mains, & toutes les parties ressemblent à celles de l'homme; ils ont les yeux enfoncés, & des sourcils épais, le corps couvert de poil, qui n'est point épais, & d'une couleur tançe. les jambes de même, mais sans gras; ils ont les mains sur la nuque du cou, quand ils marchent. Ils couchent sur des arbres, se bati-

tissent:

(1) *Purchas Relat. L. VI, Ch. 3, § 6.*

scription d'un très-curieux & très-célebre, si on doit même encore le mettre dans cette classe, que les Grecs ont appellé *Cunocéphalus*, parcequ'il a une tête de chien, quoique d'ailleurs il ressemble à un Singe ou Babouin, mais il est plus grand & plus fort. Mais ce qu'il a de particulièrement remarquable, c'est qu'on a observé qu'il urine douze fois par jour & autant de fois la nuit, dans le tems des Équinoxes, & à des heures réglées (a); & l'on dit que c'est ce qui a donné aux Prêtres Egyptiens la premiere idée de leur Clepsydre ou Horloge d'eau, qui étoit justement d'une heure, si même cela n'a pas donné lieu à la division du jour naturel en vingt-quatre heures; on sait qu' auparavant il étoit partagé en veilles du jour & de la nuit, chacune de deux ou trois heures. On attribue l'invention des Clepsydras d'eau à *Ctesiphon* d'Alexandrie, mais on y a substitué dans la suite ceux de sable, qui sont plus sûrs & plus commodes. Et en mémoire de ce qui a donné lieu à cette invention, les Anciens avoient la figure du Cunocéphale peinte ou gravée sur leurs Clepsydras (b).

SECTION
1.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

L'Afrique étant environnée presque entierement de la Mer, puisqu'elle ne tient à l'Asie que par l'Isthme étroit de Suez, comme on l'a dit, & ayant d'ailleurs beaucoup de grands Lacs & de Rivieres considérables, doit naturellement avoir une grande abondance de toutes sortes de Poissons de Mer & d'Eau douce. Le malheur est que les derniers ne sont pas de grand usage; les Lacs & autres réservoirs d'eau un peu étendus se dessèchent souvent dans l'Eté par les excessives chaleurs, ce qui fait périr le poisson & infecte ensuite l'air quand il se corrompt; ceux où il reste encore assez d'eau pour entretenir le poisson en vie, lui communiquent la même infection, qui passe aux pauvres gens que la nécessité oblige de s'en nourrir. Plusieurs même des plus belles Rivieres sont, par l'indolence des habitans, tellement couvertes par les arbres qui sont sur les deux bords, dont les branches s'entrelacent, que durant plusieurs lieues les rayons du Soleil n'y peuvent pénétrer, ni l'air ne peut se rafraîchir par le vent, ce qui fait que le poisson qui s'y trouve encore n'est pas moins malsain & nuisible à ceux qui en mangent (c). Un autre inconvénient encore, c'est le grand nombre de Crocodiles, de Chevaux Marins, & d'autres Amphibies semblables, qui donnent la chaf-

*Abondance
de Poissons.*

(a) *Flor. Plin. &c.*

(c) *Davity, Dapper, &c.*

(b) *Vid. Kircher Mechan. Ægypt.*

tissent de quoi se mettre à l'abri de la pluie, se nourrissent principalement des fruits qu'ils trouvent dans les Bois, & ne mangent point de chair. Ils sont si farouches & si agiles que les Naturels ne peuvent les attrapper; d'ailleurs ils sont si forts, que quand on en prend, dix hommes ne peuvent s'en rendre maîtres; avec cela ils sont si stupides, que quoiqu'ils aiment beaucoup à se chauffer au feu que les Voyageurs sont obligés d'allumer dans les Bois & dans les Déserts, pour écarter les Bêtes sauvages, les serpens, & autres animaux nuisibles, en sorte qu'ils s'y rendent d'abord que les Voyageurs sont éloignés; il n'y en a cependant aucun qui ait l'avisement d'y mettre du bois pour l'entretenir, mais ils se retirent quand il est éteint. Si l'on eût pris un de ces *Porgus*, & qu'on l'eût transporté en Europe, on l'auroit qualifié de Monstre, comme l'on a fait à un que quelques Matelots ont trouvé noyé, que la mer avoit jetté sur les côtes (2). Il est néanmoins évident que puisqu'il y en a de grandes troupes, & qu'ils tuent & emportent beaucoup de Negres, ce sont des especes de Singes d'une taille gigantesque, qui tiennent plus de la figure humaine que les autres.

(2) *Vid. Ramusio Vol. I. p. 114.*

SECTION

I.

Description Topographique de l'Afrique.

chasse au poisson, & en font un terrible dégat. Avec tout cela, il ne laisse pas d'y en avoir une si grande quantité, qu'en bien des Cantons c'est la nourriture ordinaire des habitans; il y en a qu'ils font sécher, & dont ils se servent en guise de pain, comme nous le verrons dans la suite.

On en trouve encore plus & de plus d'especes sur les côtes orientales & occidentales, où l'on en fait un grand commerce; d'ailleurs il y a sur les côtes occidentales quelques Pêcheries de Perles, dont nous aurons occasion de parler en leur lieu, & l'on y pêche le Zimbis, petit poisson à coquille, dont la coquille est la seule monnoye qui a cours, les unes & l'autre rapportant un revenu considérable aux propriétaires. Les Portugais ont non seulement établi plusieurs autres pêches de grands & de petits poissons, mais ils ont appris aux Naturels, jusqu'alors trop orgueilleux, & trop indolens pour cette espece de servitude, à imiter leur exemple, & à mettre à profit les avantages que leur situation & le voisinage de l'Océan leur offrent si libéralement (a).

Nous ne finirions point si nous voulions seulement faire l'énumération de toutes les sortes de Poissons que l'on trouve dans cette prodigieuse étendue de Mer, & indiquer les différentes manieres de pêcher de ces Peuples maritimes; nous réservant de parler des principales en leur lieu, nous nous bornerons ici à une ou deux des pêches les plus curieuses, qui sont particulieres à la côte occidentale, & auxquelles les Etrangers s'appliquent comme les Naturels.

Description du Requin ou Chien de Mer.

La premiere est celle du *Tuberon*, ainsi que l'appellent les Espagnols, ou *Pescocane*, comme le nomment mieux les Italiens, c'est-à-dire, Chien de Mer, à cause qu'il ressemble à un Chien; il est encore plus connu dans les Mers de l'Amérique sous le nom de *Requin* ou *Requiem*. Il y en a qui ont vingt-cinq pieds de long, & quatre de diametre; ils sont extrêmement voraces, hardis & forts, & ont la gueule large, les mâchoires armées d'une triple rangée de dents aigues, plattes & triangulaires, qui sont toutes si serrées & si fermes que rien ne peut leur résister, desorte qu'ils emportent d'un coup la cuisse à un homme, & l'englobent même tout entier, aussi-bien qu'un cheval; il y a donc de l'apparence qu'ils auroient dévoré il y a longtems la plus grande partie des autres poissons, si la Providence n'avoit mis une espece de frein à leur voracité, par la difficulté qu'ils ont par la pesanteur de leur corps, & la disposition de leur gueule, à avaler leur proie (*).

C'est

(a) *Leo Afric. Marmol, Linschot. Dapper, Labat, Pigafet.*

(*) Un des obstacles qu'il trouve à saisir sa proie, c'est que sa gueule est éloignée presque d'un pied de l'extrémité du museau, desorte que sa voracité ne sert qu'à éloigner sa proie qu'il pousse devant lui; il est obligé de se tourner sur le côté pour la saisir. Quelques Auteurs ont cru qu'il se tourne sur le dos, mais dans cette position il lui seroit aussi difficile d'avalier, que lorsqu'il nage sur le ventre. Un autre obstacle qui le retarde dans la poursuite de sa proie, c'est la roideur & l'inflexibilité de ses vertebres, ce qui fait qu'il a de la peine à se tourner, & donne aux autres poissons le tems de lui échapper. A quoi l'on peut ajouter, en troisieme lieu, que son extrême avidité lui fait avaler sans distinction tout ce qu'il trouve en son chemin. On le voit ordinairement nager autour des Vaisseaux & les suivre, guettant tout ce qu'on jette ou ce qui tombe dans la mer, hommes, bêtes, balles de laine ou de toile, & jusqu'à des outils de bois & de fer, il avale tout avec la même voracité, car on a trouvé de tout cela dans son ventricule; non à la vérité.

C'est principalement ce qui oblige les Africains & les Européens qui fréquentent ces Côtes à être si ardens, & à essuyer tant de fatigues & de dangers pour les détruire, car ils n'en peuvent rien tirer qui soit d'usage, à moins que ce ne soit la peau; car pour la chair elle est si coriace, si dure, de si mauvais goût & de si difficile digestion, qu'il n'y a que quelques Maures & des Espagnols affamés qui se hazardent d'en manger, & encore ne prennent-ils que le ventre. Les Maures, qui sont ordinairement excellens nageurs, prétendent qu'ils n'en ont rien à craindre tant qu'ils sont dans l'eau, mais seulement lorsqu'ils rentrent dans leurs canots, ou qu'ils veulent gagner le bord; ils ont une maniere générale de les tuer, qui est de plonger sous eux quand ils les voient poursuivre quelque proie, & de leur ouvrir le ventre. Et comme ces animaux fourmillent non seulement sur la Côte, mais qu'ils remontent même assez loin les grandes Rivieres afin de poursuivre leur proie, ce qu'ils font avec tant d'ardeur & de vitesse, qu'ils s'élancent quelquefois sur le rivage, les Negres ne manquent pas d'en faire un grand massacre tous les ans par-tout où ils les trouvent. Mais les Européens se font un grand plaisir de les prendre avec des crochets, & s'exposent au plus grand danger pour l'amusement que cela leur procure (a).

Ils ont ordinairement un gros croc de fer, qui est attaché à une forte chaîne de cinq ou six pieds de long, dont le bout est lié à une bonne corde; l'amorce dont on se sert est une grosse piece de bœuf ou de lard. Quand le vorace Requim est affamé il abrege le plaisir, en avalant l'amorce avec avidité; s'il n'a pas grand faim, il allonge le divertissement par les fréquentes attaques qu'il y donne, avançant & reculant; quelquefois il nage à quelque distance tout autour, il va & vient comme s'il balançoit & avoit peur d'y donner, jusqu'à ce qu'enfin son avidité le porte à se jeter sur ce friand morceau, & à l'engloutir tout d'un coup. Aussitôt qu'il se sent pris, il fait des mouvemens terribles, & tâche de se dégager en mordant la chaîne, & ensuite en rongant la corde à laquelle elle tient. Trouvant que ses efforts sont inutiles, il essaye de dégorger l'hameçon, & fait quelquefois de si violens efforts, comme s'il vouloit faire tourner son estomac pour s'en dégager, quelquefois aussi en donnant des coups contre le Vaisseau; quand enfin ses forces sont épuisées, les Matelots le tirent plus près, & lui mettent la tête hors de l'eau, & à l'aide d'une corde qu'on fait passer tout autour ils l'élevent assez haut à la faveur d'un nœud coulant, pour assujettir le bas du corps, après quoi ils le tirent dans le Vaisseau, où on l'assomme, ou sur le rivage.

On assure que les femelles sont plus à craindre & plus dangereuses que les mâles, sur-tout dans le tems qu'elles frayent, ou qu'elles ont des petits, qu'el-

(a) *Labat*, Vol. I. p. 348. *Cavazzi*, Congo-L. X. Ch. 10.

vérité digéré, comme quelques-uns se le sont imaginé, mais rongé seulement plus ou moins selon la qualité & selon le tems que cela y avoit séjourné. Ensorte qu'il est en effet souvent la dupe de sa voracité, en avalant bien des fois une nourriture imaginaire, tandis qu'il laisse échapper celle qui lui seroit utile (1).

(1) *Labat*, *Relat. de l'Afrique Occid.* T. I. p. 348. *Cavazzi*, ap. *can. D. Script. de Congo*, L. I. Ch. 10. L. V. p. 282.

SECTION

I.

Description Topographique de l'Afrique.

qu'elles portent avec elles dans quelque poche; desorte que quand on en a pris & tué quelqu'une, le premier soin des Pêcheurs est de chercher les jeunes, si elles en ont, parcequ'ils passent pour un morceau délicat, mais ils les font dégorger en les mettant pendant trois ou quatre jours dans de l'eau salée, sans quoi leur chair seroit dangereuse, & causeroit des maux fâcheux; la même chose arriveroit si elle n'étoit pas bien préparée (*).

Description du Manati.

Un autre Poisson singulier de l'Afrique, dont nous parlerons, est celui que les Espagnols appellent *Manati*, parcequ'il semble avoir comme deux mains, dont la femelle se sert pour porter ses petits, & pour les approcher de ses mammelles. Les François le nomment *Lamentin*, vraisemblablement à cause de quelque cri douloureux qu'il fait quand il est en danger; peut-être que le nom le plus convenable seroit celui de Vache marine, à cause qu'il ressemble à quelques égards à une vache. Il est d'une grandeur & d'une grosseur extraordinaires, il a ordinairement dixhuit pieds de long, & quatre ou cinq de diametre. Il est rond depuis la tête jusqu'au nombril, d'où il s'applatit par degrés jusqu'à la queue. Sa tête est grosse, sa gueule fort large avec de grosses levres, & quelques poils longs & rudes. Il a les yeux petits & sans feu, & la vue foible, mais l'ouïe si subtile qu'il s'allarme au moindre bruit; il est fort timide, comme tous les autres poissons qui sont sans dents & sans défense, car il n'en a d'autre que ses deux nageoires, qui ressemblent à des mains, sur lesquelles la femelle porte ses petits (†). Ces nageoires sont placées près des oreilles, & sont plus larges à l'extrémité qu'à l'endroit de leur insertion; elles sont séparées par une espèce de cartilage, comme celles d'autres poissons; elles ne peuvent leur être d'aucun usage à terre, bien moins servir à supporter & à traîner un corps aussi pesant que le leur.

Comment les Africains les prennent.

Les Africains sont fort adroits & pressés à prendre ce poisson. Les harpons avec lesquels ils les dardent, aussi-bien que les autres gros poissons, sont de fer, ayant environ sept ou huit pouces de long, & ils sont fort pointus; à l'autre bout il y a un trou ou un anneau, où ils passent une corde de

(*) Notre Auteur ajoute une particularité touchant cet animal vorace, nous ignorons sur quelle autorité; c'est que sa cervelle séchée devient aussi dure qu'une pierre, & que les Anglois prétendent que rapée dans du vin blanc, elle soulage beaucoup les femmes en travail (1).

(†) Les Voyageurs n'ont pas peu contribué à donner cours à cette absurde opinion, que le Lamentin a des mains, ils n'ont pas même fait difficulté de lui attribuer des bras & des jambes; les Peintres & les Graveurs n'ont pas manqué de le représenter avec des mains, ce qui l'a fait mettre au nombre des Amphibies qui vivent sur terre & dans l'eau. Tandis que si nous en croyons les personnes qui en ont vu beaucoup dans le Niger, dans la Riviere de Gambie & dans les autres Rivieres d'Afrique, ils n'ont que les deux nageoires dont nous avons parlé, qui ne servent à d'autre usage aux femelles qu'à porter leurs petits, & à les approcher de leurs mammelles, ainsi il est aisé de concevoir qu'il est impossible qu'il aille à terre, puisque ces foibles appuis devroient supporter & remuer un corps qui pese ordinairement entre quatorze & quinze-cens livres. Mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est que si le Lamentin se trouve engagé dans quelque anse d'où il ne puisse sortir avec le reflux, il demeure à terre ou sur le sable, sans pouvoir avancer ni reculer, & est tué par les habitans, ou périt où il se trouve (2).

(1) *Labat*, T. I. vers la fin.

(2) *Idem* ibid. p. 339.

de la longueur de dix ou douze brasses, au bout de laquelle ils attachent un morceau de bois qui flotte sur l'eau. Le reste de la pêche se fait comme celle de la Baleine, à la réserve que les Maures tâchent d'approcher du Lamentin pour le darder une seconde fois, afin de lui faire perdre plutôt son sang; aussitôt qu'il est mort ils le tirent dans leurs canots, où ils l'y attachent avec une corde & le traînent à terre.

La chair a un goût excellent, & est meilleure que celle du Thon de la Méditerranée ou de l'Esturgeon d'Angleterre, sur-tout depuis le milieu des côtes jusqu'au ventre; mais le meilleur morceau & le plus délicat c'est celui qui est proche des mammelles, que la femelle porte sous ses nageoires. Cet animal a outre cela le long du dos du gras qui a quatre ou cinq pouces d'épaisseur, qui ressemble à du lard; on le fait fondre avec la panne, & on en fait d'excellent beurre, qui n'est pas sujet à devenir rance. La peau est assez épaisse pour être tannée, & les pauvres gens s'en servent pour faire des semelles sans qu'elle le soit. Comme la femelle n'a que deux tetons & deux nageoires pour soutenir ses petits, dont il y a ordinairement un mâle & l'autre femelle, il y a lieu de croire qu'elle n'en a pas davantage, car on n'en prend jamais qui en ayent plus, elles ne les gardent même que jusques à ce qu'ils puissent se passer de tetter, & chercher leur nourriture. On jugeroit donc que ces animaux ne devoient pas multiplier beaucoup; cependant, en considérant la terrible boucherie qu'en font les Maures, & le grand nombre que dévorent les Requims, les Crocodiles, les Chevaux Marins & autres grands Poissons de proie, qui sont toujours à leurs trousses, & qui en détruisent plus que les Maures, on ne peut que supposer au moins que les femelles réparent ces pertes par leur fertilité, & qu'elles font des petits dix ou douze fois par an; mais nous ne pouvons parler à cet égard que par conjecture (a) (*).

Il y a plusieurs Pêcheries de Perles sur les côtes orientales & occidentales, sur-tout sur les premières, dont les plus considérables sont autour de quelques petites Isles qui sont vis-à-vis du Royaume de Sofala; malheureusement les Pêcheurs n'ont pas l'esprit de mettre les huitres au Soleil pour les faire ouvrir, comme l'on fait aux Indes; au-lieu de cela ils les mettent sur des charbons, ce qui fait que les perles qu'ils trouvent, tant grandes que petites, contractent une certaine rouille sombre qui leur fait perdre leur lustre naturel, aussi-bien que leur prix, & aux pauvres Pêcheurs leur gain, vu la petite part que leur en font les propriétaires de ces Pêcheries, & la peine qu'ils ont & le danger qu'ils courent en plongeant pour les chercher. Les femmes comme les hommes s'occupent à ce rude travail, parcequ'elles nagent & plongent aussi bien qu'eux. Ils sont obligés d'aller sous l'eau à dix,

&

(a) Labat, l. c. p. 338.

(*) On dit qu'on trouve ordinairement trois ou quatre petites pierres blanches dans la tête du Lamentin, auxquelles les Naturels attribuent de grandes vertus, quand on les prend en poudre dans quelque liqueur, entre autres qu'elles font un bon émétique, & un remède efficace contre les coliques néphrétiques; elles guérissent encore de la gravelle & de la pierre. Ils se servent aussi des os calcinés contre les hémorroïdes & les hémorragies (1).

(1) Labat, ubi sup. p. 342.

SECTION
I.
Description
Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

La Chair
est excel-
lente.

Pêcheries
de Perles.

SECTION

I.

Description
Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

& vingt brasses, & même souvent davantage; ils ont un poids attaché à la jambe ou au pied pour descendre à fond, un panier au cou, dans lequel ils mettent les huitres, & autres coquillages, qu'ils amassent; mais ils sont souvent obligés de donner à ceux qui sont dans les bateaux un signal en tirant une corde, pour qu'on les retire afin de reprendre haleine. Ils pêchent de la même manière tous les autres coquillages, tant ceux qui servent à la nourriture, que ceux dont ils se parent, sur-tout le Zimbis, qui passe pour monnoye courante parmi eux, & quelques autres especes estimées pour leur beauté, ou pour quelque vertu prétendue qu'ils leur attribuent superstitieusement (a).

Ambre-
gris.

Les Côtes orientales & occidentales abondent en Ambregris, & les Naturels en font un grand commerce avec les Européens & les autres Nations. On en trouve beaucoup & des morceaux d'une grosseur & d'un poids considérable, sur-tout le long des Côtes orientales, & particulièrement sur celles de Sofala & de Mozambique; les habitans le méprisoient autrefois, n'étant selon leur opinion que des excréments de Baleine, que le vent & les vagues jettoient sur les côtes (b); mais ayant appris depuis le cas qu'on en faisoit en d'autres Pays, l'avarice leur inspira une extrême jalousie, desorte que n'osant se fier les uns aux autres pour faire cet avantageux commerce, ils se sont avisés de rompre les gros morceaux qu'ils en trouvent en petites pieces, pour que chacun en ait sa part, & puisse en trafiquer; & il faut avouer qu'ils n'ont pas tort de se défier les uns des autres, sachant bien qu'ils sont tous des trompeurs. Il ne faut pas même être surpris qu'ils ignorassent le prix de l'Ambregris avant que les Européens le leur eussent fait connoître, puisque les Japonois bien plus raffinés étoient dans la même opinion, comme nous l'avons vu, avant l'arrivée des Portugais (c). Mais nous trouverons d'autres exemples de cette nature dans le cours de l'Histoire d'Afrique. Nous ajouterons seulement, que si l'on pouvoit engager les habitans à apporter l'Ambregris en masse, telle que la Mer le jette sur les côtes, il y a de l'apparence que les morceaux surpasseroient en grosseur tous ceux dont nous avons eu occasion de parler.

Il n'est presque pas nécessaire de dire qu'il y en a de deux sortes, qui se trouvent en grande quantité en Afrique, l'un qui est de couleur de gris de cendre, dont l'odeur est admirable, & qui est aussi de beaucoup le plus cher. L'autre est d'un brun obscur, dur & sans odeur, à moins qu'on ne l'échauffe en le frottant, & alors il a une odeur forte, plus désagréable que propre à réjouir (*). Mais le premier est le plus précieux & le plus estimé, & a-
près

(a) Ramusio, Pigafet, Dapper, &c. vazzis, &c.

(b) Ramusio, Vol. I. p. 313. Labat, Ca. (c) Voy. Hist. Univ. T. XX.

(*) Ce dernier, qui quand il est échauffé a la qualité d'attirer des paillettes & d'autres matieres légères, est appelé à cause de cela *Karabée* par les Persans & par les Arabes. Les Latins le nomment *Succinum*, & comme il est suffisamment connu par cette qualité & par d'autres, il seroit inutile d'en parler plus au long; nous remarquerons seulement, que quand il tire sur le blanc ou sur le jaune, on l'appelle *Ludæum*, parcequ'il jette quantité d'étincelles avec une espece de craquement quand on le frotte avec quelque grosse étoffe; lorsqu'il est d'une couleur plus obscure on lui donne le nom de *Fissaspbalum*, parce qu'il ressemble à la Momie d'Arabie (1).

(1) Labat, T. I. p. 310. Ramusio, Dapper, Davity &c.

près les Diamans & la Poudre d'or, c'est la plus riche marchandise qu'on tire d'Afrique: la Mer en jette, sur-tout quand il a fait de violentes tempêtes, une grande quantité sur les côtes orientales, & en particulier sur les petites Isles qui sont voisines de celles de Madagascar, aussi-bien que sur les côtes de Quiloa, de Sofala & de Mozambique, mais on en trouve fort peu en-deçà du Cap de Bonne-Espérance. Les Naturels, après avoir été instruits du prix de cette drogue, s'y sont pris tant ici qu'aux Indes de différentes manières pour la trouver; car auparavant ils ne s'en servoient que pour calfater leurs canots.

SECTION
1.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.*

Soit qu'il soit sur le sable, soit qu'il en soit couvert, les uns le trouvent en faisant sortir des cochons, qui en sont fort avides, & qui le découvrent de loin à l'odeur. D'autres par la grande quantité d'oiseaux de toute sorte qui s'y assemblent par la même raison, car en général tous les oiseaux le recherchent avidement comme un aliment délicieux. D'autres, sur-tout sur les côtes de Mozambique & de Madagascar, le découvrent par le moyen de certains gros poissons, qui l'aiment beaucoup, mais qui en meurent aussitôt qu'ils en ont mangé, & que l'on voit flotter sur le dos (a). Aussitôt que l'on aperçoit quelqu'un de ces indices ou tel autre, les habitans viennent en foule sur le rivage, & le partagent entre eux par morceaux; car jusqu'à présent on n'a pu leur persuader par aucune raison de l'apporter à vendre tel qu'ils le trouvent, bien-qu'ils sachent que cela en augmenteroit considérablement le prix; la crainte de perdre une partie de l'Ambre ou de la valeur, leur fait négliger cet avantage, & les porte à suivre leur vieille coutume (b).

Passons à une marchandise plus précieuse encore que produit l'Afrique, & qu'elle fournit en plus grande abondance, & avec moins de travail qu'aucune autre Partie du Monde. Nous parlons de la Poudre d'or, qui dans la plupart des lieux est si près de la superficie de la terre, qu'on n'a pas besoin de creuser au-delà de cinq ou six pieds pour la trouver, au-lieu de l'immense travail & du danger avec lesquels on tire ce précieux métal des entrailles de la terre presque par-tout en Asie & en Amérique. Malheureusement les Portugais, les Hollandois & les autres Européens firent paroître, quand ils découvrirent les côtes d'Afrique, une si excessive avidité à cet égard, & employèrent tant de voies indirectes, honteuses & violentes pour l'obtenir

*Riches Mi-
nes d'or.*

(a) *Labat*, T. I. p. 319. *Ramusio*, &c. (b) Les mêmes.

Comme on le trouve principalement sur les côtes, cela a fait tomber presque entièrement l'opinion commune, que c'étoit une Gomme de quelque arbre résineux. La grande quantité qu'on en trouve ordinairement sur les côtes de Prusse, dont nous avons parlé ailleurs, a donné lieu aux Savans modernes d'approfondir davantage son origine; ils ont supposé qu'il se forme au moins dans des cavernes souterraines, d'où il est porté par des conduits souterrains dans la mer, où il se façonne, & prend la forme & la qualité qu'il a lorsque les flots le jettent sur les côtes en divers endroits de notre Globe. Mais la difficulté est de concilier cette hypothèse avec la grande quantité qu'on dit qui se trouve dans l'intérieur des terres, sur-tout en Afrique, & à une très-grande distance de la Mer. Mais c'est-là une tâche qui nous mèneroit trop loin, quand même on pourroit en venir à bout avec quelque succès, ce dont nous doutons beaucoup, ainsi nous la remettons aux défenseurs de l'hypothèse en question (1).

(1) *Labat*, l. c. &c.

SECTION
I.
*Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que*

des habitans simples & peu défiâns, & pour le leur extorquer, qu'ils ne manquent pas de causer parmi eux une grande allarme, une défiance infurmontable, & une opinion ferme, que rien n'étoit capable d'affouvir l'infatiable soif de l'or de leurs nouveaux hôtes, que la possession même de leurs Mines. En conséquence de quoi les habitans de l'intérieur du Pays, Caffres & Hottentots, ont toujours regardé depuis tous les Européens, comme des gens également réunis pour les dépouiller du droit naturel qu'ils ont à des trésors, qui par eux-mêmes suffissent pour leur procurer ce qu'il y a de précieux, de rare & d'utile dans les trois autres parties de la Terre, sans être obligés de sortir de chez eux. Et l'on ne doit pas être surpris que ce préjugé soit si universellement & si profondément enraciné dans leurs esprits, si l'on considère quelles conquêtes, quels grands établissemens les Européens ont fait le long des côtes orientales & occidentales, jusqu'où en quelques endroits ils ont pénétré dans le Pays, & avec quelle hauteur tyrannique ils ont fait & maintenu depuis ces acquisitions (a). On devra encore moins être surpris des sages & nécessaires précautions que les habitans ont été obligés de prendre par-tout, tant pour arrêter leurs progrès, que pour rendre inutiles toutes les entreprises qu'ils pourroient faire sur leur liberté & sur leurs biens; c'est par cette raison qu'ils ne permettent à aucun étranger d'avancer dans l'intérieur des terres, & qu'ils massacrent tous ceux qui osent le tenter; ils leur cachent aussi très-soigneusement les lieux où sont leurs Mines. Mais soit qu'ils en ayent ou non, ou qu'ils nient opiniâtrément qu'ils en ayent lors même qu'ils en ont, ils portent la précaution si loin, qu'ils affectent de ne pas connoître les Nations d'où ils tirent l'or, & disent ou qu'on le leur apporte de Pays fort éloignés & inconnus, à travers de vastes & arides déserts, & par des montagnes inaccessibles à tous les autres Africains, ou qu'il est entraîné du sommet de leurs hautes montagnes par la violence des torrens & par la rapidité des Rivieres, & recueilli avec beaucoup de travail & de danger par les pauvres habitans des terres basses, tandis que les fources de l'un & des autres leur sont également inconnues & inaccessibles. C'est par ces discours & par d'autres semblables, qu'ils tâchent d'amufer les Marchands qui viennent pour trafiquer avec eux, afin d'empêcher & de rebuter les autres Européens de tenter une voye plus courte d'avoir l'or. Ils ont si bien réussi à cacher leur secret, que les Portugais mêmes, établis depuis si long-tems & si avant parmi eux, ont souvent échoué dans la recherche qu'ils ont fait des Mines, & ont été la dupe des Princes Africains avec lesquels ils étoient le plus étroitement alliés, tant sur les côtes orientales qu'occidentales; leur adroite politique & la supériorité de leurs forces ne leur ont servi de rien à cet égard. Les Hollandois du Cap de Bonne-Espérance ont eu le chagrin de voir massacrer par leurs Alliés les plus fideles parmi les Hottentots, tous ceux de leurs gens qu'ils ont envoyé à la découverte des Pays d'où ils tirent leur Or, comme on le verra dans la suite de cette Histoire. Ainsi, tout bien considéré, nous pouvons assurer, nonobstant les découvertes tant vantées des Portugais, des François &c. dans ce vaste Continent, leurs grands Etablissemens, l'étendue de leur Commer-

ce,

(a) *Ofor. Marmot, Leo Afric. Pigafet. Cavazzi, Labat, &c.*

ce, & sur-tout les peines infatigables qu'ils se sont données pour éluder les sages précautions des Naturels à cet égard, que la plus grande partie de ces riches Mines est encore inconnue aux Européens. On peut en dire autant de leur étendue, de leur qualité & de leur richesse, vu que dans la plupart des lieux de l'intérieur du Pays, les habitans se contentent d'en tirer tous les ans de la terre autant qu'il en faut à leur Canton pour avoir des toiles, des instrumens de fer, & telles autres commodités dont ils ont besoin pour cette année-là; après quoi on referme la mine, & il y va de la vie d'entreprendre d'y toucher avant l'année suivante (a).

SECTION
I.
Description
Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

Nous renvoyons le détail de ce sujet jusqu'à ce que nous en trouvions de remarquables dans les Pays que nous parcourrons. Et pour abrégé nous suivrons la même méthode pour les Mines d'Argent, de Cuivre, d'autres Métaux, Minéraux ou Fossiles.

L'Afrique est entrecoupée par un grand nombre de Montagnes considérables, parmi lesquelles il y en a de fameuses, par l'excessive longueur de leurs chaînes, & par les branches qu'elles ont de l'un & de l'autre côté. Tel est le Mont Atlas, si connu & si célèbre chez les Anciens. Le grand Atlas s'étend au-delà de mille lieues d'Orient en Occident, c'est-à-dire depuis Jubal Moyes & la Côte de Mazra, à environ cent lieues au-dessus d'Alexandrie jusqu'à l'Océan Atlantique auquel il donne son nom; & bien-que dans son cours, dans lequel il sépare la Barbarie du Biledulgerid, il y ait ici & là quelques interruptions & vuides assez considérables, il court néanmoins directement vers l'Occident jusqu'à la Côte Atlantique, où on le voit à quelque distance de la mer s'élever d'un terrain sablonneux & porter sa cime au dessus des nues, où il semble selon la fable soutenir le Ciel (*). Nous renvoyons le détail des grandes Forêts qui le couvrent, de la beauté de la verdure qu'on y voit, de sa fertilité, des Rivieres qui y ont leur source, de ses habitans &c. à l'Histoire de Maroc. Le petit Atlas, nommé aussi Lant, & par les Naturels *Errif*, est une autre chaîne de Montagnes qui s'étend le long de la Méditerranée depuis le Détroit de Gibraltar jusqu'à la ville de Bona sur la même côte; nous aurons occasion d'en parler plus amplement. D'autres sont célèbres par leur hauteur extraordinaire, telles sont les Montagnes de la Lune, celle de Sierre Leona ou Montagne des Lions en Guinée, ainsi nommée à cause du grand nombre de ces Animaux féroces qui s'y trouvent; les Montagnes de Cristal proche du Lac de Zassan, qui tirent leur nom des Mines de ce beau minéral qu'elles renferment, celles de Salpêtre, appelées ainsi par une raison semblable, & qui s'étendent bien loin vers le Levant depuis le Royaume de Congo. Le Picofranco, espece de branche de l'Atlas qui traverse le milieu de la Casserie, & une partie du Pays des Hottentots. La Montagne de la Table au Cap de Bonne-Espérance, qui prend son nom de

Les prin-
cipales
Monta-
gnes.

(a) Lopez, Pigafet, Ramusio, Davity, Dapper, Labat, &c.

(*) Les Naturels appellent cette fameuse Chaîne *Aydual*, & par excellence les *Hautes Montagnes*, & les Espagnols *Montes Claros*, soit à cause de leur hauteur, ou, ce qui est plus apparent, à cause de la blancheur de leur cime, qui paroît toujours couverte de neige. Ces Montagnes portent plusieurs autres noms dans les Pays qu'elles traversent, & reprennent enfin celui d'Atlas à l'autre extrémité (1).

(1) Les Afric. Marmel, Diego de Torres, Ortelius, Davity, Dapper, &c.

SECTION I.

Description Topographique de l'Afrique.

Lacs & Rivières.

sa figure carrée; enfin pour ne pas en nommer davantage, la fameuse Montagne d'Amhara en Abissinie, sur le sommet de laquelle tous les Princes de la Famille Royale étoient autrefois relegués, jusqu'à ce qu'ils fussent appellés à la Couronne. Nous aurons occasion de parler de toutes ces Montagnes & de quelques autres dans la suite de l'Histoire d'Afrique.

Il y a dans ce Continent quelques Lacs considérables, & un plus grand nombre de Rivières qui en tirent leur origine, ou qui viennent s'y rendre. Les deux principaux Lacs sont celui de Zaïre ou Zambre, d'où sortent les deux grandes Rivières de Coansa & de Lelunda (*), & celui de Dembea, que le Nil traverse sans y mêler ses eaux; nous donnerons la description de l'un & de l'autre en leur lieu, aussi-bien que des Rivières de ce vaste Continent; pour ne ferons ici que la simple énumération des principales, renvoyant nous abrégés les détails, lorsque nous ferons la description des Pays qu'elles fertilisent, ou qu'elles enrichissent par le Commerce.

Le Nil.

Les Anciens & les Modernes ont donné de tout tems & par de justes raisons le premier rang au Nil. Mais comme nous avons donné une ample description de sa source, de son cours, de ses détours, des Rivières qu'il reçoit & des autres particularités qui y ont du rapport (a), nous y renvoyons le Lecteur; nous ajouterons seulement à ce que nous en avons dit, quelques remarques curieuses, quand nous en ferons à l'Histoire moderne d'Égypte.

Niger ou Sanaga.

Le Niger, plus connu sous les noms de *Sanaga*, *Senegal* ou *Zanaga*, tient le second rang de l'aveu de tout le monde. Plusieurs Auteurs ont cru que ce n'est qu'une branche du Nil, ou qu'il sort de la même source; les Arabes eux-mêmes l'appellent le Nil de la Nigritie, sur une conformité imaginaire de ses eaux avec celles du Nil, & à cause de ses débordemens réguliers, aussi-bien que des animaux qu'on prétend être particuliers à ces deux Rivières; mais on trouvera tout cela suffisamment réfuté par la description que nous avons donnée de cette Rivière, de sa source & de son cours dans l'Histoire Ancienne de la Nigritie (b). Cependant, comme cette Rivière a servi à faire un grand & riche Commerce avec tout ce Pays depuis que les Normans la découvrirent & y firent quelques Etablissmens considérables, que les François ont perfectionné ces Etablissmens, & se sont rendus en grande partie maîtres de tout le Commerce, nous nous croyons obligés d'en parler avec plus d'étendue, aussi-bien que de sa Navigation, des différentes branches de Commerce qu'on y fait, des autres Rivières qui s'y jettent, des diverses Nations Negres qui y sont intéressées, & de la manière dont elles échangent leurs marchandises avec les Européens. Tous ces objets trouveront naturellement leur place, quand le fil de l'Histoire nous aura conduits

aux

(a) Hist. Univ. T. XII. p. 442-445. (b) Ibid.

(†) *Linschoten* & d'autres croient que ce Lac est le même que le Triton, ou le fameux *Palus Tritonis* des Anciens, d'où sortoit la Rivière également célèbre du même nom. Nous avons déjà parlé de l'une & de l'autre dans l'Histoire Ancienne, où nous avons réfuté cette opinion, & fait voir que la source de cette Rivière étoit beaucoup plus proche de la Mer que de ce Lac; nous avons aussi fait la description du Lac, & de son passage par les Caravanes.

aux Côtes de la Nigritie, nommées par excellence *Côte d'or*, comme le Niger ou Sanaga est appelé *Rio Grande* ou Grande Riviere, à cause de la richesse du Commerce qu'on y fait, & du nombre de Rivieres navigables qu'il reçoit dans son cours (a).

La troisieme en rang, en suivant la côte vers le Sud, est *Rio del Rey* ou la Riviere du Roi, appellée aussi *Rio dos Comerones*, ou Riviere des Crabbes; elle traverse cette partie de la Nigritie que les Espagnols nomment *Alta Terra d'Ambosi*, & son embouchure est environ à six lieues du Cap de ce nom.

Il y a sur la même côte d'autres Rivieres moins considérables, comme celles de Monoca, Borba, Rio del Campo, de St. Beneto & de St. Juan; à l'entrée de cette dernière il y a une barre. Environ à vingt-deux lieues plus loin vers le Sud on trouve celle de Gaba ou Gabon sous la Ligne, & à quarante-six minutes à peu près au Nord le Cap Gonzalvez (b). Quoique ces Rivieres paroissent peu de chose en comparaison de quelques-unes du premier rang, il ne laisse pas d'y avoir sur leurs bords d'un & d'autre côté quantité de villages & quelques villes, dont les habitans font un grand Commerce avec les Européens, & troquent leurs gommés, dents d'éléphants, esclaves, musc, bézoar, poudre d'or pour les bagatelles d'Europe, comme rafade, verroteries, quelques ustenciles de fer & de cuivre, & souvent pour de l'eau-de-vie & autres liqueurs fortes & pernicieuses, qu'ils aiment si passionnément, qu'ils donneroient leurs enfans & leurs parens pour une petite quantité. Mais en passant sous silence les Rivieres moins remarquables tant sur cette côte que sur la côte orientale, sur lesquelles on fait le même Commerce, nous nous bornerons aux principales à mesure qu'elles se présenteront en leur place, & nous ferons une remarque générale sur toutes: c'est que bien que nos Géographes & les Auteurs qui ont traité de l'Afrique soient très-affirmatifs à en marquer les sources & le cours, il y en a très-peu qu'on puisse remonter assez haut, à cause des fréquentes cataractes, des sables, des bancs, des rochers, des bois, & des autres obstacles, pour en parler sûrement; & quant aux Naturels, ils sont trop indolens & trop peu curieux d'un côté pour s'embarrasser de pareilles recherches, & de l'autre trop peureux & défiants pour communiquer rien de ce qu'ils savent aux Etrangers, à moins que ce ne soit dans la vue de les détourner de toute entreprise de cette nature, ou de les tromper en les engageant dans quelqu'une qui soit impraticable & dangereuse, pour les en dégoûter & les décourager, comme ils ont fait toutes les fois qu'ils en ont trouvé l'occasion. En tirant du Cap & de la Riviere de Gonzalve vers le Sud, la première grande Riviere qu'on rencontre c'est le *Zaïre*, qui sépare le Royaume de Loango de celui de Congo, & que l'on prétend, mais sans aucune certitude, qui vient du Lac de ce nom, appelé autrement *Zembra* (c); cette Riviere devient si rapide par la longueur de son cours, le grand nombre de cataractes qu'elle

(a) De Barros, Sanut, Ramusio, Linschot, Davity, Dapper, Labat.

(b) Dapper. & al. sup. citat.

(c) Lopez Senegal. Hartzwell in Congo. Linschot. Dattel. ap. Purchas L. VII. C. 9. § 2.

SECTION

I.

Descrip-
tion Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

a, & sur-tout par plusieurs grandes Rivieres qui viennent s'y jeter, que l'on assure qu'elle court soixante milles, d'autres disent quatrevingt milles en mer, avant que de contracter aucune salure (a). Ses débordemens sont si violens, qu'elle emporte tout des deux côtés; elle nourrit un grand nombre de Crocodiles & de Chevaux marins d'une grosseur prodigieuse, ce qui prouve qu'il s'en faut de beaucoup que ces animaux soient particuliers au Nil & au Niger (b). Nous en parlerons encore dans l'Histoire de Congo. Les autres Rivieres remarquables qui traversent ce Royaume sont celles de Sebunda, d'Ambrisi, de Loze, d'Onza, & d'Encocoque Matari; cette dernière a un cours fort rapide, mais l'entrée est bouchée par un grand banc de sable, desorte que les Vaisseaux ne peuvent la remonter, & que les habitans n'osent s'y hazarder qu'avec de petits canots & avec de petits bâtimens plats. La dernière Riviere de ce Royaume que nous indiquerons est celle de Danda, qui est large & profonde, on peut la remonter vingt ou vingt-cinq lieues avec des Vaisseaux de cent tonneaux, il y a comme dans le Zaïre beaucoup de Crocodiles & de Chevaux marins (c); elle donne son nom à la Province située le long de ses bords, comme nous le verrons dans la suite (d).

Le Coan-
za.

Celle qui suit est le Coanza ou Quansa, qui sépare le Royaume d'Angola au Midi de ceux de Congo & de Metamba au Nord & au Nord-Est, & dont nous ferons la description dans l'Histoire de ce Royaume, parce que c'est à tous égards la plus considérable qu'il y ait, tant pour sa largeur & son commerce, que pour sa rapidité & le danger qu'il y a à y naviger (e).

Río de las
Vaccas.

On trouve dans le Royaume de Benguela la fameuse Riviere que les Portugais appellent *Río de las Vaccas* ou Riviere des Vaches, à cause des grands troupeaux de Vaches qu'on nourrit le long de ses bords, que les Européens achettent; elle en reçoit une autre non moins considérable, nommée *Catonbelle*, formée de trois bras réunis en un, & dont l'eau est salée; les habitans creusent le long des bords de grandes fossés où ils font entrer l'eau, dont il se forme un fort bon sel. Il se fait aussi un fort bon commerce sur ces Rivieres, sur-tout sur la première (f), comme nous le verrons en son lieu. Au Midi du Cap Negre, & presque sous le Tropique du Capricorne, est l'embouchure des Rivieres de Bembarougua, de Bravagul, de Coari, & de quelques autres, qui viennent du Royaume de Matamair ou Climbeba: il y en a encore quelques-unes le long de la Côte des Caffres, ou comme on l'appelle avec raison de la Côte déserte, si peu fréquentée des Européens que nous n'en connoissons que peu de chose jusqu'à celle des Eléphans dans le Pays des Hottentots, dont nous parlerons aussi-bien que des autres de cette grande étendue de Pays à mesure que nous avancerons. Nous ajouterons seulement, qu'ici comme dans toutes les Contrées intérieures de chaque côté des côtes orientales & occidentales il y a quantité d'autres Rivieres, parmi lesquelles on en voit de considérables, qui viennent des Montagnes de

(a) Purchas l. c.

(b) Ibid.

(c) La Croix, Davity, Dapper, Bat-
tel &c.

(d) Vid. Labat, T. I. Ch. 6.

(e) Idem T. IV. p. 21.

(f) Linschot. Sanuz. Dapper.

de la Lune, de Cristal &c. lesquelles après un long cours & bien des tours & des détours se jettent dans quelques Lacs, ou vont se perdre dans les fables. Nous indiquerons quelques-unes des principales, à mesure que l'occasion d'en parler se présentera (a).

Quand on a doublé le Cap de Bonne-Espérance & que l'on tire au Nord le long de la côte orientale, après avoir passé celle des Hottentots, la première Riviere considérable que l'on rencontre est celle du Saint-Esprit ou *Rio del Spirito Santo*, laquelle après avoir coulé longtems vers l'Orient se jette dans la fameuse Baye du même nom, que les Portugais & les Espagnols appellent *Baya de las aguas*, à cause de la bonté des eaux, & elle sépare le Pays des Hottentots du Royaume d'Inhanban. Cette Riviere, dont le cours est principalement vers le Sud, traverse le Royaume de Manica, habité par une Tribu de Jagas barbares, dont nous parlerons dans la suite, & dont le Roi ou le Chef s'appelle *Chicanga*: la Riviere n'y est connue que sous le nom du Royaume, ce sont les Portugais qui lui ont donné celui de Riviere du Saint-Esprit. On donne aussi à son embouchure & à la Baye le nom de *Rio & Baya de St. Lorenzo*, parcequ'elle est vis-à-vis de la partie la plus méridionale de la grande Isle de St. Laurent ou Madagascar, sous le vingt-sixième degré de Latitude Méridionale, & à environ deux degrés & demi au Sud du Cap Corrientes selon Mr. D'Anville. Sa largeur & la commodité de cette Baye, aussi-bien que sa situation avantageuse & l'excellence de ses eaux, en ont fait un lieu de grand abord (*): les Portugais ont un Fort sur une des pointes septentrionales de son embouchure.

On trouve ensuite la Riviere d'Inhanba, qui traverse le Royaume de ce nom, & dont l'embouchure est à un degré au Nord du Cap Corrientes, & directement sous le Tropique du Capricorne suivant les dernières Observations (b). Au Nord est la Riviere de Sofala ou Cefala, qui donne le nom au riche Royaume de Sofala, & le borne au Midi comme le Cuama ou Guama fait au Nord; nous parlerons de l'une & de l'autre en son lieu, parceque ce sont les plus considérables de cette Côte; nous renvoyons de même ce qu'il y a à dire de quelques autres de la Côte Orientale, qui sont celles de Quiloa, de Mombazo, de Zebea, d'Ampasa, de Cuavo, de Kilmanci ou Quilman-

(a) Vid. *Ramusio, Dapper &c.* (b) Voy. la Carte de D'Anville.

(*) Cette fameuse Riviere sort, dit-on, du Lac Geyamo, & fut appelée d'abord *Rio dos Lagos* par les Portugais; on dit aussi qu'elle se divise en deux branches, après avoir traversé le Royaume de Manica, & que la branche septentrionale est ce qu'on a nommé depuis la Riviere de *Cuama* ou *Guama*, du nom d'un Fort bâti par les Turcs à son embouchure, dont nous parlerons en son lieu. Après cette division, la branche méridionale, qui retient le premier nom de *Manica*, reçoit trois Rivières considérables dans son cours, le *Nagaa*, que les Portugais appellent Riviere de *St. Christophle*, parcequ'ils la découvrirent le jour de la Fête de ce Saint; le *Lorenzo* d'après un Pilote de ce nom; on dit que l'une & l'autre viennent des Montagnes de la Lune dans la Province de *Torroa*; la troisième, que les Naturels appellent *Arroa* ou *Arro*, vient dit-on des Montagnes septentrionales du *Monomotapa*, où sont les mines d'or, & d'où elles entraînent beaucoup de ce précieux métal, que les habitans de l'un & de l'autre côté ont grand soin de ramasser dans la saison, & qu'ils apportent à la Baye de *las Aguas* (1) pour le troquer pour des marchandises de l'Europe, comme on le verra dans la suite.

(1) Voy. *Dapper, La Croix, Davis &c.* 2^e sup. citat.

SECTION
n. I.
Description Topo-
graphique
de l'Afri-
que.

manci, de Jubo, de Magadoxa, pour ne rien dire d'un petit nombre d'autres moins considérables, le long des côtes arides de Zanguebar & d'Anjan, & d'un beaucoup plus grand nombre assez célèbres des Royaumes de Maroc, de Fez, d'Alger, de Tunis, de Tripoli, de Biledulgerid, de Numidie &c. dont la description ne peut être mieux placée que dans l'Histoire des Pays qu'elles enrichissent par le Commerce, ou qu'elles fertilisent par leurs eaux.

S E C T I O N II.

Les premières Navigations des Portugais le long des Côtes d'Afrique, les Découvertes & les premiers Etablissmens qu'ils y ont faits.

SECTION
II.

Premières Navigations des Portugais le long des Côtes d'Afrique &c.

Quand, par qui, & par quels motifs les Côtes de l'Afrique ont été découvertes.

Expéditions des Portugais encouragées par Don Henri.

JUSQU'ICI nous avons donné la Description Topographique & l'Histoire Naturelle du vaste Continent de l'Afrique, autant que cela étoit nécessaire pour que le Lecteur eût une idée générale du tout, qui pût servir comme de Carte pour nous diriger dans la description particulière de ce grand nombre de Nations, de Royaumes & d'Etats différens qui le composent, de façon à éviter d'un côté la confusion & de l'autre des répétitions inutiles. Pour faciliter encore cette tâche, il sera à-propos de commencer cette Section par un exposé succinct des motifs & des divers degrés de la difficile & dangereuse entreprise de découvrir les Côtes de ces Pays, sans néanmoins entrer dans l'examen inutile de la question, jusqu'où les Navigations prétendues des Egyptiens, des Phéniciens, des Carthaginois & des autres Nations anciennes autour de cette grande Presqu'île peuvent avoir encouragé les Portugais à reprendre & à achever ce projet avec autant de succès qu'ils l'ont fait. Nous renvoyons là-dessus à ce que nous en avons dit ailleurs. Nous n'avons pas dessein non plus d'attribuer aux Portugais seuls la gloire d'avoir découvert les Côtes Occidentales & d'y avoir fait des Etablissmens, au préjudice des Génois, des Vénitiens, & des autres Nations de l'Europe, sur-tout des Normans, qui ont des prétentions de bien plus vieille date, comme nous l'avons remarqué au commencement de ce Chapitre, pour éviter tout soupçon de partialité.

Quel qu'ait été le commerce que ces Nations ont fait sur la Côte de Guinée, aucune d'elles que nous sâchions n'a prétendu avoir navigé jusqu'au Cap Verd, bien moins avoir tenté de passer la Ligne, dans le dessein de le doubler pour ouvrir une route plus aisée aux Indes Orientales; c'étoit la grande, sinon la seule vue de *Don Henri*, Infant de Portugal, le plus zélé Promoteur des découvertes, parcequ'il comptoit qu'en cas de réussite c'étoit le vrai moyen d'établir un Commerce plus étendu & plus profitable avec ces riches Contrées, que celui qu'on pouvoit faire par la Mer Rouge. Ce Prince étoit bon Astronome, & avoit pesé avec la plus grande attention tout ce qu'on avoit écrit ou ce qu'on pouvoit dire en faveur de ce Projet, aussi-bien que ce qu'y oppoioient les plus sages & les plus circonspects de ceux qui ne l'approuvoient pas, Courtisans, Marchands ou Mariniers.

Ce-

Cependant ces derniers firent valoir un grand nombre de difficultés, comme la longueur & les grandes dépenses de ces voyages, les dangers de Mers orageuses, l'incertitude ou pour mieux dire le peu d'apparence de réussir, outre l'extrême jalousie, en cas de succès, qu'une pareille entreprise donneroit aux autres Puissances de l'Europe, & plus encore à la Porte Othomane, maîtresse alors de la Mer Rouge. Ces raisons spécieuses auroient bientôt ruiné toutes les espérances des plus zélés promoteurs de l'entreprise, si le pieux & sage Prince ne l'eût appuyée d'un motif plus noble & plus louable que le gain temporel, motif qui ne pouvoit manquer d'y faire entrer tous les Dévots de sa Nation, & devoit engager le Pape, les Cardinaux, tout le Clergé & les gens zélés à l'approuver & à l'encourager. Ce motif étoit d'étendre le Royaume de *Jesus-Christ*, & d'y amener des millions d'ames, malheureusement captives sous l'Empire du Démon, & misérablement engagées dans les erreurs du Mahométisme, ou plongées dans les plus profondes ténèbres de l'Idolâtrie. *Don Henri* n'eut pas plutôt expliqué ainsi le principe & le but de son entreprise, qu'il eut le plaisir de voir que ses plus violens antagonistes eurent la bouche fermée, & son zèle exalté jusqu'aux nues; jusques-là que quelques-uns de ses nouveaux Partisans ne firent pas difficulté de dire que Dieu lui-même lui avoit inspiré & mis au cœur ce dessein, qui ne pouvoit manquer de réussir sous les auspices d'un si pieux Conducteur (a). Ils furent néanmoins trompés dans leurs espérances, ce Prince étant mort avant que d'avoir pu faire au-delà des préparatifs nécessaires pour l'expédition qu'il méditoit. Ses Successeurs furent même obligés de la différer & de n'y plus penser pendant très-longtems, à cause de quelques guerres & d'autres affaires qui demandoient leur attention, & on ne la reprit que sous le regne d'*Emanuel*, quelques années après que ce Prince eut épousé l'Infante d'Espagne.

Ce Prince également politique & heureux comprit sans peine l'extrême importance de cette entreprise, l'honneur & l'avantage que procureroit à sa Couronne la découverte d'un chemin plus aisé pour aller aux Indes; & le bonheur qui l'avoit accompagné jusques-là lui faisoit espérer qu'il pourroit y faire quelques conquêtes considérables, aussi-bien que sur les Côtes d'Afrique. Pour déguiser ses vues & faire goûter son dessein il témoigna non seulement le même zèle pour la propagation de l'Evangile dans ces Pays, que le Prince *Henri* avoit fait paroître, mais il déclara de plus qu'il vouloit extirper entièrement le Mahométisme, qui s'étoit répandu de tous côtés parmi ces Nations éloignées, & avoit inondé une grande partie de l'Afrique, & le vaste & puissant Empire Chretien d'Abissinie. C'étoit-là un moyen aussi politique qu'efficace pour donner à toutes ses entreprises & à ses exploits l'air & le mérite d'une Guerre Sainte, quoique faite contre le Droit des Gens, & au mépris des regles les plus communes de la Justice & de l'Equité, comme plusieurs de ces entreprises le paroîtront à toute personne impartiale, & s'en tenant même aux Relations de ses plus illustres Partisans & de ses plus zélés Panégyristes (b). Il ne sera pas difficile de dé-

SECTION
II.
*Premieres
Navigations des
Portugais
le long des
Côtes d'A-
frique
&c.*

*Emanuel
pousse les
expéditions
d'Afrique.*

(a) *Marmol*, L. I. Ch. 36. *Ostio* Conq. des Portugais. L. I. &c.

Tome XXIV.

(b) *Gomez Jaquez* Hist. de Portug. *Darros*, *Ostio*, *Leo Afric*, *Marmol*.

L.

SECTION

II.
Premieres
Navi-
gations des
Portugais
le long des
Côtes d'A-
frique
&c.

cider, quel des deux motifs y a eu le plus de part, ou l'ambition & le desir de faire des conquêtes, ou la conversion des Africains & des Indiens, & l'on concevra sans peine d'où vient cette invincible horreur qu'ils ont toujours conservée pour le nom même de Praguay ou de Portugais.

Emanuel encouragé par de si belles espérances, aussi-bien que par les succès que *Don Henri* avoit eu dans ses premieres tentatives, ayant avant sa mort découvert & soumis plusieurs Isles sur les Côtes Occidentales d'Afrique (*), &

(*) Le premier que ce Prince envoya faire des découvertes fut *Jean Gonzalez*, que la tempête jetta dans une Isle déserte, qu'il nomma *Puerto Santo*; il y fit un Etablissement & en confia le Gouvernement à *Barthelemi Perestrello*, qui y trouva un air sain, un terroir fertile & d'excellente eau. Ensuite *Gonzalez* en compagnie de *Tristan Vaz* se chargea de la commission d'un second voyage; ils découvrirent une autre Isle, qu'ils appellerent *Madere*, à cause que ses vastes montagnes étoient couvertes de bois. A leur retour ils en obtinrent conjointement le Gouvernement; la partie, appelée depuis *Fonchat*, échut à *Jean Gonzalez*, & l'autre nommée *Madrico* à *Tristan Vaz*. En 1432, *Giliaz*, autre Capitaine de l'Infant, découvrit le Cap *Bojador*; il y retourna l'année suivante en compagnie d'*Alonzo Gonzalez Baldaya*, & ayant doublé le Cap ils vinrent à *Angra dos Ruviros* ou *Baye des Chevrettes*. L'année suivante ils poussèrent jusqu'à une autre Baye, où ils débarquerent deux hommes à cheval pour aller à la découverte. Les deux Cavaliers rencontrèrent une vingtaine de Maures, qu'ils attaquèrent brusquement, dans l'espérance d'en prendre quelqu'un & de l'emmener à bord pour prendre langue, mais ils furent si vigoureusement reçus qu'ils furent obligés de se sauver à leur Vaisseau; l'un d'eux revint même blessé, ce qui fit qu'ils appellerent cette Baye *Angra dos Cavalleros*.

En 1440 ou 1441 *Don Henri* fit partir deux Vaisseaux sous le commandement d'*Antoine Gonzalez* & de *Nunnez Tristan*, dont l'un poussa jusqu'au Cap Blanc & l'autre jusqu'à *Puerto del Cavallero*, où *Gonzalez* combattit quelques Maures, dont il en fit un prisonnier qu'il emmena à Lisbonne. Les succès des premiers Découvreurs engagerent quelques personnes de la ville de Lagos à tenter fortune avec six Caravelles, dont ils donnerent le commandement à *Lanceloz*, Domestique du Prince. L'année suivante *Don Henri* envoya un Vaisseau de guerre sous le commandement de *Vincent de Lagos* & de *Louis Cadamosto*, Gentilhomme Vénitien, du Journal duquel notre Auteur a tiré l'extrait de cette expédition, qui se termina par la découverte de la Riviere de Sénégal & de l'Isle d'*Arguin*, sur laquelle le Prince fit construire un Fort. Deux ans après, en 1445, *Vincent de Lagos* & son Compagnon Vénitien découvrirent les Isles du Cap Verd, & donnerent le nom de *Bona Vista* à la premiere. Ils poussèrent ensuite leurs découvertes & reconnurent la Riviere de *Rha Sunne* nommée *Caramança*, la Riviere d'or, *Rio Grande*, & *Rio del Nunnez Tristan*; ils trouverent en divers endroits de l'opposition de la part des Maures, & furent obligés d'en tuer plusieurs pour leur propre défense, si l'on peut parler ainsi. La même année 1446 un autre Capitaine nommé *Alvarez Hernandez*, ayant découvert le Cap *Mosso*, & poussé plus de cent lieues au-delà du Cap Verd, fit une descente sur la Côte, & le Seigneur du Pays s'y étant opposé, *Hernandez* le tua de sa propre main. Ils retournerent la même année en Portugal. Dans la suite *Alphonse V.* fut tellement occupé de la guerre de Barbarie, que durant tout son regne il n'eut pas le tems de penser à continuer la découverte des Côtes d'Afrique, desorte qu'il ne se fit rien sinon qu'en 1447 on découvrit les Açores, comme il paroît par un Acte de ce Prince accordé aux habitans de l'Isle de *St. Michel*. Voilà ce qu'il nous a paru nécessaire de rapporter des premiers Auteurs & Promoteurs de cette grande entreprise, & des encouragemens que ces premieres tentatives donnerent au Roi *Emanuel* pour la pousser avec vigueur (1). [J'ai été obligé de refondre à divers égards cette Remarque, dans laquelle l'Auteur, soit faute d'attention, soit pour s'être lié à quelque Abbréviateur peu exact, avoit fait diverses fautes que tout Lecteur intelligent reconnoitra, s'il se donne la peine de consulter l'Original. R. M. DU TRAD.]

(1) Vid. Lopez, De Barros, Gomez Jaquez, Marmol L. I. Ch. 36 &c.

& pénétré soixante-dix lieues au-delà du Cap Non; *Emanuel*, dis-je, ne perdit point de tems pour reprendre ce noble projet, & il n'eut pas sitôt rendu ses intentions publiques, qu'il vit plus d'habiles Chefs & de Matelots expérimentés qu'il ne lui en falloit, prêts à recevoir ses ordres & à s'embarquer dans une entreprise aussi méritoire.

SECTION
II.
*Premières
Navigations des
Portugais
le long des
Côtes d'A-
frique
&c.*

Nous n'anticiperons pas sur l'Histoire de Portugal, en entrant dans le détail des préparatifs qu'on fit pour cette grande expédition, nous nous bornerons à en rapporter le succès pour autant que cela regarde les Côtes d'Afrique. Le Roi nomma pour commander *Vasco de Gama*, qui avoit toutes les qualités requises pour une entreprise aussi difficile & hazardeuse; il obtint la permission de mener avec lui son frere *Paul de Gama*, homme de tête & de résolution. *Vasco*, après avoir reçu ses dernières instructions du Roi alla s'embarquer, tous ses parens & amis le conduisirent en pleurs, & pénétrés d'une douleur aussi vive que s'ils l'avoient accompagné au tombeau, ou à la mort, tant on avoit une terrible idée de cette entreprise, en sorte qu'il ne put s'empêcher de s'attendrir de son côté.

*Vasco de
Gama dé-
claré Ami-
ral.*

Il se rendit à bord avec son frere, & entre autres choses nécessaires pour l'exécution de son dessein, il avoit dix criminels condamnés à la mort, à qui l'on avoit fait grace, à condition qu'ils le suivroient par-tout, & demeureroient en tel lieu qu'il jugeroit à-propos de les laisser, pour y faire les meilleures observations qu'ils pourroient à l'égard des habitans du Pays &c. afin de lui en rendre compte à son retour.

Sa petite flotte n'étoit composée que de quatre Vaisseaux, sa Commission étant uniquement de faire des découvertes & non des conquêtes. *Vasco* montoit le Vaisseau Amiral, son frere *Paul* commandoit le second, *Nicolas Coëlle* le troisième, & *Gonzalez Nunnez* le quatrième. Ils partirent de Lisbonne & mirent à la voile le 9 de Juillet 1497, prirent leur cours vers les Isles Canaries, & de-là se rendirent à celle de St. Jago, au quatorzième degré de Latitude Méridionale. De Saint Jago ils tirèrent droit au Sud-Est, & pendant trois mois ils furent harrassés terriblement par des tempêtes continuelles, enfin ils découvrirent terre. *Coëlle* eut le bonheur de tomber dans l'embouchure d'une Riviere d'eau douce, qui commençoit à leur manquer, & ils en firent provision; ils y trouverent aussi des veaux marins. Quelques-uns des Naturels les aborderent, auxquels ils donnerent quelques morceaux de toile, de petits miroirs & d'autres bagatelles d'Europe, & ces bons gens leur apporterent de leur côté quelques-unes de leurs provisions & de leurs denrées, & continuerent à le faire avec beaucoup de franchise & de confiance, bien-que tout se passât par signes. A la fin un Portugais leur ayant par son imprudence donné une fausse allarme, ils se sauverent dans les Bois, & en étant ressortis avec leurs armes, il y eut un combat fort vif, dans lequel *Vasco* fut blessé à un pied (*), pendant qu'il étoit sur le rivage avec quelques-uns de ses Officiers pour prendre hauteur, ce qui les obli-

*Son arrivée
à la Côte.*

(*) Il y a de l'apparence que leurs armes étoient de longs dards, armés d'une pointe d'os ou de corne qu'ils lancent avec tant d'adresse & de force, qu'ils font des blessures aussi profondes que le javelot le plus pointu (1).

(1) *Oser*, Cinq des Portug. L. 1.

SECTION

II.

Premières
Naviga-
tions des
Portugais
le long des
Côtes d'A-
frique
&c.

Difficulté
à doubler
le Cap.

obligea de se retirer à bord de leurs Vaisseaux. Ils donnerent à cette Baye le nom de Sainte Hélène, & à la Riviere celui de Saint Jaques, parcequ'ils en avoient fait la découverte le jour de la Fête de ces deux Saints (a).

Mais cela ne fut encore rien, en comparaison de ce que *Vasco* & ses gens souffrirent en avançant vers le Cap; ils n'y trouverent que des orages & des tempêtes affreuses, & ce qui augmentoit l'horreur & le péril, c'étoit l'obscurité qui regne dans ces parages dans la saison où ils s'y trouvoient. Il eut à combattre un ennemi plus dangereux encore, mais caché, favoir la lâcheté de son équipage, qui ne connoissant point du tout ces Mers furieuses, essaya d'abord mais en vain par les prieres les plus pressantes que la frayeur & le désespoir purent lui suggérer, de l'engager à ne point poursuivre le voyage au péril de sa vie & des leurs; voyant leurs instances inutiles ses gens conspirerent contre lui. Heureusement son frere *Paul* en ayant eu connoissance, trouva moyen de les empêcher d'exécuter leur dessein. Peu de tems après le vent & le tems étant devenus plus favorables, il doubla, à leur extrême surprise & à leur grande joie, le Cap le 20 de Novembre. Plus ils avancerent le long de ces nouvelles Côtes, & plus ils étoient charmés & attirés par la beauté & la verdure du Pays, & par la multitude d'habitans & de bestiaux qu'ils appercevoient; les habitans à leur air, leur habillement, leurs gestes & leur teint leur paroissoient semblables à ceux qu'ils avoient vus à la Baye de Sainte Hélène (b). C'étoient les Hottentots, jusqu'alors inconnus aux Européens, dont nous parlerons plus au long dans la suite.

Baye de
Saint-
Blaise.

Ils continuerent joyeusement leur navigation en tirant au Nord, & arriverent à une autre Baye, qu'ils appellerent la Baye de St. Blaise, au fond de laquelle il y avoit une Isle, où ils prirent une nouvelle provision d'eau. Le Pays leur parut très-fertile, ils y apperçurent des Eléphans & des Bœufs; les habitans se servent des derniers en guise de chevaux, en leur mettant un bât. Le 8 de Décembre ils furent accueillis d'une nouvelle tempête, qui les emporta si loin qu'ils perdirent la terre de vue; heureusement elle se calma bientôt, & ayant regagné la côte ils continuerent à côtoyer de près jusqu'au 10 de Janvier 1498, qu'ils découvrirent une petite Isle à environ deux-cens-trente milles de leur dernière aiguade: la beauté des arbres & de la verdure & beaucoup de bétail les inviterent à en approcher de plus près, la mer étant calme & assez profonde. *Vasco* y vint donc mouiller; il remarqua que les habitans étoient grands, bien faits, & avoient l'air agréable, qu'ils étoient aussi mieux vêtus qu'aucun des gens qu'il eût vu jusques-là; ils avoient des bracelets aux bras, des casques de cuivre sur la tête, de larges sabres à poignées d'ivoire pendus à leur côté, dont les fourreaux paroissoient assez proprement faits. Des signes si heureux l'engagerent à envoyer à terre un de ses gens, qui entendoit plusieurs langues, chargé de complimens & de présens pour le Chef ou le Roi. Ce Député revint très-satisfait de la réception qu'on lui avoit faite, & rapporta des présens & des provisions du Pays. *Vasco* jugea à-propos de laisser-là deux des criminels dont

(a) Lopez, Samut, Linsbot, Ramufo, (b) Les mêmes.
Ammol, Dapper, Osorio &c.

dont nous avons parlé, pour lui procurer touchant cette côte & les habitans les lumieres qu'ils pourroient. Il ne fut pas moins content de l'endroit où il aborda ensuite ; c'étoit une large Riviere, dont les bords étoient couverts d'arbres fruitiers, & qu'il découvrit le soir du 15 de Janvier : il attendit impatiemment le lendemain pour reconnoître mieux le Pays.

Le matin nos Avanturiers furent agréablement surpris non seulement de la beauté du Pays, mais de l'arrivée de quelques-uns des habitans, qui s'approcherent du Vaisseau dans des Canots, avec un air de bonté & d'amitié. *Gama* ne manqua pas de leur témoigner sa satisfaction par l'accueil qu'il leur fit, & en régaland bien quelques-uns des principaux. Le malheur étoit qu'on ne pouvoit s'entretenir que par signes, & *Vasco* cherchoit des informations sur la route qu'il devoit prendre pour aller aux Indes. A la fin un de ces Etrangers, à l'aide d'un peu d'Arabe corrompu, lui fit entendre qu'en remontant plus haut il trouveroit des Vaisseaux faits comme les siens. Cette nouvelle fit grand plaisir aux Portugais ; *Gama* fit quelques présens aux Naturels, & les renvoya habillés de soie. Il fit dresser sur la côte une croix avec les Armes de Portugal, & appella la Riviere *Rio de Buenos Signaux*, ou Riviere des bons signaux. Quelque impatience qu'il eût de se rendre au lieu qu'on lui avoit indiqué, il fut obligé de faire quelque séjour pour radouber ses Vaisseaux, & donner quelque repos à ses gens malades : il ne mit à la voile que le 24 Février, & ne fit aucune rencontre digne de remarque avant le premier de Mars ; ce jour-là *Coello*, Capitaine du troisieme Vaisseau, lui fit connoître par un signal qu'il avoit découvert quatre Isles peu éloignées les unes des autres, & sept Bâtimens qui venoient de l'une à pleines voiles, & portoient sur lui, comme s'ils le connoissoient à son Pavillon pour l'Amiral. Ces Bâtimens approcherent, & en abordant ceux qui les montoient jetterent un grand cri, jouerent de la flûte & d'autres instrumens. Ils étoient noirs comme tous les autres que les Portugais avoient vus, mais mieux faits, & ils les saluerent en Arabe. *Gama* répondit à leur compliment avec sa courtoisie ordinaire, & en ayant invité quelques-uns à monter sur son Vaisseau, il les régala bien, & pendant le régal il chargea ceux de ses gens qui entendoient l'Arabe, de s'informer quelle Isle étoit celle d'où ils étoient venus, & quelle route il devoit prendre pour aller aux Indes. Ils répondirent que l'Isle s'appelloit *Mazambique*, qu'elle dépendoit du Roi de *Quiloa*, qui y entretenoit un Gouverneur, auquel il donnoit une grande autorité ; qu'une partie de la ville étoit habitée par des Maures, & que c'étoit un des lieux où il se faisoit le plus grand Commerce ; qu'il y venoit des Vaisseaux d'Arabie, de Perse & des Indes. Ils lui apprirent qu'il avoit dépassé un Pays fort riche nommé *Sofala*, qui abondoit en Mines d'or ; sur la seconde question ils lui dirent, qu'il devoit prendre la route de *Calecut*, dont ils lui indiquèrent la distance de *Mozambique*, & qu'il n'auroit pas de peine à trouver d'habiles Pilotes pour l'y conduire. L'Amiral & ses gens apprirent ces nouvelles avec plaisir, & remercièrent ceux qui les leur donnoient, se flattant de voir bientôt leurs fatigues, & les périls qu'ils avoient courus glorieusement couronnés. Nous aurons une occasion

SECTION
II.Premieres
Navigations des
Portugais
le long des
Côtes d'A-
frique
&c.Quelques
Naturels
viennent
à bord.

SECTION plus naturelle de parler de ces Isles, & des Royaumes qui sont sur cette côte, dans la suite de cette Histoire.

II.
Premieres
Navigation: des
Portugais
le long des
Côtes d'A-
frique
&c.

En attendant les Arabes, qui étoient tous zélés Mahométans, n'avoient pas le moindre soupçon que *Gama* fût Chretien, bien moins Portugais; ils le prenoient lui & ses compagnons pour des Marchands Maures de Barbarie. La réception & les présens qu'il leur fit, leur fit voir qu'il étoit bien plus généreux qu'aucun des Maures qu'ils eussent encore vu, desorte qu'ils furent disposés à lui faire plaisir de leur côté, en lui donnant les meilleures directions qu'ils pouvoient, & en le flattant de l'espérance du plus heureux succès. Il les trouva non seulement communicatifs, mais plus habiles Mariniers, & mieux fournis de toutes sortes d'instrumens pour la Navigation qu'il n'avoit pensé, ce qui le surprit beaucoup. On se sépara fort contents les uns des autres.

Risque
qu'il court
d Mozam-
bique.

On ne dit point si le Gouverneur avoit envoyé ces Arabes pour s'informer qu'ils étoient les Portugais, mais à leur retour ils lui firent une relation si avantageuse de la généreuse réception qu'on leur avoit faite, qu'il résolut sans balancer de rendre à *Gama* une visite en personne. Il vint donc le lendemain en grande pompe & avec un brillant cortège à bord, & il y fut reçu avec une égale magnificence. Malheureusement pour *Gama*, le Gouverneur, zélé Mahométan, reconnut bientôt par quelques questions qu'il fit, & aux réponses équivoques de l'Amiral, qu'il étoit Portugais, ou au moins Chretien, & dès ce moment il prit la résolution de le perdre avec sa Flotte. Nous rapporterons cette aventure plus en détail dans l'Histoire de Mozambique. Nous dirons seulement ici, que *Gama* échappa avec peine à la trahison, & qu'il prit à toutes voiles la route de Quiloa, conformément aux lumieres qu'il avoit tirées de ses hôtes Arabes, mais les vents contraires les chasserent vers une Isle qu'ils avoient passée en fuyant de Mozambique. Ce fut un bonheur pour *Gama*, il y trouva un Arabe qui alloit à la Mecque, & avant reconnu que c'étoit un habile Pilote qui connoissoit parfaitement ces côtes, il le prit à bord, & avec son secours & celui d'un autre bon Marinier, que son frere *Paul* avoit fait prisonnier à Mozambique, il remit à la voile pour Quiloa avec ses deux autres Vaisseaux; car il avoit fait brûler le quatrieme, qui n'étoit qu'un Bâtiment chargé de provisions. Bien-qu'il eût un vent favorable, il ne put jamais gagner le Port, ce qu'on attribua à quelque erreur, mais qui venoit selon les apparences, comme il paroîtra par la suite, de la friponnerie du Pilote, que son frere avoit enlevé à Mozambique; il fit donc voile directement pour Mombasa, parceque ce Pilote lui dit que c'étoit un lieu plus commode pour rétablir ses malades, étant principalement habité par des Chretiens. *Gama*, soit par persuasion, soit par nécessité, fut obligé de suivre son avis, parcequ'il avoit un grand nombre de ses gens attaqués de différentes maladies, dont plusieurs étoient déjà morts. Au sitôt que *Gama* fut à la vue de la ville le Roi le fit inviter de la façon la plus civile & la plus pressante d'entrer dans le Port & de venir à terre avec ses gens, avec promesse qu'on régleroit les choses de maniere qu'il feroit un Commerce assez avantageux pour lui épargner la peine & les risques d'un voyage plus long & plus périlleux, tel que celui des Indes, où il avoit dessein de se rendre. Les Envoyés exalterent aussi beaucoup la bonté de leur Pays, la fertilité de leur

leur terroir, la salubrité de l'air, & sur-tout les grandes idées que leur Roi avoit conçues de l'Amiral Portugais & de sa Nation. Tout cela cachoit néanmoins un piège si perfide, que si *Gama* y avoit donné, il étoit perdu sans ressource, comme on le verra en son lieu. Sa bonne fortune le sauva encore, & un accident, qui empêcha son Vaisseau d'avancer davantage vers le Port, & l'obligea de donner aux autres le signal de lever l'ancre, fit soupçonner au coupable Pilote que leur dessein étoit éventé, desorte que pour éviter la punition qu'il méritoit, il fut dans la mer, & gagna le rivage aussi promptement qu'il lui fut possible à la nage, nonobstant tout ce que *Gama* put faire pour le rattrapper. Tout cela faisoit voir clairement que le Roi de Mombasa avoit été informé de ce qui s'étoit passé à Mozambique, & qu'il avoit formé le projet de se saisir de *Gama*, & d'arrêter tout d'un coup le cours de ses découvertes.

Gama fut deux jours à se tirer de cette dangereuse Baye : pendant ce tems-là le Roi, chagrin de voir ses desseins échoués, fit faire diverses tentatives inutiles pendant la nuit pour couper ses cables. Au bout de ce tems-là l'Amiral reprit son cours au Nord du côté de Méiinde, & chemin faisant il prit un Vaisseau Maure, dont il retint quatorze hommes pour aider à la manœuvre, parcequ'il manquoit de monde ; il donna la liberté au reste de l'équipage. Il se trouva parmi ceux qu'il avoit retenus, un Maure qui avoit une physionomie plus revenante que les autres. *Gama* l'examina & le trouva très-propre à ses vues, & qu'il pouvoit lui être fort utile pour la fuite de son voyage, desorte qu'il résolut de le garder, & il lui témoigna une considération particuliere. Il ne leur arriva rien de remarquable dans leur route pour Melinde, où ils aborderent le jour de Pâques. La fortune favorisa encore ici l'Amiral, & l'heureuse conjoncture qui avoit précédé son arrivée lui procura une meilleure réception que celle qu'on lui avoit faite à Mozambique & à Mombasa, & qu'il n'avoit meme lieu d'espérer, vu ce qui s'étoit passé, & la prise du Vaisseau Maure, qui n'auroit pu que donner beaucoup de défiance, si l'on en avoit été instruit. Le Maure dont nous avons parlé, s'appercevant de l'inquiétude & de l'embaras de *Gama*, lui offrit d'aller à terre, & de sonder les dispositions du Roi & de sa Cour, & de leur donner à entendre que les Vaisseaux qui venoient-là étoient destinés pour les Indes, & que l'Amiral, qui étoit Chretien, ayant à peu près fini ses affaires, remettrait bientôt à la voile pour continuer son voyage. Nous n'anticiperons sur l'Histoire de ce Royaume que pour dire que *Gama* accepta la proposition du Maure, & que celui-ci exécuta sa commission si heureusement, & donna une idée si avantageuse de ces Etrangers, que le Roi, qui étoit âgé & trop foible pour rendre en personne visite à l'Amiral, y envoya son fils, Héritier présomptif de la Couronne ; ce Prince se rendit à bord de *Gama* avec un magnifique cortège, & l'invita de la part du Roi à venir à terre. L'Amiral s'en excusa, comme étant contraire aux ordres du Roi de Portugal, il se contenta d'approcher de la ville dans sa chaloupe, pour la voir de plus près & pour en examiner l'admirable situation. Après beaucoup d'assurances réciproques d'amitié, de présens donnés & reçus, & plusieurs autres civilités, le Prince fournit à *Gama* un bon Pilote & des ra-

SECTION
II.
*Premieres
Navigations des
Portugais
le long des
Côtes d'A-
frique
&c.*

frai-

SECTION
II.
Premières
Naviga-
tions des
Portugais
le long des
Côtes d'A-
frique
&c.

fraîchiffemens, & l'Amiral mit à la voile pour Calecut le 22 d'Avril, avec promesse de relâcher à Melinde à son retour des Indes. Nos Avanturiers continuerent leur route vers le Nord, très-contens du succès qu'ils avoient eu, & ayant passé la Ligne, & commencé à voir l'Etoile Polaire Australe, ils prirent leur cours à l'Est vers Calecut, & comme le Pilote de Melinde connoissoit parfaitement cette côte, il les assura bientôt qu'ils étoient en vue.

Nous laisserons ici *Gama* continuer son voyage dans une autre Partie du Monde, dont nous avons donné la description & l'histoire dans un des Volumes précédens; il y jeta les fondemens des grandes Conquêtes & des riches Etabliffemens que les Portugais ont depuis faits en divers endroits de ces vastes Régions, dont nous avons aussi rendu compte dans un autre volume. Ayant fini ses découvertes sur les Côtes d'Afrique, après son départ de Melinde, il eut soin d'en envoyer une Relation circonstanciée à la Cour de Portugal, où elle causa une joie inexprimable. Le Roi *Emanuel* en particulier conçut sur ces heureux commencemens de si grandes espérances de réussir dans son grand dessein, qu'il ne perdit point de tems, & n'épargna rien pour le pousser avec toute la vigueur & toute la diligence possibles; il fit équiper de nouveaux Vaisseaux, dont il donna le commandement à d'habiles Capitaines, avec ordre du suivre la même route que *Gama*, de visiter tous les endroits de l'Afrique où il avoit abordé, & de ne pas passer Mozambique & Mombasa, sans donner au Gouverneur de l'une & au Roi de l'autre des marques du ressentiment des Portugais. Ils étoient chargés encore d'achever la découverte des côtes occidentales, & de doubler le Cap de Guardafu, afin de pénétrer aussi loin qu'ils pourroient par le Détroit de Babelmandel dans la Mer Rouge. Le Roi les envoyoit alors non pour faire simplement des découvertes, mais des Alliances, des Etabliffemens & des Conquêtes, selon que l'occasion s'en présenteroit; ils devoient prendre toutes les mesures nécessaires pour étendre la domination & le nom des Portugais, augmenter leur Commerce, & propager la Foi Chrétienne par tout le Monde. Nous avons vu dans l'Histoire des Indes, avec quel étonnant succès ces ordres furent exécutés, & l'on verra dans la suite qu'ils ne le furent pas moins exactement en Afrique. En attendant le Roi n'avoit pas négligé d'envoyer d'autres Vaisseaux pour continuer des découvertes le long des côtes occidentales, depuis la Riviere de Sénégal & la Côte d'or vers le Sud, jusqu'au Cap Negre & au-delà, presque jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; on dit même que *Barthélemi Diaz* l'avoit doublé, mais que les tempêtes & l'obscurité de l'air l'empêcherent d'aller plus loin. Les Portugais firent encore de puissans Etabliffemens sur ces côtes, particulièrement dans les Royaumes de Congo, d'Angola & de Benguela, dont nous parlerons aussi en leur lieu.

Découvertes de *Gama* à son retour.

Vasco de Gama, à son retour des Indes se souvenant qu'il avoit laissé une grande partie des côtes orientales sans les reconnoître, prit la résolution de remonter aussi haut vers le Nord qu'il pourroit convenablement, pour en achever la découverte. La première place où il aborda fut la ville de Magadoxa, Capitale du Royaume du ce nom, à environ deux degrés au Nord

Nord de la Ligne, sur les Côtes d'Ajan. Ayant appris que les habitans de cette ville étoient des Arabes Mahométans, il la bombarda, en ruina les murailles, & coula à fond les Vaisseaux qui étoient dans le Port. Il se hâta ensuite d'aller revoir le bon vieux Roi de Melinde selon sa promesse, & il ne s'arrêta qu'autant de tems qu'il fallut pour prendre sur son Bord un Ambassadeur que ce Prince envoyoit à la Cour de Portugal. Il mit à la voile au bout de cinq jours, craignant de perdre la saison de doubler le Cap de Bonne-Espérance, & arriva heureusement à Lisbonne au commencement de Mai de l'an 1499. Il fut très-gracieusement reçu du Roi & de toute la Cour; mais de cent-quarante-huit hommes qui étoient partis avec lui, il n'en ramena que cinquante-cinq, si exténués par les maladies & les fatigues, que leurs parens eurent de la peine à les reconnoître. Ainsi il finit cette fameuse expédition, & la découverte de la plus grande partie des côtes d'Afrique, qui fut bientôt après peu à peu achevée, par le célèbre *Pedro Alvarez Cabral*, le grand *Albuquerque* & par d'autres des successeurs de celui-ci, dont nous parlerons dans la suite.

SECTION II.
Premieres Navigations des Portugais le long des Côtes d'Afrique &c.

CHAPITRE II.

Histoire Moderne de l'AFRIQUE, & des différentes Nations auxquelles elle a été soumise depuis l'expulsion des Romains par les Vandales.

ON s'apercevra aisément au titre de ce Chapitre, que ce qui en fait le sujet ne s'étend pas à tout le Continent de l'Afrique, & que nous n'avons pas dessein d'y entrer dans le détail de cette grande variété de Gouvernemens dans lesquels il est divisé, dont la description, autant qu'ils nous sont connus, trouvera sa place naturelle dans la suite de ce vingtieme Livre. Il ne s'agit ici que de cette partie de l'Afrique qui avoit été conquise par les Romains, & nous n'en parlerons même qu'autant que cela fera nécessaire pour lier l'Histoire moderne de ce Pays avec l'ancienne, de manière qu'il ne reste point de vuide entre l'une & l'autre, & qu'il n'y ait rien d'oublié qui mérite l'attention du Lecteur. Nous n'avons pas à-la-vérité conclu l'Histoire ancienne d'Afrique par l'arrivée des Vandales & l'expulsion des Romains, ayant suivi les guerres sanglantes qu'ils ont eues les uns contre les autres; mais comme les hostilités ont consisté principalement dans les ravages, & les conquêtes des Vandales, qui enleverent aux Romains une partie des leurs, nous avons passé sous silence ce qu'il y a de plus important touchant l'Etablissement des premiers, & la nouvelle Monarchie qu'ils fondèrent en Afrique, comme étant étranger à l'Histoire Romaine, & appartenant proprement à celle d'Afrique. Cependant, comme nous avons été obligés, pour ne pas rompre le fil de la narration, de rapporter dans la premiere quelques faits qui sont plus du ressort de la seconde, quand nous nous trouverons dans celle-ci nécessités d'en répéter quelques-uns dont nous avons parlé, nous le ferons aussi succinctement qu'il sera possible, & renverrons le Lecteur aux endroits où il les trouvera rapportés plus au long.

Sujet de ce Chapitre.

Quant & par qui le Royaume des Vandales a été fondé. Nous avons marqué ailleurs (a) ce qui donna occasion à l'expédition des Vandales, & à la fondation de cette nouvelle Monarchie. *Genferic*, ou *Gizeric* comme *Jornandez* & d'autres Historiens l'appellent (b), Prince belliqueux, eut à peine succédé à *Gunderic* son frere dans le Royaume de Galice, que le Comte *Boniface* qui s'étoit révolté, l'invita à passer en Afrique; les offres avantageuses du Comte, & peut-être plus encore son ambition, le déterminèrent à faire les préparatifs nécessaires pour cette expédition, & s'étant pourvu d'un nombre suffisant de Vaisseaux, il fit embarquer tous les Vandales, au nombre de quatrevingt-mille selon les uns, mais seulement de vingt-quatre-mille selon d'autres (*); hommes, femmes & enfans le suivirent: il passa le Détroit de Gibraltar, & alla descendre en Afrique au mois de Mai de l'an 428.

Arrivée de Genferic en Afrique.

Le Comte *Boniface* ne s'étoit révolté que par nécessité & pour sa propre conservation, ne voyant d'autre ressource contre les noires intrigues du perfide *Aëtius*; desorte que pendant que *Genferic* se mettoit en devoir de répondre à son invitation, il justifia si bien son innocence à la Cour Impériale qu'il rentra en grâce (c). L'arrivée du Roi des Vandales lui causa donc autant de chagrin qu'il avoit eu d'empressement à l'attirer, de façon qu'il employa toutes sortes de moyens, offres, promesses magnifiques pour l'engager à retourner en Espagne; mais il eut la mortification de voir ses propositions rejetées avec mépris, & ce Prince absolument résolu de s'établir avec ses Vandales dans cette partie du Monde, & non seulement d'y fonder une nouvelle Monarchie, mais de porter ses armes victorieuses dans le cœur de l'Italie. Nous avons rapporté ailleurs combien il fut heureux dans ses expéditions, les horribles ravages qu'il fit non seulement en Afrique, mais en Sicile & en d'autres parties de l'Empire & dans Rome même (d).

Sa haine contre les Orthodoxes.

La fondation de cette Monarchie des Vandales fut une époque aussi & plus fatale pour les Africains des Pays où ils établirent leur domination; car quelque peu de différence qu'il pût y avoir à d'autres égards entre le joug des Romains & celui des Vandales, l'Arianisme que *Genferic* y introduisit & y propagea avec un zele plus barbare que dans ses autres conquêtes, fit bientôt de l'Afrique le plus affreux théâtre d'indignités & de persécutions inhumaines contre les Orthodoxes, & sur-tout contre les Ecclésiastiques de tout rang, quelque distingués qu'ils fussent par leur savoir & par leur piété; ou, pour dire mieux, ils furent les principaux objets de la cruauté de

(a) Voy. Hist. Univ. T. XI. p. 329, 330. XIII. ubi sup.

(b) Ibid. & T. XIII. p. 597. *Jornandez*, de Reb. Get. C. 33.

(c) *Jornandez* l. c. *Victor Uvic*. de Persec. Vandalor. Procop. de Bell. Vandal. C. 3.

(d) Voy. Hist. Univ. T. XI. l. c. & T. & seq.

(*) Il est assez aisé, semble-t-il, de rendre raison de la différence qu'il y a entre les Historiens pour le nombre; le moindre est selon les apparences celui des combattans, & le plus grand comprend ce nombreux train de femmes & d'enfans que ces Peuples Septentrionaux avoient coutume de traîner à leur suite dans toutes leurs expéditions, aussi-bien que quantité d'autres choses nécessaires, ce qui demandoit beaucoup de Serviteurs, d'Esclaves & de Bêtes de charge. Dans cette supposition le nombre de quatrevingt-mille fera bien proportionné à celui de vingt-quatre mille.

ce Prince, non seulement à cause de la noble & louable fermeté qu'ils témoignèrent contre lui, comme étant un Usurpateur, un Barbare, un Hérétique & un Apostat, mais encore à cause des nombreuses conversions qu'ils avoient faites parmi les Maures. Car ce fut en ce tems-là que les Africains infidèles, & sur-tout leurs Prêtres & leurs Princes, gens superstitieux & idolâtres, l'aigrirent tellement contre les Romains en général & contre les Ecclésiastiques en particulier, par leurs clameurs & par leurs ameres invectives contre les uns & les autres, aussi bien que par la disposition qu'ils témoignèrent de joindre leurs forces aux siennes contre eux, qu'il n'eut pas de peine à se déterminer à la ruine des uns & des autres dans tous les Pays qu'il avoit conquis. Pour les mieux convaincre de sa résolution, & les attacher davantage à ses intérêts, il leur déclara qu'il les chargeoit d'être les exécuteurs de son ressentiment contre tous les Orthodoxes qui refusoient de se soumettre & contre leurs Pasteurs, tandis qu'il poursuivroit lui-même ses victoires contre les débris des Troupes Romaines, jusqu'à ce qu'il en eût exterminé le nom & la mémoire en Afrique. La fortune le favorisa tellement qu'il s'en vit bientôt tout-à-fait délivré, & qu'il se trouva en pleine liberté de tourner tout son ressentiment contre l'Eglise & le Clergé d'Afrique, comme aussi contre tous les monumens de la valeur des Romains; il commit les plus grandes cruautés & fit les plus affreux ravages dans toutes les Provinces où ils s'étoient établis, & fit ressentir les effets de sa fureur non seulement aux prisonniers qui tombèrent entre ses mains, mais aux pauvres habitans innocens. Cela fut bientôt suivi de l'entière démolition de tous les magnifiques Edifices publics & particuliers, & de tous les autres beaux Ouvrages que ces fiers Conquérañs avoient coutume d'élever par-tout où ils étendoient leur domination, comme des trophées & des monumens de leur puissance & de leur grandeur. Ceux qu'ils avoient laissé en Afrique ne le cédoient en rien aux autres pour le nombre & pour la magnificence, comme l'on peut en juger par le grand nombre de ruines & de tristes débris qu'on en voit encore dans cette partie autrefois si célèbre de l'Empire Romain, & dont nous avons rendu compte dans l'Histoire Ancienne (a). Enforte que tous ces Monumens, que les Romains avoient élevés avec tant de travail & avec des dépenses immenses pour éterniser leur gloire, périrent par les mains des insolens Vandales; qui ne furent pas moins prodigés de leur tems & de leur travail pour en abolir la mémoire, & les réduire en monceaux de ruines, comme autant de trophées de leurs triomphes.

Jornandéz & les autres Historiens contemporains représentent *Genferic* ou *Gizeric* comme un Prince d'une dissimulation aussi profonde que d'une ambition démesurée, & cruel envers ceux de son propre sang quand ils faisoient obstacle à l'une ou l'autre (b). Il étoit aussi intrépide & ferme qu'heureux dans ses desseins, comme on en voit la preuve dans ses victoires & ses conquêtes sur les Romains, dans le mépris qu'il fit des menaces & des plaintes de l'Empereur *Léon*, auxquelles il avoit tant donné occasion,

Caractere de Genferic, preuve incon- testable de ses horribles cruautés envers les Orthodoxes.

(a) Vid. Hist. Univ. T. XIII. *Shaw*, *Pocock*, *Norden* &c.

(b) Vid. *Jornandéz* C. 33. *Procop.* *Cedren.* *Idar.* &c.

& plus encore par les ravages réitérés qu'il fit dans les Isles du Péloponnèse, que nous avons rapportés ailleurs (a), aussi-bien que les indignes stratagèmes dont il se servit, & son manque de parole à l'égard des Romains; nous indiquons ici seulement ces faits comme autant de preuves & d'autorités qui concourent à justifier ce que nous allons rapporter de la manière inhumaine dont il traita tant de vénérables & de savans Evêques, Prêtres & Laïques, uniquement à cause de leur constant attachement à la Foi de Nicée. Au moins cela convaincra-t-il les personnes impartiales, que ce que nous avons extrait ici des relations unanimes de tant d'Historiens dignes de foi de ce tems-là, touchant les horribles indignités & les persécutions que ces pieux Martyrs eurent à souffrir durant une grande partie de son regne, s'accorde si parfaitement avec le reste de sa conduite, & avec son caractère sanguinaire & ambitieux, qu'on ne peut taxer justement ces Historiens de les avoir exagérées. Il est vrai que nous ne pouvons aussi aisément les justifier d'exagération sur ce qu'ils racontent de la constance sans exemple & des ravissements de joie que les Martyrs faisoient paroître au milieu de leurs souffrances, bien moins encore des miracles surprenans dont quelques-uns prétendent que leur exil & leurs maux furent illustrés.

Nous nous bornons à cette partie du regne de *Genferic*, comme la seule qui nous reste à toucher, parceque ce qu'il y a eu d'ailleurs de remarquable s'étant passé assez loin de son nouveau Royaume d'Afrique, est étranger à notre sujet. Nous devons même faire souvenir les Lecteurs, que cet article même tout intéressant qu'il pourra paroître à quelques-uns, étant proprement du ressort d'un Martyrologe, ou de l'Histoire Ecclésiastique, nous sommes dispensés de nous y étendre au-delà de ce que demande notre Plan. Ainsi nous n'exposerons pas ici cette complication des plus horribles cruautés d'un zèle inhumain & barbare d'un côté, & de souffrances & de miseres injustes de l'autre; nous croyons qu'il suffira de donner succinctement l'Histoire de cette fameuse persécution, sans entrer dans le détail qu'autant que cela sera nécessaire pour en donner une idée générale (b).

Persecution contre les Orthodoxes.
442.

Les Historiens ne conviennent point combien il se passa de tems depuis l'arrivée de *Genferic* en Afrique, & celui où il fit éclatter les effets de sa fureur contre les Orthodoxes publiquement, & d'une façon si violente, il y a de l'apparence néanmoins que ce ne fut qu'après avoir obligé les Romains de lui céder toutes leurs conquêtes en Afrique par le Traité dont nous avons parlé ailleurs (c). Il est vrai que la forte & générale résistance qu'il éprouva de la part de quelques-uns des Ecclésiastiques, jointe aux insinuations malignes des Maures idolâtres, avoient pu lui inspirer peut-être ce dessein longtems auparavant, & l'avoir porté en même tems à traiter tous ceux du Clergé qui tomboient entre ses mains d'une manière qui marquoit toute sa haine & son ressentiment contre eux. Mais lorsqu'il se vit une fois au comble de la gloire, ses armées redoutées des Romains, & qu'il n'y avoit plus de Puissance qui pût lui faire la Loi, il donna un libre cours à son am-

(a) Voy. Hist. Univ. T. XI & XIII. & *Victor Utic. Cedren. &c.*
Auctor. cit.

(c) Hist. Univ. T. XII. *Cedren. Lafus,*

(b) *Jernandez l. c. Procop. de Bell. Vand. Grammaye, Marmol &c.*

ambition & à sa vengeance, il proscrivit tous les Orthodoxes, fit fermer toutes les Eglises, se saisit des plus belles & les donna aux Ariens, convertit les autres à des usages profanes & même des plus vils; ou démolit les autres, sur-tout celles qui étoient d'une Architecture Romaine, & on les fit rebâtir, ou on en fit élever en d'autres endroits dans le goût Gothique. Non seulement il dépouilla les Evêques & tous les Ecclésiastiques, tant Séculiers que Réguliers, de leurs Dignités, de leurs revenus, & pillà leurs Cathédrales, leurs Monasteres, leurs Chapelles &c. enlevant les ornemens & les vases sacrés sans distinction, mais il ordonna encore de saisir & de brûler leurs Livres Sacrés, aussi-bien que ceux qui appartenoient aux Eglises, Missels, Breviaires, Homélie &c. *Valerien*, Evêque vénérable de quatre-vingts ans; s'étant courageusement opposé à ces violences, il fut dépouillé sur le champ de sa Dignité & de ses biens, & banni nud & destitué de tout des Etats du Vandale. Il condamna de la même maniere plusieurs de ceux qui étoient les plus illustres par leur zele, leur savoir & leur piété, à un exil bien plus cruel que la mort, & accompagné de toutes les circonstances que l'inhumanité & la fureur pouvoient inventer pour l'aggraver, tandis que les autres avec leurs malheureux troupeaux erroient de côté & d'autre sans secours ni consolation. Desorte que l'on estima que ceux qui par leur zele, leur savoir & leur mérite étoient devenus d'abord les victimes de sa fureur, bien-qu'ils eussent souffert les plus cruels & les plus ignominieux supplices, avoient eu le sort le plus doux. On relegua les autres dans les Déserts les plus affreux & les plus incultes de la Barbarie, dont nous aurons occasion de parler dans la suite, & qui appartenoient à quelques-uns des Princes Maures idolâtres.

Les Gardes qui furent chargés de les y conduire étoient des Sujets de ces Princes, ou Alliés ou Tributaires du Roi Vandale, & après lui leurs ennemis les plus envenimés. La haine naturelle qu'ils avoient pour ces Chrétiens, & le desir de plaire au Roi, les anima à leur faire souffrir les plus terribles fatigues, & les plus insupportables insultes, pendant une longue & pénible route, par des chemins incultes, raboteux & solitaires, seuls capables de leur faire endurer la plus grande misere, sous cette impitoyable escorte. On contraignoit à force de coups & d'autres mauvais traitemens, non seulement les malades, les aveugles, les boiteux & les impotens, mais encore les vieillards accablés d'années & d'infirmités, à se traîner à la suite des autres, jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre & qu'ils expirassent sous le poids de la misere. Quand cela arrivoit, comme ce fut le sort de plusieurs centaines, les implacables Gardes avoient ordre, dit-on, de leur lier les pieds & les mains, de les laisser ainsi exposés aux bêtes sauvages & aux oiseaux de proie qui se trouvent en grand nombre dans ces quartiers-là, & de continuer leur chemin avec les autres (a) (*).

Misere & souffrances des Exilés.

Nous

(a) Les mêmes.

(*) La plupart des Historiens assurent que le Roi avoit donné cet ordre inhumain à leurs barbares conducteurs. Il y en a même qui ajoutent, qu'il leur avoit ordonné d'attacher par les pieds tous ceux qui ne pourroient pas marcher, & de les traîner par les pierres & les épines, jusqu'à ce que leurs habits, leur peau & enfin leur corps fussent en pieces. Comme nous ne trouvons pas néanmoins d'exemple d'une aussi horrible

Nous laissons à juger au Lecteur, combien peu il y en eut de cette nombreuse & en grande partie invalide troupe, qui arrivèrent au lieu de leur triste exil au milieu de tant de souffrances & de tant de difficultés presque insurmontables, aussi bien que de l'extrême misère de ceux qui furent assez infortunés pour y survivre, & qui par-là se trouverent exposés à de plus grands dangers, & à des maux plus cruels encore ; il n'y a que ceux qui connoissent par expérience ou par la lecture ces Déserts sauvages & incultes, & leurs habitans plus sauvages & plus féroces encore, qui puissent en avoir l'idée (a).

Severe
envoyé en
Ambassade
de à Gen-
seric.

Mais au milieu des préparatifs de cette affreuse tragédie, il arriva une chose, qui non seulement en suspendit l'exécution pendant le peu de tems que regna encore *Genferic*, mais sembla promettre que la persécution cesserait entièrement, & effectivement le Roi parut se relâcher de sa cruauté naturelle. *Zénon* parvenu à l'Empire avoit été contraint de faire la paix avec *Genferic*, de renoncer à toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur l'Afrique, & de céder pour toujours cette Province à ce Prince & à ses descendans (b). Redoutant plus que jamais ses armes, à cause de l'alliance étroite qu'il avoit conclue depuis avec le belliqueux *Odoacre*, *Zénon* jugea à-propos de lui envoyer par précaution un Ambassadeur pour confirmer la paix.

Il renou-
velle les
Traités
avec lui.

Il chargea de cette commission un Sénateur nommé *Severe*, également estimé pour son intégrité & son desintéressement, & admiré pour sa politesse & son esprit. *Genferic* fut si charmé de sa rare prudence & de toute sa conduite, qu'il consentit sans difficulté à ses propositions. Ce Prince se trouvoit déjà avancé en âge, & souhaitant d'assurer à son fils *Huneric* la paisible possession du Royaume qu'il avoit fondé, il embrassa avec plaisir l'occasion de renouveler le Traité fait avec *Zénon*. On présume que l'adroit *Severe* trouva moyen, dans les fréquentes conférences qu'il eut avec *Genferic*, de l'adoucir & de diminuer l'aversion qu'il avoit conçue contre les Orthodoxes, jusqu'au point de révoquer en quelque façon les ordres sanguinaires qu'il avoit donnés pour les exterminer entièrement ; il l'engagea aussi à se relâcher de la répugnance qu'il avoit fait paroître pour l'élargissement des prisonniers Romains.

On assure pour prouver le premier article, que peu de tems avant sa mort il rétablit l'Eglise Orthodoxe de Carthage dans ses anciens privileges, rappella le Clergé qui avoit été banni, entre autres l'Evêque *Valerien*, & leur rendit leurs Dignités & leur revenus (c). Ce procédé, dit-on, a donné lieu de penser, que s'il eût vécu plus longtems, il auroit selon les apparences fait la même grace, sinon à tout le Clergé, au moins à une grande partie, bien loin de poursuivre l'exécution des projets cruels qu'il avoit formés. Les Historiens croient même qu'il est très-apparent que ce fut-là un des principaux articles stipulés au renouvellement de la paix, sur lequel l'Empe-

(a) *Procop. Viâur* &c.

(b) *Hist. Univ. T. XIII. p. 608.*

(c) *Viâur Uric. Persec. Vand. p. 16 &c.*

cruauté durant son regne, & qu'il paroît plutôt s'être adouci envers les Romains & les Orthodoxes, comme nous le verrons dans la suite, nous croirions plutôt que s'il y eut de pareils ordres donnés, ce fut par son fils qui lui succéda, & fut un ennemi plus implacable des uns & des autres,

reur ne pouvoit gueres se dispenser d'insister, & que l'Ambassadeur ne pouvoit manquer d'obtenir, dans un tems où il avoit gagné si fort l'estime & les bonnes grâces du Roi & de sa Cour. Tout ce que nous pouvons répondre à cela, c'est que si les choses eussent été ainsi, ou que *Severe*, craignant dans les conjonctures présentes d'insister trop fortement sur ce point, se fût contenté de lui inspirer des dispositions plus favorables pour les Orthodoxes, on se seroit attendu qu'il auroit révoqué ses arrêts sanguinaires contre eux par son Testament, par lequel il régla la succession du Royaume, ou qu'il auroit expliqué ses intentions de quelque autre façon. Au-lieu qu'il paroît par la maniere cruelle dont son Successeur exécuta ses ordres, ou qu'il ne les révoqua point, ou que s'il le fit son fils eut si peu d'égard à ses volontés, qu'il persécuta les Orthodoxes avec plus de fureur & de barbarie que son pere n'avoit jamais fait, comme nous le verrons bientôt.

Pour ce qui est de l'élargissement des prisonniers Romains à la priere de *Severe* malgré la maniere dont il en avoit agi auparavant avec eux, que l'on fait valoir pour prouver que l'Ambassadeur Romain avoit par sa politesse & son adresse inspiré à ce Prince des sentimens plus doux pour sa Nation & pour l'Eglise Orthodoxe, on ne peut disconvenir que cela ne soit de quelque poids, mais de beaucoup moins qu'on ne le pense, si l'on pese mûrement les circonstances qui accompagnerent cette générosité, ou qui en furent peut-etre le principe. *Severe* ayant refusé avec une modestie rare & desintéressée les riches présens dont *Genferic* vouloit le combler, avoit adroitement insinué, que le seul présent qu'il pût lui faire, & qu'un Ambassadeur Romain pût accepter, c'étoit la liberté d'un si grand nombre de ses compatriotes, qui étoient captifs dans ses Etats. Il ne restoit donc à *Genferic* d'autre moyen de ne pas se laisser surpasser en politesse & en générosité, que de consentir à une priere si louable, & même de lui accorder plus qu'il ne demandoit, comme il fit, en relâchant sans rançon tous les Romains qui étoient tombés en partage à lui & à sa famille, & en lui permettant de racheter les autres (a).

Il n'est donc gueres vraisemblable que les Historiens qui ont rapporté deux circonstances aussi honorables à ce Prince, que le sont l'élargissement des prisonniers Romains, & le rétablissement de l'Eglise de Carthage, eussent négligé de parler de ses bonnes intentions pour le reste des Orthodoxes, s'il en avoit eu véritablement dans les derniers tems de sa vie. Supposé qu'il eût été dans ces sentimens, auroit-il négligé de donner ou par son Testament ou d'une autre maniere les directions nécessaires pour empêcher ses Successeurs d'exécuter les ordres sanguinaires qu'il avoit donnés auparavant; ou, s'il l'avoit fait, les mêmes Historiens auroient-ils oublié d'en faire mention? Mais on ne trouve ni trace ni vestige de ce changement dans leurs Ecrits; tout ce qu'ils disent de son Testament se réduit à ceci, qu'il régla la succession parmi ses descendans de la maniere la plus propre à maintenir la paix & la prospérité dans le Royaume, en ordonnant que la Couronne iroit toujours à l'aîné de toute la famille, pour prévenir efficacement, comme il s'exprime, les dissensions & les guerres civiles, qui ont été si fatales à d'autres Monarchies, & en ont causé la ruine (b). ..

Or

(a) Hist. Univ. T. XIII. p. 609.

(b) *Jornandez* & al. sup. cit.

On dit auffi que ſes quatre premiers Succelleurs obſerverent ſi religieufement cet ordre, qu'ils jouirent tous du Trône à leur tour ſans querelle ni diſpute au dedans, & ſans oppoſition au dehors; ce ne fut qu'en 533, qu'un des Princes uſurpa la couronne par trahiſon, & fournit par-là aux Romains l'occaſion de le chaſſer avec le reſte des Vandales de l'Afrique, ainſi que nous le verrons dans la fuite. Il paroît néanmoins que *Genſeric* ne reſpecta pas tellement la paix ſi récemment conclue avec l'Empereur, qu'il n'y fit une infraction preſque auſſitôt que l'Ambaſſadeur Romain eut quitté ſa Cour. A-la-vérité les Hiſtorienſ n'en marquent point les circonſtances, ils diſent ſeulement, qu'ayant reçu un grand échec il fut obligé de ſe retirer à Carthage, vivement piqué & mortifié de ſa défaite, & qu'il mourut peu après. Quoique d'autres Auteurs ne parlent point de cette affaire, & de ce qui y donna lieu, ce fait n'a rien qui ne s'accorde fort bien avec le caractère de ce Prince, puifqu'il s'étoit emparé de Carthage par la plus lâche trahiſon, & qu'il avoit ſi ſouvent enfreint les Traités les plus ſolemnels (a).

Mort de
Genſeric.

Huneric
ſecond Roi
des Van-
dals.
477.

Quoi qu'il en ſoit, *Genſeric* ne ſurvéquit pas longtems à la concluſion de cette dernière paix, & mourut au bout d'un long & heureux regne de ſoixante ans, & avec lui s'anéantirent toutes les eſpérances que les Orthodoxes avoient conçues du court repos dont ils avoient joui, & de la paix conclue avec les Romains. Il eut pour Succelleur ſon fils *Huneric* ou *Ungaric* & *Hungaric* comme d'autres le nomment. Ce Prince hérita non ſeulement de toute la férocité barbare & de la haine de ſon père contre les Orthodoxes, mais il le ſurpaſſa même à l'un & à l'autre égard, & pendant un court regne de huit ans il exerça de plus grandes cruautés contre l'Egliſe d'Afrique, que *Genſeric* n'avoit fait pendant ſoixante ans. Durant la vie de ſon père il avoit été envoyé en ôtage à Conſtantinople, d'ailleurs il avoit épouſé la Princeſſe *Eudocie*, fille de l'Empereur *Valentinien*, que ſon père avoit emmenée priſonnière de Rome, & dont il eut un fils. Tout cela ne rallentit point ſa haine contre les Orthodoxes & les Romains. Il avoit outre *Eudocie* une autre femme, fille de *Théodore* Roi des Goths, mais après lui avoir fait couper le nez ſur un ſouſçon frivole qu'elle l'avoit voulu empoifonner, il la renvoya à ſon père (b).

Horrible
Perſécu-
tion contre
les Ortho-
doxes.

Huneric ne fut pas longtems ſur le Trône ſans recommencer la perſécution qui avoit été ſuſpendue par ſon père, & il la renouvela avec plus de fureur que jamais. Nous avons déjà parlé des artifices dont les Maures idolâtres s'étoient ſervis pour animer *Genſeric*, & les maux incroyables qu'ils firent ſouffrir aux malheureuſes victimes de ſa fureur, ayant été choiſis pour être les principaux Acteurs de cette horrible tragédie, ce qui ne nous permet pas de douter qu'ils n'ayent été auſſi ardens & ingénieux à exciter *Huneric* & à l'aigrir. Auſſitôt que l'ordre eut été expédié de remettre ces infortunés entre les mains de ces impitoyables Barbares, on les amena de tous les lieux de la domination de *Huneric* chargés de chaînes aux deux rendez-vous, au nombre de quatre-mille-neuf-cens ſoixante-fix, parmi leſquels ſe voyoient les Evêques & les Eccléſiaſtiques les plus illuſtres, des Religieux de différens Ordres & de tout rang, & quelques-uns des Laïques les plus

diſtin-

(a) V. Hiſt. Univ. T. XI. & T. XIII. (b) *Mariana*, L. V. Ch. 3. *Victor*, *Procop.* & a).

distingués ; ils devoient être conduits par les Maures en deux troupes dans les affreux Déserts marqués pour le lieu de leur exil. On les mena d'abord à Sicca & à Laris (*), où les implacables Maures, à l'instigation de leurs Prêtres, étoient prêts à les recevoir & à les traiter d'une manière digne de la haine qu'ils leur portoient, en attendant que le reste de ces tristes victimes fût arrivé avec l'ordre de la Cour pour leur déplorable marche. On dit qu'on les jeta sans distinction dans des fossés, où comme le Prophete Jérémie ils enfonçoient dans la boue (a), & étouffoient par l'infection & le manque d'air, étant entassés les uns sur les autres de manière qu'ils n'avoient pas de place pour se coucher. La nourriture qu'on leur donnoit répondoit au logement : bien plus, la patience & le contentement qu'ils faisoient paroître au milieu de ces dures souffrances, & sur-tout chaque acte de dévotion qu'ils faisoient, & chaque marque de joie qu'ils donnoient d'être appelés à souffrir pour une cause si glorieuse, fournissoient à leurs cruels persécuteurs une nouvelle occasion de redoubler leur barbarie, en sorte qu'il y en eut un grand nombre qui succombèrent sous le poids de la misère & des mauvais traitemens, & finirent leur vie ; mais la plupart néanmoins surmonterent tous ces maux si accablans, & demeurèrent en vie pour donner un spectacle plus surprenant encore d'intrépidité & de constance au milieu de malheurs plus cruels encore.

Le jour qu'ils devoient sortir de leur affreuse prison étant venu & tout étant prêt pour leur marche, ces illustres Confesseurs parurent en plein jour à la vue d'une foule de gens composée d'amis & d'ennemis ; ils étoient d'un côté dans un état si triste, & de l'autre avoient un air si tranquille & si content, qu'il n'étoit pas possible que cela ne fit naître bien des mouvemens différens dans l'ame des spectateurs selon leurs dispositions. Les habits de ceux qui en avoient, & leurs corps à tous étoient couverts de boue ; ils étoient maigres, exténués, & si foibles, qu'ils pouvoient à peine se soutenir & se traîner, bien-qu'on les fît avancer à force de coups ; tandis qu'une infinité de personnes de leurs troupeaux dispersés venoient au devant d'eux avec des cierges allumés, s'efforçant en vain par leurs larmes & leurs prières de les arrêter seulement autant de tems qu'il falloit pour baptiser quelques enfans, pour confesser des malades & des mourans, & pour faire quelque autre fonction de leur Ministère ; mais ils n'eurent pour toute consolation de la part de ces Martyrs que des soupirs & des larmes, & peut-être la dernière bénédiction de leurs Pasteurs accablés de douleur, encore ne l'obtinrent-ils qu'en essuyant les plus ameres railleries & les coups de bâton de leurs

(a) Jérém. XXXVIII. 6. Vid. *Jordanes*, *Procop.* de Bell. Vand. Ch. 8. *Victor* &c.

(*) Suivant les Actes du Concile de la Conférence de Carthage, c'étoient deux Villes Episcopales. Quelques-uns placent la première dans l'Afrique proprement dite, & d'autres dans la Nubie ; dans les Actes sus-mentionnés *Martin* est qualifié *Episcopus Sciaccensis*. La situation de l'autre est encore moins connue ; les mêmes Actes font seulement mention de l'Evêque de Laris, comme un de ceux qui assistèrent à la Conférence (1). Mais il y a de l'apparence que ces deux Evêchés avoient été séquestrés, & les Evêques chassés, & peut-être bannis sous le regne & durant la persécution de *Genserik*, avec plusieurs autres de leurs Confreres, comme on l'a vu plus haut.

(1) Coll. *Carthag.* die 1,
N

Gardes. Nous avons déjà parlé de l'ordre inhumain qu'ils avoient ou qu'ils prétendoient avoir du Roi, par rapport à ceux que l'âge ou les infirmités mettoient hors d'état de marcher; & il n'y a pas de doute qu'il n'y en eût un grand nombre parmi eux, sur-tout après avoir croupi dans une si horrible prison. Nous doutons encore moins de la disposition des barbares Maures à exécuter l'ordre dès le moment de leur départ, quand ce n'auroit été que pour inspirer plus de terreur aux autres. Mais bien loin que toutes ces inhumanités produisissent un pareil effet, on entendoit, au-lieu de cris & de gémissemens, ces généreux Confesseurs chanter les louanges de Dieu, & se glorifier de leurs souffrances; c'est ce que rapportent tous les Historiens qui nous en ont transmis la mémoire. Ce qu'il y eut de plus merveilleux encore, c'est que plusieurs continuerent de chanter, quoique leurs conducteurs leur eussent arraché la langue pour les en empêcher (a). Parmi les illustres Martyrs qui souffrirent sous ce regne, on compte le vénérable *Latus* Evêque de Leptis, & d'autres Ecclésiastiques qualifiés. On ne nous dit point combien d'autres reçurent la couronne du Martyre, soit par la fatigue du voyage, soit pendant leur triste séjour dans les Déserts. Quoi qu'il en soit, Dieu arrêta bientôt le cours de cette barbare persécution par la mort du Persécuteur après un regne court & cruel de sept ans & quelques mois.

Etrange
mort de
Huneric.
484.

Huneric mourut de la même maniere que l'impie *Arius* (*), dont il avoit propagé les erreurs avec tant de zele dans ses Etats, & pour l'amour desquelles il avoit non seulement allumé la cruelle persécution dont nous venons de parler, mais ruiné tant de Monasteres d'hommes & de filles, pour en donner les revenus, & même ceux qui les habitoient aux sanguinaires Maures, qui avoient été les promoteurs & les exécuteurs de ses cruautés contre l'Eglise Orthodoxe (b). On ne trouve point qu'il ait été en guerre avec les Romains pendant son court regne. Il y a de l'apparence qu'il étoit si occupé de ses persécutions domestiques, & de la propagation de son Hérésie Arienne, qu'il n'eut ni le tems ni l'envie de rompre la paix conclue par son pere, tandis que les troubles & la foiblesse de l'Empire ne lui faisoient craindre aucune opposition à ses desseins de ce côté-là.

Gunta-
mond
troisième
Roi des
Vandales.
484.

Hilderic son fils, qu'il avoit eu de la Princesse *Eudocie*, comme on l'a dit plus

(a) *Procop.* de Bell. Vand. Ch. 8. *Victor.*

(b) Les mêmes.

(*) On dit qu'*Arius* mourut dans une latrine publique de Constantinople, tous ses intestins s'étant écoulés (1); on rapporte la même chose de *Huneric*, avec ceci de plus, c'est que sa chair avoit pourri, & qu'il étoit rongé de vers, desorte qu'il ressembloit plus à un cadavre qu'à un homme vivant (2). D'autres ajoutent, qu'étant possédé du Démon, qu'il avoit avalé avec le sang de tant de Martyrs, il se déchiroit lui-même de ses propres dents, & finit sa vie dans des tourmens aussi cruels que justement mérités (3). Tout cela concourut, suivant le savant *Aldrette*, à purger le Monde de ce sanguinaire Tyran (4).

On pourra peut-être croire que le zele & le ressentiment des Orthodoxes leur ont fait ajouter au moins les deux dernières circonstances, pour rendre sa mémoire plus odieuse. Cependant, si l'on considère le changement subit & surprenant que l'on vit sous le regne de son successeur, on sera peut-être porté à penser qu'il n'y a eu gueres qu'un jugement aussi terrible & aussi exemplaire sur ce malheureux Prince, qui ait pu le produire.

(1) *Jornandez*, *Isidor.* Hist. Vand. *Victor* *Utic.*

(2) Les mêmes.

(3) *Greg.* *Turon.* de Gest. Francor. L. 2. C. 3.

(4) *Antignades* da Spania. L. IV. C. 23. *Vid.* *Grammaye* *Afric.* ill. L. III. *Roder.* *Tolet.* de *Reb. Hisp.* C. 15. *Kretz.* Hist. Vaud. p. 24.

plus haut, ne fut pas son successeur, mais un petit-fils de *Genferic* nommé *Gutamond* ou *Guntamond*, qui étoit, suivant *Isidore & Procope*, fils de *Genfon*, l'aîné des fils de *Genferic*; on le préféra selon les apparences à *Hilderic*, en vertu de l'ordre de succession réglé par son ayeul.

Ce Prince, qui avoit été élevé dans l'Arianisme comme le reste de sa famille, signala le commencement de son regne par des persécutions contre les Orthodoxes, si nous en croyons *Isidore & Procope* (a); mais aussitôt qu'il se vit paisible possesseur du Trône, il résolut de mettre fin aux fureurs de la persécution, soit qu'il fût touché d'une généreuse compassion à la vue des maux cruels auxquels le zèle furieux & inconsidéré de son oncle les avoit exposés, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'il fût effrayé des circonstances frappantes de sa mort, il se détermina donc à rappeler tous ceux qui avoient survécu aux fatigues & aux miseres de leur exil, de les rendre à leurs Eglises & à leurs Troupeaux, & de les rétablir dans le libre exercice de leur Religion (b). Il rappelle les Exilés.

Il commença par le vénérable *Eugene*, le digne Evêque de Carthage, Prélat d'une sagesse & d'une piété consommée; il jeta les yeux sur lui, comme étant le plus propre à l'assister de ses conseils dans l'exécution de son charitable dessein. L'Evêque & le Roi employèrent leur autorité avec tant de succès, que le Clergé d'Afrique tant séculier que régulier fut rétabli presque par-tout dans ses possessions, ses fonctions & ses privileges, & que l'Eglise d'Afrique sembla avoir repris son ancienne splendeur; mais tout d'un coup ces beaux avantages s'éclipserent par la mort imprévue du pieux Monarque, qui mourut la douzième année de son regne (c).

Thrasamond son frere lui succéda; comme il étoit dans des principes fort opposés, & d'un caractère bien différent, il cassa bientôt tout ce que son frere avoit fait, & renouvela la persécution contre les Orthodoxes avec autant de zèle & de fureur que son oncle. Il ordonna d'abord de fermer toutes leurs Eglises, & de saisir tous les Monasteres, de même que leurs revenus & ceux du Clergé Séculier. Il porta son ressentiment si loin contre ce dernier, à cause des plaintes qu'il faisoit hautement, qu'il bannit un nombre incroyable de ces Ecclésiastiques, les uns parmi les Maures idolâtres, & les autres dans quelques-uns des Pays que son grand-pere avoit conquis en Europe; parmi ces Exilés il n'y avoit pas moins de cent-vingt Evêques, qu'il relegua dans l'Isle de Sardaigne. Ils avoient à leur tête le savant *Fulgence*, Africain de nation, & Prélat d'un grand mérite & d'une piété distinguée. Comme on les avoit auparavant dépouillés de tout, ils auroient infailliblement péri de disette & de misere, si le Pape *Symmaque* n'en avoit eu soin & n'eût pourvu à leurs besoins, en partie de sa bourse, & en partie par l'assistance d'autres Chrétiens charitables (d). Thrasamond quatrieme Roi des Vandales, renouvelle la persécution.

La puissance & l'insolence des Ariens étoient alors à leur comble, personne n'osoit leur résister, ni même ouvrir la bouche contre eux, sans encourir toute l'indignation de leur zélé Protecteur; tandis que les pauvres Orthodoxes, privés de leurs anciens Pasteurs, se laissoient aisément aller par crainte Mesures qu'il prend pour établir l'Arianisme.

(a) *Isidor. Procop.* l. c.
(b) *Victor Uitic.*

(c) *Victor. Procop.* de Bell. Vand. L. I. C. 9.
(d) Les mêmes.



crainte ou par flatterie à suivre, au moins extérieurement, leurs nouveaux Conducteurs (*). *Thrasamond* avoit donc peu ou point à craindre soit en dedans soit en dehors, que rien dérangeât les précautions qu'il avoit prises pour que ses Etats ne fussent pas de nouveau infectés ou inondés de ce qu'il appelloit l'Hérésie Romaine. Il eut aussi le tems & l'occasion d'étendre les bornes de sa domination & de soumettre à son obéissance plusieurs Princes Maures; les autres étoient ses tributaires, ou fort attachés à ses intérêts contre le seul ennemi commun qui pouvoit le troubler, & qui n'étoit pas alors en état de rien entreprendre, non plus que les Ostrogoths & les Visigoths d'Espagne & d'Italie, qui étoient assez occupés de leurs Guerres Civiles. Ce fut alors qu'il fit un accueil si favorable à *Gaselic* fils d'*Alaric* & d'une des Maîtresses de ce Prince. Les Visigoths l'avoient élu pour Roi pendant la Minorité d'*Amalaric*, mais ayant été contraint de prendre la fuite, il se réfugia à la Cour de *Thrasamond*. Celui-ci lui donna du secours pour recouvrer son Royaume, non tant peut-être par compassion & par amitié, que pour mettre obstacle à l'accroissement de la puissance de *Theodoric* Roi des Ostrogoths, son beaufrere: comme ce dernier avoit pris *Amalaric* sous sa protection, & s'étoit déclaré son Tuteur, il pouvoit aisément se rendre maître de son Royaume. Mais comme nous avons parlé de cette affaire ailleurs (a) nous y renvoyons le Lecteur.

Il fait
jurer son
Successeur
de les sui-
vre.

Thrasamond avoit cependant dans sa propre famille un homme qu'il craignoit, c'étoit le Prince *Hilderic* fils d'*Eudocie* & petit-fils de *Genferic*, qui devoit lui succéder, selon l'ordre établi pour la succession, au Trône des Vandales. Afin de prévenir tout changement de la part de ce Prince, il l'obligea de s'engager par un serment solemnel à ne faire aucun changement ni dans la Religion ni dans le Gouvernement, qu'il avoit pris tant de soin d'affermir solidement, & de ne favoriser pas le moins du monde les Orthodoxes, ni de rappeler aucun des Ecclésiastiques exilés. *Thrasamond* content d'avoir pris des précautions qui lui paroissent sûres pour maintenir les choses sur le pied où il les avoit mises, finit ses jours tranquillement, après un regne de vingt-six, ou selon d'autres de vingt-sept ans & quatre mois; il mourut à Carthage, le Siege Royal de ses Prédécesseurs, depuis que *Genferic* s'en étoit rendu maître par trahison (b).

Hilderic
cinquieme
Roi des
Vandales.

524.

Hilderic n'avoit fait le serment dont nous venons de parler, que pour dissiper les soupçons que *Thrasamond* avoit conçus contre lui, & pour l'empêcher de prendre des mesures pour l'exclure de la succession. Il étoit d'ail-

leurs

(a) Hist. Univ. T. XIV. p. 96, 97. (b) *Procop. Vitor &c.*

(*) C'est ce que rapporte *Isidore*, & d'autres l'ont répété après lui; mais *Procopé*, qui en parle comme du plus prudent & du plus illustre des Rois Vandales, assure qu'il n'employa jamais la rigueur contre les Orthodoxes, ni ne les tourmenta, mais qu'il tâcha de les gagner à l'Arianisme, en distribuant des richesses, des dignités & des honneurs, & par toutes les autres voies de douceur (1). Nous trouvons aussi de la différence entre ces Auteurs & d'autres touchant le nombre des Evêques exilés: nous avons dit sur l'autorité d'*Isidore* qu'il y en avoit cent-vingt, mais d'autres en font monter le nombre presque au double (2).

(1) Bell. Vand. L. I. C. 8.

(2) Chron. brev. ap. *Canis.* T. IV. *Vasai* Chron. Grammaye &c.

leurs résolu dans le cœur de rappeler tous les Exilés qui étoient encore en vie, & de les rétablir dans leurs Dignités & leurs fonctions. A son avènement à la Couronne il se trouva fort embarrassé de quelle maniere il s'y prendroit pour exécuter ses pieuses résolutions, sans se rendre coupable de parjure & sans irriter les Ariens également puissans & vindicatifs. A-la-vérité il pouvoit tranquilliser sa conscience, en considérant que c'étoit un serment forcé, auquel il n'étoit pas tenu; mais aussi il avoit tout à craindre de la part de ses ennemis, vu l'état déplorable où les Orthodoxes étoient réduits alors & leur impuissance. Ces raisons le déterminèrent à se conduire avec toute la circonspection & le secret possible, & à éviter toute démarche publique, capable de réveiller la jalousie des uns & les espérances des autres, jusqu'à ce qu'il fût bien affermi sur le trône, & en état de reprimer le pouvoir & l'insolence de ses ennemis, & d'inspirer à ses amis accablés le courage de prendre sa défense & la leur.

Cette résolution étoit prudente, & telle que la situation présente du Royaume l'exigeoit. Le malheur voulut que son zele, soit qu'il fût excité par sa mere très-zélée Orthodoxe, soit par les souffrances & les plaintes des Ecclésiastiques exilés, l'engagea à se départir trop tôt de ces sages mesures, & à faire paroître publiquement ses desseins avant que de s'être suffisamment précautionné contre les oppositions des Ariens. Il fit publier de la façon la plus solennelle un Manifeste, tant dans sa Capitale que dans le reste de ses Etats, par lequel il condamnoit non seulement, mais révoquoit & cassoit tous les Actes & les Edits de ses Prédécesseurs, & particulièrement ceux de *Thrasamond* contre les Orthodoxes & en faveur des Ariens; il rappelloit aussi tous ceux qu'il avoit bannis, & les rétablissoit dans leurs anciennes Eglises, dans leurs fonctions & dans les privileges dont ils avoient été dépouillés (a).

Il se précipite trop à se déclarer en faveur des Orthodoxes.

On peut imaginer aisément la surprise & l'indignation que cet Edit prévu dut causer dans tout le corps des Ariens, les réflexions ameres & les invectives qu'ils firent contre celui qui en étoit l'auteur. Mais leur ressentiment ne se borna pas à cela, bientôt il éclatta par une rébellion ouverte; le Chef des rebelles fut un Prince du sang, nommé *Gilimer*, ou suivant d'autres *Gildimer*, grand zéléteur de l'Arianisme, & ennemi juré de *Hilderic*, non seulement à cause de son affection pour les Orthodoxes, mais aussi de sa mollesse & de son indolence, qui lui faisoit négliger les affaires de l'Etat & le commandement de l'Armée, se reposant entierement de tout sur un neveu qu'il aimoit beaucoup nommé *Almer*, & par quelques-uns l'*Achille* des Vandales, & par cette raison *Gilimer* le haïssoit autant que *Hilderic*. Il étoit donc naturel à un homme aussi ambitieux & entreprenant que l'étoit *Gilimer* de se flatter qu'il ne lui seroit pas difficile de détrôner le Roi, ou de lui arracher la couronne par force.

Il est résolu par Gilimer le sixième & dernier Roi des Vandales;

Quelques Historiens disent qu'il fut si bien gagner les Vandales, que *Hilderic* fut déposé la septieme année de son regne, & que lui-même fut élevé sur le trône. Mais d'autres Auteurs prétendent qu'il s'empara du trône par la force des armes; qu'il poursuivit ses pernicieux desseins avec tant de diligen-

ligen-

(a) *Isidor. Procop. Vidor. &c.*

ligence, que la querelle se décida par une bataille ; l'infortuné *Hilderic* fut défait, tomba entre les mains du rebelle *Gilimer*, qui lui ôta d'un même coup la couronne & la liberté, dans la huitième année de son regne.

Les Orthodoxes persécutés.

Ce fut un coup fatal pour les Orthodoxes. Immédiatement après sa victoire *Gilimer* s'empara du trône, se fit couronner à Carthage, fit resserrer étroitement sous bonne & sûre garde le malheureux *Hilderic* & ses enfans, & exerça la plus cruelle tyrannie non seulement sur les Exilés qui avoient été rappelés, mais sur un grand nombre de Vandales Orthodoxes, qui sous le regne précédent avoient quitté l'Espagne pour venir s'établir en Afrique. Les Eglises furent de nouveau fermées, les Ecclésiastiques proscrits & dépouillés de leurs Bénéfices & de leurs revenus, tous les Edits donnés en leur faveur révoqués & cassés. Le Roi en donna de nouveaux en faveur de l'Arianisme, & l'Eglise d'Afrique fut réduite dans la plus triste condition. Les Historiens qui ont fait l'Histoire de l'usurpation des Vandales, ont regardé avec raison les malheurs de l'Eglise Africaine comme une juste punition du Ciel à cause du relâchement & de la corruption des mœurs, qui à la honte du Christianisme regnoient parmi le Clergé comme parmi le peuple ; tandis qu'ils maintenoient la pureté de la foi, ils étoient de véritables Maures idolâtres pour la conduite.

Justinien envoie une armée contre lui sous le commandement de Bélisaire.

Quoi qu'il en soit, s'ils avoient mérité que *Gilimer* triomphât d'eux, son triomphe fut de courte durée, & fut bientôt suivi, à l'inexprimable joie des Orthodoxes, & à l'extrême mortification des Ariens, de l'entière ruine de la puissance des Vandales, & de leur expulsion de l'Afrique. La tyrannie de *Gilimer*, les vexations, les cruautés, les confiscations & les exils par lesquels il signala principalement son regne, les plaintes que les Ecclésiastiques bannis faisoient hautement, & les pressantes sollicitations d'un Evêque venu d'Orient, qui assura l'Empereur *Justinien* de la victoire, en lui disant que Dieu lui avoit promis de favoriser ses armes & de réduire l'Afrique sous sa puissance (*), déterminèrent ce Prince, nonobstant la guerre de Perse, à envoyer une puissante Flotte avec une Armée en Afrique, sous la conduite du vaillant & heureux *Bélisaire*. On dit à la vérité que *Justinien* tenta les voies de la douceur & de la négociation pour engager *Gilimer* à mettre *Hilderic* & ses enfans en liberté ; mais tout l'effet que cela produisit sur le Roi Vandale, ce fut de faire resserrer davantage ces illustres captifs, & de le porter à faire crever les yeux à *Almer*, qui lui étoit le plus odieux. Il fit plus. Pour marquer à l'Empereur combien peu de cas il faisoit de son amitié, & qu'il ne redoutoit gueres son ressentiment, il fit équiper une Escadre avec laquelle il s'empara de la ville de Tripoli & de l'Isle de Sardaigne. En ce cas-là il ne faut pas chercher d'autre motif qui ait déterminé *Justinien* à faire un si puissant armement contre lui, sous la conduite d'un Général fameux. Et s'il eût été instruit de la situation de *Gilimer*, il eût compris

(*) J'ai suivi ici *Procope*, Historien contemporain & témoin oculaire. L'Auteur Anglois rapporte, je ne sai sur quelle autorité, car il n'en cite aucune, que ce fut le bon vieux Evêque *Lotus*, proscrit & martyrisé sous le regne de *Huneric*, qui apparut, dit-on, à *Justinien*, & qui le détermina à entreprendre la guerre d'Afrique, en lui promettant qu'il la tireroit des mains des Vandales. Mais de pareils contes ne méritent pas d'être préférés au témoignage d'un Historien grave. REM. DU TRAD.

pris qu'il pouvoit avec des forces bien moins nombreuses le chasser de son Royaume & les Vandales d'Afrique.

En attendant le Tyran étoit tellement occupé de ses plaisirs d'un côté, & de l'autre de la persécution, qu'il n'eut que peu ou point de connoissance des préparatifs que l'Empereur faisoit, à moins qu'on ne suppose qu'une aveugle fatalité le pouvoit à sa perte. Car lorsqu'enfin il fut instruit de l'orage qui le menaçoit, au-lieu de prendre les précautions les plus propres à s'en mettre à couvert, il prit les mesures les plus capables d'assurer la victoire à ses ennemis, & hâta sa ruine par sa cruauté; il n'épargna ni amis ni ennemis, pas même ses parens, sur la plus légère accusation ou sur le moindre soupçon qu'il concevoit contre eux. Il se rendit par-là odieux à ses sujets, qui le détestoient, sur-tout après qu'il eut fait mourir *Hilderic* & ses enfans, *Evagée* frere de ce Prince & ses autres parens, quand il apprit que *Bélisaire* approchoit. D'ailleurs un grand nombre de Vandales, qui avoient embrassé la Foi Orthodoxe après le rappel des Evêques Catholiques s'étoient dispersés en divers endroits d'Afrique pour éviter un sort pareil, & étoient prêts à se joindre aux Romains aussi-tôt qu'ils seroient arrivés; tandis que la plupart des Ariens mêmes avoient conçu une si grande horreur pour *Gilimer*, à cause de sa tyrannie & de ses horribles cruautés, qu'ils n'avoient ni le cœur ni la volonté de combattre pour sa défense.

Telle étoit la triste situation où il s'étoit mis lui-même, lorsque *Bélisaire* parut sur la côte de Carthage. *Gilimer* savoit trop bien à quel ennemi il avoit à faire, pour ne pas faire tous les préparatifs nécessaires pour lui résister; mais ils furent inutiles, comme l'événement, aussi fatal pour lui que glorieux à son vainqueur, le fit voir clairement.

Les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas d'entrer dans le détail de cette guerre, dont on peut voir l'Histoire au long dans *Procope*, qui y avoit servi, & qui l'a écrite en deux Livres, aussi-bien qu'en d'autres Auteurs (a). Il suffira de dire que *Gilimer* en confia la conduite à ses deux freres *Gondimer* & *Gelamond*, qui attaquèrent les Romains avec de nombreuses forces; mais après un combat long & opiniâtre de part & d'autre, ils furent défaits & tués, & leur armée fut entièrement mise en déroute.

Les deux freres de Gilimer sont défaits & tués.

Gilimer désespéré de cette nouvelle, se mit à la tête de son Corps de réserve, dans le dessein de recommencer le combat avec toute la vigueur & la furie possible; mais par son imprudence ou par sa mauvaise fortune il perdit la plus belle occasion du monde de rétablir ses affaires, & de triompher de ses ennemis. Car le Corps des Romains qui étoit de ce côté-là n'eut pas sitôt aperçu ce Prince qui marchoit à eux à la tête d'une nouvelle armée, qu'ils prirent la fuite, ce qui en entraîna d'autres; en sorte que la plus grande partie de leur armée se trouva presque entièrement rompue, & tellement en déroute, que si *Gilimer* les avoit poursuivis chaudement, il les auroit infailliblement tous taillés en pieces, se seroit rendu maître de leur Flotte, auroit conservé sa Capitale, & prévenu tous les malheurs qu'il essuya depuis. Mais au-lieu de prendre ce parti, il s'arrêta auprès du corps d'un

Gilimer per l'occasion de battre les Romains, & est entièrement défait.

(a) *Jornan*. C. 36. *Vidor Utic. Cedren. Mariana*, L. V. C. 8. *Vasfi Chron.* sub. ann. 26. *Isidor. Chron.*

de ses freres, perdit le tems à verser des pleurs inutiles, & à lui rendre les honneurs de la sépulture; ce qui donna le tems à *Bélisaire* de rallier les fuyards & de l'attaquer. Car pendant que ce Général à la tête d'un autre Corps étoit à la poursuite des Vandales qui fuyoient, on lui apporta la nouvelle du désordre où l'approche de *Gilimer* avoit mis le reste de son armée. Il fit donc toute la diligence possible pour arrêter la fuite des troupes, & après leur avoir reproché leur lâcheté, il les mena au combat avec un nouveau courage; l'ennemi se trouva si peu préparé à cette nouvelle attaque, que les Romains remportèrent aisément une victoire complète (a). *Gilimer* voyant que tout étoit perdu, & qu'il n'étoit pas possible de rallier ses troupes, prit lui-même la fuite, mais quelques mois après il fut réduit par la famine à se rendre au Général Romain, comme on le verra dans la suite.

Bélisaire avoit eu soin dès le moment qu'il avoit mis pied à terre en Afrique, de se concilier l'affection des Africains & celle des Vandales qui se rendoient à lui; il gagna les uns en faisant défense à ses troupes sous les plus rigoureuses peines de piller ou d'insulter les habitans, & les autres par l'accueil & les bons traitemens qu'il leur faisoit; desorte que les premiers le recevoient avec joie, & qu'un grand nombre des autres vint bientôt le joindre; parcequ'ils avoient tous gémi longtems sous un joug si tyrannique, que leur condition ne pouvoit empirer.

Bélisaire
va à Car-
thage.

Comme Carthage étoit la seule place forte, le lendemain de la bataille *Bélisaire* marcha avec son armée vers cette Capitale, & y arriva sur le soir. Il trouva les portes ouvertes, & les habitans qui célébroient son arrivée par des feux de joie & des illuminations; mais il n'y voulut pas entrer de nuit, de peur de quelque embuscade, tandis que les Vandales s'étoient sauvés dans les Eglises. Le même jour sa Flotte vint mouiller à la vue de la ville dans le Port appelé *Mandracion*, où les habitans la laisserent entrer en abaissant la chaîne qui le fermoit. Il y avoit dans le Palais une noire prison, où *Gilimer* avoit fait enfermer quantité de prisonniers d'Etat, qui s'attendoient à chaque moment à la mort, ignorant ce qui se passoit. Quand le Concierge (*) apprit le succès de cette journée, & qu'il vit que la Flotte Romaine avoit passé le Promontoire, il alla trouver les prisonniers qui ne savoient rien de leur bonheur & qui n'attendoient que l'heure du supplice, & leur demanda à quel prix ils vouloient racheter leur vie. Comme ils lui offroient tout ce qu'ils pouvoient offrir, il leur dit qu'il se contentoit qu'ils lui jurassent de l'assister dans le danger où il seroit, lorsqu'il leur auroit rendu la liberté. Après qu'ils eurent accepté cette condition avec grande joie, il leur montra par une fenêtre la Flotte qui étoit arrivée, & ensuite leur ouvrit les portes.

Il entre
dans cette
Ville.

Le lendemain *Bélisaire* fit débarquer le reste de ses troupes, les rangea en bataille, & marcha en bon ordre vers Carthage, de peur qu'il n'y eût quelque piège, ayant auparavant défendu sévèrement de piller, ou de faire le

moins

(a) *Procop. L. I. C. 19.*

(*) L'Auteur Anglois fait faire à *Bélisaire* le personnage du Concierge sans aucune vraisemblance, desorte que j'ai suivi encore *Procopé*, mieux instruit que personne. REM.
DU TRAD.

moindre outrage aux habitans. Il entra en triomphe dans Carthage sans trouver la moindre résistance, prit possession du Palais & du trône de *Gilimer*, & peu après de ses immenses trésors. Il fit rendre les Eglises aux Orthodoxes, & obligea les Vandales à prêter serment de fidélité à l'Empereur. Il donna sur-tout ses soins à la réparation des murailles, que les Rois Vandales avoient laissé tomber en ruine ; ses ordres furent si ponctuellement exécutés, que lorsqu'on lui amena l'infortuné *Gilimer* prisonnier, & que ce Prince vit les murailles en si bon état, il ne put s'empêcher de se reprocher sa folie & son aveuglement, de s'être imaginé qu'il étoit impossible de les mettre en si peu de tems en état de défense contre les Romains (a).

En attendant ce malheureux Prince avoit tâché de nuire aux Romains par la petite guerre, en donnant aux Maures une certaine somme de chaque tete de soldats qu'ils lui apportoit. Il avoit tenté aussi, mais inutilement, d'obtenir du secours de *Theudis* Roi des Goths d'Espagne, des Princes Maures, & des autres Puissances d'Afrique ; il leur envoya à tous de magnifiques Ambassades, sous prétexte de se liguier avec eux contre les Romains. Malheureusement pour lui *Theudis* étoit trop bien instruit du mauvais état de ses affaires, quelque soin qu'il prit de le déguiser, desorte que ce Prince n'eut garde de hazarder d'envoyer des troupes en Afrique pour devenir la proie du Vainqueur. A l'égard des Princes Maures, *Bélisaire* avoit eu si grand soin de les gagner, que la plupart s'étoient déclarés pour lui, quelques-uns même lui avoient donné des ôtages, desorte qu'il n'y en eut gueres qui osassent donner du secours à *Gilimer* ; sa dernière ressource fut donc de rappeler son frere *Tzafon* de l'Isle de Sardaigne, qu'il avoit conquise. *Tzafon* mit aussitôt à la voile pour l'Afrique, & joignit la petite armée de son frere dans la campagne de Bulle sur les confins de la Mauritanie.

Gilimer
demande
inutilement
du
secours.

Procopé rapporte que la première entrevue offrit une scène si touchante, que le plus cruel ennemi des Vandales n'auroit pu la voir sans verser des larmes ; les uns & les autres s'embrassoient avec des marques de tristesse ; les nouveaux venus sur-tout étoient pénétrés, car à toutes les questions qu'ils faisoient pour s'informer de leurs parens & de leurs amis, la réponse étoit qu'ils avoient été tués ou pris par les ennemis.

Le désespoir les détermina à faire un nouvel effort pour rétablir leur Royaume, & à attaquer Carthage nouvellement fortifiée, quand ce ne seroit que pour retirer ceux des leurs qui étoient prisonniers des Romains. Quant à *Gilimer*, la foiblesse qu'il fit paroître dans cette occasion, & les cruautés qu'il avoit commises, leur inspirèrent plutôt de l'horreur & du mépris pour lui, que de l'ardeur à combattre pour ses intérêts. Aussi ce Prince, comptant moins sur leur zèle & leur courage que sur son adresse, se flatta-t-il de réussir, en gagnant les auxiliaires des Romains. Il tenta l'affaire, & engagea ceux qu'il savoit être fort mécontents des Romains de lui promettre qu'ils tourneroient leurs armes contre eux à la première attaque qu'il feroit, en les assurant que tous les Vandales Ariens & les autres mécontents se joindroient à eux. *Bélisaire* n'étoit pas sans inquiétude sur ces deux articles, desorte qu'il veilloit les uns & les autres de près ; & il trouva moyen, en fai-

Il prend la
résolution
d'assiéger
Carthage.

(a) *Procop. de Bell. Vand. L. I. C. 23.*

fant un exemple d'un Vandale, & par ses manieres généreuses envers les Etrangers, de prévenir les suites de ce complot.

Bélifaire
marche
contre les
Vandales,
& les
désait.

Il jugea cependant qu'il valoit mieux mener ses troupes contre l'ennemi, que de se fier trop à la force de la ville & à la fidélité des habitans, & après avoir encouragé ses soldats à bien faire, il s'avança à leur tête contre l'armée des Vandales (a). *Gilimer* & *Tzazon* ne manquèrent pas aussi de leur côté de tâcher d'inspirer du courage & de la fidélité à leurs troupes dans une circonstance si décisive. On en vint bientôt aux mains, & les Romains contre leur ordinaire furent surpris par les Vandales comme ils se préparoient à dîner, & à peine eurent-ils le tems de se mettre en état de défense. Le choc fut rude des deux côtés; les deux ailes de l'armée des Vandales étoient composées des Maures commandés par leurs propres Chefs, les Vandales étoient au centre, & *Gilimer* leur avoit ordonné de ne se servir ni de lances ni de traits, mais de l'épée seulement: son frere avec ses troupes étoit à l'arrière-garde (*). Une petite Riviere sans nom séparoit les deux armées. *Bélifaire* la fit passer à un de ses plus braves Capitaines avec un Corps de troupes pour commencer le combat; il fut repoussé jusqu'à deux fois. Mais étant revenu à la charge une troisième fois avec tous les Gardes & l'étendard de *Bélifaire*, il se fit un grand carnage de part & d'autre; le brave *Tzazon* fut tué en combattant vaillamment, & environ huit-cens de ses meilleurs soldats demeurèrent sur la place, les autres prirent la fuite; les Romains ne perdirent que cinquante hommes. *Bélifaire* avança sur le soir avec toute son Infanterie vers le camp des Vandales. Lorsque *Gilimer* apprit sa marche, il monta à cheval, & s'enfuit presque seul dans le fond de la Numidie. Cette retraite demeura quelque tems secrète parmi les Vandales, mais dès que le bruit en fut répandu, la confusion & la frayeur s'y mit, desorte qu'ils abandonnerent leur camp aux Romains, qui n'eurent qu'à piller les richesses qui s'y trouvoient; & non contents de cela ils massacrèrent tous les Vandales qui tombèrent entre leurs mains, & firent les femmes prisonnières.

Fuite honteuse de
Gilimer.

Cette défaite mit fin à la puissance des Vandales en Afrique, & rendit les Romains pour la seconde fois maîtres de ce riche Pays, de trésors immenses & d'une multitude de prisonniers. Quant au reste des habitans Vandales on leur permit de rester, à condition que ceux qui étoient encore attachés à l'Arianisme, embrasseroient la Foi Orthodoxe. Voyons à présent la triste catastrophe de *Gilimer*.

Bélifaire
le pour-
suit, & il
se retire
sur une
montagne.

Ce lâche Prince fut bientôt informé de l'entiere défaite de son armée, & de la ruine irréparable de ses affaires, causée principalement par sa fuite précipitée. Au-lieu que sa présence auroit pu prévenir la dispersion de ses troupes, ou au moins lui auroit fourni une belle occasion de les rallier, & de fondre brusquement sur les Romains occupés à piller son camp; & en ce cas-là il les auroit taillés la plupart en pieces, & seroit rentré dans sa Capitale.

(a) *Procop.* de Bell. Vand. L. II. C. 1 & 2.

(*) *Procop.* L. II. Ch. 3: dit, que les Tribuns commandoient les deux ailes de l'armée des Vandales, que *Tzazon* commandoit le corps de bataille, & que les Maures étoient à l'arrière-garde. REM. DU TRAD.

tales. La crainte de quelque chose de pareil donna tant d'inquiétude à *Bélisaire*, qui ignoroit la fuite de *Gilimer*, qu'elle le tint éveillé toute la nuit, & dès que le jour parut il quitta sa tente, & tâcha de remettre ses troupes en ordre. Ce fut alors qu'on l'informa de la fuite du Roi, il ne perdit point de tems, & marcha sur ses traces jusqu'à Hippone, qui est à dix journées de Carthage. Là il apprit que le Roi fugitif s'étoit retiré sur la montagne de Papua, toute bordée de rochers & inaccessible, habitée d'ailleurs par des Maures amis & alliés de *Gilimer*. A l'extrémité de cette montagne, il y avoit une ville appelée Midene, où le Roi des Vandales s'étoit renfermé.

Bélisaire n'avoit pas envie de laisser échapper sa proie, & d'un autre côté il croyoit sa présence nécessaire à Carthage; comme le siege de Midene demandoit du tems, & que l'Hyver approchoit, il en confia le soin à un de ses Officiers nommé *Pharas*, homme de courage & fidele, & le chargea de fermer toutes les avenues de la montagne pour empêcher toute communication au dehors & les vivres d'y entrer. Avant son départ d'Hippone, *Bélisaire* eut le bonheur de se voir maître des grandes richesses que *Gilimer* avoit ordonné de transporter de-là en Espagne, mais celui qui en étoit chargé ayant été repoussé par les vents contraires dans le Port, tout fut remis au Général Romain, ce qui mit le comble aux malheurs du Roi Vandale. Ce Prince se voyoit avec sa sœur, ses plus proches parens & ses amis, étroitement resserré sur le haut d'une montagne inculte, privé de tout secours du dehors, & réduit bientôt à manquer des choses les plus nécessaires à la vie, après s'être vu au sein de l'abondance & des plaisirs. Car *Pharas* ayant tenté de forcer la montagne avoit été repoussé avec perte par les Maures, de sorte qu'il résolut de les prendre par famine; il se contenta de garder très-étroitement les avenues de façon qu'il empêcha l'entrée des vivres. Ayant appris la misere où se trouvoient les assiégés, il écrivit une Lettre honnête & touchante à *Gilimer*, l'exhortant de la maniere la plus pressante à se tirer avec les siens de la misere, en se rendant à l'illustre & généreux *Bélisaire*. Il fut extrêmement surpris de la singuliere réponse que lui fit *Gilimer*, d'un côté il rejettoit la proposition de *Pharas*, & de l'autre il finissoit en lui demandant de lui envoyer un Pain, une Eponge & un Luth. *Pharas* fut long-tems à songer ce que signifioit cette priere, jusqu'à ce que le Porteur la lui expliqua, & lui dit que *Gilimer* n'avoit pas goûté de pain depuis son arrivée sur la montagne, & qu'il souhaittoit d'en avoir un morceau avant que de mourir; qu'il avoit besoin d'une éponge pour guérir une tumeur qu'il avoit sur l'œil; & que comme il savoit jouer du luth, il avoit envie d'en avoir un pour y jouer des vers qu'il avoit composés sur ses malheurs. *Pharas* touché de compassion du déplorable état où étoit *Gilimer*, lui envoya ce qu'il demandoit.

Ce Prince avoit déjà passé trois mois d'Hyver sur cette triste montagne, sans que sa constance fût ébranlée, & qu'il pût se résoudre à se rendre lorsqu'un spectacle touchant l'y détermina tout d'un coup. Une Femme Maure avoit mis cuire un petit pain sous la cendre: il y avoit deux enfans devant le feu, dont l'un étoit neveu de *Gilimer*; celui-ci prit le pain encore tout chaud & tout plein de cendres, & le mit dans sa bouche; à l'instant l'autre lui fauta au visage, & lui donna plusieurs coups pour lui faire sortir par force le pain d'entre les dents. *Gilimer* fut si touché à cette vue, qu'il

Triste situation & il se trouve.

Gilimer se rend, & est mené à Constantinople.

dépêcha sur le champ un Messager à *Pharas* pour l'informer qu'il étoit prêt à se rendre avec tous ceux qui étoient auprès de lui aux conditions qu'il lui avoit offertes, aussitôt qu'il sauroit que *Bélisaire* en garantissoit l'exécution. *Pharas* ne perdit point de tems, & les fit ratifier, & ensuite conduisit *Gilimer* au quartier de *Bélisaire*. Ce Prince aborda, dit-on, le Général Romain en éclattant de rire, ce qu'on expliqua différemment; mais il y a de l'apparence qu'une longue suite de disgraces lui avoit affoibli l'esprit. *Bélisaire* le reçut convenablement à son rang, & après avoir tout réglé à Carthage, il s'embarqua avec lui & mit à la voile pour Constantinople. A son arrivée il le présenta à l'Empereur *Justinien* avec les richesses de l'Afrique. Le malheureux *Gilimer* parut devant lui chargé de chaînes d'or, & la couronne sur la tête; des torrens de larmes couloient de ses yeux, il faisoit de profonds sours qui lui coupoient la parole, desorte qu'il ne put que répéter ces paroles, *tout est vanité*. S'étant à la fin un peu remis, il demanda de la maniere la plus soumise à l'Empereur qu'il lui donnât la vie; ce Prince la lui accorda avec une pension pour vivre en homme privé (*). Mais il étoit trop accablé de chagrin pour goûter longtems les douceurs de la vie privée; incapable de supporter le poids de sa disgrâce, de ses crimes & de sa honte, il mourut de douleur la cinquieme année de son malheureux regne, & la premiere de sa captivité. C'est ainsi que l'Afrique fut affranchie du joug des Vandales, sous lequel elle avoit gémi, suivant les meilleurs Historiens, cent-dix-sept ans, & qu'elle rentra sous l'obéissance des Empereurs Grecs, qui la gouvernerent par leurs Généraux ou Préfets, comme nous l'avons vu ailleurs. Cette révolution fit prendre aux affaires de la Religion un tour plus favorable, les Evêques & les Ecclésiastiques exilés furent rappelés & rétablis dans leurs Charges, on ouvrit les Eglises, on rendit les Revenus Ecclésiastiques, & l'Arianisme fut banni du Pays.

Sa mort.
534.

Révolte
des Mau-
res.

L'état florissant des Orthodoxes, & la tyrannie des Préfets Grecs, causerent bientôt une nouvelle révolte parmi les Maures idolâtres, qui pensa être aussi fatale au Christianisme que l'avoit été la tyrannie des Vandales. *Justinien* fut obligé d'envoyer en Afrique un de ses meilleurs Capitaines, nommé *Salomon*, qui par sa valeur & sa bonne conduite réduisit les Rebelles, & les obligea à se tenir tranquilles; ce ne fut pas néanmoins pour longtems; car bientôt après, provoqués par les mauvais traitemens des Grecs,

(*) *Procopé* rapporte tout ceci d'une maniere bien différente; voici son récit selon la Traduction de *M. Cousin* (1). „ *Gilimer* paroissoit avec une robe d'écarlate, dans la „ pompe de ce Triomphe, accompagné de ses parens, & de ceux d'entre les Vandales: „ qui étoient les plus considérables par leur noblesse, par leur taille & par leur bonne „ mine. Quand ce Prince captif entra dans le Cirque, & qu'il vit l'Empereur assis sur „ un Trône fort élevé.... il sentit encore plus qu'aparavant la grandeur de sa disgrâce „ ce, & sans verser une larme, sans jeter un soupir, il eut toujours dans la bouche cet- „ te belle parole.... Qu'il n'y a rien dans le Monde que vanité. Quand il fut arrivé de- „ vant le Trône, on l'obligea de quitter sa robe de pourpre, & de se prosterner devant „ l'Empereur.... On donna à *Gilimer* des Terres dans la Galatie pour y vivre avec ses pa- „ rens.” REM. DU TRAD.

(1) Hist. de la Guerre des Vandales, L. II. Ch. 94

Grecs, ils fondirent sur lui comme en étant le principal auteur, & le massacrèrent deux ans après son arrivée. L'Empereur l'ayant appris y envoya *Ariobinde* en qualité de Proconsul; mais à peine avoit-il pris possession de son Gouvernement, qu'il fut assassiné par *Gondibond*, un des Capitaines de *Salomor*, qui commandoit l'armée; il ne jouit pas longtems du fruit de son crime, car *Artaban*, Persan de nation, successeur d'*Artobinde*, le défit & le tua peu de tems après. Par-là la paix fut rétablie dans la Province, & les Maures furent tellement assujettis, qu'on ne parle point d'aucune révolte importante pendant le court intervalle qu'elle fut entre les mains des Grecs, sinon que les Goths d'Espagne se faisirent de quelques places considérables sur les côtes de la Méditerranée, comme nous le verrons en son lieu.

Cependant les Vandales n'avoient pas été si entièrement détruits, & les Maures si parfaitement soumis, qu'il n'y eût un très-grand nombre des premiers dispersés parmi les autres, & prêts à se joindre à eux contre les Grecs à la moindre apparence de succès: cela inquiettoit les Grecs, & contribua vraisemblablement à encourager les Arabes & les Sarrasins, qui avoient déjà conquis la Syrie, la Palestine & l'Egypte, à pousser plus loin dans l'Afrique; ils vinrent donc y fondre comme un torrent, & après avoir défit le Préfet *Grégoire*, ils chassèrent non seulement les Grecs de cette fertile Province & s'en rendirent les maîtres sous le Califat d'*Omar*, mais peu à peu ils poussèrent leurs conquêtes en Afrique beaucoup plus loin que n'avoient jamais fait les Romains.

*Invasion
des Ara-
bes.
644.*

Il est aisé de comprendre que cette grande révolution dut naturellement causer un grand changement dans le Gouvernement d'Afrique par-tout où elle s'étendit, mais sur-tout parmi les Africains naturels, qui n'avoient pas senti la pesanteur du joug des Romains & des Vandales, ne connoissoient d'autre maîtres que leurs propres Chefs, & qui par conséquent devoient supporter avec impatience le joug des Cheiks Arabes.

Le Calife *Omar*, que ses conquêtes avoient rendu fort puissant, envoya son Général *Amru* pour soumettre la partie occidentale de l'Afrique; il s'avança à la tête d'une puissante armée; d'autres disent qu'il détacha *Okba Ben Nafir*, ou *Okkuba Ben Nafir* avec vingt-quatre-mille hommes. Ce Capitaine se rendit maître de tout le Pays qui est entre Barca & Zaweilah, & obligea les habitans de payer au Calife le même tribut qu'ils avoyent payé aux Préfets des Empereurs Grecs. Quelques Historiens ajoutent qu'*Amru* bâtit une Mosquée à Al Fostad, & d'autres qu'il fonda aussi la ville de *Kairwan* ou *Cairavan*, à environ trente milles de Tunis, nommée anciennement *Cyrene*, & Capitale de la Cyrénaïque. Cette ville fut depuis démolie par ordre du Calife *Moavie*, qui en fit bâtir une autre dans le voisinage; & celle-ci devint dans la suite le siege des Califes *Fatimites*, qui conquièrent toute la Province & en firent leur Capitale. Nous avons parlé ailleurs de ces *Schismatiques*, ainsi que les nomment les autres Occidentaux, & du sujet de la fatale rupture qui donna lieu à la fondation de cette nouvelle Dynastie, par opposition à celle des *Abbasides*. Ceux-ci ne les ont jamais nommés qu'*Obeidites*, du nom d'*Obeidallah* leur fondateur, & jamais *Fatimites*, ayant toujours été leurs ennemis déclarés tant qu'ils ont subsisté, comme

*Fondation
de Kair-
wan Cap-
itale des
Califes Fa-
timites.*

on peut le voir par l'Histoire des guerres continuelles qu'ils ont eues ensemble, que nous avons donnée dans celle des Califes. Nous n'en rapporterons donc ici que ce qui est absolument nécessaire pour l'Histoire de l'Afrique proprement dite.

Obeidallah Al Mohdi premier Calife.

Obeidallah prit le titre de *Al Mohdi* ou Directeur, pour servir d'appui à sa nouvelle Dignité de Calife, & il le fonda sur une prophétie de *Mahomet* conservée par tradition, qu'au bout de trois-cens ans (de l'Hégire) *le Soleil se lèveroit en Occident*. On dit qu'il commença à se signaler dans cette partie de l'Afrique vers l'an 296 ou 298 ; il chassa les Aglabites, qui s'y étoient établis aussi-bien qu'en Sicile sous le Califat de *Moktafi*, & les obligea de se retirer en Egypte. Il conquit toute la Province, appelée alors, à cause de sa situation occidentale, *Maghereb*, & l'année suivante il prit le titre de *Khalil Al Mohdi*, en qualité de second Prophete ou Directeur. Il choisit Kairwan pour en faire le lieu de sa résidence & la Capitale de ses Etats, pendant qu'il jettoit les fondemens d'une autre ville plus belle dans le voisinage & sur la même côte, à laquelle il avoit dessein de donner son nom, en l'appellent *Mohadie*. Mais il mourut avant qu'elle fût achevée, ce fut son fils & son successeur qui y mit la dernière main, & c'est apparemment par cette raison qu'il s'attribua le titre de *Mohdi*, & l'honneur d'avoir fondé la Dynastie des Fatimites ; aussi plusieurs Historiens Arabes l'en reconnoissent-ils comme le fondateur, bien-que les autres fassent honneur de la fondation de la ville & de la Dynastie à son pere (*).

Ses conquêtes & sa mort.

Nous avons rapporté ailleurs ses conquêtes & ses exploits tant en Afrique qu'en Sicile, & sur-tout en Egypte, sous *Habafah* son Général ; la réduction de Barca & d'Alexandrie, aussi-bien que sa défaite, & la manière dont il fut contraint par les forces supérieures du Calife *Moktader* d'abandonner l'Egypte (a), on peut juger par-là à quel degré de grandeur & de puissance il avoit élevé son nouveau Royaume. Il regna suivant les meilleurs Historiens vingt-quatre ans, & mourut âgé de soixante-trois, la 322. année de l'Hégire (b), la première du Califat d'*Al Radi* à Bagdad.

Al Kayem second Calife.

Il eut pour successeur son fils aîné *Abu'l Kassef Mohammed*, qui prit le titre d'*Al Kayem Mohdi*. Il s'étoit signalé à la guerre sous le regne de son pere, qui l'avoit envoyé en Egypte à la tête de cent-mille hommes ; il rem-

(a) Hist. Univ. T. XVI. p. 163-165. (b) Ibid. p. 192.

(*) Nous avons eu fréquemment occasion dans tout le cours de l'Histoire des Califes de Bagdad, de Kairwan & d'Egypte, de remarquer le peu d'accord qu'il y a entre les Historiens Arabes sur les faits mêmes les plus importants, & combien il est difficile de les concilier. La même variété regne ici touchant la généalogie d'*Obeidallah*, la conquête de l'Afrique, & la fondation de sa Dynastie, dont quelques-uns font honneur à *Abu'l Kassef*, son fils & son successeur, qui se l'attribua aussi, de-même que le titre de *Mohdi*, pour justifier l'accomplissement de la Prophétie dont il est parlé dans le Texte.

Nous ne chargerons donc pas cette Histoire de répétitions inutiles, & de vains efforts pour concilier les Historiens : nous rappellerons seulement ici une fois pour toutes au Lecteur, que dans tous ces cas contestés nous avons toujours tâché de prendre le parti le plus probable, & que supposé qu'il se rencontre quelque chose qui serve ou à confirmer ou à invalider ce que nous avons dit, nous aurons soin d'en faire mention dans le supplément que nous avons promis de donner à la fin de notre Histoire.

porta quelques victoires sur les troupes du Calife de Bagdad, & dévasta une partie de ce riche Pays, mais ayant à la fin été entièrement défait, il fut obligé d'abandonner toutes ses conquêtes l'an 308 de l'Hégire. Lorsqu'il parvint au Califat il jugea à-propos de tenir pendant quelque tems la mort de son pere secrète par des raisons d'Etat, dont les Historiens Arabes ne nous ont pas instruits; il y en a qui disent qu'il la cacha toute une année; enfin il fut proclamé Calife & régna douze ans. Il ne se passa rien de mémorable pendant tout ce tems-là, si l'on en excepte la révolte de *Yezid Ebn Condat*, de la Tribu de Zenat, homme de basse naissance, mais qui étoit parvenu à la Dignité de Chancelier, & s'étoit acquis un grand crédit. Ce Rebelle se fit un si puissant parti, que le Calife fut obligé de s'enfermer & de se fortifier dans le Château de Mahadie. *Yezid* qui étoit à la tête d'une nombreuse armée se rendit maître de Kairwan, de Rakkada, de Tunis, & de plusieurs autres places. Il remporta aussi une victoire complète sur l'armée que *Kayem* avoit fait marcher contre lui, après quoi il vint se camper devant le Château où ce Prince s'étoit enfermé, & l'y tint assiégré pendant sept mois. Au bout de ce tems-là *Kayem* se trouva réduit à la dernière extrémité par la famine, & il auroit été contraint de se rendre ou de mourir de faim, si la mort n'eût terminé ses peines & son regne, la douzième année de son Califat & la 334 de l'Hégire. Le vaillant *Ismaël Sa mort* son fils, qu'il avoit nommé son successeur, monta sur le Trône & prit le surnom ou le titre d'*Al Mansur*. Il vengea bientôt après son pere des outrages du rebelle *Yezid* (a).

Al Mansur jugea à-propos de cacher la mort de son pere pendant quelques mois, tandis qu'il faisoit secrètement les préparatifs nécessaires pour fonder sur les Rebelles avec des forces suffisantes pour étouffer tout d'un coup la révolte. Il réussit si bien dans son dessein, qu'il obligea *Yezid* de lever le siege de Mahadie, où il entra en triomphe la même année. La suivante il remporta sur lui deux victoires signalées, & le contraindit de s'enfermer dans la Forteresse de Cottama ou Cutama, où il l'assiéga à son tour. *Yezid* s'y défendit longtems avec un courage digne d'un traître & d'un désespéré; mais enfin, voyant que tous ses efforts étoient inutiles, & que la Garnison étoit obligée de capituler, il ne trouva pas d'autre moyen de se dérober au ressentiment du Calife, que de s'enfuir secrètement. *Al Mansur* apprenant que sa proie lui étoit échappée, détacha sur le champ des troupes à sa poursuite: elles l'atteignirent & le ramenerent chargé de chaînes; mais il s'étoit vigoureusement défendu & avoit reçu plusieurs blessures dangereuses, dont il mourut peu de jours après dans sa prison, où on le réservoir à un supplice exemplaire. *Al Mansur* ne pouvant se venger autrement le fit écorcher, fit remplir sa peau de foin, & on l'exposa ainsi à la vue de tout le monde. Peu après il entra pour la seconde fois dans sa Capitale en triomphe, & dépêcha des Couriers dans toutes les Provinces de son Royaume pour faire part aux peuples de la mort de *Yezid*, & de l'entière extinction de la rébellion. Nous avons parlé ailleurs (b) de ses conquêtes en Sicile: d'ailleurs nous ne trouvons point qu'il se soit passé rien de

(a) *Alulfida* & *Elmacin* sub *Ismaël*. (b) Hist. Univ. T. XVI. p. 223, 224.

Se-mort.
952.
de mémorable en Afrique sous son regne. Il mourut à Mahadie le 29 de Mai de l'an 341 de l'Hégire, après avoir occupé le Trône sept ans & seize jours. On loue beaucoup sa grandeur d'ame & son éloquence. Il parloit si bien, qu'il faisoit souvent de longues harangues en public avec beaucoup de feu & de présence d'esprit, & qu'il prêchoit dans les Mosquées sans préparation. Quelques Ecrivains Arabes l'honorent des titres de *Mansur Benast Allah* & de troisieme Calife Fatimite; ils lui attribuent aussi la fondation de la ville de *Mansurah* en Egypte, où les François avec *St. Louis* à leur tête furent défaits (a). *Abulfeda* ne dit rien de semblable, & ne lui donne que le titre d'*Emir de Libie* (b).

Al Moezz
quatrieme
Calife Fa-
timite.
Il laissa le Califat du Kairwan à son fils *Abu Zammin Moad* ou *Mohad*, qui prit le nom de *Al Moezz Ledini'llah*: ce Prince ayant conquis l'Egypte transféra le siege du Califat au Caire, & fut le Chef de la Dynastie Fatimite dans ce Pays-là, comme nous le verrons dans la suite.

Al Moezz regna longtems, quelques-uns disent vingt ans, dans ses anciens Etats d'Afrique, & tint sa Cour alternativement à Kairwan & à Mahadie. Nous avons parlé ailleurs de la guerre qu'il eut contre *Abdalrahman*, Calife d'Andalousie, & des avantages que sa puissante Flotte remporta sur ce Prince (c); on peut juger par-là combien les Califes de Kairwan étoient devenus puillans sur terre & sur mer. Nous avons rapporté aussi les conquêtes qu'il fit en Afrique (d), & les victoires signalées qu'il remporta sur la Flotte des Grecs, comme des preuves de sa puissance à l'un & à l'autre égard. Cela servit non seulement à répandre au dehors la terreur de ses armes, mais à frayer le chemin à l'exécution de son projet favori, & à le faciliter; c'étoit d'enlever le Royaume d'Egypte aux Califes Abbassides, pour en faire le siege de son Empire, & celui de sa nouvelle Dynastie.

Il transfe-
re le Cali-
fat en
Egypte.
Bien-que ses Prédécesseurs y eussent échoué, il n'avoit jamais perdu cette conquête de vue, cependant il ne l'entreprit que l'an 358 de l'Hégire. Ayant fait alors tous les préparatifs nécessaires, il confia la conduite de cette expédition à un Général fidele & habile nommé *Giafar* ou *Jaafar*, dont nous rapporterons les surprenans & rapides succès en son lieu. Cette entreprise n'empêcha pas *Moezz* de penser à ses autres conquêtes au dehors, sur-tout en Sicile & en Sardaigne. L'an 361 de l'Hégire il passa dans cette dernière Isle, & y demeura une année entiere, ayant laissé le Gouvernement de ses Etats d'Afrique entre les mains d'un Officier de grande expérience, nommé *Yusef Ben Zeiri*. En quittant la Sardaigne l'année suivante, il fit voile pour Tripoli en Barbarie: il n'y eut pas été longtems qu'il reçut l'agréable nouvelle que son Général s'étoit rendu maître d'Alexandrie. Sans perdre de tems il s'embarqua d'abord pour s'y rendre, laissant la Régence de ses Etats d'Afrique à son fidele *Yusef*. Arrivé à Alexandrie il y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Il commença à y jeter les fondemens de sa nouvelle Dynastie Egyptienne, qui mit fin à celle de Kairwan, après qu'elle avoit subsisté cinquante-six ans. On trouvera l'Hi-

(a) D'Herbelot sub *Mansor*.(b) *Abulfed.* ad ann. 333.

(c) T. XVI. p. 225, 226.

(d) Ibid. p. 228.

histoire de cette nouvelle Dynastie dans l'Histoire d'Egypte à laquelle elle appartient proprement.

Nous finirons ce qui regarde celle du Kairwan, en observant que *Moezz* Décadence de ses anciens Etats. conserva sous son obéissance toutes ses nouvelles conquêtes, & ses anciens domaines du Kairwan, ou la Province d'Afrique; il établit dans celle-ci des Gouverneurs, mais leur ambition & leur avarice la firent bientôt tomber dans une honteuse décadence; ce fut en particulier le sort de la nouvelle & riche Capitale Mahadie, qui avoit coûté des sommes immenses & tant de peines & de travaux à son magnifique Fondateur, pour en faire non seulement la ville la plus belle & la plus opulente, mais la plus forte du Monde, & l'on conviendra qu'elle l'étoit véritablement par ce que nous aurons occasion d'en dire dans l'Histoire de Barbarie. On peut donc dire véritablement que la splendeur & la gloire de cet Etat si fameux, mais de courte durée, s'évanouit au départ de son dernier Maître; car tout le Pays maritime depuis les frontières d'Egypte jusqu'au Détroit de Gibraltar, après avoir été le triste théâtre des guerres les plus sanglantes & les plus meurtrières avec les Espagnols & d'autres Puissances de l'Europe, est devenu enfin le domaine & la retraite d'une troupe de Pirates odieux, sous la tyrannie desquels il a gémi depuis.

Les Arabes, qui occupent l'intérieur des Terres ne valent pas mieux, Gouvernement des Arabes. comme on l'a vu par ce que nous en avons dit; c'est l'écume comme la postérité de ces premiers Brigands qui inonderent la plus grande partie de l'Afrique. Les uns, après s'être chargés des plus riches dépouilles de ce Pays, s'en retournerent chez eux; mais les autres, qui faisoient peut-être la plus grande partie, s'établirent dans les endroits les plus agréables & les plus fertiles, y bâtirent des Châteaux & des Forteresses pour mettre en sûreté leurs nouvelles demeures. Insensiblement ils se mêlerent non seulement avec les habitans naturels dans ces quartiers de la Barbarie, & sur-tout avec les *Berbers*, mais avec le tems ils parvinrent à les assujettir, & par leurs rapines & leurs exactions continuelles il les réduisirent à la plus profonde misère, & dans un rude esclavage, jusqu'à ce qu'ils tombassent à la fin eux-mêmes dans une aussi grande servitude sous les Turcs.

D'autre part lorsque la puissance des Arabes Mahométans commença à s'affoiblir, trois des cinq Tribus Africaines qui vinrent dans la Barbarie sous la conduite de leur Chef *Melek Iriki* (*), ennuyés & fatigués du joug des Autres Gouvernemens. Ara-

(*) L'Auteur Arabe que nous suivons fait descendre ces cinq Tribus de celles des Sabéens, & les nomme 1. *Zinhagiens*. 2. *Muzamadins*. 3. *Zenetes* ou *Zinetes*. 4. *Comeriens*, & 5. *Hoareziens*. Il ajoute que six-cens des principales familles des *Berbers* & les familles les plus considérables d'Afrique en tirent leur origine. Elles s'établirent d'abord en Barbarie, & de-là se répandirent par degrés dans presque toute l'Afrique (1). Nous ne savons gueres rien de leur origine, ni de leur histoire avant qu'elles vinssent dans ces quartiers-là, nous ne sommes pas mieux instruits de leurs premiers établissemens & de ce qu'ils y firent, il faut nous contenter du peu qu'en disent les Historiens de l'Afrique.

La plupart de *Zinhagiens* s'établirent dans les contrées montagneuses de Barca, Nefusa & Guenefris, tandis que les autres se mêlerent avec les *Zenetes*. Les *Muzamadins* s'étendi-

(1) *Uni Africæ Genealog. Afric. vid. & Leo Afric. L. I. C. 9. Marmol. L. I. C. 24.*

Arabes, leur arracherent l'Empire, & commanderent successivement dans le Biledulgerid, la Libie & la Barbarie. Tandis que la Famille Fezienne, qui fonda la ville de Fez, regnoit sur les deux Mauritanies, & que celle d'*Abdalahman*, qui avoit passé en Espagne, regnoit à Cordoue, une des branches des Zenetes, nommée *Mequinez*, s'érigea en Royaume. Une autre branche de cette même Tribu, nommée *Magoréens*, lui succéda, & ceux-ci dépouillerent celle des *Abdalahmans*, établie en Afrique, de toutes les conquêtes qu'elle avoit faites, & après les avoir défaits aussi-bien que les Mequineziens, ils fonderent un nouvel Empire en Barbarie, & se rendirent maîtres d'une grande partie de la Numidie.

Fondation
d'un nou-
veau Ro-
yaume.

Quelque tems après, un Chef de la Tribu des Zinhagiens, nommé *Abu Tefissin* ou *Texifin*, prit les armes contre les Magoréens, & soutenu des Zinhagiens, des Zenetes & des autres Tribus de Numidie, il les défit avec les Arabes, & prit le titre d'*Emir Mumenin*, ou d'Empereur des Fideles. C'est ce qui a fait que les Historiens Arabes ont donné à ce conquérant le nom de *Morabite* ou *Morabut*, la plupart des Officiers de son armée étant des Marabouts, qui avoient embrassé le Mahométisme. Il les avoit amenés & envoyés de tous côtés parmi les Africains naturels, pour déclamer contre la tyrannie & l'insolence des Cheiks Arabes, & pour annoncer la liberté à tous ceux qui combattoient sous ses enseignes victorieuses. Il se vit bientôt par ce moyen à la tête d'une puissante armée, & en état de résister à ces petits Tyrans; car non seulement les Zinhagiens & les Zenetes, mais un nombre infini d'autres Volontaires de Numidie vinrent le joindre, dans l'espérance d'obtenir la liberté qui leur étoit promise. Les Chronologistes Espagnols ont donné à ses descendans le nom d'*Almoravides*, en changeant seulement le *b* en *v*, & en ajoutant l'article *Al*, selon l'idiome Arabe. Quand l'Emir vit de nombreuses troupes sous ses ordres, il les conduisit tout droit vers l'Occident, se rendit maître de la ville d'Agmel, & bientôt après de la Province de Maroc, & il remporta tant de victoires sur les Arabes & les Magoréens, qui occupoient ces Contrées, qu'il fut en état de fonder un nouvel Empire (a). Nous reprendrons son Histoire & celle de son Royaume dans la suite.

Il paroît clairement par ce que nous avons dit que la Tribu des Zenetes a eu la plus grande part au Gouvernement de cette partie de l'Afrique, & que

(a) Vid. *Marinul*, *Grammaje*, *Leo Afric.* L. I. C. 9, 10.

dirent plus loin vers le couchant le long des Côtes, même au-delà du Détroit de Gibraltar, ou Mauritanie Tingitane, le long du grand Atlas & des Plaines adjacentes, dans les quatre Provinces de Héa, Sus, Gezilla & Maroc, où ils ont fait autrefois une grande figure, mais ils ont depuis dégénéré en un peuple pauvre & méprisable.

Un bon nombre se joignit aussi aux Zenetes, s'établirent dans la Province de Tremeccen, la plus occidentale du Royaume de Tunis, & devinrent fort puissans. D'autres s'établirent dans celle de Constantine & de Tunis, & ont été toujours en guerre avec les Turcs, comme nous le verrons dans l'Histoire de ce Royaume. Mais la branche la plus puissante, la plus libre & la plus nombreuse est celle qui s'établit en Numidie & en Libie, avec laquelle les *Harezziens*, qui sont Vassaux des *Zinhagiens*, se font aussi mêlés.

Les *Comerites*, qui formoient aussi une Tribu considérable, s'établirent du côté du petit Atlas sur les côtes de la Méditerranée, entre les frontieres de Ceuta & celles de la Mauritanie Tingitane.

que l'une ou l'autre de ces Familles y a commandé. Cependant les Mequideziens furent dépouillés par la nouvelle Secte des *Al Mohdiens* ou *Almohades*, ainsi qu'on les appelle communément. Un des Chefs, qui étoit un Prédicateur Marabout, prit le titre d'*Al Mohdi* ou *Mohedi*, qui signifie un Directeur, & donna à la Secte le nom d'*Al Mohdiens*, qui signifie Orthodoxes ou Unitaires. Cet homme se fit un si grand nombre de disciples, qu'ils furent en état d'exciter une révolte contre les Almoravides; soutenu des Muzamadins il leur fit une longue & sanglante guerre, & conquit la plus grande partie du Pays. Mais à la fin les Almohades furent à leur tour dépossédés par les *Benemerinis*, autre branche des Zenetes, & ceux-ci par les *Benistares*, nouvelle Dynastie de la même Tribu, qui furent chassés de la Mauritanie Tingitane par les Cherifs de Maroc, comme nous le verrons dans la suite.

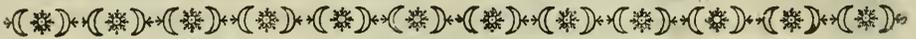
Voilà ce que nous avons cru devoir faire précéder dans cette Description générale de l'Afrique, pour faire connoître distinctement au Lecteur les différentes Nations & les divers Gouvernemens auxquels ce grand Pays a été soumis durant cet intervalle, & les degrés par lesquels il s'est insensiblement partagé en tant d'Etats & de Royaumes où nous le voyons aujourd'hui. Il paroît par-là, que quelque nom que les branches successives ayant jugé à-propos de prendre, comme d'Almoravides & d'Almohades, pour afflurer leur domination, elles tiroient leur origine de quelqu'une des cinq Tribus dont nous avons parlé, & sur-tout des trois premières. Pour celles des Gomerites & des Hoareziens, bien-qu'elles n'ayent pas formé de grandes Monarchies, elles ont eu leur Gouvernement particulier sous leurs propres Chefs, dans plusieurs Provinces considérables, depuis la décadence de la puissance des Arabes, & ces Chefs sont de la même origine que les Cheiks qui les avoient précédés sous les Califes. On verra aussi dans l'Histoire générale de la Barbarie, que les trois premières Tribus ont non seulement étendu leurs conquêtes depuis un bout des côtes de Barbarie jusqu'à l'autre, mais aussi dans l'intérieur du Pays bien plus loin que les Romains n'ont jamais fait.

Après avoir parlé de tout ce qu'il y a d'essentiel par rapport à l'Histoire générale de l'Afrique, nous allons faire l'Histoire particulière des différens États & Royaumes qui s'y trouvent, selon l'ordre le plus distinct & le plus régulier qu'il nous sera possible de suivre dans un champ si vaste. Nous commencerons par l'*Egypte*, comme étant la plus voisine de la Turquie en Asie, par laquelle nous avons fini le volume précédent. Notre dessein étoit de continuer ensuite par la *Nubie* & la *Libie*, & de passer de-là à l'ancien & vaste Empire d'*Assinie*, & aux petits Royaumes qui en relevent, ou qui y continrent: de-là de poursuivre vers l'Orient jusqu'au Cap de *Gardafui*, qui fait la dernière pointe d'Afrique de ce côté-là, en parcourant tous les États qui sont le long des Côtes de la Mer Rouge, & du Détroit de *Babelmandel*. De-là tournant au Sud le long des Côtes d'*Ajan* de *Zanguebar* jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, nous avions dessein de prendre tous les Royaumes, non seulement de la côte, mais encore ceux de l'intérieur du Pays, sur-tout les plus considérables & les plus connus, les autres l'étant à peine, tant par rapport à leur nom qu'à l'égard de leur situation. Ayant doublé le Cap, nous aurions pris

Ordre de
l'Histoire
d'Afrique.

au Nord le long des Côtes Occidentales, où l'on trouve parmi d'autres moins considérables les Royaumes d'*Angola*, de *Congo* & de *Loango*, avec quelques-uns des principaux Etablifsemens des Portugais jusqu'à la Riviere des Crabbes; outre quelques Royaumes remarquables dans l'intérieur, qui confinent à ceux-là, dont il faut aussi parler. A l'embouchure de la Riviere des Crabbes commence la Côte de *Guinée*, ou la *Côte d'or*, où l'on trouve la grande & importante Riviere de *Senega*, & sur le Nord de cette Côte de la *Nigritie*, le vaste Désert de *Zahara*, où commence l'Empire de *Fez* & de *Maroc*, à l'extrémité occidentale de cette Côte de *Barbarie*. De-là allant directement vers l'Orient le long des Côtes de la Méditerranée, nous trouvons les Etats d'*Alger*, de *Tunis*, de *Tripoli*, & dans l'intérieur le *Biledulgerid*, & enfin nous finirons par le Désert de *Barca*, qui s'étend jusqu'aux frontieres de l'*Egypte* d'où nous sommes partis.

Tel étoit le plan que nous avions dessein de suivre, mais nous avons été obligés de nous en écarter un peu, par la difficulté de trouver les matériaux nécessaires pour certains Articles, que nous inférerons néanmoins dans une autre partie de cet Ouvrage.



C H A P I T R E III.

Histoire Moderne d'EGYPTE.

S E C T I O N I.

Contenant des Observations curieuses & nécessaires sur l'Etat présent de l'EGYPTE, par rapport à l'Histoire Naturelle de ce Pays, pour servir de connexion entre l'Histoire Ancienne & Moderne

SECTION

I.
Observations sur l'Etat présent de l'Egypte.

Sujet de cette Section.

COMME l'état présent de l'Egypte est si différent de ce qu'il fut autrefois que l'on diroit qu'il ne s'agit pas du même Pays, nous ne pouvons commencer plus convenablement l'Histoire Moderne de ce Royaume jadis si opulent & si fameux, qu'en liant cette Histoire avec l'Ancienne, que nous en avons donnée, par des Remarques aussi curieuses que nécessaires sur son Histoire Naturelle; c'est la voye la plus sûre de faire connoître à nos Lecteurs les causes de ce prodigieux changement, & d'éclaircir en même tems les autres doutes & les difficultés qui pourroient se présenter à l'esprit à la vue d'un contraste si frappant. Nous avons choisi d'autant plus volontiers cette méthode, qu'elle nous donnera l'occasion désirée de retracter quelques erreurs sur ce sujet, où nous sommes tombés, en suivant avec trop de précipitation la plupart des Anciens & des Modernes, & d'ajouter quelques observations utiles & importantes, qui nous ont échappé en faisant l'Histoire Ancienne.

Nous ne déciderons point la question, si les Anciens ont exagéré, au moins



PREFECTURE
D'ASHMUNEIN

PROV. DE MANFALUTIA

TERRITOIRE DU
SHEIK D'ABOUTIG

DOMAINE DE
L'EMIR D'ARMIN

DOMAINE DU SHEIK
D'ELBANUT

DOMAINE DU SHEIK
DE FURSHUT

DOMAINE DU
SHEIK DE BARDIS

PREFECTURE D'ESNA

PREFECTURE
D'ASSUAN

DESYE

GOLFE MARE
RUBRUM

Grand Désert
de Nubie

TURQUE

SCOUT

SIENNA

SIENNA

Tropique
du Cancer



moins en quelque façon, ou non, le nombre des habitans de l'Egypte, & la fertilité tant vantée de ce Pays, quand ils disent qu'elle fournissoit non seulement à tant de millions d'hommes plus de bled & d'autres grains qu'ils n'avoient besoin, mais encore qu'elle en envoyoit une prodigieuse quantité dans les Pays étrangers (a). Aujourd'hui qu'il y a à peine la vingtième partie d'habitans, & que tout le terrain est aussi-bien cultivé qu'il l'étoit alors, il en fournit rarement ce qu'il faut pour leur subsistance, & ils sont obligés d'avoir recours à d'autres choses pour leur nourriture, dont le pain ne fait qu'une très-petite partie. On ne le fait pas même comme autrefois de la plus fine fleur de froment, sinon pour les Grands & les Riches, mais d'orge ou de millet, & ce dernier est même d'une espèce plus grossière, que les Arabes appellent *Dowra*, qui donne communément cinquante pour un, au lieu que le bled ne donne tout au plus rarement au-delà de dix, & souvent seulement cinq pour un.

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Une des principales causes du plus ou moins d'abondance, à laquelle on n'a pas fait assez d'attention, c'est que le Vent de Nord, qui regne plus ou moins dans le tems de l'inondation de Nil, barre pour ainsi dire ses embouchures, & empêche qu'il ne décharge ses eaux aussi rapidement & en aussi grande abondance dans la Mer, qu'il fait lorsqu'il souffle d'autres vents; ce qui fait que les eaux montent extraordinairement. Car on a remarqué, que quand le vent s'écarte du Nord, les eaux baissent plus en un jour qu'elles ne font en quatre quand il souffle (*). On a attribué la fécondité que l'eau du Nil communique aux terres, à la grande quantité de limon gras qu'il porte avec lui. Mais on n'y voit point aujourd'hui ce limon; les eaux de ce Fleuve continuent à être claires depuis le commencement de l'inondation, jusqu'à ce qu'elles aient monté au-delà de dix-sept pieds; alors

D'où vient que l'inondation du Nil est plus ou moins grande.

(a) Hist. Univ. T. I. p. 321.

(*) Ceci est fortement combattu par M. *Maillet*, voici ce qu'il dit: „ J'avoue que ce „ sentiment a quelque espèce de vraisemblance, & que si le Nil étoit une Rivière qui eût „ très-peu de pente, qu'on n'y rencontrât point de Cataractes, que ses eaux enflées par „ les torrens ne conservassent pas encore l'impétuosité qui leur a été communiquée, on „ pourroit peut-être se laisser prévenir par de si foibles raisons. Mais quel poids pour- „ roit soutenir le vent le plus violent? Le Nil croît au Caire de 23 à 24 pies, le pie est „ de deux pieds; ainsi la hauteur des eaux de ce Fleuve est d'environ quarante-huit pieds. „ Peut-on comprendre qu'un poids si prodigieux puisse être soutenu par le vent? J'ajou- „ te que la croissance du Nil est beaucoup plus considérable dans la Haute Egypte que „ dans la Basse, qu'elle est plus grande encore à son entrée dans ce Pays, & qu'enfin „ dans le Royaume de Sannar sa hauteur l'emporte sur toutes celles qu'on lui trouve de- „ puis cette Contrée jusqu'à la Mer. Nous voyons d'ailleurs que ce vent, qu'on veut être „ tre la cause des accroissemens du Nil, manque assez souvent, sans que cependant les „ eaux de ce Fleuve perdent rien de leur hauteur accoutumée, ce qui seul suffiroit pour „ démontrer que les vents & l'air ne sont point la vraie cause de l'augmentation dont il „ s'agit. Enfin pour ruiner de fond en comble tous les raisonnemens de ceux qui attri- „ buent la croissance du Nil au vent de Nord, j'ajoute que si ce vent soutenoit les eaux „ par la violence de son cours, opposé à celui du Fleuve... ce Fleuve devoit nécessaire- „ ment diminuer alors à son entrée dans la Mer, & y porter moins d'eau qu'en tout au- „ tre tems; cependant il arrive absolument le contraire, puisque dans cette saison il lui „ paye chaque jour un plus gros tribut, & que ses eaux bourbeuses repoussent plus vive- „ ment & plus loin celles de la Méditerranée." REM. DU TRAD.

SECTION

I.
Observations sur
l'état présent de
l'Égypte.

lors leur cours étant plus rapide elles se chargent d'une espèce de terre brune, qu'elles détachent des bords, qui leur donne une couleur rougeâtre, & les rend aussi épaisses que du lait; mais cette terre est fort différente de ce limon gras dont on parle, & qu'on n'y trouve point. C'est ce qui paroît par le sédiment qu'elles déposent dans les vaisseaux où on la conserve lorsqu'on en frotte les côtés avec des amandes amères; si c'est pour accélérer la précipitation ou pour boucher les pores, c'est ce qu'on ne dit point; quoi qu'il en soit, on ne trouve au fond des cruches que cette terre dont nous avons parlé, sans mélange d'aucun autre limon. Ainsi ce que les eaux laissent sur les terres, quand elles sont écoulées, paroît n'être autre chose que le sédiment en question, qui pendant les quarante jours qu'elles ont croupi, & subi d'autres changemens par la chaleur de la saison, s'étant mêlé avec une grande quantité de sels nitreux dont elles sont imprégnées, devient un meilleur engrais qu'aucun limon.

Mais quand ce que l'on vient de dire seroit moins certain, il est impossible de concevoir comment ce Fleuve pourroit charier tous les ans une si prodigieuse quantité de ce prétendu limon fécondant, sans que le sol d'Éthiopie soit épuisé; puisque le Nil a non seulement apporté en Égypte tant de milliers de couches annuelles, mais posé même dans la Mer pour ainsi dire les fondemens d'une alluvion qui pourra avec le tems former un nouveau Pays, jusqu'à vingt lieues de la côte (a). Quant à ce que rapporte un Voyageur de notre tems, que le limon qui se dépose dans le Milchias a environ cinq pieds de profondeur, il n'en parle que par ouï-dire (b); & supposé la vérité du fait, ce n'est que le sédiment dont nous parlons, & non de véritable limon.

Le sol de
l'Égypte
moins fertile
qu'autrefois.
Maladies
du Pays.

Tout ce que les Anciens ont encore écrit de la fécondité extraordinaire, non seulement du sol, mais des femmes & du bétail, est sinon exagéré, au moins tellement changé, & démenti par l'expérience, quelle que soit la cause de ce déclin, que les habitans d'aujourd'hui y ajoutent difficilement foi, non plus que ceux qui ont fait le plus de recherches sur cette fécondité tant vantée (c); car à-présent on n'apperçoit point que les femelles de tout ordre soient plus fertiles que celles des autres Contrées de l'Afrique & de l'Asie ou des autres Pays chauds. Le climat ne répond pas non plus à l'idée qu'on en a donné tant pour l'agrément que pour la salubrité; il n'en faut pas d'autre preuve que le grand nombre de maladies différentes qui y regnent toute l'année. Une des principales est celle qui attaque les yeux d'un prodigieux nombre de personnes, & pour laquelle il n'y a point de remède; ceux qui en sont atteints perdent assez souvent la vue, ce qui a donné lieu à quelques Voyageurs d'appeler l'Égypte le Pays des Aveugles (*).

II

(a) *Shaw*, Voy. T. II. p. 174.

p. 200.

(b) *Pocock's Observ. on Egypt.* Vol. I.

(c) *Hist. Univ. T. I. p. 327.*

(*) Quoiqu'on parle principalement du Caire & des autres grandes villes d'Égypte, où plus de la moitié des habitans sont atteints de ce mal, cela peut s'appliquer jusqu'à un certain point à tout le Pays. Différens Auteurs l'attribuent à diverses causes. Premièrement à la quantité de chaux vive dont les habitans se servent pour bâtir & pour blanchir leurs maisons, dont les particules les plus subtiles sont portées par le vent dans les yeux, où elles causent des inflammations, qui font perdre presque la vue, si elles ne

Il y regne aussi une fièvre contagieuse depuis l'Equinoxe du Printems jusqu'à celui d'Automne, qui emporte quantité de monde. Dans l'Automne on a ordinairement des cloux douloureux & d'autres tumeurs aux genoux & aux cuisses, qui manquent rarement de faire périr le patient au bout de deux ou trois jours. La petite vérole qui regne principalement dans l'Hi-
 ver, fait aussi de terribles ravages, & pendant tout le tems de l'accroissement du Nil les habitans sont généralement affligés de dysenteries opiniâtres, & de flux de sang, causés par la quantité de sel dont les eaux de la Rivière sont imprégnées. Ce qui y contribue encore, sont les vents les plus frais, qui sont ceux du Nord, qui soufflent depuis le mois d'Avril jusqu'à celui de Septembre, c'est-à-dire pendant la Saison la plus chaude de l'année, & bien-qu'ils tempèrent la chaleur, qui seroit insupportable, ils ne laissent pas d'être fort dangereux, sur-tout pour ceux qui s'y exposent en sueur; car ils causent alors les douleurs les plus aiguës dans toutes les parties du corps, & souvent des paralysies incurables (a).

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Nous passons sous silence quelques autres maladies qui sont communes à l'Egypte avec quelques-uns des Pays voisins, telle est la Peste, qui regne d'autant plus dans les Contrées où le Mahométisme est établi, que les Mahométans n'usent point de précautions pour la prévenir, ni de remèdes pour la guérir, parcequ'ils sont fermement persuadés que les uns & les autres sont non seulement inutiles, mais contraires à leur doctrine sur la Prédestination (*). Elle commence rarement en Egypte par la corruption de l'air,
à

Les Egyptiens ne se prennent point contre la Peste.

(a) Granger, Voy. to Egypt. ann. 1730. Thevenot P. I. Ch. 80. Pocock's Observat. p. 95 & suiv.

rendent pas tout-à-fait aveugle; ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'en se mêlant dans la masse du sang elles rendent le mal presque héréditaire, en sorte que les enfans mêmes n'en sont pas exempts, & que plusieurs semblent l'avoir apporté du sein de leur mere.

A cela Sandis & d'autres Voyageurs ajoutent la grande ardeur du Soleil, qui se réfléchit d'une terre sablonneuse & salée dans les yeux; les sueurs abondantes, qui, si on ne se baigne souvent, ferment les pores, infectent le sang de parties salines, & ce qui augmente le mal sur-tout parmi les gens du commun, c'est la mauvaise nourriture & l'eau somache qu'ils boivent; tout cela doit affecter les yeux, qui sont fort tendres & délicats, puisque les autres parties du corps s'en ressentent, où toutes ces causes produisent non seulement les tumeurs dont nous avons parlé, mais la gale, des ulcères & d'autres maux scorbutiques & lépreux, auxquels tous les habitans sont plus ou moins sujets. Quelques-uns ajoutent à tout cela leur extrême penchant aux plaisirs de l'amour, & à d'autres causes semblables, qui sont trop connues & trop dégoûtantes pour en parler (1).

(*) Il est vrai qu'on dit, que l'exemple des Marchands Européens établis à Constantinople, & en d'autres endroits de l'Empire Othoman, a engagé les Turcs à prendre des précautions & à user de remèdes contre la Peste. Mais les Egyptiens, plus attachés à leurs préjugés, méprisent & condamnent même ces sages précautions comme inutiles & impies; ainsi ils n'évitent point les personnes infectées, & ne se font aucune peine de porter les habits de ceux qui sont morts de la peste: en sorte que leurs hardes, leurs lits, leurs meubles sont d'abord exposés publiquement en vente par le Crieur ordinaire, & qu'on les achète sans craindre d'en être infecté. Cette étonnante opiniâtreté a souvent été cause
que

(1) Voy. Thevenot. P. I. Ch. 80. Sandis, Pocock, Greenhill Art of Embalming. Lett. II. p. 163. Granger, Voy. to Egypt. p. 21.

SECTION

I.

Observation sur l'état présent de l'Egypte.

à moins que les eaux du Nil ne se répandent trop loin, ou ne montent à une trop grande hauteur, & ne causent alors la peste par le trop long séjour qu'elles font sur les terres & par la chaleur excessive de la saison; mais pour l'ordinaire elle y est portée de la Barbarie ou de la Grece & de la Syrie; quand elle vient de Barbarie elle est plus violente & de plus longue durée, au-lieu que lorsqu'elle vient de Syrie elle dure moins longtems & n'est pas si maligne. Mais quelque violente qu'elle soit, comme elle l'est ordinairement durant les premiers mois de l'Eté, on a observé constamment qu'elle cesse dès que le Soleil entre dans le Signe de l'Ecrevisse, qui est le tems de l'inondation du Nil, & dès lors à peine sur dix-mille pestiférés en meurt-il un. La cause d'un changement si subit, c'est que le vent tourne du Sud brûlant & humide au Nord qui est sec & rafraîchissant, & qui purifie parfaitement l'air.

Autres Maladies.

Les Egyptiens sont encore sujets à une autre mal, causé par le trop grand usage des Porreaux & autres légumes de cet ordre, qui produisent un phlegme visqueux dans le sang, lequel avec le tems leur fait enfler prodigieusement les jambes. A-la-vérité ce mal ne fait pas souffrir beaucoup ceux qui en sont attaqués, mais il les rend pesans tant pour marcher que pour les affaires. Nous ne devons pas passer sous silence une autre mal fâcheux, qui regne sur-tout dans le territoire du Caire, dont les habitans ne manquent gueres d'être attaqués une fois par an, & qui en emporte un fort grand nombre pendant qu'il dure. Les Arabes l'appellent *Dem al Muyah*, de la nature des effets qu'il produit; il saisit brusquement la tête comme l'apoplexie, & emporte presque aussi promptement. Vers le même tems les enfans sont communément attaqués d'une petite vérole maligne, causée vraisemblablement, comme le *Dem al Muyah*, par les vapeurs corrompues des eaux du *Keileg*, qui est un canal qui va du Nil à Alexandrie. Tous les ans, quand ce Fleuve monte à la hauteur de huit ou dix coudées, il tombe dans ce canal, qui traverse à peu près la ville, & quand il baisse, les eaux croupissent & se corrompent. Elles deviennent bientôt vertes, ensuite noires, & à la fin elles répandent des exhalaisons pestilentielles qui infectent l'air. C'est la raison qui fait que pour empêcher les enfans de périr par ces vapeurs empoisonnées, on les transporte avant que l'infection commence en des endroits plus éloignés & plus sains (a). Or si les eaux croupissantes d'un seul canal produisent de si sinistres effets sur les jeunes & les vieux, que ne doivent-elles pas faire par toute la Basse Egypte, qui est toute entrecoupée de canaux? Et c'est néanmoins le Pays dont les Anciens ont principalement vanté l'aménité & la salubrité. Nous en avons dit assez pour faire voir que si leurs récits sont véritables & sans exagération, il est bien changé en mal, non seulement à ces égards, mais aussi par rapport à la fécondité tant vantée des Animaux & de la Terre. Comme ce sont-là des suites

in.

(a) Les mêmes. Norden &c.

que la peste a fait de tels progrès qu'elle a emporté un beaucoup plus grand nombre de personnes, & qu'au Caire on a remarqué que dans l'espace de six ou sept mois elle avoit mis plus de cinq-cens-mille ames au tombeau (1).

(1) Vid. Greenhill, Art of Embalming. Lett 17. p. 166.

inévitables du Gouvernement arbitraire sous lequel les Egyptiens ont gémi si longtems, il n'est pas difficile d'en rendre raison en examinant le Gouvernement établi aujourd'hui.

Mais avant que de parler de cette cause principale de ces grands changemens, nous en indiquerons encore quelques autres non moins curieux parmi les Animaux. On a vu dans l'Histoire Ancienne, que l'Egypte étoit infestée par les animaux les plus dangereux & les plus nuisibles non seulement pour les hommes & les bêtes, mais aussi pour les fruits de la Terre; tels étoient les Crocodiles, les Hippopotames, qui se trouvoient en quantité le long des bords du Nil tant dans la Haute que dans la Basse Egypte, mais ils ont été si bien détruits dans cette dernière, qu'on en trouve si rarement au-dessous des Cataractes, que les Egyptiens ne sont pas moins curieux de les voir que les Européens (a). Les Naturels aussi - bien que les Arabes ont été également industrieux & diligens à trouver les moyens de les exterminer à tout risque, tandis qu'en d'autres endroits de l'Afrique ils les laissent en liberté de faire des ravages, plus par indolence que par lâcheté.

L'Ibis, qui formoit autrefois une espèce si nombreuse, & qui étoit si estimé à cause qu'il détruisoit tous les Serpens, est devenu fort rare, faute de nourriture propre pour lui. A la place de ces oiseaux il y a parmi les habitans des gens qu'on appelle *Ophiophages* ou Mangeurs de Serpens; un savant Voyageur (b) dit qu'on lui avoit assuré qu'il y avoit plus de quarante-mille personnes au Grand-Caire & dans les villages des environs, qui ne mangeoient autre chose que des Lézards & des Serpens. Cette façon singulière de se nourrir leur vaut entre autres le privilege & l'honneur insigne de marcher immédiatement auprès des Tapisseries brodées de soie noire, qu'on fabrique tous les ans au Grand-Caire, pour le Caaba de la Mecque, dont nous parlerons dans la suite.

Au-lieu de l'Ibis on trouve des Cicognes, oiseau qui étoit à peine connu en Egypte, mais qui s'y est tellement multiplié, que le même Voyageur rapporte, qu'étant à l'ancre sous le Mont Carmel, il en vit trois volées, qui alloient d'Egypte en Syrie, dont chacune fut plus de trois heures à passer, & s'étendoit plus d'un demi-mille en largeur (c). Les Mahométans, comme les Naturels, ont la Cicogne en grande estime & vénération, & on regarderoit comme un profane tout homme qui en tueroit ou qui leur feroit seulement de la peine. La grande considération que l'on témoigne pour ces oiseaux vient non seulement de ce qu'ils sont fort utiles pour nettoier le pays humide & fangeux, après l'inondation, d'une quantité d'insectes & de reptiles venimeux qui s'y trouvent, mais aussi de la conduite & de la prudence qu'ils font paroître en s'assemblant en de certaines saisons, & en passant d'un Pays à l'autre, sur-tout parcequ'on s'est imaginé qu'il y avoit du mystère dans certains mouvemens de la Cicogne, qu'on regarde comme des actes d'adoration (*), desorte qu'elle est presque aussi

(a) Voy. de Shaw. T. II. p. 167.

(c) *Ibid.* p. 167.

(b) *Ibid.* p. 170.

(*) Quoique ces gesticulations soient particulieres à la Cicogne, & assez singulieres pour

SECTION

I.
Observation sur
l'état présent de
l'Egypte.

Gouvernement ty-
rannique.
Grands
dépenses
auxquelles
les Bachas
sont obli-
gés.

facrée parmi les Mahométans, que l'Ibis l'étoit chez les Egyptiens.

Mais le plus grand changement arrivé en Egypte, c'est celui qui a causé la diversité des Gouvernemens tyranniques auxquels elle a été assujettie.

A peine ce Royaume fut-il délivré de la longue & dure tyrannie des Mamlucs, qu'il fut accablé d'un joug bien plus pesant, sous la domination des Othomans qui avoient vaincu les Mamlucs, & des Bachas avarés & avides.

Si ce fut *Selim*, lequel conquit l'Egypte, qui jeta les fondemens du Gouvernement présent, ou si ses successeurs y ont fait quelque notable changement, c'est ce que nous n'osons assurer, & ce qui importe assez peu par rapport à l'article dont il s'agit ici, qui est la diminution sensible des richesses, de la force, du peuple & de la fertilité du Pays. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence que l'avarice & l'ambition des Pachas ont contribué peu à peu à ruiner de plus en plus l'Egypte. Comme c'est le plus considérable Gouvernement de l'Empire, les Sultans le donnent ordinairement à leurs Favoris ou à ceux qui en payent le plus, desorte que les Bachas n'y viennent ordinairement que dans le dessein de s'enrichir aux dépens des peuples, & ils ne manquent ni de moyens ni de prétextes pour tourner tout à leur avantage. Dans le fond cela ne peut gueres être autrement, car qu'un Bacha ait obtenu ce Gouvernement par faveur ou à prix d'argent, il lui en coûte quatre ou cinq-cens-mille écus avant que d'arriver au Caire, lieu ordinaire de sa résidence (a). D'ailleurs ses provisions ne font jamais que pour un an, cependant il est ordinairement continué trois années & quelquefois quatre, & il n'y a point d'année de continuation qu'il n'achète par des présens de plus de cent-mille écus; il doit aussi payer tous les ans six-cens-mille écus au Grand-Seigneur, qui lui coûte infiniment à faire voiturer à Constantinople. Outre cette rente, qu'on appelle *Hafna*, & qui doit être en argent comptant, le Bacha doit aussi envoyer chaque année au Serrail des provisions de sucre, de café, de sorbet, de riz & de beaucoup d'autres denrées, qui ne sauroient de même lui coûter beaucoup moins que

(a) Maillet, Descript. de l'Egypte. Lett. 12.

attirer l'attention des spectateurs, elles ne peuvent gueres faire naître une idée aussi extravagante que dans l'esprit d'un Mahométan fanatique ou d'un Pythagoricien à moitié timbré. Voici de quoi il s'agit. La Cicogne remue son col & son bec chaque fois qu'elle pose pied à terre, ou qu'elle retourne à son nid. D'abord elle baisse la tête comme si elle faisoit un acte d'adoration, puis elle frappe de la partie inférieure du bec contre la supérieure, faisant un bruit comme celui d'une paire de Castagnettes, que l'on regarde comme une espece de priere, & ensuite elle baisse le cou jusqu'en terre en guise de suppliante, répétant toujours les mêmes mouvemens trois ou quatre fois. Le degré de raison qu'ils leur attribuent, sur leur ordre à changer de Pays, n'est pas si absurde, quoi qu'il n'y ait rien qui ne soit commun aux Cicognes avec d'autres oiseaux, & même avec les Oyes sauvages. Les Cicognes, avant que de passer d'un Pays dans un autre, s'assemblent quinze jours auparavant de tous les Cantons voisins dans une plaine, y formant une fois par jour une espece de Divan, pour fixer à ce que l'on dit le tems précis de leur départ & le lieu où elles se retireront (1). Celles qui fréquentent les marais de Barbarie paroissent environ trois semaines avant le tems où M. *Shaw* en vit trois troupes; on suppose néanmoins qu'elles viennent aussi d'Egypte où elles retournent un peu après l'Equinoxe d'Automne, tems auquel le Nil s'est retiré dans son lit, & qu'ainsi le Pays est en état de fournir abondamment à leur nourriture.

(1) *Shaw*, T. II, p. 167, 168.

que six-cens-mille écus. Enfin il doit faire la dépense du Pavillon que le Grand-Seigneur envoie tous les ans à la Mecque, & fournir outre cela cent-mille écus pour le même lieu, & cent-mille autres pour Damas, où ils sont envoyés tous les ans pour fournir aux fraix de la Caravane qui part de cette ville pour l'Arabie. Au moyen de toutes ces dépenses & du paiement des Troupes que la Porte entretient dans ce Pays, le Bacha jouit de tous les revenus de l'Égypte. Il prend possession de son Gouvernement au mois de Septembre, qui est le premier de l'année des Coptes; quand il est continué au-delà d'un an, ce qui est l'ordinaire, on lui envoie de nouvelles provisions, qui lui coûtent bon.

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Pour donner une idée de la manière dont il peut fournir à toutes ces dépenses, nous rapporterons une espèce d'estimation de ses revenus; un Auteur qui a résidé au Caire en qualité de Consul de France (a), juge compétent en cette matière, assure qu'ils pourroient, outre l'entretien des Troupes, valoir plus au Bacha qu'ils ne valent au Grand-Seigneur, s'ils étoient ménagés avec économie. C'est ce que confirme un Voyageur postérieur (b), qui dit que tout le revenu de l'Égypte monte à dix-mille bourses, dont le Bacha n'en paye que douze-cens au Grand-Seigneur, & que le reste est employé au paiement des Troupes, à l'entretien du Temple de la Mecque, & aux autres usages dont nous avons parlé.

Leurs grands revenus.

Mais ajoute le premier de ces Auteurs, son revenu le plus considérable lui vient de la Peste, qui regne si souvent dans le Pays. Alors en trois ou quatre mois que la contagion dure, le Bacha amassé des richesses immenses; un seul jour peut lui valoir deux ou trois-cens-mille écus, par le décès de ceux qui possèdent des villages. Comme par les Loix de l'Etat ces fonds retournent en ces occasions au Grand-Seigneur, le Bacha qui en profite en son nom, en tire des sommes prodigieuses. Il y a des semaines où il vend trois ou quatre fois le même Bien, qui lui revient ainsi rapidement par la mort successive de ceux qui l'ont acheté. Il vend ces Terres au plus offrant; il y en a toujours un grand nombre qui enchérissent les uns sur les autres: la suite de ce trafic, c'est que pour retirer leur argent, ils afferment les Terres à un tel prix, que les pauvres Fermiers ont de la peine à subsister.

Outre ce revenu, le Bacha en tire encore de considérables des Douanes qu'il afferme, & d'autres branches, qui vont communément à quatorze-cens-quarante bourses, dont il n'en donne que huit-cens à la Porte, & met le reste dans ses Coffres. A tout cela il faut ajouter plusieurs autres privilèges & redevances, qui sont trop connues pour en parler, & qui sont également à charge au Peuple, & ne contribuent pas moins à la misère qui y regne, tandis que cela met le Bacha d'Égypte en état de se soutenir avec sa Cour dans la splendeur qui accompagnoit les anciens Monarques.

Le Bacha est obligé d'avoir vingt-quatre Beys sous lui, & sept Corps de Milice, sans le consentement desquels il ne peut rien entreprendre. Mais il arrive rarement, & presque jamais, que le nombre des Beys soit

Beys & Milice.

com-

(a) Le même. Granger, Norden, Pocock &c. (b) Granger. p. 231.

SECTION

I.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

complet ; leur paye, qui est de cinq-cens aspres par jour & de mille quand ils vont en campagne, étant une grande tentation pour le Bacha, qui seul en a la nomination, d'en laisser le plus qu'il peut sans les remplacer ; enforte qu'on n'achette cette Dignité gueres moins que vingt ou trente bourfes, de cinq-cens écus chacune.

La Milice est à peu près sur le même pied, rarement en manque-t-il moins de la moitié ; toute la différence qu'il y a, c'est que pour les troupes ce sont les Officiers qui mettent les fausses payes en poche, à-la-vérité ils sont obligés de donner quelque chose au Bacha pour qu'il passe ce qui manque. Nous avons dit plus haut, qu'il y a sept Corps de Milice, qu'ils appellent *Ports* ; il y en a deux d'Infanterie, savoir les *Janissaires* & les *Agars* : les cinq autres sont de Cavalerie ; qui portent les noms de *Funeli*, *Tuffekhi*, *Charaksis*, *Matafarrakas*, & *Chiaus*. Le Corps des Janissaires doit être de vingt-mille hommes, & les autres tous ensemble doivent faire le même nombre, en tout quarante-mille, mais on doute qu'il y en ait la moitié (a). L'Infanterie sert principalement à la garde de la Ville & du Château du Caire ; on met les *Matafarrakas* en garnison dans les Villes Maritimes, comme Alexandrie, Rosette, Damiette, & quelques autres moins considérables. Les autres servent de Gardes aux Beys ou Gouverneurs des Provinces, & les *Chiaus* ou *Chiaoux* sont employés pour des commissions extraordinaires, & pour d'autres occasions, suivant que le Bacha & le Divan le jugent à-propos (*).

Le

(a) *Granger, Norden &c.*

(*) Il ne sera pas inutile de remarquer ici, que le Consul dont nous avons parlé, qui résidoit au Caire environ trente ans avant que *Granger* y vint, expose d'une autre manière l'état de la Milice d'Égypte, par rapport au nombre des Corps, à leurs Offices & à leurs Noms, d'où l'on peut conclure que les Corps changent selon le bon-plaisir de la Porte, ou du Bacha & de son Divan Il ne nomme que les cinq Corps suivans, les *Muſapharis*, les *Asaphs*, les *Spahis*, les *Bachaouks*, & les *Janissaires*. La première & la plus noble de ces Milices, dit il, mais en même tems la moins estimée & la plus inutile est celle des *Muſapharagis*, qui ont le Bacha à leur tête ; c'est une espece de Noblesse à cheval, composée des Beys, d'une partie de la Maison du Bacha, de quelques riches Marchands qui sont sous sa protection, & de gens que la crainte ou d'autres raisons ont engagé à se retirer des autres Corps ; mais la plupart ignorent la guerre & n'ont jamais servi.

Le Corps des *Asaphs* est à pied, & se gouverne à peu près comme les Janissaires ; il est aussi indépendant du Bacha que les Janissaires, mais ces deux Troupes sont toujours opposées entre elles, & nourrissent une haine irréconciliable l'une pour l'autre.

Les *Spahis* ou Cavaliers forment le troisieme Corps, qui est divisé en trois Brigades sous trois bannieres différentes, la verte, la jaune & la rouge. Chaque Brigade en ou doit être de mille hommes, & toutes les trois n'ont pas moins d'averſion pour les Janissaires que pour les *Asaphs*.

Le quatrieme Corps, que notre Auteur appelle les *Bachaouks*, est un petit Corps d'Infanterie de cinq-cens hommes ; ils se gouvernent comme les Janissaires & les *Asaphs*. On peut regarder encore comme faisant partie de ce même Corps deux autres petites Troupes à peu près du même nombre, dans lesquelles sont comprises les femmes dont les maris sont morts au service.

Enfin les *Janissaires* forment la cinquieme espece de Troupes, & doivent être regardés comme le Corps le plus redoutable & le plus puissant que la Porte entretienne en Égypte. Il y a ordinairement six ou huit-mille hommes effectifs. Le surplus, qui n'est pas moins considérable, n'est composé que des gens du Pays, de riches marchands ou d'artisans, qui ne s'enrôlent dans ce Corps que pour obtenir sa protection, & jouir des privileges qui y sont

at.

Le Divan se tient deux fois, d'autres disent trois fois la semaine dans le Palais du Bacha au Caire, le Dimanche & le Mardi, & quelques-uns ajoutent le Jeudi (a). Les Beys & les Officiers des Milices sont toujours auprès du Bacha à moins qu'ils ne soient occupés à quelque expédition ou au service de l'État, & ils sont Membres du Divan ou Grand-Conseil. On peut dire que ce sont eux à proprement parler qui ont tout le pouvoir & toute l'autorité en main, le Bacha ne pouvant rien entreprendre sans leur consentement. Mais comme il a seul le droit de les nommer, & qu'il ferme les yeux sur les abus par lesquels ils s'enrichissent dans leurs postes respectifs, il a ordinairement toujours assez d'influence sur eux pour les attacher à ses intérêts & les faire entrer dans ses vues, si parmi les Agas, sur-tout de la Milice, il s'en trouve quelqu'un qui fasse paroître l'ambition d'usurper la supériorité sur les autres, il est sûr d'être en bute à la jalousie, & s'il réussit quelquefois, son règne ne dure rarement qu'autant qu'il faut de tems à ses rivaux de former un Parti plus puissant contre lui, ce qui le conduit bientôt à une fin tragique: un Bacha politique ne manque jamais d'avoir les yeux ouverts sur ces dissensions & de les mettre à profit, non seulement pour donner plus de poids à son autorité en diminuant celle du Divan, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui sont les victimes de ces divisions; car comme ils sont déclarés traîtres, ils perdent la vie, & leurs biens sont confisqués. C'est ainſi que bien-tôt l'autorité des Gouverneurs soit limitée par la constitution de l'État, un habile homme ne manque jamais de moyens de se maintenir & de soutenir son pouvoir malgré les oppositions & les cabales du Divan.

SECTION
1.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.
Le Divan.

La Salle où ce Conseil s'assemble est grande & magnifique, la cour qui est devant cette Salle est remplie des chevaux des Beys & des autres Officiers de considération, couverts de riches harnois & de houffes magnifiques, qui éblouissent par l'éclat de l'or & de l'argent, souvent même des pierreries, en sorte qu'on assure que le Divan même du Grand-Seigneur n'a rien qui approche de celui du Bacha du Caire. Ce fut, dit-on, par cette raison même que le Sultan *Selim*, ayant tenu le sien dans la superbe Salle du Château du Caire, où les anciens Rois avoient coutume d'assembler leur Conseil, défendit expressément au Gouverneur qu'il laissât dans ce Pays & à ceux qui lui succéderaient de tenir leur Divan dans cet appartement magnifique. Il appréhenda qu'à la vue de tant de splendeur & d'opulence fournies à leur commandement, il ne prît envie à ces Bachas de s'en rendre les maîtres absolus, & de secouer le joug de l'obéissance. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Salle où les Bachas assemblent leur Conseil, n'est point celle des Rois d'Égypte. Elle est à-la-vérité fort longue & fort large, regnant tout le long de cette vaste cour dont nous avons parlé, mais elle est d'ailleurs sans aucun ornement. Tout ce qu'on y voit de remarquable, ce sont sept planches

Salle où il s'assemble.

(a) *Millet*, T. II p. 289 *Granger*, p. 227.

attachés. Mais leur paye est ordinairement mangée, comme ils disent, par les véritables Janissaires; & quand il s'agit d'aller à la guerre, ou lorsqu'ils meurent, les effectifs en tirent des sommes considérables, qu'ils répartissent entre eux (1).

(1) *Millet*, Lett. 12, T. II, p. 293. Edit. de la Haye 1740.

SECTION I. *Observations sur l'état présent de l'Egypte.* ches chacune de l'épaisseur d'un demi-pouce, que le Sultan *Selim* perça d'une fleche, qui les tient attachées les unes aux autres. On les a suspendues proche de l'endroit même où se place le Bacha, comme un monument célèbre de la force prodigieuse de ce Prince (*).

Outre les gros revenus & les privilèges dont nous avons parlé, les Bachas, les Beys & les Officiers de la Milice ont trouvé plusieurs autres moyens de s'enrichir, en opprimant le peuple, & sur-tout les gens riches, qu'ils enrôlent par ruse dans quelqu'un des Corps de Milice, ou qu'ils supposent s'y être enrôlés; par-là ils les épuisent pendant leur vie, & s'emparent à leur mort de la plus grande partie de leur bien. Le Bacha ferme les yeux sur ces abus, soit parcequ'il a part au butin, soit pour ne pas mécontenter un Corps puissant, en les supprimant.

Puissance des Janissaires.

Les Janissaires ont trouvé le secret d'étendre même leur pouvoir parmi les Cheiks de la Haute Egypte, & ils en tirent tous les ans des sommes considérables sous prétexte de protection. Ils s'emparent aussi sous la même couleur de la plus grande partie de leur bien lorsqu'ils viennent à mourir, & partagent le reste comme il leur plait entre les enfans ou les parens du défunt. Les Officiers des Janissaires ont trouvé le moyen d'usurper ce privilege depuis cinquante ou soixante ans, nonobstant la sage Loi établie ou confirmée par Sultan *Selim*, qui défendoit à tous les Corps militaires de posséder des Terres dans le Pays; ils sont parvenus à usurper par force la plus grande partie des biens & des revenus de l'Egypte, & il y a de l'apparence qu'ils posséderont un jour tout. On dit qu'ils tiennent tous les jours conseil sur les moyens de s'enrichir des biens des particuliers, & qu'ils ont un rôle exact de tout ce qu'il y a d'états, de professions, de personnes riches ou pauvres dans toute l'Egypte. Le tems & la maniere dont on a déjà tiré des présens, y est fidèlement marqué, & l'on invente de nouvelles voies pour réussir. Ce qui doit étonner davantage, c'est que la Porte, quoiqu'elle soit parfaitement instruite de ce qui se passe, ne prend aucune mesure pour arrêter un abus, qui un jour pourroit lui faire perdre cette riche Province (a).

Vexations auxquelles les Européens & d'autres sont exposés.

Les Européens & les autres Nations qui trafiquent en Egypte sont également exposés à ces vexations. Les Officiers des Janissaires ne manquent jamais de prétexte pour leur faire une querelle; tantôt ils les attaquent sur leur habillement, tantôt sur ce qu'ils manquent au respect qui leur est dû, tantôt parcequ'ils reçoivent de nuit des femmes Mahométanes dans leur quartier, tantôt ils trouvent d'autres prétextes vrais ou faux pour leur extorquer des présens; il n'y a pas d'autre moyen de les apaiser que de leur donner d'abord quelque chose, la diligence à cet égard est ce qui leur plait le plus: *l'œuf du jour, disent-ils, vaut mieux que la poule du lendemain.*

(a) Maillet, Lett. 12.

(*) On rapporte que le plus robuste de ceux qui tiraient au blanc avec lui, n'en put percer que trois quoiqu'il eût un bras d'une force extraordinaire. Mais peut-être, ajoute l'Auteur, celui qui laissa à son Souverain la gloire d'un si beau coup, pourroit bien avoir préféré sagement la faveur de son Maître au dangereux honneur de paroître plus fort que lui. Cependant d'avoir percé ce nombre de planches, dont on dit que la première étoit de sapin, sans dire de quel bois étoient les autres, prouve toujours la force extraordinaire de *Selim*, quand même un autre en auroit fait autant. Le Dr. *Pocock* dit qu'on y montre aussi des boucliers de cuir d'un demi-pouce d'épaisseur, que Sultan *Amurath* perça de plusieurs dards.

demain. Mais de toutes les Nations il n'en est point de plus haïe, de plus méprisée, & qui souffre davantage de ces Tyrans, que les Juifs, bien-qu'ils soient si nombreux & si favorisés dans tous les autres Pays de l'Empire Othoman. On peut ajouter, qu'en Egypte même ils ont été nombreux, riches & employés même dans les postes les plus importants de l'Etat; mais aujourd'hui leurs nouveaux Maîtres les ont réduits à un petit nombre, excepté au Caire, & à la dernière misère; mais nous avons eu occasion d'en parler dans le volume précédent. Voilà qui peut suffire pour donner une idée de la tyrannie & de l'iniquité du Gouvernement présent de l'Egypte (*), aussi-bien que de l'extrême pauvreté de ceux qui y sont soumis.

On peut dire que les habitans des Provinces supérieures du Royaume sont encore plus misérables; car ils sont également exposés aux extorsions de leurs avides Gouverneurs, & d'ailleurs aux courses & aux brigandages des Cheiks Arabes, qui pour se venger de ce qu'ils ont à souffrir de ces petits Tyrans, épient les occasions de fondre avec leurs nombreux Douwars sur les pauvres habitans de la Campagne, & emment tout ce qu'ils trouvent en leur chemin. Il est bien vrai que les Beys qui ont le Gouvernement de ces Provinces, sont obligés d'entretenir un certain nombre de Troupes pour réprimer ces Brigands; mais, comme nous l'avons remarqué, le nombre des Beys est rarement complet, beaucoup moins celui des Troupes; d'ailleurs celles-ci ne sont ni assez bien entretenues, ni assez disciplinées pour repousser les Arabes, dont les incursions sont brusques & si impétueuses, qu'ils renversent tout ce qui veut leur résister; tandis que les Beys, qui devoient les arrêter & les tenir en respect, sont peut-être au Caire à étaler leur magnificence, par des équipages si pompeux qu'ils effacent la splendeur de bien des Princes de l'Europe (†). S'il arrive que le Canton ou la Province d'un Bey

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Villages des Arabes.

(*) Nous pouvons ajouter pour confirmer ce que nous avons dit, l'abus qui s'est glissé peu à peu dans la manière dont on paye la Milice & sur-tout les Janissaires, qui est tel qu'on n'en trouve point d'exemple dans aucun Etat connu.

Toutes les Troupes sont payées de trois mois en trois mois par leur Trésorier, qui va recevoir la paye au Château, & qui la distribue ensuite aux soldats. Un soldat a en Egypte trois sols par jour, mais il est libre à chacun d'augmenter sa paye d'un, de deux sols & de davantage, tant que l'on veut, en payant une certaine somme; cependant il y a si peu de proportion entre cette somme & l'augmentation, qu'en trois années on retire son capital. De cette manière, un homme qui a de l'argent peut faire monter sa paye à dix, vingt & cent sols par jour, suivant la somme qu'il a avancée, & ce surplus est payé aussi régulièrement que la plus petite paye. Le Bacha reçoit la somme par précaution, & souvent son successeur en paye l'intérêt. Un autre abus en cette matière, c'est que lorsqu'il meurt un soldat dont la paye est forte, on substitue à son nom celui d'un de ses camarades qui n'a qu'une paye médiocre, & qui n'en retire cependant pas davantage; la haute paye entre dans la bourse du Bacha & dans celle des Officiers, au grand préjudice des revenus de l'Empereur. Il est vrai que les Sultans ne manquent gueres de s'en dédommager, par les grandes sommes qu'il leur demande fréquemment, & qu'ils sont obligés de payer pour ne pas risquer de perdre tout & même la vie (1).

(†) Nous avons déjà dit un mot du superbe équipage avec lequel les Beys & les autres Officiers de considération paroissent à la Cour du Bacha; mais pour que l'on ne pense point qu'il y ait en cela de l'exagération, nous ajouterons ici, sur le témoignage d'un ou de deux témoins oculaires, une courte description des pompeux équi-

(1) *Mémoires*, Lett. 12.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Bey soit ravagé, par sa négligence à entretenir un nombre suffisant de Troupes contre les Arabes, le Bacha a le pouvoir de le punir, en lui ôtant son Gouvernement, ou par une amende, la confiscation de ses biens, & même en le faisant mourir. Il a le même droit en cas de malversation, ou de quelque autre faute, souvent sur un prétexte controuvé, & cela pour s'emparer de ses biens; on a vu des exemples de tout cela, mais rarement dans ces derniers tems. Ces Beys ne sont à proprement parler que les Fermiers des droits que payent les territoires commis à leurs soins, & dont le Bacha tire tous les ans une certaine somme. Ils ont trouvé un moyen efficace de se mettre à couvert de ses atteintes; quand ils craignent pour leur vie, ils ne manquent pas de se mettre sous la protection des Janissaires, des Asaphs ou des Spahis, & souvent même sous celle de ces trois Corps. Rien n'est plus facile que de l'obtenir, pourvu qu'on soit en état d'en faire la dépense; car il ne faut pas s'imaginer que les Chefs de ces différens Corps se piquent d'accorder leur crédit gratuitement, & par un principe de justice & d'équité. Alors le Bacha, qui n'a nulle autorité sur ces Milices, & qui au contraire a tout à craindre d'elles, se trouve les mains liées & n'ose passer plus avant, quand l'accusé seroit mille fois plus coupable, à moins qu'il ne s'y prenne aussi de la même manière, ou qu'en profitant de la mesintelligence qui regne entre les Milices, il ne s'assure l'appui du plus grand nombre; ce dernier parti est la meilleure ressource contre leurs intrigues & leurs cabales.

Grand nombre d'Esclaves.

Une autre marque de grandeur qu'affectent non seulement les Beys, & les Officiers de distinction, mais généralement tous les gens riches, c'est d'avoir un grand nombre d'Esclaves de l'un & de l'autre sexe, & à cet égard

équipages avec lesquels ils paroissent, même dans les occasions les moins importantes, telles sont de se montrer aux promenades publiques. ou de se trouver aux jours marqués à l'assemblée du Divan. Qu'on se représente, dit un de nos Auteurs, un Bey à cheval, superbement vêtu, & suivi de trente ou quarante jeunes gens bien faits, habillés eux-mêmes comme des Seigneurs, & montés sur des chevaux aussi beaux que magnifiquement parés, & marchant avec cet air de grandeur & de dignité qui est particulier aux Turcs, & l'on aura une idée de l'orgueil & du faste de ces Beys. Ce n'est-là encore rien en comparaison de la magnificence du Bey, Chef de la Caravane de la Mecque, qui sort les jours de cérémonie suivi de trois cens Cavaliers, montés sur des chevaux de prix, & couverts de harnois de vermeil doré avec des houffes brodées d'or & d'argent, traînantes jusqu'à terre. Les moindres de ces harnois coûtent deux-cens écus avec la houffe; il y en a même plusieurs qui en valent du moins cinq-cens.

Il est vrai que M. Norden, dans une note, a traité cette description d'extravagante, sans néanmoins citer ni preuve ni autorité pour la démentir, bien qu'elle soit confirmée par d'autres Auteurs. Quand on lit la critique qu'il a faite de la description que Maillet a donnée de la Colonne de Pompée, & qu'on la compare avec la sienne, Tom. I. p. 16. on n'y trouve rien qui autorise des remarques aussi dures, mais une forte preuve de l'esprit qui regne souvent chez les Voyageurs, qui ne manque gueres de diminuer le plaisir que l'on trouve à lire leurs Relations, & l'utilité qu'on en peut retirer.

Il faut avouer, pour revenir à notre sujet, que c'est dans leurs équipages que les Turcs affectent le plus d'étaler leur faste & leur grandeur. Leurs ameublemens sont peu considérables; excepté ceux de l'appartement des femmes, car ils n'épargnent rien pour les rendre magnifiques & agréables. Mais pour eux-mêmes ils ne s'embarassent point de beaux meubles, ne sachant pas combien de tems ils conserveront leurs postes, & le tout devant passer à leur successeur (2).

(1) Le même, Granger &c.

gard ils ne sont pas moins prodigues que pour leurs équipages ; il y a telle maison qui en a pour vingt ou trente-mille-écus ; c'est ce qui est d'autant plus surprenant , que la peste , qui regne si fréquemment , en emporte souvent un tiers & davantage , ce qui fait que le prix monte tellement , que ce n'est qu'avec beaucoup de dépense que cette perte se répare. Et comme les Maîtres sont moins attaqués du mal contagieux que les gens de leur maison , un Seigneur peut vivre assez pour voir souvent des trois ou quatre-cens Esclaves le précéder dans le tombeau. Ce qui en augmente encore le prix , c'est le grand nombre que chaque Bacha est obligé d'en envoyer tous les ans en Turquie , tant à la Porte , qu'aux amis qu'il a à la Cour. Que si l'on demande , où l'on peut en prendre un si prodigieux nombre ? Nous répondrons que l'intérieur de l'Afrique en est une pépinière inépuisable , & en a fourni depuis deux ou trois siècles non seulement à l'Egypte , mais à l'Asie & à l'Amérique des milliers par an , ainsi que nous aurons occasion de le faire voir dans la suite de l'Histoire d'Afrique. Comme les Esclaves viennent de différens Pays , il y en a de toutes couleurs , & de caractères fort différens. Les uns sont bafanés ou d'un brun olivâtre , d'autres noirs , d'autres presque blancs , & ces derniers seroient apparemment les plus estimés à cause de leur rareté , s'ils n'étoient sujets à perdre la blancheur de leur teint par l'ardeur du climat ; mais ce n'est pas le cas des femmes , qui sont moins exposées à l'air , & par cette raison plus recherchées des Egyptiens & des Turcs ; celles qui viennent d'Abissinie le sont sur-tout , à cause qu'elles ont les yeux admirables , & tous les traits de leur visage sont parfaits (*).

Les Egyptiens de condition & riches veulent encore faire éclater leur grandeur par leurs Tombeaux , chaque famille a le sien entouré d'une belle muraille , & orné , si non de figures , au moins de pavillons , d'inscriptions pompeuses , & d'autres décorations qui forment un beau coup-d'œil quand on les voit de loin. Ils sont d'ailleurs partagés en différentes parties , l'une est pour les hommes , l'autre pour les femmes de la famille , & une troisième pour les domestiques. Mais ni ces tombeaux , ni leurs plus beaux édifices n'approchent de la magnificence de l'Architecture qui rendit anciennement ce Pays si fameux. Leur goût pour cet Art & pour tous les autres est aussi perdu , que si ces magnifiques & anciens Monumens , qui firent & qui font encore l'admiration de l'Univers , étoient profondément ensévelis dans le sable , & plusieurs le sont effectivement , comme le monstrueux Sphinx , dont nous avons fait la description ailleurs , & dont on ne voit plus que la tête & le cou (a) ; & comme quantité de magnifiques Temples dont

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Tombeaux magnifiques. Décadence de l'Architecture.

ou

(a) *Pocock*, p. 40. *Norden*, vol. I. p. 121.

(*) On assure aussi qu'elles n'ont pas la bizarrerie & la ridicule malignité des Noires , qui quelquefois se laissent mourir de faim pour faire de la peine à leurs Maîtres. On préfère donc les autres de l'un & de l'autre sexe , sur-tout les hommes pour en faire des préfens au Bacha , aux Beys & aux autres Officiers considérables ; & ce présent est toujours bien reçu.

Il est permis aux Chrétiens & aux Juifs d'avoir des Esclaves noirs , mais on ne permet point qu'ils les fassent sortir du Royaume , de peur qu'ils ne les obligent à changer de Religion ; cependant la plupart des Noirs qui appartiennent aux Juifs , suivent la Religion de leurs Maîtres en secret ; la question est s'ils le font sincèrement ou par politique (1).

(1) *Maillet*, Lett. 12.

SECTION.

I.

Observation sur l'état présent de l'Égypte.

on ne voit que le haut, en sorte qu'il faut creuser pour parvenir à quelque-une des fenêtres si l'on veut considérer l'intérieur (a). Il reste néanmoins un assez grand nombre de beaux édifices par-tout, qui sont très-bien conservés & entiers, & qui auroient pu entretenir le goût de la belle Architecture, si la diminution de la fertilité du Pays, celle du nombre de ses habitans, la misère extrême où ces Peuples se sont trouvés réduits sous le gouvernement tyrannique de tant de Maîtres différens, comme les Sarrazins, les Mamlucs, & plus que jamais sous celui des Turcs, ne l'avoient tellement anéanti, que ceux qui l'ont vu disent qu'on n'imagineroit jamais jusqu'ou va sur ce point la grossièreté d'une Nation autrefois si industrieuse; s'il reste encore quelques traces de leur ancienne industrie, c'est dans la construction des escaliers, sur-tout de ceux qui vont en tournant, tels qu'il y en a & qu'il en faut un grand nombre dans les appartemens des femmes, & qu'ils font avec autant d'adresse & de propreté que de promptitude & de facilité. Ils se servent d'une excellente espèce de ciment, qui est du plâtre mêlé avec de la chaux, ce qui le rend plus blanc & plus durable; outre que cette composition sèche promptement, elle devient plus dure même que les pierres qu'elle lie ensemble. Avec ce ciment, les Égyptiens, sans l'aide d'aucun échaffaud, peuvent élever un escalier sur le dehors d'une tour ronde, en attachant pierre sur pierre; aussitôt qu'ils ont placé un degré, ils montent dessus & posent l'autre (b). Si le fait est vrai, à quelle perfection ne pourroit-on pas porter ce ciment pour élever d'autres édifices; mais les Égyptiens sont, à ce qu'il semble, trop indolens & trop stupides pour se proposer de perfectionner quelque chose, & trop entêtés pour recevoir des directions.

De la Peinture & de la Dorure.

Leur Peinture est encore plus grossière, soit à l'huile soit en détrempe; c'est un misérable barbouillage sans goût, qui n'a rien de ce beau & mâle coloris que l'on voit encore dans quelques-unes de leurs anciennes Peintures. Ils dorent encore, mais leur dorure est infiniment au-dessous de celle des Anciens, qui paroît toujours aussi vive & aussi brillante que si elle venoit d'être appliquée. D'ailleurs ils ignorent l'art de brunir l'or, en sorte que tout ce qu'ils font en ce genre est toujours mat & sans éclat. Il est vrai qu'ils ont en récompense conservé l'art de rendre l'or liquide comme de l'encre, & ils s'en servent non seulement dans leurs Livres, mais ils le mêlent aussi dans leurs Peintures; les Livres écrits de cette façon sont fort beaux, mais ils ne sont pas les seuls qui possèdent ce secret, les Persans & les Indiens l'ont aussi dans le même degré de perfection.

Décalence générale des Arts & des Métiers.

Il seroit superflu dans un Ouvrage tel que celui-ci, d'entrer dans le détail des autres Arts, Métiers & Manufactures; on voit en-tout la même décadence de génie & d'élégance qui rendirent autrefois ce Pays si célèbre. Cependant nous ajouterons en faveur des Curieux quelques échantillons sur cet article, dans les Remarques (*), par lesquels on pourra juger des tristes effets

(a) Maillet, Lett. 6. Grangor, Ch. 4.

(b) Maillet, ubi sup.

(*) Les Menuisiers ne se servent que d'un mauvais petit rabot, & de quelques autres instrumens qui ne valent pas mieux. Ils travaillent assis, & leurs pieds sont l'office

effets d'un gouvernement tyrannique, & l'on verra combien il tend à détruire tout ce qui peut contribuer à la grandeur & au bonheur d'une Nation, & qu'il la jette aussi promptement que naturellement dans l'indolence la plus profonde, & la réduit à la dernière misère (a).

La seule Manufacture des Egyptiens qui vaille la peine qu'on en parle, est celle des étoffes de soie & de laine, & des toiles. La soie crue vient de Syrie à Damiette, & l'on en fabrique de grands mouchoirs ou des voiles pour les femmes; on en fait qui sont travaillés avec de l'or & brodés de fleurs de diverses couleurs, qui servent à couvrir les présens que les gens riches s'envoient réciproquement; on en fait aussi des coussins & des sofas, qui sont la plupart fort riches. Ils fabriquent aussi une grande quantité de satins de tout ordre & de taffetas, tels que ceux qu'on apporte des Indes, mais qui sont de beaucoup moins beaux & moins bons (b). Ils font encore d'autres étoffes de soie, & même des velours, mais il s'en faut bien que toutes ces étoffes approchent de la richesse & de la perfection de celles des Indes & de l'Europe, aussi bien que de celles qu'on tiroit autrefois de l'Egypte. On en peut dire autant de leurs cotons & de leurs toiles, bien-qu'ils ayent une grande quantité de coton & de lin qui sont très-bons, sur-tout le lin qui croît dans le Delta. Ils ne se servent point de rouet, mais de la quenouille & du fuseau, ce qui est plus long & donne de moins beau fil. La principale Manufacture de toiles est à Rosette, où ils en fabriquent de plusieurs sortes, la plupart rayées, qu'ils employent autour de leurs lits, afin de se garantir des moucherons (*). Mais les meilleures de tout le Pays se fabriquent à Mahalla dans le Delta, & à Damiette; elles sont en général unies,

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Manufactures d'Étoffes & de Toiles.

(a) Maillet, l. c.

(b) Pocock, p. 174.

de valet pour contenir l'ouvrage. Du reste ils ne connoissent ni le tour, ni l'équerre, ni quantité d'autres instrumens en usage parmi nous, sans le secours desquels leur ouvrage doit être grossier & informe. Mais nous verrons dans la suite, que ce défaut est commun à tous les Pays de l'Afrique, à la réserve des lieux où les Européens sont établis, qui ont appris aux Artisans à travailler mieux; & ce n'est même qu'avec bien de la peine qu'on les engage à profiter des instructions & des exemples, & à changer leur ancienne & grossière maniere pour une meilleure.

Ils n'entendent aussi rien en Egypte à la Clincaillerie; à la réserve de quelques couteaux, ciseaux & rasoirs qu'ils font, & dont le mérite consiste plus dans la matière que dans l'adresse de l'ouvrier; tout le reste vient de l'Europe par la voye de Venise & de Constantinople.

La Manufacture de verre, qu'on admiroit tant autrefois pour la transparence, la beauté & la variété des couleurs, se réduit aujourd'hui à faire des lampes & de méchantes bouteilles à eau-de-vie; il ne leur est pas même possible de faire autre chose & de parvenir à une plus grande perfection, parceque le feu dont ils se servent est trop foible, n'étant que de paille. La matière nécessaire pour faire de beau verre ne manque pas cependant en Egypte, mais ils ne peuvent la mettre en œuvre. Il est vrai qu'on ne se sert gueres de verres pour boire, & que les vitres ne sont pas fort à la mode; leurs miroirs sont d'ailleurs très-petits. Ce qui a le plus de débit ce sont les chapelets de verre de toutes couleurs, qu'on tire de Venise, & d'autres Pays de l'Europe (1).

(*) On fabrique aussi de ces toiles au Caire & à Farime; dans ce dernier lieu on fait aussi de grosse toile pour des sacs, & elle se transporte au Caire. Il se fabrique encore beaucoup de toiles à Sciout dans la Haute Egypte, & en quelques autres endroits, pour faire des draps, & pour d'autres usages (2).

(1) Maillet, Lett. 13.

(2) Pocock's, Observ. on Egypt. p. 174.

SECTION

L
Observa-
tions sur
l'état pré-
sent de
l'Égypte.

Arquebu-
serie.

unies, bien faites, quoique pas fines, & l'on s'en sert pour du linge de table; il y en a cependant d'une espèce plus chère pour les gens de condition, qui est rayée & où il y a un bord de soie (a):

Toute leur Manufacture de laine se réduit à une espèce de tapis sans poil, dont on se sert principalement sur les sièges des Divans & pour les sophas; ils font à grandes bandes de différentes couleurs, sans autre ornement.

Le seul métier où ils excellent, c'est à monter les fusils, & à préparer les bois sur lesquels ils les montent; ceux qui en font profession sont toujours fort occupés. Ils se servent de rabots, dont le dessous, épais de deux doigts, est d'acier trempé.

Décadence
des Scien-
ces, & ses
causes.

Ce que nous avons dit suffit pour faire connoître la triste décadence des Arts & des Manufactures en Égypte, & les causes auxquelles on doit l'attribuer. Mais si les Arts nécessaires & utiles ont pu subir un changement si surprenant, il est aisé de comprendre quelle révolution les mêmes causes ont produit dans les Arts libéraux & qui sont plus du ressort de l'esprit, & dans toutes les Sciences, qui rendirent anciennement l'Égypte si fameuse, & la firent regarder du reste de l'Univers comme la source primitive d'où elles s'étoient répandues par-tout. Il faut sur-tout dater cette décadence des Sciences de la fatale époque qui réduisit ce Royaume sous le joug d'une suite de tyrans ignorans & barbares, qui se firent autant de gloire d'anéantir jusqu'à la mémoire & aux plus précieux monumens des Sciences, que les Souverains naturels s'en étoient fait à les encourager & à les faire fleurir. Par les tyrans dont nous parlons, nous n'entendons pas au reste les Romains, sous le gouvernement desquels elles se sont maintenues dans un état florissant, bien que le goût eût dégénéré & se fût corrompu. Il s'agit encore moins des Arabes, qui subjuguèrent ensuite l'Égypte, & des Califes Fatimites, qui aimèrent & encouragèrent les Sciences, & dont la mémoire sera toujours en honneur par la magnifique Bibliothèque qu'ils avoient rassemblée de toutes parts à grands frais dans leur Capitale, & dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Nous avons en vue ici la destruction de cette belle Bibliothèque par ordre de *Saladin* le fondateur de l'Empire des Mamlucs. *Macrissi* assure que cette Bibliothèque étoit composée de plus de cent-mille volumes, rassemblés de plusieurs endroits de l'Afrique, de Syrie, d'Arabie, de la Grèce, d'Espagne, de Sicile, de Sardaigne & de toute l'Égypte, aussi bien que des plus célèbres Universités & des Monastères de ces Pays, parmi lesquels il y en avoit d'écrits en lettres d'or. Cette Collection étoit regardée comme un trésor inestimable, & qu'on ne pouvoit trop respecter. Mais ce Prince ignorant & superstitieux en étant devenu le maître, ruina ce magnifique monument, & introduisit par-là la barbarie & l'ignorance qui ont régné depuis tant sous la domination des Mamlucs que sous celle des Turcs. Il est vrai qu'un fort grand nombre de Livres échappèrent aux flammes, par l'ignorance & l'avarice du Ministre que le Sultan avoit chargé de l'exécution de ses ordres: si nous en croyons *Macrissi*, il ne se borna pas à sauver ceux qui traïoient de la Religion & des conquêtes des Princes Mahométans, mais il conserva aussi ceux qui par leur écriture & par les ornemens dont ils étoient enrichis,

Les Cali-
fes Fati-
mites fa-
voisent
les Scien-
ces.

Destruc-
tion de
leur Bi-
bliothe-
que.

(a) *Posuck's Observ. on Egypt. p. 174.*

enrichis, lui paroissent les plus propres à être bien vendus. Grand nombre de Livres furent ainsi sauvés de l'incendie, plusieurs Seigneurs de la Cour les acheterent, & en enrichirent les Bibliothèques des Mosquées qu'ils avoient fait bâtir. Mais avec le tems ils furent négligés par l'ignorance ou le manque de goût de ceux qui étoient préposés à leur garde; ils les regarderent comme inintelligibles ou peu intéressans, de sorte qu'ils n'en conquirent pas la valeur. Ajoutons, que depuis que *Selim* eut conquis l'Égypte, les Bachas & les autres Officiers de la Porte n'ont cessé d'enlever ce qu'il y avoit de meilleur, & de l'envoyer à Constantinople. Comment donc pourroit-on trouver un Savant, ou quelqu'un qui cultive les Sciences dans un Pays qu'on a dépouillé de tout ce qu'il y avoit de bons Livres en tout genre, & sous un Gouvernement qui depuis deux-cens ans a employé les moyens les plus propres à décourager les Gens de Lettres & les Sciences? On peut donc en dater la décadence à l'époque où l'Égypte passa de dessous la domination des généreux Califes Fatimites sous l'empire tyrannique des grossiers & barbares Mamlucs; la domination des Turcs ayant plutôt aggravé le mal, qu'il n'y a remédié (a).

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Décadence de la Discipline Militaire.

On pourroit peut-être croire, que *Selim* qui conquît l'Égypte sur les Mamlucs, & y établit le Gouvernement Militaire, qui y a subsisté toujours depuis, auroit pris des précautions pour y maintenir la Discipline Militaire, quelque préjudiciable qu'elle fût aux Arts libéraux & aux Sciences. Mais ce que nous avons dit de l'état présent de la Milice, & des abus que les Officiers ont introduits peu à peu, soit par la connivence du Bacha, soit encore plus par le pouvoir qu'ils ont usurpé sur lui, fait voir que la Discipline est sur un aussi mauvais pied que tout le reste, bien que la Milice d'Égypte passât autrefois pour la meilleure de tout l'Empire Othoman. Le seul avantage que l'on peut dire que les peuples en ont recueilli, c'est de n'avoir pas à essuyer de longues & onéreuses procédures, & les pratiques iniques des Cadis & des autres Juges; car la décision de tous les procès appartient aux Beys & aux autres Officiers qui commandent dans les Villes & les Provinces; leur sentence est ordinairement décisive & sans appel; & bien qu'elle soit communément en faveur de celle des Parties qui a fait les plus gros présens, elle est au moins prompte, & on n'est point exposé à ces chagrins & dispendieux délais que l'on éprouve en Europe.

Il est vrai que *Selim* ayant conquis ce Royaume & anéanti entièrement la puissance des Mamlucs, fut naturellement porté à en mettre le Gouvernement & la Milice sur le même pied, que ses Prédécesseurs avoient établi en Turquie; il fixa l'état des Milices à un certain nombre d'hommes, qui devoient la plupart être levés dans le Pays, & parmi lesquels on devoit seulement en incorporer quelques autres tirés des différentes Provinces de son Empire, & un certain nombre de Turcs, qui auroient demeuré quelque tems en Égypte, & connoissoient le Pays. Il divisa la Milice en sept Corps ou Ports, & leur assigna leurs postes, comme on l'a remarqué plus haut. Pour ce qui est des forces sur mer, il ne jugea pas qu'il fût nécessaire, ou peut-être à-propos d'en entretenir, & ses Successeurs n'en ont point eu. Ils

n'ont

(a) Maillet, Lett 13.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Places où il y a Garnison.

n'ont pas laissé néanmoins de tenir ce Royaume dans la sujétion par le seul secours de la Milice, dispersée comme nous l'avons dit, & mise en garnison en différentes places.

Les principales sont le Caire, Rosette, Alexandrie, Damiette, le Labyrinthe & Adjeroute, avec deux ou trois autres moins importantes; la plupart sont mal gardées, & encore plus mal pourvues de garnison, *Selim* ayant ruiné toutes les places qui étoient en état de faire quelque défense. Dans toutes il y a des Janissaires ou des Asaphs en garnison, qui sont commandés par un Bey ou par quelque autre Officier, à qui ce poste donne le titre d'Aga. Le Commandant a sous lui d'autres Officiers qu'on appelle *Schorbassis*, qui avec lui composent le Divan. Leur autorité ne s'étend pas cependant au-delà de la place où ils commandent, mais ils ne manquent gueres de l'étendre plus loin, quand ils trouvent l'occasion de s'enrichir, en se mêlant des affaires de leur voisinage; ils s'y érigent en Juges, & décident définitivement, & pour l'ordinaire en faveur de celui qui donne le plus, comme on l'a remarqué. Il est vrai que si l'autre Partie a des amis puissans, comme cela arrive quelquefois, il peut porter l'affaire à un Tribunal supérieur, & obtenir non seulement que l'injustice qu'on lui a faite soit redressée, mais que le Juge inique soit puni.

On ne s'attend pas sans-doute que dans un Ouvrage tel que celui-ci, nous fassions la description des places sus-mentionnées, d'autres l'ayant fait suffisamment (a). Il suffira pour notre but de donner une idée de leur force & de leurs garnisons, pour faire voir avec combien peu de Troupes les Empereurs Turcs ont maintenu sous leur obéissance & sous leur gouvernement tyrannique ce Royaume autrefois si puissant.

Le Caire & son Château.

Le Château du Caire, qui est à-présent la ville Capitale du Royaume, la résidence du Bacha & du Divan, étoit autrefois un grand Bâtiment très-fort mais qui tombe en ruine; il est situé sur une montagne pierreuse, que l'on diroit qui a été séparée par art du Mont Gebel Duife, & il est environné d'une haute muraille, mais il est commandé au Nord-Est par une autre montagne plus élevée, desorte que quel qu'il ait été autrefois, ce n'est plus une place de défense depuis l'invention du canon. Du côté de l'Occident on voit encore les restes de plusieurs grands appartemens couverts de dômes, & ornés de peintures d'arbres & de maisons à la Mosaique, qui étoient certainement ceux des anciens Sultans; mais ce quartier du Château ne sert plus qu'à fabriquer, à broder & à préparer les tapisseries qu'on envoie tous les ans à la Mecque. On ignore la quantité & la qualité de l'artillerie qui est dans ce Château, n'étant permis à aucun Européen d'y entrer. Il y a cependant lieu de croire qu'il est bien pourvu de tout ce qui est nécessaire pour tenir en respect la ville, qui est grande & peuplée. Ce sont les Janissaires qui le gardent de-même que la ville. Le vieux Caire est aussi gardé par un Corps de la même Milice, sous le commandement d'un Bey, qui change dit-on, tous les mois; les Asaphs gardent le Pays d'alentour (b). Un autre Officier nommé *Valla*, qui répond au Soubashi des Turcs, patrouille par la ville jour & nuit, mais sur-tout la nuit. Son office consiste à enlever tous les débauchés & les fainéans, les querelleurs, les

vo-

(a) Vid. *Pocock, Norden &c.* (b) *Pocock L. IV. C. 2.*

voleurs & les yvrognes, & dans des cas graves il leur fait couper la tête sur le champ, leur fait donner la bastonnade, ou les fait mettre en prison selon la nature de la faute & la qualité du coupable; car s'il se trouve être sous la protection des Janissaires ou de quelqu'un des autres Corps de Milice, il en est quitte à meilleur marché, & il est puni en particulier & non sur le champ. Cet Officier, qui est ou qui devrait être la terreur des fripons & des voleurs, devient souvent à force de présens leur protecteur, sans quoi il leur en coûteroit sur le champ la vie. C'est encore à lui que les Grands s'adressent pour se faire livrer ceux à qui ils en veulent. Il y a un autre Officier nommé *Metelib*, qui a l'inspection des Poids & des Mesures, & qui est chargé du soin d'empêcher qu'il ne se commette de fraudes à cet égard (a). Avec tout cela il y a lieu de s'étonner qu'on vive aussi tranquillement au Caire, vu la corruption générale qui regne dans cette grande ville depuis le Bacha jusqu'au moindre Officier, le pouvoir & l'insolence des Janissaires & des autres Milices, le nombre prodigieux des habitans tant naturels qu'étrangers (*), & le grand Commerce qui s'y fait. Mais il faut se souvenir que les Naturels sont tenus en règle par la crainte, & les autres par la politique. Les premiers connoissent & sentent si bien la dureté du Gouvernement sous lequel ils vivent, qu'ils s'accoutument par degrés tel-

(a) *Pocock*, L. IV. C. 2.

(*) On dit qu'il va à deux millions, & l'on fonde ce calcul sur le nombre de ceux qui meurent en tems de peste, que l'on assure avoir monté à sept-mille en un jour; on prétend pouvoir en faire un compte exact par le nombre des bieres qui sortent pour être enterrés (1). Quoi qu'il en soit, tous les Auteurs conviennent qu'elle est fort peuplée de gens de différentes Nations, comme d'originaires du Pays, parmi lesquels on comprend les Chrétiens Coptes, d'Arabes, de Maures de Barbarie & des autres Parties Occidentales de l'Afrique, & de Berberins de Nubie, dont il vient un grand nombre pour entrer en service. Ces derniers sont *Mollatas*, & ont une espece de forme de Gouvernement entre eux sous l'autorité d'un Cheik, auquel tous les nouveaux venus s'adressent pour trouver à se placer; & s'ils sont dans le besoin il leur donne du secours de la bourse commune, soit quand ils sont hors de service, soit lorsqu'ils tombent malades, ou dans l'indigence par quelque autre accident; s'ils se trouvent en état, ils doivent rendre ce qu'ils ont reçu. On trouve aussi au Caire des Turcs qu'on y envoie de Constantinople, ou qui y viennent avec les Bachas & qui s'y établissent. On prétend qu'il y a un grand nombre, sinon la plus grande partie des habitans qui sont de la race des Mamlucs, qui ont commandé en Egypte deux-cens ans, & dont nous parlerons ailleurs. Il faut ajouter encore des Grecs, des Arméniens & des Juifs; outre des Européens, comme des Anglois, des François & des Italiens de Venise & de Livourne: il y a aussi quelques Religieux de différens Ordres, qui ont leurs Couvents, & qui sont sous la protection des Consuls de France & d'Angleterre; ils subsistent en partie d'une petite pension que leur donne la Cour de Rome, & en partie des charités de leurs Protecteurs & de leurs Disciples.

Les Marchands Européens qui sont au Caire, bien-que fort resserrés dans cette Capitale, ne laissent pas d'y vivre assez agréablement entre eux, parcequ'on n'y manque de rien de ce qui peut contribuer à la douceur & au plaisir de la vie. Ils consacrent ordinairement le matin aux affaires & le reste du jour au divertissement. Soit en se promenant à cheval hors de la ville parmi les jardins & des campagnes agréables, soit en d'autres recreations que l'on trouve dans la ville. Quand des Protestans Anglois viennent à mourir, on les enterre dans le Cimetiere des Grecs, qui sont le service, à moins qu'ils n'ayent eux-mêmes un Chapelain qui le fasse selon le Rit Anglican (2).

(1) *Pocock's Observat. on Egypt*, L. I. C. 4.

(2) *Ibid.* Vid. & *Maillet, Granger &c.*

SECTION
F. 1.
Observations sur
l'état présent de
l'Égypte.

tellement au joug, qu'ils aiment mieux plier sous son poids, que de s'exposer à quelque chose de plus fâcheux. Les autres, avertis d'avance de ce qu'il faut faire pour ne donner aucun ombrage ni aucun prétexte à ceux qui ont le pouvoir en main, ni à aucun Turc occasion de leur faire une querelle, peuvent vivre assez tranquillement & sans être inquiétés. Que si par emportement, par inadvertence, ou malgré toutes ses précautions & les résolutions on encourt leur disgrâce, il y a toujours un expédient sûr de se tirer d'affaire, en faisant des soumissions & un présent proportionné à l'injure vraie ou prétendue (a).

Descrip-
tion du
Grand-
Caire.

Il faut à-présent faire connoître succinctement ce qu'il y a de plus remarquable dans cette vaste & opulente Capitale de l'Égypte. Les Européens lui donnent communément le nom de Caire ou Grand-Caire, & les gens du Pays l'appellent *Kehirah* ou *Al Kaherah*, du nom de la Planete *Mars*, que les Arabes nomment *Caher* ou le victorieux, sous l'ascendant duquel le conquérant de l'Égypte *Giafar* ou *Fawhar* Général de *Moez Ledinillah*, premier Calife de la race des Fatémites en Égypte, en jeta les fondemens, de l'avis des plus habiles Astrologues, suivant la coutume des Arabes, & il nomma cette nouvelle ville *Al Kaherah*, comme qui diroit la victorieuse; nom dont les Vénitiens & les Génois, les premiers Européens qui ayent fait commerce en Égypte, ont fait ensuite celui de Caire, auquel on a ajouté l'épithete de grand, à cause de la grandeur & de l'opulence de la ville.

Son plus ancien nom étoit *Mezr*, d'où l'on croit que tout le Pays a été appelé *Mizraïm*. Le Caire fut bâti auprès de l'ancienne Capitale d'Égypte, qui a eu aussi plusieurs noms, comme ceux de *Moph*, de *Memphis*, de *Al Mosser* &c. En ce tems-là elle s'appelloit *Fostad*, c'est-à-dire Tente ou Pavillon; ce fut *Amrou* fils d'*Aaz*, Lieutenant-Général d'*Omar*, second Calife, qui lui donna ce nom à cause de quelques pigeons qui étoient éclos sur le haut de sa tente, dans le tems qu'il étoit campé-là.

Bâti aux
dépens
de l'an-
cienne Ca-
pitale.

Fawhar ou *Giafar* ne se vit pas sitôt maître de *Fostad*, qu'il jeta les fondemens des vastes murailles du Caire; il y fit travailler avec tant de diligence aussi bien qu'à la ville, que le tout fut achevé dans l'espace de quatre ans; l'ouvrage fut commencé l'an 358 de l'Hégire (de J. C. 968), & il fut fini en 362, que le Calife *Moez* y fit son entrée publique (b). Depuis ce tems-là elle devint florissante & riche, & se peupla tandis que l'ancienne Capitale tomboit visiblement en décadence, bien-qu'elle soit située plus commodément & plus avantageusement sur la rive orientale du Nil; au-lieu que la nouvelle en est à environ un mille, dans une plaine brûlante & sablonneuse, & à une lieue à peu près au Nord de l'ancienne; elle s'étend le long du bas de la Montagne sur laquelle le Château est bâti, qui y renvoie les rayons du Soleil avec tant de force, que dans la saison chaude de l'année la chaleur y est presque insupportable, au-lieu qu'au Vieux Caire elle est fort tempérée par le voisinage du Fleuve. Avec tout cela, les Califes avoient une telle prédilection pour la nouvelle ville, & la splendeur de leur Cour avoit tant d'attraits, qu'ils la virent s'élever de jour en jour sur les rui-

(a) Pocock, L. I. C. 4. Norden, Maillet, Granger &c.

(b) D'Herbelot Bibl. Orient. au mot *Cahirah*. Shaw T. II. p. 23, 24.

ruines de l'autre, sans faire la moindre démarche pour le prévenir pendant tout le tems que leur Dynastie subsista. La seule occasion qu'elle eut de recouvrer son ancienne splendeur, ce fut sous le regne du vaillant *Saladin*, qui priva les Fatémites du Califat; ce Prince entreprit d'enfermer ces deux villes d'une muraille, qui devoit avoir vingt-six-mille coudées de tour, mais il mourut avant que l'ouvrage fût achevé, & ses successeurs le négligèrent entierement. Les murailles subsistent encore à-la-vérité, mais la vieille ville & ses beaux édifices, élevés par les Sarrafins, tombent en ruines (a).

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Édifices du vieux Caire.

Si l'on en excepte ce que l'on appelle les *Greniers de Joseph*, dont nous avons parlé ailleurs (*), le beau Réservoir, ouvrage superbe des Califes, pour fournir leur Palais & la Ville d'eau, mais qui a été depuis fort négligé & est en fort mauvais état, & les maisons des Artisans, la plupart des Bâtimens consistent en Maisons de plaifance qui appartiennent aux principaux Officiers & au gens riches du nouveau Caire, où ils vont se divertir dans la saison où le Nil commence à croître; tout le reste du terrain est occupé par des jardins, des vignes, & des vergers remplis de beaux palmiers, & d'autres arbres fruitiers. Au reste ces Maisons de plaifance ne sont ni belles ni régulières, soit en dedans soit en dehors: ce ne sont proprement que des salons, les uns plus grands que les autres, & propres seulement aux récréations auxquelles ils servent. On peut y ajouter une demi-douzaine de Mosquées, avec des Minarets, la fameuse Synagogue des Juifs (†), l'Hôpital des Catholiques de la Terre-Sainte, & en-

vi-

(a) Maillet, Norden &c.

(*) Ce Bâtiment, si l'on peut y donner ce nom, est un grand terrain carré, environné d'une muraille, & artistement partagé en divers compartimens, où l'on dépose les grains qu'on fournit annuellement à la Porte; mais on n'y voit rien qui sente l'antiquité qu'on lui attribue, bien moins qui soit comparable à la grandeur des autres Monumens anciens de l'Égypte. Les murailles qui paroissent avoir été originairement de pierre, de la hauteur d'environ quinze pieds, & qui sont flanquées de distance en distance d'appuis en demi-cercle, ont l'air, au moins en grande partie, d'être un ouvrage des Sarrafins, comme on peut le voir par la description que le Docteur *Pocock* & d'autres en ont donnée. Ces Magazins sont découverts; c'est pour cette raison qu'on déduit tous les ans à ceux qui en ont la garde, une certaine quantité de mesures de grains, en considération de ce que les oiseaux en mangent: il n'y a aux portes que des loquets de bois; les Gardes mettent un morceau de terre graissée sur le trou de la serrure & y impriment leur cachet.

On prétend qu'il y avoit sept de ces Greniers, dont il ne reste que celui-ci, où l'on serre le grain qui vient de la Haute Égypte, pour l'usage de la Milice; les autres ont été tombés en ruine, ou ont été convertis à d'autres usages (1).

(†) Plus fameuse par l'antiquité qu'on lui attribue, & par certaines choses qu'on y conserve que pour la beauté de l'Édifice, qu'on dit avoir seize-cens ans, & qui ressemble assez aux Églises des Chrétiens de ce Pays-là. Ils prétendent que la vieille Tribune sur laquelle on lisoit la Loi, est précisément sur l'endroit où le Prophète *Jérémie* est enterré, & par respect ils ne s'en servent plus depuis longtems, & la lisent dans un autre endroit. Le Docteur *Pocock* a vu aussi deux anciens Manuscrits du Pentateuque; ils prétendent en avoir encore un autre de tout l'Ancien Testament, écrit de la main d'*Esdras*, dans lequel, disent-ils, il avoit omis par respect d'écrire le nom de Dieu, mais qu'il y trouva écrit partout le lendemain qu'il eut achevé son ouvrage. Cette relique des Juifs est conservée avec beaucoup de vénération dans une niche d'environ dix pieds de haut, couverte d'un magnifique rideau, & devant laquelle il y a une lampe qui brûle toujours (2).

(1) Voy. *Pocock* L. I. C. 4. *Norden*, *Maillet*, *Granger* &c. (2) *Pocock* L. I. C. 4.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Égypte.

viron dix ou douze Eglises ou Chapelles pour eux ou pour les Coptes, parmi lesquelles est celle de St. Macaire où le Patriarche Copte est élu & sacré, & une autre où l'on voit la Grotte prétendue où la Vierge Marie & sa petite famille demuroient pendant leur séjour en Égypte; elle est en grande vénération parmi les Chrétiens de ces quartiers-là, enforte que les Catholiques - Romains payent tous les ans une certaine somme aux Coptes, qui en sont les maîtres, pour avoir la liberté d'y dire la Messe (a).

Port de Boulac.

A un mille & demi environ au Nord du Vieux Caire, sur le même bord oriental du Nil, on trouve Boulac, qui en étoit autrefois un fauxbourg, & qui s'est maintenue par le voisinage de la nouvelle ville, à qui elle sert d'étape & de port. Le grand nombre de ruines & d'anciennes Mosquées qu'on voit dans le voisinage du Vieux Caire, donnent sujet de conjecturer, que Boulac n'en étoit pas le seul fauxbourg. Au Nord de Boulac est le Khalis ou Canal, qui lorsque le Nil est débordé porte l'eau au nouveau Caire; mais il tombe en ruine aussi-bien que les greniers & les autres ouvrages utiles par l'avarice du Bey, qui est chargé d'en avoir soin; il y gagne tous les ans environ cinq-cens bourses, au grand préjudice de toute la Province, dont la fertilité est fort diminuée par-là (b). Il y a une Douane considérable à Boulac, parceque c'est le port où abordent tous les Batteaux & les Bâtimens qui viennent du Delta: il y a aussi un fort beau Bain. Voilà qui peut suffire sur le Vieux Caire.

Description du Nouveau Caire.

On compte que le nouveau Caire a environ sept milles de circuit, sans y comprendre le vieux & Boulac. Nous avons déjà parlé de sa situation désavantageuse; à quoi nous pouvons ajouter, qu'il a visiblement beaucoup perdu du côté de l'étendue & des richesses, depuis qu'il a cessé d'être le centre du Commerce des Indes Orientales, quoiqu'il ait toujours continué d'être la ville la plus marchande du Royaume. Il y a néanmoins sujet de craindre, que les relations de son ancienne étendue, du nombre de ses habitans & de ses grandes richesses ne soient trop chargées pour y pouvoir faire fonds, & pour les suivre implicitement.

La ville est située au vingt-huitième degré cinquante-huit minutes de Latitude Septentrionale (c), & elle ne peut passer pour jouir d'un climat tempéré & agréable, d'autant plus que la chaleur est augmentée par les sables brûlans qui l'environnent, & par la montagne qui y réfléchit les rayons du Soleil, comme dans une espèce de foyer. C'est ce qui dément en grande partie ce que quelques Ecrivains enthousiastes ont dit de la salubrité de l'air, quand ce que nous avons rapporté du grand nombre de maladies dangereuses qui y règnent, & qui emportent tant de milliers d'habitans, ne suffiroit pas pour le prouver. Ajoutons que les rues sont si étroites & si irrégulières, qu'à peine leur donneroit-on le nom de ruelles parmi nous; d'ailleurs elles sont mal-propres, n'étant ni pavées, ni nettoyées de la poussière & des ordures; on les arrose seulement deux ou trois fois par jour, devant les maisons des personnes un peu accommodées, non tant par propreté que pour la fraîcheur. Les maisons ne sont ni aérées ni agréables; les

meil-

(a) Norden, Pocock, Granger, Maillet &c.

(b) Norden &c.

(c) Maillet, Lett. 6.

meilleures sont bâties autour d'une espece de cour, sans ornement, & même sans fenêtres du côté de la rue; le bas est de pierre, & le haut de bois revêtu de briques cuites au Soleil, ou de terre blanchie avec de la chaux. L'intérieur est aussi simple que le dehors, on n'a égard pour les appartemens & les meubles qu'à l'usage; il n'y a que les salles où ils reçoivent leurs amis & ceux qui leur rendent visite qui ont quelques ornemens. Desorte que tout bien considéré ils n'ont presque rien pour se défendre contre les ardeurs d'un Soleil brûlant & qui donne presque à plomb sur leur tête, si l'on en excepte le vent du Nord, qui regne ordinairement pendant les mois de Juin, Juillet & Août, qui sont les plus chauds de l'année; ce vent est quelquefois si perçant, & rafraîchit l'air à un point que les Grands du Pays ne peuvent demeurer dans leurs salles sans vestes fourrées. Aussi quand ce vent vient à ne point souffler, ils souffrent une chaleur plus ardente que ceux qui habitent sous la Zone Torride; lorsqu'il ne regne que par intervalles le passage d'une chaleur excessive à un froid piquant, & du froid au chaud, est non seulement desagréable & incommode au dernier point, mais cause souvent des maladies aussi dangereuses, que les exhalaisons empoisonnées du Khalis, quand il se dessèche.

On compte aussi dans la ville un grand nombre de Mosquées; il y en a qui disent que ce nombre va à sept-cens-vingt, qui ont des Minarets ou Tours, outre quatre-cens-vingt, où il n'y a ni Tours, ni Prédicateurs, & qui ne sont que des especes des Chapelles ou d'Oratoires. Parmi celles de la premiere classe il y en a quelques-unes qui sont grandes & belles; une entre autres qu'on appelle la Mosquée de *Hasséin*, est véritablement magnifique, tant par la force & la solidité de l'édifice, que par un certain air de grandeur qui frappe d'une façon extraordinaire. C'est un quarré long fort spacieux & élevé, couvert par une belle corniche, qui avance, & qui est embellie d'un grand nombre de figures grotesques, sculptées à la maniere des Turcs. L'entrée est aussi fort belle, étant incrustée de marbre de diverses couleurs, avec des sculptures au haut. On y monte par un escalier qui est fort ruiné, & la porte est murée, parceque dans des cas de soulèvement les mutins en ont souvent fait leur retraite. La place est si forte, qu'il y a toujours une Garde de Janissaires dans l'enceinte, qui se tient dans quelque appartement voisin. Il y a entre cette Mosquée & le Château une grande place, qui est aussi la seule qui se trouve dans toute la ville (a).

Au nord de la ville on voit une autre Mosquée superbe, qu'on nomme *Kubeel-Azabs*, ou le Dôme des Arabes, parcequ'elle appartient proprement à la Milice. Elle a soixante pieds en quarré, avec un magnifique dôme, qui porte sur une base à seize côtés, à chacun desquels il y a une fenêtre. Elle est lambrifiée par-tout en dedans par panneaux, jusqu'à la hauteur de dix-huit pieds; tout le reste est du plus beau marbre, parmi lequel on voit quelques morceaux de porphyre verd & rouge; les bords des panneaux sont sculptés & dorés, & tout autour il regne une espece de frize, où l'on a taillé en anciens caracteres Coptiques d'or diverses sentences. Les murail-

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Nombre des Mosquées.

Celle de Hasséin.

Celle de Kubeel-Azabs.

(a) *Pocock, Granger.*

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Europe.

les au-dessus sont aussi chargées d'inscriptions Arabes en lettres d'or, & le dôme est très-bien peint & doré. Il y a dans la Mosquée un grand nombre de lampes, & d'œufs d'Autriche suspendus: tout joignant il y a plusieurs appartemens pour ceux qui la desservent, & quelques-uns mêmes plus beaux pour des gens de distinction qui viennent y faire une retraite. On dit que ce bel Edifice a été bâti par *Favhar* ou *Giagar*, qui demanda au Sultan la permission de lui préparer un endroit où il pût lui offrir le sorbet à son retour de la Mecque (a).

Description du grand Aqueduc.

Nous avons déjà parlé du Château du Caire, du mauvais état des Fortifications & de la Garnison. Nous dirons seulement un mot de deux monumens anciens très-curieux, qui ont été entretenus en bon état du tems de la domination des Califes & des Sultans Mamlucs, mais depuis on les a fort négligés. Le premier est le bel Aqueduc qui porte l'eau du Nil à la ville. *Ctesias*, *Diodore de Sicile*, *Strabon* & d'autres Auteurs anciens en ont parlé comme d'un ouvrage considérable. Il consiste en un nombre prodigieux d'arches & de massifs de différentes dimensions dans le goût rustique. Les arches ont communément depuis douze jusqu'à quinze pieds de largeur, & les massifs depuis huit jusqu'à dix. Le Docteur *Pocock* en compte deux-cens-quatre-vingt-neuf, mais d'autres en comptent beaucoup davantage, & *Granger* trois-cens-vingt de chaque ordre; il y a seulement quelques endroits où l'on voit un pan de murailles continue sans arches.

L'autre monument curieux qui se trouve dans le Château, est ce que les gens du Pays appellent le *Puits de Joseph*; non du Patriarche, mais d'un Visir de ce nom, à ce que quelques-uns prétendent. Les Arabes le nomment le *Puits Spiral*, à cause que la descente tourne en spirale. C'est un quarré long, dont l'ouverture a seize pieds de largeur & vingt-quatre de longueur, la profondeur est de deux-cens-soixante-seize pieds. Mais toute cette profondeur n'est pas de suite, elle se partage en deux moitiés; la première s'étend à la profondeur de cent-quarante-six pieds, & là on trouve une plate-forme. C'est sur cette plate-forme que sont placés des bœufs, qui par le moyen d'une roue qu'ils font tourner, élevent-là l'eau du fond du puits. La seconde moitié a moins de longueur, de largeur & de profondeur que la première, n'ayant que neuf pieds de largeur sur quinze de longueur, & cent-trente de profondeur. Le puits est taillé dans le roc avec tant d'art, que le roc forme du côté occidental une espece de parapet naturel, où l'on a ménagé de distance en distance de petites fenêtres ou ouvertures pour donner du jour aux bœufs que l'on fait descendre sur la plate-forme. Delà jusqu'au fond la descente est plus difficile, parcequ'elle est plus étroite, & qu'il n'y a point de parapet. L'eau du puits a environ huit ou dix pieds de profondeur, mais elle est somache, & on ne peut la boire que dans le tems de l'inondation, & l'on peut en dire autant de tous les puits de la ville. On trouve une plus ample description & la représentation de ce puits extraordinaire & de l'Aqueduc dans le Docteur *Pocock* (b).

Rosette.

Rosette est la seconde place où il y a garnison; les Egyptiens l'appellent *Rashid*. Elle est située agréablement sur le bord occidental de cette branche

(a) *Pocock*, L. I. C. 4. (b) *Pocock* l. c. Norden, *Granger*.

che du Nil, que les Anciens nommoient *Bolbitinum*, & qu'*Hérodote* assure être un ouvrage de l'Art, en sorte qu'en entrant dans la Rivière on a la Ville & le Château à droite. Cette ville passe pour une des plus riantes de toute l'Égypte; elle a environ deux milles de long, & ne consiste qu'en deux ou trois rues. Le Pays des environs est charmant & fertile, ainsi que tout le Delta de l'autre côté du Nil, & offre une agréable vue de jardins, de vergers, de campagnes & de champs bien cultivés (*).

Le Château est à environ deux milles au nord de la ville, sur le même bord de la Rivière. C'est un quarré, qui a des tours rondes aux quatre angles, avec des embrasures & quelques canons de fonte. Il y en a quelques autres à l'ancienne mode, faits de barres & de cercles de fer, avec quelques fleurs de lis & d'autres ornemens. Les murailles sont de brique, revêtues de pierre; on croit qu'elles ont été bâties du tems des Croisades, mais réparées depuis par Cheik *Begh*, à qui d'autres en attribuent la construction. On trouve un peu plus bas sur l'autre bord de la Rivière une plate-forme, sur laquelle il y a quelques pièces de canon, & au Levant sont les Lacs salés, d'où l'on tire quantité de sel. Plus loin, en remontant le Nil, on aperçoit une haute montagne, sur laquelle on voit encore une ancienne tour & diverses ruines, c'est de dessus cette tour qu'on observe les Vaisseaux qui montent & descendent. On découvre aussi un golphe large & profond en forme de demi-lune, qui paroît être un ouvrage de l'art, bien que le fond soit rempli, & qu'il ne soit resté que le seul lit du Fleuve, Mr. *Maillet* conjecture que c'étoit le port de l'ancien Canope (a). A l'égard de Rosette, que quelques-uns croient avoir pris la place de ce port, autrefois si fameux par le libertinage & par les infames plaisirs qui y renoient, cette ville n'est pas ancienne, & sa fondation ne remonte pas à cent-cinquante ans. L'Auteur, dont on vient de parler, croit qu'elle n'a été bâtie que pour remplacer Foua, parce que cette dernière ville étoit devenue trop distante du Nil, pour que les Bâtimens pussent y aborder. Quoi qu'il en soit, *Rosette* est devenue une place considérable par le commerce qui s'y fait; il y a quelques bonnes Manufactures de toiles & de cotons, mais le principal de son trafic consiste à transporter les marchandises au Caire, car on y porte d'Alexandrie par mer toutes celles qui viennent d'Europe, & de Rosette, d'autres Bâtimens les portent à la Capitale; celles qui viennent du Caire par le Nil, sont embarquées-là pour Alexandrie. De-là vient que les Européens y ont des Vice-Consuls & des Facteurs pour les affaires de leur Commerce: le Gouvernement y a un Bey, une Douane, & une Garnison pour y maintenir l'ordre & la tranquillité (b).

La troisième Garnison, & le second Port de l'Égypte est Alexandrie, autrefois la Capitale & la plus grande comme la plus riche ville de tout le Royaume. Port & Châteaux de Damiette.

(a) *Maillet Lett.* 3. (b) *Pocock L. I. C. 2. Norden, Granger.*

(*) On dit qu'une grande partie des Terres des environs appartient à la Mecque. Une Tradition porte, qu'un des parens de Mahomet y a demeuré, & on a bâti une Mosquée à l'endroit où il faisoit son séjour, qui est à l'extrémité septentrionale de la ville. Les habitans s'imaginent aussi que si l'on enlevoit la Mecque aux Turcs, ce seroit-là que l'on viendroit en pèlerinage (1).

(1) *Pocock L. 1 & 11.*

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Égypte.

yaume, mais qui est réduite à-présent à une petite langue de terre, & dépouillé entièrement de son ancienne splendeur. Mais nous en renvoyons la description après celle des trois autres, & nous en ferons un article à part. Nous passons donc à la quatrième place où il y a garnison, nommée *Damiette*, qui est située à l'extrémité du Delta opposée à Rosette, sur le bras oriental du Nil, qu'on appelloit Bobastique ou de Péluse. Cette ville répond à l'ancien *Portusium*, mais elle est aujourd'hui beaucoup plus éloignée de la barre du Fleuve que du tems de la Croisade. Cette ville est marchande aussi-bien que Rosette. Il ne se passe pas d'année qu'on n'y charge près de cent Vaisseaux, la plupart de riz. Aussi les Corsaires Chrétiens ne manquent-ils jamais de roder dans cette Mer pour profiter de l'occasion, soit à l'entrée soit à la sortie des Bâtimens (a). La ville est grande, mais mal bâtie, & habitée principalement par des Pêcheurs & des Janissaires, qui sont le plus méchant peuple qu'il y ait dans tout l'Empire Turc; ils sont incivils & insolens envers les étrangers, & sur-tout envers les Européens, auxquels ils portent une haine mortelle; cette haine dure depuis le tems de la Croisade, cette ville ayant été en ce tems-là le théâtre de la guerre & le lieu où le Roi *St. Louis* fut fait prisonnier. Personne n'oseroit donc y paroître habillé à l'Européenne, & l'on cite des exemples de Consuls Chrétiens qui y ont été massacrés, & d'autres qui ont été obligés de quitter la ville pour éviter le même sort. Ce sont d'ailleurs d'insignes voleurs, souvent ils dérobent les cables, les cordages & autres agrès d'un Vaisseau, & se servent de personnes d'autorité pour traiter avec le Capitaine du rachat de ce qu'ils ont volé, & cela au mépris des Loix, qui défendent d'enlever aucun agrès de Vaisseau sous les plus rigoureuses peines.

Damiette est défendue par un vieux Château, qui, dit-on, paroît avoir bien huit-cens ans d'antiquité (b). Un Voyageur postérieur parle de deux Châteaux, tous deux du côté de l'eau, mais qui ne sont ni forts, ni bien pourvus d'artillerie (c). Le Docteur *Pocock* ne fait mention que d'une tour ronde de pierre de taille, qu'il croit être un ouvrage des Mamlucs, après qu'ils eurent repris la ville sur les Chrétiens (d). La pêche est très-abondante dans le Lac que les uns appellent *Menslet*, les autres *Tanis* & *Beheir*; on dit qu'elle s'affirme quarante-mille piastras (e). Ce Lac, qui passe pour le plus grand de toute l'Égypte, a plus de vingt lieues en longueur, sur huit de largeur là où il est le plus large. Il commence dans le voisinage de *Damiette*, & s'étend à l'Est & à l'Ouest, jusqu'à l'ancienne Péluse; il n'est séparé de la mer que par un banc de sable large d'une demi-lieue. Durant l'inondation du Nil il se décharge dans la Méditerranée par trois grandes branches, qui forment les trois bouches, nommées *Mendezienne*, *Tanitique* & *Pelusiaque*, mais elles sont à sec quand le Nil s'est retiré. Il y a une prodigieuse quantité de poissons de toute espèce dans ce Lac, que l'on prépare & sale sur un grand nombre de petites Isles, qui sont proche des bords, & que les Syriens & les Arabes de Nubie achettent avec empressement.

(a) *Maillet*, Lett. 3.

(b) Le même.

(c) *Granger*, C. 9.(d) *Pocock* ubi sup.(e) *Granger*.

ment. On prépare aussi une grande quantité de ce qu'ils appellent *Bostar-gos*, ce sont les œufs du Mullet, dont on pêche un nombre considérable; on les trempe dans de la cire, & on les transporte & débite dans toute la Turquie. Entre plusieurs manières de pêcher dans ce Lac, ils en ont deux qui ne sont pas moins curieuses que singulieres; l'une se fait avec un Pélican apprivoisé, qu'ils y apportent; cet oiseau à l'odorat si fin, qu'il découvre l'endroit où est le poisson, & le chasse dans les filets, qui sont étendus en demi-lune à une distance convenable; & pour l'empêcher de manger le poisson en trop grande quantité en le chassant devant lui, les Pêcheurs le guident de chaque côté par un fil qui est passé dans ses paupieres, par le moyen duquel ils l'obligent de nager les yeux fermés, tandis que ramant des deux côtés avec leurs bateaux ils empêchent le poisson de s'écarter ni à droite ni à gauche des filets (a).

SECTION
1.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

L'autre façon de pêcher est avec des Dauphins, qui sont-là en grand nombre, & chassent le poisson vers le rivage dans un petit bassin creusé pour cela, dont ils ferment l'entrée avec un filet après que le poisson y est entré. Notre Auteur ajoute que les Pêcheurs sont assez grossiers pour s'imaginer que les Dauphins sont une espece de Génies bienfaisans pour eux. Il dit encore que les habitans de Damiette sont devenus plus honnêtes & plus traitables pour les Européens, & même pour les François, qu'ils haïssent le plus, à cause que leur Roi s'étoit rendu maître de la ville, qu'il fut néanmoins obligé d'évacuer pour une partie de sa rançon. Damiette passe pour une des clefs de l'Égypte, à cause de l'importance de son Port sur la Méditerranée; on y compte environ vingt-cinq-mille habitans, sans ceux du fauxbourg de l'autre côté du Nil, où il n'y a gueres que des gens de mer. Il y a aussi autour de quatre-cens familles de Grecs établies dans cette ville, qui sont à peu près tout le Commerce. Ils ont une Eglise, un Evêque & le libre exercice de leur Religion, mais il ne leur est pas permis de sonner de cloche. D'ailleurs on y voit un grand nombre d'Etrangers de tout Pays & de toutes les Religions, & il y a une longue rue, qui s'étend le long de la Riviere, depuis un bout de la ville jusqu'à l'autre; c'est-là qu'on décharge & qu'on embarque les marchandises. La ville est entourée de murailles, excepté du côté de l'eau, & elle est gouvernée par un Aga & un Cadi, qui sont tous deux à la nomination du Bacha. Le principal trafic est de toiles fines de toutes sortes de couleurs, que l'on transporte en différens Pays, outre les mullets salés, & les œufs dont nous avons parlé (b).

Le Château qui suit en rang est celui qui tire son nom de l'ancien Labyrinthe si fameux, ou pour mieux dire c'est tout ce qui reste de ce magnifique édifice. Nous en avons fait la description ailleurs (c) suivant les anciens Auteurs, & celle de son état présent sur le témoignage de ceux des Voyageurs modernes, que nous croyons en avoir donné la relation la plus exacte. Nous avouons la faute où nous sommes tombés en ajoutant trop de foi à l'un de ces Voyageurs, qui dans la relation pompeuse de ses voyages en parle comme l'ayant vu, & observé plus exactement aussi-bien que d'au-

Le Château du Labyrinthe.

Relation fabuleuse de Lucas.

tres

(a) *Granger C. 9. Pocock &c.*

su. b &c.

(b) *Coppin's Voy. in to Syria C. 18. Van-*

(c) *Hist. Univ. T. I.*

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Égypte.

tres parties de l'Égypte, qu'on n'avoit fait avant lui (a). Nous ne soupçonnions point qu'il eût donné seulement au Public ce qu'il a trouvé en d'autres Auteurs, & ce qu'il a suppléé d'imagination, pour remplir l'idée du Labyrinthe le plus embarrassé, tandis que les principales murailles qui subsistent, & les autres parties de l'édifice qui sont ruinées, prouvent qu'il étoit fort différent. On ne peut néanmoins douter que *Lucas* n'ait été en Égypte, & même au Labyrinthe, puisqu'on voit son nom gravé sur une des colonnes (b); car on en avoit douté, parcequ'il se trompe sur la situation, le plaçant au bout méridional du Lac. Ce qui prouve encore plus son peu d'exactitude, c'est qu'il assure que les colonnes & les autres pierres de ce bel édifice sont de marbre, au-lieu qu'on a trouvé qu'elles sont de pierre blanche, comme *Plin*e l'a dit. Mais nous ne sommes pas les seuls qui nous soyons trompés par un excès de crédulité, d'autres sont tombés dans la même erreur. Nous avons jugé que le moins que nous pussions faire, c'étoit de saisir la première occasion qui se présentoit dans le cours de l'Histoire Moderne d'avouer notre erreur, & de la réparer du mieux qu'il nous est possible en donnant une description plus véritable de ce Monument jadis si fameux, d'après un Voyageur plus fidele, également distingué par son savoir, son jugement, & par sa diligence à rechercher la vérité, desorte que l'on peut compter sur sa relation.

Description du Docteur Pocock.

Ce Château, que les Arabes appellent *Casr Caroon*, que l'on suppose être ce qui reste de l'ancien Labyrinthe, est situé à l'Ouëst-Sud-Ouëst du Lac Mœris, dont nous avons parlé ailleurs; il en est éloigné de deux, & selon d'autres de trois milles, & l'on peut le parcourir & l'examiner aisément sans avoir besoin de fil pour s'en tirer. Il a suivant l'exact Docteur *Pocock* cent-soixante pieds de long sur quatrevingt de large (c). Le portique, qui étoit d'un goût rustique, est presque entierement ruiné, n'ayant en aucun endroit plus de six pieds de hauteur; on voit du côté du Levant les débris d'un escalier, qui donnent lieu de penser qu'il y avoit des appartemens dessous. Il ajoute qu'il n'auroit pas cru qu'il eût été couvert sans les ruines des colonnes qu'il a vues au milieu. La façade de l'édifice est plus ruinée que tout le reste, & l'étage supérieur du milieu est tombé, & presque tout en pieces. A-présent il y a quarante-quatre rangées de pierres, chacune de neuf pouces de haut, ainsi le bâtiment a trente-trois pieds de hauteur. On y voit tout autour des traces de corniche, ce qui n'empêche point que l'édifice ne doive avoir été plus élevé. Les trois autres fronts de l'édifice paroissent avoir eu quelques rangées de beau marbre brun & d'autres pierres, qu'on a ôtées, qui étoient ornées de corniches & d'autres sculptures, & où l'on avoit taillé une niche assez grande pour contenir une tête de marbre, qui étoit apparemment destinée pour quelque objet du culte des Égyptiens, représentant tout Crocodile sacré qu'on y vouloit placer; ces pierres étoient alors par terre au nord du Temple (d).

Le Bâtiment consiste en quatre salles spacieuses, mais de différentes grandeurs,

(a) *Lucas*, Voy. fait en 1714 &c. T. II. p. 23 & suiv.

(b) *Granger*, C. 2.

(c) *Observat. on Egypt. L. I. C. 7.*

(d) *Ibid.*

SECTION
I.*Observation, sur l'état présent de l'Égypte.*

deurs, & une plus petite qui a environ douze pieds de long, & ces cinq pièces forment toute l'étendue de l'édifice ; de chaque côté il y a de plus petits appartemens (a). Les quatre grandes Salles ont le haut des portes couronné de doubles corniches, ornées de globes ailés. On suppose que l'intérieur de ces chambres, avant qu'il fût rempli de terre, avoit vingt pieds de haut, & qu'elles étoient couvertes de pierres qui traversoient d'un mur à l'autre ; les petits appartemens des côtés & à l'extrémité étoient peut-être destinés à servir de tombeaux. Au-dessus de chacun il y a un ouvrage qui ressemble à une fausse porte, orné de corniches, sur l'une desquelles il y a des éperviers en sculpture. Le passage de cet endroit à l'Ouëst vers une des grandes Salles, est un trou qu'on paroît avoir fait, qui a une issue dans un autre ; notre Auteur croit qu'on y plaçoit les Crocodiles sacrés, l'un a trente pieds sur trois de large, & l'autre huit sur deux. Au bout de la grande Salle on a fait une ouverture pour aller aux appartemens d'en-haut. Il y a plusieurs autres particularités touchant ces appartemens, sur lesquelles nous ne nous arrêterons point, vu que le Docteur trouve tant de difficulté à proposer quelque conjecture vraisemblable sur leur usage & leur destination (b) : tout ce que nous en pouvons conclure, aussi-bien que de la description que nous en avons donnée d'après lui, & d'après un autre Voyageur, c'est que tout le Bâtiment ressemble à quelque ancien Palais ou autre Edifice public, & qu'il n'y reste rien qui donne lieu à un Observateur judicieux de penser que ce soient-là les ruines du fameux Labyrinthe décrit par les Anciens. Le malheur est que ces fameux édifices, dont ils nous ont fait la description, ont été si défigurés & si mutilés par le tems, & par les autres changemens qui y sont arrivés, que le terrain sur lequel ils étoient a été tellement altéré, soit par de nouveaux édifices qu'on y a élevés, ou dans le voisinage, ou à quelque distance, & que les Voyageurs modernes ont été si jaloux de soutenir leurs conjectures les uns contre les autres, qu'un Lecteur se trouve plus embarrassé qu'instruit par leurs Relations.

Quant à l'étonnement que les Anciens & les Modernes ont témoigné de ce que cet Edifice est tout entier de pierre, sans qu'on y découvre la moindre trace de charpente, il n'y a en cela rien qu'on ne remarque dans tous les anciens édifices de ce goût magnifique, d'autant plus que, selon le témoignage de *Jules-César*, tous les Bâtimens d'Alexandrie étoient construits de cette façon, sans la moindre charpente, que toutes les parties étoient liées ensemble par des arches, & que le toit étoit couvert de pierre d'ouvrage Mosaïque, vraisemblablement, comme il l'insinue, pour les garantir du feu. Mais il y a longtems qu'on ne prend plus cette ancienne & sage précaution, comme nous le verrons en parlant de son état présent.

Avant que de quitter le Château de *Caroon*, nous remarquerons qu'il est aussi gouverné par un Aga & un Cadi, que le Bacha nomme, le premier pour recevoir le tribut de ce Gouvernement, dont il envoie une partie à Constantinople, & l'autre au Caire pour l'entretien de la Milice (c).

Vient ensuite le Château d'*Adjeroute*, que l'on croit être l'ancienne Hiéropolis. Il est à environ vingt-neuf lieues du Caire, sur le chemin de la Mec-

Château d'Adjeroute.(a) *Granger*, l. c. (b) *Pocock* p. 63. (c) *Pocock*, *Norden* &c.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Etat présent d'Alexandrie.

Mecque (*), mais il n'a rien qui soit digne de remarque, sinon que le Château est un vieux Bâtiment carré, que la Garnison est petite, mal entretenue & encore plus mal disciplinée (a). *Selim* jugea à-propos de démanteler cette place, & de ruiner tout ce qui pouvoit être de quelque défense.

Nous donnerons à-présent une courte description de la ville d'*Alexandrie*, jadis si fameuse, non à cause de son ancienne grandeur, que nous avons décrite ailleurs (b), bien moins pour l'amour de son état présent, puisqu'elle ne conserve de cette ancienne splendeur que les tristes vestiges de ce qu'elle fut dans le tems qu'elle étoit florissante sous les *Ptolémées*; ce qui nous oblige d'en parler, c'est que c'est la ville que ceux qui voyagent en Egypte doivent connoître d'avance, parceque c'est le port où ils abordent, où ils doivent commencer à se familiariser avec les coutumes & les manières étranges du Pays, avec les désagrémens auxquels ils doivent s'attendre, avec les mépris, les affronts, les insultes, contre lesquels ils doivent s'armer de la part d'un peuple grossier & brutal, & où enfin ils doivent faire une espèce de noviciat parmi les divers objets qu'ils doivent rencontrer, de ce à quoi ils doivent s'attendre, & profiter ainsi de l'expérience de ceux qui les ont précédés (c).

D'abord on doit s'attendre à trouver, au-lieu de ces anciens & magnifiques Palais dont on a entendu parler, ou dont les Histoires parlent, des ruines, des morceaux de belles murailles, des tours & des Châteaux qui tombent en ruine, & qui sont d'une architecture qui donne lieu de croire que ce n'est l'ouvrage ni des Grecs ni des Romains, mais celui des Sarafins. On y voit les Temples les plus superbes changés en simples Mosquées, les plus beaux morceaux d'architecture dispersés sans goût & employés dans la construction des maisons ordinaires; le Palais Royal converti en prison pour les Esclaves, & au-lieu de cette foule d'habitans riches de l'ancien tems, un petit nombre d'étrangers, & une multitude de misérables & d'esclaves, qui s'occupent à charger & à décharger les marchandises, à les transporter, & à d'autres travaux relatifs au Commerce; le seul endroit par lequel la ville est de quelque considération, & ce dont elle est redevable à la commodité de sa situation, & à ses deux ports, un de chaque côté. Le vieux est pour les Vaisseaux des Sujets du Grand-Seigneur, & le nouveau pour ceux qui viennent de l'Europe & d'autres Pays, ce qui répond à leur ancienne distinction de Port d'Asie & d'Afrique (d). Il y a néanmoins une grande différence entre l'un & l'autre; le premier est spacieux, commode, profond, sûr & entretenu bien net, seulement l'entrée en est difficile & dangereuse, parcequ'elle est étroite & embarrassée de rochers, mais dès qu'on l'a passée, on

Le vieux Port.

(a) *Pocock* L. III. C. 1. *Granger* C 13.

(b) *Hist. Univ.* T. I.

(c) *Norden* Vol. I. p. 38. 2vo.

(d) *Ibid.* *Maillet*, Lett. 4. *Granger* C. 12.

Pocock L. I. C. I.

(*) Les Arabes comptent trente-deux heures ou quatre-cens-quatrevingt *Derajes*, dont quinze font une heure; la différence vient de ce que la Caravane fait de chemin de plus; car c'est environ la distance qu'il y a du Caire au Lac des Pèlerins, où elle va camper, & d'où elle part (1).

(1) *Pocock* L. III. C. I.

on rencontre un beau & vaste mouillage de plus d'une lieue de longueur, capable de contenir mille Vaisseaux, qui y sont commodément & en sûreté. SECTION I.

Observations sur l'état présent de l'Europe.

Le Port neuf.

Le Port neuf en fut séparé du tems des Grecs par une digue qu'on éleva depuis la terre ferme jusqu'à la pointe orientale de l'Isle Antirhodas, laissant cependant une ouverture à cette digue pour communiquer d'un port à l'autre (a). Le port neuf a peu de fond en bien des endroits, & le fond est si rempli de rochers, que les Vaisseaux sont obligés de mettre à de certaines distances des tonneaux vuides sous les cables pour empêcher qu'ils ne s'usent & ne se coupent. Bien-que cette précaution les garantisse ordinairement, les Vaisseaux ne laissent pas de courir risque de se perdre, quand il fait des coups de vent violens, ou qu'il s'éleve une tempête, parceque les ancres ne tiennent pas assez ferme, & qu'elles lâchent prise, desorte que les Vaisseaux se perdent souvent même dans le port, parcequ'il n'y a pas assez de profondeur. L'entrée de ce port est défendue par deux Châteaux mal bâtis, à la maniere des Turcs, qui n'ont rien de remarquable que leur situation, & ne sont nullement comparables aux superbes édifices qui rendirent cette ville si célèbre. On a élevé sur le grand Pharillon une espede de tour, d'où l'on fait encore fanal pendant la nuit, mais elle est si mal servie qu'elle éclaire rarement assez. L'Isle étoit anciennement jointe à la terre-ferme par une chaussée & par deux ponts de neuf-cens pas de long, qui depuis longtems sont couverts de la mer, aussi-bien que le fameux Mole qu'*Hadrien* avoit fait construire au bout du Cap *Possidium*; on en voit encore quelques ruines, quand le tems est clair & calme. L'autre Château, nommé le petit Pharillon, est à peu près dans le même état; on n'y voit aucunes traces de cette fameuse Bibliothèque, qui du tems des *Ptolémées* passoit pour la plus riche & la plus belle qu'on eût jamais vue. Ces deux Pharillons sont joints au continent chacun par un mole; celui de l'Isle du Phare est le plus long; il est en partie de brique & en partie de pierre de taille, & voûté d'un bout à l'autre; notre Auteur compte qu'il a environ dix-mille pas de long, les voûtes sont dans le goût Gothique, & l'eau passe sous les arches. L'Autre mole n'a rien de remarquable sinon deux ziguezagues qui servent de défense en cas de besoin; l'une à droite & l'autre à gauche du port conduisent insensiblement au rivage. Mais comme il y a ici & là des rochers dangereux les uns dessus, les autres sous l'eau, le plus sûr est de prendre un Pilote Turc, établi pour cela, qui conduit sûrement le Vaisseau dans le port (b).

La partie de la ville qui confine à l'ancienne, & s'étend presque jusqu'à la nouvelle, offre à la vue quand on approche, un étrange mélange d'objets, de monumens anciens & modernes, les uns entiers, les autres en ruines, brisés, une partie au-dessus de terre, & l'autre ensevelie sous des débris. Les murailles extérieures sont encore belles, bâties de pierre de taille, quoiqu'elles paroissent anciennes, toutes les arches étant régulières & d'un bon ouvrage. Elles sont flanquées de tours en demi-cercle de vingt pieds de diametre, & distantes de cent-trente pieds les unes des autres. A chacune il y a des degrés pour monter aux creneaux, y ayant au haut du mur

(a) *Maillet* l. c. (b) *Norden* ubi sup.

SECTION

I.
Observations sur
l'état présent de
l'Égypte.

mur une plate-forme tout autour, qui porte sur des arches. Ces murailles telles qu'elles sont paroissent avoir enfermé toute la ville, à la réserve du Palais Royal au Nord-Est. Le mur intérieur de l'ancienne ville, qui paroît être du moyen âge, est beaucoup plus fort & plus haut que l'autre, & est défendu par des très-hautes tours; il y en a deux entre autres qui sont grandes & bien bâties, au Nord-Ouest du côté de la nouvelle ville sur le rivage, que l'on peut voir représentées par l'Auteur que nous avons souvent cité (a). Nous y renvoyons aussi pour la description des restes d'anciens édifices & des monumens dont nous n'avons pu parler dans l'Histoire Ancienne. La vérité est, que ces monumens ont été tellement défigurés par le tems & par d'autres accidens, ou qu'ils sont tellement enterrés dans le sable & sous les débris, qu'il ne reste gueres plus rien dans la ville ou aux environs qui mérite l'attention des curieux, que la fameuse Colonne Corinthienne, qu'on appelle la *Colonne de Pompée*, & deux Obélisques qu'on nomme les *Aiguilles de Cléopâtre*, dont l'une est debout & l'autre renversée, mais tous les Voyageurs en ont fait si exactement la description (*), qu'il seroit inutile de nous y étendre dans un Ouvrage tel que celui-ci (b).

Anciennes
Citernes.

S'il y a dans Alexandrie quelque chose qui ait échappé plus que le reste aux injures du tems, c'est un grand nombre de citernes, que le Nil remplit tous les ans de ses eaux par le moyen d'un Canal qui porte le nom de *Cléopâtre*; il commence à environ deux lieues de Rosette, d'où il conduit les eaux à la ville, n'y en ayant point d'autre; quand cette eau des citernes vient à manquer, il faut s'en pourvoir à Rosette (c). Avec tout cela ces beaux Réservoirs qui autrefois fournissoient d'eau cette ville si peuplée, se réduisent à six qui sont dans la vieille ville, & qui sont même mal entretenus, tandis que la plupart des autres sont remplis de terre, qui couvre les belles colonnes qui soutenoient les voûtes; elles sont, dit-on, de briques, enduit d'un ciment impénétrable à l'eau (d) (†).

Nombre
& caractere des
Habitans.

On compte dans Alexandrie environ quatorze ou quinze-mille habitans, assemblage confus de différentes Nations, & de différentes Provinces de l'Empire Turc; tous voleurs & trompeurs, & naturellement extrêmement féditieux, si la sévérité du Gouvernement ne les tenoit en respect. Les Anglois

(a) Pocock l. c. p. 3. fig. 3.

(b) Maillet Lett. 4. Pocock, Norden.

(c) Granger C 12.

(d) Norden l. c. p. 19.

(*) Il ne fera pas hors de propos d'avertir le Lecteur, que par rapport aux trois derniers Monumens, les Auteurs que nous citons diffèrent entre eux dans les descriptions qu'ils en donnent, sur-tout de leur état présent, & qu'un des derniers a non seulement relevé le fabuleux *Lucas*, mais a plus vivement encore critiqué la description de M. *Maillet* (1). Cependant après mûr examen de la description de l'un & de l'autre, il ne nous paroît point que les méprises du Consul, si même elles sont réelles, méritent une censure aussi vive que l'est celle que le Voyageur en a faite.

(†) On nous apprend encore que ces Colonnes sont de différens ordres, mais la plupart dans le goût Gothique, ou plutôt Sarrafin. Et comme il n'y a nulle apparence qu'elles aient été placées ainsi primitivement, il est naturel de penser qu'à mesure que les anciennes manquoient, on en a mis de nouvelles, mais on s'est servi pour réparer ces citernes des matériaux qui coûtoient le moins (2). On peut juger par-là de quelle façon le reste a été traité, depuis qu'il est tombé en de plus mauvaises mains encore.

(1) Norden Vol. 1. p. 6-16.

(2) *Ibid.* p. 19.

glois & les François y font un grand commerce, & y ont des Consuls. Il y vient aussi tous les ans quelques Vaisseaux de Venise, avec Pavillon & sous la protection de France. Il y a de plus des Marchands Grecs, Arméniens & Juifs qui y sont établis; ce sont eux qui font la plus grande partie du Commerce avec les Européens, soit en qualité de Courtiers, soit pour leur propre compte. On croiroit peut-être que les Anglois & les François devroient faire le plus grand Commerce, vu que par les Traités ils payent tant pour cent de moins, que ceux qui sont soumis aux droits du Grand-Seigneur, parmi lesquels sont compris les Juifs, natifs ou étrangers, & les autres Nations qui n'ont point de Consul à Alexandrie. Cela n'empêche pas que les Juifs sur-tout, dont il y a une douzaine de familles riches qui font un fort grand Commerce en gros, outre quantité de détailliers de leur Nation, n'aient trouvé divers moyens de s'indemniser de ce désavantage; entre autres en donnant leurs marchandises à beaucoup meilleur marché qu'aucun Franc ne le peut faire, ce qui joint à leur manière sobre de vivre, fait qu'ils l'emportent sur eux, & gagnent assez pour s'enrichir. D'ailleurs les Fermiers des Douanes savent fort bien, que s'ils n'ont pas des ménagemens avec eux, ils peuvent faire qu'il vienne moins de marchandises dans le port pendant les deux ans que leur ferme dure, desorte qu'ils les taxent souvent à moins que les François & les autres Francs (a).

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Les Eglises Chrétiennes, sur-tout celles des Grecs & de Coptes, sont la plupart peu de chose. Les Cathédrales (*) de *St. Marc* & de *Ste. Cathérine*, anciennement si célèbres, sont fort dégradées, & il ne leur reste gueres rien de leur ancienne splendeur. Il y a longtems que la première a été convertie en Mosquée, & elle conserve encore le nom de Mosquée de mille & une colonnes; on dit qu'il y en a encore quatre rangées aux deux côtés du Sud & de l'Ouest, mais une seulement des deux autres côtés (b). L'Eglise de *St. Athanase* a eu le même sort. Les Grecs & les Coptes ne laissent pas d'avoir leurs Eglises, qu'ils appellent de *St. Marc* & de *Ste. Cathérine*, où ils font le service comme dans les Cathédrales, selon leur Rits différens; ils prétendent même que ce sont elles qui ont été bâties en l'honneur de ces deux Saints, & sur le lieu même ou proche du lieu où ils ont souffert le martyre; les uns & les autres prétendent aussi avoir d'anciennes reliques; les

Eglises
Chrétiennes.

Cop-

(a) Norden l. c. (b) Pocock ubi sup. p. 7.

(*) Cet édifice jadis si magnifique étoit dédié, dit-on, à cet Evangéliste, & bâti sur le lieu même où il avoit souffert le martyre; il est à-présent dans la partie occidentale de la ville, proche de la porte de Nécropolis (1). Celle des Coptes n'a point la superbe colonnade ni aucune des marques de grandeur de l'autre, quoiqu'ils prétendent que c'est l'ancien Siege Patriarchal, & qu'ils y montrent la chaire que l'Evangéliste occupoit en qualité de fondateur & de premier Patriarche de l'Eglise d'Alexandrie. On prétend que ses successeurs y ont toujours siégé depuis, soit dans cette Eglise, soit dans quelque autre; mais depuis quelques années ils résident principalement au Caire, par ordre soit du Grand-Seigneur, soit du Bacha (2). Il y a aussi un grand nombre de Grecs & d'Arméniens établis à Alexandrie, dont quelques-uns font un grand commerce, bien qu'ils fassent petite figure, la plupart étant fort pauvres, opprimés par le Gouvernement, & cruellement insultés par les Turcs, & sur-tout par les soldats, qui les haïssent & les méprisent.

(1) Norden, Pocock, Granger C. 13.

(2) Vid. *Entychii Annal. Alexand. ex interpret. Ed. Pocockii.*

SECTION

I.
Observations sur
l'état présent de
l'Égypte.

Coptes montrent la Chaire Patriarchale, & les Grecs un morceau de la colonne sur laquelle la Sainte fut décapitée, où il y a quelques taches rouges, qu'on prétend être des gouttes de son sang. Un des derniers Voyageurs dit que ces deux Eglises se ressemblent tellement que la description de l'une est celle de l'autre, & tout ce qu'il ajoute (a), c'est qu'elles sont fort obscures & mal-propres, & si remplies de lampes, qu'on les prendroit pour des Pagodes plutôt que pour des Temples du vrai Dieu; desorte qu'à son avis *St. Marc* est infiniment mieux servi dans son Eglise de Venise que dans celle d'Alexandrie. Les Latins ont un Couvent de Franciscains, qui appartient à celui de Jérusalem; leur Chapelle sert d'Eglise aux Marchands François, & les Religieux, qu'ils entretiennent en grande partie, font les fonctions Curiales.

Gouvernement & Milice.

La ville est gouvernée comme toutes les autres de l'Égypte par un Aga, qui a sous lui un Cadi & un Sousbacha, & tous trois sont nommés par le Bacha. Il y a une petite Garnison, qui occupe le grand Château, qui est au coin du Sud-Ouest, mais où l'on ne permet à aucun Européen d'entrer. On y voit aussi toujours des Arabes, campés dans l'enceinte des murs, desorte qu'il est dangereux de sortir après le Soleil couché, lorsque les habitants sont retirés chez eux. La principale partie de la Garnison, qui consiste en un petit nombre de Janissaires & d'Asaphs, est logée dans les deux Pharillons dont nous avons parlé, c'est-là aussi que réside dans une des anciennes tours, l'Aga ou le Gouverneur qui les commande. Le petit nombre des soldats n'empêche pas qu'ils ne soient fiers & insolens, non seulement envers les Étrangers, mais envers les Marchands & les Artisans de la ville, quelque considérables & utiles qu'ils soient; le Gouvernement ayant beaucoup plus d'indulgence pour la Milice que pour les autres, jusques-là qu'on dit qu'un Janissaire osa tuer le Douanier, parcequ'il ne vouloit pas se contenter de prendre de lui moins de droits qu'il ne devoit payer, & le meurtrier demeura impuni (b), leur maxime ordinaire étant, qu'on ne peut empêcher que ce qui est fait ne soit fait. Cependant pour prévenir de pareils désordres dans la suite, le Gouverneur a posté une Garde à la Douane (c).

Les François mêmes, qui font un commerce si considérable à Alexandrie, qu'un de leurs Auteurs assure qu'il y a compté pas moins de neuf-cens-quarante Vaisseaux en un an (*), & qui y ont toujours un Consul dépendant de celui du Caire; les François mêmes, dis-je, ont eu les plus grandes difficultés à surmonter, & ont été contraints d'obtenir du Bacha à force de sollicitation & de présents, des ordres au Gouvernement pour les mettre à couvert de

(a) *Norden* Vol. I. p. 42.

(c) *Norden* l. c. p. 41.

(b) *Granger, Pocock* l. c.

(*) Comme les autres particularités du Commerce de cette ville & des autres de l'Égypte ne sont pas proprement de notre ressort, nous renvoyons le Lecteur aux Auteurs cités, sur-tout au premier, le plus exact & le plus étendu sur ce sujet (1); il entre dans le détail des marchandises qu'on y porte de Marseille, de Livourne & de Venise, de celles qu'on en remporte; il en marque aussi le prix, tel qu'il étoit en 1673.

(1) *Vanstel, Perry, Pocock, Maillot, Norden.*

de l'insolence de l'un des Janissaires. Comme le détail de cette affaire est trop long, nous renvoyons au Voyageur qui en parle comme témoin oculaire (a).

Le terrain fort loin autour d'Alexandrie est si bas & si plat, que les Navigateurs ont à peine quelques marques pour se guider, à la réserve de la Tour des Arabes, qui est environ à douze lieues à l'Ouest de la ville, & la Colonne de Pompée; desorte que les Vaisseaux sont souvent obligés de porter sur l'Isle de Chypre, & quelquefois de gagner la Syrie, sur-tout quand il fait un tems embrumé. Le sol des environs ne produit ni grains ni pâturages, il est par-tout sablonneux, & ne rapporte rien que quelques dattes (b). On peut donc s'étonner avec raison, que le fameux Fondateur d'Alexandrie ait choisi un si mauvais terrain pour y bâtir une ville si grande & magnifique, d'un si difficile accès pour les Vaisseaux, & où l'on manque d'eau, de chauffage, & de presque tout ce qui est nécessaire à la vie; mais en même tems on ne peut assez admirer la magnificence des *Ptolémées*, sous lesquels, malgré tous ces desavantages, elle étoit devenue une des villes les plus peuplées, les plus opulentes & les plus abondantes de tout le Monde.

Avant que de quitter Alexandrie qui, comme nous l'avons remarqué, est le Siege Patriarchal de tous les Chrétiens Coptes ou Eutychiens, on s'attendra que nous disions un mot de la nature, de l'étendue, de l'autorité, de l'origine, de l'antiquité & de l'élection des Patriarches, aussi-bien que des Dogmes particuliers sur lesquels cette Eglise differe de la Grecque, de la Romaine & des autres Eglises Chrétiennes. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit ailleurs (c) des Coptes en général, qu'ils sont les anciens habitans de l'Égypte, & d'où leur vient le nom de Coptes. Après que les Turcs eurent conquis l'Égypte, où ils trouverent un grand nombre de Chrétiens, ils leur donnerent ce nom par mépris, & peut-être pour se moquer de leur Patriarche & du titre qu'il prend de Successeur de *St. Marc*. Tous les Chrétiens conviennent que cet *Évangéliste* a été le premier Apôtre de l'Égypte, le Fondateur & le premier Evêque de ce Siege. Le Patriarche prend aussi la qualité de Chef & d'Evêque suprême de l'Eglise Coptique, & à ce titre il se regarde comme égal au Pape de l'Eglise Romaine. Mais quoiqu'à l'exemple de la plupart des Auteurs nous leur ayons donné le nom de Coptes, il faut savoir qu'ils le méprisent, & qu'ils se donnent celui d'Eutychiens & de Jacobites. Ils ont toujours pris ce dernier, depuis que *Jacob Zanzales* ou *Baradée*, savant Evêque d'Édesse, renouvela leur Dogme favori d'une seule nature en *Jésus-Christ*, qui commençoit à tomber, & parcourut la plus grande partie de l'Orient pour prêcher & propager cette doctrine. Après avoir tenu le Siege d'Édesse près de trente-sept ans, il mourut en 578 (d).

La dernière ville importante de l'Égypte est *Suez*, bien-que quelques Géographes la placent dans l'Arabie Troglodyte. *Ptolémée*, qui l'appelle la ville des Héros, la regarde comme une des principales villes de l'Égypte, aussi est-

(a) *Norden* l. c. p. 42.

(b) *Granger* & al. citat.

(c) *Hist. Univ. T. I.*

(d) *Vid. Annal. Alexand. sub indice.*

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Le Sol stérile.

Patriarchat d'Égypte.

Suez, Port considérable.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Egypte.

est-elle sous le Gouvernement du Bacha du Caire. C'est un port considérable sur l'Isthme du même nom, qui joint l'Asie avec l'Afrique; la ville est fort avantageusement située sur une petite Presqu'île, qui s'avance vers la dernière extrémité de la Mer Rouge, & elle est environ à trente-une lieues au Sud-Est du Caire. A la faveur d'une distance si commode & du port de Gedda, elle est devenue le Magasin de toutes les marchandises que l'on transporte de l'une à l'autre, comme elle l'étoit autrefois de celles qu'on apportoit des Indes, jusqu'à ce que les exactions du Gouvernement en aient arrêté le cours. Elle ne laisse pas d'être encore le rendez-vous des Ethiopiens, qui apportent les plus riches productions des Indes, épiceries, drogues de toute espece, ambre, musc, pierres précieuses de tout ordre, & autres raretés. De Suez on les transporte par terre sur des chameaux au Caire, & du Caire les Marchands Chrétiens les transportent par le Nil à Alexandrie, où on les embarque pour l'Europe.

Son Gouvernement.

La ville est gouvernée par un Officier qui a le titre de Capitaine ou d'Amiral; il a la direction des affaires de la Marine, & sous lui un Caimacan a le département du Civil. Sa Garnison est composée de trois-cens hommes, moitié Janissaires, moitié Arabes, & ces derniers sont commandés par leur propre Cheic, qui a le titre de Sadar. Le Capitaine & le Caimacan dirigent leurs départements séparément ou conjointement, selon que leur intérêt le demande. Le second réside toujours dans la ville, & le premier n'y demeure qu'aussi longtems qu'il y a des Vaisseaux dans le port. Dans le fond le Cheic Arabe a la plus grande autorité, & est en quelque façon le Maître, toutes les fois qu'il le juge à-propos. Comme il n'y a point d'eau douce dans la ville, que celle qu'on y apporte de huit ou dix milles, d'endroits qui sont à l'Est-Sud-Est de l'autre côté de la Mer Rouge, il peut, quand il est mécontent, en empêcher le transport. Cette eau, quoique très-soma-che & mal-saine, ne laisse pas de se vendre le seuu cinq sols & davantage, parcequ'il faut la faire venir de si loin.

Les Provisions viennent du Caire.

Ce n'est pas la seule chose qui manque à Suez; le pays des environs ne produit rien de ce qui est nécessaire à la vie; desorte que les habitans sont obligés de faire venir leurs provisions du Caire, même jusqu'aux herbes potageres & aux racines. On ne voit à plus de soixante milles à la ronde que des sables arides, sans maisons, sans habitans, sans bétail & sans verdure. Les habitans de Suez sont la plupart Mahométans, n'y ayant gueres qu'une soixantaine de Familles Grecques & quelques autres Schismatiques. La ville n'est pas grande, mais les maisons, & sur-tout les édifices publics, le quai qui est long & beau, les magasins, les Mosquées &c. sont bâties d'une espece de pierre fort curieuse, composée de toutes sortes de coquilles de toutes grandeurs, mais si bien jointes ensemble par la nature, qu'il n'y a que le ciseau ou le marteau qui puissent les séparer, & quand elles sont taillées & polies elles ont un lustre qui ne le cede gueres au marbre. Il y a quatre jolies Mosqués dans la ville, & une Eglise Grecque dans une maison. Le port est Nord & Sud, mais il n'est ni large ni profond, desorte qu'à basse marée il n'a gueres plus de cinq pieds d'eau, ce qui fait que ni les Galeres ni les autres gros Vaisseaux ne peuvent y entrer, à moins qu'ils n'ayent déchargé la moitié de leur charge. Les autres mouillent à un autre endroit à en-

Le Port.

environ cinq milles de la ville, où il y a une bonne rade. Les Vaisseaux qui vont de Suez à Gedda sont construits à l'Indienne, & à en juger par leur structure informe, ils paroissent avoir été bâtis dans quelqu'un des Etablissements des Hollandois aux Indes; ils sont du port de quatre-vingt ou cent tonneaux, & sont percés pour trente canons, mais les meilleurs en ont à peine deux, & les autres ont deux pierriers, & encore n'est-ce que pour faire le salut ordinaire. Ils n'ont point de pompes, & se servent de seaux de cuir pour tirer l'eau à l'aide d'un cabestan (a), car ils ne s'embarrassent point d'en faire provision dans des futailles: cela est d'autant moins nécessaire dans cette navigation, qu'ils côtoient toujours, & la plupart du tems vont vent arriere, & ces puits ou citernes, dont ils en ont ordinairement deux ou plus, selon le nombre des passagers, leur tiennent lieu de barriques, & contiennent une quantité d'eau suffisante pour leur voyage.

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Le Port.

La ville n'est pas mieux pourvue d'artillerie que les Vaisseaux marchands, n'y ayant en tout que vingt-deux vieux canons, la plupart sans affuts, avec cinq ou six coulevrines, tous en si mauvais état, qu'à peine peuvent-ils servir. Il est bon que l'on n'en ait gueres de besoin, & qu'il y ait si peu d'ennemis à craindre. *Thevenot* dit que tout proche du port il y a une baraque fermée avec un gros treillis de bois, où sont neuf coulevrines, toutes plus longues les unes que les autres, la plus grande est d'une prodigieuse longueur & d'un grand calibre. Tout proche de la porte on voit une éminence où étoit autrefois un Château, qui y fut bâti par les François, il y a même encore sur cette éminence un gros canon; les gens du Pays tiennent qu'il y a là auprès quelque trésor qui est gardé par des Lutins. Le Capitaine de Suez entretient deux petites Galeres, & quelques moindres Bâtimens pour nettoyer cette partie de la Mer Rouge des Pirates. Les Vaisseaux partent ordinairement de ce port au Printems & dans l'Été; il regne alors un vent frais de Nord, & ils reviennent en Automne ou en Hiver avec un bon vent de Sud. La pêche aux environs de Suez mérite à peine que l'on en parle, tout le poisson qu'on prend dans ce parage étant en petite quantité & malsain, de mauvais goût & de difficile digestion, quoique l'on assure que l'eau de la Mer Rouge est moins salée que celle de l'Océan & de la Méditerranée (b). On prend aussi quelques huîtres & autres coquillages que l'on envoie au Caire, mais qui ne sont ni plus sains ni de meilleur goût que le poisson.

La Ville est mal défendue. Temps du départ & de l'arrivée des Vaisseaux &c.

Nous avons eu fréquemment occasion de parler de l'Isthme de Suez, & des diverses tentatives que les Empereurs Romains & les Rois d'Égypte ont faites pour y creuser un Canal qui servît à faire la jonction des deux Mers. Tout ce que nous ajouterons, c'est qu'on voit encore un Fossé profond à environ trois milles de la ville, qui va du Nord au Sud, & qui paroît s'étendre plus loin à travers les sables, dont il est tout rempli & couvert, & que l'on regarde comme un reste de ce vain projet qui a donné lieu au proverbe, *fodere Isthmum*.

Revenons à présent au Patriarche ou Métropolitain d'Alexandrie; on assure qu'il n'y a pas moins de cent - quarante Evêchés, tant en Égypte qu'en

Evêchés qui relient du Patriarche

(a) Voyez la description de ces Vaisseaux dans *Pocock* p 134. (b) *Granger C. 10.*

SECTION
I.
*Observa-
tions sur
l'état pré-
sent de
l'Egypte.
che d'A-
lexandrie.*

qu'en Syrie, en Nubie & en d'autres Pays qui relevent de lui (a); sans parler de l'*Abuna* ou Evêque des Abissins, qu'il nomme & sacre aussi, comme nous le verrons dans la suite, Le malheur est que tous ces Diocésains, de-même que tout le Clergé Copte & le peuple, sont tellement opprimés par le Gouvernement, qu'ils sont non seulement réduits à la dernière pauvreté, mais ce qui est pis encore, qu'ils sont d'une ignorance déplorable & opiniâtre, depuis qu'une partie d'entre eux a embrassé l'Hérésie d'*Eutyches* (*); cette Hérésie ayant été condamnée peu après par le quatrième Con-

(a) *Eutych. Annal. Alexand. Voy. la liste de ces Evêchés dans Renaudot Hist. Patriarch. Alexand. Pocock p. 279.*

(*) Nous lui donnons le nom d'Hérésie, en suivant le fil de la grosse des Controversistes, bien-que ce ne fût gueres autre chose qu'une dispute de mots, comme leur savant Patriarche *Gregoire Abulfurage* l'appelle très-bien; & cette querelle auroit très-bien pu s'accorder, si les Evêques & les Moines de ce tems-là avoient été animés d'un esprit pacifique, au-lieu du zèle antichretien qui regnoit parmi eux, même sur des questions moins importantes. Mais comme il étoit question de savoir, s'il y a en Jesus-Christ deux Natures, la Nature Divine & la Nature Humaine, ainsi que l'Eglise le croyoit généralement, ou si ces deux Natures étoient absolument confondues, enforte que l'une fût absorbée par l'autre comme *Eutyches* le prétendoit; cette controverse fut regardée comme trop importante, pour qu'il pût y avoir des voies de conciliation entre des Antagonistes aussi emportés que l'étoient les tenans de part & d'autre. *Eutyches*, Archimandrite de Constantinople, fut le premier qui soutint cette nouvelle opinion d'une seule Nature en Jesus-Christ, pour laquelle il fut excommunié. Il ne laissa pas de se faire un grand nombre de Sectateurs, même parmi les personnes de la plus haute distinction. Il regardoit la doctrine des deux Natures, comme approchant trop de celle qu'on attribuoit à *Nestorius*, de deux Hypostases ou Personnes, qu'il combattit de toutes ses forces. Bientôt il fut soutenu par *Dioscore*, Patriarche ou Evêque d'Alexandrie, qui convoqua un Concile à Ephese. Ce Concile, qu'on a appelé le *Brigandage*, condamna le Pape *Leon le Grand*, *Flavian* Patriarche de Constantinople, & tous les Evêques de leur Parti. Ce fut-là l'origine du schisme fatal entre l'Eglise Latine & celle d'Alexandrie, qui a toujours duré depuis, nonobstant les grands efforts que les Missionnaires de l'Eglise Romaine ont fait pour reconcilier ceux d'Alexandrie avec leur Eglise.

Depuis ce tems-là les Patriarches d'Alexandrie quitterent le titre de Pape, qu'ils avoient pris comme les Evêques de Rome, & firent une Loi expresse, qui défendoit à leurs successeurs de le reprendre jamais. Le Concile de Chalcedoine cassa tout ce qui s'étoit fait à Ephese, condamna *Eutyches* & ses disciples; & comme rien ne pouvoit excuser la violence avec laquelle *Dioscore* en avoit agi, ce fut très-justement qu'il fut puni de son zèle indiscret, excommunié à son tour, banni de son Patriarchat, & contraint de mourir en exil, à cause du refus opiniâtre qu'il fit de comparoître devant le Concile. Les suites ne furent pas moins funestes. *Protere*, que la Cour de Constantinople avoit nommé en sa place, fut assassiné dans sa Cathédrale le Vendredi Saint de l'an 457, dans une sédition qu'exciterent les Monophysites, qui avoient déjà élu un autre Patriarche. Depuis ce tems-là il y en a toujours eu deux, celui des Grecs, que l'on appelloit l'Orthodoxe, & celui des Coptes, qualifié de Schismatique, entre lesquels il y a toujours eu une guerre continuelle, jusqu'à ce que la Providence ait permis qu'ils soient tombés les uns & les autres sous le joug accablant des Califes Mahométans, & depuis sous celui des Empereurs Turcs (1).

Il y avoit néanmoins longtems que le Parti Copte avoit la mortification de voir que celui des Grecs grossissoit à leurs dépens, & que le leur diminueoit à proportion, tant pour le nombre que pour le crédit, & il étoit actuellement fort bas, lorsque leur grand Res-

(1) *Eutych. Annal. Alexand. Assemani Bibl. Orient. T. II. passim. Renaudot Lit. Orient. T. II. Hist. Patriarch. Alex. Buluzii Collect. Concil. p. 902. Concil. Ephes. T. III.*

Concile Oecuménique de Chalcédoine, sans effet par rapport à eux, ils ont été exposés aux anathèmes & aux persécutions des Grecs & des Latins, qui les traitent, sur-tout les premiers, comme des Hérétiques endurcis, qui sont hors de l'Eglise, & indignes du nom de Chrétiens (a).

C'est dans cet état d'inimitié, de mépris & de misère, qui ne sert qu'à les rendre plus opiniâtres dans leur erreur & dans leur haine, qu'ils ont demeuré depuis que les Turcs ont conquis l'Egypte. En ce tems-là, pour se venger des Grecs, & dans l'espérance d'obtenir un meilleur parti de ces puissans Conquérens, ils ne furent pas des derniers à se déclarer pour eux, charmés de trouver une occasion si favorable, de rendre avec usure aux Grecs les rigueurs & les cruautés qu'ils leur avoient fait souffrir. Aussi les accuse-t-on d'avoir témoigné un zèle plus qu'ordinaire contre eux, & d'en avoir fait périr un plus grand nombre que les Turcs. Ce fut par-là qu'ils obtinrent de ces Vainqueurs, que leur Patriarche fût confirmé dans tous ses droits & privilèges, dont ses successeurs ont joui depuis, & ils ont obtenu même que le Gouvernement leur accorde une sorte de supériorité de considération au-dessus de celui de l'Eglise Grecque, qui réside aussi à Alexandrie, en qualité de Chef de son troupeau particulier, depuis le schisme entre les Grecs & les Latins. De-là vient cette violente animosité & cette haine antichrétienne, qui a régné entre les Coptes & les Grecs, même depuis qu'ils sont soumis aux Turcs, & que les Missionnaires Romains ont tâché d'étendre, en les reconciliant les uns & les autres à l'Eglise de Rome.

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Les Eutychiens prennent le parti des Turcs.

II

(a) Voyez les Auteurs cités dans la Remarque.

taurateur, le savant *Jacob Zanzales*, Evêque d'Edesse, s'érigea en défenseur de la Doctrine Monophysite, & tant par ses Ecrits que par ses voyages infatigables dans presque tout l'Orient, la ressuscita & la répandit avec tant de succès, qu'il a depuis été honoré & respecté de toute la Secte, qui a affecté de se nommer *Jacobite* d'après lui. Mais les autres Chrétiens, de même que les Turcs, leur donnent leur ancien nom de Coptes; il y en a même quelques-uns des premiers, qui parce qu'ils sont circoncis leur donnent le sobriquet de *Kufit* ou *gens de la Ceinture*, voulant dire qu'ils ne sont Chrétiens que depuis la ceinture en haut, & portent plus bas la marque du Judaïsme (1). Car depuis leur première séparation, soit par esprit de contradiction, soit à l'imitation de leurs voisins, ils ont adopté ce Rit & plusieurs autres du Judaïsme, comme nous le verrons dans la suite. Leurs Moines qui sont répandus dans toute la Haute Egypte, en de pauvres misérables Couvents, dans les endroits les plus solitaires & les plus pierreux, ont aussi adopté tant de choses de la vie ascétique des anciens Hermites Juifs, qu'on appelloit *Esséniens* en Judée & en Syrie, & *Thérapeutes* en Egypte, qu'on les regarde comme leur postérité spirituelle; ils les imitent sur-tout par la longueur de leurs Jeûnes, de leur Chant & de leurs Prieres, & par des austérités plus extravagantes encore. Leur Patriarche réside ordinairement dans le Monastere de St. Macaire, avec vingt autres Moines, qui subsistent principalement du produit de leur terrain, qu'ils cultivent eux-mêmes. Leurs Eglises, leurs vases, aussi bien que leurs habits, leurs cellules & leurs jardins sont aussi pauvres que leur nourriture dans toute l'Egypte. Ceux de Syrie & de la Palestine, où ils sont aussi en grand nombre, tiennent leurs Eglises & leurs Couvents en meilleur ordre, & sont plus habiles & plus civilisés. Au lieu que ceux d'Egypte par leur genre de vie contractent une certaine aigreur, qui jointe à leur ignorance & à leur opiniâtreté, les rend incapables de tout commerce, même entre eux (2).

(1) *Purchas*, Relat. L. VI. C. 5. *Roger Terre Sainte*. L. II. C. 4. *Paris Addit. ad Leon Afric.* P. 390.

(2) *Roger*, *Granger*, *Pocock*, *Norden* &c.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Leur ignorance & leur opiniâtreté.

Il étoient de dispute.

Il faut avouer néanmoins, que quoique les uns & les autres ayent témoigné jusqu'ici beaucoup d'éloignement pour cette réunion, les Coptes sont ceux qui paroissent en avoir le moins. Les Grecs, qui sont plus savans, & qui possèdent à fond leurs controverses, ont été mieux en état de justifier leur séparation de l'Eglise Romaine par des argumens solides, tirés de l'Ecriture, des Peres, de la créance & de la pratique de la primitive Eglise; au-lieu que les plus habiles parmi les Coptes n'alleguent gueres que les traditions & les coutumes qu'ils ont reçues de leurs anciens Evêques & Docteurs, & c'est-là la regle qu'ils se croient obligés de suivre.

Le principal Dogme qu'ils défendent fortement contre toutes les autres Eglises Chretiennes, est celui d'une seule Nature en Jesus-Christ, comme nous l'avons dit dans la dernière Remarque. Cette erreur fut d'abord propagée en Egypte & en Syrie plus par l'épée & les massacres, comme le Mahométisme, que par la persuasion & la force des raisons. Les Patriarches d'Alexandrie, qui tenoient en ce tems-là le second rang, étoient assez riches & assez puissans pour s'arroger une autorité excessive sur le Clergé & sur le Peuple, ce dont l'Histoire Ecclésiastique fournit plusieurs exemples frappans & terribles (a), que nous passons sous silence, comme n'étant pas de notre ressort. On ne doit pas être surpris que l'Eutychnisme ait été maintenu depuis à peu près de la même maniere & avec la même obstination. Les Prélats & les Prêtres des Coptes, sentant leur ignorance & leur incapacité, évitent adroitement d'entrer en dispute avec les Grecs & les Latins, & quand ils s'y trouvent engagés malgré eux, ils en appellent à des Traditions & à des Coutumes, & disent qu'il y auroit autant d'impiété que de présomption à vouloir être plus sages que nos Peres, qui croyoient ce que nous croyons, serions-nous excusables d'abandonner le doctrine qu'ils nous ont enseignée? Si vous les pressez par des preuves tirées de l'Ecriture ou des Ecrits des Peres &c. ou même par leur propre confession, ou ce qui est la même chose, si vous leur demandez si Jesus-Christ étoit homme parfait? ils répondent oui sans balancer; s'il étoit Dieu parfait? ils répondent encore oui, avec la même franchise; mais si de-là on veut tirer cette conséquence nécessaire, il y avoit donc deux Natures en Jesus-Christ, ils répondent *Stak far Allah*. Ah! Dieu garde; c'est le terme dont ils se servent quand on leur fait quelque question contraire à leur croyance ou à leur inclination (*). Et c'est-là ordinairement à quoi se terminent les disputes que l'on a avec eux (b).

Ils ont la Circoncision pour les deux Sexes.

Leur négligence à l'égard du Baptême.

Cet opiniâtreté ne s'étend pas moins aux choses de Pratique qu'aux Articles de Foi. Ils ont, comme les Abissins, adopté plusieurs cérémonies des Juifs, & bien-qu'elles ayent été abolies dès les premiers tems de l'Eglise Chre-

(a) *Eutychn. Annal. Alex. sub A. 410. naudot. Liturg. Orient. La Croze, Christ. Assemann. Bibl. Orient. T. II. passim. Re. d'Ethiopie.*

(b) *Maillet, Pocock &c.*

(*) On dit que lorsqu'il est arrivé à quelques François un peu libertins, de demander à des femmes Coptes, si elles se confessoient des infidélités qu'elles faisoient à leurs maris? elles répondent toujours par Dieu garde! *Stak far Allah* (1).

(1) *Maillet, Lett. X.*

SECTION
1.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Chrétienne, ils les observent avec autant & même plus d'exactitude & de zèle, que les plus essentielles du Christianisme. Témoin leur Circoncision & leur Baptême; car si l'on doit en juger par leur pratique, ils regardent la première comme si nécessaire, qu'ils l'étendent aux deux Sexes. Ils sont si scrupuleux à cet égard, qu'en 1689 on vit à Alexandrie un des principaux d'entre eux refuser d'épouser une fille de quinze à seize ans qui lui avoit été accordée, parceque cette formalité lui manquoit. Le mariage ne se fit qu'après que les Prêtres, entre les mains-lesquels les parens furent obligés de remettre cette jeune personne, eurent accompli cette extravagante cérémonie (a). Au contraire, ils sont si négligens pour le Baptême, qu'ils laissent leurs enfans plusieurs mois, & des années entières sans les faire baptiser, desorte qu'il en meurt beaucoup sans l'avoir reçu. Il est vrai que suivant ce qu'ils appellent leur Canon, les garçons ne doivent être baptisés qu'après quarante jours, & les filles au bout de quatrevingt, observant en cela le tems prescrit par l'ancienne Loi pour la purification des meres (b) qui doivent assister à la cérémonie. M. Maillet ayant représenté un jour au Patriarche le danger que couroient plusieurs enfans de mourir avant ce terme, & qu'il étoit souverainement déraisonnable de les y exposer, pour se conformer à une Loi qui ne regardoit que les Juifs, ce Prélat répondit qu'il valoit mieux qu'une ame périt que de transgresser les Canons (c).

Mais il y a tout lieu de penser, que cette aveugle & peu charitable opposition ne tire son origine que de la haine innée que les Coptes ont pour les Grecs, les Arméniens & les Latins, qui sont plus exacts & plus scrupuleux sur cet article, & qui permettent en cas de danger de baptiser les enfans dans les maisons, & accordent même aux Laïques & aux Femmes le droit de le faire; ce que les Coptes condamnent comme peu canonique.

On remarque le même contraste indécent dans toutes les autres parties des Rits & de la Discipline des Coptes. Ils admettent la Confession, mais ils ne se confessent que dans un certain tems de l'année, & seulement en s'accusant en général d'être pécheurs, après quoi l'Évêque ou le Prêtre leur donne de même l'absolution en peu de mots, *Dieu te pardonne*, sans y joindre ni conseils ni remontrances. En quelques cas, comme lorsqu'il s'agit d'affaires d'intérêt, ou d'autres un peu importantes, on les appelle à une Confession particulière, où on les examine sur le fait, mais rarement produit-on quelque fruit.

S'ils sont scrupuleux en quelque chose, c'est sur le Jeûne, soit pendant le Carême, qui commence parmi eux cinquante-cinq jours avant Pâques, & pendant l'Avent, qui dure quarante-trois jours avant Noël, soit la veille des Fêtes, ou autres jours destinés au Jeûne. Tant qu'il dure ils ne mangent ni poisson, ni œufs, ni viande, ni beurre, ni huile, & ne boivent que de l'eau. Ils ne font qu'un seul repas par jour, un peu avant le coucher du Soleil. Ils obligent même leurs malades à jeûner, & on ne les en dispense pas quand ils seroient au lit de la mort, non plus que les enfans qui.

(a) Maillet, Lett. X.

(b) Lévit. XII. 1.

(c) Maillet, l. c.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Leurs Mariages.

qui ont passé dix ans (a). Jamais ils ne jeûnent le Samedi, & trouvent fort mauvais qu'on en use autrement, parceque cela est défendu, disent-ils, par les saints Canons.

Leurs Mariages se font à peu près de la même manière que dans tout l'Orient. Ils ne voient jamais celles qu'ils doivent épouser avant le jour du mariage, de sorte que la recherche se fait par l'entremise des parens du futur, qui s'adressent à ceux de la fille. Quand ils sont d'accord, l'affaire se termine sans grande cérémonie au logis de la future, où le Fiancé se rend avec ses parens. On appelle le Prêtre, qui lit la Liturgie du Mariage, qui aussi-bien que le reste de leurs Liturgies est en vieux Copte, bien-qu'il y en ait très-peu même de leurs plus habiles Ecclésiastiques qui l'entendent. On bénit l'anneau que le futur met au doigt de la Mariée, qui cependant se tient bien voilée, & découvre à peine la main pour recevoir l'anneau. La bénédiction du Prêtre termine la cérémonie, & sert d'introduction au festin & aux autres réjouissances, que la qualité des personnes comporte; car, comme nous l'avons déjà remarqué, la plupart des Coptes sont fort pauvres. Le lien du Mariage n'est pas néanmoins indissoluble parmi eux, non seulement le Mari, mais, ce qui n'est gueres permis & se voit rarement dans le Levant, la Femme a la liberté de s'adresser au Patriarche pour demander le Divorce. Il la refuse rarement, non seulement en cas d'infidélité, mais sur quelque dégoût ou mécontentement soit des deux côtés, soit de l'un. Deux raisons contribuent à cette facilité qu'il témoigne, d'une part il lui revient toujours quelque rétribution de ces permissions, & de l'autre en cas de refus ils se passent de permission & la prennent eux-mêmes (b). A l'égard des autres articles, qui regardent la Croyance, la Discipline & le Service Divin des Coptes, nous les renvoyons au Chapitre V. où nous donnerons l'Histoire du grand Empire d'Abissinie, dans lequel la Religion dominante suit les mêmes usages, & où on les observe plus généralement & plus rigoureusement; c'est aussi de-là qu'on en a eu une connoissance plus parfaite en Europe par des Auteurs dignes de foi. Tout ce que nous avons à ajouter touchant les Patriarches d'Alexandrie, c'est qu'ils sont les seuls qui ne peuvent être déposés par leurs Evêques ou par le Gouvernement, sinon pour cause d'Apostasie ou d'Hérésie; au-lieu que ceux des Maronites, des Grecs & des Arméniens sont souvent exposés à la déposition par l'avarice des Bachas, & par les divisions qui regnent parmi leurs Suffragans & leur Clergé. Ainsi le Patriarche des Coptes dès le moment qu'il est élu & sacré devient indépendant de tous ses Diocésains à tous égards, si ce n'est dans les deux cas indiqués, & plusieurs ont été déposés & excommuniés pour s'être écartés de la Foi Monophysite (c). Ils ont conservé par rapport à leur élection le droit d'être élus par les Evêques, & de leur Corps, Ceux-ci donnent d'abord leur suffrage de vive voix, mais en cas de contestation sur la pluralité, ou si les voix sont égales, les Electeurs, donnent le nom

(a) Eutych. Annal. Alex. sub indice Hæreticor. sub verbo *Jacobita*. Vid. Maillet, Lett. X. Pocock. p. 246.

(b) Maillet, l. c.

(c) Assmann. T. II. Dissert. de Monophysitis.

nom du Candidat par écrit, & mettent leur billet en grande cérémonie sur le grand Autel. Les plus riches Laïques ne laissent pas d'avoir beaucoup d'influence dans ces Elections, & souvent les font annuler, quand le sujet ne leur plaît pas, parceque ce sont eux qui fournissent l'argent nécessaire pour obtenir le Firman ou la Patente requise, que le Patriarche leur rend en suite de ses revenus. Après l'élection, il est premierement installé dans la grande Eglise de St. Macaire au Caire, où il a été élu, & ensuite dans celle de St. Marc à Alexandrie. Il est obligé de prêcher une fois par an à son Clergé, mais ils sont tous exempts, ou pour mieux dire ils sont incapables de remplir cette fonction, de sorte qu'à de certains jours ils lisent des Homélies ou des Légendes au Peuple. Ils choisissent de jeunes Diacres pour les moindres Offices de la Messe & du Service Divin, & quoiqu'ils n'ayent souvent que huit ou neuf ans, ils communient aussi souvent qu'on distribue le Sacrement (a).

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

A l'égard des autres Sectes tolérées en Égypte, tels que les Juifs, les Grecs, les Arméniens & les Latins, nous ne nous y étendrons pas, en ayant parlé suffisamment dans l'Histoire Ancienne.

Nous avons encore moins à ajouter à ce que nous avons dit de l'Islamisme ou de la Religion des Turcs, qui est la dominante, & dont nous avons traité au long au commencement de cette continuation; nous avons aussi, dans le cours de l'Histoire des Califes, parlé de la réduction de l'Égypte sous leur obéissance sous le regne du belliqueux *Moktafi* (b), qui introduisit le premier le Mahométisme dans ce Royaume, & depuis ce tems-là il y a toujours été dominant, & il y est à tous égards le même qu'au cœur de l'Empire Othoman, avec cette différence néanmoins que les Mahométans sont moins rigides en Égypte que dans les autres lieux de l'Empire. Il ne nous reste donc rien à dire sur cet article, sinon à parler du fameux Pèlerinage de la Mecque, le centre de la Religion Mahométane, que chaque Musulman est obligé de faire une fois en sa vie (*). La Cavarane qui part tous les ans du Caire pour ce Sanctuaire des Mahométans, est une des plus belles & des plus nombreuses de tout l'Orient. Tel est leur zèle à cet égard, que tous les ans on voit arriver au Caire une multitude de Pèlerins de la Turquie Européenne, de l'Asie & de l'Afrique; nonobstant les grandes dépenses, les fatigues & les périls de ce voyage, ils y viennent de Fez, de Maroc,

Zeile des Mahométans pour le Pèlerinage de la Mecque.

(a) *Pocock* ubi sup. (b) *Hist. Univ. T. XVI. p. 158.*

(*) On prétend que ce fameux Pèlerinage est bien plus ancien que *Mahomet*, non à cause que c'est-là qu'est le tombeau d'*Abraham*, ou parcequ'il y offrit son fils *Isaac*, comme le veulent les Mahométans; mais *Nicolas de Damas* dit, que tous les Peuples voisins, Païens, Juifs & Chrétiens, y venoient à cause du chêne de Mamré sous lequel le Patriarche avoit entretenu les trois Anges. *Eusebe* & *St. Jérôme* assurent que de leur tems ce lieu étoit fort fréquenté non seulement par dévotion, mais aussi pour le commerce, comme nous l'avons vu ailleurs. *Mahomet* n'a donc fait qu'ajouter de nouveaux motifs à ceux qui faisoient entreprendre ce Pèlerinage, & qui ne pouvoient que le rendre plus respectable. Avec cela ses Sectateurs ne le croient pas d'une nécessité si absolue pour entrer dans le Paradis, qu'il ne puisse se faire par Procureur, pourvu que l'on en paye les fraix (1).

(1) Voy. *Prideaux, Sale* & d'autres Commentateurs de l'A'coran,

SECTION

1.

Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Route de la Caravane.

roc, d'Alger, de Tunis & des autres Régions les plus reculées de la Barbarie, traversent des Déserts affreux, & s'exposent aux plus grands dangers dans le desir de faire avec les autres ce Pèlerinage méritoire; aussi ceux qui ont le bonheur d'en revenir sont dans la fuite regardés par tous leurs compatriotes comme des saints (*).

Nous avons remarqué au commencement de ce Chapitre, que les Bachas d'Egypte sont chargés du soin de régler ce qui regarde cette Caravane, qu'ils en nomment les principaux Officiers avec l'Escorte qui doit l'accompagner, & qu'ils sont obligés de fournir le pavillon & les tapisseries pour la grande Mosquée de la Mecque, que l'on fabrique dans le Château du Caire. La route par où la Caravane se rend du Caire à la Mecque, est précisément la même que les Mahométans d'Afrique suivoient autrefois pour se rendre dans cette ville & pour en revenir, avant que les Turcs eussent conquis l'Egypte, en sorte qu'elle est la mieux connue & la plus battue; il est vrai que cette route fut selon les apparences impraticable, aussi souvent que la guerre fut allumée entre les Califes Omniades & Alides. Alors le desir de satisfaire la dévotion, joint à l'amour du gain, obligea de chercher une route différente. On entreprit donc de remonter le Nil jusqu'aux extrémités de la Haute Egypte vers Assouan, & de-là traversant de biais la montagne de Moccatem, comme qui diroit la montagne coupée (a), on vint à bout de se rendre sur les bords de la Mer Rouge, au petit port d'Aidab, par une marche de dix-sept journées. Là des Vaisseaux de transport, partis à-propos du port de Gedda, situé de l'autre côté du Golphe, à deux journées de distance, venoient prendre la Caravane & la passaient en Arabie.

Telle fut la route qu'on se traça avec des dépenses immenses, car il fallut non

(a) Voyag. de Shaw. T. II. p. 25.

(*) On veut parler sans-doute des plus ignorans & des plus superstitieux. Car les gens éclairés savent bien que la vanité, l'avarice & d'autres intérêts temporels ont autant de part à ce pèlerinage que la dévotion, parcequ'en ce tems-là il se fait un grand commerce à la Mecque, ou pour mieux dire il s'y tient une des plus grandes Foires, où les Pèlerins riches troquent les marchandises de leur Pays qu'ils ont apportées, pour les plus belles & les plus précieuses marchandises de Perse & des Indes Orientales, qui y viennent par la Mer Rouge; de sorte que si des quarante-mille personnes dont la Caravane est ordinairement composée, on retranche les Marchands & leur nombreux domestique, l'Emir Hadje ou Prince des Pèlerins avec sa suite, les Janissaires & les Spahis avec leurs Officiers, qui escortent la Caravane, & qui gagnent tous beaucoup à ce voyage selon leur différens postes, & une foule de vagabonds qui ne suivent que pour subsister des charités des Pèlerins, le nombre de ceux qui sont ce voyage par dévotion se trouvera considérablement réduit: c'est ce que l'on verra plus clairement dans la suite, lorsque nous parlerons de la Caravane même & de ceux qui la composent (1). Nous ne devons pas oublier une remarque touchant ces Pèlerins si respectés du Peuple, confirmée si bien par l'expérience, qu'elle est comme tournée en Proverbe; c'est qu'après avoir fait ce Pèlerinage ils sont ordinairement plus méchans qu'ils n'étoient, de sorte qu'on dit communément, *Gardez-vous d'un homme qui a été une fois à la Mecque, s'il y a été deux fois n'ayez rien à démêler avec lui, & s'il a fait le voyage trois fois retirez-vous de son voisinage.* Il est vrai qu'on prétend que ce sont les Juifs & les Chrétiens plutôt que les Mahométans qui tiennent ce langage; cependant il paroît par toutes les Relations, qu'il en est peu des derniers, si l'on en excepte le peuple superstitieux, qui disconviennent de la vérité du fait.

(1) *Thevenot Voy. du Levant, L. II. Ch. 17. Maillet Lett. dern.*

non seulement tailler un chemin dans les montagnes (*), mais creuser de distance en distance des puits; & quoique l'eau en fût assez mauvaise, le besoin la rendoit très-utile, non seulement aux animaux de la Caravane, mais aux hommes mêmes. Enfin les divisions cessèrent entre les successeurs de Mahomet; tout rentra dans l'ordre, & l'on reprit l'ancienne route, qui est la même qu'on suit aujourd'hui (a). Il est vrai qu'après qu'Omar eut conquis l'Egypte, il envoya ordre à Amrou, son Lieutenant dans ce Royaume, de faire nettoyer le Khalis, ou, comme d'autres prétendent, de faire creuser un canal depuis le Caire jusqu'à Suez, pour voiturier par eau les denrées & les marchandises d'Egypte qu'on avoit coutume d'envoyer à la Mecque (b); malheureusement on négligea de nettoyer ce canal du limon que le Nil y déposoit, desorte que l'on renonça au transport par mer, & la Caravane perdit l'avantage qui lui en revenoit. Elle employe précisément cent jours à ce voyage, mais l'inconvénient est que son départ est fixé à un certain jour, & comme l'année des Turcs est Lunaire & douze jours plus courte que la nôtre, il arrive que dans l'espace de trente-trois de leurs années, le dé-

(a) *Thcvenot, Maillet, Pocock* l. c. (b) *Voy. Hist. Univ. T. XV. sous Omar.*

(*) On dit que c'est dans cette chaîne de montagnes que se trouvoient autrefois ces Emeraudes, dont parle *Strabon*, si estimées & qui passoit pour les plus belles du Monde, comme elles étoient aussi les plus dures; mais ou les mines sont épuisées, ou le lieu dont on les tiroit est inconnu. On dit que les Arabes les cherchent encore, & qu'ils en trouvent en quantité de manqués, quelquefois des pierres précieuses, du crystal, des médailles, & quelques petites figures de terre, mais peu d'entieres. Les émeraudes qu'ils trouvent ne sont ni transparentes ni d'un verd foncé, comme étoient celles d'autrefois, ce qui fait croire que la mine est épuisée. Il n'est pas néanmoins sans apparence que les Arabes se contentent de la cacher, ou l'ont peut-être couverte pour que les Turcs, qui sont leurs Maîtres, n'en profitent point. Afin de prévenir tout soupçon à cet égard, ils débitent une histoire tragique d'un de leurs Princes nommé *Muley Houssein*, le dernier de la race de ces anciens Rois, qui avoient autrefois gouverné l'Egypte, & que les Turcs en avoient dépouillés. Il ne lui restoit qu'un petit Canton, situé dans cette longue chaîne de montagnes qui séparent ce Pays de la Mer Rouge, & dont il jouissoit en payant tribut à la Porte. Il se consoloit par la possession de cette célèbre mine d'émeraudes; dont on a parlé; elle le mettoit en état de faire de grandes générosités parmi les Emirs voisins, dont il gagna bientôt toute l'estime, tandis que d'un autre côté il étoit adoré de ses sujets. Avec tout cela il avoit une épouse qu'il aimoit avec passion; cette Princesse passoit pour une des premières beautés de son tems, mais elle étoit encore plus sage & plus spirituelle qu'elle n'étoit belle. Tandis que *Houssein* jouissoit ainsi des plus doux plaisirs, sa mauvaise fortune lui suscita un ennemi puissant en la personne du Bacha d'Egypte, qui en voulut également à la mine d'émeraudes & à l'épouse de l'Émir. Le Bacha ne cessa de l'accuser à la Porte de trahison, jusqu'à ce qu'il reçut ordre de se saisir de lui & de son Pays. Il y vint fondre avec une armée. Le Prince à la tête d'un petit Corps de ses sujets se défendit avec sa valeur ordinaire près de six mois, mais se voyant à la fin accablé par des forces supérieures, & enveloppé par son ennemi sans pouvoir se sauver, il prit les mesures nécessaires pour empêcher qu'il n'eût connoissance de la mine.

Six de ses plus affidés savoient où elle étoit, les ayant fait venir, il les instruisit des desseins du Bacha d'une manière si touchante, qu'il les engagea à se laisser étrangler pour empêcher qu'on ne leur fît souffrir des tortures afin de leur arracher leur secret. Après qu'ils furent étranglés, il se rendit à l'appartement de la Princesse, qui informée de ce qui se passoit avoit déjà pris du poison, & expira devant lui, *Houssein* se battit en fuite en désespéré, & tomba sur les corps d'une foule de Turcs qu'il avoit immolés à sa vengeance (1).

(1) *Maillet, Lett. 3. T. II. p. 59 & suiv.*

SECTION I.
Observation sur l'état présent de l'Egypte.
 départ de la Caravane tombe dans toutes les faisons, qu'elles soient commodes ou non. Elle est toujours divisée en deux campemens. Les Pélerins du Caire, ceux de Constantinople, de Damas & de divers autres endroits, forment le premier corps. L'autre est composé de tous les Barbaresques depuis Maroc jusqu'à Tripoli. Ces derniers ne partent du Caire qu'un jour après les autres, & forment à la première Caravane une espèce d'arrière-garde, qui tous les soirs occupe le même camp d'où l'autre est partie le matin. Au contraire à leur retour la Caravane des Barbaresques fait l'avantgarde. On prétend que c'est une précaution que les Turcs prennent pour empêcher les Barbaresques de se rendre maîtres de la Mecque, parcequ'il y a une ancienne prophétie qui porte qu'ils feront cette conquête (a) : il est vrai que cette prophétie parle en général des *Magarbins* ou Occidentaux, ce qui peut désigner aussi bien les Européens ou les Chrétiens, qui peuvent à plus juste titre être appelés Occidentaux ; mais comme ils ne savent pas qui sont ceux dont il s'agit, il est naturel qu'ils prennent des précautions contre les uns & les autres, quoiqu'ils se défient davantage des Maures, parcequ'ils sont Mahométans comme eux (b).

Escorte de la Caravane. Pouvoir de l'Emir Hadge.
 Nous avons insinué dans la dernière Remarque, que ces Caravanes ne se bornent pas à la dévotion, mais qu'elles font un grand Commerce, & qu'elles reviennent chargées des plus riches marchandises de Perse & des Indes, qui viennent à Gedda par la Mer Rouge, d'où on les transporte à la Mecque ; cela joint aux riches présens qu'on porte à la Ville Sainte, & à la crainte qu'inspire aux Turcs la prophétie susmentionnée, fait que la Caravane a besoin d'une bonne escorte. On fait pour l'accompagner un détachement de toutes les Troupes que le Grand-Seigneur entretient en Egypte. Il est commandé par l'*Emir Hadge* ou Prince des Pélerins, qui est ordinairement quelque puissant Bey, qui outre le détachement a encore à sa suite quatre ou cinq-cens Cavaliers bien montés & bien armés de ses propres gens, qu'il entretient à ses fraix. Le Grand-Seigneur lui donne cent-mille écus pour cette dépense, mais il en retire beaucoup davantage, soit des provisions de bouche qu'il fait suivre dans la route sur un nombre infini de chameaux, en allant & en revenant, soit du louage de ces mêmes chameaux, dont les Marchands se servent pour porter leurs marchandises, soit des présens que ces Marchands & d'autres Pélerins lui font ; tout cela pris ensemble monte à une très-grosse somme. Cet Officier a d'ailleurs un pouvoir presque absolu dès qu'il a mis le pied hors des murs du Caire, jusqu'à ce qu'il y soit rentré, en sorte qu'il a droit de vie & de mort sur toutes les personnes qui composent la Caravane, sans être sujet à rendre compte de sa conduite ; il n'est point obligé non plus de donner aucun état des sommes qu'il reçoit, ni de l'emploi qu'il en a fait (c).

Cérémonies qui précèdent son départ.
 Quelques jours avant le départ de la Caravane, l'*Emir Hadge* sort de son logis, & se rend au Château suivi d'un nombreux cortège, de ses parens & de ses amis, de toute sa maison, & même des Troupes qui doivent faire le voyage avec lui. Il est reçu dans le grand Divan par le Bacha, au milieu de tous ceux qui ont droit d'assister à cette cérémonie, dont le nombre

(a) *Maillet Lett dern. Pocock L. IV. C. 5.* (b) Les mêmes. (c) *Maillet Lett. dern.*

SECTION

I.

Observations sur
l'état présent de
l'Égypte.

bre ne monte gueres à moins de trois-mille personnes. Après que chacun a pris sa place, on commence d'abord par faire à haute voix la lecture du Caté-Cherif ou commandement du Grand-Seigneur, par lequel l'Officier présent a été établi *Emir Hadge*. Ensuite on lit un Acte qui fait foi que le Bacha a remis à ce Chef de la Caravane dans le Divan même, le Pavillon de la Mecque, le nombre de bourfes que Sa Hauteffe envoie à cette ville, & celles qui sont accordées à cet Officier tant pour les fraix du voyage, que pour l'entretien des Troupes qui doivent escorter la Caravane. Le Bacha se fait ensuite apporter une veste de drap doublée de samour qu'il lui présente, & il en distribue plusieurs autres de moindre valeur, aux Officiers de ce Seigneur, & aux Chefs des Troupes destinées à faire le voyage. Il ajoute ordinairement pour l'Emir quantité de provisions de bouche, comme des moutons, des poules, du riz, du sucre, du caffé & autres choses semblables, dont la valeur monte environ à deux-mille écus, & l'Emir ne manque point à son retour de faire au Bacha un présent des plus précieuses marchandises des Indes, qui ne vaut pas moins de dix-mille écus. Dès que la Cérémonie est terminée, l'*Emir Hadge* sort du Château avec la même suite qui l'y avoit accompagné, mais alors on porte devant lui le riche Pavillon; il traverse ainsi tout le Caire, revêtu de la veste dont le Bacha lui a fait présent. De-là il va se rendre dans une plaine où la Caravane est campée, autour d'un petit lac que le Nil forme dans ses inondations. Aussitôt qu'il est arrivé sous ses tentes il donne un grand repas aux Seigneurs qui l'ont suivi. Le jour qui précède le départ & la nuit suivante se passent en festins & en toutes sortes de réjouissances entre les Pélerins & leurs Amis, qui viennent avec les plus beaux équipages pour prendre congé d'eux; les Dames mêmes, d'ailleurs si resserrées, ont la liberté de se trouver à cette Fête, où elles se rendent en litiere fermée, tellement que le camp où est le rendez-vous général, qui est à trois lieues de la ville, offre un des plus beaux & des plus magnifiques spectacles: ce ne sont qu'illuminations & feux de joie, concerts de voix & d'instrumens. On prétend que le lendemain de cette Fête il rentre au Caire plus de cinquante-mille Cavaliers, outre les gens de pied & ceux qui sont montés sur des ânes, dont le nombre est encore plus considérable. Aussi dit-on qu'après le départ de la Caravane il revient plus de cent-cinquante-mille personnes dans cette ville; mais notre Auteur pense qu'on en peut hardiment rabattre la moitié (a).

Nous avons déjà remarqué, que le nombre des personnes qui composent la Caravane est rarement moins de quarante-mille, & souvent il est beaucoup plus grand en tems de paix & d'abondance, quand le Commerce n'est pas interrompu. On inspire à tous les Mahométans dès leur enfance un si violent desir de faire ce Pélérinage, que ni la fatigue, ni les dangers, ni même les grandes dépenses qu'il requiert (*), bien-qu'ils soient fort ménagers,

(a) Le même.

(*) On peut en juger aisément, si l'on fait réflexion sur la longueur du voyage, qui est de cent journées, & sur les voitures dont les Pélerins ont besoin tant pour eux-mêmes que pour le transport des provisions; car il faut porter jusqu'à de l'eau & du bois pour faire la cuisine. Il n'y a aucune ville sur la route, excepté Médine, par laquelle

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Égypte.

gers, ne peuvent ralentir leur zèle & leur dévotion à cet égard; les femmes mêmes font ce voyage avec leurs maris, & quelques-unes l'entreprennent sans eux; la dévotion excuse l'irrégularité du Pèlerinage parmi les Turcs comme parmi quelques Nations Chrétiennes, chez lesquelles on n'est pas moins délicat & réservé sur l'article des femmes. Elles font néanmoins le voyage en gardant toutes les bienséances possibles. Les Dames de quelque considération ont des litieres, d'autres sont assises dans des chaises faites en forme de cages couvertes, suspendues aux deux côtés du chameau qui les porte. A l'égard des femmes du commun, elles sont simplement montées sur des chameaux, & se défendent comme elles peuvent à la faveur de leur voile des regards des hommes & des ardeurs du Soleil. En général on a grand soin d'empêcher que les personnes du Sexe ne soient insultées.

Tous les chameaux de la Caravane sont peints de jaune, & ont quelques ornemens sur la tête, le poitrail & sur leurs harnois, sur-tout ceux qui marchent à la tête de chaque corps; on les reconnoît aux plumes rouges d'autruche qu'ils ont sur la tête, à une petite bannière qu'ils ont de chaque côté, & aux coquillages divers dont leurs harnois sont parfumés. Le second & le troisième de chaque Brigade ont de chaque côté des sonnettes d'un pied de long, & tous portent sous la selle un gros tapis pour les couvrir la nuit (a). Les chameaux de l'Emir Hadge, & des Pèlerins riches de l'un & de l'autre sexe, sont ornés davantage; mais il n'y en a point de plus magnifiques que ceux qui portent les présens destinés pour la Mecque, sur-tout celui qui est chargé du grand Pavillon, nommé *Mahmel*, ou couverture du tombeau de *Mahomet* & d'*Abraham*: ce Pavillon est en forme de pyramide, sur une base carrée, richement brodé d'or sur un fond verd & rouge; on y voit en broderie la Caaba avec un portique autour. On dit

(a) *Pocock* L. IV. C. 5.

Je ne ne passe qu'au retour; on ne trouve de l'eau qu'une fois en trois ou quatre jours, ni de vivres que quelque peu de denrées que les Arabes apportent à vendre à un prix excessif. Il en est de-même pour le retour, avec cette différence, que les provisions qu'il faut renouveler à la Mecque, coûtent au moins le triple de ce qu'on les a payées au Caire, ces Caravanes apportant la cherté par-tout où elles passent.

Ce qui augmente encore la dépense, c'est que les Pèlerins veulent paroître, & font souvent le voyage avec plus de faste que ne demande leur condition. Il n'y a personne qui dans cette occasion ne se pique de répandre ses libéralités sur une troupe de misérables, qui suivent cette Caravane dans l'espérance de vivre aux dépens des autres. Outre cela on se pourvoit de riches présens pour la Sainte Ville & pour le Temple de la Mecque. A tout cela il faut ajouter le prix excessif de tout ce qu'on achette dans la route, par vanité, curiosité, maladie ou par quelque autre raison; les présens qu'il faut faire à l'Emir Hadge & à ses Officiers pour reconnoître la protection & les autres graces accidentelles qu'ils accordent. Ainsi tout pris ensemble, ce Pèlerinage ne peut que paroître très-dispendieux à ceux qui ne l'entreprennent que par dévotion, quelque profitable qu'il puisse être aux autres; & l'on voit par-là qu'ils sont aussi prodigues à cet égard, qu'ils sont ménagers à d'autres. Il est vrai qu'il y a des revenus immenses assurés à la Mecque, dont une partie est destinée au soulagement des Pèlerins, mais ceux qui en ont l'administration en convertissent la plus grande partie à leur profit, & l'Emir Hadge profite en grande partie du reste (1).

(1) *Maillet, Pocock, Norden, Perry &c.*

dit que le chameau destiné à le porter est élevé exprès pour cet usage, il est peint comme les autres en jaune avec la poudre de Henna, & il est couvert d'une riche housse qui lui vient jusqu'aux pieds, desorte qu'on ne voit que la tête, le col & la croupe, qui sont aussi ornées. Quand il a été employé à cette fonction, il passe pour sacré, & on ne s'en sert plus (a). On dit que les chameaux de l'Emir Hadge sont au nombre de trois-mille, mais les autres sont innombrables.

SECTION
I.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Nous ajouterons à la fin de cet article l'ordre de la marche, afin qu'on la voye d'un coup d'œil. Les campemens sont certains & déterminés d'avance, pour que la Caravane arrive en trente-huit jours à la Mecque, & elle ne retarde ni ne précipite sa marche, à moins que les Arabes ne l'attaquent, alors elle réunit toutes ses forces pour les repousser, & cela retarde quelquefois son arrivée d'un jour ou deux. On porte sur six chameaux autant de petits canons, qui ne servent qu'à donner le signal pour décamper, & quelquefois aussi à épouvanter les Arabes lorsqu'ils approchent de trop près.

Le départ de la Caravane est fixé au 27 de la Lune, qui suit celle de Ramadan (b). Elle décampe ordinairement tous les matins, quatre ou cinq heures avant le jour, & marche jusqu'à deux heures après midi. Souvent aussi, lorsque les chaleurs sont excessives, elle part une heure avant le coucher du Soleil, & marche jusqu'au lendemain deux heures après son lever. Tant que l'Été dure il regne dans ce climat un vent de Nord assez frais, qui tempere beaucoup la chaleur. Pour en profiter on exhausse extrêmement le côté des tentes qui est exposé à ce vent, & beaucoup moins celui qui lui est opposé, desorte que le vent rafraîchit non seulement les personnes, mais encore les vases suspendus dans les tentes, remplis d'eau qui dans un instant contracte ainsi une fraîcheur agréable. Mais si ce vent de Nord vient à manquer, ce qui néanmoins est assez rare, la Caravane est si remplie de maladies & d'abatement, qu'il y périt communément par jour jusqu'à trois & quatre-cens personnes, qui sont étouffées. Si le vent de Midi souffle, il est si ardent qu'il tue en un moment. Nous avons parlé ailleurs de ces vents brûlans, & des précautions que les Africains prennent pour se garantir de leurs funestes effets, bien-que ce soit souvent inutilement. Quelquefois ces vents élevent des tourbillons de sable, qui étouffent & ensevelissent les hommes & les bêtes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces corps se desfechent ensuite par l'ardeur du Soleil, & deviennent si légers avec le tems, qu'il arrive assez souvent, lorsque les Caravanes font la même route, que si quelqu'un marche sur le bout du pied d'un de ces cadavres, il s'éleve d'abord contre lui, & vient lui donner dans le visage (c).

Marche de la Caravane & risques qu'elle court.

Quand la Caravane a échappé à tous ces dangers, & qu'elle arrive à Beddar, à six journées de la Mecque, celle de Damas la joint: comme celle-ci part de Damas le même jour que l'autre part du Caire, & qu'elle observe le même nombre de campemens, elles se rencontrent le même jour à Beddar. De-là elles se rendent ensemble à la Mecque. Elles y demeurent trois jours pour attendre les autres Caravanes, qui viennent par terre de Bagdad, de

Autres Caravanes qui viennent à la Mecque. Fête du Sacrifice.

Bal-

(a) Pevock, L. IV. C. 5. (b) Maillet l. c. (c) Le même.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Egypte.

Balfora & de quelques autres endroits d'Asie, aussi-bien que les Pélerins qui viennent des Indes par mer. Quand toutes ces Caravanes sont réunies, il y a un jour marqué pour aller sacrifier ensemble sur le Mont Arafat, à six lieues de la Mecque, parcequ'ils prétendent que c'est dans ce lieu-là même qu'Abraham voulut sacrifier son fils Isaac. Ils y célèbrent la Fête qu'ils appellent *Korban Beiram* ou le second Beiram, que les Arabes nomment *Je-Al-Korban* & *Je-Al-Adha*, la Fête du sacrifice, à cause du nombre immense de bœufs, de moutons, de chevres, de poules, de pigeons qu'on sacrifie en cejour, & que l'on distribue aux pauvres dans tous les lieux où le Mahométisme regne, & sur-tout ici, ou sur la montagne, ou au pied, chacun selon ses facultés ou la ferveur de son zele.

Autres Cérémonies.

Après ce préliminaire, les Pélerins se coupent les ongles, se rasent la tête & la barbe. & se lavent, & n'ayant la plupart qu'un linge pour se couvrir, d'autres mêmes n'ayant rien du tout, ils font leurs prières dans ce même lieu, d'où ils retournent à la Mecque visiter la maison d'Abraham, ou la Caaba, & les autres lieux de dévotion de la ville, dont nous avons parlé ailleurs, après quoi ils se préparent pour le retour. Pendant ce tems-là on met le nouveau Pavillon que l'on a apporté du Caire, & l'on ôte le vieux, qui est remis à l'Emir Hadge, qui autrefois le portoit à Constantinople, & le présentoit au Grand-Seigneur, qui le faisoit couper, & en distribuoit les morceaux aux Princes Mahométans & à d'autres Grands, comme un présent de grand prix. Mais soit par estime pour ces sortes de reliques, soit par quelque autre raison que nous ignorons, il y a longtems que les Emirs ont prétendu qu'il leur appartenoit; ils le coupent en pieces, qu'ils vendent à un prix exorbitant aux Pélerins, n'y en ayant aucun qui n'ait l'ambition d'en acheter quelque morceau, & l'on estime heureux ceux qui peuvent en emporter le plus petit brin, ou des vieilles tentures, que l'on vend aussi.

Grand Commerce qui se fait.

Pendant le séjour des Caravanes, non seulement les Marchands, mais tous ceux qui viennent à cette Foire, ou échangent leurs marchandises pour celles de Perse & des Indes, ou achettent pour eux & pour leurs familles les denrées ou les bagatelles que leurs facultés leur permettent d'acheter; les moindres & les plus pauvres n'étant pas moins ardens que les autres à rapporter quelque chose de cette célèbre ville, à la faveur des grandes libéralités que font les plus riches & les plus dévots. Comme nous avons fait ailleurs la description de la Mecque, nous n'avons pas besoin de faire souvenir le Lecteur, qu'elle est trop petite pour contenir ce nombre prodigieux de Pélerins, de bêtes, de marchandises & de voitures qui y abordent alors; les Caravanes campent donc aux environs de la ville, pour leur propre commodité, & pour celle des Marchands dont elles sont composées. Pendant neuf à dix jours qu'elles passent dans ce lieu, il s'y fait un Commerce prodigieux; puisque durant ce court espace de tems il s'y débite pour plusieurs millions des marchandises des Indes les plus rares & les plus précieuses, outre le café, la myrrhe, l'encens & les autres productions du Pays. Ce qu'il y a de plus admirable dans ce Commerce, c'est la facilité extraordinaire & le silence surprenant avec lequel il se fait.

Retour de la Caravane.

Au bout de dix ou douze jours, l'Emir Hadge donne le signal du départ; mais

mais il arrive assez souvent que de riches Marchands, n'ayant pu expédier toutes leurs affaires, le prient de leur accorder deux ou trois jours de délai, qu'ils n'obtiennent gueres qu'à force de présens. Au reste il regagne ce tems, en faisant un peu moins de séjour dans chaque campement au retour. La Caravane se rend encore en six jours de la Mecque à Beddar, & de-là en trois jours à Médine, la résidence des premiers Califes avant que le Siege de l'Empire fût transféré à Damas. C'est-là qu'ils font leurs dévotions au tombeau de Mahomet, dans la grande Mosquée où ses cendres reposent; chacun y fait des présens selon son état, & trois jours après la Caravane prend la route de Yamboo, tandis que celle de Damas se sépare ici pour retourner en Syrie. La Caravane du Caire rencontre en chemin quatre convois différens, avec des provisions & des rafraichissemens, elle trouve le dernier à dix journées de la ville (a). Rien ne fait sur-tout tant de plaisir aux Pélerins que la bonne eau du Nil, qu'ils boivent avec délices, après avoir été obligés d'en boire de si mauvaise pendant ce long & fatigant voyage. Leurs amis & leurs parens viennent les recevoir au meme endroit où ils ont pris congé d'eux, & après les premiers complimens ce sont les mêmes fêtes & les mêmes réjouissances qu'au départ.

SECTION
1.
Observations sur
l'état présent de
l'Egypte.

Ceux qui ont le bonheur de revenir du Pélerinage prennent aussitôt après leur retour le titre de *Hadge*, qu'ils mettent toujours avant leur nom, & qui signifie Pélerin; on dit *Hadge Mehemed*, *Hadge Mustapha* &c. & ils sont fort honorés. Quand leurs proches parens les menent chez eux, ils trouvent l'entrée de leurs maisons décorées de guirlandes & d'autres trophées, & l'intérieur d'ornemens domestiques. Quant à ceux qui sont morts dans le voyage, on ne donne à leur égard ni signes de joie ni signes de deuil & d'affliction. On peut ajouter que les Pélerins sont à peine reconnoissables quand ils rentrent chez eux, tant ils sont défigurés du voyage, & brûlés des ardeurs du Soleil. Les pauvres chameaux, qui ont porté les plus grands fardeaux, n'ont gueres que la peau & les os, bien-qu'ils soient chargés des plus précieuses marchandises, & on ne leur a pas sitôt ôté leur charge, que leurs cruels Maîtres les envoyent mourir de faim dans les sables, n'étant plus bons à rien. Ceux qui ont eu l'honneur de porter le Pavillon, à l'entretien desquels le Grand-Seigneur a pourvu libéralement, ne sont pas plus heureux; car ceux qui doivent en avoir soin les empoisonnent ou les font périr secrettement de quelque autre maniere (b). Voilà qui suffit pour donner une idée de ce fameux Pélerinage, il ne nous reste plus qu'à joindre ici l'ordre de la marche, qu'on trouvera ci-dessous (*).

(a) Maillet ubi sup.

(b) Le même.

Quel-

(*) Ordre dans lequel marche la Cavalcade qui escorte la Caravane.

1. Un Canon de fer & six canons de bronze, tirés chacun par deux chevaux.
2. Quatre Machines de cuir brodées, portées par des hommes à pied, remplies de la poudre & des boulets.
3. Sept Chameaux chargés des provisions de l'Emir Hadge, ou Prince des Pélerins.

4. Quatre Hommes sur des chameaux, jouant de quelques instrumens de Musique.

5. Une Tartavan ou Litier, portée par quatre mulets.

6. Huit Litieres légères de l'Emir Hadge, portées chacune par deux chameaux.

7. Soixante-dix Chameaux chargés de biscuit.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Commerce d'Égypte.

Quelque considérable que soit le Commerce que la Caravane de la Mecque fait, il ne faut pas penser que ce soit le seul qui se fasse en Égypte; il est

3. Quatorze Chameaux portant de l'huile & du beurre.
9. Cinquante Chameaux chargés de bled, & un avec deux grandes boîtes remplies de longues chandelles de cire, pour le service du Temple de la Mecque.
10. Dix Chameaux avec du café, du sucre &c.
11. Quatre autres portant l'attirail de la cuisine.
12. Neuf Chameaux chargés de vaisselle.
13. Huit Chameaux portant la tente qui sert de cuisine, & les tablettes pour les cuisiniers.
14. Quatre-vingt-six Chameaux sans charge de l'Émir Hadje.
15. Douze autres couverts de riches houffes.
16. Soixante autres appartenant à l'Émir Hadje.
17. Cinquante-quatre chargés d'eau.
18. Dix chargés de tentes.
19. Huit portant encore de l'eau.
20. Douze portant chacun deux grandes boîtes pour le service des malades; deux couvertes & remplies de remèdes, & une avec deux planches trouées pour laver les morts. Le tout étant le produit de charités particulières.
21. Deux Chameaux avec les personnes destinées à avoir soin des malades.
22. Les Timbaliers montés sur des chameaux, jouant sur leurs timbales. On voit la même chose au bout de chaque file de chameaux, à environ demi-lieue de distance.
23. Six Chameaux chargés de machines de fer pour y faire du feu.
24. Une Litier.
25. Quatre Chameaux chargés.
26. Un Timbalier sur un chameau.
27. Vingt Chameaux sans charge.
28. Vingt Caisses de balles & de poudre sur des chameaux.
29. Six Chameaux chargés de tentes & autres choses.
30. Cinq autres Caisses de poudre & de balles.
31. Dix Chameaux chargés d'eau.
32. Un Chameau monté par un Timbalier &c.
33. Autres Caisses de poudre & de balles.
34. Une Litier.
35. Deux Chameaux chargés.
36. Un Chameau avec des Musiciens.
37. Trente Chameaux sans charge.
38. Dix Inspecteurs des Chameaux chargés d'eau.
39. Trois autres Chameaux, & un quatrième avec de la Musique.
40. Vingt autres chargés.
41. Deux avec de l'eau.
42. Seize Inspecteurs de l'eau à cheval.
43. Trois Chameaux montés par des hommes.
44. Quarante sans charge.
45. Quatre Caisses de poudre & de balles.
46. Deux Chameaux avec de l'eau.
47. L'Iman, ou premier Sheikh, qui est le Chapelain de la Caravane lequel offre les sacrifices sur le Mont Ararat: son habit de cérémonie est blanc, il porte de la main droite une bannière verte, avec laquelle il donne la bénédiction au peuple en la hauffant & baissant.
48. Onze Chameaux sans charge.
49. Trois montés par des Pélerins,
50. Deux autres avec de la Musique.
51. Deux montés des Sheiks qui menent l'avant-garde.
52. Vingt sans charge.
53. Vingt avec de l'eau, & un avec des tambours.
54. Dix sans charge.
55. Cinq avec de l'eau.
56. La Bannière des Spahis, nommée Cherite.
57. Trente Spahis.
58. Vingt Iskiars du même corps, devant chacun desquels on porte une pique.
59. Le Sardar des Sheiks & son Lieutenant.
60. Quelques-uns de ses chevaux de main.
61. Deux Seraches, qui servent sous lui.
62. Douze Esclaves à cheval.
63. Trente Iskiars ou Anciens.
64. Quatre Esclaves revêtus de cottes de mailles faites de fil d'archal.
65. Soixante Hommes du Corps de ceux qu'on appelle *Tuphekies*.
66. Vingt-un Esclaves.
67. Vingt Hommes sur des chameaux.
68. Douze Chameaux pour le Sardar.
69. Deux sans charge.
70. Deux avec des timbales.
71. Sept chargés de bagage.

- est vrai que tous les Auteurs conviennent que le Commerce de ce Royaume en général est fort déchu de ce qu'il étoit sous ses anciens Monarques. Nous avons
- | | |
|---|---|
| 72. Cinquante Hommes du corps des <i>Giumelucs</i> . | 117. Trois Hommes à pied en castans. |
| 73. Leur Sardar. | 118. Trois Janissaires. |
| 74. Vingt Soldats avec dix Esclaves portant des arcs & des fleches. | 119. Leur Sardar. |
| 75. Treize Chameaux montés par des hommes. | 120. Son Lieutenant. |
| 76. Deux avec des Timbaliers. | 121. Deux Janissaires. |
| 77. Quatre autres chargés. | 122. Deux Chameaux sellés. |
| 78. Deux Officiers appelés <i>Oda Bachis</i> . | 123. Trente-quatre Hommes sur des chameaux. |
| 79. Deux Chevaux de main. | 124. Huit Chameaux chargés. |
| 80. Deux Sabaderiks en castan. | 125. Un autre Corps de Janissaires. |
| 81. Sept Chameaux chargés. | 126. Un Porte-Enseigne. |
| 82. Deux Chevaux de main. | 127. Un autre couvert d'une peau de léopard. |
| 83. Deux <i>Oda Bachis</i> . | 128. Vingt-un Chiaoux. |
| 84. Un Chameau. | 129. Les Agas des sept Corps de Milice, avec des chaînes d'argent aux brides de leurs chevaux, qui descendent jusqu'à la poitrine. |
| 85. Trente-quatre Chiaoux ou Messagers du Divan. | 130. Douze Beys, ayant chacun devant eux deux Satirs en bleu. |
| 86. Autres Officiers du Divan. | 131. Le Dragonian Aga. |
| 87. Les Officiers de l'Emir Hadge, dans l'ordre suivant. | 132. Le <i>Seria Bachi</i> des Muëts. |
| 88. Un Chiaoux habillé de noir. | 133. Ses Gardes. |
| 89. Trois Etendards. | 134. Le <i>Chooster Caja</i> . |
| 90. Cinq Chameaux sellés. | 135. Les Gardes Chiaoux. |
| 91. Huit Chevaux de main. | 136. Tous les Domestiques de l'Emir Hadge. |
| 92. Deux Seraches. | 137. Huit Janissaires en habit de cérémonie. |
| 93. Deux Janissaires. | 138. Quatre Officiers du <i>Bacha</i> . |
| 94. Deux <i>Kajas</i> de l'Emir Hadge. | 139. Quatre Janissaires. |
| 95. Son <i>Hafnadar</i> ou Trésorier. | 140. Un Etendard. |
| 96. Vingt-six Chameaux sellés. | 141. Deux autres Etendards. |
| 97. Cinq Chevaux de main. | 142. Quatre <i>Sheiks Arabes</i> . |
| 98. Un Chameau sellé. | 143. Deux <i>Sheiks</i> faisant les foux, tête nue & en chemise. |
| 99. Vingt-huit hommes montés sur des Chameaux, dont deux jouent sur des instrumens. | 144. L'Emir Hadge richement habillé & monté. |
| 100. Cinq Chameaux chargés. | 145. Environ quarante Soldats. |
| 101. Le Corps des <i>Afabs</i> . | 146. Deux Janissaires. |
| 102. Leurs deux <i>Sabadericks</i> . | 147. Le <i>Kaja</i> du Divan. |
| 103. Des <i>Oda Bachis</i> . | 148. Soixante Esclaves armés d'arcs & de fleches. |
| 104. L'Etendard des <i>Afabs</i> . | 149. Deux Imams. |
| 105. Trois en castans à pied. | 150. Quatre Chevaux de main. |
| 106. Trois autres en habit de cérémonie. | 151. Trois Etendards. |
| 107. Le Sardar & son Lieutenant. | 152. Une Bande de Musiciens. |
| 108. Des Chameaux sellés. | 153. Quatre Chameaux de main. |
| 109. Des Hommes sur des Chameaux chargés. | 154. Vingt-six chargés. |
| 110. des Joueurs d'instrumens. | 155. Deux Hommes sur des chameaux. |
| 111. Un autre Corps d' <i>Afabs</i> . | 156. Les <i>Sheiks</i> des Mosquées, suivis des Confraires d'Artisans avec leurs bannières, dont quelques-uns dansent; les Pêcheurs |
| 112. Un Corps de Janissaires. | |
| 113. Deux <i>Sabadericks</i> des Janissaires. | |
| 114. Deux Janissaires. | |
| 115. Deux Seraches. | |
| 116. Un Etendard. | |

SECTION.

I.

Observations sur l'état présent de l'Égypte.

avons déjà parlé de quelques-unes de ses Manufactures, qu'on transporte dans tout le Levant, outre une grande quantité de ses productions qui passent en Europe, telles sont la filasse ou crue, ou peignée, ou filée, du cotton filé, des toiles peintes de toutes couleurs, de la cire jaune, du safran, du fené, de la casse & du sel armoniac. A quoi l'on peut ajouter quantité de plumes travaillées de différentes manieres, une prodigieuse quantité de Caffé de Mocha & d'autres marchandises & de drogues, de soieries, d'épiceries, de toiles, de gommes &c. des Indes, que trente ou quarante Vaisseaux portent tous les ans à Suez, d'où les Marchands les transportent du Caire sur les chameaux, qu'ils renvoyent chargés des marchandises de l'Europe & d'Égypte (a). De Suez il va des Vaisseaux à Gedda, à l'Orient de la Mer Rouge, proche de la Mecque, d'où ils reviennent chargés de caffé, d'encens, & de quelques marchandises des Indes & de Perse, dont les plus précieuses viennent néanmoins au Caire par les Caravanes, comme nous l'avons dit. Ils éprouvent cependant quelquefois un fâcheux contretiens sur cette mer, c'est qu'ils faut qu'ils partent de Gedda cinquante jours avant la mi-Mai, parceque le vent du Midi regne ordinairement alors; car s'ils partent trop tard ils sont obligés d'attendre à une autre année, ou quand ce vent leur manque ils sont souvent contraints de demeurer un an dans quelque méchant havre (b).

Outre les Vaisseaux dont nous avons parlé, il y en a d'autres qui apportent du Caffé de Fezeka dans l'Arabie Heureuse, parmi lesquels il y en a cinq ou six qui appartiennent aux François & aux Anglois, & qui sont toujours occupés à ce Commerce. Cinq des Vaisseaux qui viennent à Suez appartiennent au Grand-Seigneur, & le reste à des Marchands particuliers. Chaque sac de caffé pèse trois à quatre-cens livres, & paye trente Médins (*), quand

(a) Maillet, Norden &c. (b) Pocock L. III. C. I.

cheurs portent des poissons entortillés autour de leurs lignes, semblables à des serpens, qui sont apparemment des anguilles.

157. Quatre Chiaoux du Divan.

158. Seize Janissaires en habit de cérémonie.

159. Le Sheik nommé *Cassani*.

(*) Un Médin est une petite piece environ de la grandeur d'une piece de trois sols, & de la valeur de trois ou quatre Farthings, desorte que trente Médins font un peu moins de deux shelings, M. Norden appelle le Médin une monnoye d'argent; mais, à en juger par sa valeur & sa grandeur, elle n'est, comme le dit le Docteur Pocock, selon les apparences, que de fer ou de cuivre argenté (1). Quoi qu'il en soit, c'est par le Médin qu'ils reglent le prix des autres monnoyes.

C'est ainsi que leur *Fendoocli*, qui est leur plus grande piece d'or, est évalué à cent-quarante-six Médins, & leur *Genzerli* & *Mahhub*, deux monnoyes d'or plus petites, valent chacune cent-dix Médins. Ils se servent aussi dans le Commerce d'une piastre imaginaire, estimée soixante Médins, s'il ne s'est pas glissé quelque faute dans les figures de l'Édition Française, *Vansleb* évaluant la piastre à trente, & M. *Savary* à trente-trois Médins (2).

Pour

(1) Voy. en Égypte, Vol. I. p. 66. Edit. Angl. (2) Dictionn. de Commerce. in-8vo. Pocock L. III. C. 1.

quand il vient de Fezeka. Remarquons ici en passant, que bien-que la sortie du riz & du café soit défendue dans les Etats du Grand-Seigneur, on élude la défense par des présens, desorte qu'on en transporte beaucoup en Europe, nonobstant la rigueur de la Loi. C'est ce qui est d'autant plus remarquable à l'égard du café, qu'il n'en est pas comme du riz, que l'Egypte produit en abondance, au-lieu qu'on apporte le café de l'Yemen & d'autres lieux de l'Arabie & de l'Afrique. On a tenté souvent d'en faire venir en Egypte, mais sans succès, le climat & le terroir n'y étant pas propres, tandis qu'il croît à merveille dans la Haute Ethiopie, d'où l'on prétend qu'il a été originairement transporté en Arabie. Ce qui mérite d'être observé, c'est que les Abissins & les Arabes ne font pas leur infusion des feves grillées, mais des gouffes qui les renferment, & ils prétendent que cette infusion est plus spiritueuse & plus agréable que celle des feves (*).

Les principales marchandises qu'on porte en Egypte sont des draps d'Angleterre, de France & de Venise, des soies de Livourne & de Venise, quelques drogues & des teintures, de l'étain d'Angleterre, du plomb & des blocs de marbre d'Italie, quantité de merceries de France, de Venise & de Constantinople; il vient aussi de cette dernière ville des fourrures, toutes sortes de vaisseaux de cuivre, & de la vaisselle étamée, dont on se sert beaucoup. Tout le fer vient de Thessalonique sur des Vaisseaux Turcs, pour empêcher qu'on ne le transporte hors de l'Empire, ce qui est aussi défendu. On porte encore en Egypte beaucoup de manufactures de laine, de Barbarie, des tapis de l'Asie Mineure, & de la Mecque de grandes parties de corail & d'ambre, pour en faire toutes sortes d'ornemens & de baguettes. Il se fait de plus un grand Commerce entre la Haute & la Basse Egypte, qui se fournissent réciproquement ce qui leur manque. Mais tout cela pris ensemble est encore fort au-dessous du Commerce qui se faisoit avant la découverte de la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance; car en ce tems-là on débarquoit toutes les marchandises des Indes & de Perse à
Cos-

Pour ce qui est des monnoyes d'or & d'argent de l'Europe qui ont cours en Egypte, leur valeur hausse & baisse suivant qu'elles ont perdu plus ou moins de leur poids, ou selon le change. Ce qu'il y a de fâcheux pour le Commerce de ce Pays, c'est que les Juifs obtiennent ordinairement le privilege de frapper la monnoye, & qu'ils jouissent de celui du change; & à l'un & à l'autre égard ce sont de grands fripons. Ce qu'ils font de pis encore à l'égard des plus précieuses drogues & gommes d'Arabie, sur-tout celles qui servent en Médecine, c'est qu'ils falsifient & contrefont toutes celles qui passent par leurs mains, entre autres le Séné, dont le Bacha leur accorde le monopole. Il le donne ordinairement à un seul Marchand, qui est obligé d'acheter tout celui qui vient au Caire, n'étant permis qu'à lui seul d'en acheter, après quoi il n'y a qu'un seul Marchand Anglois qui puisse l'acheter de lui, desorte que cela en a fait considérablement hausser le prix au-dessus de cent Médins ou d'environ douze shelings qu'on donnoit de la charge d'un Chameau (1).

(*) Notre Auteur ajoute que les Arabes appellent la feve *Pian*, & quand elle est grillée, moulue ou en infusion, ils la nomment *Cahone*, ou, comme dit D'Herbelot, *Cahvab*, qui signifie toutes sortes de boissons, & en particulier celle dont il s'agit ici, comme la plus en vogue & la plus estimée parmi eux (2). C'est de-là qu'est venu le nom de Café en Europe, qu'on donne indifféremment à l'infusion, à la feve & à la plante.

(1) *Peacock L. II. C. 5.*(2) *Maillet, D'Herbelot au mot Cahvab.*

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Coffir, Port de la Mer Rouge, de-là on les transportoit par terre en quatre jours à Kept ou Coptas, d'où on les voituloit à Alexandrie, & les Vénitiens & Florentins les prenoient là pour les répandre dans toute l'Europe. D'ailleurs le Commerce intérieur, soit par les Caravanes, soit par le Nil, est fort troublé par les Arabes Bedouins, sur-tout par ceux qui habitent les montagnes qui sont à l'opposite d'El Guzoo : ce sont les plus redoutables voleurs qu'il y ait, qui pillent tout ce qu'ils rencontrent sur terre ou sur l'eau ; & bien-qu'ils ne soient pas nombreux, & que le Bey de Girge soit toujours à leurs trouffes, ils sont néanmoins encore trop forts pour qu'on puisse les déloger des rochers qu'ils habitent, & d'où ils incommodent la navigation du Nil, tandis que d'autres de leur ordre en font autant aux Caravanes sur terre.

Malgré tous ces inconvéniens & la perte d'une branche aussi considérable que celle dont on a parlé, l'Égypte ne laisse pas d'avoir conservé encore une part au Commerce des Indes. Car si les Européens ont trouvé une voye plus courte & plus commode pour se pourvoir des marchandises de ce Pays-là, toute la Turquie & la Barbarie vont se fournir en Égypte, par la navigation des Vaisseaux Turcs de Surate à Mocha, d'étoffes de mouffelines, & d'autres toiles des Indes (a).

Commerce de l'Asie.

Le Commerce d'Égypte est encore plus considérable du côté de l'Asie, d'où il arrive continuellement des Caravanes chargées de richesses, qui sont ensuite conduites au Caire par ce bras du Nil qui va se jeter dans la Méditerranée proche de Damiette ; comme ce Commerce consiste à apporter les denrées & les marchandises de l'Arabie, de la Syrie & de la Palestine, & à en tirer d'autres d'Égypte, il ne peut qu'être grand & avantageux (b).

Commerce de l'Europe.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit de celui qui se fait à Rosette par l'autre bras du Nil, c'est par-là que viennent toutes les marchandises de l'Europe. Il s'y fait un Commerce très-considérable de Constantinople & de Satalie dans l'Anatolie, en Esclaves blancs qu'on amène de ces deux villes, & en noirs au contraire qu'on y envoie. Tout ce qu'il y a d'Eunuques dans le Serrail du Grand-Seigneur & dans ceux des particuliers, tous les autres noirs, hommes & femmes que l'on voit dans le reste de la Turquie, y sont la plupart transportés d'Égypte. Les uns & les autres sont fort chers, mais sur-tout les Esclaves blancs, lorsqu'ils sont bien faits. Les moindres y valent deux-cens écus, & l'on a vu de jeunes filles se vendre deux & trois-mille écus (c).

Commerce de l'intérieur de l'Afrique.

Nous avons parlé plus haut & dans le Chapitre précédent de diverses Caravanes qui viennent par de vastes Déserts en Égypte, de Fez, de Maroc, d'Alger, de Tripoli, en sorte qu'on y voit un abord continuél de marchandises qui y arrivent de tout l'Univers, & le Caire est rempli de Marchands de toutes sortes de figures & de couleurs, dont quelques-uns sont sept ou huit mois en chemin. Il y en a sur-tout de deux espèces, qui ont quelque chose de particulier dans leur maniere de négocier & dans leur façon de faire.

Les

(a) *Norlen*, l. c. *Maillet* Lett. 13. *Pocock* L. IV. C. 3. *Vanfeb.*

(b) *Maillet*, *Pocock* &c.

(c) *Maillet* l. c.

Les premiers, qu'on nomme *Crogs* (*), apportent de la poudre d'or, qu'ils troquent pour de l'argent, avec lequel ils achètent du cuivre & de la cou-

SECTION
I.
Observations sur
l'état présent de
l'Égypte.

tellerie; c'est-là ce qu'ils remportent chez eux, avec une certaine espece de coquilles qui servent de monnoye courante dans leur Pays (a).
La seconde espece de Marchands dont l'Auteur ne marque ni le nom, ni le Pays, ni les marchandises qu'ils apportent, est au moins aussi singuliere dans leur maniere de négocier; en vain leur donneroit-on de leurs marchandises le double de la valeur, si on ne joint aux offres qu'on leur fait de bons coups de nerf de bœuf; après ce préliminaire, ils sont les plus contents du monde & les plus accommodans. Notre Auteur ajoute, que lorsqu'il a été par hazard témoin de ces sortes de cérémonies, il n'a pu s'empêcher de se souvenir des femmes Moscovites, qui mesurent l'amitié de leurs maris au nombre de coups qu'elles en reçoivent (b).

L'Égypte fait encore un grand Commerce par le Nil avec le riche Empire d'Éthiopie & avec d'autres Pays de l'intérieur de l'Afrique; il consiste en poudre d'or, dents d'éléphants, ébene & autres marchandises dont nous avons parlé, & dont nous aurons occasion de parler dans l'Histoire d'Abissinie. Quoique les Ethiopiens commercerent loin de leur Pays, ils vendent leurs marchandises aux Marchands de Nubie, que l'on nomme Barbares; ceux-ci les transportent en Égypte par des Caravanes, qui sont composées principalement de Marchands, ainsi qu'ils se nomment; mais si délabrés, que la plupart en arrivant au Caire sont tous en guenilles & presque nuds, & si défigurés par les chaleurs & par les fatigues de la pénible & dangereuse route qu'ils ont à faire, où ils manquent de toute sorte de commodités, qu'on les prendroit plutôt pour une troupe de pauvres misérables Esclaves exténués de faim, que pour des Marchands qui font un si riche & si considérable Commerce. Il n'y a point d'année qu'il ne vienne de Nubie au Caire une ou deux Caravanes richement chargées, non seulement de poudre d'or, de musc, d'ambre & de quantité de gommés précieuses, mais aussi de deux ou trois-mille Esclaves noirs, qui se vendent l'un portant l'autre quatrevingt ou cent écus (c). On distribue ces Esclaves, de-même que les blancs qu'on amene de Turquie, dans plusieurs grandes maisons, qui appartiennent au Bazar, & que l'on appelle *Oçtielli*; les noirs sont d'un côté & les blancs de l'autre, & c'est-là qu'on les expose en vente. Il y a plusieurs autres Bazars au Caire, dont les deux principaux, après celui des

Commerce
du Caire.

Es-

(a) Maillet.
(b) Le même.

(c) La Croix Afriq. L. I. Ch. V. Sect. 5.
Maillet &c.

(*) Il habitent, dit-on, proche de l'Isle des Phaisans, sur les bords de la Mer Océane. L'air au Caire leur paroît d'une puanteur si insupportable, qu'on les voit courir au travers des rues de cette ville, se bouchant le nez de toute leur force, comme s'ils étoient au milieu de la peste. Notre Auteur attribue cette mauvaise odeur à la mauvaise huile avec laquelle on fait la cuisine sur les boutiques. Cela peut y contribuer, mais si l'on se rappelle ce que nous avons dit de la mal-propreté des rues étroites du Caire, des eaux croupissantes, des canaux desséchés, & des vapeurs desagréables & malsaines, il ne faudra pas chercher d'autre raison du procédé des *Crogs*, qui vivent apparemment dans un air plus pur & dans un climat plus tempéré (1).

(1) Maillet Lett. 13,

SECTION
1.
Observations sur l'état présent de l'Égypte.

Eslaves, font le *Camilli*, ou Marché des Merciers, & le *Sahamin*, qui est celui des Droguistes; c'est-là qu'on vend de grandes quantités d'ambre jaune en de grands sacs ou dans des boîtes, en morceaux de la grosseur du poing, plus ou moins. On en fait ensuite toutes sortes de petites galanteries, surtout des Chapelets, dont les Turcs se servent pour compter leurs Prières. Entre autres drogues qu'on trouve dans ce Bazar, & dont l'énumération seroit trop longue, il y a la fameuse poudre ou terre qu'on appelle *Hannah* ou *Al-Hanna*, qui est fort à la mode & très-estimée dans ces Pays-là, parceque les hommes & les femmes s'en servent pour se peindre les mains & les pieds: on dit que cet article seul rapporte dix-huit-mille ducats de revenu (a).

La Sortie des chevaux dé-sendue.

Il y a plusieurs Marchés pour les bestiaux & en particulier pour les chevaux (*), & l'on pourroit faire un grand Commerce de ceux-ci, si l'on pouvoit engager les Égyptiens à en laisser sortir des Etats du Grand-Seigneur; mais les Européens l'ont souvent tenté inutilement, ni les Marchands ni même les Consuls n'ont pu obtenir la permission d'en faire sortir un seul; le Bacha lui-même craindroit d'en accorder la permission, quand on le gagneroit, de peur que cela ne causât un soulèvement parmi le peuple. Les Égyptiens sont si attachés à leurs anciennes coutumes, que l'on a eu bien de la peine à les engager à permettre qu'on transportât aucune de leurs marchandises en Europe, jusques-là qu'on dit que les habitans d'Alexandrie se soulèverent lorsqu'on embarqua la première balle de Caffé pour Marseille (b), mais depuis ce tems-là on les a apprivoisés à force de présens jusqu'au point qu'ils ferment les yeux à la prodigieuse quantité que l'on en exporte, malgré les sévères défenses de la Porte. Mais les Européens n'ont pas tenté la même chose par rapport aux chevaux, on ne permet même à aucun Chrétien, excepté aux Consuls, d'aller à cheval ni au Caire, ni dans aucune des grandes villes de l'Empire Othoman (c).

Nous

(a) *Maillet Lett. 13.* (b) *Pocock L. I. C. 2.* (c) *Idem ibid.*

(*) On convient généralement que les chevaux d'Égypte sont beaux & beaucoup plus gras que ceux de Barbarie, desorte qu'ils seroient certainement plus estimés en Europe. Il y en a de deux sortes. Les uns sont Arabes, les autres sont des chevaux du Pays; les uns & les autres sont beaux, & il y en a de différentes couleurs; mais les premiers ont plus de vitesse & de feu, ceux d'Égypte sont plus pour la parade que pour l'usage, & la plupart sont brûlés ou estropiés, parceque les Turcs les montent trop tôt, & les poussent avec trop de violence, selon leur coutume; souvent aussi ils les défigurent à dessein quand ils sont beaux, pour que les grands Officiers n'en aient pas envie. Ceux qui échappent à ces mauvais traitemens se vendent fort cher à Constantinople, où l'on en transporte beaucoup par commission, ou pour faire présent, les Bachas & les autres Officiers en envoyant à leurs patrons à la Cour. Si les Européens pouvoient en acheter avant qu'ils fussent en état d'être montés, & les élever mieux pour les transporter, il y a de l'apparence qu'ils multiplieroient davantage, qu'ils seroient meilleurs, & formeroient une branche de Commerce avantageuse; mais c'est ce qu'on n'a point obtenu jusqu'à-présent, & ce qu'on n'obtiendra vraisemblablement point de la Porte, & sans un Catecherif exprès, il seroit non seulement inutile, mais dangereux de l'entreprendre (1) par les raisons spécifiées dans le texte.

(1) *Maillet, Pocock &c,*

SECTION

1.

*Observations sur l'état présent de l'Égypte.**Le Commerce de la Mer Rouge pourroit être rendu plus avantageux.**Des Caravanes.*

Nous avons déjà touché quelque chose du Commerce que les Egyptiens & les Turcs font par la Mer Rouge avec une petite Flotte de trente ou quarante Vaisseaux qui appartiennent la plupart au Grand-Seigneur, & des hazards auxquels ils sont exposés; on pourroit non seulement parer à ces inconvéniens, mais rendre ce Commerce beaucoup plus avantageux, si on le dirigeoit bien: il faudroit que ces Vaisseaux fussent mieux équipés & armés, & plus forts d'équipage, & que l'on entretint quelques Vaisseaux de guerre pour couvrir la navigation de Perse & des Indes au Caire; par ce moyen cette Capitale deviendroit l'entrepôt & le magasin des plus précieuses marchandises de ces Pays, & de-là elles pourroient se transporter en Europe plus aisément & à meilleur marché. C'est donc un bonheur pour les Puissances Maritimes de l'Europe, que la Porte soit si aveugle ou si négligente sur un article si important; car si elle y donnoit toute l'attention & le soin qu'il mérite, elle ruineroit en peu de tems leur Commerce aux Indes Orientales, dèsorte qu'elles doivent souhaiter que les Turcs n'ouvrent jamais les yeux sur ce sujet (a).

Nous terminerons cette longue mais curieuse & importante Section, en faisant connoître succinctement ces utiles Caravanes, qui, malgré ce que le déclin du Commerce des Indes a fait souffrir à celui d'Égypte, contribuent encore néanmoins tant à le soutenir. Mais comme nous avons en quelque maniere fait la description des Caravanes marchandes dans un des Chapitres précédens, & de celle des Pèlerins de la Mecque dans celui-ci, nous nous bornerons par rapport à ce qui nous reste à dire de celles d'Égypte à quelques particularités peu connues, qui concernent la maniere dont on les conduit en allant & en venant, & celle dont on élève les chameaux, dont on se sert principalement, pour les mettre en état de soutenir de longues & pénibles traités par des Déserts sablonneux & arides, avec peu ou point de nourriture & d'eau durant plusieurs jours & des semaines consécutives.

Il n'est pas besoin d'observer que le desir du gain, les difficultés, les routes, les dangers que l'on court de la part des Arabes Bédouins, des Bêtes sauvages, & par d'autres accidens, dans ces longs voyages; ont donné naissance à ces Caravanes. Ce ne sont autre chose que des associations de plusieurs personnes, Marchands ou Voyageurs, qui voulant tous arriver au même terme, se réunissent pour faire ensemble la même route. L'antiquité de ces associations, qui remonte jusqu'au tems des Patriarches (b), en prouve l'utilité & la nécessité dans ces Pays brûlans & arides, & il est certain que sans cela il seroit impossible de faire des Commerces si éloignés & si difficiles. Mais quand une fois un certain nombre de Marchands sont associés dans ce dessein, qu'ils ont fixé le lieu du rendez-vous, le tems du départ, & qu'ils ont pris toutes les précautions nécessaires pour la commodité & la sûreté de la Caravane, comme aussi pour faire toute la diligence possible, l'expérience fait voir ce qu'elles peuvent exécuter, nonobstant les Déserts immenses qu'il faut traverser, les obstacles & les dangers que l'on a à surmonter, de quelle étendue & de quelle richesse est le Commerce qu'elles

peu-

(a) Le même. (b) Gen. XXXVII. 25.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Égypte.

peuvent entretenir, & les grands avantages qu'elles procurent par les liaisons qu'elles établissent entre les Pays les plus éloignés.

Nous avons déjà parlé des marchandises que les Caravanes d'Afrique apportent en Égypte, dont quelques-unes, comme les dents d'éléphants, l'ébène & d'autres fortes de bois, quelque peffans qu'ils foient, de-même que l'eau & les provisions & jufqu'au bois dont on a befoin pour la cuisine, font autant partie de leur charge, que la poudre d'or, les gommés & autres marchandises précieuses. La Providence a eu foin de fournir à ces Pays une grande quantité de chameaux, qui font faits entierement pour porter de pareils fardeaux, & pour foutenir les fatigues de cette pénible façon de voyager, & qui d'ailleurs font fi dociles & fi patients, qu'en prenant quelque foin pour les y former, on les accoutume à porter les plus pesantes charges à travers des Déserts fablonneux & incultes, des chaînes de montagnes escarpées, exposés aux ardeurs d'un Soleil brûlant, fans avoir la nourriture & l'eau, & quelquefois le repos (*), fans lesquels les chevaux, les mulets & les autres bêtes de charge périroient en moins du quart du tems, que les chameaux ne laissent pas de marcher.

Maniere d'accoutumer les Chameaux à la fatigue.

La maniere dont on s'y prend pour les accoutumer à cette fatigue est singuliere; d'abord qu'ils font nés, on les empêche de tetter un demi jour, ensuite un jour, & ainsi successivement jufqu'à cinq ou six jours; ils les accoutument aussi à se coucher sur le ventre pour recevoir leur charge & pour être déchargés. Quand ils font en état de servir, on les prépare à la sobriété par une abstinence depuis un jour jufqu'à sept, après quoi ils peuvent entreprendre le voyage. Ils marchent lentement, & ne font gueres que vingt milles par jour, mais cette lenteur est compensée par le poids qu'ils portent, la petitesse de la pitance qu'il leur faut, aussi bien que par la peine qu'ils épargnent à leurs Conducteurs de les décharger & de les recharger, étant faits ordinairement à se reposer avec leur charge sur le dos. Nous avons parlé plus haut du triste état dans lequel se trouvent ceux qui reviennent avec la Caravane de la Mecque, après un voyage de cent jours; cependant ils font communément mieux pendant leur voyage que ceux dont nous parlons ici; comme le voyage qu'ils ont à faire est bien plus long & plus pénible, il est aisé de comprendre qu'à leur retour ils ne font pas en meilleur état, & n'ont pas un fort plus heureux, c'est-à-dire qu'on les envoie mourir de faim dans quelqu'un des Déserts voisins. Telle est l'ingratitude

(*) Nous ajoutons ce dernier trait, parcequ'il arrive souvent que ces pauvres misérables animaux deviennent si foibles, & que leurs membres s'engourdissent tellement par les mauvais traitemens, par l'excès de leur fardeau, par la fatigue, par quelque blessure à leurs jambes & par d'autres accidens pareils, que si on leur permettoit de se coucher pour se reposer, ils deviendroient si roides qu'ils ne pourroient se lever & continuer leur voyage; c'est par cette raison qu'on est obligé de les tenir en mouvement & de les faire promener autour du camp avec leur charge sur le dos, qui n'est ordinairement gueres moins que du poids de cinq-cens livres, jufqu'à ce que la Caravane se remette en marche; & ils font forcés de suivre dans ce triste état, tant qu'épuisés enfin, comme cela arrive souvent, ils succombent; alors on leur ôte leur charge, que l'on distribue entre quelques-uns de leurs compagnons, qu'ils puissent la porter ou non, & ils laissent expirer les autres au milieu des sables brûlans, ou dévorer par les oiseaux de proye & les bêtes sauvages (1).

(1) Maillet, Granger, Pocock &c.

de dénaturée de ceux qu'ils font subsister & qu'ils enrichissent par leur travail. SECTION I.

Pour ne pas nous arrêter trop longtems sur ce sujet, & pour donner néanmoins au Lecteur une idée des fatigues, des dangers & des grandes dépenses de ces Caravanes, nous finirons cet article par une courte notice de celle qui vient de Nubie au Caire, dont nous avons déjà touché un mot, à l'occasion du méchant équipage de ceux qui la composent, & des richesses qu'elle apporte, qui consistent dans les marchandises les plus précieuses de l'Ethiopie & des autres Pays de l'Afrique. Le Commerce que fait cette Caravane, qui ne manque gueres de venir deux fois par an au Caire, se faisoit autrefois avec beaucoup de difficulté & de danger: alors depuis Dongola jusqu'au Caire on descendoit & l'on remontoit le Nil en bateau, ou avec des radeaux, malgré les cataractes affreuses que ce Fleuve forme dans son cours. Pour y réussir on avançaient les bateaux le plus proche des cataractes qu'il étoit possible. Là on les déchargeoit de toutes les marchandises, & plusieurs hommes prenoient sur leurs épaules ces bateaux, qu'on faisoit exprès fort petits & fort légers, les transportoient de la sorte jusqu'au-dessus de la cataracte, tandis que d'autres se chargeoient des marchandises qu'ils rendoient au même endroit; on passoit ainsi de cataracte en cataracte, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à les franchir toutes. On conçoit sans peine, qu'outre les longueurs & les fatigues inséparables de cette route, elle emportoit nécessairement une dépense très-considérable.

Aujourd'hui on a trouvé un chemin beaucoup plus court, en transportant par terre sur des chameaux les marchandises d'un Pays à l'autre. La Caravane de Nubie vient deux fois par an au Caire, comme on l'a dit, & part de Gary, lieu situé sur la rive gauche du Nil, à trois ou quatre journées en-deçà de Gondola, où les Marchands de Sannar, Capitale du Fungi (*), ceux de Gondar, Capitale de l'Ethiopie, & plusieurs autres de divers endroits de l'Afrique s'assemblent dans un certain tems avec leurs marchandises, & forment ce qu'on appelle la Caravane de Nubie. A leur départ, la Caravane quittant les bords du Nil, & s'enfonçant dans les Déserts de la Libie, qu'elle traverse, arrive en treize journées de marche à une vallée d'environ trente lieues d'étendue. Cette vallée, qui va presque du Nord au Sud, est couverte de palmiers & très-bien cultivée, parcequ'on y trouve de bon-
ne

(*) C'est M. *Ludolf* qui leur donne ce dernier nom & celui de Sennar, & il regarde ce Pays comme faisant partie de l'ancienne Nubie (1). M. *De Lisse* n'est pas tout-à-fait d'accord avec lui, & dit que les Fonges relèvent des Rois de Sennar ou de Nubie (2). Les Ecrivains Portugais au contraire disent qu'ils confinent à l'Abissinie au Nord, & qu'ils en font tributaires (3), ce qu'ils ont pris dans quelques anciennes Cartes faites au hazard, ou dans des Mémoires fabuleux, qui font sortir le Nil des Lacs Zaïre, Zembra & Zassan, à cinq ou dix degrés au-delà de la Ligne, & qui portent l'Empire d'Abissinie jusqu'aux montagnes de la Lune, placent les Fonges & leur Capitale portant le même nom, à l'occident du Lac Zassan. Mais on fait aujourd'hui certainement que l'Empire Abyssin ne s'étend que jusqu'à six degrés en-deçà de la Ligne; & quelques Géographes modernes, plus exacts, ont placé la ville de Fungi sur la côte de Zanguebar. On trouvoit encore une autre ville de ce nom dans le Royaume d'Amhara, mais sans fondement (4).

(1) Hist. Ethiop. L. I. C. 2. n. 7.

(2) Voy. sa Carte de Nubie & d'Abissinie.

(3) Voy. son Atlas.

(4) La *Mariniere* au mot Fungi.

SECTION

I.

Observations sur l'état présent de l'Europe.

ne eau, en creusant seulement un pied dans la terre. C'est une espèce de prodige que de rencontrer cette langue de terrain fertile au milieu des sables & des déserts arides qui l'entourent. Après quelques jours de repos dans cet agréable séjour, la Caravane passe un jour entier entre des montagnes escarpées, de-là elle arrive à une gorge de montagnes, par où traversant cette chaîne, qui regne le long du Nil du côté de la Libie, elle se rend enfin à Manfelout, ville de la haute Egypte, où les droits du Prince se payent en Esclaves noirs, & où la Caravane rejoint le Nil pour la première fois depuis son départ de Gary. Elle s'embarque sur ce Fleuve & le descend jusqu'au Caire; à son retour elle le remonte jusqu'au même endroit, & elle suit après cela la même route qu'elle a tenue en venant. Elle est obligée de marcher sept jours entiers dans des Déserts si arides, qu'il n'est pas possible d'y trouver seulement une goutte d'eau; il faut nécessairement que les chameaux passent tout ce tems sans boire, ou qu'ils se contentent de bien peu, & les hommes sont réduits à boire celle qu'ils ont prise avec eux, qui est devenue fort mauvaise & désagréable.

Ce n'est pas néanmoins le plus grand inconvénient auquel ils sont exposés pendant ces treize jours de marche à travers ces plaines immenses de sable, il en est un bien plus terrible & plus dangereux, c'est la difficulté de bien diriger leur marche dans ces lieux, où il n'est pas possible de remarquer aucune trace de chemin; si leurs Conducteurs viennent à s'égarer dans ces routes inconnues, il est impossible que la provision d'eau nécessaire pour se conduire en droiture au terme où ils doivent en trouver de nouvelle, fuisse pour ce retardement. On leur a souvent conseillé de se servir de la Bouffole pour ne pas s'égarer, mais ils n'ont jamais voulu y entendre, quoiqu'on leur dît que d'autres Caravanes d'Afrique s'en servent avec fruit (a). Ces Nubiens sont ou trop stupides ou trop entêtés pour changer leur ancienne coutume, & ils aiment mieux courir risque de périr dans ces affreux Déserts, ou d'être engloutis par ces tourbillons de sable dont nous avons parlé, que de devoir leur salut au conseil d'un Européen. D'ailleurs ils sont tous ou Mahométans ou Idolâtres, & les premiers sont fort attachés à la doctrine de la Prédestination, & les autres ont beaucoup plus de foi à leurs idoles, à leurs charmes & autres préservatifs superstitieux, qu'à aucune précaution humaine quelque sage & fondée sur l'expérience qu'elle soit. C'est ce dont nous allons donner un exemple frappant, qui n'est pas étranger à notre sujet, puisqu'il s'agit de leur Commerce en Egypte, & c'est par là que nous finirons cette Section.

Outre les riches marchandises que la Caravane apporte au Caire, les Nubiens sont aussi commerce d'un bois qu'ils viennent vendre en Egypte, & qui y est fort cher, & de pots de terre qui se fabriquent dans leur Pays. Ils se hazardent de les amener au Caire sur des radeaux composés du bois en question, le long du Nil dans le tems de l'accroissement, sans redouter ni les rochers ni les cataractes, confiant leur vie & leurs marchandises à la violence de ces chûtes. Le seul danger contre lequel ils se précautionnent, ce sont les attaques des Crocodiles & des Hippopotames, ils veillent la nuit, font

(a) Maillet, Lett. dern.

font du feu & jettent de tems en tems des cris pour éloigner ces animaux. SECTION
 S'il arrive que leur radeau frappe contre quelque rocher, & qu'il se brise I.
 ou se délie, ils s'attachent fortement à quelqu'une des piéces de bois qui le *Observa-*
 composent; à la faveur de ce foible secours ils rassemblent dans des lieux *tions sur*
 où le Nil coule plus tranquillement les débris de leur naufrage. Pour ce *l'état pré-*
 qui est des pots de terre, si dans la route il s'en brise par quelque acci- *sent de*
 dent, la vente de ce qui leur en reste les dédommage de cette perte. Aussi *l'Égypte.*
 tôt qu'ils sont arrivés à la dernière cataracte, ils ferment les yeux & se bou-
 chent les oreilles avec leurs mains, pour n'être point effrayés par la grandeur
 du péril ni étourdis par le bruit que l'eau fait en tombant, & un instant a-
 près ils se trouvent à un quart-d'heure de ce fait (a).

SECTION II.

*Histoire Moderne d'Égypte sous le Gouvernement des Califes Fatimites, de
 Saladin & de ses Successeurs.*

A PRÈS avoir parlé de ce qu'il y a de plus intéressant & de plus curieux SECTION
 dans l'état présent de l'Égypte, il ne nous reste qu'à reprendre l'Histoire II.
 de ce Royaume à l'époque où nous l'avons finie dans l'Histoire Ancienne. *Histoire*
 La fin du regne de l'Empereur *Héraclius*, l'avarice & la mauvaise foi de ce *d'Égypte*
 Prince obligerent les Égyptiens à secouer le joug de l'Empire Romain, *sous les*
 sous lequel ils avoient été depuis qu'*Auguste* avoit réduit leur Pays en Pro- *Califes*
 vince Romaine, pour subir celui des Califes Sarrasins, sous le Califat d'*Omar* *Fatimites*
 ou *Haumar*, & par le Ministère d'*Amrou Ebn Aaz*, son victorieux Général *&c.*
 (b). Depuis ce tems-là l'Égypte demeura soumise à ces Princes, & de- *Histoire*
 vint une Province de cet Empire devenu depuis si vaste: elle fut gouver- *moderne*
 née par des Gouverneurs nommés par les Califes, *Amrou* fut le premier. *de l'É-*
 Bien-que ce Gouvernement parût d'abord dur & désagréable aux Égyptiens, *gypte.*
 le Royaume ne laissa pas de monter en peu de tems à un aussi haut point de
 gloire & de splendeur, qu'il l'avoit été sous les Ptolémées, sur-tout après
 le fameux schisme qui arriva l'an 286 de l'Hégire, & de Jesus-Christ 908,
 entre les Califes de Bagdad & *Abu Mohammed Obeida'llah*, le célèbre Fon-
 dateur de la Dynastie Fatimite en Afrique: ce Prince établit un nouveau
 Califat à Kairwan, & prit le titre de *Mohdi* ou de Directeur des Fidéles,
 qui jusques-là n'avoit été donné qu'aux seuls Califes Abbassides. Cette
 Dynastie subsista 272 années Lunaires tant en Afrique qu'en Égypte, où
 les successeurs transporterent leur siege, sous quatorze Princes ou Califes,
 dans l'ordre suivant.

1. *Abu Mohammed Obeida'llah* ou *Mohdi*. 2. *Al Cajem*. 3. *Al Mansur*. Califes
 4. *Moez Ledini'llah*. 5. *Aziz* ou *Al Aziz*. 6. *Al Hakem*. 7. *Daher*. 8. *Mo-* Fatimites
stanfer. 9. *Mostali*. 10. *Amer* ou *Hamer*. 11. *Haffedh*. 12. *Dhaffer*. 13. *Faez*
 ou *Al Faez*. 14. *Hakhed* ou *Akhed*. Tous ces Princes, depuis le quatrième,
 prirent comme lui le titre de *Ledini'llah*, qui signifie dans la Foi ou dans la

Re-

(a) Maillet Lett. 2.

(b) Hist. Univ. T. XI. p. 425.

SECTION

II.

*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

Religion de Dieu ; mais les Califes Abbassides ne les reconnurent jamais , au contraire ils les traitèrent de Schismatiques, & les nommerent *Obeides* du nom de leur Fondateur, ou *Alides* de celui de leur origine. Ce n'est pas qu'ils convinssent que leur Fondateur descendît d'*Ali* & de *Fatime*, fille de *Mahomet*, au contraire ils contesloient fortement cette origine, mais ils leur donnent le nom d'*Alides* par dérision, parcequ'ils s'attribuoient cette illustre naissance (*). L'Histoire de leurs regnes, que l'on trouve dans le seizieme volume, n'est presque autre chose que celle de leurs guerres & de leur haine les uns contre les autres, & le Calife *Kader* fut si irrité des prétentions des Fatimites, qu'il publia contre eux un Manifeste virulent, dans lequel il les taxoit de fourberie & d'imposture. On peut voir l'extrait que nous avons donné de cette Piece sous le regne de *Kader*.

*Leur Puif-
sance &
leurs Ri-
chesses.*

Quel que pût être l'effet que les Califes de Bagdad se promissent de ces actes d'hostilité, il est évident qu'ils ne servirent qu'à inspirer à ceux d'Egypte un desir plus vif de les surpasser en puissance, en richesses, en magnificence & par leurs conquêtes. Nous avons vu dans un des Chapitres précédens, que ces nouveaux Califes porterent leurs armes victorieuses non seulement fort au-delà de cette partie d'Afrique où ils faisoient leur résidence, mais jusques dans la Sicile même ; nous avons aussi fait la description de la force & des prodigieux ouvrages de la ville de Mohdie ou Mahadie, que leur Fondateur bâtit, & ces preuves, qui ne sont pas les seules, démontrent qu'ils ont été de bonne heure puissans & riches, & c'est ce qu'on peut voir par ce que nous avons dit dans ce Chapitre des trois premiers de ces Califes Africains.

*De leur
Magnifi-
cence.*

Leurs successeurs ne furent ni moins ambitieux, ni moins heureux à étendre les bornes de leur Empire, après qu'ils se furent rendus maîtres de l'Egypte, & qu'ils y eurent transporté leur Cour. C'est ce qui leur donna les moyens de porter la magnificence à un point, que les Auteurs Arabes ne peuvent assez l'exalter (a). Rien ne pouvoit être plus grand & plus superbe que leurs Palais, leur Divan, leur Serrail, leurs Mosquées & leurs autres Edifices publics ; rien de plus magnifique & de plus nombreux que la suite de leurs Ministres ; rien de plus riche & de plus brillant que leurs habits, les ameublemens de leur Palais en ville, leurs tentes & leurs équipages en campagne. On célébroit toujours avec la plus grande pompe tous les avantages qu'ils remportoient, les conquêtes qu'ils faisoient en Syrie, dans la

Pa-

(a) De his vid, *Lebtaric, Abuse la, Ebn Sbonah, Elmacin* &c.

(*) Un de leurs Auteurs (1) dit que le vrai nom d'*Obeida'llah* étoit *Saïl Ben Ahmed*, fils d'*Abdalla Al Kadah*, & que ce surnom de *Kadah*, lui avoit été donné à cause qu'il avoit les yeux fort enfoncés dans la tête. Un autre dit qu'il n'y a que les ignorans qui les appellent Fatimites, & que bien loin de descendre d'*Ali* & de *Fatime*, on avoit de bonnes preuves que le grand-pere d'*Obeida'llah* étoit Mage ou Juif de Religion, & Serurier de son métier à Salamiah en Syrie (2). Cette origine d'*Obeida'llah* est confirmée par *Abu'l Vahab Al Basri* & par *Abubecre Al Balani*. D'autres encore ont réfuté cette descendance d'*Ali*. Les Ecrivains plus modérés, du parti Abbasside font descendre *Obeida'llah* d'*Ismael* fils de *Faafar* de la postérité d'*Ali*, & en conséquence ils appellent les Fatimites, les Ismaélites d'Afrique, pour les distinguer des autres (3).

(1) D'*Herbelot. Bibl. Orient. p. 342.* (2) Le même. (3) Le même.

Palestine, & en d'autres lieux où ils portoient leurs armes victorieuses; & la pompe de ces solemnités étoit toujours accompagnée d'un hommage de reconnoissance envers le Souverain Maître de la victoire, & d'un juste aveu de la vanité de toute la gloire & de toutes les grandeurs du Monde.

SECTION
II.
*Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

Ils avoient coutume, avant que de faire leur entrée dans leur Capitale, de s'arrêter dans une vaste plaine, qui en étoit à une petite distance; tous les Grands du Royaume sortoient à leur rencontre, habillés magnifiquement & dans le plus superbe équipage, suivis d'un nombreux cortège non seulement de leurs parens & de leurs domestiques, mais encore d'une foule de spectateurs richement parés, pour voir cette brillante cavalcade, & pour en augmenter la pompe. Ils alloient joindre ces Princes sous des tentes magnifiques, qu'ils avoient fait dresser pour les recevoir, aussi-bien que pour eux-mêmes & pour leur suite. Le Calife passoit ordinairement trois jours dans ce magnifique camp, où il n'étoit question que de Réjouissances, de Fêtes, de Musique, de Feux d'artifice & de Plaisirs, après quoi il faisoit son entrée dans la Capitale. Rien n'étoit plus brillant que la marche du Prince dans cette occasion; les rues étoient jonchées de fleurs & de couvertes d'étoffes très-riches, sur lesquelles on marchoit, tandis que des fenêtres de la ville, toutes ornées de superbes tapis, mille parfums & une infinité d'eaux odoriférantes, répandues sur cette magnifique cavalcade, embaumoient l'air des environs. Le Calife étoit précédé de ses Gardes & des Officiers de sa Maison, tous habillés & montés superbement, & à ses côtés marchaient à pied cent Pages, tous vêtus d'étoffes d'or ou d'argent. Ce Prince lui-même paroissoit monté sur un des plus beaux chevaux, couvert de housses magnifiques & de harnois d'argent doré, souvent même garnis de pierreries, & il portoit au côté gauche de son turban une aigrette attachée avec quelque pierres précieuses d'un prix inestimable. Le Calife alloit d'abord mettre pied à terre à la principale Mosquée, pour y faire sa prière & rendre grâces à Dieu de son heureux retour. De-là il étoit conduit avec la même cérémonie au lieu où reposoient les corps de ses ancêtres, que *Moez Ledini'llah*, le premier Calife Fatimite d'Égypte, y avoit fait transporter de Kairwan, & où lui-même & ses successeurs étoient aussi inhumés. C'est ainsi qu'au milieu des grandeurs & au sein de la prospérité on faisoit souvenir ces Princes que le Monde est une ombre qui passe. De-là on le conduisoit au Palais, où il n'étoit, de-même que dans la ville, question que de fêtes & de réjouissances. Cette légère ébauche de leur magnificence en public, fait voir qu'ils ne se rendoient pas invisibles à leurs Sujets, comme les Rois de Perse, & les autres Princes de l'Orient, mais qu'ils faisoient avec plaisir les occasions de se montrer dans tout l'éclat de leur grandeur Royale.

On voyoit briller la même magnificence dans tous les appartemens du Château, par la richesse des ameublemens, & par la multitude d'Officiers superbement habillés. La Salle où s'assembloit le Divan, celles des Cours de Justice, où les Califes présidoient souvent, & celles où ils donnoient audience aux Ambassadeurs, étoient sur-tout d'un grand goût & qui avoit quelque chose de somptueux. Ces appartemens ne le cédoient point à nos

Appartemens du Palais.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

Eglises pour l'élevation ni pour l'étendue; leur figure étoit de-même ordinairement celle d'une croix, elles étoient ornées de dômes, & soutenues de colonnes d'un travail exquis & du plus beau marbre. Au fond de la nef du milieu, opposée à celle par où l'on entroit, on voyoit le Prince assis sur de magnifiques coussins brodés d'or, & enrichis de perles & de pierreries. A quelque distance du Prince son premier Ministre, & après lui tous les grands Officiers de la Couronne selon leur rang, se tenoient debout, & les bras modestement croisés. Le même ordre regnoit dans les deux autres nefs, où le reste des Grands & des Officiers se tenoit, qui tous ensemble formoient une assemblée nombreuse & brillante de quelques centaines de Seigneurs du Royaume, outre un plus grand nombre d'Officiers Civils & Militaires. La même pompe s'observoit dans la grande Salle de Justice, où le Calife se trouvoit souvent, & alors le Chef de la Justice étoit le plus proche de sa personne. Les particuliers qui venoient demander justice, ne passoit point l'entrée de la nef du Souverain, & s'arrêtoient à une balustrade qui la fermoit. Ils présentoient leur requête à un Officier qui la remettoit au Chef de la Justice, ce Ministre en faisoit la lecture au Roi, lui expliquoit la nature de l'affaire, & répondoit aux questions qu'il lui faisoit; après quoi se prononçoit l'arrêt en dernier ressort, n'y ayant point d'appel de cette Cour Souveraine, à laquelle au contraire se portoient les appels des autres Tribunaux subalternes Civils & Militaires. C'étoit-là que les Sujets avoient encore occasion de voir leur Souverain environné de toute sa grandeur.

*Profusion
de leur
Table.*

L'opulence de ces Princes ne paroissoit pas moins sur leur table, non tant par le choix des mets & par le luxe extravagant des apprêts, que par la variété & la profusion, qui étoit telle, que de ce qui en sortoit on nourrissoit chaque jour plusieurs milliers de personnes de toutes sortes d'états & de condition. Ils n'étoient pas moins prodigues pour d'autres charités, surtout pour fonder & doter des Mosquées, des Monastères & des Hôpitaux, article sur lequel nous n'avons pas besoin d'insister, ayant eu occasion de le toucher fréquemment dans le cours de l'Histoire Mahométane, ce genre de libéralité ayant toujours été une des grandes vertus par laquelle les Princes Mahométans ont tâché de se distinguer. Après avoir donné une idée des richesses, de la puissance & de la magnificence des Califes Fatimites, & fait dans un des Chapitres précédens l'Histoire des trois premiers Princes de cette Dynastie qui ont régné dans l'Afrique propre, nous allons passer à celle des onze autres qui ont régné en Egypte, depuis que *Moez Ledini'llah* en fit la conquête, jusqu'à l'extinction de leur Dynastie par les Mamlucs.

*Le Regne
d'Abu
Temim
Maad.*

Abu Temim Maad, fils de *Mohammed Al Mansur*, & surnommé *Moez Ledini'llah*, le quatrième Calife Africain, & le premier d'Egypte, de la Dynastie des Fatimites, commença son regne dans l'Afrique l'an de l'Hégire 341, de Jesus-Christ 953, & tint sa Cour comme ses trois prédécesseurs successivement à Kairwan & à Mahadie, jusqu'en 358. En ce tems-là il envoya en Egypte à la tête d'une puissante armée *Faafar* ou *Giauhar*, Grec de nation, Affranchi du Roi son pere, qui l'avoit élevé aux premières charges de la Milice; il chargea ce Général de faire la conquête de ce Ro-

ya-

yaïme qu'il méditoit depuis longtems (*). *Giauhar* se rendit facilement maître de tout le Pays, lequel se trouva alors hors d'état de défense, & se fit même de la Capitale, que l'on nommoit *Fulthad*, qui est la même que *Mesr*, & l'ancienne *Babylone*. Il jetta d'abord les fondemens d'une nouvelle ville pour servir de résidence au Calife son Maître & à ses successeurs, & lui donna le nom de *Kahirah*; elle est mieux connue en Europe sous le nom de *Caire* & *Grand-Caire*, comme nous avons eu occasion de le remarquer, desorte que la conquête de l'Égypte & la fondation de cette ville furent achevées, suivant les meilleurs Historiens Arabes, en moins de quatre ans depuis le commencement de l'expédition de *Giauhar*, & en moins de deux selon d'autres; mais tout bien considéré l'opinion des premiers nous paroît la plus probable, comme nous l'avons remarqué (a).

Quoi qu'il en soit, les premiers (b) nous apprennent qu'aussitôt que *Moez* fut informé des succès de son Général, il se disposa avec toute la diligence possible à aller prendre possession de sa nouvelle conquête. Avant que de partir, il fit fondre l'immense quantité d'or que ses prédécesseurs & lui avoient amassée, en lingots ou en masses de la grosseur d'une meule de moulin; sans-doute qu'il s'agit de meules telles que sont celles des moulins à bras, dont les Arabes se servent à moudre le bled, & il fit transporter ces trésors sur des chameaux. Pour faire voir encore mieux qu'il étoit entièrement déterminé à quitter ses Etats d'Afrique, & à faire de son nouveau Royaume le siege de sa résidence & de celle de ses successeurs, il y fit aussi transporter les corps de trois de ses prédécesseurs, qu'il fit déposer dans une superbe Mosquée qu'il avoit fait bâtir à ce dessein dans sa nouvelle Capitale. Et pour que tous ces Princes y fussent inhumés, c'étoit une coutume parmi eux d'aller visiter respectueusement ces tombeaux, non seulement en de certains tems fixés par l'Alcoran, mais encore dans des circonstances solennelles, comme quand ils revenoient de quelque heureuse expédition.

Un autre démarche importante qu'il fit pour s'affermir dans son nouveau Califat, ce fut de faire supprimer dans les Prières publiques le nom du Calife.

SECTION
II.
Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

Il trans-
porte ses
trésors
&c. en
Égypte.

(a) Voy. Hist. Univ. T. XVI.

(b) *Abulfeda* Chron. ad ann. *Abulfarag.*
p. 314. *Elmacin.* L. III. C. 4.

(*) Un Ecrivain François (1) que nous avons souvent cité dans ce Chapitre, fait une longue & singulière Histoire de cette conquête, qu'il a tirée apparemment de quelque Roman Arabe, & dont il a fait une nouvelle galante, où il a fait entrer divers épisodes amusans. Selon ce récit, la conquête de l'Égypte fut principalement l'effet de la passion violente que le Calife avoit conçue pour la Reine qui regnoit en Égypte, laquelle étoit un prodige de beauté, mais qui avoit terni ses belles qualités par un vice contre nature, qui la rendoit odieuse à ses sujets. Les Lecteurs qui aiment les Romans peuvent avoir recours à cet Auteur. Si l'amour avoit fait entreprendre cette conquête, il est difficile de concevoir que les Auteurs Arabes cités ci-dessus n'en eussent point parlé, d'autant plus que la possession d'une Princesse aussi extraordinaire n'auroit pu qu'ajouter beaucoup à la gloire du Conquérant de l'Égypte. Mais il paroît clairement par leur récit, & par toute la conduite du Calife, que le fertile & opulent Royaume d'Égypte étoit le seul objet de ses vœux; puisqu'aussitôt qu'il s'en vit maître il abandonna ses anciens Etats d'Afrique pour faire de ce nouveau Royaume le Siege de son Empire (2).

(1) *Maillet Lett.* 5. p. 195-233. La Haye 1710. (2) *D'Harvelot* au mot *Mesr*.

SECTION
I.
*Histoire
d'Égypte
sou. les
Califes
Fatimites
&c.*

life Abbasside, & d'y faire mettre le sien, ce qui, selon quelques Auteurs Arabes, eut lieu non seulement en Égypte, mais en Syrie, en Arabie & à Médine même, la Mecque seule ayant refusé de le reconnoître (a). On dit que ce ne fut cependant que deux ans après que *Giauhar* eût réduit l'Égypte sous son obéissance, qu'il prit le titre de Calife Fatimite, & de successeur de la famille d'*Ali*, par opposition au Calife de Bagdad, successeur de celle d'*Abbas*, & il ordonna qu'on ajoutât à la Priere publique pour lui ces mots *Vive Ali dont toutes les actions ont été louables*, & que l'on commençât par la formule qui se trouve à la tête de tous les Chapitres de l'Alcoran, & par laquelle tous les Mahométans commencent leurs prieres, *Au nom de Dieu miséricordieux* &c. C'est alors que le schisme entre ces Califes & ceux de Bagdad éclatta, & fut une source de guerres & d'anathêmes réciproques tant qu'il dura, c'est-à-dire depuis l'an de l'Hégire 362 jusqu'à l'an 567, comme on l'a vu dans un des Volumes précédens.

Moez s'occupoit en attendant à s'affermir dans son Califat, sans s'embarasser des excommunications que le Calife de Bagdad fulminoit contre lui & ses adhérens, bien moins encore des libelles qu'on publioit contre sa descendance d'*Ali* (*), il s'appliquoit à regler ses affaires & à achever la construction de sa nouvelle ville du Caire, que son Général avoit commencée sous l'horoscope de Mars, que les Arabes appellent *Caher*. Il ne fut pas moins attentif à l'orner de magnifiques Mosquées, de Palais, & d'autres Edifices publics. Il mourut en 365 âgé de quarante-cinq ans, dont il en avoit regné environ vingt-un en Afrique & trois en Égypte. Il ordonna qu'on l'enterrât auprès de ses prédécesseurs dans la superbe Mosquée qu'il avoit fait bâtir au Caire. Tous les Historiens louent la justice & la modération de ce Prince. *Hani* Poëte célèbre, Arabe d'origine & Espagnol de naissance, qui l'avoit accompagné dans la plupart de ses expéditions, a fait son éloge dans plusieurs de ses Ouvrages; mais sur quelque mécontentement que ce Poëte eut, il retracta tout le bien qu'il en avoit dit par une Satire qu'il fit contre lui (b).

Aziz Billah, second Calife d'Égypte.

Moez eut pour successeur son fils *Abu Al Mansur Barar*, surnommé *Aziz Billah*; comme il n'avoit que vingt-un ans il confia la conduite des affaires à l'illustre *Fauhar*, ce vaillant Général & premier Ministre de son pere. *Aziz* étoit un Prince humain & généreux, & il gouvernoit ses sujets avec tant de douceur & de bonté, qu'il en étoit universellement aimé. Il épousa une femme Chrétienne dont il eut une fille, & en sa considération il créa ses deux freres, *Jérémie* & *Arsene*, qui étoient Melchites ou Orthodoxes, l'un Patriarche de Jérusalem & l'autre Patriarche d'Alexandrie. Il ne fut pas heureux dans la guerre qu'il entreprit contre *Al Aftekin* Emir de Damas; il fit marcher *Giauhar* à la tête d'une armée pour le chasser de Damas, mais au bout d'un siege de deux mois ce Général fut forcé de faire cet-

(a) *D'Herbelot* p. 595. (b) Le même.

(*) On dit que se trouvant un jour à la tête de ses Troupes, dont il faisoit la revue, un particulier lui demanda de quelle race il étoit? & que ce Prince lui répondit en lui montrant ses Troupes & l'épée qu'il portoit, *Voici ma race, & voici ma généalogie* (1).

(1) *D'Herbelot* p. 595.

cette honteuse & humiliante retraite, dont nous avons parlé ailleurs (a). La fortune ne fut pas plus favorable à *Aziz*, dans une seconde expédition qu'il fit en Syrie, & au siège d'Alep sous *Mansabekin* son nouveau Général; ce Commandant, ayant été obligé de lever le siège à l'approche des Grecs qui avoient été envoyés pour secourir la place, il leur livra bataille, remporta une victoire complete, & revint attaquer Alep avec aussi peu de succès qu'au paravant, desorte qu'enfin il trouva à-propos de renoncer à son entreprise, mais sans l'aveu du Calife. On trouve un plus ample détail de cette expédition dans un des volumes précédens (b).

SECTION
II.
*Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

Aziz ne se tira pas plus honorablement du dessein de punir son nouveau Visir *Yakub Ebn Yusuf* & ses freres, de leur avarice & de leurs cruelles extorsions, par lesquelles ils avoient amassé d'immenses richesses. Il les fit à-la-vérité arrêter, & enfermer dans des prisons séparées, & confisqua depuis tous leurs biens injustement au profit de son trésor. Mais cette sévérité causa un tumulte si universel dans la ville de Mefr, & il se commit tant de désordres, qu'il fut obligé de les mettre en liberté, & de leur rendre leurs biens pour prévenir un soulèvement général. En ce tems-là mourut le fameux & illustre *Giauhar*, à qui les Fatimites devoient la prompte & belle conquête de l'Égypte; mais il avoit été dépouillé de ses Dignités & de ses richesses à cause du mauvais succès de son expédition en Syrie, & de sa honteuse retraite.

Nonobstant les disgraces qu'*Aziz* avoit essuyées en Syrie, il méditoit une nouvelle expédition contre les Grecs, qui étoient les maîtres des principales places, lorsqu'il mourut, les uns disent dans le bain à Belbis ou Belbais, les autres d'une complication de maux, l'an 386 de l'Hégire, âgé de quarante-deux ans, huit mois & quatorze jours, dont il en avoit régné vingt-ans, cinq mois & dix-sept jours (c). Nous avons déjà dit que la plupart des Historiens Mahométans en parlent comme d'un Prince d'un excellent caractère, ils louent sa justice, sa douceur & son affection pour ses peuples. Cela n'empêche pas que durant sa vie on ne l'ait fortement satirisé, parcequ'il favorisoit trop ouvertement les Chrétiens & les Juifs, & qu'il souffroit qu'ils insultassent & qu'ils opprimassent ses fideles sujets Musulmans. Un Chretien nommé *Isa* étoit son Secrétaire, & un Juif dont le nom étoit *Manassé*, son Trésorier, & l'on se plaignoit qu'ils soutenoient chacun ceux de leur religion dans leur insolence; ce fut ce qui engagea le Calife à les disgracier & à les dépouiller de leurs biens; ce fut peut-être là le motif qui le porta à traiter d'autres Auteurs qui avoient fait des satires contre son Visir, avec tant de douceur & de générosité, comme on l'a vu ailleurs, aussi-bien que quelques autres traits de son caractère (d).

Son fils *Abu* ou *Mansur*, surnommé depuis *Al Hakem*, lui succéda; comme ce Prince n'avoit que onze ans son pere le mit sous la tutelle d'un Eunuque blanc, nommé *Arjuan Al Arghavan*, Ministre d'une grande expérience & d'une probité reconnue. On ne trouve rien de remarquable dans les premieres années de son regne, jusqu'à l'an de l'Hégire 396 ou 397, la on-

*Al Hakem,
troisième
Calife d'Égypte.*

zie.

(a) T. XVI. p. 265, 266.

(b) Ibid.

Tome XXIV.

(c) *Elmacin, Albulfeda.*

(d) T. XVII. p. 298, 299.

Section II. *Histoire d'Egypte sous les Califes Fatimites &c.* zieme depuis son avènement au Califat; ce fut alors qu'il y eut une grande rébellion dans ses Etats; dont le Chef étoit un simple porteur d'eau de la ville de Mefr, bien-qu'il descendit, ou qu'il prétendit descendre de *Hetham Abdalmalek*, de la Maison des Ommiades. Cet homme étoit principalement connu sous le nom d'*Abu Rawak*, ou le pere de la bouteille, parcequ'il portoit l'eau dans des bouteilles.

Révolte contre lui appaisée.

Il commença, comme font ordinairement tous ses semblables, en prêchant dans les rues & sur les grands chemins parmi les Mahométans zélés, la réforme des mœurs, & par les dehors d'une sainteté extraordinaire il s'en attacha peu à peu un si grand nombre qu'il se vit bientôt à la tête d'une puissante armée; il se rendit maître de la Haute Egypte, & après avoir battu les Troupes que le Calife avoit envoyées contre lui; il entra dans le Royaume de Barca, & le soumit avec la même rapidité. Jusques-là *Hakem* avoit paru mépriser ces rebelles & leur indigne Chef; mais allarmé enfin de leurs grands succès, il jugea qu'il étoit tems d'assembler les meilleures Troupes de tous ses Etats & même de Syrie, & de les faire marcher contre eux. Son armée attaqua les rebelles avec tant de vigueur & d'une façon si brusque, qu'ils furent tous ou taillés en pieces ou mis en fuite, & leur Chef, qui avoit pris le titre d'*Al Nayer Beamrillah*, fut fait prisonnier & mené à Mefr, où, après avoir troublé l'Etat durant plusieurs mois, on le fit mourir par ordre du Calife; quelques Auteurs disent qu'il fut décapité en sa présence (*). Sa mort dissipa ceux qui l'avoient suivi, & mit fin à une rébellion qui avoit coûté bien du sang dans plusieurs combats qui s'étoient livrés (a).

Manifeste virulent contre les Califes d'Egypte.

Un autre événement considérable durant le Califat de *Hakem*, fut la publication d'un Manifeste virulent du Calife de Bagdad contre ceux d'Egypte, dans lequel on prouvoit la fausseté de leurs prétentions à l'égard de leur origine. Nous avons fait connoître ailleurs cette singuliere piece, & indiqué le motif qui y donna vraisemblablement lieu; nous remarquerons seulement que le politique Pontife l'avoit fait signer à un grand nombre des véritables descendans de la Maison d'*Ali*; & encore par un plus grand nombre de Cadis, & d'autres Gens de Loi distingués, pour donner plus de sanction à la déclaration qu'il contenoit, & réfuter plus fortement les prétentions des Califes Egyptiens. *Hakem* fut horriblement piqué de ce Manifeste, que l'on avoit adroitement répandu dans ses Etats de Syrie & d'Egypte, aussi-bien que dans ceux du Calife de Bagdad; mais comme il faisoit qu'il ne pouvoit y répondre, il se contenta d'en publier un, rempli d'invectives ameres & d'anathêmes, contre toute la race des Abbassides. Quelque tems après il eut la mortification d'apprendre que *Cajed Abu Shajah*,

(a) *Elmacin, Abulfeda l. c.*

(*) *D'Herbelot* & les Auteurs qu'il a suivis, disent que le Calife le fit mettre pieds & poings liés sur un chameau, avec un singe derriere lui, qui lui frappant incessamment la tête avec une pierre le fit mourir (1). *Elmacin* & *Abulfeda* disent seulement qu'il fut décapité en présence du Calife, que l'on exposa sa tête par toutes les rues du Caire, après quoi on le pendit à un gibet dressé tout exprès.

(1) *D'Herbelot* Bibl. Orient. p. 412.

jah, son Favori, à qui il avoit donné le Gouvernement d'Alep, s'étoit soustrait à son obéissance, & avoit pris le titre d'Emir de cette ville.

SECTION
II.Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.Hakem
devient fol
& veut
passer pour
Dieu.Les Dara-
tiens le
reconnis-
sent pour
tel.Le Péleri-
nage de la
Mecque
aboli.Hakem
est assassi-
né.

1020.

Al Hakem devint fol, on ne dit pas par quel accident, & publia les Edits les plus bizarres; il ordonna, par exemple, que toutes les nuits les maisons & les boutiques du Caire fussent ouvertes & éclairées; que les femmes ne sortissent jamais de leur logis sous quelque prétexte que ce fût, défendant aux ouvriers de faire aucune chaussure à leur usage, & il voulut qu'on leur présentât ce qui leur étoit nécessaire avec des cueillers ou pallettes à manche long, pendant que leurs portes étoient entre-ouvertes, & qu'elles se tenoient derrière sans se faire voir. Sa folie alla si loin, qu'il voulut passer pour Dieu, & fit écrire un catalogue de seize-mille personnes qui le reconnoissoient pour tel.

C'étoient principalement les *Darartens*, nouvelle Secte qui s'étoit élevée en ce tems-là, & qui avoit pris le nom de son Chef, un certain *Mohammed Ebn Ismael* surnommé *Darari*; on croit que cet homme avoit principalement inspiré à *Hakem* cette imagination impie. Il voulut qu'on le regardât comme un autre *Moyse*, & soutint ouvertement que *Hakem* étoit le Créateur de l'Univers, ce qui fit qu'un Turc zélé le tua dans le chariot même du Calife pour le punir de son blasphème impie. Après sa mort on pilla & on démolit sa maison au Caire, & l'on massacra quantité de ses Sectateurs pendant trois jours que dura la sédition. Comme durant tout ce tems-là les portes de la ville furent fermées, le pauvre Turc fut pris, condamné, & exécuté par ordre du Calife.

Cette abominable Secte, dont nous avons parlé ailleurs (a), étoit née en Perse, d'où elle s'étoit répandue en Syrie & en Egypte; comme ses principes tendoient à dépouiller le Mahométisme de tout ce qui pouvoit être contraire à la nature corrompue, & à introduire la débauche & le libertinage, elle ne finit pas par la mort de son Chef. *Darari* laissa un disciple nommé *Hamza*, qui par la faveur de *Hakem* répandit sa doctrine dans tous les Etats de ce Prince, en sorte qu'on vit bientôt la Prière, le Jeûne, l'Aumône & le Pélerinage de la Mecque abolis, & que le Calife n'envoya plus à l'ordinaire une pièce de Damas pour la Caaba (b).

Ces excès tant en Egypte qu'en Syrie, où cette Secte avoit répandu son poison, allarmerent avec raison les bons Musulmans, & leur firent craindre que le Calife n'eût dessein d'abolir le Mahométisme, & d'introduire dans tous ses Etats sa Religion avec ses principes licentieux. Ils furent bientôt délivrés de leurs appréhensions par l'assassinat imprévu de *Hakem*. Depuis quelque tems *Setar Molcha* sa sœur, & le Général de ses Troupes, méditoient ce coup. Le Calife ne manquoit pas tous les matins avant le jour d'aller sur le Mont Mocatam, où il disoit avoir des entretiens avec Dieu, comme autrefois *Moyse*; sa sœur & le Général gagnèrent un homme, nommé *Ebn Dawas*, & sous prétexte qu'il vouloit les faire mourir, ils le firent assassiner pendant qu'il étoit presque seul sur la montagne (c).

Ainsi finit cet impie Calife, l'an 411 de l'Hégire, la vingt-sixième année de

(a) T. XVI. p. 333.

P. 390-397.

(b) V. Renaudot, Hist. Patriarch. Alex. (c) *Émacin*, *Abulfeda*, Renaudot l. 6

SECTION

II.

*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

de son regne & la trente-septieme de son âge; regretté de personne & abhorré de tous ses sujets, non seulement à cause de son étrange impiété, mais aussi de plusieurs traits de tyrannie & de cruauté, dont on pourra juger par les exemples rapportés dans les Remarques(*). Après sa mort, que sa sœur tint cachée jusqu'à ce qu'elle se fût dé faite de ses assassins, cette Princesse se rendit maîtresse des affaires, & fit proclamer Calife le fils de *Hakem* sous le nom de *Dhafer* ou *Taher Ledini'llah*.

*Taher,
quatrieme
Calife d'E-
gypte.*

Taher n'avoit que sept ans quand il fut proclamé Calife d'Egypte & de Syrie; il s'appelloit *Abul Hasan Ben Ali*, mais à son avènement au Trône on lui donna le surnom d'*Abu Al Taher Leczar-dini'llah*. Sa tante prit la Régence des deux Royaumes, survécut quatre ans à son frere, & mourut l'an 415 de l'Hégire. *Taher* regna encore onze ans après sa mort, mais son regne fut si obscur, que les Historiens Arabes n'en disent presque rien, sinon que quelques-uns prétendent, contre le témoignage des autres, qu'il fit des perquisitions très-sévères des assassins de son pere, comme les objets de son juste ressentiment, tandis que les autres assurent que sa tante s'en défit secrettement avant que de déclarer la mort de son frere (a). Les premiers en parlent comme de ce qu'il y a eu de plus beau dans son Califat, & les autres le citent comme un trait de son courage & de sa politique. Quoi qu'il en soit, quelques-uns ajoutent par voie d'éloge, que c'étoit un Prince prudent & pacifique, & qu'il aimoit la Poésie. Il regna quinze ans & quelques mois, & mourut au Caire l'an. de l'Hégire 427.

*Mostan-
fer Billah,
cinquieme
Calife
d'Egypte.*

Abu Zamim Ma'bad son fils, qui n'avoit pas sept ans, lui succéda, & prit dans la suite le nom de *Mostanfer Bi'llah*; il regna soixante ans, durant lesquels il se forma plusieurs conspirations dangereuses contre lui, mais il trouva toujours moyen par sa grande pénétration & par son adresse de les dé-

(a) Conf. *Elmacin, Abulfeda, Lebzarikh, Kondemir* &c.

(*) Nous avons déjà fait connoître le caractère de ce Calife, & ses extravagances; nous récapitulerons ici seulement en peu de mots quelques-unes des plus frappantes & des plus inhumaines; de ce nombre fut l'ordre qu'il donna de brûler & de piller le Caire, & de massacrer les habitans, à cause d'un billet rempli de plaintes contre sa tyrannie, & la maniere indigne dont il se conduisit dans le tems de cette scene tragique (1). Il força encore par toutes sortes de persécutions les Chrétiens & les Juifs à abjurer leur Religion, & peu de tems après il leur permit de la reprendre, & d'en faire publiquement profession; mais il obligea les hommes & les femmes de ces deux Religions à porter une marque sur leurs habits, pour qu'on les distinguât des Mahométans. Il fit démolir quelques-unes des Eglises des Chrétiens, entre autres celle de la Résurrection à Jérusalem, & quelque tems après il permit de les rebâter.

Il révoqua aussi l'Edit par lequel il avoit fait excommunier les Califes qui avoient précédé *Ali*, comme des usurpateurs; mais il confirma sa défense de faire le Pèlerinage de la Mecque, supprima le Jeûne de Ramadan, les cinq Prières journalieres, & la solemnité du Vendredi chaque semaine, malgré les préceptes exprès de l'Alcoran. Au lieu du Pèlerinage de la Mecque, il institua la visite d'une autre Mosquée dans l'Arabie Heureuse, selon les principes de *Hamza* successeur de *Darari*, qui s'érigea en Chef ou Directeur de sa Secte impie; entre autres abominations il permettoit le mariage entre freres & sœurs; les peres & leurs filles &c. & interdit les Jeûnes, les Fêtes & les Pèlerinages ordonnés par *Mahomet* (2).

(1) Voy. T. XVI. p. 336.

(2) Ibid. p. 337. D'Herbelot, *Elmacin, Abulfeda, Renaudot ubi sup.*

découvrir ou de les dissiper; c'étoit d'ailleurs un Prince fort modéré, & qui par la douceur de son gouvernement gagna le cœur de ses peuples. Il eut cependant la mortification, la troisième année de son Califat, que *Saleh Ebn Warfchal*, Emir de Harran & son Vassal défendit de prier pour lui dans toute l'étendue de son Etat, & ordonna de substituer à son nom celui d'*Al Kajem*, Calife de Bagdad (a).

Il y eut une autre révolte contre lui dans son Royaume de Syrie, où il fit marcher promptement une puissante armée sous le commandement d'*Anushtekin*, qui mit bientôt les rebelles à la raison, & fit même quelques conquêtes. Cette expédition tombe dans la sixième année de son Califat, la 433 de l'Hégire. Mais ce qu'il y eut de plus brillant dans son règne, c'est qu'il secourut de troupes & d'argent *Bassafiri*, qui s'étoit révolté contre *Kayem*, Calife de Bagdad, en sorte que ce Prince fut réduit à implorer le secours de *Togrol Bek* contre cet heureux Rebelle. Comme nous avons rapporté ces événemens avec étendue dans l'Histoire des Califes, nous y renvoyons le Lecteur (b) pour éviter d'inutiles répétitions; nous observerons seulement, comme un trait qui se rapporte proprement à notre Histoire des Califes d'Égypte, que *Mostanser* profita si bien de cette révolte, qu'il se fit proclamer Calife de Bagdad dans cette grande ville, & qu'on pria pour lui en cette qualité dans la principale Mosquée l'an 450 de l'Hégire. En sorte qu'il n'y eut, selon les apparences, que la puissante protection que le grand *Togrol* accorda à *Kayem*, qui empêcha *Mostanser* de se rendre maître de son Califat & de ses Etats. On a vu ailleurs (c) de quelle manière ce grand Conquérant ruina ces belles espérances, défit & tua l'orgueilleux *Bassafiri*, & ramena *Kayem* en triomphe dans sa Capitale, & c'est de-là qu'il faut dater le déclin de la gloire du Calife d'Égypte. La défaite & la mort du principal instrument de ses desseins furent suivies d'autres disgrâces, la défection de la ville d'Alep, qui se donna à *Mahmud Azzo'ddawla*, la défaite d'une puissante armée qu'il envoya contre cette ville, la perte entière de cette importante place avec son riche & considérable territoire, & ce qui fut plus triste encore, les affreux ravages & les massacres que ce Tyran rebelle fit non seulement dans cette Principauté, mais dans les Provinces voisines, où il mit tout à feu & à sang sans opposition, n'épargnant ni âge, ni sexe, ni condition.

Ces malheurs furent suivis d'une horrible famine, qui désola si cruellement non seulement la Syrie, mais toute l'Égypte, l'an 459 de l'Hégire, que les chats & les chiens se vendoient quatre à cinq dinars Égyptiens, & les autres vivres à proportion. Des milliers de personnes moururent de faim au Caire, jusques-là que de tous les domestiques du Vifir il ne lui en resta qu'un seul en état de l'accompagner au Palais du Calife; il laissa son cheval à la porte, mais à son retour il ne le trouva plus, trois pauvres affamés l'avoient emmené, tué & mangé. Le Ministre s'en plaignit au Calife, qui fit prendre les trois malheureux, & les fit pendre à un gibet dressé tout exprès. Mais il fut bien plus surpris, quand on lui vint dire le lendemain que les

(a) *Abulfarage* p. 343.

(b) T. XVI. p. 379 & suiv.

(c) *Ibid.*SECTION
II.
Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.1038.
Succès en
Syrie.1041.
Et contre
le Calife
Kayem.

1054

1058

Terrible
Famine.
1066.

pau-

SECTION
II.
*Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

*Charité
du Calife.*

*Ravages
de la
Peste.*

pauvres habitans des environs avoient dévoré la chair de ces cadavres, & n'avoient laissé que les os. Enfin la misère alla si loin, que non seulement dans la Capitale, mais dans plusieurs autres villes d'Égypte, on faisoit bouillir les cadavres des personnes mortes de faim ou de maladie, & on vendoit publiquement la chair.

Durant tout ce tems-là le Calife donna les plus éclatantes preuves de sa charité & de sa générosité, & voyant que tout ce qu'il faisoit ne suffisoit pas encore aux besoins de ses nombreux sujets, il porta sa bienfaisance si loin, que de plus de dix-mille chevaux, chameaux & mulets qu'il avoit dans ses écuries, il ne lui restoit que trois chevaux, quand la famine cessa. Il se défit même non seulement de l'argent, des bijoux & d'autres choses de prix, dont ses prédécesseurs avoient enrichi le trésor, mais des magnifiques meubles de son Palais, & des immenses richesses que *Bassasiri* avoit enlevées à Bagdad, lorsqu'il avoit pris & pillé cette ville, dont on peut voir un plus ample détail, comme aussi des tristes excès que commirent les Troupes du Visir durant la famine, dans un autre Volume (a).

La peste, suite ordinaire de la famine, à cause de la nourriture mal-saine dont un peuple affamé se sert avidement, vint mettre le comble à la misère de ce malheureux Royaume (*); non seulement elle emporta des milliers des infortunés habitans qui étoient échappés à la disette, mais elle encouragea *Abu Ali Al Hasan Nassero'ddawla*, qui s'étoit révolté il n'y avoit pas longtems, de venir attaquer le Calife à la tête d'un Corps de Turcs & de Curdes (b), l'année suivante, 460 de l'Hégire, il assiégea *Mostanser* dans son Palais, & ce Prince se trouvant hors d'état de résister, fut contraint de se racheter, en donnant à ces rebelles tout l'argent qui lui restoit, & tout ce qu'il avoit encore de quelque valeur. Cela n'empêcha pas néanmoins ces Barbares de ravager la Basse Égypte depuis le Caire jusqu'à Alexandrie, & de commettre les plus horribles cruautés dans toute cette grande étendue de Pays, même jusqu'au Désert d'*Al Kolzom*: ils étoient sûrs d'y trouver des renforts, parceque les pauvres habitans ruinés, poussés par le désespoir, prenoient volontiers parti avec eux (c). Les deux années suivantes le Calife vit encore naître deux considérables révoltes dans ses Etats de Syrie, l'une à Damas, & l'autre à Alep; l'Emir rebelle de cette dernière ville fit sup-
pri-

(a) T. XVI. p. 390.

(b) Idem ibid.

(c) *Elmacin* p. 376.

(*) Il ne sera pas inutile de rappeler au Lecteur que *Mostanser* est le Calife qui, selon *Elmacin*, envoya un Ambassadeur à l'Empereur d'Abissinie avec de magnifiques présens, afin de l'engager à laisser au Nil son cours libre, parceque le canal étant bouché, cela avoit presque ruiné son Pays (1). Quelques Modernes ont relevé ce récit, & ont contesté l'autorité sur laquelle il est fondé, mais sans juste raison, comme on le peut voir parce que nous avons dit.

Il y a donc beaucoup d'apparence que cette grande famine fut causée, parceque le Nil ne déborda pas à son ordinaire par quelque accident, & que le Calife & son Conseil crurent que l'Empereur Abissin y avoit mis obstacle à dessein. Les Historiens Egyptiens disent que cette calamité avoit été précédée l'année d'aparavant par des Comètes & d'autres prodiges en l'air, qui avoient répandu la terreur en Égypte & en Syrie, mais ce sont des contes, aucun Historien Arabe de quelque poids n'en parle.

(1) V. T. XVI. p. 412.

primer dans les Prieres publiques le nom du Calife Fatimite, pour y substituer celui du Calife de Bagdad.

Vers la fin de sa vie *Mostanser* abandonna entierement les affaires du Gouvernement de l'Egypte à son Ministre favori *Bedr Al Jemal*, Arménien de nation; qui étoit son Visir & maître absolu de tout, enforte que le Calife n'avoit gueres que le nom de Souverain. Comme ce Prince avoit du goût pour la Poésie, il passoit apparemment son tems à lire & à écrire; *Ebn Amid* a conservé de ses vers, qu'il adressa à son Visir, au sujet de la punition de quelques séditieux auxquels il jugea à-propos de pardonner contre l'avis de ce Ministre. Il mourut la soixantieme année de son regne, l'an de l'Hégire 487.

Il eut pour successeur son fils *Abul Kasem*, qu'il avoit appelé à la succession peu de tems avant sa mort sur les instances de son Visir (a); ce Prince prit le nom d'*Al Mostali* à son avènement au Trône. C'étoit le fils cadet de *Mostanser*, mais il fut élevé au Califat par les intrigues du vieux Visir; ou selon d'autres par celles d'un nouveau Ministre nommé *Afdal*; ce Visir étoit piqué contre *Nezar*, fils aîné du Calife, à cause d'un petit affront qu'il lui avoit fait, dont nous avons parlé ailleurs (b). *Mostali* ayant donc été proclamé par le crédit du Visir, fut reconnu de tous les Grands de la Cour & de l'Armée, de tous les Cadis & autres Gens de Loi, qui étoient tous créatures du premier Ministre, auquel ils étoient redevables des postes qu'ils occupoient. *Nezar* se retira aussitôt qu'il put, avec tous ses amis, à Alexandrie, pour y faire valoir ses droits. Le Visir ne lui donna pas le tems de disputer la Couronne; il marcha en diligence à la tête d'une puissante armée, l'assiégea dans Alexandrie, l'obligea de se rendre, & le fit prisonnier. On s'attendoit, vu la nature de son crime, & la rancune que le Visir avoit contre lui, qu'il l'auroit envoyé chargé de chaînes à *Mostali*, & fait mourir; mais quel que fût le motif qui le fit agir; il lui donna la vie, & lui fit obtenir son pardon du Calife, dans l'espérance que ce trait de bonté l'engageroit à le reconnoître, comme avoient fait ses autres freres. Cette clémence ne lui procura qu'un court répit, ou pour mieux dire fut l'avant-coureur d'une punition plus sévère. Car *Nezar* ayant fait paroître de nouveau de la disposition à se révolter, on le mit aux fers, & on le laissa mourir de faim en prison; ou selon d'autres entre deux murailles, où il n'y avoit qu'autant de place qu'il falloit pour le contenir (c).

L'événement le plus remarquable du regne de *Mostali*, fut la prise de Jérusalem sur les Turcs, l'an 492 de l'Hégire, dont *Afdal* rapporta un butin immense, mais nous en avons donné le détail (d), ainsi nous ne nous y arrêterons point, non plus que sur plusieurs autres événemens moins importants, dispersés dans le Volume cité, & qui regardent principalement la Syrie. *Mostali* mourut l'an de l'Hégire 495, de J. C. 1101, la huitieme année de son regne, ou pour parler plus exactement après avoir regné sept ans & deux mois.

Abu Ali Al Mansur son fils, âgé de cinq ans, fut proclamé & installé

(a) T. XVI. p. 418.

(b) Ibid.

(c) *Elmacin*, *Abulfela* l. 4.

(d) T. XVI. p. 425.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

*Septieme
Calife
d'Egypte.*

immédiatement après sa mort, mais son âge ne lui permit pas de monter à cheval. Ce fut vraisemblablement ce qui inspira à son oncle *Abu Mansur Berar* le dessein de le détrôner, dans cette vue il se retira à Alexandrie, où un Esclave du Visir *Afdal*, nommé *Astehin*, commandoit; il engagea ce Gouverneur par de belles promesses à le faire proclamer Calife. *Afdal*, qui gouvernoit le Royaume pendant la minorité du jeune Calife *Amer Beahkami'llah* (c'est le nom qu'on lui avoit donné) n'eut pas sitôt appris cette révolte, qu'il vint en diligence assiéger les deux traîtres dans le Château, & les obligea à se rendre & à se remettre entre ses mains; mais on ne dit point ce qu'ils devinrent. *Afdal* retourna victorieux au Caire, & continua à gouverner sous le jeune Prince avec tant de douceur & de modération, qu'il se fit généralement estimer & aimer des Egyptiens, tandis que le Calife son Maître goûta les douceurs d'un regne tranquille & heureux pendant trente ans. La plupart des Historiens reprochent à ce Prince sa cruauté, sa dissimulation, son orgueil, ses débauches, sa passion effrénée pour le jeu, sur-tout son ingratitude envers son Premier Ministre, l'illustre *Afdal*, & d'avoir à l'exemple de ses prédécesseurs été fauteur des Shiïtes. Ils conviennent d'ailleurs qu'il ne manquoit pas de talens, qu'il étoit savant & écrivoit bien. Il fut assassiné en revenant de la promenade par des Bathaniens, apostés à ce que l'on croit par les Grands de la Cour ou de l'Armée mécontents de lui. Ainsi périt sans être regretté ni plaint ce Calife, qui étoit le septieme Fatimite en Egypte, & le dixieme de ceux d'Afrique, qui s'étoient révoltés contre les Califes Abbassides. *Amer* fut assassiné l'an 524 de l'Hégire, âgé de trente-cinq ans, & la trentieme année de son regne.

*Hafedh
huitieme
Calife
d'Egypte.*

Comme il ne laissa pas de fils, *Abu'l Maimun Abd'al Majid*, petit-fils de *Mostanser* & son cousin germain, lui succéda, & à son avènement au Califat prit le nom de *Hafedh Bedini'llah*. Il ne fut pas néanmoins installé dans les formes, ni reconnu des Grands du Royaume, avant que l'on fût si l'enfant dont la Veuve du Calife étoit grosse, seroit un fils ou une fille. Si c'étoit un fils, on étoit résolu de le déclarer légitime Héritier du Trône, & de proscrire *Hafedh*, s'il faisoit difficulté de le reconnoître, & au contraire de lui donner la Régence pendant la minorité du Prince, s'il lui rendoit justice. Heureusement pour lui la Reine accoucha d'une fille, desorte qu'il fut proclamé Calife au Caire; à-la-vérité *Abu Hamed*, un des fils d'*Afdal*, & Visir, s'y opposa fortement; comme il étoit Général en Chef de toutes les forces d'Egypte, il aspiroit lui-même au Califat, & s'étoit fait secrètement un Parti parmi les créatures de son pere, mais ses intrigues ne réussirent point (a).

Il est obligé de déposer son Visir.

Hafedh ne fut pas plutôt affermi sur le Trône, qu'il déposa le Visir, & mit en sa place l'illustre *Barham*, distingué par sa sagesse, son mérite & par la noblesse de sa naissance, & fort estimé pour ses vertus. Mais il fut obligé peu de tems après de lui ôter sa Dignité & de la donner à un homme ambitieux, nommé *Redvan Ebn Wahaksbi*. Voici à quelle occasion. L'administration de *Barham* étoit à tous égards sans reproche; sinon qu'il favorisoit les Chrétiens peut-être plus qu'il ne convenoit au premier Ministre

tre d'un Calife ou Prince Mahométan : l'ambitieux *Redwan* jugea que c'é-
toit un prétexte suffisant pour entreprendre de le faire déposer, & de se
mettre en sa place, résolu d'employer la force, s'il ne pouvoit réussir autre-
ment. Dans cette vue il anima quelques Mahométans zélés à se plaindre
hautement du mauvais traitement que le Ministre faisoit aux Musulmans, &
du mépris qu'il témoignoit en toute occasion pour eux, tandis qu'il n'élevoit
que les Chrétiens Arméniens à quelques-unes des principales Charges du Ro-
yaume & de la Milice, enforte que plusieurs Musulmans se faisoient Chré-
tiens pour être avancés. Le mécontentement alla si loin, qu'il y eut un
tumulte dans la Capitale, & qu'un corps de séditieux armé de lances,
au bout desquelles ils avoient attaché l'Alcoran, vint se présenter devant
le Palais.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

Bahram, qui avoit toute l'armée à ses ordres, auroit pu aisément diffi-
per ces mutins ; mais appréhendant d'augmenter le mécontentement par
l'effusion de tant de sang Mahométan dans la Capitale, il aima mieux trans-
porter le théâtre de la guerre plus loin, & se retira avec l'élite de ses Trou-
pes Arméniennes dans la Haute Egypte, où *Yasal* son frere étoit Gouver-
neur de la Province & de la Ville de Kûz, laissant à son Rival, auquel il ne
se sentoît plus en état de tenir tête, la liberté de pousser ses ambitieux pro-
jets. Mais ce Perfide l'avoit prévenu, & par ses artifices il avoit tellement
aigri les Mahométans de Kûz, qu'ils avoient massacré son frere, & après
avoir fait mille outrages à son corps l'avoient enterré sur un fumier. Ils
fermerent leurs portes à *Bahram*, ce qui fit que le reste des Troupes de *Ya-
sal* se dissipa. *Bahram*, voyant que les affaires étoient en quelque façon dé-
sespérées, se retira dans un Monastere & se fit Moine. *Redwan*, qui s'é-
toit mis en possession du Viziriat par force, le poursuivit en diligence avec
un gros Corps de Troupes dans sa retraite, & le fit peu après prisonnier,
mais ayant appris qu'il avoit embrassé la Vie Monastique il le relâcha &
lui laissa sa vie (a).

*Bahram se
retire dans
la Haute
Egypte.*

Cela n'empêcha pas néanmoins *Redwan* d'assouvir son ressentiment contre
les Chrétiens, principalement au Caire ; il y entra avec son armée, rui-
na la plus grande partie de cette ville, & abandonna les maisons, les Egli-
ses & les Monasteres des Chrétiens au pillage. Il brûla le Couvent des Ar-
méniens, & fit massacrer tous les Religieux, sans épargner même le Pa-
triarche. Il porta sa haine plus loin, & comme il s'étoit rendu si puissant
que personne n'osoit s'opposer à ses volontés, il exclut de sa propre auto-
rité tous les Chrétiens des Conseils & des Charges Civiles & Militaires, leur
ordonna de porter des ceintures particulieres pour les distinguer ignominieu-
sement, & les accabla de-même que les Juifs de taxes exorbitantes ; pour en
faciliter le payement il les divisa en quatre classes ; en un mot il agit d'une
façon si despotique, que le Calife son Maître, soit par une basse adulation,
soit par une ironie piquante, lui conféra le titre d'*Al Malek Mesr* ou de
Roi d'Egypte (b), chose sans exemple jusqu'alors, mais il ne se fit pas
une peine de prendre depuis ce titre.

*Cruautés
envers les
Chrétiens
de Mesr.*

Du-

(a) *Abulfarag. Elmacin &c. Voy. aussi T.*
XVI. p. 457. 458.

(b) *Ebn Shehnaah & al. sup. citat.*

SECTION I
II.
Histoire d'Egypte sous les Califes Fatimites] &c.
Redwan *est déposé.*

Durant tout ce tems-là les Mahométans triomphoient sous sa protection, & ne manquoient pas de se venger avec usure des injures & des affronts qu'ils prétendoient avoir reçus des Chrétiens sous le Viziriat de *Bahram*. Ils devinrent si insolens par l'appui qu'ils trouvoient auprès de *Redwan*, que les Chrétiens ne pouvant plus supporter leurs hauteurs, formerent peu à peu un puissant Parti contre le Visir, desorte qu'il fut obligé de s'enfuir en Syrie. Ayant assemblé un Corps de Troupes composé d'Arabes & de gens d'autres Nations, il retourna en Egypte, & défit ses ennemis dans une première bataille, mais dans une seconde il fut entièrement défait & obligé pour se dérober à leur fureur de se sauver dans le Palais du Calife, qui lui accorda sa protection. Cependant, pour ne pas s'exposer au ressentiment des Chrétiens, à cause des Eglises que *Redwan* avoit ruinées, & des Evêques & des Moines qu'il avoit fait massacrer, il jugea à-propos de priver ce Ministre impérieux de toutes ses Charges; il le retint à-la-vérité dans le Palais pour le mettre en sûreté, mais sans lui permettre de se mêler des affaires d'Etat. Il rendit aussi aux Coptes leurs anciennes libertés, leurs revenus & leurs privileges (*).

Quelque tems après, *Hafedh* pensa se laisser tromper par le *Najaski* ou Empereur d'Abissinie. Ce Monarque lui envoya une Ambassade pour le prier d'ordonner au Patriarche d'Alexandrie de permettre qu'il y eût un plus grand nombre d'Evêques dans son Royaume, sous prétexte que ce seroit un moyen d'avancer les intérêts de la Religion, & que cela seroit avantageux au Siege d'Alexandrie, tandis que son but étoit de se rendre indépendant du Patriarche, & d'avoir un Métropolitain sacré par ses propres Evêques, sans être obligé d'en recevoir un d'Egypte, comme il avoit fait jusqu'alors. Le Calife, ne se défiant de rien, ordonna au Patriarche *Gabriel* d'accorder au *Najashi* ce qu'il desiroit; mais *Gabriel* le desabusa, & lui fit sentir quel tort cela seroit au Patriarchat d'Egypte, desorte qu'il refusa l'Abissin (a).

Redwan *se sauve du Palais & est massacré.*
1148.

Dans ces entrefaites le séditieux *Redwan*, las de sa retraite, & ennuyé de n'avoir plus de part aux affaires, quoique le Calife le traitât avec toute l'honnêteté possible, chercha les moyens de se tirer du Palais; il y réussit en faisant un trou à la muraille, & s'étant rendu à Mefr, les Noirs & ses anciens Partisans se déclarerent pour lui, desorte qu'il recommença ses anciennes violences; mais la division se mit parmi les séditieux, où il y eut des mécontentemens, desorte que quelques-uns des Noirs massacrerent *Redwan*, ce qui épargna au Calife la peine d'envoyer des Troupes pour les faire rentrer dans le devoir. Depuis ce tems-là le Calife gouverna par lui-même, dit-on, & sans Visir (b).

Le Calife rétablit les Chrétiens dans les Charges publiques.

Un de ses premiers soins fut de casser les divers Edits que *Redwan* avoit don-

(a) V. T. XVI. p. 463. *Renaudot*, Hist. Patriarch. Alex. p. 510. (b) Ibid. p. 562.

(*) Quelques Historiens Arabes rapportent que le Calife fit solliciter *Bahram* de quitter son Monastere, & de revenir à la Cour reprendre la Charge de Visir; que ce Ministre consentit à venir au Palais pour assister le Calife de ses conseils, ce qui ne pouvoit que faire grand plaisir aux Chrétiens: il y passa le reste de ses jours, mais sans vouloir accepter la Charge de Visir, ni aucune autre.

donnés contre les Chrétiens, & de rétablir dans leurs Charges ceux qui en avoient été dépouillés; entre autres *Ebn Tuncz*, dont le mérite & le crédit entraîna le rétablissement des autres. Mais le Prince, trompé par les calomnies & par les fausses accusations de quelques Samaritains, le condamna avec son frere à mort, moins d'un an après; ayant été mieux informé depuis il traita avec la même sévérité ces faux accusateurs, & les fit mourir avant la fin de l'année. Il confirma aussi l'élection que l'Eglise d'Alexandrie avoit faite de *Michel* pour succéder dans le Patriarchat à *Gabriel*, qui étoit mort, & celle de *Jean*, fils d'*Abulfatah*, neuf mois après. Mais ce dernier, qui avoit été empoisonné par ses Moines, ne fit que languir pendant six mois, & mourut (a).

On ne trouve plus rien de remarquable touchant le regne de *Hafedh*, pendant les deux dernières années; il mourut l'an 544 de l'Hégire, âgé de soixante-dix-sept ans, en ayant régné vingt & cinq mois (b).

Il eut pour successeur son fils *Abu Mansur Ismaël*, qui prit à son avènement au Califat le nom de *Dhafer Beanrillah*. Ce Prince commença par élever à la Dignité de Visir *Najmo'ddin Ebn Mesal*, un des principaux favoris de son pere. Cette promotion déplut tellement à *Ali Ebn Selar*, Emir ou Gouverneur d'Alexandrie, qu'il rassembla promptement un Corps de Troupes des Provinces Occidentales, à la tête duquel il marcha droit au Caire. Il en chassa *Najmo'ddin* fils de *Mesal*, s'empara de la Charge de Visir, & obligea le jeune Calife, qui n'avoit que dix-sept ans, de l'y confirmer. *Najmo'ddin* de son côté, s'étant mis à la tête des Noirs pour le chasser, on en vint aux mains; il fut tué dans le combat, & on lui coupa la tête, qui fut portée par les rues de la Capitale au bout d'une lance, desorte que son Rival demeura tranquille possesseur du Visiriat. Peu après son élévation, il fit une démarche en faveur des Chrétiens, qui lui valut le titre d'*Al Adel* ou le juste, mais qu'il ne méritoit gueres, comme on le verra bientôt; il abolit ces marques ignominieuses de distinction qu'ils étoient obligés de porter en vertu des Edits précédens, se flattant de tirer d'eux de grosses sommes pour reconnoître une si grande faveur; mais voyant qu'ils ne lui donnoient, & même ne lui promettoient rien, il n'eut pas honte de renouveler les anciens Edits contre eux. Il ne jouit pas longtems de la Dignité de premier Ministre; *Nasr*, fils d'*Al Abbas* Gouverneur de Belbeis & de son territoire, le déposa & le tua, & *Al Abbas* obtint le Viziriat par le crédit de son fils. Il paroît que c'est ce qui arriva de plus important sous le court regne de *Dhafer*, si l'on excepte la prise d'Ascalon, que les Croisés lui enleverent. *Abbas Ebn Temin*, ou comme d'autres le nomment *Abbas Al Sanhaji*, qui avoit privé de la Charge de Visir *Ali Ebn Serar*, paya le Calife d'ingratitude; la plupart des Historiens assurent qu'il assassina ce Prince à cause de quelques familiarités indécentes avec son fils *Nasr*, dont il appréhendoit avec raison les suites pour ce jeune Seigneur. Quelques-uns disent que ce fut *Nasr* lui-même qui le tua, pour se venger de l'attentat criminel qu'il avoit entrepris. Quoiqu'il

SECTION
II.
Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

Sa mort
1159.

Dhafer,
neuvieme
Calife
d'Egypte.

(a) Renaudot, l. c. p. 515.

(b) *Ebn Shohmah*, *Kondemir*, D'H. l. 1. 2
au mot *thaseah*.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

en soit, on fut persuadé généralement que ce jeune homme, qui étoit beau & bien fait, avoit tellement gagné le cœur du Calife, qu'il ne pouvoit se passer de lui un seul moment. Un attachement si excessif indigna le pere, qui le regarda comme la marque d'une passion scandaleuse, desorte qu'il résolut de se défaire du Calife, & il est assez apparent qu'il engagea son fils à commettre ce crime, ou au moins à en être complice avec lui (*).

*Assassiné
par le Visir
& son fils.
Cruauté
du Visir.*

Pour exécuter leur dessein plus aisément & avec plus de secret, ils invitèrent le jeune Calife avec deux de ses Favoris à un régal particulier chez le Visir, & profitant de l'occasion ils les tuèrent tous trois, & jetterent leurs corps dans un puits. Le lendemain matin *Abbas* se rendit à l'ordinaire au Palais, où il trouva quelque trouble, parceque le Calife ne paroissoit point; après avoir fait mine de le chercher soigneusement, le Visir condamna les deux freres du Prince & son cousin germain à la mort comme coupables du meurtre de leur Souverain; il fit périr aussi un grand nombre des amis & des Favoris de *Dhafer*, comme complices de ce crime. Il tira ensuite du Serrail d'entre les mains des femmes le fils de *Dhafer*, qui n'avoit pas cinq ans, & le fit proclamer Calife sous le nom d'*Al Fayez*, ou suivant d'autres Manuscrits sous celui d'*Al Kajem Benasrillab*, & il obligea tous les Grands de lui prêter serment de fidélité. Cette comédie n'empêcha pas que ce jeune Prince ne fût tellement saisi à la vue des corps de ses oncles, & de ceux des autres que le Visir avoit si injustement fait massacrer, qu'il perdit l'esprit, & n'eut jamais depuis le libre usage de sa raison, nonobstant tout ce qu'on put faire pour le guérir.

En attendant le Visir gouverna d'une maniere si absolue, qu'il se rendit odieux, & que la Cour & l'Armée le soupçonnerent d'être l'auteur de l'assassinat du Calife; les Dames mêmes du Serrail s'empresèrent avec un zele extraordinaire à lui faire faire son procès, de-même qu'à son fils, & à les faire punir comme ils le méritoient (†).

Ils sont punis.

Le bruit devint à la fin si public & si général, non seulement dans la Capitale mais dans tout le Royaume, que le Général de l'Armée, qui étoit Arménien, fut obligé de se rendre aux instances de tous les Grands & de tous les Officiers de l'Armée, & de rassembler ses forces pour se saisir des deux coupables; mais ils le prévirent & se sauverent avec une bonne ef-

(*) Quelques-uns ajoutent, peut-être pour pallier le crime du Visir, que le Calife pour s'attacher davantage *Nasir*, lui avoit proposé de tuer son pere, lui promettant de le faire Visir en sa place, & que *Nasir* ayant informé son pere de cette horrible proposition, *Abbas* jugea qu'il falloit se défaire du Prince, tant pour sa propre sûreté que pour l'honneur de son fils.

(†) On dit même qu'elles avoient coupé des boucles de leurs cheveux, qu'elles envoyèrent au bout de lances, en signe de douleur, au Général *Talay* fils de *Zaric*, le conjurant de venger la mort du Calife sur ses assassins (1). Cela prouve, ou qu'il avoit honteusement tardé de se rendre aux instances de tout le monde, ou qu'il appréhendoit deux ennemis puissans. L'événement en fournit la preuve, puisque sa lenteur leur donna le tems de se rendre avec tout ce qu'ils avoient de précieux en Syrie, sans qu'il paroisse qu'on les ait poursuivis.

(1) Voy. T. XVI. p. 473.

corte en Syrie, emportant toutes leurs richesses. Nous avons dit plus haut que les Croisés s'étoient rendus maîtres d'Ascalon; la sœur du feu Calife s'adressa à eux, & à force de présens & de promesses les engagea à s'assurer des deux traîtres. Les Croisés envoyèrent aussitôt des détachemens pour les intercepter; un de ces Partis les rencontra & attaqua leur escorte. Le combat fut sanglant, les deux assassins & leurs gens se défendirent en désespérés, le Visir perdit la vie & son fils fut fait prisonnier; les Francs s'emparèrent de leurs richesses, & envoyèrent *Nasr* sous forte garde au Caire, où ils le livrèrent à la sœur du Calife & aux autres Dames du Serrail, pour le punir comme elles le jugeroient à-propos, ce qui étoit l'exposer à tous les tourmens que la fureur & le ressentiment peuvent inspirer.

Aussi, dit-on, que la sœur du Calife lui écrasa & lui mit en pièces la main droite, tandis que les autres Dames lui arrachèrent avec des tenailles rouges la chair de dessus les os, quelques-uns ajoutent même qu'elles en mangerent; on l'attacha ensuite, encore en vie, à un gibet, & après sa mort son corps fut réduit en cendres (a).

Après cette exécution, le nouveau Calife *Al Fayez* conféra la Dignité de Visir au Général Arménien. Un des premiers soins de ce Ministre fut de faire chercher le corps du feu Calife, & il le découvrit par le moyen d'un des domestiques d'*Al Abbas*, qui lui indiqua le puits où il avoit été jeté avec les corps de ses deux Favoris. Il fit inhumer celui du malheureux Prince avec toute la pompe & la magnificence possible, après quoi l'on dit que le nouveau Visir prit le titre d'*Al Malek Al Salek*, c'est-à-dire de Roi & de Seigneur (b). Il agit aussi en Maître, & par ses exactions & ses cruautés il se rendit odieux, non seulement aux Chrétiens, mais sur-tout aux Mahométans, qu'il traitoit avec une hauteur qui leur étoit insupportable de la part d'un Arménien. Cette qualité ne l'empêchoit pas d'exercer les plus grandes rigueurs sur les Chrétiens & sur les Juifs, soit pour en tirer de plus grosses sommes, soit pour justifier par-là la fierté qu'il témoignoit aux Mahométans. Non seulement il renouvella les anciens Édits contre les premiers, en les obligeant à porter sur leurs turbans & sur leurs habits des marques pour les distinguer & les rendre méprisables; mais il les fit observer de fort près, & étoit toujours prêt à écouter les accusations vraies ou fausses qu'on intentoit contre eux, ne manquant gueres de les punir par des amendes ou des peines corporelles: desorte qu'on ne trouve presque que cela pendant cet interregne, ainsi qu'on peut le nommer, car le jeune Calife étoit non seulement mineur, mais il demeura en démence jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 555 de l'Hégire, la sixième de son Califat, & la onzième de son âge.

Il eut pour successeur *Abdallah* fils de *Yusef* & petit-fils de *Hafedh*, qui prit le nom d'*Al Aded Lodini'llah*, auquel il ajouta le prénom d'*Abu. Mohammed* (c). Il fut le dixième ou onzième & dernier Calife d'Égypte.

Peu de tems après son avènement au Trône le Visir *Al Saleh Talay Ebn Zaric*, odieux pour ses violences & ses rapines, fut assassiné en entrant dans

SECTION
II.
Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

Talay étoit
né au Ir-
ziat.

Mort d'Al
Fayez.

Al Aded
Ledini'llah,
dixième
ou onzième
Calife d'É-
gypte.

(a) *Elmacin, Abulfeda, Abulfarage, Reconau.*

(b) *Elm Shohnah* sub ann. 549.

(c) *Elmacin, Abulfeda, Abulfarage.*

SECTION
II.
*Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

dans le Palais par quelques scélérats apostés, à ce que l'on prétendit, par la tante d'*Al Aded*. Il ne fut pas tué sur la place, mais ayant été transporté chez lui, il envoya quelqu'un au Calife pour lui reprocher sa mort. *Aded*, qui, selon les apparences en étoit innocent, jura non seulement qu'il n'avoit point de part à cet attentat, mais pour se justifier pleinement il fit mettre sa tante, qui avoit seule tramé ce complot, entre les mains du Visir, qui ne l'eut pas sitôt en son pouvoir qu'il lui fit couper la tête en sa présence. Il vécut encore assez pour obtenir du Calife, avant que de mourir, la Dignité de Visir pour son fils (a). Les Historiens Arabes conviennent qu'il possédoit non seulement l'Art militaire mais qu'il étoit aussi bon Poète, on a même encore quelques-unes de ses Poésies (b). Mais son orgueil, son avarice, & ses cruelles exactions ternissoient tellement l'éclat de ses bonnes qualités, qu'il étoit universellement haï, & qu'il mourut sans être plaint ni regretté.

*Plaintes
de Shaver
inutiles.
1161.*

Son fils, nommé *Zaric* ou *Razic*, & par *Ebn Shohmah*, *Arzic*, prit le titre d'*Al Malek Al Adel* ou *Roi juste*, dont il étoit aussi peu digne que son pere. Dès le commencement de son Ministère, il donna une si grande preuve de son injustice & de sa partialité, qu'elle pensa causer de grands troubles dans le Royaume; mais elle ne fut néanmoins fatale qu'à lui-même. Un Officier de distinction, nommé *Shaver*, que le Visir son pere avoit avancé, ayant été maltraité par *Hasan* fils de la sœur de *Zaric*, ne put en obtenir justice, & fut rebuté. *Hasan* se voyant appuyé porta l'insulte plus loin, il envoya à *Shaver* un coffret bien travaillé, où il y avoit un de ces fouets de courroyes dont on se servoit pour châtier les Esclaves, pour lui donner à entendre que s'il continuoit à se plaindre il devoit s'attendre à de nouveaux outrages. *Shaver*, voyant qu'il avoit tout à craindre d'un jeune homme fier & hautain, soutenu du Visir, sortit du Caire très-mécontent, & se retira avec ses amis & ceux qui lui étoient attachés dans les Déserts de *Lovakat* & d'*Alcoah*, de-là il s'avança dans le voisinage d'*Alexandrie*; il se vit bientôt à la tête d'un Corps de Troupes assez nombreux pour tenir tête au Visir, desorte qu'il se maintint dans son poste contre toutes les forces que ce Ministre employa pour le réduire. Il campa ensuite à *Mahalet*, *Belkina* & autres villages voisins; c'est-là qu'il fut joint par un grand nombre d'Arabes & de Soldats des Provinces Occidentales de l'Égypte, & d'autres endroits, mais sur-tout du Désert, desorte qu'il eut bientôt une armée de dix-mille chevaux. Il entra sur les Terres du Visir, où il fit de terribles ravages sans opposition, & s'avançant ensuite vers le Caire il menaça cette ville & la Cour de mettre tout à feu & à sang.

*Fuite du
Visir &
Shaver
élevé au
Vizariat
1162.*

En attendant le Visir effrayé, au-lieu de prendre les mesures nécessaires pour lui résister, ne pensa qu'à se sauver avec sa famille, & à se transporter avec toutes ses richesses dans quelque place sûre. Le nouveau Calife & sa Cour, également allarmés des progrès de l'un & de la lâcheté de l'autre (*),

(a) *Elmacin* &c. (b) *Ebn Shonah*.

(*) Sa fuite fut aussi secrète que honteuse; car ayant converti toutes ses richesses en pierreries, il les mit dans deux bourses, qu'il plaça sous la selle de son cheval, & se sauva seul à toute bride dans le Désert, sans oser se fier à personne pour l'accompagner, ou lui

étoient dans la dernière consternation; pour prévenir de plus fâcheuses suites du ressentiment de *Shawer*, le Calife eut recours à un expédient efficace qui l'appaîsa, ce fut de l'élever à la Dignité de Visir en la place du fugitif *Arzic*. Ce malheureux Ministre venoit de tomber entre les mains d'un détachement des Arabes de *Shawer*, qui le dépouillerent & pillèrent les immenses richesses qu'il emportoit; ils l'envoyèrent ensuite nud & chargé de chaînes au nouveau Visir. D'autres disent qu'ils le laissèrent tout nud dans le Désert, où il auroit infailliblement péri de froid & de faim, si un Cheik Arabe ne l'avoit trouvé, qui l'envoya sous bonne escorte au Caire (a).

Il trouva à sa grande surprise & confusion un asyle là où il devoit le moins s'y attendre; *Shawer*, qu'il avoit si fort offensé le reçut en ami, lui donna les marques de la plus généreuse pitié, & des appartemens dans son Palais, où il le fit traiter avec toute l'honnêteté possible. Une générosité si peu méritée n'empêcha point cet hôte ingrat de tramer la plus noire trahison contre son bienfaiteur, & de tâcher d'exciter les Emirs d'Egypte à la révolte; tandis que l'illustre *Shawer*, qui n'avoit nul soupçon de sa perfidie, le traitoit plutôt en intime ami qu'en prisonnier coupable, l'invitoit à manger, & ne faisoit pas difficulté de le consulter sur les affaires d'Etat les plus importantes. A la fin cet ingrat ayant tenté de se sauver, *Tay* fils du Visir en eut bientôt connoissance, & conçut des soupçons, & s'étant éclairci il découvrit tant de trames criminelles, que dans un transport de colere il alla à l'appartement d'*Arzic* à l'insu de son pere, & lui abbatit la tête d'un coup de sabre, après quoi il révéla son crime & son ingratitude à toute la Cour. *Shawer* témoigna beaucoup de regret de sa mort, & de mécontentement de ce que son fils s'étoit porté à cette action sans sa participation; nous n'examinerons point si ces sentimens étoient réels ou non. Voilà de quelle maniere la plupart de nos Historiens rapportent cette grande révolution (b).

Il n'y avoit pas longtems que *Shawer* étoit délivré de cet ennemi secret, lorsqu'un autre se déclara ouvertement contre lui, ce qui fut à la fin la cause de sa perte, de celle du Royaume & de la Dynastie Fatimite. Cet ennemi étoit un des principaux Officiers de l'Armée nommé *Dargan*; voulant le dépouiller de la Dignité de Visir il leva une armée, lui livra bataille, le défit entièrement, tua son fils *Tay*, le contraignit de quitter le Caire & de se sauver en Syrie. *Shawer* implora la protection de *Nuro'ddin* l'Emir Atabek de Damas, il promit de lui donner annuellement le tiers des revenus de l'Egypte s'il vouloit l'assister de toutes ses forces, & le rétablir dans le Viziriât, dont *Dargan* s'étoit emparé par force. *Nuro'ddin*, qui étoit ennemi implacable des Chrétiens, écouta d'autant plus volontiers les pro-

(a) *Abulfeda, Abulfarage, Renaudot* &c. triarch. Alexand. p. 522. Voy. aussi T. XVI.

(b) *Elmacin, Abulfeda, Abulfarage, Al Macrisi, Ebn Shohnah, Renaudot, Hist. Pa-* p. 482, 483.

lui donner connoissance de sa fuite (1). On dit que les richesses qu'il emporta, égaloient presque en valeur le revenu annuel de l'Egypte.

(1) *Elmacin, Abulfeda, Abulfar. Macrizi.* Voy. aussi T. XVI. p. 483.

SECTION
II.
Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

Généreuse
traitement
que Sha-
wer fait
à Arzic.
Ingratité
de ce
dernier &
sa mort.

Dargan,
se déclare
contre le
Visir, le
défit &
s'empara
du Viziri-
at.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

propositions de *Shawer*, que ce Ministre lui donna à entendre que les Francs étoient entrés en Egypte, desorte qu'il lui accorda le secours qu'il demandoit ; d'un autre côté *Dargan* s'étoit rendu si puissant, qu'il n'étoit pas aisé de le déposséder de sa Dignité. Il avoit outre cela élevé aux premiers Emplois ses deux freres, ayant donné à l'un le titre d'*Al Molhem Al Adel*, & celui de *Nasr Al Moslem* à l'autre, & il prit lui-même celui d'*Al Malek Al Afdal* : il mit encore un grand nombre de ses créatures dans les grands Postes pour fortifier son Parti, & pour affoiblir & ruiner celui de son Rival, il fit périr une quantité d'Officiers qui étoient dans ses intérêts, *Ebn Shohnah* ajoute qu'il fit aussi mourir plusieurs Emirs d'Egypte. Par là il affoiblit tellement le Royaume, & le Gouvernement, qu'il en causa la ruine, la Puissance Fatimite tomba dans un état de langueur qui encouragea les Chrétiens à entreprendre la conquête de ce riche Pays.

*Il est défait
par Nuro'ddin.
1163.*

Ils y avoient déjà fait de grands progrès en ce tems-là, c'est-à-dire au commencement de l'an 559 de l'Hégire (a). Ce fut aussi le grand motif qui détermina *Nuro'ddin* à assister tout de bon *Shawer*, qu'il avoit jusques-là amusé par de belles promesses ; ce Prince lui donna un puissant Corps de Troupes sous le commandement d'*Asado'ddin* surnommé *Shairacub* (b), pour chasser les Francs & son Compétiteur du Royaume. *Shawer* entra en Egypte sans opposition, défit *Dargan* proche du sépulcre de *St. Naphise*, & rentra dans le Viziriat.

*Shawer
manque de
parole à
ce Prince.*

Quand il se vit en possession de sa première autorité, au-lieu de remplir les engagements qu'il avoit pris avec *Nuro'ddin*, & de lui rembourser les frais de l'expédition, il refusa après plusieurs délais de payer la moindre partie de la somme stipulée ; procéda aussi peu politique, comme la suite le fit voir, qu'ingrat & injuste. *Asado'ddin*, fier des avantages qu'il avoit remportés, fut fort irrité de la mauvaise foi du Visir, tourna ses armes contre lui, & s'empara par représailles de *Scharkiah* & de *Peluse*. *Shawer*, qui n'étoit pas en état de l'arrêter tandis que les Francs pouvoient leurs conquêtes en d'autres parties de l'Egypte, prit le parti le plus capable de ruiner ses propres affaires & celles du Royaume : ce fut de traiter avec les Chrétiens, qui à de certaines conditions lui donnerent un secours avec lequel il enferma *Asado'ddin* de tous côtés, desorte qu'il auroit été réduit ou à se rendre avec toute son armée, ou à mourir de faim si *Nuro'ddin* ne l'avoit tiré de peine.

Ce Prince venoit de remporter de grands avantages sur les Francs en Syrie, il n'eut pas sitôt appris le péril où se trouvoit son Général, aussi bien que la perfidie & l'ingratitude de *Shawer*, qu'il fit un Traité avec les Chrétiens, par lequel il les obligea de rappeler les Troupes qu'ils avoient données au Visir, desorte qu'*Asado'ddin* eut le passage libre, après avoir été trois mois assiégé, & se retira sans obstacle en Syrie (c).

Shawer se trouvant défait de tous ses Rivaux, & maître des immenses richesses de la famille de *Talay* fils de *Zaric*, possédoit la Charge de Visir sans contradiction de la part de personne dans le Royaume (*). Il avoit néanmoins

(a) Les mêmes. (b) Voy. T. XVI. p. 434. (c) *Abulfeda* &c.

(*) Pendant tous ces troubles on n'entend point parler du Calife *Al Aded*, qui durant
tou-

moins à redouter le ressentiment du grand & puissant *Nuro'ddin*, qui venoit de conquérir la plus grande partie de la Syrie & de la Mésopotamie; d'ailleurs c'étoit un Prince qui avoit toutes les vertus dont un Mahométan peut être doué, & il ne se pouvoit qu'il ne fût extrêmement irrité de son ingratitude & de sa mauvaise foi, par le refus de remplir les engagements qu'il avoit pris avec lui, & par l'affront qu'il avoit fait à son Général *Afado'ddin*, en se liguant avec les Franks contre lui. Aussi *Nuro'ddin* avoit-il renvoyé de-nouveau ce Général avec des forces suffisantes en Egypte, pour forcer *Shawer* à lui payer les arrérages du revenu annuel qui lui étoient dûs & les fraix de la première expédition; en quoi *Afado'ddin* réussit, car le Visir informé de son approche, prévint les hostilités, en consentant à tout, & de cette façon il le renvoya content en Syrie (a).

SECTION :
II.
Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

Il n'y avoit gueres que ce Général avoit quitté l'Égypte, lorsque *Shawer* fournit à *Nuro'ddin* un nouveau sujet de l'y renvoyer. Ce Prince belliqueux avoit chassé les Franks de presque toute la Syrie, & il ne leur restoit plus gueres de places fortes dans ce Royaume; il ne laissoit pas d'être inquiet des avantages qu'ils remportoient en Égypte, sur-tout quand il fut instruit du Traité que le Visir avoit conclu avec eux, qui pouvoit, comme il le comprenoit très-bien, leur frayer le chemin à la conquête de tout le Royaume. Ce malheureux Traité, qui fut conclu l'an 562 de l'Hégire, paroît n'avoir été signé par l'ambitieux Visir, que pour pouvoir se dispenser de payer à *Nuro'ddin* le tiers du revenu annuel de l'Égypte, comme il s'y étoit engagé, ainsi c'étoit-là encore un pressant motif de punir sa mauvaise foi réité-

Il s'allie
avec les
Franks &
Nuro'd-
din atta-
que l'E-
gypte.

(a) *Renaudot* ubi sup. &c.

toutes les guerres qu'il y eut depuis le commencement de son regne, semble s'être tenu neutre & dans une inaction parfaite; d'où l'on peut conclure que les Visirs d'Égypte étoient devenus en ce tems-là si puissans & si despotiques, qu'ils avoient en grande partie dépouillé les Califes de l'autorité temporelle, & ne leur laissoient que l'ombre d'une autorité spirituelle, comme les Omrahs avoient fait depuis longtems à Bagdad.

Nous en trouvons un exemple bien sensible sous ce regne même, si ce n'est pas dans la même année, en suivant la Chronologie de *Renaudot*. Voici de quoi il s'agit. Il arriva au Caire un Ambassadeur de l'Empereur d'Abissinie, chargé principalement d'engager le Calife & son Visir de vouloir obliger *Marc*, Patriarche d'Alexandrie, à lui envoyer un nouvel Abuna, au-lieu de celui qui occupoit cette Dignité, dont il le jugeoit indigne; ce que le Patriarche avoit refusé. Cette affaire causa une contestation fort vive entre le Calife & son Ministre. Le premier disoit qu'il y avoit de l'injustice à contraindre un Métropolitain d'agir contre les Canons de son Église, & le Visir soutenoit que c'étoient-là des scrupules auxquels on ne devoit pas avoir égard quand il s'agissoit d'obliger un grand Monarque, & qu'il falloit ordonner au Patriarche de le contenter. *Marc* persista dans son refus, alléguant qu'il étoit contraire aux Canons de son Église d'ordonner un nouvel Abuna, tandis que l'autre étoit encore en vie: d'autant plus, que bien loin de mériter qu'on le déposât, son mérite & son louable zèle étoient les seuls crimes qu'on pouvoit lui reprocher, c'étoit ce qui l'avoit rendu odieux à l'Empereur *Zeno*; comme il avoit usurpé le Trône, il ne pouvoit souffrir les remontrances de ce Prélat. La manière dont la contestation se termina, fait bien voir combien il restoit peu d'autorité aux Califes, même dans le spirituel; car ni l'interposition d'*Idid*, ni les raisons qu'on a vues ne purent mettre *Marc* à couvert du ressentiment du Visir, qui sur son refus le fit mettre en prison, où il resta jusqu'à la mort de ce Ministre (1).

(1) *Renaudot*. l. c. p. 125.

SECTION
II.
Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

rée par une nouvelle invasion. *Afado'ddin*, ou comme on l'appelle communément *Shairacub*, ou suivant *Renaudot*, *Chiracour*, marcha en diligence avec des forces suffisantes, bien-que les uns ne lui donnent que mille chevaux, les autres deux-mille, sans parler d'Infanterie (a). Il mena avec lui son neveu *Salaha'ddin* fils d'*Ayub*, qui le suivit malgré lui. Etant entré en Egypte sans opposition, il se rendit maître d'*Al Fiza* avec peu ou point de perte, ce qui prouve que son armée doit avoir été plus nombreuse que ne le disent quelques Historiens; & ce qui le confirme, c'est que *Shawer*, qui sans-doute n'avoit pas négligé de prendre ses mesures dans une pareille conjoncture, fut obligé d'abord de demander du renfort aux Franks; après l'avoir reçu il alla chercher l'ennemi & l'attaqua avec beaucoup de furie, ce qui n'empêcha point que lui & ses Alliés ne fussent mis en déroute.

Nouveau
Traité.

Ce fut-là un coup mortel pour le Visir & pour les Franks, car cette victoire facilita à *Shairacub* la prise de l'importante ville d'Alexandrie, qu'il vint assiéger, & dont il se rendit maître sans beaucoup de peine & sans grande perte (b). Il y laissa son neveu *Salaha'ddin* avec une forte garnison, & marcha avec son armée vers la Haute Egypte; mais il fut bientôt obligé de revenir sur ses pas au secours de son neveu, les Franks étoient venus l'assiéger dans Alexandrie, & le ferrent étroitement pendant trois mois. Mais au-lieu de les forcer à lever le siege, *Shairacub* conclut, on ne dit point par quel motif, un Traité avec eux, en vertu duquel il devoit abandonner toutes ses conquêtes & s'en retourner en Syrie, après avoir reçu une certaine somme pour l'indemniser des fraix de son expédition. *Shawer* paya au plus vite; *Shairacub* évacua la place, & s'en retourna avec son riche butin en Syrie, mais son armée étoit fort affoiblie par les fatigues & les maladies, ce qui fut peut-être la principale raison qui le détermina à retourner si promptement à Damas.

Shawer
se ligue
encore a-
vec les
Franks.

Les Syriens n'eurent pas sitôt quitté l'Egypte, que le perfide Visir fit un nouveau Traité avec les Franks contre *Nuro'ddin*, pour l'attaquer dans ses propres Etats, pendant qu'il y étoit occupé à appaiser quelques révoltes; ce qu'on regardoit comme le moyen le plus efficace pour l'empêcher d'envoyer davantage ses Troupes en Egypte. Nous avons parlé ailleurs de ce Traité, qui fut signé l'an de l'Hégire 563, & des suites qu'il eut; nous dirons seulement que le Prince Syrien en fut si irrité, qu'il résolut de suspendre pour un tems ses autres conquêtes, & d'employer toutes ses forces à réduire l'Egypte, & à punir le Visir. Dès l'année suivante il envoya une puissante armée sous le commandement de *Fakhro'ddin Masud* pour assiéger le Château de Jabar, place très-forte; mais quoiqu'il eût été renforcé par un autre Corps de Troupes, il l'attaqua inutilement; il engagea enfin *Shahabo'ddin Malek* à lui céder cette Forteresse pour la ville de Sarui & son territoire avec quelques autres places, outre la somme de vingt-mille dinars (c).

Succès des
Franks en
Egypte.

Quand *Nuro'ddin* fut maître de cette Forteresse, il tourna ses armes contre les Franks, qui s'étoient emparés de Belbeis ou Peluse, & pouffoient leurs

(a) *Eln Shohnah* & *Abulfeda* sub ann. *Kondenir* &c.

(b) *Abulfeda* &c.

(c) T. XVI. p. 491.

leurs conquêtes en Égypte & ailleurs, en profitant des divisions qu'il y avoit entre les Princes Mahométans; à Peluse ils massacrèrent la plupart des habitans & des soldats, les Chrétiens & les Mahométans, & vendirent pour esclaves tous les prisonniers, la ville ayant été abandonnée au pillage; ils en agirent presque de-même dans tous les lieux dont ils se rendirent les maîtres.

De Belbeis ils marcherent vers le Caire: cette ville n'étoit pas en état de se défendre, & elle étoit remplie de trouble & de confusion par des dissensions intestines. *Shawer*, aussitôt qu'il avoit appris la marche des Francs, avoit brûlé l'ancienne ville de Mefr, & en avoit fait venir tous les habitans au Caire, pour empêcher les ennemis de se saisir de cette place. Il avoit aussi engagé le Calife à demander du secours à *Nuro'ddin*, en lui représentant le danger éminent où lui & son Royaume se trouvoient de tomber entre les mains des Chrétiens, s'il n'étoit promptement secouru. On peut juger que cette priere fut très-agréable à ce Prince, & qu'elle venoit fort à-propos pour ses desseins, puisqu'elle lui fournissoit une belle occasion de conquérir l'Égypte & d'en chasser les Francs; il avoit même déjà levé une armée de quatrevingt-mille chevaux sous les ordres d'*Asado'ddin*.

Il lui envoya ordre de marcher en diligence vers l'Égypte, & de combattre les Francs par-tout où il les trouveroit. Ils avoient mis en ce tems-là le siege devant le Caire, & tenoient cette ville si bien investie, qu'il ne paroît point que ni le Calife ni le Visir eussent la moindre connoissance de la marche de l'armée Mahométane, qui venoit en diligence au secours de la place; en sorte que le Visir se trouvant dans l'impossibilité de tenir long-tems contre les assiégeans, eut recours à ses anciennes ruses de faire des Traités & de magnifiques promesses, il leur donna cent-mille dinars, & leur en promit encore neuf-cens-mille, s'ils vouloient lever le siege, parcequ'il lui étoit impossible sans cela de trouver cette somme; cette promesse les engagea à décamper; quoiqu'il y ait bien plus d'apparence à ce que dit *Konde-mir*, que l'approche de l'armée d'*Asado'ddin* contribua plus à leur retraite, que ni l'argent ni les promesses (a), & que ce fut la véritable raison qui les engagea à lever le siege, & à s'en retourner promptement avec leur butin, sans attendre le reste de la somme promise.

Quoi qu'il en soit, *Asado'ddin* s'avança avec son armée à grandes journées vers la Capitale; les Mahométans le reçurent par-tout à bras ouverts comme leur Libérateur, à son arrivée au Caire le Calife *Al Aled* l'invita à se rendre au Palais, où il le reçut avec les plus grandes marques de distinction & de reconnoissance, & entre autres présens lui donna le Castan de Sultan; il fit aussi des présens magnifiques à son neveu *Salaha'ddin*, qui l'avoit encore suivi dans cette expédition, & aux principaux Officiers. Le perfide Visir, à qui sa conscience reprochoit la violation de tous ses engagements, n'étoit pas moins attentif à faire tous les jours sa cour au Général de *Nuro'ddin*, & en tâchant d'excuser sa conduite passée il marquoit la plus haute estime pour *Shairacul*, son neveu, & pour tous les autres Chefs de l'Armée; il témoigna qu'il tiendroit à grand honneur, si le Général & tous les

au-

(a) *Abulfed.* sub ann.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

autres Officiers vouloient venir à un festin qu'il préparoit pour eux dans son Palais, & lui permettre de leur donner aussi à tous des marques de la grande considération qu'il avoit pour eux. Sous ces belles apparences le Visir cachoit le diabolique dessein de s'assurer d'eux, dès qu'il les auroit en son pouvoir. Il ne put néanmoins conduire ce projet avec tant de secret qu'il n'en transpirât quelque chose, & que *Shairacub* n'en eût connoissance, de sorte qu'il ordonna à *Salaha'ddin* & à un autre Officier de se saisir de ce traître, comme ils firent, en feignant de le conduire au Général, qui étoit allé visiter le tombeau d'un Saint Mahométan hors du Caire. Les domestiques de *Shawer* le voyant arrêté, prirent la fuite, & le laisserent mener à *Shairacub*, qui le fit enfermer sous bonne garde. Aussitôt que le Calife fut informé de la trahison & de la prison du Visir, il envoya un de ses Ministres au Général Syrien, non seulement pour protester qu'il n'avoit aucune part à cet indigne complot, mais aussi pour lui demander la tête de *Shawer*; on la lui coupa sur le champ, & on l'envoya sur la pointe d'une lance au Calife. *Aded* en retour honora *Shairacub* de la robe de Visir, & des autres marques de cette Dignité, & lui donna le titre d'*Al Malek Al Mansûr*, c'est-à-dire le Roi & le Vainqueur. Il ordonna même qu'on dressât une Patente en forme, qu'il dicta lui-même, & dont *Abulfeda* nous a conservé une partie, par laquelle il lui conféroit la Dignité de Visir, & *Shairacub* prit possession du Palais de *Shawer*.

Le nouveau Visir, revêtu de toutes les marques de sa Dignité, fit son entrée au Caire avec un cortège convenable; ce qui n'empêcha pas que la populace & les soldats ne se soulevassent contre lui & ne l'attaquassent avec beaucoup de furie, comme il traversoit la ville; de sorte qu'il ne trouva pas de meilleur expédient pour prévenir leurs insultes, que de leur crier, *le Calife vous a donné les immenses richesses que Shawer a amassées durant son Ministère*. D'abord, laissant-là *Shairacub*, ils coururent au Palais de *Shawer*, qu'il pillèrent, enlevant tout ce qui étoit de quelque prix. Après cela le nouveau Visir fut reçu avec de grandes acclamations & toutes sortes de démonstrations de joie, les Poètes & les Orateurs célébrèrent à l'envi son élévation à la Dignité de Visir, & le comblèrent de louanges. Il jouit donc du Poste auquel il avoit été élevé sans obstacle, mais pas fort longtemps, car il mourut deux mois & cinq jours après, d'un excès de débauche, selon quelques Historiens.

*Caractere
de Salaha'ddin.*

Nous avons parlé ailleurs (a) de l'origine, du caractère, & des exploits de ce Héros Mahométan en Egypte, & nous renvoyons le Lecteur à ce que nous en avons dit, comme étranger à l'Histoire de ce Royaume. On trouvera-là aussi le détail de ce qui regarde son neveu *Salaha'ddin*, qui lui succéda dans le Viziriat, & qui peu après monta sur le Trône d'Egypte, sur lequel il se signala par ses vertus, ses victoires & ses conquêtes. Il fonda une nouvelle Dynastie & abolit le Califat Fatimite, & on le regarde à juste titre comme un des plus illustres Héros de son siècle, ainsi que nous avons eu occasion de le faire voir, en rapportant l'Histoire des guerres qu'il eut avec les Chrétiens Croisés. Nous nous bornerons donc à la récapitu-

tu-

(a) Voy. T. XVI. p. 494 & précéd.

tulation de ce qui est nécessaire pour lier les parties de son glorieux regne, qui sont mêlées avec d'autres événemens, en renvoyant alors au Volume où ces événemens sont détaillés plus au long. Si l'on trouve par hazard quelque différence considérable entre l'Histoire que nous avons donnée de cette Guerre Sainte dans l'Histoire Ancienne, & la Relation que nous en avons donnée dans ce que nous nommons l'Histoire Moderne, nous souhaitons que l'on considère que la première est principalement tirée des Auteurs Chrétiens Grecs & Latins de ce siècle-là & du suivant; au-lieu que pour la seconde on a eu égard autant qu'il convenoit au témoignage des Historiens Arabes & Mahométans; leurs sentimens & leurs préjugés tirant leur origine de la différence de Religion & d'intérêts, n'ont pu que mettre de la différence entre les Relations des uns & des autres, qu'il est assez difficile de concilier, quoique nous ayons tâché de le faire quand cela nous a paru possible; mais nous avons cru que nous aurions été blâmables, si nous avions supprimé les relations de ces Historiens dans une Histoire d'Orient, puisée en grande partie dans les Auteurs Orientaux. Voilà ce que nous avons cru devoir observer sur ce qui a été rapporté dans le Volume indiqué, & sur ce que nous aurons occasion d'ajouter, tant sur cette guerre en général, que sur ce qui s'est passé sous le Viziriat & sous le regne de ce nouveau Guerrier Mahométan.

SECTION
II.
*Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

Salah'uddin, que les Historiens Grecs & Latins appellent communément *Saladin*, & qui se nommoit originairement *Tusef Ebn Ayub* ou le fils d'*Ayub*, frere du feu *Asala'uddin* ou *Shairacub*, étoit le plus jeune des Emirs & des Grands qui aspireroient à la Charge de Vizir. Il avoit déjà donné des preuves de son courage & de sa prudence pendant le siege d'Alexandrie, qu'il avoit soutenu durant trois mois contre toutes les forces des Francs, comme on l'a vu plus haut. Quel que fût le motif qui déterminâ le Calife à le préférer à ses compétiteurs, soit son mérite, soit la crainte de son ressentiment, soit quelque autre raison, il est certain que plusieurs des Emirs furent fort mécontents de son élévation, & ne firent pas de difficulté de déclarer ouvertement qu'ils n'obéiroient point à ses ordres. Comme ils étoient pourtant en petit nombre, en comparaison de ceux qu'il avoit gagnés par son adresse & par sa générosité, en distribuant les immenses richesses de son oncle *Shairacub*, ces mécontents ne furent pas longtems sans avoir sujet de rougir de leur opposition, tandis qu'il se faisoit de jour en jour plus aimer de la Cour & de l'Armée; le Calife l'honora même du titre d'*Al Malek Al Naser*, qui signifie le Roi & le Défenseur (a).

Il est déclaré Vizir.

Pendant le jeune Vizir gouvernoit l'Égypte sans contradiction; peu après son installation, il se défit du Chef des Noirs qui gardoient le Palais Royal, & les passa la plupart au fil de l'épée; il mit ensuite une forte garnison dans le Château du Caire, & par-là se rendit maître absolu. Comme il avoit encore *Najmo'uddin Ayub* son pere & le reste de sa famille à Damas, il évita très-soigneusement de donner le moindre ombrage à *Nuro'ddin*, & agit en tout plus en Général de ce Prince, qu'en Vizir d'Égypte, jusqu'à ce qu'il eut obtenu la permission de les faire venir au Caire, pour les avoir

Sa conduite prudente envers Nuro'ddin.

près

(a) *Abul'eda, Abulfarage, Elmacin, Eln S'ouah &c.*

SECTION.
II.
*Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

près de lui & partager avec eux sa grandeur & sa fortune. Sa priere étoit trop délicate & trop intéressante pour que le politique *Nuro'ddin* la lui refusât, parcequ'il lui étoit aisé de prévoir les dangereuses suites qu'un refus pouvoit avoir ; il consentit donc à leur départ pour l'Égypte, mais à condition qu'ils n'obéiroient à *Saladin* que comme au Général de ses Troupes dans ce Royaume. Ce Prince lui-même ne lui donnoit pas d'autre titre en lui écrivant, & les ordres qu'il envoyoit ne s'adressoient pas à lui seul, mais étoient conçus en ces termes : *Nuro'ddin &c. à l'Emir Al Esfahselar Salaha'ddin & aux autres Emirs, nous vous ordonnons &c.* C'est ainsi que la bonne intelligence se maintint entre ces deux grands hommes. *Saladin* reçut son pere & toute la famille Ayubite avec une grande joie, & avec toute la magnificence d'un Visir d'Égypte, & éleva ses parens à quelques-uns des premiers Emplois (a).

L'année suivante, la 565. de l'Hégire, la bonne intelligence continuoit entre les Cours de Damas & du Caire, lorsque les Francs assiégerent Damiette, & la presserent vivement pendant cinquante-quatre jours. Aussitôt que *Nuro'ddin* en fut informé, il fit une irruption sur leurs Terres en Syrie, & par cette diversion il les obligea de lever le siege, & de venir au secours de leurs propres conquêtes. Cette harmonie entre *Nuro'ddin* & *Saladin* ne contribua pas peu à augmenter le pouvoir & l'autorité du dernier en Égypte, tandis que celle du Calife diminueoit par degrés. Il ne se passa néanmoins rien de fort considérable entre *Saladin* & les Francs, sinon que le Visir remporta sur eux quelques légers avantages, & qu'il fit une irruption en Syrie. A son retour, après la fin de la campagne, il convertit deux Edifices publics du Caire en Colleges pour propager la Doctrine des Sonnites, par opposition à celle des Shiites, & il établit des Docteurs pour enseigner dans ces Colleges. Il y a assez d'apparence que ce fut pour plaire ou pour obéir à *Nuro'ddin*, qui étoit zélé partisan des Abbassides, regardant les Shiites comme des Hérétiques, & par cette raison il haïssoit mortellement les Fatimites. Aussi envoya-t-il ordre peu de tems après au Visir de faire supprimer le nom d'*Al Aded* dans les Mosquées d'Égypte, & de faire publier celui du Calife de Bagdad. C'étoit un coup aussi dangereux que hardi, *Saladin* ne manqua pas de lui représenter fortement, que cela exciteroit selon les apparences un soulèvement général parmi les Mahométans Fatimites, supposé que l'on trouvât un Mollah qui osât risquer de le faire, ou qui y fût contraint. Nonobstant ces raisons *Nuro'ddin* lui ordonna si absolument l'année suivante de faire ce changement, qu'il n'osa ou ne voulut pas desobéir : ainsi on pria pour le Calife de Bagdad dans les Mosquées au Caire pour la premiere fois le second Vendredi du mois Moharram, comme on l'a vu ailleurs (b).

*Mort d'Al
Aded, der-
nier Calife
Fatimite
& fin de
cette Dy-
nastie.*

Cette année, la 566. de l'Hégire, fut fertile en grands événemens, entre autres la mort de *Mostanjed* Calife de Bagdad & celle du Calife d'Égypte, laquelle fut suivie de l'extinction du Califat Fatimite. *Al Aded* étoit malade & mourant, quand on exécuta les ordres de *Nuro'ddin*, & qu'on substitua le nom du nouveau Calife de Bagdad au sien dans les Prieres publiques ; on ne dit point s'il eut connoissance de cette révolution, ce qu'il y a de cer-

tain,

(a) *Abulfeda, Abulfarage &c. Renaudot*
l. c. p. 534. Voy. T. XVI. p. 495, 496.

(b) Voy. T. XVI. p. 500.

tain, c'est qu'il mourut peu de jours après. La diversité des récits des Historiens Arabes & des Mahométans ne permet gueres d'affirmer rien sur la cause & les circonstances de sa mort; les uns assurent que *Saladin* l'empoisonna, d'autres disent qu'il mourut de mort naturelle, mais ils ne sont pas d'accord entre eux sur le genre de sa maladie, & sur la maniere dont il finit; nous renvoyons pour le détail au Volume cité, où l'on trouvera aussi l'inventaire de ses immenses trésors, de ses superbes ameublemens, de ses pierrieres, parmi lesquelles il y en avoit d'une grosseur extraordinaire & d'un prix inestimable, & de sa belle Bibliothèque (a). Il suffira pour le présent de dire que le Visir, soit qu'il fût présent à sa mort, comme l'assurent quelques Auteurs, ou non, n'en fut pas plutôt instruit qu'il prit possession du Palais & des immenses richesses qu'il y trouva; s'étant fait de la Famille du Calife défunt il la fit enfermer dans un endroit écarté du Palais sous une forte garde, & ses Esclaves furent donnés, vendus ou mis en liberté. Ainsi finit la Dynastie des Califes Fatimites en Egypte, après avoir subsisté deux-cens-soixante-onze ans, savoir soixante-dix dans le Kairwan & deux-cens ou deux-cens-un en Egypte. Nous avons remarqué ailleurs que le Fondateur de cette Dynastie prétendoit être descendu d'*Ali* & de *Fatime* fille de *Mahomet*; mais que les Califes Abbassides contesterent toujours cette origine, & excommunierent ces nouveaux Califes comme des Usurpateurs, des Tyrans & des Impositeurs, & leurs adhérens comme des Hérétiques, & des Rebelles à leur légitime Souverain.

Saladin, parvenu au comble de richesses, d'autorité & de grandeur, étoit néanmoins obligé de se conduire avec beaucoup de circonspection, tant à l'égard du soupçonneux *Nuro'ddin*, qu'à l'égard des Mahométans d'Egypte: comme ils étoient la plupart, en qualité de Fatimites, de la Secte des Shiïtes, & ennemis irréconciliables des Sonnites, il avoit à craindre qu'ils ne s'accoutumassent difficilement à un changement aussi subit, & bien-qu'ils n'eussent encore fait aucun mouvement pour s'y opposer, faute d'occasion favorable, ils pouvoient en faire dans la suite, si même ils ne méditoient déjà quelque révolte. Quant à *Nuro'ddin*, qui s'étoit rendu fort puissant & le traitoit encore comme son sujet, ne voulant pas souffrir le moindre délai à l'exécution de ses ordres, bien loin de permettre qu'il les contestât, il avoit toutes sortes de raisons d'appréhender les plus fortes oppositions de sa part, & les marques de son ressentiment, s'il ne lui cachoit avec tout le soin possible ses ambitieux desseins, sur-tout ayant tout sujet de craindre que les Emirs & les Grands d'Egypte, dont la fierté souffroit de son élévation, ne prissent d'abord le parti de *Nuro'ddin*, s'ils appercevoient la moindre apparence de rupture entre lui & ce Prince.

Saladin avoit néanmoins deux grands appuis, savoir les principaux Officiers de l'armée, qu'il avoit pris soin d'attacher à ses intérêts, en leur distribuant une bonne partie des trésors du Calife d'Egypte, & un excellent & fidele Conseil privé, composé principalement de ses parens & de ses amis, qu'il avoit fait venir de Syrie, qui avoient son pere, le vieux Emir *Ayub*, Politique consommé à leur tête, par les avis duquel il se conduisoit

SECTION
II.
Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

Jalousie
de Nu-
ro'ddin
contre Sa-
ladin.

Appuis de
Saladin.

(a) Voy. T. XVI. p. 500, 501.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

en tout. Ainsi, pour détourner tant d'yeux ouverts sur lui, & pour fermer la bouche aux Prédicateurs Shiïtes, il commença par publier un *Gazi* ou Guerre Sainte contre les Francs, déclarant qu'il avoit dessein de les chasser d'Egypte, & d'aider *Nuro'ddin* à les chasser de Syrie; avec tout cela il affectoit le plus profond respect pour ce Prince, faisant les plus grandes protestations de soumission & de fidélité. Tout cela n'empêcha pas que sa premiere expédition contre les Francs, qu'il alla attaquer dans la Forteresse de Shawbek sur les frontieres de Syrie, n'allarmât extrêmement l'ombrageux *Nuro'ddin*, qui le prit avec lui sur un ton si absolu, qu'il appréhenda à son tour les effets du ressentiment de ce Prince.

*Nuro'd-
din se dé-
fie de plus
en plus de
lui, & se
prépare à
attaquer
l'Egypte.*

On a vu ailleurs (a) de quelle façon l'un & l'autre se conduisirent dans cette occasion. *Ayub* étoit un Guerrier & un Politique trop habile pour renoncer aisément à l'espérance flatteuse de voir son fils en possession du Trône d'Egypte, & pour se laisser intimider par les menaces, vu la puissance & l'intérêt de son fils. Il lui conseilla donc de poursuivre ses desseins à tous risques, & de prendre les mesures les plus efficaces pour s'assurer & à ses descendants une riche couronne, en amusant toujours *Nuro'ddin* par une feinte soumission, & par des marques de générosité & de desintéressement. A toutes ces précautions si sages *Saladin* en ajouta une autre, ce fut de gagner les Egyptiens par sa libéralité & par la douceur de son Gouvernement, en quoi il réussit à un tel point qu'ils le chérissoient au plus haut degré, & qu'il étoit devenu leur idole. Se croyant alors en sûreté contre les effets de la jalousie de *Nuro'ddin*, il entreprit une seconde expédition contre Shawbek & Carac; mais un message menaçant que ce Prince lui fit faire, l'obligea encore de lever le siege, & de tâcher de l'appaïser à force d'excuses, de protestations de soumission, & de riches présents. *Nuro'ddin*, qui n'étoit pas moins habile dans l'art de dissimuler, parut en apparence satisfait de sa conduite, mais en attendant il préparoit une puissante armée dans la ferme résolution d'attaquer l'Egypte l'année suivante. Heureusement pour *Saladin*, que ces préparatifs consternoient, il reçut la nouvelle que ce Prince étoit mort d'une esquinancie dans le Château de Damas, l'an 569 de l'Hégire (b); ce qui causa une grande joie non seulement à *Saladin* & à sa famille, mais aux Egyptiens, qui redoutoient autant *Nuro'ddin* qu'ils admiroient la magnificence & la douceur de son Général.

*Sa mort.
1173.*

*Saladin
r. connu
Sultan
d'Egypte.
C'est
l'attaque
contre
lui.*

Bien-que *Saladin* fût délivré des appréhensions que lui causoit un si puissant ennemi, il n'osa pas encore lever le masque, & prendre le titre de Souverain, tandis que le successeur de *Nuro'ddin* avoit à sa disposition une puissante armée. Un de ses premiers soins en apprenant qu'il vouloit l'attaquer, avoit été de se ménager une retraite, au cas qu'il fût obligé de quitter l'Egypte. Il jeta les yeux sur le Royaume de Nubie, qui lui parut par sa situation propre à lui servir d'asyle, & résolut d'en entreprendre la conquête. Il y envoya son frere *Malék Turan Shah* à la tête d'une bonne armée; mais ce Général ayant trouvé un Pays stérile & inculte, s'en retourna promptement sans rien faire, & dissuada aisément son frere de cette entreprise. *Saladin* se chargea alors de réduire l'Yemen ou l'Arabie Heureuse; il y réussit

(a) T. XVI. p. 503. (b) *Abulfeda, Abulfarage, Renaudot* p. 517.

fit sans beaucoup de peine par l'entière défaite de l'Emir *Abd'alnabi*, qui s'en étoit rendu maître ; il le fit prisonnier, & le chargea de chaînes. Nous renvoyons pour les détails de cette expédition & des autres exploits de *Turan Shah* à ce que nous en avons dit ailleurs (a). Quelques Historiens disent qu'*Al Ayub Shah* l'accompagna dans cette expédition, & qu'il en apporta un butin immense, comme on le peut voir dans l'endroit cité. Nous dirons seulement que l'accroissement des richesses & des domaines de *Saladin* le détermina à prendre sans tarder davantage le titre de Sultan ou de Souverain d'Égypte à la fin de l'année, & qu'il fut reconnu par la plus grande partie des Grands du Royaume ; nous disons la plus grande partie, car bien que les autres n'osassent pas s'y opposer ouvertement, il y avoit néanmoins un grand nombre de Seigneurs du premier rang, sur-tout parmi les Shiïtes, qui conservoient une haine implacable contre le Calife Abbasside ; ils tramèrent une conspiration en faveur de la Famille Fatimite, dans le dessein de la rétablir dans le Califat. Ce complot, quoique tenu fort secret, ne put néanmoins demeurer longtems caché, vu le grand nombre d'espions qu'avoit non seulement le soupçonneux Sultan, car c'est le nom que nous lui devons donner désormais, mais encore le Calife, & les Sonnites devenus fiers de leur supériorité, & qui se mêloient parmi les Shiïtes (*). La conjuration fut donc découverte, & les principaux complices furent les uns crucifiés, les autres brûlés tout vifs (b).

SECTION
II.
*Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

Cette sévérité n'étouffa pas le zèle des Égyptiens pour la famille des Fatimites, car dès l'année suivante, la 570. de l'Hégire, on vit éclater une révolte contre le nouveau Sultan, dont le Chef étoit *Al Kanz* ou *Kenazo'ddowla*, Gouverneur d'Assouan dans la Haute Égypte. Ayant assemblé une grande armée de Noirs, il marcha vers la Basse Égypte, & les Égyptiens vinrent de toutes parts se ranger sous ses enseignes. *Saladin* fit marcher promptement contre lui son frere *Al Malek Saïfo'ddin* avec un bon Corps de Troupes, qui l'attaqua avec tant de furie, qu'après un sanglant combat, où il périt un grand nombre de rebelles & entre autres leur Général, il n'eut pas de peine à dissiper le reste, & revint victorieux au Caire (c). Dans le même tems *Saladin* remporta un grand avantage sur les Francs, qui assiégeoient Alexandrie avec une Armée & une Flotte nombreuse commandée par *Guillaume II.* Roi de Sicile (d). Le Sultan s'étant avancé à la tête de ses Troupes,

*Révolte
d'Alkanz.
Il est dé-
fait.*

(a) T. XVI. p. 509.

din, Vit. Salad. *Renandot*, p. 541.

(b) Ibid. p. 510.

(d) Voy là-dessus T. XVI. p. 510, 511.

(c) *Abulfeda*, *Alulfarage*, *Elmacin*, *Boahod*. la Note du Trad. *Cit. du Trad.*

(*) On dit que lorsque l'ordre de *Nuro'ddin* de prier pour le Calife de Bagdad & de supprimer le nom du Calife Fatimite, fut publié au Caire, les Sonnites firent de grandes réjouissances dans les deux Capitales, mais sur-tout ceux d'Égypte, que les Cheïks avoient tenu longtems si bas, que plusieurs pour avoir la paix avoient dissimulé leurs sentimens. Il n'est donc pas surprenant que pour se venger, ils épiassent soigneusement leurs anciens persécuteurs, & qu'ils fussent les premiers à déposer contre eux dans cette occasion. Les choses allèrent si loin, que l'on imputoit à crime d'écrire en prose ou en vers en faveur de la Faction Fatimite, car c'étoit le nom injurieux qu'ils donnoient aux partisans des Califes d'Égypte (1).

SECTION
II.
*Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

*Conquêtes
de Saladin
en Syrie
& son re-
tour en
Égypte.*

les Francs leverent le siege avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent leur camp, en y laissant tous leurs bagages & toutes leurs machines & munitions de guerre: quelques Historiens ajoutent qu'ils perdirent beaucoup de monde & quelques Vaisseaux (a).

Cet avantage fut suivi un an après d'un bien plus considérable en Syrie, où *Saladin* s'empara de la ville de Damas, & de plusieurs autres places importantes; mais comme cela ne regarde point l'Histoire d'Égypte, nous renvoyons à ce que nous avons dit ailleurs (b) de cette expédition, qui occupa le Sultan près de deux ans. Nous passons donc à l'année 572 de l'Hégire, qui fut celle de son retour en Égypte, après avoir mis ordre aux affaires de Syrie (*), & donné le Gouvernement de Damas & des autres places conquises à son frere *Al Malek Al Turan Shah*. Il fit une entrée triomphante au Caire, & après avoir laissé reposer ses Troupes, il commença vers la fin de l'année à faire bâtir la fameuse muraille qui devoit environner les villes de Meffr & du Caire, & qui devoit avoir, dit-on, vingt-neuf-mille, ou vingt-neuf-mille-trois-cens coudées de tour (c); mais il mourut sans l'avoir achevée, bien-qu'il mît la dernière main à d'autres ouvrages publics, entre autres au Collège qu'il fonda dans la ville de Meffr, & à un Hôpital au Caire, & à d'autres Edifices moins considérables, commencés en la même année. On rapporte que vers le même tems il y eut encore une espece de révolte dans la Haute Égypte; un grand nombre de Noirs s'assemblerent sous les ordres d'un certain *Abd'alkuah*, qui se donnoit pour *Dawd* ou *David*, fils d'*Al Aded* le dernier Calife Fatimite; le rendez-vous fut à Kest ou Koptos, ville ancienne de la Haute Égypte; mais ce Chef rebelle fut surpris par les Troupes du Sultan avant que d'avoir eu le tems de faire grand mal, son armée fut mise en déroute, presque tous ses gens périrent ou furent faits prisonniers; comme leur Général fut un des premiers qui fut tué, sa mort mit la confusion parmi eux, trois-mille furent pendus; on dit même que de cent-mille qu'ils étoient d'abord, il en périt quatrevingt-mille.

*Saladin
est battu
par les
Francs.*

L'année suivante, la 573. de l'Hégire, fut plus malheureuse pour *Saladin*. Il étoit entré à la tête d'une nombreuse armée dans la Palestine pour chasser les Francs; ayant fait divers détachemens pour ravager le Pays, ils l'attaquerent si furieusement, qu'il fut obligé d'abandonner son camp & de s'enfuir avec précipitation. Ses Troupes, qui n'avoient point de place où se retirer, traverserent confusément le vaste Désert qui sépare la Palestine de l'Égypte, & ne s'arrêtèrent presque qu'en arrivant au Caire. L'entrée du Sultan dans sa Capitale fut aussi triste que la précédente avoit été glorieuse, ayant perdu la plus grande partie de son armée, & la plupart des bêtes de charge, qui moururent de soif dans le Désert. A l'égard des détachemens qu'il

(a) Voy. là-dessus. T. XVI. p. 511. la
Note du Trad. Cit. du Trad.

(b) Ibid. p. 511. & suiv.

(c) Ibid. p. 516.

(*) On dit aussi qu'avant que de partir de Syrie, il abolit le tribut que l'Emir de la Mecque exigeoit des Pélerins qui se rendoient dans cette ville, & il lui assigna en dédommagement deux-mille dinars par an, & une certaine quantité de bled qu'on lui envoioit tous les ans d'Égypte (1).

(1) *Abulfeda, Ebn Shohmah, & Renaudot, p. 542.*

qu'il avoit si imprudemment envoyés pour piller, & par lesquels il avoit fa-
vorisé la victoire des Francs en affoiblissant son armée, ils furent ou taillés
en pièces ou faits prisonniers, & dans la triste relation qu'il fit de la perte
de cette bataille à son frere *Turan Shah*, il avoue qu'il avoit été plus d'une
fois dans le plus grand danger, & qu'il n'y avoit que Dieu seul, qui le ré-
servoit sans-doute pour quelque grand dessein, qui eût pu le faire arriver
heureusement en Egypte (a). Il semble en effet qu'il étoit destiné à être
pendant le reste de son regne le fléau des Chrétiens; mais comme ses prin-
cipaux exploits contre eux se firent dans la Palestine, dans la Syrie, & en
d'autres lieux hors de l'Egypte, on les trouvera rapportés suivant l'ordre du
tems dans le volume cité (b), & nous nous bornons à quelques circonstances
qui ont trait à l'Histoire d'Egypte.

Nous ne trouvons rien d'important jusqu'à l'an 576 de l'Hégire; *Nasir* *Le Calife*
Ledinillah ayant alors été élevé au Califat de Bagdad, envoya à *Saladin* la
Patente d'investiture & le Castran de Sultan, avec les autres marques de la
Dignité Royale, & de riches présens, ajoutant à tout cela le titre d'*Emir*
Al Omra, en considération des grands services qu'il avoit rendus au Calife
& à la Religion Mahométane. Pour reconnoître ces faveurs, & pour con-
tenter en même tems son humeur belliqueuse & son zele contre les Chré-
tiens, le Sultan travailla à lever une puissante armée pour entreprendre une
nouvelle & plus heureuse expédition en Syrie. Les debris qu'il en avoit
ramenés, étoient réduits à si peu de chose, tant parce qu'ils avoient souffert
en traversant le Désert, que par la peste qui avoit fait de grands ravages,
que le Sultan ne put partir du Caire qu'en l'année 578 de l'Hégire.

Il se mit en chemin à la tête d'une armée formidable, accompagné des
Seigneurs de sa Cour, & au milieu des acclamations & des vœux du peuple:
il eut néanmoins un triste pressentiment, que lui donna un Poète, en lui pré-
sentant une branche de Camomille & un Distique, qui parut de mauvais
augure à ce Prince, & répandit un sombre nuage sur son visage, où la joie
brilloit auparavant. Il ne laissa pas de s'avancer avec son armée; mais il
échoua devant Alep & Mosul, après avoir perdu beaucoup de tems au siege
de ces deux importantes places, & essuyé même un affront de la part des
assiégés devant la dernière (c).

Pendant que la fortune le favorisoit si peu en Syrie, l'Egypte fut fort al-
larmée en voyant paroître une puissante Flotte des Francs dans la Mer Rou-
ge, qui sembloit en vouloir à la Mecque & à Médine; ce qui ne s'étoit ja-
mais vu. Aussitôt qu'on eut appris au Caire la nouvelle de cette entreprise,
Al Malek Abubecre, frere de *Saladin*, & Viceroi d'Egypte en son absence,
fit équiper promptement une Flotte, dont il donna le commandement à
I.ûhî, qui avoit l'Intendance de la Marine, & qui étoit homme d'expé-
rience. Ce Commandant chercha & attaqua les Francs sur la Côte d'Al Khaura;
le combat fut opiniâtre & sanglant, & de part & d'autre on se battit avec
beaucoup de résolution & de courage; enfin la victoire se déclara en faveur
des Mahométans, qui firent une horrible boucherie des Chrétiens, prirent
ou coulerent à fond plusieurs Vaisseaux, & firent un grand nombre de pri-
son-

(a) T. XVI. p. 518.

(b) Ibid. p. 518 & suiv. (c) Ibid. p. 526 Note.

SECTION
 II.
 Histoire
 d'Égypte
 sous les
 Califes
 Fatimites
 &c.

sonniers, qu'ils massacrèrent jusqu'au dernier. Ce fut-là un coup si fatal pour les Francs, qu'ils ne tenterent plus rien de semblable. Le Viceroi & l'Amiral d'Égypte s'immortalisèrent parmi les Mahométans, non seulement par une expédition faite si à-propos, mais par l'inhumanité avec laquelle ils traitèrent les prisonniers Chrétiens. Les Historiens Mahométans accusent les Francs d'avoir massacré un grand nombre de Pélerins, & d'avoir menacé la Ville & le Temple de la Mecque d'une entière ruine. Quant à ces circonstances, & à la perte d'hommes & de Vaisseaux, ces Historiens sont si peu d'accord entre eux, qu'on ne peut en dire rien de certain (a).

Conquêtes
 de Saladin
 en Syrie.
 1183.

Saladin continuoit toujours la guerre en Syrie, & il eut la satisfaction que la seconde campagne lui fut plus favorable que la première, comme on le peut voir par le détail que nous en avons donné (b). Cela l'obligea à demander de fréquens renforts à son frere, le Viceroi d'Égypte, & enfin à lui envoyer ordre de résigner la Viceroyauté à son neveu *Takio'ddin Al Modhaffer*, & de venir le joindre en Syrie avec de nouvelles Troupes. A son arrivée il lui donna le Gouvernement d'Alep, qu'avoit eu un autre de ses freres, qui étoit mort des blessures qu'il avoit reçues à un siege. Cette perte avoit touché si vivement *Saladin*, qu'il avoit mandé d'Égypte *Malek Al Adel* pour l'assister de ses conseils. Conjointement avec lui il remporta durant cette année & les suivantes de grands avantages sur les Francs, répandant la terreur & la désolation par-tout; on passoit tout au fil de l'épée dans les places conquises, & *Saladin* faisoit éclatter une haine implacable contre les Francs & contre tous les Chrétiens. Comme nous avons donné une Histoire circonstanciée de tous les sieges, & de toutes les conquêtes qu'il fit dans la Palestine, la Mésopotamie & dans d'autres Provinces d'Orient, nous n'avons rien à y ajouter; nous en conclurons seulement, que quoi qu'en aient dit ses Panégyristes, ce grand & heureux Conquérant étoit un Prince aussi cruel & vindicatif qu'ambitieux. On en trouve nombre de preuves, même à l'égard de ses proches, vers la fin, si ce n'est pendant tout le cours de son regne. On a beau vanter sa munificence envers les places conquises, quand le feu de sa colere étoit rallenti, comme d'avoir fait bâtir & doté de belles Mosquées, des Ecoles, des Hôpitaux, des Caravanseras & autres Edifices publics, & d'avoir fait réparer les murailles des Villes, des Châteaux & des Fortereffes qu'il avoit ruinées; tout cela marque bien sa générosité, sa prudence & sa politique, mais ne le justifie point du reproche de cruauté, d'ingratitude, & d'une ambition demesurée.

Les Historiens ont été si occupés des grandes conquêtes de ce Prince pendant le long espace qui s'écoula depuis son départ d'Égypte l'an 578 jusqu'à sa mort en 589, qu'ils n'ont presque rien dit de ce qui s'est passé en Égypte durant cet intervalle. Ils rapportent seulement que *Saladin*, qui en avoit confié le Gouvernement à son neveu *Takio'ddin*, le rappella sur quelque soupçon, bien ou mal fondé, qu'il avoit dessein de s'emparer de la Couronne, en cas qu'il vînt à manquer pendant la guerre contre les Francs. On dit que *Takio'ddin* n'ayant pas envie d'obéir & de retourner à Damas se retira auprès de *Karakush*, un de ses Mamlucs, qui avoit conquis Barca & quel-

(a) *Abulfeda*. &c.

(b) T. XVI. p. 530 & suiv.

ques-unes des Provinces voisines, ce qui ne causa pas peu d'inquiétude au Sultan, parceque *Karakush* s'étoit rendu fort puissant. Il trouva pourtant moyen de ramener son neveu & de se l'attacher par la douceur, en lui donnant le Gouvernement de quelques autres Provinces, & il rendit celui d'Egypte à son frere *Al Malek Al Adel*.

Un autre événement remarquable qui arriva dans cet intervalle, c'est que les Francs pillèrent la Caravane qui alloit d'Egypte à la Mecque, tuerent quantité de Pèlerins & en emmenerent d'autres prisonniers, menaçant de ruiner la Mecque & Médine. Ce qui rendoit cette action plus odieuse, c'est qu'*Arnold*, Seigneur de Carac, commandoit les Francs, & qu'il avoit fait tout fraîchement une treve avec *Saladin*. Le Sultan fut si indigné de cette perfidie, qu'il jura de lui couper la tête si jamais il tomboit entre ses mains; & il tint parole quelque tems après, l'ayant fait prisonnier, car ce Seigneur offrit en vain de se faire Mahométan pour sauver sa vie (a).

Nous passons à l'an 589 de l'Hégire, ou 588 selon *Renaudot*, que le grand Conquérant *Saladin* mourut à Damas, âgé de cinquante-sept ans Lunaires, ayant régné vingt-quatre ans en Egypte. Les Mahométans le regretterent universellement, & témoignèrent par-tout la plus vive douleur de sa perte, qui fut au contraire un grand sujet de joie pour les Chrétiens, dont il avoit été toujours ennemi irréconciliable & le vrai fléau. Mais nous avons d'autant moins besoin de nous arrêter là-dessus, que nous avons fait un ample détail de sa dernière maladie, de sa mort, & de leurs circonstances, de ses obseques, du partage de ses Etats & de ses conquêtes entre ses fils & ses freres, de son caractère, de sa générosité, & du singulier mépris qu'il avoit pour les richesses. Aussi dit-on qu'il avoit tellement épuisé son trésor, que l'Auteur du *Lehtarikh*, qui prétend l'avoir vu, assure qu'on n'y trouva après sa mort qu'un seul dinar de Syrie, & quarante-sept drachmes (b).

Aussitôt qu'*Al Malek Al Afdal*, fils aîné de *Saladin*, eut été proclamé son successeur, & eut reçu l'hommage de ses freres, de ses oncles & des autres Grands, il en donna avis par un Courier à son frere *Al Aziz Othman*, alors Viceroy d'Egypte, & à ceux de ses autres freres, qui étoient dans leurs Gouvernemens, leur enjoignant de lui prêter serment de fidélité. Malheureusement ce nouveau Sultan, qui étoit d'un caractère tout opposé à celui de son pere, n'avoit pas une seule vertu propre à se faire aimer ni craindre; & ce qui acheva de le perdre, c'est qu'il choisit un nouveau Visir, qui n'eut pas de peine à lui persuader de se défaire des vieux & fideles Ministres de son pere & d'en prendre de nouveaux: ceux-ci favoriserent ses débauches & ses autres vices, & par-là le rendirent plus méprisable encore, & donnerent lieu à la défection générale dont nous avons parlé ailleurs (c), que l'on vit dès le commencement de son regne en divers endroits de ses Etats, & en particulier dans son Royaume d'Egypte. L'ambitieux *Al Aziz*, qui n'étoit pas moins débauché & vicieux que son aîné, ne fut pas sitôt de retour, après avoir assisté aux obseques de son pere, que les principaux Officiers de sa Cour, qui n'ignoroient pas ses vues d'aggrandissement, le sollicitèrent d'une voix de faire valoir ses droits à la Couronne par les armes, de

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

Les Francs
pillent la
Caravane
de la
Mecque.
1186.

Mort de
Saladin.

Al Malek
Al Afdal
lui succe-
de. Son
Frere Al
Aziz se
révolte en
Egypte.

(a) Voy. le même.

(b) T. XVI. p. 525.

(c) *Ibid.* p. 597 & suiv.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

refuser désormais tout hommage à celle de Syrie, & d'attaquer même ce Royaume & les autres Etats de son frere, à la premiere occasion favorable qui se présenteroit. Il prêta sans peine l'oreille à cet avis, si même il ne l'avoit adroitement suggéré. Les préparatifs nécessaires pour cette expédition l'occupèrent près de deux ans; dans cet intervalle il se ligua avec son oncle *Al Malek Al Adel Abubecr*, Prince de Carac, & ils convinrent de joindre leurs forces pour dépouiller le successeur de *Saladin* de ses Etats de Syrie. *Al Malek Al Afdal*, qui ne pensoit qu'à ses plaisirs, se livroit à la débauche, au jeu, au vin & à toutes sortes d'excès, & leur donna par-là le tems & l'occasion favorable d'attaquer ses Etats, & de le surprendre sans défense dans Damas sa Capitale.

*Il envahit
la Syrie.
1195.*

Ils entrèrent donc avec leurs forces réunies en Syrie, l'an 592 de l'Hégire, & sans trouver presque de résistance ils vinrent mettre le siege devant Damas; & soit que la ville se rendît, ou qu'elle fût emportée, sur quoi les Historiens ne font pas d'accord, ils s'en rendirent les maîtres, & contraignirent *Al Afdal* de la leur céder, comme on l'a vu ailleurs (a).

*Sa mort.
1198.*

Al Aziz se rendit si puissant dans ce Royaume nouvellement conquis, qu'il le gouvernoit en maître absolu, on prioit pour lui dans les Mosquées, la monnoye se frappoit à son coin, en un mot *Afdal* n'avoit que l'ombre de la Royauté. Mais il se fit bientôt mépriser plus que son frere des Emirs & des Grands des deux Royaumes, par ses débauches; car malgré ses vices *Afdal* s'étoit fait aimer de plusieurs par sa libéralité, au-lieu qu'*Al Aziz* perdit leur affection par son caractère peu généreux. Il ne laissa pas de regner jusqu'à l'an 595 de l'Hégire, qu'il mourut, laissant, selon la plupart des Historiens, un fils nommé *Al Mansûr*, qui n'avoit que neuf ans.

*Al Man-
sûr lui suc-
cede & Al
Afdal est
déclaré
Régent.*

Les Emirs Afadiens & Salahadiens (b) lui prêterent serment de fidélité, mais ils demanderent que l'on invitât son oncle *Al Afdal* à venir prendre la Régence pendant sa minorité. Ce Prince étoit en Syrie lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de son frere, & qu'on l'invitoit à venir gouverner l'Egypte. Il partit donc en diligence & se rendit au Caire, où il fut reçu aux acclamations du peuple, & reconnu des Emirs en qualité de Régent du Royaume (c).

*Le Régent
recommen-
ce la guer-
re en Sy-
rie.*

La premiere chose qu'il fit après avoir pris le gouvernement en main, fut de renouveler la guerre & d'attaquer la Syrie, vraisemblablement par complaisance pour les Emirs qui lui avoient déferé la Régence, & qui avoient été les auteurs de la guerre sous le regne précédent. Pour mieux réussir dans ses vués, il se ligua avec un de ses freres, nommé *Dhafer*, Sultan d'Alep, qui étoit fort puissant, contre leur oncle *Al Malek Al Adel*, qui étoit maître de Damas. Ayant uni leurs forces ils commencerent par le siege de cette ville; *Al Adel*, qui étoit occupé au siege d'une autre place, le leva pour accourir au secours de Damas. En attendant les deux Princes alliés attaquèrent cette Capitale très-vivement, mais les Emirs Syriens qu'*Al Adel* s'étoit attachés par ses libéralités, la défendirent avec un courage égal. Pendant le fort du siege, les deux freres *Dhafer* & *Afdal* se brouillerent pour un sujet trop infame pour le répéter (d), & la querelle finit par une rupiure; *Dhafer* ayant fait

(a) T. XVI. p. 603.

(b) *Ibid.*, p. 606.

(c) *Ibid.* (d) *Ibid.*

fait de sanglans reproches à son frere, s'en retourna avec ses Troupes à Alep, laissant à *Afdal* à faire ce qu'il jugeroit à-propos, continuer le siege ou le lever. Mais comme celui-ci n'avoit ni assez d'amis dans la ville, ni assez de Troupes au dehors pour pouvoir espérer de la prendre, il abandonna son entreprise, & se retira au plus vite en Egypte. Ainsi finit infructueusement cette expédition, dans le tems que Damas étoit sur le point de se rendre. *Afdal* de retour au Caire, reprit le maniment des affaires durant la minorité de son neveu, dans le dessein de lui enlever la Couronne s'il étoit possible.

SECTION
II.
Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

Pendant qu'il méditoit cette lâche trahison contre le jeune Prince, il y avoit en Syrie un ennemi plus dangereux encore, auquel ni le Régent ni lui ne s'attendoient, qui rouloit les mêmes desseins dans son esprit, c'étoit son grand-oncle *Al Malek Al Adel Abubecr*, frere de *Saladin*, à qui ce Sultan avoit assigné en mourant un bon nombre de Provinces & de Gouvernemens en Syrie, en Mésopotamie & ailleurs, ce qui l'avoit rendu grand & puissant dans ces Pays-là (a). Ce Prince ingrat & ambitieux avoit vu avec plaisir ses deux neveux *Al Aziz* & *Al Afdal* aux prises, parce qu'ils s'affoiblissoient & s'épuisoient par leurs guerres l'un contre l'autre; & quoiqu'il les eût assistés, sous prétexte d'amitié & de desir de les réconcilier, il n'avoit eu d'autre vue que de profiter de la premiere occasion favorable de se saisir de leurs Etats & de s'en assurer pour lui & pour ses enfans. Il avoit exécuté son projet en Syrie, & s'étoit emparé de Damas; & dans le tems dont nous parlons, il faisoit avec autant de diligence que d'espoir de succès les préparatifs nécessaires pour envahir l'Egypte tandis que l'aveugle *Afdal*, uniquement occupé de ses propres desseins, & aussi peu instruit de ceux de son oncle que peu préparé à les traverser, lui donna tout le tems qu'il pouvoit souhaiter pour venir le surprendre jusques dans sa Capitale. *Al Malek Al Adel* entra sous de si heureux auspices en Egypte, sans la moindre opposition, l'an 596 de l'Hégire, & vint paroître avec la même diligence & la même facilité devant le Caire; il trouva cette ville sans défense & hors d'état de soutenir un siege, desorte qu'au bout de huit jours elle fut forcée de se rendre. Il obligea ensuite le Régent de signer un Traité au nom du jeune *Al Mansûr*, par lequel il lui cédoit le Royaume d'Egypte, & s'engageoit à se retirer en d'autres Provinces qui lui étoient assignées par le Traité, au-lieu de la Régence d'Egypte (b).

Al Malek
Al Adel
entre en
Egypte,
& se rend
maître du
Caire.

Quand *Al Adel* se vit en possession de ce Royaume, il le gouverna d'abord au nom du jeune *Al Mansûr*, en qualité de Régent, pour prévenir toute opposition ou quelque soulèvement de la part des Emirs d'Egypte, qui avoient prêté serment de fidélité à *Al Mansûr* après la mort de son pere. Mais sa libéralité & leur reconnoissance le délivrèrent bientôt des appréhensions qu'il avoit de ce côté-là, & il se vit moralement certain qu'il pouvoit sans inconvénient s'emparer de la Souveraineté & prendre le titre de Sultan. Mais pour donner à cette démarche une apparence de justice & de convenance, & pour la couvrir du voile de la Religion aux yeux du peuple, il assembla quelques-uns des principaux Docteurs, & les engagea par des questions adroites & par des présens distribués sous main, à autoriser publiquement

Il s'empara
de la
Souveraineté.

(a) *Abulfarage, Renaudot, l. c. p. 559.*

(b) *Abulfarage, Voy. T. XVI. p. 602.*

SECTION

II.

*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

*Ambass.
de d'Abif-
sinie.*

ment le titre de Sultan d'Egypte, après quoi il ne balança plus à le prendre, & les Emirs ne firent aucune difficulté de le reconnoître. Il se vit par-là maître de la plus grande partie des Etats que son frere *Saladin* avoit conquis au prix de tant de travaux & de sang, en Syrie, dans la Palestine & en Mésopotamie, aussi bien que de l'Egypte, où il regna jusqu'à l'an 615 de l'Hégire (a).

Ce fut sous son regne, mais nous ne pouvons dire en quelle année, qu'il vint à Alexandrie des Ambassadeurs de la part de l'Empereur & du Clergé d'Abissinie, pour prier le Patriarche de leur envoyer un Métropolitain, celui qu'ils avoient étant mort. *Jean*, qui siegeoit en ce tems-là, nomma un Commissaire qu'il chargea de chercher dans les Monasteres de cette ville & des environs un homme capable de remplir cette Dignité; le Commissaire au bout de trois mois de perquisitions n'en trouva point qui fût au gré du Patriarche. On conseilla alors aux Ambassadeurs, ennuyés de ce retardement, de s'adresser au Sultan, & de le prier d'interposer son autorité en leur faveur. Ce Prince ayant reçu la Lettre & les présens du Monarque Abissin, & ayant appris en même tems qu'on ne trouvoit dans les Monasteres d'Egypte personne capable de remplir ce grand Poste, jetta les yeux sur *Kylos*, Evêque de Fua; & ce Prélat fut sacré dans toutes les formes par le Patriarche, bien-que cela fût contraire aux Canons & aux Coutumes de l'Eglise Coptique, parce qu'il ne s'agissoit que de passer d'un Siege à un autre plus considérable, & de l'Episcopat à la Dignité de Métropolitain. Ces sortes de promotions sont assez fréquentes parmi les Jacobites de Syrie, les Nestoriens, & même parmi les Melchites ou Orthodoxes, qui ont dans leurs Rituels des formulaires particuliers pour les cas de cette nature. Mais parmi les Coptes rigides les translations sont inconnues, & on n'avoit jamais entendu parler de rien de semblable, ni vu d'exemple qu'on passât d'un Siege Episcopal à un Siege Métropolitain; & il se peut très-bien que le bon Patriarche ait cru sans fondement, que dans un cas si nouveau il falloit une nouvelle consécration.

Quoi qu'il en soit, le Métropolitain, après avoir été sacré, se rendit en Ethiopie, où le Roi & sa Cour, de-même que le Peuple, le reçurent avec les marques du plus profond respect; il remplit ses fonctions d'une façon dont l'Eglise & le Clergé d'Abissinie furent plus contens qu'ils ne l'avoient été de la conduite de ses prédécesseurs trop relâchés (*). Cependant, au bout

de

(a) T. XVI. p. 628.

(*) On rapporte encore que cet excellent Prélat, dont il paroît que le Sultan avoit fait choix à cause de sa rare piété, trouva en arrivant en Abissinie que le Pays étoit affligé depuis deux ou trois ans d'une grande sécheresse, & que par ses prieres il obtint une abondante pluie, ce qui lui acquit la vénération de l'Empereur, de la Cour & de tous les Abissins; le Monarque sur-tout lui témoigna la plus grande estime, car non content d'avoir été au-devant de lui avec une nombreuse suite à quelques journées de la Capitale, il lui rendoit de fréquentes visites. Ainsi, s'il y eut quelque autre motif que celui de secouer le joug de la dépendance du Patriarche, qui eut part au changement qui arriva au bout de si peu de tems, ce ne peut gueres avoir été que le zele que le Métropolitain fit paroître contre la corruption générale qui regnoit à la Cour & parmi les Ecclésiastiques, & qui le rendit odieux aux uns & aux autres. C'est ce dont on trouvera d'autres exemples frappans dans l'Histoire d'Abissinie, que nous donnerons dans la suite.

de moins de cinq ans, le Patriarche eut la mortification de le voir revenir d'Ethiopie, & à son arrivée au Caire d'apprendre de lui, pour se justifier de ce qu'il avoit abandonné l'Eglise & le Troupeau confié à ses soins : „ Qu'ayant en grande partie été forcé par les importunités & les sollicitations continuelles de l'Impératrice, de sacrer le frere de cette Princesse Evêque d'Axuma, Capitale d'Abissinie, ce jeune Prélat avoit depuis ce tems-là usurpé toute l'autorité du Métropolitain, & l'avoit traité avec le dernier mépris, en quoi il avoit été imité par tout le Clergé ; & que pour se venger de ce qu'il s'opposoit à ses usurpations, il avoit envoyé ses domestiques au milieu de la nuit pour l'assassiner dans sa maison ; de sorte que c'étoit avec beaucoup de peine & de danger qu'il s'étoit sauvé de ce Pays-là & qu'il s'étoit rendu en Egypte (a)”. On a vu que la Cour d'Abissinie avoit tenté souvent de s'affranchir de la nécessité de recevoir son Abuna ou Métropolitain de la main du Patriarche d'Alexandrie, mais qu'elle avoit toujours échoué par la résistance de ces Prélats, sur-tout du tems des Califes Fatimites, qui se faisoient un point de conscience, aussi bien que de politique, de se mêler des affaires de cette nature, ou d'obliger les Patriarches d'agir d'une manière contraire aux Canons & aux Constitutions de leur Eglise. Au-lieu que le nouveau Sultan d'Egypte, moins scrupuleux, & moins instruit du risque qu'il y avoit d'interposer son autorité, donna lieu par cette seule démarche irrégulière aux grandes divisions qu'il y eut non seulement en Egypte mais en Abissinie ; nous n'entrerons pas dans le détail de ces troubles, parce que nous ne faisons pas une Histoire Ecclésiastique, ainsi nous renvoyons à l'Auteur cité en dernier lieu. Nous n'en avons touché ici quelque chose, que parceque c'est un événement intéressant, qui dut son origine à la démarche peu politique du Sultan ; il sentit même si bien la faute qu'il avoit faite, qu'il prit toutes les mesures possibles pour y remédier à l'avenir, en agissant d'une toute autre manière, comme on le verra dans la suite par le parti qu'il prit au milieu de ces dissensions.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

Les Etats d'*Al Adel* étoient devenus d'une si grande étendue depuis qu'il avoit ajouté l'Egypte, qu'il étoit plus embarrassé à les conserver, qu'il ne l'avoit été à les conquérir. D'un côté il avoit les Francs en Syrie & dans la Palestine, qui ne laissoient pas passer d'année qu'il n'y fissent quelque conquête, ou quelque irruption, de même qu'en Egypte ; d'un autre côté il avoit souvent quelque nouvelle révolte à appaiser dans les Provinces éloignées ; il ne pouvoit donc gueres s'absenter d'un de ses Royaumes, sans apprendre que les ennemis irréconciliables de sa personne & de sa Religion avoient fait quelque nouvelle entreprise. C'est ainsi que pendant qu'il étoit occupé à réprimer une révolte en Mésopotamie, ils profiterent de son absence pour faire une descente sur la côte de Damiette, & semblerent menacer tout le Royaume. On ne dit point quel Général commandoit en chef dans cette expédition, mais seulement que les Francs trouverent le Pays si dénué de Troupes & si peu en défense, qu'ils mirent d'abord le siege devant Damiette par mer & par terre, tandis qu'un autre Corps pénétra sans obstacle jusqu'au Caire, mit tout à feu & à sang, commit les plus horribles ravages, & enleva

*Irruption
des Francs
en Egypte.
1209.*

(a) *Renaudot*, ubi sup. p. 560.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte.
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

un butin immense. *Al Camel* fils du Sultan, à qui il avoit confié le Gouvernement du Royaume en son absence, fut contraint de se tenir clos & couvert dans la Capitale, & de laisser Damiette se défendre du mieux qu'elle pourroit. Les Francs trouvant que la ville du Caire étoit trop bien fortifiée & gardée pour l'attaquer, trouverent à-propos de se retirer & d'aller rejoindre leur armée devant Damiette, après avoir pillé un Monastere des Melchites dans le voisinage du Caire. Ils firent des efforts inutiles contre Damiette, & furent obligés de s'embarquer avec leur butin, & de s'en retourner dans la Palestine (a).

Quelque tems après, tandis que le Sultan étoit encore en Mésopotamie, il arriva une nouvelle Ambassade de l'Empereur d'Abissinie au Caire, pour le prier aussi bien que le Patriarche d'Alexandrie de la façon la plus pressante d'envoyer un autre Métropolitain en la place de *Kylos*; parceque le Pays avoit été affligé de la sécheresse & de la famine, ce qu'il attribuoit à l'absence de l'Abuna, bien qu'il eut dû l'attribuer au mauvais traitement que lui & ses sujets avoient fait à ce digne Prélat, comme on l'a vu plus haut. Mais pour pallier ce qu'il y avoit de défavorable pour eux dans cette circonstance, ils jugerent à-propos d'accuser *Kylos* d'avoir pris la fuite à cause d'un acte barbare de rigueur qu'il avoit commis, en faisant fouetter un respectable Religieux, Chef d'un Couvent, d'une façon si cruelle qu'il en étoit mort, & cela sur le simple soupçon qu'il avoit volé ou égaré une baguette d'or qui appartenoit à l'Eglise Métropolitaine; desorte que les parens du défunt l'avoient poursuivi avec tant de violence, qu'il avoit été contraint de se sauver avec tout le secret & toute la diligence possible. Pour donner plus de poids à cette accusation & à leur demande, *Moyse*, qui étoit le Chef de l'Ambassade, étoit chargé de riches présens pour le Sultan & pour le Patriarche; il y avoit entre autres pour le dernier une couronne d'or si belle & de si grand prix, qu'*Al Camel* ne put s'empêcher de l'admirer aussi bien que la richesse des autres présens (b). *Moyse* en prit occasion de s'étendre sur la magnificence, la puissance, & les vastes Etats de son Maître; il dit aussi au jeune Prince que l'Empereur auroit enrichi la couronne de pierreries dont la valeur auroit égalé le revenu annuel de l'Egypte; s'il n'avoit cru que l'extrême modestie du Patriarche l'auroit empêché de la porter. Ce qu'il y a de certain, c'est que les présens firent leur effet sur le Prince & sur le Patriarche, & que les Ambassadeurs obtinrent ce qu'ils demandoient. Un Moine nommé *Isaac* fut sacré Métropolitain, & envoyé promptement en Abissinie; où il ne pouvoit manquer d'être bien reçu; quel qu'il fût d'ailleurs, si l'Ambassadeur avoit dit vrai, que le Ciel avoit été fermé; & qu'il n'y avoit point d'espérance de pluie jusqu'à l'arrivée du nouvel Abuna. Quant à *Kylos*, il fut privé non seulement de sa Dignité de Métropolitain, mais encore de son ancien Evêché, quoiqu'il ne paroisse point qu'on ait fait de recherches contre lui pour sa sévérité peu charitable.

*Equité
d'Al Ca-
mel en-
vers les
Chrétiens.*

On ne trouve point qu'il se soit passé rien d'important en Egypte pendant quelques-unes des années suivantes, si l'on en excepte des calomnies inventées contre les Chrétiens par quelques malheureux Apostats; ils accusèrent

1211.

(a) *Abulsavage*, Renaudot, p. 564. T. XVI. p. 617, 618.

(b) T. XVI. p. 618.

rent le Patriarche d'avoir accumulé d'immenses trésors de ses revenus, & quelques Monastères d'avoir caché une grande quantité de riches vases, appartenant à l'Eglise; l'une ni l'autre de ces accusations ne méritoit qu'on en fit mention, si ce n'est pour rendre justice au Sultan, & sur-tout à son fils *Al Camel*; ce dernier en agit avec beaucoup de modération & d'équité envers les accusés, & prit les mesures les plus propres à décourager non seulement, mais à prévenir d'aussi indignes pratiques (a).

L'année suivante, ou deux ans après, le Sultan *Al Adel* maria sa fille à son neveu *Al Dbaher*, fils de *Saladin*, Prince ou Roi d'Alep; il lui donna trois-cens-mille dinars de dot; le mariage fut célébré avec beaucoup de magnificence; la Princesse fut conduite à son époux avec un cortège convenable à sa qualité, & le Prince & sa Cour la reçurent avec une splendeur égale.

Le reste du règne d'*Al Adel* paroît avoir été tranquille & heureux; seulement en l'année 613 de l'Hégire il y eut de grands troubles & de honteuses dissensions parmi les Chrétiens pour le choix d'un Patriarche en la place de *Jean*, qui venoit de mourir. Le zèle, ou pour mieux dire la fureur des Partis opposés alla si loin, qu'on ne respecta ni les Eglises, ni les tems les plus solennels, & que l'on commit des violences qui deshonoreroient le Christianisme. Le Sultan & *Al Camel* son illustre fils ne prirent d'autre part à cette querelle, que de réprimer les plus séditieux, sans user d'ailleurs de leur autorité pour troubler la liberté de l'élection, qui par cette raison traîna aussi fort en longueur: mais comme cela est étranger à notre sujet, nous renvoyons pour le détail à l'Auteur cité (b).

Le Sultan *Al Adel* mourut l'an 615 de l'Hégire, à l'âge de soixante-treize, ou selon *Ebn Shohnah* de soixante-quatorze ans, de la dix-neuvième année de son règne en Egypte, & la vingt-troisième de son règne à Damas (c). Ce Prince avoit été fort heureux à la guerre, aussi bien qu'à apaiser les révoltes qui s'éleverent dans ses vastes États, auxquels il avoit joint, il n'y avoit qu'à deux ans, le Royaume de Yemen, ou l'Arabie Heureuse; son petit-fils *Al Malek Al Masud Yusuf*, fils d'*Al Camel*, avoit réduit ce Pays sous son obéissance, ayant pris le Roi nommé *Solimam Ebn Shahnshah*, qu'il envoya chargé de chaînes au Caire (d). *Al Adel* se préparoit pour quelque expédition, lorsqu'il parut une nouvelle & formidable armée de Francs sur la Côte de Damiette, qu'ils assiégèrent par mer & par terre, & ils répandirent la terreur dans toute l'Egypte. La nouvelle de cette irruption toucha vivement le vieux Monarque, qui étoit à Damas, usé par les fatigues de la guerre & accablé des infirmités de la vieillesse, mortifié d'ailleurs de voir ses États d'Egypte exposés aux ravages furieux des Chrétiens, contre lesquels il avoit été si heureux, il tomba en langueur & mourut au bout de trois mois (e).

Nous avons parlé ailleurs de ses enfans (f); nous dirons seulement qu'il eut pour successeur son digne fils *Al Camel*, à qui il avoit confié si souvent le Gouvernement de l'Egypte. Il parvint néanmoins à la Couronne dans des

SECTION II.
Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

Al Adel
marie sa
Fille.

Division
parmi les
Chrétiens
pour l'é-
lection
d'un Pa-
triarche.

Mort du
Sultan *Al*
Adel.
1218.

Al Camel
lui succe-
de.

(a) T. XVI. p. 620. *Abulfarage*, sub ann. 608. *Ebn Shohnah*, *Renaudot*, p. 564.

(b) *Renaudot*, p. 537.

(c) T. XVI. p. 628.

(d) *Ebn Shohnah*, sub ann. 613. *Abulfarage* &c.

(e) Les mêmes.

(f) T. XVI. p. 628, 629.

SECTION
II.
Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

circonstances fort critiques. D'un côté son pere mourut en Syrie, sans avoir aucun de ses fils auprès de lui dans sa dernière maladie; mais *Al Moathem*, qui fut le premier instruit de sa mort, se rendit à Damas, & la tint cachée, jusqu'à ce qu'il fut saisi du Trésor & de tout ce qu'il y avoit de précieux dans le Palais, après quoi il força le peuple de lui prêter serment de fidélité. Les finances de l'Egypte avoient été presque épuisées pour fournir à l'entretien des armées en Syrie, où étoit le principal théâtre de la guerre.

Damiette
assiégée
par les
Francs.

D'autre part les Francs tenoient non seulement Damiette assiégée, mais faisoient des courses dans le Pays, & menacerent même de mettre la Capitale à feu & à sang; la frayeur fut même si grande que les habitans pensèrent à la fuite, & se préparèrent à se sauver avec ce qu'ils avoient de plus précieux dans la Haute Egypte. *Al Camel* avoit d'ailleurs à craindre au dedans les Melchites, qui étoient nombreux, & qui haïssoient les Mahométans; étant amis des Francs, & toujours prêts à prendre parti pour eux; aussi les chargeoit-on de plus grandes taxes que les Jacobites, qui avoient autant de haine pour les Francs que pour les Mahométans. Ce qu'il y eut de plus fâcheux encore dans ces conjonctures, c'est qu'un Corps de douze-mille Mahométans fanatiques pilla tous les Chrétiens qu'il rencontra dans son chemin, & alla attaquer le camp des Francs devant Damiette, qui irrités contre ces furieux, non seulement les taillèrent en pieces, mais continuerent leurs ravages avec plus de cruauté que jamais.

Les Chré-
tiens sont
excessi-
vement
taxés.

Tel étoit le triste état du Royaume quand *Al Camel* parvint à la Couronne; les Coffres vuides, & le Pays dénué de forces suffisantes pour faire tête à de si puissans ennemis au dedans & au dehors. Ce qui aggravoit encore le mal, c'étoient les clameurs & les plaintes ameres de ses sujets Mahométans contre les Chrétiens qui étoient parmi eux, qu'ils regardoient comme les auteurs & les promoteurs de ces cruelles invasions du côté de l'Europe & de la Palestine. Ce furent-là les difficultés contre lesquelles ce Prince eut à lutter dès le commencement de son regne, & qui le forcerent à des rigueurs que tout son courage & toute sa pénétration ne purent lui faire éviter. Pour étouffer donc tout d'un coup les plaintes que les Mahométans faisoient hautement contre les Chrétiens, il publia un Edit par lequel ils enjoignoit à tous les Chrétiens, sans en excepter les Ecclésiastiques, de prendre les armes contre les Francs, ou de donner de l'argent pour les fraix de la guerre. Les Melchites furent les plus maltraités par les raisons que nous avons dites, & on les obligea d'engager les vases & les ornemens les plus précieux des Eglises pour payer les grosses sommes qu'on exigeoit d'eux. Leurs Monasteres mêmes furent taxés d'une façon qui les réduisit à la dernière misere. Quoique l'on en voulût moins aux Jacobites, & qu'ils fussent moins suspects, on ne laissa pas de leur extorquer aussi bien de l'argent, & ils ne purent empêcher qu'on ne rafât la belle Eglise de St. Marc, qui étoit dans les fauxbourgs d'Alexandrie: à-la-vérité ce ne fut pas tant pour leur faire de la peine, que par la crainte que les Francs ne s'en emparassent, & comme elle fort grande & fort haute, ne s'en servissent comme d'un fort pour attaquer & réduire cette opulente ville. Ce ne fut donc que pour sauver une si importante place, qu'*Al Camel* ordonna malgré lui de démolir ce superbe bâtiment, au grand regret de tous les Chrétiens, & sur-tout des Jacobites, qui virent avec

une

une extrême douleur le zèle & l'empressement des Mahométans à exécuter les ordres du Sultan, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule pierre (a). Pour empêcher de plus que les Francs ne pénétraissent plus avant dans le Pays, le Sultan fit rebâter & fortifier la ville d'Al Mansurah, située sur le bord du Nil dans l'endroit où ce Fleuve se partage en deux branches, qui forment le Delta. Toutes ces dépenses l'obligèrent de charger excessivement les Chrétiens & les Juifs, & on leur extorqua de si prodigieuses sommes, qu'un grand nombre furent contraints de quitter le Pays. D'autant plus que la guerre avoit rendu le bled & les autres vivres si chers, que plusieurs des plus pauvres moururent de faim, d'autres se désirent eux-mêmes par désespoir, & quantité de riches abjurèrent le Judaïsme & le Christianisme pour se délivrer des énormes taxes qu'on leur faisoit payer. En attendant les soldats entroient par force dans les magasins & dans les maisons des Marchands & des autres habitans, d'où ils enlevoient le bled & les autres provisions qu'ils trouvoient; & il n'y eut pas moyen d'arrêter ces désordres, tant que la guerre avec les Francs, & la disette qui en étoit une suite, continuerent, ce qui dura deux années entières; alors la paix s'étant faite entre le Sultan & les Chrétiens, ceux-ci lui rendirent Damiette, comme nous le verrons dans la suite (b).

SECTION II.
Histoire d'Egypte sous les Califes Fatimites &c.

Nous ne pouvons nous empêcher de dire un mot de l'étrange & aveugle esprit de parti qui regnoit en ce tems-là parmi les Chrétiens Jacobites, que ni les tributs onéreux dont on les accabloit, ni les autres calamités de la guerre ne purent ralentir. Il s'agissoit de l'élection d'un Patriarche en la place de Jean, & quoique le Siege fût vacant depuis dix ans, l'animosité des Partis regnoit toujours avec la même fureur; & nonobstant leur pauvreté prétendue qu'ils faisoient valoir, & les taxes dont on les accabloit, chaque Parti eut l'imprudence non seulement de s'adresser au Sultan, mais de lui offrir de grosses sommes, pour l'engager à interposer son autorité en faveur du Prêtre David dont il étoit question, ou contre lui. Mais ce Prince fut assez équitable pour refuser les offres des uns & des autres, & il ne voulut se mêler de cette affaire que pour leur faire défense d'avoir désormais recours à de pareils moyens indirects (c).

Etranges divisions parmi les Chrétiens Jacobites. 1226.

L'année suivante ce Prince donna une nouvelle preuve de sa douceur & de sa générosité aux Moines du grand Couvent de la Vallée de Habib. En revenant d'Alexandrie il y passa, & ces Religieux lui firent & à sa suite la meilleure réception que leur état présent leur permettoit; le Sultan pour la reconnoître ordonna qu'on leur fournît de ses magasins quelques centaines de sacs de bled, de farine, de pois & de fèves; il les exempta du tribut imposé à leur Couvent, & des autres droits qu'ils étoient obligés de payer à la Couronne. Comme les Moines de St. Macaire faute de Patriarche étoient sans Supérieur, ce qui joint à ce qu'il falloit payer pour obtenir la permission de faire une élection, les avoit réduits à un petit nombre, il leur permit d'en choisir un, & leur accorda une exemption de tout tribut (d).

Générosité du Sultan envers des Moines. 1227.

Les Francs avoient poussé le siege de Damiette avec tant de vigueur, que non-

se rend. aux Francs,

(a) *Abulfeda, Abulfarage, Ebn Shohnah, Renaudot, p. 572. Voy. T. XVI. p. 630 & suiv.*

(b) *Abulfarage &c.*

(c) *Renaudot, p. 574*

(d) *Idem. ibid.*

SECTION
II.
*Histoire
d'Europe
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

nonobstant les grandes fortifications que *Motawakkel*, Calife de Bagdad, y avoit fait ajouter, pour en faire un boulevard imprenable contre les incursions des Grecs, cette place avoit été obligée de plier & de se rendre à discrétion, le Sultan n'étant pas en état de la secourir. Cette perte découragea tellement les Egyptiens, & enfla si fort le courage de leurs ennemis, que de part & d'autre on s'attendoit que la reddition de Damiette seroit suivie de la conquête de tout le Royaume. Les Francs n'avoient pas été moins heureux en Syrie, desorte que les Rois de Damas & d'Alep commençoient à redouter leur puissance plus que jamais, & sentoient que s'ils triomphoient de l'un, l'autre ne seroit pas en état de leur résister longtems.

*Elle est
reprise.*

Al Camel avoit sollicité plus d'une fois inutilement ces Princes de lui envoyer du secours, il avoit tâché de les engager par leur propre intérêt de joindre leurs forces aux siennes contre l'ennemi commun; mais jusqu'alors il les avoit trouvés trop occupés de leur propre sûreté, pour s'inquieter de la sienne. Il fut enfin obligé de faire un voyage en Syrie, pour tenter si sa présence seroit plus d'effet: ce fut alors qu'il conclut une ligue avec ces Princes pour reprendre Damiette & chasser les Francs d'Egypte. Ils s'avancèrent donc vers cette ville, & l'assiégèrent si vivement, que soit faute de provisions, soit, comme le prétendent d'autres, par la mesintelligence entre les Chefs des Francs, ceux-ci furent obligés d'en venir à un Traité, par lequel ils restituoient Damiette avec ses dépendances à *Al Camel*, & l'on convint aussi de rendre de part & d'autre les prisonniers. Ce Traité fut conclu l'an 617 ou 618 de l'Hégire; ainsi le Roi d'Egypte rentra en possession de cette place deux ans après qu'on la lui avoit enlevée (a), & les Francs évacuèrent le Royaume. Ce Traité, & la restitution de cette importante Forteresse, rétablit bientôt la paix & le bon ordre par-tout, & fit renaître peu à peu l'abondance; tandis que les Francs, faute de conduite & d'union, perdirent la plus belle occasion du monde de se rendre maîtres de l'Egypte (b).

Al Camel, délivré du danger éminent où il s'étoit trouvé, & voyant l'ennemi éloigné, s'occupa à réparer les fortifications de Damiette, du Caire & des autres places de ses Etats. Il tâcha aussi d'appaîser avec sa modération & son équité ordinaire les divisions qui regnoient plus que jamais entre les Partisans de l'élection de *David* au Patriarcat, & ceux qui s'y opposoient. Ces querelles étoient allées si loin, comme on l'a vu, qu'elles lui avoient causé beaucoup d'inquiétude, tandis qu'il avoit les Francs sur les bras, & ce qui étoit plus fâcheux encore tandis que les Melchites, qui étoient nombreux, étoient non seulement prêts à se joindre à eux à cause de la conformité de principes, mais pouvoient aisément engager les mécontents du Parti Jacobite à se joindre à eux. Mais le dernier Traité ayant heureusement dissipé ses appréhensions de ce côté-là, & l'ennemi le plus dangereux étant écarté de ses côtes, il laissa les deux Partis se disputer entre eux sur leur élection, pendant qu'il travailla à mettre les affaires de son Royaume sur un pied à le mettre à couvert du danger de toute invasion étrangere.

*Conquêtes
d'Al Ca-
mel en
Syrie.*

Il y réussit si bien, que tandis que l'Eglise d'Alexandrie étoit déchirée par la fureur des Partis (c), ses autres Sujets jouissoient d'une profonde paix
sous

(a) *Abulfarage, Abulfeda &c.*

(b) Les mêmes.

(c) *Renaudot*, p. 576.

sous son doux Gouvernement, & qu'il eut lui-même l'occasion favorable de contenter son humeur martiale, en étendant ses conquêtes, sur-tout en Syrie & dans la Palestine. Dans le cours de ces guerres, il fit souvent des alliances tantôt avec l'un tantôt avec l'autre de ses oncles & de ses freres, dont il ne manquoit gueres de tirer toujours quelque avantage. Mais comme ces événemens sont étrangers à l'Histoire d'Egypte, nous renvoyons aux Auteurs cités (a), & à ce que nous en avons dit occasionnellement ailleurs (b). Par malheur ses succès & le soin d'assurer ses conquêtes au dehors l'occupèrent à un tel point que les forces de l'Egypte s'épuisèrent peu à peu pour recruter ses armées en Syrie & dans la Palestine, desorte que dans l'espace de cinq ou six ans pendant lesquels il fit la guerre, ses propres Etats se trouverent presque sans défense, au moment qu'ils avoient le plus à craindre d'être encore attaqués. Les Francs, qui avoient les yeux ouverts sur lui, étoient allarmés des avantages qu'il remportoit, mais d'un autre côté la maniere dont il négligeoit ses autres Etats leur inspirerent du courage. Ce qui les irrita encore plus, & les porta à entreprendre une nouvelle expédition contre l'Egypte, c'est que dans une de ses campagnes dans la Palestine il s'étoit emparé de Jérusalem, & que son frere *Al Malok Moadhem*, qui en avoit été fait Prince, l'avoit fait démanteler. Depuis ce tems-là ils n'avoient cessé de solliciter en Europe des secours d'hommes & d'argent pour tirer cette ville d'entre ses mains. Aussitôt qu'ils eurent reçu le renfort qu'ils attendoient, qui étoit très-considérable, ils firent les dispositions nécessaires pour l'attaquer en Syrie ou en Egypte, selon que cela répondroit mieux à leurs fins.

Al Camel fut bientôt informé de leurs desseins; & comme il n'ignoroit pas la foiblesse de ses Etats d'Egypte, & qu'il savoit bien qu'il ne pouvoit guere faire tête à de si puissantes forces, sur quel des deux Royaumes qu'elles tombassent, il se vit obligé de négocier un nouveau Traité avec eux, qui ne fut pas longtems à se conclure. Selon *Ebn Shohnah* ce fut l'an 624. de l'Hégire qu'il fut signé. *Al Camel* céda par ce Traité aux Francs non-seulement Jérusalem, mais plusieurs autres places importantes en Syrie & dans la Palestine, pour garantir l'Egypte de l'invasion dont elle étoit menacée. Il est vrai qu'il ne céda Jérusalem qu'à condition que cette ville resteroit démantelée, que les Mahométans auroient leurs Mosquées, & des lieux publics pour les affaires de Commerce à Jérusalem & dans les autres villes cédées par le Traité, outre quelques autres privileges (c). Ce qui prouve, supposé que l'Historien n'exagere point en faveur de son Héros, que les affaires de ce Prince n'étoient pas aussi désespérées, & les Francs aussi redoutables qu'il le dit. La maniere dont il prit à cœur les intérêts de l'Egypte en cette occasion, fait conjecturer avec quelque apparence que ses fréquentes absences de ce Royaume étoient causées principalement par les embarras & les peines que lui donnoient les deux factions turbulentes des Jacobites, par leurs requêtes & leurs appels perpétuels, tant avant qu'après l'élection de leur Patriarche; il ne cherchoit vraisemblablement qu'à se met-

Section
II.
Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

Il prévient
par un
Traité une
nouvelle
invasion
des Francs.
1227.

tre

(a) *Abulfeda*, *Abulfarage*, *Ebn Shohnah*.

(c) *Ebn Shohnah*, sub ann. 625.

(b) T. XVII p. 630 & suiv.

SECTION
II.
Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

tre hors de la portée de leurs plaintes & de leurs sollicitations fatigantes sur ce sujet (*); suivant la maxime constante de tous ses prédécesseurs tant Califes que Sultans, qui étoit de ne se point mêler de ces querelles & disputes d'Eglise. Il s'occupa pendant six ans d'affaires plus conformes à son humeur belliqueuse & plus dignes de son rang, car il soumit à son obéissance plusieurs villes considérables & même des Provinces entières en Syrie, en Mésopotamie, dans la Palestine & ailleurs : pendant ce tems-là l'Egypte étoit gouvernée par *Al Adel* son second fils, qu'il en avoit fait Viceroi. Mais tandis qu'il jouissoit du fruit de ses victoires, qui n'avoient gueres été interrompues que par les Francs, il vit ses Etats de Syrie menacés d'une invasion de la part des Tartares & des Seljucides. Il prenoit les mesures & faisoit les préparatifs nécessaires pour leur résister, lorsqu'il mourut à Damas l'an de

(*) Nous nous flattons qu'on ne regardera pas comme une digression inutile, si nous rapportons quelques traits du zele impétueux & de la fureur que les deux Partis firent éclatter. On a vu que l'un & l'autre avoient tâché de mettre ce grand Prince dans leurs intérêts, en lui offrant de grosses sommes dans un tems où ils étoient accablés de taxes, & qu'ils se plaignoient amèrement qu'ils étoient réduits à la dernière misère. Depuis ce tems-là ils avoient tenu plusieurs Assemblées sans pouvoir s'accorder pour le choix d'un sujet, & chaque Assemblée n'avoit servi qu'à les animer davantage les uns contre les autres. Enfin, après bien des contestations, des intrigues & des cabales tant pour le choix du sujet que pour la maniere de l'élire, par le sort, de vive voix ou par billets (1), le turbulent & ambitieux *David*, qui troubloit l'Eglise d'Alexandrie depuis vingt ans, & dont nous avons déjà eu occasion de parler, l'emporta, plus par cabale & à force d'argent que par son mérite, ce qui mortifia extrêmement le Parti opposé. Ceux qui en étoient ne le laisserent pas jouir longtems du Patriarchat sans lui déclarer une guerre ouverte, l'accusant de Simonie, d'Avarice &c. Il ne laissa pas d'être confirmé par le Sultan, charmé de voir à quelque prix que ce fût la fin d'une querelle qui lui avoit causé tant d'inquietude, & à ses sujets tant de trouble. *David* fut donc sacré Patriarche l'an de l'Hégire 633 & de J. C. 1235. Ses Amis se flatterent que l'approbation du Sultan & sa consécration calmeroit la violence de ceux du Parti opposé, mais cela ne servit qu'à les animer davantage. Ils commencèrent par produire un grand nombre de chefs d'accusation contre lui & contre ceux qui l'avoient élu; outre les crimes de Simonie, d'Avarice, d'Ambition &c. ils le taxoient d'avoir excessivement multiplié le nombre des Prêtres, d'avoir porté son autorité au-delà des justes bornes, en s'attribuant un pouvoir illégitime non seulement sur les Monasteres du ressort de son Patriarchat, mais aussi sur ce qui n'en dépendoit point, jusqu'à sacrer un Métropolitain pour la ville & le Diocèse de Jérusalem, chose inouïe jusqu'alors. Ils demanderent la convocation d'un Synode, pour examiner ces faits & d'autres de la même nature, & pour en juger. En attendant les deux Partis demandoient justice au Sultan d'une maniere indécente, & quelques-uns même d'une maniere tumultueuse. Pour donner plus de poids à leurs accusations, les Accusateurs tâcherent d'y intéresser le Sultan & le Divan, ils accusèrent encore *David* d'avoir détourné de grosses sommes de l'argent que chaque Prêtre devoit payer à son Ordination. Ils le firent mettre en prison, & l'obligerent à se soumettre à certains Réglemens qu'ils lui prescrivirent, & à renoncer à ses prétentions illégitimes & à ses usurpations. Ce fut un Synode convoqué pour le juger, qui fit ces Réglemens; par sa prudence, par sa sage sévérité, & par quelques nouveaux Canons plus clairs en faveur de la Doctrine Monothélite. Cette Assemblée rétablit pour quelque tems la paix dans l'Eglise d'Alexandrie, mais le Sultan ne vécut pas assez pour avoir le plaisir d'en être témoin, comme on le verra par la suite. Faut-il donc être surpris que fatigué des sollicitations continuelles des deux Partis, il ait préféré les occupations de la guerre éloigné d'eux, à des efforts infructueux, pour apaiser leurs querelles & leurs animosités par sa présence & son autorité?

(1) *Revue*, p. 577. Voy. aussi T. XVI. p. 652 & suiv.

de l'Hégire 635, âgé de soixante-dix ans, dont il en avoit regné vingt (a). SECTION II. Ce Prince fut fort regretté de ses Sujets, sur-tout de son Armée & des Gens de Lettres de ses Etats. Il se faisoit un plaisir de s'entretenir avec eux & de les consulter dans l'occasion, non sans leur donner de grandes marques de son estime & de sa munificence. Il ne bernoit pas sa générosité à ceux qui excelloient dans les Sciences, elle s'étendoit à tout le Corps des Lettrés: il fonda & dota des Ecoles ou Académies pour la plupart des Sciences, sans parler des autres Ouvrages publics qu'il fit en Syrie & en Egypte. Nous avons déjà parlé de son équité & de sa modération envers les Chrétiens mêmes, bien-que les querelles des uns le missent dans la nécessité de réprimer leur fougue, & que de l'autre l'amitié des Melchites pour les Francs, & la conformité de leurs principes, eussent souvent donné lieu à ces ennemis implacables d'attaquer ses Etats de Syrie & d'Egypte.

II.
Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.

Nonobstant tant de belles qualités *Al Camel* rencontra de grandes oppositions de la part de ses freres & de ses parens, & se vit engagé en de fréquentes guerres avec eux. Il ne laissa pas de faire échouer par sa prudence & par son grand courage leurs desseins contre lui, & les révoltes que ses Emirs exciterent contre lui en Syrie & en d'autres Provinces conquises (b); desorte que nonobstant ces troubles au dedans, & les attaques des Francs au dehors, qui agiterent la plus grande partie de son regne, on peut dire qu'il fut aussi glorieux & heureux que celui d'aucun de ses prédécesseurs.

Il laissa deux fils, qui lui succederent, l'aîné au Royaume de Syrie & autres Pays conquis, & le cadet à celui d'Egypte. Ce n'est pas que le Sultan eût nommé ce dernier, ou qu'il lui eût assigné l'Egypte, car il paroît être mort intestat, mais le Prince fut reconnu Souverain du Royaume par tous les Emirs & les Grands. Ce nouveau Sultan s'appelloit *Al Malk Al Adel Abubecr*, ayant pris ce dernier nom d'un de ses ancêtres. Comme il y avoit quelques années qu'il gouvernoit l'Egypte en qualité de Viceroy, il avoit par son adresse & par son zele pour le Bien public tellement gagné l'affection des Emirs, qu'ils ne balancerent pas à l'élire pour Sultan, au préjudice de *Nojmoddin* son frere aîné & successeur de son pere; & dès-que l'on eut reçu la nouvelle de la mort d'*Al Camel* il fut proclamé & installé au Caire, & tous les Grands lui prêterent serment de fidélité (c).

Al Adel
élu Sultan
d'Egypte
par les
Emirs.

La nouvelle de ce qui se passoit parvint bientôt aux oreilles de *Nojmoddin*, qui étoit occupé à Damas à regler les affaires de Syrie. Aussitôt qu'il eut terminé ce qui regardoit ce Royaume, il marcha en diligence vers l'Egypte à la tête d'une nombreuse armée, pour la tirer des mains de son perfide frere. Durant son absence les Princes de Balbec & d'Emesse joignirent leurs forces & s'emparerent de Damas, comme on l'a vu ailleurs (d); il fut obligé d'en venir avec eux à un Traité de partage, par lequel on lui assignoit l'Egypte. Il y entra avec toutes ses forces, & fut reçu aux acclamations de tous les Egyptiens, même de ceux qui avoient été les plus ardens à élire son frere & à lui prêter serment de fidélité; car sur la nouvelle de sa marche *Al Adel* avoit été arrêté par les siens, & selon quelques Historiens ils l'avoient tué

Il est chassé
par son
frere aîné
637.
1239.

(a) Le même. *Renaudot*, p. 578.

(b) Les mêmes.

(c) T. XVI. p. 655.

(d) *Ibid.* p. 657.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

tué (a). *Nojmoddin* s'étant rendu maître du Château de la Montagne, qui lui ouvroit le chemin jusqu'au cœur de l'Egypte, il se rendit au Caire. Dès qu'il fut sur le Trône, faisant réflexion sur l'inconstance des Grands du Royaume, il s'appliqua à choisir des Ministres en qui il put se fier, & donna la Dignité de Grand-Chancelier à *Altashib Azzo'ddin Abdalazziz*. Il conclut aussi une paix avantageuse avec les Franks, dont nous avons rapporté les conditions ailleurs (b); nous ajouterons seulement, que quelques-uns des Articles du Traité mortifierent extrêmement les factieux Jacobites & leur indigne Patriarche, qui avoient donné tant de peine à ses prédécesseurs. Il prit le parti de suivre leur maxime de profiter de ces divisions, en chargeant les premiers de gros tributs, & en condamnant l'autre à des amendes pour le punir de ses extorsions simoniaques: par-là il entroit un revenu constant dans ses Coffres, tandis qu'il appauvrissoit tellement les deux Partis, surtout les Patriarches, qu'ils n'osoient rien entreprendre en faveur des Franks, ses anciens ennemis.

*Origine
des Mam-
lucs.*

Pour se fortifier davantage en Egypte, il ne se contenta pas d'entretenir comme ses prédécesseurs un nombreux Corps de Mamlucs ou Esclaves Circassiens, mais il en augmenta imprudemment le nombre à un tel point, & les éleva à un si grand degré de puissance, qu'ils bouleverserent peu après toute la constitution de l'Etat, s'emparerent du Gouvernement, poussèrent leurs conquêtes, & éleverent le Royaume à un plus haut point d'opulence & de splendeur, qu'il ne l'avoit été depuis le tems des *Ptolémées*. Nous avons déjà observé que *Salaha'ddin*, Fondateur de la Dynastie des Ayubites, abolit le Califat schismatique d'Egypte, & obligea les Egyptiens à reconnoître les Califes Abbassides de Bagdad. Ce Prince, pour mieux tenir en bride les partisans du premier, qui étoient encore puissans, entreprit de former une nouvelle Milice des plus braves de ces Esclaves, que les Arabes amenoient par milliers des Provinces de l'Empire Turc, & de les exercer soigneusement au maniment des armes. Ses successeurs suivirent son exemple, & par le seul secours de cette Milice ils se maintinrent sur le Trône, nonobstant tous les efforts des Fatimites. *Al Malek Nojmoddin* ne crut pas devoir s'en tenir-là, non seulement il augmenta le nombre des Mamlucs excessivement, mais il fut le premier qui en prit à l'entrée de son Palais, & les choisit pour lui servir de Gardes, & il en dispersa un beaucoup plus grand nombre dans les Villes & dans les Forteresses du Royaume. Par ce moyen il étoit instruit de tout ce qui se passoit, & ses sujets étoient dans une espece d'esclavage; mais en même tems ces gens nouveaux devinrent si puissans & si insolens, qu'ils furent les auteurs d'une des plus grandes révolutions qui soit arrivée en Egypte, & abolirent la Dynastie Ayubite, comme nous le verrons dans la suite.

*Nojmod-
din se pré-
pare à
recouvrer
la Syrie.*

Pendant qu'il prenoit ces imprudentes précautions pour mettre en sûreté ses Etats d'Egypte, il n'avoit pas moins d'impatience de tirer ceux qu'il avoit eus en Syrie des mains de ses compétiteurs. Il n'avoit pas oublié la trahison par laquelle ils les lui avoient arrachés, & il n'attendoit qu'une occasion favorable pour les attaquer à la tête d'une puissante armée, qu'il travail-

(a) Voy. T. XVI. p. 658. (b) Ibid. p. 659.

vailloit à mettre sur pied en Egypte & parmi ses amis & ses alliés. Il a-voit cette entreprise tellement à cœur, qu'il prit à sa solde un grand Corps de Khowarasmiens de l'autre côté de l'Euphrate pour attaquer la Syrie: ces Troupes y commirent des ravages & des cruautés inouïes, mettant tout à feu & à sang, sans épargner ni âge, ni sexe, ni condition, pillant & brûlant les Villes & même les Eglises par-tout où ils passoient, de sorte que le Sultan fut obligé de leur envoyer ordre de ne pas approcher des frontieres d'Egypte.

SECTION II.
Histoire d'Egypte sous les Califes Fatimites &c.

Pendant ce tems-là *Al Malek Ismael*, Sultan de Damas, n'étoit pas moins attentif à toutes ses démarches, & à faire les préparatifs nécessaires pour lui résister. Dans cette vue il fit la paix l'année suivante avec les Francs, & pour les attacher davantage à ses intérêts, il leur céda Tibériade, Jérusalem, Afcalon & d'autres places considérables de la Palestine & de la Côte de Syrie (a). Cette cession extraordinaire choqua extrêmement ses Sujets Mahométans, & toute son excuse fut qu'il l'avoit faite, de peur que son Compétiteur d'Egypte ne se rendit maître de ces villes; cependant jusques-là les hostilités n'avoient pas encore commencé, on ne s'étoit occupé que de préparatifs pour agir offensivement ou défensivement, sur-tout si nous nous en rapportons à *Abulfeda*, qui date cette cession de trois ans plutôt qu'*Ebn Shonah* (b); aussi n'est-il parlé d'aucune invasion de part ni d'autre sous l'année dont il s'agit ici (c). Quoiqu'il en soit, il ne se passa rien d'important en Egypte, jusque'à l'an de l'Hégire 641, de J. C. 1243, que le Patriarche des Jacobites mourut, après avoir tenu le Siege d'Alexandrie sept ans & quelques mois, ayant réduit son Troupeau à la plus extrême pauvreté par son excessive avarice & par ses horribles exactions, sous prétexte de payer le gros tribut que le Sultan leur avoit imposé, & qu'il l'avoit chargé de lever. Ainsi il mourut non seulement sans être pleuré ni regretté, mais détesté, les Historiens Chrétiens & Mahométans s'accordant à le dépeindre comme un monstre d'avarice & de brutalité; il fut même poursuivi comme tel après sa mort, parcequ'on l'accusa de s'être approprié de grosses sommes du tribut, & d'avoir amassé d'immenses trésors. Le Sultan fit mettre le scellé à son Palais, se saisit de tous ses effets, & fit faire un rigoureux examen de ses comptes; comme ses malversations parurent clairement, tout ce qu'il avoit injustement acquis fut vendu au profit du Sultan (d). Ce Prince n'épargna pas même les vases sacrés, & les ornemens de prix des Eglises du Patriarchat; il s'empara de tout, & par-là remplit ses coffres, laissant à peine de quoi enterrer décemment le Prélat mort.

Le Sultan de Damas se prépare à lui résister.

Mort du Patriarche.

1243.

L'année suivante, la 642 de l'Hégire, & 1244 de J. C. *Najmoddin* entra en Syrie à la tête de son armée, & ayant joint les Khowarasmiens qu'il avoit pris à sa solde, il attaqua l'armée combinée d'*Al Malek Ismael* & des Francs, où il y avoit un Corps considérable de Templiers & d'Hospitaliers, & remporta sur eux une victoire complete; les Chevaliers combattirent avec leur intrépidité ordinaire, & furent tous ou tués ou faits prisonniers.

Les Francs rentrent en possession de Damas.

(a) *Abulfeda* &c.

(c) *Abulfaraj*, *Abulfeda*, *Renauldi* &c.

(b) Confer. *Abulfeda* cum *Ebn Shahnab* in ann. (d) T. XVI. p. 666.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Cilifes
Fatimites
&c.*

Les Egyptiens prirent tout le bagage, les tentes & la Caiffe Militaire des ennemis, & cette action fut si décisive en faveur du Sultan d'Egypte, qu'elle fit prendre un nouveau tour à ses affaires en Syrie, & qu'elle fut bientôt suivie de la réduction de Damas sa Capitale. Il envoya une nombreuse armée sous les ordres de son Général *Mainoddin*, à qui il donna le titre de Viceroi de Syrie, pour assiéger cette ville. Elle fut attaquée si vivement, que la garnison fut bientôt réduite à capituler, & à rendre la place à condition qu'elle & les habitans auroient la liberté de se retirer avec leurs effets. *Mainoddin* prit donc possession de la place, mais il ne voulut pas permettre aux *Khowarasmien*s accoutumés à piller d'y entrer, il leur assigna quelques villes maritimes, pour les avoir toujours à portée en cas de besoin.

*Il oblige
Ismael de
souscrire à
un nouveau
Traité.*

Al Malek Ismael, Prince de Baalbek, & ci-devant de Damas, se trouva si humilié par les grandes pertes qu'il avoit faites, & par la défection de quelques-uns de ses Alliés, que son étrange procédé, ou pour mieux dire sa dernière défaite avoit détachés de ses intérêts, qu'il fut trop heureux de donner les mains à un nouveau Traité de partage, par lequel il cédoit non seulement Damas, mais renonçoit à toutes ses prétentions sur cette ville & sur les autres places que *Nojmoddin* avoit possédées en Syrie, en acceptant quelques autres villes en échange. Nous avons parlé ailleurs de ce Traité (a). *Ismael* se retira le plus promptement qu'il put à Balbek, au grand regret du victorieux *Nojmoddin*, qui blâma fort son Général de l'avoir laissé échapper, desorte que *Mainoddin* envoya le Visir de ce Prince chargé de chaînes en Egypte.

*Ses autres
Conquêtes
en Syrie.*

Nojmoddin poussa ensuite fort heureusement ses conquêtes en Syrie, & si l'on s'en rapporte à quelques Historiens, il dépouilla de leurs Etats les Princes de Balbek & d'Emesse, aussi-bien que quelques-uns de leurs Alliés; mais *Elmacin*, qui vivoit en ce tems-là, n'en parle point (b). Mais comme ces événemens ne regardent pas directement l'Egypte, nous renvoyons à ce que nous en avons dit dans un autre Volume (c).

Louis IX.
*s'empare
de Damiette.*

Les Francs, qui avoient fait de si grandes pertes dans la dernière bataille, & qui n'étoient pas moins allarmés des grands succès du Sultan d'Egypte, avoient fait de pressantes sollicitations aux Puissances de l'Europe pour en obtenir du secours. Ils en obtinrent enfin, principalement de la France. Le Roi *Louis IX.* ou *St. Louis*, vint aborder avec de belles Troupes à Acca, & fit voile ensuite pour Damiette: comme les fortifications étoient en mauvais état, & que la garnison ne pouvoit faire une grande défense, il s'en rendit maître sans coup férir, la garnison ayant abandonné lâchement la ville, comme faisoit d'une terreur panique, & elle se sauva de côté & d'autre en désordre. La reddition de cette place obligea *Nojmoddin*, comme l'avoit bien prévu, de ramener promptement son armée victorieuse en Egypte. Il étoit occupé au siège d'Emesse, dont l'Emir étoit allié de celui de Balbek & des Francs, quand il apprit la nouvelle de la perte de Damiette. Aussitôt il leva le siège, & marcha à grandes journées vers l'Egypte, pour faire tête au Roi de France & le chasser de ce Royaume.

Mal-

(a) T. XVI. p. 662.

Shohnah & Elmasin in ann.

(b) Confer. *Abulfeda*, *Abulsarage*, *Ebn*

(c) T. XVI. p. 663 & suiv.

Malheureusement il lui vint en chemin une tumeur à la cuisse, où la gangrene se mit, qui termina sa vie. Avant que de mourir, il fit une sévère justice de la garnison de Damiette, qu'il fit pendre avec leurs uniformes, comme nous l'avons vu dans un autre Volume (a), où nous avons parlé aussi de sa famille, de son caractère, & de quelques circonstances de sa maladie & de sa mort, qu'il est inutile de répéter ici. Il avoit quarante ans & en avoit régné neuf.

Comme ses deux fils aînés étoient morts avant lui, le troisième, nommé *Al Malek Al Saleh Moadhem Turan Shah*, lui succéda. Il étoit à Hissn Caïfa quand son pere mourut, il ne laissa pas d'être proclamé Sultan sans difficulté, par l'adresse d'une Concubine favorite de son pere. C'étoit une femme dont le génie & le courage égaloient l'extraordinaire beauté; elle tint la mort du Sultan cachée, assembla les principaux Emirs & Officiers de l'Etat, & les obligea, comme par ordre de *Nojmoddin*, de prêter serment de fidélité à *Moadhem*, après quoi elle continua à gouverner le Royaume jusqu'à l'arrivée du nouveau Sultan. Ce qui contribua sans-doute beaucoup à déterminer les Grands à prendre une résolution si prompte & si unanime, ce fut non seulement le pouvoir que l'on savoit que cette favorite avoit sur l'esprit du feu Sultan, mais les grands progrès que le Roi *Louis* faisoit dans la Basse Egypte depuis la prise de Damiette, ce Prince se hâtant de s'avancer à la tête de ses Troupes vers la Capitale du Royaume (b).

D'abord que *Moadhem* eut la nouvelle de son avènement au Trône, il se rendit en diligence à Mansurah, où son pere étoit mort; il y reçut les complimens & les félicitations des Grands, après quoi la Favorite résigna l'autorité entre ses mains. Il se mit d'abord à la tête d'une puissante armée, composée principalement de Mamlucs & des Khowarasmien, & s'avança en diligence pour s'opposer aux Franes, & les chasser d'Egypte. Un gros détachement de leurs Troupes s'étoit avancé du côté de Mansurah, dans le dessein de surprendre cette ville; ils y entrerent effectivement l'épée à la main, tuerent un grand nombre de soldats, & le Général *Othman*, ou *Ebn Saïf*, pendant qu'il étoit dans le bain, & commirent beaucoup d'autres désordres, mais les habitans les accablèrent du haut des maisons d'une grêle de pierres, de tuiles & de tout ce qui leur venoit sous la main, de sorte qu'ils furent contraints d'abandonner la ville, comme nous l'avons vu ailleurs (c). Les rues de Mansurah étoient si étroites que les Franes ne purent s'y défendre, & les portes si petites que leurs chevaux n'y purent passer. A leur retour au camp ils rendirent au Roi de France un compte si flatteur de leur expédition, & de ce qu'ils avoient observé de la force & des dispositions des Egyptiens, que ce Monarque résolut de les aller attaquer à tous risques. Le Sultan balança quelque tems sur le parti qu'il prendroit, ou de tenir ferme, ou de se retirer. D'autre part le Roi *Louis*, se croyant sûr de la victoire pourvu qu'il pût combattre les Egyptiens en rase campagne, passa imprudemment la branche du Nil, qu'on appelle

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

Mort de
Nojmod-
din.

647.
*Son Fils lui
succéda.*

Mansurah
*surprise
par les
Frances.*
648.
1250.

Le Roi
*Louis est
désfait &
pris prison-*
nier.

(a) T. XVI. p. 671, 672.

(b) *Alulsurage*, &c.

(c) T. XVI. p. 373.

SECTION
II.
*Histoire
d'Égypte
sous les
Califes
Fatimites
&c.*

l'Ashimân, qui séparoit les deux armées, sans penser à s'affurer la retraite s'il lui arrivoit quelque disgrâce. Cette faulle démarche enfla le courage aux ennemis, ils attaquèrent les Francs avec tant de furie, qu'ils les mirent en déroute, en tuèrent un grand nombre, & en firent encore davantage prisonniers, du nombre desquels fut le Roi lui-même qui n'avoit pu se sauver.

Les Historiens Chrétiens & Mahométans ne s'accordent point sur le traitement que le Sultan fit à son illustre prisonnier, aussi-bien que sur les circonstances de l'action & de la victoire, détails sur lesquels nous renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs (a). Ils conviennent tous qu'il fut fait prisonnier, & obligé de payer une rançon exorbitante. Quelques Historiens Mahométans ajoutent, au sujet de son élargissement, que durant cet intervalle pendant lequel *Shajr Al Dor*, soutenu du Général & des autres Emirs des Mamlucs, gouvernoit avec une autorité absolue. Le jeune Sultan, mécontent au dernier point de n'avoir que le nom de Souverain, écouta trop les conseils flatteurs mais dangereux de quelques jeunes Mamlucs, qui étoient de son âge, & qui lui insinuoient perpétuellement que le vrai moyen de se tirer de la sujettion & d'affermir son autorité contre la trop grande puissance des vieux Emirs & de leur Protectrice, c'étoit d'entendre aux propositions avantageuses que le Monarque captif lui faisoit pour se tirer de prison, & de conclure provisionnellement la paix avec lui, & avec les autres Puissances Chrétiennes qui pouvoient lui aider à établir sa puissance, & à réprimer celle que les Emirs avoient usurpée sur lui.

*Les Emirs
se révol-
tent, &
tuent le
Sultan.*

Le jeune Sultan n'eut pas de peine à goûter cet avis, mais les vieux Emirs, qui s'en désoient, avoient des espions auprès de lui, de sorte que l'affaire ne put se traiter si secrettement qu'ils n'en fussent informés avant qu'il y eût rien de fait. Tout le Corps des Mamlucs au Caire en fut alarmé, & ils se souleverent contre le Sultan avec autant de fureur que s'il eut déjà entrepris quelque chose pour les perdre. *Rocnoddin Abu'lfatah*, un des plus animés, qui fut depuis Sultan, le blessa dangereusement lorsqu'il parut pour les appaiser; cet attentat imprévu, joint à leurs clameurs & à leurs insultantes plaintes, fit sentir au jeune Prince que sa présence ne serviroit qu'à les aigrir davantage, & à mettre sa personne en plus grand danger; il se vit donc obligé de se sauver dans une tour de bois, qui étoit sur le bord du Nil. Ils l'y poursuivirent avec une nouvelle fureur, & déterminés à le faire périr ou dans les flammes, ou par les coups qu'ils tiroient, ils mirent le feu à la tour, qui fut bientôt embrasée de tous côtés, en sorte que le Sultan fut obligé de se précipiter dans le Nil, pour tâcher de se sauver à la nage, mais ils l'accablèrent d'une grêle de fleches, & le firent périr (b).

643.
1250.

Ainsi finit ses jours l'infortuné *Al Malek Al Saleh Moadhem Turan Shah*, le dernier Sultan de la Dynastie des Ayubites, & cela par la jalousie & la puissance excessive des Mamlucs, qui en avoient été le principal soutien contre la Faction Fatimite sous plusieurs regnes glorieux; c'étoit ce qui les

avoit

(a) T. XVI. p. 373. (b) *Abulfeda*, ubi sup.

avoit fait extrêmement estimer & leur avoit concilié la faveur de tous les Sultans, depuis *Saladin*, le premier Instituteur de cette Milice, jusqu'au malheureux regne de l'infortuné *Al Malek Turan-Shah* (*).

Immédiatement après cette triste catastrophe les Emirs Mamlucs s'assemblerent, & déférerent la Puissance Souveraine à *Shair Al Dor*, cette Favorite de *Nojmoddin*; elle fut proclamée & installée Sultane d'Egypte, & son nom fut mis dans les Prieres publiques; on lui donna le titre d'*Omm Khaled*, Reine-Mere, parcequ'elle avoit eu du Sultan un fils nommé *Khaled*, mort en bas-âge. Elle ne jouit pas néanmoins longtems de cette Dignité, les Emirs qui l'avoient mise sur le Trône, eurent honte de voir le Royaume d'Egypte gouverné par une Femme & par une Esclave; peut-être aussi s'apperçurent-ils que son élévation avoit mécontenté les Grands de l'Etat; ils furent donc aussi prompts à la déposer, qu'ils l'avoient été à la couronner.

Vers la fin du premier *Rabi* de la même année ils mirent en sa place *Al Moez Azzoddin Aybek Al Turcomani*, un de leurs principaux Emirs, mais son regne fut fort court; car soit que les Emirs fussent mécontents de son Gouvernement, soit qu'ils eussent honte d'avoir élevé sur le Trône un autre qu'un Prince de la famille d'*Ayub* (†), puisqu'il y en avoit plusieurs qui en étoient aussi dignes & y avoient plus de droit. Ils ne se firent donc point de peine de déposer *Al Moez*, pour donner la Souveraineté d'Egypte à un Sujet de la Race Ayubite. Ils jetterent les yeux sur *Al Malek Al Ashraf Musa*, fils de *Naser Yusef*, & arriere-petit-fils d'*Al Camel*, qui n'avoit que six ans, & l'installèrent le cinquieme du premier *Jomada*. Le Calife *Mostafem* ayant confirmé cette élection, ils établirent *Al Moez Azzoddin Aybek* Tuteur du jeune Sultan pendant sa minorité. Ce Régent, pour affermir

(*) Nous ne devons pas passer sous silence une circonstance rapportée par *Ebn Shonah*, bien-que les autres Historiens Mahométans n'en disent rien, qui explique en quelque façon pourquoi les Mamlucs avoient pris de l'ombrage du jeune Sultan, dès le commencement de son regne, & dans un tems où ses succès en annonçoient un glorieux.

Cet Historien dit (1), qu'après avoir remporté la victoire sur les Francs, *Turan Shih* marcha de *Mansurah* vers *Fares Cur*, & que là, soit qu'il fût enorgueilli de sa victoire, soit qu'il fût irrité de quelque insolence de leur part, il menaça les Mamlucs en termes si forts, qu'ils donnerent lieu à la sédition dont nous avons parlé, & qui finit par l'attentat atroce qu'on a vu.

On ne pouvoit gueres s'attendre à autre chose de la part de cette nouvelle race d'esclaves; ayant été regardés & traités comme les appuis de la Dynastie Ayubite, & si distingués & favorisés par *Nojmoddin* pere de *Turan Shah*, il n'est pas surprenant qu'ils fussent irrités de se voir menacés par ce jeune Prince devenu fier, sur-tout s'ils avoient connoissance du projet de s'allier avec les Francs, ce qui dans une pareille conjoncture, chargé de circonstances capables d'allarmer, suffisoit pour exciter la sédition, & pour les animer à témoigner leur ressentiment de la prétendue ingratitude du Sultan; sans-doute que la querelle s'échauffa par les reproches de part & d'autre, ce qui porta enfin les Mamlucs à commettre l'indigne parricide dont nous avons parlé.

(†) *Ebn Shonah* (2) semble insinuer la même chose: il dit qu'*Al Moez*, qui finit d'une mort tragique l'an 655, avoit fait exécuter en sa présence *Shamsoddin Lu'lu* & *Di'oddin Al Kaymari*, qu'il avoit tué de sa propre main *Al Malek Isnael*, & commis d'autres violences tyranniques.

(1) *Ebn Shonah*.

(2) Voy. T. XVI. p. 677.

SECTION
II.
*Histoire
d'Egypte
sous les
Califes
Faciimites
&c.*

mir son autorité, conclut & ratifia le Traité qui avoit été entamé entre *Turan-Shah* & les Francs, à condition que ceux-ci rendroient *Damiette* au Sultan, & accompliroient les autres Articles que nous avons rapportés ailleurs (a); les Troupes Egyptiennes prirent donc possession de *Damiette* le 8 du mois de *Safar*. Peu de tems après le Roi de France partit d'Egypte pour se rendre en Syrie, d'où il fit voile pour ses Etats.

*Fin de la
Dynastie
des Ayu-
bites.*

Une autre démarche d'*Aizo'ddin Aybek*, qui ne fut pas moins agréable à la Famille Ayubite, c'est qu'il data le commencement du regne de son Pupille du jour de la mort de son infortuné prédécesseur, en supprimant l'interruption de la succession par son élection précédente. On ne trouve depuis ce tems-là rien de remarquable sous sa Régence, à la réserve de la violente querelle qu'il eut avec *Al Malek Al Naser*, Souverain de Damas jusqu'à l'an 652 de l'Hégire, qu'arriva une nouvelle révolution, qui abolit entièrement la Dynastie Ayubite, & dépouilla les Princes de cette Famille de toute autorité en Egypte.

Ce fut *Aizo'ddin* qui fut l'auteur de cette Révolution, aidé de *Shaj Al Dor*, qu'il avoit épousée après son élévation au Trône; il s'étoit d'ailleurs acquis tant de crédit parmi les Emirs Mamlucs, qu'il se trouva assez puissant pour faire déposer le jeune Sultan, & pour reprendre la place qu'il avoit occupée, desorte qu'il fut le Fondateur d'une nouvelle Dynastie. Mais nous renvoyons l'Histoire de ces Sultans Mamlucs, si fameux par leur puissance, leurs richesses & leurs conquêtes, à notre supplément, où nous tâcherons de faire connoître leur origine, leur accroissement & leur Discipline avec plus d'exacritude qu'on ne l'a fait encore.

C H A P I T R E IV.

Histoire des Isles de l'AFRIQUE.

*Isles de
l'Afrique.*

APRÈS avoir fait connoître l'état présent de l'Egypte, & donné l'Histoire moderne de ce Royaume, nous sommes indispensablement obligés de nous écarter un peu de notre premier plan, qui étoit de faire la Description des Isles de l'Afrique dans un volume particulier. Mais nous nous sommes apperçus que cela préjudicioit à l'œconomie de l'Ouvrage, & rendoit l'Histoire d'Afrique en divers endroits obscure, en ce qui a trait à ces Isles, dont nous allons faire la description: il n'y a que celle de *Maithe*, que nous laisserons à la place qui étoit destinée aux autres.

Nous commencerons par les Isles situées à l'entrée de la Mer Rouge, & nous suivrons le long du Continent, d'abord du Nord au Sud, ensuite au-delà du Cap de Bonne-Espérance jusqu'au Golphe de Benin, & de-là le long de la Côte des Esclaves, de celle d'Or & de celle de Grain jusqu'au Cap Verd, nous finirons par Madere & par les Isles les plus voisines du Détroit de Gibraltar, & de l'entrée de la Mer Méditerranée.

En

(a) T. XVI. p. 681 & suiv.

En suivant cet ordre, la première Isle qui se présente est *Bab-el-mandel*, ^{Bab-el-mandel.} ou le *Port d'Affliction*, nommée anciennement l'Isle de *Diodore*. Elle est située à l'entrée de la Mer Rouge, sous le treizième degré de Latitude Septentrionale (*). Elle est au milieu du Détroit du même nom, à environ quatre milles des Côtes de l'Arabie & à la même distance de celles d'Abissinie & vis-à-vis du Cap Zeila; elle sépare l'entrée de la Mer Rouge en deux canaux, qu'elle commande absolument; c'est par cette raison que les anciens Rois d'Egypte les défendoient par une chaîne, qui de chaque côté s'étendoit de l'Isle jusqu'au Continent. A-la-vérité *Pigafet* assure que le Canal Occidental a cinq lieues d'Allemagne de largeur, & que les Vaisseaux y peuvent passer, mais que l'autre est beaucoup plus étroit, & embarrassé de bas-fonds & de bancs de sable; mais c'est ce qui est contredit par les Auteurs les plus graves †). L'Isle a environ cinq milles de tour, & n'est considérable que par sa situation, car elle ne produit ni fruits, ni grains, ni légumes, ni herbages. Elle n'a pas laissé d'être autrefois le sujet de guerres sanglantes entre les Abissins & les Arabes du Royaume d'Adel, qui en furent alternativement les maîtres jusqu'au tems que les Portugais la prirent & en ruinèrent les fortifications. Les Turcs étant à-présent maîtres de la Côte des deux côtés, elle est tombée dans son néant naturel, & est presque déserte, n'étant habitée que par un petit nombre de pauvres gens, à qui elle fournit à peine de quoi subsister médiocrement (a).

Pas loin de cette Isle est celle de *Suachem*, ou suivant *Marmol*, *Suachin*, ^{Suachem.} qui a la Mer Rouge au couchant. Elle a environ cinq ou six lieues de circuit, bien-que *Rosario* en parle avec beaucoup de mépris.

Vis-à-vis du Royaume d'Adel on trouve l'Isle de *Barbora*, ainsi appelée ^{Barbora.} d'une ville de ce nom, qui est dans le continent voisin. Elle est habitée par des Negres, qui s'habillent à la mode d'Adel, & sont d'une grande industrie pour le Commerce; ils élèvent beaucoup de bétail, le terroir fournissant d'excellens pâturages. Tous les habitans des Isles & des Côtes de la Mer Rouge en général font un grand Commerce avec ceux de la Côte opposée d'Arabie. Il faut avouer cependant que le riche trafic que les Maures de Ziden faisoient en drogues, en pierres précieuses, en musc & en ambregris, auquel les Insulaires avoient part, est extrêmement diminué depuis que les Hollandois sont devenus si puissans dans les Indes (b).

Vient

(a) *La Croix*, T. IV. p. 3. Sect. 12.

(b) *Marmol* T. I. p. 32. *La Croix* l. c. p. 157.

(*) *La Croix* la met à douze degrés, cinquante minutes, ce qui s'accorde fort bien avec les meilleures Cartes modernes.

†) *Cotard de St Bernardin*, dans son Voyage aux Indes, remarque que le Détroit de Babelmandel est au douzième degré quarante minutes, entre deux Caps, dont celui qui est du côté de l'Afrique s'appelle *Rosbeh*, & l'autre sur la Côte d'Arabie *Ara*. C'est au milieu de ces deux pointes que gît l'Isle de *Mim*, entre laquelle & la Côte d'Asie il y a un canal d'une lieue de large, & de six brasses environ de profondeur. L'autre canal, qui la sépare de l'Afrique, a douze brasses de profondeur, mais la côte est dangereuse pour les Vaisseaux, n'y ayant pas un seul endroit où l'on puisse mouiller, & se mettre à couvert des vents orageux. En un mot il faut conduire les Vaisseaux avec beaucoup de dextérité, être fort circonspect, & avoir une connoissance parfaite du milieu du canal, pour y passer (1).

(1) *Bernard* ap. *La Croix*,

Socotora. Vient ensuite l'Isle de *Zocotora*, *Socotora* ou *Sicutthera*, que *Ferdinand Pereira*, Portugais, découvrit il y a environ deux siècles, & que quelques Modernes croyent être la *Dioscoride* de *Ptolémée* & de *Pline*. Elle gît au Nord-Est du Cap Gardafui, que quelques Cartes modernes appellent *Rafulgat*, & elle est à environ soixante-quinze milles de ce Cap, à douze degrés dix minutes selon *De Lisse*, & à douze degrés cinquante minutes au compte *De la Croix* & d'autres Auteurs. *Mandeflo*, sans-doute par une faute d'impression, la met à vingt-un degrés quarante minutes, ayant Melinde au Nord-Est, & vers le Sud l'Arabie, dont elle est éloignée environ de seize lieues (a). La plupart des Auteurs conviennent qu'elle est grande, n'ayant pas moins de vingt-cinq lieues de long sur dix-neuf de largeur, & environ cinquante de tour. Elle a par-tout une fort bonne Rade, & des Bays fort commodes pour mouiller : il y en a sur-tout deux fort belles, où les Vaisseaux sont en sûreté contre tous les vents ; on les appelle *Benin* & *Cora*.

Il est étonnant qu'une Isle, où les Européens ont touché si souvent, si voisine de l'Égypte, si fréquentée des Nations commerçantes, ait été décrite si différemment & d'une façon si contradictoire par les Auteurs. Les uns disent qu'il n'y a qu'une seule ville, nommé *Tamart* ou *Tamary* ; d'autres qu'il y en a trois, dont *Tamary* est la Capitale ; d'autres qu'il n'y a ni ville, ni village, ni maison dans toute l'Isle, les habitans se tenant dans des caves & des souterrains pour se mettre à couvert des ardeurs brûlantes du Soleil. *Mandeflo* assure à-la-vérité que *Tamary* est une place considérable par son étendue, ses bâtimens, sa force, & par le nombre des habitans, y ayant un Fort pourvu de canon qui commande le Port, & un beau Palais pour le Viceroi. Quoi qu'il en soit, tout le monde convient que l'Isle est fort peuplée & fertile, & qu'elle est gouvernée par un Prince ou Sultan, qui étoit tributaire des Cherifs Arabes, & qui l'est vraisemblablement aujourd'hui de la Porte.

La plupart des habitans sont Mahométans, & se disent Arabes ; en effet leurs manières & leur langage ressemblent beaucoup à ceux des Arabes, si ce ne sont les mêmes. Le Pays abonde en fruits & en bestiaux, dont ils font commerce, & de quelques autres denrées à Goa, où ils sont mieux reçus que les Arabes naturels, ceux-ci n'ayant permission d'y entrer qu'avec passeport. L'Isle produit principalement de l'aloé, de l'encens, de l'ambregris, du sang de dragon, du riz, des dattes & du corail (*). Ces marchandises se transportent de Goa en divers endroits des Indes & en Europe ;

(a) *Mandeflo* ap. *Harris* T. I. p. 754. [Notre Auteur se fie trop aux Compilateurs Anglois, car dans les Voyages de *Mandeflo* en François, on trouve onze degrés qua-

rante minutes. Ce que l'on attribue ensuite à ce Voyageur touchant *Tamary*, est amplifié, il ne parle que du Fort & point du tout du reste. REM. DU TRAD.]

(*) L'aloé qu'on en apporte s'appelle *Socotorina angustifolia spinosa, flore purpureo*, ou le reconnoit aisément à son lustre & à sa transparence, & c'est par-là qu'on le distingue. On l'envoie en Europe en morceaux enveloppés dans des peaux, il est alors d'un jaune rougeâtre, mais réduit en poudre il est d'une belle couleur d'or. Il a le goût amer, & quelque chose d'aromatique, mais trop foible pour être désagréable ; c'est de toutes les especes d'aloé la plus supportable, & celle dont on se sert le plus dans les boutiques.

pe; ce qui est également avantageux aux Marchands & aux Insulaires, qui ont en échange de quoi vivre fort à leur aise. Ils avoient autrefois un commerce plus direct avec l'Europe, par le moyen des Vaisseaux des Indes, qui y relâchoient souvent, quand ils manquoient la saison des mouffons, mais depuis que l'on connoît parfaitement le tems où ces vents soufflent, le Port de Socotora est négligé.

Dapper dit que l'air y est extrêmement chaud, & c'est à cela qu'il attribue le peu de pluie qui y tombe, elle ne dure gueres que quinze jours ou trois semaines dans la saison. Il est vrai que ce défaut est heureusement compensé par les abondantes rosées qui viennent des hautes montagnes qui sont dans l'Isle, & qui humectent la terre. Ces montagnes, qui portent leur cime jusques dans les nues, sont toujours couvertes de neiges & de brouillards. Il y a dans l'intérieur de l'Isle quelques Rivieres qui ne se dessèchent jamais, & sur les côtes on a des puits que les Arabes ont creusé, mais en d'autres endroits on ne trouve pas une goutte d'eau.

Les habitans sont ou Arabes ou Socotrans, que les Arabes nomment Bedouins, ou gens qui vivent comme les bêtes. Il y en a de deux especes; les habitans des côtes qui s'allient avec les Arabes, & qu'on appelle demi-Bedouins; & ceux de l'intérieur du Pays, qui s'en tiennent à leurs coutumes, & regardent comme un crime de se mêler avec des Etrangers. Ce sont les véritables Bedouins, ils sont mieux faits que les autres & les Indiens, & il y en a, dit *Dapper*, qui pourroient passer pour des Européens bien pris. Ils sont fourbes, paresseux & lâches, car ils se laissent dominer par une poignée d'Arabes: ils s'occupent principalement à élever du bétail & à la pêche, & ce sont les femmes qui en ont presque toute la peine. Ils se nourrissent de lait, de beurre, de riz, de dattes, & de la chair de leurs troupeaux; mais ils ne sont pas aussi bien vêtus que les autres, qui mettent à profit les avantages de leur situation & du commerce qu'ils font; mais ceux-ci ne sont pas aussi bien faits que les autres, ils sont de petite taille, noirs & laids, mais fains & robustes (a). Ce portrait s'accorde avec celui qu'en fait *La Croix*, sinon qu'il assure qu'ils sont en général au-dessus de la taille ordinaire, & qu'ils ont les cheveux frisés. Ils se nourrissent de poisson, de viande, de lait, de beurre & d'herbes; leur mets ordinaire est un mélange de tout cela ensemble, qu'ils mangent avec du pain ou du riz, & quand ils n'ont ni l'un ni l'autre, ils se servent de dattes, dont ils font une espece de pâte. La composition dont on vient de parler leur sert aussi de remede quand ils sont malades, & ils la regardent comme une espece de Panacée, opinion que des expériences réitérées n'ont pu déraciner de leur esprit.

Quant à leur habillement, il n'est pas le même dans toutes les parties de l'Isle. Quelques Auteurs disent que les véritables Bedouins vont nus, & qu'ils n'ont qu'un morceau de drap en forme de tablier pour couvrir les parties honteuses. D'autres assurent que tout leur habillement consiste en une espece de bourse, où ils enferment les parties naturelles. *Thevet* prétend qu'il portent de longues robes, & des bonnets de peau de chevre. Les femmes vont nus pieds, & n'ont qu'une espece de chemise faite de poil de che-

(a) *Dapper*, p. m. 635.

chevre qu'ils appellent *Camboline*. C'est-là en général l'habit de ces Insulaires, qui leur pend par derrière, & qui ne sied pas mal, mais qui est fort incommodé à cause de la chaleur du climat; car quand ils travaillent ils ont coutume de l'attacher autour du corps comme une ceinture.

Ils se saluent en se baisant l'épaule: ils n'ont aucune connoissance des Arts, en sorte que sans leur commerce avec les Arabes ils n'auroient aucune des commodités de la vie. Ils ne savent ni lire, ni écrire, ni n'ont aucune idée des Sciences: ils croient être assez savans quand ils savent compter les bestiaux qu'ils ont, en faisant de petites marques sur un morceau de bois; mais ils sont fort adroits à fabriquer leur *Camboline*, qui est une étoffe aussi belle qu'on en peut faire de poil de chevre.

Ossorius prétend que la Polygamie est défendue parmi eux, & qu'ils s'entretiennent à une seule femme tant qu'elle vit; mais tous les Géographes modernes assurent le contraire, & disent qu'il n'y a que leurs facultés & leur inclination qui les bornent à cet égard, & qu'ils répudient quand il leur plaît leurs femmes, soit pour toujours, soit pour un tems. Ils peuvent même être peres sans être obligés d'entretenir ni la mere, ni l'enfant, pourvu qu'avant que d'accoucher la femme déclare à qui elle donne l'enfant quand il sera né. Quand ils veulent se défaire ainsi de leurs enfans, le pere allume du feu à l'entrée de sa caverne ou de sa hutte, & déclare à haute voix qu'il a dessein de donner l'enfant dont sa femme est prête de délivrer, & il nomme tel ou tel pour en être le pere adoptif, auquel on le porte aussitôt dès qu'il est né. Il est reçu avec la tendresse que le pere dénaturé lui refuse, & on lui donne une nourrice, ou on l'éleve avec du lait de chevre. On appelle ces enfans les *enfans de la fumée*, & il arrive souvent qu'un homme d'un bon naturel, qui n'a pas lui-même de lignée, se trouve chargé d'une douzaine de ces enfans, pour lesquels il a l'affection d'un véritable pere. C'est-là peut-être une des coutumes les plus extraordinaires & les plus barbares dont l'Histoire fasse mention, n'étant fondée ni sur la Religion, ni sur la Politique, ni sur l'inclination, mais sur le caprice seul; car il n'est pas rare qu'un pere qui se défait de ses propres enfans, en adopte d'autres, & paye l'affection que l'on témoigne aux siens, par celle qu'il a pour ceux qu'il reçoit.

Les Socotrans ont une autre coutume plus singulière encore, & non moins contraire à l'humanité; c'est qu'ils enterrent les malades avant qu'ils aient rendu le dernier soupir, ne mettant point de différence entre un mort & un mourant. Il est vrai que leurs prognostics sont infaillibles; & comment ne le feroient-ils point, puisqu'ils ne donnent pas à la Nature le tems de faire ces vigoureux efforts qu'elle fait quelquefois dans une crise? Ils croient que c'est un devoir de laisser souffrir les malades le moins qu'ils peuvent, & ceux-ci en prient leurs parens quand ils sont attaqués de quelque maladie aiguë, que l'on peut par cette raison appeller mortelle. Lorsqu'un pere de famille se trouve dans cet état, & qu'il croit sa fin prochaine, il fait venir ses enfans, ses parens, ses femmes, ses domestiques, & tous ceux avec qui il est lié: il les exhorte alors à ne jamais abandonner les coutumes de leurs Ancêtres, à ne jamais s'allier à des Etrangers, & à se venger de ceux qui

les outragent ou leurs peres, ou qui leur volent quelque bête; enfin à ne jamais laisser souffrir un parent quand ils peuvent le soulager par la mort. Ce font-là les singulieres exhortations du mourant, après quoi il fait signe qu'on obéisse à la dernière par rapport à lui-même, ce qui se fait souvent au moyen d'une liqueur blanche, qui est un poison, & qui distille d'un certain arbre que l'Isle produit, dont aucun Ecrivain ne marque le nom, ni ne fait la description. C'est-là aussi ce qui fait que les meurtres sont ici plus fréquens que dans aucun Pays du Monde; car outre la coutume inhumaine dont nous venons de parler, une des autres exhortations des mourans est la source d'une infinité de querelles, & de haines qui passent d'une génération à l'autre, & font répandre bien du sang.

Outre le Sultan, il y a des *Cacis* ou *Aodams*, qui décident toutes les Causes Civiles & Criminelles. Ils ne sont en charge qu'un an, mais la courte durée de leur office est compensée par l'autorité extraordinaire qu'ils ont, & par le respect qu'on a pour eux; car si l'on touche seulement une baguette ou une croix qui est la marque de leur Dignité, & qu'ils ne quittent point tant qu'ils sont en charge, on en est puni par la perte du bras. Il n'y a point d'appel de leur tribunal, & ceux qui entrent en fonction ne peuvent révoquer les sentences prononcées par leur prédécesseur. S'il arrive que quelqu'un pressé de la faim, vole un mouton ou une chevre, il se sauve d'abord dans un Temple, mais si le propriétaire l'attrappe avant qu'il ait trouvé une personne qui dans cet asyle le prenne sous sa protection, il lui en coûte la main droite; car en ce cas-là, disent-ils, il entre dans le Temple contre la volonté de la Divinité, puisqu'il ne s'est trouvé personne pour le recevoir (a).

Quelques-uns ont cru que les Bedouins sont des Chrétiens de St. Thomas ou Jacobites; que *François Xavier* en convertit un grand nombre, & que la coutume établie parmi eux de porter le nom de quelque Saint, est une preuve de leur Christianisme; mais *Dapper* observe très-bien qu'on ne trouve pas dans le Catalogue des Saints les noms de *Lacaa*, *Sumaa*, *Xambe*, *Taramo* & autres semblables, les seuls qui sont connus dans l'Isle de Socotora. Ils conjecturent que l'erreur vient de ce qu'ils donnent le nom de *Marie* à toutes les femmes, mais il assure que ce terme signifie en leur langue une femme, en quoi *La Croix* l'a suivi. Il est vrai qu'ils ont l'usage de la Circoncision, & qu'ils portent la superstition si loin à cet égard, qu'ils coupent les doigts à ceux à qui les parens ont négligé de faire cette opération, ou qui s'y sont refusés. Mais nous avons déjà remarqué, que la circoncision est ordinaire parmi toutes les Nations sauvages, témoins les Negres des Côtes d'Afrique, les habitans de celles de l'Amérique, & ceux des Isles des Terres Australes. Il est vrai encore que les Socotrans observent un Carême ou un Jeûne équivalent; ils le commencent à la nouvelle Lune de Mars, & pendant soixante jours ils s'abstiennent de lait, de beurre, de viande & de poisson, ne vivant que de dattes, de riz, de miel & d'herbages; le miel leur vient d'Arabie, & ils donnent en échange de l'aloé & de l'encens. Ils ont des Autels & des Croix; mais comme ils n'ont aucune teinture des vé-

(a). *Davity* T. V. fol. 657. *Maffeus* L. III. *Ofor.* L. V.

rités du Christianisme, on ne peut inférer rien de certain des coutumes & des cérémonies transmises par tradition, dont ils ne peuvent rendre aucune raison. Tant s'en faut même qu'ils soient Chrétiens, ils sont, si nous en croyons les Auteurs les plus dignes de foi, plongés dans une idolâtrie grossière, adorant la Lune, qu'ils regardent comme le Principe créateur de tout, notion très-incompatible avec le Théisme, & encore plus avec le Christianisme & le Dogme de la Rédemption. Ils s'assemblent en troupes, & offrent solennellement leurs prières à cet Astre. Au commencement de leur carême ils lui font un grand sacrifice de cent chevres. Ils vont dans leurs Temples quand la Lune se leve & se couche, & pratiquent quantité d'autres cérémonies qui prouvent qu'ils sont de zélés adorateurs de leur inconstante Divinité, & qu'ils n'ont pas la moindre idée de la véritable Religion. *La Croix* rapporte qu'au lever & au coucher de la Lune, ou vraisemblablement à la nouvelle & à la pleine Lune, ils font une procession solennelle faisant trois fois le tour de leurs Temples ou *Moquamos*, & autant de fois celui des lieux de leur sépulture, chacun ayant à la main deux morceaux de bois de fenteur d'une aune de long, qu'il frotte l'un contre l'autre. Cette cérémonie se fait trois fois le jour, & autant de fois la nuit: ensuite ils mettent un grand chaudron, suspendu à trois chaînes au-dessus d'un gros feu, & ils y trempent des morceaux de bois, avec lesquels ils illuminent leurs autels & le porche de leurs Temples. Ils font ensuite leurs prières à la Lune, & lui demandent de les éclairer de sa divine lumière, de répandre sur eux ses bénignes influences, & de ne jamais permettre que les Etrangers se mêlent avec eux. Il se fait aussi tous les ans une procession autour des Temples, précédée d'une croix, que le Prêtre termine en frappant des mains pour marquer que la Lune est fatiguée de leurs adorations. D'autres disent que le signal consiste à couper les doigts à celui qui porte la croix; en récompense on lui donne une baguette avec de certaines marques, qui sont une défense à tout le monde, de quelque condition qu'il, soit de lui faire le moindre tort, & une recommandation de l'aider & de l'assister de tout leur pouvoir lorsqu'il requerra leur secours, aussi-bien que de l'honorer & de le respecter comme un Martyr, sous peine de punition corporelle & de la perte d'un bras (a).

Ce récit de *La Croix* s'accorde parfaitement avec ce que le Chevalier *Thomas Rhoe* dit, dans son Journal, de la Religion & des Mœurs des habitans de Socotora. Le même Voyageur distingue quatre sortes d'habitans dans l'Isle; des Arabes, que le Roi de Caxem y a envoyés pour tenir le Pays dans la sujettion: des Esclaves du Prince, qui s'occupent à préparer l'aloé, à le presser & à le mettre dans des vessies; des Bedouins, qui sont les habitans naturels, qui sont relegués dans les montagnes jusqu'à ce qu'ils soient disposés à se soumettre au joug & à élever leurs enfans dans le Mahoméanisme; enfin des Sauvages à longs cheveux, qui vivent nuds dans les bois, & qui ne veulent avoir commerce avec personne; ce sont peut-être les Sorciers & les Magiciens dont *Marc Paolo* parle dans ses Voyages (b).

Ajou-

(a) *La Croix* l. c. *Tensel*. Vit. Xaver. L. I. *La Croix* T. IV. p. 150. *Baudrand* sub voce. C. 8. *Bower Geogr.* T. II. p. 507. *Dapper* l. c.

(b) *Marc Paolo* ap. *Harris* T. I. p. 150. *La Martiniere*. p. 87.

Ajoutons à ce que nous venons de dire des Socotrans, le portrait général qu'en fait *Mandeflo*, qui a observé & décrit fort exactement les mœurs & les coutumes des Peuples. Ils vivent, dit-il, principalement de poisson & de fruits. Ils traitent leurs femmes, qu'ils achètent dans l'Arabie, avec beaucoup de civilité, mais ils ne permettent point que les Etrangers les voient. Comme ils sont rusés & trompeurs, ils se défient des autres ; & accoutumés qu'ils sont à falsifier toutes les marchandises qu'ils vendent, ils jugent qu'on en fait autant de celles qu'on leur apporte. Il n'y a que fort peu d'oranges dans l'Isle, qui sont même assez mauvaises, du tabac & des citrouilles. Il y a aussi des arbres de cocos, mais en fort petit nombre, le fruit ayant de la peine à y venir, parceque le fonds y est fort pierreux. Leurs principales richesses consistent en aloé, ils ont aussi du sang de dragon, & de la civette, que l'on y achète trois ou quatre écus l'once ; mais ceux qui ne connoissent point parfaitement cette drogue y sont trompés, parcequ'ils y mêlent d'autres choses. Ils nourrissent quantité de civettes chez eux, mais ils ont fort peu de volaille & point du tout de gibier. Ils ont des chameaux, des ânes, des bœufs, des vaches, des moutons & des chevres, qui ont le poil frisé sur les cuisses, de la façon dont on dépeint les Satires.

Leurs Armes sont des épées larges, qui n'ont point de garde ; ils portent aussi dans la ceinture des poignards, dont la lame est fort large vers le manche ; leurs armes à feu sont en mauvais ordre, quoiqu'ils ne laissent pas de les manier avec beaucoup d'adresse aussi-bien que les petits boucliers dont ils se couvrent dans les combats. Quoiqu'ils habitent une Isle, & qu'ils trafiquent en terre ferme, ils ignorent la Navigation, & n'ont que quelques radeaux dont ils se servent à la pêche. Les Navires y peuvent faire aiguade sans peine, parceque l'eau fraîche qui descend des montagnes, dans la saison des pluies ou par la fonte des neiges, se dégorge dans la Mer comme une Riviere. Quoiqu'ils soient Mahométans, ils adorent le Soleil & la Lune ; Chrétiens ou Infidèles leur Religion est un étrange mélange de vrai & de faux (*) ; mais les processions solennelles qu'ils font en l'honneur de ces deux Astres, donnent lieu de croire que l'Idolâtrie y est la Religion dominante.

II

(*) Dans le curieux Discours d'*Abu Zeil Al Hassan*, rapporté par *Purchas*, on trouve la Relation suivante de l'Etablissement du Christianisme dans l'Isle de Socotora. Quand *Alexandre* subjuga les Perses, *Aristote* son Précepteur, avec lequel il étoit en commerce de Lettres, lui manda de faire des perquisitions exactes de l'Isle de Socotora, qui produit l'aloé, drogue précieuse sans laquelle on ne pouvoit composer l'*Miera*. Il lui conseilla d'en transplanter les habitans, & de la peupler de Grecs, afin qu'ils pussent fournir d'aloé la Grece, la Syrie & l'Egypte. *Alexandre* donna les ordres nécessaires d'y établir une Colonie, & chargea les Gouverneurs, préposés sur les Provinces conquises, de protéger cette Colonie naissante, qui demeura dans le Paganisme jusqu'au tems de *Jesus-Christ*. L'Evangile s'étant alors répandu dans la Grece, les Socotrans l'embrassèrent à l'exemple de leurs compatriotes, & ils ont conservé la foi, de même que les habitans des autres Isles, jusqu'à-présent (1).

(1) Apud *Harris*, Vol. I. p. 540.

Abdal
Kurin.

Il y a entre Socotora & le Cap Gardafui une autre Isle, nommée *Abdal Kurin*, habitée principalement par des Arabes, qui n'ont rien de particulier dans leurs manieres. Les Géographes & les Voyageurs ne parlent point de cette Isle.

Entre Socotora & Abdal Kurin on trouve, selon *Juan de Castro*, Voyageur Portugais très-exact, une chaîne de petites Isles, qu'on appelle les *sept sœurs*, ou suivant d'autres les *deux sœurs*; il y a outre cela sur la Côte d'Abissinie *Sarbo*, *Shama*, *Dallaka* & *Massua*, toutes bien peuplées, bien arrosées, remplies de bétail, & couvertes de verdure & d'arbres fruitiers (a).

Sainte-
Marie.

Nous passons aux Isles qui sont autour de celle de Madagascar, & nous commençons par celle de *Sainte Marie*, que les Insulaires & les habitans de Madagascar appellent *Nossi Ibrahim*, ou l'*Isle d'Abraham*. Elle gît entre le seizieme & dix-septieme degré de Latitude Septentrionale, vis-à-vis de l'embouchure de la Riviere de *Mananghara*, & à environ deux lieues de la côte. Elle a à-peu-près dix-huit lieues de long du Nord au Sud, sur près de trois de large de l'Est à l'Ouest. Au Sud il y a une petite Isle qui n'en est séparée que par un canal qui n'a guere que trois brasses de largeur, mais qui est si fertile & si abondante en herbes, en fruits &c. que les Insulaires de Sainte-Marie y envoient leur bétail pour l'engraisser, & y ont de belles plantations de riz, de grains, de racines & d'arbres fruitiers. C'est-là vraisemblablement l'Isle que *Flacourt* met au fonds de la Baye d'Antongil, dont il vante la beauté & la fertilité, aussi-bien que l'excellent Port où les Hollandois relâchoient souvent dans leurs premiers voyages aux Indes (b). L'Isle de Sainte-Marie est environnée de rochers, sur lesquels les Canots passent à haute marée, mais quand elle est basse, à peine y a-t-il un pied d'eau, ce qui rend la côte dangereuse & inaccessible pour les Vaisseaux, sinon en quelques endroits. On trouve par-tout sur la côte une grande quantité de corail blanc, & des coquilles fort belles de toutes sortes de couleurs & de figures, que les Insulaires avoient coutume de porter aux François de Madagascar, & qu'ils vendent à-présent aux Vaisseaux Européens, quand ils y relâchent. Toute l'Isle est arrosée par des Rivieres, des ruisseaux, & des eaux courantes, qui fertilisent la terre & embellissent la campagne, couverte de champs de riz, de millet, de yames, de fruits, & de toutes sortes d'herbes, dont on fait deux récoltes par an. De belles & grosses cannes de sucre y viennent sans culture, & l'on pourroit établir dans cette Isle de considérables Sucrieries. Le tabac y est aussi beaucoup meilleur que dans l'Isle de Madagascar, & égale celui de l'Amérique. L'air y est fort humide, car il se passe rarement vingt-quatre heures sans qu'il pleuve, & quelquefois la pluie dure huit jours sans discontinuer. Leurs Bestiaux sont gras & bons, on ne les enferme jamais, mais on les laisse paître librement par toute l'Isle, & ces animaux ont l'instinct de ne jamais endommager les plantations. On trouve beaucoup d'ambregris sur la Côte Orientale; les habitans le recueillent pour le faire fumer devant leurs *Amounougues*, ou tombeaux de leurs Ancêtres. L'Isle produit aussi plusieurs sortes de gommés, dont ils se servent pour

(a) Hist. Gén. des Voyag. T. I. p. 191. (b) *Flacourt*, Hist. de Madagascar C. 12, p. 93. in 4to.

des parfums, entre autres celle de *Tumahaca*, qui a une odeur admirable, approchant de celle de la lavande & de l'ambregis (*). Bien-que l'on ne fasse pas en Europe grand cas des vertus de cette résine, les Negres de Sainte-Marie en jugent autrement, & l'expérience a, dit-on, confirmé leur opinion; ils l'appliquent extérieurement avec succès pour dissoudre & faire mûrir les humeurs, & soulager les douleurs; & il est certain que l'odeur de l'espece la plus fine semble indiquer d'autres vertus, & qu'elle pourroit servir à quelque chose de plus (†).

Depuis que les François sont établis à Sainte-Marie, cette Isle s'est fort peuplée; le Chef d'Antongil n'ose plus y mettre les pieds, quoiqu'auparavant il y vînt souvent porter le fer & le feu parmi les pauvres Insulaires, pour lesquels il étoit un fléau plus redoutable que la famine & la peste. Il y a à-présent dix ou douze villages, & au moins sept-cens Naturels. *Zafe Ibrahim*, ou fils d'Abraham leur Chef, s'appelle *Raignasse* fils de *Rafimion*, c'est-à-dire, le Chef de la race d'Abraham; il est aussi reconnu en qualité de Chef de cette Secte dans toute l'Isle de Madagascar.

Les Insulaires s'occupent à la culture du riz, des yames, des pois, des feves, & de toute sorte de légumes, qui font leur principale nourriture. Ils aiment aussi beaucoup à prendre aux filets ou à la ligne espece de poisson qu'ils appellent *Hourills*, qu'ils vont vendre à Madagascar; on en donne deux pour cent au Souverain comme un droit. Ils ne veulent à aucun prix s'allier aux Chrétiens, quoiqu'ils vivent en fort bonne intelligence avec eux, sans-doute par quelques foibles restes de leur ancien Judaïsme.

Venons à la description de l'Isle *Mascareigne* ou *Mascarenhas*, *Sainte Apollonie*, ou *Bourbon*: les Portugais lui donnerent le premier nom; les Européens lui donnerent le second jusqu'à l'an 1654; alors le Sieur *Flacourt*, Gouverneur du Fort Dauphin & de tous les Etablissmens des François à Madagascar, en ayant pris possession, l'appella *Bourbon*, c'est sous ce nom qu'elle est aujourd'hui généralement connue. Elle gît à l'Orient de Madagascar au vingt-unieme degré trente minutes de Latitude Méridionale, & à environ trois-cens-soixante-dix milles de la Côte de cette Isle. Elle est de figure ovale, & a treize lieues de long de l'Est à l'Ouest sur dix de largeur du Sud au Nord, & quarante-six milles de tour. Bien-que *Flacourt* en eût pris possession au nom du Roi, on n'y établit de Colonie-qu'après que les François eurent abandonné Madagascar, alors on y fit un Etablissement considérable en 1672. On trouve autour de l'Isle plusieurs bonnes Rades, sur-tout du côté du Nord & du Sud; mais pour ainsi dire point de bon Port où les Vaisseaux soient en sûreté contre la fureur des ouragans, qui s'élevent durant les moussons. La côte est tellement bordée de rochers, qui sont cachés

Isle de Bourbon.

(*) On envoie cette gomme, ou pour mieux dire cette résine, dans des coquilles rondes; elle se vend fort cher dans les boutiques, bien-qu'en général on y substitue le *Tahamaca* d'Afrique.

(†) Les Insulaires parlent d'un arbre, dont le fruit prend racine en terre aussitôt qu'il tombe des branches. Ils appellent cet arbre *Thionz*, & les François *Vouhionz* (1).

chés à quelques pieds sous l'eau, qu'en côtoyant le rivage l'entrée des Ports est fort dangereuse.

A l'extrémité méridionale il y a un Volcan, qui vomit continuellement des flammes, de la fumée & du souffre, avec un bruit horrible, & effrayant pour les Mariniers durant la nuit, autant, dit *La Croix*, que l'est l'Isle del Fuego du Cap Verd, le Mont Hecla en Islande, à quoi l'on peut ajouter l'Etna & le Vésuve. Il y a une Isle, dont nous ignorons le nom, à environ vingt lieues de ce Volcan, qui paroît être formée des cendres & de la lave qui en sort. En traversant l'Isle de Bourbon du Nord au Sud on trouve une belle plaine, qui a six milles de circuit, avec un Lac au milieu, une Riviere de chaque côté, & qui partage l'Isle en deux parties.

Quoique l'air y soit extrêmement chaud, il est pur & sain, parcequ'il est tempéré par certaines brises, qui viennent de terre ou de mer le matin & le soir. Quelquefois de terribles Ouragans semblent ébranler toute l'Isle & répandre la terreur parmi les habitans, mais en général ils ne font pas d'autre mal. Il n'est point de Pays qui soit mieux arrosé que Bourbon, on y voit de tous côtés des Fontaines, des Ruisseaux & de petites Rivières, qui tombent en belles cascades par les fentes des rochers dans la mer. Les François leur ont donné des noms, & appellent tout Riviere: il y a la grande Riviere de Galet, la Riviere de St. Jean, la Riviere Orientale, celles de St. Gilles & de St. Etienne.

L'Isle abonde en fruits, en herbes & en bestiaux, bien-qu'avant que les François s'y fussent établis, les derniers fussent à peine connus, & que le Pays fût presque désert. Elle produit d'excellent tabac, que les François y ont planté, de l'alocé, du poivre blanc, de l'ébene, des palmiers & d'autres bois, & des arbres fruitiers. Il y a aussi du bois de charpente pour les Vaisseaux, & quantité d'arbres qui donnent des gommés & des résines odoriférantes, entre autres du benjoin d'un excellent ordre & en grande quantité. Nonobstant le grand nombre d'arbrisseaux qui portent du poivre blanc, on n'y a jamais trouvé de poivre noir, ni cubebe, bien - que l'on ait vu de ce dernier aux habitans. Les Rivières sont fort poissonneuses, & les côtes fournies de tortues de terre & de mer; il y a par-tout des bœufs, des cochons & des chevres, qui y furent autrefois portés de l'Europe, & qui y ont fort multiplié. Le porc passe pour y être d'un goût délicieux, ce que l'on attribue à ce que ces animaux se nourrissent de chair de tortue, ce qui selon les connoisseurs y donne un fumet, un goût & une finesse, qui surpasse tout ce qu'ils ont mangé par-tout ailleurs (*). Il n'y a dans ce Pays, non plus qu'en Irlande, aucun animal venimeux, & l'un & l'autre est peut-être également vrai. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant que les François s'y établissent, on n'y avoit vu ni rats, ni fourmis, ni mouche-

(*) *La Croix* tenoit cette Relation de trois François, qu'on y avoit relegués de Madagascar avant qu'il y eût aucun Etablissement. Ils y vécutrent trois ans sans autre nourriture que du cochon, n'ayant ni biscuit, ni riz, ni yames. Quoiqu'ils fussent à demi-nuds, ils jouirent toujours d'une santé parfaite, ce qu'ils attribuoient uniquement, mais à faux, à la chair de cochon. Il est vrai que *La Croix* regarde le porc & l'air de cette Isle comme un remede infailible pour toutes les maladies.

cherons, ni serpens, ni crapauds, ni aucun autre animal nuisible ou incommode. On trouve sur les bords de la mer du corail, de l'ambregris & les plus beaux coquillages. Les Fôrets sont peuplées de tourterelles, de perroquets, de pigeons, & de quantité d'autres oiseaux, aussi beaux à l'œil que bons au goût.

En 1654, un François nommé *Antoine Jameau* (*) avec sept de ses compatriotes & six Negres, passèrent de Madagascar dans l'Isle de Bourbon, du consentement du Directeur François. Ils prirent avec eux quelques vaches, des veaux & un taureau, qu'ils mêlèrent parmi d'autres vaches & taureaux, qu'on y avoit envoyés cinq ans auparavant, & qui s'étoient multipliés jusqu'à trente. *Jameau* & ses compagnons bâtirent des huttes, firent des jardins de tabac, de melons, & de toutes sortes de fruits & de légumes; mais toute leur peine fut inutile pour cette saison-là, un terrible ouragan renversa leurs huttes, arracha leur tabac, & ruina tout. En attendant la nouvelle saison, qui n'étoit qu'au mois de Novembre, trois mois après l'ouragan, *Jameau* & ses compagnons eurent le loisir de parcourir l'Isle, & d'en reconnoître la situation & les productions. En faisant cette visite ils ne trouverent rien qui pût être de quelque usage pour le Commerce, à la réserve de l'aloé, de l'ambregris & du corail, mais ils eurent le plaisir de voir que la beauté du Pays surpassoit leurs espérances, & qu'il annonçoit une grande fertilité. Ils recommencerent leurs travaux, & ce fut quelque chose de surprenant que la maniere dont vint tout ce qu'ils planterent, comme si toutes les graines étrangères qu'ils avoient apportées eussent été naturelles au sol. Ils demurerent dans l'abondance, & en jouissant de la félicité de nos premiers parens dans le Paradis, pendant deux ans & huit mois, sans qu'aucun Vaisseau relâchât à l'Isle, ou qu'il y vînt la moindre Barque de Madagascar: ennuyés alors de leur petit nombre, ils résolurent de s'embarquer sur un Vaisseau Anglois, qui y toucha vers ce tems-là, & les mena à Madrespatam, Comptoir Anglois sur la Côte de Coromandel; ils emporterent avec eux une quantité considérable de tabac, de benjoin, d'ambregris & de corail, qu'ils avoient rassemblé durant leur séjour dans l'Isle (†).

A environ quarante lieues à l'Est de Bourbon est l'Isle *Maurice*, que quelques-uns prennent pour la véritable Apollonie, & que *Flacourt* regardoit comme une Isle imaginaire, mais son existence est démontrée depuis. Les Hollandois, qui y touchèrent les premiers en 1598, lui donnerent le nom de *Maurice* en l'honneur du Prince d'Orange. Quelques Auteurs croient que c'est l'Isle de *Cerné* dont parle *Plin*, & que les anciens Géographes placent à dix-huit degrés trente minutes de Latitude Méridionale; ce qui réfute ce sentiment, puisque l'Isle *Maurice* est au vingt-unième degré. Elle est

ron-

(*) Il est appellé *Thaurcau* par d'autres. RZM. DU TRAD.

(†) Ce Vaisseau Anglois étoit vraisemblablement celui du Capitaine *Casleton*, qui donna à l'Isle le nom de Forêt Angloise. La plupart des Auteurs se sont trompés en mettant ce voyage trente ans avant cet événement. Le Capitaine pressa fortement la Compagnie d'y établir un Comptoir - mais les mêmes raisons qui empêcherent les François d'y faire un Etablissement, savoir la côte dangereuse & le manque de bons Ports, firent que la Compagnie n'écouta pas les raisons de *Casleton*. Les François réclament cependant l'Isle de Bourbon, nous ignorons à quel titre.

ronde, ayant environ quinze lieues de tour. Le Havre est fort bon, dit *Mandeflo* (a), tant parcequ'il a du moins cent brasses d'eau à l'entrée, que parcequ'il peut contenir cinquante grands Navires, qui y sont à couvert de toutes fortes de vents. Ce Port a le nom du Vice-Amiral *Jaques Corneille van Neck*, Amiral de la seconde Flotte Hollandoise qui alla aux Indes (b), ou pour mieux dire qui relâcha à cette Isle.

L'air y est très-pur & sain; elle est en général fort montagneuse, on y trouve la plus belle ébene qu'il y ait au Monde & quantité d'autres bois; elle est bien arrosée de Rivieres fort poissonneuses. Lorsque les Hollandois y aborderent la premiere fois ils la trouverent déserte & inculte, & sans autres animaux que des daims & des chevres, tandis qu'à-présent elle est remplie de bœufs, de vaches & de moutons. Quelques-unes des montagnes sont si hautes que le sommet est couvert de neige, & tellement enveloppé d'épais nuages que souvent on a de la peine à respirer, & à savoir où mettre le pied, même en plein midi. Aujourd'hui les Hollandois font servir chaque partie de l'Isle à quelque usage particulier, n'y ayant pas un pouce de terre qui ne soit cultivé. Quoique le terroir ne soit pas des meilleurs, ils y ont fait venir tous les fruits de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe, du tabac, du riz, & tout ce qui peut servir aux besoins ou à la commodité de la vie. Si la terre y étoit moins pierreuse, & en quelque façon comparable à celle de l'Isle de Bourbon, ces industrieux Républicains auroient fait il y a longtems de l'Isle Maurice un Paradis terrestre; mais outre la mauvaise qualité de la terre, elle est si remplie de racines d'arbres que ce n'est qu'avec un travail & des dépenses incroyables qu'on y peut faire des plantations.

Outre l'ébene, cette Isle produit deux autres especes de bois, qui lui ressemblent pour la qualité, l'un est rouge, & l'autre jaune comme de la cire. Les Bois sont peuplés d'oiseaux si familiers qu'on les prend à la main. Il y a sur les côtes une forte de cignes si extraordinaires, que nous n'entreprendrons point d'en faire la description après *La Croix*, parcequ'il semble que c'est un fruit de l'imagination de l'Auteur; au moins faudroit-il pour admettre l'existence de cet oiseau des autorités incontestables, & pour nous faire croire qu'il ne se trouve que dans cette Isle, & qu'il ne soit connu que de ce Géographe.

Les Hollandois ont un Fort bien pourvu de canon, où il y a cinquante hommes de garnison; outre cela il y a bien quatre-vingt familles dans l'Isle, qui entretiennent un grand nombre d'esclaves pour leurs plantations. Les Vaisseaux qui vont du Cap de Bonne-Espérance à Batavia, touchent ici ordinairement; & comme ni dans l'une ni dans l'autre de ces Colonies on n'a gueres de bois de charpente, il y a de l'apparence qu'on en tire de l'Isle Maurice. On dit qu'ils ont sur la côte quantité de moulins à scier, ce qui confirme la conjecture qu'on en transporte beaucoup de bois de charpente. Ce qui engagea d'abord les Hollandois à s'établir dans cette Isle, ce fut pour avoir un lieu de rafraîchissement entre l'Europe & les Indes, la Colonie du Cap n'étant pas encore formée. Un si long voya-

ge

(a) Voyag. Col. 627. (b) *La Croix* T. IV. p. 572.

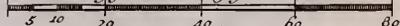
ISLE DE MADAGASCAR

autrement
ISLE DE S^r LAURENT

Par N. Bellin.

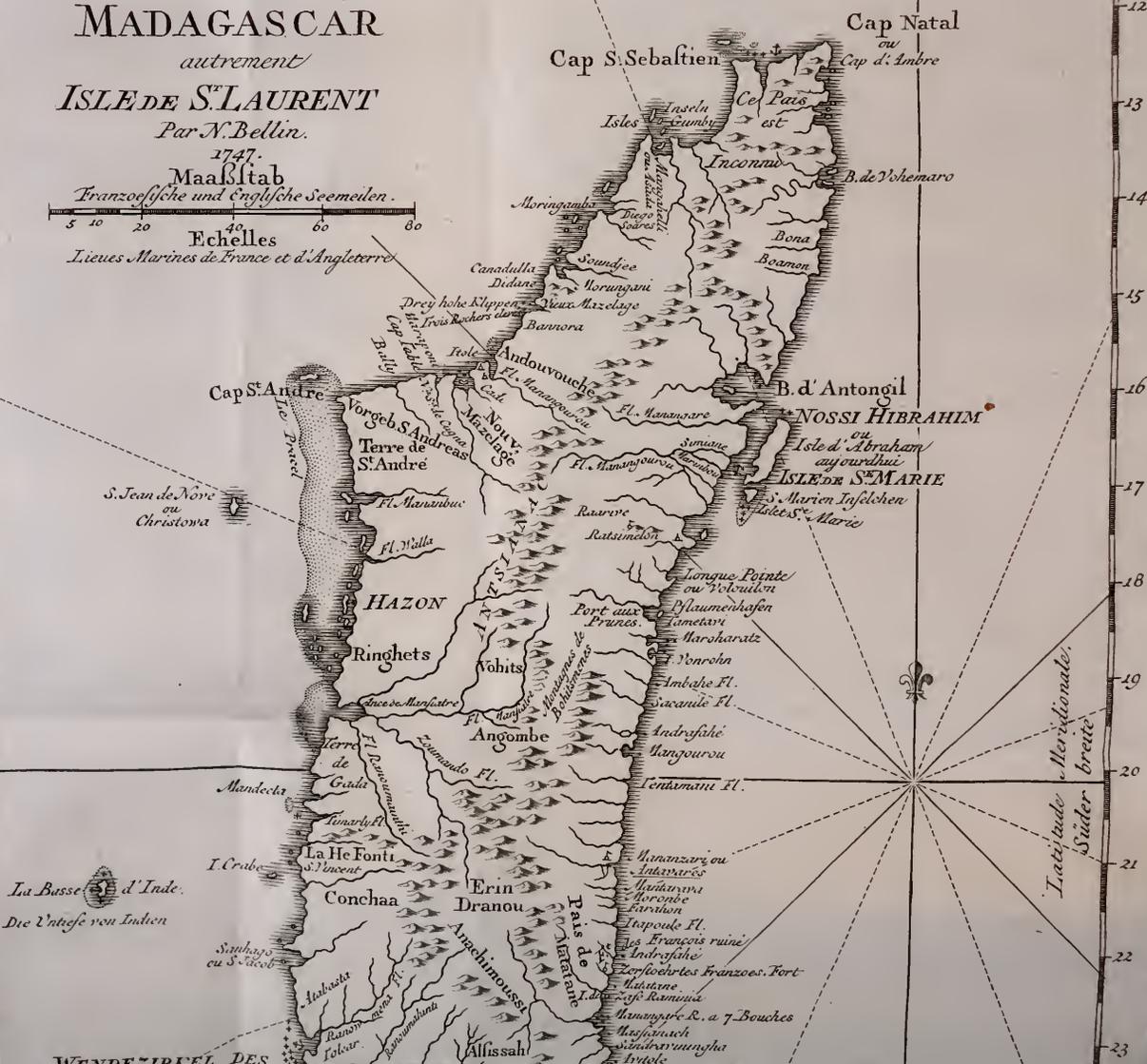
1747.
Maaßstab

Französische und Englische Seemeilen.



Echelles

Lignes Marines de France et d'Angleterre



La Basse d'Inde.
Die Untere von Indien

WENDEZIRKEL DES

Latitude Meridionale.
Süder

12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23



S. Jean de Nove
ou
Christoma

ISLE DE S. MARIE

HAZON

Ringhets

Vohits

Angombe

La He Fonti

Conchaa

Erin

Dranou

Allissah

STEINBOCKS

La Basse d'Inde
Die Unterse von Indien

WENDEZIRKEL DES

Tropicque

Remarque

La Partie du Sud Est de cette
Isle comprise entre la Riviere de
Mandrerauy et celle d'Antavare
demande un detail particulier qui'on
na pu inserer ici, on le trouve dans
la Carte du S. de Flecourt publiee en 1656.

Laenge von dem Eylande Ferro

Anmerkung

Der Sud Ostliche Theil dieses Eylandes
zwischen den Kluffen Mandrerauy und Anta
vare erfordert eine genauere vorstellung
die man aber huer nicht anbringen koennen
Maz findet sie in der Karte des Hrn von
Flecourt die im Jahre 1656 herausgekommen
ist.

58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71

Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.

Latitude
Meridionale
Suder

17
18
19
20
21
22
23
24
25
26

ge requéroit nécessairement que les Mariniers pussent se reposer & se refaire de la fatigue & des maladies qui attaquent ceux qui sont longtems renfermés, parceque l'usage continuel des viandes salées dans un climat chaud fait contracter le scorbut. Les Hollandois ne pouvoient choisir, après le Cap, d'endroit plus convenable que l'Isle dont nous parlons, à cause de la bonté de l'air, de l'eau fraîche, des fruits, du bois, & de la sûreté du Port, l'important à tous ces égards sur tous les autres lieux à la réserve du Cap.

Au dix-neuvieme degré cinquante minutes de Latitude Méridionale, on voit l'Isle de *Diego Rodriguez*, à vingt-deux lieues à l'Orient de Madagascar, dit *La Croix*; mais *Robbe*, *De Lisle* & d'autres Géographes la placent au moins à cette distance à l'Orient de l'Isle Maurice. Tous les Voyageurs conviennent qu'elle est déserte. A seize degrés de Latitude Méridionale, & vis-à-vis de la Côte de Sofala, les Géographes dont nous venons de parler placent les Isles que les Portugais appellent *Illas Primiras*, & vis-à-vis de Mozambique quatre Isles nommées *Angoxas* (*).

La Croix met aussi ici plusieurs petites Isles, appellées *Utiques*, vis-à-vis du Cap St. Sébastien sur la Côte de Sofala, à vingt-quatre degrés de Latitude & à neuf milles du Continent; mais nous avons lieu de croire que c'est un petit amas d'Isles, qui est à la hauteur de St. Sébastien, au bout Nord-Ouëst de Madagascar, & à l'Est des Isles de Comorre. Ces Isles produisent du riz, du millet, & il y a beaucoup de bétail; on trouve aussi de l'ambregis sur les côtes, que les Maures recueillent, & transportent en divers lieux du Continent. Mais ce qu'il y a de meilleur dans ces Isles, c'est une Pêcherie de perles, qui seroit d'un grand rapport si les Insulaires connoissoient la qualité des perles, mais ils leur font perdre leur couleur & leur transparence, en faisant bouillir les huîtres où elles se trouvent. Les habitans, qui sont tous Mahométans, en font commerce avec les Isles voisines, Madagascar & la Terre ferme.

Madagascar, la plus grande Isle qui soit connue, est appellée généralement de ce nom par les Géographes, les habitans la nomment *Madecase* ou selon *Thevet Albargra*, les Persans & les Arabes *Sarandib*. Elle fut découverte par *Laurent Almeida*, qui y vint relâcher en 1506.

Il étoit fils du premier Viceroy Portugais des Indes. & commandoit une Flotte de huit Vaisseaux (a). Les Portugais appellent Madagascar l'Isle de *St. Laurent*, quoique l'Isle soit assez connue, & que l'autre nom soit établi parmi tous les Européens. Il est incertain si on lui donna le nom de *St. Laurent* pour faire honneur à *Laurent Almeida*, ou parcequ'on la découvrit le jour de la Fête de *St. Laurent*. La dernière opinion est la plus vraisemblable, parceque les Portugais & les Espagnols ont en général la coutume de donner aux lieux qu'ils découvrent le nom du Saint du jour.

Gay-

(a) *Soric*. Hist. of Portugal. P. I. p. 248. *Linshoten*, *Dapper*, *La Croix* &c.

(*) Nous ne pouvons nous empêcher de relever l'ignorance ou la négligence de la plupart des Compilateurs modernes, tant Anglois que François, dont nous trouvons ici un exemple. Les uns placent ces Isles à l'Ouëst & les autres à l'Est de Madagascar. Il est certain que les meilleures Cartes mettent *Rodriguez* à l'Orient de l'Isle Maurice.

Gaspar de San Bernardino, dans ses Voyages par terre aux Indes, rapporte que selon *Damian de Goetz*, on en découvrit les côtes en 1508, que peu après *Ruy Pereira de Coutinho* en visita l'intérieur, & que *Tristan da Cunha* en fit ensuite le tour par ordre d'*Alfonse d'Albuquerque*. Plusieurs ont cru que cette Ile a été connue des Anciens, que c'est la *Cerne* de *Pline*, & la *Menuthias* de *Ptolémée*; mais il est certain que les Anciens ne connoissoient point de Pays au Sud au-delà de *Sierra Leona*.

Sa Situation.

L'Ile s'étend en longueur du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Ouëst au-delà de la Ligne, & commence à la pointe du Nord à l'onzième degré, dit *Flacourt*; suivant *Cauche* au douzième degré & quelques minutes, & au quatorzième selon *Pyrard*, & finit à la pointe du Sud au vingt-sixième, desorte qu'elle s'étend depuis le Cap de St. Sébastien jusqu'à celui de Sainte Marie. *Linschoten* prétend qu'elle est à cent-vingt-six lieues du Cap Corrienthes sur le Continent d'Afrique, à cent-dix de la Côte de *Sofala*, & à quarante-quatre de *Mozambique*.

Son Étendue.

Elle a du Nord au Sud deux-cens lieues d'Allemagne en longueur, suivant *Linschoten* deux-cens-vingt sur soixante-dix de largeur, & elle en a six-cens de tour (*). La Mer roule avec beaucoup de rapidité dans le tems du flux & du reflux entre l'Ile & le Continent, où elle forme un Canal, qui à son entrée occidentale a quatrevingt-cinq lieues de large vers le milieu où il est le plus étroit, & vis-à-vis de *Mozambique* il en a quarante-quatre, & plus loin vers l'extrémité orientale il est fort large, & il y a plusieurs Isles. Tous les Vaisseaux Européens qui vont aux Indes ou qui en reviennent, passent par ce Canal, à moins que la tempête ne les oblige de prendre un autre chemin.

Sa Figure.

La Côte Orientale de l'Ile court directement du Nord-Nord-Est vers le Sud-Sud-Ouëst depuis le Cap *Itapere* ou *Fitorah*, situé à vingt-cinq degrés six minutes de Latitude Méridionale jusqu'à la Baye d'*Antongil*, & de-là tout droit au Nord jusqu'au bout de l'Ile. Depuis le Cap *Itapere* jusqu'à la Contrée de *Caremboule*, la Côte s'étend vers l'Ouëst, & forme en quelque façon un quart de cercle. Depuis *Caremboule* jusqu'à l'embouchure de la Riviere de *Sacalite* elle court au Nord-Ouëst, & depuis *Sacalite* jusqu'au dix-septième degré de Latitude Méridionale presque Nord, inclinant un peu vers l'Est, & de-là jusqu'au quatorzième degré directement Nord, où est l'extrémité de l'Ile.

Toute la Côte est entrecoupée de Rivieres, qui ont leurs sources dans l'intérieur des Terres, & se déchargent dans la Mer. Il y a quantité de Bayes & de Golphes, où l'on trouve de bonnes Rades & de bons Havres. La plus grande partie de la Côte Méridionale, depuis le Cap *Itapere* jusqu'à *Caremboule*, étoit habitée par les François, qui abandonnerent l'Ile par la mauvaise administration & le peu de conduite des Directeurs de leur Compagnie des Indes Orientales.

Les François s'y font établis les premiers.

C'est dans ce quartier qu'on trouve la Baye ou le Golphe *Dauphin*, ainsi nommé du Fort *Dauphin*, construit tout proche; cette Baye s'appelle *Tholon*.

(*) *Cauche* lui donne huit-cens lieues de France de circuit, deux-cens-soixante de long, & dans un endroit cent en largeur.

longare en Langue du Pays, & elle est renfermée entre deux grandes Pointes, dont l'une s'appelle le Cap Itapere, à vingt-cinq degrés trente minutes de Latitude Méridionale, & l'autre la Pointe de la Baye de Tholongare, à vingt-cinq degrés dix minutes de la même Latitude. La Baye de Caremboule est à trente lieues du Fort Dauphin, les Européens l'appellent le *Cimetiere des Hollandois*, parcequ'une partie de l'équipage d'un Vaisseau Hollandois, qui avoit fait naufrage, fut massacré par les habitans de Caremboule (a).

Les François s'attribuent l'honneur d'avoir découvert les Côtes depuis la Baye d'Antongil jusqu'à celle de St. Augustin, bienque depuis l'an 1506 les Portugais ayent dans le cours de tous leurs voyages aux Indes touché à cette Isle, & poussé leurs découvertes. Les Hollandois ont suivi leur exemple, mais ils n'ont jamais pénétré si avant dans le Pays que les François (b).

On trouve dans toute l'Isle une grande quantité de Fer & d'Acier, que les Insulaires travaillent & purifient avec beaucoup moins de peine que les Européens. Ils jettent le minéral pulvérisé sur des charbons ardents, placés entre quatre pierres liées ensemble avec de la terre grasse; ils allument & poussent le feu avec des soufflets faits en forme de pompes de bois, en moins d'une heure le minéral se fond & le métal s'écoule, & ils en font avec un feu ardent des barres du poids de trois ou quatre livres. Les Provinces de Mahafalle, d'Anachimouffi, d'Ivoronhon, d'Icondre & de Monamboule abondent en Mines d'acier fin, & dans celles d'Amboule, d'Anossi, de Matatane & de Manghabei, le fer est d'une qualité qui approche fort de l'acier. *Mines de Fer & d'Acier.*

Il n'y a point de Mines d'argent, de cuivre, de plomb & d'étain; il est vrai qu'*Oforio* assure, nous ne pouvons dire sur quelle autorité, qu'il y a plusieurs Mines d'argent; mais si l'on en doit croire *La Croix* & les Auteurs qu'il a suivis, tout l'argent qu'il y a dans l'Isle vient d'un Vaisseau Hollandois qui y a fait naufrage. *M. Drury* confirme l'énoncé d'*Oforio*, & parle d'argent qui se trouve dans les montagnes & dans l'intérieur du Pays, & d'un métal blanc qui ressemble à de l'étain d'Angleterre (c). *Argent.*

Il s'y trouve trois especes d'Or: celui du Pays, qu'on appelle *Malecasse*, est fort différent de celui de l'Europe, il est pâle & se fond aussi aisément que le plomb; l'once ne vaut que vingt florins. L'Or de *Mecha*, nom-*Voulameneraaca*, y a été apporté par les Rhoandriens; il est bon & fin. La troisieme espece, qu'on nomme *Voulamen Voutrouva*, est celui que les Chrétiens y ont apporté. L'or de Malecasse se trouvoit autrefois dans le Pays, & au rapport des Noirs il y en a des Mines dans la Province d'Anossi, & dans tous les quartiers de l'Isle. Cet or est de trois especes: l'un est fort fin, & on l'appelle *Litcharonga*; l'autre est grossier, & se nomme *Voulamenefoutchi*; la troisieme espece, qu'on nomme *Ahetlavau*, est mitoyen entre les deux autres. *Or.*

On trouve dans les Rivieres & dans les Ruiffeaux différentes sortes de Pierres pier. précieuses.

(a) *Dapper*. p. m. 3.
(b) *Ideu* ibid.

(c) *History of Madagascar*. p. 393.

pierres précieuses, du cristal, de topases, des grenats, des améthistes, des pierres d'aigle, des émeraudes, des saphirs, des hyacinthes, des jaspes, des sanguines, que les naturels appellent *Rhahamanga* & les Médecins *Hæmathites*, des cornalines, & de la pierre de touche.

Les Eaux. On trouve en plusieurs Provinces des eaux qui coulent sous terre & paroissent impregnées des suc qu'elles entraînent avec elles, desorte qu'elles prennent le goût & les qualités des métaux & des lieux par lesquels elles passent. Il y a dans la Vallée d'Amboulle une Fontaine chaude, qui passe pour un souverain remède contre les maladies causées par le froid dans les parties nerveuses; la même eau prise intérieurement guérit l'asthme & les maux de poitrine, aussi-bien que les obstructions des reins & de la rate, & dissout la gravelle.

Il y a des eaux minérales en divers endroits; dans la Province d'Anossi, proche du Fort Dauphin, on voit un Ruisséau, dont les François & les Noirs appellent l'eau *Eau de fer*. Près de la Vallée d'Amboulle il y a plusieurs Fontaines salées sur une haute montagne, à soixante milles de la mer, les habitans en font du sel. Sur une autre montagne, près de Manghafia, on trouve une Fontaine qui avec l'eau jette de la poix. A l'Occident du Mont Hiela, il y a des ruisseaux d'eau blancheâtre, qui a le goût & l'odeur de soufre. Dans les Provinces de Houlouve & de Vourouheok, il y a des Mines de soufre. Desorte que l'on ne peut douter qu'il n'y ait toutes fortes de minéraux dans cette Isle.

Provinces. Madagascar est divisée en vingt-neuf Provinces, qui sont *Agnossi* ou *Karkanossi*, *Manatengha* ou *Manapani*, la Vallée d'Amboulle, le Pays de *Vot-hitsban*, *Itomampo*, *Icondre*, *Vattemahon*, *Manamboule*, *Anachimoussi*, *E-ringdrane*, *Vohitsangombe*, *Manacarongha*, *Matatane*, *Antavare*, *Galemboule*, *Tametari*, *Sahaveh*, *Vouloulon*, *Andoyouche*, *Maghabei*, *Aldimou*, *Mandrerei*, *Ampatre*, *Caremboule*, *Makafalle*, *Houlouve*, *Sivah*, *Ivoronheoc* & *Machicore*.

Rivieres. Les principales Rivieres sont *Franchere*, *Acondre*, *Imanhal*, *Manabaton*, *Manghafia*, *Harangazavac*, *Fautac* & *Sauna*, dans la Province d'Anossi; *Manapani* dans celle de Manatengha: dans la Province de Vochisbang, le *Manatengha*, *Aviboul*, *Andraghinta*, *Sandravinangha*, *Manambondrou*, *Massianach* & *Mananghare*. Dans les Provinces d'Itomampo, d'Icondre, de Vattemahon, de Manamboule & d'Anachimoussi coulent les Rivieres *Itomampo*, *Fonghainou*, *Muropic* & *Mangharac*. Dans les Provinces de Manacarongha & de Matatane, le *Mananghare*. Dans les Provinces d'Antavare, Anachimoussi & Vohitsmene, *Avibabé* & *Sacavil*. Le long de la Côte depuis Tametavi jusqu'à la Baye Antongil, *Mananghourou*, *Manansatra*, *Morimbo*, *Simiame* & *Mananghare*. Dans les Provinces d'Ampatre, de Mananghare & de Caremboule, le *Mandrerei*. Dans les Provinces de Mafalle, Houlouve, Sahaveh, Ivoronheoc, le *Fonghelahé*. Dans la Province de Machicore, *Onghalabe*, *Ranounene*, *Ranoumainthi*, *Sahavianha*, *Soumaudo*, *Manatengh* & *Mansiatre*.

La Province d'Anossi. La Province d'*Anossi*, *Karkanossi* ou *Androbeizaha* est au vingt-cinquieme degré dix-huit minutes de Latitude, & s'étend depuis la Province de Manatengha jusqu'à la Riviere de Mandrerei, au vingt-sixieme degré. La plu-

part

part des rivières qui l'arrosent se jettent dans la Franchere, Ranévate ou Immour; elle a sa source dans la montagne de Manghage, & se décharge dans la mer, au vingt-cinquième degré dix-huit minutes de Latitude Méridionale, à deux petites lieues du Fort Dauphin, après avoir reçu les petites rivières d'Acondre, d'Imunhal, de Manambatou, d'Andravoule, & plusieurs autres qui descendent des montagnes, & qui viennent la grossir de leurs eaux. L'embouchure est souvent fermée, à moins que les grandes pluies & les hautes marées ne la débouchent. L'eau est salée à plus d'une lieue au-dessus de l'entrée, sur-tout quand la communication avec la mer est libre. Elle forme à son embouchure un lac, nommé Ambove, qui a une demi-lieue de large, & qui est assez profond pour recevoir les plus grands Vaisseaux, si l'entrée étoit toujours ouverte; ce que l'on pourroit effectuer avec peu de peine.

Il y a des Crocodiles dans toutes les rivières. A une demi-lieue de l'embouchure de la Franchere est un Cap, qui quand on vient du Nord-Ouest le long de la Côte, s'avance six ou sept lieues en mer; les François l'appellent *St. Romain*, & les Naturels *Ranévate* ou *Hehoale*. Au-delà de ce Cap la Côte forme une grande Baye de la figure d'une croix, qui s'étend jusqu'à la pointe de la rivière *Dian Panrouge* ou *Fitorah*. La terre s'avance vers le milieu de la Baye en forme de Presqu'île, & on l'appelle *Tholongare*; elle a au Nord le Fort Dauphin, & vis-à-vis par derrière le Port Dauphin. Les François appellent cette Baye depuis *Tholongare* jusqu'à la rivière de *Dian Panrouge*, la Baye Dauphine, & la Côte depuis *Tholongare* jusqu'au Cap *St. Romain*, la Baye de *Sivoure*, d'un lac de ce nom, qui se déborde dans les grandes pluies, & se forme de cinq ou six petites rivières qui s'y jettent. L'autre pointe de la Baye Dauphine s'appelle le Cap *Itapere*, à la suite duquel il y a une autre grande anse, qu'on appelle la Baye de *Loucar* & *Itapere*, du nom d'une rivière qui vient des montagnes voisines, & se jette-là dans la mer, au vingt-cinquième degré de Latitude. Les Vaisseaux & les Barques y sont en sûreté, mais l'entrée est un peu dangereuse à cause des rochers qui sont sous l'eau. Il y a-là tout proche une petite Île, que les François nomment *Sainte-Claire*, & derrière est un Port. Vient ensuite la rivière *Manghafia*, qui par une Baye du même nom se décharge dans la mer; de gros Vaisseaux peuvent y mouiller: cette rivière, qui est au vingt-quatrième degré trente minutes, est navigable, & a sa source dans le Mont *Siliva*. A environ une demi-lieue plus au Nord-Ouest on trouve une autre petite rivière nommée *Harangazavac*. *Manambatou*, qui n'a rien de remarquable que les rochers qui sont à son entrée, est à une lieue & demie de la Rivière de *Manghafia*. Les deux petites rivières qui suivent, *Fautac* & *Sauma*, n'ont point d'embouchure, mais quand elles sont grossies par les grandes pluies elles coulent dans la mer. Il y a plusieurs Îles & Presqu'îles le long de la Côte de cette Province. Le Pays est beau & abondant en pâturages pour les troupeaux, on y trouve encore beaucoup d'arbres fruitiers. S'il étoit bien cultivé il produiroit toutes les choses nécessaires à la vie; il est environné de hautes montagnes, parsemé de collines, & de plaines fertiles.

Cap St.
Romain.

Bourgs
sur la
Franchise.

Il y a sur les bords de la Fanchere & des autres rivières qui s'y jettent, quantité de villages ou bourgs des Grands du Pays ; les principaux sont *Franchere*, *Imanhal*, *Cocombes*, *Andravoule*, *Ambonnetanha*, *Maromamou*, *Imours*, *Marofoutouts* & *Fanangheca*, outre grand nombre d'autres petits villages & hameaux répandus dans le Pays. *Hatere* est à sept lieues du Fort Dauphin, & dépend du Dian de *Mandonbouc*. Les Portugais avoient autrefois bâti un Fort proche de ce lieu sur un roc escarpé, avec plusieurs édifices au bas, avec des enclos, qui fournissoient toutes sortes de provisions pour leur subsistance ; mais ils furent massacrés par les habitans du voisinage.

Les Montagnes d'Anoffi sont couvertes d'arbres & d'arbrisseaux. A quatre lieues du Fort Dauphin il y en a une, qui aussi-bien que les collines des environs est toute nue. Les François y ont souvent creusé, dans l'espérance d'y découvrir des Mines d'or ou d'argent, sur-tout à un endroit où sept ruisseaux se rencontrent & en forment un seul. Ils trouwerent dans cette petite rivière beaucoup de pierres mêlées d'une terre jaune, remplie de petits morceaux noirs & blancs, qui brilloient comme de l'argent, qu'ils séparèrent & laverent avec grand soin, mais ce qu'ils en tirèrent se trouva trop léger. Environ trente brasses au-dessus de ces sources & jusqu'au sommet de la montagne, l'herbe & toute la verdure est flétrie & jaunâtre, par l'effet d'un soufre métallique ; mais la cime de la montagne est couverte d'une belle & agréable verdure. On dit que les Portugais, ayant fouillé au pied, du côté du Nord, y trouverent de l'or, mais que l'endroit a été recouvert, après que les Grands du Pays les en eurent chassés.

Trois sor-
tes d'Ha-
bitans
blancs.

Cette Province est habitée par des Blancs & des Noirs. Les Blancs sont distingués en trois classes, les *Rhoandriens*, les *Anacandriens*, & les *Ontzatzi*. Les Noirs sont divisés aussi en quatre ordres, les *Voadziri*, les *Lohavothits*, les *Ontsoa* & les *Ondeves*. Les Blancs qui se sont établis dans l'Isle depuis environ deux-cens ans, se nomment *Zafferamini* ou *Rahimina*, du nom d'*Iminz*, mere de Mahomet ; ou suivant d'autres *Zafferamini*, c'est-à-dire, postérité de *Ramini*, dont ils se disent descendus ; ou de *Ramnania* femme de *Rahourod*, pere de *Rahazi* & de *Racouvatsi*. Les *Roandriens* sont les premiers en dignité, c'est parmi eux qu'on choisit le Roi, qu'ils appellent *Ompiandrian* ou *Dian Bahouache* ; les autres tiennent le rang de Princes, & sont honorés comme tels. Les *Anacandriens* sont des descendans des Grands qui ont dégénéré, & qui sont comme des bâtards, nés d'un Rhoandrien & d'une femme noire, Anacandrienne ou Ondzatzi. On les appelle aussi *Ontampassemaca*, ou gens des sables de la Mecque, d'où ils prétendent être venus avec les Rhoandriens. Les Anacandriens ont le teint rouge, les cheveux longs, sans frisure comme les Rhoandriens. Les uns & les autres ont le privilège de tuer les bêtes. Les *Ondzatzi* forment la plus basse classe, ce sont les descendans des bâtards des Anacandriens, & la postérité des Mariniers qui amenerent dans l'Isle les *Zafferamini*, ou leur pere *Dian Racoube* ou *Racouvatsi*. Les *Ontzatzi* ont aussi le teint rouge, & les cheveux comme les Anacandriens & les Rhoandriens. Il ne leur est pas permis de tuer aucune autre bête, pas même une poule, aussi sont-ils tous Pêcheurs.

Les

Les Noirs, qui en langue du Pays s'appellent *Oulon Mainthi & Marinh*, ^{Quatre Classes de Noirs.} sont divisés en quatre classes, comme on l'a dit. Les *Voadziri* sont les plus puissans & les plus riches, ils sont Seigneurs de plusieurs villages, & issus de ceux qui étoient maîtres du Pays avant l'arrivée des *Zafferamini*, qui subjuguèrent leurs Ancêtres. Ils ont le privilege de pouvoir tuer leurs bestiaux & ceux de leurs Sujets ou Esclaves, lorsqu'ils sont éloignés des Blancs, & qu'il n'y a point de *Rhoandrien* & d'*Anacandrien* dans leur village. Les *Lohavohitz* tiennent aussi un rang distingué parmi les Noirs, & descendent des *Voadziri*; il y a entre eux cette différence, que les uns commandent dans tout un Canton, au-lieu que l'autorité des autres ne s'étend que sur leur village. Ils ont, de-même que les *Voadziri*, la liberté de tuer de leur bétail pour en manger, quand ils sont loin des Blancs. Il y a à-la-vérité des Auteurs qui assurent qu'ils n'ont point le privilege de tuer un bœuf ou une vache de leur troupeau, bien-qu'ils en ayent quelquefois jusqu'à huit-cens, & qu'ils sont obligés de faire venir un *Rhoandrien* ou un *Anacandrien* pour le faire. Les *Ontsoa* suivent les *Lohavohitz*, & sont leurs proches parens. Les *Ondeves* sont les moindres de tous, ainsi que leur nom l'indique, car *Ondeve* signifie un homme perdu; ce sont des esclaves du côté de pere & de mere, achetés ou faits prisonniers à la guerre. Les *Anacandriens*, les *Ontzatti*, les *Voadziri* & les *Ontsoa* ne peuvent en mourant rien laisser à leurs enfans, parceque les Grands de qui ils dépendent, s'emparent des troupeaux & de tout ce qui leur appartient; ne laissant aux enfans que la terre pour cultiver du riz & les autres choses nécessaires à la vie. Les *Voadziri*, les *Lohavohitz* & les *Ontsoa* peuvent, quand leur Roi ou Seigneur vient à mourir, se soumettre à tel autre qu'il leur plait, & ils reçoivent un présent pour l'hommage qu'ils lui rendent, mais en vertu de cela le Seigneur hérite de tous leurs biens après leur mort. Les *Ondeves* ne peuvent changer de Maîtres, à moins que ceux-ci en tems de disette ou de famine refusent de leur fournir le nécessaire, auquel cas ils ont la liberté de se donner à d'autres.

Tous ces Peuples n'ont ni Culte ni Temples; ils ont seulement la coutume d'immoler quelques bêtes, quand ils sont malades, qu'ils veulent planter des yames & du riz, qu'ils en veulent faire la récolte, lorsqu'ils circonci- ^{Sacrifices à Dieu & au Diable.} sent leurs enfans, qu'ils entreprennent une guerre, qu'ils entrent dans une nouvelle maison, ou qu'ils font les funérailles de leurs parens. Ils offrent les premiers nés des bêtes au Diable & à Dieu; ils nomment le Diable le premier en disant *Dianbilis Aminnan-huhare*, comme qui diroit *Seigneur Diable & Dieu*. Ils ont hérité cette superstition de leurs Ancêtres, qui étoient Mahométans, & la tiennent de leurs Docteurs, qu'ils appellent *Ombiassa*, & qui sont de grands fourbes.

Le Pays d'*Anolli* étoit sous la domination des François, mais avant leur arrivée il étoit gouverné par les *Zafferamini*, sous un Prince qu'ils hono- ^{Ancien Gouver- nement.} roient non seulement comme un Roi, mais comme un Dieu. Il s'appelloit *Andian Ramach*, & après sa mort on le nomma *Andian Moarine*. Il avoit été Chretien, ayant été baptisé à Goa, élevé par les Jésuites, & entretenu par le Viceroy; ensuite on le renvoya dans son Pays, & on le remit à son pere *Andian Thianban*. Il entendoit la Religion Romaine, savoit lire & é-

crire à l'Européenne, parloit bien Portugais, & étoit en état de rendre raison de sa foi. Mais aussitôt qu'il fut de retour auprès de son pere, il retourna à l'idolâtrie; il fut tué ensuite d'une balle de mousquet, quand les François attaquèrent Franchere, où il faisoit sa résidence.

*Fondation
d'une Com-
pagnie en
France.*

En 1642 le Capitaine *Ricaut* obtint du Cardinal de *Richelieu*, pour lui & pour ses associés, le privilege exclusif d'envoyer des Vaisseaux & du monde à Madagascar & dans les Isles voisines pour y établir des Colonies & le Commerce. *Ricaut* & ses associés formerent une Compagnie sous le nom de Compagnie de France des Indes Orientales; leur privilege qui n'étoit d'abord que pour dix ans, fut prolongé jusqu'à l'an 1661.

*Prise de
possession
au nom
du Roi.*

Au mois de Mars 1642, la Compagnie fit partir son premier Vaisseau, commandé par le Capitaine *Cocquet*, qui alloit dans le dessein de charger à Madagascar du bois d'ébene pour son compte, & pour celui de quelques Marchands particuliers. On envoya avec lui deux Commis ou Chefs, nommés *Pronis* & *Focquenbergh*, & douze François pour rester dans l'Isle, en attendant un Vaisseau qui devoit partir de France au mois de Novembre. *Cocquet* arriva à Madagascar en Septembre, ayant touché chemin faisant aux Isles de Mascareigne & de Diegue de Ruis, dont *Pronis* prit possession au nom du Roi; de-là ils passerent à l'Isle de Sainte-Marie, & enterrent dans la Baye d'Antongil, où ils en firent autant. *Focquenbergh* & *Pronis* demeurèrent au Port de Sainte Lucie, ou Manghafia. Le Vaisseau le *Saint-Laurent*, envoyé par la Compagnie sous le commandement du Capitaine *Gilles Resimont*, vint terrir à Madagascar le premier d'Avril 1643, dans le tems que *Cocquet* étoit allé chercher sa charge dans les Provinces d'Anossi & de Matatane. *Resimont* amenoit avec lui pour *Pronis* soixante-dix hommes, qui resterent près d'un mois tous malades à Manghafia, par le mauvais air, & un tiers mourut (*). D'ailleurs les Noirs, animés par les Blancs, projectterent de s'opposer à l'Etablissement des François, mais ce dessein fut étouffé dès sa naissance par les présens que *Pronis* fit à *Dian Ramach* Seigneur du Pays. *Pronis* envoya ensuite douze François dans la Province de Matatane pour s'y établir. A leur arrivée, une partie d'entre eux s'avança environ dix-huit milles vers un lieu nommé Mananzari, tant pour acheter du riz & d'autres provisions, que pour reconnoître le Pays. Mais en passant une riviere, les Grands sous la conduite de *Zaze Rahimina*, parent proche de *Dian Ramach*, en tuerent six. Dans la Province de Vohitsbang on tua aussi six matelots & le fils du Capitaine *Resimont*, pendant qu'ils étoient occupés à embarquer de l'ébene. Tout cela étoit le fruit des intrigues des Grands d'Anossi, qui ne vouloient pas résister ouvertement dans leur Pays, de peur de se faire des ennemis des François.

*Fort Dau-
phin.*

Resimont ne laissa pas de charger autant d'ébene qu'il fut possible, & conduisit les six autres François à *Pronis* dans la Province d'Anossi, où ce Chef s'é-

(*) Les Insulaires ne se furent pas sitôt apperçus du dessein que les François avoient de s'établir, qu'ils firent tous leurs efforts pour les empêcher de se fortifier (1).

s'étoit transporté de Manghafia en l'absence de *Resimont*, dans le dessein de s'établir à la Baye de Tholongare (*). Vers l'an 1644, ils commencerent à bâtir un Fort à la hauteur de vingt-cinq degrés six minutes de Latitude Méridionale, qu'ils nommerent le Fort Dauphin. Il est situé fort avantageusement, tant à cause de la bonté du Port, qui est à couvert de tous les mauvais vents, que parceque les Chaloupes & les Vaisseaux y peuvent aborder commodément. Le Fort Dauphin, ainsi nommé par *Pronis* (†), le premier Gouverneur François en ce Pays-là, est proche d'une des pointes de la Baye de Tholongare, & vis-à-vis du Cap Itapere, qui gît vingt minutes plus haut. On a construit derriere le Fort divers édifices, & la maison du Gouverneur, avec un grand jardin qui produisoit toutes sortes d'herbes & de légumes. En l'année 1656 le feu prit au Fort par accident & le ruina, mais on le rebâtit peu après. Il y avoit une assez bonne garnison sous les ordres d'un Gouverneur, nommé par le Roi. Les François furent souvent en guerre avec les Peuples voisins, sur-tout avec les *Lohavohits*; ils faisoient des irruptions dans les montagnes, saccageoient & réduisoient en cendres les maisons & les villages, & emmenoit les bestiaux.

En 1651, *Flacourt* qui y commandoit, fit ravager le Pays de Franclere par quarante François & autant de Noirs armés de boucliers & d'assagayes; ils brûlerent les huttes & les maisons, & emmenerent quantité de bœufs & de vaches. Par-là ils ruinerent ce que les Rhoandriens avoient de plus réel, qui étoit leurs maisons & leurs troupeaux. Les Insulaires conçurent une haine implacable pour les François par une autre raison encore. *Pronis* vendit quelques Eslaves de l'un & de l'autre sexe au Gouverneur Hollandois de l'Isle Maurice, qui étoit venu pour en acheter; & ce qu'il y eut de plus odieux aux yeux des Insulaires, c'est qu'il se trouva parmi ces Eslaves seize femmes de la race des *Lohavohits*. La plupart moururent sur mer, & ceux qui débarquerent se sauverent d'abord dans les montagnes pour y vivre en liberté.

La Province de *Manatengha* ou *Manampani*, appelée ainsi de la riviere du même nom qui l'arrose, est située au vingt-troisième degré de Latitude Méridionale. C'est un beau Pays & qui est fertile. On trouve un peu plus au Nord, à l'embouchure de la riviere *Manatengha*, la vallée d'*Amboulle*.

La riviere *Manampani*, dont l'embouchure est au vingt-troisième degré

(*) Les François débarquerent deux-cens hommes bien armés, & pourvus de munitions & de tout ce qui étoit nécessaire pour bâtir, & travaillerent d'abord à élever un Fort. Cela causa une guerre où les François eurent l'avantage, & mirent les Insulaires à la raison. Ceux-ci peu à peu s'accoutumerent à eux, bien qu'ils fussent secrètement mécontents de la mort de leur Roi & de son frere, aussi bien que de l'astrot qu'on avoit fait au Prince, qu'ils avoient envoyé en France, à bord des Vaisseaux (1).

(†) Les François gagnerent tellement par leur adresse l'amitié des habitans, qu'ils se marierent & s'établirent de côté & d'autre en différens villages assez loin les uns des autres, & guere plus de six dans un même endroit. Ils vécutent fort tranquillement durant quelques années, mais leurs familles devenant nombreuses, les Insulaires en prirent ombre, résolurent de s'affranchir d'un joug étranger, & conspirerent de massacrer tous les Blancs dans un même jour; ce qu'ils exécuterent peu de tems après, sans en épargner un seul (2).

(1) *Drrr*, p. 103. (2) *Idem. ibid.*

& demi de Latitude Méridionale sous le Tropique du Capricorne, a sa source dans la vallée d'Ambouille, & reçoit ses eaux de quantité de sources des Montagnes d'Eucalide, de Hiela, de Manghaze. Elle arrose toute la vallée, qu'elle traverse, & delà elle prend son cours vers l'Orient.

Fertilité.

Il y a dans la Vallée d'Ambouille un gros bourg, qui porte le même nom. Le terroir y produit en abondance des fruits & des plantes, sur-tout des yames, & de la sésame, dont les habitans tirent une huile qu'ils appellent *Menachil*. Les vaches & les bœufs y sont bien nourris, & la chair en est excellente. On y trouve des Mines de fer & d'acier. Proche du bourg d'Ambouille il y a une Fontaine d'eau chaude, à quatre brasses d'une petite riviere, dont le sable est brûlant. On dit que l'eau de la fontaine est si chaude, qu'on y peut faire durcir un œuf en deux heures de tems; les habitans prétendent qu'elle guérit les rhumatismes.

Ils s'occupent à forger divers Instrumens de fer & d'acier, qu'ils tirent de leurs Mines; ils en font des dards & d'autres ouvrages.

Gouvernement.

Les habitans de la Vallée d'Ambouille sont gouvernés par un Voadziri ou Grand-Seigneur, à qui ils donnent le titre de *Rabertau*. Il est fort riche en toutes sortes de provisions & en bétail, mais il ne jouit pas d'une autorité absolue; car en tems de disette ses sujets s'assemblent en grand nombre autour de son habitation, & le menacent de le tuer s'il ne leur fournit pas des vivres, de sorte que pour se tirer de leurs mains il leur en fait distribuer sur le champ. Mais lorsqu'en suite la récolte des fruits de la terre est abondante, il fait s'indemniser au quadruple. Les peuples d'Ambouille sont fort libertins, & ne respectent guere leurs Supérieurs, aussi ce Pays est-il la retraite des coquins & des coureurs.

Province d'Izame.

A l'occident de la vallée d'Ambouille, on trouve une petite Province, nommée *Izame*. On y travaille fort proprement toutes sortes d'ouvrages de fer, & on y fait beaucoup d'huile de Menachie ou de Sésame. Les habitans de ce quartier, au nombre de huit-cens, sont les plus intrépides & les plus braves de toute l'Isle. Ils sont aussi gouvernés par un Voadziri, proche parent de Rabertau.

Province de Vohitsbang.

La Province de *Vohitsbang* s'étend depuis la riviere de Manatengha, à vingt-trois degrés & demi, jusqu'à celle de Mananghare, & s'avance dans les terres jusqu'à la riviere d'Itomampo, confinant au Pays d'Anradfahoc, près de la source de la riviere Mandrerei, & à celui de Fanghaterre. Elle comprend encore un Canton qu'on appelle Manacarougha, proche de la riviere de Manambondrou.

Rivieres.

La Province de *Vohitsbang* est arrosée par le Manatengha, qui se décharge dans la mer par quatre embouchures, qu'on appelle Vinangadfino, Manamaza, Sagandacan & Vinangavaratz. Il y a encore la riviere d'Aviboule, que les François appellent St. Gilles, qui est à quatre lieues du Manatengha; elle est navigable & se jette dans la mer. Celle d'Andraghinte est deux lieues plus haut. La Sandravinangha, qui n'a point d'embouchure, & qui descend des montagnes de Vibouille, est une lieue au-delà. Le Manambondrou, aussi sans embouchure, est deux ou trois lieues plus haut. La riviere de Mafranach est à quinze lieues de celle d'Aviboule, elle forme une anse fort bonne pour les Barques, que les François appellent l'*Anse du Borgne*, du

nom

nom d'un Grand du Pays, nommé *Onnantalera*, qui étoit borgne. Le Pays des environs de la rivière s'appelle *Manacarongha*. A quatre lieues plus au Nord on trouve la rivière *Mananghare*, qui a sept bouches, toutes fermées, & remplies de rochers. Elle vient du Pays d'*Itamampo*, qui est à l'Ouëst, & se forme de trois autres belles rivières, qui sont le *Jonghainou*, l'*Itamampo*, & le *Mangharac*; en se réunissant elles perdent leur nom, & prennent celui de *Mananghare*.

Depuis la rivière de *Manghafia* jusqu'à celle de *Pandravinangha* la Côte est couverte des hautes montagnes de *Viboule* ou de *Vohitsbang*, qui abondent en bois, en vallons & en miel. On prétend qu'il y auroit aussi beaucoup d'or à en tirer. Toute la Province de *Vohitsbang* est fort montagneuse, & on la découvre de fort loin en mer. On y trouve quantité de miel, de bœufs, de cannes de sucre, de yames, de riz & d'autres choses nécessaires à la vie, outre des Mines de fer.

Les habitans de ce quartier sont noirs, avec de longs cheveux fort épais & frisés. Ils sont très-vindictifs, & toujours en querelle pour quelques vieux différends, qu'ils n'oublient jamais, les renouvelant à la moindre occasion, & les transmettant de pere en fils. Ce sont de grands voleurs, souvent ils enlèvent les enfans & les esclaves de leurs voisins & même de leurs plus proches parens, pour les vendre en des lieux éloignés. Ils ont une haine implacable pour les *Zaferamini*, ou Blancs de *Matatane*, parce qu'ils se sont imaginés que ces gens-là ont le pouvoir par certaines Lettres ou Caractères de les enforcer, de les rendre malades, & même de les faire mourir. A l'embouchure de la *Manatengha* demeurent des *Ompizées* ou pauvres Pêcheurs.

Leurs habits sont faits d'écorce d'arbres qu'ils appellent *Fautastranon*, & il leur en vient de *Matatane*, qui sont d'une autre écorce, nommée *Avo*: ils vont aussi en acheter de coton dans la Province d'*Anossi* ou d'*Ampatre*. Leurs armes sont un bouclier de bois couvert d'un cuir de bœuf, & une assagaye fort pesante.

Le Pays est gouverné par divers Seigneurs. Ces Peuples n'ont point de Religion, mais suivant une ancienne coutume ils ne mangent point de porc & sont circoncis.

La Province d'*Itamampo* est dans une vallée d'environ trois lieues de long, environnée de hautes montagnes. C'est-là qu'on fait le meilleur acier.

Le Pays d'*Icondre* est petit & montagneux, situé à vingt-deux degrés & demi de Latitude Méridionale. A l'Est & au Nord-Est de hautes montagnes le séparent du Pays d'*Itamampo*; au Midi il confine aux Provinces de *Vatemanahon* & de *Machicore*; au Nord-Ouëst à celle de *Manamboule*, & au Nord il a les montagnes, qui sont entre *Joghainon* & *Itamampo*.

La Province de *Vatemanahon* confine à l'Est & au Nord-Est à *Icondre*, & aux sources des rivières *Itamampo* & *Mandrerei*, d'où sourd aussi la rivière *Meropie*; elle a à l'Ouëst & au Midi le Pays de *Machicore*. C'est un Pays dévasté par la guerre.

Manamboule confine à l'Est & à l'Est-Nord-Est à la rivière d'*Itamampo*, au Nord à la Contrée d'*Anachimoussi*, au Couchant à celle d'*Alfissach*, & au Midi à de hautes montagnes, où est la source de la rivière *Yongelahe*, qui coulant vers l'Occident va se jeter dans la Mer de *Mozambique*.

Anachimouffi. Le Pays d'*Anachimouffi*, d'environ quatre journées de chemin en longueur, a à l'Est la riviere Jonghainou, qui le traverse; au Midi Manamboule, à l'Ouest de grandes montagnes, & au Nord la riviere de Mangharac, & la Contrée d'Eringdrane.

Rivieres. Ces Provinces sont arrosées de plusieurs rivieres, telles sont l'itomampo, le Jonghainou, le Maropie & le Mangharac. L'itomampo arrose la Province de ce nom, & tombe des montagnes de Viboule, où il a sa source, de même que le Sandravingha, qui traverse cette Contrée, & entre dans une autre, qu'on appelle Houdre, au-dessus du Pays d'Ivourhon, qui est le long du Mananghare. Le Jonghainou, ou la riviere du milieu, ainsi nommée parce qu'elle est entre l'itomampo & le Mangharac, vient des montagnes d'Icondre, & passe par les terres de Manamboule & d'Anachimouffi. Ensuite elle prend son cours directement au Nord ou au Nord-Ouest, à une journée de chemin de l'itomampo elle tourne à l'Ouest & au bout de trois ou quatre journées tout droit à l'Est, & après avoir pris ce cours une journée de chemin, elle va mêler ses eaux à celles du Mangharac, qui est à une petite lieue plus bas; toutes deux vont se joindre à la riviere d'itomampo, & les trois ensemble forment la riviere de Mananghare, qui court directement Est & Sud-Est pendant huit journées de chemin, & va se décharger par sept bouches dans la mer. Le Maropie n'est qu'un bras de l'itomampo, & se jette dans le Mandrerei. Le Mangharac arrose la partie septentrionale d'Anachimouffi.

Nature du Pays. Le Pays d'itomampo est très-fertile en riz, en yames, en cannes de sucre & en légumes, on y trouve aussi beaucoup de bétail. Manamboule, bien que montagneux, l'est aussi, & il y a d'ailleurs des Mines de fer & d'acier. Cette Province & les autres dont il reste à parler, sont situées de façon que le bois y est rare, & qu'il faut l'aller chercher sur de hautes montagnes. Anachimouffi produit aussi abondamment du riz, des yames, & d'autres choses nécessaires à la vie, & il y a quantité de bétail.

Le Voadziri de Manamboule s'appelloit *Dian Panoahahe*, & se rendit fort puissant dans la guerre contre ses voisins, par l'assistance des François.

Province d'Eringdrane. La Province d'*Eringdrane* est bornée à l'Orient par de hautes montagnes, à l'Ouest par les trois grandes rivieres Manatangh, Zoumando & Sahanangh, qui se déchargent dans une grande Baye qui est du côté de Mozambique au vingtieme degré de Latitude Méridionale; ces rivieres viennent des montagnes & traversent tout le Pays. Eringdrane est un Pays tout uni, fort grand, & divisé en grand & petit; le petit Eringdrane, ou la Mangharac a sa source, est au Sud, & le grand Eringdrane au Nord, & confine au Pays de Vohitsanghomhe, dont la riviere de Mansiatre le sépare. Le Mangharac vient des montagnes qui sont à l'Est d'Eringdrane, sa source est à environ vingt degrés & demi, son cours est droit à l'Ouest pendant trois journées de chemin; il fait ensuite un demi cercle & court à l'Est & à l'Est-Sud-Est, l'espace de quatre journées, & va se joindre au Jonghainou dans la Contrée de Houdre.

Vohitsanghomhe. La Province de *Vohitsanghomhe*, séparée d'Eringdrane par le Mansiatre, est bornée au Nord par le Pays d'Ancianaete; à l'Est par celui de Sahavez, situé à dix-neuf degrés & demi de Latitude Méridionale, & par les hautes montagnes d'Ambohismene, s'étendant à l'Ouest jusqu'à la Mer de Mozambique, & il confine au Midi à Eringdrane. Le Mansiatre a sa source dans cette

cette dernière Contrée, au dix-neuvième degré, coule entre Eringdrane & Vohitsanghombe, & se décharge dans la Baye dont on a parlé plus haut, qui est au vingtième degré.

La Province d'Eringdrane est fort peuplée, & peut en cas de besoin mettre trente-mille hommes sur pied. Il y a beaucoup de bétail sur les montagnes qui sont du côté de l'Orient. Vohitsangombe n'est pas moins peuplée, puisqu'elle peut mettre cent-mille hommes en campagne. Les villages y sont plus beaux & les maisons mieux bâties que dans aucun Canton de l'Île. Les Campagnes produisent quantité de riz, & le Pays abonde en bétail, en fer & en acier. On y fait des habits aussi fins que s'ils étoient de soie, des fils de l'écorce des Bananiers; on en fait aussi de soie, & les uns & les autres à fort bon marché. Les habitans de cette Province sont ennemis jurés de ceux d'Eringdrane.

Les Provinces de *Manacarongha* & de *Matatane* sont sur les côtes, entre les rivières de Mananghare & de Mananzari. Elles sont bornées à l'Ouest par les montagnes qui séparent Anachimouffi d'Eringdrane. Les deux petits Cantons d'*Ivourhon* & de *Saca* y sont compris. Manaca-
rongha &
Matata-
ne.

Nous avons déjà parlé du Mananghare, nous ajouterons seulement que ses bouches sont éloignées l'une de l'autre de quatre lieues, & qu'elles ne sont pas praticables à cause des rochers, non plus que la rivière, quoiqu'elle soit suffisamment large. Le Pays des environs de ces bouches porte le nom de Manacarongha.

Matatane est le long de la rivière de ce nom, qui vient des montagnes de la Contrée de Vattebei; elle se décharge dans la mer par deux embouchures, qui sont à sept lieues l'une de l'autre, & forment une belle Île très-fertile, où habitent les Zafferahimina, ou descendans de Ramin.

Le Pays de Matatane est uni, abondant en cannes de sucre, en miel, en yames, & en bétail, & il est arrosé par plusieurs rivières fort poissonneuses. Les cannes de sucre y viennent en si grande quantité, que l'on y pourroit charger tous les ans nombre de Vaisseaux de sucre, si les habitans le faisoient faire & étoient pourvus des instrumens nécessaires.

Les Grands y ont plusieurs femmes, jusqu'à quinze ou vingt, qui vivent séparément dans une grande enceinte, environnée de palissades, comme un village. Il n'est permis à personne d'y entrer sous peine de la vie.

Ces Peuples n'ont ni Temples, ni Mosquées, mais sont fort superstitieux & adonnés aux sortilèges; ils ont beaucoup de foi de petits billets en caractères Arabes, qu'ils appellent *Hiridzi*, *Masarabou*, & *Taliffinou*. Ils croient que ces billets sont un préservatif contre le tonnerre, la pluie, les vents, les blessures à la guerre, & même contre la mort; ils les croient encore propres à garantir du poison, à empêcher les maisons & les villages d'être pillés & brûlés, en un mot qu'ils sont bons pour préserver de toutes sortes de maux & de désastres. Les *Ombiaffes*, qui sont les Prêtres, les Médecins, les Astrologues & les Devins de ces Peuples, font ces billets, & les vendent aux pauvres Noirs, aussi bien qu'aux Blancs, à qui ils en débitent encore davantage; ils les portent au cou, cousus dans du cuir, de la toile ou quelque étoffe. Ils gravent aussi ces caractères sur de l'or, de l'argent, sur de petits morceaux plats de roseau, pour le même usage. Les habitans

d'Ivourhon & de Saca ont les mêmes coutumes, & sont adonnés comme eux à ces superstitions; ceux de Matatane leur vendent des billets.

Habitans. Les Peuples de cette Province sont partagés en deux classes; les *Zafecasmambous*, qui sont les principaux, & les *Zafferahminas*; les uns & les autres, mais sur-tout les premiers, sont plus laids que les autres Blancs, les *Zafecasmambous* sont tous Ombiaffés ou Docteurs. Ils ont tellement abbaissé les *Zafferahminas*, que ceux-ci ne sont guere autre chose que leurs Esclaves. Il y a environ cent ans, qu'ayant voulu faire les maîtres ils furent tous masfacrés, à la réserve des femmes & des enfans, à qui les *Zafecasmambous* donnerent des terres dans certaines Isles, qu'ils cultivent & où ils élevent du bétail: on les appelle *Ontampassemaci*, ce qui signifie gens des sables de la Mecque, parcequ'ils sont originaires d'Arabie. Il y a environ deux-cens ans que les *Zafecasmambous* vinrent dans l'Isle avec de grands canots, étant envoyés, disoient-ils, par le Calife de la Mecque pour instruire les Insulaires dans la Loi de Mahomet. Leur Chef épousa une Noire, à condition que tous les enfans qui naistroient de ce mariage s'appelleroient *Zafecasmambous*, du nom de leur pere, contre la coutume de la partie méridionale de l'Isle, où les enfans portent le nom de leur mere; ce qui se pratique aussi dans le Pays de Machicore. Les *Zafecasmambous* s'étant fort multipliés, ont établi des Ecoles dans tous les villages, & apprennent à lire & à écrire en Arabe. Ils dominent à-présent sur les autres Blancs, comme sur les *Ontampassemaci*, & ont seuls le privilege de tuer les bestiaux. Les *Ontampassemaci* sont fort adroits à la pêche, qui fait leur principale occupation.

Rivieres. Outre la Matatane, il y a dans cette Province plusieurs autres rivieres vers le Nord, telles sont, *Manghasiouts*, *Manangcare*, *Mananhare*, *Itin*, *Itapoulobei*, *Itapoulofirire*, *Itapaulomainthiranou*, *Fanara*, *Lomahoric* ou *Morambei*, & *Mantaraven*. La riviere de *Manghasiouts* ou *Manghasies* est médiocre, & à environ trois lieues de celle de Matatane. Les François y avoient formé une habitation, mais les rochers & les bancs en rendent la navigation dangereuse. Le *Manangcare*, quatre lieues plus loin, n'est pas plus considérable. Le *Manangcare*, nom qui signifie abondance de vivres, est fort poissonneux. L'*Itin* à demi-lieue delà n'est qu'un petit étang. L'*Itapoulobei*, l'*Itapoulofirire* & l'*Itapulaomainthiranon*, sont trois petites rivieres à deux lieues l'une de l'autre, qui ont leurs sources dans les montagnes voisines. Le *Fanora*, à deux lieues de l'*Itapaulomainthiranou* est plus grand, & peut porter des barques. Les Blancs *Manouffi* habitent le long de ses bords. Elle vient des montagnes qui sont au couchant, entre *Eringdrane* & *Matatane*. *Lomahoric* ou *Morambei* est une grande riviere, à trois petites lieues du *Fanora*, qui vient du haut pays, situé à six ou sept lieues à l'Ouëst. *Mantaraven* n'est qu'une petite riviere, à environ six lieues de *Morambei*.

Antavare. Au Nord de Matatane est la Contrée d'*Antavare*, au vingt-unieme degre trente minutes de Latitude Méridionale, elle confine à la Province & au Cap de *Manouffi*, & est arrosée en grande partie par le *Mananzari*; cette riviere vient des montagnes d'*Ambohithmene*, ou montagnes rouges, situées à environ douze lieues de-là au Nord & à l'Ouëst, & elle court au Sud-Est & à l'Est.

Manouffi. La Province de *Manouffi* s'étend depuis le Cap *Manouffi* & le *Mananzari* jusqu'à la riviere de *Mananghourou*, qui est quinze lieues plus vers le Nord, &

& vient comme le Mananzari des hautes montagnes d'Ambohitmane. Entre le Cap Manouffi & le Mananghourou on trouve trois autres rivières, qui sont Andrafadi, Tentamamou & Tentamami.

La Contrée d'Antavare est abondante en riz, yames, bananes, cannes de sucre & miel, dont on fait du vin, en bœufs, chèvres, volaille & toutes sortes de vivres. Les François y ont trouvé de la poudre d'or entre les mains des Noirs, qui la leur offroient à vendre.

Le Pays d'*Ambohitmane* est au Nord & à l'Ouëst d'Antavare, & prend son nom des montagnes rouges, situées au dix-neuvième degré & demi ou au vingtième. On les découvre de fort loin en mer, & elles ressemblent à la montagne de la Table du Cap de Bonne-Espérance. Ce Canton confine à celui de *Vohitsanghombe*, ou est peut-être le même. Les hautes montagnes dont on vient de parler, avancent environ quinze lieues dans les terres, & entre elles & la mer il y a des terres basses, des étangs & des marais. On y voit aussi un lac qui a plus de quinze lieues en long & en large, où il y a plusieurs petites Iles. C'est dans la Contrée de *Famantara*, sur ces montagnes, que demeurent les *Zafferahongh*, qui sont riches en or, en fer, en bétail, en riz, en cannes de sucre, en yames, en habits de soie, & en plusieurs autres commodités de la vie.

A environ douze lieues du Mananghourou est une autre rivière, qui s'appelle *Aribahé*, & se jette dans la mer; elle peut porter des barques, & son embouchure ne se ferme jamais. C'est peut-être par-là que les étangs dont on a parlé se déchargent. Le *Sacaville* est entre cette rivière & le Mananghourou. A trois lieues de-là le *Tiasac* se jette dans une Baye, que les habitans appellent *Tametavi*. Une lieue & demie plus loin l'*Ivorhon* se décharge dans la même Baye que les François ont nommée le *Port aux prunes*, & où les Vaisseaux peuvent être à flot.

Depuis *Tametavi* le long de la Côte jusqu'à la Baye d'Antongil, sont les Cantons de *Voulouilou*, *Longue-pointe*, *Andouvouche*, & la Baye de *Mangliabei* ou *Antongil*.

Ces Pays commencent à la Baye de *Tametavi*, qui est à dix-huit degrés & demi de Latitude, & s'étendent le long de la Côte jusqu'à la Baye d'Antongil, au quinzième degré, & sont bornées du côté des terres par les montagnes des Provinces de *Vohitsanghombe* & d'*Anfianach*. A la suite du *Port aux prunes* on trouve sur la Côte quatre petites rivières, qui sont *Fautak*, *Faha*, *Faho* & *Mahoratz*, à la distance d'une petite lieue les unes des autres. Un peu plus loin l'*Anachinquets* se jette dans une Baye nommée *Sahavez*, qui est profonde, & à un bon fond de sable, mais elle est exposée aux vents d'Est, de Sud-Est, & d'Est-Nord-Est. A trois petites lieues plus loin est un Cap, que les François ont appelé à cause de sa longueur le *Longue-pointe*. Le Pays des environs s'appelle *Voulouilou*, & est arrosé par une rivière du même nom. Derrière les rochers, qui avancent un quart de lieue en mer, il y a un Port très-sûr. Cinq lieues plus haut on trouve une grande rivière, qui s'appelle *Ambato*, & n'est remarquable que par ses rochers & ses écueils cachés: elle n'a point d'ouverture dans la mer.

A deux petites lieues plus vers le Nord, à dix-sept degrés & demi, est la Baye de *Galemboule*, qui est grande, & où les barques peuvent se mettre à boulo.

couvert derriere une petite Isle; mais elle est fort dangereuse à cause des rochers qui sont sous l'eau, & de la violente agitation de la mer. Il y a sur la Côte de Galemboule un village, qui s'appelle *Racsimelone*, & auquel les Mitelots François donnoient le nom de *Saint Matthieu*. A environ trois lieues de Galemboule, à l'extrémité de la Baye, la riviere de Mananghourou, qui peut porter des Barques, se jette dans la mer.

On dit qu'il y a une petite Isle nommée Amboulnoffi, & que d'une des montagnes de la Contrée d'Anfanach il vient une autre riviere du même nom, qui court à l'Ouëst & se jette dans une grande Baye, que les Insulaires de Comorre fréquentent.

Rivieres. Le *Mananghourou*, qui a son cours de l'Occident à l'Orient vers la mer, se partage en quatre branches proche de son embouchure; l'une conserve son nom; l'autre s'appelle *Mananfatran*, & est à trois lieues de la premiere; la troisieme se nomme *Marinbou*, & est à trois lieues de Mananfatran; elle n'a point d'embouchure, & est vis-à-vis de l'Isle de Noffi Ibrahim ou Sainte Marie. *Simiane*, c'est le nom de la quatrieme branche, est à trois lieues de Marinbou; c'est une grande riviere, qui se jette dans la mer; elle a toujours sept ou huit piéds d'eau à son embouchure, & les barques peuvent la remonter pendant six ou sept lieues. Le *Mananghare* est vis-à-vis de la pointe septentrionale de l'Isle de Sainte Marie, & de la pointe méridionale de la Baye d'Antongil. C'est une belle riviere qui se décharge dans la mer, & peut porter des barques à son entrée.

*Andou-
vouche.* Le long de la Côte Occidentale se trouve le Pays d'*Andouvouche*, ainsi nommé à cause de plusieurs grandes Bayes voisines; de ce nombre est la Baye d'Antongil, que les habitans du Pays appelloient *Manghabei*; elle est au quinzieme degré de Latitude, s'étend vers le Nord, & a environ six lieues de largeur. Au bout de cette Baye il y a une Isle fort élevée au-dessus de l'eau, où il n'y a de terrain uni que le rivage. Elle a environ deux lieues de circuit, est couverte d'une belle verdure, & abonde en vivres; on y trouve de bonne eau, des poules, du miel & des bananes, desorte que les Vaisseaux s'y peuvent agréablement rafraîchir. Au milieu, en entrant dans la Baye il y a du côté du Nord-Est quelques écueils avec trois à quatre Ilots, dont les uns produisent du riz, & les autres des bois.

Villages. A moitié chemin de la Baye, il y a sur la Côte du Nord trois villages fort peuplés, outre plusieurs autres jusqu'à une riviere qui court au Nord; car plusieurs rivieres se jettent dans cette Baye. Au-delà une autre grande riviere se divise en deux bras, dont l'un prend son cours au Nord, & l'autre à l'Ouëst, & qui forment une Isle. Sur le côté du Nord de la Baye, on voit un gros bourg, que les Portugais appellent *St. Angelo*, environné de fortes palissades. Du côté gauche de l'entrée est un autre bourg, que les Hollandois, à leur premier voyage aux Indes, en 1595, nommerent *Spakenburg*, qui a environ cent-quatrevingt maisons. A l'Ouëst-Sud-Ouëst de l'Isle, dont on a parlé, coule une autre riviere, sur le bord de laquelle il y a un village.

La Côte de Galemboule est couverte l'espace de deux lieues de grands arbres, & l'intérieur des terres est rempli de bambous, qui sont une espece de gros roseaux qu'on appelle *Bambu-Voulou*.

Terroir. Le terroir y est très-bon & gras, & nullement sujet à la sécheresse, à cause

cause des abondantes pluies qui l'arrosent. Les prairies sont couvertes de belle herbe, mais les habitans ne sont pas riches en bétail, les mieux accommodés n'ayant guere plus de vingt ou de vingt-quatre betes. Les montagnes sont extrêmement fertiles. Les villages de ce quartier sont mieux bâtis que nulle part ailleurs, & sont bien situés sur le haut des montagnes ou sur le bord des rivieres, & entourés de palissades, où il n'y a que deux entrées, l'une pour entrer & sortir, & l'autre du côté des Bois, pour s'y sauver en cas qu'ils soient surpris par l'ennemi, ou trop foibles pour lui résister.

Tous les Peuples depuis le Port aux prunes jusqu'à la Baye d'Antongil ont les mêmes coutumes, & prennent généralement le nom de *Zafe-Ibrahim*, ou descendans d'Abraham, peut-être aussi d'après l'Isle voisine de *Nossi Ibrahim*, d'où ils se disent originaires. Les *Zafe-Ibrahim* observent le Sabbat, & different de leurs voisins sur d'autres articles, ce qui a fait croire à *Flacourt* qu'ils sont issus des Juifs ou des Arabes qui se sont autrefois réfugiés dans l'Isle.

Les hommes, les femmes & les enfans sont beaucoup plus blancs que ceux de *Matatane* & d'*Androbeisaha*; ils ont les cheveux longs & plats; ce sont des gens d'un bon naturel, généreux & hospitaliers, nullement adonnés au larcin & au meurtre. Leurs danses & leurs chansons sont aussi différentes de celles des habitans d'*Androbeisaha*; on y remarque de la cadence; ils dansent deux à deux, font des pas, & étendent les bras. Toutes leurs chansons roulent sur l'amour, & en chantant ils font des gestes lascifs, auxquels les assistans répondent par des battemens de mains, qu'ils appellent *Mangharac*, comme qui diroit observer la mesure. En cas de maladie, ou de quelque accident aux yeux ou à la tête, hommes & femmes se peignent le visage de blanc, de noir ou de jaune; les vieilles le font aussi pour paroître plus jeunes. Les femmes & les filles y sont moins libres que sur la Côte d'*Androbeisaha* & de *Matatane*; les parens les gardent si soigneusement qu'il est difficile d'en approcher.

Hommes & Femmes sont en général fort laborieux, étant occupés dans leurs champs de riz dès avant le lever du Soleil jusqu'au soir. Les hommes coupent des roseaux dans les Bois, les brûlent & se servent des cendres pour fumer la terre. Ces roseaux que les Indiens appellent *Bambou*, & les *Madagascarins* *Voulou*, sont communément grands. Les femmes font le reste de l'ouvrage. Quand la cendre des roseaux a été dilayée par la pluie, & été à l'air pendant quelque tems, elles y plantent le riz d'une façon aussi nouvelle qu'amusante, car c'est en dansant & en chantant en cadence qu'elles le mettent en terre grain après grain; elles font un trou avec la pointe d'un bâton, y jettent deux grains, & couvrent le trou avec le pied, toujours en chantant & dansant, & en avançant la tête avec beaucoup de vivacité. Elles ont aussi soin de nettoyer le riz des mauvaises herbes, & à la récolte de le ferrer. Pendant que les femmes sont occupées à ce travail, les hommes coupent & brûlent des roseaux en d'autres endroits; car aussitôt que le riz commence à pousser dans un lieu, ils en plantent d'abord ailleurs. Ils sont donc toujours occupés, & durant toute l'année ils ont du riz en tuyaux, en fleur, & en épi. Il faut remarquer que les bambous font un bruit extraordinaire quand ils brûlent.

Les habitans de *Galemboule* ne se servent point des galanteries de l'Europe pour s'orner, mais ils les gardent soigneusement pour en acheter des bes-

Maur.

Occupations.

tiaux dans les montagnes d'Ambohismene & dans le Pays d'Anfianacte. Ils ont fort peu d'or, & quand ils en ont ils l'employent aussi pour avoir du bétail. Ils préfèrent l'argent à l'or, & l'argent rougeâtre au plus fin.

Ceux de Galembole, & généralement tous les Zafe-Ibrahim, ne travaillent point le jour du Sabbat, parcequ'ils croient qu'ils seroient blessés, ou attaqués de quelque maladie, s'ils le faisoient. Ils ne reconnoissent point *Mahomet*, & nomment Caffres les Mahométans & tous ceux qui suivent d'autres coutumes que les leurs. Ils connoissent *Noé*, *Abraham*, *Moyse* & *David*, mais point d'autres Prophetes ni *Jesus-Christ*; ils pratiquent la Circoncision, mais d'ailleurs ils n'ont ni Jeûnes, ni Loi, ni Culte, & ne savent ce que c'est que d'invoquer Dieu; ils l'honorent néanmoins en lui immolant des victimes, des bœufs, des vaches & des boucs. Ils n'ont point de Temples, mais des *Amou-nouques*, qui sont les lieux de la sépulture de leurs Peres, dont ils honorent fort la mémoire, ce qui est général parmi tous les habitans de l'Isle. Au milieu des ténèbres de leur ignorance on entrevoit quelques foibles traces de Judaïsme. Ils sont fort superstitieux, & aimeroient mieux mourir de faim que de manger d'une bête à quatre pieds, ou d'une volaille qui auroit été tuée par un Chretien, ou par quelque habitant de la Côte méridionale (*). Il n'y a même que les *Filoubeis*, ou Grands-Seigneurs, qui ont le privilege d'égorger les bêtes ou la volaille, ce qu'ils font en marmottant certains mots sur le couteau, & en levant les yeux au Ciel, comme pour faire une offrande de la bête qu'ils vont égorger. Ils exposent dans les Bois les enfans qui naissent le mardi, le jeudi & le vendredi, comme étant maudits, & les y laissent périr de faim & de froid, ou devenir la proie des bêtes sauvages. Quelques-uns à-la-vérité sont sauvés par des femmes pitoyables, qui du consentement de la mere les allaitent & les élèvent.

Gouvernement.

Chaque village forme un petit Etat indépendant, qui est gouverné par un Seigneur ou *Filoubei*, qui est le nom générale de tous les Grands (†), & chacun administre la Justice dans son village. On choisit ordinairement un des plus âgés pour décider tous les différends. Ils s'assistent les uns les autres en cas de guerre contre ceux d'une autre race. Mais si les *Filoubeis* ont la guerre entre eux, les autres se portent pour Médiateurs, & tâchent de ménager un accommodement; s'ils ne réussissent point, ils les laissent en liberté de faire ce qu'il leur plait. Ils traitent mieux leurs Esclaves que ceux d'AndroEIFaha & Carcanoffi, & ils ne les regardent pas même comme Esclaves; les Maîtres les appellent leurs enfans, & les Esclaves leur donnent le nom de peres; ils mangent avec eux & épousent souvent leurs filles. Les Hollandois ont autrefois fréquenté cette Baye, pour y acheter du riz & des Esclaves. Il y a nombre d'années qu'il y en resta douze, huit moururent du mauvais air du Pays, & les autres furent massacrés en trahison par un Seigneur, qui

(*) Si une fille de Roi épouse un homme qui n'est pas de la Famille Royale, leurs enfans n'ont pas le privilege d'égorger des bœufs, quoique le pere soit de condition libre, & un des Chefs parmi ses voisins (1).

(†) Toutes les grandes Familles ont un nom général pour se distinguer, dont elles sont fort fières (2).

(1) *Dunry's*, Hist. p. 173.

(2) *Ibid.* p. 370.

qui s'appelloit *Rabecon*, quoiqu'ils lui eussent rendu service, en tuant dans un combat un autre Seigneur, qui étoit son ennemi juré.

Les Européens n'ont guere de connoissance du Pays qui est au-delà de la Baye d'Antongil jusqu'à la pointe du Nord. On connoît seulement une Contrée qui se nomme *Vohemaro*, & dans les Cartes marines des Portugais *Boamaro*. On y cultive le riz comme dans le Canton de Galemboule. Un Orfevre d'Anossi, dont les ancêtres étoient originaires de Vohemaro, a déclaré qu'on y trouve beaucoup d'or, & l'on prétend que tous les Orfevres d'Anossi en sont originaires. Sur la Côte Orientale de ce Pays est une Baye, au treizieme degré de Latitude, qui porte le nom de Vohemaro. Depuis la Baye d'Antongil jusqu'à l'extrémité de l'Isle au Nord-Est qu'on appelle le Cap Natal, la Côte court droit au Nord. Il reste encore à faire la description de la Côte & du Pays depuis l'embouchure de la Franchere, en tirant à l'Ouést & au Nord; car la Côte tourne ainsi en rond jusqu'à la riviere & la Baye de Jonghelahe (que les Européens appellent St. Augustin) & la riviere Mansiatra.

Depuis l'embouchure de la Franchere jusqu'au Cap Moncale, il y a un terrain sablonneux de quatre lieues; & depuis le Cap Moncale jusqu'à la Baye Ranoufoutchi ou Baye des Gallions, il y a deux lieues. Il y a le long de cette Côte sablonneuse quelques Bois entre deux étangs ou lacs, qu'on appelle *Ambauuc*. Sur les bords de ces lacs vers l'intérieur des terres il croît beaucoup d'aloé, qu'on nomme-là *Tetech*. Mozambique est entre le Cap Moncale & la Baye de Ranoufoutchi. Le principal village de Ranoufoutchi porte le nom d'*Italie*. L'entrée de cette Baye est bonne pour des barques, mais de grands Vaisseaux ne peuvent y passer; elle est exposée aux vents de Sud-Est & de Sud, les plus dangereux dans ce Pays, & accompagnés ordinairement de tonnerre & d'orage.

Côte de Carcanossi.

A cinq lieues de la Baye de Ranoufoutchi est la riviere de Mandrerei, y ayant entre deux des étangs, que l'on appelle *Anghonghs*, où l'on fait une grande quantité de sel sans beaucoup de peine. Ce Canton ne produit point de riz, à cause que le terroir est trop sablonneux; mais on y cultive beaucoup de coton, & on tire quantité d'huile d'une plante nommée *Ricinus*, qui est bonne pour divers maux, & propre à en oindre les cheveux & la tete. Il y a environ deux-cens ans que les Portugais avoient un Etablissement ou une habitation à la Baye de Ranoufoutchi, & un Commandant que les Naturels appelloient *Macinorbei*, nom qu'ils avoient formé des mots *Mio Sénor*, qu'ils entendoient dire aux Portugais, & de celui de *Bei*, qui en leur langue signifie Seigneur.

La riviere de Mandrerei sépare la Province d'*Ampatre* au levant de celle de Carcanossi. Cette Province s'étend vingt lieues de France le long de la Côte, & elle a douze lieues de largeur depuis la mer jusqu'à Machicore (*).

On

(*) C'est vraisemblablement le Pays où *Drury* dit qu'il y a une grande disette d'eau, & où les habitans & le bétail boivent de l'eau de rosée, dont on recueille tous les matins huit ou dix gallons dans les champs. Cette eau est fort bonne étant fraîche, mais elle s'aigrit en un jour, & devient de mauvais goût (1).

(1) *Drury*, p. 72.

On y trouve peu d'eau, & celle qu'on a se tire de quelques marais ici & là, n'y ayant point de riviere. Le Pays ne laisse pas d'être rempli de Bois, dans lesquels les habitans ont leurs villages, entourés de fortes pallissades, avec des épines entrelacées, de sorte qu'on ne peut y aborder que par les portes. Il n'y a aucune Baye sur la Côte, qui court tout droit jusqu'à Caremboule.

Mœurs. Les habitans sont fort portés à voler leurs voisins, & à leur enlever non seulement leurs effets, mais leurs femmes; c'est-là la source de la haine implacable qui regne entre ces Peuples, ce qui cause souvent des guerres sanglantes. Ceux d'Ampatre peuvent mettre environ trois mille hommes en campagne. Chaque village a son Seigneur particulier, & il y en a un qui est le Chef de tous les autres.

Le cours du *Mandrerei* est fort rapide, & tel que celui d'un torrent, mais il est souvent bouché. Cette riviere tire sa source de la même montagne que l'Itomampo, court assez longtems au Sud-Ouëst, & après avoir reçu les eaux du Maropie, Manamboule & du Mananghare, elle se décharge au Sud dans la mer. Le *Maropie* est proche de l'Icondre. Le *Manamboule* vient du mont Hiela, traverse la Contrée de Machicore en coulant vers le Nord, & se jette dans le Mandrerei. Le *Mananghare* sort du côté du Sud-Ouëst de la même montagne, & se joint de-même au Mandrerei.

Mananghare. La Province de *Mananghare*, située aux environs de la riviere de ce nom, est un beau Pays fertile, mais il est désert, parceque chaque Seigneur voisin en prétend la propriété, ce qui empêche qu'aucun n'y forme des établissemens, de peur de s'attirer une guerre sur les bras. Ce Canton sert donc de retraite aux sangliers & aux bœufs sauvages, qui y sont en grand nombre.

Mont Hiela. *Hiela* est une fort haute montagne, d'où sort la riviere de Manampani, qui arrose la vallée d'Amboule. Cette montagne est fort peuplée, & elle sépare Amboule des Provinces de Machicore & de Carcanoffi. A l'Ouëst de cette dernière Contrée est celle d'*Encalide*, & entre Encalide & le val d'Amboule est le Canton de *Caracarak*.

Caremboule. Le Pays de *Caremboule* n'est qu'un petit Canton, d'environ six lieues de long sur trois ou quatre de large; il confine à la mer au Midi, commence vers l'Ouëst à la Baye du même nom, & finit à l'Est à la riviere de Manamboule, qui le sépare d'Ampatre.

Rivieres. Le *Manamboule* est fort profond, & à environ trente lieues du Mandrerei; il a sa source dans la Province de Machicore, & continue son cours pendant quinze lieues jusqu'à Caremboule. Le *Manamba* est une petite riviere, qui vient aussi de Machicore, court au Midi & vient se jeter dans la mer à vingt lieues à l'Ouëst du Manamboule. Le *Menerandre* est une autre petite riviere à deux lieues du Manamba, qui sort encore de Machicore, & a son cours vers le Sud-Sud-Ouëst. Il y a de plus à quatre lieues du Menerandre deux autres petites rivieres à une demi-lieue l'une de l'autre, qui descendent des montagnes voisines.

La Côte de Caremboule, la partie la plus méridionale de l'Isle de Madagascar, court de l'Est à l'Ouëst; mais à la riviere de Manamba elle commence à tourner Ouëst-Nord-Ouëst jusqu'au Menerandre, & de-là jusqu'à la Manamba & la Contrée de Machicore; elle prend au Nord-Ouëst. Le terroir de Caremboule est sec & aride, il ne laisse pas d'y avoir de beaux pâturages.

rages, ce qui fait qu'il abonde en bœufs. Dans la Province d'Ampatre on recueille beaucoup de coton & de soie. Il y a le long des bords du Manambouve quantité de bœufs sauvages ; on prétend qu'ils étoient autrefois domestiques, mais qu'ils sont devenus sauvages dans les Bois, pendant les guerres continuelles que les Peuples de ces Cantons ont eues entre eux, il y a environ un siècle.

La Province de *Mahafalle*, plus au Nord-Ouëst vers la mer, s'étend jusqu'à la rivière salée, que les Portugais appellent *Sacalite*, & qui est à environ quinze lieues du Manamba & de Machicore. Le *Sacalite*, qui est au vingt-cinquième degré de Latitude Méridionale, vient de la Contrée de Houlouve, & se décharge dans un Golphe que les François n'ont jamais fréquenté, mais bien les Portugais.

Le Pays de *Houlouve* s'étend depuis l'embouchure du *Sacalite* jusqu'à deux journées de chemin dans l'intérieur des terres. Le Canton de *Siveh* s'étend le long de la côte en ligne droite l'espace de quatre lieues. Vient ensuite *Yvourouheok* ou le Pays de la Baye de St. Augustin, proche du *Jonghelahé*.

Le *Jonghelahé* reçoit, outre les eaux de plusieurs ruisseaux, celles de trois rivières, qui sont Ranoumainthi, Onghehahemassei, & Sacamare. Elle sort des montagnes de Monamboule, a son cours vers l'Ouëst tirant au Sud, & se décharge dans une très-belle Baye, à qui les Portugais ont donné le nom de *St. Augustin*, mais que les habitans appellent toujours *Jonghelahé*. Elle est au vingt-troisième degré de Latitude Méridionale, à couvert des vents dangereux, & du Sud jusqu'au Nord-Ouëst ; elle est navigable pour de gros Vaisseaux, mais il y a des deux côtés quelques écueils qui rendent l'entrée dangereuse. La marée y monte plus de sept ou huit pieds. Du côté du Midi il y a un Fort, que les François y ont autrefois bâti ; c'est un carré avec quatre petits bastions, entouré de palissades & d'un fossé plein d'eau, qui a dix-huit pieds de large & deux de profondeur, sans muraille ni levée de terre, la place étant de niveau avec le Pays d'alentour. Il y a d'un côté sur le fossé un chemin de dix pieds de large pour entrer dans le Fort. Les Anglois mouillent ordinairement dans cette Baye pour prendre des rafraîchissemens, & y mettent leurs malades à terre afin de les rétablir.

La Province de *Machicore* est fort grande, & s'étend aussi loin que la rivière de *Jonghelahé* ; elle a soixante-dix lieues de l'Est-Nord-Est vers l'Ouëst-Sud-Ouëst, & autant de l'Est à l'Ouëst ; environ cinquante du Nord au Sud, c'est-à-dire depuis le *Jonghelahé* jusqu'aux Provinces d'Ampatre & de Mahafalle.

Tout le Pays est ruiné par les guerres ; & les habitans, qui se tiennent cachés dans les Bois par la crainte de leurs ennemis, ne vivent que de racines & de bœuf sauvage. *Machicore*, de-même que *Concha*, *Manamboule*, *Alfiffach* & *Mahafalle* obéissoient autrefois à un même Seigneur, qui avoit le titre de *Dia Baloualen*, ou Seigneur de cent-mille quartiers. Durant sa vie ces Pays jouirent de la paix, & étoient extrêmement florissans, mais après sa mort ses fils se firent la guerre, qui se termina par la ruine des uns & des autres.

Au Nord du *Jonghelahé* on trouve deux grandes rivières, l'une est le *Ra-noumainthi*, qui tombe dans le *Jonghelahé*, à douze lieues de sa source, qui

est dans la Contrée d'Alfissach. L'autre riviere s'appelle *Ranoumene*, elle fort du Pays d'Anachimouffi, & se décharge dans une Baye au vingt-deuxieme degré. Il y a encore une riviere qui porte le nom de *Ranoumainthi*, qui a son cours vers l'Ouëst-Sud-Ouëst, & tombe dans une Baye au vingtieme degré de Latitude. Les Portugais ont donné au Pays des environs le nom de *Terra del Gada*. c'est-à-dire le Pays du bétail. Trois autres rivieres coulent à l'Ouëst, qui sont *Sihananh*, *Sonmaudo* & *Manatangh*, qui viennent d'Eringdrane, de Sinaipati & de Sinaivalalles, & se jettent dans une Baye au dix-neuvieme degré.

Les François ne connoissent presque point la partie septentrionale de l'Isle, & les Portugais ont seulement découvert quelques endroits des Côtes, tels sont le Pays & la Baye de *Pracel*, le Pays de *Saint André*, le Cap *di Donna nostra Cunha*, la Riviere de *St. André*, celle de *Diegue Soarez*, & le Cap *Saint Sébastien*, la pointe du Nord-Ouëst de l'Isle.

Six fortes
de Miel.

On trouve dans l'Isle de Madagascar six fortes de Miel, qui s'appelle en Langue du Pays *Tentele*. Le miel des abeilles se nomme *Voatentele*, celui de certaines mouches vertes *Sih*; & il y en a deux fortes qui vient de fourmis; les unes ailées déposent leur miel dans le creux des arbres; les autres plus grosses, mais sans ailes, le mettent dans des mottes de terres, qu'on appelle *Vontontanes*, élevées en pointe, & percées de trous, qui servent de passage à ces animaux. Ces quatre fortes de miel sont fort douces. Une autre espece de miel ou de sucre, plus dur & plus doux, qu'on appelle *Tentele Sacondre*, vient de mouches qu'on nomme *Sacondre*, qui le font sur les feuilles de certains arbrisseaux, après quoi elles se changent en petits papillons jaunes, verts ou rouges. Il y en a qui prétendent, non sans raison, que ce miel ou ce sucre est le *Tabaxir* des Arabes, plutôt que le *Sacar-Mambu*, ou sucre de Bambous, dont le suc n'est qu'un jus épais & insipide. Enfin une derniere forte de miel, qui passe pour un poison, est celui d'abeilles qui sucent les fleurs d'un certain arbre qui produit un poison violent. Cet arbre se trouve dans le Canton de Caracarac dans la Province d'Anoffi ou Carcanoffi.

Vins.

Les Madagascarins font trois fortes de Vin. Le premier & le plus commun est fait de miel: le-second est fait de sucre, ils l'appellent *Touach* ou *Touapare*, c'est-à-dire vin de sucre; il est un peu amer, a le goût de biere forte, ou d'un noyau d'abricot; on en fait beaucoup dans les Provinces de Manamboule, de Matatane & de Manghabei. On fait bouillir les cannes de sucre dans l'eau à la diminution des deux tiers, le reste se met dans des calébaſſes, & au bout de trois jours c'est du vin si violent que si l'on en met dans une coquille d'œuf il la ronge dans une nuit. La troisieme forte de vin se fait de Bananes, que l'on fait bouillir pendant quatre ou cinq heures, ce qui produit une liqueur aigrelette comme le cidre.

Huiles.

On a ici plusieurs especes d'Huiles, dont les hommes & les femmes se servent pour s'oindre la tête & le corps. Les plus connues & les plus communes sont celles de *Menachtanhetanhe*, *Menach* signifie huile; de *Menachie*, de *Menachouivan*, de *Menachmafoutra*, de *Menachvodrave*, de *Menach-apocopouk*, *Menachvintan* & de *Menach-aramé*. *Menach-Tanhetanhe* est une huile qu'on tire d'une plante qui en Langue du Pays s'appelle *Tanhetanhe*, connue en

Eu.

Europe sous le nom de *Palma Christi* & de *Ricinus*. Le *Menachil* est l'huile de Sésame, que les Madagascariens appellent *Voancazo*; on en fait beaucoup dans la vallée d'Ambouille. L'huile de *Menachouivan* se fait d'un fruit de la grosseur d'une amande: elle est fort bonne pour assaisonner les mets. L'huile de *Menachmafoutra* se tire du noyau des fruits qui viennent à l'arbre qui produit le sang de dragon, celle de *Menachvoarave* se fait d'un fruit qu'on nomme Fontsi. Celle de *Menach-Apocopouk* se tire du fruit Apocopouk, qui est fort venimeux. *Menach-vintan* est l'huile de glands. *Menach-arame* se fait des noyaux du fruit de l'arbre qui donne la gomme *Tacamahaca*.

Il y a diverses sortes de Terre; de rouge aussi bonne que celle qu'on appelle dans les Apothicaireries Bol d'Arménie, & de la Terre sigillée, comme celle qui vient de l'Isle de Lemnos; *Flacourt* estime autant celle de Madagascar. La rouge s'appelle en Langue du Pays *Tamene*, & la sigillée *Tavelisse*. On trouve encore une Terre blanche comme de la craye, qui est aussi bonne que le savon à laver le linge, elle est grasse & argilleuse.

L'Isle produit plusieurs Gommés, qu'on y appelle *Lite*; il y en a d'odoriférantes, telles sont la *Litementa* ou le Benjoin, la *Literame* ou *Tacamahaca*, la *Lite Fimpi* ou gomme de l'arbre Fimpi; la *Lite Enfouaha*, qui est verte, & qui découle de l'arbre Fouraha, elle a une odeur balsamique. *Quizomainthi* est une gomme noire dont on se sert pour coler la poignée des Aslagayes. *Hingue* est de la même couleur & sent fort bon. *Litiminthi* est aussi noire, visqueuse, & devient fort sèche; elle vient d'un arbre de la Province de Manghabei, qui ressemble à l'Acacia. Les femmes se servent de cette gomme pour s'en frotter le visage, afin de ne pas rire; elle guérit aussi les plaies. *Litin-Bitfik* est une espèce de gomme que les fourmis font dans la Province d'Ampatre; elle est blanche, pend à une petite branche d'arbre, & est remplie de petites fourmis; on s'en sert aussi pour coler la poignée des Aslagayes. *Falanoue* est du musc, qu'on tire d'un animal de la grosseur d'un chat. *Vabaranga* a l'odeur de l'encens. *Liturha* est le sang de dragon. *Litin Barenococo* est une autre espèce de sang de dragon. *Litinpane* est une gomme ou résine jaune, qui vient d'un arbre nommé Pane, & qui sent fort bon. *Vahoulitintang* est le jus de l'arbre *Vintang* ou Aloé. *Litinkaronga* est une gomme jaune, qui vient des fleurs d'un arbre dont les abeilles tirent un miel fort doux.

Madagascar produit abondamment toutes sortes de Plantes bonnes à manger, & propres pour la Médecine. Il y a du riz, qu'on appelle *Varemanghe* & *Vatomandre*. Il y en a quatre espèces du premier, celui de deux espèces est blanc & barbu, les deux autres sont rougeâtres & sans barbe, & deviennent couleur de rose quand on les fait bouillir. Le riz qu'on appelle *Vatomandre*, vient seulement en Hiver, est plus petit que l'autre, & a un goût aigre. Il y en a encore une autre espèce qu'on appelle *Varchondre*, qui ne diffère du *Varemanghe* que de nom; on le plante en Été pour le couper en Hiver, mais il ne produit pas autant, & on ne le plante que quand l'autre vient à manquer. Les habitans ont plusieurs sortes de Yames, qu'ils appellent d'un nom général *Ouvi*; il y les *Ouvihares*, des *Sorbei*, des *Cambares*, des

Ouvifoutchi, des *Ofeques*, des *Mavondres*, des *Maleves*, des *Randres* & des *Damborn*. Les *Ouvifoutchi* font les meilleures & les plus cheres, & après cela les *Soabei* qui font blanches; les *Cambares* font violettes, & les autres font grises. Les *Ouvifoutchi* deviennent extrêmement grosses dans un terroir gras, généralement de la grosseur de la cuisse; on en donne cent-cinquante pour un bœuf. Les *Soabeis* ne font que la moitié aussi grosses. Les *Cambares* & *Ovihares* font de la même grosseur que les *Soabeis*; on en donne cent-cinquante pour cent *Ouvifoutchi*. Quelquefois un morceau d'*Ouvifoutchi* produit deux plantes, mais communément une, au-lieu qu'un morceau de *Cambares* & d'*Ovihares* en produit quelquefois trois ou quatre. Les *Ovihares* font les moins estimées, & le moins cheres; elles font cependant bonnes, elles prennent plus aisément racine que les autres, c'est la nourriture ordinaire des Esclaves; on les coupe en plusieurs pieces, que l'on plante à poignées, & en huit mois de tems elles sont à maturité. L'*Ofeque* est une espece d'*Ouvi*, d'un goût amer, que l'on fait passer en les faisant bouillir, les Noirs aiment fort cette racine; souvent après qu'on l'a fait bouillir, ils la font sécher au Soleil, & alors elle se garde trois ou quatre ans sans se gâter. La *Mavondre* est une racine d'un goût fort agréable; une seule plante pousse quelquefois dix ou douze racines, mais qui ne font que de la grosseur d'un œuf de poule; elles ont un goût de chataigne, mais plus relevé, & ne chargent pas tant l'estomac: la peau est mince & amere: il faut les planter entieres. Les *Ouvi* qu'on appelle *Maleve*, ne different guere de *Soabei* & des *Ovihares*. Il y a aussi quantité de racines qui viennent sans culture; telles font les *Ouvi-in-laffo*, les *Ouvirandres*, les *Ouvi-dambou*, les *Fanghitz*, les *Vabala*, les *Fandres*, les *Hompouc*, & plusieurs autres que les Insulaires vont chercher dans les Campagnes & les Bois, & qu'ils mangent (*).

Quadrupedes.

L'Isle de Madagascar a aussi beaucoup de Quadrupedes, d'Insectes, d'Oiseaux & de Poissons. Il y a trois especes de Bœufs, les uns ont des cornes ordinaires, d'autres ont la tête ronde sans cornes, on les appelle *Boury*; d'autres ont des cornes pendantes, qui tiennent seulement à la peau de la tête. Les trois especes ont beaucoup de graisse qui est comme à gros paquets, les habitans la font fondre, & s'en servent en guise de beurre; elle est de bon goût (†). On voit dans la Province de Machicore de grands troupeaux de bœufs sauvages; les habitans prétendent qu'ils ont été autrefois privés, mais qu'ils sont devenus sauvages pendant de longues Guerres-Civiles. Il y a beaucoup de Cabrits, dont les femelles mettent bas trois fois l'an, & à chaque fois quatre petits. Le Mouton est excellent, & il y en a qui ont de grosses queues, qui pesent vingt & vingt-cinq livres. Les Bois sont remplis de

San-

(*) Quelque agréable que soit pour les Curieux le détail de toutes les racines, les plantes & les arbres qui se trouvent dans l'Isle de Madagascar, & quoique nos Auteurs aient puisé dans *Flacourt* ou dans *Dapper*, comme tout ce qu'il y a là-dessus se trouve dans l'*Histoire Générale des Voyages*, T. XI. in-4to. j'ai cru devoir le retrancher. REM. DU TRAD.

(*) Ils ont une espece de bosse entre les épaules qui ressemble à celle des chameaux, & qui est toute grasse; il y en a qui pesent trente & quarante livres (1).

Sangliers, qui ont deux cornes proche du museau, ou plutôt des défenses; ils ont la peau fort dure, & font de grands ravages dans les champs de riz. La chair des Cochons domestiques est bonne & saine, parcequ'ils se nourrissent de tortues de terre & de leurs œufs. Il y a des Porc-épis, dont les Insulaires estiment la chair, quoiqu'elle soit insipide, longue & molasse. Ces animaux dorment six mois sous terre, & il leur vient pendant ce tems-là de nouveaux piquans (*). Le *Fosse* est une sorte de blereau, dont la chair est de bon goût. Le *Vareffe* est un animal de proie, de la grosseur du renard, il a la queue longue, & le poil comme celui du loup. Les Chiens sont petits, ont le museau long, les oreilles courtes, & le poil comme les renards. Il y a plusieurs sortes de Singes dans les différentes Provinces de l'Isle. Il y en a de fort grands, qui sont blancs, tachetés de noir sur les côtés & sur la tête, ils ont le museau long, & sont féroces comme les tigres, on ne peut gueres les apprivoiser. D'autres sont gris, avec un nez plat; on les apprivoise sans peine. Les plus communs sont ceux qu'on appelle *Varis*, ils sont gris, ont le museau long, & de grandes queues touffues comme les renards. Il y en a une espece de blancs, qu'on appelle *Sifac*, ils ont la tête de couleur tannée, & deux taches pareilles sur les côtés; ils sont de moyenne taille, tenant le milieu entre les *Varis* & les *Varicosi*; ils marchent assez ordinairement tout droits sur leurs pattes de derriere. Il y en a dans les Provinces d'Ampatre & de Mahafalle une autre sorte de blancs, qui ont la queue tachetée de blanc & de noir en forme d'échiquier, ils courent dans les Bois par troupes de quarante & de cinquante. On en trouve aussi de gris, dont les yeux brillent comme du feu; ils ont le poil court, & ils sont si sauvages qu'ils meurent dès qu'on les prend. Les *Tsitfili* sont des E-cureuils gris, qui se tiennent dans le creux des arbres & ne s'apprivoisent jamais (†).

Les Habitans de la plupart des Provinces sont des Blancs & des Noirs. On a vu plus haut dans la description de la Province d'Anossi les différentes classes des uns & des autres. Les Noirs ressemblent à ceux de Mozambique, mais ils n'ont pas les cheveux si frisés; les Blancs les ont longs & droits.

On

(*) C'est une espece de Porc-épi, que *Drury* appelle *Cochon de terre*, & *Tendrack* en langue du Pays. Il est de la grosseur d'un chat, ayant le museau, les yeux & les oreilles comme un cochon d'Angleterre. Il a des foies sur le dos, mais point de queue, les pieds comme ceux du lapin, & il se nourrit d'escarbots & de petits limaçons; il multiplie extrêmement, les femelles n'ont pas moins de vingt petits à une fois, qu'elles allaitent tous. Cet animal se cache en terre d'une façon toute extraordinaire; il creuse d'abord tout droit deux pieds en terre, puis deux ou trois pieds en biais, ensuite il travaille vers le haut jusqu'à un demi-pied de la superficie de la terre, où il se prépare un logement proportionné à sa taille; il y demeure cinq ou six mois sans nourriture, & au bout de ce tems-là il est aussi gras qu'il l'étoit en entrant dans son trou. C'est un excellent mets, & on n'épargne aucune peine pour prendre ces animaux (1).

(†) Il a fallu encore retrancher ici ce qui regarde les autres quadrupedes, les insectes, les oiseaux. *M. Prevost* ayant inséré tout cela dans l'*Histoire Générale des Voyages*, T. XI. Il faut éviter d'empiéter sur l'ouvrage d'autrui, quoique l'on ait les mêmes originaux sous les yeux. REM. DU TRAD.

(1) *Drury* p. 70.

On trouve en divers lieux (*) de véritables hommes sauvages avec leurs femmes & leurs enfans, que les Naturels appellent *Ompizées*: ils laissent croître leurs cheveux & leur barbe, vont nus, sinon qu'ils couvrent de feuilles les parties naturelles; ils habitent les Bois les plus épais & les moins fréquentés, évitent le commerce des autres Insulaires, & vivent de poisson, de gibier, de fruits, de racines, de miel & de sauterelles.

L'Isle d'*Ontsaïfatrouha*, située entre la Province d'Anachimouffi & la Rivière de Ranoumene, étoit autrefois habitée par un Peuple qui n'avoit aucune communication avec ses voisins, & étoit toujours en guerre avec eux: ces Insulaires se servoient de l'arc & de la fleche, & mangeoient leurs ennemis & ceux qui passoient par leur Pays, réservant toujours les mains pour la bouche du Roi. Ils nourrissoient quantité de vaches pour leur lait, & ne tuoient jamais ni bœufs, ni bœliers, ni coqs, qu'ils enterroient quand ils venoient à mourir. Ils mangeoient avec avidité leurs chiens quand ils n'étoient plus bons pour la chasse, & cultivoient leurs terres de la même manière que les habitans de Madagascar (†). Ils étoient laids & mal bâtis, ayant de petits yeux, le front large, les dents aiguës, le nez plat, de grosses lèvres, des cheveux courts & frisés, le teint rouge, point de barbe, le ventre gros & les jambes minces, ce qui les rendoit agiles à la course. Ils se dévorèrent tellement les uns les autres, qu'ayant été réduits à un petit nombre, leurs voisins les exterminèrent entièrement, sans qu'il restât ni homme, ni femme.

Leur Car.
actere.

Les Insulaires de Madagascar sont les plus fourbes, les plus dissimulés, les plus flatteurs, & les plus menteurs de tous les hommes (‡), sur-tout les habitans de la côte depuis Manghabei jusqu'au bout de l'Isle vers le Sud. Ceux de Manghabei sont moins cruels & traîtres, parlent peu, sont plus fideles à leur parole, suivent d'autres Loix & d'autres Coutumes, & se glorifient d'être descendus d'*Abraham*. Tous les autres sont traîtres & menteurs, promettent beaucoup & ne tiennent rien qu'il n'y soient forcés; grands & petits doivent être gouvernés avec hauteur, & punis rigoureusement quand ils sont en faute; car si on les laisse en liberté, & qu'ils échappent des mains

(*) Il y a dans des endroits reculés du Pays certains Peuples qui ont leurs habitations dans le fond des Bois, où ils vivent indépendans & dans l'indolence, sans approcher jamais d'aucun lieu habité, sans se mêler d'aucune affaire étrangère ou domestique, de paix ni de guerre; ils n'ont point de bétail, de peur que le bruit de leurs troupeaux ne les décele, & ne porte des gens mal-intentionnés à venir troubler leur tranquillité, & à les piller. Ils se contentent de petites plantations & de ce que la Nature produit, & ne s'embarassent jamais de savoir qui est Seigneur de tel ou tel lieu, ou de tout l'Etat (1).

(†) Ces Peuples étoient tous différens des autres, ayant la tête d'une configuration particulière, les cheveux plus courts & moins doux: leur religion étoit aussi différente; ils honoroient la nouvelle Lune & divers animaux (2).

(‡) Ils sont extrêmement traîtres, parcequ'ils croient que les Européens méditent de cruels desseins contre eux; c'est ce qui fait qu'ils sont fort sur leurs gardes, redoutant leur courage & leur habileté à la guerre. Si l'on doit croire la moitié de ce qu'ils racontent, les François, qui ont été établis parmi eux, & nos Pirates Anglois en ont agi de la façon la plus barbare (3).

main de ceux qu'ils ont offensés, ils les payent d'ingratitude, & attribuent leur salut à leur *Auli* ou fortune, & sont plus méchans qu'ils ne l'étoient. La vengeance & la trahison passent chez eux pour deux grandes vertus, la pitié & le pardon des injures est à leurs yeux bassesse d'ame. Ils ne tardent guere, quand ils en sont les maîtres, de traiter cruellement les prisonniers de guerre, & il goûtent un barbare plaisir à couper en pieces les enfans, à fendre le ventre aux femmes enceintes, & à les laisser ainsi expirantes. Ils n'aiment ni les exercices du corps, ni la promenade, soit pour la santé, soit pour le plaisir; leur unique divertissement est le chant & la danse, tout le reste, la promenade même, leur paroît une fatigue plutôt qu'un plaisir, aussi se moquoient-ils des François quand ils les voyoient se promener, les traitant de fols de se fatiguer sans sujet.

Ils s'appliquent tous en général fort à l'Agriculture, mais n'ont presque *Métiers.* aucune idée de Commerce, ni ne s'embarassent guere, comme les Européens, d'inventer rien, ou de rechercher & de découvrir les productions de leurs Pays qui pourroient y attirer les Etrangers; ils négligent même de recueillir de la soie, & de nourrir les vers à soie, qu'ils ont en grande quantité. Ils se contentent de se pourvoir de ce qui leur est nécessaire pour se nourrir, se vêtir & se loger, & méprisent tout ce qui est superflu. Leurs principaux métiers consistent à construire des maisons, à travailler des ouvrages de fer & d'or, à tourner, à faire des pots de terre, à filer, à fabriquer des étoffes, à faire des cordes, à pêcher, chasser, & sur-tout à cultiver la terre. Il y en a qui font toutes sortes d'instrumens de fer & d'acier, des haches, des marteaux, des beches, des couteaux, des razoirs, de petites pincettes pour arracher le poil, des grils, des fourchettes, des javelines, des dards, & de grands couteaux de boucher.

Les Orfevres, la plupart originaires de la Contrée de Voamaro, font des bagues, des anneaux & des chaînes de l'or du Pays. Les Potiers font toutes sortes de plats grands & petits, & des cruches d'une terre argilleuse qu'ils font cuire à un feu d'épines; ils les frottent d'une certaine terre noire, qui les rend luisans comme une glace de miroir (*). Les Menuisiers & les Tourneurs font des plats de bois, des coffres, qu'ils appellent *Voa*, des cueillers de bois & de corne, & d'autres meubles. Les Rhoandriens, les Zaferamini & les Anacandriens font les plus habiles pour la construction des maisons; leurs outils font le rabot, la regle & quelques autres.

Ils pêchent avec des filets en forme de poche, avec des paniers, à la ligne, & au harpon, tant dans les lacs & les rivières que dans la mer. Ils vont troquer leur poisson dans les Pays voisins pour du riz, des yames, des racines, du coton, & autres denrées dont ils ont besoin, ou ils le font sécher pour le garder. Ils se risquent avec leurs canots fort loin en mer. *Pêche.*

Les Cordiers font des cordes de toute sorte de grosseur & de longueur, il y en a qui ont jusqu'à cent-trente brasses de long. Ils font de différentes es-

(*) Ils font de très-jolie Vaiselle de terre, des pots, des plats, des cruches, des coupes, qu'ils vernissent en dedans & en dehors. Ils sont généralement fort adroits (1).

especes d'écorce d'arbres de la ficelle pour leurs filets & leurs paniers. Les meilleures écorces pour cet usage sont celles de l'Avi Au du Fautatsranou. Les femmes s'occupent à filer du lin, & à fabriquer des toiles ou des étoffes des fils d'écorces d'arbres.

Agriculture.

Ils cultivent la terre tout autrement & avec moins de peine, que l'on ne fait en Europe. Ils n'ont ni bœufs, ni charrue pour labourer. Ils ne se servent que d'une hache pour abattre de grands arbres, d'une serpe pour les ébrancher, & d'un certain instrument qu'ils appellent *Fangali*, pour nettoyer la terre des racines & des herbes & la tourner. Quand les arbres sont secs, ils y mettent le feu, & quand les cendres ont été bien humectées par la pluie, ils y plantent des yames, du riz &c. Aux environs de la Province de Manghabei on plante le riz grain à grain, & on coupe les épis l'un après l'autre, mais dans la Province d'Anofli & dans le voisinage on suit une autre méthode. On laboure la terre en la faisant fouler par des bœufs, pour arracher les mauvaises herbes, & quand celles-ci sont pourries, on y sème le riz, qui y croît fort bien, & devient beau en peu de tems. Les champs de riz sont des marais ou des terres marécageuses, qu'on appelle *Horracs* en langue du Pays. Chaque horrac appartient à un Seigneur particulier, ce qui cause souvent de grandes querelles, chacun prétendant aux meilleurs. Les pauvres Noirs cultivent la pente des montagnes & y plantent des yames, ce qui leur coûte bien de la peine, étant obligés de faire la garde nuit & jour, pour défendre leurs plantations contre les sangliers & les autres bêtes sauvages. Mais il n'y a que les *Ontfoa*, ou Esclaves, qui s'occupent de la chasse, car les Grands la regardent comme au-dessous d'eux.

Chant & Danse.

Tous ces Insulaires aiment passionnément le Chant & la Danse; les femmes aiment sur-tout fort à chanter, & sont toujours prêtes à faire des chansons à la moindre occasion. Leurs chansons consistent généralement en censures de l'un & de l'autre Sexe, ou en louanges de leurs Ancêtres. La Danse & le Chant vont toujours ensemble. Ils ont trois sortes d'Instrumens de Musique; le *Valihan*, qui a quelques cordes; le *Voule*, qui est fait de bambou; & le *Herraovou*, qui est une espece de violon. Ceux qui jouent de ce dernier sont les plus estimés & les plus applaudis.

Maisons.

Les Maisons n'ont ni chambres ni greniers en haut, ni caves en bas. Elles se réduisent à un seul appartement de plein pied, qu'on appelle *Varevairai*; le toit est en pente, couvert de feuilles de rattes & de roseaux; les murs sont de planches de deux pouces; le foyer, qui a quatre pieds en quarré, est du sable emmoncelé, sur lequel il y a trois pierres pour placer le pot, mais il n'y a point de cheminée, desorte que la place n'est presque pas tenable à cause de la fumée, & ils ont toujours du feu, même dans les plus grandes chaleurs. Les granges où ils serrent leur riz sont séparées de leurs maisons, & sur des piliers de bois, pour les garantir des rats.

Meubles.

Leurs Meubles consistent principalement en nattes rouges & jaunes, qui sont très-propres & bien travaillées, celles de Manghabei sont fortes & douces. Ils couvrent l'endroit où ils couchent de ces nattes, car ils ne connoissent point les lits, les matelas, les couvertes, ni les oreillers; ils se contentent d'un morceau de bois sous la tête, étant accoutumés dès l'enfance

ce à coucher sur la dure. Les Rhoandriens ont des couffins faits de graine de coton. Ils ont beaucoup de paniers, où ils serrent leurs habits, leur ceintures, qu'ils appellent *Saravohitz*, leur coton, leurs marchandises & leurs ornemens. Ils ont de petites cruches de terre pour les huiles dont ils se graissent les cheveux & le corps. Leur batterie de cuisine consiste en pots de terre, qu'ils appellent *Villangues*, *Louvies*, *Taffes*, *Monhonges* & *Sines*, en plats & cueillers de bois, en calebasses pour puiser de l'eau; ils ont aussi des couteaux, des grils, des fourchettes, un mortier pour piler le riz, avec un bac de bois pour le vanner, & de grandes cruches pour faire du vin de miel. Les feuilles de rattes, qui ont douze pieds de long sur quatre de large, leur servent de nappe, de serviette & d'affiette; ils les étendent sur leurs nattes par terre, car ils ne connoissent ni table ni chaise.

Les Hommes portent un habillement qu'ils appellent *Lamba*, dont ils s'enveloppent, & des caleçons, qu'ils nomment *Saravohitz*. Les Femmes portent une *Acanza*, qui est une longue robe sans manches, qui leur vient jusqu'à la cheville, avec une espece de tablier cousu aux deux côtés pour cacher les parties naturelles. Hommes & femmes vont nuds pieds & n'ont rien sur la tête à la réserve de ceux de *Manghabei*, où les hommes portent un bonnet quarré, & les femmes un chaperon pointu par le haut, & qui leur pend jusques sur les épaules. Leurs habits sont de différentes couleurs, & ont divers noms. Il y en a de soie rouge, qu'on appelle *Soatsmifili*; d'autres de coton, qui se nomment *Varo*, d'autres sont de soie de différentes couleurs, travaillés avec du coton fin, & avec des rayes blanches. On en fait aussi d'écorces d'arbres, tels que le *Fautastranou*, le *Try*, le *Mouffia*, l'*Avo*, le *Courave*, & des filamens du bananier. Les habits les plus beaux & les plus fins sont ceux de coton de la Province d'*Anossi*, que les Blancs, qu'on appelle *Zafferamini*, font, & qui sont extrêmement recherchés par les habitans de *Vohitzbang* & d'autres Provinces. Les plus estimés sont ceux qui ont un pied de large au bout, brodés de soie sur un fond blanc, avec des rayes noires, & bordés de coton noir & de soie rouge. Il n'y a que les Grands des Rhoandriens qui ayent le privilege d'en porter, & encore n'est-ce que dans les Cérémonies solennelles, & on les conserve pour y ensevelir les gens de qualité. Les habits des Esclaves sont d'écorce d'arbre, on la met d'abord en fils, ensuite on les fait bouillir deux fois dans une forte lessive, on les lave, on les joint ensemble, & on les devide selon la grosseur que l'on veut donner au fil, après quoi on en fabrique les habits. Cette étoffe ressemble parfaitement à notre toile d'Europe, elle est forte, & dure plus longtems que le coton. Les habits de l'écorce de *Try* sont fins, mais nullement forts, aussi-bien que ceux qu'on nomme *Afoutche*, qui se font dans le Pays de *Matatane*, de l'écorce d'*Avo*, dont on fait aussi du papier. Dans les Provinces de *Gafemboule*, de *Manhabei* & aux environs de la Baye d'*Antongil*, on en fait de la peau des feuilles tendres, qui poussent au cœur de l'arbre qu'on appelle *Mouffia*. Cet arbre n'est autre chose qu'un amas de grandes feuilles piquantes, qui ont douze ou quinze pieds de long: il porte un fruit qui ressemble à une pomme de pin. Les étoffes de fils de Bananiers se fabriquent beaucoup dans la Contrée d'E-

ringdrane, sont légères & fines, & aussi belles que de la soie. Toutes ces étoffes se fabriquent de la même manière que la toile en Europe. Les parures qu'ils appellent *Firavach*, sont des chaînes qu'ils mettent autour du cou, des bras & des jambes; ils ont aussi des boucles d'oreille, des bracelets, des bagues & autres ornemens; des colliers, qu'ils nomment *Salantes*, *Saraves* & *Endachs*, composés de trois, quatre & jusqu'à douze rangs de perles, de coraux, de petits tuyaux d'or, de verres colorés, de cristal, d'agate, de cornalines & de sardoines. Il n'y a que les Zafferamini qui ont le privilège de porter les ornemens d'or, de-même que les Voadziri & les Lo-havothits parmi les Noirs.

Polygamie. La Polygamie est en usage dans toute l'Isle, chaque homme prend autant de femmes qu'il en peut entretenir. Les femmes de leur côté ne se contentent pas d'un mari, elles ont toujours un ou deux galans, avec lesquels elles se divertissent; quand leur mari les tourmente ou les maltraite, elles le laissent-là, & vont trouver le galant qu'elles aiment le mieux. Les filles ne sont pas plus scrupuleuses, & se donnent au premier venu pour de l'argent; si le galant manque au payement, elles lui ôtent son habit de dessus le corps & lui font affront. Les Esclaves Noirs se portent aux plus abominables excès de brutalité avec des bêtes sans en être punis, & les parens permettent à de jeunes enfans de satisfaire leur passion en leur présence, tandis qu'ils rougissent lorsqu'on leur fait des questions sur le nombre & la beauté de leurs femmes. La Sodomie est néanmoins inconnue parmi eux. La fornication entre des personnes qui ne sont pas mariées, ne passe pas pour un crime ni devant Dieu ni devant les hommes, & les filles n'épousent gueres que ceux avec lesquels elles ont déjà eu commerce. L'adultère n'emporte aucune infamie, on le regarde comme un vol, une injustice, qu'on répare en payant l'amende.

Les Cérémonies du mariage s'appellent *Mirachebei*, les Blancs ou Zafferamini les observent le jour qu'ils épousent leur principale femme, mais les Noirs n'en pratiquent point.

Funérailles.

Quant aux funérailles, voici ce qu'ils pratiquent. Les plus proches parens du mort lavent soigneusement le corps, le parent de bracelets, de bagues & de chaînes d'or enrichies de corail & d'autres ornemens, l'enveloppent dans deux ou trois habillemens fins, le mettent dans une natte, & le portent ainsi au lieu de la sépulture. On coupe les cheveux & la barbe aux gens de distinction, & l'on met un bonnet aux femmes. Mais avant cela tous les parens, les amis & les esclaves du défunt viennent pleurer autour du corps, aux pieds duquel il y a une bougie qui brûle jour & nuit. En attendant, les femmes & les filles dansent gravement au son des tambours, & ensuite vont dans la maison faire leurs lamentations, répétant alternativement cet exercice; les hommes de leur côté font l'exercice avec leurs armes. Ceux qui sont dans la maison se répandent en éloges sur le défunt, & témoignent l'extrême regret qu'ils ont de sa perte; ils lui parlent, & lui demandent pourquoi il s'est laissé mourir, comme si cela avoit dépendu de lui; s'il n'avoit pas assez d'or, de fer, de bétail, d'esclaves & de biens? La journée se passe dans cette comique alternative de deuil & de divertissement, & le soir on régale toute la compagnie.

gnie. Le lendemain matin on met le corps dans un cercueil en forme de coffre, fait de deux troncs d'arbres creusés qui s'ajustent l'un sur l'autre ; on le porte au lieu de la sépulture, qui s'appelle *Amounouque*, où on le met dans une fosse profonde de six pieds, sous un édifice de bois, où l'on met du riz, du tabac, un plat de bois, un petit réchaud pour brûler des parfums, un habillement & une ceinture ; la maison de bois se ferme ensuite, & on y place une pierre de douze ou quinze pieds de haut. On fait après cela un sacrifice de bestiaux, on laisse une partie de la chair pour le mort, pour le Diable & pour Dieu. Au bout de quinze jours, les parens envoient par leurs Esclaves des provisions au défunt comme s'il vivoit encore, & l'on met autour du monument sur des pieux les têtes des animaux qui ont été immolés. De tems en tems les enfans y viennent offrir un bœuf, & demandent conseil au défunt sur ce qui les embarrasse, en criant : *Toi, qui es à-présent avec Dieu, donne-nous conseil sur telle ou telle affaire.*

Quand quelqu'un tombe malade ou perd l'esprit, les plus proches parens font appeller l'Ombiasse ou Prêtre, pour chercher l'esprit au lieu de la sépulture. Il s'y rend la nuit, il fait une ouverture à la maison, sur laquelle il tient un bonnet, évoque l'ame du pere, & lui demande l'esprit de son fils ou de sa fille. Aussitôt il ferme bien le bonnet, court tout droit au logis du malade, dit qu'il tient l'esprit, & met le bonnet sur la tête de celui qui est attaqué, & ces pauvres gens sont assez crédules pour attribuer leur guérison à ces Impositeurs, à qui ils font d'abord donner un présent.

Coutume envers les Malades & les Fols.

Quand une personne de distinction vient à mourir loin de chez lui, ils lui coupent la tête pour l'apporter dans son pays, & enterrent le corps sur les lieux. La même chose se pratique à l'égard de ceux qui sont tués à la guerre, mais à la paix ils les déterrent & les transportent dans le tombeau de leurs peres. Ils vénèrent tellement leur mémoire, que leur serment le plus solennel est de jurer par l'ame de leurs peres.

La plus barbare superstition des Madagascarins est celle qui les porte à exposer leurs enfans, comme on l'a dit plus haut ; c'est la véritable raison qui fait que cette Isle, la plus grande & la plus fertile du Monde, est si peu peuplée.

Ils sont obligés d'exposer leurs enfans nouvellement nés, selon qu'il plait aux Ombiasses de le décider ; ces imposteurs observent l'aspect des Planetes au tems de la naissance de l'enfant, & prononcent à leur gré qu'il est né sous une constellation malheureuse. La vie ou la mort de ces pauvres petites créatures dépend de ces décisions, & souvent elles sont condamnées à perdre la vie avant que d'avoir vu le jour.

Superstitions à l'égard des Enfans.

Ils ont des mois & des jours malheureux ; les mois sont Mars ou Ramahara, & Avril ou Safard ; le huitieme jour & la dernière semaine de chaque mois sont aussi malheureux, de-même que le Mercredi & le Vendredi de toutes les Semaines. Il y a même des heures qui sont sujettes à l'influence d'un mauvais *Vitang*, ou d'une Planete maligne. Enforte que l'on peut dire que la moitié de l'année devient réellement malheureuse pour ces infortunés Insulaires.

Jours malheureux.

La Nature est néanmoins assez puissante pour s'affranchir quelquefois des préjugés superstitieux & inhumains de l'éducation, & pour faire éclatter la Nature même.

Enfans comment sauvés.

tendresse & la compassion que le Créateur lui a inspirée, en sauvant à ces innocens enfans la vie qu'on leur a donnée, nonobstant l'arrêt cruel & intéressé des Ombiaffes. Les uns envoient des Esclaves, qui les prennent & les élevent. D'autres se contentent de faire *Falis*. c'est-à-dire d'offrir des bêtes ou des coqs, & d'enfermer les enfans pendant un jour dans le Poulialier, pour leur ôter la malignité de l'influence de l'Astre qui a présidé à leur naissance, laquelle ne manqueroit pas d'avoir son effet si l'on négligeoit ces superstitieux usages.

*Nourri-
sure.*

Leur nourriture ordinaire se réduit au riz, aux fèves, aux pois, à diverses sortes de yames, aux souzes ou choux, & aux *Taryates*; ils mangent aussi du bœuf, du mouton, du cabrit, des poules, des chapons, des coqs-d'Inde, des canards & des porc-épics. Il n'y a que les chasseurs & leurs familles qui mangent du cochon. Ils ont aussi plusieurs sortes de poissons de riviere & de mer, de l'huile de sesame & d'oliveau, plusieurs especes de fruits. Ils se servent de gingembre, de feuilles vertes, d'ail & de poivre blanc pour assaisonner leurs mets.

Boisson.

Leur boisson ordinaire est de l'eau chaude ou du bouillon, ils y mêlent quelquefois de l'hydromel & du vin de cannes de sucre, mais c'est dans leurs *Misavatsi* ou Cérémonies Religieuses.

Langue.

On parle la même langue par toute l'Isle; mais la prononciation varie selon les Provinces; les uns traînent les mots, & les autres les prononcent plus vite. Cette langue a beaucoup de rapport avec les Langues Orientales; & sur-tout avec l'Arabe; elle a encore une grande conformité avec la Langue Grecque, tant dans la façon de prononcer, que dans la combinaison des adjectifs & des substantifs, dans les conjugaisons, les noms &c. Les Ombiaffes se servent des caracteres Arabes, au nombre de vingt-huit, qu'ils écrivent de la droite à la gauche. L'usage de ces caracteres fut introduit il y a environ deux-cens-cinquante ans par les Arabes que le Calife de la Mecque envoya; ils aborderent dans la Province de Matatane, épousèrent des femmes du Pays, & enseignerent l'Arabe avec l'Alcoran à ceux qui embrassèrent le Mahométisme, ce qu'ils ont toujours continué de faire depuis.

Papier.

Le Papier de Madagascar se fait avec moins d'outils & d'appêts que celui de l'Europe. On fait bouillir pendant deux jours l'écorce d'Avo dans une bonne lessive des cendres du même arbre jusqu'à ce qu'elle soit amollie, on la lave ensuite dans de l'eau claire, & on la met en bouillie dans un mortier de bois; on étend cette bouillie sur de petites nattes fines, bien ferrées, pour la faire sécher, on met après cela le papier sur des feuilles de Balisier, en le frottant avec un peu d'huile de Menachil pour les faire sécher au Soleil. Quand les feuilles sont bien seches, on les passe dans une décoction épaisse de riz, pour empêcher le papier de boire, on le fait alors sécher & on le frotte pour le rendre uni.

Encre.

Ils font leur Encre de la décoction du bois *Arandranto*, dont les Grands se servent pour bâtir leurs maisons, & dont on tire la gomme de Carabe; on laisse sécher cette décoction jusqu'à ce qu'elle ait pris assez de consistance, & en y mêlant un peu de verd-de-gris elle devient assez belle & noire.

Les plumes dont ils se servent pour écrire, sont des morceaux de Bambous, qu'ils taillent comme nos tuyaux.

Ils comptent de la même manière que les Arabes & les Européens depuis un jusqu'à dix, après quoi ils ajoutent un à chaque nombre jusqu'à vingt, & continuent sur le même pied. *Iffa* ou *Iraiche*, est un; *Rou*, deux; *Telou*, trois; *Efats*, quatre; *Juvi*, cinq; *Enem*, six; *Fitou*, sept; *Valou*, huit; *Sivi*, neuf; *Foulo*, dix; *Irac foulo ambi* ou *Iraiche Amanifoulo*, onze; *Rou foulo pambi*, douze; *Roupoulo*, vingt; *Te'ou ambi*, trente; *Efats poulo*, quarante; *Zatou*, cent; *Armou*, mille; *Alen*, cent-mille. Plusieurs ont assuré sans fondement, que ces Insulaires ignoroient les nombres; cela n'est vrai qu'à l'égard des Noirs de Machicore, & des Montagnards.

Ils ont aussi les mêmes Poids que nous jusqu'à la Drachme, mais ils ne se servent ni d'onces, ni de demi-livres & de livres. Leurs poids ne sont d'usage que pour l'or & l'argent; ils ne pèsent point les autres marchandises. Ils appellent la drachme, *Sompi*; la demi-drachme, *Vari*; le grain, *Sacare*; le demi-grain, *Nanqui*; six grains, *Nangue*.

Ils ont différentes Mesures, *Troubahoyache*, ou Mesure de Roi, est pour le riz; *Moucha* ou *Mouca* est celle de six livres de riz mondé; *Voule* est une mesure de demi-livre; *Zatou*, qui signifie cent, est une mesure de cent voutes de riz non mondé. On mesure les étoffes & les cordes par le *Rese*, qui est de six pieds. Les campagnes de riz, qu'ils appellent *Horracs*, ne se mesurent point par verges, ni par acres, mais par la quantité de riz que l'on y peut semer.

Les habitans de Madagascar n'ont gueres d'idées du Commerce, ils troquent entre eux denrée pour denrée. Ils font d'abord fondre les monnoyes d'or & d'argent que les Européens y apportent, pour en faire des bracelets, des boucles d'oreille & d'autres ornemens, car la monnoye courante n'est point en usage parmi eux. Ceux qui ont besoin de coton, portent du riz & mènent des bestiaux dans les lieux où il se trouve; ceux qui veulent du riz & du bétail, portent du coton dans les Provinces, où l'un & l'autre abondent; quelquefois ils troquent de l'or & de l'argent pour du cuivre & du fer.

La Coraux de toute sorte de couleur & de grosseur, pourvu qu'ils soient percés, sont une des marchandises les plus recherchées, ils en font des colliers. Le fil de cuivre & toutes les autres clincailleries se débitent très-bien, & on peut avoir en échange des saphirs, des émeraudes, des cornalines, & d'autres pierres qui se trouvent dans le Pays.

Flacourt regardoit cette Isle comme d'une grande importance pour le Commerce d'Éthiopie, de la Mer Rouge, du Golphe Persique & d'autres Pays des Indes, tant à cause du bois qu'elle fournit pour la construction des Vaisseaux, que l'on peut transporter dans ces divers Pays, & y troquer pour d'autres marchandises, qu'à cause du fer, de l'acier, du riz, des diverses teintures & des gommes qu'elle produit. Il croit même qu'elle pourroit contribuer à faire fleurir le Commerce & la Navigation des Indes.

Toute la richesse des Insulaires consiste dans les marchandises dont nous venons de parler, comme aussi en serpes, couteaux, haches, beches de

fer & d'acier, habillemens, bœufs, champs de yames, marais pour planter du riz, & dans le nombre de leurs Sujets & de leurs Esclaves. Les Zafaramini sont les plus riches en or, qu'ils cachent fort soigneusement aux Européens. C'est même une chose digne de remarque, qu'il n'y a pas une seule personne de distinction dans l'Isle qui n'ait quelque or qui vient de ses ancêtres, pour lequel ils ont beaucoup d'estime & de vénération. Dans la Province de Manghabei ils mettent l'or dans les tombeaux, d'où ils n'osent le tirer, étant imbus de l'opinion superstitieuse qu'ils en sont indignes.

*Maniere
de faire la
guerre.*

Ils ne font la guerre que par des surprises & des embuscades. Quand ils veulent entreprendre une expédition, ils s'assemblent secrètement, & tâchent d'attaquer l'ennemi à l'improviste à la pointe du jour, après avoir marché toute la nuit. Quelquefois même ils marchent huit jours par des routes inconnues & détournées à travers les Bois. Ils entourent le bourg & le village ennemi, & l'attaquent de tous côtés en jettant de grands cris; s'ils le forcent, ils massacrent tout, sans épargner même les enfans à la mamelle, qu'ils mettent en pieces comme des bêtes féroces. Quand leur première fureur est un peu calmée, ils font esclave tout ce qui tombe entre leurs mains, mais ils tuent les enfans des Grands pour exterminer la race de leurs ennemis, de peur que les descendans ne se vengent tôt ou tard sur eux.

Ils envoient souvent en tems de guerre des espions, pour reconnoître l'état de l'ennemi, & pour découvrir le principal bourg, & où se trouve le plus de bétail; car en ce tems-là ils changent de demeure, & chassent leurs bestiaux dans les montagnes, en des lieux presque inaccessibles. Ils détachent quelquefois des Partis de vingt, trente ou quarante hommes, pour piller les petits villages, & enlever les habitans & le bétail, ce qu'ils appellent *Souyove*. Souvent ils brûlent les villages, mais aussi ils les épargnent quelquefois, de peur que les habitans des environs, avertis par les flammes & la fumée, ne viennent fondre sur eux, ou ne leur coupent la retraite. Ces Expéditions se nomment *Tafichamanti*, c'est-à-dire guerre noire ou secrète. Ces Coureurs ont ordinairement des aulis ou mouffanes, c'est-à-dire, des charmes, ou des billets en caracteres Arabes, & ils entrent pleins de confiance dans le Pays ennemi, persuadés que ces billets font beaucoup de mal aux ennemis, leur ôtent le courage de se défendre, leur causent des maladies mortelles, & sont enfin la principale cause de leur défaite & de leur ruine; & qu'ils servent au-contraire à leur inspirer à eux-mêmes du courage, & à leur assurer la victoire. Les uns & les autres sont fortement persuadés de la vertu de ces charmes, & si dix ans après ils regne quelque maladie, ou arrive quelque autre malheur, ils l'attribuent aux sortileges de leurs ennemis.

Armes.

Les Armes ne sont pas les mêmes dans toutes les Provinces. Dans celle d'*Androbeizacha* ils se servent de zagayes armées d'une pointe de fer, longue & épaisse, & ils ont outre cela douze ou quinze dards plus petits qu'ils lancent, & qu'on appelle *Fitorach*, comme le grand ou la zagaye se nomme *Renelêso*. Les habitans de *Manghafia* & des autres Contrées de ce côté-là jusqu'à *Manghabei*, ont un grand bouclier & une grande javeline, qu'ils ap-
pel-

pellent *Coubahi*. Ceux d'*Ampatre*, de *Mahafalle* & de *Machicore* se servent des mêmes armes, qui font un bouclier, une zagaye longue & large, & cinq ou six plus petites. Ceux qui sont au Nord de *Manghafia* jusqu'au bout de l'Isle, combattent de pied ferme la zagaye à la main, & couverts du bouclier ils attendent les ennemis, ce qui fait que ceux qui lancent des dards, les redoutent; car après avoir employé tous ceux qu'ils ont, ils sont obligés de prendre la fuite. Les habitans de *Manemboule* passent pour les plus hardis & les plus intrépides, la plupart sont armés de cinq ou six javelines, qu'ils portent sur leur écu.

Ils ne gardent aucun ordre dans le combat, mais se battent pêle-mêle; *Maniere de combattre.* chacun tâche seulement de porter son coup, faisant mille contorsions & grimaces, & chargeant leurs ennemis d'injures avec des menaces, pour leur inspirer de la terreur. Quand ils en ont abattu quelqu'un, ils lui coupent la gorge en hurlant d'une manière affreuse, & le moindre esclave perce le corps de sa zagaye.

Pendant que les hommes sont en campagne, les femmes dansent jour & nuit, & ne mangent ni ne couchent dans leurs maisons, & quelque portées qu'elles soient à la débauche, elles ne voudroient pour rien au monde avoir commerce avec un autre homme, parcequ'elles sont persuadées qu'en ce cas-là leur mari ne manqueroit pas d'être tué ou blessé; au-lieu qu'elles s'imaginent que leurs danses continuelles inspirent aux guerriers de la vigueur & du courage, desorte que par superstition elles ne discontinuent pas de danser durant la guerre.

Quand les Chefs se trouvent trop foibles, ou qu'ils n'ont pas envie de continuer la guerre, ils envoient quelques-uns des leurs avec des présens, chargés de demander la paix, & jour pour conférer ensemble sur un accommodement. L'ennemi de son côté dépêche un Envoyé avec des présens, pour informer l'autre de ses dispositions. Au jour marqué ils se trouvent sur le bord d'une riviere, chacun avec toute leur armée comme s'ils alloient en venir aux mains. De part & d'autre on tue un taureau, & ils s'envoient réciproquement un morceau de foie, qu'ils mangent en présence des Envoyés respectifs; ils accompagnent cette cérémonie de protestations publiques & de sermens solennels avec des imprécations, disant qu'ils souhaitent que ce foie qu'ils mangent puisse les faire crever, que Dieu les abandonne, que leurs ennemis triomphent d'eux, & leur race finisse en leur personne, s'ils pensent encore à continuer la guerre, à enlever le bétail les uns des autres, à tuer leurs sujets respectifs, ou à envoyer des charmes & des poisons dans leur Pays. Que si faute de pouvoir soutenir davantage la guerre, un Chef est obligé de demander la paix, il faut qu'il prenne le parti de plier, & après avoir envoyé quelqu'un des siens il va en personne implorer la protection de son ennemi. Alors le vainqueur présente au vaincu un morceau de foie, qui en le mangeant s'engage à lui être fidele, & par-là la guerre se termine & la paix se rétablit. Avec tout cela ces sermens ne se font souvent que pour se ménager le tems de se tromper & de se surprendre réciproquement avec plus de facilité, desorte qu'ils se tiennent toujours sur leurs gardes.

*Commence
ils deman-
dent la
paix.*

Astronomie.

Ces Infulaires ont quelque connoissance du cours des Astres & du Zodiaque, qu'ils divisent comme les Européens en douzes signes, que les Ombias les appellent *Vintangs*, & de la maniere suivante.

Au Printems.

<i>Alimiza.</i>	} ou }	<i>La Balance.</i>
<i>Alicarobo.</i>		<i>Le Scorpion.</i>
<i>Alacossi.</i>		<i>Le Sagittaire.</i>

Dans l'Eté.

<i>Alizadi.</i>	} ou }	<i>Le Capricorne.</i>
<i>Adalou.</i>		<i>Le Verseau.</i>
<i>Alohosi.</i>		<i>Les Poissons.</i>

Dans l'Automne.

<i>Alahemali.</i>	} ou }	<i>Le Bélier.</i>
<i>Azorou.</i>		<i>Le Taureau.</i>
<i>Alizozo.</i>		<i>Les Fumceaux.</i>

En Hiver.

<i>Afarata.</i>	} ou }	<i>L'Ecrevisse.</i>
<i>Alaafade.</i>		<i>Le Lion.</i>
<i>Afanboulo.</i>		<i>La Vierge.</i>

Ils partagent aussi l'année en douze mois. Le premier jour de l'An est celui de la nouvelle Lune de Mars. Les années se comptent par les jours de la semaine, & celle de la Circoncision commence le Vendredi.

Religion.

Toute la Religion tant des Blancs que des Noirs, se réduit à de grossières superstitions idolâtres, mais ils n'ont ni Temples, ni Prieres, & à pratiquer la Circoncision.

Ils croient qu'il y a un Dieu, qui a créé le Ciel, la Terre, toutes les Créatures & une multitude infinie d'Anges, en sept jours; mais ils ne l'adorent ni le servent, & vivent sans le craindre, selon la Loi de la Nature; ils ne laissent pas de reconnoître leurs péchés & de les confesser, c'est ce que font sur-tout les vieillards quand ils se voient prêts à mourir.

Ils croient aussi qu'il y a un Diable, qui a beaucoup de compagnons, qu'ils appellent *Taiwaddey*, & le craignent extrêmement; il les tourmente beaucoup, sur-tout les hommes. Ils disent que Dieu est auteur de tout bien, & nullement du mal, qu'il donne & ôte la vie à toutes les créatures selon son bon-plaisir. Que le Diable est l'auteur de tous les maux, de toutes les querelles, des larcins & de la mort, & qu'il est la source primitive de tout mal: c'est par cette raison qu'ils lui présentent des offrandes, qu'ils l'adorent & le nomment dans leurs invocations avant Dieu. Ils invoquent encore une troisième Puissance, qu'ils appellent *Dian Manang*, c'est-à-dire le Seigneur ou le Dieu des Richesses, & ce Dieu est l'Or; quand ils en voient, ou qu'ils

en ont entre les mains, ils l'élevent au-dessus de leurs têtes & le baissent avec beaucoup de respect; il y en a même qui s'imaginent obtenir la rémission de leurs péchés, en bûvant de l'eau où l'on a plongé un anneau ou une bague d'or. Ils croient que le nombre des Anges & des Ministres de Dieu est infini, que c'est eux qui donnent le mouvement aux cieus, aux étoiles & aux planetes, qui gouvernent l'air, la pluie, les vents & la terre, qui veillent sur les habitans & la vie des hommes, & les garantissent de toutes sortes d'accidens dans leurs entreprises.

Ils comptent sept ordres de bons & de mauvais Esprits. En premier lieu les Anges, dont on vient de parler, qu'ils appellent *Malaingkha*, qui sont toujours du bien; ils les désignent par des noms particuliers, tels que *Ranichail*, *Ragibourail*, *Ranail*, *Rafil* &c. c'est-à-dire *Michel*, *Gabriel* &c. Les Esprits du second ordre, nommés *Coucoulanpon*, sont inférieurs aux Anges, & invisibles aux hommes, quoique corporels; ils habitent les lieux solitaires, & se rendent visibles à ceux qu'ils veulent favoriser; il y en a de l'un & de l'autre sexe; ils se marient, engendrent des enfans, meurent après avoir eu une fort longue vie, & attendent comme les hommes après leur mort, des peines ou des recompenses éternelles, selon qu'ils ont fait bien ou mal. Ils mangent sans distinction de toutes sortes d'animaux & d'insectes, sans avoir à craindre que cela puisse nuire à leur corps; ils ne sont point sujets aux maladies, ni à aucun accident, mais ils ne laissent pas de mourir, leur vie étant bornée à un certain nombre d'années. Les enfans de ceux qui apparoissent après leur mort, envoient des gens pour les tuer & les enterrer de nouveau. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les enfans ont honte de ces apparitions de leurs parens. Les Anges du cinquieme ordre s'appellent *Angats*, c'est-à-dire Squelettes; ils sont plus imaginaires que réels, & ce ne sont que ce que nous appellons Spectres & Revenans. On nomme ceux du sixieme ordre *Sacara*; ce sont des Démons ou mauvais Esprits, qui attaquent, tourmentent & possèdent les hommes, les femmes & les enfans; ils les voient venir comme des dragons de feu, qui s'emparent d'eux pendant huit & même quinze jours. On donne à ceux qui sont possédés ainsi un dard à la main, avec lequel ils dansent & chantent sans interruption, en faisant les gestes & les postures les plus extraordinaires. Les hommes & les femmes du village s'assemblent autour de la personne possédée, & imitent leurs grimaces & leurs postures, pour épuiser leur patience. On sacrifie des bœufs, des moutons & des coqs pour appaiser le *Sacara* à force de victimes. On appelle les Esprits du septieme ordre *Bilis*; on dit que leur nombre est infini, & qu'ils sont tous soumis à un Chef. Cet Esprit & ses compagnons sont les auteurs de tous les maux, en sorte que c'est le Diable même.

Ils croient que Dieu, après avoir créé les Cieus, la Terre & toutes les Créatures, forma *Adam* de la terre, & le mit dans le Paradis, qu'ils placent dans le Soleil ou dans la Lune; & comme il n'avoit point de besoins, Dieu lui défendit de manger & de boire, bien-qu'il y eût dans ce séjour délicieux quatre Rivieres, une de lait, une de vin, une autre de miel, & une quatrieme d'huile, & une grande abondance de fruits. Rien de plus bizarre que l'Histoire qu'ils font de la chute d'*Adam*, elle marque les excès de

la nature corrompue, privée des lumieres destinées à garantir les hommes de l'erreur. Le Diable plein de ruse & d'artifice alla trouver Adam dans le Paradis, & lui demanda pourquoi il ne mangeoit pas de ces excellens fruits, de ce miel exquis, de cette bonne huile; pourquoi il ne bûvoit pas de ce lait & de ce vin? Adam répondit que Dieu le lui avoit défendu, & qu'il n'avoit pas besoin de nourriture. Ce Tentateur s'étant retiré, revint au bout de deux heures, & lui dit qu'il venoit par l'ordre de Dieu, qui lui permettoit de manger de tout ce qu'il lui plairoit. Adam profita de la permission & se rassasia; mais bientôt il sentit que la nature avoit besoin de se décharger, & il fut obligé de faire ses nécessités dans le Paradis. Le Diable ne manqua de le dénoncer à Dieu pour sa mal-propreté, desorte qu'il le chassa du Paradis, & l'envoya dans un Pays où il lui vint une tumeur au grass de jambe. Au bout de six mois la tumeur s'ouvrit, & il en fortit une jeune fille. Adam envoya l'Ange *Gabriel* pour demander à Dieu ce qu'il devoit en faire. Dieu lui fit dire par l'Ange qu'il devoit l'élever, & l'épouser quand elle seroit en âge; c'est ce qu'il fit, & il lui donna le nom de *Rahouna*, qui est Eve. Au bout de quelque tems elle accoucha de deux fils, *Cain* & *Abel*, qui devenus grands se tuerent l'un l'autre par l'artifice du Diable. Adam eut une nombreuse postérité, qui se multiplia extrêmement: ses descendans se corrompirent, & ne voulurent plus reconnoître Dieu. Il envoya un Déluge sur la Terre, après avoir ordonné à *Noé* de construire un grand Vaisseau, & de s'y retirer avec sa femme, ses enfans, ses parens & ses domestiques, & d'y faire entrer un mâle & une femelle de chaque espece d'animaux. Aussitôt qu'ils furent entrés, toute la Terre & tous les autres animaux furent ensévelis sous les eaux, excepté quatre montagnes, celle de *Zaballicaf*, dans le Nord; de *Zabalicatoure* au Midi; de *Zabaliraf* à l'Ouëst; & de *Zabalibazani* à l'Orient; sur lesquelles personne néanmoins ne put se sauver. Après que le Déluge eut cessé, *Noé* sortit du Vaisseau, s'établit à Jérusalem, & de-là se rendit à la Mecque. Dieu lui donna quatre Ecrits, qui contenoient la Loi. Le premier s'appelloit *Alifurcan* ou *Alcoran*, & étoit pour *Noé*. Le second *Soratfi*, pour *Moyse*. Le troisieme *Azomboura*, pour *David*. Le quatrieme *Alindzi* ni pour *Christ*, qu'ils appellent *Rahiffa*. Ils disent encore que Dieu a envoyé *Jesus-Christ* au Monde, sans être né d'aucun homme, mais de la Vierge *Marie*, qui le mit au monde sans douleur & resta Vierge; qu'il étoit Dieu & Homme & un grand Prophete, que les Juifs le crucifierent, mais que Dieu ne permit pas qu'il mourût, & substitua le corps d'un malfaiteur en sa place. Ils observent le Samedi comme les Juifs, & non le Vendredi comme les Mahométans. Ils célèbrent leurs jeûnes avec beaucoup de solemnité, mais tantôt dans un mois, tantôt dans un autre, suivant que la saison est plus ou moins favorable.

Circoncision.

La Circoncision, qu'ils appellent *Valascira* se célèbre d'une façon très-solemnelle, généralement au mois de Mai. Tous les parens des enfans qu'on doit circoncire, se rendent au village où la cérémonie doit se faire, & donnent un bœuf ou un taureau pour chaque enfant; les pauvres donnent moins. Les hommes s'exercent avec leurs dards, & les femmes font un cercle autour d'eux & dansent. Quand ces exercices sont finis, le Seigneur du village qui doit faire l'opération, fait un festin, & ceux qui boivent

le

le plus passent pour faire le plus d'honneur à la fête. On tue souvent deux-cens bœufs dans ces occasions, qu'on mange avec la peau. Le lendemain, jour de la cérémonie, tout le monde se tient tranquille; en attendant les parens préparent leurs enfans; les meres couchent avec eux la nuit qui précède dans le *Lafa*, ou le Temple, que les peres, les oncles des enfans qui doivent recevoir la circoncision, construisent un mois d'avance. Il n'est pas permis aux hommes d'approcher des femmes cette nuit-là, & les femmes qui ont habité alors avec des hommes, ne peuvent assister à la cérémonie; parcequ'ils ont la superstition de croire, qu'on ne pourroit en ce cas-là étancher le sang après la circoncision, & que l'enfant en mourroit. Le Ministre qui doit officier, prononce à haute voix cette priere: *Salama, Zahanhare, Zahomissabots, Anauhanau, Nambouatsi tangho, Anini Tombou, Zahomitoulou bouzanhaminou &c.* Ce qui signifie, *Je te salue, ô Dieu; je m'adresse à toi par ma priere: tu as créé les mains & les pieds; je te demande le pardon de mes péchés. Je me prosterne à tes pieds. Je dois circoncire aujourd'hui ces enfans &c.* Ils se rendent ensuite au Lapa, où les meres amènent leurs enfans, ornés de colliers & de pierres précieuses au col, & elles préparent tout à jeûn pour la cérémonie avant dix heures du matin. Ils connoissent le moment précis à l'ombre d'un homme qui se tient debout au Soleil; car ils mesurent l'ombre par pieds, qu'ils appellent *Liha* ou *Pas*, & quand l'ombre a neuf *pas*, c'est le moment de la circoncision: alors les tambours battent, l'Opérateur met son plus bel habit, & autour de son bras gauche un paquet de fil de coton blanc, pour essuyer le couteau. Les peres marchent en procession à travers le Lapa, en tenant leurs enfans sous les bras; ils entrent par la porte qui est à l'Ouëst, & sortent pour celle qui est à l'Est. Ils font ensuite deux tours autour des bêtes qu'on doit sacrifier, qui sont couchées par terre les quatre pattes liées, & font toucher aux enfans de la main gauche la corne droite de chaque bœuf ou tauréau, en les mettant un instant sur leur bosse. On fait ensuite retirer le peuple pour faire place, celui qui doit faire la cérémonie paroît le couteau à la main, & quand il a coupé le prépuce, il le donne à l'oncle de l'enfant, qui le met dans le jaune & le blanc d'un œuf, qu'il tient à la main pour cet usage. En même tems le Rhoandrien ou Anacandrien qui est présent pour égorger les bœufs, tue un coq pour chaque enfant, & en fait goutter le sang sur la plaie, & un autre y fait couler le jus d'une herbe qu'on appelle *Hotta*, qui est une espece de tresse. Si l'enfant est un esclave qui n'ait pas d'oncle, on jette le prépuce par terre. Ce jour-là il ne se fait pas le moindre bruit, il passe pour sacré, & personne ne s'enivre. Les Rhoandriens pratiquent les mêmes cérémonies, mais avec plus d'appareil, de dépense, de pompe & de magnificence (*).

II

(*) La description de cette Cérémonie est à divers égards différente de celle qu'on trouve dans *Rennelort* P. I. L. II. Ch. 30. & dans *l'Hist. Gén. des Voyages* T. XI. p. 231. in-4to. Sur tout ce qui regarde la Religion des Madagascariens, notre Auteur a suivi *Flacourt*, ou pour mieux dire *Dapper*, qui déclare dans sa Préface avoir puisé dans cet Historien. Je n'ai pu vérifier la conformité n'ayant pu me procurer l'ouvrage de *Flacourt*. L'exposé que ces Auteurs font de la Religion des Insulaires de Madagascar est fort extraordinaire, & l'on a de la peine à se persuader que ces Insulaires croient tout ce qu'on leur attribue, sur-

Ombiaffes.

Il y a deux Ordres de Prêtres ou *Ombiaffes*. Les *Ombiaffes Ompanorats*, & les *Ombiaffes Omptifiquili*. Les *Ompanorats* font des Ecrivains qui enseignent à lire & à écrire en Arabe ; ils exercent la Médecine, dressent les *Hividzi* ou *Massafferrabes*, qui font les petits billets en caractères Arabes dont on a parlé plus haut. Ces Impositeurs gagnent beaucoup, & vivent fort à leur aise. Le peuple, qui les regarde comme des Magiciens & des Sorciers, les redoute extrêmement. Les *Omptifiquili* font communément des Noirs & des Anacandriens, qui s'occupent de la Géomancie ; & bien-qu'ils réussissent rarement ; & encore par hazard, dans leurs prédictions, ils ne laissent pas d'être en grande estime. Il y a encore une autre espece d'*Ombiaffes* parmi les Noirs, qui font aussi les Médecins, mais qui ne savent ni lire, ni écrire. Ils font seulement des figures de Géomancie, & se servent de to-pases, de crystal, de pierres d'aigle, d'améthistes, & de plusieurs autres pierres, qu'ils appellent d'un nom commun *Tulaha*, & qu'ils persuadent au peuple que Dieu leur a envoyées par le tonnerre. Quand ils tracent leurs figures, ils ont une de ces pierres sur leur petite table, prétendant qu'elle communique de la vertu aux figures.

Gouvernement.

Vincent le Blanc & *Caspar de Saint Bernardino* disent que l'Isle est divisée en six Royaumes, dont les Rois sont toujours en guerre. *Marc Paul* de Venise rapporte que de son tems elle étoit gouvernée par quatre Souverains. Mais on fait par les Relations modernes que chaque Province a son Seigneur particulier, qu'on appelle *Dian*, qui établit un *Filoubei* ou Gouverneur dans chaque village de sa dépendance. Il n'y a pas un pouce de terre dans toute l'Isle, qui n'appartienne à quelque Seigneur ; desorte que ceux qui disent que chacun peut s'y emparer d'autant de terres qu'il lui plait, se trompent.

Ils n'ont aucunes Loix écrites, & ne suivent que la Loi Naturelle, qui est-là de trois ordres : *Massindili* ou la Loi du Prince : *Massinpoh*, la Loi des Particuliers : & *Massintane*, la Loi ou la Coutume du Pays. *Massindili* est un mot composé de *Massin* qui signifie Loi ou Coutume, & de *Hadili* qui veut dire commandement. *Massindili*, ou la Loi du Prince, n'est autre chose que sa volonté, fondée cependant en raison ; & elle consiste à rendre la justice, à accommoder les différends, & à punir les coupables en leurs biens. Un voleur doit restituer le quadruple de son larcin, s'il en a les moyens, ou qu'il ait quelque ami qui veuille le faire pour lui, sans cela il lui en coûte la vie si le vol est de conséquence, ou autrement il devient esclave de celui qu'il a volé. *Massinpoh* n'est autre chose que la façon d'agir de chacun dans sa vocation, son commerce, sa maniere de vivre & ses entreprises. *Massintane* est la Coutume tant générale que particulière du Pays, c'est le fondement de toute leur conduite, & cette Loi s'étend à la maniere de planter, de semer, de bâtir, de faire la guerre, au chant, à la danse & aux exercices militaires. La Loi du Prince n'est fondée que sur cette ancienne

COU-

tout par rapport à *Jesus-Christ* & à sa Divinité. On pourroit supposer que ce qui a du rapport à l'Histoire de l'Ancien Testament, vient des Arabes Mahométans ; mais où auroient-ils pris le reste ? Je laisse au jugement du Lecteur, si l'on ne peut pas avoir des doutes légitimes sur ce sujet. REM. DU TRAD.

coutume, à laquelle on ne peut rien changer. Si un Seigneur commandoit à ses sujets quelque chose qui y fût contraire, ils lui allégueroient d'abord les coutumes de leurs ancêtres, auxquelles ils ne peuvent déroger pour lui obéir, & ce qu'il n'a pas droit d'exiger non plus. Ils sont tellement attachés aux usages qu'ils tiennent de leurs peres, que rien n'est capable de les porter à y faire le moindre changement. Ainsi ce seroit en vain que l'on prétendroit les engager à suivre une autre méthode de cultiver la terre, ou de s'habiller.

Une personne offensée peut se faire justice elle-même, sans être obligé de mener le coupable devant le Seigneur. Ils se font aussi peu de peine de tuer un voleur pris sur le fait, qu'un serpent. L'adultere se punit par de grosses amendes, & les maris tuent quelquefois ou répudient leurs femmes. Quand une femme, séparée de son mari, vient à avoir un enfant d'un autre homme, il appartient à son mari jusqu'à ce qu'elle soit remariée à un autre de son consentement; & il ne l'accorde guere jusqu'à ce qu'elle lui ait rendu son *Taq*, c'est-à-dire la dot, que suivant la coutume du Pays il a donnée au pere pour l'obtenir en mariage.

Entre la partie septentrionale de Madagascar & la côte de Zanguebar, *Isles de Comorre* on trouve les Isles de Comorre ou Comaro, situées depuis le dixieme jusqu'au quinzieme degré de Latitude. Les Auteurs ne s'accordent point sur leur nombre. *Linschoten* ne parle que d'une, *Pyrard & Vincent le Blanc* en comptent cinq, *Sanutus* trois, & le Chevalier *Thomas Roe* (a) pas moins de huit, quoiqu'il n'en spécifie que quatre par leurs noms, savoir *Malalia*, *Angazya*, *Johanna* ou *Juanny* & *Majoke*; les trois dernières sont sur une même ligne de l'Orient à l'Occident. *Angazya* est seulement un peu plus au Nord. *Malalia* est à douze degrés vingt minutes de Latitude Méridionale, & *Angazya* en est éloignée environ de cinq lieues au Nord-Ouest, à l'onzieme degré & cinq minutes. *Juanny* est la plus orientale, il y a de bonnes rades, mais point de ports. Toutes ces Isles & sur-tout *Malalia* abondent en bêtes à cornes, moutons, cochons & toute sorte de volaille; on y trouve aussi des oranges douces & aigres, des citrons petits & gros, des noix de cocos, des bananes, du miel, du bétail, des cannes de sucre, du riz, qui devient violet en bouillant, & du gingembre, si l'on en doit croire *Sanutus* (b).

Angazya est habitée par les Maures, qui trafiquent de bestiaux & de fruits *Angazya* en plusieurs endroits de la Côte & des Isles qui sont à l'Orient, où ils prennent en échange toutes sortes d'étoffes de coton, dont ils s'habillent. Ces Insulaires font du pain de farine de cocos avec un peu de miel. Leur boisson est du vin de palme, qui est fait de cannes de sucre, & l'eau qu'on trouve dans les noix de cocos. Ils ne laissent jamais voir leurs femmes aux étrangers sans la permission du Sultan. Plusieurs parlent & écrivent l'Arabe, quelques-uns entendent le Portugais, qu'ils apprennent à Mozambique, où ils trafiquent avec des Bâtimens du port de trente ou quarante tonneaux. Les maisons sont de pierres, liées avec du ciment, & blanchies très-

(a) *Purchas* T. V. l. VII. C. 12. *Ofor*. P. I. fol. 116. & P. II. fol. 222.
L. IV. *Maffei* Hist. L. III. C. 37. *Ramusio*

(b) Vid. ap. *Purchas* l. c.

très-proprement avec de la chaux faite de coquilles d'huitres. Le toit est couvert de feuilles de palmier, qui défendent également contre la pluie & le Soleil.

L'Isle d'Angazya obéit à dix Seigneurs, & le Gouvernement est Aristocratique, au-lieu que *Malalia* & *Juanny* obéissent chacune à un seul Maître. Les enfans du Sultan de *Malalia*, mâles & femelles, participent à son autorité, & gouvernent en qualité de Vicerois en divers quartiers de l'Isle; ils prennent néanmoins tous le titre de Sultan, bien-qu'ils soient à divers égards subordonnés à leur pere: chacun a ses Gardes, sa Couronne, son Sceptre, avec toutes les marques de la Royauté, & une nombreuse Cour. Le Sultan ne sort jamais qu'il ne soit accompagné de vingt des principaux du Royaume: il porte alors une longue robe de coton rayé qui lui descend jusqu'aux talons, & il a le turban sur la tête. C'est-là aussi à peu près l'habillement des autres Insulaires. Ils mâchent continuellement du Bétel, comme les Indiens, avec les coutumes desquels les leurs ont beaucoup de conformité (a).

Juanny.

De toutes les Isles de Comorre *Juanny* est la plus connue & la plus fréquentée des Européens; ils y relâchent en allant à Bombay ou à la Côte de Malabar. Selon quelques Ecrivains cette Isle est à onze degrés cinquante minutes, mais dans les Cartes les plus modernes on la met à douze degrés vingt minutes de Latitude Méridionale. Elle a trente milles de long sur quinze de largeur. Les habitans sont des Negres, qui sont Mahométans, fort hospitaliers, & qui paroissent aimer particulièrement les Anglois. Le Gouvernement est Monarchique, & les Femmes ne sont pas exclues du Trône. L'Isle est fertile & produit du riz, des patates, des yames, des bananes, du tamarin, des oranges, des limons, des pommes de pin, des cocos, du miel, de la cire; il y a aussi des bœufs & des chevres. Les femmes, comme dans tous les Pays des Negres, font tout l'ouvrage, tandis que les hommes passent leur tems dans l'indolence & l'oïveté, ne s'occupant qu'à fumer ou à mâcher du bétel. En général ce sont de bonnes gens, simples, francs, hospitaliers au-delà de leur pouvoir, sans ambition, & qui ignorent entierement l'art de la guerre & l'usage des armes. Leur Roi, qui sont les dispensateurs de la justice, n'affectent point un état qui les sépare fort de leurs sujets; ils conversent familièrement avec eux & avec les Etrangers, & gagnent l'affection des uns & des autres sans que leur autorité & le respect qui leur est dû en souffrent. Ils n'ont que deux Bourgs, à l'un desquels des Voyageurs donnent le nom de *Bourg du Roi*, parceque c'est-là qu'il fait sa résidence. Ils ont appelé l'autre le *Bourg de la Reine*, parceque quelques-unes des Reines y ont tenu leur Cour, & en ont fait le siege de leur Gouvernement. Les bourgs sont bâtis de bois & de pierre; mais les autres maisons, & les habitations des Payfans, ne sont que des huttes, dispersées çà & là dans l'Isle. Leur nourriture ordinaire est du riz bouilli, des racines, de la viande, du lait, & des fruits, sur-tout les cocos, dont le lait est la boisson commune, & les coques servent de tasses. Ils haïssent & craignent tellement le Diable, qu'ils le brûlent en effigie, pour

té-

(a) *La Croix* T. IV. p. 580. & Auctor. sup. citat.

témoigner combien ils détestent cet ennemi du Genre-humain. Ils ont aussi beaucoup d'horreur pour les endroits où quelqu'un est mort, parcequ'ils croient qu'ils sont malheureux, ou parcequ'ils craignent les Esprits, foible général du peuple; ou, comme le prétendent d'autres, parcequ'ils croient que la place est souillée par le corps mort; ils l'emportent promptement, & reviennent vivre aussi tranquillement que d'autres dans le même lieu où leurs parens ont rendu le dernier soupir. En général la Religion & les Mœurs de tous les Insulaires des Isles de Comorre sont à peu près les mêmes, ils différenent en quelques manieres, mais le fond est le même (a).

On trouve marquées sur les Cartes modernes un grand nombre d'Isles à l'Orient de Madagascar, depuis le cinquieme jusqu'au quarantieme degré, ^{Isles de} mais personne n'en a fait la description. Ces Isles sont, ^{Sertes.} *Settos Hermanos*, *Tres Hermanos* proche de la Ligne. L'Isle de *Diegue Garcie* est à huit degrés de Latitude, & à quatrevingt-dix de Longitude Est. A deux degrés environ au Sud de celle-ci on voit trois petites Isles, nommées *Brandons* dans les Cartes de *de Lisle*, & droit au Sud à environ trois degrés est l'Isle *Rodrigue*, entre le Continent & Madagascar, pas loin des Isles Comorre. Au vingt-neuvieme degré de Latitude Méridionale est l'Isle de *Romareiras*, environ neuf degrés à l'Est & au Sud-Est de l'Isle Maurice. Vient ensuite l'Isle de *Jean de Lisbonne*, qui gît à la même Longitude que Bourbon, & à vingt-six degrés de Latitude Méridionale. Au trente-deuxieme degré de Latitude, & à soixante-seize de Longitude il y a une Isle découverte par les Hollandois, qui ne lui ont pas donné de nom, & au Sud de celle-ci, à la hauteur de trente-sept & trente-huit degrés, sont les Isles d'*Amsterdam* & de *St. Paul*; mais nous ne trouvons nulle part une description de ces Isles, ni rien qui mérite l'attention du Lecteur. Il y a encore au Nord du Cap de Bonne-Espérance trois petites Isles, que les Hollandois appellent *Robben Eiland*, *Dassien Eiland*, & *Franseh Eiland*. On donne aussi à la premiere le nom d'*Isle des Lapins*, à cause du nombre prodigieux de ces animaux, qui ont leurs terrieres sur le rivage. La seconde a reçu son nom des *Daims* qu'on y trouve; on croit que quelque Vaisseau Européen les y a portés en 1601, quelques-uns pensent que c'est *Spitsbergen*. Il est incroyable combien ces animaux y ont multiplié depuis, & comment ils trouvent assez de pâture dans une aussi petite Isle, qui en est toute couverte. Les Anglois & les Hollandois y ont aussi mis des brebis, qui n'ont pas à-la-vérité autant multiplié que les Daims, mais qui sont devenus d'une grosseur monstrueuse; on a mesuré de leurs queues, qui avoient vingt-neuf pouces de diametre, & qui pesoient trente-quatre livres, & la graisse des rognons ne pesoit pas moins. On ne peut aisément deviner ce qui engagea *Spitsbergen* à laisser-là des daims & des brebis, vu que l'Isle est sablonneuse & ne produit que des fruits & des broussailles, desorte qu'il y avoit peu ou point d'apparence qu'elle pût nourrir & engraisser du bétail, bien-que l'événement ait répondu à son attente. Ce qui redouble notre étonnement, c'est que l'Isle manque d'eau douce, ce qui seul sembloit suffire pour mettre obstacle au succès de son projet.

(a) *Sanct. L. XII. Pyrard. P. I. Ch. 4. Davity. T. V. fol. 651. La Croix T. IV. p. 580.*

jet. L'Isle des Lapins n'a guere que deux lieues de circuit, & celle des Daimés encore moins. L'Isle Françoisé gît au Nord des deux autres, & leur ressemble du côté de l'étendue, du terroir & du climat, mais nous ignorons si elle produit quelque chose, & ce qu'elle produit.

En doublant le Cap de Bonne-Espérance, & tirant au Nord-Nord-Ouëst on trouve l'Isle de *Sainte Hélene*, au feizieme degré de Latitude Méridionale, dont nous avons déjà fait la description, en traitant des Etablissemens de la Compagnie Angloïse des Indes Orientales (a).

Isle de
l'Ascen-
sion.

Vient ensuite l'Isle de *l'Ascension*, nommée ainsi parceque les Portugais la découvrirent ce jour-là : elle est au huitieme degré de Latitude Méridionale, & à deux-cens lieues au moins de l'Isle de Sainte Hélene; mais ni les Anglois ni aucune autre Nation n'a jugé qu'elle valût la peine d'y faire d'Etablissement. M. *Ovington* dit que ce fut *Tristan d'Acugna*, Amiral Portugais, qui la découvrit en 1508, en revenant des Indes. Elle a environ huit lieues de circuit, & est montagneuse & stérile; on n'y trouve ni eau, ni herbe, ni arbres, qui puissent rafraîchir & rétablir les esprits abbattus des pauvres Mariniers tourmentés du scorbut. Elle est au contraire, dit *La Croix*, sablonneuse, aride, & brûlée du Soleil à un point, qu'elle est couverte d'une espece de cendres; il est vrai que d'autres croient qu'il y a eu autrefois un Volcan. *Ovington* assure qu'il y a pourtant quelques endroits qui peuvent être cultivés, mais ce qui la rend sur-tout utile aux Vaisseaux qui reviennent des Indes, c'est qu'ils y trouvent un port sûr, & beaucoup de tortues & de poisson; on y trouve aussi quelques chevres, dont la chair égale en délicatesse le mouton (*). Il y a dans un endroit des rochers un lieu qu'on nomme le Bureau de la Poste, où tous ceux qui y abordent laissent une Lettre; on la met dans une bouteille bouchée, que ceux qui viennent après cassent pour l'en tirer, & ils en mettent une autre à la place (b) (†).

L'Isle

(a) Tom. XXI.

Croix, p. 589. *Purchas*, T. V. L. VII. C. 12.

(b) *Sanut*. L. VII. *Linschot*. C. 95. *La*

(*) *Ovington*, T. II. p. 218, 219, dit au contraire que ces animaux sont maigres, & que leur maigreur fait qu'on ne s'avise pas de les tuer lorsqu'on y aborde. REM. DU TRAD.

(†) *Linschoten* parle d'une chaîne de petites Isles, qui sont Nord & Nord-Est de l'Isle de l'Ascension, qu'il appelle les Isles de *Martin Vaex* & de *Tristan d'Acugna*. Le même Voyageur remarque qu'en 1601 *Spitzbergen* découvrit une Isle, à l'opposite de la Baye de Sainte Hélene, sur la Côte du Nord-Est du Cap de Bonne-Espérance, qu'il appella & que les Hollandois appellent encore l'Isle d'*Elisabeth*. Elle gît à trente degrés, trente minutes de Latitude Méridionale. La partie occidentale est marécageuse, mais à l'orient & par-tout ailleurs elle est fertile. Elle est fort basse & presque de niveau avec la mer, qui dans des tems de tempête paroît devoir l'engloutir. La terre est toute couverte d'herbes, de plantes & de fleurs de fort bonne odeur, mais il n'y a ni eau ni bois. Elle est principalement habitée par un Animal de la grosseur d'un lievre, qui par les parties naturelles & par les ongles ressemble à un ours, mais il a la tête plus petite & plus pointue, & les dents différentes; il marche ordinairement tout droit sur les pattes de derriere, qui ressemblent parfaitement à celle de l'ours, à la réserve que les jointures sont plus flexibles. C'est un animal aussi fort & féroce que hideux, enforte que trois hommes bien armés eurent de la peine à s'en rendre maîtres (1). Nous laissons à décider au Lecteur si ce n'est pas un animal de l'imagination de l'Auteur, mais nous avons cru devoir indiquer une bête aussi extraordinaire.

(1) *Linschot*. C. 3. *Davity*, fol. 644.

L'Isle de *Saint Matthieu* a reçu ce nom des Portugais, qui la découvrirent le jour de la Fête de ce Saint. *La Croix* dit qu'elle gît à un degré cinquante minutes de Latitude Méridionale, à cent lieues environ au Nord-Est de l'Isle de l'Ascension. Elle a autour de huit lieues de circuit, & est déserte, mais elle est arrosée par une petite riviere de belle eau douce, qui se partage en un grand nombre de ruisseaux; elle paroît avoir été cultivée, car les Portugais s'y établirent pendant quelque tems (a). *La Martiniere* dit que *Garcie d'Alonse*, Gentilhomme de Biscaye qui commandoit la Flotte que *Charlequin* équippa pour conquérir les Moluques, relâcha à l'Isle de Saint Matthieu, & la trouva inculte, mais couverte d'orangers & d'autres arbres fruitiers. Il y trouva aussi de la volaille, & quelques Inscriptions Portugaises sur l'écorce des arbres, ce qui prouve que cette Isle n'étoit pas inconnue à cette Nation. Nous ignorons d'où *La Martiniere* a tiré cette anecdote; mais on s'apercevra aisément qu'elle ne mérite gueres de créance, à cause des anachronismes dont elle fourmille. Elle n'a pas laissé d'être adoptée par des Géographes modernes, que par égard nous ne nommerons point.

Isle de St. Matthieu,

Nous passons aux Isles qui sont plus voisines du continent, & à la hauteur des Côtes de Loango, de Majamba & du Royaume de Benin. La première qui se présente en tirant au Nord est l'Isle d'*Annobon* ou *Bon An*, nom que les Portugais lui donnerent parcequ'ils la découvrirent le premier jour de l'an. Elle gît à l'Orient de celle de Saint Matthieu, à deux degrés de Latitude Méridionale, ou selon *La Croix* à un degré vingt minutes, & à cinq degrés dix minutes de Longitude Est de Londres, à vingt-cinq lieues au Sud de l'Isle de Saint Thomas ou Thomé, & à quarante-cinq lieues du Cap Lopez Gonsalve. *Pyrard* lui donne cinq ou six lieues de France de circuit, mais *Baudrand* dit qu'elle en a dix. Il y a deux hautes montagnes, dont le sommet est toujours couvert de nuages, ce qui fait qu'il y pleut fréquemment, à suivre les principes de la Philosophie aujourd'hui si fort en vogue, touchant les Météores & l'Athmosphère. Il y a dans l'Isle d'Annobon quantité de vallées fertiles, qui produisent du bled de Turquie, du riz, du millet, des patates, des yames, des bananes, des pommes de pin, des citrons, des oranges, des limons, des figues, des tamarindes, & d'autres bons fruits. On y trouve aussi des bœufs, des cochons, des moutons, des cabris, des pigeons & d'autre volaille en abondance, de-même que du poisson. D'ailleurs l'Isle ne produit pour le commerce que du coton, qui passe pour égalier celui des Indes.

Isle d'Annobon.

Le Gouverneur est Portugais; il a quelques domestiques Européens, tout le reste sont des Insulaires, qui lui obéissent aveuglément, & sont fort attachés à la Religion Romaine. Vers le bout de l'Isle qui est au Sud-Est, il y a deux rochers, qui dans la nuit sont fort dangereux pour les Vaisseaux, l'un est bas & de niveau avec la mer, & l'autre plus haut & plus gros. Ils sont habités par un prodigieux nombre d'oiseaux, qui sont si familiers qu'on les peut prendre à la main. Le canal entre ces deux rochers est si net & si profond, que les Vaisseaux y peuvent passer sûrement. Il y a du même côté une bonne aguade au bas d'une petite riviere qui vient des montagnes & arrose

(a) *La Croix*, p. 579.

arrose une vallée, couverte d'orangers, de citronniers &c. qui donnent un agréable ombrage: la rade au Nord-Ouëst est difficile & dangereuse, & néanmoins la plus fréquentée des Vaisseaux qui n'ont pas dessein de toucher au continent. Il n'est pas aisé ni de l'un ni de l'autre côté de faire une suffisante provision d'eau, à cause que la mer brise violemment, & d'un retranchement de pierre que les Negres ont élevé, d'où ils incommovent les étrangers, qui veulent prendre terre. La véritable rade pour les gros Vaisseaux est au Nord-Est, où ils peuvent mouiller sur dix, treize & seize brasses, proche de terre, dans un bon fonds de sable, à l'opposite du village où les Negres ont élevé leur retranchement.

L'air y est sain, clair & serein la plus grande partie de l'année. Toute l'Isle est arrosée par des ruisseaux & des sources d'eau douce, qui à la nouvelle & à la pleine Lune, & dans les hautes marées, devient somache, ce qui semble démentir le Systême moderne, qui suppose que les Fontaines & les Sources tirent leur origine de la Mer, & que l'eau se filtre à travers le sable. Les bords des ruisseaux sont couverts de palmiers, d'où les habitans tirent du vin par incision. On y trouve toutes sortes de fruits & de racines, aussi bien qu'une espece de noix noire, qui a une qualité purgative.

Mercator & quelques autres disent que cette Isle est inculte & déserte; il se peut qu'elle l'étoit de leur tems, mais il y a présentement une soixantaine de familles de Negres, outre les Portugais; ils subsistent du travail de leurs mains, de l'agriculture, de la pêche, & du bétail qu'ils nourrissent. L'an 1605, l'Amiral Hollandois *Matelief* trouva deux-cens Negres & deux Portugais à Annobon, la plupart en état de porter les armes, & bien disciplinés. *La Croix* dit qu'il y a vis-à-vis de la rade un bourg d'une centaine de maisons, environné d'un parapet. La plupart de leurs habitations sont des huttes de roseaux; dans toute l'Isle il ne se trouve pas une seule maison de pierre, & seulement deux de bois, qui appartiennent aux Portugais. Tous les habitans sont pauvrement habillés. Les femmes vont tête nue, & tout le haut du corps découvert; le devant est couvert d'un morceau de toile au-dessous de l'estomac, qui descend jusqu'aux genoux, en guise de juppe ou de tablier. Les hommes n'ont qu'une ceinture de toile autour du corps, avec un petit bord sur le devant. Les femmes ont leurs enfans sur le dos, & leur donnent à tetter par dessus l'épaule; ainsi l'on peut imaginer de quelle taille sont leurs mammelles, & qu'elles n'ont rien moins que de belles gorges. Tous les habitans relevent du Gouverneur Portugais, qui est la premiere personne de l'Isle; les Negres ont à-la-vérité leur Chef, mais il lui est subordonné. Ils sont tous rigides Catholiques, ayant été convertis ou par force ou par douceur; & comme tous les autres Profélytes, ils sont bigots à proportion de la nouveauté de leur créance, & de l'ignorance des vrais principes de la Religion (a).

Isle de St.
Thomé.

Au Sud de St. Thomé, & entre cette Isle & celle d'Annobon, on trouve une petite Isle, que les Portugais nomment *Ilha Rolles*, & les Hollandois *Rolletjes Eiland*; & entre cette Isle & celle de St. Thomé git *Ilha del Cabres*, ou l'Isle des Chevres. L'une & l'autre sont montagneuses, & couvertes de citron-

(a) *La Croix*, T. IV. p. 6. Ch. 6. § 3. *Ramusio* ubi sup.

citronniers sauvages. Suit l'Isle de *Saint Thomas* ou *Saint Thomé*, la principale place que les Portugais ont sur cette Côte; les Naturels l'appellent *Pancas*, mais les Européens *Saint Thomas*, parce qu'elle fut découverte le jour de la Fête de ce Saint. Elle gît directement sous la Ligne, qui divise la Ville & même l'Eglise entre la Latitude Méridionale & Septentrionale, & sa Longitude est de six ou sept degrés Est de Londres. Elle est dans le Golphe Ethiopique, qu'on appelle communément le Golphe de Benin, & quelquefois celui de *Saint Thomas*; elle est ronde, quelques-uns lui donnent quarante & d'autres soixante-milles de diametre, mais selon *La Croix* elle n'a que douze lieues (a). L'air y est chaud, humide & mal-sain, sur-tout pour les Européens, dont peu parviennent à cinquante ans, bien-que plusieurs des Insulaires atteignent le siecle. On a remarqué qu'ils sont généralement petits, maigres, & d'un tempérament dur & atrabilaire, & que le climat les empêche de croître; les Européens mêmes, qui paroissent devoir devenir grands, ne sont pas sitôt à *St. Thomas*, qu'ils ne croissent plus, & ne haussent pas d'un cheveu; phénomène que nous ne croyons pas qui se puisse concilier avec la chaleur & l'humidité du climat, & qui, s'il est vrai, doit venir de quelque autre cause accidentelle. Les corps se corrompent ici si promptement, que dès qu'une personne est expirée ils sont obligés de l'enterrer. Mais l'air semble avoir une malignité toute particuliere dans la ville, quoique l'on croiroit que le feu devoit jusqu'à un certain point en corriger les mauvaises qualités, surtout son humidité. Il est vrai que la ville est située dans un terrain marécageux; mais c'est la même chose dans tous les autres endroits de l'Isle, où il y a un certain nombre de maisons ensemble, la situation étant plus ou moins saine à proportion du nombre de maisons & d'habitans sans qu'il y ait rien de mal-propre dans leur genre de vie, & sans qu'il y ait quelque défaut dans leurs maisons. C'est un fait attesté par un si grand nombre d'Ecrivains, que nous n'avons aucun lieu d'en douter, quoique nous soyons obligés de laisser aux Philosophes & aux Médecins le soin de l'expliquer.

En de certaines saisons de l'année l'air est obscurci par d'épais brouillards, qui se dissipent par les vents frais qui regnent dans les mois de Juillet & d'Août. Les Portugais ont reconnu par expérience, que le meilleur expédient de se garantir de la malignité de ces brouillards, c'est de se tenir clos & couverts dans leurs maisons, jusqu'à ce que l'air soit purifié par les vents de Nord-Est, qui viennent d'Ethiopie à travers le continent, & qui rendent le ressort au corps des Etrangers, relâché & affoibli par la chaleur humide de ces vapeurs continuelles, que l'on peut comparer à un bain chaud. On a remarqué que ces vents, qui donnent de la vigueur aux Portugais, font un effet tout contraire sur les corps secs & durs des Insulaires, qui sont attaqués de plus de maladies quand ils regnent, que pendant tout le reste de l'année. Deforte que les saisons qui donnent de la force & de la vie aux Portugais, causent la mort à bien des Negres, ce qui fait que ceux-ci les redoutent autant que les autres les souhaitent.

On a à *St. Thomé* deux Hivers, comme dans tous les lieux qui sont sous le même parallele, mais ils ne sont pas accompagnés du froid, qui distingue
cette

(a) Auteur. sup. cit.

cette saison en Europe. Ils appellent ici Hiver la saison des pluies, ou plutôt des brouillards, la plus humide, la plus chaude & la moins supportable de toute l'année. Ces Hivers commencent aux Equinoxes, c'est-à-dire dans les mois de Mars & de Septembre, lorsque le Soleil darde ses rayons à plomb; les pluies continuent depuis le mois de Décembre jusqu'en Février. Leur Printems commence avec notre Été en Mai, & leur Été lorsque le Soleil entre dans le Capricorne, & il dure jusqu'à ce qu'il entre dans le Belier, desorte qu'il y a trois mois de Printems, & trois mois d'Été. Durant ceux-ci l'air est extrêmement humide & chaud, ce qui le rend insupportable aux Européens; les Naturels s'en trouvent fort bien; quand la chaleur est à son plus haut point elle accable les habitans de façon qu'ils peuvent à peine se traîner, & qu'ils sont obligés de mettre des fouliers fort épais pour pouvoir supporter l'ardeur brûlante de la terre. C'est alors que les fievres putrides & ardentes font de grands ravages, & emportent les Européens avec la même violence & la même rapidité que la Peste. Elle commence par froid, & se change en une ardeur brûlante, qui rend la langue sèche, & tend la peau, & elle emporte ordinairement le malade le troisième, le septieme ou le quatorzieme jour, mais généralement le troisième; s'il passe le quatorzieme jour il se rétablit, à moins qu'il ne fasse quelques excès, le régime étant le meilleur remede. *La Croix* remarque que la saignée est mortelle dans ces fievres, comme l'expérience des Chirurgiens Portugais le prouve; mais nous ne pouvons nous empêcher de l'attribuer à leur ignorance sur le tems & la maniere de l'employer, puisqu'elle ne pourroit qu'adoucir le mal, si l'on connoissoit bien le pouls, pour prendre le tems favorable. Ce qu'il y a encore de singulier dans leur pratique, c'est qu'ils permettent aux malades de boire autant d'eau qu'il leur plaît, ce qui, dit *La Croix*, produit toujours de bons effets, qu'il n'a pas néanmoins jugé à-propos d'indiquer. La maladie qu'on appelle *Bitios de Cu*, naturelle à plusieurs lieux de l'Afrique, est plus fréquente & plus dangereuse à St. Thomé que nulle part ailleurs; on la guérit par l'usage du jus de citron. La vérole y est aussi fort commune, sur-tout l'espece que les Negres appellent *Yaws*, qu'ils guérissent par des frictions mercurielles & par la salivation: bien des Auteurs assurent cependant qu'il se trouve dans tous les Pays de l'Afrique certaines plantes, qui ne sont connues que des Negres, qui ont une vertu spécifique pour guérir ce honteux mal. On a remarqué, que depuis que l'usage du Mercure s'est introduit parmi eux, il en meurt plus qu'auparavant, ensorte que l'on peut dire au pied de la lettre de ce remede Européen à St. Thomé, *que le remede est pire que le mal*. L'Hydropisie y est aussi fort ordinaire, & presque tous, tant les Portugais que les Negres, en sont attaqués, & la nature du climat en fait comprendre la raison. On assure que les Negres la guérissent en peu de tems: ils mêlent le jus de certaines herbes, qu'eux seuls connoissent, avec de l'huile de noix de cocos, & en frottent le ventre & les jambes, quand il y a de l'enflure. Il est vrai que l'efficace du remede consiste principalement dans la qualité détensive de l'huile, ce que quelques expériences du Docteur *Oliver*, notre compatriote, semblent confirmer.

Lorsque la Cour de Portugal pensa à faire un Etablissement dans cette Isle, elle y envoya d'abord un certain nombre de Colons, mais que le mauvais air

du Pays fit mourir bientôt. Ceux qui leur succéderent, eurent la précaution de s'arrêter d'abord quelque tems en Guinée & ensuite dans le Royaume d'Angola, pour s'accoutumer peu à peu à l'air, & prévenir les dangereuses suites d'un changement trop subit: desorte qu'ils supportèrent après cela l'air de St. Thomé sans perte de beaucoup des leurs, & sans que ceux qui survéquirent s'en ressentissent. On rapporte aussi que *Jean Roi* de Portugal fit vendre pour esclaves les Juifs qui refuserent d'embrasser le Christianisme, & qu'après avoir fait baptiser leurs enfans il les fit transporter à St. Thomé, & que c'est d'eux que descendent ceux qui habitent aujourd'hui cette Isle, qui tiennent une espece de milieu entre les Juifs & les Negres. Lorsque l'Amiral Hollandois *Jol*, surnommé *Houtebeen* ou jambe de bois, se rendit maître de St. Thomé en 1641, il perdit en peu de tems la plus grande partie de ses gens, & mourut lui-même avec un grand nombre de ses Officiers par le mauvais air. En un mot, presque toutes les maladies connues dans l'Isle firent de si terribles ravages parmi les Hollandois, que des Equipages de quatre Vaisseaux à peine resta-t-il assez de matelots pour en conduire deux en Europe. Ils furent obligés d'écrire au Prince *Maurice*, qui étoit au Brésil, pour lui demander des matelots, des provisions & du vin. Les maladies qui en emporterent le plus, furent la dysenterie, qui les enlevait en huit jours, & de violens maux de tête, qui causoient des délires, l'inflammation du cerveau, & la gangrene même en deux jours de tems. On attribua la dysenterie au lait de cocos, dont les matelots faisoient excès, & les maux de tête aux vapeurs froides de la nuit, après la chaleur excessive du jour. Peut-être l'un & l'autre mal venoit-il de cette dernière cause.

Le mauvais air de cette Isle avoit fait de plus grands ravages encore parmi les gens de l'Amiral *Verdoes* en 1610, puisqu'en quinze jours il perdit plus de mille hommes par les maladies du Pays; lui-même, son Vice-Amiral *Storm* & dix-sept Capitaines de Vaisseaux ou des troupes de terre furent emportés. Le Prince *Maurice* avoit donc bien raison de conseiller aux Etats, pendant qu'ils étoient maîtres de cette Isle, de suivre la même politique que le Roi de Portugal, & de n'y envoyer que des criminels condamnés à mort, parcequ'ils ne pouvoient guere plus en échapper, que si on les avoit menés au gibet.

La terre de l'Isle de St. Thomé est visqueuse, gluante, rougeâtre, grosse & ferrée comme de la craye. Elle ne se met pas aisément en poudre à cause de l'humidité qu'elle reçoit des fortes rosées de la nuit, qui humectent aussi les plantes, & rendent la terre fertile. Ce qui prouve la bonté & la fécondité du terroir, c'est que lorsqu'on laisse quelque endroit sans le cultiver ou en friche, on voit en peu de tems les arbres & les plantes y croître à une hauteur extraordinaire. Les Negres en coupent alors pour leur usage, & brûlent le reste, dont les cendres sont excellentes pour y planter des cannes de sucre. Ces cannes viennent par toute l'Isle dans les vallées, & montent extraordinairement, desorte qu'elles donnent moins de suc, & par conséquent moins de sucre, qu'au Brésil, bien-qu'on les plante & les coupe de la même maniere, & que les moulins soient faits comme ceux du Brésil. Quand on a planté les cannes dans les cendres, elles parviennent à leur maturité en

cinq mois de tems ; car celles qu'on plante au mois de Janvier se coupent en Juin, & celles qu'on plante en Février en Juillet, desorte qu'ils en ont pendant toute l'année. Aussitôt qu'elles sont coupées, ils les écrasent par des moulins à eau, ou qu'on fait tourner par des bœufs ou des Negres ; les Portugais appellent ces moulins *Ingenhos*. On fait ensuite bouillir le suc, & on le purifie. On donne les cannes écrasées aux cochons, qui deviennent extrêmement gras, & leur chair est si bonne & si saine qu'on la donne aux malades mêmes.

On avoit coutume autrefois de charger sept Vaisseaux de sucre, savoir quatre pour le Portugal, deux pour l'Isle de Madere & pour les Canaries, & un pour l'Angleterre ; mais depuis qu'on a porté la culture du sucre à un si grand degré de perfection dans les Colonies de l'Amérique, le Commerce de St. Thomé est fort tombé, peut-être aussi que le terroir a-t-il perdu pour avoir été trop cultivé. Les Portugais n'ont rien négligé pour rendre leur sucre plus blanc & plus dur ; ils ont eu des Européens de toutes les nations pour le raffiner, mais tous leurs efforts ont été inutiles, à cause que le terroir lui communique une odeur & une graisse, qu'il est impossible de lui ôter. Peut-être faut-il aussi l'attribuer à l'humidité du climat, qui empêche les cannes de sécher, ce qui fait peut-être rancir le suc avant qu'on puisse le faire bouillir & cuire. C'est aussi ce qui les oblige à faire sécher leurs pains de sucre avec un feu de bois lent, ce qui peut contribuer à lui communiquer cette graisse & cette viscosité, en faisant exhaler les parties aqueuses.

Avant l'arrivée des Portugais, il n'y avoit ni cannes de sucre, ni gingembre ; ce sont eux qui les ont plantés & cultivés. En 1645 il y avoit cinquante-quatre moulins à sucre dans l'Isle, qui avoient chacun leur mois pour moudre, & qui fournissoient tous ensemble annuellement six ou sept-cens charges, qui suivant *Mandeflo* suffisoient pour charger quarante Vaisseaux, ce qui excède de beaucoup notre compte. Peut-être y avoit-il autrefois un plus grand nombre de moulins que du tems de *La Croix*, puisque la Relation de l'expédition des Hollandois en 1610 porte qu'ils en ruinerent plus de soixante.

Les Portugais n'ont pas été moins soigneux de semer du bled, comptant qu'il viendroit en perfection dans un aussi bon terroir. Mais ils ont été trompés dans leur attente, l'expérience a fait voir que le climat étoit trop humide, & la terre trop visqueuse pour le mûrir parfaitement. Rien de plus beau en apparence que le bled quand il sort de terre, il monte à une hauteur extraordinaire en fort peu de tems, mais les épis ne produisent que peu ou point de grain, & ne dédommagent point le laboureur de ses peines. Le riz & le millet viennent très-bien, peut-être par la même raison qui empêche le bled d'y croître. Il y a des vignes, des melons, des concombres, des figues, du gingembre, toutes sortes de racines, des légumes, des herbes potageres, aussi-bien que des fruits de tout ordre des climats chauds, qu'on y cultive parfaitement avec peu de peine & de dépense. Il font d'excellent vin mais en petite quantité, parceque leur attention pour le sucre les empêche de tirer de leurs vignes tout le parti qu'ils pourroient. En un mot les expériences qu'ils ont faites, prouvent la fausseté de cette maxime des Naturalistes,

ralistes, qu'on ne peut porter les vignes à un certain degré de perfection dans les Zones torrides & froides, ni même dans des climats plus tempérés que ces deux extrêmes.

Les habitans suppléent au manque de bled par le riz, le millet, & par les racines, dont ils se servent en guise de pain, sur-tout des dernières. Les yames ou ignames en particulier conviennent fort aux Negres, qui les aiment beaucoup, & à qui ces racines fournissent une nourriture fort saine. Ils en ont de quatre especes, qu'ils appellent *Benin*, *Maniconge*, *Achorere*, & *Saffranée*, des lieux d'où elles viennent. Les deux premières sont les plus douces mangées fraîches, & la seconde espece se garde le plus longtems. Ils ont encore une racine qu'ils nomment *Mandihoca*, dont ils font de la farine, mais ils en font peu d'usage, & elle se transporte à Angola. Cette racine croît aussi au Brésil, mais elle n'y est jamais aussi grosse qu'à St. Thomé. Au Brésil on la met sous la presse pour en exprimer le jus, qui a une qualité maligne & est un poison; car quand on en mange sans qu'elle ait été pressée, elle cause de violens vomissemens, & tous les symptomes du poison. Ils ont à St. Thomé une sorte de petites fèves, qu'ils appellent *Fajoes*, & un fruit auquel ils donnent le nom de *Peffigos*, qui a ceci de particulier, qu'il vient au tronc de l'arbre, & ressemble à des vessies d'eau, dont il a la transparence; les feuilles sont au haut du fruit. Ce fruit a un petit noyau, & est fort bon quand on en a ôté une peau mince qui l'enveloppe. On trouve aussi un fruit nommé *Cola*, qui croît à de fort grands arbres. Il est enfermé dans une peau dure, & est partagé en divers compartimens par une pellicule, il passe pour agréable & sain; les Negres le mangent crud, mais les Européens le font rotir comme les marons. Il a une petite amertume, qui en bûvant un verre d'eau se change en douceur. Les Negres font un grand commerce de ce fruit, & ils le transportent sur les côtes voisines. Ils traffiquent aussi de vin de palme & d'huile, mais leur principal commerce est en coton, qui produit un revenu considérable aux Portugais. On en fabrique dans l'Isle même des toiles bleues & blanches & rouges & blanches pour l'usage des Insulaires, & pour les transporter à Angola, Loango, Congo & Benin. Le Palmite vient aussi à St. Thomé, & en un an il parvient à une hauteur extraordinaire; les habitans l'appellent *Abellane*.

L'Isle est bien arrosée de rivières & de ruisseaux d'eau claire, légère & saine, qui fertilisent extrêmement le terroir, dit *La Croix*; mais nous sommes assez portés à croire que la durée des saisons pluvieuses & humides, jointes aux fortes rosées qui tombent pendant tout le cours de l'année, humecteroient assez & peut-être trop la terre, sans les rivières, les sources & les ruisseaux, dont plusieurs, après avoir fait quantité de tours & de détours, vont se jeter dans la mer. Il y a au milieu de l'Isle une haute montagne couverte d'arbres fruitiers, & dont le sommet est couvert d'une si grande quantité de neige, qu'il en découle nombre de ruisseaux, qui arrosent les plantations de cannes de sucre qui sont dans les vallées au pied de la montagne. On a à St. Thomé toutes sortes d'Animaux domestiques & sauvages, des cochons, des vaches, des moutons, des chevres, une espece de petits chevaux roux; des oyes, des poules d'Inde, des canards, des tourterelles, des merles, des poules, des perdrix, des perroquets, & autres volatiles, dont

les uns font d'un beau plumage, les autres font bons à manger, & d'autres charment par leur chant. La mer aux environs fournit une grande abondance de toutes sortes de Poissons, on y voit jusqu'à des baleines, les rivières ne font pas moins poissonneuses. En un mot cette Isle ne le céderoit à aucune qu'il y ait, si la salubrité de l'air répondoit à la beauté du Pays & à l'abondance de tout.

Pavaosan ou *Pavaose*, la Capitale, est divisée en quatre quartiers par deux rivières, qui se croisent au milieu de la ville. Elle est située au fond de la Baye dans une plaine dans la partie septentrionale de l'Isle. Elle est ronde & a une demi-lieue de circuit, & dans cet espace on compte quinze-cens maisons, qui ont deux étages. Du côté de la mer elle est environnée d'un rempart de pierre, que le Gouverneur Portugais éleva en 1607, d'une façon qui lui facilita cet ouvrage; il fit publier que chaque personne qui entreroit dans la ville, ou qui passeroit, seroit tenue d'apporter une pierre, pour contribuer à la construction de cette défense. Toutes les maisons sont bâties d'un bois blanc aussi solide que le chêne, que l'Isle fournit. Il n'y a que la maison du Gouverneur & deux autres qui appartiennent à des Portugais, qui soient de pierre. On compte trois Eglises dans cette Capitale; la Cathédrale, qu'on appelle l'Eglise de la conception; celle de Sainte Isabelle, qui joint l'Hôpital; & celle de Saint Sébastien, qui est auprès du Fort, & n'est qu'une Chapelle. Il y a plusieurs autres Eglises hors de la ville, comme celle de Saint Antoine, à deux portées de fusil, celle de Madre de Dios à une lieue au Sud-Est, celle de la Trinité à deux lieues à l'Est, celle de Sainte Anne à la même distance environ au Sud-Est.

Le Château ou Fort de Saint Sébastien a quatre bastions, & est sur une langue de terre du côté du Nord de la ville & de la baye. Il est bien bâti de pierre de roche, & les murs ont vingt-cinq pieds de hauteur; & il est si fort, qu'il peut passer pour imprenable, pourvu qu'il y ait seulement une garnison de cent hommes, des vivres & des munitions.

Il y a deux sortes d'habitans dans l'Isle; les Portugais qui descendent de ceux de cette Nation, qui s'y établirent, l'ayant trouvée déserte, & dont le teint n'a pas souffert d'altération sensible, & des Negres qui sont à leur service, & qui viennent d'Angola. On distingue les premiers des Portugais qui y viennent trafiquer, ou occuper des charges; on leur permet néanmoins de se dire Portugais, quoiqu'eux & leurs peres pendant une longue suite d'années soient nés dans l'Isle. Il y a cependant une distinction à faire de ceux qui sont nés d'un Portugais & d'une Negresse, qu'on nomme Mulates. On avoit coutume autrefois d'envoyer à St. Thomé de Lovando Sainte Paul cinq-mille jeunes Negres, pour les élever à planter les cannes de sucre, & à tout ce qui est nécessaire pour la fabrique du sucre; on les transportoit ensuite dans les Colonies de l'Amérique pour les y vendre. On ignore si cela se pratique encore, au moins n'y a-t-il aucun Auteur qui dise que cette coutume soit abolie.

Les Portugais s'habillent à la mode de leur Pays natal; plusieurs Negres & leurs enfans en font de-même, quand ils sont en état; mais les Esclaves, hommes & femmes, sont nuds, & n'ont qu'un morceau de toile, ou une feuille de palmier pour couvrir les parties naturelles.

La nourriture ordinaire des Negres se réduit à du pain fait de patates, des yames & d'autres racines, & le vin de palme mêlé avec de l'eau, ou l'eau pure, & quelquefois du lait de chevre est leur boisson. Dans la saison des chaleurs, cinq ou six familles se réunissent pour manger ensemble dans quelque caverne à couvert des ardeurs d'un Soleil brûlant, chacun y apporte ce qu'il a préparé chez lui. Cette coutume a lieu aussi entre les Portugais, mais en d'autres saisons de l'année.

Les marchandises qu'on tire de l'Isle sont d'abord du sucre brun, dont on transporte annuellement cent-mille arobes, chacun de trente-deux livres, que l'on envoie en Europe enveloppé seulement dans des feuilles. *La Croix* l'appelle sucre noir, par où il entend selon les apparences celui qui est en rouleaux. Ceux qui demeurent dans l'intérieur du Pays proche des rivieres apportent leurs denrées dans des canots à la ville; les autres sur des charettes tirées par des bœufs, ce qui augmente le prix du sucre, & ce Commerce a effectivement fort diminué depuis quelques années. Les autres marchandises sont les toiles de coton fabriquées dans l'Isle & le fruit qu'on appelle Cola. Celles que les Portugais y portent, & que les Hollandois y portoient autrefois, sont des toiles de Hollande, de Rouen & d'autres endroits, du fil de toutes couleurs, des serges, des camelots de Liege, des serges de Nismes, des haches, des barres de fer, du sel, des ustensiles de cuivre & de fonte, toutes sortes d'outils, des vins de Canarie, des raisins, des olives, du vin de Portugal, de la farine, de la bierre & autres denrées.

Le revenu que la Couronne tire de ce Commerce est peu considérable, les droits d'entrée & de sortie sont peu de chose, afin d'encourager le Négoce, qui déchoit si visiblement, & sur-tout l'exportation des manufactures du Pays. Le principal revenu vient de ce qui se leve dans l'Isle même, & qu'on paye au Gouverneur Portugais. Il y a un petit impôt sur la pêche, sur les produits de la terre, & sur les manufactures, comme il se leve sur tout le monde proportionnellement depuis le moindre artisan & le laboureur jusqu'au Marchand; il est moins onéreux étant ainsi partagé, que si on le faisoit payer au port, ou dans le magazin, quand on débarque ou que l'on charge les marchandises. Le droit sur la pêche se paye de la maniere suivante; ceux qui pêchent avec des filets sur le bord de la mer, sont obligés de donner de cinq poissons un; ceux qui sont assez riches pour avoir un canot, payent trois sols par semaine pour pêcher en mer, & tout le reste est taxé de la même façon.

Tous les habitans, à la réserve de quelques Esclaves & Marchands, sont Catholiques-Romains, mais bigots, superstitieux & ignorans. Le Gouvernement Ecclesiastique est entre les mains d'un Evêque, qui fait sa résidence dans la Capitale, & est Suffragant de l'Archevêque de Lisbonne. Sa juridiction s'étend sur toute l'Isle.

L'Isle de Saint-Thomé est un bien inaliénable de la Couronne, & est gouvernée par un Viceroy ou Gouverneur que le Roi de Portugal nomme; il réside à Pavoasan, de-même que le Corrégidor, qui sous l'autorité du Gouverneur prend connoissance de toutes les Affaires Civiles. *La Croix* dit que tous les différends des habitans, tant de la ville que de la campagne, sont portés en premiere instance devant le Gouverneur, & qu'ils peuvent en appeller en

dernier reffort à Lovando Sainte Paule. Cependant nous favons, sur de bonnes autorités, que les procès font portés d'abord au tribunal du Corrégidor, & que de-là on en appelle en dernière instance au Gouverneur. Les habitans font obligés de fournir de bois de chauffage la Maison du Gouverneur; le Château & les Corps-de-garde, d'entretenir sa maison, & tous les ponts qui font sur les rivieres, pour la commodité du Commerce & des Voyageurs. C'est-là une fort grande charge à cause du dégat que font souvent les pluies, desorte qu'il faut presque tous les ans faire de nouveaux ponts. Il paroît par-là que cette Colonie ne coûte guere à l'État, il n'y a que les appointemens du Gouverneur qui se payent du Trésor Royal à Lisbonne, mais qui font fort au-dessous du revenu que le Commerce produit, sans parler de l'avantage que le Portugal retire de la consommation de ses Manufactures.

Pendant qu'il y avoit une Négociation sur le tapis entre le Roi de Portugal & les États-Généraux pour des intérêts de Commerce, l'Isle de Saint-Thomé fut prise, comme nous l'avons dit plus haut, par l'Amiral *Fol*, que l'on y envoya du Brésil avec quelques Vaisseaux, en 1641. *Fol* débarqua à deux lieues environ de la ville auprès d'un moulin à sucre de Sainte Anne; il y passa la nuit, & ordonna aux Vaisseaux de s'approcher le matin du Château sans tirer, à moins que l'ennemi ne leur en donnât l'exemple. Les Troupes débarquées se mirent en marche vers la ville, dépourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour se défendre, n'y ayant dans le Château que six gros canons, & quelques autres plus petits. Après s'être rendus maîtres des dehors de la place, ils attaquèrent le Château; mais ils y furent reçus si brusquement, que faute d'échelles ils se virent obligés de se retirer avec une perte considérable. Ils ne laissèrent pas d'entrer dans la ville sans coup férir, ils n'y trouverent personne, tous les habitans s'étant retirés avec leurs effets. Ils canonnerent alors le Château de façon qu'il fut bientôt contraint de capituler, malgré le courage du Gouverneur & de sa petite Garnison; ce fut néanmoins à des conditions honorables, les Portugais ayant obtenu de sortir avec armes & bagage, & qu'on les transporterait en Europe: on accorda aussi de bonnes conditions aux Insulaires & aux Portugais établis dans l'Isle (*). *Fol* se voyant maître de la Ville & du Château ne s'en tint pas fort rigidement aux articles de la Capitulation; il assembla les habitans, & les somma de lui payer en quinze jours de tems une somme pour racheter leurs privileges, leurs biens & leurs moulins à sucre, qu'il menaçoit de ruiner. Deux des principaux Marchands convinrent de lui payer une bonne somme & dix-mille arobes de sucre, pour la conservation de leurs plantations, de leurs moulins, & pour le maintien de leur Religion & de leurs privileges. Il y eut cependant un grand nombre d'habitans qui demanderent & obtinrent des passeports pour se retirer. Nous avons dit plus haut que les Hollandois s'étoient rendus maîtres de la Ville & du Château en 1610, ils

ra-

(*) Les Hollandois y trouverent trente-six pieces de gros canon, dont il n'y en avoit que six de montés & en état de servir, & des munitions de guerre; mais il y avoit à peine des vivres pour un mois, tant la Cour de Lisbonne avoit négligé de pourvoir à la sûreté de cette importante Colonie (1).

raferent l'une & l'autre, parceque les habitans refuserent ou ne purent payer une assez forte contribution pour les racheter; mais ils furent bientôt vengés par les maladies qui emporterent une partie des conquérans, & obligèrent les autres à quitter l'Isle (a).

A une petite distance au Nord-Ouëst de St. Thomé on trouve l'Isle de Caracombo, à quinze minutes au Nord de la Ligne, un peu au-dessous de la riviere de Gabon. Elle produit quantité de plantes & de fruits inconnus en Europe, il y a aussi beaucoup d'oiseaux & d'autres animaux. On y voit quelquefois cent nids d'oiseaux suspendus à une seule branche, & faits avec un art admirable pour les garantir des attaques des serpens & des lézards, selon le témoignage de *Linschoten*. Les femmes de cette Isle sont les créatures les plus impudiques que l'on puisse voir, car elles ne se font pas une peine de se prostituer au premier venu à la vue de tout le monde. Les autres particularités qui regardent ces Insulaires sentent si fort la fable, qu'on trouvera bon que nous renvoyions pour le détail à *La Croix* & à *Davity* (b). Il suffira de dire qu'ils les représentent aussi difformes de corps que d'esprit, & comme des monstres qui n'ont rien de l'homme sinon qu'ils articulent, & qu'ils marchent sur deux jambes.

L'Isle du Prince gît au second degré de Latitude Septentrionale, à trente-huit lieues du Continent d'Afrique, & environ à vingt-quatre lieues au Nord de Saint-Thomé, dit *La Croix*. Les Portugais lui ont donné le nom de *Ilha del Principe*, parcequ'elle a été découverte par un Prince de leur nation, ou, selon *Davity*, parcequ'elle est annexée à la Couronne, qui en tire le revenu. Il faut que cette Isle soit plus éloignée de Saint-Thomé que ne le dit *La Croix*, ou qu'il se trompe sur la Latitude; car tous les Géographes conviennent que Saint-Thomé est sous la Ligne. Aussi la distance entre ces deux Isles est-elle de quarante lieues sur les meilleures Cartes que nous avons consultées; il faut donc que la Latitude soit de cinquante minutes plus septentrionale par rapport à la partie de Saint-Thomé, qui est en-deçà de la Ligne. Bien que l'éloignement soit si peu considérable, on ne peut concevoir une plus grande différence que celle qu'il y a entre l'air de ces deux Isles; car il est aussi bon, quoique chaud, dans l'Isle du Prince, qu'il est mauvais dans celle de Saint-Thomé. Le Pays est couvert d'orangers, de citronniers, de bananes, de cocotiers, de cannes de sucre, & d'autres fruits & plantes des climats chauds. On y trouve outre cela un arbre dont le tronc a souvent vingt-quatre brasses de tour, mais aucun Auteur n'en marque le nom ni n'en a fait la description. Il y a aussi des palmiers, dont les Insulaires tirent du vin, quelques vignes, & beaucoup de coton, dont les femmes font des toiles, de la *Mandihoca* ou Manioc dont les habitans font de la farine. On y voit aussi des bêtes à cornes, des cochons, des moutons, des lapins, du poisson de mer & de riviere. Les Voyageurs Hollandois disent que les Insulaires vont nus, à la réserve du Chef & des Femmes. Les Chefs avoient une robe, & des chausses de coton, & les femmes un

(a) *Sanut*. L. VII. *Linschoten* C. 3. *Thevet* L. III. *Cardan*. in *Hisp.* p. 97. *Davity* T. V. p. 629. *La Croix*, T. IV. p. 4. C. IV. § 6.

(b) *Sanut*. l. c. *Linschoten*. C. 2. *Davity*. l. c. p. 642. *La Croix* l. c. p. 594.

un morceau de toile au milieu du corps, qui leur pend jusqu'aux genoux. Elles avoient un couteau recourbé à la main, comme des Amazones, une couronne de fleurs sur la tête, & une croix au cou, pour marque de leur Catholicité. Le Roi ou le Chef ne paroît jamais sans un petit bouclier au bras gauche, & une épée, un dard ou une pique à la main droite, tandis que les autres, qui sont apparemment ses gardes, ont une longue javeline à la main ou sur l'épaule. Les habitans sont des Portugais, des Mulâtres ou des Negres, qui reconnoissent le Roi de Portugal, bien-qu'ils ayent leur Chef particulier. Les Portugais sont en petit nombre, n'y en ayant guere que quarante ou cinquante, au-lieu que les Mulâtres, les Negres & les Esclaves montent bien à trois-mille, qui travaillent dans les moulins à sucre, & cultivent du riz, du millet, & plusieurs autres productions nécessaires à la vie, ou bonnes pour le Commerce. Il y a de l'apparence que la Religion Chretienne y a été établie par les Portugais (a).

*Isle de
Fernand
Po.*

Il y a dans le Golphe de Benin cinq Isles qui sont sur une ligne du Sud au Nord, Annobon, Saint-Thomé, Caracombe, l'Isle du Prince & l'Isle de *Fernand Po*, qui est la plus septentrionale. Ce fut le fameux *Fernand Lopez* qui la découvrit, & la nomma *Ilhas das Formosa*, mais depuis on lui a donné son nom. Elle gît à trois degrés & demi de Latitude Septentrionale, entre les hautes terres d'Ambofes & la riviere Camerone, à environ quatre lieues & demi de la côte; le canal qui est entre deux est navigable. Elle est aussi grande que Saint-Thomé, mais moins fertile; elle ne laisse pas de produire du riz, du millet, du tabac, des fruits & des cannes de sucre. Les Insulaires sont de véritables Sauvages, féroces & traîtres; ils sont gouvernés par sept Princes ou Chefs différens, qui sont toujours en guerre les uns avec les autres. Ni les Portugais, ni les Hollandois, ni d'autres Européens n'ont jamais pu lier commerce avec ces Barbares; ils ne touchent à cette Isle que pour prendre de l'eau, & alors les Insulaires ont l'œil sur eux, tant ils sont jaloux de leur liberté (b).

*Isle du
Cap Verd.*

Nous passons aux *Isles du Cap Verd*, ainsi nommées à cause de leur proximité du Cap de ce nom, vis-à-vis duquel elles sont situées. Les Portugais les appellent *Ilhas Verdes* ou Isles Vertes, parceque la mer des environs est si couverte d'herbe verte, que les Vaisseaux ont quelquefois de la peine à avancer. D'autres, & sur-tout les Hollandois, les appellent les *Isles du Sel*, à cause de la grande quantité de sel qu'on y fait, qui se transporte dans toute l'Afrique; mais le nom le plus commun sous lequel elles sont connues en Europe, est celui d'Isles du Cap Verd. Quelques Savans croient que ce sont les mêmes dont *Mela* a fait la description sous le nom de *Gorgones*, situées dans l'Océan Atlantique, & que *Pline* appelle *Gorgades*, la demeure des trois filles de *Phorcus*, connues sous les noms fabuleux de *Méduse*, *Sthenio* & *Euryale* (c). D'autres les prennent pour les *Hesperides* de *Ptolémée*, situées proche du Cap du même nom. Il est cependant plus proba-

(a) Voyag. des Hollandois en 1598 & *La Croix*, p. 628.
1599. *Sanut*. ubi sup. *La Croix*, p. 626. (c) *Dapper* p. m. 84.
(b) *Sanut*. L. VII. *Davity* T. V. p. 642.

bable qu'elles ont été inconnues jusqu'au tems où les Portugais frayerent le chemin à la découverte de nouvelles terres (a).

Ces Isles sont vis-à-vis du Cap Verd, ou pour mieux dire entre ce Cap & le Cap Blanc, à environ quarante-deux lieues du Continent; elles s'étendent en mer de façon que la plus éloignée est à soixante-dix lieues de la Côte. A les prendre ensemble, elles gisent entre le treizieme degré de latitude Septentrionale, & le dix-septieme degré quarante minutes de Latitude Septentrionale, & entre le vingt-deuxieme & le vingt-cinquieme degré de Longitude, Ouëst de Londres (*). Les Géographes & les Voyageurs ne s'accordent pas sur leur nombre; les uns en comptent douze, d'autres onze, & d'autres seulement neuf: cette différence vient peut-être de ce que les uns comptent quelques Isles, que les autres trouvent trop peu considérables pour en faire mention; ou peut-être qu'il s'en trouve deux si voisines qu'elles ne sont séparées que par un petit canal, & que l'on en a fait une seule. Les noms des dix dont on convient sont, *Ilha del Sal*, *Ilha Buena Vista*, *Ilha Mayo*, *Ilha de Sant Jago*, *Ilha del Fogo*, *Ilha Brava*, *Ilha del Sant Nicolas*, *Ilha del Sant Lucia*, *Ilha del Sant Vincent*, *Ilha del Sant Antonio*, outre quelques autres plus petites qui n'ont point de nom (†).

On prétend que si ces Isles n'ont pas été découvertes pour la premiere fois en 1440, elles ont au moins été inconnues aux Modernes jusqu'à ce tems-là, qu'un Génois nommé *Antoine Nolli* les découvrit. *Furin* (b) assure que les Portugais ont été les premiers qui en ont fait la découverte six ans plus tard (c), & *Sanutus* soutient que l'honneur en est dû à un Vénitien de la famille de *Cadamofo* (d), que le Prince de Portugal avoit envoyé découvrir des terres inconnues.

Elles sont aujourd'hui presque toutes bien peuplées, quoique l'air soit fort mal-sain dans quelques-unes, mais à les prendre en général il est bon, pur & serein. Ce sont les Européens qui les ont originairement peuplées, quelques-uns disent que les premiers habitans furent des criminels bannis de Portugal. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles étoient désertes quand on

en

(a) *La Croix*, T. IV. p. 631. *Davity*, l. c. 695. *Pyrard*. P. I. *Jarric*. L. V. C. 44. p. 625.

(b) *Furin*. C. 6.

Herrera, C. V.

(c) *Thevet*, *Cosmogr.* L. III. *Linschot*. p. VII. C. 3.

(d) *Man. Hist. Venet.* L. V. *Dandolo* L.

(*) L'Isle de *St. Antoine* est la plus septentrionale, & *Brava* la plus méridionale; *Sainte Lucia* est à l'Ouëst, & *Buena Vista* à l'Est. C'est ainsi au moins qu'elles sont placées dans toutes les Cartes modernes, aussi-bien que dans *Herrera*, *Sanutus*, *Davity*, *Linschoten*, *La Croix*, & dans tous les Auteurs qu'on trouvera cités.

(†) *Davity* soutient à-la-vérité qu'aucune des Isles en particulier ne s'appelle l'Isle du Sel, & que ce nom est applicable à *Buena Vista*, *Mayo* & *St. Jago*, parcequ'elles fournissent plus de sel qu'aucune des autres (1).

(‡) Les maladies qui regnent ordinairement dans ces Isles, sont des fievres ardentes, des flux de sang, la dysenterie, qui toutes sont en général meurtrieres. Ces maladies ne sont pas néanmoins particulieres au Cap Verd, elles sont ordinaires dans tous les Pays qui sont entre les Tropiques, ou qui y avoisinent, & où l'on a de grandes chaleurs de jour & des vents frais la nuit.

(1) Vol. V. p. 625. ad fin.

en fit la découverte, quelles qu'elles ayent été du tems de *Mela* & de *Pline*, s'ils en ont eu quelque connoissance.

Isle de Mayo.

L'Isle de *Mayo* gît au quinzieme degré de Latitude Septentrionale, & au vingt-deuxieme de Longitude de Londres, à environ neuf lieues Sud-Sud-Ouëst de Buena Vista. Elle est petite, n'ayant que sept lieues de circuit, de figure ronde, & avec quantité de pointes de rochers qui avancent au-delà d'un mille en mer. *La Croix*, *Davit* & *Linschoten* la représentent comme environnée de basses & de bancs de sable le long de ses côtes; cependant *Dampier* assure qu'il en a fait presque le tour, & qu'il n'y a trouvé d'autre danger que celui des pointes, à cause desquelles on risque d'en approcher de nuit. Le terrain de l'Isle est médiocrement élevé au-dessus de la mer & uni, à la réserve de deux montagnes, qui sont assez hautes. Le Voyageur que nous venons de citer, dit qu'il y a des Bayes sablonneuses autour de l'Isle entre les pointes dont on a parlé. A l'Ouëst de l'Isle, où les Vaisseaux mouillent ordinairement, il y a une grande Baye sablonneuse, & un banc de sable, large de quarante pas, & qui s'étend deux ou trois milles le long de la Côte; entre ce banc & les montagnes il y a une grande Saline de deux milles de long, & d'un demi-mille de large; mais elle est rarement toute couverte d'eau. C'est le bout du Nord qui fournit principalement le sel, parcequ'il ne manque jamais d'eau; le sel s'y forme pendant la belle saison, qui est depuis le mois de Novembre jusqu'à celui de Mai. L'eau qui le produit s'ouvre un passage, comme par une écluse, à travers le banc de sable, dans le tems des hautes marées, & alors la Saline se remplit plus ou moins d'eau selon la hauteur des marées. S'il y a déjà du sel quand l'eau y entre, il est d'abord dissous, mais au bout de deux ou trois jours il commence à se cristalliser, ce qui continue jusqu'à ce que toute l'eau soit convertie en sel, ou que de nouvelle eau vienne le dissoudre. *Dampier*, qui le tenoit des habitans, assure que l'eau n'entre que par le seul passage dont nous avons parlé, & cela encore dans le tems de la marée de la nouvelle Lune, ce dont il ne sauroit, dit-il, deviner la raison, & nous ne perdrons pas de tems à la chercher. Ceux qui viennent à Mayo pour charger du sel, le ramassent tandis qu'il est sec, & en font des monceaux sur le terrain sec, avant que la mer retourne. Ce Voyageur ajoute que ce qu'il y a de remarquable, c'est que le sel ne se forme ici que dans la belle saison, tout au rebours de ce qui arrive aux Salines des Indes Occidentales, & en particulier à celle de la Tortue la salée, où le sel ne se forme que dans la saison pluvieuse, & jamais sans qu'il y ait eu quelque bonne bourrasque de pluie. Quoi qu'il en soit, la difficulté tombe sur les Salines des Indes Occidentales, puisqu'il est difficile de comprendre que le sel se forme le mieux dans un tems humide, & qu'il ait besoin de l'eau de pluie pour se cristalliser. Pour dire franchement la vérité, nous doutons beaucoup du fait, quoiqu'il soit rapporté par nombre d'Auteurs.

Les Anglois faisoient autrefois-là un grand Commerce de Sel, desorte qu'on y envoyoit un Vaisseau de guerre pour servir d'escorte aux Vaisseaux qui en venoient charger; mais nous avons des raisons de croire, ou que ce Commerce a diminué depuis, ou que l'on a moins d'attention à le protéger qu'autrefois; car il y a bien longtems qu'il n'y a plus de Vaisseau destiné à

ce.

cela. Du tems de *Dampier*, il ne venoit souvent pas moins de cent Vaisseaux Anglois aux Isles du Cap Verd, principalement pour charger du sel, d'autant plus qu'il ne coûte rien que la peine de le prendre & de le faire transporter à bord, outre quelque peu de chose que l'on donne aux habitans pour aider, & pour le conduire avec leurs ânes aux chaloupes. Comme la Saline n'est pas à plus d'un demi-mille de l'endroit où l'on embarque le sel, le prix du service d'un âne par jour ne va guere au-delà de deux liards.

Le terroir de l'Isle de Mayo est sec, c'est presque tout du sable, ou de la pierre friable, sans qu'il y ait riviere, ruisseau ou source pour l'humecter; toute l'humidité se réduit aux rosées & aux pluies dans la saison où elles tombent, & elles s'écoulent rapidement. Il n'y a qu'une seule source au milieu de l'Isle, dont il se forme un petit ruisseau qui coule dans une vallée entre deux collines. Il est aisé par-là de rendre raison de la stérilité de l'Isle, & pourquoi il n'y croît pas de grands arbres, parcequ'ils ne peuvent ni fixer leurs racines dans un terroir si lâche, ni trouver la nourriture nécessaire dans une terre si aride. Le banc de sable qui renferme la Saline, produit une espece de coton soyeux, qui croît sur de tendres arbrisseaux, de trois ou quatre pieds de haut, dans des gouffes de la grosseur d'un petit concombre. Lorsque ces gouffes sont mûres, elles s'ouvrent par un bout, & d'abord le coton commence à sortir, jusqu'à ce qu'elles se partagent en quatre quartiers; mais quelque beau que ce coton paroisse à l'œil, il est trop fin & trop court pour pouvoir le travailler, & il ne peut servir que pour des coussins, ou à d'autres pareils usages. L'arbrisseau qui porte le véritable coton croît aussi dans cette Isle, mais pas en assez grande quantité pour en faire un article de commerce au dehors; les habitans en fabriquent des toiles pour leur propre usage.

Il y a dans l'Isle de Mayo trois petites villes, qui contiennent tous les habitans. Elles sont dans une situation très-incommode, de l'autre côté de l'Isle & à cinq ou six milles de la rade; chacune a son Eglise & son *Padre* ou Curé, qui a un certain honoraire. On dit que *Pinose* est la principale des trois, & qu'il y a deux Eglises; que les maisons sont petites & basses, & qu'elles ne valent guere mieux que les cabanes des Negres du Continent. La seconde ville s'appelle *St. Jean*, & la troisième *Lagoa*, petites, misérables, & mal-bâties, car les maisons ne sont que de figuier, le seul arbre qu'il y ait dans l'Isle propre à cet usage, & les chevrons sont de cannes sauvages.

Les meilleurs fruits de Mayo sont les figues & les melons d'eau, on y trouve quelques citrons & quelques oranges, mais qui sont de mauvaise espece; les habitans se nourrissent d'ordinaire de courges & de callavanes, qui sont une sorte de pois chiches. *Dampier* ne parle pour les quadrupedes que de chevres, qui sont en petit nombre, cependant *Jurin*, *Linschoten* & d'autres disent qu'il y en a une si grande quantité qu'on en voit des troupeaux de mille à la fois; outre cela on y trouve des ânes, de petits chevaux, des singes, & même quelques vaches & des bœufs, mais qui sont de petite taille. Parmi les oiseaux sont les *Flamingos*, qui ressemblent au héron, mais ils sont plus gros, & de couleur rougeâtre. Ils aiment à être en troupe, & cherchent leur vie dans la boue, sur le bord de la mer, ou le long des Sa-

lines. Ils font extrêmement sauvages, & il est bien difficile de les tirer. Ils font leur nid dans les marais où il y a beaucoup de boue, qu'ils emmoncellent avec leurs pattes, & en font de petites hauteurs qui s'élevent d'un pied & demi hors de l'eau. Ils font la base fort large & conduisent le petit édifice en diminuant jusqu'au haut, où ils laissent un trou pour pondre & pour couvrir leurs petits. Ils se tiennent sur leurs œufs d'une façon toute particulière; ils ont les pattes à terre ou dans l'eau, se reposant contre leur monceau de terre, & couvrant leur nid de leur queue: admirable instinct de la nature; puisqu'ils briseroient autrement leur œufs par le poids de leur corps. Ils ne pondent jamais que deux œufs, & rarement moins; les jeunes ne peuvent voler qu'ils n'ayent presque toutes leurs plumes, mais ils courent avec une vitesse prodigieuse. La chair des jeunes & des vieux est maigre & noire, & néanmoins très-bonne, ne sentant point le poisson, quoiqu'ils en vivent & de vers. Leur langue est large, & a un gros morceau de graisse à la racine, qui est d'une grande délicatesse; un plat de langues de flamingos est un plat à servir à la table d'un Prince (a). On trouve encore dans l'Isle plusieurs autres especes d'oiseaux, des perdrix, des corlieux, des poules de Guinée, des pigeons, des *Miniotas*, qui sont des oiseaux aussi gros que des corneilles, de couleur grise, & fort bons. Il y a aussi des *Cruvias*, qui sont à peu près de la même grosseur; comme on ne les voit que la nuit, il semble qu'on pourroit les mettre au rang des hiboux. On assure que leur chair est bonne pour les pulmoniques, quand il n'y a plus d'autre remede. Il y a des *Rabeks*, qui ont le plumage gris, le cou long de-même que les jambes, & qui ne ressemblent pas mal aux hérons. *Dampier* finit cet article en remarquant, que quelques années avant son tems les Pirates avoient cruellement infesté ces Isles, & fort diminué le nombre des animaux, & sur-tout des bœufs & des vaches, qu'ils avoient tué pour leur provision (b).

La mer des environs abonde en toute sorte de poissons, il y a des dauphins, des bonites, des snappers, des poissons argentés &c. On y voit aussi une sorte de petites baleines, qui viennent presque tous les jours dans la rade.

Dampier assure que tous les habitans de l'Isle sont Negres; mais *Sanutus*, *Linschoten* & *La Croix* (c) disent que les Insulaires du Cap Verd sont généralement issus de Portugais. Aujourd'hui ils sont sujets des Portugais, & retiennent leur Religion & leur Langue. Ils sont hardis, vigoureux, bien faits & actifs, gros & gras, tant les hommes que les femmes, nonobstant leur nourriture simple, qui se réduit à des végétaux, & la pauvreté de l'Isle. Un des Curés dit à *Dampier*, qu'il pouvoit y avoir deux-cens-trente âmes en tout, qui sont bonnes gens. Leur Gouverneur Negre tient sa commission du Gouverneur Portugais de St. Jago, & il reçoit un petit présent de chaque Maître de vaisseau qui vient charger du sel. La saison de l'arrivée des Vaisseaux est le tems de sa récolte; il en passe la plus grande partie

(a) *Dampier* T. I. p. 93, 94. *Cit. du Trad.*

(c) *Linschot.* C. 95. *Sanut & La Croix,*

(b) *Idem*, T. III. p. 20 & suiv. *Cit. du Trad.* l. c; *Dampier*, l. c.

tie à bord, où il est bien aise qu'on l'invite. Comme de tous les Européens, les Anglois étoient les seuls qui fréquentoient ce port, *Dampier* dit qu'ils étoient toujours attendus impatiemment & reçus avec joie, parceque c'étoit par-là que les Insulaires se procuroient quelque argent & des provisions pour vivre agréablement; car outre ce qu'ils gagnoient à charger les Vaisseaux, ils faisoient un petit trafic d'ânes, que les Anglois achetoient, & vendoient bien cher aux Barbades & dans leurs autres Colonies.

Buena Vista est au Nord de Mayo, au quinziesme degré cinquante-six minutes de Latitude Septentrionale: on l'appelle aussi *Bonvista* & *Bonnerue*, mais le premier nom est le véritable, les autres n'en sont que des corruptions; ce nom signifie belle vue, à cause du bel aspect qu'elle présente du côté de la mer. On donne à cette Isle près de vingt lieues de tour, elle est reconnoissable au Nord par une chaîne de rochers blancs, qui la bordent. La Côte Orientale, qui court Est & Nord-Ouëst, a aussi plusieurs bancs qui avancent en mer, mais l'intérieur de l'Isle est montagneux. De la pointe du Nord il part encore une chaîne de rochers, qui s'avance plus d'une lieue en mer, contre laquelle les vagues brisent avec une violence incroyable. Il y a à la pointe méridionale vers l'Est une autre chaîne de rochers, qui s'étendent une lieue & demie. Au Sud-Ouëst est la meilleure rade pour les Vaisseaux (a).

Au dix-septiesme degré de Latitude Nord, & au vingt-deuxiesme de Longitude, gît l'Isle que les Espagnols appellent *Ilha del Sal* ou l'*Isle de Sel*, qui a environ neuf lieues du Nord au Sud, mais elle n'a pas au-delà d'une lieue & demie de large. Toute l'Isle est remplie de Salines, où il se forme de très-beau sel, qui est presque tout ce qu'elle produit, car la terre y est d'ailleurs si stérile, qu'elle ne porte ni arbres, ni verdure, à la réserve de quelques petits arbrisseaux. *Dampier* dit qu'il n'y vit point d'herbe, & seulement quelques misérables chevres, ce qui marque bien la pauvreté de l'Isle. *Davity* assure néanmoins que nonobstant la stérilité apparente de l'Isle, il y a de grands troupeaux de chevres, quelques ânes, quelques petits chevaux, & quantité d'oiseaux de mer. Peut-être que les ravages des Boucaniers ont diminué le nombre de ces animaux. *La Croix* dit qu'un prodigieux nombre de tortues y viennent pondre, ce qui seul suffiroit pour faire subsister bien du monde; mais tous les Auteurs conviennent qu'elle est déserte.

L'Isle de *Saint Nicolas* est à dix-sept lieues environ à l'Est de l'Isle de Sel, & au dix-septiesme degré vingt minutes de Latitude Nord, suivant nos Géographes Anglois; mais *La Croix*, *De Lisle*, & d'autres la placent au seiziesme degré vingt minutes. Elle a sept ou huit lieues de long, & en quelques endroits, sur-tout vers l'extrémité occidentale environ trois lieues de large. La rade pour les Vaisseaux est environ à une lieue de la pointe orientale, où il y a une belle Baye. Le port, que les Portugais appellent *Porto de Penguin*, est du côté meridional, l'entrée est remplie de petites Isles, mais entre lesquelles les Vaisseaux peuvent passer. En tirant de-là vers le Nord-Ouëst

(a) *Dapper* p. m. 85.

Ouëst on trouve un autre port, qui s'appelle *Fuor Rol*, où les Vaisseaux peuvent toujours se pourvoir de bonne eau (a).

1^{re} de
St. Vin-
cent.

L'Isle de *Saint Vincent* est environ à quarante trois lieues de l'Isle de *Sel*, un peu vers le Nord, au dix-huitieme degré de Latitude Septentrionale, dit *Bowen*, & au dix-septieme selon *La Croix*. Elle a cinq lieues en long, & s'étend Ouëst-Sud-Ouëst. Il y a du côté du Nord-Ouëst une Baye, qui a une lieue & demie de large à son entrée, & qui s'avance dans le milieu de l'Isle; elle est environnée de hautes montagnes qui la mettent à l'abri des vents d'Ouëst & de Nord-Ouëst, desorte qu'elle passe pour le meilleur port des Isles du Cap Verd: il est seulement difficile d'y aborder, à cause de l'impétuosité des vents qui tombent des montagnes avec tant de violence, qu'ils mettent les Vaisseaux en danger, avant qu'ils puissent se mettre à couvert dans ce lieu de sûreté. Il y a outre cela du côté du Sud plusieurs autres Bayes, où les Vaisseaux peuvent mouiller; les Portugais y viennent ordinairement pour charger leurs cuirs. Il y a aussi de bonne eau à *St. Vincent*, on la voit sourdre de terre en creusant un peu dans une vallée; mais les montagnes n'en fournissent pas une goutte, ce qui fait que cette Isle n'est pas propre à nourrir du bétail (b).

Sainte
Lucie.

Sainte Lucie, qui est haute & montagneuse, & a environ neuf lieues de long, gît au seizieme degré dix-huit minutes de Latitude Nord, suivant la plupart des Ecrivains. Ici encore nos Géographes Anglois ne s'accordent pas avec les Portugais, les François, les Hollandois & les autres Nations, puisqu'ils la placent au dix-septieme degré dix-huit minutes. D'où peut venir cette variation par rapport à des Isles si fréquentées, c'est ce que nous ne pouvons deviner. Du côté de l'Est-Sud-Est il y a un port, dont le fond & le bord est de sable blanc, deux petites Isles en couvrent l'entrée, desorte qu'on y peut mouiller sûrement. Mais la meilleure rade est vis-à-vis de *Saint-Vincent*, au Sud-Ouëst, où il y a au moins vingt brasses de profondeur. Cette Isle abonde en eau douce & en bois; l'eau vient de sources qui sont au pied des montagnes; mais il n'y en a point du côté de l'Ouëst, & là elle est déserte, dit *La Croix*, ce qui semble supposer que les autres quartiers sont peuplés, bien-que nous ne trouvions point que les Voyageurs le disent. Il y a beaucoup de chevres, d'oiseaux de terre & de mer, de tortues &c. (c).

Saint-An-
toine.

La plus septentrionale des Isles du Cap Verd est celle de *Saint-Antoine*, qui gît au dix-septieme degré de Latitude, les Géographes Anglois lui donnent un degré de plus. Elle est séparée de *Saint Vincent* par un Canal navigable, qui a deux lieues de large. L'Isle s'étend du Nord-Est au Sud-Ouëst, & elle est couverte de montagnes; il y en a une si extraordinairement haute, qu'on la compare au Pic de *Ténériffe*, dont nous aurons occasion de parler. Le sommet est toujours couvert de neige, & quelque serain que soit l'air, il se perd généralement dans les nues. Du côté du Nord il y a une bonne rade, & une espece d'étang d'eau douce, qui vient de source. Les habitans sont au nombre d'environ cinq-cens, sous la protection

(a) *Dapper* l. c. *Davity*, T. V. p. 627. *La Croix* T. IV. p. 645.

(b) *Davity*, *Dapper* ubi sup.
(c) *La Croix* ubi sup.

tion des Portugais, ce sont principalement des Negres. Au bout du Nord-Ouëst il y a un village d'une vingtaine de huttes, qui contient au moins cinquante familles tant Negres que Blancs sous l'autorité d'un Gouverneur ou Capitaine; il y a aussi un Pretre & un Maître d'Ecole, qui élevent les enfans dans la Religion Chretienne, & leur enseignent les premiers élémens des Sciences, ce qui ne va guere plus loin qu'à les mettre en état de lire la Bible d'une maniere fort imparfaite. Ils parlent tous Portugais, & copient les manieres de cette Nation, mais ils sont dans la dernière misere, quoique l'Isle produise quantité de fruits, comme des oranges, des citrons, des melons, des bacovas, des grenades & des cannes de sucre; il y a aussi des palmiers. Il y a-là un grand verger, que l'on reconnoît à un palmier fort haut; les Mariniers y viennent cueillir les fruits de la saison, sans trouver la moindre opposition de la part des Insulaires. On trouve à une plus grande distance de la mer un autre verger, dont les Naturels transportent les fruits sur des ânes aux Vaisseaux, les donnant à fort bas prix. Les patates & les melons de Saint - Antoine sont excellens, & ont une finesse & une odeur qui leur sont particulieres; aussi les Mariniers les recherchent-ils beaucoup (a).

L'*Ilha del Fogo*, ou l'*Isle de Feu*, gît à quatorze degrés vingt minutes de La- *Ilha del*
titude Septentrionale, suivant les Géographes étrangers, ou au quinzieme *Fogo.*
degré selon nos Cartes Angloises. L'Isle prend son nom d'un Volcan, que l'on découvre de fort loin dans la nuit. Il y a du côté de l'Ouëst un petit Fort au pied d'une montagne, devant lequel il y a une rade, mais qui n'est guere bonne à cause de la rapidité du courant. Le vent est impétueux tout autour de l'Isle, & comme la côte est fort en talus, on n'y trouve point de fonds, si ce n'est devant le Château. Quant aux productions de cette Isle, on ne parle que de vignes, mais comme elle est habitée, il y a de l'apparence qu'on y cultive d'autres fruits & du grain, & qu'on n'y manque pas de bétail & d'oiseaux de mer (b).

L'Isle de *Brava*, ou l'Isle sauvage, est à quatre lieues au Sud-Ouëst de *Brava.*
celle del *Fogo*, avec deux ou trois petites Isles désertes qu'elle a au Nord. Du côté de l'Ouëst on trouve une bonne rade pour faire aiguade; mais le meilleur port est du côté du Sud-Est, où les Vaisseaux peuvent mouiller près du rivage sur quinze brasses; c'est ce qui fait que les Vaisseaux Portugais & Hollandois qui vont aux Indes y relâchent. Au-dessus du port, il y a un Hermitage & un Hameau de quelques misérables Negres. *Brava* produit des figes, des melons d'eau & quantité d'autres fruits, du millet, du riz, des racines; elle nourrit aussi beaucoup de chevres, mais les pauvres habitans ne peuvent en tuer ni en vendre sans la permission du Gouverneur de Saint - Jago (c).

L'Isle de *Saint Jago*, ou *Saint Jaques*, est la plus grande des Isles du Cap Verd, *Saint-*
ayant douze lieues de long du Nord-Est au Sud-Ouëst; elle est à cinq lieues en- *Jago.*
viron à l'Ouëst de Mayo entre le quinzieme & le seizieme degré de Latitude Septentrionale, & au vingt-troisieme degré de Longitude, Ouëst de Londres.

Cet-

(a) *Jurin L. V. La Croix l. c p. 644.*(c) *La Croix ubi sup. Linschot. C. 95.*(b) *Davity T. V. p. 627.*

Cette Isle est la plus considérable, la mieux cultivée & la plus fertile de toutes celles dont nous avons fait la description à cette hauteur. Les habitans sont généralement noirs, ou d'une couleur mêlée, si l'on en excepte quelques personnes de distinction, tels sont le Gouverneur, l'Evêque, quelques Marchands, des Portugais qui vivent sur leurs Plantations, & les Prêtres, quoique parmi ces derniers il y en ait plusieurs de Noirs. Dans la partie orientale de l'Isle il y a une ville nommée *Praya*, avec un bon port, où l'on voit ordinairement un bon nombre de Vaisseaux, à moins que le Roi de Portugal ne soit en guerre avec quelque autre Puissance. Depuis longtems les Vaisseaux Anglois, François & Hollandois, destinés pour la Guinée & pour les Indes, y relâchent pour prendre de l'eau & des rafraîchissemens, mais très-peu y abordent au retour. Les habitans portent sur le rivage les productions de l'Isle pour les débiter aux équipages des Vaisseaux : tout le rivage a l'air d'une foire, on ne voit que cochons, bœufs, volaille, cabrits, figues, plantains & noix de cocos, qu'ils troquent pour des chemises, des caleçons, des mouchoirs, des chausses, des chapeaux, des vestes, & en général toutes fortes d'habillemens, sur-tout de toile, car les étoffes de laine ne sont pas fort estimées à Saint-Jago. Ils ne se défont cependant qu'avec peine de leurs bestiaux, à moins que ce ne soit pour de l'argent ou pour de la toile, c'est à quoi il faut prendre garde ; car, comme presque tous les Negres, ces Insulaires guettent l'occasion de tromper, étant peut-être les plus adroits voleurs de toute l'Afrique. Il est vrai que ce vice est particulier aux habitans de Praya, car à la ville de Saint-Jago, où ils sont plus sous les yeux du Gouverneur, la crainte du châtimement sert de frein à leur inclination naturelle, & peut-être la bonne-foi leur est-elle devenue aussi habituelle, que le larcin l'est à ceux de Praya. Car il n'est pas aisé de concevoir qu'il y ait quelque différence naturelle à une si petite distance, & parmi des gens qui s'allient perpétuellement les uns avec les autres ; il faut donc attribuer la diversité des procédés à la force de l'éducation, & à de bonnes Loix, à l'exécution desquelles on tient la main.

Il y a à Praya un Fort sur le haut d'une montagne, qui commande le port ; s'il étoit bien pourvu d'artillerie & d'une bonne garnison, ce seroit une place de résistance.

La ville de Saint-Jago est la Capitale de l'Isle, & même de toutes les Isles du Cap Verd ; car elles reconnoissent toutes l'autorité du Gouverneur Portugais, qui y fait sa résidence, aussi bien que l'Evêque. Les maisons sont dispersées çà & là sur la pente de deux montagnes, entre lesquelles il y a une profonde vallée, qui a deux-cens verges de largeur du côté de la mer, & qui se retrécit peu à peu à mesure qu'elle s'éloigne du rivage, en forme de triangle, dont la côte est la base. Dans la vallée assez près de la mer, il y a une espece de rue, qui est parallèle à la mer & coupe la vallée, avec des maisons de l'un & de l'autre côté ; il y a au bout un ruisseau, qui se décharge dans une belle Baye sablonneuse, où la mer est ordinairement fort calme, & unie comme une glace ; desorte que c'est une fort bonne aiguade, quoiqu'il y ait des rochers à l'entrée, & qu'elle soit dangereuse pour les Vaisseaux. Tout auprès de l'endroit où l'on aborde il y a un petit Fort, presque au niveau de la mer, où l'on tient toujours un Corps-de-garde. Sur

Le sommet de la montagne au-dessus de la ville, il y a un autre Fort, & il semble par la muraille qu'on peut voir de la rade, qu'il est d'une assez grande étendue, car aucun Voyageur n'en a fait la description; peut-etre les Portugais font-ils trop défiants, pour permettre aux Etrangers d'en examiner les ouvrages. *Dampier* dit à-la-vérité qu'il ne comprend point de quelle utilité est ce Fort, qui a des pieces de canon en batterie. La ville peut consister en deux ou trois-cens maisons, toutes bâties de pierre brute, il y a une Eglise & un Couvent, & tous ces édifices sont fort supérieurs à ceux que l'on voit dans les autres Isles. Outre les Vaisseaux des autres Nations, qui abordent ici par hazard, il en arrive tous les ans un ou deux Portugais, qui touchent à cette Isle dans leur route au Brésil. Ils y débitent des marchandises de l'Europe, & prennent en échange de la toile de coton rayée, qui est la principale manufacture du Pays, & qu'ils transportent au Brésil. On y envoie aussi un autre Vaisseau de Portugal, pour y charger du sucre, car on dit qu'il s'en transporte tous les ans près de cent tonneaux à Lisbonne.

Saint Jago produit tant de coton, qu'on en envoie quantité au Brésil, outre celui qu'on vend aux Européens; d'ailleurs tous les habitans s'en habillent. Ils ont aussi des vignes, dont ils font du vin qui n'est pas mauvais; mais les Vaisseaux Européens leur en fournissent de meilleur, ce qui fait qu'il n'est pas estimé. Les principaux fruits, outre les plantains qu'ils ont en abondance, consistent en oranges, limons, citrons, melons d'eau & musqués, guavas, grenades, coins, coustardes & papas (a).

On trouve dans l'Isle des bœufs, des chevaux, des ânes, des mulets, des bêtes fauves, des cochons, & des singes à longue queue, qui ont la face noire. A l'égard des volatiles il y a des coqs & des poules, des poules de Guinée domestiques & sauvages, des canards, de gros & de petits perroquets, des pigeons, des tourterelles, des preneurs d'écrevisses, des corlieux, & nombre d'autres qui ne sont estimés que pour leur plumage. Telle est la description que font des Isles du Cap Verd les Auteurs cités au bas de la page (b). Nous ajouterons ce que *Jarric* dit, qu'il y dans l'Isle de St. Jago une si grande quantité de chevaux, qu'on en pourroit tirer aisément trois-mille pour la guerre. Le même Auteur rapporte que dans toutes les Isles du Cap Verd, les Curés sont aussi Médecins, Chirurgiens & Apothicaires, réunissant en leur personne la cure du corps & de l'ame; mais toute leur science consiste principalement en sortileges, & en commerce avec le Diable, ou pour mieux dire à fourber, & à en imposer par leur hypocrisie.

Sans entrer dans la question peu importante pour le Lecteur, si les Isles Isles Ca-
Canaries sont les mêmes que les Anciens appelloient les Isles Fortunées, dont naries.
Ptolémée & *Plin*e ont fait la description, nous croyons qu'il suffira de les faire connoître. Ce sont-là des questions de pure speculation, sur lesquelles

on

(a) On peut voir la description des deux derniers fruits dans *Dampier* T. IV. p. 31, 32. Nous l'avons supprimée, parcequ'elle se trouve aussi dans l'*Hist. Gé. d' Voyages*. T. III. p. 169, 170. Edit. in-4to. REM.

DU TRAD.

(b) *Saunt* L. VII. *Purchas* L. VII. C. 12. *Linschot* C. 9. *Thevet* Cosinogr. L. III. *Davy* T. V. p. 627. *La Croix* T. IV. p. 630. *Jarric* L. V.

on peut consulter notre Histoire Ancienne, & les Géographes Grecs & Latins. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de remarquer, que si *Ptolémée* décrit ces Isles, il les a placées certainement d'onze degrés trop près de la Ligne Equinoxiale, en les mettant au seizième degré; cela même a fait croire à quelques Géographes, que les Isles Fortunées étoient les Isles du Cap Verd. On fait à-présent avec certitude par des observations exactes, que les Isles Canaries sont entre le vingt-septième degré dix minutes & le vingt-neuvième degré cinquante minutes de Latitude Septentrionale, & entre le douzième & le dix-septième degré cinquante minutes de Longitude, Ouest de Londres. *Thevet* assure que les Africains en général les appellent *Elbard*, & *Gomara* prétend que les Espagnols leur donnerent le nom de *Canaries*, à cause du grand nombre de gros chiens qu'ils trouvaient dans une de ces Isles. Cependant *Hornius* & le Docteur *Harris* conviennent que, selon *Plin*, le nom de *Canarie* ne vient point du Latin *Canis* (un Chien), ni du nombre des Chiens qu'on y trouve, ainsi que le veut *Gomara*; ils prétendent que c'est des *Canan'ens* ou *Phéniciens*, qui selon *Scylax* alloient souvent à *Carne*, que d'autres croient n'être qu'une contraction de *Canarie*. Mais tout cela ne sont que des conjectures, qui prouvent plus l'érudition & le génie inventif des Historiens pour certaines hypothèses, qu'elles ne servent à l'éclaircissement de la vérité, & à l'utilité des Lecteurs (*).

Les Auteurs ne sont pas moins partagés sur le nombre de ces Isles, que sur leur situation & sur leur nom. *Grammaye* soutient que *Ptolémée* & *Plin* n'en connoissoient que six, & que l'Isle de *Madere* étoit même comprise dans ce nombre; au-lieu que les Voyageurs & les Géographes modernes n'en comptent pas moins de douze, sans parler de *Madere*; mais il n'y en a que sept qui ont paru mériter une description, ce sont *Lancerote*, *Fuerte Ventura*, la *Grande Canarie*, *Ferro*, *Palma*, *Teneriffe* & *Gomera*. *Purchas* y ajoute certaines petites Isles, qu'il nomme *Lobos*, *Roca*, *Graciosa*, *Sainte Claire*, *Allegrança* & *Inferno*, dont les véritables noms selon *Sanutus* sont, *Vecchio Marino*, *Sainte Claire*, *Rocho*, *Graciosa* & *Allegrança*; & il en retranche deux du nombre marqué par *Purchas*.

Que les Canaries aient été connues ou non du tems de *Ptolémée* & de *Plin*, il est certain qu'avant l'an 1402, ou, selon quelques Historiens Espagnols, l'an 1405, elles étoient entièrement inconnues aux Modernes, bien-qu'elles fussent peuplées de Chrétiens, & même de Catholiques, qui devoient avoir eu commerce avec l'Europe, puisque l'on convient qu'ils reconnoissent la suprémacie du Siege de Rome. L'Histoire ne dit rien sur la maniere dont ils avoient eu ce commerce, ni comment le Christianisme s'y étoit établi. On assure seulement que *Jean Roi* de Castille donna l'investiture de ces Isles, dont on ne connoissoit que l'existence, à un François nommé *Jean de Bethancourt*, s'il pouvoit les conquérir. Cet Aventurier se mit d'abord en état de tenter fortune, & eut le bonheur de se rendre maître de *Lancerote* avec le Château, & de *Fuerte Ventura*; & après avoir fondé un Couvent

de

(*) Il est bon de remarquer qu'*Abulfeda*, *Ulug Beg* & d'autres Géographes Arabes appellent ces Isles *Jazair Aliba Adal* ou les Isles Fortunées.

de St. François, il retourna triomphant en Espagne. *Grammaye* dit que cinq ans après il céda ses droits à *Diegue Herrera*, & que ce fut celui-ci qui conquit *Fuerta Ventura*. *Sanutus* prétend que *Bethancourt* entreprit son expédition avec la permission de la Reine de Castille, & qu'après sa mort ses héritiers vendirent ces Isles à *Herrera*, ou plutôt à l'Infant *Don Henri*, qui envoya *Herrera* pour faire de nouvelles conquêtes, en quoi il réussit ayant soumis l'Isle de *Ferro* & la *Gomere*. Avec le tems les autres Isles furent aussi conquises. Mais n'insistons pas sur un sujet où les Relations varient si fort (*). Ce qu'il y a de certain, c'est que quand *Ferdinand* le Catholique fit la paix avec *Alphonse V.* Roi de Portugal, après une guerre sanglante, on stipula qu'ils renonceroient à toutes les prétentions antécédentes à ce Traité, que désormais les Isles Canaries seroient annexées pour jamais à la Couronne de Castille (†), & qu'en équivalent la Navigation & le Commerce de Guinée appartiendroient au Portugal, à l'exclusion des Castillans. Ce Traité fut signé à *Alcobazas* le 4 de Novembre 1479 (a).

Les

(a) *Purchas*, Pilgrims L. VII. C. 12. *Sanut.* L. III. *Grammaye* Afriq. L. IX. Ch. 3.

(*) Peut-être souhaitera-t-on d'avoir une Relation des Conquêtes des Espagnols, sur l'autorité des Auteurs les plus dignes de foi. *Grammaye* assure que *Herrera* n'ayant pas été aussi heureux dans ses entreprises sur les autres Isles, fut si dégoûté qu'il vendit son droit, car il suppose qu'il avoit droit, au Roi *Ferdinand*, immédiatement avant qu'une grande bataille contre les Insulaires le mit en possession de la grande Canarie. On envoya ensuite *Barthelemi* & *Alphonse Lugo* pour soumettre *Ténériffe*, dont ils se rendirent maîtres en 1512. *Palma* avoit été soumise environ quatre ans auparavant. *Sanutus* soutient au contraire formellement, que la *Gomere* & *Ferro* furent découvertes par *Ferdinand Dorias*, & *Ténériffe*, *Palma* & la grande Canarie par *Alphonse Lugo* & *Pietro da Vera*, & qu'elles furent conquises par ordre de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. *Lugo* soumit *Ténériffe* & *Palma*; & *Vera*, citoyen de *Xerès*, subjuga les autres. Du tems de *Cada Mosto* il n'y en avoit que quatre habitées par les Chrétiens & annexées à la Couronne de Castille, savoir *Fuerte Ventura*, *Lancerote*, *Gomere* & *Ferro*.

(†) Voici la Relation que *Mandello* donne des Isles Canaries. Les Anciens, dit-il, les nommoient *Isles Fortunées* à cause de la bonté de l'air & de la fertilité de leur terroir. Les Auteurs qui disent que les Espagnols, qui les ont découvertes en 1442, leur ont donné le nom de *Canaries*, parcequ'ils y trouverent beaucoup de chiens, se trompent; car il est certain que *Plin*, *Solin*, de-même que *Proleme* nomment *Canarie* une des Isles Fortunées. Elles sont au nombre de sept, & s'étendent presque sur une même ligne de l'Orient à l'Occident. Environ l'an 1348 *Don Louis de la Cerda*, Comte de Clermont, équipa une Flotte sous la protection d'*Alphonse* Roi d'Arragon, pour aller conquérir les Canaries, que le Pape lui avoit adjudgées, & l'expédition répondit à son attente. Ces Isles ayant été abandonnées depuis la mort du Comte de Clermont, les Basques & les Andalouziens équipèrent une Escadre sur la fin du quatorzieme siecle, & surprirent *Lancerote*; ils en rapporterent tant de richesses, que le Roi de Castille eût dès ce tems-là entrepris la conquête de ces Isles, s'il n'en eût été empêché par les guerres qu'il avoit contre ses voisins. Quelque tems après *Jean de Bethancourt*, ayant commission de *Henri III.* Roi d'Espagne, entreprit de conquérir ces Isles, à la charge qu'après la conquête il reconnoitroit la Souveraineté de la Couronne de Castille. Il eut le bonheur de se rendre maître des cinq petites, mais il ne put venir à bout de réduire les deux grandes. Le Roi de Castille, en qualité de Souverain, y envoya d'abord un Evêque pour instruire les Insulaires dans la Religion Chrétienne. Mais il y eut de si grandes querelles entre ce Prélat & le neveu de *Bethancourt*, qui avoit succédé à son oncle, que le Roi fut obligé d'y envoyer *Pedro Barba* avec une bonne Flotte pour en chasser les François. *Barba* les réduisit sans peine sous l'obéissance de son Maître, & les vendit ensuite à un certain *Peruvia*, qui les donna en

Les Isles Canaries sont à l'Orient de la Côte de Biledulgerid , à la Latitude & à la Longitude que nous avons marquée plus haut ; mais *La Croix* prétend qu'elles occupent tout l'espace qui est entre le vingt-sixieme degré & demi , & le vingt-neuvieme & demi de Latitude Septentrionale , vis-à-vis du Cap Non , à soixante-dix ou quatrevingt lieues de la Côte de Barbarie , & à neuf ou dix lieues les unes des autres.

Etant aussi proche du Tropique du Cancer ou de l'Ecreviffe , l'air doit nécessairement y être fort chaud , étant exposées à la plus grande ardeur du Soleil ; c'est aussi ce qui paroît par le tems de la Moisson , qui est dans les mois de Mars & d'Avril. Le terroir est par-tout d'une fertilité admirable , mais il est sur-tout fameux par la production des vignes dont on fait le vin de Canarie , si universellement estimé dans toute l'Europe , & dont on transporte une si grande quantité.

Sanutus prétend qu'il n'y avoit autrefois qu'une seule Isle si extraordinairement abondante en bled & en vin , quoique toutes produisent aujourd'hui ce qui est nécessaire à la vie. Le bled , l'orge , le miel , la cire , les cannes de sucre , les oranges , les figues , les grenades , les citrons , les pêches , les pommes de pin , & une grande variété d'autres fruits y viennent en quantité & dans la dernière perfection. Il y croît aussi beaucoup d'*Orifelle* , que plusieurs *Botanistes* prétendent être le *Phalaris* de *Dioscoride* (*), & que *Dalechamp* sur *Pline* appelle le second genre de *Barba* , ou proprement graine de *Théophraste*. Les Insulaires cultivent cette plante avec grand soin pour nourrir les petites oiseaux si estimés pour la beauté de leur plumage & la douceur de leur chant , qu'on appelle *Canaris*. Ces Isles produisent aussi une grande quantité de cette gomme ou résine qu'on appelle *Brai* , que l'on tire du pin par le moyen du feu , d'une façon différente à-la-vérité de celle qu'on pratique en Norvege & dans les autres Pays Septentrionaux de l'Europe. Les Isles Canaries ne sont pas moins bien fournies de bestiaux , tels que des vaches , des moutons , des chevres & des ânes sauvages , qui courent en troupes dans les montagnes ; peut-être pourroit-on dire que le plus gros article de leur Commerce sont leurs peaux ou cuirs , dont ils font un grand trafic avec les Puissances maritimes. Les Bois fourmillent d'oiseaux , & la Mer des environs fournit beaucoup de poisson , & sur-tout des esturgeons , qui sont la principale nourriture des pauvres. Il y a dans toutes les Isles des fossés & des marais , que la mer remplit dans le tems des hautes marées , & où ensuite par l'évaporation de l'eau il se forme un beau sel fin.

Les

mariage à son gendre *Herrera*. Celui-ci prit le titre de Roi de Canarie , mais n'ayant pu conquérir les deux grandes Isles il en vendit quatre des autres à *Ferdinand* Roi d'Arragon , & ne se réserva que l'Isle de Gomere avec le titre de Comte. *Ferdinand* conquit les grandes Isles , & toutes sont restées depuis à la Couronne d'Espagne (1). Telle est la Relation de *Mandello* , qui ne dit point sur quelle autorité elle est fondée.

(*) C'est une espèce de *Tandria-Dygynia* , avec une gouffe bivalve où il n'y a qu'une seule graine , en quoi elle ressemble parfaitement à l'*Orifelle*.

(1) *Mandello* , Voy. Col. 711 & suiv.

Les sentimens varient sur l'origine des premiers habitans : nous rapportons ce que le plus grand nombre des Auteurs en disent, comme étant le plus probable, & qui cependant est sujet à de grandes difficultés, qui fau- tent aux yeux sans qu'il soit nécessaire d'en entreprendre une réfutation dans les formes.

On dit que les premiers habitans étoient des Exilés d'Afrique, bannis par les Romains, après leur avoir coupé la langue pour avoir blasphémé contre les Dieux de Rome. Cependant des gens parfaitement instruits de la Langue de ces Insulaires, n'y ont pas trouvé la moindre affinité avec le Latin ou l'Arabe, & l'on ne conçoit guere comment des parens privés de l'organe de la parole auroient pu transmettre leur langage à leurs enfans ; car ni l'écriture ni l'orthographe ne peuvent jamais faire comprendre le son des lettres, & il n'est pas possible sans instruction d'attacher des idées fixes aux Caractères. *Nicols* dit que tous les descendans des anciens habitans parlent la même Langue, quoiqu'il y ait différens dialectes. Le même Auteur assure qu'ils étoient vêtus de peaux sans aucune forme. Ils vivoient fort unis au milieu des rochers dans des cavernes. Ils se nourrissoient de la chair de bêtes à cornes, de chiens & de lait de chevre. Ils faisoient aussi une espece de pouding ou de pain, en faisant tremper de la farine dans du lait ; ils appelloient ce pain *Goffia*, & il est encore connu dans ces Isles sous le même nom, & y est commun. *Nicols* en avoit mangé souvent, & il assure qu'il est nourrissant & de bon goût.

Lorsque *Cada-Mosto* fit le voyage des Canaries en 1445, les Espagnols n'étoient maîtres que de quatre des petites Isles ; les autres étoient habitées par des Idolâtres, que les Espagnols appelloient *Guanches*, nom que *Linschoten* & d'autres donnent aussi à leurs descendans. Le nombre des habitans de la Grande Canarie alloit à neuf-mille, & ceux de Ténériffe à quinze-mille hommes, femmes & enfans, gens barbares & d'une taille gigantesque. La Polygamie avoit lieu parmi eux, chacun prenant autant de femmes qu'il en pouvoit nourrir, sans regle ni loi à cet égard ; ils faisoient nourrir leurs enfans par des chevres. Tous leurs biens étoient en commun, par où il faut entendre leurs vivres, car ils ne connoissoient pas d'autres richesses. Ils cultivoient la terre avec des cornes de bœufs, & se servoient de pierres tranchantes pour se raser les cheveux & la barbe, au défaut d'instrumens de fer, qui leur étoient inconnus. Ils avoient une si grande horreur pour l'effusion du sang humain, que bien-qu'on les appellât Barbares, on ne pouvoit témoigner une plus grande humanité à cet égard ; car ayant pris un petit Vaisseau Espagnol, dont l'équipage les avoit indignement insultés, leur haine ne put leur inspirer l'idée d'un châtement plus rigoureux, que d'envoyer leurs prisonniers garder leurs troupeaux, ce qui passoit parmi eux pour un emploi bas & méprisable. Leur barbarie, dit l'Auteur, n'empêchoit pas qu'ils n'eussent quelque idée d'un état à venir ; chaque petite Communauté avoit toujours deux Chefs ou Rois, un vivant & l'autre mort. Quand un de leurs Chefs venoit à mourir, ils lavoient son corps avec beaucoup de soin, & le plaçoient debout dans une caverne, un sceptre à la main, avec deux cruches à ses côtés, l'une remplie de lait & l'autre de vin, comme une pro-

vision dont il avoit besoin pour son voyage (a).

Du tems de *Cada-Mosto* chaque Isle étoit partagée en plusieurs Royaumes, ou pour mieux dire Seigneuries; dans celle de Ténériffe seule il y en avoit neuf. Les guerres qui s'allumoient souvent entre ces petits Souverains faisoient oublier les sentimens d'humanité & d'affection, qui étoient naturels à ces Peuples, & souvent ils portoient la vengeance aux derniers excès, en remplissant le Pays de sang & de carnage. Leurs armes étoient néanmoins les plus simples du monde, elles se réduisoient à des pierres, & à deux especes de lances, les unes armées de corne, & les autres étoient de bois pointu durci au feu. Pour se garantir des ardeurs brûlantes du Soleil dans la saison des chaleurs, & contre les rigueurs du froid en Hiver, ils s'oignoient le corps du jus de certaines herbes mêlé avec du suif, ce qui teignoit leur peau de toutes fortes de couleurs, rouge, jaune & verd; hommes & femmes usoient de cette singuliere précaution, ou de ce bizarre ornement.

Il semble aussi que chaque Isle avoit sa Religion particuliere; bien plus, chaque petit Etat dans la même Isle avoit sa forme de Culte & de Gouvernement, mais dans chaque Société tout étoit en commun, Religion, Coutumes, Langage & Biens. Dans l'Isle de Ténériffe il n'y avoit pas moins de dix fortes d'Idolâtres, les uns adoroient le Soleil, les autres la Lune, d'autres les Astres. Nous avons dit que la Polygamie étoit permise, mais la virginité de la Mariée appartenoit de droit au Chef, & tant elle que le mari se croyoient fort honorés quand il vouloit bien leur donner cette marque de bonté, & user de son droit. Les Espagnols, après les avoir soumis, leur permirent pendant longtems d'avoir leurs Chefs, & ils continuerent à suivre cet usage. Ils avoient encore une coutume barbare à chaque renouvellement de Chef, c'est qu'un certain nombre de jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe se sacrifioient à son honneur & pour rendre son regne heureux. Le Chef donnoit un grand festin, à la fin duquel ceux qui vouloient lui donner cette preuve d'affection & de fidélité, étoient conduits au haut d'un rocher escarpé, & après plusieurs cérémonies bizarres, & avoir prononcé quelques paroles mystérieuses, ils se précipitoient dans une profonde vallée, & étoient mis en pieces par la violence de la chute. En récompense de ce dévouement, le Seigneur se croyoit obligé de répandre toutes fortes de biens & de faveurs sur les parens de ces malheureuses victimes; ce qui pourroit faire douter, si ces jeunes personnes ne se sacrifioient pas autant à la tendresse pour leurs parens, qu'à la fidélité pour leur Souverain. Plusieurs de ces coutumes subsistent encore parmi les descendants des Guanches, comme on va le voir par les relations qu'en font les Voyageurs modernes.

Ils disent que les Habitans naturels des Canaries sont forts & robustes, mais inférieurs à leurs ancêtres pour la force & la taille. Ils ne sont ni tout-à-fait blancs, ni tout-à-fait noirs, mais ont le teint basané, & de gros nez plats. Ils sont vifs, agiles, actifs, courageux, rusés, & naturellement guerriers, en quoi ils

(a) *Herbert* p. 4. *Sprat*, Hist. of the Royal Society, p. 212. *Pet. Martyr* Dec. 1. p. 9. *Ramusio* T. I. p. 98. *Davity*, p. 72.

ils ne ressembloit point à leurs peres, bien-que ceux-ci fussent souvent obligés de faire la guerre par des raisons d'Etat. Les Espagnols leur donnent encore le nom de Guanches, qu'ils méritent bien par leur attachement inviolable à plusieurs des coutumes de leurs Ancêtres. Un trait particulier de conformité qu'ils ont avec leurs gigantesques prédécesseurs, c'est un appétit dévorant, de façon qu'un seul homme mange quelquefois dans un seul repas vingt lapins & un chevreau: chose que nous avons presque de la peine à croire, nonobstant le témoignage des Auteurs cités ci-dessous (a).

Ils parlent peu & extrêmement vite, n'articulant que des dents & des levres; outre leur langue ils parlent coulamment Espagnol. Le Docteur *Sprat* rapporte que dans l'Isle de Ténériffe les descendans des Guanches vivent de certains gâteaux faits d'orge, de lait & de miel, qu'ils portent dans des poches de peau pendues à leur ceinture, & que c'est dans ces mêmes peaux qu'ils les font cuire à la fumée. Quelques-uns s'abstiennent absolument de vin, & ne mangent point de chair. Ils sont si agiles & si légers, qu'ils montent & descendent les montagnes & sautent de rocher en rocher avec une facilité surprenante, mais dangereuse, qui coûte quelquefois la vie à ceux qui n'y sont pas assez exercés. Ils ont pour cela ordinairement une pique, qui a neuf ou dix pieds de long, dont ils se servent pour sauter ou pour glisser d'un précipice à l'autre, aussi-bien que pour briser les coins des rochers, & souvent ils se tiennent sur des endroits qui n'ont pas trois pouces de large, sur lesquels ils appuient les orteils, & paroissent suspendus au-dessus des plus affreux précipices. Le Chevalier *Hawkins* en a vu monter & descendre ainsi des rochers escarpés, d'une façon aussi étonnante que propre à effrayer le spectateur. Le Docteur *Sprat* rapporte l'Histoire de vingt-huit prisonniers, que le Gouverneur Espagnol avoit fait renfermer dans un Château d'une prodigieuse hauteur, où on les croyoit parfaitement en sûreté, sans qu'il fût possible qu'ils en échappassent; ils ne laisserent pas de franchir les murailles, & de sauter les rochers & les précipices avec une hardiesse & une agilité incompréhensible pour ceux qui ont vu la situation du Château. Le même Auteur ajoute que les Canariens ont une façon toute extraordinaire de siffler, en sorte qu'ils se font entendre à la distance de cinq milles, ce qui est confirmé par le témoignage d'un grand nombre d'autres Auteurs; ils assurent même que si un Guanche vous siffle à l'oreille, on est plusieurs jours avant que de pouvoir bien entendre, tant le son est perçant.

Le savant Docteur *Sprat* a enrichi le Public de quantité d'anecdotes curieuses touchant les Guanches: il rapporte entre autres, qu'ils se servent de pierres dans leurs combats, & qu'ils les lancent avec autant de force qu'une balle de mousquet. Nous avons vu que *Cada-Moslo* dit la même chose, & ils assurent tous deux, pour l'avoir vu, que ces Barbares jettent les pierres avec tant de justesse, qu'ils ne manquent pas le plus petit but à une grande distance, & avec tant de force, qu'en un petit nombre de coups ils mettent en pieces un bouclier. Dans les premiers tems de la conquête de ces Isles, ces Insulaires étoient si adroits à cet exercice, qu'il y en eut un qui offrit de

(a) *Sprat* l. c. p. 213, *Durette* p. 74. 670. *Hist. Gén. des Voyag.* T. III. p. 6. *Herbert Voy.* p. 5. *La Croix* T. IV. p. *Cada-Moslo* 2p. *Ramisso* T. 4. p. 99 &c.

donner douze oranges à trois hommes, & d'en prendre douze pour lui, en s'engageant de toucher ses antagonistes avec toutes les siennes, pendant qu'il pareroit avec la main celles qu'ils lui jetteroient. L'épreuve s'en fit par ordre du Gouverneur Espagnol, & au grand étonnement des spectateurs elle réussit au-delà des promesses du Canarien (a).

La principale & comme la Capitale de ces Isles est la Grande Canarie, où réside l'Évêque & le Tribunal de l'Inquisition. Le Gouverneur des Canaries y a aussi son Palais, c'est-là aussi que siege le Conseil Souverain qui décide toutes les affaires. Aujourd'hui tous les Insulaires sont de la Religion Catholique-Romaine. Il est vrai que dans les commencemens un grand nombre s'enfuirent dans les montagnes pour éviter les persécutions de l'Inquisition, & conserver leur ancienne Religion; mais à-présent ils sont tous dispersés, & obligés d'adopter ce que les Moines leur enseignent. Ce sont à-la-vérité de pauvres Profélytes; l'Inquisition ne s'embarasse guere qu'ils soient sincères, pourvu qu'ils obéissent aveuglément à son autorité tyrannique. Mais nous ne nous étendrons pas ici sur leurs mœurs & leurs coutumes en général, parceque nous aurons occasion d'en parler souvent dans la description particuliere de ces Isles. Nous ajouterons seulement que la Cour Souveraine, qu'on appelle Audience Royale, est composée du Viceroi ou Gouverneur, & de trois Auditeurs (b).

Isle de
Palma.

Nous commençons par l'Isle de *Palma*, la plus occidentale de ces Isles, & la plus éloignée du continent d'Afrique, & nous continuerons en suivant la ligne vers l'Orient. *Palma* s'appelloit anciennement *Capraria*, selon *Barbot* & *Davity*, elle gît au Nord-Nord-Ouëst de l'Isle de Fer, à vingt-huit degrés & demi de Latitude Septentrionale, & à dix-huit degrés de Longitude, Ouëst de Londres. Les mêmes Auteurs lui donnent dix lieues de longueur sur sept de largeur, & environ vingt-six de tour, bien - que d'autres Géographes la fassent à peu près ronde, à la réserve d'une pointe au Nord-Est, qui fait une espece de corne. C'est dans cette Isle qu'est le Volcan qu'on appelle *Capraria*, qui a donné le nom à l'Isle: d'autres conjecturent pourtant que le Volcan & l'Isle ont pris leur nom du grand nombre de chevres qui s'y trouvent. Tout le monde convient qu'elle est fertile en bled, en vin, en cannes de sucre, aussi-bien qu'en fruits, & qu'on y trouve beaucoup d'animaux à quatre pieds & d'oiseaux. *Nuno de Penna* rapporte dans ses *Mémoires Historiques*, que le 13 de Novembre de l'an 1677, un peu après le coucher du Soleil, il y eut un violent tremblement de terre, qui se fit sentir à treize lieues aux environs, accompagné d'un bruit terrible, qui dura cinq jours sans intermission; pendant ce tems-là il se fit en divers endroits d'horribles ouvertures dans la terre, mais sur-tout sur la montagne de *Capraria*, à une lieue & demie de la mer, qui jetta du feu & des flammes, avec de grandes pierres & de grosses pieces de rochers. La même chose arriva en divers endroits voisins, & dans l'espace de quinze minutes il ne se fit pas moins de vingt-huit ouvertures au pied de la montagne, d'où sortoient des flammes, de la fumée & de la lave. Le même Auteur ajoute que le 20 Novembre il y eut une seconde éruption à la mon-

ta.

(a) *Durette* p. 71 &c. (b) *Davity* T. V. p. 609. *Sprat* ubi sup. &c.

tagne, qui vomit encore des torrens de pierres & de minéraux fondus, qui coulerent l'espace de sept lieues, où l'on voit encore aujourd'hui de gros monceaux de cendres. Toutes les terres voisines furent dévastées, & les habitans obligés d'abandonner leurs demeures.

Il y a dans cette Isle une jolie ville du même nom, & un bon port, où abordent les Vaisseaux de différentes Nations pour y charger des vins, que l'on estime autant que la Malvoisie, & qui passent pour les meilleurs de toutes les Canaries. On recherche beaucoup ces vins, & particulièrement celui qui se fait dans un lieu nommé *Brenin*; on en transporte annuellement aux Indes Occidentales & en d'autres Pays, au moins douze-mille pipes.

Vient ensuite *Ferro*, à deux lieues selon *Prevost*, mais à six selon d'autres, au Sud-Sud-Est de Palma. *Barbot* & *Davity* prétendent que cette Isle est celle que les Anciens appelloient *Pluvialia*; les Espagnols l'appellent *Hiero*, les Portugais *Fiero*, les Italiens & les Anglois *Ferro*, & les François l'*Isle de Fer*. *Barbot* se trompe en disant que c'est la plus occidentale des Canaries, tandis qu'il est prouvé par les dernières Observations que c'est Palma. *Ferro* est au vingt-septième degré de Latitude Septentrionale, & elle a environ dix lieues de circuit (*). Selon *Thevet* cette Isle est sans-contredit la *Ombra Pluvialia* de *Pline* & de *Solin*. Il y a quelques villes, & la Capitale est ornée d'une Eglise dédiée à St. François, & d'un Couvent de son Ordre. Le terroir est sec & stérile par la disette d'eau, on n'en trouve pas une goutte, si ce n'est quelque peu dans les trous des rochers proche du rivage. Mais les Insulaires y suppléent par un arbre fort extraordinaire & miraculeux, dont on fait des histoires qui passent toute créance. Cependant, comme presque tous les Voyageurs en parlent de la même manière, ce seroit manquer à ce que nous devons à nos Lecteurs, que de n'en rien dire, en leur laissant la liberté d'en penser ce qu'ils voudront, parceque ce n'est pas à des Historiens de nier absolument des faits qui paroissent naturels, lorsqu'ils sont attestés universellement par des Auteurs irréprochables. Les Espagnols appellent cet arbre *Santo* à cause de ses qualités extraordinaires, & les Naturels *Garoe*. Le haut est toujours couvert d'un nuage épais, excepté pendant la chaleur du jour qui le dissipe, & de ce nuage distille le long des feuilles & des branches de l'eau fort claire, jusqu'à la concurrence de vingt tonneaux par jour; cette eau tombe dans une citerne de pierre, qui a environ six pieds de profondeur & vingt pieds en quarré, laquelle est au nord de l'arbre. Cet arbre est d'un si grand prix pour les Insulaires, qu'ils l'ont entouré d'une haute muraille. Quand le nuage vient à manquer, ce qui arrive quelquefois au mois d'Août, la Providence y supplée par une vapeur épaisse qui s'élève de la mer, couvre l'arbre, tombe en forme de rosée sur les feuilles, & distille en eau claire & douce le long des branches dans la citerne. A leur arrivée dans l'Isle, les Espagnols n'y trouvant pas

(*) Cette Isle est célèbre, parceque les François ont passé leur premier Méridien par son milieu, comme les Hollendois le leur par le Pic de Ténériffe. Aujourd'hui les Géographes placent assez communément leur premier Méridien dans la Capitale de leur propre Pays, bien-que cela cause de la confusion dans les Histoires générales & dans les Traités de Géographie, dans lesquels on devoit avoir un Méridien fixe.

d'eau demandèrent aux Insulaires comment ils suppléoi-ent au manque d'une liqueur si nécessaire à la vie, ils répondirent qu'ils préparoi-ent leurs vivres dans la saison des pluies, & qu'ils conservoi-ent autant d'eau qu'il leur étoit possible. Ils avoi-ent couvert l'arbre de roseaux, de terre & d'autres choses, dans l'espérance d'obliger les Espagnols à se retirer faute d'eau. Mais leur artifice se découvrit par hazard. Une femme qui avoit commerce avec un Espagnol révéla le secret à son galant, qui en donna d'abord avis au Commandant. Pour couper court, ce merveilleux arbre fournit d'eau non seulement les habitans & tous les animaux tant domestiques que sauvages de l'Isle, mais aussi les Vaisseaux qui y relâchent pour faire aiguade (a). On le représente comme de moyenne grosseur, & *Louis Jackson*, qui assure qu'il l'a souvent vu, le compare à un bon chêne. *Purchas* dit qu'il est de la grosseur d'un chêne, qu'il a l'écorce fort épaisse, & des feuilles qui ressemblent à celles du laurier, mais plus petites. Il porte un fruit enfermé dans une coque dure, d'un goût délicieux, & qui a une odeur aromatique très-forte. Mais nous laissons à décider au Lecteur si un pareil arbre existe, après qu'il aura pesé ce que nous ajoutons dans les Remarques (*). Nous ajouterons seulement, que soit que l'eau distille d'un ou de plusieurs arbres, il est certain que plus de huit-milleames, & au moins cent-mille quadrupedes sont pourvus d'eau par quelque moyen, tandis que

tous

(a) *La Croix* T. IV. p. 702. *P. Martyr* L. VII. C. 12. *Hist. Gén. des Voy.* T. III. Dec. I. p. 12. *Hawkins* ubi sup. *Durcote* p. 22. *Nicols* ap. eund. 71. *Delon* p. 67. *Linschot* p. 177. *Purchas*

(*) Il n'y a ni Voyageur qui ait été aux Canaries, ni Géographe qui en fasse la description, ni Naturaliste qui rende compte des productions de ces Isles, qui n'assure que cet arbre existe, à la réserve de *le Maire*. Il est vrai que leurs Relations varient dans les détails; les uns parlent de plus d'un arbre de cette espèce, les autres ne s'accordent pas sur sa grandeur & sur la quantité d'eau qu'il fournit, mais il n'y en a aucun qui mette en question la vérité du fait, sinon le Voyageur que nous venons de nommer. *Le Maire* traite le tout de fiction, avec cela sa propre Relation est si contradictoire, qu'on ne peut guere donner de créance à un Auteur qui n'est philosophe qu'en ce qu'il est incrédule. Etant aux Canaries en 1628, il fit toutes les perquisitions possibles sur la vérité des faits que nous avons rapportés. Dans un endroit il assure que tous les habitans avec lesquels il s'en étoit entretenu, lui avoi-ent dit que c'étoit une erreur populaire, mais un peu plus bas il change de langage, & rapporte que plusieurs des Canariens croyoi-ent le fait, & lui avoi-ent assuré que l'arbre en question avoit toutes les qualités qu'on lui attribuoit. Outre cette inconsistance de la Relation de *le Maire*, on peut encore objecter qu'il tenoit tout ce qu'il rapporte des Insulaires de Ténériffe, car il avoue qu'il n'a jamais été à Ferro, ni n'a eu commerce avec aucun des habitans, au lieu que plusieurs des autres Voyageurs assurent ce qu'ils ont vu, & en particulier *Jackson*, dont la Relation est uniforme, simple, & bien liée, ce qu'on ne peut dire de celle de *le Maire*. Le Chevalier *Hawkins* avoit vu aussi l'Arbre Santo, quoiqu'il ne soit pas d'accord à quelques égards ni avec *Jackson* ni avec *Linschoten*. Dans le fond, tout bien pesé, on ne peut raisonnablement rejeter des Relations de personnes qui affirment des faits qu'ils ont vus, à moins que ces faits ne soient absurdes, ou qu'on n'ait surpris les témoins en fraude. Le fait dont il s'agit peut avoir quelques difficultés, mais il n'y a rien qui en prouve l'impossibilité, & il n'est ni absurde ni contre la nature, comme il a plu à *le Maire* de l'avancer. Quoi qu'il en soit nous laissons au Lecteur à décider, après qu'il aura pesé les témoignages. Nous ajouterons en faveur de *le Maire*, que *Barbot* a quelque doute sur la vérité du fait, bien qu'il ne prétende point décider. *Bower* Géographe Anglois le nie absolument, quoiqu'il n'ait fait que copier *le Maire* & *Barbot*.

tous les Auteurs conviennent que l'Isle n'en fournit naturellement pas une goutte, à la réserve de celle que les habitans conservent dans des citernes après la saison des pluies, & de celle qui reste dans les creux des rochers quand il a fait de grandes pluies (a).

Quoique la plupart des Auteurs, & *Linschoten* en particulier, représentent cette Isle comme parfaitement stérile, il en est d'autres qui assurent qu'elle produit du bled, des cannes de sucre, & quantité de fruits & de plantes; ce qui confirme cette assertion, c'est le grand nombre des habitans, & les nombreux troupeaux qui s'y trouvent, & qui ne pourroient subsister dans une Isle inculte.

En tirant vers l'Orient on trouve ensuite l'Isle de *Gomere*, qui gît au Sud-Est de Palma, sous le vingt-huitième degré de Latitude Septentrionale. Anciennement cette Isle étoit stérile, & les habitans étoient barbares, mais aujourd'hui elle est bien cultivée, & produit quantité de cannes de sucre & de vin. *Heylin* lui donne vingt-deux lieues de circuit, & seulement huit de longueur; il ajoute qu'il subsiste encore une coutume barbare parmi les Insulaires, c'est la communauté des femmes; chacun a à-la-vérité sa femme, qu'il est obligé d'entretenir, mais il la prête sans difficulté à son voisin, en échange de celle de celui-ci; & l'on passeroit pour incivil & fort intéressé si l'on se refusoit à ce troc: c'est aussi par cette raison que le fils de la sœur hérite toujours, parce qu'on n'est pas assuré qui est le pere des enfans. *Barbot* dit qu'il y a une ville du même nom que l'Isle & un bon port; l'Isle s'appelloit néanmoins autrefois *Theode*. La Flotte Espagnole des Indes Occidentales relâche ici pour prendre des vins, des fruits, & d'autres productions du Pays. Les *Sanfons* mettent au nombre de ces productions l'arbre qui donne le sang de dragon. Tout le Pays est montagneux, & avec cela commode pour les Voyageurs, parcequ'on y a fait des chemins, qui sont, dit on, fort profonds & larges. (b).

Nous venons à présent à l'Isle de *Ténériffe*, qui bien-que la seconde seulement en rang, est néanmoins la première des Canaries pour l'étendue, les richesses & la fertilité. Elle s'appelloit anciennement *Nivaria*, & l'on croit que c'est l'Isle de ce nom dont parle *Pline*, mais ce sentiment est contesté. Le Chevalier *Edmond Scorey* dit que le nom de *Nivaria* vient d'une espèce de cercle de neige qui environne le Pic de Teide, qu'on appelle aujourd'hui le Pic de Ténériffe. Il dit que ce sont les habitans de Palma qui lui ont donné ce dernier nom, & que *Tener* signifie dans leur langue neige, & *Isse* montagne. Cette Isle gît à vingt-sept degrés & demi de Latitude Septentrionale, *Prevost* dit à-la-vérité que la partie la plus méridionale est presque au vingt-huitième degré, & la partie du nord à vingt-huit degrés, quarante minutes, ce qui fait une différence de plus d'un degré. L'Isle est de figure triangulaire, & présente trois Caps, dont le plus voisin de l'Afrique en est à quatre vingt lieues & au-delà. Ce qui rend cette Isle fameuse dans l'Histoire, c'est le célèbre Pic, sur lequel on a débité tant de merveilles, & auquel *Scaliger* n'a pas eu honte de donner soixante milles de hauteur; *Panicus*, qui demuroit dans l'Isle, soixante-dix; *Thevet*, cinquante-quatre; *Nicols*

(a) *Linschot*. &c. (b) *La Croix* ubi sup. &c.

Nicols, qui y a réfidé quelques années, quarante-sept; & *Varenius* quatre mille & cinq perches de hauteur perpendiculaire. Il y a de l'apparence que tous les autres Auteurs comptent le chemin oblique que fait en montant un Voyageur qui va au sommet, & alors même encore leurs Relations sont ridicules. Le Chevalier *Herbert* assure qu'on apperçoit le haut à cent-vingt milles en mer, pourvu que le tems soit clair; mais le Chevalier *Scorey* dit que depuis le bas, qui commence à la ville de Garachico jusqu'au sommet, il n'y a que deux journées & demie de chemin, ce qui tout bien compté n'en fait pas plus d'une, si l'on considère que les Voyageurs se reposent pendant la chaleur du jour, & qu'ayant à monter par des endroits fort roides, ils ne peuvent avancer que très-lentement. Quoique la cime paroisse pointue, & qu'elle ressemble parfaitement à un cône, elle est cependant plate & a un arpent d'étendue, au milieu duquel il y a un Volcan, qui vomit quelquefois des flammes avec tant de violence, que toute l'Isle en est ébranlée. En 1704. il y eut une éruption plus effrayante qu'aucune qu'on eût jamais eue. Le tremblement de terre commença le 24 de Décembre, & dans l'espace de trois heures on sentit vingt-neuf secouffes. Ensuite elles devinrent si violentes, que toutes les maisons chancelèrent sur leurs fondemens, & que les habitans furent obligés de les abandonner. La consternation devint générale, le peuple ayant l'Evêque à sa tête fit des processions & des prières publiques en pleine campagne. Le 31 on apperçut une grande lumière sur Manja du côté des montagnes blanches. La terre s'ouvrit en cet endroit, & il s'ouvrit deux Volcans, qui jetterent une si grande quantité de pierres, qu'il s'en forma deux montagnes, & les matieres combustibles qu'ils continuerent à vomir allumerent plus de cinquante feux dans le voisinage. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au cinquième de Janvier, que le Soleil fut entièrement obscurci par les nuages de fumée & de flamme, qui s'élevèrent de nouveau & augmentèrent la consternation & la terreur. Avant la nuit, tout le Pays à trois lieues à la ronde fut en feu par le feu liquide qui couloit de tous côtés avec l'impétuosité d'un torrent, & qui sortoit d'un autre Volcan qui s'étoit ouvert au moins par trente différentes bouches dans l'étendue d'un demi-mille vers Oratavia. Ce qui augmentoit extrêmement l'horreur de ce spectacle, c'étoit la violence du tremblement de terre, qui ne diminua point, qui renversa de fond en comble plusieurs maisons, tandis que les autres étoient dans un mouvement continuel, en sorte que les pauvres habitans sans ressource & découragés se sauvoient dans les champs, où ils s'attendoient à tout moment d'être engloutis par quelque nouvelle ouverture. Le bruit du Volcan s'entendit à vingt lieues en mer, & des témoins dignes de foi ont attesté que la mer fut agitée à cette distance avec une si grande violence, que les Mariniers en furent allarmés, croyant que le Vaisseau avoit touché sur quelque rocher, jusqu'à ce que la durée de l'agitation leur fit comprendre de quoi il étoit question. Il sortit de ce dernier Volcan un torrent de souphre & de minéraux fondus qui coula du côté de Guimar; les maisons & les édifices publics de cette ville furent renversés par la violence du tremblement de terre dont l'éruption fut accompagnée. Le second de Février il se forma un second Volcan dans Guimar même, qui engloutit une Eglise sans qu'il en restât ni trace ni vestige. C'est ainsi que depuis le 24 de

Décembre jusqu'au 23 Février, les habitans furent tenus dans des allarmes continuelles par les secouffes de la terre, & par les Volcans qui se formoient en divers endroits de l'Isle. La malheureuse catastrophe arrivée en dernier lieu à Lisbonne rend ces relations moins surprenantes, bien-qu'elles n'en soient pas moins curieuses. C'est ce qui nous a engagés à faire l'extrait de la Relation rapportée par la *Martinier*.

Pour revenir au Pic de Ténériffe, on trouve dans l'*Histoire de la Société Royale* une Relation de cette montagne, qui ne peut manquer de faire plaisir. Elle contient le Journal & les Remarques de quelques Marchands Anglois, qui eurent envie d'examiner cette prodigieuse montagne jusqu'au sommet. Après s'être pourvus de tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage, ils partirent à cheval d'Oratavia, port de mer à l'Ouëst du Pic. „ A. „ yant passé plusieurs montagnes stériles, & des plaines sablonneuses, ils „ arriverent au pied du Pic, où tout le terrain est raboteux & plein de gros „ ses pierres, qui semblent être tombées du haut. Lorsqu'ils eurent monté „ l'espace d'un mille, ils furent obligés de laisser leurs chevaux, & quoique l'air „ fût doux pendant le jour, il devint si froid & si pénétrant après le So- „ leil couché, qu'il fallut allumer de grands feux pendant la nuit. De-là, „ c'est-à-dire des rochers noirs qui sont à un mille du pied, ils monterent „ jusqu'à l'endroit où la montagne prend la figure d'un cone, marchant sur „ un sable blanc, fort incommode pour les yeux à cause de la réflexion des „ rayons du Soleil. Quand ils furent arrivés au sommet du Pic, ils y trou- „ verent le vent très-fort, & une vapeur sulphureuse chaude, qui leur brû- „ loit le visage, & rendoit la respiration pénible, quoique cette difficulté „ de respirer pût être causée par la raréfaction de l'Atmosphère à u- „ ne si grande hauteur. L'endroit où ils étoient pouvoit avoir une verge „ de largeur, & formoit le bord du Volcan qu'on appelle le *Chaudron du „ Diable*; ils jugerent qu'il pouvoit avoir une portée de mousquet de lar- „ ge & environ quarante verges de profondeur; il a la forme d'un enton- „ noir, & les bords sont couverts de petites pierres détachées, mêlées de „ sable & de souphre, d'où il sortoit des exhalaisons chaudes & étouffantes. „ Ils descendirent environ cinq verges dans ce gouffre, mais trouvant qu'ils „ glissoient ils n'osèrent se hasarder plus loin, quoique l'on prétende que „ d'autres Voyageurs sont descendus jusqu'au fond. Ils remarquerent au- „ tour de la branche du Volcan un souphre pur adhérent aux pierres, en „ forme de cristaux comme du sel. Du sommet du Pic ils découvrirent sans „ peine les Isles de Gomere, Palma, la grande Canarie & Ferro, quoique „ cette dernière en soit à plus de vingt lieues: le canal qui les sépare, bien- „ qu'il ait plus de dix lieues de largeur, ne leur paroissoit que comme une „ rivière ordinaire. Quand le Soleil parut, l'ombre de la montagne sem- „ bloit couvrir non seulement l'Isle de Ténériffe & la Grande Canarie, mais „ toute la mer, jusqu'à l'horizon, où la pointe de l'ombre paroissoit se re- „ lever dans l'air. Quelquefois, & sur-tout pendant les vents de Nord- „ Ouëst, les nuées sont suspendues au-dessus du Pic & l'enveloppent, ce „ que les habitans regardent comme le prognostic certain de quelque tem- „ pête. Il y a sur le sommet plusieurs excellentes sources d'eau;” sans- „ doute que nos Voyageurs veulent parler des autres montagnes; car tous les

Auteurs conviennent qu'il n'y en a point au haut du Pic. „ Le chemin fa-
 „ blonneux jusqu'au bas du Pic est roide & presque perpendiculaire. C'est-
 „ là qu'il y a une Cave de dix verges de profondeur, & large de huit; ils
 „ y descendirent avec des cordes que leurs domestiques tenoient, & s'ar-
 „ rêterent sur un banc de neige; parcequ'il y a au milieu du fond de la ca-
 „ ve un puits, dont la surface étoit une verge au-dessous de la neige.”
 Mais nous ne voyons pas la nécessité de cet expédient à cause du puits, à
 moins que ce ne fût pour n'y pas tomber. „ Ils jugerent que ce n'étoit pas
 „ une source d'eau vive, mais que c'étoit l'assemblage de la neige fondue,
 „ qui distilloit le long des rochers. Suivant leurs observations la hauteur de
 „ la montagne depuis le bas jusqu'au sommet du Pic est de deux lieues &
 „ demie,” ce qui s'accorde en partie avec la Relation du Chevalier *Scorey*.
 „ Dans les chemins qu'ils parcoururent ils ne trouverent ni arbres, ni ar-
 „ brisseaux, ni plantes, sinon des pins, & au milieu du sable blanc une
 „ plante qui ressembloit à du Genet. De l'autre côté de la montagne, où
 „ ils avoient passé la nuit, ils trouverent une autre plante, dont le tronc a-
 „ voit environ un demi pied de grosseur; les scions ont sept ou huit pieds
 „ de hauteur, & forment un quarré régulier, sortant de terre comme une
 „ touffe de joncs; ils portent au haut un petit fruit rouge, qui contient un jus
 „ blanc comme du lait, mais si venimeux qu'il fait tomber le poil quand
 „ on en met sur quelque partie du corps. On dit que cette plante se trouve
 „ dans toute l'Isle, & que les habitans ont travaillé inutilement à l'ex-
 „ terminer (*).”

Telle est la Relation qui se trouve dans l'Histoire de *Sprat*, qui a été ci-
 tée, copiée & traduite par tant de Compilateurs & d'Historiens, mais à ce
 qu'il nous semble sans beaucoup d'utilité; car elle n'est presque pas intelli-
 gible, & là où elle l'est, elle est fort imparfaite sur les particularités que l'on
 fouhaitteroit de savoir. Nous-l'avons rapportée avec étendue, pour que
 l'on puisse juger de la créance que méritent les Auteurs qui l'ont louée
 comme une piece curieuse & achevée.

Comme nous présumons qu'elle ne contentera pas suffisamment bien des
 personnes, nous ajouterons diverses particularités tirées de la Relation
 vraiment curieuse du Chevalier *Scorey*. Ce Voyageur remarque que pres-
 que toute la montagne jusqu'à l'endroit où commence le Pic, est couverte
 d'arbres de différentes especes, & les plus hauts peut-être qu'on trouve dans
 le Monde: au milieu de ces arbres il y a de petits ruisseaux qui viennent des
 rochers, & contribuent à embellir le terrain. Au sommet du Pic, & pro-
 che du bas de la montagne la chaleur est presque insupportable, mais elle est
 tempérée & même froide vers le milieu. Le tems le plus commode pour fai-
 re ce voyage sont les mois d'Été, au-lieu qu'en Hiver les torrens de neige
 fondue & de la pluie enflent tellement les ruisseaux, que le chemin est im-
 praticable; il dit encore que les heures les plus favorables pour marcher sont
 depuis minuit jusqu'au lever du Soleil. Quand on est au haut du Pic, le
 Soleil quand il se leve paroît la moitié moins grand que lorsqu'on est sur un
 terrain plus bas. Il semble aussi à l'œil former un cercle de feu, comme ce-
 lui

(*) Nous avons des raisons de croire que c'est l'*Euphorbium*.

lui d'un charbon ardent que l'on fait tourner. Le matin le Ciel y est serein, clair & beau, tandis que ce que l'on voit au-dessous semble couvert de neige, & ce sont les nuées blanches, au-dessus desquelles il en est beaucoup qui font cet effet. Tout le sommet de la montagne est parfaitement stérile, ce qui vient peut-être de la quantité de pierres vitrifiées, & d'autres matières que le Volcan a vomies & répandues tout autour du Pic. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'on voit des veines de souphre parmi la neige, comme si les deux élémens les plus contraires étoient réunis. Si l'on jette une grosse pierre dans le Volcan, elle retentit comme dans une caverne, & fait un bruit semblable au tonnerre. C'est le gouffre dont les Correspondans de la Société Royale ont fait la description; & que les Espagnols appellent le Chaudron du Diable. Le Chevalier *Scorey* dit que les *Guanches* croient que c'est le séjour des ames des méchans, qui y reçoivent le châtiment de leurs crimes, étant trempées dans du souphre bouillant, tandis que les ames des gens de bien passent dans la vallée de Laguna, qui est au-dessous, pour augmenter le tourment des autres par la vue de leur bonheur, n'y ayant pas de plus grande peine pour le vice que de voir des biens à la jouissance desquels il ne peut jamais espérer de parvenir.

Le Docteur *Sprat* rapporte l'ingénieuse Théorie d'un Médecin qui avoit demeuré vingt ans dans l'Isle, & qui fondeoit son sentiment sur un grand nombre d'observations. Son opinion est que toute l'Isle de Ténériffe étant fortement impregnée de souphre, avoit pris feu par-tout dans les anciens tems, parcequ'on trouve dans tous les endroits de l'Isle de hautes montagnes de pierres calcinées, sur-tout dans la partie du Sud-Ouëst, & il croit que ces pierres sont sorties de la terre lors de cet embrasement universel. Comme la plus grande partie du souphre est au centre de l'Isle, il croit que c'est ce qui a soulevé le Pic à cette hauteur extraordinaire où il est à-présent, car ces rocs calcinés s'étendent autour du pied à trois ou quatre milles de distance, depuis le Pic vers le Sud-Ouëst jusqu'au rivage; on voit encore les creux qu'ont fait les torrens de souphre & de lave, en inondant avec impétuosité le terrain des environs, qu'ils ont rendu entierement stérile & inutile. Quelques-uns des rocs calcinés ressemblent à du minéral d'argent, de fer & de cuivre. Dans la partie du Sud-Ouëst il y a de hautes montagnes d'une terre bleuâtre, & des pierres qui ont une rouille jaune, semblable à celle du cuivre ou du vitriol; on y trouve aussi des sources fortement impregnées de vitriol. Le même Naturaliste rapporte que durant son séjour dans l'Isle de Ténériffe, il y eut une éruption du Volcan de Palma, qui causa un violent tremblement de terre à Ténériffe, accompagné d'un bruit tel que celui du tonnerre qui roule dans le lointain. Telle est l'idée que donne du fameux Pic de Ténériffe ce Médecin, & il en estime, semble-t-il avec raison, la hauteur perpendiculaire à deux milles au-dessus de la surface de la mer des environs.

Pour ce qui est du reste de l'Isle, la Relation du Chevalier *Scorey* est la plus détaillée qu'on ait. L'Isle de Ténériffe est divisée au milieu par une chaîne de montagnes, qu'on a comparée à la nef d'une Eglise, ayant au centre le Pic en guise de clocher. *Scorey* assure que si on partage l'Isle en douze parties, il y en a dix qui consistent en rochers, montagnes couvertes

de bois & inaccessibles, & en vignobles. Cependant il a vu que le peu qui reste de terres labourables a produit deux-cens-cinquante-mille *Hanacks* de bled, outre une prodigieuse quantité de riz & d'orge (*). On ne peut imaginer rien de plus riche & de plus fécond que ce terroir, si les Espagnols favoient bien le cultiver, ou s'ils vouloient s'en donner la peine. Car il produit non seulement abondamment des grains, des fruits & des racines, mais leur donne une délicatesse & une odeur inconnues dans les autres Pays situés sous le même parallèle. Les meilleurs vignobles sont aux environs de Buena-Vista, Oratavia, Dante & Tiguesta; ils produisent deux sortes de vin, le Verdone & la Malvoisie. Le premier se tire d'un grain fort long, il est pesant & fort inférieur à l'autre: celui-ci se tire d'un gros grain rond, & se transporte dans toutes les parties du Monde, étant généralement estimé. On a aussi quantité d'excellens melons, des grenades, des citrons, des figes, des oranges, des limons, des amandes, des dates, du miel, de la cire, & même de la foie, qui égale celle de Florence & de Naples; avec un peu de peine, & un nombre suffisant de meuriers on pourroit cultiver le dernier article avec un grand profit.

On trouve beaucoup de bois & d'eau au Nord de l'Isle: c'est-là qu'on voit des cedres, des cyprès, des lauriers, des oliviers sauvages, le mastic, le favinier, qui viennent d'eux-mêmes, aussi-bien que des palmiers & des pins d'une hauteur prodigieuse. En allant d'Oratavia à Garrachico on traverse une Forêt, où l'air est, à une grande distance, parfumé des plus agréables odeurs: ces bois se trouvent par-tout en si grande quantité, qu'on en fait des bârriques pour le vin & des ustensiles. Outre le pin haut & droit, il y en a un autre qui s'élargit comme le chêne d'Angleterre; les habitans l'appellent l'Arbre immortel, parcequ'il ne se corrompt jamais ni dans l'eau ni en plein air. Il est rouge comme le bois de Brésil, aussi dur que l'ébène, mais moins onctueux que l'autre pin. Cet arbre devient si extraordinairement gros, que les Espagnols assurent hardiment que les planches qu'un seul arbre a fournies ont suffi pour couvrir l'Eglise de Los Remedios à Laguna, quoiqu'elle ait quatrevingt pieds en longueur sur quarante en largeur: sans-doute que par cette hyperbole ils veulent seulement donner à entendre la prodigieuse grosseur de l'arbre. Mais la plus belle & la plus extraordinaire production de l'Isle de Ténériffe, c'est l'Arbre de dragon, qui s'éleve à une hauteur inconcevable; toutes les branches sortent du sommet, & sont jointes deux à deux comme les mandragores. *Scorey* remarque que pour la figure & la douceur elles ressemblent à un bras d'homme; de l'extrémité sortent les feuilles, qui ont deux pieds de longueur, & sont de la figure de roseaux pointus. Cet arbre n'est d'aucun usage, si ce n'est qu'on fait de l'intérieur des ruches d'abeilles. Vers la pleine Lune il en sort une gomme rouge comme du vermillon, que les Espagnols appellent *Sangre de draco*, ou sang de dragon, qui est beaucoup plus astringent & médicinal, que celui qu'on apporte des Indes Orientales & d'autres lieux. Nous igno-

(*) Quatre *Anacks* & demi font un *quartier* d'Angleterre, mesure qui contient huit boisseaux.

rons si depuis le tems de *Scorey* on a cultivé cet arbre assez pour faire de cette gomme un article de Commerce; on ne trouve point dans les boutiques de sang de dragon, qu'on désigne particulièrement par le nom de sang de dragon des Canaries (*).

Les Mœurs des habitans d'aujourd'hui sont un mélange de leurs anciennes coutumes avec celles que leurs Conquérens ont introduites, ainsi il seroit inutile d'y insister. Nous passons à la description des principales villes. Il y en a trois, *Saint Christoval de Laguna* ou *Saint-Christophe du Lac*, *Oratavia*, & *Santa Cruz*. Plusieurs Auteurs qualifient la premiere de Capitale des Canaries & de Résidence du Viceroi: une partie de la ville est sur le penchant d'une colline, & l'autre occupe un côté de cette belle plaine, que la Nature a formée, dit *Scorey*, pour ajouter encore quelque chose au bonheur des habitans de Laguna. Il y a beaucoup de maisons, qui sont fort serrées, mais les rues quoique grandes & larges ne sont nullement regulieres; cependant, comme il y a quelque Edifices publics assez beaux, la ville forme de loin une agréable perspective. Les principaux Bâtimens sont les deux Eglises Paroissiales, les Couvents de St. Diego, de Saint-François, de Saint-Augustin & de Saint-Dominique, un Hôpital & deux Couvents de Filles; quelques-uns de ces Edifices sont d'une belle architecture. Les maisons des Gens de condition ont de beaux jardins, avec des vergers de palmiers, de citroniers, d'orangers, de limoniers & d'autres arbres fruitiers; tous les environs sont remplis de vignobles. Cette belle Plaine est enfermée de tous côtés de montagnes & de collines couvertes de bois, enforte qu'il y regne comme un Printems perpétuel; car tandis que quelques arbres paroissent dépouillés de leur beauté, & annoncer la rigueur de l'Hiver, d'autres poussent leurs feuilles. Le véritable vin de Malvoisie se fait dans l'Isle de Ténériffe, & l'on assure que le raisin des environs de Laguna est le meilleur pour le faire. On y fait aussi le vin qu'on appelle en général Vin de Canarie, & le Verdona ou Vin Verd; mais ces deux sortes de vins viennent mieux à Oratavia, dont nous allons parler.

Oratavia est du côté de l'Ouëst de l'Isle; comme c'est le principal port & le centre du Commerce, les Marchands Anglois & leur Consul y résident. *Dampier* assure, sur le témoignage des Insulaires, que cette ville est plus grande que Laguna, la Capitale; qu'il y a un aussi grand nombre de Couvents, mais seulement une Eglise Paroissiale. Bien-que ce soit le port qui rend Oratavia considérable, il est fort dangereux lorsque le vent Nord-Ouëst souffle: il est vrai que comme ce vent annonce son approche par les lames qui se brisent contre le bord, les Vaisseaux ont le tems de se précautionner.

La troisième ville de quelque importance est *Santa Cruz*, située au fond d'une Baye à l'Ouëst de l'Isle; la rade est défendue par deux petits Forts & par plusieurs batteries de gros canon, ce qui n'empêcha pas le fameux *Blake* de détruire en 1657 quatorze Gallions d'Espagne, qui s'y trouvoient; on regarda cela comme le coup le plus hardi & le plus intrépide qu'on eût ja-

mais

(*) Suit ici un assez long morceau sur les Guanches, tiré aussi de la Relation de *Scorey*, mais comme il se trouve mot à mot dans l'*Hist. Gen. des Voyages* T. III. p. 29-30, nous sommes obligés de le supprimer. REM. DU TRAD.

mais fait, jusques-là on n'avoit su ce que c'étoit que d'attaquer une Flotte protégée par des Forts & des batteries, bien-que depuis ce tems-là toutes les Puissances maritimes ayent fait voir qu'il y a moins de risque dans cette entreprife, que les Officiers ne le pensoient alors.

Nous finirons la description de l'Isle de Ténériffe, en remarquant que le Verdone ou Vin Verd a beaucoup de corps, mais qu'il est plus rude que le Vin de Canarie. Comme il n'est point estimé en Europe, on le transporte principalement aux Indes Occidentales, & il se conserve très-longtems dans les Pays les plus chauds. L'Isle de Ténériffe produit non seulement des vins, mais du bled, du mayz, & de l'orge, dont on envoie une grande quantité en d'autres lieux; elle n'abonde pas moins en quadrupedes & en oiseaux. En un mot, en mettant à part quelques inconvéniens auxquels les Tremblemens de terre & les Volcans l'exposent, il n'y a pas dans tout l'Univers d'endroit plus délicieux pour goûter tous les plaisirs & toutes les douceurs d'une vie tranquille (a).

Grande
Canarie.

A l'Est-Sud-Est & à la distance d'environ dix lieues de Ténériffe gît la Grande Canarie, entre le vingt-septieme & le vingt-huitieme degré de Latitude Septentrionale (*). Elle a douze lieues de longueur, & à peu près autant de largeur; cependant quelques-uns de nos Géographes Anglois, & en particulier *Salmon*, lui donnent quinze lieues de circuit, nous ignorons sur quelle autorité; probablement il n'en a d'autre que la sienne propre, car il a avancé une infinité de faits qu'on ne trouve appuyés du témoignage d'aucun Auteur digne de foi, & qui au contraire ont été omis & contredits par les Voyageurs les plus fideles. Quelques Ecrivains, & entre autres *Prevost*, appellent cette Isle la principale des Canaries, sans autre raison que son nom, & que c'est la résidence de l'Evêque; cette dernière circonstance nous fait juger, ou que ce Prélat a des Palais en différentes Isles, ou que les grandes sont autant de Sieges Episcopaux distincts. Ce qui nous paroît de vrai, c'est que quoique le Viceroy, l'Evêque & tous les Gens de distinction demeurent dans l'Isle de Ténériffe, celle de Canarie a son Evêque, Suffragant de l'Archevêque de Séville en Espagne; car il y a d'ailleurs ici un Tribunal de l'Inquisition, & la Cour Souveraine de toutes les Canaries s'y assemble quelquefois. Du tems de *Nicols* il n'y avoit certainement qu'un seul Evêque des Canaries, & aucun Auteur ne dit qu'il se soit fait quelque changement à cet égard (†). La Capitale de l'Isle s'appelle *Palma*, en Latin *Civitas Palmarum*, & en Espagnol *Ciudad das Palmas*, c'est le nom qu'elle porte dans tous les Actes publics, dans les Contrats

(a) *Sprat*, Hist. of the Royal Society, *Sanut*. L. III. *Linschoten* C. 97. *Ramusio* p. 209. *La Croix* p. 675. *Purchas* Pilg. ubi sup. L. XII. C. 7. p. 788. *Davity* T. V. p. 610.

(*) Quelques Auteurs, & en particulier *Davity* & *La Croix*, mettent quatorze lieues de distance entre ces deux Isles; mais nous avons suivi *Nicols*, qui avoit longtems demeuré aux Canaries.

(†) La plupart des Modernes croient que l'Isle Canarie est la même que *Ptolémée* désigne par ce nom. *La Croix* & *Berkman* s'échauffent beaucoup sur cet article, mais ce seroit perdre du tems que de rapporter leurs opinions superficielles.

trats particuliers, & dans les Procédures de Justice ; quelques Auteurs la nomment néanmoins *Canarie*. Elle est au Nord de l'Isle, pas fort loin de la mer ; on vante beaucoup son air tempéré, son étendue, & sa propreté. Il y a une magnifique Cathédrale, plusieurs Couvents, & nombre de beaux Edifices, ce qui fait qu'elle ne le cede guere à Laguna, & peut-être l'emporte-t-elle du côté de la Police, la plupart des gens riches & capables remplissant les Charges de la Magistrature (*).

Le Pays est plus uni que celui de Ténériffe, & aussi fertile ; le sol est pourtant léger & sablonneux, mais couvert d'un excellent terreau de seize pouces d'épaisseur. Il y a deux moissons par an de tous les végétaux, à l'exception des fruits, l'une est au mois de Février, & l'autre en Mai ; elles sont toutes deux abondantes. Le pain de froment y est d'un goût exquis, & égale la neige en blancheur. On y cultive les cannes de sucre en si grande quantité, qu'il y a douze Sucrieries si considérables qu'on les prendroit pour de petites villes : c'est aussi ce qui fait la principale richesse de l'Isle, d'où l'on tire tous les ans une incroyable quantité de sucre brut. Le *Maire* y compte quatre Couvents, les Dominiquains, les Cordeliers, les Bernardines & les Recolets, tous riches & bien bâtis. Il fut appelé plusieurs fois en qualité de Médecin aux Bernardines, & reconnu que leurs maladies venoient principalement de leur clôture continuelle. Elles le reçurent toujours avec beaucoup de politesse & de distinction ; il paroît que ces Dames étoient civiles & discrettes, sans avoir rien de cette humeur austere & sombre, presque inséparable de leur profession & de la retraite où elles vivent. Le même Auteur ajoute que les François ont un Consul à Palma, auprès de la femme duquel il fut appelé, sa maladie demandant des Médecins plus habiles que ceux du Pays.

L'Isle de *Fuerte Ventura* est à environ seize lieues au Nord-Nord-Est de l'Isle Canarie ; une de ces extrémités gît sous le vingt-huitième degré, & l'autre s'étend presque jusqu'au vingt-neuvième degré de Latitude Septentrionale, car elle a environ cinquante milles de long, mais elle est inégale dans sa largeur, qui est en quelques endroits de dix lieues, & en d'autres seulement de quelques milles. Le terroir y est en général fertile, & produit du bled, des racines & des fruits ; on y voit une agréable variété de collines & de vallées bien arrosées, & couvertes de bois. Outre les autres fruits communs à toutes les Isles Canaries ; cette Isle produit une prodigieuse quantité de dattes, de mastic & d'olives, de l'orchel pour la teinture, & une espece de figuier, qui donne un baume médicinal aussi blanc que du lait. On y fait une prodigieuse quantité de fromages de lait de chevre,

(*) Le *Maire*, qui étoit dans cette Isle en 1628, dit que la ville de *Palma* est défendue par une Citadelle, bâtie sur une colline qui commande la ville & le port, mais mal fortifiée, sans artillerie suffisante, & avec peu de garnison. Elle est à une lieue & demie du port, & comment elle peut le commander à cette distance, c'est ce que nous avons de la peine à comprendre. Il ne compte pas moins de douze-mille habitans dans la ville, dont le courage, dit-il, supplée à la faiblesse de ses murs, bien-qu'il soit vrai qu'ils n'ont eu depuis bien des années aucune occasion de faire preuve de cette valeur extraordinaire. Elle doit néanmoins être fort peuplée vu son peu d'étendue.

vre, ce que l'on conçoit aisément quand on fait qu'il y a annuellement près de cinquante-mille chevreaux; leur chair est grasse, plus haute en couleur & meilleure qu'en aucun autre Pays, chaque chevreau pesant entre quarante & cinquante livres. *Dapper* dit qu'il y a trois ports considérables. *Langla*, *Tarrafato* & *Pozzo Negros*, outre deux bonnes rades, où les Vaisseaux sont en sûreté contre toutes les tempêtes. Nous trouvons dans *Herbert* un fait dont aucun autre Auteur ne parle; qu'en 1596 les Anglois se rendirent maîtres de cette Isle, mais que depuis ce tems-là on l'a mieux fortifiée. Du côté du Nord, à la distance d'une lieue, on trouve la petite Isle *Graciosa*, de la description de laquelle il nous paroît inutile de fatiguer le Lecteur (*).

Lancero-
te.

La dernière des Isles Canaries dont nous avons à parler est *Lancerote* ou *Lanzerote*, nommée autrefois *Centuria*, comme on le voit dans tous les anciens Géographes. Elle gît au vingt-neuvième degré trente minutes de Latitude Nord, & à douze degrés trente-une minutes de Longitude Ouest de Londres. Elle a treize lieues de longueur du Nord au Sud, neuf de largeur, & environ quarante de circuit, en y comprenant les Bayes & les Anses (†). Elle est partagée par une chaîne de montagnes, qui ne produisent rien que de l'herbe pour le bétail; les vallées sont assez fertiles, quoique sablonneuses & d'une terre légère. L'Isle produit des grains & des fruits, & nourrit des bêtes à cornes, des lievres, des chameaux & des ânes. Du tems de *Nicols* cette Isle appartenoit à *Don Augustin de Herrera*, mais dans toutes les Affaires Civiles les Equipages des Vaisseaux pouvoient en appeler au Viceroi des Canaries. Une des principales branches du Commerce de Lancerote consiste en chair de chevre séchée, dont ils débitent une grande quantité dans les Isles voisines, sous le nom de *Tuffineta*. On trouve dans *Purchas* une relation du voyage que le Duc de Cumberland fit en 1596 aux Indes Occidentales, dans le cours duquel il fit une descente dans l'Isle de Lancerote. Etant entré avec sa Flotte dans la rade, qui est au Sud-Est de l'Isle, il apprit que le Seigneur qui y commandoit & dans celle de *Fuerta Ventura*, avoit de grandes richesses; cela l'engagea à débarquer cinq-cens hommes sous les ordres du Chevalier *Jean Berkeley*, qui poursuivit les Insulaires sans en pouvoir attrapper un seul. Les Anglois marcherent vers la ville, qu'ils trouverent déserte, les habitans ayant pris la fuite avec leurs meilleurs effets; le Château même, bien bâti & défendu par des murs de pierre & par du canon, se trouva vuide, le Gouverneur & la Garnison l'ayant abandonné. Le Journal porte qu'il y avoit nombre de canons de fonte, avec de grands monceaux de grosses pierres sur les mu- rail-

(*) Nonobstant l'autorité de *Nicols*, nous sommes portés à croire que cette Isle est celle de *Lobos*, comme nous le trouvons dans les meilleures Cartes; car dans celles de *D'Anville* & dans toutes les Cartes Hollandoises, *Graciosa* est environ à une lieue au Nord-Est de Lancerote.

(†) C'est ce que disent les Auteurs qu'on trouvera cités à la fin de cet Article. *Beckman*, Auteur judicieux, ne lui donne que neuf lieues de longueur & environ six de largeur (1).

railles, pour les rouler sur les affaillans; les murailles étoient si hautes, qu'il étoit impossible de les escalader, en un mot vingt hommes auroient pu défendre la place contre une armée qui n'auroit pas eu de canon pour battre en breche. *Cambden* n'est pas d'accord ici, car il dit que le Comte fut obligé de renoncer à son entreprise de se rendre maître du Château, à cause de la mortalité qui se mit parmi ses troupes. La Relation de *Purchas* ajoute que cette ville qu'on ne nomme point, étoit composée de plus de cent maisons, toutes de pierre brute, n'ayant qu'un seul étage, & un toit plat; elles étoient couvertes de cannes mises sur les chevrons, enduites de boue, que le Soleil avoit durcie comme de la pierre. Il n'y avoit qu'une vieille Église mal en ordre, l'Autel étoit à l'Orient, mais il n'y avoit ni Chœur, ni Sacristie, ni aucun autre appartement soit pour la commodité soit pour la parade, point de bancs ni de sieges, sinon un banc de pierre des deux côtés le long de la muraille, & elle ne recevoit le jour que par la porte. Le plus beau & le plus commode Bâtiment étoit un Couvent avec un beau jardin, & un bassin d'eau claire, bien pourvu de poisson. Quoique les habitans fussent si légers à la course, que le Chevalier fut obligé de cesser de les poursuivre, *Layfield*, qui l'accompagnoit, remarqua qu'ils étoient fort bruns, d'une taille extraordinaire & robustes, & qu'ils avoient d'autres traits de ressemblance avec les Guanches de Ténériffe. Leurs armes étoient des piques & des pierres, dont ils se servoient avec une fort grande adresse. Quand les Anglois faisoient feu sur eux, ils se jettoient par terre, & dès que la décharge étoit faite, ils se relevoient promptement, & se servoient de leurs piques & de leurs pierres, enforte qu'ils blessèrent plusieurs de leurs ennemis.

On peut ajouter aux sept grandes Isles dont nous avons parlé, les petites Isles de *Sainte-Claire*, *Graciosa*, *Rocca* & *Alegranza*, situées au Nord-Est de Lancerote, mais qui n'ont rien de particulier qui mérite qu'on en fasse la description. Nous concluons donc ces observations sur les Canaries, en remarquant que leurs habitans jouissent d'un air pur & tempéré; car quoiqu'ils soient dans un climat chaud, les vents de mer rafraîchissent tellement l'air, que les chaleurs du haut du jour sont très-supportables, & les matinées aussi bien que les soirées sont délicieuses. Ils ne sentent jamais ni froid perçant, ni chaleur brûlante; les plus pauvres ne manquent ni d'habits & de chauffage, ni de fruits & de vin. En un mot si des campagnes couvertes de la plus belle verdure, des montagnes fertiles en bois & en fruits de tout ordre; si l'abondance de tout ce qui est nécessaire & agréable pour la vie; & pour tout dire, si le champêtre, le simple & l'agréable peuvent rendre un peuple heureux, les habitans des Canaries méritent le nom que les Anciens leur ont donné de *Fortunés*.

Il s'agit à-présent de faire connoître les Isles de *Madere* & de *Porto Santo* le mieux qu'il nous sera possible, sur les mémoires imparfaits que les Voyageurs & les Géographes nous fournissent. Une chose assez remarquable, c'est que la plupart des Auteurs comprennent ces deux Isles sous le nom commun de *Maderes*, & on les appelle ainsi communément en Angleterre & en Espagne: comme il est certain néanmoins qu'il n'y a qu'une Isle de

ce nom, & que *Porto Santo* a toujours été habitée par un Peuple différent, cette dénomination est impropre. Mais c'est-là un objet peu important, tandis que nous avons à nous plaindre de la contrariété qu'il y a entre les Ecrivains touchant la grandeur de cette Isle, la qualité du terroir, ses productions, le caractère des Habitans, leur Religion, leurs Coutumes, & d'autres articles importans. Les Voyageurs n'ont touché qu'aux côtes sans pénétrer dans l'intérieur du Pays, dont ils n'ont parlé que par conjecture & par analogie.

Quelques-uns croient que cette Isle a été connue des Anciens sous les noms de *Junon* & d'*Antetala*, mais il y a de l'apparence que ce sont les Portugais qui en ont fait les premiers la découverte, à moins que la Relation suivante d'*Ovington* ne soit fondée (a). „ Nous apprenons, dit-il, de quelques bons „ Historiens, qu'elle fut découverte pour la première fois par *Jean Consal-* „ *ve* & *Tristan Vaz*, sous la protection de *Henri* Infant de Portugal; mais „ ce que les Habitans nous disent de cette découverte, est tout différent. Ils „ nous racontèrent qu'en 1344. un Gentilhomme Anglois ayant épousé une „ fille fort riche, & s'étant embarqué avec elle à Bristol pour passer en „ France, fut poussé par le mauvais tems & par les vents contraires jusqu'à „ cette Isle; le chagrin qu'il eut de se voir dans un lieu inhabité fit tant „ d'impression sur lui, qu'il en mourut peu de tems après. L'Equipage qui „ eut plus de courage & de résolution, mit après cela à la voile, & arriva „ heureusement sur les Côtes de Barbarie. Les Anglois s'y rafraîchirent & „ s'y reposèrent quelque tems, & ayant trouvé quelques Portugais qui pa- „ roissoient gens d'esprit, ils s'entretinrent avec eux du voyage qu'ils avoient „ fait, des fatigues & des peines qu'ils avoient endurées, de l'agréable & „ charmante situation de l'Isle..... & de l'espérance qu'ils avoient de la re- „ voir, quand ils seroient suffisamment fournis d'hommes & de vaisseaux. „ Les Portugais les écoutèrent avec beaucoup d'attention, & leur promi- „ rent de faire tous leurs efforts pour engager leur Prince à leur fournir tou- „ tes les choses nécessaires pour cette entreprise. Ils le firent effectivement, „ & le Prince ayant approuvé leur dessein, leur donna des Vaisseaux, avec „ lesquels ils trouverent l'Isle, y débarquerent, & changerent en peu de tems „ ce lieu désert en un jardin de plaisir (*).” Cependant, ce qu'il y a de „ plus vraisemblable & de mieux attesté, c'est que les Portugais n'ont eu au- „ cune connoissance de Madere avant l'an 1431, que *Don Henri* y envoya la „ première Colonie sous la conduite de *Tristan Tefçora* & de *Gonzalès* ou *Gon-* „ *zal-*

(a) *Ovington* Voyag. T. I. Ch. 2. p. 3, 4. Cit. du Trad.

(*) *Nicols* rapporte aussi cette Histoire, & il assure que l'Isle fut découverte acciden- „ tellement par un Anglois, nommé *Macham* ou *Markham*. On a cru pendant longtems „ que la véritable Madere sur laquelle il fut jetté, étoit située entre l'Isle de Palma, une „ des Canaries, & l'Isle qu'on appelle aujourd'hui Madere. Mais ce qui diminue fort le „ crédit de cette Histoire, c'est que l'on ne trouve ni trace ni vestige d'un tel homme, ni „ de cette aventure dans aucun Historien Anglois, & que *Hackluyt* a tiré toute cette Re- „ lation de *Galvano*. D'ailleurs si les Portugais avoient connu cette Isle dès l'an 1344, il „ est surprenant qu'ils aient négligé de profiter de cette découverte jusqu'à l'an 1431, pen- „ dant près d'un siècle, car tous les Auteurs conviennent que c'est alors qu'ils y ont fait „ le premier Etablissement.

Salve Zarco, qui devoient commander alternativement, ou selon d'autres partager le Gouvernement de l'Isle. Elle fut donc divisée en deux Provinces, Machico & Tranchal. Les nouveaux Colons travaillèrent d'abord à nettoyer le terrain, ils mirent le feu aux Forêts, mais l'incendie devint si violent, que le Gouverneur & les habitans furent obligés de se sauver dans la mer, où ils auroient péri si un Vaisseau ne les avoit pris à bord. Il y avoit une si grande quantité de bois, & les flammes étoient si furieuses, que l'on dit que le feu dura près de sept ans; les cendres fertiliserent la terre à un tel point, que pendant longtems elle produisit cent pour un, mais on dit que depuis le grain & les cannes de sucre ne produisent que vingt-cinq pour un (*). Dans les commencemens la Colonie n'étoit composée que de huit-cens ames; aujourd'hui, si l'on en croit *Atkins*, Madere peut mettre dix-huit mille hommes en campagne; & ils n'étoient guere moins forts en 1640, lorsque par une révolution imprévue le Portugal secoua le joug de l'Espagne.

Barbot croit que cette Isle est la *Carne* des Anciens. Elle gît au trente-deuxieme degré de Latitude Septentrionale, & au dix-septieme de Longitude, Ouëst de Londres, à soixante-dix lieues au Nord-Ouëst, & selon d'autres au Nord-Est de Ténériffe, & à la même distance environ de Salé dans le Royaume de Fez.

Les Auteurs sont peu d'accord sur la grandeur de Madere. *Fryer* prétend que c'est la plus grande Isle de l'Océan Atlantique, mais nous avons des raisons de croire que celle de Ténériffe peut le lui disputer. La plupart des Géographes Modernes lui donnent cent-quarante lieues de tour, mais *Cada-Mosto*, qui paroît plus approcher de la vérité, ne lui donne que cent-trente milles, tandis que d'autres Voyageurs la réduisent à quarante lieues. L'air y est plus tempéré que dans les Canaries, & le terroir plus fertile en en sucre & en fruits, mais il l'est moins en bled, quoi qu'il en soit beaucoup mieux arrosé par des rivieres & des sources, dont le nombre est infini. Quant aux Animaux, aux Oiseaux, aux Plantes & aux Arbres, ce sont

à

(*) *Atkins* & *Ovington* assurent sur le témoignage des Espagnols & des Habitans, que les cendres & les sels du bois donnerent pendant un tems un prodigieuse fécondité, surtout aux cannes de sucre; mais qu'un ver qui s'y glissa & qui les ruinoit, obligea les Espagnols à convertir leurs plantations de sucre en vignobles, qui leur furent également avantageux par l'excellence du raisin.

Le vin de Malvoisie qu'on y fait, est selon eux un admirable cordial, & les meilleurs vignobles appartiennent aux Jésuites de Funchal. Ils font la vendange dans les mois de Septembre & d'Octobre, & font au moins vingt-mille pipes de vin tous les ans. Les mêmes Auteurs assurent qu'il n'y a que deux sortes de raisins à Madere, les uns sont bruns & les autres rouges; on en fait aussi deux sortes de vin, l'un qu'on appelle *Tinto*, parce qu'il est fort haut en couleur. Ils disent que selon l'opinion de bien de personnes, on le colore effectivement par certains ingrédiens dont on se sert pour le clarifier, ce que les habitans nient constamment, & nous verrons dans le texte qu'il y a quatre sortes de vin de Madere. *Ovington* ajoute que Madere a si fort dégénéré de son ancienne fertilité, qu'il y a des années qui sont si stériles qu'on est menacé de la famine, & que les habitans sont réduits pour avoir du pain, à recourir aux Vaisseaux pour avoir des bleds. C'est ce qui arriva en 1629, dans le tems qu'il relâcha à cette Isle (1). Le Capitaine *Uring* dit plus, & il affirme que l'Isle ne produit guere de bled que pour trois mois (2).

(1) *Atkins* p. 23. (2) *Ovington* T. 1. p. 9. 10. *Uring's* Voyag. p. 10.

à peu près les mêmes; les unes & l'autre produisent également le sang de dragon, le mastic & d'autres gommés. Le Climat est sans-contredit charmant, il y regne un Printems perpétuel; chaque mois de l'année produit des fleurs & des fruits de toute espece, qui surpassent tout ce que l'on trouve en d'autres Pays; les oignons mêmes sont ici si doux, qu'on les mange crus comme des pommes, auxquelles même on les préfère. Les limons y deviennent de la grosseur des courges, & les oranges de toute espece & de toute grosseur y croissent sans culture; d'ailleurs on y trouve tous les fruits de l'Europe, les pêches, les pavies, les melons, les abricots, les poires, les pommes, & quantité d'autres. On fait à Madere les meilleures confitures du monde, on y confit toute sorte de fruits dans la dernière perfection, sur-tout les citrons & les oranges, dont il font aussi des marmelades, & des pâtes parfumées, préférables à celles d'Italie, quoi qu'elles puissent juger le caprice & la mode.

C'est dans l'Ouëst de l'Isle de Madere qu'on établit les premières Sucreeries, dont il y avoit un nombre incroyable, & de-là on les transporta en Amérique; les Portugais s'étant aperçus au bout de quelque tems que l'on demandoit moins leurs sucres, convertirent leurs plantations de cannes en vignobles. Ce qui paroît une raison plus naturelle de ce changement que celle que nous avons rapportée plus haut d'après *Ovington*. L'exportation des vins & les profits qui en reviennent sont immenses, & donnent un assez beau revenu à la Couronne de Portugal. Il y a quatre sortes de vins, qui different pour le goût, la couleur & la force. Le premier a la couleur de vin de Champagne, il y en a peu, & il n'est point estimé. Le second s'appelle Malvoisie, & est excellent; le troisieme ressemble au vin d'Alicante, on ne le boit jamais sans le mêler avec d'autre vin; & le quatrieme, qu'on boit ordinairement en Angleterre sous le nom de vin de Madere est d'un rouge pâle, de la couleur de la bonne petite biere; il est agréable & sain. Il s'en consume une prodigieuse quantité en Angleterre & en Irlande, cependant la plus grande partie du vin de Madere s'envoie aux Indes Occidentales. Il a une qualité fort extraordinaire, c'est qu'il devient meilleur à la chaleur du Soleil, pourvu qu'on ôte la bonde du tonneau, ce qui fait que nous ne l'avons pas si bon qu'il l'est aux Indes Orientales & Occidentales.

Funchal, Capitale de Madere, est située dans la partie méridionale de l'Isle; il y a un assez mauvais Port, elle est défendue par un Château, des murs de pierre & par d'autres ouvrages, qui commandent la rade. On donne à la ville un mille en longueur; sur trois quarts de mille de largeur; elle est peuplée, réguliere & ornée de divers beaux Edifices, on y voit plusieurs Eglises, des Couvents, des Chapelles & le Palais du Gouverneur. L'Eglise des Jésuites l'emporte sur les autres pour sa grandeur, sa beauté & ses richesses, & il y en a peu en Europe qui la surpassent. Le plat-fond est parfaitement bien peint & doré, l'Autel richement orné, & les murs très-bien dessinés, en un mot tout le plan est également beau & magnifique. *Ovington* la vit dans tout son lustre la veille de la fête de *St. Ignace*; la Musique, dit-il, étoit des plus belles, les ornemens superbes, & les illuminations formoient un spectacle magnifique & ravissant. Proche des Jésuites est un Hôpital pour ceux qui sont attaqués des maux vénériens, qui sont si

com-

communs dans l'Isle, qu'il n'y a presque personne qui en soit exempt; mais cet Hôpital n'est que pour les pauvres. *Ovington* dit que ces malheureux ont quelque chose d'horrible & d'effroyable, cependant il ne vit qu'une seule femme qui donnoit des marques de contrition & de repentance, tous les autres paroïssent trop endurcis pour être touchés, ou trop orgueilleux pour en faire l'aveu.

L'Ingénieur qui a dirigé les fortifications de Funchal, ou Fonchal, semble n'avoir eu en vue que de mettre la place en défense du côté de la mer; car tous les ouvrages, à la réserve d'un simple mur, sont de ce côté-là. Ç'a été certainement une grande faute, y ayant plusieurs Bayes, qui ne sont pas éloignées, où un ennemi peut débarquer aisément, & marcher par terre jusqu'au pied du mur sans opposition. Quoique les Portugais soient nombreux, ils ne sont pas néanmoins le gros des Habitans; on prétend que les François & les Anglois Catholiques Romains, qui vivent à la Portugaise, l'emportent pour le nombre & pour la richesse. Il y a d'ailleurs une infinité de Mulâtres & de Negres libres, pour lesquels on a plus d'égards, que pour les premiers Marchands Anglois qui sont Protestans, la bigotterie & l'ignorante superstition font qu'on les traite durement & d'une manière peu politique, comme nous aurons occasion de le dire. Les rues de Funchal sont tirées au cordeau, les maisons propres, & les fenêtres munies de treillis de bois, assez larges pour voir à travers & pour être vu. C'est-là que les Filles & leurs Galans s'entretiennent souvent par signes inintelligibles pour tout autre que pour les gens amoureux, les Espagnols & les Portugais de Madere sont extrêmement habiles à parler ainsi des doigts. La Bigotterie du Pays n'empêche pas que les Eglises ne soient le rendez-vous des Amans, des gens d'affaires, & de ceux qui sont plongés dans les plaisirs ou occupés de leur intérêt. Le Service Divin fini, la Maison de Dieu devient une Bourse, ou un lieu que l'on prostitue aux passions les plus criminelles; c'est-là qu'on lie des parties, & que l'on se donne des rendez-vous, tandis que rien n'approche de la décence & de la gravité que ces gens-là affectent extérieurement. Des femmes, qui n'ont point de Chapelles domestiques, n'assistent jamais au Service que les Dimanches & les Fêtes. Quand il y a plusieurs filles dans une famille, elles marchent deux à deux devant la mere, le visage couvert d'un grand voile, mais le col nud & les épaules découvertes, comme pour inviter les Galans à faire attention à elles. A l'un des côtés marche un homme âgé, avec l'épée, le poignard & le chapelet, pour faire connoître qu'il est le gardien de l'honneur des filles: cette formidable escorte n'empêche pas les jeunes Galans d'approcher, de jeter des œillades, & d'exprimer leur passion d'une façon spirituelle & ingénieuse.

Tous les vices, & sur-tout l'incontinence, regnent dans toutes les conditions à Madere: l'exemple des hommes a-encouragé les femmes à satisfaire leurs desirs de la manière la plus emportée. Elles ne perdent jamais l'occasion de contenter leur passion, sur-tout avec les Etrangers, sans s'embarasser du rang. *Ovington* attribue ce désordre à la coutume extraordinaire de marier leurs enfans sans qu'ils se soient jamais vus auparavant, l'intérêt étant la seule chose à laquelle ils ont égard. Il raconte que dans le tems qu'il étoit à Madere, il y eut un mariage conclu entre deux personnes de

distinction, qui ne s'étoient jamais vues: elles se rendirent au lieu assigné pour la célébration des noces, avant que d'avoir pu seulement se dire un mot. Le jeune homme étant entré par hazard dans une chambre, qui n'étoit séparée que par une cloison fort mince de celle où se trouvoit sa Maîtresse avec une autre jeune Demoiselle, il les vit distinctement par une fente, & par leur conversation il distingua celle qui lui étoit destinée, mais l'autre lui ayant plû davantage il rompit le mariage, ce qui fut la source d'une inimitié éternelle entre les deux familles (*). Comme les Parens font les mariages sans jamais consulter leurs enfans, il y a de l'apparence que cela contribue au libertinage des filles. Les Peres n'ont égard qu'à la naissance, à la qualité, au bien & à la religion des Parties, toute alliance avec des Juifs, des Infidèles & des Protestans étant sévèrement défendue; mais l'amour est une passion trop violente pour se laisser enchaîner par l'avarice & l'orgueil. On ne regarde pas à-la-vérité autant à la qualité des filles, mais c'est une infamie d'épouser un homme d'une autre Religion; cela s'étend même aux Anglois, qui peuvent néanmoins se qualifier en embrassant la Religion Romaine. Mais aucun changement ne peut effacer la tache de Judaïsme, ou d'Infidélité. Il y a eu cependant des exemples, que les riches ont fait passer sur cette objection, & on a trouvé des Casuistes complaisans sur l'article. *Ovington* assure que les Parens n'ont aucun égard à la pureté des mœurs de ceux qu'ils veulent unir, la sobriété & la continence étant pour un jeune homme une très-mauvaise recommandation auprès des Dames. Il rapporte à ce sujet une plaisante aventure qui arriva de son tems. Une veuve de Funchal fort riche avoit proposé le mariage de sa fille avec un jeune homme d'une famille de ses voisins, & l'affaire étoit prête à se conclure; mais la bonne Dame, ayant appris que le Galant avoit toujours joui d'une santé parfaite, qu'il avoit évité le commerce des femmes de mauvaise vie, & n'avoit jamais été infecté du mal vénérien, rompit le mariage, concluant de-là que c'étoit l'effet d'une constitution foible, & non le fruit d'une sagesse incompatible avec son âge. (†)

Nous avons dit plus haut que Funchal est la résidence du Gouverneur, c'est aussi celle de l'Evêque & de l'Inquisition. *Atkins* dit qu'il y a six Paroisses, nombre de Chapelles, six Couvents, trois d'Hommes & trois de Femmes: Les Religieuses y sont moins resserrées qu'à Lisbonne, bien que le peuple soit plus opprimé, s'il est possible, par l'Inquisition; elles ont la liberté de recevoir la visite des Etrangers, de qui elles achettent toutes sortes de petites galantries. L'Evêque de Madere est Suffragant du Siege de Lisbonne, anciennement l'Archevêque des Indes Orientales résidoit à Funchal (a). Mais nous renvoyons ce qui regarde le Clergé à l'article où nous par-

(a) Voy. de *Wybrants Warwick*. T. II. p. 500.

(*) Cette aventure est rapportée d'une toute autre maniere dans la Traduction Françoise des *Voyages d'Ovington*, T. I. p. 20, 21. Comme je n'ai pas l'Original Anglois, j'ignore à qui l'on doit s'en rapporter. REM DU TRAD.

(†) Je ne trouve pas le mot de cette aventure dans les *Voyages d'Ovington*, quoiqu'on l'ait rapportée aussi comme de lui dans l'*Hist. Gén. des Voyag.* T. III. p. 53. Il ne me paroît guere vraisemblable que le Traducteur d'*Ovington* l'ait retranchée. Apparemment qu'elle se trouve dans quelque autre Auteur, & qu'on cite l'un pour l'autre. REM. DU TRAD.

parlerons de quelques coutumes générales.

Outre Funchal, il y a quelques autres Villes assez considérables dans l'Isle de Madere, *Moncerito*, *Santa Cruz*, & *Manchico*, que quelques-uns prétendent être la même que Santa Cruz, ainsi nommée d'une Eglise dédiée à la Sainte Croix. On compte dans l'Isle trente-six Paroisses, qui ont chacune leur Eglise, & outre les Maisons Religieuses de Funchal il y a encore cinq autres Couvents, quatre-vingt-deux Hermitages, avec un grand nombre de belles Maisons de campagne & de Châteaux.

Les habitans de Madere sont en général graves & sobres, mais hauts & fiers. Les Portugais les plus riches se prescrivent une fort grande sobriété dont ils ne s'écartent guere, & l'ivrognerie est entierement inconnue parmi les pauvres gens. Dans le tems des vendanges, les ouvriers n'ont d'autre nourriture que du pain & du raisin, avec un peu de vin mêlé avec de l'eau. Sans cette tempérance ils ne pourroient guere éviter les fievres dans la saison des chaleurs, mais le tems & la coutume leur ont rendu la sobriété naturelle. Et il est certain que les excès avec les femmes, auxquels ils se livrent sans mesure, leur rendent la modération dans l'usage de la boisson absolument nécessaire, ce qui joint à la qualité du climat rend les habitans de Madere à cet égard le peuple le plus réglé de toute l'Afrique. Il est vrai que les gens riches ont toujours des valets avec des bouteilles à la main, mais ils jugent si avantageusement de la sobriété de leurs Maîtres, qu'ils ne versent que sur des ordres réitérés. Les Portugais portent l'affectation si loin, qu'ils ne satisfont jamais aux besoins de la nature dans les rues, non tant par un principe de décence, que pour ne pas passer pour yvrognes. Il ne se peut rien de plus ridicule que l'air important du moindre valet, avec son épée & son poignard, & se promenant avec la gravité d'un homme qui marche en cérémonie. Les domestiques servent même à table avec leur longue rapiere au côté, comme pour se dédommager par cette frivole distinction de l'esclavage réel sous lequel ils gémissent. C'est peut-être cette coutume qui rend le meurtre si commun à Madere. Cet horrible crime y est devenu un titre de distinction, & il faut pour passer pour brave avoir les mains teintes de sang. Ce qui fortifie les Portugais dans cette détestable coutume, c'est la protection que l'Eglise accorde aux meurtriers, privilege indigne qui deshonne le Clergé, & qui fait voir qu'il a des principes contraires à la justice & à l'humanité. Ici les plus insignes criminels trouvent un asyle dans les moindres Chapelles, & il y en a un si grand nombre dans l'Isle, qu'il n'y a pas un seul meurtrier qui ne puisse se dérober à la peine qu'il devoit subir en consultant l'équité, la raison, & le bien de la Société. On assure que pourvu qu'il puisse toucher l'Autel, le coin d'une Eglise, ou quelque autre chose de consacré, il n'a rien à craindre, de quelque crime qu'il soit coupable. Le Clergé soutient cette prérogative avec autant de fermeté que si le fondement de la Foi, le bien de l'Eglise, & les intérêts de la Religion en dépendoient. La plus grande peine du meurtre est le bannissement ou la prison, encore s'en rachette-t-on à force d'argent.

Les Ecclesiastiques jouissent d'une autorité presque despotique, qu'ils ont acquise par leur nombre, leurs richesses, & par le pouvoir qu'ils ont sur l'esprit du peuple ignorant. Il est surprenant que tant d'Ecclesiastiques oisifs

puissent être entretenus dans une si grande opulence, par le travail d'un si petit nombre d'habitans, mais aussi la pauvreté des uns égale parfaitement les richesses des autres; & comme l'autorité est assez l'appanage de l'opulence, les Ecclésiastiques se sont rendus si puissans, que le Gouverneur même n'a presque rien à dire. Les Jésuites tiennent le premier rang dans l'Eglise, ils se sont acquis une grande réputation par la facilité avec laquelle ils accordent l'absolution à leurs pénitens, par une grande régularité extérieure, & par les dehors affectés d'une extraordinaire sainteté; peut-être pourroit-on ajouter par leur ruse, leur adresse, leur savoir, & leur attachement à l'intérêt général de la Société (*). C'est ce qui fait qu'ils cachent soigneusement au Public les moindres fautes de ceux de leur Ordre, & qu'ils s'attribuent le droit de punir les crimes de leurs confreres, de quelque dangereuse conséquence qu'ils soient pour l'Etat & pour la Société. Si l'un d'eux est accusé, ils prennent vivement son parti, cachent sa faute ou l'expliquent à leur manière, étant les premiers Casuistes du monde sur cet article: si on leur demande pourquoi ils absolvent ainsi un coupable? ils répondent que la miséricorde est le plus glorieux attribut de la Divinité.

Les habitans de Madere enterrent toujours les morts qui sont Catholiques, dans les Eglises & en Terre Sainte. On orne magnifiquement le cadavre, mais on le met rarement dans un cercueil; ils jettent au contraire de la chaux dessus avec la terre pour le consumer plus promptement, bien différens à cet égard des Guanches qui habitent les Isles voisines. Cette précaution de mêler de la chaux avec la terre fait que quinze jours après qu'un mort a été enterré, on peut en enterrer un autre à la même place.

Comme l'Inquisition est fort rigoureuse envers les Hérétiques, ceux qui passent pour tels ne peuvent obtenir une sépulture honnête, & on regarde leurs corps comme des carcasses de bêtes. Les plus considérables Marchands Protestans Anglois mêmes sont traités avec le dernier mépris, on jette leurs corps dans la mer, comme quand on est sur un Vaisseau, à moins qu'on ne donne de grosses sommes au Clergé, pour avoir permission de les enterrer. *Ovington* rapporte un exemple de cet usage barbare, dont il avoit été témoin. Un Marchand Anglois étant mort, les autres voulurent l'enterrer avec décence, & pour éviter les poursuites de l'Inquisition ils le firent transporter de nuit parmi les rochers; mais ils furent découverts, & à peine le corps étoit-il en terre, qu'ils se virent environnés des Corrégidors & autres Officiers de Justice, accompagnés de gens armés, qui exhumerent le corps, l'exposèrent aux insultes de la populace, & le jetterent ensuite dans la mer avec toute l'infamie possible; c'est aussi ce qui fait que quelque agréable & délicieux que soit à d'autres égards le séjour de l'Isle de Madere, les

vio-

(*) *Ovington* rapporte qu'il s'entretint avec plusieurs, mais qu'il n'en trouva que trois qui entendissent le Latin, & c'étoit peut-être plus qu'il n'en auroit pu trouver parmi les autres Religieux de l'Isle. Les écrits des Jésuites, même dans les Pays les plus éloignés, les plus barbares & les plus ignorans, prouvent que c'est peut-être à tout prendre la Société la plus savante de tout le Monde. [Ce qu'on fait dire à *Ovington* ne se trouve point encore dans la traduction de ses voyages, non plus que l'Histoire du Marchand enterré parmi les rochers; il faut ou que le Traducteur ait fait de grands retranchemens, ou que l'on attribue à ce Voyageur ce que quelque autre rapporte. REM. DU TRAD.]

violences de l'Inquisition le rendent peu desirable pour ceux qui ne peuvent se résoudre à soumettre leur esprit & leur conscience aux directions arbitraires des Jésuites. Les Volcans des Isles Canaries ne sont pas plus redoutables aux habitans, que le Clergé de Madere armé du pouvoir de l'Inquisition l'est aux Protestans qui demeurent dans cette Isle. Il est certain que les Marchands Anglois sont mieux traités parmi les Turcs & les Idolâtres, que dans les lieux où le Clergé Catholique-Romain est puissant; & ce qu'il y a de digne de remarque, c'est que plus ces Ecclésiastiques sont éloignés du Chef de leur Eglise, plus ils sont despotiques, cruels & bigots. A Rome & dans toutes les grandes ville d'Italie, les Protestans jouissent d'une entiere liberté, & ont même des liaisons particulieres avec le Clergé; mais quand les Jésuites sont éloignés du centre de l'autorité, & en quelque façon hors de la vue du monde, leur oppression & leur tyrannie sont insupportables.

La Relation suivante d'Ovington mérite d'être lue. „ Comme quelques-uns de nos gens disparurent, & que nous ne pûmes jamais découvrir où ils étoient, nous crûmes qu'ils avoient embrassé la Religion Catholique, & qu'on les avoit soustrait à nos recherches pour leur ôter l'occasion de revenir à la Religion Protestante, nous nous imaginâmes que les Jésuites devoient avoir quelque part dans cette affaire, parcequ'ils sont les plus zélés sur ce sujet; ainsi nous résolûmes de nous adresser au Gouverneur, & de lui demander un ordre pour les chercher dans leur College, mais nous trouvâmes que son pouvoir ne s'étendoit pas jusques-là. Cependant le tems de notre départ arriva, & nous fûmes fort embarrassés d'être obligés de mettre à la voile sans nos gens, dont l'absence pouvoit nous être préjudiciable dans un voyage aussi long que celui que nous avions à faire. Notre Capitaine s'étant éloigné de la portée du canon de la Citadelle, fit monter sur sa pinasse douze ou quatorze hommes bien fournis d'épées & d'armes à feu, & les posta le long du bord de la mer, pour se saisir s'il étoit possible de quelques Pêcheurs qui suppléassent au défaut de nos Matelots. Comme ils croisoient ils firent par hazard une autre prise. C'étoit un Abbé & un Curé qui alloient de la campagne à Funchal. Ils furent étrangement surpris de se voir ainsi arrêtés; mais ils furent encore plus consternés quand nous leur dîmes qu'ils devoient dire adieu à tous les amis qu'ils avoient à Madere, & faire avec nous un voyage aux Indes, ou du moins rester prisonniers sur le Vaisseau jusqu'à ce qu'on eût ramené nos gens à bord. La seule pensée de ce voyage les jetta dans un profond abattement, & leur arracha bien des soupirs & des sanglots. Ils dépêcherent un Exprès au Gouverneur, & le conjurerent de chercher quelque moyen de leur procurer la liberté. Le Capitaine écrivit aussi au Consul Anglois sur le même sujet. Ces Lettres n'eurent pas été plutôt reçues & lues, qu'il y eut un grand tumulte, tout le monde criant qu'il falloit que les Ecclésiastiques revinssent, ou que les Anglois portassent la peine du traitement qu'on leur faisoit. Cela épouvanta les Marchand Anglois qui étoient à terre, & leur fit chercher les moyens de se mettre en sûreté; car ils voyoient bien que la multitude furieuse qui étoit sur le rivage, ne s'appaiseroit jamais qu'on ne rendît les prisonniers. Comme ils

„ craignoient d'ailleurs que notre Capitaine ne fût inexorable, & n'exécua-
 „ tât les menaces qu'il avoit faites, ils eurent l'adresse de gagner le Vaisseau,
 „ résolus de ne point revenir sans les Prêtres, & pourvus de tout l'argent
 „ nécessaire pour un voyage dont ils ignoroient la durée. Le Capitaine fe-
 „ sant réflexion sur le mal auquel devoient s'attendre les Anglois, s'il per-
 „ sistoit dans sa résolution, résolut de renvoyer les deux Ecclésiastiques à
 „ terre, persuadé d'ailleurs qu'ils lui seroient fort inutiles sur la mer. Ce qu'il
 „ exécuta à leur contentement (a).”

Avant que de quitter l'Isle de Madere, on ne fera pas fâché de voir la plus ancienne Relation de la découverte de cette Isle par *Alcaforado*, Auteur Espagnol qui vivoit peu d'années après qu'on y eut envoyé la première Colonie. Cet Auteur prétend aussi que ce fut un Anglois qui donna la première connoissance de Madere aux Portugais qui fesoient alors la guerre en Barbarie, & que ce fut sur le rapport des Matelots que l'Infant *Don Henri* fit équiper un bon Vaisseau sous le commandement de *Gonsalve Zarco*, pour tenter de nouvelles découvertes sur les lumieres données par les Anglois, *Zarco* mit à la voile pour l'Isle de *Puerto Santo*, où les Portugais avoient laissé quelques-uns de leurs gens, lorsqu'ils y avoient relâché deux ans auparavant, c'est-à-dire en 1419. A son arrivée les Portugais de cette petite Colonie lui dirent, que quand ils avançaient quelques lieues en mer pour pêcher, ils appercevoient toujours au Sud-Ouëst un nuage épais & des ténèbres impénétrables, qui s'élevoient de la mer jusqu'au Ciel, accompagnées de terribles tempêtes, qui sembloient en défendre l'approche, sans jamais les dissiper. Comme la Navigation étoit encore dans son enfance, & que l'on connoissoit très-peu la véritable figure du Globe, cette étrange Relation découragea & effraya beaucoup l'Equipage de *Zarco*; mais ce Commandant persista dans la résolution d'exécuter les ordres de son Prince, de soutenir l'honneur de sa patrie & d'en étendre la puissance. Il jugea que ce nuage étoit une marque certaine de la terre qu'il cherchoit. Il résolut néanmoins de s'arrêter à *Puerto Santo* jusqu'à ce que la tempeste cessât, s'imaginant que cela pouroit faire quelque changement & éclaircir davantage ce phénomène, mais la Lune se renouvela sans que le nuage se dissipât. Cette circonstance augmenta les terreurs des Matelots, ils se persuaderent que c'étoit une barriere que Dieu avoit mise-là pour arrêter la curiosité & l'avarice des hommes, & que ce seroit s'exposer à une perte inévitable que de vouloir pénétrer plus loin. *Zarco* ne changea point de sentiment, disant que c'étoit vraisemblablement une Terre couverte d'épaisses Forêts où le Soleil ne pouvoit pénétrer, desorte que l'humidité fesoit qu'il s'élevoit des exhalaisons continuelles, dont se formoit un nuage qui causoit cette obscurité extraordinaire. Fermement persuadé de la solidité de ce raisonnement, il mit à la voile, & prit son cours tout droit vers l'objet de tant de terreurs, nonobstant les menaces & les prieres de son Equipage. A mesure qu'ils en approchoient les clameurs & les craintes de ses gens augmentoient, mais la fermeté de *Zarco* les apaisa non seulement, mais leur inspira le même

(a) *Ovington*, T. I. p. 26-31.

me courage qu'il avoit. A la fin ils crurent appercevoir au travers de l'obscurité quelque chose de plus noir encore, mais ils étoient trop éloignés pour distinguer ce que c'étoit ; quelques Mamelots disoient qu'ils voyoient des Géans d'une taille prodigieuse, & ces Géans se changerent en rochers qui avançaient dans la mer. Avant la nuit ils furent assez proche pour découvrir que toutes leurs terreurs étoient causées par une terre montagneuse toute couverte de bois, qu'ils avoient prise pour un nuage ; la joie des Mamelots fut aussi turbulente, que leurs frayeurs l'avoient été quelques heures auparavant. *Zarco* nomma la premiere Pointe qu'il découvrit *Saint-Laurent*. Après l'avoir doublée, il apperçut un Pays couvert de la plus belle verdure. Il envoya alors la chaloupe pour reconnoître la Côte, & la premiere Baye où ils entrerent, dit *Alcaforado*, se trouva être la même dont avoient parlé les Anglois, comme il parut par le tombeau de *Masham*, qu'ils y trouverent avec une inscription. La chaloupe s'en retourna porter ces bonnes nouvelles à *Zarco*, qui descendit à terre, & en prit possession le 8 de Juillet 1421, au nom de *Don Henri* & de *Jean Roi* de Portugal. Ayant envoyé un détachement pour reconnoître l'intérieur du Pays, les Portugais avancerent assez loin pour découvrir l'Océan de l'autre côté, d'où ils conclurent que ce qu'ils avoient pris pour une partie du Continent étoit une Isle. *Zarco*, pas content encore, éleva une croix sur une hauteur proche du rivage, & fit le tour jusqu'à ce qu'il fût revenu au même endroit. Il chercha ensuite quelque lieu qui fût moins couvert de bois que le reste du Pays, pour y commencer un Etablissement. Il arriva à la fin dans la plaine où est à-présent *Funchal*, qui tire son nom, dit notre Auteur, de la prodigieuse quantité de fenouil qui y croissoit du tems de *Zarco*. La Relation porte, qu'outre le tombeau Anglois, on n'apperçut pas la moindre trace d'hommes, bien-que l'Isle abondât en oiseaux & en bêtes à quatre pieds. *Zarco* ayant fait toutes les observations nécessaires, reprit la route de l'Europe, & se rendit à Lisbonne l'année suivante. Nous devons observer que les Critiques ont soupçonné que la Relation d'*Alcaforado* est beaucoup plus moderne que cet Auteur, ou au moins qu'elle a été fort interpolée, ce qui paroît, disent-ils, par plusieurs circonstances. A notre avis, l'objection la plus forte qu'il y ait, c'est la date de la découverte ; car tous les autres Ecrivains s'accordent à dire qu'on n'envoya la premiere Colonie à Madere que vingt ans après. Mais nous nous sommes occupés si longtems de cette Isle, que nous laissons ces spéculations à ceux qui auront le loisir & l'envie de s'y livrer, & nous terminerons notre description des Isles de l'Afrique par celle de l'Isle de *Saint Borandon* & de *Puerto Santo* (a).

Quelques Auteurs, & *Linshoten* en particulier, en faisant la description des Isles Canaries, parlent comme d'une merveille d'une certaine Isle qu'ils appellent *Saint Borandon*, qui est à environ cent lieues de Ferro, vraisemblablement à l'Ouest, quoiqu'aucun Auteur n'ait entrepris d'en fixer exactement la position. On assure que divers Vaisseaux y ont touché par hazard, & toutes les Relations s'accordent sur ce qui regarde les habitans. Elles

(a) *Grammæe*, L. IX. *Sarut.* C. 8. *Ra.* L. I. C. 21. *Davity* p. 621. *Ovington* ubi
visio l. c. *Moquei* L. I. *Mlyne*, Polit Eccl. sup. *Atkins* p. 23. *Dapper* p. 98 &c.

les disent que l'Isle abonde en beaux arbres, & sur-tout en arbres fruitiers, que les vallées sont couvertes d'une verdure perpétuelle, enrichies de fleurs, d'herbes & de plantes que la terre produit sans culture, ou de légumes & de grains que les habitans cultivent avec grand soin; que le terroir est si fertile qu'il produit assez de grains pour en exporter, & que les Vaisseaux qui y touchent ne manquent d'aucune sorte de rafraîchissemens. On ajoute que les habitans sont Chrétiens, qu'ils ont une langue particuliere, formée vraisemblablement de plusieurs langues modernes; car on prétend que ceux qui parlent les Langues de l'Europe sont en état de lier conversation avec ces Insulaires. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucun des Vaisseaux envoyés exprès à la découverte de cette Isle n'ont eu le bonheur de la trouver, bien-que les Espagnols des Canaries ayent fait diverses tentatives: c'est ce qui a fait donner à cette Isle le nom d'*Isle Merveilleuse*, & c'est ce qui donne lieu de croire, ou qu'elle est imaginaire, ou qu'elle est environnée de courans qui en écartent les Vaisseaux. Quelques Auteurs sont assez hardis pour assurer qu'elle disparoît quelquefois, & qu'elle se cache, tandis que d'autres soutiennent avec plus de vraisemblance, qu'elle est souvent enveloppée d'épais nuages, ce qui a fait que les Aventuriers qui l'ont cherchée n'ont pu la découvrir. Mais nous laissons au Lecteur à en penser ce qu'il vaudra (a).

Puerto
Santo.

L'Isle de *Puerto Santo* est dans l'Océan Atlantique, vis-à-vis du Cap Cantin dans le Royaume de Maroc, au trente-deuxieme degré & demi de Latitude Septentrionale, & au cinquieme degré vingt-neuf minutes de Longitude Ouëst de Londres. Quelques Auteurs, & *Ortelius* en particulier, prétendent que cette Isle, & non Madere, est la *Carne* de *Ptolémée*, tandis que d'autres soutiennent que c'est elle, & non une des Canaries, qui est l'*Ombris* ou la *Pluvialia* de *Pline*. Mais il est bien plus probable que *Puerto Santo* est l'Isle que *Ptolémée* appelle *Palma*, dont la Latitude est exactement la même, au-lieu que celle de l'autre est différente. Selon *La Croix* & les Relations des voyages publiés par *Ramusio*, Cette Isle fut découverte plusieurs années avant Madere, & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils la font découvrir par *Gonsalve Zirco*, & *Ramusio* rapporte les mêmes circonstances de son voyage à *Puerto Santo*, qu'*Alcaforado* raconte de celui de Madere. D'autres Auteurs prétendent qu'elle n'a été connue qu'en 1428, & il y a effectivement de l'apparence que la découverte de l'une & de l'autre est plus récente. La Flotte Portugaise fut portée à cette Isle par la tempête, & on lui donna le nom de *Puerto Santo*, à cause de l'abri qu'on y avoit trouvé; elle étoit déserte en ce tems-là, mais les Portugais l'ont peuplée, & en sont restés en possession. Cette Isle est petite; *Cada Mosto* ne lui donne que cinq lieues de tour, *Sanutus* la fait un peu plus grande. Elle n'a point de Port, mais seulement une Baye, où les Vaisseaux sont en sûreté contre tous les vents, excepté le Sud-Est. C'est-là que les Vaisseaux des Indes relâchent en allant & venant, pour y prendre des rafraîchissemens, ce qui fait tout le Commerce des habitans. *Puerto Santo* produit beaucoup de bled & d'avoine, elle nourrit aussi des bœufs, des sangliers, & un nombre

(a) *La Croix*, T. IV. p. 706. *Linschot*. ubi sup.

bre prodigieux de lapins. Mais ce qu'elle produit de meilleur pour l'exportation, c'est le miel, la cire, le sang de dragon & le poisson. Tous les habitans sont de rigides Catholiques-Romains, ils dépendent pour le spirituel de l'Évêque de Madere, & pour le temporel du Gouverneur de la même Isle. Ils ont suffisamment toutes les commodités de la vie pour être heureux, s'ils n'étoient exposés aux descentes des Pirates, qui pillent les villages & emmènent les habitans, comme cela arriva en 1617, qu'ils enleverent plus de six-cens personnes (a).

Nous ajouterons ici la description des Isles *Azores*, que quelques Géographes mettent au nombre des Isles de l'Afrique, d'autres les attribuent à l'Amérique, & d'autres les donnent avec plus de raison à l'Europe. Cependant, comme elles sont dans la même mer que celles dont nous avons fait la description, nous croyons que c'est ici leur place naturelle, d'autant plus que l'on ne convient pas à quelle des trois Parties du Globe qu'on a nommées, elles appartiennent. *Rabbe* met les *Azores* parmi les Isles d'Afrique, de *Liste* parmi celles de l'Amérique, parcequ'elles en sont plus proche, & là plupart de nos Géographes Anglois par la même raison au nombre de celles de l'Europe (*). Ces Isles ont reçu le nom d'*Azores* à cause de la quantité d'éperviers que ceux qui les découvrirent apperçurent, on les appelle aussi *Terceres* du nom d'une de ces Isles, qui bien-qu'elle ne soit pas la plus grande, est la plus considérable (†).

Les *Azores*, *Terceres* ou Isles Occidentales sont au nombre de sept, *Saint-Michel*, *Sainte Marie*, *Tercere*, *Graciosa*, *Saint-George*, *Pic* & *Fayal*, auxquelles on ajoute à-présent *Flores* & *Corvo*, parcequ'elles sont partie du même Gouvernement, & qu'elles n'en sont qu'à dix-sept lieues à l'Ouëst. On les appelloit autrefois les *Isles Flamandes*, parcequ'on prétend qu'elles furent découvertes par un Marchand Flamand de Bruges, qui en allant à Lisbonne en 1445, ou selon d'autres en 1449, fut chassé si loin à l'Ouëst par la tempête, qu'il rencontra les *Azores*, lesquelles il trouva inhabitées. Etant arrivé à Lisbonne, il donna, en racontant son aventure, assez d'indications pour engager la Cour alors fort entreprenante à pousser cette découverte, qui réussit au gré de ses desirs. *Antonio Gonzalo*, dans son *Histoire des Découvreurs du Monde*, assure que le grand *Don Henri*, Prince de Portugal, jugea que l'acquisition de ces Isles ajoutoit tant à ses autres découvertes, qu'il s'y transporta pour en prendre possession en personne l'an 1449. *Davity* dit que les Marchands Flamands de leur côté y envoyèrent une Colonie, qui s'établit dans l'Isle de *Fayal*, & dont les descendans subsistent encore aujourd'hui; on allegue en preuve, qu'il y a encore dans cette Isle une riviere que les Portugais appellent *Rio* ou *Ribera dos Flamingos*. Toutes les au-

(a) *Davity*. T. V. p. 621. *La Croix* p. 707.

(*) Les raisons qui nous déterminent à mettre les *Azores* au nombre des Isles de l'Afrique sont. 1. Parcequ'elles sont dans le même Océan, & dans une Latitude peu différente de celle des Isles dont nous avons fait la description. 2. Parceque nous avons mis en dernier lieu la description de plusieurs Isles des Portugais.

(†) Quelques-uns font venir le nom d'*Azores*, une Oye, les premiers Découvreurs y ayant trouvé quantité de ces oiseaux.

autres sont certainement habitées par les Portugais, qui sont fournis à un Gouverneur qui fait sa résidence à Angra, Capitale de l'Isle de Tercere & de toutes les Azores (*). Pour le spirituel ils sont sous la juridiction de l'Evêque des Azores, qui fait sa principale résidence à *Punta Deglada*, dans l'Isle de Saint-Michel.

En 1457 *Alphonse V.* accorda aux habitans une exemption de tous droits dans les Ports d'Espagne & de Portugal, avec plusieurs autres privileges. Les Azores gisent entre le trente-sixieme & le quarantieme degré de Latitude Septentrionale & entre le vingt-troisieme & le trente-deuxieme degré de Longitude Ouest, à trois-cens lieues environ à l'Ouest de Portugal, à peu près à la même distance à l'Est de Terre Neuve, & guere davantage au Nord-Ouest de l'Isle de Madere, ou du Détroit de Gibraltar du côté de l'Afrique (†). *Ortelius* en a donné une Carte d'après *Texeira*, Géographe du Roi d'Espagne, & il nous apprend en même tems que quand les Vaisseaux qui vont d'Europe en Amérique y relâchent, ils sont d'abord délivrés de toute sorte de vermine, n'y ayant aucun animal venimeux ou nuisible qui puisse vivre au-delà de quelques heures dans les Azores.

Outre les Azores, y compris Flores & Corvo, il y a au Nord-Ouest plusieurs autres petites Isles, qui ne méritent pas de description particulière, à la réserve d'une seule, qui s'éleva tout d'un coup du fond de la mer, dans un endroit où elle avoit cent-vingt pieds de profondeur. D'abord cette Isle ne parut que comme un amas de rochers, qui n'avoit que cinq arpens, & qui s'augmenta tellement, qu'elle a cinq milles de tour. Cet événement fut précédé d'un terrible tremblement de terre pendant près de huit jours, ensuite on vit sortir du sein de l'Océan du feu avec une telle impétuosité qu'il s'élevoit jusqu'aux nues, entraînant avec soi des montagnes de sable, de terre & de rochers, & d'autres masses de matieres enflammées, qui de loin ressembloient à de grands tas de laine, & retombant sur l'eau y flottoient en forme de matiere solide. Cela fut suivi de l'émerision des rochers dont nous avons parlé, & de quelques autres plus gros encore, qui se briserent par une nouvelle secousse, & formerent une masse solide avec l'écume de la mer. Tel est le récit de *Kircher*, que nous ne prétendons pas garantir, quoiqu'il y ait d'autres exemples de la même nature, entre autres celui d'une Isle de l'Archipel, dont parlent *Santorin* & d'autres Ecrivains dignes de foi.

On

(*) *De Thou* ôté au Marchand Flamand l'honneur de la découverte, pour le donner au même *Bethancourt* à qui l'on attribue celle des Isles Canaries. Il est assez ordinaire aux François de faire honneur à leur Nation de toutes les découvertes, quelque mal-fondées que soient leurs prétentions. *De Thou* dit que *Bethancourt* vendit son droit aux Espagnols. Ceux-ci ont fait imprimer un Livre à Mexique, il y a environ cent ans, où ils prétendent que c'étoit eux qui employèrent *Bethancourt*, & que ces Isles furent les premières qu'il découvrit.

(†) Quelques savans Géographes ont fait de grands efforts pour prouver que les Azores sont les *Cassiterides* des Anciens, d'où les Phéniciens tiroient tant d'étain: cependant ils n'ont pas travaillé à concilier la Latitude marquée par les Anciens, ils ont seulement prouvé qu'elle étoit fausse; mais aujourd'hui les plus habiles gens conviennent que les Isles de Scilly sont les *Cassiterides*.

On découvre les Azores de fort loin en mer, à trentelieues, dit *Frezier* (a), par une haute montagne qu'on appelle le Pic, & qui est fait en pain de sucre comme celui de Ténériffe. Tous les Auteurs conviennent que l'air de ces Isles est fort sain & agréable, qu'elles produisent abondamment du bled, du vin & des fruits, & qu'on y trouve des animaux sauvages & domestiques. Le plus grand inconvénient auquel elles sont sujettes, comme les Canaries, sont de violens tremblemens de terre, & la fureur de la mer, qui fait souvent de terribles ravages en inondant les terres basses, alors elle emporte des champs entiers de grain, des troupeaux, & renverse les hayes & les maisons.

La premiere Isle en ordre est celle de *St. Michel*, ou *San Miguel* comme les Portugais l'appellent; c'est la plus orientale & la plus grande, on lui donne environ vingt lieues de long. Il y a quantité de villes ou de bourgs & de villages fort peuplés, & qui font un grand commerce de bled, de vin & de bestiaux, mais les ports sont mauvais & dangereux pour les Vaisseaux. Elle est à huit lieues (*) au Sud-Est de Tercere, & a beaucoup de pâturages & de terres labourables; mais ces avantages sont bien contrebalancés par l'appréhension continuelle où vivent les habitans d'être engloutis à tout moment par des Tremblemens de terre ou des Volcans. C'est à quoi l'Isle de *St. Michel* est plus exposée & plus sujette qu'aucune des autres Azores. *Kircher* fait la relation d'un tremblement de terre affreux qu'il y eut le 26 Juin de l'an 1638, qui continua huit jours sans relâche, & ébranla tellement l'Isle, & sur-tout le Canton de Vargon, que les habitans consternés & remplis de frayeur abandonnerent leurs maisons, & se sauverent dans les campagnes. Ce fut alors que se forma la nouvelle Isle dont nous avons parlé. Si la Providence Divine n'avoit fait lever de l'Isle un vent de terre, qui chassoit ces torrens de matieres embrasées, c'en étoit fait de l'Isle. La ville ou le bourg le plus considérable est *Punta Delgada*, où il se fait assez de commerce; il y a un Fort où l'on entretient une garnison, & c'est la résidence de l'Evêque des Azores.

L'Isle de *Sainte Marie* est environ à douze lieues au Sud de *Saint-Michel*, on lui donne douze lieues de circuit. Elle est naturellement défendue par de hautes montagnes & des rochers escarpés, dont elle est comme environnée, qui sont si ferrés & si régulièrement joints, qu'on n'a besoin ni du secours de l'art, ni de châteaux, ni de garnisons. ni de fortifications. L'intérieur de l'Isle est fertile, peuplé, bien cultivé, & fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Le principal bourg est *Santa Maria la Prinha*; il y a encore les bourgs ou villes de *Bodes* & *Castillo*, & un grand nombre de villages, dont il seroit inutile de faire la description. Ce qu'il y a de digne d'attention, parceque c'est ce qui constitue le principal commerce de l'Isle, c'est qu'il y a une Manufacture de porcelaine, où l'on imite celle de la Chine dans une grande perfection.

Ter-

(a) Voyage à la Mer du Sud T. II. p. m. 544. Cit. du Trad.

(*) Le P. *Labat*, Relat. de l'Afrique Occid. T. V. p. 503. dit *vingt-huit lieues*. R. M. EU TRAD.

Tercere.

Tercere est la troisieme en ordre, & l'on croit que c'est de la position qu'elle a tiré son nom, car elle est d'ailleurs la premiere en dignité, & a même donné son nom aux autres. Elle est à vingt-huit lieues des deux précédentes, on lui donne seize lieues, & *Labat* vingt-une de tour. Elle est ronde, la côte est haute, & si environnée de rochers qu'elle passe pour imprenable, parce que les endroits où l'on peut aborder sont défendus par de bons Forts, bien pourvus d'artillerie & de garnisons. Si les choses étoient sur ce pied-là du tems de la Reine *Elizabeth*, lorsque les Comtes de *Cumberland* & d'*Essex* y firent une descente, c'est ce que nous ignorons. Le seul port passable de toute l'Isle est celui d'*Angra*, où l'on est également en sûreté contre les tempêtes & les ennemis (*), ayant la forme d'un croissant, dont les deux pointes sont défendues par des rochers fort élevés, qui s'avancent si fort en mer, qu'ils en rendent l'entrée étroite & aisée à défendre par des batteries des deux côtés. Cette Isle est de bonne hauteur; elle est reconnoissable du côté du Sud-Est par une langue de terre basse qui s'allonge vers l'Est, & par un Cap coupé du côté de l'Ouëst, formé par une langue de terre où sont deux Mondrains, enfin par deux Îlots taillés à pic, qui sont à une lieue à l'Est de ce Cap, on les appelle *Ilhéos*. Demi-lieue au Sud-Sud-Est de ceux-ci sont trois brisans à fleur d'eau. Les uns & les autres, dit *Frezier*, sont mal placés dans le *Flambeau de la Mer*.

Tercere est fertile, agréable & saine; les rochers mêmes, qui par-tout ailleurs sont stériles, produisent d'excellens vins, quoique beaucoup moins bons que ceux des Canaries & de Madere. Les terres rapportent beaucoup de bled & d'autres grains, fournissent de la pâture au bétail, & une prodigieuse variété de limons & d'oranges, & tous les fruits des climats froids & chauds; car on a remarqué qu'ils viennent parfaitement dans les climats tempérés, & entre les vingt-cinq & trente degrés au Nord & au Sud de la Ligne. *Tercere* produit tout ce que nous avons dit si abondamment & dans une si grande perfection, qu'il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie que l'huile & le sel, & nous ne pouvons deviner pourquoi on n'y cultive pas des oliviers, ni pourquoi on ne fait pas de sel de l'eau de la mer. Peut-être que les habitans trouvent qu'il est nécessaire de les tirer d'autres Pays avec lesquels ils trafiquent, & négligent par cette raison d'y pourvoir eux-mêmes. Cette Isle produit deux racines extraordinaires; l'une s'appelle *Balsata*, & pese près d'une livre; c'est une nourriture fort bonne & fort saine pour les Payfans, mais les Gens de distinction en font peu d'usage, par la seule raison qu'elle est commune & que le peuple la mange. On représente l'autre de la grosseur d'une noix de Cocos; elle est toute couverte de fibres déliées & longues, de couleur d'or, qui ne le cedent gueres à la soie pour la finesse & la douceur, & que l'on pourroit travailler, mais on ne s'en sert que pour les lits au lieu de plumes. Les Auteurs ne donnent point de nom à cette racine, bien-qu'il y ait de l'apparence que les habitans lui en donnent un. Le bled de *Tercere* a le défaut de ne se garder pas un an sans germer, à moins que l'on n'ait recours à l'art; on le garantit

(*) Le P. *Labat* & *Frezier* disent au contraire que c'est une très-mauvaise rade, où l'on ne peut être en sûreté que pendant la belle saison de l'Été. REM DU TRAD.

ait de l'air en l'enterrant dans des caves taillées dans le roc, ou dans un terrain sablonneux & sec, bien couvertes de pierres; ce font-là les greniers des Insulaires, qui y prennent le bled dont ils ont besoin pour leur usage. Les bœufs de l'Isle de Tercere sont fort beaux & puissans, ils ont la tête armée de belles cornes, avec cela ils sont si privés, que les habitans leur donnent à chacun son nom, comme l'on fait en Europe aux chiens, pour les faire approcher quand ils les appellent. Les chemins dans toute l'Isle sont raboteux & difficiles, à cause qu'on rencontre dans l'espace d'un demi mille des bois, des montagnes, & des rochers; la terre quand on y marche resonance comme si elle étoit creusée par dessous, & il y a de l'apparence qu'elle l'est. Il y a des endroits d'où il sort une fumée sulphureuse, & d'autres où l'on trouve des fontaines d'eau bouillante, dans lesquelles on peut faire cuire un œuf en quelques minutes: il n'est donc pas surprenant que Tercere soit si sujette aux tremblemens de terre. On trouve à trois lieues de la Capitale une Fontaine qui pétrifie le bois, dont on a une preuve évidente dans un arbre, duquel la racine est toute pétrifiée du côté où l'eau la couvre, & de l'autre elle n'a point changé de nature. L'Isle porte quelques beaux bois de charpente, le cedre y est commun, & y devient grand & gros, les habitans en font non seulement toutes sortes de meubles, mais aussi des chariots.

Angra est la Capitale, non seulement de l'Isle, mais de toutes les Azores; elle est située au bord de la mer vers le milieu de la partie méridionale de Tercere, au fond du port dont nous avons parlé, qui forme une langue de terre fort haute qu'on appelle le Mont du Brésil. La ville est bien bâtie & fort peuplée, c'est le Siege d'un Evêque, suffragant de Lisbonne; elle a cinq Paroisses, dont la Cathédrale est une, quatre Couvents de Religieux, quatre autres de Filles, le Tribunal de l'Inquisition, & la Justice de l'Evêque, dont la juridiction s'étend sur toutes les Azores & sur Flores & Corvo. Angra est entourée d'une bonne muraille, & d'un fossé sec, profond & large; elle est défendue par un Château très-fort, célèbre pour avoir servi de prison au Roi *Alphonse*, que son frere *Don Pedro* y fit enfermer en 1668. Le nom d'Angra signifie Anse ou port ouvert, cette Anse étant le seul port commode qu'il y ait dans toutes les Azores. C'est aussi par cette raison que les Portugais l'ont soigneusement fortifié, la situation de ces Isles étant d'une grande commodité pour leurs Flottes du Brésil & des Indes Orientales. Le port est ouvert depuis l'Est au Sud-Ouest, il n'a pas plus de quatre cablures de large, & peut-être pas deux de bon fond, selon *Frezier*. On ne peut y être en sûreté que pendant la belle saison de l'Été, parce qu'alors il n'y regne que de petits vents depuis l'Ouest au Nord-Nord-Ouest; mais dès que l'Hiver commence il y vient de si rudes tempêtes, que le plus court moyen de sauver sa vie, est de mettre à la voile aussitôt que l'on en voit quelques signes dans l'air. Les habitans par une longue expérience ne s'y trompent guere. Car alors la haute montagne se couvre de nuages & s'obscurcit, & les oiseaux quelques jours auparavant viennent crier autour de la ville.

Le Roi a des magasins à Angra, où l'on a soin d'avoir des ancrs, des cables, des voiles & d'autres agrès pour les Vaisseaux de guerre; il y entretient aussi un Pilote pour conduire & faire mouiller en sûreté les Navires qui arrivent. Les Anglois, les François & les Hollandois y ont des Consuls,

suls, quoique le commerce qu'ils font aux Azores soit plus considérable. Les édifices publics & les maisons ont assez belle apparence, mais les dernières sont assez mal meublées: la chaleur du climat est un prétexte spécieux pour couvrir la pauvreté des habitans; les vitres, les tapis, les tapisseries de soie ou de papier, rendroient, disent-ils, la chaleur insupportable; mais le fait est que leur pauvreté ne leur permet pas de faire des dépenses considérables en beaux meubles, & l'orgueil leur fait mépriser ceux qui ne le font point.

Outre Angra, il y a plusieurs autres bourgs & villages dans l'Isle & des Forts avec garnison, qui dépendent du Gouverneur; il a le droit de nommer aux Charges Militaires qui viennent à vaquer. Le seul bourg qui mérite qu'on en parle est *Praya*, qui est un lieu de commerce, c'est où est la seconde rade de l'Isle. Il est bien peuplé, a une Eglise Paroissiale; deux Couvents d'Hommes & deux des Filles. Ce bourg fut entièrement ruiné par deux tremblemens de terre, qui arriverent au mois de Mai & de Septembre de l'an 1614. On l'a rétabli depuis ce tems-là. On compte vingt-mille ames dans l'Isle de Tercere: les hommes & les femmes y vivent à la maniere Portugaise & Espagnole; ils sont jaloux, vindicatifs, & ont toutes les autres qualités de leurs compatriotes, & les passions plutôt plus que moins violentes.

La Gracieuse.

La *Gracieuse*, la plus septentrionale des Azores, est à environ huit lieues de Tercere; elle est toute riante, & c'est ce qui lui a fait donner le nom de Gracieuse. Elle n'a pas plus de cinq ou six lieues de tour (*): elle produit autant de bled, de fruits, qu'il est possible dans un si petit terrain, elle fournit Tercere & les autres Isles d'une grande partie de ses productions. Elle est bien peuplée, il y a quantité de villages & de Forts pour la sûreté de la côte, mais point de villes.

Saint George.

La cinquieme Isle est *Saint-George*, qui n'a rien de remarquable qu'une grande quantité de beaux cedres, dont les habitans font un grand commerce. Elle produit d'ailleurs assez de bled & d'autres choses nécessaires à la vie, mais elle est si petite qu'elle ne mérite pas une description particuliere.

Le Pic.

L'Isle de *Pico* ou du *Pic* tire son nom de la haute montagne qu'il y a, & qui se termine en pain de sucre comme celle de Ténériffe, qu'elle égale, dit-on, en hauteur. Cette Isle est à environ quatre lieues au Sud-Ouëst de St. George, à douze de Tercere, & à trois au Sud-Est de l'Isle de Fayal. La montagne du Pic est remplie d'affreuses Cavernes ou Volcans, qui jettent souvent des flammes, de la fumée, & des cendres à une grande distance. Il y a au pied de la montagne du côté de l'Est une Source, dont l'eau est ordinairement froide, mais quelquefois le feu souterrain l'échauffe à un tel point, qu'elle se répand comme un torrent en bouillonnant; elle jette en même tems une vapeur souffrée & desagréable, des pierres fondues, des minéraux, des masses de terre enflammées, en si grande quantité & avec une telle violence que sur le penchant de la côte il s'en est formé une espece de Cap, qu'on appelle communément *Mysterios*, à douze-cens pas de la source. Telle est la Relation d'*Ortelius*, qui ne se trouve pas confirmée par les Relations modernes à l'égard du Cap. On donne à l'Isle du Pic environ quinze lieues de tour, les places les plus considérables sont Pico,

Lao-

(*) Le P. *Labat* lui donne dix à douze lieues de circonférence, & la met à quinze ou vingt lieues de Tercere. J'ignore à quel il faut s'en rapporter. REM. DU TRAD.

Laogas, Santa Cruz, San Sébastian, Pesquin, San Rocho, Playa, & la Madeleine. Les habitans y vivent heureux & dans l'abondance du produit de l'Isle. Il y a de toutes sortes de bestiaux en grand nombre, dont la chair est excellente; il en est de - même des vignes & du vin, dont il y en a de plusieurs especes, & qui est le meilleur des Azores. Outre le cedre & d'autres bois, ils en ont un qu'ils appellent *Teixo*, qui est dur comme du fer, rempli de veines, & d'une belle couleur d'écarlate quand il est bien poli. Plus on le garde & plus il est beau, aussi n'en coupe-t-on que par ordre & pour l'usage du Roi; il est défendu d'en sortir pour le commerce.

La dernière des Azores est *Fayal*, la plus considérable après Tercere & *Fayal*. St. Michel. Elle prend son nom du grand nombre de hêtres qu'elle produit; il y a d'ailleurs beaucoup d'autres bois en si grande quantité, que les Anglois ne la fréquentent que pour cela. Elle nourrit aussi de nombreux troupeaux, des oiseaux, & la mer des environs abonde en poisson. Le principal port est devant la ville d'*Orta*, défendu par un vieux Château, où il y a quelques canons, & une petite garnison Portugaise. *Orta* est la seule ville de l'Isle. & encore est-ce une place peu considérable. Quant aux autres noms que l'on trouve dans les Géographes, ce ne sont pas ceux de bourgs ni même de villages, mais de misérables hameaux, qu'on a fait passer sous des noms pompeux pour des places de conséquence. Nous avons remarqué que cette Isle a été peuplée par les Flamands: s'imaginant que la garnison Portugaise étoit une charge onéreuse pour eux, ils demanderent au Roi Catholique la permission de prendre sur eux la défense de l'Isle. Leur requête leur fut accordée, mais ils s'en trouverent mal; car les Anglois sous la conduite des Comtes de Cumberland & d'Essex firent diverses descentes à *Fayal*, s'en rendirent maîtres, & en ruinèrent les fortifications, après avoir brûlé ou pris une Escadre richement chargée qui revenoit en Espagne, & qui étoit dans le port. Cela détermina le Roi à reprendre la défense de l'Isle, & depuis ce tems-là il y a eu toujours garnison Portugaise. *Fayal* est la plus occidentale des Azores.

Quant aux Isles de Flores & de Corvo on les met très-improprement au nombre des Azores, étant à soixante-dix lieues à l'Ouëst de Tercere.

La première que les Portugais appellent *Ilha des Flores*, tire son nom de Flores. la quantité de belles fleurs dont elle est couverte. Elle a environ sept lieues de circuit, & l'on trouve par-tout des bois, des grains, des pâturages, ou quelques autres productions utiles à la vie. Elle est bien peuplée, & les habitans y vivent heureux du produit de l'Isle.

L'Isle de *Corvo* est à une lieue au Sud de Flores; on lui a donné le nom de *Corvo*. Corvo. à cause de la quantité de corbeaux qu'on y trouva, les rochers & les arbres étant tous couverts des nids de ces oiseaux. On y trouve d'ailleurs les mêmes productions que dans l'autre, mais ni l'une ni l'autre ne sont assez importantes pour en faire une description particulière. La seule raison qui engage les Portugais à les garder, c'est afin d'empêcher les autres Nations d'y faire des établissemens, qui préjudicieroient à la sûreté des Azores, & pourroient donner occasion de s'emparer des Canaries, si importantes pour leur commerce du Brésil (a)

CHA-

(a) *Davit, Samus, Linschot, Dapper, Darbot, Cada Mollo, La Croix &c.*

S E C T I O N I.

Notice raisonnée des principaux Auteurs Modernes cités dans ce Chapitre, avec la Relation des divers stratagèmes qu'on a employés pour ouvrir le Commerce avec l'Empire d'ABISSINIE.

SECTION I.

Notice des Auteurs Modernes cités &c.

L'Abissinie peu connue des Anciens & des Modernes jusqu'au tems où les Portugais y ont pénétré.

Nous avons déjà fait dans l'Histoire Ancienne (a) la meilleure description qu'il nous a été possible de ce vaste Empire, & à divers égards si peu connu, de ses limites, de ses habitans, de ses villes &c. autant qu'ils ont été connus des Anciens, & que les Mémoires qu'ils nous ont laissés l'ont permis; & si la plus grande partie de ce que non seulement eux, mais des Auteurs plus modernes ont écrit, tant par rapport à la véritable situation, à l'étendue, & aux bornes (b), qu'à l'égard de la nature du Pays, du climat &c. est trop fabuleux ou incertain; on doit l'attribuer principalement au faux préjugé qui a prévalu si longtems parmi les Historiens & les Géographes, que tous les Pays qui sont si voisins de la Ligne Equinoctiale, étoient la plupart déserts & inhabitables; & c'est à la même cause qu'il faut encore attribuer qu'on a moins écrit sur ces Pays que sur d'autres, & que ce que l'on trouve sur ce sujet avant que les Portugais y eussent pénétré, est au moins confus & peu satisfaisant. C'est donc entièrement aux découvertes qu'ils ont été en état de faire pendant leur séjour dans l'Abissinie, & à leurs liaisons particulières avec les habitans, que nous avons l'obligation d'en avoir une connoissance plus parfaite; nous disons parfaite, en comparaison de celle que nous avions avant qu'ils publiassent leurs Relations de cet Empire. Car d'ailleurs elles sont encore bien insuffisantes, à cause du peu d'accord qu'il y a entre elles à divers égards, faute de moyens & de tems pour faire leurs observations avec plus d'exactitude & de certitude sur la situation de tout le Pays en général, & celle de la plupart des Provinces & des lieux considérables en particulier. Peut-être seroit-ce rendre plus exactement raison de la grande différence & de l'imperfection qui regnent dans la plupart de leurs Cartes, à l'égard de l'étendue, des limites, des Longitudes, des Latitudes. &c. & dans leurs descriptions de l'intérieur du Pays, que de dire que ces bons Peres, Jésuites & autres, envoyés en qualité de Missionnaires pour réduire l'Eglise d'Abissinie sous l'obéissance du Siege de Rome, avoient l'esprit trop occupé de cette importante affaire, pour trouver le loisir de penser à des découvertes de moindre conséquence. D'autant plus, qu'étant d'une nature à exciter la jalousie plutôt que l'admiration de ces

(a) Hist. Univ. T. XII p. 432-490.

(b) Conf. Atlas Johnson, Mercator, De Barros Dec. 3. &c.

Peuples grossiers & ignorans, ils ont pu croire qu'il valloit mieux les différer jusqu'à ce qu'ils eussent rempli le grand objet de leur Mission, après quoi ils pouvoient travailler avec plus de plaisir & plus sûrement au reste. Malheureusement leur zele inconfidéré pour réussir dans la premiere partie de leur projet, leur attira une persécution si violente & si générale, qu'elle a tout d'un coup fait évanouir toute espérance de succès à l'égard de l'autre. Ce sont non seulement les Missionnaires de quelque Ordre qu'ils soient, mais les noms mêmes de Portugais & de Francs, par lesquels ils désignent les Européens, qui sont devenus odieux à toute la Nation des Abissins, qui n'en parlent presque jamais, sans ajouter quelque imprécation ou quelque épithete injurieuse (a).

SECTION
I.
*Notice des
Auteurs
Modernes
cités &c.*

On verra dans la suite de cette Histoire ce qui a causé une révolution si subite & si surprenante, après qu'une de leurs Impératrices avoit invité si affectueusement les Portugais, après les services signalés qu'ils lui avoient rendus & à quelques-uns de ses successeurs, par lesquels ils s'étoient acquis l'estime & la confiance de la Cour d'Abissinie. Pour le présent il suffira de dire, que depuis leur expulsion, c'est pour l'amour d'eux que l'entrée dans l'Empire est devenue fort dangereuse, & en quelque façon impossible à tous les Européens, sous quelque déguisement & sous quelque prétexte que ce soit. Les avenues en sont étroitement gardées & défendues à toutes sortes d'Etrangers. A peine un Franc se présente-t-il sur les frontieres, qu'on le visite exactement de la tête aux pieds, pour voir s'il n'est point garni d'armes, ou chargé de quelques effets qui puissent donner de l'ombrage. Cette recherche n'est ni longue ni pénible. On est obligé de voyager presque nud dans ce Pays. Le plus riche habillement dont on puisse s'y parer est une chemise de toile bleue: il n'est permis à personne de porter un bonnet & de se chauffer, c'est un privilege réservé à l'Empereur. On observe sur-tout avec soin si l'Etranger est circoncis. L'usage de la langue Ethiopienne & la couleur olivâtre sont aussi absolument nécessaires à un Européen pour n'être pas suspect. La crainte de permettre l'entrée de l'Empire à des espions ou à des gens dangereux, les oblige non seulement à examiner si sévèrement tous ceux qui se présentent, mais aussi les porte à traiter à la rigueur ceux qui s'y glissent sans avoir subi l'examen (b). On peut en voir un exemple dans les Remarques, tiré de l'Auteur que nous citons, qui résidoit au Caire en qualité de Consul de France, longtems après cette aventure (*).

*Inaccessible
aux Euro-
péens.*

Sur

(a) *Tellez, Poncet, Ludolf, Maillet &c.*

(b) *Maillet* Descript. d'Egypte T. II. Lett. 8. p. 82 La Haye, in 12

(*) Des Ethiopiens venus du Caire firent à leur retour un portrait si avantageux d'un Capucin qu'ils y avoient vu, & qu'ils vanterent sur-tout comme un habile Médecin, que l'Empereur, dont le fils étoit incommodé depuis longtems, fit savoir à ce Religieux qu'il seroit le bien-venu dans ses Etats. En conséquence ce Pere se disposoit à se rendre auprès de ce Prince, lorsque quelques Religieux Franciscains venus au Caire dans le dessein de faire le voyage d'Abissinie, se persuaderent que cette assurance ne les regardoit pas moins que le Capucin, & partirent en effet pour l'Ethiopie sans vouloir attendre le premier. Ils furent reçus avec tout l'accueil possible sur la frontiere. Au premier bruit de leur marche l'Empereur avoit envoyé des ordres pour leur voyage à la

SECTION

I.
*Notice des
 Auteurs
 modernes
 cités &c.*

*Les Obser-
 vations des
 Portugais
 faites avec
 précipita-
 tion.*

Sur le tout, quand on compare les observations des Missionnaires, on les trouve si différentes & si imparfaites, que l'on a tout lieu de penser qu'elles ont été faites à la hâte, & sans y apporter cette exactitude qu'ils y donnent en d'autres Contrées, où ils font un plus long séjour, & ont plus d'occasions & de meilleurs Instrumens pour un pareil travail. Si on lit ceux qui se sont donné le plus de peine pour revoir leurs observations, & pour les concilier ensemble, comme le P. *Tellez*, *Ludolph* & d'autres également habiles, on trouve encore qu'ils sont assez peu d'accord pour faire souhaiter ce que l'on n'est pas prêt à voir, une Carte plus correcte de ce Pays. Pour donner un exemple ou deux de cette différence frappante, on n'a qu'à voir la situation de la bourgade de *Giesim*, qui est à moitié chemin de la ville de Sennar & des confins de l'Ethiopie, selon l'observation du Pere *Brevedent*, grand Mathématicien, qui accompagna *Poncet* jusques sur les frontieres d'Ethiopie où il mourut (a); ce Jésuite la place au dixieme degré de Latitude Septentrionale; si l'on compare cette Latitude avec celle que le P. *Tellez* & M. *Ludolph* lui donnent dans leur Carte d'Abissinie, on verra clairement que les uns ou l'autre se sont fort trompés; cependant *Brevedent* a observé sur le lieu même. Une autre preuve qui justifie combien on doit peu compter sur la Carte de *Tellez*, c'est la situation qu'un autre Jésuite assigne par ses propres observations au Royaume de Dambea; il assure qu'on y voit les deux Poles (b), & que l'Antarctique est le plus élevé, ce qui est tout le contraire de ce que marquent les Cartes de *Tellez* & de *Ludolph*.

*Corrigées
 par une
 nouvelle
 Carte d'A-
 frique.*

C'est vraisemblablement le peu d'accord qu'il y a entre ces Auteurs, qui a déterminé un Géographe de Sa Majesté Impériale à donner une Carte générale de toute l'Afrique plus exacte, qu'il a fait imprimer à Nuremberg il y a quelques années, accompagnée de quelques critiques de celles que le P. *Tellez* & M. *Ludolph* ont données de l'Abissinie. Cependant cette Carte n'a pas été reçue avec autant d'accueil que l'Auteur sembloit se promettre, comme on peut le voir dans les Remarques (*).

II

(a) *Poncet* Voy. d'Ethiopie p. 33. (b) *Fernandès* ap Codign. L. I. C. II. p. 69.

Cour. Mais lorsqu'ils parurent devant ce Prince, & qu'il eut appris de celui de ses Officiers qui lui avoit si fort vanté le mérite du Capucin, que ce Religieux n'étoit point du nombre des nouveaux venus, il en fut si outré qu'il ordonna qu'on les fit mourir sur le champ. Cette aventure étoit arrivée cinquante ou soixante ans avant le tems de M. *Maillet* (1). Depuis ce tems-là on a tenu toujours la même rigueur, & on n'a rien relâché des précautions: l'Histoire fournit divers exemples du même genre; cela n'a pas empêché ce Consul & d'autres de faire de nouveaux projets pour faciliter aux Missionnaires l'entrée de l'Empire, nonobstant toutes les mesures & les précautions que les Souverains prennent pour l'empêcher, (2) & le risque que l'on court en tâchant de les éluder.

(*) Feu M. de la *Croze*, Professeur en Philosophie & Bibliothécaire du feu Roi de Prusse, parle d'une Carte d'Afrique, publiée à Nuremberg par *Jean Baptiste Honan*, Géographe de Sa Majesté Impériale, dans laquelle il a inséré ces mots. *Benevole Spectator. Ludolphum haderus incautè secuti sunt, qui quodam novo systemate originem Nili recentioribus tabulis suis perperam inferuerunt. Nos au horitatem viri maximè Rever. P. Henrici Shereri S. J. Geographi celeberrimi, qui ex veris P. P. Missionariorum sue Societatis Relationibus tale nobis, quale hic posuimus, Schemæ utriusque Nili, albi & atrii fluminis, præ-*

(1) *Maillet* T. II. p. 82. (2) *Ibid.* p. 83.

Il ne faut donc pas être surpris que divers Auteurs qui ont traité de l'Africque, & sur-tout quelques-uns de nos Géographes (a) ayent étendu si fort les limites de cet Empire au-delà de ses justes bornes, pour ne rien dire de ceux qui sont plus anciens, qui ont porté ses limites au Sud si loin au-delà de la Ligne, bien-qu'ils se soient si fort trompés, du consentement de tous nos Géographes modernes. Ils n'avoient absolument aucune connoissance des Pays qui sont au-delà de l'Abissinie de ce côté-là, desorte qu'il ne leur restoit d'autre parti à prendre pour remplir un grand vuide de plus de six cens lieues, qu'en mettant cette vaste étendue de terres dans l'enceinte de cet Empire, & d'en faire présent aux Empereurs Abissins, ne sachant sans cela qu'en faire. Par-là ils ont donné à l'Abissinie depuis le vingt-deuxieme degré de Latitude Septentrionale; jusqu'au seizieme ou dix-septieme degré de Latitude Méridionale, lui assignant trente-neuf ou quarante degrés d'étendue, ce qui est au-delà de vingt-un de plus qu'elle n'a réellement (*) comme nous le verrons bientôt par les témoignages authentiques & par les observations plus exactes des Religieux Portugais, qui par leur long séjour dans ces Pays, jusques-là inconnus, ont été en état de nous le faire mieux connoître. Il ne sera donc pas hors de propos de donner par voye d'introduction à l'Histoire, une courte Relation de ce que ces Peres ont fait.

L'Impératrice *Helene*, ayeule de l'Empereur *David*, ayant été saluée de la part d'*Emanuel* Roi de Portugal par deux hommes qu'il lui avoit députés, prit la résolution d'envoyer en Portugal un Ambassadeur pour établir une étroite-Abissinie.

(b) Vid. *Mercator, Johnson & Delisle.*

figuravit, amplectimur; curiososque Historice Veritatis indagatores ad ipsum Authorisopus, sumptibus pre-nobilis Viri Joannis Caspari Bencardi &c. Bibliopole Augustani prestantissimè editum, remittimus. Il met, dit-on, les sources du Nil & du Niger bien au-delà de la Ligne Equinoxiale, & en fait un débouchement du Lac Zaïre. Pour établir un pareil paradoxe, il faudroit produire les Relations des Jésuites Missionnaires sur lesquelles il se fonde. Cette étrange contrariété de sentimens, qui tire son origine de la même source, & qui est fondée sur les mêmes autorités, n'est-elle pas une juste raison de souhaiter de nouvelles observations, & des découvertes qui puissent terminer la question, & nous donner des connoissances plus parfaites sur des articles aussi curieux & importans (1)?

(*) C'est ce qui est arrivé parmi les Modernes à *Mercator* & à *Johnson*, qui se sont laissés égarer. Comme les Auteurs qu'ils ont suivi ont placé la source du Nil au seizieme ou dix-septieme degré de Latitude Méridionale, où est le Lac de Zambre & de Zaïre, car c'est ainsi qu'ils appellent le côté du Sud & celui du Nord du Lac de Dambea, que le Nil traverse, bien loin de sa source, il étoit naturel qu'ils étendissent les frontieres méridionales de l'Abissinie aussi loin au moins que cette source, puisque l'on convient généralement qu'elle est dans cet Empire. Il n'étoit pas moins naturel que *Mercator* plaçât le Royaume de Goïam le long des bords de ce Lac. puisqu'il suppose que c'est-là la source du Nil, & que ce Royaume est le plus méridional de tout l'Empire. Nous avons tâché de rendre raison ailleurs de l'erreur où les Anciens sont tombés sur l'un & sur l'autre article de maniere à y engager tant de Modernes. Ceux-ci n'ont pu reconnoître cette erreur qu'en découvrant que la véritable situation de la source du Nil, & la distance des limites méridionales de l'Empire de cette source, étoient déterminées par des observations plus certaines. Nous en sommes principalement redevables à *Cosmas* le Solitaire, qui est le premier qui a indiqué le chemin qu'il falloit tenir pour arriver aux sources de ce fleuve; après lui le P. *Païs*, & d'autres Millionnaires Portugais ont été sur le lieu, & par des observations réitérées en ont déterminé avec certitude la position (2).

(1) *La Croze* Hist. du Christ. d'Ethiopic, p. 70 & suiv. (2) *Le Grand Diss.* III. p. 265.

SECTION
I.
Notice des
Auteurs
Modernes
cités &c.

étroite alliance entre les deux Royaumes (a). Cet Ambassadeur étoit un Marchand Arménien, nommé *Matthieu*, qui s'étant rendu à Lisbonne s'acquitta de sa commission, & retourna avec une Flotte Portugaise par la voye de Goa en Abissinie. Il vint accompagné d'un Ambassadeur Portugais, Homme de qualité, nommé *Edouard Galvam*, qui mourut à Camaran, Isle de la Mer Rouge; ainsi les Vaisseaux Portugais qui l'avoient amené furent obligés de s'en retourner à Goa. Cependant, comme l'affaire paroïssoit importante, quelques années après on en chargea *Rodrigue de Lima*, dont le voyage fut fort long & fort pénible. Il se rendit premierement à l'Isle de *Massua*, qui est peu éloignée de la bourgade d'*Arquiquo*. Ces deux lieux appartenotent alors aux Abissins, aussi-bien que l'Isle de *Suaquem*. Les Turcs qui s'en sont depuis emparés, les possèdent encore aujourd'hui.

Auteurs
qui ont
donné des
Relations
de cet Em-
pire. Al-
varez.

L'Aumônier de l'Ambassade se nommoit *Francisque Alvarez*, Chapelain ordinaire du Roi de Portugal. C'est à cet Aumônier, homme simple, mais qui paroît sincere, que nous sommes redevables des premieres connoissances que nous avons de l'Empire des Abissins. Il en publia une Relation à Lisbonne, avec l'Histoire de son voyage, l'an 1540. Il s'en est fait depuis plusieurs autres Editions, & elle a été traduite en d'autres langues (*), & en particulier en Anglois: il est vrai que cette traduction n'est qu'un Extrait de la Relation d'*Alvarez*, qui ne se trouve que dans le Recueil de *Purchas*.

Bermu-
des.

Le second qui a donné une Relation d'Abissinie est le P. *Bermudes*, qui y passa aussi à la suite de *Rodrigue de Lima*, sous le nom de *Maître Jean*. Sa Relation n'est qu'un récit de ce qui est arrivé en Abissinie à *Dom Christophle de Gama*, de ses combats, de ses victoires, de sa défaite, de sa mort & de ses suites. Elle parut en 1565 dédiée au Roi *Dom Sebastien*, mais il y a mêlé tant de fables, que le P. *Tellez* dans son *Histoire générale d'Ethiopie* (b) dit, qu'on peut le croire sur toutes les choses qu'il dit avoir vues, mais qu'il n'en est pas ainsi de celles qu'il n'avoit apprises que par oui-dire.

Paez.

Après lui vient le celebre Pere *Pierre Paez*, le premier Européen qui ait vu les sources du Nil; il résida longtems en Abissinie en qualité de Missionnaire, & y mourut en 1622. On envoya son Manuscrit à Rome, où il se conserve encore; il s'étend depuis l'an 1556 jusqu'à l'année de sa mort.

Almeida.

On a aussi des Mémoires du P. *Emanuel d'Almeida*, Recteur & Supérieur du Couvent que les Jésuites avoient eu la permission de bâtir à Fremone: ce Jésuite avoit non seulement demeuré longtems dans le Pays, mais il avoit parcouru avec des peines incroyables la plupart des Provinces de l'Empire; c'est lui qui nous a donné la description la plus complete des Provinces in-
té-

(a) *Alvarez*, *Bermudes*, *Tellez*, *Ludolph* &c. (b) L. II. Ch. 20 p. 148.

(*) Il y en a une vieille Traduction Française, imprimée à Anvers chez *Christophe Plantin*, en 1558 in-12. sous ce titre, *Historiale Description de l'Ethiopie, contenant vraye relation des Terres & Pays du Grand Roy & Empereur Prete-Jan, l'assiette de ses Royaumes & Provinces, leurs coutumes, loix & religion, avec les pourtraits de leurs temples, & autres singularitez, cy-d'avant non cogues*. On trouve à la tête la Relation d'*André Corfal*, Florentin qui commandoit le Vaisseau sur lequel *Matthieu* s'en retourna. R. L. X.
DU TRAD.

érieures, des Royaumes qui en relevent, & des chaînes de Montagnes qui le traversent (a), & qui font d'une hauteur si excessive, que les Alpes, l'Appennin & les Pyrenées ne font rien en comparaison: nous aurons occasion dans la suite de parler de quelques-unes des principales.

Celui qui le suit en ordre du tems est le P. *Alphonse Mendez*, établi par le Pape Patriarche d'Ethiopie, dont il a écrit l'Histoire en Latin, après y avoir résidé dix ans (*).

Le dernier Auteur Portugais dont nous parlerons est le P. *Lobo*, qui avoit demeuré neuf ans en Abissinie, & la plus grande partie de ce tems en qualité de Recteur du College de Fremone; la description qu'il a donnée de cet Empire & la relation de ses voyages, bien-que simple & courte, donne une idée plus nette de tous les lieux où il a été, qu'on ne l'avoit fait avant lui; le P. *Telles* dit qu'il a fait plus de trente-huit-mille lieues, enforte qu'il lui applique ce vers de *Virgile*,

Nec vero Alcides tantum telluris obivit.

Sa Relation a été traduite en François, enrichie de Dissertations & d'Anecdotes curieuses par M. le Grand: elle a paru à Amsterdam en 1728.

C'est sur ces différentes Relations, & sur les Lettres écrites tous les ans par les Missionnaires d'Abissinie au College des Jésuites à Lisbonne que le P. *Balthazar Telles* a donné une Histoire plus ample d'Abissinie. Engagé par sa Société à entreprendre cet ouvrage, il a eu l'avantage de pouvoir consulter tout ce qui avoit été écrit, & c'est aussi ce qui l'a rendu un peu partial pour son Ordre; mais comme il fait plus que d'entreprendre de justifier la Société de l'accusation très-bien fondée d'avoir par son zele précipité & indiscret à vouloir soumettre l'Eglise d'Abissinie au Siege de Rome, été cause de la cruelle persécution & de la haine implacable dont elle a ressenti les effets aussi-bien que tous les autres Missionnaires & tous les Chrétiens Européens, on entrevoit la vérité qu'il voudroit cacher. On fait qu'on a fait les mêmes plaintes contre les Jésuites par rapport à d'autres Pays, comme la Chine & le Japon. Par-tout ailleurs où il n'est point question de l'honneur de sa Société & des intérêts de l'Eglise & de la Cour de Rome, il a ju-

(c) *Telles*, le Grand Préface devant le Voyage de *Lobo*.

(†) Nous ne parlons point de l'Histoire du P. *Louis Urreta*, Dominiquain de Valence, qui n'est qu'un tissu de mensonges & de faussetés (1), comme on le verra par l'Extrait que nous en donnerons à la fin de ce Chapitre. Il en veut principalement aux Jésuites, entre lesquels & son Ordre il y a eu toujours de grandes querelles. Le P. *Nicolas Godinho*, Jésuite Portugais qui étoit à Rome lorsque ce Livre parut, entreprit de le réfuter, & le fit sans le nommer en composant une Histoire en Latin toute contraire sous le titre suivant: *De Abassinorum rebus, deq. e. Ethiopiæ Patria. by Joanne Nonio, Barreto, & Andrea Oviedo, Libri tres, P. Nicolao Godigno, Societatis Jesu Auctore, Lugduni 1615.*

Nous ne parlons pas non plus de *Damian de Góis*, Portugais, du Recollet *Rogers*, de *Jarric* & de quelques autres, qui ou ont copié des autres ce qu'ils ont dit occasionnellement de l'Empire d'Abissinie, ou se sont attachés principalement aux différences qu'il y a entre l'Eglise d'Abissinie & celle de Rome, tant par rapport à la Doctrine qu'à l'égard de la Discipline, dont nous aurons occasion de parler plus amplement en son lieu.

(1) Le Grand Préface p. IX.

SECTION

I.

Notice des
Auteurs
modernes
cités &c.

judicieusement & de bonne foi suivi ses guides, & a formé des matériaux qu'ils lui ont fournis sans contredit la meilleure Histoire & la plus complète de l'Empire d'Abissinie que nous ayons; c'est à lui que M. *Ludolph* est redevable de la plus grande partie de la sienne, bien-qu'il faisisse toutes les occasions qui se présentent de le contredire & tous ceux de sa Société. Le P. *Tellez* publia son Histoire en Portugais l'en 1660, elle fut imprimée à Conimbre sous ce titre: *Historia General de Ethiopia à Alta o Preste-Joan, edoque nella obraram os Padres da Companhia de Jesus; composta na mesma Ethiopia pe io Padre Manoel d'Almeyda, natural de Viseu, Provincial e Visitador que foi na India. Abreviada com nova releyçum e methodo pe lo Padre Balthazar Tellez, Natural de Lisboa, Provincial da Provincia Lusitana, ambos da mesma Companhia.*

Poncet.

Parmi les François on a *Poncet* Médecin, que le Consul de France au Caire envoya en Abissinie en 1698, pour guérir l'Empereur d'une maladie opiniâtre. Il a écrit une Relation succincte de ce qu'il a vu dans les endroits du Pays qu'il a traversés, & de ce qu'il a appris des Habitans, des Coutumes, des Loix, de la Religion &c. des Abissins; mais comme il n'a vu que très-peu du Pays, & que pendant le court séjour de moins d'un an qu'il y a fait, il a été obligé de se tenir caché, il n'a pu donner qu'une description fort concise & fort imparfaite d'un si vaste Empire (a). D'ailleurs ce Voyageur, soit qu'il lui fût échappé quelque chose dans sa Relation, soit qu'après son retour au Caire il eût fait quelque démarche imprudente, indisposa tellement tous les Missionnaires contre lui, qu'ils n'ont rien négligé pour le noircir, & pour décréditer sa Relation. Ils en ont parlé comme d'un charlatan, d'un misérable, d'un fripon, qui avoit fait diverses mauvaises actions en Ethiopie (b); ils ont même assuré qu'il n'avoit jamais été à la Cour d'Abissinie, & que tout ce qu'il en dit la réception qu'on lui a faite, & du succès qu'il y a eu, n'est que mensonge tout pur (c). Enfin, pour achever de le décrier tout-à-fait, ils lui font abandonner une femme qu'il avoit épousée en Ethiopie, pour aller chercher fortune dans l'Yemen, au-lieu de retourner auprès du Prêtre-Jean, emporter jusqu'au coffre de Chirurgie fait aux dépens du Roi de France & de la Nation, & passer ensuite de l'Yemen à Surate, & aller mourir comme un vagabond à Ispahan (d). Telles sont les noires couleurs dont ils osent dépeindre un homme, qui par son long séjour au Caire & par les cures qu'il avoit faites s'étoit acquis la réputation de savant Médecin, que le judicieux M. *Maillet*, en ce tems-là Consul au Caire, avoit choisi pour l'envoyer en Abissinie, non simplement pour guérir l'Empereur, & encore en ce cas un homme d'autant de discernement n'auroit pas jeté les yeux sur un misérable charlatan, tel qu'on le dépeint; mais sous le titre de Médecin il étoit chargé d'une commission bien plus importante, qui étoit de négocier un Traité d'alliance entre la Cour d'Abissinie & celle de France, pour faciliter une nouvelle tentative d'union entre l'Eglise Abissine & la Romaine. Comme le nom même des Portu-

gais

(a) *Le Grand Voy. de Lobo*, T. I. p. 199,
203. T. II. passim.

(b) *Idem*, T. II. p. 154.

(c) *Idem* Ibid.

(d) *Idem* T. I. p. 212, 213.

gais étoit devenu odieux par tout l'Empire, on vouloit essayer ce que la politesse & la munificence Françoisé pourroient faire pour réconcilier l'Empereur & sa Cour, & par-là le Clergé & la Nation, avec les François, l'Eglise Gallicane & la Suprémacie du Pape. Peut-on s'imaginer qu'un homme du caractère du Consul de France auroit voulu confier une affaire de cette conséquence, qui demandoit tant d'adresse, de ménagement, de zele & de secret à un malheureux vagabond? Avec tout cela nous n'avons pu découvrir, que toutes les invectives & les calomnies dont on l'a accablé aient décrédité sa Relation; on le cite encore comme un Voyageur judicieux & sincere. Peut-on même douter qu'un homme invité par l'Empereur de venir à sa Cour en qualité de Médecin, qui par son ordre fut reçu avec distinction dans tous les lieux de sa domination où il passa, n'ait eu toutes les occasions qu'on peut souhaitter de voir, ou d'être instruit de tout ce dont il rend compte, tant à l'égard de la Religion, du Gouvernement, des Coutumes, du Climat & de l'Histoire Naturelle du Pays, que des autres Curiosités qu'il a observées pendant les trois années qu'il y a voyagé? Il est évident d'ailleurs qu'il n'a rien avancé dans son Livre, qui contredise les Relations des Missionnaires qui ont écrit avant lui, ni qui paroisse fabuleux ou absurde; s'il s'y trouvoit rien de pareil, on peut bien être assuré que nous ne lui aurions pas donné place dans un Ouvrage tel que celui-ci; & sur des articles importants on ne le trouvera guere cité, que son récit ne soit appuyé du témoignage d'un ou de plusieurs des Auteurs dont nous avons parlé.

Le dernier Auteur & le plus volumineux qui ait traité de l'Abissinie, c'est M. *Ludolph*, déjà cité plus d'une fois, Savant qui s'étoit appliqué avec un travail infatigable pendant la meilleure partie de sa vie à l'étude de la Langue Abissine, pour parvenir d'autant mieux à la connoissance de la Religion, de la Politique, du Gouvernement &c. de cette Nation, en faisant dans leurs Ecrits, & pour en faciliter l'intelligence aux autres il en a donné une Grammaire & un Dictionnaire. Avec cela le peu de fruit que lui & ses Lecteurs curieux ont tiré de ses peines, est plus propre à détourner quelqu'un de cette étude, qu'à l'y encourager. Nous avons déjà remarqué que la plus grande partie de son Histoire est tirée des Auteurs Portugais dont nous avons parlé, quoiqu'il ne manque guere l'occasion de les contredire par-tout où ils ne sont pas d'accord avec son Abbé *Grégoire*; qui pour en parler le plus avantageusement n'étoit rien moins que propre à la tâche qu'il avoit entreprise, & bien moins d'un poids à le suivre si exactement, & à s'en rapporter à lui préférablement à tous les autres, puisque c'étoit un homme dont l'esprit & les connoissances étoient très-bornées. M. *Ludolph* lui-même, quelques éloges qu'il lui donne d'ailleurs, se plaint dans la Préface de la dernière Edition de son Dictionnaire, qu'il l'a trouvé si ignorant dans la Langue Ethiopienne, qu'il hésitoit souvent pour les expressions qui n'étoient pas ordinaires, qu'il en a expliqué plusieurs tout de travers, qu'il en a ignoré beaucoup davantage, enfin qu'il a avoué franchement son ignorance par écrit & de vive voix.

Si l'Abbe Abissin étoit tel, nous n'avons guere de raison de compter sur son témoignage, nous ne voudrions pourtant pas porter les soupçons aussi loin

SECTION

I.

Notice des
Auteurs
modernes
cités &c.

loin que l'ont fait quelques Auteurs de l'Eglise Romaine, qui prétendent que M. *Ludolph* lui faisoit ses questions si adroitement, qu'il l'amenoit naturellement à lui faire les réponses qu'il demandoit pour appuyer ce qu'il avoit principalement en vue en écrivant son Histoire, de contredire toutes les autres Relations sur la Religion des Abissins (a), & de faire voir que pour la Doctrine, la Discipline, les Cérémonies &c. elle approche plus de la Religion Luthérienne que de la Romaine; c'est-là ce dont ils l'accusent tous d'une voix, quoique nous aurons occasion dans la suite de ce Chapitre de réfuter nombre d'exemples qu'ils citent de cette partialité, tant à l'égard de la Religion des Abissins, que d'autres faits historiques qu'ils le taxent d'avoir infidèlement rapportés. Il seroit à souhaiter à-la-vérité, qu'au-lieu de s'en fier à un homme tel que son Abbé, & quand celui-là lui manquoit, de consulter un Marchand Arménien (*) sur de pareils articles, qui n'étoient nullement de son ressort, & qui étoit si ignorant qu'il ne savoit ni lire ni écrire, M. *Ludolph* eut puisé dans de meilleures sources, telles que les Liturgies, les Catéchismes & autres pareils Ouvrages des Abissins, qu'il avoit, dit-il, dans son cabinet, & s'il les avoit publiés avec une version fidele, tout le monde auroit mieux été en état de juger de cette Controverse, qu'il n'est possible de le faire sur le témoignage peu sûr de deux témoins de ce caractère (b). Certainement M. *Ludolph* ne manquoit ni de matériaux ni de capacité, beaucoup moins de zele, pour remplir une aussi grande & pénible tâche. Il n'ignoroit pas non plus combien la preuve tirée de pareils Ouvrages étoit plus convaincante, que la déclaration de vingt témoins pareils, auxquels, si nous l'en croyons lui-même (c), il n'ajoutoit foi qu'autant qu'elles confirmoient ces Livres, ou s'accordoient avec eux. Mais il s'agit de savoir quel encouragement le Public ou les Libraires lui donnoient pour mettre tant de tems & d'argent à ce travail, après avoir été obligé, comme il le dit à son correspondant, de faire lui-même les frais de la nouvelle Edition de son Dictionnaire Ethiopique, à moins qu'il n'eût voulu priver le Public du fruit de son travail & de ses études (d), les Libraires disant qu'il n'étoit pas assez important pour avoir un prompt débit. Mais enfin, quand il auroit jugé à-propos de courir les risques d'un aussi grand Ouvrage, & qu'il eût donné au Public les Liturgies, les Catéchismes & autres Ouvrages Théologiques des Abissins, sur les meilleures Copies, tant imprimées que

ma-

(a) *Le Grand T. I. p. 279.*(c) *Idem ubi sup.*(b) *Idem, l. c.*(d) Réponse de M. *Piquet* ibid.

(*) Cet homme s'appelloit *Mourat*, il avoit fait des voyages fréquens en Abissinie; en Asie & en Afrique; & se trouvant en ce tems-là à Batavia, on lui fit à la priere de M. *Ludolph* des questions sur l'état présent de l'Abissinie, & de la Religion en particulier. Ce Savant cite souvent le témoignage de l'un pour confirmer ce qu'il a appris de l'autre. Mais outre que des gens de cet ordre s'occupent rarement d'autre chose que des affaires de leur commerce, & bien moins de la Religion, les Arméniens sont généralement fort ignorans dans la leur propre. D'ailleurs *Mourat* étoit un véritable fripon, qui se vanta d'avoir beaucoup de crédit auprès de l'Empereur d'Abissinie, & persuada aux Hollandois qu'ils pourroient faire un riche commerce sur la Mer Rouge & sur les côtes voisines, & en conséquence en tira une bonne somme. Ils envoyerent des Vaisseaux dans la Mer Rouge, mais ils furent obligés de s'en retourner avec la même charge (1).

(1) *Lobo, Le Grand T. I. p. 205, 206.*

manuscrites, avec la version la plus exacte, & des notes impartiales & judicieuses, cela n'auroit-il pas été sujet à des critiques & à des disputes sans fin? Cela n'auroit-il pas donné lieu à de nouvelles Confessions & à de nouvelles dépositions, obtenues, comme il le dit lui-même, *prece vel pretio*, par prières ou à prix d'argent, pour favoriser une autre leçon ou une interprétation différente? Mais quelque méritoire que puisse paroître aux témoins de la dispute le zèle qui les a engagés à avoir recours à tant d'artifices, à des expressions indécentes, & à des invectives amères, il nous paroît, & nous croyons qu'il semblera à tout bon Chrétien dépréoccupé, fort indifférent que l'Eglise d'Abissinie, composée, de l'aveu de tout le monde, d'un Clergé ignorant & déceif, & d'un peuple aveuglément superstitieux, qui a reçu les premiers fondemens de son Christianisme d'une Secte hérétique, à laquelle elle a rendu toujours depuis une obéissance aveugle, approche plus dans la Doctrine & dans la Discipline de l'Eglise Romaine, Luthérienne, Grecque ou de quelque autre. Si M. Ludolph a eu de pareilles vues en écrivant son Histoire d'Abissinie, comme les Jésuites l'en accusent hardiment, (*) bien-qu'injustement à notre avis, nous sommes plus portés à avoir pitié de son zèle, qu'à l'imiter. Mais un grand avantage que nous retirerons dans le cours de cette Histoire des fréquentes altercations qu'il y a eu entre lui & les Missionnaires, & de la peine qu'ils se sont donnée pour découvrir leurs fautes réciproques, c'est qu'il nous sera plus aisé de découvrir la vérité, & de ne pas être prévenus par l'un ou par l'autre parti.

SECTION
I.
*Notice des
Auteurs
modernes
cités &c.*

M. Maillet dans sa Description d'Egypte, où il avoit résidé longtems en qualité de Consul de la Nation Françoisé, a dit quelque chose de l'Abissinie, & il parle en particulier du danger & de la difficulté qu'il y a eu, depuis l'expulsion des Portugais, d'y pénétrer, & sur-tout jusqu'à la Cour (a), il a proposé même quelques projets pour lever les obstacles, & pour éluder les précautions & les défiances des Ethiopiens. Mais nous ne trouvons point qu'on ait rien tenté depuis à cet égard, au moins avec quelque succès. Il parle encore de quelques Mémoires qu'il avoit écrits quelque tems auparavant sur le même sujet, & qui ont été publiés depuis à la suite de la Relation d'Abissinie du P. Lobo, par M. Le Grand son Traducteur François; mais on n'y trouve presque rien sur ce Pays, sinon le récit du peu de réussite qu'il eut en tâchant de ménager par le moyen de *Poncet* l'envoi d'un Am-

*Ce que M.
Maillet
dit de l'E-
thiopie.*

bas-

(a) Maillet T. II. p. 20.

(*) Plusieurs Ecrivains de la Société & de leurs amis (1) ont fait valoir cette accusation, nonobstant les plus solennelles protestations de M. Ludolph; elle a été solidement & fortement réfutée par le savant *Le Croze* (2); ce qui n'a pas empêché M. *Le Grand* de renouveler ces calomnies, comme si l'on n'avoit rien dit pour les réfuter. Voici comment il commence sa *Dissertation sur la Hiérarchie des Abyssins*. „ Il n'est pas difficile en lisant „ l'Histoire d'Ethiopie de M. Ludolph, de voir qu'elle n'a été entreprise que pour mon- „ trer la différence qu'il prétend y avoir d'un côté entre l'Eglise de Rome & celle d'Alexan- „ drie; & de l'autre la conformité qu'il croit trouver entre cette même Eglise d'Alexan- „ drie & celle des Protestans (3).”

(1) *Yousard*.

(2) *Europe Savante* T. X. p. 231. T. XI. p. 29.

Voy. aussi *Hist. du Christ. d'Ethiopie*, p. 83.

(3) *Le Grand*, D. D. XV.

SECTION

I.

Notice des
Auteurs
modernes
cités &c.

bassadeur de l'Empereur d'Abissinie au Roi de France (a). Ils firent dans l'exécution de ce projet quelques démarches, qui déplurent tellement à quelques Jésuites, qui y étoient intéressés, qu'ils se déclarerent ensuite contre le projet, représenterent l'Envoyé Abissin comme un imposteur, un homme de rien, un misérable, qui ne s'attribuoit ce caractère que pour en imposer au Roi de France & obtenir de ce Prince quelque gros présent pour lui-même.

Histoire de
Mourat.

Cet homme s'appelloit *Mourat* ou *Morat*, il étoit né en Syrie & proche parent de ce *Mourat* qui avoit duppé les Hollandois. Il avoit été en Abissinie, il étoit connu de l'Empereur, & ce Prince l'avoit employé dans quelques affaires de Commerce; il prétendoit avoir une Lettre de créance du Monarque Abissin pour le Roi de France, avec quelques présens, & la commission de négocier un Traité de Commerce entre les deux Nations; mais il disoit en même tems que la plus grande partie des présens ou avoit péri sur mer, ou lui avoient été enlevés par le Bacha de Messua; à l'égard de la Lettre de l'Empereur qu'il portoit dans une bourse d'étoffe d'or, il refusa de la délivrer, sinon en main propre au Roi de France; en sorte que le Consul, qui nonobstant tous ces obstacles étoit zélé pour le succès de cette Ambassade, fut contraint d'employer sous main l'autorité du Bacha du Caire pour lui arracher cette Lettre par force, afin d'en examiner le contenu. Mais tandis que le Consul & les Peres de la Terre Sainte qui étoient ses créatures, tâchoient de maintenir le crédit de l'Ambassadeur, les Jésuites n'étoient pas moins ardens à le ruiner; ils assuroient que le Cachet de l'Empereur, qui étoit une espece de Chiffre ou d'Hiéroglyphe de la grandeur d'un écu, étoit contrefait, ce qu'ils avoient découvert par celui d'une Lettre de ce Prince au Patriarche d'Alexandrie; ils représentoient d'ailleurs *Mourat* comme un misérable, un fanfaron, un menteur & un yvrogne, qui avoit servi chez plusieurs Marchands en qualité de cuisinier, & qui enfin avoit pris la qualité d'Ambassadeur pour faire fortune (b).

Il y a quelque apparence que le Consul connoissoit bien cet homme, il voulut cependant profiter de ses Lettres & de sa prétendue qualité pour se rembourser des avances qu'il avoit faites; mais n'osant risquer de faire paroître un yvrogne & un menteur à la Cour de France, il y envoya son Chancelier avec les prétendues Lettres de créance & les présens. *Mourat* se voyant ainsi supplanté, & frustré selon les apparences des présens qu'il s'étoit flatté de recevoir, fit le furieux; & l'autorité réunie du Bacha & du Consul put à peine empêcher qu'il ne se fit Mahométan, & qu'il ne révélât tout le mystere; on s'en défit à la fin moyennant quelques présens, & il alla mourir à Mascate (c).

Du Roule
assassiné.

Le Consul trouva moyen d'avoir une autre corde à son arc, c'étoit un certain *Le Noir*, nommé *du Roule*, qui étoit sa créature, & parfaitement instruit de toute l'affaire de l'Ambassade de *Mourat*: il jeta les yeux sur lui, pour l'envoyer en qualité d'Ambassadeur du Roi de France à la Cour d'Abissinie. *Du Roule* fut plus malheureux encore que *Mourat*: après un long

(a) Voy. sa Relation dans *Le Grand T. II.*
p. 103.

(b) *Le Grand T. I. p. 205, 206.*

(c) *Ibid. p. 213.*

SECTION
I.
*Notice des
Auteurs
modernes
cités &c.*

long & pénible voyage, & d'autres contretens, il fut assassiné par ordre du Roi de Sennaar, ayant d'abord été reçu avec toutes les marques de distinction dûes à son caractère (a). Les uns disent que ce fut en conséquence d'un ordre secret que le Roi de Sennaar avoit reçu du Negus ou Empereur d'Abissinie; d'autres prétendent que ce fut l'effet du mécontentement que les Grands avoient conçu contre lui à cause de ses grandes liaisons avec *Ali Zogoyer* premier Ministre du Roi; & ensuite on fit grand bruit d'une Lettre qu'on prétendoit que le Negus avoit écrite au Pape, qui si elle n'est pas supposée, le justifie pleinement d'avoir eu aucune part à cet assassinat; cette Lettre avoit été rapportée au fils de ce Prince *Teklahaimanout* qui l'avoit détrôné. Malheureusement la plupart des Relations que nous avons sont si souvent contredites par les Antagonistes d'un & d'autre côté, que l'on ne peut y compter sûrement (b). Ce qu'il y a seulement de certain, c'est que la mort de *Du Roule* mit non seulement fin au projet du Consul, mais l'idée même de ces Ambassades réciproques aigrit tellement le Clergé & le Peuple d'Abissinie qu'ils se joignirent avec plaisir au fils de l'Empereur pour le détrôner, parcequ'ils le regardoient comme fauteur de ce projet, auquel il y a de l'apparence qu'il n'avoit aucune part, & qu'il ignoroit même.

Mais comme nous aurons occasion dans la suite de cette Histoire de parler plus amplement de ces Ambassades réelles ou prétendues, nous ajouterons seulement que le *Grand* a publié divers Mémoires pour & contre, mais qui nous laissent encore dans l'incertitude touchant la validité & les circonstances de cette Ambassade (c), & jusqu'où le Consul & les bons Peres de son parti étoient innocens ou coupables des artifices que l'on employa pour l'appuyer & la faire reconnoître à la Cour de France. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il paroît évidemment que soit qu'elle fût réelle ou supposée, elle n'échoua point faute de zèle de leur part, & qu'ils firent tout ce qui leur fut possible pour la faire réussir.

Tandis que le Consul étoit tout occupé de la conduite d'une affaire qu'il regardoit comme extrêmement avantageuse au Commerce de France & à l'Eglise Romaine, les Jésuites, plus rusés politiques & plus habiles en projets de cette nature, en avoient formé & mis diligemment en train un autre de leur invention, qui sembloit à tous égards répondre mieux au but que l'on se proposoit. Ils avoient adroitement gagné le Patriarche d'Alexandrie, de qui l'Eglise Abissine dépend entièrement, & l'avoient disposé si bien en faveur de l'Eglise Romaine & de l'Autorité du Pape, qu'il fit partir un Envoyé pour les Cours de France & de Rome, par lequel il faisoit de grandes offres d'assister de tout son pouvoir, & d'appuyer de son autorité les Missionnaires de l'Eglise Romaine dans tous les Pays de la dépendance de son Siege, pour réunir l'Eglise Copte avec celle de Rome. Celui qui fut chargé de cette Commission s'appelloit *Ibrahim Ihanna*, Maronite; on lui recommanda de garder le secret dans les deux Cours; & les Jésuites lui donnerent quantité de Lettres de recommandation, qui le firent recevoir par-

*AutrePro-
jet des Jé-
suites avec
le Patriar-
che d'Alexandrie
qui en-
voye un
Ambassadeur à
Paris & à
Rome.*

(a) *Le Grand* T. I. p. 213.

(b) *Voy. le même* T. II passim.

(c) *Le même*, T. II p. 103 & suiv.

SECTION

I.

Notice des
Auteurs
modernes
cités &c.

tout honorablement, mais sur-tout à la Cour de Versailles; il fut présenté au Roi, & fort accueilli de tous les Ministres; il demeura en France depuis le 24 Août jusqu'au 25 Novembre 1702, & pendant tout ce tems-là on le traita avec toute la distinction dûe à un Ambassadeur. On l'envoya ensuite à Rome avec de nouvelles Lettres de recommandation pour le Pape, pour plusieurs Cardinaux, & autres Membres de la Propagande. Malheureusement ce projet fut tellement goûté à la Cour de France, que l'on jugea nécessaire d'ordonner au Consul du Caire de travailler de concert avec le Patriarche & les Jésuites pour le voyage d'Ethiopie; mais ce fut ce qui ruina le projet. Soit que le Consul ne le goûtât point, ou qu'il fût piqué contre ceux qui en étoient les auteurs, qui avoient traversé le sien, & fait passer son Ambassadeur pour un imposteur; soit qu'il le fît innocemment, il divulgua le secret par son imprudence, & en interrogeant publiquement le Patriarche sur ce sujet. Ce Prélat, qui sentit le risque qu'il couroit non seulement de la part des Turcs, mais aussi de celle de son Clergé & des Coptes, n'eut pas d'autre ressource que de nier qu'il eût chargé *Ibrahim* d'une pareille commission, & de dire qu'il lui avoit donné seulement deux Lettres de compliment pour le Roi de France & pour le Pape, afin qu'il s'en servît pour son avantage particulier. Le Consul envoya coup sur coup trois certificats à la Cour de Rome, signés de plusieurs Religieux & de son Chancelier, que *l'abroni* Secrétaire de la Propagande fit voir au Pape. *Ibrahim* ne fut pas longtems à Rome, qu'il fut traité bien différemment de ce qu'il avoit été à Paris, non seulement on révoqua en doute sa Mission, mais on en parla comme d'une fourberie, dont le but étoit de faire quelque profit considérable. Les Peres de la Terre Sainte, ennemis des Jésuites, furent les plus ardents à le décréditer, & à démentir tout ce qu'il alléguoit pour sa justification. Ce procédé l'obligea de présenter un Mémoire au Pape, où il lui expoitoit qu'il venoit d'apprendre que quelques personnes vouloient traverser les bons desseins que les Peres Jésuites avoient de faire passer leurs Missions en Ethiopie par la voie du Patriarche, dont il étoit Envoyé; qu'il le supplioit d'envoyer une personne de confiance au Caire, pour s'informer du Patriarche même de la vérité de toutes choses, & que s'il étoit Envoyé supposé il demandoit qu'on le punît, si au contraire il étoit vrai qu'on lui rendît justice. Le Pape écouta cette juste représentation, & nomma sur le champ *Dom Gabriel*, de l'Ordre de St. Antoine, Maronite, pour faire le voyage du Caire, où il employa près de deux ans.

Pendant l'absence de *Gabriel*, *Ibrahim* reçut une Lettre du Patriarche, par laquelle il lui marquoit qu'il étoit surpris, qu'après lui avoir recommandé le secret, cette affaire fût parvenue à la connoissance du Consul & de tout le monde, & que les Peres de la Terre Sainte en corps l'étoient venus interroger publiquement, & lui demander s'il s'étoit fait Latin, & s'il étoit vrai qu'il eût envoyé en France un Exprès pour s'allier avec eux; qu'il leur demanda pourquoi ils le questionnoient de cette façon, qu'ils lui répondirent qu'ils en avoient ordre de la Cour, & qu'il leur dit sur cela, que les Lettres qu'il avoit données à *Ibrahim*, étoient des Lettres pour lui & pour lui être utiles dans son voyage. Dans la même Lettre il recommandoit à

Ibra;

Ibrahim d'aller voir le Pape, & de lui dire qu'il avoit fait assembler tous ses Evêques pour sacrer les huiles dont on se sert pour les Rois d'Ethiopie lorsqu'ils sont couronnés; ce qui n'avoit pas été fait depuis vingt ans, lui enjoignant de demander au Pape sa bénédiction. Quelque tems après il reçut une autre Lettre du Patriarche, où il lui marquoit qu'il avoit fait les saintes huiles, & qu'il en avoit remis au Pere du Bernat Jésuite, allant en Ethiopie (avec du Kaule); qu'il lui avoit aussi remis des Lettres pour le Roi de ce Pays, & pour son Vice-Patriarche. Par l'une & par l'autre de ces Lettres, il reconnoît *Ibrahim* pour son homme de confiance, & le Pape pour son Chef, en lui rendant compte de ce qu'il a fait: *Si donc ces Lettres étoient véritablement du Patriarche* (*), rien n'étoit plus propre à justifier hautement *Ibrahim* contre les bruits que les Peres de la Terre-Sainte avoient répandus contre lui à la Cour de Rome. Mais ce qui acheva de mettre son innocence au jour, ce fut le retour de *Gabriel*, qui confirma la mission d'*Ibrahim*, & le contenu des Lettres dont on a parlé, par une nouvelle Lettre du Patriarche au Pape.

Ibrahim se voyant justifié, demanda justice de ses calomniateurs; on l'amusa longtems par de belles paroles; enfin voulant se retirer, on lui dit qu'on ne pouvoit condamner les Peres de la Terre-Sainte à Rome, & qu'à l'égard du Consul il devoit s'adresser à la Cour de France. Voilà toute la satisfaction qu'il eut, dont il n'eut pas lieu d'être content. Il partit de Rome vers la fin de 1705, y ayant laissé quelques présens que le Pape avoit destinés pour le Patriarche d'Alexandrie, mais qui furent ensuite apportés par un autre. *Ibrahim* ayant quelque tems après malheureusement fait naufrage en l'Isle de Chypre, il perdit non seulement tous ses papiers, mais tout ce qu'il avoit de hardes: après avoir pris un certificat de son mal-

(*) Ceux qui ont lu les différentes Relations que nous avons sur ce sujet, & les Anecdotes que l'on a publiées de part & d'autre, directement opposées les unes aux autres, conviendront avec nous que cette expression conditionnelle est fondée, & que puisque l'un & l'autre Parti ne se fait pas difficilement de se taxer réciproquement de pareilles faussetés, on ne nous doit pas faire un procès si nous formons des doutes à cet égard.

Cette Lettre du Patriarche peut d'autant plus être suspecte, qu'en le supposant aussi zélé pour l'Eglise Romaine & pour la Suprématie du Pape que les Jésuites le représentent, elle l'exposoit à perdre non seulement la Dignité, mais la vie, sur-tout dans la circonstance du tems, tous les Missionnaires Romains ayant été chassés de l'Empire Turc sous les plus sévères peines; & d'un autre côté le Clergé & le Peuple d'Alexandrie ayant été si justement alarmés par la manière dont le Consul & les Peres de la Terre-Sainte avoient interrogé ce Prélat sur cette mission & sur sa conversion, à qui pût-il confier un témoin si dangereux contre lui-même? Quelle certitude avoit-il que le Porteur ne le trahiroit point, ou qu'il ne seroit pas intercepté dans son voyage à Rome? Mais il n'y avoit guère de risque pour *Ibrahim* & ses Patrons de forger une pareille Lettre, & l'on peut d'autant plus aisément le supposer que l'on ne voit pas que ni le Pape ni la Société de la Propagande y aient eu beaucoup d'égard, non plus qu'à la seconde qu'il produisit du Patriarche; & nous pouvons ajouter ni à ce que le P. *Gabriel* rapporta à son retour du Caire, comme il est naturel de le conclure du retus qu'on fit à *Ibrahim* de la répartition due à son caractère, & de l'étrange manière dont on le congédia. Concluse que l'on ne peut guère expliquer que d'un délayé de toute l'affaire, & du dessein de finir efficacement cette négociation, sans exposer publiquement ceux qui l'avoient entamée.

SECTION

I.

Notice des
Auteurs
modernes
cités &c.

malheur, il alla s'établir à Seide (a). C'est ainsi que se termina son Ambassade, & le projet si bien concerté & si flatteur que la Société avoit formé, tellement qu'il eut le même sort que celui du Consul de France, qu'ils avoient fait manquer.

Doit-on après cela s'étonner que les Empereurs Abissins tiennent toutes les avenues de leurs Etats si étroitement gardées contre toutes les approches des Européens, voyant de quelles entreprises ils sont capables, les dangers, les travaux & les dépenses auxquelles ils veulent bien s'exposer, & les desseins qu'ils ont en s'efforçant de se procurer l'entrée de leur Empire? D'autre part, vu la jalousie & l'émulation, pour ne rien dire de plus, qui regnent entre les Missionnaires d'Ordres différens, qui tous prétendent avoir les mêmes vues méritoires de réduire l'Abissinie sous l'obéissance du Pape, doit-on être surpris que les Relations qui nous viennent de ce côté-là soient si imparfaites, si discordantes, & que chaque Parti représente ou déguise les choses selon ses intérêts? Nous ne pouvons mieux conclure nos Remarques sur la conduite & les Relations de ces infatigables Zélotes, que par les réflexions d'un des plus judicieux, qui paroissent s'adresser au Consul, quoiqu'on ait évité soigneusement de le nommer. „ Je ne me suis jamais donné l'honneur de vous parler de cette nouvelle invention d'Ambassade, ni des deux Envoyés qu'elle a produits, le Signor *Mourat* & feu *M. Du Roule*. Vous aurez appris tout cela plus amplement au Caire; ce sont des choses que le simple récit découvre & détruit; l'argent & l'obscurité les ont soutenus. On ne pouvoit découvrir en France des choses toutes concertées qui venoient de si loin. Si la Cour avoit été bien informée de ces Ambassades Ethiopiennes, nos François n'y feroient pas allé mourir, & l'argent du Public n'y auroit pas été prodigué; ç'a été une scene qui est maintenant finie. La Cour l'apprendra de vous, Monsieur, & ce qui y a principalement rapport. J'ajouterai à ce sujet que, quand il n'y auroit pas de danger de la part des Mahométans infideles, & Pays sauvages qu'il faut passer, & de ces grandes incommodités, on le trouveroit en Ethiopie même. Les Chrétiens Abissins sont de la dépendance du Patriarche d'Alexandrie. Ils sont nés & nourris dans cette connoissance & soumission. Ils sont de cette dépendance dès les premiers tems de l'Eglise & de ce Patriarchat, comme la France & autres grands Pays le sont de celui de Rome. Vouloir maintenant changer cette dépendance, c'est vouloir changer une chose ancienne & impossible; & d'y agir seul & sans participation, ce n'est pas le moyen d'y réussir. On l'avoit autrefois tenté en y allant par l'Océan, & on y eut le même sort. C'est une affaire que pour bien entreprendre il faudroit commencer par son fondement & par son Chef, qui est l'Eglise & le Patriarche d'Alexandrie, toujours redevable comme tous les autres de la Supériorité & de la Primatie de Rome; & ensuite conjointement avec eux, on auroit plus d'espoir d'y réussir.”

Nous nous flattons à-présent que nos Lecteurs seront si bien au fait du caractère des différens Auteurs qui ont donné au Public des Relations d'Abissinie, des motifs, des vues & des intérêts qui ont été la source des diffé-

ren-

(a) Voy. *Le Grand T.* II. p. 253 & suiv.

rences nombreuses que l'on trouve dans ce qu'ils disent de ce Pays, & des affaires dont ils ont été les témoins, ou auxquelles ils ont eu part, qu'ils feront moins exposés à se laisser prévenir par les uns ou les autres, & à s'en laisser imposer. Nous pouvons donc entrer avec moins de peine dans le détail des différentes parties de cette Histoire.

SECTION
I.
Notice des Auteurs modernes cités &c.

S E C T I O N II.

Situation, Division, Noms, Etendue, Limites, Provinces &c. de l'Empire d'ABISSINIE, avec la Relation de ce qui regarde les GALLES & leurs différentes Conquêtes.

L'EMPIRE d'Abissinie est situé entièrement dans la Zone Torride, que l'on regardoit autrefois comme inhabitable: il est entre le huitième & le dix-septième degré de Latitude Septentrionale, & entre le trente-unième & le quarantième de Longitude Ouest de Londres. En tirant une ligne droite de l'ancien Pays de Focay, qui est un peu au-dessus de Suaquem, & qui en fait la frontière la plus septentrionale, sous le huitième degré jusqu'à celui de Bergame, son extrémité la plus méridionale, qui gît au dix-septième degré, il aura environ neuf degrés en longueur. Mais comme le Pays de Focay est aujourd'hui démembré de l'Empire, il faut lui donner un degré de moins. C'est ce qui prouve la grande erreur des anciens Géographes qui étendoient ses frontières méridionales si fort au-delà de la Ligne Équinoctiale, qu'ils mettoient les sources du Nil plusieurs degrés au Midi, tandis qu'il est prouvé par les Observations modernes les plus exactes, qu'elles sont à treize degrés en-deçà de la Ligne (a).

SECTION
II.
Situation, Division, Noms, Etendue, Limites &c. de l'Empire d'Abissinie &c.
Situation & longueur de l'Abissinie.

On compte ordinairement la largeur depuis les Côtes Orientales de la Mer Rouge jusqu'aux Bords du Nil, à l'endroit où il prend son cours le plus à l'Ouest, & environne la plus grande partie du Royaume de Goiam, dont il fait comme une Presqu'île, & là l'Empire s'étend un peu plus de neuf degrés, ou suivant *Almeyda*, qui l'avoit traversé plus d'une fois, environ cent-quarante lieues Portugaises (b). En d'autres endroits, tant du côté du Sud que du Nord, il est moins large.

Sa largeur.

L'Abissinie a eu autrefois beaucoup plus d'étendue, mais depuis elle a perdu plus de la moitié des Royaumes & des Provinces qui en dépendoient, qui ou ont été conquis par les *Galles*, Peuples barbares dont nous parlerons dans la suite, ou qui ont secoué le joug de l'obéissance. Parmi ces derniers, les uns se sont rendus indépendans, & ont leurs Souverains particuliers, les autres s'étoient mis sous la protection des Mahométans, longtems avant l'arrivée des Portugais en Abissinie, & plusieurs autres ont imité leur exemple depuis, piqués au vif de la grande partialité que quelques-uns des Empereurs Abissins témoignent en faveur de l'Eglise Romaine. Combien d'autres ont pris le même parti, depuis que l'on n'a plus de correspondance avec cet

Royaumes & Provinces qui en dépendent.

En

(a) Voy. *Le Grand Diff.* II. (b) Le même.

SECTION II. Empire, c'est ce que le tems nous apprendra peut-être. Du tems d'*Alphonse Mendez*, l'Empereur d'Abissinie possédoit encore les Royaumes suivans.

Situation, 1. *Tigré*. 2. *Dambee*. 3. *Bagueder*. 4. *Goim*. 5. *Amhara*. 6. *Dancali*.
Division, 7. *Nirea*, & 8. une partie de *Chaoi*. Outre cela les Provinces de *Mazaga*,
Noms, E- de *Salent*, d'*Ogara*, d'*Abargale*, de *Segued*, d'*Olcait*, de *Semen*, de *Sa-*
rendue, Li- de *laca*, de *Holeca* & de *Doba*. De ces Royaumes & de ces Provinces il y
de l'Empe- en a qui sont entierement sous l'obéissance des Empereurs Abissins, d'au-
re d'Abif- tres n'en sont que vassaux, & payent une espece de tribut en chevaux,
finie &c. en grains & autres choses, selon leur étendue & leur fertilité, ainsi que
nous le verrons dans la suite.

Les Pays qui ont été démembrés de l'Empire sont 1. *Angote*. 2. *Doaro*.
3. *Oggé*. 4. *Balli*. 5. *Adea*, 6. *Almale*. 7. *Oxelo*. 8. *Ganz*. 9. *Bethzamura*.
10. *Gurague*. 11. *Buzane*. 12. *Suffgamo*. 13. *Bahargama*. 14. *Cambat*. 15. *Boxi*.
16. *Gumar*. 17. *Conch*. 18. *Damot*. 19. *Doba*. 20. *Motta*. 21. *Aora*. 22. *Holeca*.
23. *Oyat*. 24. *Guedem*. 25. *Ganh*. 26. *Marabet*. 27. *Manz*, & 28. *Bisano* (a). La perte de tant de Provinces a fort resserré les limites de cet Empire, desorte qu'il est beaucoup moins vaste qu'il ne l'étoit autrefois.

Bornes & étendue.

Aujourd'hui il est borné au Nord par le Royaume de Nubie ou de Senaar, au Levant par la Mer Rouge & la Côte d'Abex ou Abesch, qui en a été depuis démembrée, & est devenue une Province de l'Empire Ottoman; & plus bas vers le Midi, par les Royaumes de Dongali & de Doaro & une partie du Pays des Galles; au Midi par la Basse Ethiopie, & au Couchant par la riviere de Maley, qui le sépare de Schancala, ou Pays des Ethiopiens errans, & va se jeter dans le Nil, après avoir traversé une partie de la Nubie (b). Il paroît par-là que cet Empire, dans le tems même qu'il étoit le plus étendu, étoit pour la plus grande partie dans l'intérieur des terres, qu'il n'avoisinoit aucune mer, excepté un peu du côté de l'Est, où il confinoit à un Canton qui est le long de la Mer Rouge, sur laquelle les Empereurs Abissins avoient quelques ports considérables, d'où ils faisoient commerce en d'autres Pays; mais depuis que les Turcs s'en sont rendus maîtres, l'Empire Abissin est tellement renfermé de tous côtés, & entouré de Nations ennemies, & excessivement jalouses des Abissins, sur-tout depuis le favorable accueil qu'ils ont fait aux Portugais, que l'entrée de ce Pays est devenue, sinon impossible, au moins très-difficile & dangereuse, comme nous l'avons dit plus haut.

On croit que c'est l'ancien Royaume de Séba.

Quelle qu'ait été l'étendue de cet Empire autrefois (*), les Savans croient avec

(a) *Le Grand* l. c. *Davizy*, *Dapper*, *Lu-* (b) *Mendez*, *Allucyda*, *Lobo*, *Poncet* &c.
dolph, *Ponci* &c.

(*) Nous ne parlons pas seulement du tems qu'il possédoit les Provinces qui se sont révoltées depuis, mais du tems qu'il étoit bien plus vaste encore, puisqu'on assure qu'il s'étendoit depuis la Mer Rouge jusqu'au Royaume de Congo à l'Ouëst, & depuis l'Egypte jusqu'à la Mer des Indes au Midi, & qu'il comprenoit, alors trente-quatre Royaumes & dix-huit Provinces (1). Mais cette prodigieuse étendue peut être regardée comme aussi fabuleuse que la prétendue succession en droite ligne de leurs Rois depuis *Cham* fils de *Noé*, Fondateur de leur Monarchie, jusqu'à *Basilides*, qui invita si gra-

cieusement

(1) *Lobo*, T. I. p. 82.

avec beaucoup de vraisemblance, que c'étoit le Royaume de Séba de l'Ancien Testament, des parties les plus éloignées duquel la Reine vint pour entendre la sagesse de Salomon : *Joseph* l'appelle *Nicaulis*, & la qualifie Reine d'Egypte & d'Ethiopie (a), & les Evangélistes Reine du Midi (b). On croit encore que l'Abissinie étoit le Royaume de la fameuse *Candace*, nommée Reine d'Ethiopie, dont l'Eunuque, ou le Grand-Trésorier comme il est appelé, étoit venu pour adorer à Jérusalem, & à son retour fut baptisé par *Philippe* le Diacre (c); c'est de lui que les Abissins prétendent avoir reçu l'Evangile. L'Écriture Sainte & *Joseph* (d) nous apprennent avec quelle magnificence la première rendit visite au Monarque Hébreu, & l'équipage dans lequel le second s'étoit rendu à Jérusalem & s'en retournoit, donne lieu de croire que sa Maîtresse ne le cédoit point en pouvoir & en magnificence à l'autre. Quelques Anciens (e) assurent que ce Pays étoit ordinairement gouverné par des Reines, & qu'il y en avoit déjà eu de leur tems un grand nombre qui y avoient régné, sous le nom ou le titre de *Candace*, que l'on suppose qui étoit commun à toutes, comme celui de *Pharao* aux Rois d'Egypte, le terme de *Candace* désignant l'Autorité Souveraine (*).

L'Abissinie est aussi la fameuse Isle ou pour mieux dire Presqu'isle *Méroé* des Anciens, dont on dit que les Reines ont porté ce nom ou titre général, comme nous l'avons prouvé clairement (f) contre ceux qui ont placé *Méroé* en

(a) Antiq. L. VIII. C. 2.

(b) Muth XII. 42 Luc. XI. 31.

(c) Act. VIII. 26 & suiv.

(d) *Uoi sup.*(e) *Plin.* L. VI. C. 29. *Strabon* L. XVI.

C. 17.

(f) *Hist. Univ.* T. XII.

ciement les Missionnaires Jésuites en 1624, & les encouragea si fort à établir l'autorité du Pape dans l'Empire; ce dont nous avons touché quelque chose dans la Section précédente.

Mais sans insister sur des faits peu vraisemblables, nous souscrivons sans peine à l'opinion de plusieurs illustres Savans, qui croient que l'Abissinie s'étendoit autrefois beaucoup plus loin encore qu'elle ne faisoit même avant que tant de Provinces & de Royaumes en fussent détachés; & qu'en ce tems-là elle comprenoit la Nubie, l'Abex & Ajam, ensuite qu'elle étoit bornée au Nord par l'Egypte & par le Désert de Barca; au Levant par la Mer Rouge & l'Océan Oriental; au Midi par le Zanguebar & la Nigritie; & au Couchant par la Nigritie & *Zahara*, ou pour dire la chose en d'autres termes, qu'elle comprenoit cette vaste étendue de Pays qui git entre le cinq & le vingt. degré de Latitude Septentrionale, que l'on désignoit sous le nom d'Ethiopie Occidentale ou Africaine, pour la distinguer de l'Orientale ou Asiatique.

(* L'Écriture ne nomme point la Reine de Séba, mais les Abissins l'appellent *Nicaulis* ou *Mithla*, laquelle dans la traduction de l'Evangile qu'ils ont en leur langue elle soit nommée *Nicaulis*. *Isaïe*, qui veut dire la Reine du Midi. Ils montrent encore aujourd'hui un bourg où ils disent qu'elle tenoit sa Cour, & il paroît par les ruines qu'on y trouve que c'étoit autrefois un lieu très-considérable. Il y a encore un autre village que les Abissins appellent *Terre de Saba*, à cause qu'ils croient qu'elle y est née (1). Ils appellent la Reine *Candace Juuith*, & prétendent que son premier Ministre la convertit au Christianisme, & qu'elle le propagea avec beaucoup de zèle dans ses États. Ainsi, selon eux, la première de ces Reines convertie par *Salomon* introduisit la Religion Judaïque dans l'Empire; & la seconde, qui fut convertie par *Juana* son Grand-Trésorier, y établit le Christianisme (2).

(1) *Lolo* T. I. p. 80. (2) *Taloz*, *Amoyda*, *Lolo*, p. 80, 81.

SECTION

II.

Situation,
Division,
Noms, E.
tendue, Li-
mites &c.
de l'Empi-
re d'Abif-
finie &c.

Divers
Noms.

en Egypte ou ailleurs, ainsi nous n'insistons pas là-dessus. Enfin plusieurs Modernes ont cru que l'Abissinie est l'Empire tant cherché, réel ou imaginaire, du *Prestre-Jean*, dont ils lui donnent encore le nom comme nous le verrons plus bas.

On l'appelle indifféremment *Abissinie*, *Abyssinie*, *Abeffinie*, *Abbasie*, plus proprement *Habeffinie* avec une forte aspiration, du mot Arabe *Habesch*, qui signifie mélange, parceque ce Pays étoit habité de quantité de Nations différentes (a). Si nous en croyons *Strabon*, on lui a donné ce nom à cause des vastes Déserts sablonneux dont il est rempli, que les Egyptiens appellent *Abasses*. D'autres conjecturent que ce nom dérive d'*Abawa*, Capitale du Royaume d'Adel, dont les Rois en ont été autrefois les maîtres (b). Un judicieux Auteur rejette avec assez d'apparence de raison toutes ces étymologies comme incertaines & frivoles, il ne croit pas que le nom d'*Abissinie* ait plus de signification certaine, que celui de plusieurs autres Royaumes qui nous sont mieux connus par les relations que nous avons avec les habitans, que par l'origine de leurs dénominations (c). Quoi qu'il en soit, il est certain que les Abissins n'adoptent ni le nom, ni son étymologie, & qu'ils affectent de se nommer *Ithiopiens*, & leur Pays *Manghesta Ithiopia* ou le Royaume d'Ethiopie, qui est un des principaux noms sous lequel il a été connu des Anciens (d), bien-que ce soit plutôt une épithete pour désigner la couleur noire des habitans (e). Quant à l'épithete de *Haute*, elle peut lui avoir été donnée, ou parceque le Nil en descend dans la *Basse*, ou parcequ'elle est plus proche du Pole Antarctique, qui par rapport à nous est toujours au-dessus de nous, selon ce mot de *Virgile*,

Illic vertex nobis semper sublimis (f).

D'où vient
le nom de
Prêtre-
Jean.

Mais il y a un nom que les Portugais ont donné sans fondement à cet Empire ou plutôt à l'Empereur, c'est celui de *Prêtre-Jean*, Presbyter Joannes (g), ou selon d'autres *Preste-Jean*, *Preciosus Joannes* (h). Comme on a cherché vainement dans les Indes & en d'autres parties de l'Asie ce Roi imaginaire & ses Etats, qui paroît devoir entierement son existence aux Missionnaires François de la Terre-Sainte, on l'a ensuite transporté en Afrique & placé dans l'Empire d'Abissinie, sans la permission & à l'insu & de l'Empereur & de tous ses Sujets. Cette considération pourroit nous dispenser d'entrer plus avant dans cette dispute, qui, quoiqu'elle soit plus curieuse qu'importante, a exercé assez inutilement plusieurs Savans; & nous pourrions d'autant plus n'y prendre aucune part, que les plus judicieux ont abandonné cette notion d'un Royaume Sacerdotal, comme chimérique. Cependant, comme quelques-uns de nos Lecteurs pourroient être curieux de savoir par quelle méprise ou par quel artifice ce nom a été assigné à cet Empire, nous nous flattons que ce ne sera pas nous écarter du but général de cet

Ou-

(a) *Ludolph*, Hist. Eth. L. I. C. I.

(b) *Tellez* Eth. L. I. C. I.

(c) *Almeyda*.

(d) *Voy. Hist. Univ.* T. X.

(e) *Ibid.*

(f) *Georg.* L. I.

(g) *De Barros* Dec. III. L. IV. *Godingho*, L. I.

(h) *Id.* Chron. Reg. Eman. C. 6. V. *Lobo* &c.

Ouvrage, si nous leur en rendons le meilleur compte qu'il nous sera possible, d'a- SECTION
près les Auteurs qui ont traité la question (a). D'un côté il paroît par le té- II.
moignage unanime de tous les Portugais qui ont été en Abissinie, & particu- Situation ;
lièrement par celui des Jésuites & des autres Missionnaires qu'on y a envo- Division ;
yés, & dont plusieurs ont traversé le Pays d'un bout à l'autre, qu'on n'y trou- Noms, E-
ve ni trace ni vestige du nom de *Prêtre-Jean* ; qu'aucun des habitans n'a ja- tendue, Li-
mais entendu parler d'un Empereur qui ait eu ce titre, & qu'il n'y a même mites &c.
dans leur Langue absolument rien qui y soit analogue, ou qui y fasse allusion ; de l'Empi-
ils parurent même surpris que les Portugais se fussent mis dans l'esprit que re d'Abis-
leur *Negus* ou Empereur & ses États fussent appelés *Prêtre-Jean* (b). sinie &c.

D'autre part, on voit par *Marc-Paolo* & par d'autres Voyageurs, qu'il Il faut le
y avoit un grand & puissant Empire en Asie, dont le Souverain étoit Chre- chercher
tien, & s'appelloit *Prêtre-Jean* ; mais il étoit Nestorien, & relevoit pour en Asie.
le spirituel du Patriarche de Babylone. C'est ce qui a été si évidemment
prouvé par les Auteurs cités plus haut, que l'on n'a rien produit de solide
de l'autre côté pour y donner atteinte. On trouve dans la Relation du
voyage du Patriarche *Dom Alex. Meneses* par le P. *Antoine Govea*, une fa-
vante & succinte description de ces Chrétiens Hérétiques, ou comme on
les appelle Chrétiens de St. Thomas & des Montagnes. Le Monarque dont
il s'agit regnoit dans les montagnes des Indes, & s'appelloit *Jochanan*, qui
en Hébreu, en Syriaque &c. est le même nom que les Grecs & les Latins ren-
dent par *Jean*, & c'étoit le nom commun de tous les Rois de cet Empire.
Le titre de *Prêtre* ou *Presbyter*, qui n'est qu'une corruption ou une abbréviation
de *Presbyter*, lui a été donné, à ce qu'il paroît, parcequ'on portoit la
croix devant ces Princes, de la même manière qu'on le fait devant les E-
vêques de Rome. A ces autorités nous pouvons en ajouter quelques autres
citées par le judicieux *du Cange* pour réfuter l'opinion de ceux qui font de
l'Abissinie l'Empire du *Prêtre-Jean*. Il allégué une Lettre du Pape *Alexan-
dre III.* qui se trouve dans *Raoul de Dicet*, dans *Matthieu Paris* & dans
Brompton sous l'an 1180 & 1181 ; le Pape l'adresse, *Illustri & magnifico
Indorum Regi, & Sacerdotum sanctissimo*, à l'illustre & magnifique Roi
des Indes, le Très-Saint Prêtre : une seconde Lettre de *Geoffroi Prieur*
des Dominicains, qui se trouve aussi dans *Matthieu Paris* : le témoignage
de *Guillaume de Tripoli* rapporté par *Gerard Mercator*, *Marc Paolo* (*), *Vin-
cent*

(a) *De Barros*, *Mendez*, *Almeyda*, *Tel-
lez*, *Ludolph*, *Goes*, *Coëdigho* Hist. Æthiop. IV. *Du Cange* Observ. sur *Joinville*.
Jarric Thef. Vol. II. C. 14 &c.

(b) Les mêmes. *Lobo* & *Le Grand* Diff.

(*) Le pere de ce fameux Voyageur avoit été longtems à la Cour du Khan de Tartarie,
& en revint l'an 1272, & *Marc Paolo* lui-même, ayant été élevé à la Cour de ce Prin-
ce, & employé par lui pendant dix-sept ans en de grandes négociations, dit positivement
qu'*Ung-Khan*, qui fut défait par *Jenghis-Khan*, étoit le *Prêtre-Jean* ; & *Guillaume de
Tripoli*, un des Dominicains qui passa en Arménie avec le pere & l'oncle de *Marc-Paolo*,
lorsqu'ils retournerent pour la seconde fois auprès du Khan des Tartares, dit, au rapport
de *Mercator*, que vers l'an 1098 *Coirem-Cem* étoit Monarque de toute l'Asie Orientale,
& qu'après sa mort un certain Prêtre ou Pasteur Nestorien se rendit maître du Pays de
Najam, & ensuite de tout l'Empire d'Orient, & qu'il fut appelé *Prêtre*, comme il
16.

SECTION cent de Beauvais & *Sanuto*, qui tous concourent à appuyer l'opinion que l'on ne doit chercher les États du *Prêtre-Jean* qu'en Asie (a), nonobstant II. tous les Commentaires spécieux de quelques autres Auteurs, pour obscurcir Situation, Division, Noms, E. l'évidence de ces preuves. Mais nous ferons souvenir le Lecteur d'une prétendue, Livre plus forte encore, que nous avons indiquée ailleurs, c'est une Relation complète & authentique de tout ce qui regarde ce Prince Asiatique & ses États; mais comme elle ne nous est parvenue qu'après que l'Histoire de l'Asie à laquelle elle appartient a été achevée & imprimée, nous sommes obligés de la renvoyer à la fin de ce grand Ouvrage, auquel nous ajouterons dans un Supplément tous les articles qui ont été omis ou oubliés dans cette Histoire Moderne.

Comment on l'a transporté en Abissinie.

La seconde question donc qui se présente naturellement, c'est comment, par quelle méprise ou par quel artifice on a transporté le *Prêtre-Jean* en Afrique, & on l'a placé si affirmativement en Abissinie? Ce qui y a donné certainement la première occasion, ç'ont été les deux premiers hommes que *Jean II.* Roi de Portugal envoya en Asie pour chercher ce Prince. *Jean* ayant conçu, aussi-bien que quelques-uns de ses prédécesseurs, un extrême desir de découvrir l'Empire du *Prêtre-Jean*, & de faire alliance & amitié avec ce puissant Monarque, envoya par terre en Asie deux de ses sujets, pour s'en informer. L'un nommé *Pierre Covillhan*, après de longues & infructueuses recherches, revint des Indes au Caire; il y trouva quelques Mémoires d'*Alphonse de Payva*, son compagnon, qui étoit mort sans avoir pu avoir de connoissance bien certaine du Pays qu'il cherchoit. Cependant, soit que ces Mémoires lui fournissent quelques lumières pour trouver le *Prêtre-Jean* en Abissinie, soit qu'il les dût au hazard pendant son séjour à Adel, à Suaquem & en d'autres lieux de la Côte Occidentale de la Mer Rouge, il y entendit beaucoup parler de l'Empereur d'Abissinie, sur les terres duquel il se trouvoit; il ouit dire qu'il étoit Chrétien, qu'il portoit la croix à la main; que tous ses sujets étoient des Chrétiens schismatiques, qu'ils avoient des Evêques, des Prêtres Séculiers & Réguliers, des Eglises magnifiques, des Abbayes, des Monastères, & d'autres marques de l'Empire Chrétien qu'il cherchoit & qu'il n'avoit trouvées en aucun endroit des Indes où il avoit voyagé, desorte qu'il ne douta point qu'il ne se fût trompé dans la route qu'il avoit prise, & que si l'Empire du *Prêtre-Jean* se trouvoit quelque part, c'étoit dans cet heureux Pays que les Portugais cherchoient depuis si longtems, & qui jusques-là leur étoit inconnu. Ce qui contribua peut-être à l'affermir dans ses conjectures, c'est que tous les Empereurs d'Abissinie étoient dans le Sacerdoce, & devoient être ordinés avant leur couronnement, après lequel ils continuoient à faire les Fonctions Sacerdotales. Soit qu'il fût trompé par ces apparences, ou qu'il fût dégoûté d'une pénible & infructueuse recherche, ou enfin qu'il cherchât à sauver son honneur en en imposant au Roi de Portugal, ce que nous ne déciderons point,

(a) *Du Cange* Not. sur *Joinville* ap. *Le Grand* T. I. p. 296.

l'étoit en effet, & le Roi *Jean* (1). *Geoffroi* dit aussi que son Royaume étoit voisin de l'Arménie. Tout cela joint aux preuves indiquées dans le Texte, suffit pour fixer cet Empire en Asie.

(1) *Le Grand*, T. I. p. 299.

point, il écrivit, sur un fondement aussi léger, du Caire à ce Monarque, tandis qu'il se disposoit à faire un voyage en Ethiopie, pour faire de nouvelles découvertes qui servissent à donner plus de cours à son opinion tant à la Cour de Portugal que dans les autres Pays de l'Europe, & il y réussit au-delà de ses espérances. Comme on ajoute foi aux nouvelles agréables plutôt que d'en douter, sa Relation trouva une approbation si générale partout où l'on en eut connoissance, que l'Empereur d'Abissinie fut déclaré & proclamé universellement le véritable *Prêtre-Jean*, & que l'on regarda celui d'Asie comme supposé, par l'inattention des Auteurs de l'autre Parti, qui n'avoient pas fait réflexion que l'Abissinie est souvent nommée l'Inde d'Afrique. Quoi qu'il en soit, par cette prétendue découverte de *Covilham*, le véritable *Prêtre-Jean* fut bientôt enseveli dans l'oubli, non seulement en Portugal, mais dans toute l'Europe, & le faux reconnu généralement.

SECTION
II.
*Situation,
Division,
Noms, E-
tendue, Li-
mites &c.
de l'Empi-
re d'Abis-
sinie &c.*

Ce qui semble avoir contribué encore à confirmer ce dernier dans la possession où on l'avoit mis, c'est que *Marc Paolo* fait résider ordinairement son *Prêtre-Jean* à Arquiquo, port de mer sur les côtes de la Mer Rouge, qui étoit la première ville d'Abissinie de ce côté-là, mais dont les Turcs se sont emparés depuis. Voilà ce qui est absolument incompatible avec l'opinion qui le fait regner dans l'Inde d'Asie, & beaucoup moins dans le Cathay, ces deux endroits étant aussi éloignés l'un de l'autre que le Portugal l'est du Pérou. A quoi l'on peut ajouter, que depuis ce tems-là un si grand nombre de Voyageurs, & de Missionnaires sur-tout, ont cherché avec tant de peine & de travaux le Royaume de Cathay, que l'on suppose être l'Empire Chretien dont parle *St. Antonin* Evêque de Florence, sans pouvoir le découvrir dans l'Asie; que l'on a écrit & débité tant de monstrueux mensonges sur ce sujet, qu'il y a longtems que la plupart ont renoncé à l'idée d'une pareille monarchie comme à une chimere; au moins conviennent-ils qu'ils ne reste plus rien dans ces Régions d'Orient que les noms des lieux où étoit autrefois ce fameux Cathay, & où le *Prêtre-Jean* regnoit (a): il ne laisse pas néanmoins d'y avoir bien des gens, sur-tout parmi les Portugais, qui sont fermement persuadés que ce Royaume reparoîtra un jour ou l'autre & qu'on le découvrira (b).

Voilà ce que les savans Auteurs cités plus haut disent de la manière dont ce titre a été premièrement introduit dans l'Abissinie, qui est le point dont il s'agit principalement dans ce Chapitre, & sur lequel tous sont unanimement d'accord que *Covilham* & *Payva*, qui ont été les premiers inventeurs de cette opinion, se sont trompés. Comme cependant il y en a plusieurs, principalement parmi les Missionnaires, qui persistent à croire qu'il n'y a point de *Prêtre-Jean* à trouver hors de l'Abissinie, quelques-uns ont produit de nouvelles autorités, qui, si elles sont authentiques, prouvent au moins que les Empereurs d'Abissinie étoient connus sous le titre de *Prêtre-Jean* longtems avant que *Covilham* & *Payva* eussent écrit sur ce sujet au Roi de Portugal. Telle est une Lettre du Grand-Maître de Rhodes à *Charles VII.* Roi de France, où il l'informe de la grande victoire qu'avoit remportée sur les

(a) *Tellus*, Ch. I.

(b) Voy. la Lettre dans *Le Grand l. c.*

SECTION

II.

Situation,
Divifion,
Noms, E-
tendue, Li-
mites &c.
de l'Empi-
re d'Abif-
finie &c.

les Sarrasins de fon voifinage l'Empereur Abiffin, qu'il appelle *Presbyter Johannes, Indorum Imperator*. La date de cette Lettre est le 3 de Juillet 1448, au-lieu que ce ne fut qu'en 1477 que les deux Portugais partirent pour s'informer du *Prêtre-Jean*. Mais outre que le contenu de cette Lettre est démenti par l'Histoire de ce tems-là (a), fi depuis fi longtems on fa-voit que le titre de *Prêtre-Jean* appartenoit à l'Empereur d'Abiffinie, qu'é-toit-il befoin d'envoyer *Covilham & Payva* le chercher fi loin aux Indes ? Pourquoi chercher fes Etats, comme un Pays qui leur étoit tout-à-fait in-connu & à ceux qui les envoyoit ? La même objection est plus forte en- core contre la Lettre du Pape *Alexandre* à ce Prince, dont nous avons parlé un peu plus haut, & quelques autres que l'on fait valoir ; car étant de plus ancienne date encore, il est plus incroyable que ce titre ayant été depuis fi longtems connu à Rome, le Roi de Portugal l'ait affez ignoré pour en- voyer chercher fi loin, & bien plus que fes deux Envoyés ayent tant couru de Pays avant que de réuffir dans leur recherche. Mais c'est affez nous ar- rêter fur un fujet fi rebattu, nous finirons par une conjecture finguliere du P. *Lobo* fur l'origine de ce titre, telle que la rapporte M. *Thevenot* en ces termes. Les Abiffins font fort portés aux pèlerinages de la Terre-Sainte, & ils l'ont été encore davantage, principalement dans ces tems où les Fran- çois paffoient fouvent en Afie pour leurs guerres d'Outremer. On peut di- re que c'est de l'entretien qu'ils eurent avec les Abiffins qu'est venu le ti- tre de *Prêtre-Jean*. Car ces Peuples, apparemment pour donner plus de re- lief à leur Prince, ajouterent à toutes fes autres qualités celle de Prêtre. Cet- te conjecture, qu'elle foit fondée ou non, fait voir clairement que le P. *Lobo*, qui connoiffoit mieux que perfonne l'Abiffinie, n'avoit pu découvrir d'autre origine du nouveau titre de *Prêtre-Jean* que chez fes confreres de la Terre-Sainte, & par cette raifon il ne fait pas difficulté de leur en attri- buer l'invention (b).

Descrip-
tion du
Royaume
de Tigré.

Paffons à-présent à la description des divers Royaumes qui forment en- core l'Empire d'Abiffinie. Nous commencerons par celui de *Tigré*, qui est le plus confidérable à tous égards, & le plus voifin de la Mer Rouge & des terres des Turcs. Il a la Nubie ou Sennaar au Nord, la Mer Rouge à l'Est, les Royaumes d'Angote & de Dancali au Midi, & ceux de Dambée & de Bagameder au Couchant. Sa longueur du Nord au Sud, depuis *Mafua* (*) ou *Arkiko*, qui appartient aujourd'hui aux Turcs, jufqu'au Désert d'*Aldoba*, & aux Monts *Semen* est de trois-cens milles d'Italie, & fa lar- geur

(a) *Le Grand* p. 311, 312. (b) *Ibid.* p. 312.

(*) *Mafua* ou *Mifua* est une petite Ifle dans la Mer Rouge, vis-à-vis d'*Arkiko*, qui est le premier port du Continent d'Abiffinie. C'étoit autrefois une place confidérable, qui est au quinziesme degré de Latitude Septentrionale ; mais les Turcs ont enlevé à l'Empe- reur Abiffin ce port, qui est le plus commode de toute la côte. Depuis *Mafua* ou *Arkiko* le Royaume s'étend environ onze ou douze lieues le long des côtes jufqu'à *Dafalo*, autre port de Mer, mais moins fréquenté à caufe de fon peu de profondeur. Les Turcs s'en font auffi rendus maîtres, & ont privé par-là l'Empire d'Abiffinie des deux feuls ports qu'il y avoit ; ce qui peut paffer pour une perte irréparable (1).

(1) Vid. *Tellez, Ludolph, Lobo, Poncet &c.*

Jeur depuis la Province de Bur jusqu'au même Désert est à peu près semblable, ou selon d'autres la moitié (a). Ce qui rendoit ce Royaume plus considérable, avant la perte des deux ports dont il est parlé dans les Remarques, c'étoit *Axum* ou *Axuma*, sa Capitale & celle de toute l'Abissinie, où les Empereurs étoient couronnés. Nous avons parlé ailleurs (b) de sa situation, des magnifiques ruines qu'on y voit, de son Commerce, & des autres particularités qui la regardent : on peut juger par-là de son ancienne splendeur, bien-que ce ne soit plus qu'un misérable village, où il y a à peine une centaine d'habitans ; avec cela tout ruiné qu'est ce lieu, les Empereurs Abissins sont obligés d'y recevoir la Couronne.

SECTION II.
Situation,
Division,
Noms, Étendue, Limites &c.
de l'Empire d'Abissinie &c.

A trois lieues au Sud-Ouëst d'*Axuma*, que les Portugais appellent par corruption *Chassumo* ou *Cachumo*, est *Maëgoga*, ainsi nommée du murmure d'un ruisseau qui coule là auprès. Les Jésuites, qui y ont eu leur principale résidence, lui ont donné le nom de *Fremone*, d'après *Fruventius*, Apôtre des Abissins. Cette ville est plus célèbre encore par le long séjour qu'y a fait le P. *André Oviedo*, que le Pape y avoit envoyé en qualité de Patriarche d'Ethiopie, & par la mort de ce Prélat ; depuis ce tems-là ç'a toujours été la résidence de tous les Missionnaires Jésuites qui ont été en Ethiopie, dont la plupart ont perdu la vie pour la cause qu'ils venoient prêcher, la Primatie de l'Eglise de Rome & du Pape ; ils y ont demeuré jusqu'à leur entière expulsion de l'Empire, dont nous parlerons en son lieu. Il y a très-peu d'autres villes dans ce Royaume, & en général dans l'Empire, & celles qu'il y a ne sont guere considérables. *Fremone* est au quatorzième degré & demi de Latitude Septentrionale, & tout le Royaume de *Tigré* gît entre le treizième & le seizième degré ; on compte qu'il est à peu près de la même étendue que le Portugal. Le Patriarche *Mendez* prétend qu'il y a dans ce Royaume quarante-quatre Gouvernemens ; mais *Ludolph* n'en compte que vingt-sept, & sept maritimes qui sont détachés de la Viceroyauté, & qui ont un Gouverneur particulier, que l'on appelle *Bahr-Nagas*, c'est-à-dire Préfet ou Intendant de la Mer ; il ne faut pas cependant croire que ces Gouvernemens maritimes soient toujours autant de Gouvernemens distincts, vu qu'un *Bahr-Nagas* en a quelquefois deux ou trois où il commande ; il ne peut donc y avoir selon *Ludolph* (c), que trente-quatre Gouvernemens au plus dans le Royaume de *Tigré*. On verra dans une autre Section, pour éviter les répétitions, de quelle maniere ces Gouvernemens sont réglés. Nous ajouterons seulement que l'étendue de ce Royaume, & ses divers Gouvernemens, ont été la principale raison qui a fait que quelques Géographes en ont fait quatre différens Royaumes sur leurs Cartes : ils appellent l'un *Tigray*, & le placent près de la Ligne ; le second dix degrés au Nord ; qu'ils nomment *Tigré* ; ils en mettent entre ces deux-là un troisième auquel ils donnent le nom de *Tigia Mahoa*, & un quatrième plus loin auquel appartient celui du *Bahr-Nagas*, dont nous avons parlé (d).

Le

(a) *Telles Luich, Loba.*

(b) *Hist. Univ. T. XII. p. 439.*

(c) *L. I. C. 3.*

(d) *Voyag. des Jésuites dans Telles C. 2. p. 9. Ludolph, L'ary, Dupper &c.*

SECTION

II.

Situation, Division, Noms, Étendue, Limites &c. de l'Empire d'Abissinie &c.

Le Royaume d'*Angote* confine du côté du Sud à celui de *Tigré*; il étoit autrefois riche & fertile, mais il est presque entièrement ruiné par les *Galles*, & l'Empereur d'*Abissinie* n'en possède qu'une très-petite partie, qui n'a rien de digne de remarque, si ce n'est la misère des habitans.

Angote Bagameder.

Celui de *Bagameder* (*) ou *Bagamedri* est à l'Ouëst de *Tigré*, & s'étend depuis ce Royaume jusqu'au Nil. On lui donne soixante lieues de longueur sur vingt de largeur. Il avoit autrefois beaucoup plus d'étendue, mais on en a démembré plusieurs Provinces, qu'on a unies à celui de *Tigré*. Il est en général fort montagneux, sur-tout vers l'Est, & est habité principalement par les Peuples sauvages dont il est parlé dans les Remarques. Il y reste encore quelques villes, mais fort délabrées; entre autres la Capitale, où le Viceroy est obligé de se rendre pour y recevoir une autre couronne, outre celle dont il a été couronné à la Cour de l'Empereur. Cette ville, d'ailleurs peu considérable, est située sur le bord de la petite rivière de *Bachlo* ou *Baxillo*, qui sépare ce Royaume du côté du Midi de celui d'*Amhara*: les autres villes méritent encore moins qu'on en parle. Il est divisé en treize Gouvernemens, la plupart fertiles & bien arrosés de petites rivières, outre le *Bachlo* dont nous avons parlé; tel est sur-tout le troisième Gouvernement en rang nommé *Dabr*, que le *Grégoire* de M. *Ludolph* compare par ces deux endroits à l'Allemagne (a).

Amhara.

Le Royaume d'*Amara* ou d'*Amhara* confine à celui de *Bagameder* au Midi, & est séparé de celui de *Goiam* par le Nil, du côté du Couchant. On lui donne quarante lieues de l'Est à l'Ouëst, & il passe pour le Royaume le plus noble de tout l'Empire par plusieurs raisons. Premièrement, parceque c'est où les Empereurs font leur résidence ordinaire, & où par conséquent se trouve la principale Noblesse. En second lieu, parcequ'on y parle un dialecte différent des autres, qui par le moyen d'une nouvelle Famille Impériale, qui étoit de ce Royaume, est devenu la langue de la Cour & de tous les gens polis. C'est aussi dans ce Royaume que sont ces deux fameux rochers qu'ils appellent *Guechon* ou *Guexon* & *Ambacel*, où l'on releguoit les freres & les enfans des Rois. Enfin, parcequ'il est regardé comme le centre de l'Empire; car bien-qu'il soit petit en comparaison de plusieurs autres, il ne laisse pas d'y avoir trente-six Districts ou Gouvernemens, mais dont nous ne pouvons rien dire, parcequ'on n'en trouve guere que les noms, que les curieux peuvent voir dans l'Histoire de M. *Ludolph* (b).

Goiam.

Plus loin vers l'Ouëst & de l'autre côté du Nil, on trouve le célèbre Royaume de *Goiam*, qui est entouré de tous côtés par ce fleuve, excepté au Nord-Est où il a le Lac de *Dambéc*, ce qui fait croire à plusieurs Savans que c'est l'Isle ou la Presqu'isle de *Méroé*, comme nous l'avons insinué

(a) L. I. C. 3. Vid. *Tellez*, *Lobo* &c. (b) L. I. C. 3. § 2.

(*) On l'appelle ainsi à cause du grand nombre de moutons que l'on y nourrit, *Meder* veut dire terre, & *Beg* mouton (1). Nous pouvons ajouter que c'est principalement dans les montagnes qu'on les nourrit, & que ce sont les féroces *Agas*, *Galles* & *Caffres* qui en font leur affaire. Comme ces montagnes produisent quantité d'herbes aromatiques, que ces animaux paissent, leur chair a un goût & un fumet excellent (2).

(1) *Lobo* T. I. p. 137. (2) *Ludolph* L. I. C. 3. *Poncet* &c.

nué plus haut. Sa longueur du Sud-Ouëst au Nord-Est est d'un peu plus de cinquante lieues, & sa largeur de l'Est à l'Ouëst d'environ trente, là où il est le plus large. Ces deux côtés sont bornés par le Nil, qui a sa source à peu près au milieu de cet espace & dans le centre du Royaume, comme nous l'avons fait voir ailleurs (a), & il en fait le tour en l'environnant de façon qu'il se rapproche de sa source.

Le Pays est fertile, mais plus haut & plus montagneux vers le milieu : on dit que ces montagnes sont habitées par un Peuple descendu d'Agar. La partie du Royaume qui est au Nord-Ouëst n'est pas moins montagneuse & est occupée par les Agaus, qu'il ne faut pas confondre avec d'autres du même nom, qui demeurent dans les montagnes de Lasta, qui se révolterent contre Sultan *Segued*, & lui firent une cruelle guerre. Ceux dont il s'agit ici habitent à la source du Nil, & s'étendent fort loin ; ils se disent Chrétiens, mais ils sont néanmoins adonnés à l'idolâtrie & à la superstition, & ressemblent peu aux autres Abissins (b). Nous aurons occasion de parler de quelques-unes de ces prodigieuses montagnes, en traitant des curiosités naturelles de l'Abissinie. On assure que quelques-unes des plus hautes dans le Nord du Royaume sont habitées par des Juifs, mais nous croirions plutôt que ce sont encore des descendans des anciens Abissins, qui ont retenu les rites du Judaïsme ; car bien-que l'on ne puisse guere douter qu'il n'y ait beaucoup de Juifs répandus de tous côtés dans l'Empire (c), comme ils le sont par-tout ailleurs, on fait qu'ils ne préfèrent guere les lieux déserts aux places habitées & où il y a du commerce ; & il n'y a point d'apparence qu'ils aient choisi pour demeure ces montagnes si rudes à moins qu'on ne suppose qu'il s'y trouve quelques riches mines où ils s'occupent avec profit. Il y a dans le Royaume de Goïam vingt Gouvernemens, & un plus grand nombre d'Idolâtres que dans aucun autre endroit de l'Empire (d).

Dam bée.

Au Nord de ce Royaume est celui de *Dambée*, qui en est séparé par le Lac du même nom & par le Nil ; c'est une des Contrées les plus unies de toute l'Abissinie, ce qui fait qu'elle est fréquemment exposée aux inondations de l'un & de l'autre, & à celles d'autres rivières, qui descendent des montagnes dans le Lac & dans le Nil. Ce Royaume n'a pas plus de vingt-quatre lieues de longueur de l'Est à l'Ouëst, & environ douze ou treize de largeur sans compter celle du Lac, mais si l'on y ajoute celle-ci il en aura le double du Nord au Sud ; car ce Lac est assez grand pour que les habitans l'appellent la Mer de *Dambée*, & il s'étend le long du Sud & du Sud-Est du Royaume (e). Il s'y trouve quelques montagnes d'une hauteur prodigieuse, dont nous parlerons en son lieu. Quelques Géographes parlent aussi de plusieurs villes considérables, & d'un grand nombre de bourgs ; cependant M. *Ludolph* ou son Abbé Abissin n'indiquent aucune de ces villes, & ne font mention que du bourg de *Guba* ou *Gubai*, qui est la résidence de la Reine, dit-il, & celle de l'Empereur quand il quitte le camp (f) (*).

Quoi

(a) Hist. Univ. T. XII. p. 442 & suiv.

(b) Tellez, Le Grand T. I. p. 259.

(c) Voy. Benjamin de T. &c.

(d) Tellez, Ludolph L. I. C. 9. § 19. Codin-
ho, L. I. C. 4.

(e) Les mêmes.

(f) L. II. C. II. Codincho, l. c.

(*) Ces Géographes en ont fait à peu près par rapport à tous les Royaumes dont nous

SECTION

U.
Situation,
Division,
Noms, E.
rendue, Li-
mites &c.
de l'Empi-
re d'Abis-
sinie &c.

Quoi qu'il en soit, ce Royaume est encore considérable, parceque c'est celui où les Monarques Abissins faisoient leur résidence ordinaire, ou tenoient leur Cour & leur principal camp du tems du Patriarche *Mendez*. L'Empereur *Segued* lui donna tout le territoire d'Anfras, pour l'engager aussi-bien que les Jésuites à s'y établir; aussi y bâtirent-ils quelques belles Eglises & de beaux Couvents, qui avec le Palais Royal augmentèrent la splendeur de ce Royaume. Le Viceroi a quatorze Gouvernemens sous lui, & prend le titre de Viceroi de *Dembea Cantiba*, mais par quelle raison, c'est ce que nos Auteurs ne disent point (a). Nous parlerons dans la suite des Curiosités naturelles & artificielles qui se trouvent ici.

Narea.

Le dernier Royaume digne d'attention est celui de *Narea* ou *Enarea*; il est à l'extrémité de l'Abissinie, sous le neuvième & en partie sous le huitième degré de Latitude Septentrionale, & au trentième & trente-unième de Longitude Ouest. Il avoit autrefois ses Rois particuliers, qui aussi-bien que leurs sujets étoient idolâtres; il a été conquis par l'Empereur *Sughed* ou *Segued*, il y a un peu plus d'un siècle, comme nous le verrons dans la suite; les habitans ont été obligés d'embrasser le Christianisme avec toutes les erreurs de l'Eglise Abissine, car jusqu'à ce tems-là aucun Jésuite ni Missionnaire n'y étoit entré. Mais il y en a encore une grande partie qui n'est point soumise, & peut-être pas convertie; car ce qu'il y a de conquis & de Chrétien ne s'étend guère que trente ou quarante lieues en tout sens. Tout le Royaume passe pour riche & fertile, il y a quantité de bestiaux, & il s'y fait un grand commerce avec les Cafres, qui y apportent beaucoup d'or, pour acheter des toiles, du sel & d'autres denrées.

Les Abissins eux-mêmes conviennent que les Naréens sont le meilleur Peuple & le mieux fait de toute l'Ethiopie. Ils sont grands, robustes, bien pris, & dans leur conduite honnêtes, sages, fideles & francs. Ils sont aussi braves & belliqueux, ayant toujours courageusement défendu leur Pays contre les incursions des sauvages & féroces Gallas, quoique ces Peuples aient été assez forts & assez nombreux pour subjuguier plus de la moitié de l'Empire d'Abissinie. Le tribut que les Naréens payent à l'Empereur est plus une preuve de leur fidélité, que l'effet de la force ou de l'obligation; car d'un côté ce Monarque ne leur donne aucun secours contre les ennemis communs, & de l'autre il n'entretient ni Garnisons ni Fortereses pour les tenir en respect: & quand même il voudroit y envoyer des troupes, il auroit bien de la peine, tant parce qu'il en a rarement de reste, à cause des fréquentes révoltes qui arrivent dans le cœur de l'Empire, que parceque celles qu'il auroit seroient obligées de passer sur les terres des Barbares. Quelques

(a) *Ludolph*, L. II. p. 17, 18.

dont nous avons parlé, & à l'égard de quelques-uns des suivans; cependant M *Ludolph* & *Gregoire* assurent qu'il n'y a guère plus de cinq ou six villes dignes de remarque dans tout l'Empire, en y comprenant *Axuma*, la Capitale, à-présent ruinée (1), & quelques bourgs bâtis par les Missionnaires Portugais; nous aurons occasion d'observer que c'est aussi ce qui est le plus vraisemblable, tant sur le génie & la coutume des Abissins, que sur le témoignage des Missionnaires, qui paroissent avoir le mieux connu cet Empire.

(1) *Ludolph* L. II. C. 11.

ques Auteurs disent qu'il y a des Mines d'or dans ce Royaume, mais c'est vraisemblablement à cause de la grande quantité de ce métal que les Cafres y apportent: ce qu'ils ne feroient certainement point si les Naréens en avoient eux-mêmes des mines, à moins que l'on ne suppose, comme il y a beaucoup d'apparence, que comme les habitans des autres Royaumes de l'Empire, ils les cachent, & évitent d'en faire la recherche, de peur que le bruit ne s'en répande, & n'excite les Turcs ou les Galles à les envahir, comme ils ont souvent tenté de le faire, & qu'ils ne les privent tout à la fois de la liberté & de ce que leur Pays produit de meilleur. Voilà qui peut suffire sur les plus considérables Royaumes qui sont encore soumis à l'Empereur d'Abissinie (a).

SECTION
II.
*Situation,
Division,
Noms, Étendue,
Limites &c.
de l'Empire
d'Abissinie &c.*

Les Provinces qui sont sous son obéissance, sont encore en plus mauvais état que les Royaumes: elles sont non seulement accablées d'impôts par ces Princes, & cruellement vexées par les Gouverneurs, mais encore fort ruinées par les Galles. Il en est de-même des Royaumes qui se sont révoltés, ou qui ont été subjugués par les Puissances voisines, comme les Turcs, le Roi d'Adel & d'autres qui sont en guerre avec l'Empereur Abissin: on n'y voit par-tout que pauvreté & misère parmi les peuples, rapine & avarice chez ceux qui gouvernent, ainsi qu'on le lit presque à chaque page des voyages des Jésuites dans ces Contrées (b).

*Manvais
état des
Provinces
soumises
& des Ro-
yaumes ré-
voltés.*

Comme nous avons parlé souvent des Galles ou Balli, qui ont fait tant de ravages en Abissinie, il est à-propos que nous fassions connoître ces Barbares, d'autant plus qu'ils sont maîtres à-présent d'une considérable partie de l'Empire, sinon même de la plus grande. Pour mieux entendre ce que nous dirons il faut savoir qu'ils sont divisés, selon leur situation par rapport à l'Abissinie, en Orientaux, Méridionaux & Occidentaux. Les Orientaux habitent le long des frontieres des Royaumes de Tigré & de Dancali, & se sont emparés de la plus grande partie du dernier, comme aussi de ceux d'Angote, de Doaoro, d'Olfale, de Choa &c. Les Méridionaux occupent les terres le long de la riviere de Hoax, ou Houas comme l'appelle Ludolph, depuis les frontieres du Royaume d'Adel vers l'Ouëst, & ils se sont rendus maîtres de la plus grande partie des Royaumes de Gomar, de Berfamo, de Gurague, de Cambate, de Ganz, de Ceuta, de Damut &c. Les Occidentaux sont répandus le long de la riviere de Maleg, & ils possèdent le Royaume de Bifamo, une partie de celui de Goiam à l'Ouëst, mais jusqu'où vers le Nord du côté de Nicoia, c'est ce que l'on ne dit point (c). C'est ainsi que ces Peuples barbares avoient non seulement détaché un grand nombre de Provinces du corps de l'Empire, mais ils l'enfermoient de trois côtés dans le tems de l'arrivée des Portugais. Depuis l'expulsion de ceux-ci, les Empereurs ont été affoiblis & moins en état de s'opposer à leurs incursions, faute d'avoir assez de troupes & d'artillerie pour garder les frontieres; mais quels progrès les Galles ont fait depuis, c'est ce que nous ne pouvons que conjecturer sur les troubles de l'Empire en ce tems-là, tant par les guerres au-d'hors, que par les brouilleries intestines au sujet de la Religion, à cause de

*Qui sont
les Galles.*

(a) Teitez, Almeyda, Ludolph &c.

(b) Vid. Murda, Lobo.

(c) Ludolph, L. II. C. 16. Teitez, Lobo, Davity, Dapper &c.

SECTION
II.
Situation
Division,
Noms, Étendue,
Limites &c.
de l'Empire d'Abissinie
&c.

Leur Origine.

la partialité que l'Empereur *Basilides*, alors regnant, témoignoit en faveur de l'Eglise Romaine, au mépris de l'Eglise Nationale; car il n'y a guerre d'apparence que cette féroce Nation ait laissé échapper une si belle occasion de pénétrer plus avant dans les Etats de ce Monarque, en le voyant également attaqué au dedans & au dehors (*).

On a fait différentes conjectures sur l'origine des Galles. La plupart des Savans les croient descendus des Juifs, mais ils ne sont pas d'accord entre eux, si c'est de ceux que *Salmannasar* Roi d'Assyrie emmena captifs, ou de ceux que *Nébucadnezar* transporta en Babylone, ou enfin de ceux que *Tite*, *Hadrrien* & *Sévère* chasserent de la Palestine, & qui s'établirent en quelques endroits de l'Ethiopie. Il est évident néanmoins que si l'on en excepte la Circconcision, qui leur est commune avec les Juifs, les Arabes, les Abissins &c. il y a si peu de rapport entre leur Religion, leurs Coutumes, leurs Mœurs, leur Langue & même leur Nom (†), que nous ne pouvons assez nous étonner que cette pensée ait pu venir aux Savans sur une seule cérémonie si générale parmi toutes les Nations de ces Pays-là. S'il nous est permis de proposer une conjecture sur leur nom, & on ne peut avancer que des conjectures sur un pareil sujet, nous serions plus portés à les croire d'Origine Celtique ou Gauloise, le nom de Galles signifiant en cette langue, comme nous l'avons dit ailleurs (a), *Guerriers*, titre dont les anciens Celtes & les Galles ou Gaulois se faisoient gloire, & sous lequel ils se sont rendus fameux, non seulement en Europe, mais en Afrique, où ils fonderent un puissant Royaume, qu'ils maintinrent pendant plusieurs siècles, avec une valeur proportionnée à leur puissance, jusqu'à ce qu'en ayant été chassés par les Romains, ils aimèrent mieux peut-être de nouvelles habitations dans ces montagnes, comme cela leur étoit ordinaire, que de se soumettre à un joug

(a) *Hist. Univ.* T. IV. p. 109.

(*) Les Missionnaires rapportent que le Patriarche *Jean Bernude*, qui passa en Ethio pie avec *D. Christophle de Gaina*, & qui en fut chassé par l'Empereur *Caudz* ou *Amal Segued*, prédit en quittant le Pays, que l'Abissinie seroit ravagée par une multitude de fourmis noires, en punition de son opiniâtreté & de sa trahison. Peu après son Empire fut envahi par les Maures ou Turcs & par les Galles, les uns ayant attaqué du côté du Midi, les autres du côté du Nord & sur-tout du côté de l'Est, où ils lui ont enlevé tous les ports qu'il avoit sur la Mer Rouge, tandis que les Galles, qui l'attaquoient au Sud le défirent en bataille, & lui firent perdre la vie, comme nous le verrons dans la suite (1).

(†) On fait valoir une étymologie en faveur de cette Origine cherchée si loin, qui ne mérite presque pas qu'on la rapporte, si ce n'est à cause de son absurdité palpable, la voici: le mot de *Galla* ou *Calla* signifie du Lait en Hébreu, & l'on prétend que ce nom leur a été donné à cause de la blancheur de leur teint (2); mais outre que cette blancheur n'est nulle part la couleur ordinaire des Juifs, bien moins dans un Pays si chaud, tous ceux qui ont la plus légère teinture de l'Hébreu savent que ce n'est ni *Galla* ni *Calla* qui signifie du Lait, mais *חלב* *Cheleb* & *חלב* *Chalab*.

Il ne faut pas croire néanmoins sur la foi de cette étymologie forcée que les Galles soient blancs, au contraire ils sont aussi basanés ou noirs qu'aucun Africain, & regardent même un blanc avec une sorte d'étonnement & de dégoût (3). On peut cependant très-bien supposer qu'ils étoient blancs à leur arrivée en Afrique, bien-qu'ils aient dégénéré avec le tems, & soient devenus de parfaits Maures. Les Vandales & autres Peuples Septentrionaux qui passerent en ce Pays-là étoient certainement blancs, & furent peut-être nommés à cause de cela *Gallai*, bien-que ce fût le nom général de la Nation.

(1) *Vellaz, Lulo, Ludolph, Davity, Dapper* &c. (2) *Libo* T. I. p. 31.

joug étranger, ainsi qu'on le peut voir par ce que nous avons dit d'eux dans l'Histoire Ancienne (a). SECTION II.

La seule difficulté est d'expliquer comment ils ont adopté la Circoncision, qui leur avoit été étrangère dans toutes leurs autres migrations, & dans les autres lieux où ils s'étoient établis; car nous ferons voir qu'à tous les autres égards ces deux Nations se ressemblent beaucoup, & que les Galles ont plus de conformité avec les Celtes ou Gaulois qu'avec un autre Peuple. Ne pouvons-nous pas raisonnablement supposer, que lorsqu'ils vinrent s'établir en Abissinie, après avoir été chassés des autres Pays qu'ils avoient occupés en Afrique, trouvant l'Empire plus étendu & plus florissant qu'il ne l'est, ils se portèrent à adopter une Cérémonie qu'ils voyoient en usage, non seulement parmi les Abissins, mais aussi parmi toutes les Nations des environs, voisines & éloignées, soit pour s'en faire un mérite, soit peut-être, ce qui est plus apparent, pour obtenir la permission de s'établir dans le Pays? Ce qui donne du poids à cette conjecture, c'est que nous avons prouvé ailleurs (b) que cette coutume a été constamment pratiquée par plusieurs Nations, non par principe de Religion ou de Police, mais pour la santé, la propreté, & pour favoriser la propagation. Aussi assure-t-on qu'à leur arrivée en Abissinie ils n'étoient ni Chrétiens, ni Mahométans, ni Idolâtres, car ils n'avoient ni Temples, ni Idoles, ni presque aucune idée de Divinité. Mais depuis qu'ils se sont mêlés avec les Abissins, qui sont Chrétiens, & avec les habitans des Royaumes d'Adel & d'Adéa, qui sont Mahométans, ils ont adopté la Circoncision, plutôt comme une pratique du Pays (*) qu'à titre de Cérémonie Religieuse (c).

C'est ce que confirme encore ce que disent de l'Origine de ces Peuples les Missionnaires sur le témoignage des Abissins, & M. Ludolph sur celui de son Abbé. Les premiers croient que c'étoient quelques-uns des anciens habitans des Côtes Orientales de l'Afrique, c'est-à-dire de la Mer Rouge, d'où ils se répandirent par degrés vers les frontières d'Abissinie. Le second soutient que c'étoit une bande d'Esclaves mécontents, qui à l'exemple d'autres Bandits s'étant formés en différentes Compagnies ou Tribus, s'emparèrent des terres aux environs des frontières de l'Abissinie, autant qu'il leur fut possible. Profitant d'une fâcheuse guerre où l'Empereur se trouvoit engagé avec le Roi d'Adel, ils envahirent d'abord ses frontières, & se rendirent peu à peu maîtres des Provinces dont nous avons parlé. En dépouillant ce récit de ce qu'y a ajouté la haine & le ressentiment, que l'on peut supposer que les Abissins ont naturellement conçu contre les Galles, à cause

Leur Origine selon les Abissins.

(a) Hist. Univ. T. IV. p. 109 & suiv. Notes. dans les Notes.

(c) Tellez, Voyag. des Jésuites, L. I.

(b) Ibid. T. II. p. 112. & suiv. dans les C. 12.

(*) Nous pouvons ajouter ce que le P. Lobo, qui avoit conversé avec eux, nous apprend (1), c'est que ce ne sont pas les enfans que l'on circoncit, mais seulement les hommes faits, lorsqu'ils ne portent plus les armes; ce qui peut avoir lieu parmi eux plutôt que parmi nous, parce que ce sont leurs jeunes gens, qui sont communément les soldats, & qui vivent sans règle; mais quand ils ont quitté le métier des armes, ils sont circoncis, demeurent avec leurs femmes, reconnoissent les enfans qui naissent d'eux & en prennent soin, tandis qu'auparavant ils les abandonnoient.

(1) Lobo T. I. p. 27.

SECTION II.

Situation, Division, Nom, Étendue, Limites &c. de l'Empire d'Abissinie &c.

Leurs Mœurs & leurs Coutumes ressemblent à celles des anciens Gaulois.

cause de cette invasion, & des affreux ravages & des cruautés inouïes dont elle fut accompagnée, il se réduira vraisemblablement à ceci; qu'il vint un corps d'Exilés qui avoient été chassés de leurs anciennes demeures, & qu'ayant obtenu la permission de s'établir sur les confins de l'Empire sous la protection de ses Monarques, ils profiterent de toutes les occasions favorables, non seulement pour se soustraire à leur obéissance, mais aussi pour s'emparer des Provinces qui se trouverent hors d'état de se défendre contre eux, & pour se former de ces conquêtes une Monarchie indépendante (*).

Il seroit difficile de prouver que ç'ait été-là l'usage des Juifs dispersés en aucun endroit, mais il est incontestable que c'étoit la coutume des Galles ou Gaulois Septentrionaux, qui n'onderent tant de Royaumes & de Provinces en Europe, en Asie & en Afrique; ils avoient pour maxime constante, & s'en faisoient gloire, que le droit du plus fort étoit le titre le plus légitime, comme nous l'avons fait voir ailleurs (a); aussi ne la perdoient-ils jamais de vue dans la pratique, à moins que leurs forces ne répondissent pas à leurs principes; c'est ce dont on trouve des exemples à chaque page de leur Histoire.

Ce ne sont pas-là les seuls endroits par lesquels ces Galles ressemblent aux anciens, on voit regner la même conformité dans leur Religion, leur Gouvernement, leur Discipline Militaire, leurs Mœurs, leurs Coutumes, comme il sera aisé de s'en convaincre en comparant ce que nous allons en dire, avec ce que nous avons rapporté des autres dans l'Histoire Ancienne (b); il y a cependant une différence que nous devons indiquer par voye de restriction: C'est que ceux d'Abissinie, n'ayant depuis leur arrivée en Afrique guere eu de commerce qu'avec des Peuples plus barbares encore qu'eux, tels que les Agaus, les Caffres, les Gafates & autres, on ne doit pas s'étonner si à quelques égards ils ont dégénéré de la noblesse, de la politesse, & de la valeur de ceux d'autrefois: & sur cet article même nous devons encore ajouter une autre restriction, c'est que ce que nous savons d'eux nous venant des Abissins, dont ils ont si violemment & si injustement usurpé les domaines, il n'est guere apparent qu'ils leur aient rendu une exacte justice, mais qu'au contraire ils ont caché ou déguisé leurs vertus & leurs bon-

nés

(a) Hist. Univ. T. IV. L. I. Ch. XII. Sect. 6.

(b) *Ibid* & Sect. suiv.

(c) *Lobo* T. I. p. 83.

(*) Il n'est pas aisé de fixer le tems précis de leur établissement dans l'Ethiopie, mais ils commencerent à paroître ennemis, à ce que l'on croit, vers l'an 1537, sous le regne de l'Empereur *David*, ou *Onag Segued*; c'est en ce tems-là que *Granhé*, Roi d'Adel, lui faisoit la guerre avec succès, & s'étoit emparé de plusieurs Provinces de ce côté-là. Cela encouragea les Galles à attaquer *David* de leur côté, si même ils ne s'entendoient sous main avec *Granhé*, & n'étoient excités par ses persuasions; ils entrèrent sur les terres de l'Empereur Abissin avec une nombreuse armée, mirent tout à feu & à sang, & firent de grandes conquêtes de leur côté (1).

Le P. *Lobo* ne compte pas moins de six Nations de Galles, par les terres desquels il auroit dû passer pour aller en Abissinie, ce qui lui ôta l'envie de continuer son voyage à travers une si vaste étendue de Pays occupée par ces Barbares, & l'obligea de chercher une autre route plus commode, s'il étoit possible, pour entrer en Abissinie (2). On peut juger par-là jusqu'où ils doivent s'être étendus des deux autres côtés de l'Empire, où ils ont trouvé moins de résistance encore.

(1) *Tellez*, *Lobo*, *Ludolph*, *Davity*, *Dapper* &c. (2) *Lobo* T. I. p. 31.

mes qualités, s'ils en ont apperçu en eux, & on mit leurs vices dans le jour SECTION II.

Quant à leur Religion, on convient qu'ils reconnoissent un Etre qui gouverne le Monde, qu'ils appellent *Ouc*; mais on ne fait si par cet Etre ils entendent le Ciel ou le Soleil, ou l'Etre Suprême qui a créé l'un & l'autre. On dit en général qu'ils ne lui rendent aucun culte, & qu'ils sont encore plus ignorans sur toutes les autres choses (a). D'ailleurs ils ont tant de coutumes barbares, dont quelques-unes, si on ne les calomnie point, sont si contraires aux loix mêmes de la Nature, qu'on pourroit presque douter qu'ils ayent l'usage de la Raïson.

Situation, Division, Noms, Extendue, Limites &c. de l'Empire d'Abissinie &c.

Leur Religion. Cruauté envers leurs Enfants &c.

Une de ces coutumes c'est la maniere dénaturée dont ils négligent leurs enfans, au-lieu d'en avoir soin & de les élever dans leur enfance, ainsi que le font les Nations les plus barbares, ils les laissent errer au hazard comme de petits sauvages; par-là ils joignent à leur constitution robuste & endurcie une férocité naturelle, qui est cultivée ensuite par la vie militaire où ils entrent de si bonne heure, desorte qu'ils deviennent non seulement hardis & intrépides, mais extrêmement brutaux & cruels. On leur apprend à se servir de l'épée, & c'est un honneur & un bonheur d'en vivre, comme ce qui donne le droit le plus légitime à ce que l'on possède, & ce qui met le mieux en état de le conserver; on leur inspire le desir de la gloire & des conquêtes, & le mépris de l'esclavage & de la mort. Il n'est pas permis aux jeunes gens de couper leurs cheveux, ce qui les met au rang des hommes, qu'ils n'ayent tué un ennemi ou quelque bête féroce, tel qu'un lion, un tigre, un léopard &c. alors ils ont la liberté de se tondre la tête, en ne laissant qu'une touffe de cheveux sur le haut, comme font les Japonois & d'autres Nations Indiennes. C'est ce qui leur inspire une extrême ambition de se signaler par leur bravoure, parce que c'est le moyen le plus sûr de se faire estimer, & d'obtenir les places les plus honorables dans leurs Conseils, leurs Festins, leurs Assemblées; car plus un homme a fait de ces actions de valeur, plus il est distingué. Par cette raison ils ont grand soin de conserver les têtes des ennemis qu'ils ont tués, comme des trophées inestimables; & quand il s'éleve quelque contestation entre eux sur ce sujet, comme quand une tête n'a point de barbe, & que l'on peut croire que c'est celle d'une femme, ils ont une Loi, qui oblige celui qui la produit à montrer quelque partie plus décisive, avant qu'on la reçoive. Ainsi, pour prévenir toutes les disputes ils sont obligés, dès que le combat est fini, d'apporter les trophées qu'ils ont remportés devant leurs Officiers, qui sont à la tête des Tribus, & là on les examine avec soin publiquement; si on les approuve, on les inscrit dans le Registre général, après quoi le propriétaire a la liberté de les porter dans sa tente, avec la part des dépouilles ou du butin qui lui a été adjugée, selon qu'il a plus ou moins contribué à la victoire. Par-là on prévient toute collusion ou fraude, ou s'il y en a elle est découverte & punie, parce qu'il est de l'intérêt de chacun de décourager & de révéler toute fausse prétention à la gloire, & de celui des Officiers qui commandent d'infliger un châtement proportionné aux délinquans.

Ils

(2) Lobo T. I. p. 83.

SECTION

II.
Situation,
Division,
Noms, E-
tendue, Li-
mites &c.
de l'Empi-
re d'Abif-
finie &c.

Leur Ma-
niere de
combattre.

Ils ne font pas moins sévères à découvrir & à punir les lâches & les défer-teurs. C'est même un crime capital de reculer dès que le combat est commencé, desorte qu'il s'agit de vaincre ou de mourir, sans demander ni donner de quartier, & ils fondent avec tant de furie sur l'ennemi, qu'il est impossible de leur résister (a) : c'est par-là qu'ils ont remporté tant de vic-toires sur les Abissins, quoique ceux-ci fussent supérieurs en nombre, & mieux montés & armés qu'eux. Lors donc que les Galles font quelque ir-ruption sur les terres de l'ennemi, au-lieu de compter sur le nombre, com-me les Abissins & les autres Africains, ils choisissent ordinairement un corps d'élite de leur Jeunesse, de huit ou dix-mille hommes au plus, qui font ser-ment de se soutenir les uns les autres jusqu'à la mort ; ils chargent & com-battent avec une intrépidité si désespérée, qu'ils ne manquent guere de mettre en déroute des troupes deux ou trois fois plus nombreuses. Le grand Empereur *Segued* en étoit si convaincu pour l'avoir éprouvé plu-sieurs fois à ses dépens, qu'il disoit. „ Que les Ethiopiens ne pouvoient ja-mais résister au premier choc des Galles, & par cette raison il les laissoit „ entrer assez avant dans le Pays, pour leur donner le tems de piller & de „ se calmer ; & à leur retour, quand ils s'étoient chargés de butin, & qu'ils „ ne pensoient qu'à l'emporter chez eux & à en jouir, & que leur pre-miere furie étoit calmée, il les attendoit au passage & les attaquoit ; „ par où il recouvroit non seulement le butin, mais les immoloit à sa „ vengeance (b).”

Leur Ca-
valerie &
leurs Ar-
mes.

Les Galles n'avoient pas autrefois de Cavalerie, mais depuis leur arrivée en Ethiopie ils ont appris à combattre à cheval comme à pied. Leurs che-vaux font à-la-vérité peu de chose en comparaison de ceux des Abissins, mais ils tiennent leurs rangs si ferrés, & combattent en si bon ordre, que rarement leurs ennemis peuvent soutenir le choc. Leurs selles sont légères, simples & aisées à faire, & leurs étriers minces & petits, parcequ'ils n'y po-sent pas tout le pied, mais seulement le gros orteil, ce qu'ils ont appris des Abissins, qui sans en excepter l'Empereur, vont tout nuds pieds. Leurs ar-mes sont l'arc & la fleche, avec le dard quand ils combattent de loin, & ils sont fort adroits à s'en servir ; les plus qualifiés ont l'épée, & les autres des bâtons & des piques dont le bout est durci au feu, quand ils en vien-nent à la mêlée ; ils ont aussi des boucliers faits d'une épaisse peau de bœuf ou de buffe.

Leur Gou-
verne-
ment.

Leur Gouvernement n'indique pas moins leur extraction Gauloise, que leur Discipline Militaire. Ils n'ont point de Rois, mais sont divisés en un grand nombre de Tribus, que quelques-uns font monter à soixante : chaque Tribu élit un Chef ou Capitaine-Général tous les huit ans, ou plus souvent s'il vient à mourir, & ils lui obéissent comme à leur Souverain : ils l'appel-ent *Lubo* (c). La premiere chose que ces Lubos font après leur élection, c'est de signaler par quelque incursion dans l'Empire Abissin, à la tête d'une armée volante choisie, ils massacrent & mettent tout à feu & à sang ; ils n'épargnent ni âge, ni sexe, ni condition, ni lieux, pour se procurer & à leurs

(a) *Ludolph* &c.

(b) Le même. *Tellez* L. I. C. 12.

(c) *Lobo* T. I. p. 23. *Tellez*, *Ludolph*.

leurs soldats du butin & de la gloire, en sorte que l'on diroit que ce malheureux Empire est leur grenier & leur magasin, où ils vont se pourvoir de ce dont ils ont besoin. Ils appellent cette première irruption *de la grille*, ou revue générale, parceque c'est alors que le Lubo choisit son camp volant; à son retour son autorité est confirmée, mais elle ne s'étend qu'aux affaires militaires; c'est lui qui assemble le Grand-Conseil quand il le faut; c'est-là que se décident en dernier ressort toutes les Affaires Civiles, & qu'on réfout la paix ou la guerre. Quand il y a guerre le Lubo commande en Chef, & distribue aux Officiers qui sont sous lui leurs postes & les corps sur lesquels ils sont établis; quand la guerre est terminée ou l'expédition finie, il règle aussi les honneurs & les récompenses de chacun selon son mérite & ses services. Mais s'il naît quelque sujet de mécontentement ou de plainte, le seul Conseil de la Nation a le pouvoir de changer, de confirmer ou d'annuler sa décision; on ne dit point s'il a le pouvoir de le déposer en cas de malversation; il y a assez d'apparence que la chose a lieu chez une Nation si féroce & si belliqueuse (a).

Pour donner une idée du misérable état & de la grandeur postiche de ces Monarques de huit ans, nous rapporterons dans les Remarques la description que le P. Lobo fait de l'un d'eux, de sa Cour, & de la réception qu'on lui fit (*). Les Sujets ne sont pas mieux. Ce Pere eut la complaisance de faire plusieurs bandelettes de son mouchoir blanc qu'il leur distribua pour les contenter; cela les rendit si importans qu'un Portugais menaça un de ces Galles; alors ils s'assemblerent en troupe, de façon que Lobo & ses quatre compagnons jugerent à-propos de se retirer dans leur maison, & de s'y enfermer pour éviter leur première furie; & ensuite pour leur faire peur, ils tirèrent leurs fusils sans les blesser; le feu & le bruit les épouvantèrent tellement qu'ils se jetterent tous par terre, & n'osèrent même lever la tête que longtems après (b). Nonobstant leur extrême pauvreté ils sont si orgueilleux qu'ils ne sement ni ne cultivent leurs terres, ni ne recueillent rien de

II.
Situation;
Division,
Noms, Étendue, Limites &c.
de l'Empire d'Abissinie &c.

Misere du Roi & du Peuple.

(a) *Tellez, Ludolph.* (b) *Lobo T. I. p. 38.*

(*) Afin de découvrir un nouveau chemin pour passer en Ethiopie, il fallut, dit le bon Pere, aller trouver leur Roi ou *Lubo*; il avoit avec lui ses femmes & ses troupeaux; le lieu où il nous reçut, étoit une cabane de paille un peu plus grande que celle de ses Sujets. La manière dont le Roi reçoit les Etrangers est assez singuliere. Il s'assied à terre au milieu de sa cabane, & tous ses Courtisans sont assis autour de lui le long de la muraille, tenant ou une gaule, ou un bâton avec une masse, & ces bâtons sont plus ou moins longs selon la qualité des personnes à qui il donne audience. Lorsque l'Etranger entre, tous les Courtisans se jettent dessus, & lui donnent force coups de bâton, jusqu'à ce qu'il ait gagné la porte, & qu'il la tienne avec ses mains. Alors chacun retourne à sa place, comme s'il ne s'étoit rien passé, & on lui fait compliment. Nonobstant la paix & l'amitié que nous avions faite ensemble, je n'en fus pas quitte à meilleur marché; & comme je leur demandai raison de cette bizarre cérémonie, ils me dirent que c'étoit pour apprendre à ceux qui venoient chez eux, qu'il n'y a point de Nation au monde plus brave que la leur, & qu'il faut s'humilier devant eux; & véritablement ils ont raison, puisqu'ils ne connoissent guere d'autres Peuples que ces malheureux qui viennent à travers des forêts & des montagnes trafiquer avec eux. Ils sont néanmoins une si grande estime des Portugais, dit l'Auteur, qu'ils les appellent les Dieux de la Mer (1).

(1) *Lobo T. I. p. 29.*

SECTION

II.

Situation, Division, Noms, Extent, Lieux, Limites &c. de l'Empire d'Abissinie &c.

ce qu'elles produisent, sinon qu'ils arrachent quelquefois une bouchée d'herbe de la gueule d'une vache pour s'en régaler, car cela passe pour un morceau exquis parmi eux : ainsi les vastes plaines & les vallées qu'ils ont ne servent qu'à leurs troupeaux, qui y paissent ce qu'elles produisent sans culture. Ils se nourrissent du lait & de la chair crue de leurs troupeaux, tant ils sont aisés à contenter. Ils n'ont ni pain, ni rien qui en tienne la place, mais quand ils en trouvent sur les terres des Abissins, où ils font de fréquentes incursions, ils le mangent de bon appétit, ce qui pourtant ne peut les engager à semer du bled chez eux : voici la raison qu'ils en donnent, c'est, disent-ils, pour empêcher les Ethiopiens & leurs autres ennemis d'être tentés de les attaquer, & de recueillir le fruit de leur travail. Ils ont pour coutume constante, quand quelques-uns de leurs voisins viennent fondre sur eux, de se retirer dans des endroits éloignés avec leurs familles & leurs troupeaux ; & comme ceux-ci font toute leur richesse, les emmener c'est emporter tout ; ainsi l'ennemi ne trouvant rien pour subsister durant plusieurs jours de marche, & ayant à traverser une grande étendue de Pays inculte pour les atteindre, est contraint de s'en retourner, ou de mourir de faim. Car ni les Abissins ni aucun de leurs voisins n'ont la prévoyance de se pourvoir de vivres & d'eau pour de si longues courses, desorte que trouvant en leur chemin deux ennemis aussi redoutables que la faim & la soif, ils sont plus efficacement repoussés, que par les armes & la valeur brutale des Galles. C'est par cette extraordinaire politique qu'ils assurent leurs conquêtes contre un ennemi qui à tous les autres égards leur est fort supérieur, & qu'ils se défendent sans coup férir contre lui, leur pauvreté & la stérilité de leur Pays étant une forte barrière contre toute invasion (a).

Leurs bonnes Qualités.

Les Galles ne laissent pas d'avoir quelques bonnes qualités, ils sont fidèles à leurs promesses, & ils ont un serment qu'ils ne violent jamais, Voici de quelle manière ils le font. Ils amènent une brebis au milieu d'eux & l'oignent de beurre : les principaux de la Nation, qui sont les Chefs des familles, mettent leurs mains sur la tête de la brebis, & jurent d'observer inviolablement ce qu'ils promettent. Ils disent pour expliquer cette cérémonie, que la brebis est comme la mère de chacun de ceux qui jurent, que le beurre marque l'amour qui est entre la mère & les enfans, & que l'on ne doit jamais manquer à un serment prêté sur la tête de sa mère (b). Ils ont d'ailleurs donné d'autres marques de fidélité & de bon naturel tant à la Cour de l'Empereur que chez des Seigneurs où ils ont été élevés, étant aussi doux & dociles que les Abissins mêmes. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est que quelques-uns d'eux, convertis par les Missionnaires, ont persévéré dans la foi au milieu des tourmens, avec autant de constance qu'ils avoient été prompts à en faire profession (c). Pour finir cette digression, si c'en est une, sur les usurpateurs & les destructeurs de tant de belles Provinces d'un Empire jadis si riche & si florissant, & qui selon les Missionnaires y ont été envoyés pour punir les habitans de leur hérésie, & d'avoir abandonné la véritable Foi Chrétienne, & de s'être séparés de ce qu'ils appellent la véri-

ta.

(a) Tellez, Ludolphi, Lohé.

(b) Lobo T. I. p. 30.

(c) Tellez, Almeyda, Alvarez.

table Eglise Catholique, nous observerons que d'un autre côté la Providence n'a pas été moins bonne & tendre envers les Provinces qui continuent à rester sous l'obéissance des Empereurs, en les environnant de tant de montagnes escarpées, dont la hauteur les rend aussi inaccessibles à la Cavalerie de ces pillards, que l'extrême froid qui y regne à leur Infanterie. D'ailleurs les querelles & les guerres continuelles qu'ils ont entre eux, Tribu contre Tribu, Royaume contre Royaume, sont encore une dispensation de la Providence, qui les empêche d'unir toutes leurs forces contre l'Empire, puisque s'ils l'avoient fait, il est apparent qu'il y a longtems qu'ils s'en feroient rendus entièrement les maîtres (a).

SECTION
II.
Situation, Division, Noms, Etendue, Limites &c. de l'Empire d'Abissinie &c.

SECTION III.

Climat, Terroir, Productions, Animaux sauvages & domestiques, Plantes, Insectes &c. d'ABISSINIE.

NOUS avons déjà remarqué que l'Abissinie est un de ces Pays que les Anciens croyoient inhabitables, parcequ'il est situé dans la Zone Torride, s'imaginant que non seulement les hommes & les animaux, mais les arbres & les plantes devoient y être brûlés. Cette erreur a été depuis suffisamment confondue, & ce vaste Empire est une preuve incontestable du contraire; car bien qu'il soit entre le huitieme & le dix-septieme degré de Latitude, on fait très-certainement que bien loin d'être exposé à des chaleurs excessives, la plus grande partie jouit d'un climat aussi tempéré que le Portugal & l'Espagne; jusques-là que dans quelques Provinces on est exempt de ces chaleurs brûlantes qui regnent souvent au cœur de l'Été dans des Pays plus Septentrionaux, ou pour mieux dire on y redoute davantage le froid que la chaleur (b). Cela ne doit néanmoins s'entendre que de quelques-unes de leurs vastes montagnes, & des terres hautes; car pour celles qui sont basses & unies, les vallées & les déserts sablonneux, il ne peut qu'y faire quelquefois une chaleur excessive & souvent insupportable. On doit encore supposer que le climat doit varier dans des Pays d'une si vaste étendue, non seulement selon qu'ils avoisinent la Ligne, mais aussi selon qu'ils sont plus ou moins éloignés de la Mer Rouge (*). Cependant, à tout prendre, le Pays est sain & agréable toute l'année, les habitans se portent bien &

SECTION
III.
Climat, Terroir, Productions, Animaux, Plantes, Insectes &c. d'Abissinie.
Climat d'Abissinie.

(a) *Tellez ubi sup.* (b) *Tellez, Almeyda, Lobo, Ponceet &c.*

(*) Les ports qui sont sur cette Mer, depuis Mazua jusqu'à Dancali, ont leur Hiver en Décembre & en Janvier à peu près comme en Portugal. & cette température s'étend jusqu'à douze ou quatorze lieues dans les terres, sans froid extrême & sans pluies excessives, comme si la Nature ne distribuait les dernières que pour arroser & rafraichir la terre sans incommoder les habitans; tandis que plus avant dans le Pays ils sont accablés de longues & violentes pluies, jusqu'aux hautes montagnes de Byzan, à deux journées en-deçà de Doaoro, où l'Hiver commence vers la mi-Juin, & dure presque jusqu'à la fin de Septembre. Et c'est ainsi que le P. *Almeyda* dit qu'il l'a trouvé dans toutes les parties de l'Empire où il a voyagé (1). En sorte que selon ces observations, dans tout l'intérieur de

(1) *Tellez Voyag. des Jésuites L. 1. C. 7. Ludolpb, Davity, Dapper.*

SECTION
III.
Climat,
Terroir,
Productions,
Animaux,
Plantes,
Insectes
&c. d'Abiffinie.

& font vifs, jouissent d'un Ciel pur & serein, & parviennent communément à un âge avancé. Ils divisent comme nous l'Année en quatre Saisons. Le Printems, qu'ils appellent *Matzau*, parcequ'il succede à l'Hiver, & que les campagnes se couvrent de verdure & sont émaillées de fleurs; il commence chez eux le 25 de Septembre. L'Eté, qu'ils nomment *Fzadai* commence en Décembre, & c'est alors qu'ils font la récolte. La troisieme Saison commence en Mars, ils l'appellent *Hagain*, & quoiqu'elle suive immédiatement l'Eté, on ne peut à proprement parler lui donner le nom d'Automne, parceque ce n'est pas alors qu'ils recueillent leurs fruits, comme on fait en Europe, c'est plutôt la Saison la plus chaude de toute l'année. Ainsi l'on pourroit avec plus de raison partager l'Année en trois Saisons en Abiffinie. Le Printems, qui commence le 25 de Septembre; l'Eté, qu'on peut diviser en deux; le plus tempéré nommé *Fzadai*, qui commence le 25 de Décembre, & le plus chaud qui commence le 25 de Mars, & ensuite l'Hiver qui commence le 25 de Juin (a). Ce dernier consiste ordinairement en de violentes pluies qui inondent les terres basses, & dont l'Abbé Abiffin fait la description en ces termes: *L'Hiver chez nous ne consiste pas seulement en pluies qui tombent des nues, mais outre cela la terre s'entre-ouvre par-tout & jette de l'eau; ce qui arrive même dans les maisons qui sont dans des terres basses, & par cette raison nous ne bâtissons guere que sur des terrains élevés (b)*. Comme la Sphere est presque droite ici, les jours & les nuits sont à peu près d'égal longueur, & les crépuscules par conséquent de peu de durée.

Vents.

Si les Climats & les Saisons varient dans cet Empire, il en est de-même des Vents: les uns, sur-tout sur leurs hautes montagnes, & sur les terres élevées, sont presque toujours rafraîchissans & agréables, tandis que les autres sur les terres basses, où l'air est moins agité, sont chauds, incommodes & mal-sains. En de certaines Saisons ils sont violens & tempétueux: il y en a sur-tout un, qu'ils appellent *Sendo*, ce qui dans la Langue d'Amhara signifie Serpent, qui est si impétueux qu'il arrache les arbres, renverse les maisons, bouleverse tout, jusqu'aux rochers qu'il rencontre, & les enleve même en l'air. L'Abbé Abiffin assure que l'on apperçoit ces tourbillons à l'œil, la partie la plus grossiere proche de terre, & le reste faisant des tours en l'air comme un serpent (c), mais visible ou non, il est certain que l'on a de ces tourbillons en beaucoup d'autres Pays & même dans la plupart, & qu'ils n'y sont pas moins impétueux, quoique pas peut-être si fréquens qu'en Abiffinie.

Tonnerres,
Eclairs &
violentes
Pluies.

La grande différence de froid & de chaud entre les terres hautes & les basses est aussi accompagnée de Tonnerres épouvantables & d'Eclairs, qui sont sou-

(a) *L. Jolph*, L. I. C. 5. *Davit*, *Dupper*,
Tellez.

(b) *Ludolph* l. c.

(c) *Idem* ibid. § 43.

de l'Ethiopie l'Hiver est dans les mêmes mois que sur les côtes des Indes depuis Diu jusqu'au Cap Comorin, & sur les côtes il est dans le même tems qu'en Portugal: au lieu que c'est tout le rebours sur les côtes opposées d'Arabie, depuis l'entrée de la Mer Rouge jusqu'aux Isles de Curia-Muria, où l'Hiver dure depuis Juin jusqu'en Septembre, & sur les côtes des Indes & dans l'intérieur de l'Arabie depuis Novembre jusqu'en Février comme en Portugal (1).

(1) Les mêmes.

Souvent bien du mal aux hommes & aux bêtes, & endommagent les fruits de la terre: car pour l'ordinaire ils sont mêlés de pluies si violentes, qu'elles semblent menacer d'un second déluge; ce ne sont pas des gouttes qui tombent, mais des torrens qui semblent remplir la moyenne région de l'air. Ces pluies grossissent si fort & si promptement les rivières, qu'elles inondent en un instant les terres basses, & les eaux se débordent avec tant de violence que l'on diroit qu'elles vont entraîner tout ce qu'elles rencontrent. D'ailleurs elles ne ressemblent point à nos pluies d'orage, qui durent peu; celles-ci tombent pendant la meilleure partie du tems durant ces trois mois, & forment ce qu'on appelle l'Hiver. Il pleut tous les jours, un peu plus, un peu moins; le Soleil luit tout le matin, & le tems est assez beau; & si les eaux s'écouloient aisément, on auroit de la peine à croire qu'il eût plu. Mais un peu après midi le Ciel se couvre, les nuages s'assemblent, puis vers les deux heures il se forme un orage mêlé d'éclairs & de tonnerres affreux, en sorte que tout l'air paroît changé en feu & en eau. Ceux qui ne peuvent se mettre à couvert courent grand risque de la vie, car le tonnerre tue souvent des hommes & des bêtes, & endommage les maisons & les arbres. Cet orage dure ordinairement trois ou quatre heures, plus ou moins; quand il est passé, le Soleil est aussi luisant qu'auparavant, & cette alternative dure pendant toute la saison; c'est aussi par cette raison que les habitans ne bâtissent guère sur les terres basses, & qu'ils se placent sur les hauteurs. Un autre inconvénient de ces violentes & longues pluies, c'est qu'elles rendent le passage des rivières presque impossible, car il n'y a ni ponts ni bateaux, de sorte que les Voyageurs sont quelquefois fort longtemps avant que de pouvoir continuer leur route; quelques-uns néanmoins les passent par le moyen d'une corde qui traverse la rivière, & qu'on attache des deux côtés; quelquefois aussi on se fert de deux autres qu'on joint ensemble sur lesquels on se met, & on les conduit comme l'on peut; ce qui est très dangereux, bien des gens ayant été noyés en voulant ainsi passer ces rivières (a).

Mais le plus mauvais effet de ces continuelles pluies, c'est qu'elles infectent l'air, qui devient d'une malignité extrême; car comme la terre a été brûlée & desséchée pendant neuf mois qu'il n'a pas tombé une goutte d'eau, dès qu'il commence à pleuvoir elle exhale des vapeurs très-malsaines, qui causent de fort grandes maladies, dont ceux-mêmes qui demeurent dans leurs maisons ont bien de la peine à se garantir (b). Ce n'est pas tout; les eaux qui demeurent dans des fonds commencent au retour du Printemps à se corrompre, infectent encore l'air & causent de nouvelles maladies parmi les hommes & les bêtes; de sorte que sans les vents violens & tempétueux qui commencent à régner bientôt, l'air seroit promptement empoisonné, & la Peste ravageroit tout l'Empire (c).

Le terroir varie selon que le terrain est haut ou bas, pierreux, sablonneux ou uni; en général par-tout où l'on peut le cultiver & l'arroser, il produit abondamment, du froment, de l'orge, du millet & d'autres grains, & il

(a) Tellez, Ludolph, Lobo T. I. p. 100.

(b) Ibid. p. 101. Pennet & c.

Tome XXIV.

(c) Voy. les mêmes.

SECTION III.
Climat,
Terroir,
Productions,
Animaux,
Plantes,
Insectes
&c. d'Abissinie.

SECTION

III.

Climat,
Terroir,
Productions,
Animaux,
Plantes,
Insectes
&c. d'A-
byssinie.

il rapporteroit encore davantage si les Abissins étoient moins paresseux à le cultiver. Ils font à-la-vérité deux moissons par an, ce qui supplée un peu à leur manque d'industrie. Les arbres sont toujours verts, & si les habitans n'ont que peu de fruits, c'est plus l'effet de leur paresse que la faute de la terre, puisqu'il est évident qu'elle n'est pas moins propre à en produire qu'aucun Pays de l'Afrique. Les fruits qu'ils cultivent le plus sont des raisins noirs, des pêches, des grenades aigres, des cannes de sucre, des amandes, quelques citrons & oranges (a). Il y a aussi des herbes & des racines qui y viennent fort bien, les terres n'y étant pas aussi brûlées du Soleil qu'il semble qu'elles devroient l'être; & les Abissins pourroient en avoir davantage, s'ils étoient moins négligens qu'ils ne le sont.

Leurs
Fruits.

Ils ne se donnent pas seulement la peine de faire du vin de leur raisin, quoique selon les apparences il en fourniroit de très-bon, soit que cela vienne de leur ignorance & de leur paresse, soit qu'ils préfèrent les liqueurs qu'ils font de leurs cannes de sucre & de leur miel, qui est excellent, & dont ils ont une prodigieuse quantité de diverses especes, comme nous le verrons ailleurs. Parmi diverses sortes de figues, ils en ont une qu'ils appellent *Ensette* & les Arabes *Mauz*, qui ressemble assez à ces fameuses figues des Indes qui deviennent d'une grosseur prodigieuse, & que M. *Ludolph* prétend être le *Dudaïm* de *Moyse*, mais que plusieurs Versions traduisent *Mandragores*, & dont nous avons parlé dans l'Histoire Ancienne.

Grain le
plus en
usage.

Le Grain qui est le plus en usage dans le Pays, parcequ'il lui est en quelque façon naturel, est un petit grain qu'ils appellent *Teff*, & qui fournit un bon aliment. Il est léger & mince, & si petit qu'un grain de moutarde fait le poids de huit ou dix de ces grains; on en feroit du pain assez bon si les Abissins savoient le faire plus proprement, ou vouloient s'en donner la peine. Mais ce n'est pas le seul article sur lequel ils fassent paroître leur mal-propreté, car ils sont mal-propres en tout, & même jusqu'à un point dégoûtant.

Nourriture
du Bétail.

Leurs bestiaux sont bien mieux traités, car quoiqu'ils n'ayent ni avoine ni foin, ils ont quantité d'orge, dont ils nourrissent leurs chevaux, leur chameaux, leurs dromadaires & leurs autres bêtes de quelque grosseur. Leurs terres basses produisent à-la-vérité de bonne herbe pour la pâture des troupeaux, mais comme ils ne font point de foin, ils y suppléent par l'orge ou par d'autres grains. Malheureusement il arrive que nonobstant leurs abondantes récoltes, ils sont souvent réduits à une espece de famine, soit par les essaims de sauterelles qui désolent les campagnes, soit, ce qui est encore pire, par les fréquentes marches des soldats, qui passent d'une Province dans une autre; car les sauterelles ne dévorent que ce qu'elles trouvent sur terre, au-lieu que les soldats consomment tout ce qu'ils ont mis en réserve, les habitans étant obligés de les nourrir par-tout où ils passent (b).

Plantes
médicinales
& au-
tres.

Ils ont non seulement les mêmes Plantes, Herbes & Racines médicinales & odoriférantes que l'on trouve en Europe, qui viennent ici sans culture, mais

(a) *Tellez, Lobo, Ludolph &c.* (b) Les mêmes.

mais un grand nombre d'autres encore, qui nous sont inconnues, & qui sont excellentes dans leur espece: ils ont entre autres l'*Amadmagda*, qui a la vertu spécifique de guérir les membres luxés ou rompus, & de tirer les esquilles d'os rompus qui sont restés dans les chairs. L'*Assazoe* a une vertu toute particuliere non seulement contre toutes sortes de poisons, mais contre tous les animaux venimeux; car on n'a qu'à les en toucher pour les engourdir, & leur ôter tout sentiment: ce qu'il y a de plus surprenant encore, si l'on n'exagere point, c'est que l'ombre ou l'odeur seule de ce spécifique, chasse les serpens les plus dangereux, ou les engourdit à un tel point qu'on peut les manier & les tuer sans courir le moindre risque. On dit que la racine de cette plante communique à ceux qui en mangent une telle vertu, qu'ils peuvent manier toutes sortes de serpens, & se rouler tout nuds avec eux sans en recevoir aucun dommage (a), & qu'ils conservent cette vertu durant quelques années (*). Cette plante extraordinaire est dans ce Pays-là une bénédiction d'autant plus grande, qu'on dit qu'il y a des serpens qui tuent de leur haleine à la distance de trois ou quatre pas; ils sont courts & ont le ventre gros, ils ont la gueule très-grande, & respirent beaucoup d'air qu'ils retiennent, puis le repoussent avec tant de force & d'abondance qu'ils empoisonnent & tuent de quatre pas (b).

Outre les plantes dont nous avons parlé, le Pays produit aussi une grande quantité de Sené; il y a des campagnes entieres couvertes de Cardamome & de Gingembre; ce dernier a une odeur fort agréable, & est quatre fois aussi gros que celui des Indes. On y trouve encore beaucoup de Coton, qui croît sur des arbrisseaux comme aux Indes (c). On y voit aussi une prodigieuse quantité de toutes sortes de fleurs, enforte que pendant la plus grande partie de l'année les bords des rivieres sont émaillés de jasmins, de roses, de lis, de jonquilles, & d'un grand nombre d'autres fleurs inconnues en Europe: entre autres il y a des roses qui viennent sur des arbres, & qui ont beaucoup plus d'odeur que celles des rosiers ordinaires.

Il n'y a guere de Pays où il y ait plus d'animaux de tant de différentes especes, domestiques & sauvages, qu'en Abissinie. Au nombre des premiers on compte les chevaux, les mulets, les ânes, les chameaux, les dromadaires, les bœufs, les vaches, les brebis, les chevres &c. dont on nourrit un nombre prodigieux, parceque c'est en cela que consistent principalement les richesses des habitans. Un étranger ne peut qu'être frappé agréablement à la vue des nombreux troupeaux de belles vaches & de puissans bœufs, qui paissent dans les campagnes, sur-tout dans les Royaumes de

(a) *Tellez, Almeyda, Ludolph, L. I. C. 9. Poncei &c.*

(b) *Lobo T. I. p. 47.*

(c) *Poncei, p. 65.*

(*) C'est selon toutes les apparences la même plante dont se servoient, en cachant leur secret, les *Pyssles*, Peuple d'Afrique, dont parle *Plin* (1), célèbres par l'art qu'ils possédoient d'enchanter toutes sortes de serpens & d'animaux venimeux, avec lesquels ils étoient fort familiers. Car plusieurs des Jéuites Missionnaires rapportent, qu'ils ont vu tant en Abissinie qu'ailleurs les Abissins & d'autres Africains faire en ce genre fort adroitement des tours, qui attiroient l'admiration du peuple (2).

(1) *Hist. Nat. L. VII. C. 2.* (2) *Ludolph, Tellez, Lobo, Poncei &c. Vid. Plin. L. XI. C. 25.*

SECTION
III.
Climat,
Terre,
Productions,
Animaux,
Plantes,
Infectes
&c. d'Abissinie.

Tigré, de Goiam & dans quelques autres. Leurs bœufs engraisés sont d'une si prodigieuse grosseur, qu'on les a pris de loin pour des éléphants, & c'est ce qui a fait dire qu'on trouve dans ce Pays des éléphants qui ont des cornes. Les cornes de ces bœufs sont si grandes, qu'elles tiennent plus de vingt pintes; les Abissins s'en servent au-lieu de cruches & de bouteilles, & quatre de ces cornes pleines d'eau, de lait ou de vin font la charge d'un bœuf. Ceux qui sont si gras & si grands, & qu'ils nourrissent pour les tuer & les manger, ont besoin du lait de trois ou quatre vaches par jour pour leur nourriture. Ils en ont d'autres qui ne servent qu'au labour & à porter des charges; leurs cornes sont si molles & si flexibles, qu'elles leur pendent comme des bras rompus (a). Ce n'est pas un spectacle moins agréable de voir les moutons, les chevres & autre menu bétail paissant dans le lointain sur les montagnes & sur les rochers, où ils se nourrissent d'herbes si aromatiques que leur chair & leur lait en contractent le goût & l'odeur.

Beaux
Chevaux.

Ils ont aussi quelques especes de beaux chevaux, de toute sorte de couleurs & de grandeur, aussi vifs & pleins de feu que ceux d'Andalousie & d'autres endroits d'Espagne, dont on fait tant de cas; quand ceux d'Abissinie sont bien dressés, ils galoppent, trottent, vont le pas, font des courbettes, & caracolent avec autant de docilité & d'agilité que les meilleurs des nôtres: ils estiment le plus les noirs, dont ils ont la plus grande quantité (*), bien-qu'ils en ayent de toutes les autres couleurs; ils ne les ferrent point; on ne s'en sert généralement qu'à la guerre; il faut les conduire par la bride sur les montagnes & dans les défilés, mais on les monte dans les campagnes & ils courent fort vite. Leurs selles sont légères, mais bonnes, assez semblables à celles de nos chevaux dressés, seulement un peu plus élevées par devant & par derrière: les cordons des étriers sont ordinairement longs, mais l'étrier est petit, parcequ'ils n'y appuient que le gros orteil.

Mulets.

Dans de longues marches, ils se servent au-lieu de chevaux de mulets, qui sont communément très-beaux; ils ont le pied sûr, & passent des montagnes difficiles. Les Abissins les accoutument à marcher d'un pas commode, & cependant vite; ils les préfèrent en général aux chevaux non seulement par cette raison, mais encore à cause de leur propre origine; car comme ils se vantent de descendre des Juifs, dont suivant l'écriture les Princes & les Grands montoient des mulets, ils regardent comme un honneur de faire de-même. & de mener leurs chevaux par la bride jusqu'à ce que le combat les oblige à les monter (b).

Chameaux.

Parmi les Animaux domestiques dignes de remarque, il faut encore mettre les chameaux & les dromadaires, dont on nourrit aussi un grand nombre

(a) Dapper, Tellez, Ludolph L. I. C. 10. (b) Tellez, Ludolph, Dapper.
Lobo l. c. p. 83.

(*) Elnacin. Historien Arabe, rapporte que Cyriaque Roi de Nubié, qu'on dit qui re-gnoit alors aussi en Abissinie, parut en campagne contre les Sarrasins, avec lesquels il étoit en guerre, à la tête de cent mille Noirs, tous montés sur des chevaux de la même couleur (1).

(1) Vid. Dapper &c. al. citaz.

bre à cause de l'utilité dont ils sont pour porter des charges & faire de longs voyages à travers ces Déserts brûlans & sablonneux ; mais comme ils ne diffèrent guere pour la figure, la taille &c. de ceux dont nous avons parlé dans la description générale de l'Afrique, nous renvoyons le Lecteur à ce que nous en avons dit. Il y en a néanmoins une espece qui mérite bien que nous en fassions mention, ils l'appellent *Giratacacheme*, à cause de sa figure extraordinaire ; il est plus grand que l'éléphant, mais aussi bien fait & délié, que l'autre est massif & laid : un homme à cheval peut passer sous son ventre, car on compte ordinairement que ses jambes de devant ont quatre verges de haut, celles de derriere sont un peu plus courtes. Il a le cou à proportion & assez long pour pouvoir paître l'herbe, qui est sa nourriture ordinaire ; à tout prendre il ressemble fort à l'animal que les Anciens ont décrit sous le nom de *Camelopardus*.

SECTION
III.
Climat,
Terroir,
Productions,
Animaux,
Plantes,
Insectes,
&c. d'Abissinie.

Parmi les animaux sauvages les Éléphants méritent le premier rang, à cause du grand nombre qu'on en trouve, cependant on n'en a jamais vu aucun appriivoisé dans tout l'Empire ; & par cette raison nous pouvons à juste titre les mettre dans la classe des animaux sauvages, quoiqu'ils ne soient pas tels en plusieurs autres Pays, comme on l'a vu dans le cours de cette Histoire. Ils semblent néanmoins être naturels à l'Abissinie, ou pour mieux dire un fléau du Pays, par le terrible dégât qu'ils font parmi les bleds & les autres grains, qu'ils ruinent plus en les foulant de leurs pieds, qu'ils n'en mangent. Ils déracinent de gros arbres, & brisent les autres pour se nourrir des feuilles ; desorte que comme ils marchent en troupes de cinquante & de cent, ils détruisent avec le tems des Forêts entieres. Ils s'attachent principalement à un arbre qui ressemble assez à nos cerisiers, mais qui a une sorte de moëlle comme l'aune, qu'ils aiment beaucoup. Ils sont d'une grandeur si prodigieuse, qu'un homme à cheval, ou sur une mule assez haute, ne peut à deux palmes près mettre la main dessus (a). Pour ce qui est de leur figure, de leur extrême docilité, & des autres particularités qui peuvent intéresser, nous en avons parlé si amplement ailleurs, qu'il seroit inutile d'y revenir.

Éléphants.

Après l'éléphant vient le Rhinoceros, animal monstrueux pour la taille & la figure, & ennemi mortel de l'éléphant, mais dont nous avons aussi déjà fait la description. Bien-que la plupart des Auteurs Portugais assurent qu'il se trouve dans l'Abissinie, aucun ne dit en avoir vu, d'où l'on peut naturellement conclure qu'il y est aussi rare que les éléphants y sont nombreux (*).

Rhinoceros.

On

(a) *Lobo*, T. I. p. 87.

(*) Il y en a qui prétendent que le *P. Gaspar S. hot* & *Covarruvias* & plusieurs autres l'ont confondu avec l'*Abada* ou *Bala*, dont le *P. Jean dos Santos* fait tant mention. L'*Abada* est de la grandeur d'un poulain de deux ans, & a deux cornes placées fort différemment, l'une sur le devant de la tête, longue de trois ou quatre palmes, noire ou d'un brun obscur, égale, fort pointue, & la pointe même tant soit peu relevée : l'autre corne est sur le derriere de la tête, mais moins longue & moins grosse que la premiere. On dit que des os de l'*Abada* réduits en poudre, & mêlés avec de l'eau, se fait un cataplasme merveilleux contre toute sorte d'abcès, qu'il attire le venin au dehors, & guérit la plaie qu'il a faite (1).

(1) *Le Grand Diss. sur la Côte Orient. d'Afric.* p. m. 290, 291.

SECTION
III.
Climat,
Terroir,
Productions,
Animaux,
Plantes,
Insectes
&c. d'Abissinie.

Lions.

On y trouve quantité de Lions, qui font beaucoup de ravages & font fort dangereux. Il y en a de plusieurs sortes, & sur-tout de ceux qu'on nomme Royaux. Comme ils font beaucoup de désordre parmi le gros bétail, les Abissins sont fort industrieux & hardis à les détruire, & les attaquent même avec leur zagaie ou leur dague (a); car quelque féroce que soit le lion, ce noble animal n'attaque guere l'homme, à moins qu'il ne soit attaqué ou fort pressé de la faim. Ils sont si grands qu'il s'en est trouvé qui avoient huit coudées de long entre le col & la queue (b). Il y en eut entre autres un en 1630 dans le Royaume de Tigré proche de Maegoga, qu'un Berger tua en rase campagne d'un coup de dard. Cet animal féroce étoit descendu des montagnes tout couvert du sang de ceux qu'il avoit déchirés. Le Berger l'aperçut de loin qui venoit à lui, il profita du tems pour creuser un grand trou en terre, & quand il fut à portée il lui lança son dard avec tant de force qu'il lui perça l'épaule. Le monstre après avoir fait de grands rugissemens & couru de côté & d'autre, tomba heureusement dans le trou, où le victorieux Pâtre l'acheva avec beaucoup de risque & de difficulté & aux dépens de plusieurs grandes blessures qu'il reçut (c). Nous ne parlerons point des tigres, des léopards, des loups, des renards, des diverses especes de singes, & des autres animaux féroces, qui quoiqu'un grand nombre & très-nuisibles, n'ont rien de particulier qui les distingue de leurs semblables dans tous ces Pays chauds. Plusieurs Ecrivains Portugais assurent qu'on a vu en quelques endroits d'Abissinie la fameuse Licorne, entre autres dans le Royaume de Damot & dans la Province des Agaus, deux Pays couverts de bois; mais ils disent que cet animal passe si vite d'un bois à un autre, qu'on n'a pas eu le tems de l'examiner, bien moins de tirer dessus, ce qui n'a pas empêché qu'ils n'en ayent fait la description, que nous ne répéterons point, renvoyant le Lecteur à ce que nous en avons dit ailleurs (d).

Le Mulet sauvage.

Le Mulet, ou, comme d'autres l'appellent faussement, l'Ane sauvage, & que les Abissins nomment *Zeura* ou *Zecora*, se trouve aussi dans l'Empire, mais comme nous en avons fait la description dans un autre endroit (e), nous nous contenterons de dire que les Galles sont à-présent maîtres du Pays, où il s'en rencontre le plus; on l'estime néanmoins si fort à cause de sa figure, de sa couleur & de ses belles rayes, que c'est un présent que les Rois & les Empereurs trouvent dignes d'eux, d'autant plus qu'on dit qu'ils sont aisés à apprivoiser, bien-que naturellement sauvages. Un Maure des Indes paya d'un deux-mille sequins pour le mener au Grand-Mogol (f).

L'Ane sauvage.

On a souvent confondu l'Ane sauvage avec le *Zecora*, quoiqu'il soit fort différent; il a des cornes & les pieds fendus comme le cerf, il a une raye blanche qui lui descend le long des hanches & de la cuisse jusqu'au genou; le poil cendré & fort rude, sa chair est délicate & on la mange. Il y a encore un autre animal d'un poil bai brun, fort couvert & fort doux; il a les jam-

(a) Lobo l. c. p. 86.

(b) Ludolph.

(c) Voyag. des Jésuites L. I. C. 7.

(d) Voy. L. XX. Ch. I. Sect. I.

(e) Ibid.

(f) Voyag. des Jésuites, l. c. Ludolph & c.

jambes de derriere beaucoup plus courtes que celles de devant, & court par la description d'un animal fort singulier, que nous rapporterons dans les propres termes de l'Auteur. „ Cet extraordinaire animal, ainsi qu'il l'appelle, n'est pas plus gros qu'un de nos chats, il a une face d'homme avec une barbe blanche, & la voix plaintive; il se tient toujours sur un arbre, & ils m'assurèrent qu'il y naît & y meurt. Il est si sauvage, qu'il n'est pas possible de l'appriivoiser; quand ils en ont pris quelqu'un pour lever, tout leur soin n'a pu l'empêcher de mourir de chagrin; ils en tirent un en ma présence, mais il se cramponna à une branche avec ses pat-tes, & mourut quelques jours après (a).”

SECTION III.
Climat,
Terroir,
Productions,
Animaux,
Plantes,
Insectes,
&c. d'Abissinie.

Parmi les amphibies le Crocodile & le Cheval marin ou Hippopotame sont les plus grands & les plus dangereux pour les hommes & les bêtes. Le Nil est en quelque façon leur séjour naturel & leur berceau, ils en sortent pour faire des excursions dans les terres voisines, & tuent tout ce qu'ils trouvent en leur chemin; mais comme ils sont aussi communs en Egypte, & que nous avons déjà fait la description du premier nous y renvoyons (b).

Le Croc. aile & l'Hippopotame.

L'Hippopotame est de la taille de deux grands chevaux; il a la tête grosse comme trois têtes de bœuf, les jambes courtes, la corne des pieds de devant fendue en cinq, celle de derriere en quatre, la peau brune, très-épaisse & très-dure; la gueule très-fendue, beaucoup de dents, & de la mâchoire d'embas sortent quatre dents longues de deux palmes; deux de ces dents sont droites, & deux sont recourbées, comme les défenses d'un Sanglier. Quelques-uns lui en donnent autant à la mâchoire supérieure, mais sans fondement, à-moins que ceux d'Abissinie ne diffèrent à cet égard de ceux d'Egypte & des autres Pays (c). Il n'a du cheval que la tête, sur le devant est une raye blanche qui lui tombe entre les narines, & il a sur le front une maniere d'étoile. Il se tient le jour dans l'eau & la nuit il va paître, attaquant tout ce qu'il rencontre; comme il est lourd & pesant, & qu'il a le pied large, il gâte encore plus de grain qu'il n'en mange; & tel que l'éléphant il dévore non seulement, mais foule l'herbe, le froment, les plantes, les racines, le bled de Turquie, & tout ce que les pauvres habitans ont semé pour leur subsistance; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il étouffe les hommes & les bêtes avec ses jambes, & en boit seulement le sang, laissant le corps pourrir ou servir de proie aux crocodiles & aux autres animaux ferores (d). Il est si peureux qu'il fuit dès qu'il voit quelqu'un; il craint sur-tout le feu, mais il est hardi dans l'eau, attaque les Barques & souvent les renverse; les femelles sont sur-tout à craindre, quand elles ont un poulain; alors elles se séparent & vont seules avec leur poulain. En d'autres tems elles sont avec les mâles. Il n'y a point d'animal aussi jaloux que celui-là; on trouve un cheval marin avec plusieurs cavales, comme un coq avec plusieurs poules, mais jamais deux mâles ensemble. Cet animal est fort sujet à la goutte-crampe. Lorsqu'il en est attaqué, il se couche sur le ventre, mettant son pied gauche de devant

Description du second.

sous

(a) Ponce, p. 66
(b) Hist. Univ. T. I.

(c) Ludolp. I. I. C. 11. Maillet, Lolo.
(d) Ibid. Idem Maillet T. II. p. 126.

SECTION

III.

Climat,
Terroir,
Productions,
Animaux,
Plantes,
Insectes
&c. d'Abissinie.

sous lui, & ses douleurs sont si aiguës qu'il n'a pas la force de se défendre. On le tue pour avoir ses dents, qui sont plus blanches, & conservent mieux leur blancheur que le plus bel ivoire. On tient que la corne de son pied gauche est un souverain remède contre la mélancolie. On met à profit la peau, la graisse, les os & presque tout ce qui en vient. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il a la peau épaisse de deux doigts, & à l'épreuve de toutes les armes, il n'a qu'un très-petit endroit au front où il peut être blessé. On dit que la peau d'un seul fait la charge de quatre chameaux. Un homme debout dans le ventre de cet animal, ne peut toucher le dos avec la main. Ni les Nubiens, ni les Abissins, ni d'autres n'en ont jamais pris en vie, on n'a aussi jamais pu découvrir aucun animal qui soit son ennemi déclaré, comme l'Ichneumon l'est du Crocodile, l'Espadon de la Baleine, & l'Ibis du Serpent volant. Mais cela ne prouve pas néanmoins que la Providence ne lui en ait point donné, quoiqu'on ne le connoisse pas encore. Voilà qui suffit pour donner une idée de cet horrible monstre, qui a la voix terrible, & fait dit-on trembler la terre quand il mugit (a).

Lézard
aquatique.

Nous n'ajouterons que le Lézard aquatique, que les Abissins appellent *Angueg*, & les Italiens *Caudiverbera*, à cause de la force & de la souplesse de sa queue, avec laquelle on dit que cet animal casse d'un seul coup la jambe à un homme, quoiqu'il ne soit guère plus grand, mais moins gros, qu'un chat. Il a la peau douce & sans poil, & quelque chose d'effrayant à le voir : il se nourrit d'herbe quand il vient à terre. Le *Gregoire* de M. *Ludolph* lui donne la figure d'un dragon; il n'explique point ce qu'il entend par-là (b).

Poissons.
La Torpille.

On trouve quantité de Poissons de différentes especes dans les lacs & les rivières, dont nous parlerons dans la Section suivante. Nous ne parlerons ici que d'un seul à cause de ses qualités singulieres, c'est la célèbre Torpille, que l'on pêche souvent dans les uns & les autres. On dit que ce poisson est si froid naturellement, qu'il engourdit ceux qui le touchent seulement, aussi les Abissins s'en servent-ils pour tempérer l'excessive chaleur que leur causent quelquefois les fièvres ardentes qui sont si fréquentes dans la plupart des lieux de l'Empire; ils ne font que toucher la Torpille. Il y en a qui croient que ce remède seroit bon pour la goutte, mais il seroit un peu dangereux d'en faire l'expérience; les Abissins l'appliquent dans les fièvres tierces & quartes; mais cela cause des douleurs si violentes dans tous les membres du patient, qu'il faut le lier pendant l'opération : ils sont même assez superstitieux pour croire que ce poisson a la vertu de chasser les démons (c). Mais pour ce qui est de l'engourdissement, plusieurs Missionnaires Portugais en ont parlé d'expérience; ils ajoutent que la douleur qui suit l'attouchement ne dure qu'un moment, mais qu'elle est insupportable (d).

Oiseaux.

Ce seroit fatiguer le Lecteur, que d'entrer dans le détail de tous les oiseaux différens dont l'Abissinie abonde, & même de ceux qui lui sont parti-

(a) Tellez, *Almeyda*, *Lobo*, *Ludolph*, *Maillet* &c.

(b) *Ludolph* L. I. C. II. Tellez, *Dapper*.
Vid. & *Bochart* Hieroz. L. IV. C. 3.

(c) *Ludolph*, ubi sup. Tellez, *Almeyda*, *Lobo*.

(d) Les mêmes. *Coligny*. L. I C. II.

ticuliers. Parmi ces derniers, voici quelques-uns de ceux qui sont le plus dignes d'attention. Il y a l'*Autruche*, l'oiseau le plus gros & le plus mal-bâti qu'il y ait ; il ne peut à-la-vérité se servir de ses ailes pour voler, mais elles sont si fortes qu'à leur faveur & par le mouvement de ses pieds, il court plus vite que le cheval le plus agile. Nous avons donné ailleurs une description de cet oiseau & de la manière de le prendre, aussi-bien que de l'*Ibis*, qui détruit un nombre infini de serpens volans, qui infestent le Pays en de certaines saisons de l'année, & qui en feroient bientôt un désert, si la Providence n'y avoit pourvu par le moyen de cet oiseau bienfaisant (a). Il appartient proprement à l'Égypte, mais il n'est pas moins utile à l'Abissinie pour la délivrer de ce terrible fléau : aussi le nomme-t-on dans la langue d'Amhara, mangeur de serpens.

Le *Pipi*, ainsi nommé parcequ'il répète sans cesse ces deux syllabes, a un instinct admirable pour indiquer aux chasseurs le gibier ; il ne les quitte point, qu'ils ne l'ayent suivi à l'endroit où il se tient ; mais ils doivent prendre garde de ne le suivre que bien armés, car il les mene souvent à quelque animal féroce, ou à quelque monstre, ainsi que cela arriva une fois à un ami de M. *Ludolph*, du Royaume de Tigré, qu'un *Pipi*, conduisit à un arbre sur lequel il y avoit un serpent prodigieux, qui l'obligea de s'en retourner plus vite qu'il n'étoit venu (b). Cet oiseau extraordinaire se nourrit principalement du sang ou de la chair des animaux, qu'on tue ainsi sur l'indication qu'il en fait. L'*Abagun*, ou l'Abbé pompeux, est en quelque façon particulier à l'Abissinie, car il ne se trouve nulle part ailleurs, sinon au Pérou. Il a sur la tête, au-lieu de crête, une corne courte, mais large, ronde & ouverte par le bout en guise de mitre (c). Le *Feitan Favez*, ou Cheval du Diable, paroît un homme armé de plumes ; il marche avec une grande majesté, & court avec beaucoup de vitesse, mais quand il est poursuivi de près, il se sert de ses ailes & s'envole. Il est de la grandeur d'une cigogne, mais il est mieux fait & plus beau. Les oiseaux qu'on appelle *Cardinaux*, sont encore très-beaux & naturels à l'Abissinie, ils ont le plumage très-fin & d'une très-belle couleur d'écarlate, excepté le ventre, qui paroît d'un velours le plus noir que l'on puisse voir. Il y a aussi une espèce de *Roffignols* tout blancs, qui ont une queue de la même couleur & longue de deux palmes ; il semble, lorsqu'ils volent, que ce soit une queue de papier qu'on leur ait appliquée (d).

Nous ne finirions point, si nous voulions faire l'énumération de tous les Oiseaux sauvages & domestiques qui sont communs à l'Abissinie avec l'Europe, mais qui les surpassent la plupart pour la beauté, le goût & la grandeur. Par exemple, on dit que les Perdrix sont grosses comme des chapons (e), qu'il y en a de trois sortes, & de quatre ou cinq espèces de Tourterelles & de Pigeons, & d'autres volatiles. Nous terminerons donc cet article par un Oiseau qui est particulier au Pays & d'une singulière utilité, c'est le *Moroc* ou Oiseau de miel, ainsi nommé parce qu'il a un instinct tout

(a) *Ludolph* L. I. C. 12. § 8.(b) *Idem* ibid. § 12.(c) *Lobo* T. I. p. 88.(d) *Idem*. p. 89.(e) *Ibid.*

SECTION
III.
*Climat,
Terroir,
Productions,
Animaux,
Plantes,
Insectes
&c. d'Abissinie.*

L'Autruche.

L'Ibis.

Le Pipi.

L'Abagun.

Le Feitan Favez.

Le Cardinaux.

Les Roffignols.

Autres Oiseaux ; le Moroc.

SECTION
III.
Climat,
Terroir,
Productions,
Animaux,
Plantes,
Insectes
&c. d'Abissinie.

particulier pour découvrir le miel des abeilles, dont il y a une infinité en Ethiopie & de différentes especes. Les unes sont comme domestiques & font leur miel sous les ruches, les autres le font dans le creux des arbres, & quelques-unes dans des trous sous terre, qu'elles ont soin de bien nettoyer, & de si bien boucher qu'on ne peut les trouver que difficilement, quoiqu'ils soient ordinairement sur les grands chemins. Le miel que les Abeilles font sous terre est aussi bon que celui des ruches, mais un peu plus brun. Lorsque le Moroc a découvert un de ces trous, il vient se mettre sur les chemins, tremouffe des ailes, chante dès qu'il voit quelqu'un; s'il s'aperçoit qu'on le suit, il voltige d'arbre en arbre jusqu'à ce qu'il soit au lieu où est le miel. Là il change de ramage, & chante mélodieusement. L'Abissin découvre le miel, le prend, & ne manque jamais d'en laisser une partie à cet oiseau, dont le miel fait la principale nourriture. Les Abeilles de cette dernière espece sont celles dont il y a le plus; on dit qu'elles n'ont point l'aiguillon que le sage Créateur a donné aux autres, & que c'est ce qui fait qu'elles cachent leur miel sous terre; la cire en est beaucoup plus blanche & plus propre aux usages de la Chirurgie, & le miel meilleur pour ceux de la Médecine; l'une & l'autre font un trésor qui ne coûte aucune peine aux Abissins (a). Cette abondance de miel & les nombreux troupeaux de Vaches qu'on nourrit, peuvent mériter à l'Abissinie le même nom qu'à la Palestine, on peut l'appeller un *Pays de miel & de beurre*.

Sauterelles.

Ce qui contrebalance ces avantages & les autres dont nous avons parlé, c'est qu'il est sujet à quantité d'Animaux nuisibles, tels que des serpens & des insectes qui ne font pas moins de mal, outre les Bêtes féroces, dont nous avons fait la description. On peut mettre au premier rang, ces essaims de sauterelles qui ruinent souvent en peu de tems des Provinces entières, & dont un Prophete (b) décrit si énergiquement les ravages en ces termes: *le feu dévore devant sa face (de ce Peuple) & derrière lui la flamme brûle: le Pays étoit avant sa venue comme un jardin d'Heden, & après qu'il sera parti il sera comme un désert de défolation, & même il n'y aura rien qui lui échappe*. Comme l'Abissinie est fort montagneuse, elle est d'autant plus propre à les multiplier, aussi viennent-elles en si grande quantité, que quand elles volent elles cachent le Soleil comme feroit un épais nuage, & couvrent toute la terre. Elles ont les dents si fortes, qu'elles dévorent non seulement l'herbe jusqu'à la racine, les bourgeons & les feuilles des arbres & des buissons, mais aussi le bois des petites branches, & même l'écorce des plus grands arbres, laissant sur tout ce qu'elles ont touché une mauvaise odeur de brûlé, selon la description du Prophete, comme si le feu y avoit passé, enforte qu'on se ressent quelquefois des tristes effets de leur passage pendant deux ou trois ans. Elles ravagent ordinairement, en passant de lieu en lieu, jusqu'à la St. Michel, qui se célèbre en Ethiopie au mois de Novembre; alors il commence à fouler un vent d'Ouëst, qu'il les pousse toutes sur les bords de la Mer Rouge, où elles crevent (c). Il seroit inutile de nous étendre davantage à en faire la description, ayant menacé il n'y a que peu d'années

nos

(a) Tellez, *Almeyda, Ludolph, Lobo &c.*

(b) Joël. II. 3.

(c) *Lobo T. I. p. 102. Tellez, Almeyda, Ludolph L. I. C. 13.*

nos Isles d'une irruption. Dieu veuille qu'elles n'en approchent jamais davantage! car si elles le faisoient, nous serions bientôt réduits à un état plus triste que les Abissins & les autres Peuples d'Afrique, qui ont trouvé moyen de tirer de ce terrible fléau une nourriture délicieuse (*). Avec cela les ravages qu'elles font sont si affreux & si généraux, qu'ils dépeuplent des Royaumes & des Provinces, les habitans étant obligés de quitter tout pour aller chercher de quoi vivre; ils ont alors plus l'air de spectres que d'hommes, n'ayant que la peau & les os, & pouvant à peine se traîner ou parler. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette famine est ordinairement suivie de quelque maladie pestilentielle (a), aussi dangereuse que celles dont nous avons parlé, qui sont causées par les eaux croupissantes après les grandes pluies.

D'ailleurs l'Abissinie a sa bonne part de serpens, de reptiles, d'insectes & d'autre vermine, qui s'attaquent aux hommes, aux animaux & aux fruits de la terre. Nous avons déjà parlé de quelques-uns des serpens & d'autres bêtes venimeuses, aussi bien que des plantes salutaires que la Providence a placées-là pour servir d'antidote. Nous ne pouvons rien ajouter qui mérite l'attention du Lecteur, ces animaux étant d'ailleurs semblables à ceux qui se trouvent en d'autres Pays, & dont nous avons parlé dans le cours de cette Histoire.

SECTION
III.
Climat,
Terroir,
Productions, Animaux,
Plantes,
Insectes
&c. d'Abissinie.

S E C T I O N IV.

SECTION
IV.
Nations différentes
de l'Empire
d'Abissinie &c.

Nations différentes qui habitent dans l'Empire d'Abissinie, leur Couleur, leurs Traits, leur Génie, leur Caractere, leurs Arts, leurs Métiers & leurs Occupations, leurs Habillemens, leur Nourriture, & leurs autres Coutumes.

APRÈS avoir fait connoître le Climat & le Terroir de l'Abissinie, aussi bien que ses productions & les animaux qu'on y trouve, nous passons naturellement à la description des Peuples qui l'habitent, que pour les mieux distinguer, nous diviserons ici en général, en Chrétiens, Juifs, Mahométans & Païens, sans entrer néanmoins dans le détail touchant leurs différentes Religions, qui trouvera mieux sa place dans une autre Section.

Peuples
qui habitent
l'Abissinie.

Par les *Chrétiens* nous n'entendons pas seulement ceux qui sont de l'Eglise Chrétiens.
d'A-

(a) Ludolph, ubi sup.

(*) Il paroît qu'ils ont différentes manieres de les détruire & de les apprêter. Aussitôt qu'ils les apperçoivent de loin, tout le Pays se met en armes, ils les tuent avec un bois plat ou un cuir, assez semblable à celui dont les Bouchers se servent pour les mouches, mais plus grands & plus larges à proportion; & comme elles volent à gros essaims, la terre en est bientôt couverte, dont les habitans font des monceaux de la hauteur de trois ou quatre pieds. Ils mettent le feu aux uns, qui brûle les jambes & les ailes, & grille le corps; c'est un mets si délicat pour eux, qu'après s'en être bourrés, ils salent le reste & le gardent. D'autres se contentent de les sécher au Soleil, les broient, & en font une bouillie, mais qui est de mauvais goût & a une méchante odeur, selon un de nos Auteurs qui en avoit goûté (1): ce qui vient sans-doute de ce qu'ils les gardent trop longtems, mais pour pallier la chose, ils disent qu'ils n'en mangent que par la dévotion qu'ils ont à *Jean Baptiste*, qui vivoit de sauterelles & de miel sauvage.

(1) *L'Es* T. I. p. 108.

SECTION

IV.

Nations
différentes
de l'Empi-
re d'A-
byssinie
&c.

Juifs.

d'Abissinie qui sont les principaux Naturels du Pays, mais sur-tout ceux que les Missionnaires de l'Eglise Romaine ont attirés à leur Communion, & qui continuent à y adhérer : on dit qu'il y en a encore un grand nombre dispersés par-tout, nonobstant les violentes persécutions excitées contre eux & contre leurs Ministres (a).

Les Juifs sont établis dans l'Empire de tems immémorial, sans parler de ceux qu'on dit qui y vinrent de la Palestine sous *Menelech*, le fils qu'on prétend que la Reine de Séba eut de *Salomon*, dont nous parlerons dans la suite. Ils se regardoient comme originaires du Pays, & ils étoient établis dans les Royaumes de Dambée, de Vegora & de Semen, où ils se maintinrent pendant plusieurs siècles, dans quelques-unes des montagnes les plus difficiles & les plus rudes, jusqu'à ce qu'ils en fussent enfin chassés par l'Empereur *Susneus*, qu'on appelle communément Sultan *Segued*. Plusieurs de ces anciens Juifs embrassèrent le Christianisme dès les premiers tems qu'il s'y établit, ce qui en diminua considérablement le nombre. Depuis ce tems-là les incursions des Galles en ont fait périr beaucoup, & les autres, se voyant traités durement par l'Empereur, se sont retirés ailleurs : d'autres ont été contraints de se faire Chrétiens, & vivent assez bien des métiers qu'ils exercent, les uns sont Tisserands, d'autres font des dards, des javelines, des charrues & d'autres instrumens d'Agriculture & de Guerre, car ils passent pour les meilleurs ouvriers de l'Empire pour ces fortes d'ouvrages : le tout ensemble a fort diminué du nombre qu'ils étoient dans le douzième siècle (b) ; ceux qui restent encore sont obligés la plupart de demeurer dans quelques-uns des endroits les plus rudes & les plus montagneux du Pays. Leur extrême misère n'a pu néanmoins leur faire oublier leur ancienne distinction en Caraïtes & Talmudistes, au contraire ils sont plus animés que jamais les uns contre les autres (*).

Grand
nombre de
Mahomé-
tans.

Après les Juifs viennent les *Mahométans*, qui sont en quelque façon répandus dans tout l'Empire, en si grand nombre que l'on compte qu'ils sont le tiers des habitans de l'Abissinie, mais ils vivent en paix & en bonne intelligence avec les Chrétiens, avec lesquels ils sont mêlés par-tout. Plusieurs s'appliquent à la culture des terres, & sont Fermiers ; mais ceux qui brillent le

(a) De his vid. *Tellez*, *Abneyda*, *Alvarez*, *Lobo*, *Ludolph*, *Codigno*, *Jarric*, *Dam. de Gues*, le *Grand* &c.

(b) Les mêmes & *Voyag. de Benjamin de Tudele*.

(*) On dit qu'il y a une troisième sorte de Juifs, qui habitent en quelques endroits sur les frontières d'Abissinie, entre ces frontières & les Caffres, qui occupent les bords du Nil. Ils ne reconnoissent point l'Empereur, & forment une espèce de République. On croit qu'ils sont descendus ou de ceux que les Rois d'Assyrie & de Babylone emmenerent en captivité, ou de ceux qui se dispersèrent dans toutes les parties du Monde, ou de ceux que *Tite Vespasien* fit vendre après la ruine de Jérusalem. Aussi n'ont-ils jamais été incorporés avec ceux qui vinrent en Abissinie sous *Menelech*, fils de *Salomon*, mais on les regarde comme étrangers, & jusqu'à aujourd'hui on leur donne ce titre, car les autres les appellent *Salaxa*, c'est-à-dire étrangers ou bannis. Ils ont leur Bible en Dialecte Talmudique dans leurs Synagogues, mais ils font le Service avec plus de négligence & de malpropreté encore, s'il est possible, que les autres (1).

(1) *Ludolph L. I. C. 14. Voyag. des Jesuites L. I. C. 3.*

le plus & qui gagnent le plus de bien sont les Marchands; car depuis que les Turcs ont enlevé aux Abissins les ports qu'ils avoient sur la Mer Rouge, ils ne permettent plus aux Chrétiens d'y venir négocier, desorte que tout le commerce est entre les mains des Mahométans; c'est eux qui y transportent l'Or & les autres marchandises, qu'ils échangent pour des Soieries, des Etoffes, & d'autres marchandises, qu'ils débitent fort cher aux Abissins, & comme ils n'ont pas la conscience fort délicate, ils font de si gros gains avec les Chrétiens, qu'ils deviennent bientôt extraordinairement riches aux dépens de ceux-ci qu'ils appauvrissent (a). On verra en son lieu comment le Mahométisme s'est introduit dans ce Pays, & nous avons eu fréquemment occasion de remarquer dans le cours de cette Histoire combien cette Religion, si elle mérite ce nom, est propre à inspirer à ses Sectateurs un mépris tout particulier pour toutes les autres, & à les porter à en agir avec une hauteur & une tyrannie extraordinaire envers les autres Nations, partout où ils sont les maîtres. Quoique les fréquentes tentatives que les Empereurs Turcs ont faites pour conquérir ce vaste & beau Pays, ayent jusqu'à-présent été en grande partie sans succès; il est néanmoins à craindre que s'étant rendus maîtres de leurs Ports & de leur Commerce, emparé de tant de Provinces qui y confinent, & ayant introduit leur Religion non seulement dans la plupart des Royaumes voisins, mais aussi dans toutes les parties de l'Empire, tout cela ensemble ne leur fournisse un jour malheureusement les moyens de rendre les Abissins esclaves: d'autant plus que l'ignorance & l'indolence du Clergé d'Abissinie, leur dépendance du Patriarche d'Alexandrie, qui est sujet & fréquemment créature de la Porte, & qui y envoie souvent les Métropolitains les plus incapables de gouverner cette Eglise chancelante, contribuent encore beaucoup à la propagation du Mahométisme.

Les *Gentils*, qui occupent diverses parties considérables de l'Empire, sont principalement les Galles, dont nous avons déjà parlé. L'Empereur ayant permis à quelques-unes de leur Tribus de s'établir dans ses Etats pour s'en servir contre ceux de la Nation qui lui en ont enlevé une si grande partie, elles sont presque toujours en guerre avec lui. Il y a encore les Agaus, qui sont établis dans les Royaumes de Bigameder & de Goiam; les terres qu'ils occupent dans le premier, & que l'on appelle *Lasta*, sont si montagneuses; si rudes, & si remplies de pas inaccessibles, qu'on n'a jamais pu les subjuguier, & qu'ils se sont maintenus contre toutes les forces de l'Empereur. Ceux du Royaume de Goiam occupent aussi un grand terrain, d'environ vingt lieues en longueur sur sept ou huit en largeur, qui est aussi très-rude & montagneux, quoiqu'il ne ressemble point au *Lasta*. Il est divisé en vingt Cantons, qui ont chacun leur Chef particulier; ces Peuples sont robustes, féroces, & ont leurs habitations le long des bords du Nil. Leurs montagnes fournissent des vivres en abondance, elles sont couvertes de Forêts épaisses, & de Bambous, qui sont si serrés, qu'ils leur servent de remparts & de retranchemens contre leurs ennemis. Ils y font des chemins si étroits, & qui sont tant de tours & de détours, qu'on les prendroit

(a) *Tellez, Alvarez, Ludolpb &c.*

SECTION
IV.
Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abis-
sinie &c.

droit pour un vaste Labyrinthe. C'est dans ces lieux qu'en tems de guerre ils se retranchent à une lieue environ de l'entrée, qu'ils ont soin de fermer, aussi-bien que toutes les avenues, par des abbatis d'arbres. Ils nomment ces haliens *Scutes* ou *Secutes*; & comme ils connoissent parfaitement tous ces chemins ils en sortent comme autant de bêtes sauvages, & presque avec la même férocité, & viennent fondre sur ceux qui les attaquent, & font un terrible carnage parmi eux avec leurs fleches (a). Mais outre ces especes de retranchemens les *Agaus* ont leurs *Fartatas* ou Cavernes, soit dans les rochers, soit sous terre; on croit qu'elles ont été creusées par la Nature, mais que ce soit son ouvrage, ou celui de l'Art & du travail, elles sont également fortes & de difficile accès; l'entrée en est fort étroite, mais l'intérieur est spacieux & commode, & dans quelques-unes il y a de bonnes sources pour eux & pour leurs troupeaux. C'est-là qu'ils se retirent ordinairement en tems de guerre, ils s'y tiennent avec leurs familles & leurs bestiaux, & y ferment leur millet, leur orge & leurs autres grains, tant que l'ennemi est sur leurs frontieres: ils font quelquefois des forties à travers les sentiers tortueux qu'ils ont pratiqués, & il est presque impossible de les poursuivre dans tous ses détours & de parvenir à leurs retraites.

Nous ne savons que très-peu de chose sur leur Religion, s'ils en ont une, sinon qu'ils ont un grand nombre de coutumes superstitieuses, & que ceux du Royaume de *Goïam* pratiquent une espece de Sorcellerie (*). Ils ont beaucoup de miel dont ils font une liqueur agréable, & de nombreux troupeaux dont le lait & la chair leur servent de nourriture, vivant assez de la même maniere que les *Galles*. Leurs habits sont des peaux d'animaux, qu'ils battent avec de gros bâtons, jusqu'à ce qu'ils les aient rendues minces & flexibles; hommes & femmes se les mettent sur le corps & les attachent à la ceinture, sans autre habillement. Ils sont communément fort basanés, mais pas tout-à-fait noirs comme les *Negres*; la plupart sont grands, bien faits, robustes & guerriers; mais ils ne sont nullement avides de pillage comme les *Galles* & quelques autres de leurs voisins; ils vivent contents dans leurs

ter-

(a) Voyag. des Jésuites, L. I. C. 2. L. III. C. 5. *Ludolph* &c.

(*) Le P. *Lobo* (1) rapporte que du haut de la montagne de *Guix*, sur le penchant de laquelle sont les sources du Nil, s'éleve une espece de tertre, que les *Agaus* idolâtres ont en grande vénération. Leur Prêtre les assemble-là tous les ans, & y sacrifie une vache, dont on jette la tête dans une des sources du Nil. Cette Cérémonie faite, chacun immole une ou plusieurs vaches, selon ses biens & sa dévotion; on en mange la chair comme une chose sacrée. Il s'est déjà fait des os de ces vaches deux montagnes assez hautes, qui attirent tous les oiseaux du Pays, ce qui prouve assez que ces Peuples ont toujours adoré le Nil, & l'adorent encore comme une Divinité. Les sacrifices achevés, le Prêtre s'oïnt tout le corps de suif & de la graisse des vaches, & va s'asseoir dans une chaise de paille, sur le haut & au milieu du bûcher qu'on a préparé. On y met le feu & le bûcher se consume, sans que ce Prêtre en soit offensé, ni que le suif fonde ou dégoutte en aucune maniere. Tant que le feu dure le Prêtre prêche les assistans, & les confirme dans leur aveuglement. Le bûcher consumé, & le discours fini, il n'y a personne qui ne fasse de grandes aumônes au Prêtre, ce qui est la fin & le fait de cette mon-

merie. REM. DU TRAD.

(1) *Lobo* T. I. p. 134.

terres, plus soigneux de les garantir de toute invasion, que portés à attaquer celles des autres (a): c'est par ce moyen qu'ils se sont trouvés en état de se défendre contre les brigandages des Caffres d'un côté, & contre les forces de l'Empereur d'Abissinie de l'autre, depuis un tems immémorial. Il est vrai qu'ils ont depuis été forcés de céder à la supériorité des armes de Sultan *Segued*, Prince belliqueux, qui les réduisit non seulement sous son obéissance, mais les obligea à embrasser le Christianisme vers l'an 1614, comme nous le verrons dans la suite. Nous ne dirons rien des Gafates, & de quelques autres Nations Paiennes répandues en d'autres Provinces de l'Empire, dont nos Auteurs ne rapportent guere que les noms, & la part qu'elles ont eu à quelques guerres & à d'autres événemens dont ils parlent dans leur Histoire, sans aucune autre circonstance digne d'attention.

On doit naturellement juger que parmi tant de Nations différentes, & dans un si grand nombre de Provinces & de Royaumes, il doit y avoir aussi une fort grande variété de Langues, dont la plupart nous sont entièrement inconnues. Les Juifs qui restent encore parlent une espèce d'Hébreu, mais qui est aussi corrompu que leur Religion & leurs Mœurs. Les Maures parlent Arabe avec toute la pureté possible. Chaque Nation, Province, & presque chaque Canton a son dialecte particulier. La Langue de la Cour, & de tous les gens polis est celle du Royaume d'Amhara, que l'on parle plus ou moins correctement dans les autres Provinces (b). Celle du Royaume de Tigré approche le plus de l'ancien Ethiopien, qui a cédé à la Langue d'Amhara, lorsque la Famille Zagéenne s'est éteinte, quoiqu'elle eût été de tems immémorial la Langue courante de l'Empire. L'ancien Ethiopien conserve néanmoins son ancienne dignité, & l'on s'en sert non seulement dans les Livres de Religion & de Sciences, dans les Lettres Patentes de l'Empereur & dans les Registres publics, mais aussi dans les Liturgies & dans le Service Divin. Mais nous n'en dirons rien en ayant parlé aussi amplement que les bornes que nous devons nous prescrire le permettoient; on peut voir ce que nous avons dit de son Alphabet & de sa ressemblance avec l'Hébreu, le Syriaque & les autres Langues Orientales, & l'on peut consulter sur-tout M. *Ludolph*, qui a approfondi ce sujet (c).

Ils nomment encore ces Caractères & cette Langue *Leshona Geez*, ce qui signifie la Langue savante, dont l'usage est constant; c'est celle dans laquelle sont écrits leurs Livres sacrés & profanes, & qui est entendue de tous les Evêques & les Ecclésiastiques, ou du-moins qu'ils doivent entendre; car la plupart des derniers croient en savoir assez, quand ils savent la lire, & faire les fonctions de leur Ministère où elle est en usage; à tous les autres égards eux & leurs premiers Prélats sont non seulement fort ignorans, mais encore très-ardens à rester tels; car ils croient qu'il est inutile & dangereux de disputer avec ceux des autres Communions & même de lire leurs Livres; qu'il suffit pour eux d'adhérer implicitement à tous les Dogmes & à toutes les Cérémonies de leur Eglise, comme nous le verrons plus particulièrement quand nous parlerons de leur Religion. Quant aux Arts, aux Sciences & à ce

SECTION
IV.*Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abis-
sinie &c.**Langage.
Langue
Savante.*

(a) Les mêmes.

(b) *Tellez, Ludolph &c.*(c) *Hist. Univ. T. XII. p. 457 & suiv.
Ludolph, L. XV. C. 1.*

SECTION
IV.Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abis-
sinie &c.Portrait
& Carac-
tere des
Abiffins.

que nous appellont Belles-Lettres; il vaudroit autant les chercher parmi les Cafres & autres Africains sauvages, que chez les Abiffins.

A tous les autres égards les Auteurs Portugais & les autres parlent très-avantageusement des Abiffins en général, tant Ecclésiastiques que Laïques, à l'égard de leur personne, de leur esprit, de leur caractère & de leurs vertus morales. Ils sont bien faits, quoique leur couleur naturelle soit brune & olivâtre; ils ont la taille haute & majestueuse, les traits du visage bien marqués, les yeux beaux, bien fendus, brillans & noirs, le nez bien pris, & nullement écrasé, les levres petites & les dents fort blanches (*), au-lieu que les habitans du Royaume de Sennaar ou de la Nubie ont le nez écrasé, les levres grosses & épaisses, & le visage fort noir (a). Pour ce qui concerne leurs qualités intérieures, il est certain qu'ils sont d'un excellent naturel, & que leur inclination les porte naturellement à la piété & à la vertu, on trouve parmi eux beaucoup moins de vices qu'en beaucoup de lieux de l'Europe. En général ils ont dans leurs conversations mutuelles beaucoup de simplicité & beaucoup d'innocence par rapport à l'honnêteté des mœurs (b). Rien n'étoit plus opposé à leur naturel que la cruauté, & ils feroient apparemment demeurés tels si les Portugais ne les avoient irrités, desorte qu'ils ont une grande aversion pour tous les Européens. Ils ont rarement des querelles entre eux; quand il en naît quelqu'une, & que les esprits s'animent, comme cela arrive quelquefois, sur-tout lorsqu'ils ont trop bû de vin ou de sava, qui est une espece de biere faite de farine d'orge mêlée avec des drogues fortes; ils ne décident point leurs différends à la pointe de l'épée comme l'on fait en Europe, mais à coups de poing ou de bâton; quand leur colere est calmée par ce moyen, ou par la raison qu'ils sont toujours prêts d'écouter, ils se soumettent d'abord à la décision d'un arbitre, ou portent l'affaire devant le Commandant ou Gouverneur du lieu. Ils plaident eux-mêmes leur cause, sans Procureur ni Avocat, & sans de longues écritures: quand l'Arbitre ou le Juge a prononcé, ils s'en tiennent fidèlement à la sentence, sans chicane, murmure ou appel. Par ce moyen ils gagnent bien du tems, s'épargnent de la

(a) *Poncet Voyag. d'Ethiopie. p. 99.*(b) *Guerreiro, Relat. annuelle des ann. 1607 & 1608. p. 38.*

(*) C'est le portrait qu'en font unanimement tous les Auteurs, & ce que l'on a vu d'une façon distinguée en la personne de *Saga-Christos*, qui étoit Abiffin & se disoit fils du Roi *Jacob* tué dans une bataille contre *Sufurus* ou *Segued*, qui lui disputoit la couronne. Ce Prince vint en France l'an 1653, & il fut reçu comme tel, & soit qu'il le fût ou non, ce qui a été fort contesté, on convient qu'il étoit indubitablement Abiffin, c'étoit un des beaux hommes qu'on pût voir. *M. Bochart*, qui l'avoit vu, a dit à *Ludolph*, que quand *Zaza-Christos* se trouvoit parmi d'autres Princes, il les effaçoit tous par les grâces de sa personne & de sa conversation (1). *M. Ludolph* & plusieurs autres ont cru que c'étoit un Imposteur, mais d'autres Savans judicieux n'ont point douté qu'il ne fût un Prince du Sang Royal d'Abissinie (2). Il mourut âgé de vingt-six ans à Ruel auprès de Paris; le portrait qu'en font tant de gens qui l'ont vu, suffit pour justifier que les Abiffins sont de beaux hommes, & qu'ils ne ressemblent en rien aux Negres d'Afrique (3).

(1) *Ludolph L. II. C. 7. § 7.*(2) *Renandot. cont. Ludolph. Vide & Les é-**tranges événemens du voyage de S. A. S. le Prince Zaza-Christ. &c.*(3) *La Croze. Christ. d'Ethiopie. p. 76, 77.*

la dépense & du chagrin, & font bientôt débarrassés des inquietudes qui accompagnent nos longues procédures (*).

Ils sont naturellement dociles, & portés à apprendre; ce fut une des principales raisons qui les engagea à faire un si bon accueil aux Missionnaires Jésuites à leur arrivée. Si les Sciences ne sont pas cultivées davantage parmi eux, c'est plus faute de moyens que de capacité naturelle; d'autant plus qu'ils sont tellement enfermés de tous côtés, qu'ils ne peuvent sortir de leur Pays sans courir de grands risques, ni y recevoir des Etrangers par la même raison. Mais de tous les Abissins il n'en est point qui passent pour avoir plus de sens, de génie, de courage, d'équité & d'autres vertus sociales que les Nacéens, dont le Pays est une des dernières conquêtes des Empereurs d'Abissinie, ce qui n'empêche point qu'ils n'aient été depuis les plus fideles de leurs Sujets, comme nous l'avons remarqué plus haut.

Tous les Abissins sont naturellement Religieux jusqu'à la bigoterie & la superstition, fort assidus au Service Divin, très-dévots envers leurs Saints, qui sont en grand nombre, & rigides observateurs de leurs Jeûnes & de leurs Carêmes (†). Ils témoignent beaucoup de respect & de modestie dans leur

SECTION
IV,
Nations
différentes
de l'Empire
d'Abissinie &c.
Génie.

Dévotion.

(*) Cette heureuse disposition des Abissins en général est reconnue unanimement dans toutes les Relations, & même du P. *Tellez*, qui d'ailleurs est peu porté à en dire du bien. Il faut néanmoins excepter ceux du Royaume de Tigré, qui sont ordinairement plus vindicatifs, sur-tout en cas de meurtre; non seulement les plus proches, mais tous les parens du défunt, vivent plusieurs années de suite en inimitié déclarée avec le meurtrier & sa famille: c'est ce qu'ils appellent entre eux avoir du sang, & rarement cela finit-il sans qu'il y en ait beaucoup de répandu de part & d'autre. La vérité est, si nous devons en croire les Missionnaires, que les Abissins sont légers, inconstans, cruels, trahis & vindicatifs, aussi prompts à violer qu'à faire les sermens les plus solempnels; à jurer fidélité à leurs légitimes Souverains & à se rebeller contre eux, tandis que ceux-ci ne sont pas moins disposés à pardonner les plus sanglans affronts & les plus grands crimes, & à faire grâce aux coupables. Mais l'accusation la plus grave, & celle qui a donné lieu peut-être à toutes les autres, c'est qu'ils ont abandonné la communion de l'Eglise Romaine, après l'avoir si promptement embrassée (1); mais c'est ce dont nous parlerons en son lieu.

(†) Ils observent quatre Carêmes, comme l'Eglise d'Orient: le grand, qui dure cinquante jours; celui de *St. Pierre* & de *St. Paul*, qui est de quarante jours, plus ou moins, selon que leur Pâque est proche: celui de l'Assomption de la Vierge, qui dure quinze jours, & celui de l'Avent qui est de trois semaines. Pendant tous ces Jeûnes ils s'abstiennent d'œufs, de beurre, de fromage, & ne mangent ni ne boivent qu'après le Soleil couché, alors ils peuvent manger & boire jusqu'à minuit. Ils se servent d'huile au-lieu de beurre, & comme ils n'ont point d'oliviers ils tirent de l'huile d'une petite graine qui n'est rien moins que mauvaise.

Ils jeûnent avec la même austérité tous les Mécredis & tous les Vendredis, & ils font toujours leurs prières ces jours-là avant que de commencer leur repas. Les Paysans mêmes quittent leur ouvrage, pour avoir le tems de s'acquitter de ce devoir avant que de rompre le jeûne. Personne n'est dispensé de jeûner, ni les vieillards, ni les jeunes gens, ni même les malades; à-la-vérité ils relâchent quelquefois de cette rigueur. Leurs enfans y sont aussi obligés dès qu'ils ont communiqué, ce qu'ils font d'ordinaire à dix ans (2).

Les Moines poussent encore le jeûne & l'abstinence plus loin. Les uns ne mangent qu'une fois en deux jours de leur chétive pitance; d'autres ne mangent, dit-on, que les Dimanches, & passent le reste de la Semaine en dévotions; il y en a qui ne mangent ni

(1) Voyag. des Jésuites. L. 1. C. 8.

(2) *Tellez*, *Amoyda*, *Ludolph*. L. III. C. 6.
§ 81. *Parisi* &c.

SECTION
IV.
*Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abis-
sinie &c.*

leur conduite, non seulement envers le Clergé, mais sur-tout dans leurs Eglises: ils n'y entrent jamais que pieds nus, ce qui fait que le pavé est couvert de tapis, ou de quelque chose d'équivalent; jamais ils ne parlent haut ou à l'oreille, ni ne se mouchent, ni ne tournent seulement la tête. On leur refuse l'entrée de l'Eglise, s'ils négligent d'être propres sur leur corps & dans leurs habillemens. Peut-être ont-ils appris cela des Mahométans, qui sont mêlés avec eux, lesquels, quelque relâchés qu'ils puissent être d'ailleurs sur le reste, font paroître un très-grand respect dans leurs Mosquées.

Les Abiffins ne vénèrent pas moins les Reliques & les Images, dont ils ont une grande quantité dans leurs Eglises & dans leurs Oratoires domestiques, comme des Crucifix, des Portraits & des Statues de la Vierge *Marie* & de tous les Saints. Ils en portent même de petites images en guise d'ornement autant que par dévotion, & un présent de cette nature est plus estimé parmi eux qu'aucun autre de plus grande valeur (a).

*Habile-
mens des
Femmes &
des Hom-
mes.*

Les femmes, quoiqu'elles ne soient nullement aussi recluses que cela est ordinaire dans ces Pays chauds, affectent de mêler ces ornemens superstitieux parmi les parures qui sont particulières à leur sexe, & au rang qu'elles tiennent; les moindres parmi leurs bagatelles, & celles de qualité parmi leurs plus riches joyaux. Celles-ci sont ordinairement habillées magnifiquement de soie ou de brocard; leurs robes sont amples & larges comme nos surplis. Elles se coëffent en cent manières différentes; elles ont des pendans-d'oreille, des coliers, & n'épargnent rien pour se parer (b). On ne doit pas s'étonner des soins qu'elles se donnent à cet égard, parcequ'elles sortent beaucoup plus que ne font les femmes des Turcs & les autres femmes de ces Pays-là. Puisque celles-ci, quoiqu'elles soient la plupart du tems confinées dans leurs maisons, & qu'elles ne voient que leurs maris & des esclaves, ne laissent pas d'être aussi soigneuses de se parer, & de ne se montrer que richement ornées. L'habit des Gens de qualité est une longue veste de soie ou de coton, attachée avec une riche écharpe; les autres ne portent que du coton, la soie leur étant défendue, & le coton de leurs habits est moins fin. Les gens du commun n'ont que des chausses de coton avec une espèce de ceinture ou de pièce de la même étoffe, dont ils se couvrent le reste du corps. C'étoit-là, il y a encore un siècle, l'habit ordinaire; il n'y avoit que l'Empereur, les Princes du sang & quelques Favoris à qui il fût permis d'en porter d'autre: cette pièce de coton leur servoit à s'envelopper la nuit. Pour les femmes, il y a de l'apparence qu'on leur laissoit la liberté de se parer autant que leurs moyens le leur permettoient, puisqu'on leur laissoit celle de sortir, & de visiter leurs parens & leurs amis. Comment elles ont obtenu un privilège si rare dans l'Orient, c'est ce que nous n'avons pu découvrir; ce qu'il y a de certain, c'est que les maris n'en font pas fort contens, &

(a) *Poniet &c.*

(b) *Tellez, Ludolph, Poncet.*

ne boivent pendant toute la Semaine Sainte. Les Moines & les Dévots pratiquent quantité d'autres austérités qui sont presque incroyables, & sur lesquelles nous renvoyons aux Auteurs cités (1).

(1) *Les mêmes.*

& souffrent cette liberté plutôt comme une mauvaise habitude à laquelle ils ne savent point de remède, que comme une marque de politesse & de grandeur.

Ceux qui ont épousé des Princesses de la Maison Royale sont encore de pire condition; car celles-ci, fieres de leur rang, portent leurs privilèges bien plus loin, & se permettent toutes sortes de galanteries, quelque injurieuses qu'elles soient à leurs maris: leurs parens les soutiennent même, en sorte que toutes les plaintes sont non seulement inutiles, mais prises en mauvaise part (a). Il n'en est pas de même de celles de moindre qualité, qui, si l'on en excepte les courses que la coutume leur permet, & sur généralement respectueuses envers leurs maris & fideles. La plupart, & sur-tout celles du commun, sont obligées de faire les ouvrages les plus pénibles du ménage, tel qu'est celui de broyer le grain, ce que les moindres esclaves mâles refuseroient de faire, & comme ils n'ont point de moulins, il faut soit pour le pain soit pour la boisson le faire à la main; c'est à recommencer tous les jours, parceque tout se gâte d'un jour à l'autre, ce qui rend la tâche plus pénible. Si ce sont-là les moulins, dont un Abissin se vançoit une fois que l'Empereur en avoit plus de cinq-cens dans son camp, il auroit bien pu en mettre cinq-mille, puisqu'un moindre nombre n'auroit guere pu suffire; & cela montre plus leur défaut d'industrie que leur grandeur.

Ils sont à un certain égard trop rigides sur l'article du Mariage, défendant de se marier au second, troisième & même au quatrième degré de parenté, mais à d'autres égards ils sont fort relâchés. Ils reconnoissent que le mariage est d'institution divine, & si nous en croyons les Missionnaires (b), ils l'appellent un Sacrement, & en conséquence ils croient qu'il est défendu à un homme d'avoir plus d'une femme; ils prétendent aussi que le mariage n'est légitime que lorsqu'il a été béni par un Prêtre. Il ne laisse pas d'y en avoir grand nombre qui ont plusieurs femmes, sans qu'on les inquiette là-dessus. Il est vrai que l'Eglise les prive de la Communion à cause du deshonneur que cela fait à la Religion, mais le Gouvernement, qui ne croit pas la Polygamie nuisible à la Société, les laisse tranquilles (*).

Le Divorce passe aussi pour illégitime, sinon pour cause d'adultere; rien n'est

(a) *Lobo* T. I. p. 92.

(b) *Le Grand*, Diff. 13. p. 76.

(*) Les Missionnaires se font un grand mérite non seulement d'avoir remédié à ces abus parmi leurs Profélytes, mais d'avoir engagé par leur exemple le Clergé Abissin d'en faire autant. Un de ces Peres raconte qu'un Abissin de sa connoissance avoit trois femmes, & qu'il en avoit eu jusqu'à sept, dont il avoit eu trente enfans sans avoir été repris de personne, sinon que l'Eglise l'avoit retranché de la Communion. Qu'en ayant renvoyé deux des trois avant le départ du Missionnaire, il avoit été reçu à la paix de l'Eglise (1). Cet exemple prouve le relâchement qui regnoit avant l'arrivée de ces Peres. Le P. *Telles* parle de-plus d'une ancienne coutume parmi les Empereurs Abissins, d'avoir non seulement plusieurs femmes, mais un grand nombre de concubines, coutume que l'on suppose être venue de leur pere le fils de *Salomon*: il ajoute, que quand l'Empereur *Sufneus* ou *Segued* se convertit à la Religion Romaine, on lui refusa l'absolution jusqu'à ce qu'il eût renvoyé toutes ses femmes, à la réserve de celle qu'il avoit épousée la première (2).

(1) *Muzrez* Descript. Hist. d'Ethiopie. Ch. 22. (2) Hist. Abiss. L. I. C. 19.
Lundepn L. III. C. 8. § 99.

SECTION

IV.

*Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abis-
sinie &c.*

n'est cependant plus commun parmi eux, sans qu'il y ait de raison pareille. On assure même qu'avant la venue des Missionnaires, ils contractoient leurs mariages avec toutes les restrictions qu'ils croyoient propres à les rendre nuls, & à ouvrir la porte au Divorce; c'est-à-dire en convenant ou en termes exprès ou tacitement de se séparer, s'ils ne se trouvoient pas bien ensemble, & qu'ils se donnoient même réciproquement des sûretés de cette promesse. Ainsi le divorce avoit lieu non seulement en cas d'adultère, mais pour de longues infirmités, pour des antipathies & des querelles dans le ménage, pour n'avoir point d'enfants & souvent par dégoût, & la femme se donnoit en cela la même licence que le mari. La partie qui poursuit la dissolution du mariage s'adresse d'abord au Patriarche ou à son Evêque, & si le Prélat ne peut la dissuader il lui accorde ordinairement sa demande. La même partie retourne ensuite demander la permission de contracter un autre mariage, & l'obtient assez aisément. Si pourtant il arrive qu'ils n'ayent à alléguer que des raisons si frivoles qu'ils ne puissent les faire recevoir, ou que malgré le refus du Prélat ils trouvent un Prêtre d'assez bonne composition pour les marier, ils en sont quittes pour être exclus quelque tems de la Communion. Cela rend les divorces fort fréquens, sur-tout parmi les gens riches, tandis que pour l'adultère ils ont trouvé une méthode plus commode pour s'épargner ce chagrin: la partie coupable fait un présent tel que la partie offensée en est contente; car il paroît que les gens mariés ont chacun leurs terres & leurs biens en particulier, desorte qu'ils peuvent ainsi compenser le tort qu'ils ont fait (a). Quand une pareille composition ne peut avoir lieu, les femmes sont communément les parties souffrantes, & elles sont punies d'une façon toute singulière. On condamne une femme convaincue d'adultère à perdre tous ses biens, & à sortir de la maison de son mari pauvrement vêtue, avec défense d'y rentrer; on lui donne seulement une aiguille, afin de pouvoir gagner sa vie. Quelquefois on la rase tout-à-fait, on lui laisse seulement une toupe de cheveux, ce qui est assez laid; mais ceci dépend de la volonté du mari, qui peut même la reprendre s'il veut, & s'il ne le veut pas, ils peuvent se remarier l'un & l'autre à qui bon leur semble. On punit aussi une femme, lorsque son mari ne garde pas la foi conjugale, mais cela ne va guère qu'à une amende pécuniaire, dont le mari paye une partie, qui va au profit de sa femme, quoique celle-ci soit condamnée elle-même à l'amende. Lorsqu'un mari se rend dénonciateur contre le galant de sa femme, si le galant est convaincu d'avoir eu commerce avec elle, il est condamné à payer au mari quarante vaches, quarante chevaux, quarante habits, & de tout le reste de-même. On appelle cette peine *Circo-arba*. Si le coupable n'est pas en état de payer, il demeure prisonnier à la discrétion du mari; s'il le délivre avant que d'être payé, il l'oblige de jurer qu'il va chercher de quoi le satisfaire. Alors le coupable fait apporter du vin & un morceau de vache; on mange, on boit tous ensemble, il demande pardon; on ne lui pardonne pas d'abord, on lui remet seulement une partie de ce qu'il doit payer, ensuite on lui en remet une autre, & enfin on lui pardonne tout-à-fait.

Ainsi,

(a) *Tellez, Alvarez, Almeyda, Ludolphi, Lobo, Le Grand, &c.*

Ainsi, tout bien considéré, les mariages ne sont que de véritables mar- SECTION
 chés, par lesquels les deux parties s'unissent & mettent leurs biens en com- IV.
 munauté pour le tems qu'ils se conviendront, après quoi ils peuvent se Nations
 séparer. Aussi le mariage n'est-il pas précédé de galanteries ni de beaucoup différentes
 de recherches: on n'y fait d'autre cérémonie que d'avoir le consentement de l'Empi-
 des Parens & de se faire quelques présens, & ensuite vient la cérémonie re d'Abis-
 sinie &c.
 le Prêtre fait dans l'Eglise ou à la porte de l'Eglise. Cet usage de donner Coustume
 la bénédiction à la porte de l'Eglise est sans-doute un de ceux qu'ils ont Juivaïque.
 pris des Juifs, n'y ayant que les Prêtres & les Diacres qui se marient dans
 l'Eglise. On pratiquoit autrefois quelque chose de semblable en Angleter-
 re, comme on le voit par un trait du vieux *Chaucer* dans sa *l'emme de Bath*,
 où il dit: *ç'avoit été une digne femme toute sa vie, elle avoit épousé cinq maris*
à la porte de l'Eglise (a). Les Prélats & les Prêtres Abissins sont fort libé-
 raux, dans ces occasions, de cérémonies, de prieres, d'encensemens, & de
 chant. Nous en rapporterons un exemple sur la foi d'un témoin oculaire (b),
 où le Patriarche officia en personne.

L'époux & l'épouse se trouverent à la porte de l'Eglise, où l'on avoit Cérémo-
 préparé une espece de lit. Le Patriarche les fit asseoir dessus. Il fit en- nies du
 suite la procession autour d'eux avec la Croix & l'Encensoir, ensuite il po- Mariage.
 sa ses mains sur leurs têtes, & leur dit que comme ce jour-là ils ne devo-
 noient plus qu'une même chair, ils ne devoient plus avoir qu'un même
 cœur & une même volonté, & leur ayant fait un petit discours convenable
 au sujet, il alla dire la Messe, où l'époux & l'épouse assisterent, ensuite
 il leur donna la bénédiction nuptiale; ces sortes de mariages sont fermes &
 stables. Les plus dévots assistent non seulement au Service Divin, mais com-
 munié soit avant soit immédiatement après la bénédiction (c) (*). On ne
 dit point quelles fetes ou réjouissances se font aux noces, sinon qu'après le
 mariage fait le mari & la femme mangent séparément, ou s'ils mangent
 ensemble chacun apporte les mets qu'il a préparés. ou les envoie par ses do-
 mestiques & ses esclaves.

Nous

(a) *Selden*, *Uxor Heb.* L. II. C. 27.

(b) *Alvarez* Ch. 22. Voy. aussi *Le Grand*
 Diff. 13. p. 77.

(c) *Telles* L. I. C. 16. V. C. 35. *Alvarez*

l. c. *Ludolph* L. III. C. 6. § 101. L. IV.
 C. 4. § 2. *Lobo* T. I. p. 95,

(*) Il ne faut pas penser que tous leurs mariages se célèbrent avec cette pompe ponti-
 ficale; mais que la cérémonie se fait par un Evêque ou un Prêtre, l'encensement, la
 procession & tout le reste se pratique à la porte de l'Eglise, & les mariés assistent au ser-
 vice, quand les parties ont sincèrement dessein que leur mariage soit aussi stable qu'il est
 possible; parceque ces sortes de mariages ne se rompent que difficilement, sinon pour cause
 de adultère. Mais lorsqu'ils ne se marient qu'avec l'intention secrète de ne rester en-
 semble qu'autant que le parti leur plaira, la cérémonie ne se fait que par quelque Prê-
 tre obscur, soit à la porte de l'Eglise, soit ailleurs; ils croient alors qu'ils sont moins
 liés, & le Clergé regarde aussi ces sortes d'unions comme moins validés (1). Telle est
 l'idée que les Missionnaires nous donnent de la maniere dont les Ecclesiastiques & le
 Peuple prostituent cette sainte Cérémonie, supposé que l'opposition vigoureuse que les bons
 Peres ont rencontrée de leur part, qui a hâté leur expulsion de tout l'Empire, ne leur ait
 pas fait exagérer les choses.

(1) *Telles*; *Almeyda*, *Lobo*, *Ludolph* &c.

SECTION

IV.

*Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abi-
sinie &c.*

*Nourri-
ture.*

Nous avons déjà dit un mot de leur sobriété pour le manger, & nous aurions pu ajouter qu'il ne se peut rien de plus grossier, & de plus dégoûtant que leurs mets, même chez les Gens de condition. C'est un morceau de viande, sur-tout de bœuf, échaudée ou à moitié bouillie, & la plupart du tems crue; on la sert sur un *Apas* ou gâteau, que les femmes font de froment, de pois, de millet, de teff, ou d'autre grain, selon leurs facultés; cet *Apas* leur sert de plats & d'affiettes, aussi-bien que de nape, dont l'usage leur est inconnu. Car quand on leur présente du bouillon de mouton ou de poule, ou quelque autre mets liquide, l'*Apas* leur sert de cueiller pour le manger, & de serviette pour s'essuyer la bouche & les mains. On sert le bouillon & autres mets de cet ordre dans des pots ou jattes de terre noire, couvertes de ce qu'ils appellent *Escambias*, qui sont des couvercles en forme de bonnet faits de paille. Les Grands-Seigneurs & l'Empereur lui-même n'ont pas d'autre vaisselle, & plus elle est vieille plus ils l'estiment (a). Leurs sauces ne sont pas plus ragoûtantes que le reste. Tout ce qu'il mangent est d'un haut goût extraordinaire, & nage dans le beurre ou dans l'huile, ce qui rend tout si desagréable qu'un Européen, même un Espagnol & un Portugais, ne fait comment se conduire quand il est invité chez eux (*), & pour l'ordinaire il est obligé de sortir de table l'estomac vuide. Le seul article sur lequel ils sont propres, c'est de se laver les mains avant que de se mettre à table, parcequ'ils touchent les mets qu'ils mangent; il n'y a que les Personnes de qualité qui n'y touchent point, ils ont des pages qui coupent leurs viandes, & les leur présentent à la bouche (b).

*Tables &
Boisson.]*

Leurs tables sont rondes & si grandes, que quinze personnes peuvent s'y placer tout autour & fort à leur aise, mais si basses que les convives sont assis sur des tapis; ceux d'un moindre rang sur des nattes, ou à terre. Ils suivent la vieille coutume de ne boire qu'après avoir achevé leur repas; leur maxime est, *qu'il faut planter d'abord & ensuite arroser*. Quand on a d'esservi, on apporte les flacons & les coupes, & ils les font si bien trotter, sur-tout dans leurs festins, que la quantité supplée à la qualité des liqueurs, & ne manque guere de les mettre en train de jaser, jusqu'à qu'ils ayent la tête si chargée, qu'ils ne peuvent plus se soutenir. Leur boisson ordinaire n'est

(a) *Lobo* p. 90. (b) Les mêmes, & *Voyag. des Jésuites*. L. II. C. 12.

(*) C'est non seulement parceque leurs mets les plus délicats ont mauvaise mine, mauvais goût & ne sentent guere bon, mais parcequ'il est de la civilité & de la grandeur de manger de gros morceaux, & de faire beaucoup de bruit en mâchant, n'y ayant que des gueux, disent-ils, qui ne mangent que d'un côté, & que des voleurs qui mangent sans faire de bruit. Cela joint à la maniere incommode dont on est assis à table, & à tout le reste de l'économie de leurs repas, rend leurs plus grands festins presque insupportables. Le plus grand régal est une piece de bœuf crue & toute chaude. Lorsqu'ils donnent à manger on sert un quartier tout entier avec beaucoup de poivre & de sel, & le fiel du bœuf leur sert d'huile & de vinaigre. Quelques-uns y ajoutent une moutarde qu'ils appellent *Manta*; elle est faite de ce qu'ils tirent des tripes du bœuf, qu'ils mettent sur le feu avec du beurre, du sel, du poivre & de l'oignon. Ils trouvent leur bœuf cru & ainsi assaisonné, aussi délicat, & le mangent avec le même plaisir que nous pourrions faire les mets les plus exquis (1). Mais ce régal n'est que pour les gens riches, à cause du poivre, qui est rare & fort cher.

(1) *Lobo* l. c. p. 90. *Tellex, Ludolph & al. sup. cit.*

n'est ni du vin, ni du cidre, ni de la biere forte; c'est une espece d'hydromel, composé de cinq ou six parties d'eau sur une de miel, que l'on mêle dans une jarre avec une poignée ou deux de farine d'orge seche, qui fait fermenter la liqueur. Ensuite ils y jettent quelques coupeaux d'une sorte de bois qu'ils appellent *Sardo*, qui emporte en cinq ou six jours le goût du miel, & en fait une liqueur assez agréable & saine, mais nullement aussi forte que nos vins ou autres liqueurs de cet ordre. Ils pourroient à-la-vérité faire de bon vin, mais soit paresse, soit ignorance de la maniere de le conserver (a), ils se contentent de leur hidromel, & d'une espece de biere faite de farine d'orge, mêlée avec quelques drogues fortes, pour leur boisson ordinaire. Ils font cependant une sorte de vin pour la Communion; ils gardent des grappes de raisin qu'on fait tremper dans l'eau plusieurs jours, ensuite ils en expriment le suc; cela se fait pour que le vin ne s'aigrisse point, ce qui selon leurs Canons le rend impropre pour cet usage (b) (*).

Le meuble, même chez les plus Grands-Seigneurs, sont assortis à la table; il ne faut y chercher ni tableaux de prix, ni tapisseries, ni autres ornemens de cette nature, & leur façon de vivre ne permet guere ce genre de luxe. Leurs meilleurs lits ne sont que des couches, sur lesquelles ils étendent leur habit de dessus dans lequel ils s'enveloppent, n'ayant sous eux que des peaux plus ou moins fines & douces. Il est vrai que depuis que les Portugais ont apporté quelques marchandises des Indes; les Princes & les Gens de qualité, se sont accoutumés à se pourvoir de matelats des Indes bordés de soie; qui leur viennent à-présent des Ports de la Mer Rouge. Ils les mettent sur leurs couches, sur-tout dans les appartemens extérieurs, pour qu'ils soient exposés à la vue de ceux qui viennent leur rendre visite, & qu'ils leur servent de sieges. Les gens du commun couchent par terre sur des nattes, quelquefois ils ont une peau ou deux sous leur habillement de dessus, dans lequel ils s'enveloppent la nuit (c). Mais la plus bizarre piece de leurs lits est le chevet, si l'on peut donner ce nom à une espece de fourche, sur laquelle ils n'appuyent pas la tête, parceque cela dérangeroit trop leurs cheveux, qu'ils accommodent avec grand soin, & dont hommes & femmes sont fort curieux, mais ils se servent de cette fourche pour soutenir le cou, de façon que le coussin qui est dessous ne puisse déranger ou mêler la moindre boucle; ils empêchent aussi par-là que ce qu'ils ont sous la tête n'em-

SECTION
IV.
Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abis-
sinie &c.

Ameuble-
mens.

(a) *Tellez*, *Lobo* l. c. p. 91. *Ludolph*, L. I. § 81 &c.

C. 9. § 19 &c.

(c) *Tellez*, *Lobo*. *Voyag. des Jéuites*, L.

(l) Les mêmes. *Ludolph*, L. III. C. 6. I. C. 8. &c.

(*) Leur Rituel s'explique en termes exprès là-dessus: *le Prêtre prendra garde que le vin ne soit point aigre, ou qu'il n'ait pas perdu sa saveur. Mais en cas de nécessité il exprimera le suc du raisin dont il se servira.* On rapporte qu'un des Missionnaires doutant si de pareil vin étoit bon pour célébrer la Messe, consulta *Poners*, qui lui dit pour le rassurer, que l'eau qui pénètre le raisin le rétablit en son suc naturel, & que par conséquent ce qui en est exprimé est le suc naturel du raisin même & un vin véritable que c'est la même chose que l'eau ait passé au travers de la peau du raisin, ou qu'elle y soit entrée par le détour de la racine du sep, ou des fardens de la vigne (1).

(1) *Le Grand*, *Diff.* XII. p. m. 67. *Gregor. Abissin ap. Ludolph* L. I. C. 9. § 15; L. III. C. 6. § 81, & al. sup. cit.

SECTION

IV.

*Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abis-
sinie &c.*

*Comment
ils accom-
modent
leurs che-
veux.*

n'emporte le beurre, dont ils graissent leurs cheveux pour les rendre doux & luisans.

On fera moins surpris de cette grande attention, quand on saura que leurs cheveux sont l'unique ornement de leur tête (a). Il n'y a que l'Empereur seul qui porte un bonnet ou quelque autre chose sur la tête, desorte que c'est une grande raison pour eux, qui ont beaucoup de loisir, de s'occuper à accommoder leurs cheveux. Ils ont même de l'émulation à cet égard, chacun tâchant d'y donner le plus d'agrément soit pour l'arrangement soit pour la frisure. Il est vrai que, comme ils n'ont les cheveux ni épais ni longs, mais clairs & frisés, il faut un peu d'art pour les tenir un peu en ordre, d'une façon convenable à chaque sexe: c'est ce qui fait que tandis que les hommes se donnent beaucoup de peine pour les cordonner de différentes manières, les femmes s'attachent à les laisser pendre en boucles & en tresses de différentes façons, excepté sur le front, où elles sont fort curieuses d'y mêler des pierreries ou autres galanteries, selon leur rang & leur condition. A tout prendre, leur habillement est principalement assorti au climat qu'ils habitent; comme ils sont pendant si longtems exposés aux rayons brûlans d'un Soleil qui donne à plomb sur leur tête, qu'ils ne peuvent presque supporter des habits qui touchent à leur peau, ils ont grand soin de n'en avoir dans cette saison que d'aussi légers qu'il leur est possible & de les laisser flotter. De-là vient que leur veste ou la piece de coton dont ils se couvrent le corps, & que leurs caleçons sont larges & longs, pour y laisser entrer le plus d'air qu'il est possible; quand le tems est plus frais, ils les ferment davantage: alors les gens riches ont des vestes à la façon des Baniens, qui ne sont ouvertes que sur la poitrine, & boutonnées avec de petits boutons: ils ont de petits tours de cou, & des manches longues & étroites, ferrées au poignet. Quelques Auteurs les ont prises pour des chemises courtes, mais ils se sont trompés; ils ont à-la-vérité sous ces vestes un léger habillement sur la peau, de taffetas mince, de fatin ou de damas, selon la saison & selon leur moyens (b).

Maisons.

Si les Abissins sont si négligens & si peu délicats sur leurs habillemens, leur table, & l'ameublement de leurs maisons, ils le sont encore davantage pour la simétrie & l'architecture de leurs Bâtimens; ce qui vient de ce qu'ils logent dans des tentes ou des camps, à la maniere de leurs Monarques. Ainsi, si l'on en excepte quelques anciens Palais des Rois & des Eglises, dont nous parlerons sous l'article des Curiosités artificielles, on ne voit ni édifices publics, ni maisons dans tout l'Empire; ce qu'ils appellent maisons passeroit à peine chez nous pour des cabanes; elles ne sont que de boue & de lates jointes ensemble de la maniere la plus grossiere, ainsi ils n'ont pas de peine à les bâtir, non plus qu'à les abandonner quand ils veulent se transporter ailleurs (c). Les gens du commun qui suivent le camp du Roi, & qui n'ont pas le moyen d'avoir des tentes, élevent de ces cabanes en aussi peu de tems & avec aussi peu de peine, qu'il en faut pour dresser une grande tente. Ainsi l'expérience a prouvé la fausseté de tout

ce

(a) Les mêmes.

(b) Tellez, Ludolph, Poncet &c.

(c) Les mêmes.

SECTION
IV.
*Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abif-
finie &c.*

ce que quelques Auteurs romanesques ont débité de leurs magnifiques bâtimens, de leurs villes, de leurs bourgs &c. (a). Nous avons vu plus haut que la ville d'Axuma, jadis si fameuse, n'est plus qu'un misérable village, bien-qu'elle conserve son ancien rang & le nom de Capitale de l'Empire. Toutes les autres, s'il y en a eu qui ayent été considérables, entourées de murailles, & ornées de beaux édifices, sont réduites au même état, sinon qu'elles contiennent peut-être un plus grand nombre de ces cabanes dont nous avons parlé, en sorte que le nom de villages leur convient mieux que celui de villes. Cela est si vrai, que l'Abbé Grégoire & d'autres Abissins, qui ont été en Europe, ne pouvoient assez admirer l'étendue & la magnificence de nos grandes villes, & les regardoient comme des prodiges de l'industrie humaine, sur-tout en voyant qu'elles sont à une si petite distance les unes des autres (b); ils ne pouvoient comprendre comment on pouvoit trouver assez de bois, de vivres & d'autres choses nécessaires à la vie pour une si grande multitude de peuple & d'animaux.

Les autres Places dans tout l'Empire qui méritent d'être nommées, sont les suivantes. 1. *Fremone*, dont nous avons déjà parlé, qui doit sa grandeur aux Missionnaires Portugais; l'Empereur *Adam Segued*, plus Mahométhan que Chrétien, à ce qu'ils prétendent (c), les relegua dans ce lieu, parcequ'il est plus éloigné de la Cour. Il y a de l'apparence qu'il est tombé en ruine depuis leur entière expulsion (*). 2. *Guhay* dans le Royaume de Dambée, n'est remarquable que parceque c'est la résidence de l'Impératrice. 3. *Dobarna* dans le Royaume de Tigré, où réside le Viceroi. 4. *Nanina* dans le Royaume de Goïam, habitée par les Portugais avant qu'ils fussent chassés. Enfin *Macana Celaco* dans le Royaume d'Amhara, qui ne mérite d'être nommée que parceque c'étoit le lieu de la naissance de l'Abbé Grégoire (d).

Les Empereurs mêmes n'avoient ni Châteaux ni Palais, où ils tinssent leur Cour *Le P. Pava*
Cour construis
un Palais
pour l'Em-
percur.

(a) Voy. la Relation fabuleuse d'*Urcetta* à la suite de ce Chapitre, & toutes les Cartes d'Ethiopie.

(b) *Tells* & al. cit. *Ludolph*, L. II. C. II. § 18.

(c) *Lobo* l. c. p. 99

(d) *Ludolph* L. I. C. 3. § 10. L. II. C. II. § 20.

(*) Ce village s'appelloit *Maigoga*, on a vu plus haut d'où il a pris ce nom. que les Jésuites changèrent en celui de *Fremone*, en mémoire de S. *Fruventius*. Ces Peres l'avoient bien fortifié contre les voleurs & les brigands de ces quartiers-là. Ils avoient bâti une bonne maison de pierre à la source d'un des ruisseaux, bientôt il y en eut d'autres dispersées sur le penchant de la colline, qui avoient chacune un bon enclos de pierre & de terre.

Le tout étoit environné d'une forte muraille des mêmes matériaux, flanquée de sept ou huit bastions, avec de belles courtines entre deux. Ils avoient en dedans vingt ou trente mousquets avec un canon, qui étoient servis par les enfans des Portugais, de sorte que la place passoit pour imprenable. Ils y avoient aussi bâti une belle Eglise des mêmes matériaux, qu'ils trouvoient en abondance. Les carrières leur fournissoient une sorte de pierre, propre à toute sorte d'ouvrages, qu'on tire de l'épaisseur de trois ou quatre doigts, de telle longueur & largeur qu'on veut, sans avoir besoin de pic & que l'on peut séparer avec de petits leviers de fer. La terre qu'on y trouve est rouge, & si glutineuse, qu'on en fait un fort bon ciment, sans avoir besoin de chaux (1).

(1) Voyag. des Juives, L. III, C. 6. *Lobo*, l. c. p. 99. *Le Grand D. D. Ludolph*, L. II, C. 21. § 19.

SECTION

IV.

*Nations
différentes
de l'Em-
pire d'Abis-
sinie &c.*

Cour, avant l'arrivée des Missionnaires Portugais; ils demeuroient dans de grands Pavillons, accompagné des Seigneurs, de leurs Gardes, & de leur suite. Les Abissins étoient si ignorans non seulement sur l'article d'édifices magnifiques, mais même sur celui d'aucun bâtiment régulier, que lorsque le célèbre P. *Pays* entreprit de bâtir un beau Palais pour Sultan *Segued*, auprès duquel il étoit alors dans la plus haute faveur, aucun des Sujets de ce Prince ne savoit seulement tirer les pierres de la carrière, bien moins les équarrer & les travailler pour s'en servir; il fut obligé de leur enseigner l'un & l'autre, & à faire les outils nécessaires pour les Charpentiers, les Menuisiers, les Maçons, en un mot pour tout l'ouvrage, aussi-bien qu'à joindre les pierres avec la terre rouge, dont il est parlé dans la dernière Remarque, au lieu de chaux & de mortier. On peut donc juger de l'étonnement extrême des Abissins, qui jusques-là n'avoient pas seulement vu quelques pierres posées régulièrement les unes sur les autres, de voir non seulement un vaste & magnifique Edifice bâti avec tant de force & de symétrie, mais d'y voir plusieurs étages les uns au-dessus des autres pour lesquels ils n'avoient pas seulement de terme en leur langue, & qu'ils appellerent *Babeth-Laibeth*, ou maison sur maison. Quelle ne dut pas être leur surprise à la vue de beaux & grands escaliers pour monter d'un étage à l'autre, pour ne point parler des spacieuses galeries par lesquelles on alloit dans les divers appartemens, & de la variété des ornemens en dedans & en dehors, qui pouvoient rendre ce Palais digne du plus grand Monarque de l'Europe. Quelle extraordinaire idée ce magnifique Bâtiment, dont nous ferons la description en son lieu, devoit-il donner à toute la Nation de la grandeur & de la magnificence de l'Eglise Romaine & de son Chef, aussi-bien que de Rome sa Capitale, où il y a des centaines de Palais non seulement aussi magnifiques, mais qui le sont davantage, dans lesquels logent les Cardinaux & les Prélats qui sont au-dessous de lui, & les Ambassadeurs que les Têtes Couronnées y envoient; puissante raison, quoique charnelle, propre à faire sentir au Clergé Abissin l'immense disproportion qu'il y a entre le Patriarche de Rome & celui d'Egypte; entre les richesses & la splendeur de la Cour de Rome & la pauvreté & la servitude de celle d'Alexandrie. Ce Palais servit encore à convaincre les Abissins, qui accoururent de toutes les parties de l'Empire pour le voir & l'admirer, de la vérité de ce que les Missionnaires leur avoient dit de la magnificence des Bâtimens de l'Europe, & de la supériorité de génie des Nations qui étoient en état de concevoir le plan de ces superbes monumens de l'art & de les exécuter (a). On ne peut que faire des conjectures sur le sort de ce bel édifice, depuis l'expulsion des Portugais; car s'il a échappé à la fureur des habitans, il ne peut qu'être tombé en ruine, faute d'Ouvriers propres à le réparer.

*Petit nom-
bre de Ma-
nif. dures
& de Mé-
tiers.*

Les Abissins n'ont guere de Manufactures, & bien - qu'ils portent principalement de la toile & du coton, & que leur Pays soit aussi propre qu'aucun autre de l'Afrique à fournir l'une & l'autre, leur indolence est si grande qu'ils ne cultivent qu'autant de lin & de coton qu'il leur faut; & comme ils ne s'en servent ni pour la table ni pour le lit, ils n'en ont pas besoin

(a) Tellez, Ludolph, Lolo &c.

soin de beaucoup, une petite quantité suffit au peuple pour se couvrir. On dit que les Juifs sont leurs uniques Tisserands, comme ils sont dans la plupart des lieux de l'Empire leurs seuls Maréchaux, & en général les seuls Artisans qu'ils ayent soit pour les métaux soit pour les manufactures, qui sont peu considérables. On peut juger par leurs misérables maisons, & leurs meubles, quels Charpentiers, Menuisiers & Maçons il doit y avoir, & l'on peut en dire autant de tous les autres métiers qui sont en usage ailleurs; la simplicité de leurs habits ne demande ni habiles Tailleurs, ni Cordonniers &c. Les Potiers, & ceux qui font des trompettes de corne & des coupes à boire, sont les plus recherchés; eux & quelques autres moindres Artisans forment des compagnies qui ont leurs quartiers séparés, ils ne se mêlent ni ne s'allient avec les autres, les enfans suivent ordinairement la profession des Peres (a).

SECTION
IV.
*Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abis-
sinie &c.*

Les Orfèvres, les Jouailliers & autres Artistes de cet ordre sont inconnus, si ce n'est qu'on les connoisse par quelqu'un de leurs ouvrages, qui viennent par le commerce, encore ne les trouve-t-on que chez les Grands & chez les gens riches; c'est la même chose pour les foyeries, les brocards, les velours, les tapisseries, les tapis & autres étoffes de prix, que les Turcs y portent par la Mer Rouge, & qu'ils troquent pour de la poudre d'or, des émeraudes & de beaux chevaux. Les Juifs, les Arabes & les Arméniens sont les Entremetteurs ou les Courtiers ordinaires entre eux & les Abissins; ces derniers voyagent rarement ou jamais hors de leurs Pays, & les Turcs les en empêchent; s'étant rendus maîtres de leurs ports, comme nous l'avons dit, ils s'enrichissent par ce Monopole, & prennent de grandes précautions pour qu'aucune autre Nation ne s'ouvre l'entrée de l'Abissinie pour y trafiquer, & ne permettent point que d'autres y fassent commerce (b). Outre les marchandises dont nous avons parlé, les Turcs leur apportent aussi des épiceries, & entre autres du poivre, mais en trop petite quantité pour donner du goût à leurs mets ordinaires; le poivre même y vient si secrettement & il se vend si cher qu'il n'y a que les gens riches qui puissent en avoir. Les Abissins donnent en retour des peaux, des fourrures, du cuir, du miel, de la cire & de l'ivoire, en très-grande quantité, & ils sont obligés de prendre en échange ce que les Courtiers leur veulent donner (c).

*Les Turcs
sont maî-
tres de
tout le
Comm.roc.*

On ne fait en Abissinie ce que c'est qu'hôtellerie ou cabaret pour loger les Étrangers, mais ils sont extrêmement hospitaliers, vu leur grande pauvreté. Lorsqu'un voyageur entre dans un village ou dans un camp, s'il est plus de trois heures on est obligé de le loger lui & ses gens, selon sa qualité. Le maître de la maison où il arrive, va avertir le village qu'il lui est venu un hôte; aussitôt chacun se cottise, on apporte du pain, de la biere, & généralement tout ce qu'il faut; on tue une vache, & on a d'autant plus de soin que cet hôte soit content, que s'il ne l'est pas, & qu'il ait raison de se plaindre, le village est condamné à payer le double de ce qu'il lui devoit

*Grande
Hospita-
lité.*

(a) Ludolph, L. IV. C. 5. Tellez, Lobo &c.

(c) Ludolph L. IV. C. 7. Tellez &c.

(b) Voy. plus haut.

SECTION
IV.
*Nations
différentes
de l'Empi-
re d'Abif-
finie &c.*

voit donner. Cette louable coutume a néanmoins ses inconvéniens, à cause du grand nombre de vagabonds dont l'Abiffinie est remplie, qui en abusent (a).

S E C T I O N V.

Curiosités Naturelles & Artificielles d'ABISSINIE.

SECTION
V.
*Curiosités
Naturelles
& Artifi-
cielles d'A-
biffinie.*

*Longue
vie des
Habitans
& fécondi-
té des
Femmes.*

ENTRE les Curiosités Naturelles de ce Pays qui méritent à juste titre notre admiration, nous pouvons mettre la longue durée de la vie des habitans, nonobstant les changemens auxquels leur climat les expose, qui les fait passer de la chaleur la plus ardente aux pluies & aux inondations les plus violentes, & leur cause tant de différentes maladies, comme on l'a vu plus haut. A cela nous pouvons ajouter la vigueur & la fécondité des femmes, & sur-tout la facilité & la promptitude avec laquelle elles délivrent, bien-qu'elles portent souvent deux ou trois enfans à la fois. Elles n'ont besoin ni de Médecin, ni de Sage-femme, ni de cordiaux, ni d'aucune autre médecine pendant leur grossesse, & ne connoissent ni maux de cœur ni incommodités, & n'éprouvent en accouchant aucune de ces douleurs & de ces angoisses cruelles auxquelles les personnes de ce sexe délicat sont sujettes dans nos climats & en d'autres Pays. Celles d'Abiffinie n'ont guere qu'à plier les genoux & à se courber pour se délivrer de leur fardeau, elles se relevent vigoureuses & actives, & en fort peu de tems elles sont en état de reprendre leurs occupations domestiques. A peine se donnent-elles le loisir de rester quelques jours au lit, elles ne s'embarassent guere d'aucun régime assorti à leur état; & soit qu'elles ayent un ou plusieurs enfans, elles les allaitent & les élevent sans que leurs autres affaires en souffrent (b). Cette fécondité est encore plus extraordinaire dans les Animaux tant domestiques que sauvages: nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit dans une autre Section, aussi-bien que de la fertilité de la terre malgré l'indolence & la paresse universelle des habitans.

*Mines
d'Or.*

Un autre article regarde les métaux, les minéraux, les sols & autres fossiles qui se trouvent dans le Pays. Nous avons déjà touché quelque chose des Mines d'or, mais avec quelque défiance, à cause de la crainte que les Abiffins ont, que s'il y en avoit de connues, les Galles & d'autres voisins entreprenans & avides ne s'en faussent; ensorte que bien-qu'il y ait de l'apparence que ce Pays a une aussi grande quantité de ce précieux métal qu'aucun autre de l'Afrique, les habitans ont pris prudemment le parti de cacher aux Etrangers un trésor capable de les tenter, & ils se contentent de l'or qu'on leur apporte du Pays des Cafres, de la Nigritie & d'autres endroits; ou peut-être qu'ils disent qu'il leur en vient, de peur d'exposer leur Patrie à la servitude, s'ils avouoient qu'ils l'en tirent; car il est certain qu'ils en ramassent beaucoup, qu'entraînent les torrens qui viennent des montagnes; il

(a) Lobo, T. I. p. 92. Ludolph, L. IV.
C. 6.

(b) Tellez, Lobo, Ludolph, Poncet, C.
s'y
digno &c.

s'y trouve quelquefois de fort gros grains d'un or très-pur & très-fin ; on assure même qu'il s'en trouve autour des racines des arbres (a). L'argent est plus rare, mais soit par un effet de la même politique, soit faute de gens capables de les travailler, on ne parle point de Mines d'argent ; cependant, comme ils en ont de plomb, on pourroit penser qu'ils doivent en avoir aussi d'argent ; mais ils sont richement dédommagés de ce qui leur manque à cet égard par les autres, & plus encore par la grande quantité de fer qu'ils tirent de leurs Mines, que l'on regarde comme plus utile & de plus de valeur. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est non seulement qu'ils ignorent tout ce qui regarde l'art de le tirer de la mine, mais qu'ils le regardent comme une occupation servile, désagréable & dangereuse, & fort au-dessous d'eux à cause de la haute opinion qu'ils ont de leur Nation. Creuser & travailler si avant dans le sein de la terre à la lueur d'une petite lumière, être exposés aux vapeurs mal-saines de cette prison souterraine, courir à tout moment risque d'être enseveli sous les débris du haut de la mine, qu'ils ne savent pas étayer, ou d'être incommodés ou noyés par les eaux d'embas, qu'ils ne savent ni tirer ni dessécher ; ce sont-là des difficultés & des dangers, outre plusieurs autres que leur imagination enfante, qui leur font regarder ce travail comme ne convenant qu'aux derniers des Esclaves ; ils se contentent donc de la quantité de cet utile métal qu'ils trouvent sur la surface de la terre (b) : on ne doit donc pas être surpris qu'il ne soit point fait mention de mines, ni d'autres métaux, comme cuivre, étain &c. ni d'aucuns autres minéraux, qui demandent que l'on creuse un peu profondément sous terre.

Ils sont plus habiles & plus disposés à travailler à leurs Mines de Sel, où il y a moins de peine & de danger ; ils en ont un grand nombre, sur-tout sur les frontières des Royaumes de Tigré, de Dancali & d'Angote. Ce sel n'est point de la nature de celui qu'on fait en Europe de l'eau de la Mer, ou des Sources salées, mais il est tout préparé par les soins de la Providence, & en si grande quantité, que ces mines, qui ne sont que de gros rochers, ou des montagnes de sel solide, sont en quelque façon inépuisables ; on coupe ces rochers par morceaux, en forme de briques, mais de différentes grandeurs ; le sel, bien-que solide & dur à la superficie, est plus tendre dans l'intérieur, jusqu'à ce qu'il ait été durci au Soleil, & il ne le cède en rien au nôtre pour le goût & la bonté. On le transporte des lieux où il se trouve, que les Abyssins appellent Terre de sel dans tout l'Empire, & on achète ces morceaux, sur-tout aux marchés, non seulement comme une denrée nécessaire, mais comme la monnoye courante, avec laquelle on peut acheter tout ce qu'on a besoin ; le sel baisse ou hausse de prix selon que l'on est près ou loin du lieu où on le prend. Dans le voisinage de la mine, on a cent morceaux pour un écu, un peu plus loin on en a quatrevingt, puis soixante, & ainsi à proportion. A la Cour on n'en a que dix, & dans certaines Provinces très-éloignées, on n'en a que trois pour une pièce d'or, qu'ils appellent *Derime*, dont nos Auteurs ne marquent point la valeur (c).

Les

(a) *Ludolph* l. I. C. 7. § 1. & seqq.(c) *Lobo* l. c. p. 93.(b) *Ibid.* *Telles*, *Lobo* & al.

SECTION

V.

Curiosités
Naturelles
& Artifi-
cielles d'A-
byssinie.

Les Abissins se servent aussi de sel pour se témoigner leur amitié, chacun en porte un petit morceau dans une bourse pendue à la ceinture. Lorsqu'ils deux amis se rencontrent, ils tirent leur petit morceau de sel, & se le donnent à lécher l'un à l'autre. Ce seroit une très-grande incivilité d'y manquer, & de ne pas faire toutes les façons qui doivent accompagner cette honnêteté : on le regarderoit comme un grand affront, & une marque déclarée de quelque rancune secrète, ou au moins comme une grande impolitesse (a), desorte que de part & d'autre on fait la cérémonie (*).

Champs
de Sel.

Ils ont de grandes plaines, dont la surface est couverte d'une croûte d'une autre sorte de Sel, au transport duquel on employe tous les jours plusieurs centaines de chameaux, de mulets & d'ânes; ces champs se trouvent particulièrement sur les frontieres entre les Royaumes de Dancali & de Tigré. On le transporte en morceaux de la longueur d'une palme, larges & épais de quatre doigts; il est fort blanc & dur, & il y en a une grande quantité nonobstant le transport continuel qu'il s'en fait, la plaine où il se trouve ayant, dit-on, quatre journées de chemin en longueur. Il y a encore une troisième sorte de Sel, de couleur rougeâtre, qu'on taille de tout un roc; on s'en sert ordinairement en Médecine; il faut passer cette montagne de nuit, car de jour la chaleur est si violente que souvent elle étouffe les hommes & les bêtes; les fouliers mêmes se grillent, comme si l'on marchoit sur des charbons ardents (b).

Montagnes
prodigieu-
ses.

On doit encore mettre au nombre des Curiosités naturelles d'Abissinie les Montagnes escarpées, d'une hauteur prodigieuse, & qui sont presque inaccessibles, en comparaison desquelles les Alpes & les Pyrenées ne sont que de petites collines. Il y en a un si grand nombre, qu'il n'est ni Province, ni Royaume qui n'en soit couvert, à l'exception de celui de Dambée, qui n'est pour la plus grande partie qu'une plaine fertile, sur-tout du côté du grand Lac de ce nom. On peut à peine faire une journée sans rencontrer de ces montagnes, dont il y en a de si hautes, de si escarpées & de si rudes, qu'elles sont aussi effrayantes à la vue, que difficiles & dangereuses à traverser. Elles sont néanmoins d'une si grande utilité au Pays, qu'il semble que la Providence les ait destinées à être comme autant de Fortereses imprenables, sans lesquelles ce qui reste encore de l'Empire d'Abissinie auroit été englouti il y a longtems par les Turcs, les Galles & autres Nations ennemies, mais elles ont été des barrières impénétrables de tous côtés. Tandis que la cime inaccessible de ces montagnes va se perdre dans les plus hautes nues, on diroit que les vallées qui sont au bas conduisent jusqu'au cen-

(a) Le même.

(b) Mendez, Voy. les Voyag. des Jésuites
L. III. C. 8. Lobo & al.

(*) Il y a quelque apparence que cette coutume de porter un morceau de sel dans sa bourse, fut introduite d'abord dans la vue d'humecter leur bouche en voyageant dans ces Pays chauds: que cela donna lieu de le présenter aux étrangers qu'on rencontroit & qui n'en avoient point, comme une marque de civilité & de bienveillance. Peut-être que ce qui donna lieu à cette coutume bizarre, & en apparence incivile, c'est que l'excessive chaleur leur rendant la bouche pâteuse, ils ne pouvoient se bien parler qu'après l'avoir dégagée avec le sel. Ce n'est qu'une simple conjecture que nous hazardons, aucun Auteur ne nous ayant instruit de l'origine de cette cérémonie.

SECTION
V.
Curiosités
Naturelles
& Artifi-
cielles d'A-
byssinie.

ni de profondes vallées au-dessous, comme on se l'imagineroit peut-être sur ce que les Alpes & les Pyrénées offrent à l'œil, mais une petite & charmante plaine, qui a environ deux lieues de tour, & une portée de fusil de largeur, & qui est terminée à un bout par un rocher uni & en talus, qui ressemble au dos d'une chaise, dont la petite plaine est le siege; en sorte qu'en prenant toute la montagne ensemble, le Mont de Guça paroît être comme une espece de piedestal de celle-ci, que les Abissins appellent *Lamalmom*, qui représente une chaise sans bras, dont le dos est le rocher droit au bout de la plaine, & qui est aussi perpendiculaire que si on l'avoit taillé au ciseau. Dans la plaine, que nous pouvons nommer le siege de cette merveilleuse & haute chaise, il y a un joli bourg du même nom que la montagne, dont les habitans subsistent assez commodément en secourant les Caravanes; ils déchargent les bêtes de charge pour une partie de cette difficile montée, afin de leur aider à monter d'un degré à l'autre; en sorte qu'on seroit étonné de voir avec quelle facilité ils les font passer de l'un à l'autre sûrement, tandis qu'eux-mêmes chargés de bagage montent par les endroits les plus difficiles.

Mais ce qu'il y a encore de plus charmant dans ce petit morceau de terre, c'est qu'on découvre de-là tout le Royaume de Tigré, qui est le plus grand de toute l'Abissinie; les montagnes de Semen, qui le coupent & le traversent en tant d'endroits, ne paroissent que de petites éminences. Ce qu'il y a de fâcheux pour le petit bourg, quoiqu'assez fort & assez peuplé pour se défendre contre les attaques de quelque ennemi que ce soit, c'est qu'il est très-mal pourvu des choses nécessaires à la vie, à la réserve d'eau qu'ils ont en abondance & très-bonne; ils sont obligés de tirer presque tout le reste des terres d'embas, ou de l'acheter plus cher encore des Caravanes, ce qui diminue considérablement le profit qu'ils retirent de leur travail, & les tient toujours dans la pauvreté (a).

Roc de
Guexen.

La fameuse Montagne ou le Roc de Guexen est à peu près du même ordre que la montagne de Lamalmom. Guexen est entre les Royaumes d'Amhara & de Chaoa: il y a aussi sur le sommet une plaine, mais plus grande, bien arrosée, couverte d'arbres, avec quelques terres labourables & quelques pâturages, & bien défendue de tous côtés par des détroits difficiles formés naturellement par le roc. C'étoit-là qu'on releguoit autrefois les freres & les enfans des Rois, & d'où on ne les tiroit que pour les mettre sur le Trône. Cette extraordinaire & imprenable montagne est un rocher perpendiculaire en forme de Forteresse, qui peut avoir au haut le long du talus une demi-lieue de large, mais au pied elle a bien une demi-journée de chemin de circuit: elle est si haute, que l'homme le plus robuste ne pourroit avec la fronde jeter une pierre sur le sommet. Le chemin en montant n'est pas d'abord fort roide, mais peu à peu il devient si difficile & si peu praticable, qu'il faut hisser même avec des poulies les vaches, qui d'ailleurs grimpent & sautent ici de rocher en rocher comme des cabrits. On ne voit sur le haut que quelques misérables cabanes de pierre & de boue, couvertes & revêtues en dedans de paille, sans presque aucun

meu-

(a) Les mêmes.

meuble. C'étoit-là que logeoient les malheureux Princes qui y étoient relegués, de-même que leurs Gardes. Vers le milieu de la plaine il y avoit deux sources qui les fournissoient d'eau, l'une pour boire & l'autre pour se laver. Ils avoient quelques terres pour semer du grain, quelques pâturages pour leurs vaches, & quelques arbres qui formoient un bosquet pour se mettre à l'ombre & prendre le frais (a). C'étoit dans cette affreuse solitude que ces Princes passoient leurs jours, jusqu'à ce qu'ils fussent élevés au Trône, ou que la mort les mit en liberté. Mais il y a environ deux siècles que cette rigueur a cessé, comme nous le verrons en son lieu.

SECTION
V.
Curiosités
Naturelles
& Artificielles d'Abissinie.

La plus haute des Montagnes, si l'on en croit le P. *Aiphonse Mendez*, est celle que les Abissins appellent *Thabat Mariam*, ou plutôt *Tadhaba Mar-jam*, dont la cime va beaucoup au-dessus des nues, & cette montagne est fort spacieuse. Le pied est arrosé de deux rivières. Il y a sept Eglises, dont l'une est sous l'invocation de *St. Jean*, qu'on dit être fort riche. C'étoit autrefois la sépulture des Monarques Abissins, & on y voit cinq tombeaux avec quelques tapis aux armes de Portugal, ce qui fait juger que ce sont ceux dont le Roi *Dom Emanuel* fit présent à l'Empereur *David* (b).

Mont
Thabat
Mariam.

Nous ne parlerons plus sous cet article que du fameux Roc creux du Royaume de *Goïam*, vis-à-vis duquel il y en a un autre de la même hauteur & grosseur, que la Nature a placé si exactement, que l'écho renvoie un mot dit tout bas dans l'autre, avec une telle force qu'on l'entend de fort loin; & les voix réunies de trois ou quatre personnes qui parlent ensemble rendent un son aussi éclatant que celui des cris d'une nombreuse armée (c). C'en est assez sur les montagnes extraordinaires d'Abissinie. Ceux qui seront curieux d'un plus grand détail là-dessus, peuvent consulter la description que le P. *Abneyda*, qui les avoit passées presque toutes, a faite de ces prodigieuses masses, dont la lecture seule est plus capable de glacer d'effroi que de donner du plaisir. Nous ajouterons seulement, que quelques-unes de ces montagnes seroient inaccessibles en plusieurs endroits, & qu'il seroit impossible d'y monter, si la nécessité n'avoit contraint les Abissins, d'ailleurs si indolens, à avoir recours à des grues & autres machines, à l'aide desquelles ils tirent en haut & descendent en bas les bêtes & les fardeaux, par le moyen de cordes & de poulies: il n'y a pas jusqu'aux mules & aux vaches, qui grimpent naturellement bien, qu'on ne soit obligé de monter & de descendre de cette manière (d). Ils voyagent dans ces montagnes sur des mulets ou des ânes, qui, ainsi que nous l'avons remarqué, sont les meilleures montures, & celles qui ont le pied le plus sûr pour monter & descendre ces chemins escarpés; mais dans les plaines on se sert communément de chameaux, qui sont plus propres pour les climats chauds, arides & sablonneux; car on ne monte les chevaux que pour la guerre.

Roc creux.

On doit mettre encore au rang des Curiosités Naturelles d'Abissinie les Lacs & les Rivières. Nous ne trouvons de lacs considérables que celui de

Lacs.

Zoai

(a) Les mêmes.

(b) *Lobos*, T. I. p. 260.

(c) *Kircher & Pays ap. Ludolph*, L. I.

C. 6. § 15.

(d) *Idem* ibid.

SECTION V. *Curiosités Naturelles & Artistielles d'A.* Zoâi ou Zoâia & celui de Dambéc. Le premier est dans le Royaume de Chaoa, & c'est la source de la riviere de Matchi, qui se jette dans l'Aoaxe, lequel va se perdre dans les déserts sablonneux du Royaume d'Adel. Le lac de Dambéc est dans le Royaume du même nom; les Abissins l'appellent *Bar-Dambea* ou la Mer de Dambéc (*). Ce lac est beaucoup plus considérable que l'autre à divers égards, principalement à cause de sa grandeur & de sa vaste longueur & largeur, puisqu'il s'étend depuis le douzième jusqu'au quatorzième degré de Latitude Septentrionale, ayant dans la plupart des endroits trente lieues de long, & trente-cinq dans sa plus grande longueur, & dix en largeur là où il est le plus étroit, & jusqu'à quatorze ou quinze dans les endroits où il est le plus large; il a environ quatre-vingt-dix lieues de tour sans compter ses profondes bayes, les anses & les autres détours. Les eaux de ce lac sont claires & douces. On y trouve une grande variété de poissons. Le Pays des environs est uni, fertile & beau; il y a dans le lac une multitude d'Isles de différentes grandeurs, dont les plus grandes sont habitées par des Moines Abissins; elles sont agréables & fertiles: sept ou huit ont des Monasteres, qui bien-que fort en décadence, paroissent avoir été de beaux Edifices; ces Isles produisent entre autres les meilleurs citrons & les meilleures oranges de tout l'Empire, tant pour la beauté que pour le goût. La plus stérile de ces Isles, que les habitans nomment *Dek*, sert de prison ou de lieu d'exil aux Prisonniers d'Etat de grande distinction (a).

Navigation du Lac.

Ce vaste lac est navigable, & ils y voguent avec des barques plates, qu'ils appellent *Tancoas*, qui ne sont pas faites de bois, mais d'une espece de joncs, qu'ils nomment *Tambuas*, dont le lac est rempli; chacun de ces joncs est de la grosseur du bras, & a deux verges de long. Ce Tambua croît aussi en d'autres lacs, & tout le long des bords du Nil on s'en sert au même usage, mais il est plus mince & plus long que celui qui vient dans les lacs; c'est le même dont *Plin*e a fait la description (b), & que les Anciens appelloient *Papyrus*; ils s'en servoient non seulement à faire du papier, mais aussi des barques, des voiles & d'autres agrès. Les Abissins en font autant de leurs

(a) *Telluz, Lobo, Ludolph &c.* (b) *Hist. Nat. L. XIII. C. 11.*

(*) Les Anciens & les Modernes lui ont donné divers noms bizarres, auxquels nous ne voyons aucun fondement. *Ptolémée* l'appelle *Colvo*; *Jean de Barros*, *Barreau*, vraisemblablement du nom de quelques-unes de ses Isles, comme *Ludolph* le nomme *Lacus Tzanicus*, d'après celle de *Szana*, une des plus grandes (1). Quelques Géographes donnent à ce lac deux noms, & appellent *Zambre* la partie méridionale, & la septentrionale *Zaïre* (2), bien-qu'il n'y ait aucune raison de faire cette division, les Abissins donnant à tout le lac le nom de *Bahr* ou de Mer. Il y a donc quelque apparence que ces Auteurs ont suivi l'erreur générale, que ce vaste réservoir reçoit ses eaux des deux grandes rivieres *Zaïre* ou *Zaire* & *Coanza*, tandis que la première se jette dans la Mer d'Abissinie proche des côtes de Congo, & la seconde prend son cours à l'Est vers le Royaume d'Angote; & c'est un fait que le Nil est le seul fleuve connu qui entre dans ce lac, ce qui fait monter ses eaux à une si grande hauteur en Hiver, à cause du grand nombre d'autres rivieres & des torrens des montagnes qui viennent se jeter dans ce fleuve, & qui le grossissent (3).

(1) *Hist. Æthiop. L. I. C. 5.*

(2) *V. l'Atlas de Mercator & de Johnson.*

(3) *Idem ibid. Corneille, La Martiniere &c.*

leurs joncs de Dambée. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il y a dans ce lac beaucoup d'Hippopotames ou Chevaux marins, qui non seulement rendent la navigation dangereuse, mais détruisent une grande quantité de poisson, & font de terribles désordres par-tout où ils passent, quand ils viennent paître à terre selon leur coutume. Mais on n'y trouve ni Crocodiles, ni Alligators, comme dans le Nil; enforte que le bétail peut paître en sûreté dans les fertiles campagnes voisines, & venir s'abreuver des bonnes eaux du lac, sans avoir rien à craindre de ces monstres amphibies. Quant aux Chevaux marins, il y a des gens qui s'occupent à les détruire; ils vivent de la chair, & coupent la peau en longues courroyes, qu'on nomme *Allengas*, dont les Abissins se servent en guise de fouet & d'éperons. Les Tritons & autres monstres marins semblables, que quelques Auteurs (a) y supposent, sont imaginaires, comme d'autres Auteurs qui ont demeuré dans le Pays l'ont prouvé (b).

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce lac reçoit le Nil, qui le traverse d'Occident en Orient sans mêler ses eaux avec celles du lac. C'est ce qui a fait croire aux Anciens & à plusieurs Géographes modernes qu'il y avoit sa source; mais le contraire a été reconnu par des témoins oculaires, qui se sont donnés la peine de remonter de l'endroit où ce fleuve entre dans le lac, jusqu'à ses sources si fameuses & si longtems cherchées, qui sont à plus de vingt lieues en droite ligne, comme nous l'avons fait voir dans l'Histoire Ancienne de l'Ethiopie (c).

Ce ne sera pas néanmoins nous écarter de notre principal but, que de remarquer d'après M. *Maillet*, qui connoissoit personnellement la plupart des Missionnaires & des Auteurs Portugais, qui ont écrit si décisivement sur les deux sources de ce fleuve fameux, & qui avoit eu occasion de s'entretenir avec des personnes qui avoient été sur les lieux, ce ne sera pas, disons-nous, nous écarter, que de remarquer qu'on n'a guere de raison de s'en rapporter à la Relation qu'ils font de cette découverte tant vantée; d'autant plus qu'elle est assez propre à flatter la vanité, à inspirer l'ambition d'y avoir même quelque prétention, & à porter par conséquent à embellir la Relation qu'on en fait.

C'est ce qui ne nous paroît pas moins évident par la préférence que les Missionnaires ont affecté de donner à ces deux sources sur un grand nombre d'autres, qui bien-qu'elles viennent de plus loin, se réunissent dans le même lit, & ont par conséquent autant de droit à être les sources du fleuve; car lorsque tant de différens ruisseaux viennent à confondre leurs eaux en un seul canal, comme ils le font ici, comment peut-on avec quelque ombre de certitude en marquer un ou deux, à l'exclusion de tous les autres, comme l'unique source? Cependant, à moins que de pouvoir le faire, nous pouvons regarder la principale source du Nil comme aussi inconnue pour nous qu'elle l'étoit pour les Anciens. Qu'est-ce que ce fleuve même avec tous les ruisseaux qui s'y jettent, sinon un ruisseau avant qu'il ait été grossi par le Gemma, qui vient des montagnes éloignées de Dengla, & est beau-

coup

(a) Vid. *Johnson's Atlas*. 1653.(c) *Hist. Univ. T. XII. p. 442* & suiv.(b) *Telles. Zihneydi, Lobo, Ludolph &c.*

SECTION
V.
Curiosités
Naturelles
& Artifi-
cielles d'A-
byssinie.

coup plus rapide & plus considérable que le Nil, dont il fait une riviere ; ou, pour parler plus exactement, il le reçoit dans son sein, & par un retour fort injuste il perd son nom & ses eaux, & les cede à cet usurpateur.

Mais ici on nous allegue que la Nature semble lui avoir donné les caracteres de la souveraine Dignité ; deux admirables fontaines sans fond, qui descendent d'une petite montagne, couverte de beaux arbres qui y conduisent & qui tombent dans un petit lac, la clarté des eaux, le terrain creux sur lequel il coule, la verdure qui orne la terre, sous laquelle il se cache quelque tems, le tribut constant que lui payent de leurs eaux un grand nombre de ruisseaux de côté & d'autre, & un grand nombre d'autres embellissemens topographiques, réels ou imaginaires, particuliers à ce fleuve, ou communs aux autres qui s'y jettent, voilà ce qui a déterminé les bons Peres à le couronner, préférablement au Gemma ou à quelque autre.

C'en est assez pour sa source. Quant à ce qui empêche ses eaux de se mêler avec celles du lac de Dambée, qui est un fait fondé sur des observations réitérées & incontestables, on croit avec raison que cela vient de la grosseur & de la rapidité de ce fleuve ; car ayant reçu plusieurs grandes rivieres dans son cours, & coulant vers le bas avec une rapidité extraordinaire & en faisant plusieurs chûtes, il entraîne tout ce qu'il rencontre avec une impétuosité irrésistible, & se forme un canal de douze lieues & plus au travers des eaux du lac ; car il y en a autant depuis l'endroit où il y entre jusqu'à celui où il en sort (a).

Autres
Rivieres
autre le
Nil.

Le Nil passe à juste titre pour le fleuve le plus considérable d'Ethiopie, par plusieurs raisons, outre celles que nous avons rapportées ; mais comme nous avons fait ailleurs (b) la description de ses sources, de ses détours, de ses cataractes, des rivieres qui s'y jettent & de tout ce qui peut intéresser, nous y renvoyons le Lecteur pour ne pas tomber dans des redites inutiles, & nous nous bornerons à parler des rivieres dont nous n'avons rien dit, ou que nous n'avons touchées qu'en passant. Du nombre des dernieres

Le Tacaze.

est le *Tacaze*, qui, comme on l'a dit, est une des principales qui se décharge dans le Nil, & que l'on croit être l'*Astaboras* de *Etolémée* (c). Il a sa source dans cette chaîne de montagnes qu'on nomme *Arivagua*, sur les frontieres des Royaumes d'*Angote* & de *Bagameder*, c'est-là qu'à l'Est de la plus haute montagne, on voit sourdre avec beaucoup de force trois sources, à la distance d'un jet de pierre les unes des autres ; après avoir joint leurs eaux elles forment une riviere, qui prend son cours à l'Est pendant quelques journées, entre les terres de *Daphana* & de *Hoage*, qui est au Nord ; traversant ensuite le Royaume de *Tigré*, le *Tacaze* passe par la Province de *Siré*, dont il laisse les fertiles campagnes à l'Est, & le fameux Désert d'*Aldaba* à l'Ouest, Désert autrefois aussi célèbre que ceux de la *Thébaïde*, par les *Anachoretés* qui s'y retiroient ; de-là le fleuve continuant son cours au Nord par la Province de *Holcait*, & par les terres basses des *Cafres*, il entre dans le Royaume de *Dequin*, habité par une sorte de *Maures*, nommés *Baulons*, & là il va bientôt se perdre dans le Nil. Cette riviere, quoi-

(a) *Tellez, P.rys, Almeyda, Lobo* &c.

(b) T. XII. p. 442 & suiv.

(c) *Ibid.*

que moins grande peut-être que celle où elle tombe, est fort profonde en divers endroits; il y a des Crocodiles & des Chevaux marins d'une grosseur extraordinaire, aussi-bien que des Torpilles, dont nous avons parlé plus haut (a).

La Riviere de Zébée n'est pas moins considérable que le Nil; elle prend sa source dans le Pays de Boxa au Royaume de Narea, & coule d'abord vers le Couchant, puis tourne au Nord, & environne presque de toutes parts le Royaume de Gingiro, comme le Nil fait celui de Goiam, prenant ensuite son cours à l'Est elle coule au-delà de Ken, & se décharge, à ce que l'on croit, dans la Mer des Indes près de Mombaza (b).

Le Mareb, autre grande Riviere, a sa source à deux lieues à l'Ouest de Debaroa, dans le Royaume de Tigré; de-là coulant vers le Sud à travers les terres sablonneuses des Cafres, il va tomber d'un rocher de trente coudées de haut, & se cache sous terre, mais pas si profondément que si l'on creuse quelques pieds, comme firent les Portugais quand ils faisoient la guerre en ces Pays-là, on ne trouve de bonne eau & de bon poisson. Un peu plus loin au Sud la riviere reparoît, & se détournant elle entre dans le fertile Royaume de Dequin, & y distribue toutes ses eaux fécondes, comme si elle avoit perdu son chemin, & n'avoit point à retourner dans l'Océan (c). On dit que l'Hiver le Mareb, avant que de se cacher sous terre, prend son cours entre les Provinces de Saroa, d'Assa, d'Harve, & de Toat, passe au pied du Monastere d'Allélujah, qui n'est pas loin de Fremone, & par conséquent de sa source, & va ensuite se perdre dans les Pays sablonneux (d).

Une autre Riviere aussi grande que le Nil c'est l'Aoxe, ou Hawash ainsi que l'appelle Ludolph; il prend sa source entre les Royaumes de Choa au Nord, Ogge & Fategar au Sud, & prenant son cours à l'Est il reçoit plusieurs grandes rivières, entre autres le Machi qui sort du lac de Zoay dans le Royaume d'Ogge; grossi par cette jonction, il porte ses eaux rapides dans le Royaume d'Adel, où il entre à un endroit nommé Anca Garrele, où les Jésuites Perceyra & Machado furent décapités par ordre du Roi Mahomé-tan, en haine du Christianisme. Cette belle riviere dédommage richement les habitans de la disette de pluies, qui tombent ici rarement; ils la partagent, comme l'on fait, le Nil en un grand nombre de canaux, qui fécondent tout le Pays en arrosant les terres & fertilisant les vallées, en sorte qu'elles produisent beaucoup de bled, & nourrissent quantité de bétail; à la fin elle va se cacher sous terre ainsi que le Mareb (e), comme si elle croyoit que c'est un tombeau plus honorable que la Mer (*).

Les

(a) *Almeyda, Tellez, Lobo, Ludolph.*(c) *Tellez, Almeyda, Lobo, Ludolph.*(b) *Tellez, Voyag. des Jésuites. L. I. C. 4.*
Joan dos Santos Æthiop. Orient. L. V. C. 1.(d) *Lobo T. I p. 269.*(e) *Tellez & al. sup. cit.*

(*) Il ne sera pas hors de propos d'avertir le Lecteur que c'est ici la même riviere qu'un Auteur fabuleux appelle *Niger* ou Riviere noire, sans autre raison sinon qu'elle passe par le Pays des Noirs, comme s'il n'y avoit pas d'autres rivières d'Abissinie & des Royaumes voisins qui en fissent autant, & comme si elles traversoient des Pays habités par des Blancs. Quoiqu'il soit certain qu'il n'y a point de telle riviere en Ethiopie, comme nous

SECTION

V.

Curiosités
Naturelles
& Artifi-
cielles d'A-
byssinie.

Les autres Rivières d'Abissinie n'ayant rien de fort remarquable, nous nous contenterons d'indiquer les noms des principales : telles sont le *Bachilo* ou *Baxilo*, qui sépare les Royaumes de Bagameder & d'Amhara; le *Guexem* ou *Queccam*, qui sépare le Royaume d'Amhara de celui d'Oleca; le *Maleq* & l'*Anguer*, qui ayant réuni leurs eaux ensemble, arrosent les Royaumes de Damot, de Narea, de Bisamo, avec les Cantons des Gafates & de Gongas.

Autres Ri-
vieres.

On peut voir ces rivières, & plusieurs autres dont nous ne parlons point, sur la Carte de l'Empire.

Curiosités
Artificiel-
les.

Après avoir parlé de ces Curiosités Naturelles d'Abissinie, voyons celles de l'Art, qui sont en plus petit nombre, au moins celles sur la description desquelles on peut compter, & c'est ce qu'il est aisé de comprendre par ce que nous avons dit des Métiers & des Manufactures des Abissins. Il ne laisse pas néanmoins d'y en avoir de si extraordinaires qu'elles méritent l'attention

Eglises
creusées
dans le roc.

d'un Lecteur curieux, nous parlons de ces dix belles Eglises, toutes creusées dans le roc avec le pic & le ciseau, que les PP. *Alvarez* & *Tellez* vantent si fort : le dernier en rapporte les noms, mais *Alvarez* nous en a donné la description. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elles ont été bâties & achevées par les ordres & aux dépens d'un de leurs plus grands Monarques nommé *Lalibela*, dont nous rapporterons les actions en son lieu. Ces Eglises sont *Emanuel*, *Saint-Sauveur*, *Sainte-Marie*, *Sainte-Croix*, *Saint-George*, *Golgota*, *Betlehem*, *les Martyrs*, *Marcoccos*, *Lalibela* : cette dernière porte le nom de son illustre fondateur, & passe pour la plus considérable ; ce Prin-

le verrons en son lieu, cet Auteur romanesque dit que cette rivière, dont selon lui le Nil n'est qu'une branche, forme trois lacs ; de l'un sort une rivière qui coule toujours sur des pierres de prix, comme rubis, saphirs, émeraudes, grenats &c. sans parler de la poudre d'or, & tombant dans la mer à Mélinde, a à son embouchure une grande Pêcherie de perles & d'ambregris (1).

Ajoutons à cette rivière imaginaire de notre Moine, une autre non moins chimérique & célèbre chez les Rabbins grands faiseurs de Romans ; c'est le *Sambaton* ou Rivière du Sabbat, qui coule, dit-on, avec un grand bruit & fort rapidement pendant les six premiers jours de la semaine, & demeure à sec le septième ou le jour du Sabbat. *Joséph* est le premier qui en parle, & qui dit que *Tite* le vit en allant en Syrie (2), mais il ne le fait couler que le jour de Sabbat, & dit qu'il est à sec les autres jours. *Plin*, sur la foi de quelque conteur de fables Juif, en parle plus exactement en disant (3), *in Judæa rivus omnibus sabbatis exsiccatur* ; une rivière de Judée demeure à sec tous les jours de Sabbat.

Mais les Rabbins, dont nous avons parlé, vantent bien autrement le *Sambaton*, qu'ils placent en divers Pays ; les uns au-delà de l'Euphrate, quelques-uns aux Indes, & d'autres en Abissinie (4) ; ils prétendent qu'il est si rapide, si large & si profond, qu'il est impossible de le passer, mais que le jour du Sabbat il est presque à sec ; c'est par cette raison que les Israélites, qu'on prétend qui occupent de grands Pays de l'autre côté de ce fleuve, mettent des gardes le long de ses bords, pour n'être pas surpris ce jour-là. *Jonathan Ben Uzziel*, Auteur prétendu de la Paraphrase Chaldaïque, plus ancien que *Joséph*, fait aussi mention du *Sambaton* ; mais peu de Savans le croient Auteur de cette Paraphrase, desorte que tout bien considéré, *Joséph* paroît être le premier inventeur de cette rivière imaginaire, dont aucun Auteur n'a fait mention, à la réserve de *Plin*, qui selon les apparences la tenoit de lui (5).

(1) *Uretia Hist. Æthiop.* L. I. C. 29.

(2) *De Bell. Jud.* L. VII. C. 24.

(3) *L. XXXI.* C. 2.

(4) *Vid. Bartolucci Bibl.* Vol. I. p. 100. *Wolfii Bibl. Rabb.*

(5) *Ludolph L. IV. C. 8. § 115. Buxtorf, Lex. Talin.* sub voce. *Calmet* &c.

Prince a néanmoins été enterré dans celle de *Golgota*. Ce pieux & magnifique Monarque, sachant bien qu'il n'avoit dans son Empire ni Architectes, ni Ouvriers en état d'exécuter de pareils ouvrages, en fit venir d'Egypte, & l'on dit que par sa munificence ils acheverent ces Eglises dans l'espace de vingt-quatre ans, de la façon surprenante que nous avons dit (a). Nous renvoyons le Lecteur à la description qu'*Alvarez* a donnée de ces Edifices extraordinaires ; il paroîtroit presque incroyable qu'ils eussent pu être achevés en si peu de tems au pic & au ciseau, si l'on ne nous apprenoit en même tems que les rochers dans lesquels ils ont été taillés, sont d'une pierre si douce que les instrumens des ouvriers y avoient aisément prise, bien-qu'ils soient devenus d'une extrême dureté & fort solides, quand ils ont été exposés au Soleil & au grand air. Il n'est pas même sans apparence, qu'ils avoient naturellement quelque chose qui ressembloit auparavant à une Eglise, puisque nous avons vu que les rochers ont différentes figures aussi régulières que si on les avoit taillés au ciseau.

Plusieurs de leurs autres Eglises, sur-tout celles qui appartiennent à leurs plus célèbres Monasteres, paroissent avoir été autrefois de grands & somptueux Edifices, & méritent à juste titre d'être mises au rang des Curiosités de l'Art, non seulement par cet endroit, mais encore plus par leur figure particuliere, car elles sont bâties sur le modele du Temple de Jérusalem, & partagées en trois parvis. Quelques-unes sont rondes, & ont une Chapelle carrée au milieu de pierres quarrées, avec quatre portes qui sont face aux quatre points du Ciel; les portiques & les fenêtres sont de cedre & d'autre beau bois, très-proprement travaillé. Le toit s'éleve en forme de coupole, mais le dedans paroît sombre, parcequ'il n'a le jour que de la seconde main. Le corps de l'Eglise étoit hors du carré le long des murailles en rond, & elle ressembloit à un Cloître, bien revêtue de bois de cedre, & le plat-fond étoit soutenu par des colonnes du même bois, très-magnifiquement & bien travaillées. La plupart de ces Eglises tombent en ruines, & il ne reste de quelques-unes que des débris, ou quelques morceaux tout au plus qui servent encore au Service Divin (b).

Nous passons sous silence plusieurs autres Curiosités, tant Naturelles qu'Artificielles, dont parle *Kircher*, & que ceux qui sont disposés à y ajouter foi, peuvent voir dans son vaste Recueil. La dernière dont nous parlerons est le fameux Palais Impérial bâti dans le goût Européen par le P. *Pays*, dont nous avons promis une courte description. Le devant de ce superbe Bâtiment étoit en dedans & en dehors de grandes pierres quarrées, proprement taillées & jointes ensemble. Entre autres beaux appartemens il y en avoit un fort spacieux, de cinquante pieds de long & de quinze de large, avec une chambre à coucher de plein pied, & un grand escalier au milieu pour monter au second étage ; & là on montoit par un second escalier sur le haut du Palais, qui étoit en terrasse, environnée d'un parapet. Au haut de ce dernier escalier il y avoit une petite chambre en forme de cabinet, où l'Empereur se plaisoit beaucoup, parcequ'il découvroit tout le lac de Dambée &

SECTION
V.
Curiosités
Naturelles
& Artificielles d'Abissinie.

Anciennes
Eglises des
Monasteres.

Description
du
Palais
Impérial.

(a) *Alvarez*, *Descript. d'Æthiop.* Cap. m. (b) *Telles* & *al. sup. cit.*
55. *Telles*, *Lolo*, *Lululh*, *Kircher* &c.

SECTION V.

Curiosités
Naturelles
& Artisti-
cielles d'A-
byssinie.

& le Pays des environs, le Palais étant bâti sur une éminence, dans la grande Presqu'isle qu'on appelle Gorgora, au Nord du lac: de-là il voyoit aussi tout ce qui entroit & sortoit, sans être vu (a). Comme c'étoit-là que ce Monarque passoit la plus grande partie de l'Hiver, il y avoit fait faire de beaux jardins à la maniere de l'Europe.

S E C T I O N VI.

Gouvernement & Loix d'ABISSINIE, Cour de l'Empereur, sa Puissance, son Couronnement, ses Titres pompeux, son Camp, son Cortège, son Armée, ses Revenus & ses autres Prérégatives.

SECTION VI.

Gouvernement, & Loix d'Abissinie &c.

Gouvernement d'Abissinie. Puissance absolue des Empereurs.

IL paroît évidemment par tous les monumens de cet Empire jadis si vaste & si puissant, que dès son origine le Gouvernement a été monarchique & despotique, & que bien-que son origine, & la succession non interrompue de ses Rois, que les Abissins vantent si fort, soient fort incertaines & douteuses, on ne trouve néanmoins ni dans la Tradition ni dans les Annales, nonobstant les grandes révolutions arrivées dans cette longue suite de siècles, aucun intervalle où ces Monarques n'ayent pas gouverné despotiquement, & disposé de la vie, de la liberté, & des biens de leurs Sujets, avec un pouvoir absolu tant dans l'Etat que dans l'Eglise (b). Il n'y a jamais eu de Loix écrites parmi les Abissins pour servir de regles au Gouvernement, bien moins rien qui pût limiter cette autorité excessive, ou assurer les privilèges & les biens des Sujets; la volonté seule de l'Empereur tient lieu de Loi. Nonobstant cette puissance illimitée, qu'ils ont possédée de tems immémorial, nous ne voyons pas cependant que le Clergé l'ait tout-à-fait reconnue, & s'y soit soumis si entièrement, qu'il n'y ait résisté vigoureusement en différentes occasions, non seulement sur des Affaires purement Ecclésiastiques & de Religion, mais aussi sur d'autres absolument Politiques, telles que la succession & le couronnement de quelques-uns de leurs Monarques, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Leur Généalogie, Titres &c.

Nous avons déjà remarqué que ces Princes se vantent de descendre de *Menihelch* ou *David*, fils de *Salomon* & de la Reine de *Séba*. Les Abissins disent qu'après son retour de Judée cette Princesse régna vingt-cinq ans, que son fils lui succéda, & que les Princes descendus en ligne droite de lui regnerent jusqu'à l'an 960 de J. C. qu'une autre famille usurpa le Trône. C'est en vertu de cette illustre origine, que les Monarques Abissins prennent le titre de *Nagush* ou *Negusha*, qui signifie Roi des Rois, & quand on leur parle on leur dit *Hatzeghé*, ce qui répond au terme François de *Sire*. Outre cela ils prennent encore d'autres titres fastueux dans leurs Edits, leurs Lettres & autres Ecrits publics. Par exemple l'Empereur *Lobna Danguil*, *Davaid* ou Sultan *Segued*, (car on lui donne tous ces noms) en écrivant à *Emanuel* Roi de Portugal, prend les titres de *David* aimé de Dieu, la Co-

(a) Le même & *Ludolph* L. II. C. 12. Lobo & al.

(b) *Tellex*, *Almeyla*, *Lobo*, *Ludolph*, *Poncet* &c.

homme de la Foi, de la race de *Juda*, fils de *David*, fils de *Salomon*, fils de SECTION
la Colonne de Sion, Empereur de la grande & haute Ethiopie, de ses grands VL
Royaumes & Terres &c. Le Sceau de ces Princes est un Lion tenant une Gouverne-
croix, avec cette légende, *le Lion de la Trilu de Juda a vaincu (a)*. Les ment,
respectés qu'on leur rend répondent à leurs titres & à leur dignité, on ne les & Loix
approche qu'avec les marques de la plus profonde soumission, & qui ne dif- d'Abissi-
férent guere de l'adoration qu'on rend à plusieurs Souverains des Indes, come nie &c.
me on l'a vu dans le cours de cette Histoire. Les Empereurs d'Abissinie n'af-
fectent pas à-la-vérité comme eux de faire consister leur grandeur à ne se
faire voir que rarement à leurs Sujets, ils se montrent souvent en public, &
ils donnent audience, mais ce n'est jamais qu'avec de grandes cérémonies ;
ceux qui ont l'honneur d'être admis en leur présence sont obligés de se pro-
sterner par terre, & de la baiser en s'approchant du Monarque. Ils ob-
servent même quelque chose de pareil en leur absence, car ils ne l'enten-
dent jamais nommer qu'ils ne fassent une profonde inclination, & ne tou-
chent la terre de la main.

Les autres marques de leur grandeur & de leur magnificence consistent Leur Suite
principalement dans la suite ou le cortège qui accompagne toujours leur & leur
Cour, ou plutôt leur camp, car nous avons déjà observé qu'ils demeurent Camp.
principalement sous des tentes. On y voit quelque chose de la pompe
& de la magnificence Impériale des Empereurs Chinois & des autres Mo-
narques quand ils voyagent, bien - que cela n'en approche point. Ils sont
non seulement suivis de leur Maison & de leurs Gardes, qui forment un
nombreux & brillant cortège ; mais aussi de tous les Grands & les Seigneurs
de l'Empire, qui tâchent de se surpasser les uns les autres, non seulement par
l'éclat de leur suite, mais par la richesse de leurs habits, & la somptuosité de
leurs Pavillons ; aussi leur camp occupe-t-il toujours un grand terrain, & il
présente un magnifique spectacle : la disposition régulière des rues, la gran-
de variété de tentes, de banderollés & d'autres ornemens, & sur-tout le
nombre de lumieres & de feux pendant la nuit, n'y contribuent pas peu :
ainsi tout ce camp ressemble à une grande ville, régulièrement bâtie & ou-
verte, au centre de laquelle ou dans quelque endroit distingué on voit le Pa-
villon Impérial, qui surpasse tous les autres pour la hauteur, l'étendue &
la richesse. Proche de celui-là sont ceux des Impératrices & de la Famille
Royale, ensuite ceux des Seigneurs & des Dames de la Cour, tous magni-
fiques à proportion, quoiqu'inférieurs à celui de l'Empereur. On peut y
ajouter les grands Pavillons, qui leur servent d'Eglises, & qu'on embellit
en dedans & en dehors à grands frais avec beaucoup de magnificence. Le
reste du camp n'a rien d'extraordinaire, sinon sa grande étendue, & le bon
ordre qui y regne pour les Marchés, les Cours de Justice, & les Places où
la jeune Noblesse fait divers exercices à cheval, ce qui forme aussi un très-
agréable spectacle. D'ailleurs on ne voit que quantité de longues allées ou
rues, composées de tentes ordinaires, ou de misérables cabanes faites de
lattes & de terre & couvertes de paille, qui servent aux Gardes & aux Sol-
dats

(a) *Telles, Almeida, Lobo, Ludolph, L. II. C. 1. & al.*

SECTION
VI
Gouvernement
& Loix
d'Abissinie &c.

Maniere
de chan-
ger de
Camp.

dats de l'Empereur, & à un prodigieux nombre de vivandiers & autres gens de cette espece (a).

L'Empereur transporte son camp, ou comme on peut l'appeller sa Capitale, ce qu'il fait plus ou moins souvent, selon qu'il lui plaît, & selon l'état de l'Empire (*): quelques-uns en ont changé au bout de deux ou trois ans, d'autres au bout de six ou sept, & même de dix. Quand cela arrive, ils ont soin principalement de choisir un lieu commode & spacieux, bien fourni d'eau & sur-tout de bois, parceque quand il vient à manquer ils sont obligés de décamper: il est incroyable combien ils en ruinent, faute d'observer de l'ordre dans la maniere de le couper; en peu de tems on voit de vastes forêts, les montagnes, & les vallées entierement depouillées, enforte que quand ce nombreux camp change de lieu, il ne reste longtems après dans celui qu'il a quitté que la terre toute nue. Les Abissins regardent comme un miracle presque incroyable, que de si grandes villes, comme il y en a dans les autres parties du Monde, puissent être si longtems dans un même endroit sans manquer de bois. Quand l'Empereur marche, soit en tems de paix soit en tems de guerre, il est toujours accompagné de ses Azagues & de ses principaux Ministres; il paroît avec la couronne sur la tête, qui est faite de galons d'or & d'argent, & enrichie de quelques perles; car pour d'autres pierreries on n'en a jamais seulement vu en Abissinie, si nous devons en croire l'Abbé Grégoire, & les Millionnaires Portugais en général, quoique Poncet représente l'Impératrice comme couverte de pierreries, lorsqu'il eut l'honneur de paroître devant elle. L'Empereur porte aussi une espece de bonnet ou de chapeau à l'Indienne, qui vient ordinairement des Indes. Il étoit autrefois aussi caché derriere des rideaux, pour n'être point vu; mais il y a longtems que cette coutume est abolie, & souvent ces Monarques quittent leur mule pour monter un cheval de parade.

Comment
l'Armée est
sournée de
provisions.

Quelque tems avant que l'on se mette en marche, on envoie des Officiers aux Gouverneurs des Provinces & des lieux où l'armée doit passer, avec des ordres de fournir non seulement tout ce qui lui est nécessaire, mais aussi

(a) Tellez, Almeyda, Lobo, Poncet, Ludolph, Dam. de Goes & al.

(*) Ces changemens arrivent ordinairement par la disette de bois & d'autres provisions, ou à l'occasion de quelque guerre, tantôt avec un ennemi, tantôt avec un autre, en étant environnés de tous côtés. Durant une partie du tems que les Missionnaires furent dans ce Pays-là, l'Empereur avoit son camp dans un endroit nommé *Deucus*, où il resta dix années consécutives; mais avant ce tems-là il avoit occupé cinq ou six autres lieux, où il n'avoit demeuré qu'un an, ou deux & trois ans. Les Empereurs ont aussi leur quartier d'Hiver, où ils se retirent avec leurs femmes & leur maison, comme pour se délasser des affaires, sur-tout en tems de guerre, & ils reviennent dans le camp au retour du Printemps (1). L'Armée Impériale, comme nous le verrons dans un moment, est pourvue de vivres dans sa marche par les habitans du Pays par où elle passe; mais si elle s'arrête quelque tems dans un endroit, l'Empereur, ou en son absence le Général en Chef, n'ont d'autre moyen de faire subsister les troupes qu'en leur assignant certains villages; & alors ils enlèvent aux pauvres habitans non seulement leurs provisions, mais tout ce qui leur tombe sous la main. Ce désordre mine & dépeuple quelquefois des Cantons & même des Provinces entieres, les pauvres gens étant contraints d'abandonner leurs habitations, & de se retirer en des lieux plus éloignés, ou, ce qui arrive souvent, de mener une vie vagabonde, & de vivre aux dépens des autres (2).

(1) Tellez, Almeyda, Lobo, Ludolph, de Goes, Codigno &c. (2) Les mêmes,

aussi de nettoyer & de raccommo- SECTION
 der les chemins, & sur-tout de faire cou- VI.
 per les branches inutiles, abattre les buissons, & ôter dans les Bois qu'il Gouverne-
 faut traverser, tout ce qui pourroit retarder la marche; ils ne peuvent néan- ment &
 moins marcher que lentement & à petites journées, à cause de la multitu- Loix d'A-
 de de femmes, d'enfans, de bestiaux, & d'autres embarras que ces Princes bissinie
 traînent à leur suite. Les peuples ne manquent guere d'obéir exactement &c.
 à ces ordres, parcequ'ils sont sûrs que la moindre négligence est sévère-
 ment punie par de grosses amendes, & souvent cela arrive sans qu'ils l'a-
 yent mérité, par la tyrannie des Inspecteurs: ainsi ils ont grand soin de ve-
 nir au tems marqué avec leur quote-part de vaches, de grain, d'hydromel,
 de biere &c. & le tout se distribue ensuite avec la même exactitude selon
 le rang & la condition de chacun. Car c'est une loi établie dans tout l'Em-
 pire, qu'il faut que chaque Canton où l'Empereur & l'Armée passent, leur
 fournisse les provisions nécessaires, & mettent les chemins en état (a).

Outre les Pourvoyeurs dont nous venons de parler, le *Titmerari*, ou Com- Choix du
 mandant de l'avant-garde, fait la fonction de Quartier-Maître Général, & Camp.
 met sa pique en terre dans l'endroit qu'il choisit pour dresser le Pavillon Im-
 périal; après quoi, comme chacun fait son rang & le terrain qu'il lui faut,
 ils marquent aisément à l'œil où leurs tentes doivent être placées, desorte
 qu'en un moment le camp est marqué, & posé avec tant d'ordre & de régu-
 larité, aussi-bien que de diligence, que nonobstant les fréquens changemens
 chacun en connoît si bien les chemins, qu'il peut trouver les tentes des au-
 tres avec aussi peu de peine que la sienne propre, de la même maniere que
 nous trouvons une rue, une allée ou une maison dans nos villes, ou dans nos
 bourgs les plus peuplés.

Le Camp est divisé en sept Paroisses; chacune a son Curé, avec ses Dia- Marche;
 cres & autres Ecclésiastiques subalternes, qui l'assistent pour l'instruction de
 la Jeunesse, pour le Service Divin, & pour les autres fonctions du Sacer-
 doce. Quand il arrive qu'on est près de l'ennemi, l'armée a ordre de mar-
 cher fort ferrée & dans le meilleur ordre qu'il est possible, l'avant-garde &
 l'arriere-garde se tenant fort près du Corps de l'armée. Les ailes s'étendent,
 & l'Empereur est au centre, avec ses Gardes, ses Femmes, & ses principaux
 Officiers, en laissant un espace suffisant pour le bagage. En d'autres tems
 ils n'observent que peu ou point d'ordre dans leur marche, sinon qu'il y a
 toujours un nombre d'instrumens de guerre, avec des timbales & des tam-
 bours, qui précèdent l'Empereur, & un Corps de Gardes autour de sa per-
 sonne. Il monte toujours à cheval & met pied à terre à sa tente, & s'il a
 besoin de descendre en chemin, les Gardes font un cerele autour de lui, &
 étendent leurs habits pour empêcher qu'il ne soit vu. S'il met pied à terre
 pour se reposer, on a une couche toute prête que l'on apporte, sur laquel-
 le il se met sur des coussins, & on le couvre de beaux tapis de soie. Nous
 passons sous silence plusieurs autres particularités curieuses, mais moins im-
 portantes, de la puissance & de la grandeur des Monarques Abissins, que
 quelques Auteurs rapportent (b), & dont ne parlent point les principaux
 Écri-

(a) *Poncel & al.*(b) *Dam. Goes, Mores Abissin. pass. Illusc.*
 Pontif. Hist. L. VI. C. 22.

SECTION
VI.Gouvernement
& Loix
d'Abiffinie &c.La Couronne est
héréditaire. Prison
des Princes
du Sang.

Ecrivains que nous avons suivi jusqu'ici, & nous passons à d'autres plus dignes d'attention.

Nous avons déjà insinué que la Couronne d'Abiffinie est héréditaire, & qu'elle doit rester dans la même famille, c'est-à-dire dans celle des descendants de *Menihelech* leur premier Monarque; mais la succession n'est pas tellement limitée au droit d'aînesse, que l'Empereur ne puisse, s'il le juge à propos, passer les aînés, & choisir un plus jeune, qu'il aime davantage, ou qu'il regarde comme plus digne du Trône. C'est ce qui a été souvent la source de bien des jalousies & de dissensions entre les Princes, & souvent de longues & sanglantes guerres, & ce qui selon les apparences donna lieu à la coutume rigoureuse qu'on suivoit, de confiner tous les Princes du Sang sur la montagne d'Ambaguexen, dont nous avons fait la description plus haut. On peut voir dans les Remarques ce qu'on dit de l'origine & de l'abolition de cette coutume, qui paroît plus singulier que bien clair (*). Quelle qu'en ait été l'origine, il est certain que tant qu'elle a subsisté, on tiroit de-là celui qui devoit monter sur le Trône, pour l'investir des marques de la Royauté. Jusqu'à ce tems-là ceux qui devoient succéder à l'Empire étoient gardés fort sévèrement, aussi-bien que les autres Princes, & l'on ne permettoit à personne d'approcher d'eux; & ni message, ni Lettre, ne pouvoit leur

(*) On dit que cette rigoureuse coutume fut introduite l'an 1260. L'Empereur *Ighun Amlac* légua l'Empire à ses cinq fils, d'autres disent à neuf, à condition qu'ils gouverneroient alternativement chacun un an, selon leur rang d'ancienneté. Le plus jeune, nommé *Free Hecamp*, n'eut pas la patience d'attendre que son tour fût venu; piqué de voir ceux de ses freres qui avoient déjà régné au leur, assis à une table distinguée, tandis que lui & les autres étoient à une autre, & obligés de passer dans un autre chambre pour se laver les mains, parceque la bienséance ne permet pas de le faire en présence de ses Supérieurs, ce jeune ambitieux forma le projet d'abolir ce Gouvernement annuel, & de s'emparer de toute l'autorité.

Il ne put exécuter un projet si hardi sans en faire part à un ami, qui trouva que c'étoit un secret dangereux à garder, enforte qu'au-lieu de réussir ce Prince fut pris au piège qu'il vouloit tendre aux autres; car aussitôt que son tour de monter sur le Trône approcha, comme il prenoit des mesures pour mettre ses freres dans quelque lieu sûr, tel que *Guexen*, son confident révéla tout le mystere à celui qui regnoit; il goûta si bien le projet, qu'il en relegua l'Auteur avec tous ses autres freres sous bonne & sûre garde à *Ambaguexen*, comme dans l'endroit le plus propre à son but. Peu de tems après, étant comme *Hérode* devenu jaloux de ses propres enfans, il les envoya dans cette même prison. Voilà en substance ce que nos Auteurs disent (1) de l'origine de cette coutume dénaturée, qui a duré un peu plus de deux-cens ans.

Voici ce qui a donné occasion à son abolition par *Nahod*, pere d'*Onah Segued*, le dernier qu'on ait tiré de cette prison pour le faire Roi. *Nahod* eut plusieurs enfans, & un jour qu'il jouoit avec un qui pouvoit avoir huit ou neuf ans, & qu'il aimoit beaucoup, un Conseiller qui entra, l'appercevant auprès de son pere, dit au Prince que cet enfant devenoit grand; l'enfant qui avoit de l'esprit au-delà de son âge, entendit ce que cela vouloit dire, & regardant son pere en pleurant, *Quoi! ne suis-je crû que pour être envoyé à Amba-Guexen!* Le Pere touché de ce reproche résolut d'abolir cette barbare coutume, & fit non seulement serment lui-même, mais obligea tous ses Conseillers & ses Officiers de jurer, que ni ses fils ni ceux d'aucun Empereur ne seroient plus relegués dans cet endroit. Ce Serment a été si fidèlement gardé depuis, qu'on n'y a plus envoyé de Prince de la Famille Royale (2).

(1) Tellez. *Almeyda*, *Lobo*, *Poncet*, *Ludolph* &c
al. sup. cit.

(2) Les mêmes. Voy. sur-tout *Lobo T. I. p. 322.*

leur parvenir sans avoir subi l'examen de leurs Géoliers , qui les traitoient avec beaucoup de dureté & de rigueur ; ils ne leur permettoient pas même de porter d'autres habits que ceux qui étoient de coton , comme le peuple , de peur que d'autres plus distingués ne leur inspirassent des vues ambitieuses (a).

Le P. *Teliez* en rapporte un exemple remarquable. Un des Gardes , homme exact & sévère , s'aperçut qu'un de ces jeunes Princes étoit mieux habillé que les autres , & qu'il prenoit beaucoup de soin de son habillement. Il ne se contenta pas d'en avertir le Sultan , mais il déchira l'habit , & menaça le Prince de lui en faire donner un qui ne lui plairoit pas. A quelque tems de-là ce Prince parvint à la Couronne ; il envoya chercher ce Garde , qui plein de frayeur se jeta à ses pieds , lui demandant pardon de ce qu'il lui avoit fait ; mais quelle joie pour lui quand le généreux Monarque lui ordonna de se relever , lui fit présent d'un habit magnifique & d'un bracelet d'or , & lui dit en le renvoyant : *comme vous avez bien servi mon Pere , j'espère que vous me servirez de-même ; vous avez fait votre devoir , je vous en sai bon gré ; continuez à le faire* (b). Ce procédé , qui tendoit à rendre ces Gardes plus durs & plus sévères , fait voir clairement , que quelque triste que ce Prince eût trouvé sa condition pendant qu'il étoit dans cette prison , il ne croyoit pas néanmoins étant sur le Trône , que la Politique permît d'adoucir le moins du monde cette rigoureuse prison. Et l'on peut douter avec raison , si tout autre motif que la douleur & les larmes d'un aussi jeune Prince que l'étoit celui dont il est parlé dans la dernière Remarque , auroient pu engager l'Empereur *Nahod* son pere à abolir une coutume aussi ancienne , & que l'on avoit regardée jusques-là comme un moyen infaillible de mettre l'Empereur regnant en sûreté contre les factions & les révoltes domestiques.

Si l'on doit en croire *Alvarez* , à la fidélité duquel tous ses confreres rendent témoignage , cette coutume ne fut pas aussi entièrement abolie , que *Teliez* veut le donner à entendre ; car *Alvarez* dit positivement , que *David* , un des fils de *Nahod* lui-même , ayant été élevé sur le Trône , tous ses freres furent envoyés dans cette triste prison (c) , & il ajoute qu'il y en eut un des plus jeunes qui ayant trouvé moyen de s'échapper , fut repris & ramené sur la montagne (d). Nous n'entreprendrons pas de concilier deux relations si différentes , nous remarquerons seulement qu'il n'y a guere d'apparence que dans les contestations animées que la succession à la Couronne fait naître entre tant de jeunes Princes , celui qui l'emporte se fasse un scrupule de faire revivre une pareille coutume pour sa propre sûreté , quelque justement , raisonnablement , & nous ajouterons solennellement , qu'elle ait été abolie par son pere & par tous les Grands de l'Empire (e).

Nous ne fatiguerons pas non plus le Lecteur de la description toute opposée que le P. *Uretta* , Dominicain , a faite de cette Prison Royale ; il la dépeint comme une espece de Paradis terrestre , où les Princes jouissent de

SECTION
VI.
Gouvernement
& Loix
d'Abissinie &c.

tou-

(a) *Teliez*, *Lobo*, *Ludo'ph* & al.

(d) *Ibid.* C. 60.

(b) *Teliez*, *Lobo* F. I. p. 260. *Ludolph* &c.

(e) *Ludolph* L. II. C. 3. § 35.

(c) *Descript.* d'Ethiop. C. 59.

SECTION
VI.
Gouvernement
& Loix
d'Abiffinie &c.

toutes fortes de plaisirs & d'agrémens, à la liberté près, & où ils font élevés d'une manière conforme à leur naissance (a). Cet Auteur passe pour trop menteur pour qu'on s'en rapporte à lui contre le témoignage unanime de tant de Missionnaires, qu'il contredit absolument non seulement sur cet article, mais sur la plupart des autres, ce qui fait qu'on ne garde généralement son Histoire comme un amas de fables & de mensonges (b) Cependant, comme il n'est pas le seul qui contredise ces Peres sur bien des points essentiels (*), il peut rester quelque doute à qui l'on doit s'en rapporter jusqu'à ce que l'entrée de l'Abiffinie soit ouverte aux Européens. Nous remarquerons néanmoins par rapport à la nature de la prison de ces jeunes Princes, que la description qu'en fait *Uietta* étant la plus naturelle & celle qui fait plus d'honneur aux Monarques Abiffins, que l'affreuse peinture qu'en font *Ahneyda* & ses confreres, il est difficile de se persuader qu'un sujet aussi zélé que l'étoit l'Abbé *Grégoire* eût voulu confirmer la dernière, si elle n'eût pas été la plus conforme à la vérité.

Cérémonie
du Couronnement.

On procédoit avec beaucoup de cérémonie lorsqu'il s'agissoit de tirer un de ces Princes de ce triste séjour pour le mettre sur le Trône; ce qui, pour le dire en passant, ne se faisoit qu'après mûre délibération, & après s'être informé de leurs mœurs & de leurs inclinations. Il est vrai que si l'Empereur a désigné son successeur de son vivant, il n'y a ni débat ni opposition, mais s'il ne l'a pas fait, les Grands du Royaume sont en droit d'élire celui de la Maison Royale qu'ils croient le plus propre pour les gouverner. Autrefois, lorsqu'on étoit convenu du Prince qu'on devoit placer sur le Trône, le Viceroi de Tigré alloit avec quelques-uns des principaux & une partie des troupes prendre le nouveau Roi. Le Viceroi rangeoit son monde au pied de la montagne, & avec les premiers il montoit à la cabane du Roi élu, lui attachoit le *Belul* ou la Boucle d'or à l'oreille, ce qui étoit la première marque de sa Dignité; ensuite on mandoit à tous les autres Princes de venir reconnoître leur Roi & le saluer. On conçoit aisément qu'ils ne s'acquittoient de ce devoir & ne lui disoient adieu, que le cœur pénétré de douleur & rempli de jalousie. Le nouveau Roi descendoit de la montagne, & le Gouverneur avec les principaux Officiers venoient au devant de lui, mettoient pied à terre en approchant & le saluoient: au signal que le Prince leur donnoit ils remontoient tous à cheval, le mettoient au milieu d'eux, & le conduisoient au *Debana* ou Pavillon Impérial, avec de grands cris de joie, accompagnés du son des trompettes, des timbales & des autres instrumens. Le Prince seul descendoit de cheval dans l'intérieur du Pavillon, & tous les autres le faisoient dehors; ensuite un des principaux Ecclésiastiques, appelé

Sa

(a) Hist. Æthiop. (b) *Thevenot, Ludolph, Tellez.*

(*) On peut voir en particulier la description que *Poncet* fait de quelques-uns des Palais de l'Empereur, & sur-tout celle qu'il fait de la grande Ville de Gondar & du prodigieux concours de Marchands qu'on y voit, des Maisons, des Eglises & des autres Edifices, de l'habillement de l'Impératrice, qu'il représente comme toute couverte de pierreries (1), & plusieurs autres particularités diamétralement opposées aux Relations des Missionnaires & du *Gregoire* de *M. Ludolph*.

(1) Voy. *Poncet Voy. d'Æthiopie*,

Saraje Macare, l'oignoit solennellement, pendant que tous les Prêtres chan- SECTION
toient des Pseaumes (a); on le couvroit d'un Manteau Royal & on lui met- VI.
toit la couronne sur la tête, qui, comme nous l'avons dit, étoit faite de Gouver-
plusieurs galons d'or & d'argent, en forme de fleurs de lis, parfemées de nement
semence de perles, & attachée sur une espece de bonnet ou de chapeau de & Loix
velours bleu, au haut duquel il y avoit une croix d'or: on lui mettoit aussi d'Abis-
une épée nue à la main & on le plaçoit sur le Trône; après quoi un Héraut, sinie &c.

ou comme l'appelle le P. *Tellez le Ker Ace*, c'est-à-dire le Grand-Aumônier, montoit sur un lieu élevé & annonçoit au Peuple & à l'Armée, qu'ils faisoient regner un tel; tous repondoient par de grands cris de joie, & rendoient leurs hommages au nouveau Monarque.

Le Sceptre ou quelque chose d'équivalent est inconnu chez les Abissins, bien-que dans l'Ancien Testament ce soit la marque la plus distinguée de la Royauté (b). Il est vrai que quelques-uns se sont imaginés que la croix que les Empereurs ont à la main leur tient lieu de sceptre, mais on se trompe, puisque tous les Ecclésiastiques la portent comme la marque de leur Ministère, & que l'Empereur doit recevoir l'Ordre du Diaconat ou de la Prêtrise avant que d'être couronné, ainsi que nous le verrons dans la suite. Le Métropolitain qui l'oingt, ou quelqu'un de ses Prêtres, lit & explique une sorte d'Office, qui renferme apparemment les devoirs d'un bon Souverain; on ne dit point si le Roi promet ou jure de les remplir. Il va ensuite à l'Eglise, assiste au Service Divin & communie: cela fait la Cour & l'Armée le reconduisent à la Tente Royale, aux acclamations du Peuple & au son des instrumens de guerre; la cérémonie finit par des fêtes & des réjouissances (c). Nous n'avons rien dit de la ridicule cérémonie de couper le cordon, qui est particulière à ce Pays, & qui précède le couronnement; mais comme elle ne répond guere à la majesté de la Solemnité, nous la rapporterons dans les Remarques (*).

Une

(a) *Tellez, Almeyda, Lobo T. I. p. 319. Ludolph.*

(b) *Voy. Gen. XLIX. 10. Pf. CX. 2 &c.*

(c) *Tellez, Almeyda, Ludolph.*

(*) Cette Cérémonie se fait à Axum, où les Empereurs d'Abissinie sont encore couronnés. Les Auteurs qui rapportent la Cérémonie ajoutent diverses circonstances, qui bien-que ridicules & au-dessous de la dignité d'un Couronnement, sont devenus par le long usage comme indispensables. Il y a même peu de Nations qui n'ayent adopté quelque chose d'aussi bizarre & d'aussi badin dans leurs plus grandes solemnités, que ce que nous allons rapporter, témoin l'Office du Champion au couronnement de nos Rois.

Il y a une ancienne pierre, toute chargée de caracteres inconnus à deux portées de mousquet de la Cathédrale d'Axum; c'est-là que l'Empereur est obligé de mettre pied à terre & de faire la cérémonie de couper le cordon, qui est ordinairement un ruban que les jeunes filles d'Axum tiennent tendu à travers la rue: le chemin est couvert de beaux tapis, & ceux de sa suite qui précèdent font ranger la foule: quand il a mis pied à terre, il s'approche du cordon, & les filles lui demandent qui il est? Il répond je suis le Roi d'Israël; les filles répondent, vous n'êtes pas notre Roi; il se retire alors en arriere; à la troisième fois qu'elles lui font la même question. il répond je suis le Roi de Sion, tire son épée & coupe le cordon, sur quoi elle crient joyeusement, vous êtes véritablement notre Roi, le Roi de Sion: ces cris sont suivis d'acclamations, du bruit des tambours, des trompettes & d'autres instrumens, & des décharges de la mousquetterie. L'Abuna à la tête du Clergé, qui se rendent tout exprès de Dambée pour la Cérémonie, s'avance alors

SACRION
VI.
Gouver-
nement
& Loix
d'Abis-
sinie &c.

Pluralité
de Femmes.

Une autre Cérémonie solemnelle, c'est lorsque les Empereurs se marient ; & honorent leur Femme du titre d'Impératrice. Nous avons déjà remarqué que ces Princes se permettent d'avoir plusieurs femmes, comme *Salomon*, dont ils prétendent descendre ; ils suivent son exemple non seulement à cet égard, mais encore en prenant des femmes de différentes Religions, Idolâtres & Mahométanes ; quelques-uns ont même porté les choses si loin, que comme ce Monarque Hébreu ils ont permis à leurs femmes idolâtres d'avoir leurs Temples & leurs idoles, ainsi l'on voit quelquefois d'un côté une Eglise, & de l'autre un Temple d'idoles, comme sous le regne de l'Empereur *Segued* ; d'autres ont à-la-vérité assez respecté la Religion, pour faire instruire & baptiser les Princesses Mahométanes & Idolâtres avant que de les épouser. La plupart des Empereurs néanmoins préfèrent les filles des grandes Maisons de l'Empire, qui sont en grand nombre en plusieurs Provinces, & particulièrement dans le Royaume de Tigré ; quelques-uns ayant plus d'égard aux qualités & à l'esprit ou à la beauté, qu'à la noblesse, qui n'ajoute rien à leur propre grandeur, se déterminent en faveur des plus spirituelles & des plus belles, comptant que l'honneur d'être admises à la Cour Impériale les annoblit suffisamment (a).

Noces.

Quand l'Empereur a jetté les yeux sur quelque jeune personne, on la tire de chez ses parens, & on la met chez quelqu'une des parentes du Monarque, pour qu'il soit plus à portée de connoître ses bonnes qualités. Quand il est content d'elle, il la mene avec lui à l'Eglise un Dimanche, & après avoir assisté au Service Divin & communiqué, toute la Cour les conduit au Pavillon Impérial dans leurs habits les plus magnifiques ; c'est-là que l'Abuna ou Métropolitain fait la cérémonie des épousailles ; ensuite l'Empereur dîne seul, comme à l'ordinaire, dans son appartement, & la nouvelle Mariée

(a) *Tellez, Almeyda, Alvarez, Lobo, Ludolph L. II. C. 6. § 99.*

alors vers le Roi, & le conduit dans la Cour extérieure de l'Eglise au chant de Pseaumes ou de Cantiques en Langue du Pays ; & là il fait la cérémonie de l'onction & du couronnement, le Roi étant couronné, entre dans l'Eglise, & assiste au Service Divin &c. Voilà ce que le P. *Tellez* & ses confreres racontent du couronnement des Empereurs Abissins (1).

Celui de l'Empereur *Segued*, auquel le P. *Pays* assista le Dimanche 23 Mars 1609, fut magnifique ; l'armée qui accompagnoit l'Empereur étoit de quinze-cens chevaux, & de vingt-cinq-mille hommes de pied, tous vêtus de leurs plus beaux habits. Le Roi accompagné de ses principaux Officiers tous richement parés, parut à cheval. Ce Prince avoit une veste de damas cramoisi avec une ceinture, & par dessus une grande robe à la Turque d'un très-beau brocard, les manches larges & ferrées sur le poignet, comme les anciennes Robes Romaines. La ceinture de la veste étoit d'or très-bien travaillée. Il avoit une grosse chaîne d'or, qui lui faisoit plusieurs tours autour du cou, lui descendoit sur la poitrine, & dont les bouts pendoient fort bas sur le dos, ce qui lui donnoit un air majestueux, étant bel homme (2).

Le P. *Uretta* rapporte à son ordinaire quantité d'autres cérémonies pompeuses du Couronnement. qui si elles étoient véritables contribueroient beaucoup à le rendre plus magnifique (3) ; mais nous ne les rapporterons point, parceque le P. *Tellez* & ses confreres les traitent de fables, tout au plus comme des inventions d'une imagination fertile, pour montrer comment une si grande cérémonie peut se faire avec une splendeur convenable (4).

(1) *Tellez L. III. C. 53. Ludolph L. II. C. 11.*

(2) *Voyag. des Jésuites L. III. C. 13.*

(3) *Hist. de l'Éthiop.*

(4) *Tellez Voyag. des Jésuites. L. I. C. ult. Le Grand Dicl. VII.*

riée dans le sien, en compagnie de nombre d'autres Dames. Les Seigneurs, les Ecclésiastiques & les *Depteras* (*) sont aussi régalez somptueusement en d'autres tentes, & la fête ne finit guere parmi les hommes qu'ils n'ayent achevé de boire toutes les liqueurs qu'on a préparées pour eux, après quoi chacun se couche dans le premier endroit qu'il trouve, & cuve sa boisson jusqu'au lendemain matin. C'est-là une coutume qui s'observe non seulement aux noces de l'Empereur, mais dans la plupart de leurs festins; dans ces occasions solempnelles, on a soin de préparer d'avance dans quelque endroit du Pavillon où sont les convives une grande quantité de liqueurs, & chacun va remplir sa coupe aussi souvent qu'il lui plaît (a).

La Mariée n'est pas déclarée Impératrice immédiatement après les noces (†), il se passe quelques jours, des semaines & des mois, selon que le Monarque le juge à-propos; elle ne demeure pas non plus avec lui dans le Pavillon Impérial, elle en a un particulier tout proche, séparé par différentes enceintes, & elle ne se rend dans celui de l'Empereur que quand il la mande. Le jour qu'elle est installée *Itogbé* ou Impératrice, elle paroît assise près du Trône, sur lequel le Monarque est assis d'un degré au-dessus d'elle, l'un & l'autre parés magnifiquement, aussi-bien que les Seigneurs & les Officiers de la Cour qui assistent à la Cérémonie. A un certain signal, un Prélat sort dans la cour, & de dessus une espede de tribune, il la proclame Impératrice en ces termes, *Anagafna dangueccera shem*, c'est-à-dire, nous avons ordonné que notre Esclave regne (‡), ou, comme traduit *Ludolph*,
le

(a) *Tellez*, & al. sup. cit.

(*) On dit que ces *Depteras* sont une espede de Chanteurs Ecclésiastiques, dont ils se servent dans ces occasions; ces gens-là se vantent non seulement d'être d'extraction Juive, mais de descendre des anciens Scribes. Leur fonction aux Noces, comme à l'Eglise, est de chanter, de frapper une espede de tambour, & de danser avec des gestes si violens & à si grand bruit, qu'il semble que le lieu où ils s'exercent va tomber sur vous; cela n'empêche pas qu'ils ne soient fort estimés & en grande vogue parmi les Grands, comme nous le verrons ailleurs.

(†) Le titre d'*Itche*, qui est le plus relevé que l'on donne à la femme de l'Empereur, se rend par celui de Reine, d'Impératrice ou d'Altesse; quand on le joint à un nom propre on l'abrege en celui d'*Ite* ou *Ethie*, on dit *Ite Miriam*, *Ite Hame'nal* (1).

Il faut néanmoins observer, que bien-qu'elle ait été déclarée Reine, elle n'en peut prendre le titre tant que la mere du feu Empereur est vivante, à qui seule on le donne; en sorte que non seulement la femme de l'Empereur regnant, mais lui-même la respecte comme sa mere, quand même il n'est pas son fils (2).

(‡) Quelque dur que ce terme soit pour nos oreilles, il est si fort en usage parmi les Abissins, qu'on le donne même aux freres & aux parens du Roi: en sorte que lorsqu'il leur confere quelque Dignité, comme celle de Viceroy, qui est la premiere, leur commission porte, nous avons établi un tel, notre Esclave, Viceroy ou Gouverneur &c. sans y ajouter ni la qualité de frere ou de cousin; & il peut bien les appeller Esclaves, puisqu'ils le sont réellement depuis le premier jusqu'au dernier, étant maître absolu de leurs biens, de leurs vies, & de tout ce qu'ils ont (3).

Pour adoucir néanmoins ce qu'il y a de dur dans ce mot, les Abissins estiment davantage les esclaves de leur Pays, & en donnent, toutes choses égales, plus d'argent que des Etrangers. Quelques-uns de leurs Savans en rendent cette docte raison, c'est que leur

Ein-

(1) *Ludolph* I. II. C. 1. § 66. L. III. C. 10. § 66.
Son Index au mot *Itche*.

(2) *Tellez*, *Ludolph*,

(3) Les mêmes,

SECTION
VI.
Gouvernement
& Loix
d'Abiffinie &c.

le Roi vient de faire Reine une telle sa servante (a), ce qui est suivi des acclamations des assistans; après quoi elle est honorée du titre d'*Iteghé* ou *Ethie*, qui répond à celui d'Altesse parmi nous. Nous ne trouvons point que les Impératrices soient couronnées, à moins qu'elles ne soient revêtues seules de la Dignité Impériale, autrement il n'y a que les Empereurs qui jouissent de cet honneur.

Les Empereurs prennent les Ordres.

Nous avons dit plus haut que les Empereurs Abiffins font dans les Ordres, aussi dit-on que plusieurs ont été ordonnés Prêtres, qu'ils ont officié en cette qualité, consacré & distribué les élémens au Peuple; avec cette restriction néanmoins, qu'ils ne tuassent rien de leur propre main; celui à qui ce malheur arrivoit, étoit privé du droit d'officier (b). Quelques Auteurs vont plus loin, comme on peut le voir dans les Remarques (*); mais nous ne croyons pas que cela mérite créance. Il est certain que depuis l'arrivée des Portugais en Abiffinie, aucun de ces Princes n'a eu d'Ordre supérieur au Diaconat; privilège dont jouissent aussi les Seigneurs & les premiers Officiers de la Cour, & qu'ils ne desirerent, autant que nous l'avons pu découvrir, par aucune autre raison, que pour n'être pas obligés de demeurer avec le Peuple dans le Corps de l'Eglise, & pour pouvoir entrer dans le Sanctuaire avec le Clergé & communier avec lui. C'est en vertu de cette Ordination, qu'ils ont aussi le droit de porter de petites croix à la main quand ils sortent, & de les présenter à baiser aux Laïques, comme fait le Cler-

(a) *Ludolph*, L. II. C. I. § 68. *Tellez*, (b) *Voy. Le Grand* Diff. IV. L. I. C. 10.

Empereur est appelé *Prestor-Jean*, ou selon l'étymologie Persane *Chan*, ce qui signifie un Prince, desorte que ce titre emporte, qu'il est le Chan ou le Prince des *Prestar* ou meilleurs esclaves (1).

Mais quelque peu deshonorant que leur paroisse le nom d'esclave, les Portugais ne pensoient pas de-même pendant leur séjour en Abiffinie. Un d'eux ayant obtenu un Poste considérable de l'Empereur, & dédaignant, en qualité de sujet du Roi de Portugal, qui appelle ses sujets ses enfans, d'être appelé esclave de celui d'Ethiopie, il offrit une bonne somme à celui qui devoit annoncer sa promotion, pour supprimer cet odieux titre, & se borner à le nommer par son nom; mais cet Officier n'osa pas l'entreprendre (2).

(*) Voici les paroles que cite *Le Grand*: *Ethiopia reges omnes sunt sacerdotes, liturgiam celebrantes super altaria; & quamdiu regnum obtinent, nihil quidquam manu propria occidere solent; si quis contra fecerit, amittit jus Liturgie* (3). Un autre Auteur ajoute, que lorsque le Roi entre dans le Sanctuaire, il ôte sa couronne, demeure debout & nue tête jusqu'à ce que le Peuple ait reçu la communion, & que si lui-même veut communier, il doit communier le dernier; il dit de plus, que si le Roi a tué quelque chose, il n'y a plus ni pactes, ni conditions, qui obligent ses sujets à lui rendre obéissance (4). Les Abiffins parlent aussi de plusieurs Rois qui ont fait les fonctions du Sacerdoce, entre autre leur célèbre *Caleb*, qui les exerça pendant quarante ans. Il vivoit dans le sixième siècle, & fit une cruelle guerre à *Dunawas* Juif & Roi des Homérites, dont il détruisit le Royaume; d'où il semble qu'on peut inférer que la Loi qui défendoit au Roi de répandre du sang n'étoit pas encore établie. Nous ne déciderons point quel degré de créance méritent ces Auteurs; mais s'il y avoit une Loi qui dispensât les sujets du serment de fidélité, lorsqu'un Empereur Prêtre avoit versé du sang, il n'est pas étonnant que ces Princes se soient contentés du Diaconat (5).

(1) *Ludolph* L. I. C. 14. § 11.

(2) *Tellez* L. I. C. 10.

(3) *Sever. Asmonin*, 2p. *Le Grand* Diff. IV.

p. m. 305.

(4) *Abuselah* ap. *Eund.*

(5) *Ludolph* L. II. C. I. § 40. C. 24. § 21.

Clergé (a) : ce qui, pour le remarquer en passant, prouve évidemment que celle que les Empereurs ont à la main n'a aucun rapport au Sceptre en usage chez les autres Nations. On confère le Diaconat aux enfans des Grands, même à ceux qui sont à la mamelle, pour qu'ils ayent droit aux mêmes privilèges. On peut juger par-là, quel est le respect que les Abissins ont pour les Ecclésiastiques, & pour les fonctions de leur Ministère, puisque l'Empereur, tout absolu qu'il est aux autres égards, n'oseroit entrer dans le Sanctuaire avant que d'être ordonné Diacre, & qu'il est obligé de recevoir la Communion à la porte avec le Peuple : c'est-là tout ce que le Prêtre-Jean a d'Ordres, dont on a tant parlé (b).

SECTION
VI.
Gouvernement
& Loix
d'Abissinie &c.

A tous les autres égards, à la réserve de ce qui concerne la Discipline de l'Eglise, à laquelle l'Empereur se conforme ordinairement, on peut dire qu'il a une autorité sans bornes sur ses sujets. Il est seul Souverain de tous les Royaumes & de toutes les Provinces de l'Empire, & n'a aucun Roi au-dessous de lui (*). Il dispose de toutes les terres de ses Etats, excepté dans les Royaumes de Tigré & de Dambée, où il y a quelques Familles nobles privilégiées, dont il conserve toujours les terres & les titres aux anciens possesseurs. Telles sont dans le Royaume de Tigré les *Bahrnagae* & les *Xumos*, ou Gouverneurs de Sirane, Syre &c. & dans celui de Dambée l'autorité de *Castiba* reste toujours dans la même famille. Avec cela, l'Empereur ne laisse pas au bout d'un ou de deux ans, plus ou moins, selon qu'il le juge à-propos, d'ôter ces Charges à ceux qui en sont revêtus, & de les donner à d'autres de la même famille (c).

Autorité
sans bornes de
l'Empereur.

Autrefois les Empereurs d'Abissinie ne se faisoient pas voir à leurs peuples ; ils ne se méloient point du gouvernement de leurs Etats, toute l'autorité étoit entre les mains de deux Officiers principaux, qu'ils appelloient *Bahtuded*, c'est-à-dire Ministres & Favoris. Il y a longtems que cela a changé, & l'Empereur se montre à son peuple au moins trois ou quatre fois par an, mais jamais on ne le voit manger, au moins il n'est vu que des Pages qui lui portent les morceaux à la bouche. L'Impératrice même n'a point le privilège de le voir manger, quoiqu'elle-même mange avec ses Dames. Lorsqu'il donne audience, même aux Ambassadeurs étrangers, il est caché derrière un rideau. Au-lieu du *Bahtuded*, il a établi un Généralissime, qu'on appelle *Ras* ou Chef, & sous lui deux Maîtres de la Maison, dont l'un se nomme *Bellatinot Goyta*, ou le Seigneur des Serviteurs ; c'est comme le Grand-Maître, & tous les Vicerois, Gouverneurs, Capitaines & Juges relient de lui. L'autre s'appelle *Dakak* ou *Zakafe Bellatinot Goyta*, qui a in-

spec-

(a) *Alvarez*, C. 97. *Tellez*, L. I. C. 10. (b) Les mêmes.
Ludolph L. III. C. 7. § 35. (c) Les mêmes.

(*) Quelques Auteurs ont assuré à-la-vérité que les Rois de Dancali & de Gingiro, dont le premier est Mahométan, & le second Gentil, sont ses tributaires. Mais ils ne dépendent point de lui, ni ne lui payent tribut ; ils le reconnoissent seulement comme un voisin puissant, qui leur est à tous égards supérieur, & avec lequel il est de leur intérêt de vivre en paix & en bonne intelligence (1).

(1) *Tellez* L. I. C. 10. *Ludolph*, L. I. C. 2. § 11. L. III. C. 11. § 9. *Lobo* T. I. p. 63 & suiv.

SECTION

VI.

Gouvernement
& Loix
d'Abissinie &c.

Emplois se
vendent.

spéction sur tous les Officiers de moindre rang de la Maison du Roi (*).

Malheureusement ces Emplois & tous les autres se vendent plutôt au plus haut enchérisseur qu'ils ne se donnent au mérite, & par conséquent on en paye plus qu'ils ne valent naturellement; desorte que pour en tirer parti, & même pour se sauver, ceux qui les possèdent sont obligés d'opprimer leurs inférieurs, ainsi tous ces Gouverneurs & ces Officiers depuis le premier jusqu'au dernier sont des tyrans qui pillent le Peuple au-lieu d'être ses protecteurs. Ce qu'il y a de pis, c'est que le Peuple ne peut obtenir justice contre ceux qui l'oppriment: on peut à-la-vérité appeler des Tribunaux inférieurs aux supérieurs, & même de ceux-ci à l'Empereur, mais le remède est si souvent pire que le mal, qu'il en est peu, s'il en est, qui osent y avoir recours. Mais comme c'est ce qui a lieu dans tous les Gouvernemens arbitraires, où les Charges & la Justice même sont vénales, nous n'insisterons pas davantage sur cet article. Nous remarquerons seulement qu'un inconvénient de cette vénalité, qui se sent plus en Abissinie peut-être que dans aucun autre Etat, c'est que la pauvreté & la misère générale qui en est la suite, remplit tout le Pays, non seulement de vagabonds fainéans, mais de voleurs & de bandits, qui pillent les Provinces un peu éloignées du Camp Impérial, traitent les pauvres habitans de la maniere la plus indigne, volent les Etrangers qui viennent trafiquer, & exercent sur eux mille cruautés; soit qu'il n'y ait pas assez de troupes, soit qu'elles soient trop souvent occupées à la guerre contre les Royaumes voisins, soit enfin la mollesse du Gouvernement, ces misérables commettent les plus grands crimes impunément (a). Il y a plus, on les supporte non seulement, mais on les protège, si ce qu'un Auteur de notre tems assure est vrai, qu'il y a un Chef des voleurs qui achette cette charge & paye tribut au Roi (b).

Admini-
stration
de la Jus-
tice.

Nous avons dit plus haut que tous les Vicerois, les Gouverneurs, les Officiers & les Juges dépendent du *Bellatinot*. Tous ont leurs Cours de Judicature où les Affaires Civiles & Criminelles sont portées & décidées: les Militaires sont du ressort du Conseil de guerre. Les Juges Civils s'appellent *Umbarés*, ou Chaires, parcequ'eux seuls sont assis tandis que le Demandeur & le Défendeur avec tous les autres sont debout; quelquefois même les Juges s'asséyent par terre sur le grand chemin ou en pleine campagne, pour décider une affaire, & tout le monde peut y être présent. On ne connoît en ce Pays-là ni Avocats, ni Procureurs, ni Procès par écrit; chacun plaide

(a) Voy. les Auteurs cités plus haut. (b) *Le Grand* p. 323.

(*) Le fabuleux *Ureia* dit à-la-vérité que les Empereurs ne sont servis que par des fils de Rois, & par des Princes du Sang; mais si nous nous en rapportons aux Auteurs Portugais, & à *Grégoire* l'Abissin, ces Monarques en sont si éloignés, qu'ils ne veulent avoir autour d'eux & à leur service, que des esclaves qu'ils ont élevés, choisis non parmi leurs sujets, mais parmi les Galles, les Agaus, les Gongas & les Cafres, qu'on élève dès leur enfance, & qu'ils avancent souvent à la Dignité de Xumos, & à d'autres Charges à proportion de leur mérite & de leur capacité. Ils donnent pour raison de cette préférence, qu'ils ne trouvent pas de gens plus fideles que ceux qu'ils ont élevés & qu'ils ont tirés de la poussiere; que s'ils ne sont pas tous tels, ils sont généralement plus fideles que les Abissins (1).

(1) *Tellez*, l. c. *Ludolph* &c.

de sa cause; le Demandeur ou l'Accusateur parle le premier, ensuite le Défendeur ou l'Accusé à son tour; ils peuvent répondre & repliquer trois ou quatre fois tour à tour; après cela le Juge impose silence demande l'opinion des assistans, & selon que les preuves décident en faveur de l'un ou de l'autre, il prononce la sentence sur le champ, & en quelques cas elle est sans appel; en d'autres l'affaire peut être portée à un Tribunal supérieur, d'abord devant le Viceroi ou Gouverneur, de-là devant le *Bellatinot* ou Grand-Maître, & enfin devant l'Empereur. Dans les Affaires Criminelles, si l'Accusé est condamné, ou le Juge le retient prisonnier jusqu'à ce qu'il ait donné satisfaction à l'Accusateur, ou s'il s'agit d'un meurtre, & qu'il soit convaincu, on le livre aux parens du mort, pour en user comme il leur plait; coutume qu'ils paroissent avoir empruntée, de-même que plusieurs autres des Juifs: les parens du mort ou lui donnent la vie pour une certaine somme, ou le font mourir comme ils veulent. Si un meurtrier ne peut se découvrir, tous ceux qui sont dans le voisinage du lieu où le meurtre s'est commis, sont condamnés à une grosse amende, ou à quelque peine corporelle, ce qui empêche qu'on ne cache les meurtriers, & prévient une plus grande effusion de sang. Le plus grand mal de ces Tribunaux, c'est qu'on n'y entend que les témoins du Demandeur, & que le Défendeur n'a pas toujours les moyens d'invalider leur déposition, quoiqu'il ait la liberté de le faire (a).

Les Abissins ont trois manieres de faire mourir les Criminels. La premiere c'est d'enterrer un homme jusqu'à la bouche, de lui couvrir la tête de broussailles, & de mettre une grosse pierre sur le tout. La seconde est de l'assommer avec de gros bâtons de deux pieds de long, qui ont au bout une maille grosse comme les deux poings. La troisieme & la plus ordinaire est de les percer avec leurs zagaies. Le plus proche parent du mort donne le premier coup, les autres suivant leur rang lui portent le second, le troisieme &c. ceux qui viennent tard font la cérémonie de tremper le bout de leur zagaie dans le sang du mort, pour témoigner qu'ils prennent part à la vengeance qu'on a tirée du meurtre de leur parent. Ce qu'il y a de plus cruel, & en quelque façon d'inhumain, ce sont les réjouissances que font les parens depuis le moment qu'on leur a livré le meurtrier jusqu'au moment de l'exécution, & sur-tout pendant la nuit qui précède; le patient est témoin de cette fête & des apprêts qu'on fait pour son supplice. Mais il arrive aussi presque toujours que la famille du coupable veut aussi venger sa mort, & il en coûte souvent la vie à quelques-uns de ceux qui l'ont poursuivie (b).

Les Forces de l'Empereur ne sont nullement proportionnées à l'étendue de ses Etats, ni même à leurs besoins, puisqu'ils sont environnés de toutes parts d'ennemis, & que les frontieres sont fréquemment attaquées & exposées à leurs ravages. Avec cela l'armée n'est guere de plus de quarante-mille hommes, quand tout marche, & souvent elle est fort au-dessous de ce nombre. Il y a environ cinq-mille chevaux, & le reste est d'Infanterie. Par-

(a) Tellez, *Loba*, *Lu lolphi*, *Co lign*. L. I. *Jeph* Antiq. L. IV. C. 7. *Philo Legat*. C. 16. Deut. XIX, 6, 12. & al. passim. *Job* (b) *Loba* T. I. p. 123.

SECTION
VI.
Gouvernement
& Loix
d'Abissinie &c.

Parmi la Cavalerie on compte quinze-cens hommes bien faits, bien montés & bien accommodés ; la moitié porte des cottes de maille & des casques, tous les autres sont assez mal armés & habillés, n'ayant pour toute arme que des demi-piques & des boucliers (*). Les Abissins ne savent guere se servir d'armes à feu, ils en ont peu & beaucoup moins de poudre & de balles. Il y a dans une action environ quinze-cens armes à feu, & pas au-delà de trois ou quatre-cens mousquetaires, & la plupart savent si peu s'en servir, qu'ils ne font jamais qu'une décharge, faute de poudre & de balles. Ils ne les employent guere dans leurs exercices, si l'on en excepte quelques-uns du premier rang, qui usent quelque reste de poudre avec leurs fusils: ils les embarrassent même, sur-tout dans la guerre avec les Galles & autres ennemis féroces, desorte qu'ils ne leur font pas d'une beaucoup plus grande utilité que dans leurs exercices. En général il y a très-peu de discipline dans leurs armées, il ne savent ce que c'est que de former des bataillons & des escadrons réguliers, de-là vient que le premier choc commence & termine souvent le combat ; les uns tournent le dos, & les autres les poursuivent, sans qu'il soit jamais question de se rallier: aussi n'est-ce pas une honte de fuir devant l'ennemi, parceque c'est la coutume ordinaire.

Les Soldats sont forts & robustes.

Il faut cependant dire à l'honneur des Soldats Abissins, que s'ils ne font pas miéux leur devoir, c'est absolument le manque de discipline qui en est cause: ils sont communément forts & robustes, assez adroits; ils souffrent la faim, la soif & la fatigue au-delà de ce qu'on peut dire, parcequ'ils y sont accoutumés dès l'enfance, & qu'ils passent la plus grande partie de l'année en campagne, supportant le chaud, le froid & la pluie, nonobstant le peu qu'ils ont pour subsister. Encore tirent-ils leur subsistance des terres que

(*) Pour donner au Lecteur une idée plus juste de chaque arme, nous remarquerons qu'il y a deux sortes de demi-lances, les unes comme des demi-piques, les autres faites en halebarde ou en pertuisane. Le bois des premières est mince, & le fer étroit comme celui de nos piques; le fer des autres est large & mince; la demi-pique se lance à force de bras, & on se sert de l'autre dans la mêlée en la tenant d'une main, & le bouclier de l'autre; ce bouclier est communément d'un cuir de buffe, fort épais & de résistance. Chaque soldat a ordinairement deux de ces demi-lances; ils dardent l'une avec tant de force & de furie, qu'ils percent une cotte de maille & même un bouclier; ils réservent l'autre pour continuer le combat avec le bouclier, de la même façon qu'on se sert parmi nous de l'épée. Les principaux ont aussi l'épée, mais ils s'en servent rarement dans le combat; ils la portent plutôt comme une marque de distinction, & sur-tout en tems de paix; alors ils la tiennent ordinairement à la main, quand ils s'entretiennent ensemble, mais quand ils marchent leurs domestiques la portent sous le bras. Ils ont aussi une espèce de poignards à leur ceinture, dont la poignée est vers la main droite & la pointe vers la gauche. Quelques-uns portent encore un gros bâton de quelque bois fort dur, où il y a un poignard; ils nomment cette arme *Bolota*, & ils s'en servent quand on en vient aux mains de près, & quelquefois ils le lancent contre l'ennemi. Comme l'épée n'est guere qu'un ornement, ils sont fort curieux sur cet article; la poignée est ordinairement d'or ou de vermeil, le fourreau de velours ou de beau damas, le plus souvent rouge.

Les Cavaliers sont armés à peu près comme l'Infanterie, mais ceux qui ont des cottes de maille, se défont du bouclier, qui leur paroît incommode. On dit qu'ils sont tous fort bons Cavaliers, qu'ils montent & conduisent leurs chevaux en perfection; d'ailleurs ils ne sont pas miéux disciplinés que l'Infanterie (1).

(1) Tellez L. I. C. 11. Ludolph L. II. C. 14. Codign. Lolo, Le Grand, Percei &c.

que l'Empereur leur assigne, pendant qu'ils sont au service, & pas plus longtemps; car aussitôt qu'ils ne peuvent plus servir, on les donne à d'autres. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est qu'ils traînent avec eux femmes & enfans, en sorte qu'une armée de trente-mille hommes est au moins de cent-mille personnes, qui toutes doivent vivre du produit des terres qui leur sont assignées pour leur subsistance, c'est ce qui fait que les Empereurs Abissins peuvent lever quand ils veulent de grandes armées à peu de fraix, tous leurs Sujets étant Fermiers ou Soldats (a).

SECTION VI.
Gouvernement & Loix d'Abissinie &c.

Nous avons déjà fait plus haut la description du camp de l'Empereur, & de sa façon de marcher en tems de paix & de guerre, on a vu qu'il est toujours au centre. La même chose a lieu dans un combat, il est toujours entouré non seulement de sa Maison & de ses Gardes, mais de toute la Noblesse, desorte qu'il forme comme une petite armée à part. Les Abissins ont des tambours & des timbales, qui sont plus grandes & ont un son plus éclattant que les nôtres, outre des trompettes, des hautbois, des flûtes & d'autres instrumens, dont le son est plus bruyant & plus confus qu'il n'est propre à former une musique guerrière harmonieuse. Nous passons sous silence nombre d'autres circonstances & de marques de grandeur qu'on voit dans l'armée, sur-tout quand l'Empereur s'y trouve en personne, que quelques Auteurs (b) ont accumulées à plaisir, pour relever la magnificence de ce Monarque même au-dessus de celle des Rois de l'Orient, mais nous ne croyons pas que l'autorité seule de ces Ecrivains soit suffisante pour en faire mention. Tout ce qui mérite d'être ajouté à ce que nous avons dit de l'Armée Impériale, c'est qu'il y a toujours beaucoup de Prêtres & même de Prélats, qui sont non seulement le Service Divin dans les Pavillons destinés à cet usage, mais qui escortent aussi les vases sacrés avec beaucoup de pompe & de cérémonie, accompagnée de la Musique vocale & instrumentale: les vases de la Cour de l'Empereur sont portés avec une pompe toute particulière (c).

Instrumens de Musique.

Ce que nous avons dit de la grande étendue des Etats, & du pouvoir sans bornes des Empereurs d'Abissinie, pourroit naturellement faire croire qu'ils doivent avoir d'immenses richesses & des revenus proportionnés à la puissance de l'Empire; & néanmoins, en comparant ces deux objets, on pourroit mettre en problème, si l'Empereur ne doit pas passer pour pauvre plutôt que pour opulent, au moins n'est-il rien moins que ce que le disent les deux Auteurs cités plus haut, & d'autres qui ne sont pas plus dignes de foi.

L'Empereur n'est pas aussi riche qu'on le dit.

Les Revenus de l'Empereur viennent de quatre sources. D'abord du tribut que lui payent les Gouverneurs des Provinces & des Royaumes, où l'on dit qu'il y a des Mines d'or, entre autres de ceux de Narea & de Goiani, qui lui payent annuellement une certaine quantité d'or, soit qu'on le tire de quelques mines qui s'y trouvent, soit du commerce qu'on y fait avec les Cafres & autres Peuples voisins; c'est sur quoi on ne peut rien dire de certain (d). C'est-là une des branches les plus considérables du Revenu Royal, &

Ses Revenus.

(a) Les mêmes.

(c) Tellez, Alvarez l. c.

(b) Urceta, Vincent le Blanc P. II. C. 11.

(d) Voy. Section II.

& encore, selon le calcul du P. *Almeyda*, qui assure le tenir de la propre bouche de l'Empereur *Segued*, cela ne va l'un portant l'autre qu'à cinq ou six-mille onces par an, comme on le peut voir par le compte que cet Auteur en a fait, & que pour satisfaire la curiosité du Lecteur nous rapporterons dans les Remarques (*). Une autre branche des revenus de l'Empereur c'est la vente de toutes les grandes Charges de l'Empire dont nous avons parlé, telles que sont les Viceroyautés, les Gouvernemens des Provinces & des Royaumes, & autres Emplois de conséquence; outre cela ces Officiers payent annuellement une certaine somme pour être continués, & tiennent compte du produit des terres qui sont dans leur Gouvernement; car comme elles appartiennent en général au Prince, les Gouverneurs les prennent en quelque façon à ferme de lui, & lui tiennent compte du produit; cependant il s'en faut de beaucoup qu'ils ne les fassent valoir à son avantage, ni qu'ils lui payent à proportion de ce qu'elles peuvent rapporter: c'est ce qui paroît clairement par les Royaumes de Tigré & de Dambée, dont le premier est le plus grand de tout l'Empire, & contient le plus de Gouvernemens, & le second est le plus riche, cependant Tigré ne paye qu'environ vingt-

(*) Selon cet Auteur, le Royaume de Narea est celui de tout l'Empire qui fournit le plus d'or, & néanmoins l'Empereur *Segued*, qui regna depuis l'an 1563 jusqu'à l'an 1596, & qu'on dit en avoir tiré une plus grande quantité qu'aucun de ses prédécesseurs, en tiroit rarement au-delà de quinze-cens onces, estimées à quinze-mille piéces de huit, & du tems de ce Missionnaire seulement mille, une année portant l'autre. Somme bien modique pour un Royaume si riche, sur-tout si l'on considère que l'Empereur est obligé d'envoyer un Général à la tête d'une armée pour aller le chercher, parceque ce Royaume est non seulement le plus éloigné de tous, mais que le chemin par lequel on y va passe par le Pays des Galles & des Cafres, qui sont de grands voleurs. Mais cela même, comme nous l'avons remarqué dans la Section II. est la raison du peu qu'il tire de Narea, ce Pays de conquête payant plutôt cette somme comme un don gratuit que comme un tribut, vu que l'Empereur n'y peut envoyer assez de troupes à travers les terres ennemies pour le forcer à donner davantage.

Le Royaume de Goïam rapporte annuellement environ onze-cens onces d'or, mais cette somme se dissipe, dit-on communément, parmi quelques favoris, ou se distribue aux fils & aux freres de l'Empereur, desorte qu'il ne lui en reste que peu de chose. Il reçoit aussi du même Royaume trois-mille piéces de coton, qui valent une piastre chacune, outre deux-cens *Bezetas*, autre sorte de coton épais, & velu d'un côté, de la valeur d'une once chaque piéce. Il en tiroit encore autrefois un tribut de trois-mille chevaux, mais depuis que les Galles ont fait tant d'incursions dans ce Royaume, & y ont porté si cruellement la guerre, le Sultan *Segued* fut obligé de remettre ce tribut pour mettre les habitans en état de se défendre. Par la même raison, les tributs que payoient les Gouverneurs de diverses Provinces, exposées aux mêmes ravages, ont fort diminué ou été entièrement abolis.

Les droits d'entrée & de sortie qu'on levoit dans les deux ports sur la Mer Rouge, ont cessé depuis que les Turcs se sont rendus maîtres de ces ports. Les Marchands qui passoient d'une Province à l'autre payoient aussi quelques droits à de certains endroits, mais les Empereurs les ont donnés aux Gouverneurs des Provinces où ils se payent, aussi bien qu'un certain nombre de charges de bled & d'autres provisions qu'ils étoient obligés de fournir. Celles qui viennent de Dambée, & qui vont ordinairement à dix ou douze-mille, se distribuent aux soldats à qui l'Empereur n'a pu assigner des terres pour leur subsistance. On en garde d'autres, qui viennent d'ailleurs pour des usages de charité, soit pour nourrir des pauvres, soit pour soutenir des Personnes de qualité de la Cour qui sont mal dans leurs affaires (1).

(1) *Almeyda* 2p. *Tolle* L. I. C. 11. *Ludolph* L. II. C. 10.

vingt-cinq-mille livres de France par an, & Dambée cinquante-mille, selon le compte du P. *Almeyda*. La troisieme branche consiste dans une dixme, que l'Empereur leve de trois en trois ans sur tous les bestiaux. Cette dixme paroît avoir été inconnue jusques vers le milieu du siecle passé, le Roi prend une vache de dix tous les trois ans, & comme le Pays en nourrit une grande quantité, c'est-là peut-être la branche la plus considérable des trois. La distribution de cette taxe est si bien réglée sur les Provinces & les Royaumes de l'Empire, qu'elle produit à peu près également chaque fois. Elle s'appelle brûlure, parceque les Officiers du Roi appliquent sa marque avec un fer chaud sur la hanche des vaches qui sont à lui; mais on pourroit à juste titre lui donner ce nom, à cause de l'insolence & de la cruauté de ceux qui ont la commission de la lever, qui ne se font pas conscience de ruiner le pauvre Peuple par leurs extorsions.

SECTION
VI.
Gouvernement
& Loix
d'Abissinie &c.

Il faut ajouter une quatrieme branche de revenu, quoique moins considérable, c'est la taxe sur chaque métier de toile de coton; s'il appartient à un Chretien il paye une piece de coton, mais si c'est à un Mahométan, c'est une piastre par an. Ce droit produit dans le Royaume de Dambée & Pays voisins environ mille pieces de coton, & dans celui de Goiam trois-mille, outre les deux-cens Bezetas. On leve cette taxe en d'autres Provinces de l'Empire, mais le provendu est ou employé ou englouti par les avides Gouverneurs (a).

Voilà environ à quoi montent tous les trésors & les grands revenus tant vantés des Empereurs Abissins. Bien-qu'il ne soit guere possible de savoir exactement à quoi le tout peut aller, parceque le revenu augmente ou diminue selon la munificence ou la frugalité du Prince, & par plusieurs autres causes, il paroît néanmoins bien clairement que ce revenu est fort au-dessous de ce qu'on attendroit d'un si vaste Empire, d'un si grand nombre de Royaumes & de Provinces, & de ces immenses pâturages & terres labourables dont l'Empereur est seul le maître, & dont il dispose. Cependant ce revenu ne paroît nullement si peu considérable, si nous en faisons l'estimation, non sur l'opulence de notre Royaume & d'autres Etats, mais sur la pauvreté du Pays & la misere du Peuple: il s'agit d'un Peuple endure à l'indigence & à la paresse, d'un Pays dont la plupart des terres sont en friche, parceque celui qui en est possesseur aujourd'hui, ignore si son despotique Seigneur ne les donnera pas bientôt à un autre, & qu'il n'est pas sûr si ce qu'il sème & plante au Printems, ne deviendra pas en Automne le partage de quelque Favori, qui n'y a rien fait. Dans un Empire aussi despotique le Monarque doit se croire assez riche, lorsque la vie, les terres & les biens de ses sujets sont à sa disposition, & qu'il est assez puissant pour les tenir dans le devoir; que les uns le servent par la crainte de perdre les terres qu'il leur a données, & d'autres dans l'espérance de les obtenir. Cela engage aussi les possesseurs à être plus libéraux à lui faire des présents & à payer leurs redevances, parceque généralement, selon le P. *Almeyda*, il accorde plus à ceux qui donnent le plus, & moins à ceux qui donnent peu (b).

SEC-

(a) *Almeyda, Ludolpb, Lobo.* (b) Les mêmes.

SECTION VII.

Religion des Abiffins, tant avant que depuis leur Conversion au Christianisme, avec la Hiérarchie de leur Eglise.

SECTION VII.

Religion des Abiffins &c. & Hiérarchie de leur Eglise.

La Religion Judaïque établie en Abiffinie.

NOUS avons déjà remarqué que les Abiffins se glorifient d'avoir reçu la Religion Judaïque, & une succession non interrompue de Rois depuis Salomon, ce grand Monarque des Hébreux. Ce Prince ayant fait élever dans la Religion de Moÿse le fils qu'ils avoit eu de la Reine de Séba, le renvoya en Abiffinie accompagné de plusieurs célèbres Docteurs, & entre autres d'*Azaria*, fils de *Tzadok*, le Souverain Sacrificateur; par leur moyen le Judaïsme fut répandu dans tout l'Empire, & y a été professé jusqu'au tems qu'ils ont embrassé le Christianisme (a).

C'est une Tradition générale qu'ils ont reçue de tems immémorial. D'ailleurs les seuls Mémoires qu'ils ont de ce mémorable événement, sont tellement remplis de difficultés, & mêlés de fables, qu'on ne peut y faire grand fond. Les Abiffins n'ont point eu soin de conserver aucuns Mémoires des règnes qui ont suivi cette illustre époque. La plupart de leurs Livres ne traitent que de Religion, & ils ne les montrent guere aux Chrétiens des autres Sectes, de peur qu'ils ne leur fournissent des argumens contre leur Dogme favori: en sorte que toute la vérité du grand événement dont nous parlons, n'est fondée que sur le Livre que nous avons indiqué, & sur une tradition immémoriale, qui n'est pas moins chargée de difficultés.

Nous avons tâché ailleurs (b) d'en lever quelques-unes par rapport au vrai Pays de la Reine de Séba; nous ajouterons seulement, qu'il n'est nullement contre la vraisemblance qu'une si grande Princesse ait eu un fils du Monarque Hébreu, qui avoit non seulement épousé la fille du Roi d'Egypte, mais qui avoit outre cela un si grand nombre de femmes de Nations & de Religions différentes (c); bien moins est-il peu vraisemblable, que ce fils & ses successeurs ayent eu l'ambition de reconnoître pour auteur de leur race un si grand & puissant Monarque, estimé & respecté à si juste titre de tout l'Univers; les armes de *Juda* qu'ils portent encore, & le nom de Rois d'Israël qu'ils prennent le prouvent évidemment, aussi-bien que l'établissement de la Religion Judaïque & le culte du vrai Dieu dans ses Etats par cette célèbre Reine; sur-tout si l'on joint ces preuves aux autres que le Patriarche *Alphonse Mendez* a fait valoir, comme la conformité qu'il y a non seulement entre l'ancienne Religion des Abiffins & celle des Juifs, mais entre les coutumes des uns & des autres, dont nous avons déjà cité divers exemples, & dont on en trouvera d'autres encore dans la suite; en sorte que ce sçavant Prêtre, qui étoit parfaitement instruit des unes & des autres, n'a pas fait difficulté de reconnoître que la connoissance des coutumes des Abiffins l'a beaucoup aidé à entendre plusieurs de celles des Juifs, répandues dans l'Ancien Testament, qu'il ne comprenoit pas auparavant (d).

ves

(a) Hist. Univ. T. XII, p. 470.

(b) Ibid. p. 471.

(c) 1 Rois XI. 1 & suiv.

(d) Tellez L. 1. C. 13.

ves nous ajoutons leur opiniâtre attachement à la Circoncision, même depuis leur conversion au Christianisme, l'observation du Jour du Sabbat & sur-tout l'exemple de l'Eunuque, ou Grand-Trésorier de Candace Reine d'Ethiopie, allant si régulièrement à Jérusalem, & lisant dans son chariot le Prophète *Esaié* (a), on sera contraint d'avouer que toutes ces circonstances donnent beaucoup de poids aux Mémoires dont nous avons parlé, par rapport à ce qu'il y a d'essentiel dans l'article dont il s'agit ici, quoiqu'on y ait mêlé bien des choses évidemment fabuleuses, comme on le verra par l'extrait que nous allons donner de ce que disent ces Annales, auxquelles les Abissins ajoutent autant de foi qu'aux Livres Sacrés (b). Voici la Relation qu'elles font de ce célèbre événement.

SECTION
XVII.
Religion
des Abissins
&c.
& Hierarchie
de leur Eglise.

„ Une grande & puissante Reine, nommée *Azed* ou *Maqueda*, qui regnoit en Ethiopie, ayant appris d'un Marchand qui s'appelloit *Tamirin*, la grandeur de puissance & la sagesse de *Salomon*, elle eut envie de le connoître par elle-même, & fit le voyage de Jérusalem avec une nombreuse suite des plus grands Princes & Seigneurs d'Ethiopie, & avec d'immenses richesses. *Salomon* l'instruisit dans la connoissance du vrai Dieu. A son retour cette Princesse accoucha d'un fils, dont *Salomon* étoit le pere, qu'elle appella *Menihelch*, & qui eut ensuite aussi le nom de *David*. Elle l'envoya à Jérusalem pour voir *Salomon* son pere, qui en prit soin, & le fit sacrer Roi d'Ethiopie dans le Temple par *Tzadok* & *Joas* les Souverains Sacrificateurs; quand il fut instruit à fond dans la Loi de *Moyse* qu'il devoit faire observer dans ses Etats, *Salomon* lui donna plusieurs des premiers nés d'Israël pour l'accompagner & le servir en Ethiopie, des Officiers & des domestiques de la Tribu de Juda, avec un Grand-Prêtre, des Lévités & des Docteurs de la Loi (c).”

Ancienne
Relation
du voyage
de la Reine
de Séba.

Jusqu'ici il n'y a rien dans la Relation qui peche contre la vraisemblance, ainsi que nous l'avons vu, mais les mêmes Annales ajoutent „ Que ces premiers nés d'Israël s'engagerent par serment, à l'instigation d'*Azarias* fils de *Tzadok*, d'enlever l'Arche de l'Alliance, qu'ils appelloient la *Sion Céleste*; qu'étant entrés de nuit dans le Temple, dont par une dispensation de la Providence ils trouverent les portes ouvertes, ils mirent l'Arche sur un chariot; suivis d'une grande foule de peuple & chargés de richesses, ils marcherent avec tant de diligence aux acclamations de ceux qui les virent, que *Salomon*, qui les poursuivit, ne put les atteindre. Ils passerent avec la même promptitude la Mer Rouge, comme les Israélites avoient fait autrefois, avec cette différence, qu'au-lieu que les Israélites la passerent à pied sec, ils volerent par-dessus avec leurs chariots.

Circon-
stances fa-
buleuses.

„ Quand la Reine *Makeda* apprit que son fils avoit été sacré Roi, & qu'il revenoit non seulement avec un si nombreux cortège, mais qu'il apportoit avec lui l'Arche du Dieu de Sion, elle alla au devant de lui en grande pompe, mit l'Arche dans le Temple du Pays de *Makeda*, & fit recevoir de tous les Peuples d'Ethiopie la Loi de Dieu, en sorte qu'il n'y avoit en ce ten.s-là point de Monarques qui fussent comparables au Roi *Salomon* „ dans

(a) Act. VIII. 27.

(b) Tellez, l. c.

(c) Le même. *Ludolph*, L. I. C. 2. § 3.

& seqq.

SECTION
VII.
Religion
des Abissins
Sc.
& Littérature
de
leur Eglise.

„ dans la Palestine, & à la Reine *Makeda* en Ethiopie.” Les Annales ajoutent „ Que la Reine se démit ensuite de la Couronne en faveur de son fils *David*, & le fit jurer, aussi-bien que tous les Grands de l'Empire par la Sion Céleste, qu'ils ne permettroient jamais dans la suite à aucune femme d'occuper le Trône d'Ethiopie, ni à d'autres qu'aux descendants mâles de son fils.”

Voilà en substance ce que portent ces fameuses Annales, avec plusieurs autres circonstances trop incertaines & trop romanesques pour en faire mention, ce qui n'empêche point qu'elles ne soient d'une grande autorité chez les Abissins. Il n'est pas même surprenant qu'un Peuple, pas moins amoureux du merveilleux que les autres Nations de l'Orient & de l'Occident, ait dans la suite des tems ajouté à ces anciens Mémoires tant de fables, pour inspirer plus de vénération pour la table en forme de coffre, sur laquelle ils célèbrent l'Euchariste, ou la Messe comme s'expriment les Missionnaires Portugais, & pour la grande Eglise d'Axuma, où cette prétendue Arche volée se garde. On verra par ce que nous ajoutons dans les Remarques, quels autres motifs ont pu les engager à débiter ce Roman, & combien aisément ils ont pu lui donner cours, & le faire recevoir par les Abissins convertis (*).

Ce.

(*) Si l'on suppose que la première partie de la Relation soit véritable, que le Roi d'Israël eut un fils de la Reine d'Abissinie, & qu'il l'éleva dans la Religion Judaïque pour procurer la conversion de tout cet Empire, il n'est pas difficile de concevoir comment le conte du vol de l'Arche y a été fourré ensuite. *Salomon* a pu renvoyer son fils avec un ordre précis, qu'au cas que ses sujets embrassassent le culte du vrai Dieu, il n'entreprît pas de lui bâtir un Temple, vu que celui de Jérusalem étoit le seul où il avoit établi le Service solennel qu'il vouloit qu'on pratiquât, & qu'il ne permit pas qu'on fit aucun des ornemens sacrés, tels que l'Arche, les autels, le chandelier &c. puisqu'ils ne pouvoient avoir place ailleurs que dans le lieu où Dieu avoit ordonné qu'on offrît tous les sacrifices, & que l'on fit toutes les autres parties du Service qu'il avoit réglé lui-même.

Une pareille défense ne pouvoit qu'être nécessaire, & de saison pour prévenir dans l'Eglise Judaïque un Schisme tel que celui que fit dans la suite *Onias* en Egypte, & pour retenir les Profélytes Abissins dans une légitime dépendance de la Métropole & du centre de la Religion. D'autre part ces ordres devoient selon toutes les apparences paroître bien durs au jeune Prince, qui ne pouvoit qu'avoir été touché de la pompe majestueuse avec laquelle il avoit vu le Service Divin se faire dans le Temple, & qui s'étoit proposé vraisemblablement de l'établir sur le même pied dans ses Etats, & d'y assister avec la même magnificence que faisoit son pere. En supposant que c'eût été là le cas, n'étoit-il pas naturel que quelques-uns des Sacrificateurs & des Lévités qui devoient l'accompagner, aient fait faire secrètement un modèle de la Sainte Arche, comme étant ce qu'il y avoit de plus respectable dans le Temple, & l'aient emporté en Abissinie ? N'étoit-il pas naturel que ce Prince & la Reine sa mere fissent placer ce symbole sacré dans quelqu'un de leurs plus somptueux édifices, tel qu'étoit le grand Temple du territoire de *Makéda* ? Et pour inspirer un respect plus profond & plus général pour cette Arche, ne leur fut-il pas facile de faire débiter d'abord à l'oreille, & avec le tems assurer publiquement que c'étoit l'Arche même que le Législateur des Juifs avoit faite & mise dans le Tabernacle par l'ordre de Dieu, & qu'elle avoit été enlevée & transportée de la prétendue façon miraculeuse que nous avons dite ? Enfin n'a-t-il pas été facile & naturel de faire envisager toute cette fiction comme étant de la même autorité que l'ancienne Relation, de la faire croire & de lui donner cours, vu la grande distance & le peu de commerce qu'il y avoit entre le Royaume d'Israël & l'Abissinie ? Cela rendoit l'imposture plus difficile à découvrir, & ne l'exposoit pas à être démentie ou par quelqu'un des Rois de Juda, ou par

Cependant il n'y a en tout cela rien qui puisse donner atteinte à l'ancienne Tradition & aux Annales, tandis que nous avons de si fortes preuves du principal point, que la Reine de Séba fut la première instruite dans la Religion Judaïque, & celle qui l'introduisit dans ses Etats. Mais nous avons encore une preuve à ajouter, pour faire voir que si ce n'est pas cette Princesse qui a introduit le Judaïsme en Abissinie, les Abissins l'ont reçu toujours des Juifs; nous la rapportons ici d'autant plus volontiers, qu'aucun Auteur que nous sachions ne l'a encore touchée.

On peut se rappeler, sur ce que nous avons dit, que les Abissins ont à divers égards quelque chose de particulier dans leur manière de vivre; comme de laisser tomber en ruine leurs anciennes Villes fameuses, leurs Palais & autres Edifices, pour vivre plus au large dans leurs camps & leurs tentes; de s'abstenir du vin, même dans la célébration de la Sainte Cène; de négliger absolument l'Agriculture, ou de la laisser aux Peuples établis parmi eux, comme Juifs, Turcs & Gentils, pour s'appliquer eux-mêmes plus particulièrement à nourrir de nombreux troupeaux, afin de vivre de leur lait & de leur chair. Ce sont-là des Coutumes qui ne sont ni prescrites, ni seulement indiquées dans la Loi de Moïse, il n'en est aucune qui s'accorde avec les usages de la Nation des Juifs, & elles y sont même diamétralement opposées, jusqu'à ce que nous arrivions au tems de Sédécias Roi de Juda, qui regnoit environ deux-cens-quarante ans après la mort de Salomon. Vers ce tems-là on entend parler d'une Secte parmi les Juifs, qu'on appelloit les

SECTION
VII.
*Religion
des Abissins
&c. & Littérature
de
leur Eglise.*

*Les Abissins ont
vraisemblablement
pris plusieurs choses
des
Réchabites.*

Ré-

les Sacrificateurs du Temple, d'autant plus que ceux qui avoient suivi le jeune Prince dans son Pays, pouvoient par cette raison même être aisément engagés à y concourir, comme un moyen infaillible non seulement de se concilier la faveur du Roi & la vénération du Peuple, mais aussi de s'assurer de gros revenus, comme seuls gardiens de ce dépôt sacré.

Aussi lui ont-ils donné le nom de *Tabot* ou Arche de l'Alliance, qui est le même qu'ils donnent à l'Arche de Noé, & ils l'appellent aussi par excellence *Sion*: de-là vient que le Temple où on la garde, ayant été après leur conversion au Christianisme dédié à la Vierge, on l'appelle *Sainte-Marie de Sion* ou *Sion*, ainsi qu'ils prononcent ce mot.

On conservoit cette Arche avec tant de vénération, & l'on avoit un si grand soin de la dérober aux yeux du Peuple, que les Rois mêmes n'étoient pas admis à la voir. Depuis que les Monarques Abissins ont pris la coutume de vivre sous des tentes, cette précieuse Relique n'est plus renfermée dans un Temple, elle suit toujours le Camp Impérial; on la porte en grande cérémonie, accompagnée de quatre Prélats en habits pontificaux, & de quarante ou cinquante Prêtres, qui la précèdent & la suivent en chantant, tandis qu'il y en a un qui va à reculons l'encensoir à la main, & qui l'encense jusqu'à ce qu'elle soit déposée dans le grand Pavillon qui sert d'Eglise à la Cour; il n'y a aucun Prêtre qui puisse officier ou être la Messe devant elle, que ceux qui le font devant l'Empereur (1).

Leur vénération pour cette Arche étoit encore si grande à l'arrivée des Jésuites, que quand ils s'aperçurent qu'il y avoit de l'apparence que ces Pères réussiroient à assujettir leur Eglise à celle de Rome, un de leurs premiers soins fut de mettre ce coffre sacré en sûreté, & de l'empêcher de tomber entre leurs mains, quelques-uns de leurs Moines les plus zélés le transportèrent avec le plus grand secret dans le Canton de Bur, proche de la Mer Rouge: ils le cachèrent dans des halliers épais au milieu de hautes montagnes, & où il a demeuré caché selon les apparences jusqu'à l'entière expulsion des Missionnaires, après quoi on l'a rétabli dans son ancienne splendeur (2).

(1) Tellez l. 6, Vincent de Blanc l. II. C. 11. Ponsi &c. (2) Tellez, Ludolph & al.

SECTION
VII.
*Religion
des Abif-
fins &c.
& Hiéran-
chie de
leur Eglise.*

Réhabites, du nom de leur pere ou de leur fondateur, & ces Réhabites se distinguoient du reste de leur Nation par l'observation des coutumes en question, comme leur ayant été étroitement prescrites par lui (a).

En comparant donc ceux-ci avec les Abiffins, nous pouvons légitimement conclure de ce parallele, que les derniers ont non seulement emprunté leurs Rites Judaïques des Observateurs de la Loi de Moÿse, mais qu'ils ont pris aussi la coutume de s'abstenir de vin, de vivre sous des tentes &c. de quelques-uns des descendans de *Réhab*. Ceux-ci habitoient sous des tentes jusqu'au tems que la nombreuse armée du Roi de Babylone en obligea quelques-uns à chercher un asyle dans la ville de Jérusalem contre les ordres de leur pere; les uns périrent pendant le siege avec des milliers d'autres Juifs, les autres furent emmenés captifs par les Babyloniens; car nous trouvons qu'au retour de la Captivité il y eut une branche de Réhabites qui revint, & s'établit à Jabés (b). Mais il est très-apparent qu'un beaucoup plus grand nombre d'entre eux, prévoyant les approches de l'orage, se retirent sagement avec leurs troupeaux en d'autres Pays, avant l'arrivée de l'ennemi; & où pouvoient-ils chercher un asyle plus sûr hors de la Palestine qu'en Abissinie, dont les Rois étoient descendus de *Salomon*, & où toute la Nation, au moins la plus grande partie, professoit depuis si longtems la Religion Judaïque? Aussi un Voyageur Juif du douzieme siecle nous apprend-il qu'il y trouva un grand nombre de Réhabites, toujours rigides observateurs de leur ancien Institut. Il fait aussi une belle description de leur Pays, de leurs Princes, de leur Gouvernement & de leurs Mœurs; & quoique sa Relation soit selon sa coutume mêlée de circonstances fabuleuses, elle prouve, semble-t-il, ou que les Juifs dont nous avons parlé ailleurs, qui furent autrefois maîtres de plusieurs Provinces de l'Empire, d'où ils ont été chassés depuis par quelques Empereurs, qui les ont obligés de se retirer dans des montagnes stériles & inaccessibles, étoient des descendans des anciens Réhabites de Judée; ou que *Benjamin de Tudelo*, soit de dessein prémédité, soit par ignorance, a pris les Abiffins pour des Réhabites à cause de la conformité de Religion, de mœurs & de genre de vie (c).

Tout ce que nous inférons de ces Remarques, c'est qu'il n'y a pas la moindre apparence qu'un Prince aussi riche & aussi sage que *Salomon* ait instruit la Reine de Séba & son fils selon les rites & les coutumes de cette Secte vagabonde & grossiere, supposé qu'elle existât de son tems, ce qui n'est guere vraisemblable, comme nous l'avons fait voir ailleurs, ni qu'il ait envoyé des Réhabites avec eux en Abissinie. Il nous paroît beaucoup plus naturel, que quelques-uns de ceux-ci, qui fuyoient les armes victorieuses de *Nébucadnezar*, s'étant réfugiés dans ce Pays, ont pu introduire leurs coutumes parmi les Abiffins, & qu'ils ont fait goûter leur vie errante, active & sobre, non tant par principe de Religion, mais comme la plus propre à conserver la santé, la paix, & à procurer une longue vie; par-là toutes les grandes Villes, les vastes Palais, & les autres Edifices qui fleurissoient sous le regne de la Reine & sous celui de son fils, furent négligés

(a) Jérém. XXXV. 6.

(b) 1 Chron. 11. 55.

(c) *Benjam. de Tud. Itiner.* p. 81. Edit. l'Empereur.

peu à peu, & tomberent en ruine; & Axuma, cette fameuse Capitale, ayant été échangée pour un camp, eut le même sort.

Un autre article qui regarde la Religion des Abissins, c'est leur conversion au Christianisme. Ils croient fermement que ce grand changement fut l'ouvrage du célèbre Eunuque ou Premier Ministre de la Reine *Candace*, ou *Hamdake* comme ils l'appellent. Le P. *Almeyda* assure que le récit des Annales est parfaitement conforme à celui que St. *Luc* fait de sa conversion par *Philippe*; elles ajoutent seulement qu'à son retour en Ethiopie il fit à la Reine sa Maîtresse la relation de tout ce qui lui étoit arrivé, & de ce qui s'étoit passé entre *Philippe* & lui à son retour, sur quoi cette Princesse crut à l'Evangile de la grace de JESUS-CHRIST (a). Mais outre que les Savans ne sont pas d'accord sur la question, si cette Princesse étoit bien Reine d'Ethiopie, & si elle ne l'étoit pas de l'Isle de Méroé (b) (*), on ne peut guere dater la conversion de l'Abissinie de cette époque, les Annales disant seulement que cette Reine crut en JESUS-CHRIST, sans faire la moindre mention de personne de sa Cour. D'ailleurs *Philippe* n'étant ni Evêque, ni Prêtre, mais seulement Diacre, ne pouvoit avoir l'autorité de qualifier l'Eunuque à prêcher l'Evangile; il n'eut pas non plus le tems de l'instruire à fond, ni peut-être de lui en donner qu'une idée générale, en lui apprenant que Jesus étoit le Christ, le Rédempteur du Genre-Humain, qui par ses miracles, sa mort & sa résurrection avoit pleinement démontré qu'il étoit le Messie promis, le Sauveur du Monde. On peut même douter qu'il lui ait rien touché de l'abolition de la Loi par la croix de Christ; en sorte que l'Eunuque & ses Profelytes, s'il en fit d'autres que la Reine, continuerent selon les apparences à l'observer, comme ils sont encore depuis leur plus parfaite conversion, particulièrement à l'égard de la

SECTION
VII.
Religion
des Abis-
sins &c.
& Hiéran-
chie de
leur Eglise.
Commen-
cemens du
Christia-
nisme en
Ethiopie.

(a) *Almeyda* ap. *Telles* L. I. C. 7. (b) Vid. *Codign. Jarric, Ludolph* & al.

(*) Ce qui a occasionné ce partage, c'est ce que *Pline* dit (1) que les Reines de ce nom regnoient dans l'Isle de Méroé, & qu'il y en avoit déjà eu un grand nombre qui y avoient occupé le Trône, ce qui a fait croire à quelques uns que c'étoit le nom général de toutes les Reines de cette Isle: c'est aussi par-là que M. *Ludolph* & d'autres Savans qu'il cite (2) combattent l'opinion qui fait *Candace* Reine d'Abissinie. Mais comme nous avons prouvé ailleurs que c'est le Royaume de Goïam, & non une Isle formée par le Nil en Egypte, qui est la Méroé de *Strabon* & de *Pline*, l'objection tombe, & *Candace* aura été Reine au moins de cette partie de l'Ethiopie. M. *Ludolph* fait valoir encore, que cela est contraire à ce que portent les anciennes Annales d'Axuma, que la Reine de Séba fit faire serment à son fils & aux Grands de ne jamais souffrir qu'une femme montât sur le Trône d'Abissinie. Mais outre qu'il cite ici une autorité dont il fait peu de cas ailleurs, comment fait-il que ce serment n'a jamais été violé? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous trouvons une autre Reine d'Ethiopie de ce nom, environ trois-cens ans après, qui ayant été convertie par *Fruventius*, l'envoya à Alexandrie pour être sacré Evêque par St. *Athanasé*, qui en occupoit alors le Siege, afin de répandre la Foi Chrétienne dans ses Etats. A quoi nous ajouterons que l'Histoire d'Abissinie est remplie des grandes & belles actions de cette pieuse Reine, de son Eunuque, & des Seigneurs de sa Cour: de l'esprit de piété, de charité & de générosité qui regna dans l'Empire durant son regne, & sous quelques-uns de ses successeurs; du grand nombre de belles Eglises, de Monastères & d'autres Edifices, qu'elle & les Grands sonderent (3). Comme tout cela s'accorde parfaitement avec l'esprit de religion, de piété & de charité, que l'on vante avec raison dans les Abissins, on ne peut supposer que tout soit inventé, & il faut qu'il y ait du vrai, quoique nous convenions qu'on a fort exagéré.

(1) *Pline* L. VI. C. 29. *Strabo* L. XVII. (2) L. II. C. 4, 8, 3, 2, 5. (3) *Telles, Almeyda, Lolo* T. I. p. 81.

SECTION VII. la Circoncision & de l'Observation du septieme Jour à titre de Sabbat-
Chretien.

Religion
des Abif-
sins &c.
& Hiérar-
chie de
leur Eglise.

En quel
tems elle
a été entie-
rement
convertie.

Il est donc bien plus vraisemblable, quel qu'ait été le fondement posé par cet illustre Profélyte, que la Conversion de ce grand Empire n'a été achevée qu'après l'an 335 de J. C. lorsque le grand *Athanaïse*, Patriarche d'Alexandrie, ayant appris de *Fruventius* les dispositions favorables de la Reine & de ses sujets pour l'Evangile, le sacra Evêque d'Axuma, & le renvoya en Abissinie pour y travailler à la propagation de la Doctrine Chretienne. Comme nous avons rapporté ailleurs (a) ce mémorable événement d'après *Rufin*, nous renvoyons à ce que nous en avons dit pour éviter les répétitions. Depuis ce tems-là le Christianisme devint florissant dans l'Empire, & ce zélé & excellent Prélat y établit si solidement la véritable Foi, que l'Empereur *Constance* tenta inutilement par toutes sortes de voies d'y introduire l'Arianisme (b), quoique depuis les Abissins tombassent malheureusement dans les erreurs d'*Eutychès* & de *Dioscore*, comme nous le verrons bientôt.

L'Eglise
d'Abissi-
nie recon-
noît celle
d'Alexan-
drie pour
la Mere.

Dans le même tems on régla la Discipline de l'Eglise sur le modele de celle d'Alexandrie; on ordonna par-tout des Prêtres & des Diacres, on dressa des Liturgies & des Canons qui furent confirmés par le Patriarche d'Alexandrie; parmi ces derniers il y en a un, par lequel l'Eglise d'Abissinie reconnoît celle d'Alexandrie pour sa mere, & qu'elle lui est soumise d'une façon si particuliere, qu'elle n'a pas même la liberté d'élire son Evêque, ni d'en recevoir de personne que du Patriarche d'Alexandrie, en qui seul réside le pouvoir de le nommer & de le sacrer. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il ôte aux Abissins la liberté d'avoir un homme de leur Nation pour Abuna ou Patriarche; & ceux d'Alexandrie ont été si rigides là-dessus, qu'ils n'ont jamais permis qu'aucun Abissin occupât ce Siege; sujettion inouïe, vu que ceux que l'on y nomme, n'entendant point la langue du Pays, doivent être tout-à-fait incapables non seulement d'instruire leur troupeau, mais d'être juges compétens de ceux qu'ils ordonnent Prêtres & Ministres. Ils sont encore hors d'état de faire le Service Divin, puisqu'on le fait toujours dans l'ancienne Langue du Pays, qu'ils entendent aussi peu que la vulgaire (c). Nonobstant tous ces inconvéniens, les Abissins ont tant de vénération pour ce Canon, qu'ils croient aussi ancien que leur conversion, que ce seroit une hérésie que de douter de son autorité, & une apostasie de le violer. Comme on sera peut-être curieux de connoître cet ancien Acte de leur sujettion, nous le rapporterons dans les Remarques, selon la Version d'*Abraham Ecchellensis*, qui est plus claire que celle de *Turrien*, laquelle est en quelques endroits presque inintelligible. Nous ajouterons aussi une ou deux Remarques sur cette Piece, pour que l'on puisse juger quel fond on peut y faire (*).

Mais

(a) *Hist. Univ.* T. XII. p. 485, 486.

(b) *Ibid.* p. 487.

(c) *Tellez*, l. c. C. 19. *Ludolph*, L. III.

C. 6 & 7. *Lobo* ou *Le Grand*, T. II. p. 14, 15.

(*) Ce singulier Canon, qui est le quarante-deuxieme de la Version d'*Abraham Ecchellensis* & le trente-sixieme de la Collection de *Turrien*, est conçu en ces termes. *Ne Pa-*
triar

Mais quel qu'il puisse paroître, le Clergé Abissin le respecte ; & nonobstant tous les inconvéniens dont nous avons parlé, ils l'ont religieusement observé, ne s'en étant jamais plaints que nous sachions, ni n'ayant témoigné le moindre mécontentement de cette sujettion à un Etranger, ni de se voir si injustement, & nous pouvons ajouter si cruellement exclus d'une Dignité à laquelle ils ont plus de droit, & pour laquelle ils font plus propres qu'aucun Etranger qu'on ait jamais pu leur donner, à moins qu'il n'entendît parfaitement leur Langue, ce qui, autant que nous avons pu le découvrir, a toujours été le moindre des soins de ces Métropolitains (a). Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les Abissins ont maintenu ce Canon avec le plus de vigueur dans le tems que leurs Empereurs avoient le plus de sujet de se ressentir du procédé arbitraire de ces Prélats, & qu'ils étoient assez entreprenans pour se mêler d'affaires d'Etat, qui n'étoient point du tout de leur ressort, comme nous le verrons dans la suite : enfin, fatigués & las de la tyrannie des Patriarches d'Alexandrie, & de leurs Vicaires d'Abissinie, qui étoit devenue insupportable, depuis qu'ils étoient sujets & créatures de la Porte, ennemie déclarée des Abissins, ils furent réduits à la fin à avoir recours à l'étrange & dangereux expédient de changer la servitude d'Egypte pour celle de Rome ; c'étoit-là le tems, s'ils avoient été aussi mécontents de la première qu'ils avoient d'éloignement pour l'autre, de prendre un milieu plus raisonnable en soi & plus avantageux pour eux, & auquel leurs Monarques auroient selon les apparences donné les mains avec plaisir, c'étoit

SECTION
VII.
*Religion
des Abissins &c.
& Hiéraschie de leur Eglise.*

(a) Les mêmes. *Codign. Goes & al.*

patriarcham sibi constituent Aethiopes ex suis Doctoribus, neque propriâ electione, quia Patriarcha ipsorum est constitutus sub Alexandrini potestate, cujus est ipsis ordinare & praeficere Catholicum, qui inferior Patriarcha est; cui praefato in Patriarcham constituto, nomine Catholici, non licebit Metropolitanos constituere, sicut constituunt Patriarchæ; etenim honor nominis Patriarchatus illis defertur tantummodo, non verò potestas. Porro si acciderit ut congregetur Synodus in terrâ Romanorum, & adsuerit iste, sedeat loco cætero post Dominum Seleuciam in quâ est Alma-Dajoint; nempe Babyloniam Harrac, quoniam illi facta est potestas constituendi Episcopos suæ Provinciae, prohibitumque fuit ne ullus eorum ipsum constituat. Cette Version diffère à quelques égards de celle de *Turrien* : celui-ci dit si le Synode s'assemble in *Græciâ*, au lieu de *terrâ Romanorum*. En second lieu, il ne détermine point ce qu'il entend par le Siege de Séleucie, comme fait l'autre. Troisièmement, en parlant des Prélats que le Patriarche d'Ethiopie peut établir, il finit par ces mots, *non licebit illi constituere aliquem ex illis*, qui sont à peine intelligibles, à moins qu'il ne veuille dire qu'il ne choisira pas d'Abissins, comme *Echellenfis* l'a rendu.

Nous devons observer de plus, que cette Collection de Canons n'a jamais paru en Grec, qu'elle n'est pas même citée par aucun Auteur Grec, qu'on ne dit point en quel tems & à quelle occasion ce Canon a été fait. On ne voit point qu'aucun Métropolitain d'Abissinie ait jamais assisté à aucun Concile, par où l'on puisse juger quel rang il y a tenu. Et comme il n'y a pas d'apparence qu'on lui ait assigné un rang après que les Abissins furent tombés dans les erreurs des Jacobites, il est plus naturel de penser, que cette Collection pourroit avoir été faite à Alexandrie avant que les Arabes s'en fussent rendus maîtres, & qu'elle a été adoptée par l'Eglise d'Antioche, & depuis par celle d'Abissinie (1). Celle-ci en particulier en respecte l'autorité à l'égal de celle des Livres Sacrés, bien-qu'elle soit si peu favorable à leur utilité & à leur édification, comme nous l'avons remarqué plus haut.

(1) *Le Grand Dill. IX. de la Conversion des Abissins, p. m. 16, 17. Vide Codign. L. I. C. 21. Jarric & al. sup. cit. Ludolph L. III. C. 7. & alibi passim.*

SECTION

VII.

Religion
des Abis-
sins &c.
& Hié-
archie de
leur Eglise.

toit de choisir un Patriarche de leur Nation, & de se rendre également indépendans de ceux d'Alexandrie & de ceux de Rome. Il n'est personne qui n'aperçoive d'un coup d'œil, combien une pareille révolution auroit été plus avantageuse au Clergé & au Peuple, & auroit contribué plus à la tranquillité & à la sûreté de leurs Monarques, que de s'adresser au Pape & aux Portugais; & l'on diroit que les Ecclésiastiques, qui devoient naturellement y gagner le plus, en auroient été les plus zélés promoteurs, mais on voit néanmoins avec étonnement qu'ils furent aussi ardens à maintenir leur sujettion au Siege d'Alexandrie, qu'à s'opposer à l'autorité de celui de Rome, qui alloit s'établir parmi eux. Après qu'ils eurent si heureusement réuffi à secouer le joug de ce dernier, ils n'ont jamais fait un seul pas pour obtenir de meilleures conditions du Patriarche d'Alexandrie, s'en sont toujours tenus étroitement au Canon en question, & se sont soumis bonnement aux Abunas ou Patriarches que leur Métropolitain d'Alexandrie, ou pour mieux dire la Porte Othomane dont il est le sujet, a jugé à-propos de leur envoyer. Ainsi tout bien considéré le Gouvernement de l'Eglise d'Abissinie a toujours subsisté sur le même pied où le mit leur premier Evêque *Fruementius*, ou *Fruementatus* comme leurs Livres l'appellent (a), que *St. Athanase* y envoya; ce qui vient de la profonde vénération qu'ils ont pour ce Prélat, auquel ils donnent le titre de Saint, & d'Abbé *Salama* ou Pere pacifique, & du respect singulier qu'ils ont pour le Canon dont on a parlé, dont ils croient que lui ou le Patriarche *Athanase* est l'Auteur, enforte que jusqu'à aujourd'hui ils n'ont pas entrepris d'y faire le moindre changement.

L'Abuna
est le seul
Evêque.

Il est donc évident par la teneur du susdit Canon, & par la pratique constante de l'Eglise d'Abissinie, que le Patriarchat, qui est la plus haute Dignité Ecclésiastique de l'Empire, n'est qu'un simple titre sans autorité, & qu'il est entierement dépendant de celui d'Alexandrie. Le Clergé l'appelle *Abuna*, c'est-à-dire notre Pere. Il peut prendre le titre de Patriarche ou de Catholique, mais il ne peut établir des Métropolitains comme les autres Patriarches & Catholiques; l'Eglise d'Abissinie n'en a jamais eu aussi qu'un seul à la fois, depuis leur premier Patriarche *Fruementius* aucun d'eux n'a jamais eu d'Evêques sous lui, & il n'y en a jamais eu qui n'ait été nommé & sacré par le Patriarche d'Alexandrie, à la réserve de quelques-uns que le Pape y a envoyés, dont nous parlerons dans la suite: aussi l'Eglise d'Abissinie a-t-elle toujours suivi la Doctrine de sa mere Eglise (b).

Ces Abu-
nas sont
fort igno-
rans &
relâchés.

Avec cela, si nous en croyons les Missionnaires, la plupart de ces Abunas ont été très-ignorans & très-négligens dans les fonctions de leur Ministère, soit pour instruire le Peuple, soit pour conférer les Ordres Sacrés. A l'égard du premier article, on ne doit pas en être surpris, puisqu'ils ignorent la Langue du Pays; mais quant au second, on assure que tandis qu'ils excluent des Ordres les bigames, ils admettent des aveugles, des manchots, & d'autres perclus de tous leurs membres, & les ordonnent seulement par l'imposition des mains, en prononçant quelques mots, sans leur donner la Communion: enforte que les Missionnaires doutent de la validité de leur Ordina-
tion.

(a) Voy. *Le Grand Diff.* XV. (b) *Alvarez, Pays, Telles &c.*

tion, aussi-bien que de celle du Baptême & des autres Sacremens que ces Prêtres administrent.

La maniere dont ils donnent l'absolution en public de dessus leur Siege Episcopal est encore plus étrange. Les pénitens sont debout devant l'Evêque, & confessent deux ou trois de leurs plus énormes péchés: à l'ouïe de cette confession le Prélat se leve, & leur demande en colere, *Comment ils ont pu commettre de telles actions? s'ils ne craignent pas Dieu &c.?* L'absolution consiste à leur donner trois ou quatre bons coups de son bâton pastoral, ensuite il les consigne à quelques-uns de ses Mazares ou Officiers qui l'assistent dans ces occasions, & il les charge de leur donner encore trente ou quarante coups d'une courroye qu'ils ont à la main pour écarter le Peuple. Ce châtiment est d'autant plus rigoureux, que les Abissins sont fort légèrement vêtus; mais pour l'ordinaire, quand un pénitent a reçu sept ou huit coups, les assistans intercedent pour lui, & on lui permet de se retirer avec cette absolution imparfaite, qu'ils regardent cependant comme plus complete & plus efficace que celle qu'on obtient par la Confession particulière (a); on en trouvera dans les Remarques un exemple (*) tiré du même Auteur, lequel, s'il n'est pas exagéré pour deshonorer le Prélat & les Abissins, donne une idée bien triste de la Discipline & du Gouvernement de leur Eglise: sur-tout si l'on joint à l'ignorance & au relâchement de ces Patriarches leur vie déréglée & leur mauvais exemple: on en accuse plusieurs des plus énormes crimes, & d'avoir mené publiquement la vie la plus scandaleuse; & au-lieu de faire la visite de leurs Eglises, & d'en réformer les abus, d'avoir souffert que les Visiteurs qu'ils nommoient, pillassent & opprimassent le Peuple, au-lieu de l'instruire & de contribuer à son bonheur.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que quelques-uns des Abun-
 nas envoyés d'Alexandrie, bien loin d'avoir été sacrés Evêques, n'avoient pas seulement regu la Prétrise, & étoient de simples Freres-lays. Tel étoit

(a) Les mêmes.

(*) Un jour, dit-on, que l'Abuna étoit occupé à entendre ainsi les confessions publiques, un drolle qui avoit dérobé plusieurs vaches vint pour obtenir l'absolution; mais comme il craignoit que s'il confessoit son crime publiquement, la Justice ne le punit comme il le méritoit, il demanda au Prélat de lui permettre de le lui dire à l'oreille. Pourquoi, répondit celui-ci, ne deviendra-t-il pas public au jour du Jugement? déclare-le donc sur le champ. Le pauvre misérable, n'osant desobéir, fut obligé malgré lui de confesser le fait publiquement. Malheureusement pour lui, le propriétaire des vaches se trouva présent, & alla sur le champ l'accuser auprès du Juge, qui le condamna & à restituer le vol, & à subir une peine plus rigoureuse que les coups des Mazares de l'Abuna; au-lieu que si celui-ci s'étoit contenté de la confession secrète, le voleur en auroit été quitte pour quelques coups de leur part, & auroit été absous sans faire restitution. Car il paroît que les Confesseurs n'exigent jamais rien de pareil, comme le font ceux de l'Eglise Romaine, la restitution étant inconnue dans toute l'Ethiopie, dit-on (1). On assure encore que les Abissins ne confessent que leurs plus grands péchés, qui sont le meurtre, l'adultere & le larcin; pour les autres ils les confessent seulement en gros, en disant, *nous avons péché, nous sommes pécheurs*, sans entrer dans le détail de ces péchés, ni en marquer les circonstances; & les Missionnaires Romains eurent bien de la peine à y assujettir leurs Prosélytes (2).

(1) Tellez, L. I, C, 19, 38, Ludolph L. I. C. 6. § 52, (2) Les mêmes,

SECTION

VII.

Religion
des Abif-
fins &c.
& Hiérar-
chie de
leur Eglise.

un Moine d'Alexandrie, dont parle le Patriarche *Alphonse Mendez*, qu'on y envoya de son tems pour succéder à l'Abuna *Simeon*, & qui fut reçu & complimenté comme tel; mais ayant été ensuite déposé par l'Empereur *Se-gued*, les Missionnaires l'engagerent à se déclarer de leur Communion, & il avoua franchement qu'il n'étoit point Evêque, mais seulement Moine-lay. Cet homme, dit-on, se maria ensuite, & gagna sa vie à faire des moulins, à quoi il étoit beaucoup plus propre qu'à être Abuna. On a de la peine, quand on lit de pareils traits, de ne pas y soupçonner de la fraude; mais d'autre part, quand nous voyons que ni *Ludolph*, ni son Abbé *Abiffin*, n'ont rien dit pour démentir ce fait, & qu'ils semblent plutôt le confirmer en quelque façon, cette considération ne nous permet guere de le révoquer en doute.

Leurs Re-
venus.

Il ne reste plus qu'à dire un mot des revenus de ces indignes Prélats, avant que de parler de leur Clergé. Une des branches de leurs revenus, & qui est considérable quand ils sont avides, ce sont les dispenses que l'Abuna donne seul, parcequ'il n'a point d'Evêques sous lui qui partagent ce privilège, ni personne qui puisse le controller, & l'obliger de s'en tenir exactement aux Canons, desorte qu'en bien des occasions ils ont honteusement abusé de ce pouvoir (a). Eux seuls conferent aussi les Ordres, ce qui leur donne encore un bon revenu, n'y ayant guere aucun de ceux qui sont reçus, qui n'ait acheté d'avance son admission par quelque présent.

Les Terres
considéra-
bles dont ils
jouissent.

Outre ces produits de la Simonie, l'Abuna jouit de plusieurs grandes terres dans les Royaumes de Tigré, de Goïam & de Dambée. Les premières lui rapportent annuellement quarante ou cinquante onces d'or, ou environ quatre ou cinq-cens piastres (*). Celles de Goïam & de Dambée lui fournissent au-delà de ce qu'il lui faut de provisions pour sa table, desorte qu'il vend le reste; on fait encore pour lui une quête de sel & de toile, qui lui rapporte beaucoup (b); desorte que le tout ensemble lui fait un revenu considérable, d'autant plus que ses terres sont exemptes de tout tribut. A quoi il faut ajouter que ces Prélats n'ont ni Cathédrales, ni magnifiques Palais à entretenir, ni presque d'Officiers & de subalternes à qui ils payent pension; ceux-ci les tirant pour l'ordinaire des places qu'ils occupent, qu'ils savent bien faire valoir (c).

Les Dep-
&ras ou
Chantres.

Le second Ordre d'Ecclésiastiques, sinon pour le rang & la dignité, au moins pour le cas qu'on en fait, sont les *Depferas*, dont nous avons déjà touché quelque chose, ils ne sont ni Prêtres, ni Diacres, mais c'est une espece de Lévités ou de Chantres Juifs, qui assistent à tous les Offices publics de l'Eglise; leur Chef ou Supérieur, nommé *Barca Guyta*, est chargé du soin des Pavillons sacrés dans le Camp Impérial. Comme ces Chantres se vantent d'être Juifs d'extraction, ils prétendent par leurs chants, leurs

(a) Tellez, *Ludolph* & al.

(b) Les mêmes.

(c) Les mêmes.

(*) Cette rente étoit autrefois bien plus considérable, mais le Roi *Theodore*, on ne dit pas pour quel sujet, chargea ces terres d'une redevance de cinq-cens écus, qu'on appelle *Eda Abuna*, l'amende de l'Abuna, qui entre dans les coffres du Roi (1).

(1) *Le Grand*, Diss. XV. p. m. 29.

danfes, le fon de leurs tambours imiter le Service qui se faisoit dans le Tabernacle & dans le Temple de Jérusalem, & l'exemple du Roi *David* dansant devant l'Arche; quoique le bruit qu'ils font, leurs postures & leurs gestes soient l'antipode de ce que faisoient autrefois les Musiciens & les Chantres des Juifs, & conviendroient mieux à une Mascarade qu'à une Eglise, ils ne laissent pas d'être en si grande estime, qu'il y a eu même des Princes & des Grands qui se sont fait un honneur de leur répondre en batant la mesure, ou de frapper leurs tabourins (a). Ces Depferas assistent toujours à la grande Messe, car les Abissins ne connoissent pas les Messes basses ou particulieres; on ne dit qu'une seule Messe par jour dans chaque Eglise. Aux grandes Fêtes les Depferas commencent leur musique & leur danfes longtems avant le jour, & ils continuent ce violent exercice jusqu'à midi, sans paroître le moins du monde fatigués ou enroués (b).

Le *Komos*, ou *Hegumos*, est le premier Ordre Ecclésiastique après les Evêques; & comme il n'y a point d'autres Evêques en Abissinie que l'Abuna, ces *Komos* ne reconnoissent personne au-dessus d'eux & précèdent les Prêtres. *Pierre l'Ethiopien*, avec qui *Paul Jove* fut en commerce, étoit *Komos*. Chaque Eglise Paroissiale a le sien, c'est une espece d'Archi-prêtre, & tous les autres Prêtres & Diacres, de-même que le temporel de l'Eglise dépendent de lui: comme ils n'ont point d'Evêques au-dessus d'eux, ils président en Chef au Service Divin, ils reglent les différentes fonctions des Prêtres & du bas Clergé, & accommodent leurs différends, desorte qu'ils forment le premier Ordre Ecclésiastique après l'Abuna (*). Les fonctions des Prêtres consistent à tenir la place du *Komos* en son absence, & quand il est présent à l'assister dans l'Office Divin, à baptiser, marier, visiter les malades & assister aux enterremens (c).

Les Diacres forment le plus bas ordre du Sacerdoce; ils assistent aussi au Service Divin, mais dans un rang inférieur à celui des Prêtres; les uns & les autres ont leurs habits particuliers, & leurs fonctions différentes quand ils officient. Nous avons déjà remarqué que l'Abuna confere le Diaconat à l'Empereur, aux Princes, aux Grands & même à leurs enfans; ce n'est pas qu'ils ayent le droit d'officier en qualité de Diacres, cela leur donne seule-

ment

(a) *Tellez*, L. I. C. 19. *Ludolph*, L. III. C. 7. § 26. *Le Grand Diff.* XV.

(b) Les mêmes.

(c) *Tellez* & al. sup. cit.

(*) Voici la définition de leur Dignité, selon les Canons de l'Eglise d'Alexandrie, dont celle d'Abissinie dépend: *Hegumenus ejusdem Ordinis est atque Archipapas sacerdotum seu Archipresbyter, atque adeo jus habet pronuntiandi orationem absolutioms super Sacerdotibus celebrantem, ut etiam adolendi incensum post eum, & communionem accipiendi post eum, ante omnes alios. Quando simul adest Episcopus, accipit ab eo thuribulum* (1). Comme le Patriarche d'Alexandrie a nombre d'Evêques au-dessous de lui, un simple Prêtre ne peut être ordonné Evêque qu'il n'ait été auparavant *Komos* ou *Hegumenus*; mais comme il n'y a point d'Evêques dans celle d'Abissinie, un Prêtre qui devient *Komos*, est parvenu à la plus haute Dignité à laquelle il peut aspirer, n'y ayant que celle d'Abuna au-dessus de lui, dont il est exclus par le fameux Canon. C'est par cette raison que les *Komos* se regardent comme un Ordre supérieur, & prétendent précéder les autres Prêtres (2).

(1) *Hist. Patriarch. Alex.* p. 585.

(2) *Le Grand Diff.* XV. p. m. 101. *Ludolph*, L. I. C. 7. *Tellez* L. I. C. 19.

SECTION
VII.Religion
des Abif-
fins &c.*& Hierar-
chie de
leur Eglise.**Les Ecclé-
siastiques
se marient
& sont
pauvres.**Respect
pour les
Eglises.
Habits Sa-
cerdotaux.
Service
Divin.**Décence de
leur con-
duite à cet
égard.*

ment celui d'assister au Service & de recevoir la Communion dans le Sanctuaire avec le Clergé, sans être confondus parmi le Peuple, qui est dans la nef.

Tous ces différens Ecclésiastiques ont la liberté de se marier, même après leur Ordination. Leurs enfans peuvent aussi leur succéder dans leurs Bénéfices; mais comme ils ont communément de fort nombreuses familles, ils sont en général fort pauvres, & obligés de fournir à leurs besoins par le travail, & pour l'ordinaire ils sont Fermiers, & ont soin des troupeaux. Aussi sont-ils moins respectés qu'en d'autres Pays, d'autant plus qu'ils n'ont ni tonsure, ni habit particulier, ni rien qui les distingue, sinon une petite croix qu'ils portent à la main, & avec laquelle ils donnent la bénédiction au Peuple, & un petit bonnet de quelque couleur que ce soit sur la tête. Ils ne jouissent pas non plus des immunités que les Ecclésiastiques ont ailleurs, & ils sont punissables par le Magistrat comme les Laïques, lorsqu'ils ont commis quelque crime (a).

Les Abiffins ont beaucoup de respect pour leurs Eglises, où ils n'entrent jamais que pieds nus; aussi étoient-ils fort choqués de voir les Missionnaires Portugais célébrer la Messe avec leurs sandales. Les habits sacerdotaux sont proportionnés à la Dignité du célébrant, mais les plus beaux n'approchent pas seulement de ceux que le moindre Prêtre de l'Eglise Romaine porte dans ces occasions. Au-lieu du surplis dont ces derniers se servent, ils ont une tunique qu'ils achètent des Turcs, qui est ordinairement vieille & toute usée. Ils n'ont ni ceinture, ni étole, ni manipule comme ceux de l'Eglise Romaine, & leur chafuble est beaucoup plus étroite, & traîne par derrière d'une demi-aune. Le Service Divin consiste en des Formulaires de Prières, des Pseaumes, des Hymnes &c. convenables aux circonstances, & assez bien dressés; ordinairement il se fait avec beaucoup de décence & de dévotion, & sans avoir rien de la pompe & des cérémonies en usage dans l'Eglise Romaine. Ce Service qui ne se fait qu'une fois par jour, commence le Dimanche & les Fêtes dès le matin, & finit vers midi; les Mécredis, les Vendredis, & les autres jours qu'on jeûne, il commence à trois heures après midi, qui est le tems ordinaire de leur dîner, & dans le Carême au coucher du Soleil; on a vu ailleurs qu'ils observent le Carême avec beaucoup d'austérité.

Les Abiffins n'ont point de cloches, mais ils assèmbent le Peuple au son de marteaux de bois dont ils frappent sur une pierre ou sur un bois creux. A l'ouïe de ces coups les Prêtres & le Peuple se rendent à l'Eglise avec un air de décence, de gravité & de dévotion, récitant quelques prières pendant le chemin. Ils se comportent dans l'Eglise avec le plus grand respect, ne se permettant point de regarder de côté ni d'autre, bien moins de se parler, de tousser ou de cracher. Les Prêtres sont séparés du Peuple, ils se tiennent dans une espece de Chœur comme celui de nos Cathédrales, & le Peuple dans la nef de l'Eglise: un rideau empêche le Peuple de voir, mais non pas d'entendre le Service qui se fait dans le Chœur. Ils n'ont ni bancs, ni prie-Dieu, mais se tiennent debout pendant tout le Service, parce qu'ils croient cette posture plus propre à reveiller la dévotion, & à fou-

(a) Codign. Farris & al.

tenir leur attention : ils permettent cependant à ceux qui sont vieux , impotens ou infirmes de se servir de plians , qui restent dans le porche de l'Eglise, quand le Service est fini ; mais si quelqu'un par lassitude ou par foiblesse s'assied par terre , il est sûr d'être appelé à se lever par quelqu'un des Diacres , qui crient souvent , *levez-vous vous qui êtes assis*. Quoique leurs Eglises soient à-présent si misérables qu'elles ne sont couvertes que d'un peu de paille ou de roseau , ils les respectent à un tel point , que ceux qui y viennent à cheval , mettent pied à terre à une grande distance de la porte , & y entrent , comme ils font tous , pieds nus. Ils n'est permis ni aux hommes ni aux femmes , qui ont quelque souillure naturelle , ni aux maris & aux femmes qui ont eu commerce ensemble d'y entrer , qu'après s'être dûement purifiés (*).

SECTION VII.
Religion des Abissins &c.
& Hiérarchie de leur Eglise.

Ils n'ont dans leurs Eglises ni Statues , ni Images en bosse , mais des Peintures ; ils regardent toutes les autres comme une véritable idolâtrie. Ils n'y souffrent aucun Crucifix soit taillé soit de métal , ni n'en portent au cou. A-la-vérité on dit que *Poncet* en présenta un petit fort bien travaillé à l'Empereur *Segued* en 1700 , que ce Prince regarda avec admiration , qu'il baïsa , & qu'il mit parmi ses curiosités (a) ; mais si l'on fait réflexion qu'il faisoit profession d'être porté pour l'Eglise Romaine , & qu'il recherchoit en ce tems-là l'amitié & l'assistance des Portugais , il ne pouvoit guere faire moins en présence de *Poncet* ; il n'osa pas cependant le porter sur lui de peur d'indisposer le Clergé & le Peuple. Il y a de l'apparence que plusieurs de ces Coutumes sont venues des Juifs , mais quelle qu'en soit l'origine , il est certain qu'elles sont diamétralement opposées à celles de l'Eglise Romaine , qui non seulement a toutes sortes d'Images dans les Eglises , mais leur rend un certain culte ; ce qui n'empêche pas que les Théologiens de Rome ne prétendent que la doctrine & la pratique de l'Eglise d'Abissinie sont plus conformes à celles de leur Eglise que d'aucune autre , soit Grecque soit Protestante. Mais les pratiques dont nous avons parlé jusqu'ici ne sont nullement les seules sur lesquelles ils diffèrent , comme nous le verrons bientôt.

Ils n'ont point d'Images en bosse.

Il y a dans chaque Eglise une petite chambre , au bout oriental , où l'on garde ce qu'il faut pour faire le pain de la Communion , & l'on convient que c'est un gâteau levé , & qui par conséquent est le contraire de l'hostie non levée de l'Eglise Romaine. Ce gâteau ne se garde que jusqu'au lendemain , au-lieu que ceux de l'Eglise de Rome gardent des semaines & des mois des hosties consacrées qu'ils donnent aux Laïques , entre autres celle qui est dans le Ciboire sur l'autel , pour l'exposer à l'adoration du Peuple ; & l'on fait qu'il

Célébration de l'Eucharistie.

(a) *Poncet* Voy. d'Ethiop. p. 7.

(*) Ils observent si rigoureusement les Loix Mosaïques à cet égard , que non seulement ils excluent les femmes quand elles ont leurs ordinaires , ou qu'elles ont accouché , mais que dans ce dernier cas ils étendent la défense au nombre de jours fixé par le Législateur , quarante pour un garçon , & quatrevingt pour une fille (1). Ils observent la même chose à l'égard des hommes atteints de rogne , de gratelle , ou autres maladies de la peau , ce que nous marquons pour faire voir d'où ces observances tirent leur origine ; s'ils continuent à pratiquer si exactement ces rites , qui devoient cesser au tems de l'Evangile , doit-on être surpris qu'ils observent encore le Sabbat & la Circoncision , qui ne sont point de Moïse mais des Peres ?

(1) Lévit. XII. 2. V. *Telles* L. I. *Lévitique* 2cc.

SECTION
VII.
*Religion
des Abif-
fins &c.
& Hiéar-
chie de
leur Eglise.*

qu'il y en a eu qui ont demeuré si longtems dans le Ciboire, qu'il s'y est engendré des vers, ou qu'elles ont été endommagées d'une autre maniere, enforte qu'elles n'ont pu fervir. Les Abiffins n'avoient pas tort d'en être choqués, & d'être surpris de ce que les Missionnaires ne consacroient pas tous les jours, comme ils font; & ils se reglent si bien en distribuant la Communion, qu'il n'en puisse rien rester qui soit exposé à de pareils accidens (a).

La différence n'est pas moins grande à l'égard de l'autre partie de l'Eucharistie; au-lieu de vin, dont ils s'abstiennent entierement, comme on l'a vu plus haut, ils gardent dans le même lieu des raisins secs, dont ils en prennent quatre ou cinq, plus ou moins, qu'ils pressent & broient entre leurs doigts dans une quantité d'eau plus ou moins grande selon le nombre des Communians; car ils communient tous sous les deux especes, & il n'étoient pas moins surpris de voir que l'Eglise Romaine refusoit la Coupe aux Laïques, auxquels ils se croient obligés de la donner. Ils different encore dans la maniere de consacrer, car au-lieu de dire *ceci est mon corps, ceci est mon sang*, ils disent, *ce pain est mon corps. ce calice est mon sang*. Le P. Tellez & plusieurs savans Casuistes de sa Communion, doutent si cette dernière façon de consacrer est suffisante pour changer les élémens dans le corps & le sang de Jesus-Christ. Nous n'entrerons pas dans cette dispute, parceque si leur argument contre cette forme de consécration est concluant, c'est une preuve que les Abiffins n'ont aucune notion d'une Transsubstantiation, mais qu'ils croient & reçoivent le pain & le vin comme des Symboles qui représentent & qui leur communiquent les fruits de la mort du Sauveur. C'est-là l'explication que l'Abbé Grégoire donna de la foi de son Eglise sur ce sacré mystere, & dont la pratique des Abiffins fournit une démonstration subsistante, puisqu'ils n'adorent point les élémens consacrés (b).

Ils ne permettent point aux Laïques ni aux femmes de s'approcher de l'autel pour les recevoir, mais ils les leur donnent à la porte du Chœur; ils ne les obligent pas non plus à se mettre à genoux, mais les communient debout. En donnant le pain, le Prêtre dit: *c'est ici la sainte chair que l'Emmanuel notre Dieu a pris de notre Dame à tous*; à quoi le Communiant répond, *Amen, Amen*. Le Diacre vient ensuite & lui donne le vin avec une petite cueiller, en disant, *c'est ici le sang de Christ, pour la vie du corps & de l'ame & pour la vie éternelle*. Après quoi un Soudiacre met un peu d'eau dans le creux de la main du Communiant, qui s'en rince la bouche & l'avale. Finissons cet Article de la Communion, que les Missionnaires affectent d'appeler la Messe des Abiffins, nonobstant le peu d'analogie qu'elle a avec la Messe de l'Eglise Romaine, tant à l'égard des idées qu'ils en ont, que par rapport à la façon de la célébrer. Nous remarquerons seulement encore, qu'au-lieu que dans l'Eglise Romaine le Peuple voit tout le Service depuis le commencement jusqu'à la fin, chez les Abiffins le Peuple ne voit rien, sinon qu'il reçoit la communion à la porte du Chœur, & qu'il entend la lec-

(a) Tellez, L. I. C. 19. Alvarez C. 54.
Ludolph L. III. C. 6.

(b) Ludolph L. V. Tellez l. c. Jarric, Co:
dign. & al.

lecture de l'Evangile que fait le célébrant ; d'ailleurs ce qu'ils appellent l'Evangile, ne sont pas des endroits choisis tirés des Evangélistes, mais ils partagent un des Evangiles en autant de portions qu'il faut pour un an, l'année suivante ils en font autant du second, de sorte qu'ils font quatre ans à les lire tous ; ils en terminent constamment la lecture par un *Hallelujah*, même lorsqu'on fait un Service pour les morts au lieu que l'Eglise Romaine ne fait usage de cette Doxologie qu'aux trois grandes Fêtes (a).

Après avoir parlé des divers Degrés Ecclésiastiques du Clergé Abissin, il faut aussi dire quelque chose des Ordres Religieux ; ils sont en si grand nombre, & il y a tant de Monasteres & d'Eglises, qu'on ne peut chanter dans une Eglise ou dans un Monastere que l'on ne soit entendu dans un autre, & souvent dans plusieurs. Leur Musique doit naturellement être fort bruyante, tant à cause du grand nombre de voix, que de celui des instrumens qui les accompagnent ; ce sont ordinairement des tambours de basque de différentes grandeurs, outre cela ils frappent la terre du pied & de leurs bourdons, ce qui augmente le son & le porte plus loin. D'ailleurs on dit que chaque Monastere a deux Eglises, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes (b) ; mais quand & comment cette coutume s'est introduite, c'est ce qu'il n'est pas aisé de dire sur aucuns Mémoires, non plus que de marquer le tems précis où la Vie Monastique a commencé parmi eux, & qui en a été le premier Auteur, non plus que de quel Ordre étoient les premiers Fondateurs des Monasteres. Quand même nous pourrions tirer quelque lumière des Légendes des Moines, cette ennuyeuse discussion seroit étrange à notre sujet. L'ancienne Chronique d'Axuma, que nous avons citée plus d'une fois, porte : *Que du tems d'Amiamid il vint quantité de Moines de Rum, qui remplirent tout l'Empire ; neuf s'arrêtèrent dans le Royaume de Tigré, & chacun d'eux fonda une Eglise de son nom. L'Auteur de la vie de Tecla Haimanout ajoute qu'il vint au Monastere de Damo, bâti par l'Abbé Agaravi, un des neuf dont on vient de parler, qui vinrent aussi de Rum & d'Egypte du tems d'Almida, fils de Salodeba, prédécesseur de Tacena ; & que ces neuf, comme autant d'Astres brillans, remplirent l'Univers de leur lumière.* Dans la suite le Peuple trouva des noms pour les huit autres, sur quoi nous renvoyons aux Remarques (*), & nous observerons seulement qu'il y en a un, & un seul qui paroisse Grec d'origine, savoir *Pantaleon*, qui fut le Fondateur d'un autre Monastere. Il est très-difficile sur ces deux Relations, non seulement de

SECTION
VII.
*Religion
des Abissins &c.
& Hiérarchie de
leur Eglise.*

Ordre Religieux.

(a) Missal. & Ritual. Rom. (b) Lobo T. I. p. 96.

(*) Ces noms sont *Abba Pantaleon*, *Abba Guarina*, *Abba Aliff*, *Abba Sahani*, *Abba Afse*, *Abba Licanos*, *Abba Alimata*, *Abba Illos*, nommé aussi *Guba* ou le gros ou l'entlé ; nous les avons rapportés selon l'orthographe du P. *Tellez* d'après le Patriarche *Mendez*, pour faire voir au Lecteur qu'en admettant même que l'orthographe n'est pas correcte, ce qui étoit inévitable en les transcrivant de la Langue Ethiopienne en Latin ou en Portugais, il n'y en a pas un, si l'on en excepte le premier, qui n'annonce une origine Hébraïque, Syriaque ou Chaldaïque, comme tous ceux qui ont une teinture de ces langues le sentiront ; & on voit par-là combien cet Auteur a lui-même donné atteinte à son opinion, que ces neuf Religieux venoient de la Grece ou de Thrace, uniquement parcequ'il s'en trouve un dont le nom est Grec, tandis que ceux des huit autres indiquent évidemment une autre origine.

SECTION

VII.

Religion
de Abif-
fins &c.
& Hébraï-
chic de
leur Eglise.

Les Effé-
niens &
les Théra-
peutes ont
été vrai-
semblable-
ment les
Auteurs
de la Vie
Monasti-
que.

déterminer le tems précis de leur arrivée, mais aussi la véritable significa-
tion du nom de *Rum*, & s'il faut entendre par-là Rome ou la Grece; le
Patriarche *Alphonse Mendez* n'a pas laissé de fixer l'époque de leur venue
entre l'an 470 & 480, & d'entendre par *Rum* la Grece plutôt que Rome,
sur la simple indication du nom de *Pantaleon*: il en a conclu que *Rum* défi-
gne la nouvelle Rome, nom que Constantin le Grand donna à la Capitale
de son nouvel Empire d'Orient.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire sentir l'incertitude de ces
deux Relations, en supposant que le Traducteur les ait bien entendues, &
la foiblesse des raisons qu'il allegue pour déterminer le tems de l'arrivée & le
Pays d'où venoient ceux qui les premiers ont introduit la Vie Monastique
en Abissinie, & cela, nonobstant tout ce qui prouve le contraire, pour en
faire honneur à quelques-uns de ces Fanatiques, dont ils racontent tant de
merveilles incroyables dans leur Légendes Ascétiques, & sur-tout de *Paul* &
d'Antoine leurs grands héros (a). Ni *Mendez*, ni les autres Auteurs Portu-
gais ne pouvoient ignorer que cette Vie Ascétique avoit été depuis plusieurs
siècles fort en vogue & très-estimée chez les Juifs, tant dans la Palestine qu'en
Egypte; témoin les Efféniens tant vantés par *Josèphe* (b) dans l'un de ces
Pays, & les Thérapeutes dans l'autre, que *Philon* a si bien fait connoître (c),
nous avons parlé de ces deux Sectes dans l'Histoire Ancienne; leurs mœurs,
leurs regles, leur retraite & leurs austérités, étoient le plus parfait mode-
le, & comme la quintessence de la Vie Ascétique; de façon que plusieurs
Savans ont cru que les Thérapeutes étoient un Ordre d'Ascétiques Chre-
tiens, institué par *St. Marc*, premier Patriarche d'Alexandrie, & que *Phi-
lon* les a dépeints comme des Religieux Juifs pour faire honneur à sa Na-
tion (d); mais comme il étoit d'Alexandrie, & contemporain de *St. Marc*,
il est difficile de croire qu'il les eût non seulement réclamés, mais repré-
sentés comme un Ordre qui subsistoit depuis longtems, s'ils n'avoient été
beaucoup plus anciens que cet Evangéliste. De-là vient que d'autres ont
cru, avec plus d'apparence, que nombre de ces Thérapeutes ayant dans
la suite été convertis par *St. Marc*, se séparèrent de leurs freres Juifs,
& formerent des Sociétés Chretiennes sous la protection & la direction
de ce Patriarche (e).

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas besoin d'aller jusqu'en Thrace & jus-
qu'à Constantinople pour trouver la signification du nom de *Rum*, puisque
Rum Misraïm ne marque autre chose que la Haute-Egypte, ou la Thébaï-
de, où ces Religieux étoient en grand nombre. Il n'est pas nécessaire
non plus de descendre jusqu'au cinquième siècle pour trouver l'origine de la
Vie Monastique en Abissinie, puisque le voisinage de ce Pays, la confor-
mité de Religion & de Coutumes, pour ne rien dire de la descendance de
Salomon dont les Rois Abissins se vantoient, ne pouvoient guere manquer
d'y attirer même les Thérapeutes Juifs; d'autant plus que l'Abissinie est
rem-

(a) V. *Sturmy's Ascetics* pass.

(b) De Bell. Jud. L. II. C. 7.

(c) De Vit. Contemplat.

(d) V. *Euseb. L. II. C. 17. Bellarmin.*

Baronius, Montfaucon, Basnage &c.

(e) Vid. *Drus. Trigland. Basnage, Pri-
deaux.*

remplie de solitudes escarpées, si propres à la Vie Ascétique & retirée, & que les habitans y ont naturellement du penchant. Avec combien plus de facilité ont-ils pu se répandre encore dans cet Empire peu après sa conversion au Christianisme, si nous supposons, comme on le peut avec beaucoup de probabilité, que plusieurs d'entre eux embrassèrent l'Évangile dès le tems du Patriarchat de *St. Marc*, & se formerent en Communautés sous sa direction & son gouvernement (a).

Section
Vii.
*Religion
des Abis-
sins &c.
& Hiéran-
chie de
leur Eglise.*

Un fait très-certain, c'est que les Monasteres d'Abissinie ne ressemblent en rien à ceux des Eglises Romaine, Grecque, Arménienne & autres, pour la structure, la forme du Service Divin, le Gouvernement, la Discipline & le genre de vie, & qu'à tous ces égards ils sont les images de ceux des Esténiens & des Thérapeutes, tels que *Joséphé & Philon* en ont fait la description. Au-lieu d'être environnés de hautes murailles, ces Monasteres ressemblent à de grands Villages ou Paroisses, où chaque Moine à sa cellule éloignée de celle des autres. Au-lieu d'être confinés dans leur retraite, & de ne pouvoir sortir sans la permission du Supérieur, ils ont la liberté de se promener quand il leur plait, excepté dans le tems de leurs dévotions. Au-lieu de mener une vie oisive, & de ne subsister que d'aumônes & de charités, ils employent la meilleure partie de leur loisir à cultiver chacun la portion de terre qui lui est assignée. Au-lieu de manger en commun, & d'avoir une table couverte de viandes, de poisson, de volaille & d'autres délicatesses, & d'avoir une honnête ration de vin pour aider à la digestion, ils mangent leur petite pitance dans leur pauvre cellule, & c'est ordinairement le produit de leur terre, & le fruit de leur travail, quelques herbes, légumes ou racines avec un peu de sel pour tout assaisonnement, & un peu de beurre aux Fêtes, voilà tout, & de belle eau claire pour boisson. Au-lieu de cette délicieuse variété de mets de Carême que ceux d'Europe ont, au moins une fois par jour, avec une petite collation le soir, la plupart de ceux d'Abissinie ne mangent qu'une fois tous les deux jours pendant leurs Carêmes, qui prennent au moins un tiers de l'année, & dans ce tems-là ils ne vivent que d'herbes insipides, sans se permettre d'ajouter le moins du monde du beurre ou du pain: il y en a même qui s'abstiennent de toute nourriture, sinon les Dimanches. Au-lieu d'exclurre les femmes de leurs Communautés, ils ont, comme les Religieux Juifs dont nous avons parlé, des Ordres qui admettent ceux qui sont mariés, leur permettent d'élever leurs enfans dans le même genre de vie, & de leur partager leurs terres, leurs cellules, & le peu qu'ils peuvent avoir d'ailleurs; mais ceux-là n'admettent point leurs femmes & leurs filles dans leurs Eglises, mais en ont une particulière pour elles: c'est-là qu'elles se rendent aux heures réglées le jour & la nuit avec la même exactitude que les hommes; le Service Divin est le même, à la réserve de la musique des tambours & tabourins, qui n'est que pour les hommes. Il y a néanmoins d'autres Ordres, qui n'ont aucun commerce avec les femmes, & n'en admettent jamais dans les limites de leurs Monasteres (b). Il en est encore d'un troisième Ordre, qui préfèrent la vie d'Hermites, comme plus propre à la contemplation, à celle de Com-

*Le: Moines
Abissins
sont fort
différens
des autres.*

(a) Vid. *Euseb.* & *Auctor.* cit. (b) *Telles*, L. I. C. 17. *Ludolph*, L. III. C. 3.

SECTION

VII.

Religion
des Abis-
sins &c.

& Hiéran-
chie de
leur Eglise.

munauté, & qui par cette raison se retirent dans des tours, des cavernes, des souterrains, sur le haut de rochers escarpés, ou en d'autres lieux solitaires (*). Le gros du peuple les estime & les respecte ordinairement plus que les autres.

Pour revenir aux Moines ordinaires, ils different de ceux des autres Eglises Chretiennes à plusieurs égards encore, sur lesquels nous n'avons pas le tems de nous arrêter; tels sont, la forme de leurs Eglises, qui par leur figure ronde, leurs portes, & leur chœur ressemblent aux Synagogues des Esséniens & des Thérapeutes; leurs ablutions après quelque souillure accidentelle, l'observation du Sabbat, la Circoncision & autres rites des Juifs, & sur-tout le genre de leurs mortifications. Ils ne connoissent point la Discipline & autres punitions de ce genre, qui aiguillonnent les desirs de la chair plus qu'ils ne les domptent. Au-lieu de cela ils se plongent dans les rivieres les plus froides, & demeurent dans l'eau jusqu'au cou plusieurs heures de suite, & même des journées entieres dans le tems le plus rigoureux; pénitence dont la seule idée seroit capable de donner la fièvre aux Moines les plus austeres de Rome & de la Grece. Nous supprimons d'autres pénitences plus austeres encore & presque incroyables, dont le P. *Almeyda* parle, comme en étant bien instruit, & que nous indiquons, non comme dignes de plus de louange, mais à cause de leur conformité avec les austérités rigoureuses qui étoient si communes parmi les Ascétiques Juifs, de qui les Abissins les ont selon toutes les apparences adoptées.

Monaste-
res, Abbés,
Habits.

Telle est la véritable idée qu'on doit se faire de ces Monasteres tant vantés,

(*) L'Abbé *Pantaleon*, dont nous avons parlé, étoit de ce nombre; il s'étoit renfermé dans une petite tour, où l'Empereur venoit le visiter; on la montre encore à peu de distance à l'Est d'Auxuma, & à une petite portée de mousquet de l'Eglise & du Monastere dont on lui attribue la fondation, & que l'on appelle de son nom *Beth Pantaleon*. On voit aussi entre l'Eglise & la Ville une caverne où il se retiroit souvent, & qui consiste en trois appartemens taillés dans le roc. Celui par lequel on entre dans les autres, & dont la porte fait face à l'Ouest, a quinze coudées de longueur sur environ quatre de largeur. Au bout de celui-là il y a deux autres petites chambres, en forme de croix, à l'entrée, qui ont dix coudées de long; celle qui est à la droite vers le Sud a quatre coudées de large, & l'autre qui est à l'opposite en a six, & tout le terrain autour de ces cavernes est environné d'une muraille quarrée (1).

Les Abissins honorent ce lieu, comme ayant servi de retraite à l'Empereur *Caleb*, après qu'il eut remporté une victoire signalée sur le Roi Juif des Homérites; & l'on voit encore son tombeau avec celui de l'Abbé *Pantaleon* dans l'Eglise du Monastere; on dit qu'il fut ouvert par un tremblement de terre en 1630, mais que les Moines l'eurent bientôt réparé (2).

L'Abbé *Hos*, surnommé *Guba*, étoit de l'autre Ordre d'Hermites; il s'étoit retiré sur une haute montagne inculte, & y bâtit une Eglise. C'est ce qui lui fit donner par les Abissins, si l'Auteur les a bien entendus (3), le surnom d'*Enflé*, parce que ceux qui passoient au bas de la montagne disoient, *quel est ce Moine enflé à une si grande hauteur?* Mais le rapport que l'Ethiopien a avec l'Hébreu & le Chaldaïque, nous seroit croire plutôt que *Guba* ou *Geboah* en Hébreu, signifie haut élevé, à cause de sa situation. Quoi qu'il en soit, ces neuf Moines passent pour de grands saints, & pour des Thaumaturges: entre autres miracles, on rapporte qu'ils firent mourir par leurs prieres un prodigieux serpent qui dévorait les hommes, les enfans & les bestiaux. Reste à savoir s'ils ne lui donnerent pas un bouillon, tel que celui qu'on dit que *Daniel* donna au Dragon de Babylone (4).

(1) *Mendez* ap. *Telles* L. I. C. 17.

(2) Le même.

(3) Le même.

(4) *Hist. de Bel & du Dragon* vers. 27.

tés, dont toute la grandeur consiste dans le nombre des Moines, & dans l'étendue des terres qu'ils possèdent; d'ailleurs on n'y voit que pauvreté; la plupart de leurs Eglises ne sont couvertes que de chaume, & n'ont point d'ornemens, sinon quelques peintures communes; mais elles sont bien boisées en dedans, & il y a quelques accoudoirs sur lesquels ceux qui sont vieux & infirmes peuvent s'appuyer pendant le Service. Ils n'ont ni réfectoires ni salles: leurs cellules sont de terre, petites, basses, couvertes de chaume, & aussi mal meublées que pauvres: tout ce qu'on y voit est assorti à l'austérité de leur vie: leur lit est une misérable natte par terre, leurs chaises & leurs tables de même, seulement un peu plus élevées que la terre (a).

SECTION
VII.
Religion
des Abissins &c.
& Hiérarchie de leur Eglise.

Il y a deux Ordres différens de Moines qui portent le nom de leurs Fondateurs, ou pour mieux dire de leurs Réformateurs; ce sont ceux de *Tecla Haimanout* & ceux de l'Abbé *Eustate*, le premier originaire d'Ethiopie & le second d'Egypte. (*) Les premiers ont une espece de Général, qu'ils appellent *Ichegue*, qui est élu par les Abbés ou Supérieurs des Monasteres qui dépendent de lui; les autres n'ont qu'un Supérieur pour chaque Monastere, qu'ils appellent *Abba* ou *Pere*; il est élu par les Moines du Couvent à la pluralité des voix, mais si ces Supérieurs sont annuels ou triennaux, c'est ce que nous ne pouvons dire. L'habit des uns & des autres est le même, ou pour parler plus exactement chaque Moine a le sien, car à la réserve de l'*Asbama*, que les Abbés ou Prieurs seuls portent, & qui n'est qu'un tissu de trois courroyes de cuir rouge, qu'ils portent autour du cou, & qui est attaché avec un crochet de fer ou de cuivre, chacun s'habille comme il veut, ou comme il peut; mais tous sont en général mal-vêtus, & la peau ou l'habit dont ils se couvrent est attaché avec une ceinture de cuir. Les uns vont tête nue comme les Laïques, d'autres ont une espece de chapeau: ceux-ci une sorte de bonnet, ceux-là se couvrent la tête d'un morceau de drap ou de toile. Ceux qui affectent une vie plus austere, qui se retirent de tems en tems selon que leur dévotion ou leur imagination le leur suggere dans les déserts & reviennent ensuite, se distinguent des autres

(a) Les mêmes.

(*) Les Abissins célèbrent les Fêtes de ces Instituteurs avec beaucoup de solemnité, surtout celle du premier, le 24 d'Août & le 24 de Décembre, & au mois de Mai ils ont la Fête de la translation de ses reliques. Celle d'*Eustate* ne se célèbre qu'une fois par an, au mois de Juillet. Ils content beaucoup de miracles de l'un & de l'autre.

Tecla Haimanout, disent-ils, avoit mené la vie ascétique pendant longtems dans les Déserts de la Thébéide avec des abstinences & des austérités presque incroyables: étant venu en Abissinie avec quelques-uns des Hermites ses compagnons, il fut élu pour succéder à l'Abbé *Johanni*, le troisième depuis l'Abbé *Argavi*, premier Abbé en Ethiopie. *Tecla* entre autres regles qu'il leur prescrivit, ordonna qu'ils auroient un *Ichegue* ou Général de tout l'Ordre, qui feroit la visite de tous les Monasteres en des tems convenables; & cette Dignité est devenue la premiere après celle d'*Abba*. Nous passons sous silence ses miracles, ses apparitions, ses écrits, & autres faits rapportés dans sa vie & dans les autres Légendes.

On en conte autant d'*Eustate*, mais il ne vaut pas la peine d'en parler: nous dirons seulement, qu'il ne prescrivit point à ses Moines de choisir un *Ichegue*: ce qu'ils attribuent à son départ pour l'Arménie, où il mourut sans avoir nommé de successeur. C'est par cette raison qu'ils se contentent d'avoir un Abbé de leur propre choix dans chaque Monastere (1).

(1) Tellez, L. I. C. 17, 33. Ludolph L. III. C. 3.

SECTION

VII.

Religion
d-s Abif-
fins &c.
& Hérar-
chie de
leur Eglise.

comme il leur plait ; les uns par une peau jaune¹, déchirée, qu'ils ont au cou ; d'autres par une piece de drap ou de toile de la même couleur ; quelques-uns par une espece de manteau noir qu'ils mettent par dessus leur soutane ou veste, qui est ordinairement blanche & attachée avec une bande de cuir comme le reste. D'autres préfèrent d'avoir la soutane & le manteau tous deux noirs, comme ayant un plus grand air de gravité. A tous ces derniers égards ils n'ont aucune conformité avec les Moines Romains, Grecs & Arméniens, mais une très-grande avec ce qu'on lit dans *Josophe* & dans *Philon* des Esséniens & des Thérapeutes. Ainsi, tout bien considéré, les neuf Fondateurs, dont on a parlé plus haut, nous paroissent avoir été plutôt des Réformateurs, ou pour mieux dire, ceux qui convertirent les anciens Ascétiques Abiffins au Christianisme. S'ils avoient été les Instituteurs ou les Réformateurs de ces Ordres, ils y auroient selon les apparences introduit une plus grande conformité d'habits, de genre de vie &c. avec ceux de l'Europe & de l'Asie : au lieu qu'il paroît par ce que nous avons dit jusques ici, qu'ils n'y firent aucun changement notable, sinon dans la Foi. Au reste ils ont tous, comme les autres Ecclésiastiques, le privilege de porter une croix à la main, & d'en donner la bénédiction au peuple.

Autres
circonstan-
ces tou-
chant les
Moines &
les Couvent.

Les Abbés ou Supérieurs des Couvents ont des croix plus grandes, mieux faites, & avec un pied pour les poser dessus ; ils les font ordinairement porter devant eux par quelque Moine quand ils sortent, comme une marque de leur dignité. Les Moines qui vivent dans le célibat sont généralement plus estimés que ceux qui se marient, & on les employe souvent, surtout les Abbés, dans les affaires les plus importantes de l'État. Il y a de l'apparence qu'ils font quelques vœux en entrant dans le Couvent, mais on ne dit pas de quelle maniere. Le Patriarche *Mendez* rapporte qu'il demanda un jour à *Azague Tixo*, Secrétaire de l'Empereur qui avoit été Moine, si les Religieux faisoient des vœux ? que ce Secrétaire, qui étoit d'une humeur fort gaie, lui avoit répondu que leurs Religieux prosternés contre terre promettoient tout haut à leur Supérieur de garder la chasteté, & qu'ils disoient tout bas, comme vous la gardez, & qu'ils faisoient tous les autres vœux avec la même restriction (a). Mais ne pourroit-on pas se défier avec raison, que c'étoit un trait qui portoit plutôt sur le Patriarche & sur le Clergé Romain, que sur celui d'Abiffinie, vu que tous les Missionnaires s'accordent à dire que l'abstinence & les austérités des Moines Abiffins surpassent de beaucoup tout ce qui se pratique dans les autres Monasteres Chrétiens ?

On ne voit point que ceux d'Abiffinie se trouvaient en foule, comme ceux de l'Europe dans les grandes villes, dans le tems même qu'ils en avoient ; mais conformément à leur nom & à leur institut, on les trouvoit principalement dans les lieux les plus montagneux & les plus solitaires du Pays. Aussi leurs Monasteres s'appellent-ils *Debras*, qui en Ethiopien signifie également une Montagne & un Monastere, & en Hébreu un Désert ; & soit par leur affinité avec les Juifs, soit que des Moines Juifs en aient été les premiers Instituteurs, ils portent les noms de quelques endroits remar-

mar-

(a) *Le Grand Diss.* XV.

marquables de la Palestine, comme *Debra Libanos*, *Debra Bezan* ou *Basan*, *Debra Tabor*, *Debra Sinai*, *Debra Zagte* &c. ou quelque nom emprunté d'un mot Hébreu sacré, comme *Debra Hallelo* ou *Hallelujah* (a) : noms que l'on ne peut guere penser que *Tecla Haimanout*, qui étoit Ethiopien, ou *Eustate*, qui étoit Egyptien, ayent donné à ces Monasteres, à moins qu'on ne suppose qu'ils étoient d'extraction Juive, ou plutôt que ces noms ayant été imposés depuis longtems par de plus anciens Fondateurs, Esséniens ou Thérapeutes, les nouveaux Instituteurs ont jugé à-propos de les laisser subsister.

SECTION VII.
Religion des Abissins &c.
& l'histoire de leur Eglise.

Jusques-ici nous n'avont fait qu'une description générale de ces Communautés, on ne fera peut-être pas fâché, si nous ajoutons celle de deux ou trois des Monasteres les plus celebres, pour pouvoir se faire une idée des autres. Mais ici nous nous trouvons embarrassés à concilier les magnifiques relations de ces anciennes Communautés avec l'état pauvre & misérable où sont aujourd'hui même les plus fameux Couvents, tant les fréquentes invasions des Agaus, des Galles & d'autres Nations barbares ont tout dévasté. S'étant mis en possession de leurs terres, & ayant ruiné leurs Eglises & leurs habitations, ils les ont contraints de mener une vie errante. Les guerres civiles n'ont pas moins contribué à faire tomber ces Monasteres en décadence, & à en ruiner entièrement un grand nombre, en sorte que l'on ne peut guere juger par les tristes ruines qui en restent, de ce qu'on dit qu'ils étoient autrefois. Les principaux qui sont encore quelque chose sont les suivans-

Description de quelques-uns des principaux Monasteres.

Debra Libanos dans le Royaume de Chaoa, de l'Ordre de *Tecla Haimanout*, est encore fameux, parce qu'on y a transféré les reliques de cet Abbé, & par cette raison les Monarques Abissins y ont annexé quantité de terres. C'étoit aussi la résidence de l'*Ichegue*, mais à divers égards il passe la description générale que nous avons faite des autres. L'Eglise est pareille, bâtie sur une hauteur, & tout autour sont les maisons couvertes de chaume où logent les Moines, en sorte que cela ressemble plus à un bourg ou à un village, qu'à une Communauté Religieuse; & avant que les Galles, qui se sont rendus maîtres d'une grande partie de cette Province, se fussent emparés des vastes terres qui appartenoient à ce Monastere, sa principale grandeur consistoit plus dans la multitude de ses Religieux, que dans la beauté & la magnificence de ses bâtimens, ou de quelque autre chose de cette nature. Depuis ce tems-là il n'y a plus qu'un petit nombre de Chrétiens qui vivent dans les montagnes qu'ils appellent *Ambas* (b). & dans le Monastere environ une quarantaine de Moines. Il étoit néanmoins si considérable autrefois, qu'en y comprenant les Eglises & les petits Couvents aux environs qui en dépendoient, il y avoit bien dix-mille personnes, selon le témoignage unanime des Abissins (c). Depuis l'invasion des Galles l'*Ichegue* ou le Général de l'Ordre est allé s'établir dans le Royaume de Bagamader avec la plupart de ses Religieux.

Debra Libanos.

Debra Bisan ou *Basan* est aussi au milieu de fort hautes montagnes, à une journée environ de Mazona. Il est de l'Ordre d'*Enslite*, & il étoit autrefois

Debra Bisan.

(a) Le même.

(b) Voy. la Sect. V.

(c) Tellez I. l. C. 17. Ludolph L. l. C. 3. Le Grand Dil. XV.

SECTION
VII.
*Religion
des Abif.
fins &c.
& Hiérar-
chie de
leur Eglise.*

fois très-fameux, mais il a beaucoup perdu depuis : il est néanmoins encore célèbre, parequ'on y voit le tombeau d'un de leurs Abbés nommé *Philippe*, qu'ils honorent comme un Saint, & dont on célèbre la Fête au mois de Juillet. Un des traits les plus remarquables de sa vie, c'est qu'il avoit tant de zele pour l'observation du Sabbat, qu'il eut le courage d'aller censurer l'Empereur de ce qu'il obligeoit ses sujets à travailler ce jour-là, & il obtint la révocation de cet ordre impie.

*Debra
Hallelu-
jah.*

Mais de tous les Monasteres il n'en est point qui ait plus souffert, & dont la décadence soit plus frappante que celui d'*Hallelo* ou *Hallelujah*, du même Ordre que celui de *Debra Bisfan*. Il est situé dans le Royaume de Tigré sur une fort haute montagne, & au cœur d'une grande forêt, à une journée environ d'*Auxuma* l'ancienne Capitale. Ses magnifiques ruines, que l'on voit encore, prouvent que c'étoit un des plus considérables de tout l'Empire. Le Mareb coule tout le long du Nord-Est, & arrose les vallées qui sont au bas, un peu avant qu'il aille se cacher sous terre; l'Eglise avoit quatre-vingt-dix-neuf pieds de long & soixante-dix-huit de large, & tout autour étoient en fort grand nombre les cellules rondes des Moines. Les Missionnaires se sont souvent informés aux plus vieux d'entre eux, combien il y en avoit autrefois; les uns leur ont dit douze-mille, & les autres quarante-mille. On suppose que le premier nombre est celui des Religieux qui appartenoient à l'Eglise & qui demeuroient tout près; & que l'autre comprend ceux qui étoient dispersés à une plus grande distance, & composoient de petites Communautés qui dépendoient de la grande; & ils assurent hardiment qu'il y en avoit quatre-vingt-dix, qui avoient chacune leur Eglise qui étoit suffragante de la principale. C'étoit-là que résidoit l'Abbé, Chef de l'Ordre; il tenoit un rang si distingué, que quand il alloit à la Cour pour quelque affaire pressante, il avoit toujours un cortège de cent-cinquante Religieux montés sur des mules, qui n'étoient distingués des autres que par une robe flottante, fermée par devant, & où il y avoit un trou pour passer la tête; cette robe servoit à couvrir le reste de leurs habits. Ce qui reste de tant d'Eglises & de cellules est si peu de chose, qu'on ne peut qu'être fort surpris qu'elles ayent pu être exposées à une ruine si générale dans un Royaume riche & fertile, en sorte qu'il n'y a presque rien qui puisse donner une idée de l'ancienne splendeur de ce Monastere sinon les masures de l'Eglise ruinée depuis long-tems. Au milieu de ces masures on voit à présent une petite Eglise, proche de laquelle & des autres qui en dépendoient il n'y a plus que dix ou douze Religieux, comme pour conserver la mémoire de cette Communauté jadis si fameuse, & de son Fondateur non moins célèbre & estimé un grand saint, nommé *Samuel* (a): ce qu'ils racontent de ses pénitences & de ses austérités extraordinaires, passe toute créance.

S E C.

(a) *Tellez . c.*

SECTION VIII.

De la Foi & de la Pratique de l'Eglise d'Abissinie par rapport aux autres parties de la Religion, & des Erreurs où elle est tombée depuis sa Conversion au Christianisme.

SECTION VIII.

*De la Foi &c. de**l'Eglise d'Abissinie &c,*

C'EST à juste titre qu'on taxe les Abissins de professer une Religion qui est un mélange de Judaïsme & de Christianisme, de la Loi & de l'Evangile. Nous avons déjà donné des preuves convaincantes de cette vérité sur plusieurs articles, à l'égard desquels M. *Ludolph* & l'Abbé *Grégoire*, leurs zélés Apologistes, ont tenté en vain de les disculper. Nous croirions néanmoins être coupables d'injustice envers eux, si nous accusions cette Eglise de Judaïsme, ou d'avoir pour la Loi de Moÿse autant de respect que pour l'Evangile, comme plusieurs Missionnaires Portugais l'ont fait (a). Nous nous flattons donc, qu'on ne trouvera pas que ce soit sortir de notre sphere, que d'éclaircir cet important article avec plus d'impartialité, afin que l'on puisse porter un jugement plus équitable de l'observation de tant de Cérémonies Judaïques, qui a donné lieu à cette accusation.

On accuse les Abissins de mêler la Loi & l'Evangile.

Les deux grande points qu'on fait valoir contre les Abissins, sont la Circoncision & l'Observation du Sabbat; mais il nous paroît évident, non seulement par leur propre confession, mais ce qui est bien plus décisif par leur pratique, qu'ils ne regardent ni l'une ni l'autre comme nécessaires au salut en vertu de la Loi de Moÿse comme les Juifs, mais ils les regardent comme étant ordonnées de Dieu, le Sabbat depuis la Création, & la Circoncision à *Abraham*, le Pere des Croyans; d'où il s'ensuit qu'on ne doit pas les regarder sur le même pied que les autres Préceptes & les Cérémonies, qui devoient être abrogées par l'avènement du Messie. Ils n'envisagent pas non plus la Circoncision comme un Sacrement d'une obligation aussi indispensable que le Baptême: ils ne prescrivent comme tel que le dernier, & quoiqu'ils pratiquent tous en général la Circoncision, elle est néanmoins libre. Aussi n'y a-t-il point de vieille femme qui ne puisse circoncire, comme elles le font ordinairement parmi le commun peuple, au lieu qu'il n'y a que les Prêtres qui ayent le droit de baptiser: & ce qu'il y a de plus, c'est qu'un enfant qui a été d'abord circoncis, ne peut être admis au nombre des Membres de l'Eglise Chretienne qu'il n'ait été baptisé; mais s'il a été baptisé avant que d'être circoncis, on ne souffre pas qu'il reçoive la Circoncision, bien loin de l'exiger. On en fit un Canon de l'Eglise vers la fin du douzieme siecle, lorsque quelques Patriarches avoient voulu l'établir comme nécessaire au salut (b). Ils suivent donc en cela l'excellente regle de *St. Paul*, qui en écrivant aux Galates, qui n'avoient point été circoncis, leur dit que *s'ils étoient circoncis Christ ne leur profitoit de rien* (c); & en parlant aux Corinthiens il s'explique plus clairement encore (d): *Quelqu'un est-il appelé étant cir-*

Leur Circoncision ne se pratique point en vertu de la Loi de Moÿse.

(a) Voy. les Lettres d'*Almeyda* à *Tellez* &c.

(c) Gal. V. 2.

(b) *Alvarez*, *Tellez*, *Ludolph*, le Grand Diff. VII. p. m. 8.

(d) I Cor. VII. 18, 20.

SECTION VIII. *De la Foi &c. de l'Eglise d'Abissinie &c.* *circoncis, qu'il ne ramene point le prépuce &c (*)*. Que chacun demeure dans la condition où il étoit, quand il a été appelé. Doit-on s'étonner qu'une Nation, qui se glorifie d'avoir reçu de Salomon ce Rite Sacré avec la Religion Judaïque, & que ses Monarques descendent en ligne droite de ce Roi d'Israël, se fasse une peine d'y renoncer après une permission si expresse de l'Apôtre des Gentils? Ou ceux qui convertirent les Abissins au Christianisme purent-ils raisonnablement exiger d'eux autre chose que de ne plus regarder la Circoncision comme un Sacrement, mais comme une cérémonie indifférente au salut? Et leur pratique n'a-t-elle pas fait voir, qu'ils se sont conformés sans difficulté à cet ordre? Peut-on en avoir une preuve plus convaincante que la maniere courageuse dont le Clergé s'opposa à ceux de leurs Abunas, qui voulurent établir que la Circoncision étoit nécessaire au salut, & le Décret de leur Concile National, dont nous avons parlé, qui défend de circoncire les enfans qui ont reçu le Baptême? Si donc ils ont quelque respect pour cette cérémonie, ce ne peut être que parcequ'elle est d'Institution Divine, & qu'ils l'ont reçue avec la connoissance & le culte du vrai Dieu du grand Roi d'Israël: ils ne la reçoivent plus comme un sceau indispensable de l'ancienne Alliance, mais comme un signe de leur reconnoissance de ce qu'ils y ont été reçus autrefois.

Comme une Coutume Politique.

Tant s'en faut même que le respect pour cet ancien Rite soit universel, que plusieurs le regardent comme une Coutume Politique, d'abord pour les distinguer des Nations qui ne le pratiquent point, ou qui le font d'une maniere différente; car les Ismaélites, les Iduméens & d'autres Peuples diffèrent les uns des autres dans la maniere de faire l'opération, & les Abissins la font aussi autrement que les Juifs; car ceux-ci retranchent non seulement le prépuce, mais arrachent avec les ongles la peau qui est attachée aux glandes, ce que les Abissins ne font point. Outre cela ils sont persuadés qu'elle favorise la propagation à divers égards, & qu'elle contribue à entretenir la propreté, sans laquelle les parties seroient exposées à des inflammations, à des cancers, & à d'autres maux également dangereux. Ce ne peut être certainement dans aucune autre vue que les Abissins, aussi bien que les anciens Egyptiens, ont assujetti les filles à la même opération, que l'on prétend leur être aussi utile dans les climats chauds, qu'aux garçons. Comme *St. Paul* ne pouvoit ignorer que plusieurs Nations avoient depuis un tems immémorial adopté cette coutume, non par aucun principe de Religion, mais comme indifférente, il étoit naturel qu'il censurât l'opinion Pharisaïque, qui vouloit en établir la nécessité, en lui attribuant l'efficace d'un Sacrement, & c'est ce qui fait qu'il soutient qu'elle est indifférente contre les prétentions des Pharisiens, qui en établissoient l'indispensable nécessité.

Ce

(*) On ne peut guere supposer que l'Apôtre ait eu en vue la scandaleuse pratique des Apôtats Juifs d'effacer la marque de la Circoncision; le sens de ces paroles ne peut donc être, sinon l'abrogation de cette cérémonie. En ce sens on peut dire, qu'un homme qui a été circoncis, ramene le prépuce, quand il néglige de circoncire ses enfans; on en peut dire autant d'une Eglise qui ayant reçu ce rite l'abolit ensuite, & c'est ce que l'Apôtre semble condamner: c'est par cette raison qu'il recommande à chacun de demeurer dans la condition dans laquelle il a été appelé, circoncis ou incirconcis, ni l'un ni l'autre n'étant d'aucune importance pour le salut.

Ce grand Apôtre a les mêmes égards tendres & charitables pour les nouveaux Convertis, par rapport à plusieurs autres pratiques, pour lesquelles les Missionnaires Portugais ne font pas difficulté d'accuser l'Eglise d'Abissinie de judaïser. A l'exemple de nombre des premiers Chrétiens, que quelques-uns imitent encore, ils observent le Jour du Sabbat, en s'abstenant de travailler, bien-qu'ils permettent les œuvres de nécessité: telles sont d'allumer du feu, de faire cuire leur pain, de préparer leurs mets & autres semblables, que les Juifs regardent comme illicites. Ils s'abstiennent du sang, des choses étouffées, de la chair de porc, de lievre, de lapin &c. ils usent de quelques purifications & ablutions après certaines souillures, & ont encore d'autres semblables observances en commun avec les Juifs, & c'est par cette raison que l'on dépeint leur Religion comme un composé de la Loi Judaïque & de l'Evangile. Cependant la vérité est, que tous conviennent en général que la Loi Cérémonielle a été abolie par Jesus-Christ, & qu'il n'y a aucun de ces Préceptes qui oblige, sinon ceux qui ont auparavant reçu leur sanction de Dieu. C'est ainsi que le Sabbat a été institué dès la Création (a): la Loi de s'abstenir du sang & des choses étouffées fut donnée à Noé & à sa Postérité (b), & renouvelée par tout le College des Apôtres dans le premier Concile de Jérusalem (c), & depuis confirmée par plusieurs Conciles Généraux & Nationaux: c'est en vertu de ces raisons, & non de la Loi de Moïse, qu'ils s'abstiennent de ces choses. On en peut dire autant de l'observation de ce que quelques Auteurs appellent la Loi du Lévirat, qui oblige un homme d'épouser la veuve de son frere mort sans enfans, & de lui susciter lignée pour relever son nom; car quoiqu'elle ait été prescrite aux Israélites dans la Loi, il paroît qu'elle étoit établie depuis longtems parmi les Cananéens, par l'exemple du Patriarche Juda & de sa belle-fille Thamar, qui étoit Cananéenne (d). Il se peut donc que la même coutume ait été reçue chez d'autres Nations; & les Abissins ont pu la conserver, après leur conversion, tant à cause de son antiquité, que parce qu'elle étoit propre à conserver la mémoire des morts, sans la regarder comme indispensable, tant que prescrite par la Loi de Moïse.

Quant à l'abstinence de la chair de pourceau & d'autres animaux impurs, nous ne la trouvons pas ordonnée à-la-vérité avant la Loi, ce qui n'empêche pas que la distinction entre les bêtes nettes & impures ne subsistât longtems auparavant (e). Mais sans insister là-dessus, il est certain que les Abissins n'étoient pas le seul Peuple hors de la Palestine, qui s'abstenoient non seulement de la chair de porc, mais avoient une extrême horreur pour cet animal, sans aucun égard à la défense de la Loi. Les Phéniciens, si nous en croyons Porphyre (f), n'en mangeoient jamais, & il en donne pour raison, que comme les Juifs ils n'en nourrissoient point. Et Herodote nous assure (g) que les Egyptiens avoient une si grande aversion pour ces animaux, que si par hazard il leur arrivoit d'en toucher un, ils alloient d'abord se plonger tout le corps dans la riviere la plus prochaine, & il ajoute qu'ils

(a) Gen. II. 3.

(b) Gen. IX. 4.

(c) Act. XV. 20.

(d) Gen. XXXVIII. 7.

(e) Gen. VII. 2.

(f) De Abstinent.

(g) L. II. C. 27.

SECTION
VIII.
De la Loi
&c. de l'E-
glise d'Ab-
bissinie
&c.Justifica-
tion d'au-
tres Ob-
servances.Abstinen-
ce de cer-
taines Vi-
andes en
usage chez
d'autres
Nations.

SECTION
VIII
De la Foi
&c. de l'E-
glise l'A-
byssinie
&c.

qu'ils avoient la même horreur pour ceux qui passoient les pourceaux. On peut dire la même chose des Arabes Scénites & d'autres Peuples, chez lesquels cet animal passe pour le plus impur & le plus mal-sain, & qui croient que sa chair est très-propre à donner la lepre & d'autres maux dégoûtans. Pourquoi donc les Abissins n'ont-ils pas pu croire que Dieu l'avoit défendue aux Israélites par cette raison, & l'avoir par cela même en horreur? La même raison ne peut-elle pas les porter & même les obliger à s'en tenir toujours aux autres Institutions Judaïques touchant la pureté & les ablutions, sans égard à la Loi de Moïse? Est-il même possible de les négliger dans ces Pays chauds, sans exposer sa santé & sa vie?

Malrepré-
sentée par
les Missio-
naires.

Il paroît donc que les Missionnaires ont trop chargé l'Eglise d'Abissinie, en la taxant de respecter également la Loi & l'Evangile; car toutes les pratiques dont nous avons parlé y sont prescrites, sans aucun égard pour la Loi de Moïse; & ce qui est plus, l'Apôtre des Gentils les favorise & les justifie dans plusieurs de ses Epîtres, & en particulier dans celle qui s'adresse aux Colossiens, où il dit: *Que personne ne vous condamne pour le manger ou pour le boire, ou pour la distinction d'un Jour de fête, ou pour les Sabbats, lesquelles choses sont l'ombre de celles qui étoient à venir, mais le corps en est en Christ (a)*, ou, comme on peut traduire plus exactement, *le corps de ces ombres est Christ*. Les Missionnaires auroient donc pu avec plus de justice accuser les Abissins d'attacher trop de mérite à ces observances, & de les regarder comme trop importantes, mais cette accusation auroit rejailli avec plus de force contre leur propre Eglise, aussi n'en est-il pas seulement fait mention, bien-que ce soit la plus grave qu'on puisse faire contre l'Eglise d'Abissinie. La véritable cause de tout ce mal-entendu est, selon toutes les apparences, le refus opiniâtre que le Clergé Abissin fit, selon le témoignage de tous les Missionnaires, d'entrer en aucune conférence avec eux, parce-qu'il sentoit son ignorance & son incapacité à se mesurer avec eux: sans cela il auroit été aisé aux Abissins de se justifier de l'imputation de judaïser, comme ils l'ont fait depuis par écrit. Bien loin delà, on dit qu'ils tâchoient seulement d'animer le peuple contre eux, en les appelant *Cofas* ou Incirconcis, ce qui semble être une grande injure parmi eux, & en les accusant de manger de la chair de porc & d'autres animaux impurs (b). Ainsi la haine que le peuple leur portoit leur a fait conclure avec trop de précipitation, que les Abissins étoient demi-Juifs & demi-Chrétiens, le préjugé & le ressentiment leur ayant grossi les objets d'un côté & diminué de l'autre.

On ne doit
pas se trop
fier aux
Relations
de ceux-ci.

En effet, à moins que de lire leurs Relations avec précaution, il n'est guère possible de les concilier avec d'autres Ecrivains moins partiaux, qui ont traité de l'Abissinie, ni souvent avec eux-mêmes. Que l'on compare le portrait que le P. Tellez fait du Clergé, & qu'il a tiré de tous ses Confreres, avec ce que d'autres en ont dit (c), & l'on s'appercvra bientôt que nous ne le rapportons pas sans raison: „ Outre que leurs erreurs sont fort anciennes, dit cet Auteur, il regne une profonde ignorance en Ethiopie; „ car comme ils n'ont ni Ecoles, ni aucune teinture de Philosophie & de „ Théologie, ni aucun autre secours que quelques Livres fort imparfaits, „ quel-

(a) Coloss. II. 16, 17.

(b) Le Grand Diff. VIII. p. m. 12.

(c) Vid. Rogers, Poncet, Farrie, Codignu, Maillet, Davity, Dapper &c.

„ quelques lambeaux d'Homélie & de Conciles remplis de fautes, & que leur Bible n'est pas moins corrompue, ils sont si ignorans, quoiqu'ils ne manquent pas de talens naturels, qu'ils ne savent ni argumenter en forme ni défendre leurs erreurs syllogistiquement, mais adherent aveuglément à ce que leurs Peres leur ont enseigné. Et bien-qu'ils croient en *Jesus-Christ* notre Seigneur, c'est à leur maniere, en mêlant mille extravagances avec les mysteres de sa vie (a), Nous terminerons cet article touchant l'observation prétendue de la Loi de *Moyse* par un fait qu'un Auteur, sans dire sur quelle autorité il le rapporte, assure être arrivé après qu'on eut chassé tout-à-fait les Jésuites d'Abissinie, & qui fera voir au Lecteur qu'on doit être sur ses gardes en lisant les Relations de ces Messieurs. Après avoir dit que les Abissins ont tant d'horreur pour ceux qui ne sont pas circoncis, qu'ils rompent & cassent les pots qui leur ont servis, & qu'ils ont des prieres dans leur Rituel pour bénir & purifier les vases dans lesquels un incirconcis a bû & mangé, il ajoute (b): „ Mais ce qui est plus considérable que tout ce qu'on vient de rapporter, c'est que lorsqu'on eut chassé les Jésuites d'Abissinie & qu'on en eut banni la Religion Catholique, il fut ordonné que tous les jeunes gens qui n'étoient pas circoncis, le seroient incessamment; & si le soldat insolent trouvoit quelqu'un qui n'eût pas les marques de la Circoncision, il lui portoit un coup de sa hallebarde dans cet endroit, en disant que c'étoit pour le circoncire. „ Nous n'examinons pas comment cette tragique nouvelle est venue en Europe, après l'expulsion de tous les Missionnaires, ni comment on peut concilier cette horreur des Abissins pour tous ceux qui ne sont pas circoncis, avec les déclarations qu'ils font dans leurs Lettres au Pape, au Roi de Portugal & à d'autres Personnes de distinction, qu'ils ne regardent la Circoncision que comme une ancienne coutume, & une marque de propreté, qui ne dit pas plus que le soin de se couper les ongles ou les cheveux: comment encore cela peut s'accorder avec l'accueil honnête & plein d'hospitalité, que firent à tous les Missionnaires, de leur propre aveu, les Empereurs, les Princes du sang, les Grands, & même plusieurs Ecclésiastiques du premier rang, qui certainement ne croyoient pas que ces Peres portassent la marque de la Circoncision (c) Si l'on dit qu'ils étoient déjà à moitié Catholiques - Romains avant l'arrivée des Missionnaires, ne peut-on pas demander avec raison, comment des gens si opiniâtres, si ignorans, si mauvais Logiciens, si dénués de Livres, étoient entrés tout d'un coup avec le peu de secours qu'ils avoient dans la bonne voye, & avoient pu juger si fort en faveur de l'Eglise Romaine? Ou seroit-ce par ignorance qu'ils la préféroient à la leur? Enfin, comment l'ordre dont il a été parlé & l'insolence des soldats prouvent-ils qu'ils ont un respect religieux pour la Circoncision, ou autre chose, si non un ressentiment naturel contre ceux qui l'avoient négligée par obéissance aux Patriarches & aux Missionnaires de Rome? Mais il est tems de donner quelque idée de leur Doctrine & des Erreurs où ils sont tombés.

Nous avons déjà remarqué que l'Eglise d'Abissinie a reçu l'Evangile & sa

La Foi de
Disci- l'Eglise
d'Abiss.
nie pure

(a) *Telles*, l. I. c. 17.

(b) *Le Grand*, l. c. p. 10.

(c) *V. Alvarez, Bermudes, Ameyda, Mendez, Lobo, &c.*

SECTION
VIII.
*De la Foi
&c. de l'E-
glise d'A-
byssinie.
&c.*

*jusqu'au
tems de
Dioscore.*

Discipline de celle d'Alexandrie, & qu'elle est toujours demeurée dans la dépendance de ce Siege. Ainsi tant que la Mere a resté Orthodoxe, la Fille a suivi son exemple, & a persévéré dans la Foi, que *Fruventius* son premier Evêque y avoit prêchée. Mais aussitôt que l'Eglise d'Alexandrie fut infectée de l'Hérésie des Monothélites, ou Monophysites, par *Dioscore* son indigne Patriarche vers l'an 444, le poison se communiqua à celle d'Abissinie par les Abunas qu'on y envoya d'Egypte, & se répandit bientôt dans la plus grande partie de l'Empire, desorte que le Clergé & le peuple en ont été fortement infectés depuis (a).

Cette Erreur inconcevable consistoit à ne reconnoître qu'une Nature & une Volonté en Jesus-Christ, quoique les Eutychiens fissent profession de croire qu'il étoit vrai Dieu & vrai Homme, & la seconde Personne de la très-sainte Trinité. L'Hérésie se répandit non seulement en Egypte & en Abissinie, mais dans la Grece, l'Arménie & en d'autres Pays. D'autres Eglises la combattirent fortement, sur-tout celles de Rome & de Constantinople, & elle fut solennellement condamnée par le Concile de Chalcedoine, composé de six-cens-trente Evêques. Peu après la sentence de cette Assemblée fut confirmée par le Pape *Léon I.* dans sa Lettre à *Flavien*. Mais au lieu de faire impression sur le Clergé Abissin, tout cela ne servit qu'à exciter leur haine & leur mépris pour le Concile & pour le Pape. Le Concile de Chalcedoine étoit, disoient-ils, une assemblée de foux & de factieux, qui pour plaire à l'Empereur *Marcien* avoient trahi la vérité. Ils appellent *Melchites* c'est-à-dire Royalistes ou Impérialistes, ceux qui reçoivent le Concile. La Lettre de *St. Léon* est qualifiée aussi par des épithetes odieuses (*), &

(a) *Alvarez, Tellez, Lobo, Ludolph, Codign.*

(*) On peut voir dans l'Histoire des Patriarches d'Alexandrie l'animosité & la haine de ces Hérétiques, non seulement contre le Pape mais contre l'Empereur *Marcien, Pulchérie*, le Concile de Chalcedoine, les Evêques qui le composoient, & ceux qui le reçoivent, & qui croient qu'après l'Incarnation les deux Natures subsistent en Jesus-Christ. Ils font sortir des voix des tombeaux pour prononcer contre toutes ces personnes des malédictions: *Maledictus Leo impius animarum prædator cum impuro tomo suo: maledictus Marcianus cum Pulcheriâ improbâ & Chalcedonensi Concilio 630 Episcoporum hereticorum, & quicumque eos suscipit aut qui in Christo Filio Dei duas post unionem Naturas agnoscit.* D'autre part, si l'on veut savoir ce qui a nigri le Clergé d'Abissinie à ce point, *M. Ludolph* lui apprendra que cette Eglise aussi bien que celle d'Egypte étoient misérablement déchirées par les factions opposées des Melchites & des Jacobites, qui avoient chacune leur Patriarche, lesquels persécutoient impitoyablement ceux du Parti opposé, ensorte qu'à la fin les Jacobites furent obligés d'avoir recours aux Sarrasins, qui avoient conquis l'Egypte, & d'implorer leur protection contre les cruautés des Melchites, qui avoient toujours été les plus forts, tant qu'ils avoient été soutenus par les Empereurs de Constantinople. Le même Auteur rapporte un fait, tiré d'une Vie Manuscrite de l'Abbé *Samuel* en Langue Abissinie. L'Empereur envoya deux-cens soldats pour prendre tous les Evêques: l'Abbé *Paul* qui s'étoit enfui dans le Désert, fut arrêté par des payfans & ramené chez lui. *Maximien*, qui étoit chargé des ordres du Prince, assembla tous les Moines, il leur présenta une Formule de Foi & leur commanda de l'accepter, *creñite in id quod scriptum est in hoc codice.* Ce Formulaire, continue le Biographe Ethiopeen, étoit plein de blasphêmes. Tous les assistans gardoient un profond silence, & faisoient assez entendre par l'abattement où ils étoient, qu'ils ne l'accepteroient jamais. Le Commandant outré de colere les fit dépouiller & fouetter d'une maniere cruelle. „Moines rebelles, leur disoit-il, pensez-vous que je veuille le vous épargner, & que je n'ose répandre votre sang? Pourquoi ne me répondez-vous „ pas?

& ils ont toujours eu depuis son nom & sa mémoire en horreur, tandis qu'ils conservent une grande vénération pour l'Hérésiarque *Dioscore*, & le mettent au nombre des Saints. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils disent anathème à *Eutychès*, & désavouent sa doctrine, quoiqu'il n'y ait de différence entre eux & lui que dans les termes; ils disent que Jesus-Christ est bien composé de deux natures, mais qu'il n'a pas deux natures, *Ex duabus sed non in duabus naturis*, au-lieu qu'*Eutychès* soutenoit que la Nature Humaine avoit été absorbée par la Nature Divine (a). Si l'on peut conjecturer le sens de cette distinction inintelligible, par quelques-uns de leurs Ecrits (b), ils veulent dire, que par l'Union miraculeuse de la Nature Divine avec la Nature Humaine, ces deux Natures sont devenues parfaitement une, qui participe aux foiblesses & aux perfections des deux; en sorte que la Nature Divine est devenue également passible, & capable de souffrir les douleurs & la mort comme la Nature Humaine, ce qui n'auroit pu être, selon leurs idées, si la dernière avoit été entièrement absorbée par la première; car ils ne croient pas que la satisfaction du Christ, ou Verbe, incarné auroit été parfaite & suffisante, si les deux Natures, inséparablement unies, n'avoient eu part à ses souffrances & à sa mort; c'est pourquoi ils disent anathème à *Eutychès* & à tous ceux qui s'éloignent de la Doctrine de *Dioscore*, qu'ils exaltent & vénèrent plus que tous les Saints & les Martyrs de l'Eglise.

C'est-là la seule Erreur fondamentale par laquelle ils s'écartent de la véritable Foi Catholique, à tous les autres égards ils la suivent; ils reçoivent les Conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephese, & quelques Conciles Provinciaux. Ils ont outre cela quatrevingt-quatre Canons en Arabe, que l'Empereur *Constantin* envoya à Jérusalem l'an 340, d'où ils ont été portés à Rome, & traduits vers l'an 1646 par le Jésuite *Baptiste Romanus*. Ce Livre contient ce que l'on appelle les Constitutions Apostoliques attribuées à *St. Clément*, les Actes des Conciles d'Ancyre, de Césarée, de Nicée, de Gangres, d'Antioche, de Laodicée & de Sardes, avec ceux des trois-cens-dix-huit Peres, un Traité du Sabbat, avec un Canon sur la Pénitence; on y a annexé la Liturgie générale des Abissins, les Offices pour la Communion, pour les Fêtes &c. les Vies de divers Saints & Martyrs, & des Hymnes en l'honneur de la bienheureuse Vierge *Marie* (c). Ils ne se servent point du Symbole des Apôtres, mais de celui de Nicée, qu'ils appellent la *Profession de Foi*; mais ils suppriment comme une interpolation, de-même que l'Eglise Grecque, le mot *filioque* dans l'article de la procession du St. Esprit. Mais

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abiss.
nie &c.

Elle reçoit
les trois
premiers
Conciles
Oecumé-
niques.

(a) Mendez L. I. C. 6. Le Grand Diff. X. na, in Hist. Patriarch. Alex. p. 360. Le Ludolph Comment. Telles, Codign. Grand l. c.

(b) Vid. *Sanuti* Epist. & Confession. Mi (c) Ludolph L. III. C. 47. § 30.

„ pas? ” Alors l'Abbé *Samuel* se leva & prêt de donner sa vie, il dit: „ Nous ne recevons
„ point ce Formulaire impur, nous ne recevons point le Concile de Chalcedoine, & nous
„ ne reconnoissons point d'autre Patriarche que *Benjamin* notre Maître.” Ensuite il ajouta,
„ l'Empereur Romain est hérétique, je dis anathème à son Livre qu'on nous présente,
„ je dis pareillement anathème au Concile de Chalcedoine & à ceux qui le reçoivent.”
Puis il déchira le Formulaire & le jeta devant la porte de l'Eglise (1).

(1) Ludolph Comment. p. 460 & suiv.

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissi-
nie &c.

l'Ouvrage qui contient le sommaire de toute leur Religion, est celui qu'ils appellent *Haimanota Abbau*, ou *la Foi des Peres*; ils en font un extrême cas, & le regardent comme de la premiere autorité après l'Ecriture Sainte, parce que c'est une compilation tirée des Homélies de *St. Athanase*, de *Basile*, de *Jean Chrysostôme*, de *Cyrille*, d'*Ephrem*, des quatre célèbres *Grégoires*, le *Thaumaturge*, de *Nazianze*, de *Nisse*, & d'*Arménie*. Tellez ajoutez *St. Augustin*, mais *M. Ludolph* doute beaucoup qu'ils connoissent ce Pere & ses Ouvrages, ni ceux d'aucun des Peres Latins (a).

Elle reçoit
les Livres
du V. &
du N. Testa-
ment.

Les Abissins reçoivent les mêmes Livres Canoniques du Vieux & du Nouveau Testament que nous; ils ont le Vieux Testament traduit en Ethiopien sur la Version des Septante (b), mais quand & par qui, c'est ce qu'il est difficile de déterminer, mais vraisemblablement peu de tems après que *Fruventius* les eut convertis (*). Le Nouveau Testament a été aussi traduit sur le Grec, mais fort mal, faute d'habiles gens, ainsi que les Abissins l'avouent eux-mêmes (†), & ils s'excusent sur l'incapacité des Traducteurs. Ils rangent les Livres du Vieux Testament dans un ordre un peu différent du nôtre, comme on peut le voir dans *Ludolph*; ils ne mettent point aussi de distinction entre les Livres Canoniques & les Apocryphes, les recevant également; ils regardent seulement l'*Apocalypse* de *St. Jean*, qu'ils appellent dans leur stile baroque la Vision de *Jean Abukalamse*, comme ajoutée au Canon. Ils ont à la place le Livre des Constitutions Apostoliques, mais étrangement défiguré, & à divers égards fort différent de celui que nous avons sous le même nom. Ils ne laissent pas de le croire d'autorité divine, & que c'est l'Ouvrage de *St. Clément*, dont il porte le nom.

Supersti-
tions des
Abissins.

Les Ecclésiastiques sont très-peu versés dans l'Ecriture Sainte, n'ayant ni Commentaires, ni Paraphrases, ni Concordances, ni aucun des autres secours que nous avons, sinon quelques Homélies sur quelques endroits choisis des Evangiles, & sur quelques Points de Théologie. Comme ils ne prêchent

(a) *Ludolph* l. c. § 3. (b) *Idem* ibid.

(*). *M. Ludolph* nous apprend qu'il a trouvé dans un de leurs Martyrologes, que c'est *Fruventius* même qui a fait cette Version des Livres Sacrés, cependant il en doute fort; mais il assure que cette Version a été faite sur la Copie d'Alexandrie (1) qui est de beaucoup la plus correcte, la plupart des autres étant très-corrompues. Cet ancien Manuscrit d'Alexandrie se trouve dans la Bibliothèque du Roi d'Angleterre, & c'est sur ce Manuscrit que la Polyglotte de Londres a donné le Texte Alexandrin.

(†) C'est ainsi qu'on lit à la fin des Actes des Apôtres ces mots. *Ista Acta Apostolorum maximâ sui parte versa sunt Romæ à Linguâ Romanâ & Græcâ in Æthiopicam, propter defectum archetypi, id quod addidimus aut omisimus, condonate nobis, vos autem emendate illud* (2); c'est-à-dire, la plus grande partie de ces Actes des Apôtres a été traduite à Rome sur le Latin & le Grec en Ethiopien, faute de l'original: nous vous prions de pardonner nos additions ou omissions, & de les corriger. On trouve aussi au titre même du Livre une excuse du peu de correction de cette Edition Ethiopienne. „ Peres & „ Freres, dit-on, ne blâmez pas trop sévèrement les fautes de cette Edition, ceux qui „ l'ont imprimée étoient aussi peu capables de lire le texte que nous de l'imprimer; „ nous avons donc tâché de nous aider les uns les autres comme un aveugle aide un au- „ tre aveugle: pardonnez leur donc aussi-bien qu'à nous.” Nonobstant les fautes dont cette Edition fourmille, les Auteurs de la Polyglotte de Londres ont été obligés de s'en servir.

(1) *Hist. Æthiop.* L. III. C. 4. § 2. (2) *Ludolph* l. c. § 11.

chent jamais, ni n'expliquent l'Écriture au Peuple, on ne doit pas être surpris de la profonde ignorance & des grossières superstitions qui regnent chez les uns & chez les autres. Pour ce qui est des superstitions, on peut dire qu'ils approchent fort des Eglises Grecque & Romaine, s'ils ne les égalent, à la réserve des Images en bosc de Jésus-Christ & des Saints, qu'ils n'ont point dans leurs Temples & leurs Orafoires, bien moins celle de Dieu; qu'ils administrent la Communion sous les deux espèces, qu'ils se servent de pain levé, & qu'ils croient la Présence réelle, sans admettre de Transsubstantiation. Du reste ils invoquent les Saints, ils ont des Offices, des Jeûnes & des Fêtes en leur honneur, ou, comme le veut *Ludolph*, en mémoire d'eux (a). Mais il avoue qu'ils font non seulement commémoration de leurs vertus, de leurs miracles, & de leurs autres actions saintes, & sur-tout de leurs jeûnes & de leurs grandes austérités, mais qu'ils les invoquent avec beaucoup de ferveur, & qu'ils ont un respect religieux tant pour leurs os & autres reliques, que pour leurs portraits; qu'ils se prosternent devant eux, les baissent, s'en frottent le front avec des éjaculations fort dévotes, & autres marques de vénération: il auroit donc pu s'épargner cette subtile distinction, & l'on ne peut dire qu'ils le cedent en rien aux deux Eglises que nous avons nommées, dans leur *Dulie* ou Culte des Saints. A l'égard de celui de la Vierge Marie, ils le portent si loin, que peu s'en faut que ce ne soit le Culte de *Latrie*, tant par rapport aux honneurs extraordinaires qu'ils lui rendent, les titres magnifiques qu'ils lui donnent, les miracles & le pouvoir sans bornes qu'ils lui attribuent, que par rapport aux prières qu'ils lui adressent, le zèle véhément & furieux qu'ils témoignent contre ceux qui désapprouvent ces excès, qu'ils appellent *ennemis de Marie*, animant le Peuple à les lapider (b). S'ils n'admettent pas de Purgatoire au même sens & avec la même étendue que l'Eglise Grecque & la Romaine, ils croient néanmoins un état mitoyen, où les âmes doivent être purifiées de leurs péchés, & peuvent être secourues & fort soulagées par les prières, les aumônes & les pénitences de leurs parens vivans; aussi ceux-ci ne manquent-ils guère à s'acquitter fréquemment & avec une grande ferveur de ce devoir charitable, & selon eux si méritoire. Ils n'ont pas à-la-vérité d'Office particulier, ou, comme parlent les Portugais, de Messes particulières pour les morts, ils ne changent point l'ordre de leur Liturgie, mais ils ne manquent point d'en faire commémoration, & de prier Dieu de leur pardonner leurs péchés, & de les rendre propres à goûter les joyes du Ciel. Ils célèbrent aussi une espèce d'anniversaire des morts, où ils font, selon leur pouvoir, de grandes aumônes aux Prêtres, aux Moines & aux Pauvres, afin qu'ils prient pour les âmes. Les premiers lisent tout le Livre des Pseaumes d'un bout à l'autre, sans doxologie ni pause, sinon qu'ils répètent souvent le mot d'*Hallelujah* (*). Ils recommandent ensuite ceux pour lesquels les aumônes ont été distri-

SECTION
VIII.
*De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissi-
nie &c.*

*Invocation
des Saints.*

*Culte de
la Vierge.*

*Prières
pour les
Morts.*

(a) *Ludolph*, L. III. C. 5. § 81. (b) *Telles* L. VI. C. 26, 27.

(*) C'est ce qu'on dit que faisoient tous les Prêtres & les Moines à l'enterrement du Prince *Marc*, fils aîné de l'Empereur *Segued*, non seulement dans la lecture des Pseaumes, mais dans les autres parties de l'Office: par exemple, *Marc est mort, Hallelujah! N'ort est Marc, Hallelujah!* de façon qu'un Etranger auroit eu de la peine à deviner, s'ils se réjouit.

SECTION
VIII.
*De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissinie &c.*

distribuées à la miséricorde divine, & ils ont toujours grand soin de les joindre à ceux qui ont vécu & qui sont morts dans la Foi Orthodoxe, sans quoi ils croiroient que les prières pour eux seroient, sinon un péché, au moins inutiles. Ainsi, quoiqu'ils ne soient pas absolument d'accord sur l'état des ames après qu'elles ont été séparées du corps, ils conviennent que les prières & les bonnes œuvres que l'on fait pour les défunts, leur sont très-avantageuses, pourvu qu'ils ne s'en soient pas rendus indignes par l'apostasie ou par l'impénitence (a).

*Cérémonies
funébres.*

Ils ont encore d'autres cérémonies superstitieuses aux funeraillies, outre qu'ils lavent soigneusement le corps, ils lui donnent de l'eau bénite, l'encensent, & l'enveloppent d'un drap: si c'est une Personne de distinction, ils couvrent le corps d'une espece de cuir de buffle, & l'enferment dans la biere, les porteurs la prennent ensuite, & l'emportent avec une si grande vitesse, dit l'Abbé Grégoire, que les Moines & les Prêtres qui l'accompagnent avec leurs croix à la main, & ceux qui font cortège ont de la peine à les suivre. Quand ils sont arrivés à l'Eglise ou au Cimetiere, car ils enterrent dans l'une & dans l'autre, ils encensent encore le corps & y jettent de l'eau bénite. Il ne reste sur le bord de la fosse que le tems qu'il faut au Prêtre pour lire les quatorze premiers versets de l'Evangile de St. Jean, après quoi ils ne le descendent pas mais le jettent dans la fosse, & les Prêtres récitent quelques Pseaumes jusqu'à ce qu'il soit couvert de terre. Ils se rendent plusieurs jours de suite au lieu de la sépulture pour pleurer les morts; leurs lamentations commencent de grand matin & continuent jusqu'au soir; les parens, les alliés & les amis s'assemblent tous les jours avec un grand nombre de pleureuses, qu'on loue, pour accompagner la cérémonie de leurs cris & de leurs battemens de mains, elles se frappent aussi la poitrine & le visage, & expriment leur douleur dans les termes les plus touchans & avec le ton le plus lamentable; on ajoute encore le bruit des tambours & d'autres démonstrations qui leur paroissent convenables à la circonstance. Si le mort est une Personne de qualité, on amene sur le lieu son cheval, on y apporte son écu, sa lance & ses autres ornemens; on fait des offrandes à l'Eglise & au Clergé, & on distribue aux pauvres des aumônes, qui consistent en pain, viande & hidromel. Cette cérémonie continue, selon le rang de la personne, trois, cinq, sept, vingt, trente & même quarante jours, & se répète à l'anniversaire. Pendant toute cette lugubre solemnité, ils prient tous Dieu de faire miséricorde à l'ame du défunt, pour

(a) Alvarez, Tellez, Lobo, Ludolph &c.

jouissoient ou s'affligeoient, le mot revenant si fréquemment (1). A lire quelques-unes de leurs prières pour les morts on croiroit qu'ils ont adopté quelques-unes des idées de l'Alcoran touchant l'état des bienheureux, comme quand ils disent: „ Envoyez-les Seigneur dans un lieu agréable, où ils trouvent des eaux qui les rafraichissent dans un Paradis de délices.” Mais ils ont emprunté ces expressions figurées des Juifs, qui s'en servent non seulement à leurs enterremens, mais les font graver sur leurs tombes (2); & ce qui le prouve, c'est qu'ils ne manquent guere d'ajouter comme les Juifs, faites Seigneur que leurs ames reposent dans le sein d'Abraham, d'Isaac & de Jacob (3).

(1) Tellez L. II. C. 17. Ludolph L. III. C. 6. P. V. C. 8. Munster &c.

§ 105.

(2) Vid. Baxtorf. Synag. C. 35. Leon de Modene, Ludolph.

(3) Le Grand, Diss. XIV. p. 37, 38, Tellez,

pour l'amour duquel on fait toutes ces aumônes, ces offrandes & ces supplications; ce qui prouve certainement qu'ils regardent ces œuvres comme utiles aux morts, & propres à leur procurer quelque repos, mais ne prouve nullement qu'ils croient le Purgatoire dans le même sens que l'Eglise Romaine; car ils le condamnent absolument pour le dogme. A la nouvelle de la mort d'un parent, d'un ami, de leur Souverain ou de quelqu'un de ses enfans, ils témoignent leur douleur de la façon la plus vive; car ils se jettent le visage contre terre avec une telle violence, que les uns s'étouffent, que d'autres se font disloqué ou cassé quelque membre, ou se font fait grand mal de quelque autre manière: le négliger seroit une marque de mépris ou de peu d'affection pour le défunt (a).

Les Obseques de leurs Souverains sont encore plus magnifiques & plus solennelles, comme on peut en juger par celles de l'Empereur *Socinius*, nommé communément *Segued* & *Sufnée*, dont nous ajouterons ici une courte description. Le corps étoit placé dans une biere quarrée ou lit, où l'on montoit par des degrés, & qui avoit été fait par un Egyptien. Il étoit revêtu de ses habits royaux, & couvert d'un poile de magnifique taffetas des diverses couleurs; on le porta de *Dancanz*, où étoit alors le Camp Impérial, à la grande Eglise nommée *Caneta Jesu*, dans un bourg du Royaume de *Goïam*. Il étoit précédé de tous les *Etendars* Impériaux (*), non renversés comme parmi nous en Europe, mais tout droits & déployés, mais sans armes ni devises. De chaque côté marchaient les grandes timbales, qu'on frappoit de la façon la plus solennelle. Suivoient quelques-uns des plus beaux chevaux que l'Empereur avoit coutume de monter, richement harnachés, & menés par les Valets de chambre du Prince. Après eux venoient les Pages & les autres domestiques portant les habits de l'Empereur & les autres ornemens; l'un portoit sa veste, un autre son épée, un troisieme la Couronne; d'autres sa ceinture, son bouclier &c. Des Officiers les prenoient souvent & les montroient au Peuple, pour exciter ses pleurs; l'Impératrice elle-même suivit fort loin la couronne en tête. Elle, ses Filles, & les autres Princesses du Sang, avec les Dames de leur suite étoient sur des mules, la tête rasée autour de laquelle elles avoient un ruban ou une bande de toile blanche de deux doigts de large, dont les bouts leur pendoient sur le dos. Le reste de ceux qui formoient le cortège paroissoient tous en habits déchirés, comme la marque la plus expressive de leur douleur & de leur deuil; ils étoient la plupart en noir, & avoient les cheveux coupés fort courts.

Il n'y avoit point de cierges ni à la Procession, ni dans l'Eglise, comme dans l'Eglise Romaine, mais on entendoit des cris & des hurlemens dans l'u-

(a) *Alvarez, Tellez, Ludolph, Codign.*

(*) Il y en a dit-on de deux especes, les uns, qu'ils appellent *Sandecas*, sont de longues piques bien peintes, avec un globe de métal doré au haut, au-dessous duquel flottent de petites bannieres d'un pied en quarré: les autres ressemblent à des *Etendars*; ils sont de toile ou de soie blanche, avec des rayes rouges au milieu, mais hors delà unis & sans ornemens, soit d'armoiries, d'emblèmes ou de devises (1).

(1) *Tellez L. V. C. 37. Ludolph L. IV. C. 4. § 29.*

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissi-
nie &c.

Obseques
d'un Em-
pereur.

SECTION
VIII.
De la Foi
&c de
l'Eglise
d'Abiffi-
nie &c.

l'une & dans l'autre: six ou sept Religieux reçurent le corps à la porte de l'Eglise, & chanterent des Pſéumes & des Hallélujahs juſqu'à ce qu'il fût enterré. Le lendemain matin toute la Cavalcade retourna à Dancanz: auffi-tôt qu'on fut à la vue du Camp Impérial, tous ſe rangerent dans le même ordre où ils étoient la veille, rapportant avec eux le cercueil vuide. A côté de ce cercueil on voyoit un Officier monté ſur une mule, vêtu des habits de l'Empereur avec ſa Couronne, ou tenoit un dais ſur ſa tête, & à tous égards il repréſentoit ce Prince. Devant lui il y en avoit un autre ſur le plus beau cheval & le plus richement paré, avec le caſque & la javeline de l'Empereur. Lorsqu'ils approcherent de Dancanz, quatre ou cinq Corps de troupes & d'autres Perſonnes de qualité de la Cour, vinrent au devant d'eux, les reçurent avec de grands cris de douleur, & s'avancerent avec eux vers le Pavillon du nouvel Empereur. Là ils recommencerent leurs lamentations, en mettant pied à terre. Alors les principaux Miniſtres, accompagnés de *Diego de Mattos* & du P. *Emanuel d'Almeyda*, de qui nous tenons cette Relation, entrerent dans le grand Pavillon, où étoit *Facildas*, le nouvel Empereur, & là on continua les mêmes démonſtrations d'affection pendant deux heures; au bout de ce tems-là la cérémonie ſe changea en cris de joie & en vœux pour le bonheur du nouveau Monarque, qui fut couronné peu après avec les cérémonies accoutumées.

Vénéra-
tion pour
les Saints.

A tous les autres égards on obſerve à la mort des Empereurs les mêmes cérémonies qu'à celle des particuliers, on fait les mêmes prieres, des offrandes, des aumônes, des anniversaires &c. avec cette ſeule différence que tout eſt proportionné au rang du défunt. Mais ſi l'on en excepte la pompe & la magnificence, les plus grands honneurs ſont réservés aux Religieux qui meurent dans la plus grande odeur de ſainteté, ainſi qu'ils s'expriment, ſoit qu'ils ſe ſoient diſtingués par leur piété & leur zele, ſoit ſurtout par leurs aſtérités & leurs mortifications extraordinaires. Ils leur rendent des honneurs ſi ſuperſtitieux, qu'ils ne le cedent guere à ceux que l'Eglise Romaine rend à ſes Saints, qui ont été canonisés, ſinon qu'ils ne leur élevent ni autels ni ſtatues. Ils viſitent leurs tombeaux, ſe recommandent à leur prieres, font de longs pèlerinages, diſtribuent des aumônes en leur honneur, font la tranſlation de leurs reliques d'un lieu à un autre, ſur-tout pour les garantir des Galles, des Agaus & des autres Nations barbares dont ils ſont environnés, & ils inſtituent même des Fêtes en mémoire de ces tranſlations (a).

Ils prient
les Anges.

Leur reſpect pour les Hiérarchies des Anges va juſqu'à les invoquer, à cauſe de leur miniſtere envers les Fideles. Ils diviſent ces Eſprits Céleſtes en neuf ordres, ſavoir les Anges, les Archanges, les Seigneurs, les *Kuriotétés* ou les Magiſtrats, les *Archai* ou Trônes, les Principautés, les Puiffances, les Chérubins & les Séraphins; quelques-uns y en ajoutent un dixieme, qui ſont les Eſprits qui ont été chaffés du Ciel à cauſe de leur rebellion, & ſont devenus des Démons & les Ennemis du Genre-humain. Mais ils n'invoquent que les Anges, ſous la protection immédiate deſquels ils ſe croient pla-

(a) V. dans *Ludolph* le Calendrier de leurs Saints, L. III. C. 6. § 96.

placés par la Providence; quant aux autres, ils se contentent de les respecter infiniment (a).

Quoiqu'ils n'admettent que deux Sacremens proprement dits, comme nécessaires au salut, le Baptême & la Sainte Cène, ils donnent ce nom à la Trinité, à l'Incarnation &c. (*), & le P. Tellez y ajoute les Ordres, la Pénitence & le Mariage; mais il avoue avec l'Auteur cité en dernier lieu, qu'ils sont très-ignorans sur la matiere & la forme de l'administration, & qu'ils ne connoissent point la Confirmation & l'Extrême Onction. Mais cela lui a attiré & à ses confreres Portugais la critique des Jésuites François, qui les ont traités de gens ignorans, qui avoient plus de zele que de lumieres; mais la chaleur de ces critiques est assez mal-fondée, comme on peut le voir par ce que nous avons dit dans la dernière Remarque, & par ce que nous avons rapporté ailleurs des Rites de l'Eglise Coptique.

SECTION
VIII.De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissi-
nie &c.Ils admet-
tent deux
Sacremens.

Les

(a) Ludolph L. III. C. 5. § 85.

(*) Lorsque Poncez passa en Ethiopie, il eut ordre (1), de la Cour de France de prendre les informations les plus exactes qu'il lui seroit possible touchant la Religion des Abissins, & de savoir jusqu'où & sur quels points essentiels celle des Coptes différeroit de la Foi de l'Eglise Romaine. Il nous apprend lui-même qu'il eut de fréquentes occasions de s'en instruire, par ses conversations avec l'Empereur, les Abbés & d'autres Ecclésiastiques (2). Peu après l'Empereur, qui recherchoit l'amitié du Roi de France, lui écrivit une Lettre dans laquelle il lui rend compte de la Foi des Abissins, & où il compte cinq Sacremens, qu'il appelle Mysteres, selon la force du mot Grec. Le premier est, dit-il, la Description de la Très-Sainte Trinité; le second l'Incarnation du Fils de Dieu; le troisieme, le Baptême; le quatrieme, l'Eucharistie; le cinquieme, la Résurrection des morts. Cette Lettre se trouve à la fin des Dissertations de M. Le Grand, T. II. p. 212, de l'Edit. de Hollande, p. 212. On la donne comme contenant la Confession de foi de ce Monarque, mais qu'elle soit autentique ou supposée, comme bien des gens le croient, à cause de l'étrange Théologie qu'on y trouve, & de la maniere pitoyable dont les mysteres du Christianisme y sont traités & expliqués; outre qu'elle est mal traduite en François, elle nous assure moralement que les Abissins n'admettent point les mêmes sept Sacremens que l'Eglise Romaine reconnoît, quoiqu'un Jésuite François (3) ait prétendu le soutenir contre le témoignage de tous les Missionnaires Portugais. Il paroît encore que les Abissins attachent un tout autre sens au mot de Sacrement, & qu'ils n'ont que des notions fort imparfaites de ce qu'on appelle dans les Ecoles la matiere & la forme d'un Sacrement, comme tous les Missionnaires Portugais les en taxent à juste titre. Croirons-nous cette Lettre supposée, & par quelques raisons secrettes faussement attribuée à l'Empereur? il est néanmoins naturel de penser que ceux qui l'ont forgée ont eu soin de se bien instruire de la foi & de la pratique des Abissins; puisqu'une erreur, sur-tout aussi considérable que celle-ci, devoit bientôt découvrir la fourberie & détruire l'autorité de la Lettre. Au-lieu qu'il n'y a presque aucun article important, qui ne se trouve confirmé par un ou par plusieurs Ecrivains Portugais sur leur propre expérience. Le fait est, que le Jésuite François, cité plus haut, qui par le long séjour qu'il avoit fait en Egypte pouvoit être instruit à fond de la doctrine & de la pratique de l'Eglise Copte, ne contredit les Relations des Missionnaires d'Abissinie, que parcequ'elles sont contraires à ce qu'il avoit vu pratiquer par les Coptes en Egypte, supposant qu'il y avoit une uniformité parfaite entre les uns & les autres; tandis que réellement il y a à divers égards une différence manifeste entre eux, comme on le verra dans la suite: ensorte que l'on ne peut rien conclure de l'usage des uns par rapport à celui des autres.

(1) La Croze, Hist. du Christianisme d'Ethiopie. p. 85.

(2) Du Dernaï ap. Le Grand, T. II. p. 74, 72, 80.

(3) Poncez Voy. d'Ethiopie.

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abiffi-
nie. &c.

Comment
le Baptême
s'ad-
ministre.

Les Abiffins croient le Baptême nécessaire au salut, qu'il doit être administré par un Prêtre, & qu'il faut une triple immersion, si l'enfant peut la supporter sans courir risque de la vie, sans cela une triple asperision sur le corps nud est suffisante. A la premiere immersion le Prêtre plonge l'enfant jusqu'à la troisieme partie du corps, en disant, *je te baptise au nom du Pere*; à la seconde, il le plonge jusqu'aux deux tiers du corps en disant, *je te baptise au nom du Fils*; à la troisieme, il le plonge entierement, en disant, *je te baptise au nom du St. Esprit*. Si on n'use que de l'asperision, le même ordre s'observe. Jusques-là ils suivent l'usage de l'Antiquité, mais ils ont ajouté plusieurs cérémonies superstitieuses inconnues à la primitive Eglise. De cet ordre est la coutume d'oindre l'enfant presque par tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, avec le Chrême, ou comme ils l'appellent le *Meyron* (*), qui est composé non seulement d'huile d'olive & de baume, mais aussi de quantité d'autres drogues précieuses & odoriférantes, que le Patriarche lui-même fait & bénit solennellement, & qu'il distribue aux Evêques pour s'en servir après la troisieme immersion, parceque sans cela ils ne croient pas que le Baptême soit valide. Ils donnent ensuite au nouveau baptisé la communion, en lui mettant sur les levres un petit morceau du pain consacré trempé dans le vin; d'autres Prêtres se contentent de tremper le bout du doigt dans le calice, & de le mettre dans la bouche de l'enfant. Comme ils ne réservent point l'Eucharistie, si l'enfant est baptisé l'après-midi, il faut que la mere si elle est présente, ou autrement celle qui tient sa place, demeure dans l'Eglise avec l'enfant jusqu'au lendemain matin, que l'on consacre de nouveaux élémens; car ils regardent la Communion comme aussi essentielle que l'Onction pour que le Baptême soit valide (a).

Ils admettent des Parrains, mais on ne dit point si c'est en qualité de Répondans, ou seulement pour assister aux fonts baptismaux & à la table de la Communion, qui est une de leurs fonctions. Les Abiffins observent encore plusieurs autres cérémonies superstitieuses, ils allument des cierges, font

(a) *Alvarez, Tellez, Lobo, Cösign. Ludolph.*

(*) Ils font deux sortes d'onctions; les unes se font avec le *Meiron*, dont la consécration coûte beaucoup, & se fait avec tant de cérémonies, que l'Auteur dit qu'il y avoit vingt ans qu'elle ne s'étoit faite, lorsque le Patriarche d'Alexandrie la renouvela en 1703, pendant son séjour dans cette ville: les Evêques, plusieurs Prêtres & Diacres de toute l'Egypte assisterent à la cérémonie; ils chantoient des prieres, des Pseaumes & diverses autres portions de l'Ecriture, pendant que le Prélat faisoit le mélange, ce qui tint presque tout le jour. L'Empereur d'Ethiopie est sacré avec du Meiron, & tous ceux qui sont baptisés selon le rit des Coptes en sont oints. L'Auteur ajoute que celui qui fit les fraix de la consécration, n'en fut pas quitte pour mille écus. Les autres onctions se font avec de l'huile bénite, qui ayant servi à rincer les vaisseaux où étoit le Meiron, ou dans laquelle le Patriarche en a mis quelques gouttes, ne coûte pas tant; & quand elle manque les Prêtres peuvent en bénir pour leur usage, au-lieu qu'il n'y a que le Patriarche qui puisse consacrer le Meiron. On se sert donc aussi de l'huile bénite, qu'ils appellent *Gallileum*, & en font trente-six onctions aux enfans, au-lieu qu'ils n'en font que six avec le Meiron. Le tout est accompagné de prieres & d'exorcismes (1), sur lesquelles nous ne nous arrêterons point, parceque nous avons de bonnes raisons de douter que l'Eglise d'Abiffinie soit aussi exacte & aussi scrupuleuse sur cet article que celle d'Egypte. Sur quoi voyez la Note suivante.

(1) Vid. *Le Grand Diss.* XI. p. m. 48-51.

font des exorcismes, bénissent l'eau, y jettent du sel & de l'huile, récitent des oraisons, lisent l'Evangile &c. mais nous ne nous y arrêterons pas, d'autant plus que nos Auteurs sont si peu d'accord, qu'à moins que de supposer qu'il y a des différences de pratique parmi les Coptes aussi bien que parmi les Abissins, & qu'un siecle differe de l'autre, on ne fait guere à qui l'on doit s'en rapporter (*).

Quoi qu'il en soit, après que les Jésuites eurent gagné l'Empereur *Segued*, ils trouverent soit avec fondement, soit sans raison, que les Prêtres Abissins administroient le Baptême d'une maniere si defectueuse & péchoient si fort dans la forme, qu'ils persuaderent aisément à ce Prince d'ordonner qu'on le réitérât, desorte qu'ils rebaptiserent nombre d'Abissins, ce qui offensa toute la Nation, quoiqu'on ne les rebaptisât que sous condition, en ces termes: *Si tu n'es pas baptisé, c'est-à-dire comme il faut, je te baptise &c.* mais la Nation fut si irritée qu'on revouât en doute la validité de leur Baptême, que cela hâta l'expulsion des Missionnaires, & ce fut un des sujets de plainte que le nouvel Empereur *Facilidas* ou *Basilides* fit au Patriarche *Alphonse Mendez*, lorsqu'il chassa les Jésuites; *ce qui nous a paru sur-tout fort odieux*, dit-il, *c'est qu'on ait rebaptisé nos Sujets, comme si nous étions des Payens & des Publicains, tandis qu'il n'y a qu'une très-légere différence entre nous & l'E-*
gli-

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissin-
nie &c.

Réitéré à
la persua-
sion des
Jésuites.

(* Le P. *Alvarez*, par exemple, assure qu'il n'y a point de Fonts Baptismaux, & qu'on ne pratique point d'immersion; mais que le Parrain tenant l'enfant un peu penché le Prêtre verse l'eau sur lui, en prononçant les paroles, *je te baptise &c.* tandis que d'autres font un grand détail de l'immersion, & soutiennent qu'elle se pratique universellement, de-même que l'Onction, la Communion, & les autres cérémonies qui l'accompagnent (1). D'autres assurent que plusieurs Prêtres, soit par ignorance, soit pour se conformer à quelque mauvaise coutume ancienne, se servoient d'autres termes que ceux qui sont prescrits par Jesus-Christ, & par l'Eglise primitive, & qu'au-lieu de dire, *je te baptise au nom du Pere &c.* ils disoient, *je te baptise dans les eaux du Jourdain* (2). Cette diversité regne non seulement entre les Auteurs Portugais & François, mais les Abissins mêmes ne sont pas d'accord entre eux, c'est ce dont plusieurs Savans se sont plaints, & le judicieux Pere *Codigno* en particulier en parle en termes très-forts: *Scio*, dit-il, *Tellam Mariam Abissinum Monachum, de quo dicam infra, in recensendis suorum erroribus sic à Zagazabo discrepasse, atque in hinc et inde inter se convenire Abissinos, qui apud nos sunt, ut Thomas à Jesu in Thesuro suo de Abissinis agens, eorumque ex variis autoribus ritus referens, meritiò dicat difficile esse hinc de rebus certum aliquid desuere. Idem ego jure possem dicere, nisi que hic propono ex ipsis Patrum nostrorum, qui in Abissiniâ degunt, omniaque perspecta habent, cognovissem litteris* (3). Un autre Auteur nous dit, qu'on a accusé injustement les Abissins de réitérer le Baptême, parcequ'ils vont tous se laver dans des étangs & des rivières le jour de l'Épiphanie, en mémoire du Baptême de notre Seigneur, & en récitant certaines prières, les Prêtres assistant aussi à cette cérémonie, & *Porcet* qui la vit, dit que l'Empereur avoit fait creuser un étang spacieux pour lui & pour sa maison, & en parle comme d'une ablation en mémoire du Baptême de Jesus-Christ, par laquelle ils espèrent d'être lavés de leurs péchés (4). Cela n'a pas empêché qu'on n'ait fait valoir cette innocente coutume comme une forte preuve qu'ils réitérent le Baptême, parcequ'ils l'ont fait dans une autre occasion très-différente (5). Tous ces exemples prouvent combien il est difficile de parvenir à quelque certitude par rapport à leur Foi & à leur Pratique sur ces points importants, soit qu'on les consulte, soit qu'on écoute les Etrangers.

(1) *Telles* l. c.

(2) *Le Grand Diff.* XI. p. m. 54.

(3) *Codigno*. L. I. C. 35.

(4) *Uretta* ap. *Eund.* *Poncet*.

(5) *Mendez* L. III. C. 33. n. 4. *Codigno*. l. c. *Le Grand Diff.* XI.

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissinie &c.

glise Romaine (a). Reproche que nous croyons naturellement avec *M. Ludolph* que ce Monarque n'auroit pas fait, si, comme on les en accuse ils réitéroient le Baptême; accusation fondée uniquement sur la cérémonie dont il est parlé dans la dernière Remarque, de se laver tous le jour de l'Epiphanie, en mémoire du Baptême de notre Sauveur. Mais il ne fera pas hors de propos de rapporter ce que le bon Pere *Alvarez* en dit, parceque l'on verra combien les Missionnaires abusèrent de la foiblesse de l'Empereur *Segued*, & de sa complaisance pour eux. Voici ses propres termes.

Relation
d'Alvarez
de la céré-
monie qui
se pratique
le jour de
l'Epiphanie.

„ Le 4 de Janvier 1521, le Prêtre - Jean (c'est-à-dire l'Empereur) nous ordonna de porter nos tentes à un lieu où il avoit fait creuser un étang, pour y être baptisés suivant la coutume le jour de l'Epiphanie. Lorsque nous nous y fûmes rendus, on nous demanda si nous voulions être baptisés: je répondis que nous l'avions été, & que nous ne pouvions l'être davantage; l'Ambassadeur néanmoins & quelques-uns de sa suite dirent qu'ils feroient ce qu'il plairoit au Roi. On me pressa encore, je répondis comme j'avois fait d'abord. On reprit, que si je ne voulois pas me mettre dans l'étang, on porteroit de l'eau dans nos tentes. L'Ambassadeur accepta la proposition; il s'imagina qu'il alloit faire une grande fête: tout ce qu'on fit ne fut ni beau ni joli, & ne plut à personne.

„ Les Prêtres Abissins s'assemblerent en grand nombre dès la veille, & chanterent pendant toute la nuit pour bénir le Lac. On jeta de l'eau bénite dedans, le Roi y arriva vers minuit, il fut baptisé le premier avec la Reine & l'Abuna *Marc*. Le matin on avertit les Portugais de s'approcher, afin de mieux voir toute la cérémonie. *Alvarez* se trouva en face du Roi: l'Etang étoit un quarré long revêtu de planches, couvertes de toile de coton cirée; on y descendoit par six degrés: l'eau entroit par un tuyau, au bout duquel on avoit attaché un sac pour la recevoir & la rendre plus nette. La presse fut très-grande dès le matin; un bon Vieillard, qui avoit été Précepteur du Roi, étoit dans l'eau jusqu'aux épaules, & il plongeoit la tête de ceux qui se présentoient, en leur disant, *Je te baptise au nom du Pere, du Fils & de St. Esprit*. Tous étoient nuds & n'avoient rien pour se couvrir. Ceux qui étoient de moyenne taille ne descendoient pas tous les degrés. Le Roi fit appeller les Portugais, & demanda à *Alvarez* ce qu'il pensoit de cette cérémonie; celui-ci répondit qu'elle ne pouvoit être rectifiée ni excusée que par la bonne intention; que le Concile de Nicée nous apprend qu'il n'y a qu'un Baptême, que ce Concile est reçu par les Abissins comme par ceux de la Communion Romaine. Mais que peut-on faire, reprit le Roi, pour réconcilier ceux qui après avoir apostasié reviennent à l'Eglise? *Qui aura cru*, répondit le Portugais, *& aura été baptisé sera sauvé, & qui n'aura point cru sera condamné*. Il faut instruire ces Apostats, prier pour eux, les brûler s'ils ne veulent pas se convertir; si au contraire, pleins de douleur & de regret, ils demandent pardon & miséricorde, l'Abuna doit les absoudre, en leur imposant telle pénitence qu'il jugera à-propos, s'il n'aime mieux les renvoyer au Pape, en qui réside tout le pouvoir de l'Eglise. Il répéta encore, que si ces A-

postats

(a) Les mêmes. *Le Grand Diss. XI.*

postats refusent de se convertir. il faut les brûler, comme on le pratique parmi ceux qui professent la Religion Romaine (a).”

Le Roi approuva ce discours, & pour excuser la cérémonie dit à Alvarez que son Ayeul l'avoit instituée par le conseil de gens doctes & habiles, de peur que tant de personnes qui avoient manqué à Dieu ne périssent faute de secours. En supposant que cette Relation soit véritable, elle est certainement imparfaite, & nullement concluante pour prouver le fait en question, la réitération du Baptême. Observons d'abord 1. Que c'est une institution moderne, & qui ne remonte qu'à deux ou trois générations, & non une pratique de l'ancienne Eglise d'Abissinie. 2. Que l'immersion des Pénitens qui se présentent, & le formulaire, *Je te baptise &c.* ne se pratique en aucun autre endroit de l'Empire, au moins autant que nous avons pu le découvrir; par-tout ailleurs les Abissins se rendent à la riviere la plus voisine, ou à l'étang le plus proche, hommes & femmes, sans aucun égard à la décence, & se contentent de se laver en faisant quelques prieres, & si nous les en croyons eux mêmes, uniquement en mémoire du Baptême du Sauveur dans le Jourdain (b). 3. Qu'il paroît par les propres termes du Roi, que cette ablution n'a été instituée qu'en faveur des Apostats, car nous ne voyons pas que de tous ceux qui vinrent en foule dans l'étang du Roi, le vieillard en ait baptisé d'autres que ceux qui se présentoient à lui, & c'étoient peut-être de ceux qui avoient renoncé la Foi: d'ailleurs qui fait combien il y en avoit dans ce nombre, qui ayant passé dans l'Eglise Romaine, se repentoient de leur défection, & venoient profiter de l'avantage de l'expédient nouvellement inventé? Car l'Auteur ne dit point, & on ne peut guere le concevoir, que le vieillard ait pu administrer ce prétendu Baptême à cette foule de gens qui vinrent dans l'eau, en aussi peu de tems que douze heures, car la cérémonie commença à minuit & finit à midi. 4. Nous avons observé que les Abissins pratiquent plusieurs des cérémonies des Juifs, & parmi ceux-ci les ablutions pour quelque souillure naturelle ou accidentelle étoient fréquentes, & on pouvoit les nommer dans un sens étendu autant de Baptêmes, suivant la véritable signification du mot. Il y a donc beaucoup d'apparence que l'Eglise d'Abissinie a pu instituer cette ablution générale, d'abord dans la même vue, & qu'elle l'a jugée d'autant plus efficace pour effacer de pareilles souillures, parcequ'elle devoit se faire le jour même qu'on faisoit la commémoration du Baptême de notre Seigneur, sans qu'elle ait jamais pensé qu'on représenteroit cette cérémonie comme une réitération du Sacrement du Baptême. Et si sous le regne de l'Ayeul de *Se-gaed* on ordonna la répétition de la formule en faveur des Apostats pénitens, cela ne peut être considéré que comme une innovation, fondée peut-être sur l'exemple de quelques anciennes Eglises, & sur l'autorité de quelques Peres, qui croyoient qu'on ne pouvoit admettre les Apostats à la paix de l'Eglise, qu'en les rebaptisant: c'est conformément à ce principe, qu'après que les Missionnaires eurent été chassés on ordonna un Baptême général pour effacer les souillures qu'on avoit contractées en se joignant à l'Eglise Romaine

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissinie
&c.

Ce n'est
point une
réitération
du Bap-
tême.

nc

(a) Alvarez Ch. 95. Le Grand Diss. XI. (b) Poncet, Ludolph &c,
p. m. 54-56. Tellez, Ludolph.
Tome XXIV.

SECTION
VIII.
*De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abiffi-
nie &c.*

ne sous le regne précédent (a). Mais qu'on donne à cette cérémonie le nom d'Ablution ou de Baptême, elle n'est pas plus l'ancienne & véritable pratique de l'Eglise d'Abiffinie, que les marques que les Abiffins portent sur le front & sur le nez sont un Baptême de feu (*), que l'on n'a pas laissé d'attribuer injustement à cette Eglise, mais dont plusieurs Savans l'ont pleinement justifiée (b). C'est une coutume ordinaire parmi les Mahométans & les Gentils, aussi-bien que parmi les Ethiopiens, d'imprimer de ces marques à leurs enfans pour les préserver de catharres & de fluxions sur les yeux, sans que la Religion y entre pour rien. En voilà assez sur l'article du Baptême; nous nous flattons qu'on nous pardonnera de nous être étendus sur cet article, qu'il n'étoit pas possible d'éclaircir autrement, vu le peu d'accord des Relations, & les calomnies répandues contre l'Eglise d'Abiffinie au sujet de la réitération prétendue de ce Sacrement, & des autres abus qu'on lui a imputés à cet égard.

*La Confir-
mation n'a
point lieu
avec le
Bap.ême.*

Nous avons déjà vu par le témoignage du P. Tellez, de Ludolph & d'autres (c), que les Abiffins ne reconnoissent ni la *Confirmation*, ni l'*Extrême-Onction*. Telle est cependant la partialité de quelques Auteurs Romains, & sur-tout des François, que pour trouver leurs sept Sacremens chez les Abiffins, ils ont tâché de jeter subtilement de la poudre aux yeux, en faisant passer l'onction dont ils usent dans le Baptême pour le Sacrement de la Confirmation (d). Mais les personnes dépréoccupées sentiront la fausseté de cette prétention, par les considérations suivantes. 1. Que l'Eglise Romaine même pratique une Onction semblable, & qu'elle oint les enfans baptisés avec le chrême, sans regarder cette cérémonie comme faisant partie de la Confirmation. 2. Elle ordonne d'administrer celle-ci aux adultes, qui sont en état de rendre raison de leur foi, & d'entrer eux-mêmes dans les engagements du Baptême, au-lieu que les Abiffins donnent l'onction à des enfans incapables de l'un & de l'autre. 4. Les prières que ceux-ci font en oignant l'enfant, & que l'on peut voir dans les Remarques (†), prouvent

(a) Mendez L. II. C. 33. § 4.

IV. p. 84. Alvarez &c.

(b) Codign. L. I. C. 35. Ludolph L. III. C. 6. § 41, 42. Renaudot. Perpét. de la Foi T.

(c) Vid. Codign. Azevedo, Mendez &c.

(d) Voy. Le Grand Diff. XI.

(*) L. P. Codigno dit: *Reperio apud antiquiores Historicos, ex veterum Imperatorum instituto apud hanc gentem positum in more, baptisati pueruli in fronte quaedam inurere stigmata: id verò adeò stricte observari, ut si quis absque illo signo deprehendatur, libertatem amittat, sicutque Imperatoris mancipium* (1).

(†) Dans cette cérémonie, où l'on tient l'enfant nud devant le Prêtre qui le baptise, celui-ci trempe le bout de son doigt dans le Meiron, & oint l'enfant au front en croix, en disant, *Chrême de la Grace & du St. Esprit*; à l'onction du nez & de la bouche il dit: *Chrême, Gage du Royaume des Cieux*: A celle des oreilles, *Chrême, Société de la Vie éternelle & immortelle*: Aux mains en dedans & en dehors: *Onction sainte à Christ notre Dieu, & Caractere ineffaçable*: Sur le cœur: *Perfection de la grace du St. Esprit, & Bouclier de la vraie foi*. Aux genoux & aux coudes: *Je vous ai oint du St. Chrême, au nom du Pere, du Fils & du St. Esprit*. Or c'est-là presque la même maniere dont l'onction se fait au Baptême des enfans dans l'Eglise Romaine, avec cette seule différence, que le Prêtre oint l'enfant une seconde fois avec sa salive, & qu'il a son Clerc, qui dit *Amen* pour lui:

(1) Codign. L. I. C. 33. p. 213.

vent clairement que cette onction est la même que font les Prêtres de l'Eglise Romaine, & qu'elle se fait dans les mêmes vues; qu'on la regarde dans l'une & dans l'autre Eglise comme faisant partie du Baptême. A quoi si nous ajoutons que ni les Rituels ni les Catéchismes des Abissins ne disent pas un mot de la Confirmation, bien loin de prescrire la manière de l'administrer, on verra combien il est inutile de chercher en Abissinie quelque chose de semblable à la confirmation de l'Eglise Romaine, & que la confirmation suit aussi peu le Baptême en Abissinie qu'à Rome, quoique le P. Bernat l'assure hardiment (a).

Nous avons déjà parlé de leur manière de se confesser, & de recevoir la pénitence & l'absolution de leurs Prêtres ou de l'Abuna. Ils reconnoissent la nécessité de l'un & de l'autre, comme il paroît par la multitude de Pénitens qui s'assemblent souvent à la porte de l'Eglise, & par les paquets de branches d'olivier qui y sont toujours pour cet usage; mais on ne voit point qu'ils ayent jamais donné à cette cérémonie le nom de Sacrement, ni qu'ils l'ayent regardée autrement que comme un préalable nécessaire pour la Communion. Ils ne sont pas non plus fort pressés d'y obliger les jeunes gens, regardant les fautes où ils tombent avant l'âge de vingt ans plus ou moins, comme des traits d'enfance dont ils n'auront pas à rendre compte (b). Il est évident encore qu'à cet égard ils ne suivent point les Canons de l'Eglise Copte, qui oblige les enfans de se confesser & de communier à dix ans ou un peu au-delà, étant obligés après cela d'observer les jeûnes de l'Eglise (c), au lieu que la Discipline des Abissins est bien plus relâchée: & l'on ne doit pas en être surpris vu l'ignorance & la corruption de mœurs qui regnent dans tout l'Empire depuis l'Abuna jusqu'au moindre Ecclésiastique, comme nous l'avons dit plus haut. Il est donc ridicule aux Jésuite François (d) d'alléguer sans cesse les Canons & les Rituels de l'Eglise Copte, & d'en conclure que la Foi & la Pratique de l'Eglise d'Abissinie doit y avoir été conforme en tout tems, tandis que tout ce que nous trouvons dans les Peres Portugais, la plupart témoins oculaires de ce qu'ils rapportent, & que l'on ne peut soupçonner de manquer de zèle pour leur Eglise, prouve évidemment le contraire (*).

Nous

(a) *Le Grand*, l. c. p. m. 59.

(c) *Renaudot*, *Le Grand*, l. c. *Poncet*.

(b) *Tellez*, *Lu Jolphi*, L. III. C. 6. § 57.

(d) *Le Grand*, ubi sup.

lui: comment donc peut-on se mettre dans l'esprit, & assurer que dans l'une ce n'est-là qu'une partie du Baptême, & que c'est la Confirmation dans l'autre? Ou qu'y a-t-il dans les termes & dans la cérémonie même des Abissins qui ressemble le moins du monde à la Confirmation de l'Eglise Romaine, ainsi que le prétendent les Auteurs François (1)? Ajoutez que le Prêtre Abissin fait ensuite une longue Oraison, qu'il met une couronne sur la tête de l'enfant, lui donne la bénédiction & aux assistans, & que tout cela fait partie de l'Office du Baptême, & est prescrit à ce titre dans leurs Rituels & leurs Liturgies, sans qu'il y ait un seul mot de la Confirmation (2).

(1) Nous avons des preuves si fortes du relâchement non seulement de l'Eglise d'Abissinie, mais encore de celle d'Alexandrie sur l'article de la Pénitence & de la Confession, qu'elles démontrent évidemment que leur pratique n'étoit rien moins que conforme à leurs Canons, en sorte que tant à cause des abus qui s'étoient glissés dans la confession,

qu'à

(1) *Le Grand*, Diff. XII.

(2) *Alvarez*, *Tellez*, *Codigno*, *Ludolph*,

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissinie &c.

De l'Eucharistie.

Nous avons déjà donné une idée de la croyance des Abissins sur le Sacrement de l'Eucharistie, & de leur maniere de la célébrer & de la distribuer au peuple. Les deux Jésuites François dont nous avons parlé, nous ont donné divers passages de l'Office de la Communion, tirés de la Liturgie des Coptes, qui marquent non seulement qu'ils croient la Présence réelle, mais un changement effectif des Elémens au corps & au sang de Jesus-Christ; & delà ces Messieurs concluent qu'ils croient la Transsubstantiation, sinon dans les termes, au moins dans le fait. Bienque nous ayons déjà fait voir que leur profession & leur pratique sont directement opposées à cette croyance, nous pensons que nos Lecteurs ne seront pas fâchés de voir quelques-unes des prieres dont ils usent pour la Consécration (*), d'autant plus qu'elles

qu'à cause des pénitences déraisonnables qu'on imposoit souvent au peuple, trois Patriarches de suite, savoir *Jean* fils d'*Abulfetah*, *Marc* fils de *Zarua*, *Jean* fils d'*Abugaleb*, tâchèrent d'abolir la Confession, & y avoient presque réussi lorsque *Marc* fils d'*Alkonbari*, la soutint avec un grand zèle; & quoique les mœurs de ce Prélat ne fussent pas des mieux réglées, qu'il donnât même de grandes prises sur lui par sa mauvaise conduite, il ne laissa pas d'être suivi & confessé beaucoup de monde. On avoit trouvé une maniere assez singuliere de suppléer à cette partie de la Pénitence, le Prêtre l'encensoir à la main alloit faire le tour de l'Eglise, & encensoit le peuple, qui croyoit faire une bonne confession en criant, *J'ai péché! J'ai péché!* Le Prêtre disoit de son côté quelques Oraisons, qui étoient comme une espece d'absolution. Ce n'est pas tout. En bien des endroits on négligea même cette espece de Confession, & on y substitua une autre Cérémonie plus ridicule encore; on se confessoit soi-même & on se donnoit l'absolution chez soi, on jettoit de l'encens dans un encensoir, & on y mêla dans la suite d'autres aromates, on se mettoit la bouche sur la fumée, & on disoit *J'ai péché* (1). Il seroit inutile de faire remarquer au Lecteur que cette pratique prouve évidemment qu'ils ne regardoient pas la Pénitence comme un Sacrement; mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer sur le tout, que ni *Marc* fils d'*Alkonbari*, ni les autres qui ont tâché de rétablir la Confession en Ezypte ou en Abissinie, n'ont jamais que nous sachions fait valoir la raison que c'étoit un Sacrement, pour y ramener le peuple; au contraire, quand les Missionnaires Portugais vinrent dans le Pays, il se plainquirent unanimement de l'abus qui renoit sur cet article parmi les Ecclesiastiques & le Peuple, & de la peine qu'ils avoient à faire entrer leurs Profélytes dans leurs idées (2).

(*) Selon le Rituel des Coptes, lorsque le célébrant a prononcé les paroles de la Consécration, *ce pain est mon corps rompu pour vous &c.* tous les assistans s'écrient trois fois *Amen*, & ajoutent à haute voix. Nous croyons & nous sommes certains: nous te louons „ Seigneur notre Dieu, ceci est véritablement ton corps, & nous le croyons ainsi”. Le Prêtre ayant dit pareillement sur le calice, *cette coupe est mon sang &c.* le Peuple répond *Amen*. „ C'est véritablement ton sang, & nous le croyons”. Le Prêtre continue, *Faites ceci en mémoire de moi*. Le peuple répond, „ Seigneur nous annonçons ta mort, & nous „ croyons ta Résurrection, ton Ascension & ton second Avènement”. Après que le Prêtre a dit l'Oraison de la fraction, le Sous-diacre & le Peuple reprennent: „ Les armées „ d'anges du Sauveur du Monde sont debout devant lui, & environnent le corps & le „ sang de notre Seigneur & Sauveur Jesus-Christ. Approchons-nous devant sa face, & „ adorons avec foi Jesus-Christ”. Le Prêtre ayant communiqué, dit en donnant le pain au peuple: „ C'est ici le pain de vie qui est descendu du Ciel, véritablement le précieux „ corps d'Emanuel notre Dieu. *Amen*”. Celui qui reçoit la Communion répète *Amen*. „ En donnant la coupe. „ C'est ici le calice de vie qui est descendu du Ciel, qui est le „ précieux sang de Jesus-Christ”. Celui qui le reçoit répond, *Amen, Amen*. Ils en font d. même à l'action de grâces, par laquelle cette sainte action finit. En comparant ce petit extrait de l'Office de la Communion des Coptes avec celui de la Messe Romaine, on s'ap-

(1) Le Grand, Diff. XII, p. m. 69.

(2) Alvarez, Tellez, Codign, Ludolph.

les les mettront en état de juger en même tems de leur Foi sur cet important article, & de la beauté de la Liturgie des Coptes & de leur maniere de célébrer, en quoi ils surpassent de beaucoup l'Eglise Romaine. Dans la premiere il entend le célébrant, qui exhorte l'assemblée à haute voix, & dans une langue connue, de joindre leurs prieres aux siennes pendant toute la cérémonie, & les assistans qui déclarent au si tout haut leur disposition à le suivre. Quand il leur dit que le pain qu'il a béni est le corps de Christ rompu pour la rémission de leurs péchés, ils répondent sur le champ trois fois *Amen*, ils font profession de croire qu'il est véritablement tel & en bénissent Dieu, & ainsi pendant tout l'Office (a). Mais dans la Messe Romaine, haute ou basse, chantée ou dite, tout l'Office de la consécration se dit par le Prêtre seul, & à voix si basse qu'on ne l'entend pas, & que le Peuple bien loin de se joindre à lui, s'amuse à dire son Chapelet, ou prie quelque Saint favori, pendant toute cette cérémonie si solennelle. La principale différence entre les Abissins & ceux de l'Eglise Romaine dans la célébration de ces saints Mysteres, consiste donc en ceci, que chez les premiers il n'y a que les Prêtres & les Diacres qui entrent dans le chœur; & par conséquent que les autres ne voient point comment se fait le Service Divin, mais ils entendent toutes les Prieres & tous les Cantiques qui se récitent ou se chantent, & répondent à leur tour; mais chez les autres le Peuple voit tout ce qui se fait à l'autel, mais n'entend point ce qu'il se dit, & la plupart n'ont pas de juste idée de chaque partie de l'Office. Les uns & les autres peuvent avoir eu dessein d'inspirer aux Laïques un plus grand respect pour cette cérémonie sacrée, mais on n'a pas besoin de profondes réflexions pour décider laquelle des deux méthodes est la plus propre à le faire naitre d'une maniere raisonnable. Tout ce que nous ajoutons touchant l'Eucharistie, c'est qu'on ne la donne jamais que dans l'Eglise, l'Empereur même n'ayant pas le privilege de se faire apporter les Elemens consacrés par quelque raison & sous quelque prétexte que ce soit, bien loin de les pouvoir faire consacrer chez lui ou ailleurs que dans le chœur de l'Eglise; les Abissins n'ont pas non plus de tems réglé pour communier; ils sont les maîtres de le faire plus ou moins souvent suivant leur dévotion, mais il faut que l'on célèbre tous les jours dans chaque Eglise une fois, ce qui se fait par un Prêtre, assisté d'un Sous-prêtre, d'un Diacre, d'un Sous-diacre, & d'un ou deux Ecclésiastiques inférieurs (b).

L'Eglise Copte a eu de tems immémorial la coutume d'oindre les Malades, ce qui se fait avec une huile différente du Myron & du Galicum, le Prêtre la bénit avec beaucoup de cérémonie. Cette pratique s'observe aussi en Abissinie, conformément au précepte de l'Evangile (c); mais ils distinguent trois sortes de maladies, celles du corps, celles de l'ame, & celles de l'esprit,

Or: tion des Malades.

(a) Vid. Liturg. Coptic. Vers. Rom. *Lut. ad. h.*, L. III C. 5, 6. *Le Gitan*, Di. XII.

(b) Les mêmes.

(c) Marc, VI. 7, 13 Jacques, Ch V 14.

s'appercvra aisément lequel des deux mérite la préférence, tant par rapport à l'édification qu'à l'égard de la conformité avec la pratique de l'Eglise primitive. On peut voir le reste de cet Office dans le Rituel des Coptes, & dans les Auteurs cités ici (1).

(1) *Lutolph*, L. III. C. 5. 6. *le Grand*, l. c. p. 64, 65.

SECTION
VIII.
*De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissinie &c.*

l'esprit, y comprenant même la folie & la possession, & ils estiment que l'onction est utile pour toutes. Ils la donnent aussi, comme l'on fait dans l'Eglise Romaine, à ceux qui sont à l'extrémité, ce qui fait qu'on l'appelle l'Extrême-Onction; on ne va pas la donner aux malades chez eux lorsqu'ils sont à l'agonie; elle ne s'administre que dans l'Eglise, où il faut que les malades se fassent transporter. Ils ont ajouté bien des cérémonies superstitieuses à la pratique ancienne. Il faut qu'il y ait sept Prêtres, & qu'on allume une lampe à sept branches; on bénit l'huile en faisant le signe de la croix, on fait des prières & des encensemens, après quoi le malade doit marcher ou être porté depuis la porte de l'Eglise jusqu'à l'autel, où l'onction & la bénédiction terminent la cérémonie. Il paroît par tout cela & par d'autres circonstances, qui ne valent pas la peine qu'on s'y arrête, que cette onction est une cérémonie toute différente de l'Extrême-Onction de l'Eglise Romaine; & les Missionnaires Portugais disent (a) qu'ils n'ont jamais vu pratiquer rien de semblable à celle-ci en Abissinie. Nous ne nous donnerons donc pas de peine à réfuter les Jésuites François, qui ont voulu à force de sophismes faire envisager ces deux pratiques comme la même, & persuader que l'Eglise Copte & celle d'Abissinie regardent l'Onction des malades comme un des sept Sacremens qui leur sont communs avec l'Eglise Romaine (b). A l'égard des Ordres, & du Mariage, que les mêmes Ecrivains ont mis au même rang pour compléter le nombre, nous renvoyons à ce que nous en avons dit plus haut.

Nous avons ainsi parcouru ce qu'il y a de plus essentiel dans la Religion des Abissins, tant par rapport à la Foi & à la Pratique, qu'à l'égard des Erreurs & des Superstitions principales. Nous aurions pu nous étendre davantage à-la-vérité sur les derniers articles, si nous avions cru devoir occuper le Lecteur de tous les différens points sur lesquels on dit qu'ils se sont égarés, tant par l'ignorance de leur Clergé, que par le penchant qu'ils ont pour la superstition, en quoi ils l'emportent sur toutes les Eglises Chretiennes, si nous devons croire tout ce que l'on a écrit sur ce sujet contre eux, sur-tout par rapport à quantité de coutumes superstitieuses qu'ils ont prises des Juifs, & qu'ils retiennent encore. Nous ne nous en étonnons pas même beaucoup, vu l'ignorance dans laquelle les Ecclésiastiques & le Peuple sont élevés, & le peu de secours qu'ils ont tant du côté des Ecoles que des Livres de Théologie, quand nous comparons leurs pratiques avec tant d'autres tout-à-fait Paiennes, que l'on a introduites, par des raisons bien moins excusables, en d'autres Eglises, qui ont abondamment tous les secours dont les Abissins ont le malheur d'être privés. Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cette Section, qu'en donnant une idée de la manière dont ils élèvent & instruisent la Jeunesse.

*Extrême
ignorance
du Clergé
& du Peuple.*

Il y a tout lieu de s'étonner que dans un Empire aussi vaste que celui d'Abissinie, où le Christianisme est établi depuis tant de siècles, sinon du tems même des Apôtres, & où il y a un si prodigieux nombre de Moines & de Prêtres on, ait eu si peu de soin de l'instruction de la Jeunesse, qu'il n'y a

ni

(a) *Codign. L. I. C. 35. Tellez. L. I. C. 31. Mendez & al. V. Ludolph. Comment. p. 267.*

(b) *Le Grand, Diff. XIII.*

ni Universités ni même d'Ecoles publiques, pour former les jeunes-gens, si non à d'autres Sciences, au moins à la connoissance de la Religion. On seroit même porté à ajouter foi à la Relation fabuleuse d'*Uretta*, qui fait une description pompeuse des célèbres Académies, des belles Bibliothèques d'Abissinie, & des Ecoles publiques fondées dans toutes les villes & dans tous les bourgs par les anciens Monarques Abissins & par les Grands-Seigneurs, dans cette vue (*), qui étoient encore florissantes de son tems, si le té-

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissi-
nie &c.

(*) Entre autres fables que ce Moine menteur raconte hardiment, la description de la Bibliothèque de l'Empereur & du Trésor de la sainte Croix peut passer pour la plus grande impo-
ture que l'on trouve chez les semblables. Voici comment il s'explique (1).

La Bibliothèque & le Trésor de l'Empereur sont deux morceaux rares, sur lesquels l'admiration même peut arrêter les regards, ni ayant rien au monde qui soit comparable à l'une & à l'autre. La Bibliothèque de Constantinople qui contenoit cent-vingt-mille Volumes, ni celle de Pergame où il y en avoit deux-cens-mille, ni celle d'Alexandrie où *Aulugelle* en comptoit sept-cens-mille, n'approchent pas de celle dont nous parlons. Le nombre des Livres est presque inconcevable, & leur prix inestimable. Ils disent que la Reine de Séba en fit venir de toutes parts, sans parler de ceux dont *Salomon* lui fit présent, & depuis son tems jusqu'à aujourd'hui les Empereurs d'Abissinie l'ont imitée, & ont eu le même soin. Il y a trois grandes Salles de deux-cens pas de long, remplies de Livres dans toutes les Sciences, écrits sur de beau parchemin, ornés de lettres d'or, & d'autres embellissemens tant pour l'écriture que pour la reliure; les uns sont à terre, & les autres sur des tablettes. Il y en a peu sur du papier, qui est d'une invention plus moderne.

On y voit les Ecrits d'*Enoch* copiés sur les pierres où ils étoient gravés, qui traitent de la Physique, des Cieux & des Elémens. D'autres, qui portent le nom de *Noé*, traitent de la Cosmographie, des Mathématiques, des Cérémonies Religieuses, & des Prieres. Il y en a quelques-uns d'*Abraham*, dans le tems qu'il campoit dans la Vallée de Mamré, où il faisoit des leçons publiques de Philosophie & de Mathématiques. Il y en a un grand nombre qu'on dit avoir été écrits par *Salomon*, & d'autres par *Job* après son rétablissement dans son premier état. Plusieurs autres d'*Eltras*, des Prophetes, & des Souverains Pontifes des Juifs. Outre les quatre Evangiles Canoniques, plusieurs autres attribués à *St. Barthelemi*, à *St. Thomas*, à *St. André*, & à d'autres Apôtres, on y trouve des Ouvrages des Sibylles en vers & en prose, les œuvres de la Reine *Candace*, la traduction de toutes celles des Peres Grecs, Latins, Syriens, Egyptiens &c. le Talmud & tous les anciens Ecrivains Hébreux, les Historiens, les Philosophes & les Poëtes Latins & Grecs, & un prodigieux nombre d'autres Livres, dont l'énumération seroit ennuyeuse. Quand *Tite* détruisit Jérusalem, & que les Sarrasins inonderent la Chrétienté, on transporta quantité de Livres en Ethiopie; & lorsque *Ferdinand* & *Isabelle* chasserent les Juifs d'Espagne, plusieurs d'entre eux se réfugièrent en Ethiopie, & enrichirent cette Bibliothèque de leurs Livres; & quand *Charlequin* rétablit les *Muleasses* dans leurs Etats, le Prêtre-Jean ayant oui parler de la fameuse Bibliothèque de Tunis, en fit acheter plus de trois-mille volumes sur toutes sortes d'Arts & de Sciences.

Il y a plus de deux-cens Moines chargés d'avoir soin de cette Bibliothèque, & chacun a soin de ceux qui sont écrits dans les Langues qu'il possède; leur Abbé a des ordres très-express de l'Empereur de veiller sur toute la Bibliothèque, que ce Prince estime plus que son Trésor. Cela n'empêche pas que, suivant la magnifique description de l'Auteur, ce Trésor ne soit un Océan, où des ruisseaux innombrables ont porté annuellement un tribut d'or & de pierres précieuses en si grande quantité depuis le tems de la Reine de Séba, & sans qu'on en ait jamais pris une obole, qu'il assure que ce Trésor suffiroit pour acheter la moitié du Monde (2).

Il fait ailleurs une description analogue des Colleges & des Séminaires, dont il dit qu'il

y

(1) *Uretta*, Hist. d'Ethiop. L. I. C. 9.

(2) Le même. *Itinéraires*, Pilgrims, L. VII. C. 50
52.

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abis-
sinie &c.

moignage unanime de tant de témoins oculaires, ne démentoit en tout ce que cet Ecrivain menteur a avancé si hardiment sur ce sujet (a) : en sorte qu'il ne reste ni traces ni mémoire qu'il y ait jamais eu des Académies & des Ecoles publiques, si même il y a dans la Langue du Païs des termes pour les désigner.

La maniere dont leurs plus célèbres Monasteres ont été construits, & leur situation dans les déserts & dans les lieux les plus sauvages, loin de tout commerce, prouvent clairement qu'ils n'ont jamais été fondés dans le dessein de favoriser l'instruction. Bien que le Clergé soit assez nombreux & assez pauvre pour se charger de cette louable occupation, si on leur assignoit des lieux & des appointemens honnêtes, d'autant plus que leurs fonctions sacerdotales ne leur prennent guere de tems, il ne paroît pas néanmoins par nos Auteurs Portugais ni par les autres, qu'aucun Ecclesiastique se soit jamais employé à cette bonne œuvre, si ce n'est à l'Eglise, en sorte que tout ce que leurs propres enfans & ceux des Laïques savent de la Religion, ils l'apprennent là ou chez eux de leurs parens. A l'Eglise ils sont instruits par la lecture des morceaux de l'Ecriture qui s'y fait, & par quelques Homélies & Explications qui suivent la lecture de l'Ecriture, & peut-être par leurs Catéchistes, qui ont selon les apparences certains tems fixes pour enseigner aux jeunes-gens les principes fondamentaux de la Religion, particulièrement selon leur petit Catéchisme, dont nous rapporterons la substance, selon que l'Abbé *Grégoire* l'a fourni à *Ludolph*. Tout ce qu'ils peuvent apprendre au-delà doit être par les instructions domestiques de leurs parens, & cela ne peut être fort considérable, ne pouvant enseigner que ce qu'ils savent eux-mêmes, ce qui est très-peu de chose non seulement parmi les Laïques, mais même parmi les plus habiles du Clergé, suivant toutes les Relations. Cette ignorance univèrselle des uns & des autres, soit qu'elle soit favorisée

par

(a) Vid. *Codign*. L. I C. 17.

Il y en a deux dans chaque ville, un pour les Garçons & l'autre pour les Filles; l'un dans l'enceinte des murs, & l'autre dehors à quelque distance. Chaque Séminaire est partagé en trois parties, l'une pour les enfans des Seigneurs & des Gentilshommes, la seconde pour ceux de la Bourgeoisie, & la troisième pour ceux du Commun-peuple. Chaque Classe a ses Maîtres, qui non plus que les Disciples n'ont point de commerce les uns avec les autres. On enseigne aux enfans la Religion, les Arts & les Sciences, selon leur rang; il leur est permis de sortir les jours de fête, & d'aller voir leurs parens. On enseigne aux Filles tout ce qui convient à leur sexe & à leur qualité. Les Garçons demeurent dans le Séminaire depuis dix jusqu'à seize ans, & les Filles depuis neuf jusqu'à seize. L'Empereur même est obligé d'envoyer ses enfans pour être élevés dans ces Académies. Tout cela & les autres circonstances, aussi bien que toutes les autres imaginations romanesques de cet Auteur, ont été clairement réfutées par le savant Jésuite *Codigno* (1), & est démenti par toutes les Relations que les Ecrivains Portugais nous ont données de l'Abissinie. Mais nous donnerons, selon notre promesse, un court extrait de ce monstrueux Roman, à la fin de cette Histoire de l'Empire Abissin, sur-tout parce que les Dominicains ont tâché d'en faire disparaître les exemplaires autant qu'il leur a été possible, de sorte qu'il est devenu extrêmement rare, & qu'on ne le trouve guere en Original, & nous n'en avons en Anglois qu'un court abrégé à la fin de l'Histoire de l'Eglise d'Ethiopie du Docteur *Geddes*, Ouvrage qui n'est pas moins rare à présent qu'il est curieux & utile.

(1) Lib. I. C. 17. & alib. passim.

par les Empereurs par des vues particulieres, que nous ne pouvons deviner, soit par les Abunas & les Patriarches d'Alexandrie pour les tenir toujours dans la dépendance de leur Siege, est d'autant plus déplorable, qu'on assure assez généralement que les jeunes Abissins ont ordinairement des talens naturels, l'esprit vif, & une disposition naturelle à profiter d'une meilleure éducation. Ce fut ce qui engagea les Missionnaires Portugais à tâcher de réparer principalement ce défaut d'instruction, en établissant autant d'Ecoles & de Séminaires qu'il leur fut possible, dans tous les lieux où ils se fixerent. Telle étoit une dont on parle, où l'on élevoit soixante enfans, en partie Abissins, en partie Portugais; ces derniers étoient destinés à attirer les autres. Entre autres choses, on mit ces enfans en état de représenter quelques Pièces de théâtre à la maniere de l'Europe, & l'on permit à leurs parens & à d'autres Abissins d'y assister. Dans une de ces Pièces, dit-on, il falloit introduire quelques Démons sur le théâtre; les Abissins, en les voyant, crurent que c'étoient de véritables Esprits; ils en furent si effrayés qu'ils s'enfuirent tous avec la dernière précipitation, en criant, *sauvons-nous, sauvons-nous, ils ont amené un des Diables avec eux* (a).

SECTION
VIII.
*De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abis-
sinie &c.*

Voici l'Abrégé du Catéchisme des Abissins, suivant l'Abbé Grégoire.

*Abrégé du
Catéchis-
me des
Abissins.*

D. En quel Dieu croyez-vous?

R. *Au Pere, au Fils, & au Saint-Esprit, trois Personnes & un seul Dieu.*

D. De ces trois Personnes quelle est la premiere & quelle est la dernière, qu'elle est la plus grande & quelle est la moindre en dignité?

R. *Aucune n'est la premiere, ni aucune la dernière, aucune n'est-la plus grande, ni aucune n'est la moindre, elles sont à tous égards égales.*

D. Combien y a-t-il de Personnes?

R. *Trois.*

D. Combien y a-t-il de Dieux?

R. *Un seul.*

D. Combien de Divinités?

R. *Une.*

D. Combien de Royaumes?

R. *Un.*

D. Combien de Puissances?

R. *Une.*

D. Combien de Créateurs?

R. *Un seul.*

D. Combien de Volontés?

R. *Une.*

D. Y a-t-il un tems en Dieu?

R. *Nul; car il est de toute éternité, & il existera éternellement.*

D. Où est Dieu?

R. *Il est par-tout & en tout.*

D. Le Pere est-il Dieu?

R. *Il l'est assurément.*

D. Le Fils est-il Dieu?

R. //

(a) Ludolph, L. III. C. II. § 38.

SECTION
VIII.
*De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abif-
finie &c.*

R. *Il l'est assurément.*

D. Le Fils est-il Dieu ?

R. *Il l'est.*

D. Le Saint-Esprit est-il Dieu ?

R. *Il l'est.*

D. Il y a donc trois Dieux ?

R. *Je ne dis pas qu'il y a trois Dieux, mais trois Personnes & un seul Dieu.*

D. Qui a engendré le Fils ?

R. *Dieu le Pere ; & le Saint-Esprit procede du Pere, & reçoit du Fils.*

D. Donnez-moi quelque similitude pour illustrer l'existence de trois Personnes dans une seule Divinité ?

R. *Quoique le Soleil soit identiquement un, il a néanmoins trois propriétés, la rondeur, la lumiere & la chaleur ; nous croyons de même en un seul Dieu, & qu'en lui existent trois Personnes, le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, qui sont en tout sens égaux.*

D. Quelle de ces trois Personnes est née pour notre Rédemption ?

R. *La seconde, qui est le Fils de Dieu & notre Seigneur JESUS-CHRIST.*

D. Combien a-t-il de Naissances ?

R. *Deux ; la premiere de son Pere, sans Mere & sans Temps ; la seconde de notre Dame la Vierge Marie, sans Pere & dans le Temps, elle ayant toujours demeuré Vierge.*

D. Notre Seigneur JESUS-CHRIST est-il Dieu & Homme ?

R. *Il est Dieu & Homme en une seule Personne, sans distinction ni changement, sans confusion ni mélange.*

C'est de la même maniere que les Abissins croient & enseignent tous les autres Articles de Foi touchant le Sauveur, son Baptême, son Jeûne, sa Tentation, ses Souffrances, sa Mort, sa Résurrection & son Ascension au Ciel ; l'Envoi du Saint-Esprit sur les Apôtres, son second Avènement pour juger les vivans & les morts ; sa Présence réelle dans le Sacrement de l'Eucharistie ; la Résurrection des morts au dernier jour ; que les Justes hériteront la Vie éternelle, & que les Méchans iront en Enfer. Ils croient aussi l'Eglise Catholique, selon le Symbole de Nicée de l'an 325 (a). Voilà tout ce que l'on peut dire de certain de la Foi de l'Eglise d'Abissinie, jusqu'à ce qu'il plaise à la Providence de nous fournir les moyens d'être mieux instruits par les Ouvrages des Abissins mêmes sur ce sujet, ou que ce qui regarde leur Foi & leur Pratique nous soit transmis par des mains plus impartiales que cela ne l'a été jusques ici.

Wansleb
envoyé en
Abissinie
par l'Electeur
de
Saxe.

Nous pouvons dire hardiment que depuis le retour du Patriarche *Alphonse Mendez*, nous n'avons guere eu de nouvelles d'Abissinie ; & ni lui ni les autres Missionnaires n'ont été curieux, ni ne se sont donné la peine de ramasser des Livres Abissins & d'en apporter avec eux. Il est bien fâcheux que *M. Wansleb*, qui avoit appris l'Ethiopien de *Ludolph*, & que l'Electeur de Saxe envoya pour passer en Abissinie, ait rencontré tant d'obstacles insurmontables & ait couru tant de dangers dans son entreprise, étant chargé d'apporter d'Abissinie toutes les Liturgies & les autres Livres qu'il pourroit

(a) *Gregor. ap Ludolph.*

roit acheter, d'autant plus qu'il étoit juge compétent & que l'Electeur lui avoit fourni l'argent nécessaire. Voyant qu'il lui étoit impossible d'entrer en Abissinie, il acheta autant de Liturgies qu'il put en Egypte & ailleurs. Quelques mécontentemens qu'il eut, ou, comme il le dit, la lecture & l'examen de ces Liturgies firent tant d'impression sur lui, que dégoûté de sa Religion il abjura le Luthéranisme, & se fit Dominicain à Rome. Depuis ce tems-là il fut très-zélé pour l'Eglise Romaine (*), au grand regret du Duc son Bienfaiteur & de tous ses amis (a), qui attendoient de plus grandes choses de lui; on renonça de ce côté-là à toute entreprise de se procurer des Livres ou des lumieres de l'Abissinie. Quant aux Missionnaires, depuis qu'ils en ont été chassés, ils ont été obligés de tirer leurs informations de ce qui s'y est passé, du Caire, & de gens qui ne peuvent guere contenter le Lecteur. D'ailleurs ils sont bien moins d'accord entre eux, & leurs querelles ont été si loin, & les deux Partis ont tant écrit & avec tant de hardiesse & d'animosité, que l'on ne peut presque deviner qui dit vrai & qui calomnie (b).

SECTION
VIII.
De la Foi
&c. de
l'Eglise
d'Abissi-
nie &c.

S E C.

(a) Voy. *Ludolph*, Proem. I. C. 90, 94. (b) Voy. Sect. I. & la fin de la suivante. *Lobo*, T. I. p. 198, 244.

(*) *Jean Michel Wansleb* étoit d'Erford, ville de l'Electorat de Mayence, mais qui depuis qu'elle a embrassé la Religion Luthérienne est sous la protection des Ducs de Saxe. Il avoit étudié sous M. *Ludolph*, & possédoit bien les Langues Orientales; & comme tel on le recommanda à l'Electeur pour la commission dont ce Prince le chargea (1). Peu après qu'il eut pris l'habit de St. Dominique à Rome, on le présenta à M. *Colbert*, qui le renvoya au Levant dans le même dessein. *Wansleb* envoya plus de cinq-cens Manuscrits Orientaux à la Bibliotheque du Roi, mais il n'y eut pas moyen de passer en Abissinie; il revint en France en 1676, & y mourut peu d'années après. Il avoit fait imprimer à Londres en 1661 la Liturgie de *Dioscore* Patriarche d'Alexandrie. Il donna en 1671, avant que de partir pour son second voyage, un projet ou un état des Ouvrages qu'il vouloit faire imprimer en Langue Ethiopienne, & une Relation de l'état présent de l'Egypte en Italien. Il donna à son retour une nouvelle Relation d'un voyage fait en Egypte en 1672 & 1673, & ensuite l'Histoire de l'Eglise d'Alexandrie. Il laissa aussi un Catalogue des Manuscrits Abissins qu'il avoit vus, ou achetés, ou copiés dans ses voyages, & un Etat présent de l'Abissinie, mais imparfait. Enfin il parut en Anglois à Londres chez *Jonathan Edwin* un Livre intitulé, *Courte Relation des Revoites & des Massacres causés par les Jésuites & autres Emissaires Papiaux dans l'Empire d'Abissinie, tirée d'une Histoire Manuscrite écrite en Latin par Jean Michel Wansleben, Savant Catholique-Romain: De Rebellion & turbis tempore Patrum Societatis in Habassia excitatis. M. Ludolph* croyoit que cet Ouvrage avoit été compilé sur le MSS. de *Wansleb*, mais il doit avoir été bien tronqué, & interpolé de quantité de traits fabuleux par le Compilateur. La conduite de *Wansleb* a trop fait de tort à son caractère, non seulement au jugement des Protestans (2), mais des Catholiques-Romains eux-mêmes (3), pour que l'on puisse se fier à lui, quoi qu'en puissent dire ces derniers pour l'excuser, afin de faire valoir ses Ecrits.

(1) Vid. *Ludolph* Comment. Proem. I. p. 20. & (2) *Ludolph*, ubi sup.
L. III. C. 14. § 135. Le Grand T. I. p. 198, 244. (3) Le Grand, l. c.

SECTION IX.

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

Chronologie & Succession des Rois d'Abissinie, leur Histoire depuis le tems de l'arrivée des Portugais dans ce Pays jusqu'à celui où ils en furent chassés.

*Imperfection de la
Chronologie les
Abissins.*

NOUS avons eu souvent occasion, tant dans l'Histoire Ancienne d'Abissinie (a) que dans celle-ci, de remarquer combien les Mémoires & les Histoires de cet ancien & puissant Empire sont imparfaites & incertaines. Elles sont encore plus défectueuses en ce qui regarde la Chronologie, les différentes époques & la durée des regnes des Rois, & autres articles importants; encore trouverons-nous dans ce petit nombre de lambeaux, ainsi qu'on peut les appeler à juste titre, qu'ils ont conservé sur les principaux événemens, au moins dans ceux que les Missionnaires Portugais ont pu se procurer (b), des différences essentielles qu'eux-mêmes ne peuvent concilier. Ce sont deux Manuscrits qui ne s'accordent guere à divers égards. Ils comptent cent Rois ou Empereurs depuis *Menelech* fils de *Salomon* & de *Makeda* Reine de Séba, jusqu'à Sultan *Jassok-Aduam-Sagghed* ou *Segued* ami & protecteur des Portugais; mais ils ne marquent ni en quel tems, ni combien ces Rois ont régné. Un de ces Manuscrits compte vingt-quatre Rois avant *Jesus-Christ*, & depuis la naissance du Sauveur jusqu'au tems où l'Auteur écrivoit, qui étoit le regne de *Facilidas* ou *Basilides*, fils & successeur de *Segued*, vers l'an 1659, seulement soixante-huit, & néanmoins il fait le total 99, à moins qu'il n'y ait une faute d'impression, puisque 24 & 68 ne font que 92; ou qu'on ne suppose que les sept autres étoient de la famille Zaguéenne, qui usurpa le trône d'Abissinie, & l'occupa pendant trois-cens-quarante ans, & que par cette raison ils sont effacés de la Liste des véritables descendans de *Salomon*. Cette conjecture paroîtra d'autant plus vraisemblable, si l'on considère que l'on ne trouve point dans ces Listes même les Femmes de la race de *Salomon*, comme la Reine de Séba, la Reine *Candace* & l'Impératrice *Hélène* que l'on croit avec raison en avoir été exclue, suivant l'usage des Juifs, qui, selon la remarque de *St. Jérôme*, n'admettoient point les Femmes dans leurs Généalogies; & si cela est, il est naturel qu'on en ait retranché des Usurpateurs. C'est par la même raison que *St. Matthieu* a retranché de la Généalogie de *Jesus-Christ* quelques Rois d'Israël, parcequ'ils n'avoient pas de droit légitime à la Couronne, comme nous l'avons vu ailleurs; & c'est ce qui explique parfaitement la différence qu'il y a entre la Généalogie donnée par cet Evangéliste & celles de *St. Luc* & du Livre des *Chroniques*. Ajoutons par rapport au point dont il s'agit ici, que ces sept Rois Zaguéens, si l'on peut juger de la durée de leurs regnes par celle des regnes de deux d'entre eux, *Lalibela* & son fils, à chacun desquels on donne quarante ans, rempliront à peu près l'espace de 340 ans qu'a duré leur usurpation, dont nous parlerons dans la suite.

DES

(a) Hist. Univ. T. XII. L. IV. Ch. VI. Sect III.

(b) *Abneyla*, Tellez, L. I. C. 27. *Ludolph*, L. II. C. 2.

Des deux Manuscrits imparfaits dont nous avons parlé, l'un est tiré du *SECTION* Livre que l'on conserve dans la grande Eglise d'Axuma, dont nous avons *IX.* parlé, & l'autre d'un Ouvrage que l'Empereur *Segued* avoit, sur lesquels le *Histoire des Rois d'Abissi-* P. *Almeyda* les avoit copiés. Les principaux faits de l'Hisloire tant an- *nie.* cienne que moderne, que l'on peut en tirer selon l'Ordre Chronologique, sont les suivans (*).

La Reine de *Séba* vint en Judée vers l'an 992 avant Jesus-Christ, du *La Reine* Monde 3012. *de Séba.*

Elle regna vingt-cinq ans après son retour, & son fils *Menihelch* lui suc- l'An D. M. 3037.
ceda

MENIHELECH regna vingt-neuf ans, pendant la vie de son Pere *Salomon*, *Morihel-* & dix-huit-ans du tems de *Roboam* son fils, & mourut. *lech.*

Depuis *SADGUR* fils de *Menihelch* on compte vingt-quatre Rois en ligne directe, mais on ne marque point la durée de leurs regnes: on dit seulement que la huitieme année du dernier, que la Chronique appelle *Phecen*, notre Sauveur naquit l'An du M. 4004.

Depuis cette époque jusqu'aux deux freres *Abra* & *Abza*, ou *Arche* & *Atzbahe*, ainsi que porte la commémoration pour le repos de leurs ames, qui regnerent ensemble, on compte treize Monarques dont on ne marque ni les noms, ni la durée de leurs regnes; mais il s'écoula 327 ans, ce fut la dernière année que St. *Athanase* envoya *Trumentius* en Ethiopie, qui convertit les Abissins à la Foi de l'Evangile (a).

La Chronique donne ensuite une singuliere relation de trois freres, qui *Atzfa;* convinrent de bonne amitié de regner ensemble. Ils s'appelloient *Atzfa*, *Atzfed* & *Amay*: on dit que pour éviter toute dispute entre eux ils s'avite- *& Amay.* rent d'un expédient fort bizarre, ce fut de partager le jour en trois, & de regner chacun durant huit heures. Etrange forme de Gouvernement! mais qui, si nous en croyons les Légendes des Abissins, réussit à merveille; car si quelqu'un des freres avoit quelque différend avec un autre, le troisieme étoit toujours pret à servir de Médiateur entre eux (b).

C'est tout ce qu'on nous dit de la vie & du regne de ces Princes, qui *Arado,* eurent pour successeurs *Arado*, *Aladoba*, & *Alamid*, ou *Aminamid*, ainsi que *& Alamid.* l'appelle le P. *Tellez*. Ce fut sous leurs regnes qu'il vint d'Égypte un très-grand nombre de Moines & d'Anachoretés, pour propager la Religion *Chre-*

(a) V. Hist. Univ. T. XII. p. 496. (b) *Tellez* L. IV. C. 29. *Ludolph* L. II. C. 4. § 19.

(*) Avant que d'aller plus loin, il est à-propos d'avertir le Lecteur de deux choses par rapport à la maniere dont les Abissins comptent le tems. La premiere, qu'ils commencent leur année à l'Équinoxe de l'Automne, croyant que le Monde a été créé dans cette saison. La seconde, qu'ils comptent depuis la Création jusqu'à Jesus-Christ 5500 ans, qui est huit ans de moins que les Septante dont les Eglises Grecques Arménienne & quelques autres suivent le calcul. Cette erreur s'est aussi glissée dans leur Chronologie de l'Ère Chretienne, en sorte que pour bien la comprendre il faut toujours ajouter huit ans au nombre donné. On a fait bien des conjectures pour savoir d'où cette erreur est venue (1), mais nous ne croyons pas que cela vaille la peine de faire de grandes recherches. En d'autres occasions ils se servent de l'ancienne Année Égyptienne de douze mois, chacun de trente jours, avec les intercalations nécessaires pour la ramener à l'Année Solaire.

(1) Vid. *Ludolph* L. III. C. 6. § 2^o.

SECTION XI. Chretienne & la Vie Monastique. *Alamid* eut pour successeur *Tacena*, & *Caleb* succéda à celui-ci. Vers ce tems-là on vit arriver de *Rum* de nouvelles recrues de Moines & d'Ascétiques, qui s'établirent dans le Royaume de *Tigré*; ce fut dans le tems de l'Empereur *Justinien*, environ l'an 521 ou 522 de J. C. *Caleb* ayant subjugué le Royaume des *Homérites* par la défaite & la mort de *Dunawas* Roi Juif (*); on dit qu'il envoya sa Couronne à Jérusalem pour être suspendue dans l'Eglise du St. Sépulcre, en mémoire de la victoire signalée qu'il avoit remportée sur ce cruel ennemi & ce persécuteur des Chrétiens (a).

Gebra Mesket, dont le nom signifie *Serviteur de la Croix*, Prince sage & pacifique, qui fit, dit-on, alliance avec l'Empereur *Justinien* (b). Ses deux successeurs immédiats furent *Constantin* & *Frezena*, & après eux il y eut encore quinze Princes de la race de *Salomon*, dont le dernier se nommoit *Del-Noad*, qui regnoit vers l'an 960: ce fut alors que la Couronne passa dans la Famille *Zaguéenne*, dont l'usurpation dura trois-cens-quarante ans. Nous allons donner l'Histoire de cette révolution autant qu'il nous sera possible sur les Mémoires imparfaits que nous avons, & pas tant sur des monumens authentiques, que sur ce que les *Abissins* appellent une tradition certaine.

TREDDA GABEZ, femme impie & cruelle, & que ses énormes vices firent nommer *Essal* c'est-à-dire *Feu*, trouva moyen vers ce tems-là (960) de faire périr non seulement *Del-Noad* l'Empereur regnant, mais toute la Maison Royale, afin de mettre sur le trône un fils qu'elle avoit du Gouverneur de *Bugna*. Il n'échappa à la fureur de cette femme qu'un seul Prince, qui alla se cacher dans le Royaume de *Xaoua*, où sa postérité fut conservée secrètement par les *Vicerois*, qui étoient fidèles à la race de *Salomon*, pendant les trois-cens-quarante ans que regna la famille de *Zagué*. Nous avons remarqué plus haut, que les *Abissins* n'ont jamais regardé les Princes de cette Dynastie que comme des *Usurpateurs*, de sorte qu'ils ont enscveli leurs noms dans l'oubli; & peut-être seroient-ils entièrement ignorés, si deux ou trois

(a) Voy. le Poëte *Abissin* dans *Ludolph* L. II. C. 4. § 39. (b) *Procop.* Bell. Perf. L. I. C. 9.

(*) Ce *Caleb*, qui étoit Neveu d'*Alamid*, est le même Prince que les Auteurs Grecs & Latins appellent *Elesbam* (1), qui étoit probablement son nom Chretien en Langue Ethiopienne, ou avec l'article Arabe *el*, *El-eizbaha*: car il est fort ordinaire aux Empereurs *Abissins* d'avoir plusieurs noms. L'Eglise de Rome & celle d'*Abissinie* l'ont mis au nombre des Saints à cause des deux victoires signalées qu'il remporta sur un Prince Juif nommé *Dunawas*, Roi des *Homérites*, & grand persécuteur des Chrétiens.

Ce fut le Patriarche d'*Alexandrie* qui engagea *Elesbaan* à déclarer la guerre à *Dunawas*: il la fit si heureusement, que dans la seconde bataille il tua ce Prince, & s'empara de son Royaume, ce qui mit fin à la domination des *Homérites* ou *Sabéens*, aussi-bien qu'aux horribles persécutions que souffroient les Chrétiens. Ce fut dans une de ces persécutions, que le Martyr *Aretas* avec trois-cens-quarante autres furent brûlés tout vifs en un seul jour dans la ville de *Nagran* ou *Najran*. Le Royaume des *Homérites* fut partagé: ou en donna une partie au fils d'*Aretas*, qui fit de *Nagran* le lieu de sa résidence; l'autre partie fut rendue tributaire d'*Elesbaan*, & continua à être dépendante durant soixante-douze ans, c'est-à-dire jusqu'à l'an 578, lorsque *Said Ebn Jazan* s'étant ligué avec les *Perfes*, secoua le joug, comme on l'a vu ailleurs (2).

(1) *Niceph. Callist.* L. XVII. Baron, ad ann. 522. *Ludolph.* L. II. C. 4. § 23.

(2) *Hist.* Univ. T. XII. p. 489.

d'entre eux ne s'étoient immortalisés par leurs glorieuses actions, particulièrement le grand *Lalibela*, dont nous avons parlé, qui laissa des monumens durables de sa piété & de sa magnificence par les dix belles Eglises qu'il fit tailler dans le roc, & par d'autres actions fameuses, en sorte que malgré leur haine pour sa famille les Abissins n'ont pas fait difficulté de le mettre au nombre des Saints. Ce Prince est bien aussi le plus illustre de tous, nous trouvons néanmoins encore le nom de deux ou trois autres qui sont en estime, savoir *Degna-Michael*, *Newaja-Christos* & *Naacu-Lucbo*; les Abissins parlent de ce dernier comme d'un Prince très-bienfaisant, pacifique, & qui fut aimé de Dieu (a). On ne nous apprend ni le nombre, ni le caractère des Princes qui remplirent le trône pendant le reste des trois-cens-quarante ans, ni par quels moyens la couronne rentra dans la maison des descendants de *Salomon*.

On dit seulement que vers l'an 1300, la Famille *Zaguéenne* ayant été chassée du trône, *Icon Amlac*, ou *Ighum Amlac*, dont les prédécesseurs s'étoient conservés dans le Royaume de *Xaoa* depuis plus de trois siècles, y remonta, & depuis ce tems-là la postérité de *Salomon* l'a toujours occupé jusqu'au tems présent. *Icon Amlac*, que l'on compte pour le soixante-sixième Roi depuis *Menihelch* regna quinze ans, & depuis lui jusqu'à l'Empereur *Zaara Jacob*, qui regnoit vers l'an 1437 on compte quinze Monarques, dont les noms qui se trouvent encore dans les Liturgies ou dans quelques autres Ouvrages, sont les suivans, dans l'ordre où ils sont dans la Liste Impériale (b). 66. *Ighum* ou *Icon Amlac*. 67. *Faghea Tzejon* ou *Aghascon*. 68. *Baharsarda* ou *Bahar Azgued*. 69. *Esbraad*. 70. *Calem Saghed*. 71. *Zenzagued*. 72. *Udimrad*. 73. *Amdetzion*. 74. *Scifaarad*. 75. *Ulmaasfan*. 76. *David*. 77. *Théodore*. 78. *Isaac*. 79. *André*. 80. *Heshinaan*. 81. *Amdé Jesus*, auquel succéda *Zar-a Jacob*, qui est le quatrevingt-deuxième.

ZAR-A JACOB regnoit, comme on l'a dit en 1457, du tems du Concile de Florence; & comme c'étoit un Prince savant & habile il y envoya des Ambassadeurs, chargés d'une Lettre pour le Pape *Eugene IV*. comme nous le verrons dans la suite.

83. *BEDA MARIAM* lui succéda vers l'an 1465; il regna dix ans, & en mourant il laissa le gouvernement à l'Impératrice *Helene* sa veuve.

84. *ALEXANDRE* ou *Escander* son fils fut son successeur, qui regna quinze-ans & six mois. c'est-à-dire depuis 1475 jusqu'en 1491. Ce fut sous son regne que *Pierre Covilhan* passa en Ethiopie, étant le premier Portugais qui y eût pénétré.

85. *AMDAIZGON* ou *Amdseon*, qui lui succéda, ne regna que six mois, & étant mort sans postérité il laissa la Couronne à son oncle.

86. *NAOD*, fils de *Beda Mariam*, fut appelé au trône de dessus la montagne de *Guxen*, où *Alexandre* l'avoit relegué. Il regna treize ans & neuf mois, & mourut vers l'an 1507.

87. Son successeur fut *ÉTANA DENGHEL* ou *Lelna-Denghel*, plus connu sous le nom d'*Onag Segued* & de celui de *David*, qu'il prit à son avènement à la Couronne. Il regna depuis 1507 jusqu'en 1540. Ce fut à lui que

(a) *Ludolph*, L. II. C. 5. § 13. (b) *Mendez, Teitez, Ludolph*.

SECTION
XI.
*Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie*

le Roi de Portugal envoya cette Ambassade, dont *Francisco Alvarez*, qui en étoit Chapelain, nous a donné une Relation si curieuse.

Claude.

88. Son fils & son successeur fut CLAUDE ou *Arznaf Segued*, dont le regne fut fort agité par les violentes guerres qu'il eut à soutenir contre les Galles & les Mahométans; & ces derniers se feroient rendus entierement maîtres de l'Abiffinie, si la Providence n'avoit envoyé à son secours le brave *Dom Christophle de Gama*, des succès duquel nous parlerons plus amplement dans la suite. *Segued* perdit la vie dans un combat contre les Galles au mois de Mars de l'an 1558, après un regne rempli de troubles d'un peu plus de dix-huit-ans; & comme il ne laissa pas de fils, son neveu fils de son frere lui succéda.

Adamas
Segued.

89. MENAS, surnommé à son couronnement *Adamas Segued*, ne regna qu'un peu plus de quatre ans; il fut tué par ses propres soldats dans un combat qu'il donna au mois d'Avril 1562 contre *Isaac*, Gouverneur des Provinces maritimes qui s'étoit révolté.

Malak
Segued.

90. Il eut pour successeur son fils *Malak Segued*, qui regna trente-trois ans & quelques mois. Comme il n'avoit point d'enfans de sa femme, il éleva près de lui *Jacob* un de ses fils naturels, dans le dessein de le déclarer son successeur; mais étant prêt de mourir il se repentit, & nomma *Zadenghel* fils de son frere *Lecanaxos*.

Zadeng-
hel. *Con-
spiration
contre lui
& sa mort.*

91. ZADENGHEL parvint à la couronne en 1595, mais cela causa de cruelles Guerres Civiles. Les Grands prirent le parti de *Jacob* contre lui, parcequ'il étoit trop porté pour l'Eglise Romaine, bien que ce fût d'ailleurs un grand Prince (a). L'Abuna *Pierre* fomenta la révolte, & ayant absous les Abiffins du serment de fidélité qu'ils devoient à leur Prince légitime, ils prirent presque tous les armes contre lui, & *Zadenghel* n'eut plus pour lui que quelques-uns de ses sujets & un très-petit nombre de Portugais. Avec ce peu de forces il hazarda de donner bataille aux rebelles, & la perdit avec la vie le 15 d'Octobre 1604, après un regne orageux de neuf ans. Après sa mort on rappella son Compétiteur, & on le rétablit sur le trône. Il n'y demeura pas longtems, car *Susnée* ou *Socinius*, arriere-petit-fils d'*Onag Segued*, jeune Prince qui joignoit l'adresse à la valeur, lui disputa la couronne, & au bout de deux ans l'affaire fut décidée par un combat qui se donna le 10 de Mars 1607, où le Sultan *Jacob* & l'Abuna *Pierre* demeurèrent sur la place percés de coups.

Susnée
établit
l'autorité
du Pape.

92. SUSNÉE s'étant ainsi emparé de la couronne, ne fit pas difficulté de témoigner le même penchant pour l'Eglise Romaine, qui avoit coûté si cher à son prédécesseur: il favorisa tellement les Missionnaires de Rome, qu'ils se rendirent en foule en Abiffinie durant son regne, & ils y auroient selon toutes les apparences établi l'autorité du Pape, si leurs desseins n'avoient échoué par la mort imprévue de ce Prince arrivée au mois de Novembre 1632, & par l'avènement à la Couronne de son fils *Facilidas* ou *Basilides*, qui témoigna autant de haine pour eux que son pere avoit fait paroître d'affection.

Telle est la Liste de quatrevingt-douze Monarques Abiffins, que nous avons

(a) *Lobo* Relat. passim. *Le Grand Diff.* V. p. m. 317. & *Diff.* IX.

avons mise dans le meilleur Ordre Chronologique qu'il nous a été possible sur le peu de Mémoires que les Auteurs Portugais ont pu se procurer jusqu'à leur tems. On ne fera pas fâché, si nous ajoutons les noms des autres, & le peu que l'on a pu savoir de leurs regnes, depuis que les Missionnaires & les Catholiques-Romains ont été chassés de l'Empire; nous suivrons ce qu'en a pu recueillir un Auteur François de notre tems (a).

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

93. BASILIDES prit le nom d'*Adiam Segued*; ce fut lui qui proscrivit par un Edit les Catholiques-Romains, ce qui l'a fait dépeindre comme un fauteur des Mahométans, bien-qu'il en fût ennemi. Le Patriarche *Alphonse Mendez* & lui s'écrivirent plusieurs Lettres, dont nous aurons occasion de parler. Il mourut vers l'an 1664, ou 1665, & eut pour successeur son quatrième fils.

Basilides,

94. JEAN à son avènement à la Couronne prit le nom d'*Aclaf Sagued*, & Jean mourut en 1680.

95. Son fils JASO ADIAM SEGUED ou *Ayafous* lui succéda; c'est lui à qui M. *Jaso Maillet*, Consul de France au Caire, envoya le Médecin *Poncet*. Ce Prince fut ensuite dépouillé de ses Etats par son fils.

96. TAKLIMANOUT ou *Tecla Haimanout* monta sur le Trône en 1706, mais il ne jouit pas longtems du fruit de son crime, ayant été massacré par ses propres troupes en 1709.

Taklimanout.

97. Son frere TEFILIS fut mis à sa place, mais son regne ne fut pas plus long que celui de son prédécesseur. Son principal Ministre nommé *Oufias*, fils d'une sœur de *Jaso Adiam Segued*, le détrôna la troisième année de son regne, & s'empara de la Couronne; mais comme il n'étoit pas de la Famille Royale, les Abissins reconnurent pour leur Roi DAVID autre fils d'*Ayafous*, comme on l'a appris par des Lettres écrites de Mocha au mois de Juin 1718. Il y eut un grand massacre en Abissinie au commencement du regne de *David*, qui doit avoir été reconnu Roi vers les premiers mois de l'année 1714 (b).

Tefilis:

On peut aisément juger, par ces lambeaux imparfaits de la Chronologie & de l'Histoire des Abissins, qui sont tout ce que les Missionnaires ont pu recueillir de leurs Livres & de leurs Traditions, que nous entrons dans un champ bien stérile, & qu'il y a peu de chose à trouver & à dire jusqu'à ce que nous en soyons au tems de l'arrivée des Portugais en Abissinie. On s'attendroit naturellement, qu'après que la Famille Zaguéenne eut été chassée du Trône, & que celle de *Salomon* y fut rétablie en 1300, en la personne d'*Icon Amlac*, les Abissins auroient été plus soigneux de conserver la mémoire de ce qui s'étoit passé sous les Empereurs suivans, au moins jusqu'au tems de l'arrivée des Portugais. D'autant plus que cet intervalle doit naturellement fournir beaucoup de grands événemens par les guerres que les Monarques Abissins eurent avec les Agaus, les Turcs & d'autres Nations, par le démembrement de tant de grandes & belles Provinces arrachées à l'Empire, par les affreux ravages faits en d'autres, jusqu'à ce qu'il fut renfermé dans les étroites bornes, & réduit à la triste condition où les Portugais le trouverent, & qui fut la cause du favorable accueil qu'on leur fit.

Imperfection des Mémoires depuis le rétablissement de la postérité de Salomon.

Mais

(a) Le même Diff. V. p. 318, 319.

(b) Le même,

SECTION
IX
*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

Mais soit que la confusion & les calamités qui regnerent durant ces invasions & ces guerres ruineuses ayent empêché d'en transmettre l'histoire à la Postérité, ou quelle qu'en ait pu être la raison, nous pouvons seulement assurer que la mémoire de la plus grande partie de ces révolutions ne s'est presque conservée parmi les Abissins, que par les affreuses désolations & les tristes monumens que ces ennemis féroces ont laissés par-tout, & par les Royaumes & les grandes Provinces dont ils sont demeurés en possession depuis. Car on ne peut guere concevoir, que si quelques-uns de ces événemens avoient été consignés par écrit, ou regulierement conservés dans les Archives de l'Empire, les Missionnaires, dans le tems de leur grande faveur, n'en eussent obtenu communication, & ne les eussent envoyés à leurs confreres à Rome & en Portugal. S'il y avoit eu quelque part dans l'Empire de pareils Mémoires ou des Archives qui eussent été enlevées ou détruites par quelques-uns de ces Barbares, ou qui eussent péri par le feu ou par quelque autre accident, le souvenir d'un pareil désastre n'auroit pu tellement périr avec elles dans le court intervalle d'un ou de deux siècles au plus, qu'il n'en fût resté ni traces, ni mémoire, quand les Portugais parurent. On ne peut attribuer l'obscurité qui regne dans l'Histoire de ces derniers siècles, qu'à la même négligence & à la même indolence des Abissins, qui leur ont laissé ensevelir dans les ténèbres de l'oubli les plus remarquables événemens des siècles les plus reculés, comme en particulier leur première Conversion au Christianisme, & l'Histoire de leur Eglise depuis ce tems-là. Il faut donc passer à cette importante période, qui s'étend depuis l'arrivée des Portugais dans l'Abissinie jusqu'à leur entière expulsion. Cet intervalle, où il s'est passé de grands événemens, & dont tant d'habiles gens ont écrit l'Histoire, nous dedommagera en quelque façon de la sécheresse & de l'obscurité qui regnent dans tout ce qui précède, sur-tout si on lit ces Auteurs avec les précautions que nous avons indiquées plus d'une fois dans le cours de ce Chapitre, par rapport à la partialité avec laquelle on peut naturellement supposer qu'ils ont écrit sur un sujet où l'Eglise Romaine est si fort intéressée, étant aussi zélés & aussi infatigables qu'ils l'étoient à en établir l'autorité.

1490.

Nous avons vu plus haut comment l'Empire d'Abissinie fut découvert d'abord par *Pierre Covilhan* & *Michel Payva*, en cherchant de tous côtés le fameux *Prêtre-Jean*. On fit une nouvelle tentative pour le découvrir sept ans après, lorsque *Vasco de Gama* fut assez hardi pour faire le tour des Côtes d'Afrique, doubler le Cap de Bonne-Espérance, & aller aux Indes Orientales.

1497.

Alphonse
d'Albu-
querque
entre dans
la Mer
Rouge.
1505.

Sept ans après *Alphonse d'Albuquerque*, suivant la même route, fut le premier Européen qui passa le Détroit de Babelmandel, & qui rendit le nom des Portugais fameux chez les Ethiopiens, en confirmant tout ce que *Covilhan*, qui vivoit encore, & qu'on avoit retenu depuis son arrivée, avoit rapporté de leur puissance navale, de leurs découvertes, & de leurs établissemens en Afrique, aux Indes & ailleurs. La conjoncture étoit d'autant plus favorable pour eux, que l'Empire d'Abissinie étoit réduit fort bas par les guerres étrangères & par les brouilleries au dedans, & qu'il étoit gouverné par l'Impératrice *Hélène* ayeule de l'Empereur *David*, pendant la

mi-

minorité de ce Prince. Bien-que ce fût une Princesse à tous égards d'un grand mérite, il lui étoit impossible de soutenir l'Etat au milieu d'embarras presque insurmontables, sans quelque secours étranger. Elle n'eut donc pas plutôt été instruite du courage, de la valeur & des grands succès des Portugais, qu'elle prit la résolution de demander du secours au Roi *Dom Emanuel*, & de faire une étroite alliance avec ce Prince. Pour mieux réussir, elle jeta les yeux sur un Marchand Arménien, nommé *Matthieu*, pour l'envoyer en qualité d'Ambassadeur en Portugal, commission pour laquelle il étoit très-propre. Afin d'engager davantage le Roi *Emanuel* dans ses intérêts, elle lui envoya un morceau de la vraie croix, comme une marque de sa Profession Chrétienne. *Alphonse d'Albuquerque* le fit enfermer dans une boîte d'or faite exprès. Il reçut aussi *Matthieu* avec beaucoup de distinction, & l'envoya à Lisbonne, où le Roi *Emanuel* lui fit un accueil des plus favorables: ce Prince regarda cette Ambassade & l'alliance qu'on lui proposoit, comme une chose également avantageuse pour l'Eglise Romaine & pour lui, ainsi il accepta avec plaisir la proposition.

Avant que d'entrer plus avant dans le détail de cette affaire, qui jeta les fondemens de l'amitié & de l'alliance entre la Cour de Portugal & celle d'Abissinie, & qui causa de si étranges révolutions dans la dernière, il faut reprendre les choses de plus haut, pour répandre plus de jour sur cette partie de l'Histoire. Nous avons dit que l'Empereur *Alexandre* avoit retenu toujours *Covilhan*, selon la politique ordinaire de ces Princes, de ne pas souffrir que les Etrangers qui sont venus dans leurs Etats en sortent; mais bien-qu'il fût detenu comme prisonnier, on ne le traitoit pas d'ailleurs comme tel; car l'Empereur, qu'on dit qui étoit un autre *Alexandre* pour la grandeur d'ame, avoit conçu une haute estime pour lui comme étant un homme de courage & d'expérience, qui pouvoit lui être utile par sa valeur & par ses conseils. *Naod* le traita de la même manière durant les treize années qu'il regna; il l'écoutoit avec plaisir sur l'article de la valeur, de la puissance & du vaste commerce de sa Nation, & le consultoit volontiers dans l'occasion. Ce Prince laissa en mourant son fils *Lebna Denghel*, depuis nommé *David*, sous la tutelle de l'Impératrice *Magueza* sa mere, & de l'Impératrice *Héle*ne son ayeule, veuve de *Beda Mariam*: cette Princesse étoit généralement & à juste titre estimée pour sa prudence & sa piété: il y a beaucoup d'apparence que notre prisonnier Portugais fut celui qui lui conseilla de demander du secours au Roi de Portugal.

*Héle*ne avoit d'ailleurs des richesses immenses, & possédoit de vastes & fertiles terres dans le Royaume de Goïam; & comme elle n'avoit point d'enfans, elle employoit la plus grande partie de ses revenus en œuvres de charité, sur-tout à bâtir de belles Eglises, & à les doter avec une munificence vraiment royale (*); & comme elles étoient d'une toute autre structure.

(*) On ne sera peut être pas fâché de voir la description d'un de ces beaux Edifices, que cette pieuse Impératrice fit construire au milieu du Royaume de Goïam, où elle avoit la plus grande partie de ses terres, & faisoit sa résidence ordinaire. Ce Bâtiment étoit sur un hauteur dans le Canton de Nebassa, que le Nil arrose, & pour qu'il fût le plus somptueux qu'il se pouvoit, elle fit venir d'Égypte à grands fraix plusieurs des plus

ture que celles d'Abiffinie (a), il est affez apparent que *Covilhan* fut le principal Architecte qui préfida à la construction de ces beaux Edifices, qui approchant davantage de ceux de Portugal, pouvoient fervir à donner à cette Princessse une plus grande idée encore de sa Nation. Quoi qu'il en foit, tandis qu'elle s'occupoit & employoit ses trésors à ces magnifiques ouvrages, elle vit l'Empire attaqué au dehors par les Mahométans, & sa Régence troublée par des Partis & des Factions au dedans, desorte que ne sachant de quel côté se tourner, on ne doit pas être surpris que le rusé *Covilhan* la détermina si facilement à recourir au Portugal: chose diamétralement opposée à la politique générale de ses prédécesseurs, & la conclusion fit voir que le remede étoit pire que le mal. Revenons à son Ambassadeur.

Galvan
envoyé en
Ambassade
en Abif-
finie.

Il fut non seulement parfaitement bien reçu du Roi de Portugal, mais comme l'alliance qu'on propofoit à ce Monarque lui parut d'une grande conséquence tant pour son avantage particulier que pour celui de l'Eglise Romaine, il ne tarda pas à répondre par une Ambassade solemnelle à celle de l'Impératrice; il jetta les yeux sur *Edouard Galvan*, dont la capacité & l'expérience lui étoient connues, ayant été Secrétaire d'Etat de ses deux prédécesseurs, & depuis Ambassadeur en Allemagne, en France & à Rome: il étoit donc l'homme le plus propre pour cette commission, si son grand âge ne l'avoit rendu incapable de soutenir les fatigues d'un si long & si dangereux voyage. Il ne laiffa pas de partir avec un équipage convenable à sa qualité, & s'embarqua sur une Flotte considérable, commandée par *Lopez Alvarez*, chargé de magnifiques présens pour le jeune Monarque Abif-

(a) *Almeyda, Tellez, Lobo.*

habiles Architectes & des meilleurs Ouvriers. Au pied de la colline sur laquelle étoit l'Eglise, on avoit bâti de pierre & de terre une grande enceinte quarrée, dont chaque côté avoit deux-cens brasses de longueur, la muraille épaisse de plus de deux verges en avoit environ cinq de haut, le tout si bien lié & cimenté, qu'on ne pouvoit le rompre qu'avec beaucoup de peine & de travail (1). L'Eglise construite de pierres quarrées étoit au centre de cette enceinte, & elle n'étoit pas ronde comme les autres Eglises d'Abiffinie, mais quarrée, de-même que le chœur en dedans. Les murailles ont cent-quatre pieds de long, & la Chapelle environ soixante. Les pierres sont fort polies, & chargées de roses, d'œillets, de lis & d'autres fleurs en relief, travaillées avec tant de délicatesse & d'art, qu'on auroit de la peine à en faire autant avec le pinceau, ou sur de la cire & quelque métal fin. Ces fleurs, dit-on, étoient couvertes d'or & d'argent, & le travail surpaffoit de beaucoup le prix de la matiere (2). Le petit autel, les calices, les plats & les autres vases sacrés n'étoient pas moins magnifiques, & l'Auteur dit qu'il vit du tems de Sultan *Segued* deux de ces autels, qui étoient d'or massif, dont l'un pefoit huit-cens & l'autre cinq-cens onces (3).

Ce bel Edifice avoit néanmoins, comme tous les autres d'Abiffinie, deux défauts; l'un qu'ils sont trop obscurs, ce qui suivant les idées des Abiffins en releve la majesté, d'autant plus que tout le Service s'y fait à la lumière des cierges, de jour & de nuit. L'autre défaut c'est qu'ils sont tous couverts de chaume, ce qui les expose souvent au feu à cause du grand nombre de cierges qu'on y allume.

A peine ce bel Edifice avoit-il subsisté vingt ans, que la richesse des ustensiles attira un Général Mahométan, nommé *Granhé*, qui vint l'attaquer & en pilla toutes les richesses, & y mit le feu, desorte qu'à la réserve des pierres tout le reste fut réduit en cendres.

(1) *Almeyda* ap. *Tellez*, L. I.
(2) Le même,

(3) *Almeyda* l. c. *Ludolph*, *Lobo.*

biffin, & pour l'Impératrice *Hélène* sa digne ayeule & tutrice. *François Alvarez*, parent selon les apparences de l'Amiral, fut du voyage en qualité de Chapelain de l'Ambassade; c'étoit un homme plein de candeur & de piété, mais *Almeyda*, *Tellez* & *Ludolph* lui reprochent avec raison une crédulité excessive, qui lui a fait rapporter les plus grandes absurdités sur des ouï-dire. La Flotte fit un des voyages les plus prompts & les plus heureux, mais tout fut déconcerté par la mort inattendue de *Galvan*, qui mourut âgé de soixante-onze ans dans l'Isle de Camaran. Cet accident retarda les desseins de *Dom Emanuel*, & l'accomplissement des grandes espérances de l'Impératrice *Hélène* pendant près de quatre ans (a).

Cependant l'affaire paroissoit trop importante pour la perdre de vue. *Dom Lopez de Sequeira*, nommé au Gouvernement des Indes, étant arrivé à l'Isle de Maçua, qui appartenoit alors à l'Empereur d'Abissinie, reprit l'affaire. Il ramenoit le Marchand Arménien de Lisbonne; & voyant avec quelle joie & quel empressement le *Bahrngas* ou Gouverneur, les Moines de Bizan & les Chrétiens du Pays le recevoient, il se détermina à nommer sans délai un autre Ambassadeur pour se rendre avec *Matthieu* à la Cour d'Abissinie. Malheureusement il choisit *Rodrigue de Lima*, très-différent de *Galvan*; car c'étoit un homme plein d'humeur, violent & emporté au dernier point, & par conséquent très-peu propre pour la commission dont on le chargeoit. Le P. *Alvarez* eut ordre de l'accompagner en qualité de Chapelain, & on lui donna une nombreuse suite. Leur voyage fut long & fatigant par la chaleur du climat & par les mauvais chemins; ils ne laissèrent pas d'arriver enfin à la Cour d'Abissinie le 20 d'Avril, où ils furent reçus avec beaucoup d'amitié & de pompe. Quant à l'Arménien *Matthieu*, étant tombé malade à leur départ, il mourut dans un village de la dépendance des Moines de Bizan, & fut enterré dans l'Eglise de ce Monastere (b).

L'Empereur *David* ou Sultan *Segued* reçut l'Ambassadeur avec de grandes marques de joie & de considération, & l'admit à son audience le plutôt qu'il lui fut possible, bien-qu'avec beaucoup de formalités & de cérémonies; car les Portugais étoient obligés de faire de longues haltes à chaque station, à mesure qu'ils approchoient du Pavillon de l'Empereur, selon l'étiquette fastueuse de la Cour d'Abissinie. Ce Monarque leur fournit magnifiquement tout ce dont ils avoient besoin pendant l'ennuyeux séjour qu'ils furent obligés de faire dans le Pays, qui fut de six ans: il les retint tout ce tems-là sans vouloir leur accorder leur congé, bien-que *Rodrigue* naturellement violent, & que les delais affectés de l'Empereur impatientoient, le pressât avec beaucoup d'importunité, sur-tout après qu'il eut reçu la nouvelle de la mort du Roi *Emanuel*, & de l'avènement de *Jean III.* à la Couronne. On dit à-la-vérité, que ce qui contribua fort au retardement de leur retour, c'est le manque de Vaisseaux pour transporter l'Ambassadeur; car s'il en arrivoit par hazard quelques-uns des Indes, c'étoit dans le tems qu'ils étoient bien éloignés de la Mer (c).

Enfin ils obtinrent avec bien de la peine leur audience de congé, & se mirent

(a) *Alvarez* & al. sup. cit.

(b) Les mêmes.

(c) *Tellez*, L. II. C. 5.

SECTION;
IX.
Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.

Ambassade
de Rodri-
gue de
Lima.

1520.

Réception
& long sé-
jour de
l'Ambassa-
deur.

Son départ
Ambassa-
deur d'Abis-
sinie envoyé
avec lui.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

rent en chemin par la Mer Rouge, chargés d'une Lettre pour le nouveau Roi de Portugal, à qui l'Empereur envoya aussi sa Couronne en présent. On peut voir la Lettre tout du long dans la Relation d'*Alvarez* (a). Le Monarque Abissin choisit un savant Religieux, nommé *Zagaza-Abo*, pour se rendre en qualité d'Ambassadeur auprès du Roi de Portugal; il le chargea aussi d'une Lettre pour le Pape *Clément VII.* ayant prié instamment *Alvarez* d'accompagner l'Ambassadeur à Rome, à quoi il s'engagea (*). L'Empereur pria encore *Rodrigue de Lima* de laisser auprès de lui *Jean Bermudes* son Médecin, & un Peintre de sa suite, ce qu'il fit. Ce *Bermudes* est le même qui fut fait peu de tems après Patriarche Latin d'Abissinie; il a écrit une courte Relation de cet Empire, dont nous avons parlé, & où nous pourrions l'Histoire des principaux événemens arrivés durant son séjour dans le Pays.

Son ar-
rivée à
Lisbonne
1527.

En attendant *Rodrigue de Lima* & sa suite arriverent à Goa, en partirent au mois de Janvier 1527, & arriverent à Lisbonne le 25 de Juillet; mais comme on étoit prêt de mettre pied à terre, on fut averti que la peste faisoit de grands ravages dans cette ville, & il fallut remonter jusqu'à Santaren dix lieues au-dessus. De-là le Marquis de *Villareal* conduisit les Ambassadeurs à Conimbre, où la Cour étoit alors, & celui d'Abissinie fut présenté au Roi, qui lui fit une réception très-gracieuse. Comme la fuite de cette fameuse Ambassade est en quelque façon étrangère à notre Histoire d'Abissinie, & qu'elle est néanmoins assez intéressante pour réveiller la curiosité du Lecteur, nous la renvoyons aux Remarques (†), & nous allons

(a) Ch. 136.

(*) Ces Lettres, qui sont remplies de flatterie tant pour le Roi de Portugal que pour le Pape, que l'Empereur reconnoît pour le véritable & seul Vicaire de Jesus-Christ & le Chef de l'Eglise en terre, dans les termes les plus clairs & les plus forts, furent depuis traduites en Latin par *Paul Jove*, & procurèrent à *Alvarez*, qui fut chargé de les porter à Rome, l'accueil le plus gracieux du Pontife & de sa Cour (1), tandis que l'on retint son Colleague *Zagazabo* à Lisbonne par quelques raisons de Politique, ainsi que nous le verrons dans la Remarque suivante.

Malheureusement les Lettres & l'Ambassade furent ensuite desavouées par le successeur de *Segued*, comme des impostures que les Missionnaires avoient mises en œuvre pour établir l'autorité du Pape en Abissinie, & pour d'autres desseins politiques du Pape & du Roi de Portugal. La vérité est, qu'il n'y a ni dans la teneur des Lettres, ni dans le stile, la diction & le tour, rien qui puisse porter un Lecteur dépréoccupé à croire qu'elles sont authentiques & écrites par ordre de l'Empereur. D'autre part, on conçoit difficilement, si elles sont supposées, & que l'Ambassade n'ait été qu'une intrigue de ces politiques Peres, comment les unes ont pu être écrites & l'autre conduite d'une manière si contraire à leur procédé ordinaire & à leur prévoyance, & qui portent les marques d'un projet aussi artificieux que mal concerté. On peut voir les deux Lettres dans M. *Le Grand* (2), avec quelques anecdotes touchant cette affaire, & quelques autres de la même nature, dont on peut peut-être juger plus sagement par celle-ci.

(†) Voici la suite de cette Ambassade, entant qu'elle a du rapport à notre sujet.

Alvarez, qui brûloit d'impatience de passer en Italie & de se voir aux pieds du Pape au nom de l'Empereur d'Abissinie, eut de la peine à souffrir les délais de la Cour de Portugal. D'un côté on jugea à-propos d'y arrêter quelque tems *Zagazabo*, pour tirer

(1) Tellez L. II. De *Continho*, Decad. IV. L. I. C. 10. De *Barros* Dec. IV. C. 4. *Alvarez*, *Lobo* &c.

(2) A la fin du T. II. du voyage de *Lobo*,

lons reprendre le fil des affaires d'Abissinie, après le départ de l'Ambassadeur de Portugal.

L'Empereur *David*, peu après qu'il eut pris lui-même les rênes du Gouvernement, avoit remporté plusieurs avantages sur les Maures, & repris sur eux plusieurs territoires considérables, mais le long séjour de l'Ambassadeur Portugais à sa Cour les allarma encore plus. Comme ils y avoient des Espions, ils furent bientôt informés qu'il avoit fait une Ligue offensive & défensive avec le Roi de Portugal, dans le dessein de chasser les Mahométans de toutes les places qu'ils occupoient sur la Mer Rouge. Le Roi d'Adel sur-tout, le plus proche voisin des terres soumises à l'Abissinie, qui étoit Mahométan & ennemi juré des Chrétiens, fut un des premiers à prendre les armes.

Il envoya un petit Corps de troupes sur les frontieres sous les ordres d'un vaillant Maure, qui s'appelloit *Ahmed*, surnommé *Granhé* ou *Gaucher*, que *David* avoit dépouillé de terres considérables. Animé par le desir de se venger, ce Général entra en Abissinie, porta le fer & le feu par-tout dans le Royaume de *Fategar*, ruina les Eglises, les Bourgs, les Villages & tout ce qu'il rencontra, & fit un grand nombre de prisonniers, avant qu'on pût lui faire la moindre résistance, en sorte qu'encouragé par la rapidité & la grandeur de ses succès il pensa à se rendre maître de tout l'Empire d'Abissinie (a). L'Empereur, allarmé des ravages qu'il faisoit, fit toute la diligence possible pour s'opposer à ses progrès; il marcha à lui à la tête de trois mil-

SECTION
IX
*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

*David
remporte
divers a-
vantages
sur les
Maures.*

*Le Roi
d'Adel
fut mar-
cher Gran-
hé contre
lui.*

(a) *Bermudez* Ch. 1. *Telles* L. II. *Ludolph* L. II. C. 6. *Le Grand* T. II. p. 25.

rer de lui des lumieres sur la Religion des Abissins; le fameux Historien *Jean de Barros* & *Damen Goez* l'interrogerent soigneusement, & mirent par écrit tout ce qu'ils purent apprendre de lui. D'autre part, le Roi de Portugal qui vouloit aussi envoyer un Ambassadeur à Rome, ne pouvoit se déterminer sur le choix de la personne. Enfin il nomma *Don Martin* son neveu, à qui il donna une suite convenable à sa qualité. En attendant *Zagazabo* n'avoit pas contenté ses deux Examineurs, ses réponses étant pleines d'exagérations & de faussetés, desorte qu'on ne jugea pas à propos de le laisser aller à Rome; on le retint à Lisbonne, où il écrivit un Traité de la Foi des Abissins, qui a été depuis traduit en Latin par *Damen Goez*, & inséré dans la *Spuria Illustrata*, parmi les Pieces relatives au Portugal; mais ce Traité n'a pas été fort estimé des Savans, comme on peut le voir par ce que le judicieux *Codigno* en a dit aussi-bien que de l'Auteur (1).

Tandis qu'il s'occupoit ainsi à Lisbonne, son Collegue *Alvarez* & *Don Martin* partirent pour leur Ambassade, & arriverent au mois de Janvier 1533 à Boulogne, où *Charles-quiens* devoit être couronné par le Pape. On peut juger de l'affluence de monde de tous états, qu'une cérémonie si solennelle attiroit dans cette ville. *Alvarez* eut la satisfaction de paroître dans cette grande assemblée, revêtu de la qualité d'Ambassadeur de l'Empereur d'Abissinie; il baïsa au nom de ce Monarque les pieds du Pontife, lui présenta les Lettres vraies ou supposées dont il étoit chargé, & le harangua. Le Pape de son côté lui fit un accueil très-favorable, & le reçut avec beaucoup de joye & d'affection (2). En attendant son Collegue Abissin le savant *Zagazabo* fut retenu & honteusement décrié en Portugal jusqu'à l'année 1539, par la seule raison peut être qu'il ne voulut pas confirmer la relation que les Jésuites avoient donnée de la Foi & de la Doctrine de l'Eglise d'Abissinie, ni avouer les erreurs qu'ils imputoient à sa Communion. On verra dans la suite de quelle façon il en fut recompensé.

(1) *Codigno*, de l'Abissin. p. 2 & 214. *Ludolph*

(2) *Alvarez* Descript. Hist. fol. 318 verso & su. v. *Telles* L. II.

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abif-
sinie.*

mille chevaux, & d'un gros Corps d'Infanterie; il le mit aisément en déroute, sa petite armée n'étant que de trois-cens chevaux & d'un moindre nombre de Fantassins que n'avoit *David*; un grand nombre de ces derniers resterent prisonniers. Deux ans après *Granhé* revint avec de plus nombreuses troupes, il fut défait une seconde fois, cela ne l'empêcha pas néanmoins de pousser ses conquêtes & de continuer ses ravages; enforte que depuis ce tems-là jusqu'à la mort de l'Empereur *David*, qui arriva douze ans après, il ne cessa de faire de nouvelles conquêtes, & de dévaster le Pays; pillant & brûlant tous les lieux où il passoit, jusqu'à ce qu'il eut réduit la plus grande partie de l'Empire à la dernière extrémité. Ce qui augmenta les malheurs de l'Etat, c'est que plusieurs des Grands prirent le parti du Général *Maure*; la plupart d'entre eux, & des autres Abissins qu'il avoit fait prisonniers, embrassèrent sans peine le Mahométisme. C'est ce qui nous paroît moins surprenant, si ce que nous avons rapporté sur l'autorité d'*Alvarez* est vrai, qu'ils croient qu'un nouveau Baptême efface la tache & le crime de l'Apostasie, lorsqu'ils jugent à-propos de le demander, & de rentrer dans leur Eglise.

*Bermudez
envoyé en
Ambassade
à Rome
& en Por-
tugal, sa-
cré Pa-
triarche.*

Tel étoit le déplorable état de l'Empire Abissin, où le victorieux Général du Roi d'Adel, tel qu'un torrent impétueux, emportoit tout, lorsque le malheureux Empereur pensa à solliciter de-nouveau du secours en Portugal. Il choisit pour cette importante négociation le Médecin Portugais *Jean Bermudez*, que *Dom Rodrigue de Lima* avoit laissé auprès de lui. Pour intéresser davantage la Cour de Rome & celle de Lisbonne en sa faveur, & donner plus de crédit à l'Ambassadeur, il le fit sacrer Abuna d'Ethiopie; car comme *Bermudez* étoit connu pour un zélé Catholique, c'étoit-là une preuve sensible de l'affection de l'Empereur pour l'Eglise Romaine, qui ne pouvoit qu'intéresser les deux Cours en sa faveur, & faire réussir heureusement la Négociation. Il y a de l'apparence que ce fut la grande détresse où l'Empereur & l'Empire se trouvoient, qui détermina le vieux Abuna, qui vivoit encore, à l'établir son successeur, & à le sacrer en cette qualité, plutôt qu'aucune inclination qu'il eût pour l'Eglise Romaine.

Quoi qu'il en soit, *Bermudez*, pour faire plus de diligence, traversa la Mer Rouge, passa par la Palestine, persuadé que c'étoit le chemin le plus court & le plus sûr pour arriver à Rome. Il n'y arriva néanmoins qu'après la mort de *Clément VII.* pour qui étoient ses Lettres de créance & celle de l'Empereur; cela n'empêcha pas que *Paul III.* qui avoit succédé à *Clément*, ne reçût *Bermudez* avec les honneurs dûs au double caractère dont il étoit revêtu; & l'on peut dire que jamais Ambassadeur n'eut un plus heureux succès que celui-ci. Le Pape lui fit expédier les Bulles non seulement de Patriarche d'Abissinie, mais d'Alexandrie; il passa à Lisbonne revêtu de cette qualité, il y fut reçu & expédié aussi favorablement.

Comme on avoit porté de grandes plaintes à la Cour d'Abissinie de la conduite de *Zagazabo*, le Patriarche avoit ordre de l'Empereur de l'arrêter & de le mettre aux fers pour sa prétendue mauvaise conduite, ce que *Bermudez* exécuta; mais à la priere du Roi de Portugal il lui fit ôter les chaînes peu de jours après. Il ne laissa pas de rester prisonnier, dépouillé de sa qualité d'Ambassadeur, & obligé de se remettre sans réserve à la discrétion de

Ber-

Bermudez, qui devoit le ramener en Abiffinie pour y rendre compte du peu de succès de fa négociation, ou, comme il plaifoit aux autres de l'appeller, de sa mauvaife conduite pendant le long séjour qu'il avoit fait à la Cour de Lisbonne. *Bermudez* n'a pas fait difficulté de raconter lui-même cet étrange procédé au commencement de sa Relation, bien-qu'un Lecteur judicieux & impartial y apperçoive plus la politique de Rome, que le crime de son infortuné prisonnier.

Quoi qu'il en foit, *Jean III.* charmé d'avoir occasion d'envoyer un grand nombre de ses Sujets en Abiffinie, ordonna qu'on fournît quatre-cens-cinquante Arquebusiers au Patriarche, chargea le Viceroi de Goa de le recevoir avec les honneurs dûs à son caractère, & d'envoyer le plutôt possible les Arquebusiers en Abiffinie.

Bermudez fit voile pour les Indes l'année suivante, & trouva le Viceroi *Dom Garcie de Noronha* aussi disposé qu'il pouvoit le souhaiter à exécuter promptement les ordres du Roi; malheureusement il vint à mourir. *Dom Etienne de Gama* son successeur acheva de faire les préparatifs nécessaires, & transporta le secours & *Bermudez* en Abiffinie avec toute la diligence possible, ayant équipé une Flotte tout exprès.

Il étoit tems que le secours arrivât. Pendant l'absence de *Bermudez* les affaires de l'Empereur avoient été de mal en pis, enforte que le Général *Maure* l'avoit obligé de se retirer dans des montagnes inaccessibles, & de là il avoit été contraint de se sauver sur le haut de celle de *Damo*. Là il tâcha de se défendre avec un petit nombre de ses plus braves soldats pendant quelque tems, pouvant à peine porter le nom d'Empereur, bien loin d'être en état d'en soutenir la Dignité. Mais cette imprenable Forteresse ne put le garantir des traits de la mort, il y succomba la quarante-deuxième année de son âge, & la trente-troisième de son regne. Pendant les vingt premières années il avoit été heureux & tranquille, mais les treize dernières furent malheureuses & remplies de troubles. Telle fut la triste fin de l'Empereur *David*, ou Sultan *Segued*, ainsi qu'il est nommé dans les prétendues Lettres dont nous avons parlé: il mourut à la fleur de son âge, accablé de chagrins & des plus cruelles infortunes; abandonné & même haï de ses sujets, environné par un ennemi victorieux & implacable, confiné avec une poignée de monde sur un roc aride & inaccessible; voyant son Empire plus d'à moitié conquis, dépeuplé, dévasté, & entre les mains des Mahométans, les ennemis les plus invétérés du Christianisme; un de ses fils nommé *Menas* prisonnier chez eux, outre plusieurs milliers de ses sujets, qui pour alléger le poids de leurs chaînes avoient honteusement renoncé à leur religion, il ne pouvoit se cacher que la source de ses infortunes étoit sa malheureuse & indiscrette inclination pour l'Eglise Romaine & pour l'Autorité du Pape, & son zele imprudent à cet égard, qui avoit aliéné de lui le cœur de ses plus fideles sujets, & rendu tout le Clergé Abissin son ennemi irréconciliable. Il n'est donc plus surprenant qu'il ait succombé sous le poids de tant de malheurs réunis, & avant qu'il pût recevoir la consolante nouvelle du secours qui lui venoit de Goa (a).

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

*Bermudez
Je vint à
Goa & de-
là en
Abiffinie.
1539.*

*Situation
fâcheuse
& mort de
l'Empe-
reur.*

Clau-

(a) Les mêmes.

SECTION

IX.

Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.Claude
lui succéda
& fut
d'autres
mesures.

Claude son fils aîné lui succéda sous la régence de sa mère *Cabelo Oanguel*, parcequ'il n'avoit que dixhuit ans (*). Ce Prince, qui prit le furnom d'*Afnaf Segued*, avoit beaucoup de prudence & de grandes qualités, de l'aveu même des Jésuites, qui d'ailleurs ne l'aimoient pas, comme nous le verrons bientôt. Il étoit grand & avoit l'air gracieux, & un port plein de majesté; il avoit l'ame noble, & étoit plus savant, non seulement que la plupart de ses prédécesseurs, mais même que tout son Clergé. Il possédoit parfaitement les Antiquités & les Constitutions de l'Eglise d'Abissinie. Dans les disputes qu'il eut avec les Missionnaires, il les poussa plus d'une fois à bout, & justifia avec beaucoup de feu son Eglise contre les calomnies de celle de Rome, sur-tout par rapport à la Circoncision, à la Réitération du Baptême, à la Confession, à l'Eucharistie &c. (a). En un mot c'étoit un sage & grand Prince, à tous égards non seulement digne de l'Empire, mais d'un regne plus long & plus heureux que celui qu'il eut.

Il se déclara
contre
l'Eglise
Romaine.

Comme il ne pouvoit ignorer combien l'inclination de son pere pour l'Eglise Romaine, & la faveur hors de saison qu'il avoit témoignée aux Missionnaires lui avoient été fatales, *Claude* résolut à son avènement à la Couronne, de prendre le contrepied pour regagner le cœur de ses Peuples. Quoiqu'il fût engagé dans des guerres continuelles avec le Roi d'Adel & ses autres voisins, & qu'il ne pût se passer du secours des Portugais, sans lequel il voyoit bien qu'il ne pouvoit prévenir la perte entière de l'Empire, il ne laissa pas de déclarer publiquement son éloignement pour l'Eglise Romaine, désavouant les Lettres de son pere au Pape & au Roi de Portugal, sa Profession de foi, & sa soumission au Pape, il condamna tout cela comme une imposture & une intrigue politique des Missionnaires, dans la vue de soumettre l'Eglise & l'Empire d'Abissinie à un joug étranger. Il ne priva pas à-la-vérité les Jésuites & leurs Profélytes de l'exercice de leur Religion, mais il eut soin de les décourager & de ralentir leur zèle à faire des conversions parmi ses sujets, de maniere que plusieurs de ceux qui s'étoient faits Catholiques-Romains rentrèrent dans le sein de leur Eglise (b).

Il leva une
Armée.

Comme sa valeur égaloit sa prudence, il mit sur pied assez de troupes pour faire tête au Roi d'Adel & aux autres Maures, & signala le commencement de son regne par une victoire complete qu'il remporta sur le Maure *Amirozman*. Mais bientôt après celui-ci eut sa revanche, & *Claude* fut obligé de se sauver dans le Royaume de Xaao avec soixante-dix ou quatrevingt de ses gens, & d'y passer l'Hiver dans l'attente du secours Portugais, qui arriva effectivement l'année suivante assez à tems pour empêcher les Mahométans de se rendre entièrement maîtres de l'Empire.

Arrivée de
D. Chris-
tophle de
Gama.

Dom Etienne de Gama, Gouverneur des Indes, étant entré dans la Mer Rouge par le Détroit de Babelmandel avec une belle Flotte, avoit déjà rendu

1541.

(a) Telles L. II. C. 27. (b) Telles, Lobo, Ludolph.

(*) Sultan *Segued* eut quatre fils: l'aîné, nommé *Victor*, mourut avant lui: *Claude* étoit le second en rang, & en conséquence succéda à son pere: le troisième s'appelloit *Mestas*, & *Granhé* l'avoit fait prisonnier; mais il avoit trouvé moyen, on ne dit pas comment, d'obtenir sa liberté, & il succéda à son frere: le quatrième se nommoit *Tascare* (1).

(1) Telles, L. II, C. 27. Ludolph L. II, C. 6. § 17.

du de grands services à l'Empereur, par les ravages qu'il avoit faits sur les Côtes d'Arabie, & en dispersant les Infideles, quand il vint relâcher à l'Isle de Magua; de-là il envoya un renfort de quatre-cens hommes à l'Empereur, sous le commandement du brave *Christophle de Gama* son frere. Les Troupes, avec le nouveau Patriarche *Bermudez* à leur tête, marcherent au travers des déserts sablonneux & des montagnes escarpées. On peut aisément juger par la description que nous en avons faite ailleurs, quelles difficultés ils rencontrèrent dans ces défilés, où ils étoient obligés de passer avec leur équipage, & sur-tout quel embarras devoit leur causer l'artillerie; ils furent obligés de faire des chariots d'affûts semblables à ceux de l'Europe, & comme le fer leur manquoit ils se servirent pour les garnir de vieux mousquets, qu'on ne pouvoit plus employer à aucun autre usage. A mesure qu'ils avançaient dans le Pays, ils rencontroient des troupes d'Abissins, qui les recevoient comme leurs Libérateurs. *Bermudez* en députa quelques-uns pour donner avis de leur arrivée à l'Impératrice, & cette Princesse se hâta de venir au devant d'eux. Il y avoit quelque tems qu'elle avoit été obligée de se retirer sur le haut de la montagne de Damo, pour se mettre en sûreté. Cette montagne est si peu accessible, qu'on n'y peut monter qu'en se faisant hisser dans des corbeilles; l'Impératrice en étoit descendue pour venir trouver les Portugais à Debaroa. Ils allerent au devant d'elle une lieue hors de la ville, étant en ordre de bataille, au son des trompettes & cuseignes déployées, & avec leur artillerie. *Bermudez* étoit à leur tête, & la premiere chose que l'Impératrice fit fut de lui demander sa bénédiction; elle fit ensuite compliment à *Dom Christophle* & aux autres Capitaines, qui la conduisirent à la ville (a).

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissi-
nie.*

Ils partirent vers la fin de l'année de Débaroa, & marcherent avec cette Princesse pour aller joindre le Roi son fils, qui étoit à l'autre extrémité de l'Empire, posté sur une montagne aussi inaccessible que celle de Damo. Ils rencontrèrent en chemin un Messager que *Granhé* avoit envoyé, pour leur demander qui ils étoient, & ce qu'ils venoient faire dans le Pays? *Dom Christophle* répondit qu'ils étoient Portugais, & qu'ils étoient venus pour rétablir l'Empereur *Claude* dans ses Royaumes, que le Roi d'Adel avoit injustement usurpés. Il expédia ensuite le Messager, qu'il chargea de quelques bagatelles pour son Maître, en lui faisant à lui-même un présent plus honnête (*). *Granhé* fut piqué du présent & de la réponse, & bien-qu'il fût posté très-avantageusement sur une hauteur, il décampa d'abord pour venir attaquer les Portugais, avec environ mille chevaux & cinq-mille hommes de pied, outre cinquante Mousquetaires Turcs, & pareil nombre d'Archers. L'Impératrice étoit saisie d'une grande frayeur, quoique les Portugais

Réponse à
un Messa-
ger de
Granhé.

(a) *Bermudez* Ch. I. *Tellez, Ludolph, Lobo.*

(*) Les présens pour *Granhé* étoient un miroir, une paire de pincettes pour le poil, & un œuf d'argent de la façon de Pégu; ce qui étoit lui faire affront plutôt qu'honneur; car il donna au Député deux bracelets d'or, une riche garniture de drap d'or, une gaze de soie de Bengale, une casaque Turque & une veste; présens que l'Impératrice lui avoit fournis par le conseil de *Bermudez* (1).

(1) *Bermudez* Ch. 2.

SECTION 7

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

gais l'eussent placée avec ses femmes au centre avec le bagage. Les deux Partis furent bientôt à portée. Le Général Maure parut monté sur un beau cheval ayant son drapeau près de lui; mais un Gentilhomme Portugais tira sur lui, tua son cheval & le blessa à la jambe, desorte que ses gens l'emmenèrent. *Dom Christophle* fut aussi blessé à la jambe. Cependant *Bermudez* ordonna de dresser la tente de l'Impératrice, en signe de victoire; ce qui découragea tellement les Maures, qu'ils se retirèrent avec leur Général à leur premier poste. Peu après un Renegat, cousin germain du *Bahnagas* vint trouver les Portugais, & les félicita d'être si heureusement échappés du péril par la blessure de *Granhé*, qui sans cela les auroit tous taillés en pièces. Comme ils manquoient de provisions, & que l'on étoit en carême; il promit de leur en fournir suffisamment dans quelques jours, & il tint parole, car comme il étoit Gouverneur de tout ce Pays-là, qui étoit de la dépendance de l'Empereur d'Abissinie, il promit de lui payer à l'avenir le tribut qu'il avoit été forcé de payer au Roi d'Adel (a).

*Dési de
Granhé.*

Immédiatement après Pâques, *Dom Christophle*, qui étoit guéri de sa blessure, reçut un nouveau message de *Granhé*, qui lui fit dire de se tenir prêt, parcequ'il vouloit lui rendre une seconde visite. Il tint parole, & vint avec de plus nombreuses troupes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, que la première fois, ce qui jetta l'Impératrice & ses compagnes dans la dernière consternation. Le jour suivant, de grand matin, pendant que *Dom Christophle* mettoit ses troupes en bataille, l'Impératrice effrayée fit à *Bermudez* un portrait si terrible des forces de l'ennemi, qu'il perdit courage, & se déterminà à prendre la fuite avec elle; mais *Dom Christophle* les rappella par les reproches qu'il leur fit faire. Immédiatement après ce Capitaine, suivant la coutume des Portugais; pria le Patriarche de lui donner sa bénédiction, & de lui accorder l'absolution générale de ses péchés, ce qu'il fit en y ajoutant une indulgence plénière, selon le pouvoir que le Pape lui en avoit donné.

*Désait
une secon-
de fois.*

Le lendemain au point du jour, les deux armées en vinrent aux mains; celle des Maures fut si maltraitée non seulement par l'artillerie, la mousqueterie & les grenades des Portugais, mais encore par quantité de poudre à canon qu'ils avoient semée par terre, & où ils mirent le feu, que l'Infanterie commença à fuir, & leur Cavalerie, qui se tenoit à l'écart n'osa approcher pour la soutenir. Toute l'armée Maure prit bientôt la fuite avec précipitation, & abandonna son camp, rempli de provisions & de richesses. Un grand nombre d'Abissins, les uns à pied, les autres à cheval, vinrent joindre les Portugais, ce qui donna beaucoup de joie à l'Impératrice, qui ordonna de les rebaptiser, apparemment à cause de leur apostasie (*).

Cet-

(a) Les mêmes.

(*) Nous avons parlé dans la Section précédente de la cérémonie de rebaptiser les Apostats: il y a de l'apparence que ces gens-là s'étoient faits Mahométans, pendant qu'ils étoient sous la domination des Maures. *Granhé* s'étoit emparé de cette Province pour le Grand-Seigneur, non seulement à cause de sa fertilité, mais sur-tout parcequ'elle appartenoit à l'Abuna en propre, indépendamment de l'Empereur, & qu'elle produisoit

Cette terreur panique de ses troupes obligea *Granhé* de demander au **SECTION**
 Bacha Turc, qui résidoit dans le voisinage, de lui envoyer du secours, sans **IX.**
 lequel il ne pouvoit conserver cette riche Province au Sultan son Maître, *Histoire*
 au nom duquel il l'avoit conquise. Pour gage de sa fidélité il lui envoya *des Rois*
 cent-mille *aguis* ou onces d'or, dont il y en avoit vingt-mille pour le Bacha. *d'Abissinie.*
Dom Christophle, informé de ce qui se passoit, fut obligé de se retirer avec
 son armée sur une haute montagne, environnée de tous côtés de rochers ; *Il deman-*
 les Portugais furent obligés d'y pratiquer un nouveau chemin, auquel les *de du se-*
 Abissins qui étoient avec eux travaillèrent, mais il se trouva si étroit & si *coures aux*
 escarpé qu'il fallut transporter l'artillerie sur les épaules. Ne se croyant pas *Turcs.*
 encore assez en sûreté, le Général Portugais résolut de se retirer sur une
 montagne plus élevée, qui étoit habitée par des Juifs, mais où il y avoit un
 Capitaine Maure en garnison avec cent-cinquante chevaux. Il s'y rendit
 avec des Guides Abissins pour lui montrer le chemin, & attaqua si
 brusquement le Capitaine Maure, qu'il lui tua soixante hommes, prit trente
 chevaux, & mit le reste en fuite. Les Juifs habitans du lieu poursuivirent
 les Maures, & en tuèrent plusieurs, parmi lesquels se trouva le Capitaine : ils
 firent aussi un butin considérable, & prirent plusieurs femmes du nombre
 desquelles se trouva la femme du Capitaine ; comme elle étoit fort belle *Dom*
Christophle en devint amoureux, & remarquant que deux de ses Capi-
 taines jettoient souvent les yeux sur elle, la jalousie le porta à les casser,
 quoiqu'ils ne fussent point d'ailleurs en faute.

Pendant qu'il étoit à la montagne des Juifs, *Granhé*, à la tête de six-cens **D. Christ-**
 Turcs que le Bacha lui avoit envoyés, s'approcha de l'endroit où l'Impé- *tophle re-*
 ratrice & le reste des Portugais étoient campés. Ils en donnerent d'abord avis *use de le*
 à *Dom Christophle* ; à son retour on lui proposa de surprendre les ennemis *surpren-*
 pendant la nuit & de les attaquer de deux côtés, ce qui étoit le moyen le *dre.*
 plus sûr de les défaire. Mais notre fier Portugais rejetta avec mépris cet
 avis, comme lâche & deshonorant, résolu de se battre de jour. Quoique
 cette résolution ne fût approuvée de personne, il fallut pourtant s'y rendre.
 Dès qu'il fit jour le Général se prépara à l'attaque, mais un de ses
 chevaux s'étant échappé s'enfuit vers le camp des Maures, qui sortirent pour
 s'en saisir, pendant que les Portugais couroient de leur côté pour s'y oppo-
 ser, ce qui commença le combat sans ordre & d'une manière tumultueuse.
 Cet engagement dura longtems, plusieurs Maures & Turcs y furent tués ;
 les Portugais y perdirent aussi plusieurs braves Cavaliers, & entre autres *Dom*
Sébastien, le Porte-enseigne de *Dom Christophle*, qui se battit vaillamment
 & se défendit jusqu'à ce qu'accablé de foiblesse & de lassitude, & ne pouvant
 plus se défendre, il fut tué par les Maures qui l'environnoient. *Dom Christo-*
phle fut blessé aussi d'un coup de mousquet au bras ; il n'abandonna néan-
 moins le champ de bataille qu'à la dernière extrémité, se trouvant pres-
 que seul ; ce qui l'obligea de se retirer au haut de la montagne, avec le
 peu

à ce Prélat un revenu annuel de trois-mille onces d'or. Ce riche Pays, dit-on (1), s'appelle la Province de Nazareth, le Roi *Theorus* l'avoit cédée autrefois au Patriarche en réparation d'une offense qu'il lui avoit faite.

(1) Le même.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

*Fin tragi-
que de di-
verses per-
sonnes.*

*Désespoir
de Dom
Christo-
phle.*

peu de gens qui étoient restés avec lui. Le Patriarche invita l'Impératrice à s'y sauver aussi; & comme elle se faisoit une peine d'abandonner quelques-unes de ses Dames, il l'emmena par force avec quelques autres.

Une Nourrice de l'Impératrice, Dame fort vertueuse, qui avoit avec elle deux de ses filles & d'autres femmes, se saisit d'un barril de poudre, & pour ne pas tomber entre les mains des Maures, elle y mit le feu au milieu de sa tente, & périt ainsi misérablement avec toute sa suite (a). Cinquante ou soixante soldats qui se retiroient de la bataille fort blessés, & hors d'état de se mettre en sûreté, se donnerent la mort de la même manière (*). L'Impératrice, qui avoit gagné un lieu où elle étoit en sûreté, fut charmée de voir arriver le Patriarche avec sa fille, qu'elle croyoit perdue. Elle n'étoit pas moins en peine de *Dom Christophle*, craignant qu'il ne fût mort ou prisonnier. Il parut à la fin blessé au bras, & souffrant beaucoup de sa plaie; mais il étoit encore moins tourmenté de sa blessure que de son imprudence & de sa défaite; la perte de tant de braves gens & celle de l'Etendard du Roi le mettoient au désespoir.

Ce ne fut qu'avec bien de la peine que le Patriarche l'engagea à monter à cheval, pour l'accompagner lui & l'Impératrice avec les tristes débris de leurs troupes. Ils se mirent en marche, & passèrent en diligence deux profondes rivières. Etant arrivés à une troisième où il y avoit un pont-levis, *Dom Christophle* refusa absolument d'aller plus loin, & menaça de se tuer lui-même si on vouloit l'y forcer. Le Patriarche fut obligé de céder, bien-qu'avec un extrême regret; & ayant entendu sa confession, il lui donna un peu de baume pour se panser, & prit congé de lui & du petit nombre de Portugais qui le suivoient, qui étoient son valet de chambre, son Secrétaire, & trois autres. L'Impératrice eut bien de la peine à se résoudre d'abandonner *Dom Christophle*, mais enfin un grand bruit d'hommes & de chevaux l'obligea de passer le pont avec les autres, & après qu'ils l'eurent passé, ils le leverent pour empêcher les Maures de les suivre, comptant qu'il étoit impossible que *Dom Christophle* leur échappât.

Ber-

(a) *Bermudez* ubi sup.

(*) Le P. *Tellez*, qui a fort embelli toute cette action pour faire honneur à *Dom Christophle* & au reste de ses braves Portugais, dit que ces blessés, dont il ne fait monter le nombre qu'à quarante, furent inhumainement massacrés par les Maures. Il grossit encore sa Relation de quantité de beaux exploits de ce Général & de ses Officiers, dont *Bermudez* ne dit pas un mot, quoiqu'il ait été témoin de tout ce qui se passa, & qu'il eut lui-même part à tout excepté au combat.

Le P. *Lobo* a encore enrichi davantage la Relation des victoires de *Gama*, de sa défaite, & de sa mort héroïque; il a déployé toute son éloquence, & ajouté nombre de circonstances qui font de lui un Héros & un Martyr du premier ordre, le tout sur la simple autorité d'un vieux Abissin, soi-disant témoin de son martyre; & c'étoit une tradition dans le Pays, qu'au-lieu où tomba sa tête il sortit une fontaine dont l'eau a guéri pendant longtems des maladies que l'on croyoit incurables (1). Nous avons donc mieux aimé suivre la Relation simple du bon Patriarche *Bermudez*, personne ne pouvant mieux être instruit que lui. Et il est certain que la bonne foi & la simplicité de son récit ne peut qu'inspirer de la confiance, quand il parle des choses qu'il fait par lui-même, bien-qu'à d'autres égards on blâme à juste titre son extrême crédulité (2).

(1) *Lobo* Relat. d'Abissinie. p. 113-117. (2) *Tellez* L. II. C. 266

Bermudez & l'Impératrice continuerent pendant plusieurs jours à fuir, traversant des montagnes, des déserts & des rivières; enfin ils arriverent à une rivière fort large, où ils commencerent à respirer, se trouvant alors en sûreté; le Gouverneur du Pays leur apporta une grande abondance de provisions, qui leur firent d'autant plus de plaisir, qu'ils avoient été obligés pendant leur route de se nourrir de tamarins & d'autres fruits. Le Patriarche fit la revue des troupes, qui lui restoient, qui n'alloient à guere plus de trois-cens hommes; & comme il désespéroit de revoir jamais *Dom Christophle*, il nomma en sa place *Alfonse Caldeyra*, qui étoit un Cavalier prudent & courageux. Peu après ils furent joints par *Jean Gonzalez*, & *Denis Alvarez*, qui étoient restés avec *Dom Christophle*, qui firent à l'Impératrice le récit de ce qui lui étoit arrivé.

Une femme pour suivie par les Maures étant venue se jeter dans la caverne où il étoit caché, ils y entrerent après elle; ayant trouvé *Dom Christophle*, ils lui demanderent qui il étoit? Il se fit d'abord connoître à eux, & leur joye fut si grande qu'ils eurent d'abord peine à le croire, jusqu'à ce qu'un Eunuque qui le connoissoit, les assura que c'étoit lui. Il le conduisirent sur le champ à *Granhé*, à qui sa vue causa beaucoup de joye. Après quelques autres questions, il demanda à *Gama* s'il vouloit se faire Mahométan & quitter le parti du Roi d'Abissinie, lui promettant de le combler d'honneurs. *Dom Christophle* répondit en souriant, qu'il étoit Serviteur de *Jesus-Christ*, & qu'il n'abandonneroit pas son service pour celui d'un Imposteur. Ces paroles irriterent le Maure, qui ordonna qu'on lui donnât un soufflet, & qu'on lui tirât le poil de la barbe. S'étant ensuite calmé, il lui fit encore de grandes promesses, pour l'engager à écrire à ses soldats Portugais d'abandonner l'Empereur & de s'en retourner; ce qu'il promit de faire. Dès qu'il se mit à écrire, l'Eunuque dont nous avons parlé se tint auprès de lui pour voir ce qu'il écriroit, ce qui l'obligea de n'écrire que ce que *Granhé* lui dictoit. Il tira seulement au travers de son nom deux barres en forme d'épines, pour insinuer aux Portugais de prendre garde à ce qu'ils feroient. Deux Maures furent dépêchés pour porter cette Lettre au camp des Portugais. L'Impératrice en fut fort aillarmée, croyant que *Dom Christophle* avoit écrit cette Lettre sérieusement, & elle ne put s'empêcher d'éclatter en plaintes contre lui, en qui elle avoit mis toute sa confiance. Mais quand on lui eut fait remarquer les deux épines qui croisoient sa signature, & qu'on lui en eut expliqué le sens, elle loua beaucoup son adresse. Le nouveau Général *Alfonse Caldeyra* lui répondit, tant en son nom que pour les autres Portugais, qu'il avoit sujet de remercier *Granhé* de sa bonne volonté, mais que pour eux ils n'avoient que faire de ses faveurs, & n'espéroient pas d'en avoir besoin; qu'ils étoient tous déterminés en bons Chrétiens d'achever l'œuvre pour laquelle le Roi de Portugal les avoit envoyés, qui étoit de ruiner *Granhé*, & de délivrer l'Empire d'Abissinie de sa tyrannie.

Cette Lettre ayant été remise à *Dom Christophle*, il la porta à *Granhé*, qui ne lui en témoigna aucun ressentiment; il se contenta de lui demander comment il avoit fait pour se guérir si promptement: le Portugais lui répondit, qu'il favoit composer un remede qui guérissoit fort promptement les plaies.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

Le Pa-
triarche
& l'Impé-
ratrice se
sauvent.

D. Chris-
tophle est
pris dans
une Caver-
ne.

Il trompe
Granhé,
sa confian-
ce & sa
vert.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

plaies. *Granhé* le pria de s'en servir pour traiter son Capitaine-Général. *Lobo* dit (a) que c'étoit son oncle, qui avoit été dangereusement blessé dans le dernier combat (*). Mais D. Christophle le panfa si bien, qu'il mourut au bout de trois jours. *Granhé* lui ayant reproché sa mort, il répondit qu'il n'étoit pas venu des Indes pour sauver la vie à des Maures. Cette réponse mit le Général Maure en fureur, il fit donner plusieurs coups à D. Christophle le menaçant de le faire mourir, à quoi il répondit, *qu'il ne pouvoit tuer que son corps, parceque Dieu seul avoit puissance sur son ame, qu'au reste il étoit persuadé que Jesus-Christ le recevoit dans la vie éternelle.* Le Maure ordonna là-dessus qu'on le menât au même lieu où les autres Portugais avoient été massacrés, & que là on lui tranchât la tête (b). *Tellez & Lobo* disent que *Granhé*, enragé de sa réponse, lui coupa la tête lui-même (c). Quoi qu'il en soit, *Bermudez* confirme le conte de la fontaine, & des cures miraculeuses qu'elle faisoit; il ajoute plusieurs autres circonstances, dont nous ne fatiguerons pas le Lecteur. Nous dirons seulement, que *Granhé* envoya la tête en présent au Bacha du Caire, un des quartiers de son corps à Juda, un autre à Aden, & une de ses jambes au Bacha de Zebid. On peut juger par-là combien il se faisoit gloire d'avoir vaincu un petit nombre de Portugais. *Tellez* (d) ajoute que le Bacha de Zébid lui fit de grands reproches d'avoir entrepris de le faire mourir, au-lieu de l'envoyer à Constantinople; comme il auroit voulu, ce fut la raison qui fit porter sa tête au Caire, pour qu'on l'envoyât de-là à la Porte. Des six-cens Turcs que le Bacha avoit donnés à *Granhé*, quatre-cens eurent ordre de revenir, & il n'en resta que deux-cens pour assurer le tribut qu'il s'étoit engagé de payer au Grand-Seigneur. On dit que le nouveau Général Portugais apprit ces dernières circonstances par un de ses gens, que les Turcs avoient pris, mais qui s'étoit sauvé. Le Patriarche nous apprend que le reste du corps de D. Christophle demeura sur le lieu où il avoit été exécuté, d'où certains Religieux Abissins le transporterent dans leur Couvent, où ils le conservèrent avec beaucoup de respect, & comme un corps saint, à cause de la bonne odeur qu'il répandoit, & des miracles opérés par ces Reliques (e).

Tel-

(a) *Lobo* T. I. p. 114.

(b) *Bermudez* l. c.

(c) *Lobo* ubi sup.

(d) Ubi supra.

(e) *Bermudez* l. c. & al.

(*) *Lobo* ajoute que *Granhé* lui avoit confié la garde d'un passage très-important, que les Portugais avoient forcé malgré toute la résistance qu'il avoit pu faire. Voici la broderie. *Granhé*, quoique son neveu, l'avoit fort maltraité de paroles; le vieux Capitaine n'avoit pu lui répondre autre chose, sinon que les Portugais n'étoient pas des hommes comme les autres, qu'ils jetoient du feu par la bouche. Il avoit voulu ensuite empêcher son neveu de les attaquer; mais celui-ci fier de ses victoires passées se moqua de ses avis, en lui disant que les montagnes ne reculent point: l'oncle n'oublia pas cette réponse, & trouvant son neveu qui se fauvoit, il lui demanda si les montagnes fuyoient? Non, reprit *Granhé*, mais elles ne vont pas non plus au feu, & il y en a bien d'où je viens. Cette réponse a donné lieu à un Proverbe fort commun parmi les Abissins, lorsqu'ils veulent faire entendre qu'une affaire est difficile & épineuse, qu'on n'en sauroit venir à bout, ils disent, *les montagnes ne vont point au feu, & il y en a bien-là.*

(1) *Lobo* T. I. p. m. 114, 115.

Telle fut la fin du fameux D. *Christophe de Gama*, & selon toutes les apparences il s'y exposa volontairement pour effacer la tache de sa présomption, & le refus imprudent d'attaquer pendant la nuit un ennemi fort supérieur. Par-là il avoit non seulement perdu une belle occasion de tailler tous les Maures en pieces, & de terminer selon les apparences la guerre, parceque les Turcs, bien loin de se battre la nuit, n'osent pas même sortir de leurs tentes dans ce tems-là; mais il avoit été cause de la perte d'un grand nombre des siens, & avoit jetté les autres avec l'Impératrice & sa suite dans les terribles dangers où nous les avons vus. Il y a même tout lieu de penser, que cette Princesse, le Patriarche, & ses Capitaines, dans le trouble où ils se trouverent, ne purent s'empêcher de le lui reprocher vivement. Ce fut-là sans-doute ce qui fit qu'il s'opiniâtra malgre tout ce qu'ils purent faire à rester en arriere, & à se jeter entre les mains de l'ennemi, pour rétablir son honneur par un glorieux martyre.

Mais il est tems d'aller retrouver sa petite armée fugitive, que nous avons laissée dans un lieu de sûreté, & où elle étoit dans l'abondance; elle eut bientôt la joye de recevoir un renfort de cent-cinquante chevaux, & de mille hommes de pied, qu'*Asmache de Doaro* & *Asmache de Guidini* leur amenèrent. Ils étoient sujets de l'Empereur *Claude*, & ayant été présentés à l'Impératrice, ils lui raconterent la mort de D. *Christophe* de la même manière que les autres, ajoutant qu'ils s'étoient sauvés du Camp de *Granhé*, dans le tems qu'enflé de sa victoire il marchoit à grandes journées vers le Royaume de *Dambée*, pour attaquer le jeune Empereur, qui étoit campé dans le voisinage. L'Impératrice les reçut fort gracieusement, après quoi ils marcherent tous vers la montagne des Juifs. Quand ils furent arrivés sur les frontieres, le Capitaine des Juifs vint les recevoir avec des provisions & des rafraichissemens, & invita l'Impératrice d'entrer dans la montagne, l'assurant qu'elle ne seroit nulle part plus en sûreté, n'y ayant qu'une seule entrée qu'il étoit aisé de garder & de défendre contre les ennemis en cas qu'ils y vinssent. Ils accepterent ses offres, & aussitôt qu'ils furent entrés dans la montagne le Capitaine demanda le Baptême. Le Patriarche le lui administra, & *Dom Caldeyra* fut son parrain (a).

Etant partis de la montagne des Juifs, ils allerent dans les montagnes d'une autre Province, où le jeune Empereur les vint joindre avec une petite suite, & en assez mauvais équipage. Les Portugais allerent au devant de lui, il leur témoigna le regret qu'il avoit de la perte de leur Capitaine, & leur dit de reprendre courage; qu'ils ne devoient pas se regarder comme étant dans un Pays étranger, mais dans le leur propre, & qu'on auroit soin de leur fournir dans peu des habits, des tentes, des mulets, des domestiques, & tout ce qui leur seroit nécessaire. Après l'avoir remercié de ses bontés, ils lui dirent qu'ayant perdu leur Général ils n'en vouloient plus d'autre que lui. Ils l'accompagnerent ensuite à la tente du Patriarche. Il fut extrêmement content de ce que ce Prélat vint au devant de lui jusqu'à la porte, ce qu'il regarda comme un grand honneur, parcequ'en ce Pays-là l'Abuna est aussi respecté que le Pape l'est à Rome. Le Prince mit pied à terre

(a) *Bermudez*, l. c. & al.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

terre pour recevoir sa bénédiction. Il alla ensuite voir l'Impératrice sa mère, & s'étant retiré il fut conduit à sa tente, qui avoit été dressée au milieu du Camp. Durant son séjour, qui fut environ de deux mois, il rassembla toutes ses forces, qui alloient à cinq-cens chevaux & à huit-mille hommes de pied; les Portugais jugerent que ces troupes jointes aux leurs suffisoient pour attaquer les Maures; ils sollicitèrent le jeune Monarque de le faire, & de venger la mort de leur illustre Général. Le Prince se défioit un peu de ses forces, mais lorsqu'on lui dit que *Granhé* n'avoit plus que deux-cens hommes des six-cens Turcs que le Bacha lui avoit envoyés, il se déterminâ à donner le combat (a).

*Disputes
entre lui
& le Pa-
triarque.*

Mais avant que d'être ainsi d'accord, l'Empereur avoit eu à essuyer bien des insolences de la part de *Bermudez* & de la leur, pour les engager à combattre pour lui, & à faire même un plus long séjour dans ses Etats. *Tellez* semble avoir évité soigneusement de faire mention de cette circonstance dans son Histoire, parcequ'elle ne fait honneur ni au Patriarche, ni au Général Portugais; néanmoins le premier n'a pas fait difficulté d'en donner une Relation étendue, & en des termes qui marquent qu'il s'applaudissoit de sa conduite, & qui font voir qu'ils étoient fermement résolus de se prévaloir de la situation de l'Empereur, pour le forcer à établir l'autorité du Pape dans son Empire. Mais comme cela regarde moins l'Etat Civil que l'Etat Ecclésiastique, bien-qu'à d'autres égards l'affaire soit digne de la curiosité du Lecteur, nous la renvoyons aux Remarques (*), pour ne pas interrompre le fil de l'Histoire.

Peu

(a) *B. rmudez, Tellez, Lobo.*

(*) Le bon Patriarche, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même (1), ayant disposé par une exhortation ses Portugais à l'aider dans le dessein d'extirper le Schisme & l'Hérésie en Abissinie, en réduisant le Clergé & le Roi sous l'obéissance du Pape, alla trouver le Roi, & lui parla du même ton pathétique, l'appellant son très-cher Fils, parcequ'il étoit son parent; il lui dit que s'il vouloit se montrer digne successeur de son Père, de pieuse mémoire, il devoit à son imitation rendre obéissance au souverain Pontife de Rome, au Chef des Evêques; & pour le convaincre que son Père l'avoit fait, il lui montra la Lettre de ce Prince, par laquelle il reconnoissoit le Pape pour le successeur de St. Pierre dans le gouvernement de l'Eglise universelle. Ce Discours se fit en présence de l'Impératrice, qui étoit dans la tente de son fils. Le Roi, comme un jeune homme qui ne prenoit pas garde à ce qu'il disoit (ce sont les propres termes du Patriarche), lui répondit qu'il n'étoit ni son Père ni son Patriarche; qu'il étoit l'Abuna des Francs, & un Arien qui adoroit quatre Dieux. *Bermudez* lui repliqua aussi vertement qu'il en avoit menti, & qu'il n'adoroit pas quatre Dieux; il ajouta „ que voyant qu'il refusoit d'obéir au St. Père, il le tenoit pour „ excommunié & maudit, & qu'il ne vouloit plus s'arrêter à lui parler. Là dessus il se leva pour sortir, sans que le jeune Prince lui dit autre chose sinon, *c'est vous qui êtes excommunié, & non pas moi.*

Le Patriarche, après avoir informé les Portugais de ce qui s'étoit passé, leur défendit sous peine de l'excommunication & de la vie, d'obéir en aucune manière au Roi, & de lui prêter aucun secours. Ils répondirent que leurs Peres n'avoient jamais été rebelles ni à l'Eglise Romaine ni à leur Roi, & qu'ils étoient disposés à lui obéir. Peu de tems après l'Empereur envoya un de ses Capitaines porter trois-mille onces d'or aux Portugais & un riche présent pour leur Général; mais ils refuserent tous de recevoir ce qu'il leur envoyoit, disant que le différend qu'il y avoit entre lui & le Patriarche ne leur permettoit pas de rien prendre de lui, & qu'ils ne pouvoient plus lui rendre service.

Cette

(1) *Bermudez, C. 3.*

Peu de tems après on fit un accommodement entre l'Empereur & le Patriarche, & lorsqu'on dispoſoit tout pour attaquer l'ennemi, *Alfonſe Caldeyra* mourut d'une chute de cheval, & on élut pour Général *Arias Diz*, qui avoit déjà été en Ethiopie en 1520, & qui s'étoit très-bien acquitté de divers emplois qui lui avoient été confiés. Ce qui contribua encore à cette élection, c'est que l'Empereur avoit témoigné qu'il la ſouhaittoit.

Mais *Claude* avoit encore une autre vue en cela. Etant fort mécontent du procédé tyrannique du Patriarche à ſon égard, il avoit réſolu de ſe dérober de lui; il le pria donc de permettre au nouveau Général de venir avec lui à une expédition ſecrete, où il s'agiſſoit du ſervice de Dieu. *Bermudez* ſoupçonna ſon deſſein, mais il ne laiſſa pas de conſentir au départ d'*Arias Diz*, comptant ſur la fidélité de ce Capitaine. Auſſitôt que le Patriarche eut gagné avec le reſte de ſes troupes la montagne où *Granhé* campoit, il envoya un Exprès à *Diz*, pour lui dire de venir le joindre inceſſamment, & d'amener l'Empereur avec lui. Etant arrivés ils laiſſerent l'Impératrice en lieu de ſûreté, & marcherent par des ſentiers étroits & eſcarpés; chemin faiſant ils rencontrerent dans la Province d'Ogara un Capitaine Maure à la tête de trois-cens chevaux & de deux-mille hommes de pied; ils l'attaquerent bruſquement à la pointe du jour, & avec des cris bruyans, dont les montagnes retentirent. Cinquante chevaux Portugais qui avoient l'avant-garde tuerent le Commandant & la plupart de ſes gens, & en firent pluſieurs autres priſonniers; ils apprirent de ceux-ci, que *Granhé* étoit campé pas loin delà à un endroit nommé *Daraska*, dans le Royaume de *Dembea*, près du lieu où le Nil traverse le Lac de ce nom; & que ſa femme & ſes enfans

Arias Diz
du Général.

L'Empereur tâcha de ſ'enſuir.

Cette réponſe obligea le jeune Monarque à tenir un Conſeil, où il fut réſolu que l'Impératrice viendrait à la tente du Patriarche, accompagnée d'un Archevêque qu'il avoit ordonné, lui demander pardon pour ſon ſils, & promettre en ſon nom de faire tout ce que *Bermudez* voudroit & de rendre obéiſſance au Pape. S'étant rendue elle ſ'acquitta de ſa commiſſion dans les termes les plus humbles, mais le Patriarche, au-lieu d'être touché de ſes ſollicitations, lui répondit inſolement qu'il ne ſeroit plus aucun pas, que pour ſe retirer en Portugal avec ſes troupes. Cette réponſe brutale porta la Princesſe éſſignée à ſe mettre à genoux, & à renouveler ſes prieres avec tant de force en pleurant, que le Patriarche ſe laiſſa fléchir, & l'accompagna à la tente du jeune Roi. Ce Prince ſortit pour les recevoir, prit la main de *Bermudez* avec beaucoup d'humilité, la baiſſa, & lui demanda pardon de ce qu'il avoit fait. Ils ſ'afiſſerent tous trois, & le Roi ayant pris la parole dit au Patriarche, qu'il étoit content d'obéir au Prince des Evêques, mais il demanda en même tems, ſi l'obéiſſance que ſon Pere avoit rendue n'étoit pas ſuffiſante, ſans envoyer lui-même un Ambaſſadeur? „ Non répondit le Prélat, ajoutant qu'il falloit que lui en ſon „ particulier rendit cette obéiſſance, ſelon la coutume de l'Europe, où chaque Roi qui „ parvient à la Couronne envoie une Ambaſſade d'obéiſſance au Pape; que vu qu'il n'en „ avoit point envoyé à Rome comme ſon Pere, il falloit qu'il rendit cette obéiſſance ex- „ tre ſes mains (du Patriarche), le Pape lui ayant donné commiſſion de la recevoir. Qu'ou- „ tre cela il falloit qu'il donât un Aſte public ſigné de ſa main, & ſcellé de ſon ſceau, „ au nom de ſes Royaumes & de ſes Provinces, dans lequel il profeſſât que la véritable „ Religion conſiſtoit à croire, que Dieu n'a qu'une ſeule Eglife, & un ſeul Vicaire de „ Jeſus-Chriſt ſur toute la Terre, duquel le pouvoir & la juridiſtion découle ſur tous les „ Prélats & Princes Chrétiens. Il demanda de plus, qu'un des principaux du Royaume fût cet Aſte à haute voix en préſence de tout le Peuple. Le Roi conſentit à tout, & l'Aſte fut lu avec une pompe ſolemnelle, & au ſon des trompettes.

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

*Son étran-
ge procédé.*

qui avoient été longtems séparés de lui , l'étoient venus joindre depuis la mort de *D. Christophle*.

Cet avantage fut suivi peu après de la mort du Général des Abissins, qui s'étant risqué trop loin dans une escarmouche, fut enveloppé des Maures; & comme il étoit accablé de lassitude & couvert de blessures, ils le prirent & le tuerent, après lui avoir coupé les parties honteuses, selon leur brutale coutume. La mort de ce Capitaine affligea tellement l'Empereur, qu'il la pleura publiquement, en arrachant ses cheveux & sa couronne, qu'il jeta par terre. Pendant qu'il se livroit à ses transports, on vint lui annoncer que *Granhé* marchoit à lui; cette nouvelle l'épouvanta si fort, qu'il résolut de s'enfuir. Il n'auroit pas manqué de le faire, si un Bahrnagas n'en avoit averti le Patriarche, qui s'étoit retiré dans un Monastere pour prier avec les Religieux, ou pour être hors du danger pendant que ses troupes se préparoient à combattre les Maures. Le Patriarche étant accouru, eut bien de la peine à rassurer le timide Prince, & à l'engager à rester pour encourager les troupes par sa présence.

*Granhé
marche à
lui, & est
tué.*

En attendant *Granhé* s'avançoit à la tête de treize-mille hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, & avec ses deux-cens Mousquetaires Turcs. Il montoit un cheval blanc, & étoit accompagné de deux Turcs, un de chaque côté. Il y eut quelques escarmouches assez vives, dans l'une desquelles un Général Abissin fut tué en trahison par les Maures qui l'avoient attiré dans un pourparler. Cela découragea tellement les Abissins, que pour prévenir leur défection, l'Empereur consentit de donner bataille le lendemain à la pointe du jour. Les Portugais, qui avoient l'avant-garde avec deux-cens chevaux Abissins, & trois-cens-cinquante fantassins avancerent avec beaucoup de résolution, tandis que l'Empereur, à la tête de deux-cens-cinquante chevaux & de quatre-mille cinq-cens hommes de pied resta sur une éminence pour voir commencer le combat. *Granhé* ne se hâtoit pas moins d'aller à la rencontre de l'ennemi, & marcha sur deux lignes; l'une, qu'il conduisoit lui-même, étoit composée des deux-cens Turcs dont on a parlé, de six-cens chevaux & de sept-mille hommes de pied; l'autre, commandée par un autre Général, étoit aussi de six-cens chevaux, & de six-mille hommes d'Infanterie. *Tellez* & les autres Historiens Portugais assurent que pendant quelque tems le choc fut terrible & sanglant des deux côtés, seulement que les Abissins ayant été mis aisément en désordre par les Turcs, les Portugais les rallierent, quoiqu'avec peine. Au fort du combat *Granhé* monta sur son cheval blanc & accompagné de ses deux Turcs, s'avança pour soutenir ses gens; s'étant approché de trop près, un Portugais nommé *Pierre Lyon*, homme de fort petite taille mais habile tireur, le voyant à la portée du mousquet, tira sur lui & le renversa mort à bas de son cheval. Les deux Turcs furent tués par d'autres. Quand les Maures virent leur Général mort, ils tournerent le dos. L'autre Général soutint le combat avec beaucoup de courage, & pendant que les troupes de l'Empereur poursuivoient les fuyards, il se défendit si vigoureusement contre les Portugais, que tous les Mousquetaires Turcs furent tués, à quatorze près, qui s'enfuirent vers la femme de *Granhé*, à qui ils porterent la nouvelle de leur défaite & de la mort de son mari. Elle se sauva d'abord avec deux-cens-cinquante chevaux.

qu'on

qu'on avoit laissés pour sa garde, & emporta tous les trésors que *Granhé* SECTION
avoit accumulés pendant la guerre. En attendant les Portugais faisoient IX.
main-basse sur tout ce qu'ils rencontroient, ils pillèrent le camp ennemi où *Histoire*
ils trouverent, outre un butin considérable, une prodigieuse quantité de *d s i tois*
provisions, & un grand nombre d'Abissins captifs, qu'ils mirent en liberté *d'Abis-*
à leur grande joie; les uns trouvoient leurs peres & leurs meres, d'autres *sinie.*
leurs femmes, leurs enfans, leurs parens ou leurs amis, desorte qu'ils té-
moignerent la plus vive reconnoissance à leurs vaillans Libérateurs. L'Em-
pereur ne manqua pas aussi de leur marquer de la maniere la plus forte com-
bien il estimoit leur bravoure, & sa sensibilité pour une victoire qui le
mettoit en état de recouvrer ses Provinces. Entre autres marques de recon-
noissance, il ordonna de bâtir sur le champ de bataille un beau Monastere
en l'honneur de notre Seigneur Jesus-Christ (a) (*).

Le Roi & son armée étant descendus des hauteurs d'Oynadaga, allerent cam- *La tête de*
per sur les bords du Lac de Dambea, & y resterent deux mois. Pendant cet *Granhé*
intervalle, quarante Portugais, qui s'étoient sauvés lors de la défaite de D. *promerée*
Christophle, & qui avoient pris la route de Maçua, dans le dessein de s'em- *de tous cô-*
barquer pour retourner en Portugal, ayant appris la déroute & la mort de *tés.*
Granhé revinrent sur leurs pas, & ayant servi d'escorte à l'Impératrice ils
se rendirent au camp. Après qu'on eut montré la tête de *Granhé* à cette
Princesse, on l'envoya pour la faire voir de tous côtés dans l'Empire, & on
y porta la nouvelle de son entiere défaite; elle causa une si grande joie par-
tout, que les Maures, qui étoient en garnison dans plusieurs des Royaumes
& des Provinces pour les tenir dans la sujettion, apprenant la déroute de
Granhé, abandonnerent les postes qu'ils occupoient, & ces Pays rentrerent
sous l'obéissance de leur légitime Souverain; on pardonna même aux Abis-
sins, qui avoient été les plus pressés à se soumettre aux Maures, & à
changer de Religion pour obtenir de meilleures conditions. On fit aussi de
grandes réjouissances à l'arrivée de l'Impératrice, son fils alla au devant
d'elle à une lieue du Camp, sans en donner avis au Patriarche, ce qui
mar-

(a) *Bermulez*, l. c. *Tellez* ex *Almeyda*, &c.

(*) *Bermulez* ajoute une circonstance qui diminue bien du prix de la reconnoissance
des Abissins: un des Capitaines du Roi, ayant vu *Granhé* tomber mort de cheval, recou-
rut & lui coupa la tête, qu'il alla présenter à *Camlé*, se donnant l'honneur de l'avoir tué,
& d'avoir par ce moyen fait remporter une victoire si complete. Le Roi, charmé d'appren-
dre qu'il étoit redevable d'un service si signalé à un de ses sujets, le remercia non seule-
ment, mais le fit Capitaine-Général de toutes ses forces. Mais le Capitaine *Arias Diz*,
qui étoit instruit de la vérité du fait, pria le Roi de faire examiner combien cette tête a-
voit d'oreilles; on n'en trouva qu'une, & le Général continua en disant, l'oreille qui man-
que est au pouvoir d'un homme plus vaillant que ce faufacon, c'est lui qui a tué le Maure
& qui a coupé cette oreille, pendant que vos Abissins nous regardoient faire du haut de la
montagne. Là-dessus il fit appeler *Pierre Lion*, qui produisit l'oreille. Il se manda aussi
à l'Abissin de faire voir l'arme avec laquelle il avoit fait le coup, & de spécifier la blessure
qu'il avoit faite à *Granhé*, & quoi il ne répondit rien. Qu'on visita le corps, ajouta ce
brave soldat, on verra qu'il est tué d'un coup de mousquet, armé dont celui qui s'attri-
bue cette mort ne sauroit se servir. Cela se trouva véritable. Le Roi en fut fort honteux,
& le Capitaine Abissin disgracié (1). *Lion* avoit été domestique de D. Christophle, &
avoit fait cette action pour venger la mort de son Maître.

(1) *Bermulez*, C. 34.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

*Les Portu-
gais se
brouillent
avec l'Em-
pereur.*

*Le Patri-
arche d'ir-
rite par sa
hauteur. Le
Prince obli-
gé de cé-
der.*

*Bataille
contre le
Roi d'Adel,
qui y
est tué.*

marquoit bien qu'il n'étoit reconcilié avec lui qu'en apparence. Cette Princesse fut fort surprise de ne le point voir, & encore davantage quand elle en fut la raison.

Ce ne fut pas la seule occasion où l'Empereur le mortifia lui & les Portugais. Il se trouva qu'un des Gouverneurs de Provinces à qui l'on avoit pardonné d'avoir pris le parti des Mahométans & d'avoir fait paroître une haine irréconciliable contre les Portugais, avoit par sa défection été cause de la défaite de D. Christophle. Les Portugais firent de fortes remontrances contre lui à l'Empereur, mais inutilement; ce Prince leur répondit qu'ayant donné sa parole, il ne pouvoit la retirer. Ce procédé aigrit si fort les vindicatifs Portugais, qu'ils se jetterent tous à la fois dans la tente de ce traître & le poignarderent (a).

Cette insolence, que le jeune Monarque fut obligé de laisser impunie à cause des grands services qu'ils lui avoient rendus, lui fit sentir à quels maîtres impérieux il alloit avoir à faire, s'il ne prenoit des mesures pour les contenir. D'un autre côté le fier Patriarche le pressoit tous les jours de remplir les engagements qu'il l'avoit forcé de prendre, & de faire publiquement abjuration de l'Hérésie des Abissins, & de se soumettre à l'Eglise Romaine. Il alla même jusqu'à le menacer de l'excommunier & de se retirer avec les Portugais. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que vers ce tems-là le Roi d'Adel envoya un message fort haut à l'Empereur, à cause qu'il avoit fait promener la tête de *Granhé* dans ses Etats. Il le menaça qu'il trouveroit en sa personne un second *Granhé* plus redoutable encore, & qu'il le dépouilleroit bientôt des Provinces qu'il avoit reprises. *Claude* se vit donc forcé de ménager le Prélat & ses Portugais, jusqu'à ce qu'il fût venu à bout de son puissant ennemi par leur secours; il demanda seulement qu'on lui permît de différer jusqu'à ce tems-là de tenir sa parole. Il pria le Patriarche de demeurer avec l'Impératrice sa mere, pendant qu'avec son armée & les Portugais il se mit en marche contre l'ennemi (b).

Après une longue & ennuyeuse marche, ils arriverent à une riviere fort large mais peu profonde, de l'autre côté de laquelle le Roi d'Adel campoit avec son armée; les chevaux la passerent à la nage, & les troupes sur des especes de radeaux couverts de peaux de bœufs. On passa pendant la nuit, pour se dérober à la vue des ennemis; les Portugais tomberent sur eux à l'improviste, & se servirent si bien de leurs armes à feu, qu'ils en tuerent un grand nombre avant qu'ils eussent le tems de se ranger en ordre de bataille. Il ne laissa pas d'y avoir aussi plusieurs Chrétiens de tués & de blessés, l'Empereur fut de ces derniers, mais sa blessure ne fut pas dangereuse. A la fin le Roi d'Adel ayant été tué, les Maures prirent la fuite, les Portugais les poursuivirent, en tuerent un grand nombre, & firent quantité de prisonniers, parmi lesquels se trouva la Reine d'Adel. L'Empereur ne manqua pas de remercier les Portugais de cette nouvelle victoire, & pour leur marquer sa gratitude il leur abandonna les riches dépouilles de l'ennemi, ne se réservant pour sa part du butin que l'épée & le cheval du Roi d'Adel, & la Reine; & ensuite, pour engager cette Princesse à embrasser le Christianisme,

il

(a) Les mêmes. (b) *Bermudez*, ubi sup.

il la fit épouser à *Arias Diz*, à qui il donna les Royaumes de Doar & de Ba- SECTION
lué, pour que son rang égalât celui de sa femme (a). IX.

C'étoit-là assurément une admirable politique à ce jeune Monarque, qui *Histoire*
devoit naturellement rompre toutes les mesures du Patriarche, & rendre in- *des Rois*
utiles les menaces qu'il avoit faites avec tant de hauteur, si la politique d'au- *d'Abif-*
cun Prince pouvoit l'emporter sur celle d'un Prélat fier, qui étoit revêtu *sinie.*
d'une autorité absolue par le Pape & par le Roi de Portugal sur une troupe *Bermudez*
de bigots soumis à ses ordres. La déroute de l'Armée Maure n'eut pas sitôt *renouvelle*
rendu la paix à l'Empire, & l'Empereur ne fut pas plutôt arrivé dans le *ses instan-*
Royaume de Dambea avec son armée victorieuse, que l'orgueilleux Patriar- *ces, & ir-*
cha renouvella ses instances avec plus de hardiesse que jamais; ce qui le *rite l'Em-*
rendit odieux au Prince & à sa Cour, à qui il devint de jour en jour *peur.*
plus à charge. *Arias Diz*, Général des Portugais, gagné par la libéralité de
l'Empereur, & élevé à la Royauté, avoit renoncé secrètement à la Reli-
gion Romaine, & s'étoit fait rebaptiser dans l'Eglise Abissine, en prenant
le nom de *Marc*. L'Empereur, comptant sur le crédit de son Profélyte, traita
le Patriarche avec plus de froideur & de mépris quand il paroissoit en
sa présence. Il ne se levoit plus pour recevoir sa bénédiction, ni ne lui
permettoit de s'asseoir devant lui, ou de le faire souvenir de ses promesses.
Ce procédé irrita l'orgueil & le ressentiment de *Bermudez*, qui osa un jour
lui dire qu'il étoit non seulement ingrat envers le Roi de Portugal, par la
faveur & les armes victorieuses duquel il avoit recouvré son Empire, mais
qu'il violoit en sa personne le respect dû à Jésus-Christ, qu'il représentoit;
ajoutant qu'il seroit rejeté, maudit & excommunié, s'il retomboit dans les
erreurs de l'Eglise d'Alexandrie, que Dieu avoit punie de sa rébellion
au Saint Siege Apostolique, en permettant qu'elle tombât sous la tyrannie
des Turcs. Ce discours irrita plus l'Empereur qu'il ne l'intimida, & il y
répondit par des recriminations contre l'Eglise Romaine; il lui dit ensuite
tout net, que s'il n'étoit pas son Parrain, il le feroit écarteler. Le Patriar-
che se retira alors dans sa tente.

Peu après l'Empereur lui envoya défendre de se mêler de rien comman- *Résolution*
der aux Portugais, & lui fit savoir qu'ils étoient sous les ordres de *de Portu-*
son Capitaine-Général, auquel seul ils devoient obéir. *Bermudez* répondit, *gaïs.*
qu'étant sujets du Roi de Portugal ils n'étoient plus tenus d'obéir à un
homme qui avoit trahi son Roi & sa Religion, & que puisque Sa Majesté
n'observoit point ce qu'elle avoit promis, & persistoit dans le refus de se
soumettre au Pape, il étoit résolu de se retirer avec eux en Portugal. Mais
l'Empereur lui fit dire qu'il étoit Roi & Seigneur dans ses Etats, & qu'il
voulait qu'ils obéissent à son Général & à nul autre. La conclusion fut que
les Portugais prirent tous la résolution de se défendre contre la tyrannie &
l'ingratitude du Prince, & de mourir l'épée à la main, dans ce dessein ils
fortifièrent leur Camp.

L'Empereur regarda cette action comme un défi public, desorte qu'il don- *Ils repou-*
na ordre de les attaquer aussitôt; mais cet assaut réussit fort mal, car les *sent les A-*
Cuirassiers de l'Empereur qui avoient l'avant-garde, furent les uns tués & *bissins.*
brû- *Marc les*
trahit.

(a) Le même.

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

brûlés, les autres obligés de se retirer en mauvais état, les Portugais les ayant attirés par une retraite feinte dans un endroit où ils avoient répandu de la poudre à canon à laquelle ils mirent le feu. L'Empereur en fut comme au désespoir; mais l'Apostat *Marc* lui dit que puisqu'il ne pouvoit venir à bout des Portugais par la force, le meilleur étoit de les vaincre par ruse & par tromperie. Conformément à cet avis, *Claude* leur fit dire qu'il se repentoit de la violation de sa promesse, & qu'il étoit prêt à donner satisfaction au Patriarche & à eux (*); mais dans le fond il pensoit le contraire. Le perfide *Marc*, dont le jeune Monarque suivoit les avis en tout, lui suggéra bientôt des expédiens pour éluder toutes leurs demandes, il lui conseilla deux choses; premièrement, de défendre à ses sujets de fournir des vivres & autres choses nécessaires aux Portugais; en second lieu, de leur donner beaucoup d'argent & de provisions avec un présent considérable au Patriarche pour le présent, pendant que l'on prendroit des mesures pour envoyer les principaux en des Provinces reculées, de façon qu'ils ne pussent jamais se rejoindre.

*Les Portu-
gais disper-
sés dans
l'Empire.*

Les Portugais furent bientôt instruits de cette trahison, ils apprirent aussi que le Roi avoit obtenu du Patriarche d'Alexandrie un nouvel Abuna, qui devoit se rendre le plutôt possible. *Bermudez* fut obligé de faire de nouveaux reproches à l'Empereur, & au-lieu des belles promesses que ce Prince lui avoit faites auparavant, il eut la mortification de lui entendre avouer & justifier tout ce qui s'étoit fait. La raison qu'il donna de l'exil & de la dispersion des Portugais, c'étoit qu'il vouloit les empêcher d'exciter des mutineries pendant son absence, étant sur le point de marcher contre les Galles. „ Et quant à vous, mon Pere, ajouta-t-il, il faut que vous demeuriez pen- „ dant ce tems-là dans le Pays des Gaffates, où vous prierez Dieu pour „ moi, vous y serez respecté, & vous vous nourrirez avec les vôtres du „ revenu de ce Pays-là, qui sera suffisant, puisqu'il m'a bien suffi à moi & „ à tous mes gens, lorsque j'y étois retiré il y a quelque tems”. *Marc* étant entré en même tems, pour prier l'Empereur d'envoyer à Alexandrie chercher le nouveau Patriarche: *Dieu vous bénisse*, lui dit-il, *Marc mon cher ami! Cela est déjà fait (a).*

*Bermudez
envoyé dans
le Pays des
Gaffates.
Son retour.*

Bermudez fut donc obligé de partir pour le Pays montagneux dont nous avons parlé, avec tous ses domestiques, & quelques pieces de campagne, sous une bonne escorte; il y arriva au bout de huit jours de marche. Le Capitaine qui le conduisoit ordonna aux principaux du Pays, de lui payer les rentes qu'ils devoient à l'Empereur, & ils obéirent. Environ sept mois après, le Patriarche ayant appris que ce Prince étoit de retour de son infructueuse expédition contre les Galles, il résolut de retourner à la Cour. Pour empêcher le Capitaine de s'y opposer, il prit un prétexte de le faire

bâ-

(a) *Bermudez*, Ch. 4. *Tellez*, *Lobo*.

(*) On dit qu'il avoit promis au Patriarche de lui permettre à la prochaine Fête de Noël de donner les Ordres Sacrés, & qu'en même tems il déclareroit publiquement & d'une manière solennelle qu'il se soumettoit au Pape & à l'Eglise Romaine. On assure aussi qu'il avoit promis aux autres de leur donner le tiers de ses Etats (1). Il paroît qu'on lui avoit extorqué ces nouvelles conditions dans le tems de sa plus grande détresse.

(1) *Bermudez*, C. 4. *Tellez*, L. II, C. 8. *Lobo*, T. II, p. 26,

bâtonner, & de lui faire lier les pieds & les mains; il fit aussi tirer ses pieces de campagne, & deux hommes furent tués de ces coups tirés au hazard, ce qui causa une telle épouvante parmi les autres, qu'ils furent bien aises de le laisser partir, & le prièrent même de se retirer où il voudroit. Il le fit avec d'autant plus de plaisir, qu'il avoit appris que *Marc* étoit mort. L'Empereur l'avoit fait enterrer avec beaucoup de pompe, & avoit témoigné autant de douleur de sa mort, qu'il auroit pu faire de celle de son pere ou de son frere. *Bermudez* rencontra en chemin un Portugais, qui venoit de visiter les terres que l'Empereur lui avoit données; cet homme lui apprit que l'Empereur avoit divisé les Portugais en deux Escadrons, qu'il avoit donné le commandement de l'un à *Lopez d'Almanza* & celui de l'autre à *Gaspard de Sousa*, & qu'ils étoient destinés pour la garde de sa personne; mais qu'ils n'avoient pas voulu du premier, parcequ'il étoit étranger & qu'il avoit été du parti de *Marc*, desorte que *Sousa* étoit demeuré seul Capitaine. Le Patriarche en fut fort aise, parceque ce dernier étoit son neveu & attaché à lui.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

Les Portugais le reçurent avec beaucoup de joie; l'Empereur en témoigna en apparence aussi, lui envoya faire compliment sur son heureuse arrivée, avec un présent de cinq-cens onces d'or; mais il s'éloignoit de lui, parcequ'il attendoit le nouveau Patriarche d'Alexandrie. Pendant le séjour de *Bermudez* au camp, un Officier de distinction, après l'avoir engagé au secret, lui apprit que l'Empereur étoit si irrité de son procédé, & sur-tout de ce qu'il lui avoit fait prêter serment d'obéissance à l'Eglise de Rome, qu'il couroit beaucoup de risque s'il ne se retiroit en toute diligence secrettement. Le Patriarche voulut nonobstant cet avis aller à la Cour, & l'Empereur chargea deux de ses Capitaines de l'arrêter, & de le conduire sur un de ces rochers, dont nous avons parlé ailleurs, pour lui ôter toute espérance de retour. Heureusement pour lui son brave neveu le délivra des mains de ceux qui l'emmenaient. L'Empereur l'en ayant blâmé, *Sousa* lui fit dire qu'il ne voyoit rien de mauvais dans cette action, où il n'avoit fait autre chose que de délivrer son Patriarche de la main des Tyrans, accoutumés à rendre le mal pour le bien; que Sa Majesté ne devoit pas s'attendre, que ni lui ni ses Portugais abandonnassent jamais leur Pere Spirituel, qui lui avoit rendu des services si signalés. *Claude* voyant la résolution des Portugais, fit appeller le Patriarche, l'accabla de caresses, & lui assigna un revenu de vingt-mille écus par an, en qualité de Patriarche des Portugais, déclarant en meme temps *Joseph*, qui étoit venu d'Alexandrie, Abuna ou Patriarche des Abissins. Pour empêcher qu'on ne mît aucun obstacle aux arrangemens qu'il avoit pris, il s'avisa d'envoyer les Portugais dans quelques Provinces éloignées sur les frontieres des Galles & du Royaume d'Adel, sachant bien que les habitans les recevroient froidement, & qu'ils seroient continuellement inquiétés par leurs voisins (*).

A

(*) Il les envoya dans les deux petits Royaumes de Déberoa & de Balé, qu'il avoit ci-devant donnés à *Marc* son Favori, lorsqu'il avoit épousé la Veuve du Roi d'Adel. Après la mort de ce traître, il en avoit donné le Gouvernement à *Calidé*, qu'il devoit être ennemi des Portugais, & qui devoit être mécontent de la diminution de ses revenus, dont

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.**Nouveau
stratagème
de l'Empe-
reur contre
les Portu-
gais.*

A peine furent-ils rendus, que le Gouverneur de la Province prit des mesures pour les faire tous périr; il y auroit réuſſi, s'ils n'avoient toujours été ſur leurs gardes, & s'ils ne s'étoient avifés d'un expédient, dont ils s'étoient ſervis plus d'une fois avec ſuccès, pour ſe délivrer d'un ennemi qui leur étoit ſi ſupérieur pour le nombre. D'ailleurs ces peuples étoient ſi lâches, qu'ils n'oſerent attaquer les Portugais, voyant qu'ils avoient été apperçus, juſqu'à ce que *Calidé*, c'étoit le nom du Gouverneur, parut pour les faire avancer, ſans penſer au danger qui le menaçoit. Comme il étoit reconnoiſſable à ſes habits, il ne fut pas ſitôt à la portée du mouſquet, que ſept Mouſquetaires qui étoient poſtés aux premiers rang tirent ſur lui & le tuèrent avant que le combat fût commencé. D'abord que ſes ſoldats le virent mort, ils mirent bas les armes, & promirent de payer aux Portugais les rentes que le Roi avoit ordonnées. Ce coup leur procura quatre mois de repos, & l'Empereur lui-même, qui avoit toujours appréhendé *Calidé*, fut fort aïſé d'apprendre la nouvelle de ſa mort, & envoya féliciter les Portugais de cet heureux ſuccès.

*Irruption
des Galles.*

1555.

Au bout de quatre mois l'Empereur les fit avertir de ſe tenir ſur leurs gardes, qu'il étoit informé que les Galles vouloient venir tomber ſubitement ſur eux. Ils parurent effectivement avec de nombreuses troupes, & firent diverſes tentatives pour attaquer les Portugais, qui étoient poſtés ſur une éminence, & cela pendant dix ou douze jours. Les Portugais, qui n'oſoient fortir de leur camp, tuèrent beaucoup de monde aux Galles avec leurs armes à feu, tant que leur poudre dura; lorsqu'elle leur manqua, comme ils attendoient l'Empereur, ils travaillèrent à en faire, y ayant beaucoup de bois & de ſalpêtre dans le Pays. Sur ces entrefaites ce Prince arriva, & ayant appris les ravages que les Galles avoient faits, il tomba évanoui, demeura longtems ſans connoiſſance, & penſa perdre la raiſon de chagrin. Les Portugais en prirent occaſion de le ſolliciter de ſe réconcilier avec l'Egliſe Romaine & de reconnoiſtre leur Patriarche, lui faiſant eſpérer que ſ'il le faiſoit la Providence ne manqueroit pas de lui être favorable. Il ne répondit rien, & leur ordonna de le ſuivre; il parcourut pluſieurs Provinces de l'Empire, dont les unes avoient refusé le tribut, & les autres étoient ſur le point de le faire; avec le ſecours des Portugais il fit rentrer les unes dans le devoir, & inſpira de la crainte aux autres.

*On veille
ſur le Pa-
triarche.*

Cette Expédition étant finie (a), les Portugais lui demanderent vers l'hiver la permiſſion de retourner dans la Province de Beth Mariam, où il leur avoit aſſigné des terres. *Bermudez* les y accompagna, mais *Dom Gaſpard de Souſa* qui les commandoit avoit ordre expreſ d'avoir l'œil ſur lui & de l'empêcher de fortir du Pays; les Abiſſins avoient la même commiſſion, & étoient chargés de le tuer ſ'il entreprenoit de s'échapper. Il étoit néanmoins bien déterminé à ſe tirer des mains de cet intraitable Monarque, deſorte que pour couvrir ſon deſſein il fit ſemblant d'avoir la goutte, & d'a-
voir

(a) *Bermudez, Tellez, Lobo.*

une partie étoit aſſignée pour leur ſubſiſtance. Il ne manqua pas d'amaffer ſept-mille chevaux, ſix-cens archers & ſix-mille hommes de pied, pour les attaquer quoiqu'ils ne fuſſent que cent-cinquante (1).

(1) *Bermudez, C. 4.*

voir besoin de changer d'air. Son neveu étant allé à la Cour, il profita de son absence, & dit aux principaux de la Province, qu'il avoit dessein d'aller en pèlerinage au Monastere de Dabaroa pour se recommander à Dieu par les prieres des Religieux. A la faveur de cette ruse il trouva moyen de traverser le Royaume de Tigré avec huit domestiques fideles, & après bien des tours & des stratagèmes il se rendit heureusement à Debaroa. Les Portugais le reçurent fort bien, & il fut obligé d'y rester caché, ou pour mieux dire en arrêt, pendant plus de deux ans (*), avant que de pouvoir trouver une occasion favorable de gagner l'Isle de Maçua dans la Mer Rouge, afin de s'y embarquer pour Goa sur un Vaisseau qui devoit aussi prendre un Ambassadeur que le Roi envoyoit au Viceroi.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

Après avoir essayé bien des dangers & surmonté bien des obstacles, il arriva heureusement à cette Isle, en l'année 1556; là il eut de nouvelles difficultés de la part de l'Ambassadeur, qui fut surpris d'y trouver un homme qu'il croyoit confiné sur quelque rocher, & refusa de s'embarquer si l'on recevoit le Patriarche. Le Capitaine nommé *Antoine Peixoto* eut néanmoins tant de respect pour le Prélat qu'il le reçut sur son Bord; quand l'Ambassadeur le vit il s'en retourna, comptant avec raison qu'il ne seroit pas favorablement reçu du Viceroi de Goa, si *Bermudez* y alloit avec lui, & qu'à son retour il auroit peut-être quelque chose de pire à craindre de la part de l'Empereur.

*Il se rend
à Maçua.*

Pour ce qui est des aventures du Patriarche après son arrivée à Goa, *Et fait* comme elles sont étrangères à notre sujet, nous n'en dirons rien: nous ajouterons seulement qu'après avoir couru de nouveaux risques, & essayé de nouvelles disgraces, il se rendit heureusement à Lisbonne, où il fut très-favorablement reçu du Roi *Dom Sébastien*, qui avoit succédé à *Jean III.* & il obtint de quoi vivre honnêtement le reste de ses jours.

*voile pour
Goa &
pour Lis-
bonne.*

Ainsi finit son Patriarchat, après un séjour ou pour mieux une desagrégation de prison de plus de trente ans en Abissinie. C'est par cette raison que sa Re-
*Relation est di-
gne de soi.*

(*) Qu'il y ait été en arrêt, c'est ce qui paroît par les particularités qu'il rapporte lui-même du séjour qu'il y fit. Le Bahrnagas du Pays vint le visiter aussitôt qu'il fut informé de son arrivée, & lui témoigna de la joie de le voir; il l'exhorta fortement à ne pas s'enfuir, mais à s'en retourner auprès de l'Empereur. Il refusa absolument de s'en retourner; & pour cacher son dessein il dit au Bahrnagas, que son intention étoit de finir ses jours dans un Hermitage du Pays dédié à la Vierge. Le Bahrnagas le pria ensuite de lever l'excommunication qu'il avoit fulminée contre l'Empereur & ses sujets, lui promettant d'obtenir la permission pour lui de se retirer dans cet Hermitage. Il envoya effectivement un Exprès à la Cour. Cet homme fut de retour au bout de quelques jours, & rapporta que le Roi étoit fort irrité contre le Patriarche, parcequ'il l'avoit traité d'Hérétique & d'Excommunié; qu'il avoit déclaré que si ce n'avoit été la considération des Portugais, il l'auroit fait mourir il y avoit longtems; qu'il étoit un traître, un parjure, qu'il avoit violé le serment par lequel il s'étoit engagé de ne point sortir de ses Etats sans sa permission. Il ordonnoit au Bahrnagas d'avoir soin de lui, & de le veiller de près. Quelque tems après *Bermudez* apprit l'arrivée d'*Antoine Peixoto* à Maçua avec deux Vaisseaux. L'Eglise de Notre Dame de Dabaroa ayant été brûlée depuis peu de jours, le Patriarche pria le Bahrnagas de permettre qu'il allât à Maçua demander quelques aumônes aux Portugais de ces Vaisseaux pour la rebâtir. A la faveur de cet artifice il trompa le Bahrnagas, & les Abissins chargés de veiller sur lui, & il s'embarqua pour Goa (1).

(1) *Bermudez* vers la fin du Ch. 4.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.*

Relation simple nous paroît d'autant plus digne de foi, qu'il a eu occasion de voir bien des lieux où les Jésuites, toujours suspects dans ce Pays, n'ont jamais eu la liberté d'aller, & qu'il a pu être instruit d'un plus grand nombre de faits qu'eux, qui ont été éloignés de la Cour & de la scene des événemens. Tous ceux qui ont écrit sur les affaires d'Abiffinie depuis leur expulsion de cet Empire, ont affecté, évidemment par ressentiment, de ravalier la puissance & la grandeur des Monarques qui y commandoient. *Tellex* lui-même n'a pas fait difficulté de représenter celui qui est au frontispice de son Livre, comme un Negre demi-nud, ce qui est démenti par la description que *Bermudez*, *Poncot*, & *Grégoire* l'Abiffin en ont faite. Nous terminerons cette Relation par quelques observations, que lui-même fait en parlant au Prince à qui elle est dédiée, qui dans son stile simple mais plein de zele, font mieux connoître les vues du Pape & du Roi de Portugal en envoyant du secours aux Empereurs d'Abiffinie, que ne le font dans leurs écrits ses prudens confreres.

„ On nous avoit regardés comme des gens entièrement perdus, & assurément on a usé de beaucoup de négligence à notre égard, & ç'a été la cause que notre Expédition n'a pas été plus avantageuse. Votre Altesse peut être persuadée que nos affaires en étoient au point que si l'on avoit soutenu par des recrues notre petit nombre de Portugais, nous aurions acquis tant d'autorité & de force, que l'Empereur auroit été obligé, bon gré malgré, de se soumettre à l'Eglise, & les peuples par un commerce continuél avec nos gens, & par la doctrine de nos Prédicateurs, auroient abjuré les erreurs de l'Eglise d'Alexandrie. La conversion des Abiffins auroit été d'autant plus aisée, que parmi eux il ne se trouve point de savans orgueilleux & opiniâtres, mais de bonnes gens, pieux, humbles, & qui en toute simplicité desirent de servir Dieu, & qui embrassent facilement la vérité (a).

„ Pour le temporel on auroit fait de tels profits, que ni le Pérou avec son Or, ni les Indes avec leur Commerce ne les auroient égalés. Il y a plus d'or dans le Royaume de Damot & dans les Provinces voisines, qu'il n'y en a dans le Pérou, & on auroit pu l'acquérir sans toutes les dépenses qu'on fait & sans aucune guerre (*).

Clau-

(a) *Bermudez* vers la fin.

(*) Nous avons parlé ailleurs de la grande quantité d'or qu'on apporte de la Province de Narea. *Bermudez* parle d'une autre dans le voisinage, habitée par des Gentils, dont le Seigneur est tributaire des Empereurs Abiffins (1). *Claude* alla dans cette Province dans le voyage qu'il fit avec les Portugais dans les parties les plus reculées de son Empire, parceque le Seigneur s'étoit révolté, & qu'il faisoit la guerre au Royaume de Damot, il lui envoya *Bermudez* pour le ramener à son devoir par la douceur. Le Patriarche réussit, & ce Seigneur vint trouver l'Empereur avec une grosse somme d'or. Il fut si bien reçu que par reconnoissance il l'invita de venir avec les Portugais dans son Pays, où il lui feroit voir la prodigieuse quantité d'or qu'il produisoit. Il les conduisit à une grande riviere, où il n'y a ni pont ni bateau; ceux à qui on permet de la passer pour aller chercher de l'or, se servent de buffes dressés à cela, qu'ils tiennent par la queue & qui traversent à la nage. De l'autre côté de la riviere, la terre est brune tirant sur le rou-

(1) *Bermudez* C. 4.

Claude fut fort fâché de la fuite du Patriarche, ne doutant point qu'il ne travaillât de tout son pouvoir à la Cour de Rome & à celle de Lisbonne à obtenir de nouvelles recrues de Troupes & de Missionnaires pour pousser ses ambitieux projets contre lui & contre son Empire. Il prit donc, pendant le peu de tems qu'il regna encore, toutes les précautions possibles pour leur fermer l'entrée de ses États: mais en même tems il en usa à tous égards très-généreusement envers les Portugais qui restoient, à qui il assigna des terres fertiles pour y vivre, & jouir tranquillement du riche butin qu'ils avoient fait. Il n'y avoit pas longtems qu'il goûtoit les douceurs de la tranquillité, lorsqu'il vit arriver inopinément un nouveau Patriarche de Goa, qui renouvela avec autant d'importunité & de véhémence les anciennes prétentions de son prédécesseur. Les Cours de Rome & de Lisbonne, pensant peu au mauvais succès de *Bermudez*, comptoient de se voir dans peu maîtresses de l'Abissinie: *Ignace de Loyola* prit des mesures pour y établir l'autorité de son Ordre nouvellement fondé, & il s'y feroit rendu volontiers lui-même, si le Pape ne lui en eût refusé la permission (a).

Pour donner plus d'éclat à cette nouvelle Mission, on convint que le Roi de Portugal enverroit *Don Ferdinand de Sousa* en qualité d'Ambassadeur à la Cour d'Abissinie, avec *Don Nunez de Baretto*, le nouveau Patriarche. On leur joignit *Don André d'Oviédo*, sous le titre d'Evêque de Nicée, & *Melchior Carneyro* sous celui d'Evêque d'Hiérapolis. Ils s'embarquerent tous avec quelques autres pour Goa le 15 de Mars 1556, & y arriverent le 13 de Septembre. Ils ne furent pas peu surpris d'apprendre que les affaires n'étoient point en Ethiopie sur le pied qu'ils s'étoient imaginés. Ne voulant exposer ni le Patriarche ni l'Ambassadeur au ressentiment de l'Empereur, on envoya *Don André d'Oviédo*, avec quelques-uns de ses confreres: ils s'embarquerent sur quatre petits Vaisseaux, & arriverent à Arkico sur la fin du mois de Mars de l'an 1557, & se rendirent par terre à Debaroa, où le *Bahnagar Isaac* faisoit sa résidence. C'étoit le même qui avoit fait entrer *Christophle de Gama* en Abissinie, & qui avoit des raisons secretes de favoriser les

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

Bonté de
Claude
pour les
autres
Portu-
gais.

Nouveau
Patriar-
che & Am-
bassade,
envoyés en
Abissinie.

(a) *Tell. z, Codign. Lobo, Ludolph &c.*

ge, & il y a deux parties d'or sur une partie de terre; ceux qui en apportent payent les droits au Seigneur (1). L'Empereur s'assura de la vérité du fait par quelques-uns de ses gens à qui il fit passer la riviere, & par l'essai qu'on fit de la terre qu'ils apporteroient. Il exhorta le Prince à se faire Chretien, à quoi il consentit volontiers, & il fut baptisé par un Prêlat Abissin du Monastere de Debra-Libanos. Il se plaignit ensuite à l'Empereur, qu'il avoit de mauvais voisins, qui commettoient de grands ravages sur ses terres, & lui demanda de lui permettre de se servir du secours des Portugais contre eux. Le Roi lui accorda sa demande, & les Portugais mirent une grande étendue de Pays à feu & à sang, & revinrent chargés de riches dépouilles, & apporterent beaucoup d'or & de joyaux avec eux, outre nombre de prisonniers qu'ils emmenerent.

On voit clairement quel étoit le grand objet de la Mission & du secours de Portugal, & quel auroit été le sort des Monarques d'Abissinie & de leurs vastes Etats si ce petit nombre de Portugais avoit reçu constamment des recrues, des armes & des munitions d'Europe. Un double esclavage auroit été l'effet de cette Expédition, l'un spirituel, qui les auroit rendus esclaves du Pape & de l'Eglise Romaine, & l'autre temporel, qui les auroit assujettis aux Rois de Portugal. Un des deux étoit trop pesant pour eux, & ils auroient été insupportables joints ensemble.

(1) Le même VII. & *Tell. z* 2. al. sup. citat.

SECTION
IX.Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.Oviédo
va à la
Cour: sa
conduite.

Portugais, espérant par leur moyen de se rendre Souverain dans le Royaume de Tigré, un des plus grands & des plus riches de tout l'Empire.

Il fit une réception magnifique à l'Evêque & à ses compagnons, mais comme les Maures avoient en ce tems-là fait des conquêtes dans ces quartiers, & qu'ils commençoient à s'approcher de Debaroa, *Don Oviédo* ne s'y croyant pas en sûreté, écrivit à l'Empereur pour lui donner avis de son arrivée, & du sujet qui l'amenoit, le priant de lui donner audience le plutôt qu'il seroit possible. L'Empereur donna ses ordres, & l'Evêque avec sa compagnie, qui faisoient belle figure en route, furent bien reçus de ce Monarque. Le *Bahnagas* ayant introduit *Oviédo* auprès de l'Empereur en grande Cérémonie, ce Prélat lui exposa d'abord sa commission, que le Pape & le Roi de Portugal attendoient de lui l'accomplissement des promesses qu'il leur avoit faites. Il s'expliqua de maniere que l'Empereur ne put s'empêcher de faire paroître dans ses yeux son mécontentement & son indignation. S'étant remis, il représenta au Prélat qu'il seroit bien difficile de persuader à ses sujets, qui avoient toujours reconnu le Patriarche d'Alexandrie pour Chef de leur Eglise, de donner les mains à un pareil changement: il promit néanmoins d'en délibérer avec son Conseil & avec les Savans de l'Empire, consentant que la question fût discutée entre lui & eux. *Oviédo* regarda tout cela comme un prétexte pour gagner du tems, d'autant plus que l'Empereur qui se trouvoit souvent à leurs Conférences, pressoit tellement les Missionnaires, qu'ils avoient de la peine à lui répondre. Le Prélat se détermina alors à écrire contre les erreurs des Abissins, & quand il crut les avoir bien réfutées, il remit son Ouvrage à l'Empereur. Le Prince ne manqua pas de lui répondre, & s'il ne le convainquit pas, il lui fit assez comprendre qu'il ne le porteroit jamais à se soumettre au Pape & à l'Eglise de Rome (*). Ces disputes durèrent jusqu'à la fin de Décembre 1558. L'Evêque

(*). Ce qu'il y a d'assez surprenant dans le procédé de ce généreux Monarque envers le Prélat, c'est qu'il n'entreprit point de le faire arrêter comme il avoit fait *Bermudez*, & qu'il ne souffrit pas que les Abissins lui manquassent de respect; au contraire il parut touché du danger auquel il se trouva exposé, & le retira dans un tems où le chemin par où il pouvoit aller à la Mer Rouge étoit occupé par les Maures, qui ne lui auroient point fait de quartier, s'il étoit tombé entre leurs mains, enforte qu'on assure que l'inquiétude qu'il avoit pour lui, lui fit dire (1), *Helas! que deviendra le pauvre Evêque si je suis tué?*

L'Impératrice sa mere pensoit tout autrement; elle qui avoit été la grande protectrice du Patriarche & des Portugais, & qui avoit pris tant de peine pour réconcilier son fils avec eux & avec l'Eglise Romaine, étoit devenue leur plus grande ennemie, & fut plus contraire que qui que ce fût à l'union de l'Eglise d'Abissinie avec celle de Rome. Mais il y a quelque apparence que leur procédé insolent & tyrannique, dont nous avons rapporté divers traits, avoit été la cause de ce changement (2). La Lettre circulaire, ou pour parler plus juste l'Excommunication du bon *Oviédo*, n'étoit pas propre à donner ni aux Abissins ni à nous une idée fort avantageuse de sa Charité Pastorale. „ Nous définissons, dit-
„ il, & nous déclarons par cette sentence, que les peuples d'Ethiopie qui refusent d'o-
„ béir à la sainte Eglise de Rome, la mere de toutes les Eglises &c. sont excommuniés.
„ C'est pourquoi nous avertissons nos enfans spirituels de se séparer d'eux. Et quant aux
„ Ethiopiens nous les remettons au jugement de l'Eglise pour les châtier en leurs person-
„ nes & en leurs biens, en public ou en secret, & à user de miséricorde à leur égard, en
„ tout

(1) Lettre d'*Eman Fernandez* à *Laynez* 1562.

(2) *Tellez* 1. c. *La Croze Christ.* d'Ethiop. p. 273.

que jugea à-propos de quitter alors la Cour, ce qu'il exécuta au mois de Février suivant laissant une Lettre circulaire, ainsi que la nomme le P. Tellez, mais véritablement insolente, adressée aux Portugais & aux nouveaux Convertis, par laquelle il les avertissoit de ne point converser avec les Schismatiques: il finissoit en exhortant les Abissins de renoncer à leurs erreurs & de se soumettre à l'Eglise Romaine.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissi-
nie.*

En attendant l'Empereur faisoit de grands préparatifs pour aller s'opposer aux forces du Roi d'Adel, qui avoit attaqué les Provinces Orientales de l'Empire avec une nombreuse armée. Elle étoit commandée par *Nour*, Général habile, qui brûloit d'impatience de venger la mort de son pere, qui avoit été tué avec *Granlé* à la bataille d'Ogara: il avoit épié toutes les occasions de se bien instruire de la force & de l'état de l'Empire, pour mieux réussir dans ses desseins. Ayant appris que les troupes de l'Empereur *Claude* n'étoient ni assez nombreuses ni assez bien disciplinées pour soutenir le choc des siennes, qui étoient endurcies & accoutumées à faire des irruptions, il entra en Abissinie avec une nombreuse Infanterie & dixsept-cens chevaux, mettant tout à feu & à sang: il ne s'arrêta que lorsque les Abissins, avec l'Empereur à leur tête, vinrent à lui avec toute la diligence possible (a).

*Nour at-
taque l'E-
thiopie.*

Les deux armées se rencontrèrent dans une spacieuse plaine, très-propre à une bataille, & elles en vinrent aux mains avec beaucoup de résolution de part & d'autre; mais les Abissins, qui étoient indisciplinés, dès le premier choc jetterent leurs armes, s'enfuirent avec leur vitesse ordinaire, & abandonnerent leur Souverain au milieu du danger. Les Portugais, qui n'étoient plus qu'au nombre de cent-cinquante, se comporterent avec leur valeur accoutumée, & soutinrent le combat aussi longtems qu'il fut possible, tandis que l'Empereur, en habile & vaillant Capitaine, jettoit la terreur parmi les Infideles, & en tua plusieurs de sa propre main. A la fin, abandonné de ses troupes, accablé du nombre, & n'ayant plus que dix-huit Portugais autour de lui, il fondit avec eux sur les ennemis avec plus de furie que de prudence; bientôt il fut percé de coups, & finit sa vie & son regne par une mort honorable au mois de Mars 1558 ou 1559; selon d'autres les Maures victorieux & maîtres du champ de bataille, profiterent de leur avantage avec leur avidité ordinaire, tuerent un grand nombre de fuyards, firent beaucoup de prisonniers, & pillerent le camp des Abissins, où ils firent un butin immense. *Nour* ayant remporté une victoire aussi complète, reprit d'abord le chemin d'Adel chargé de dépouilles & de lauriers: il fut reçu avec des acclamations de joie, sur-tout dans la Capitale de son Maître, où il voulut faire son entrée monté sur un ane, disant que comme c'étoit Dieu seul pour lequel il avoit combattu, qui lui avoit donné la victoire, c'étoit aussi à lui seul que la gloire en étoit due. Exemple admirable d'humilité dans un Infidele, dit notre Auteur, & bien propre à confondre les Chrétiens, que les moindres succès enorgueilloient souvent (b).

*Les Abis-
sins font
batus &
l'Empereur est tué*
1559.

C'est

(a) *Tellez, Lobo, Ludolph.* (b) *Tellez L. II. C. 27. Lobo, Ludolph.*

.. tout ou en partie en cas d'amendement. Publié dans notre Eglise de Docomo le 2 de Février 1559. Signé *André* Evêque d'Hiérapolis (1)."

(1) Idem p. 276. Vid. *Colles Hist. of the Church of Ethiop. L. III.*

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

*La mémoire
de l'Empereur
injustement
flétris.*

C'est ainsi que finit malheureusement le sage & vaillant Empereur *Claude* ou *Asnaf Segued* (qui est le nom qu'il prit à son avènement à la Couronne) à la fleur de son âge, & la dixhuitième ou selon *Ludolph* la dix-neuvième année de son règne. Il résista toujours vigoureusement, même durant sa minorité, aux usurpations du Patriarche *Bermudez* son parrain & de ses Missionnaires, qui prétendoient se prévaloir des grandes concessions que son père leur avoit faites: il ne leur fit jamais espérer qu'il reconnoîtroit l'Eglise Romaine, que lorsqu'il vit son Empire sur le penchant de sa ruine; mais il trouva moyen d'é luder ses promesses les plus solennelles, après que le danger fut passé. C'est à ce fréquent manque de parole & au refus constant qu'il fit de consentir à leurs demandes, que ces bons Pères attribuent tous ses mauvais succès & sa fin prématurée, aussi bien que les malheurs de l'Empire après sa mort: comme si c'eût été un crime plus odieux à lui d'é luder l'accomplissement de promesses qu'on lui avoit extorquées dans sa grande détresse, contre sa conscience, & contre l'exposition & la savante apologie de sa Foi qu'il avoit publiée, que c'en étoit un à eux de lui extorquer ces promesses & d'en demander l'exécution, connoissant ses sentimens. Quoi qu'ils ayent fait pour flétrir & noircir sa mémoire par cet endroit, il en agit toujours franchement avec eux, & ne dissimula jamais ses sentimens sur la Religion, non seulement dans les disputes qu'il leur permit d'avoir avec son Clergé, auxquelles il assista souvent, & où il repoussa leurs attaques avec une force dont ils étoient tous surpris, mais encore dans la Confession publique de sa Foi dont nous avons parlé, que l'on peut voir dans les Remarques (*). N'étoit-ce pas-là un Appel solennel à Dieu & au Mon-

(*) Confession de Foi de *Claude* Roi d'Ethiopie.

Au Nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit, un seul Dieu.

C'est ici ma Foi & celle de mes Ancêtres, Rois des Israélites, de même que la Foi de mon Troupeau dans l'enceinte de mon Royaume.

Nous croyons en un seul Dieu, & en son Fils unique *Jésus-Christ*, qui est sa Parole, sa Puissance, sa Sagesse & son Conseil, qui étoit avec lui avant la création du Monde, & qui dans les derniers jours est descendu vers nous, sans quitter le trône de sa Divine Majesté; & a été fait homme par la puissance du Saint-Esprit, & est né de la sainte Vierge *Marie*. Il fut baptisé dans le Jourdain à l'âge de trente ans, & fut pendu sur le bois de la croix sous *Ponce Pilate*. Il a souffert, est mort, a été enseveli, & est ressuscité le troisième jour. Au bout de quarante jours il est monté glorieusement au Ciel, & s'est assis à la droite de son Père, & delà il viendra pour juger les vivans & les morts, & son règne ne finira jamais.

Nous croyons au Saint-Esprit, le Seigneur & l'Auteur de la vie, qui procède du Père.

Nous croyons un seul Baptême pour la rémission des péchés: nous attendons la Résurrection des morts & la vie éternelle. *Amen.*

Nous marchons en cela dans le véritable chemin en simplicité, sans nous détourner ni à droite ni à gauche de la doctrine des Pères, des douze Apôtres, de *St. Paul* la source de la sagesse, des soixante-douze Disciples, des trois-cens-dix-huit Pères Orthodoxes du Concile de Nicée, des cent-cinquante du Concile de Constantinople, & des deux-cens de celui d'Ephèse. C'est ainsi que je crois & que j'enseigne, moi *Claude* Roi d'Ethiopie, & selon le nom de mon Royaume *Asnaf Segued*, fils de *Vanag Seguel*, fils de *Naoi*.

Quant au Sabbat ou septième jour que nous observons, nous ne le faisons pas comme les Juifs, qui crucifierent Notre Seigneur & crièrent, *son sang soit sur nous & sur nos enfans*; qui ni ne puisent de l'eau, ni n'allument du feu, ni ne préparent à manger, ni ne font cuire du pain, ni ne vont d'une maison à l'autre: mais nous le célébrons en recevant la sainte Communion, & en assistant à nos Agapes ou Repas de charité, tels que

les

Monde contre la tyrannie avec laquelle ils vouloient le forcer d'abandonner une Eglise qu'il favoit si bien défendre, en vertu d'une promesse qu'ils lui avoient arrachée malgré lui dans un tems d'extrême nécessité.

* Claude ne laissa point d'enfans, & eut pour successeur *Minas* son frere, qui avoit été prisonnier de guerre chez les Maures, & si l'on en doit croire les Auteurs Portugais il y avoit contracté un caractère cruel & féroce, qui rendit son regne fort dur & tyrannique pendant le peu de tems qu'il dura: il se déclara ennemi des Jésuites & de tous ceux qui favorisoient l'Eglise Romaine. Mais ces Peres l'attribuent moins encore à l'éducation qu'il avoit reçue chez les Turcs, qu'au libertinage & aux dissolutions qui regnoient parmi les Portugais (a). Mais bien-que nous ne disconvenions pas que le dérèglement de leurs mœurs ait pu attirer sur eux un jugement aussi sévère, il paroît assez clairement, même par les Ecrits des Missionnaires, que les mauvais traitemens qu'ils essuyèrent de la part de ce Prince, dûrent princi-

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissi-
nie.*

Minas son
frere lui
succede.

pa-

(a) Lettre du P. *Fernandez* à *Laynez*, *Tellez*, l. c. p. 178. *Lobo*, *Ludolph*.

les Apôtres les ont prescrits dans leurs Constitutions. Nous ne le célébrons pas comme nous faisons le premier jour, qui est un nouveau jour dont parle *David*, c'est ici le jour-là que l'Éternel a faite, & nous & vous réjouissons en elle; parceque c'est en ce jour-là que notre Seigneur *Jésus-Christ* ressuscita, & que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres dans la maison ou chambre (*Cenaculum*) de Sion, & que c'est en ce jour-là que le Christ a été incarné dans le sein de sa mere, Vierge toujours chaste, & qu'il reviendra récompenser les bons & punir les méchans.

Quant à notre Rite de la Circoncision, nous ne la recevons pas comme les Juifs; nous nous souvenons très-bien des paroles de *St. Paul*, la source de la sagesse, que ni la circoncision ni le prépuce n'ont aucune vertu, mais la nouvelle créature par la foi en *Jésus-Christ*. Le même Apôtre dit aux Corinthiens, si quelqu'un est circoncis, qu'il ne ramene pas le prépuce. Il enseigne la même doctrine dans toutes ses Éptres. La Circoncision est chez nous une Cérémonie typique, comme la marque du front chez les Nubiens, & d'avoir les oreilles percées parmi les Indiens: nous la pratiquons donc, non par respect pour la Loi de *Moyse*, mais comme une Coutume purement humaine.

Nous en disons autant de l'usage de nous abstenir de la chair de Pourceau, nous ne condamnons point ceux qui en mangent, & nous n'en prescrivons ni n'en défendons l'usage, mais nous suivons le précepte de l'Apôtre aux Romains, que celui qui mange ne méprise pas celui qui ne mange point &c. Toutes choses sont pures à ceux qui sont purs, mais celui-là pèche, qui en mangeant scandalise son frere. La même chose se lit dans l'Évangile de *St. Matthieu*, ce n'est pas ce qui entre dans l'homme, mais ce qui en sort, qui le souille. Ce qui renverse de fond en comble la doctrine des Juifs, qu'ils ont reçue de *Moyse*.

Ma Religion donc, & celle des Prêtres & des Docteurs qui enseignent par mon autorité dans l'enceinte de mon Empire, c'est de ne pas nous écarter le moins du monde en rien des préceptes de l'Évangile, ou de la doctrine de notre saint Pere *St. Paul*, & de ne nous en détourner ni à droite ni à gauche. Nous lisons dans le Livre, nommé *Zarich*, que l'Empereur *Cesarianus* commanda à tous les Juifs qui avoient été baptisés, de manger de la chair de pourceau le jour de la Résurrection de notre Seigneur: mais parmi nous chacun à la liberté d'en manger ou de s'en abstenir, selon qu'il le juge à-propos: les uns aiment le poisson, les autres la volaille, quelques-uns ne mangent point de mouton, chacun fait comme il lui plaît. Mais quant à l'usage de la chair d'aucune créature qu'il y ait, nous ne trouvons dans le Nouveau Testament ni Loi ni Précepte qui l'ordonne ou la défende: toutes choses sont pures aux purs, celui qui croit qu'on peut manger de toutes choses, peut en manger. Rom. XIV. 2.

Voilà ce que j'avois à vous dire pour vous faire connoître ma Religion.

Donné dans le Royaume de *Drinot* le 23 du mois de *Jun*
de l'an de la Nativité de Notre Seigneur 1555(1).

(1) Vid. *Ludolph* Comment.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.*

1560.

palement leur origine à leur trahison envers lui, n'ayant cessé de cabaler avec le Bahrnagas *Isiac*, qui, comme nous l'avons remarqué plus haut, méritoit de s'emparer du Royaume de Tigré, & étoit de leurs amis, parce qu'ils favorisoient ses desseins secrets.

A son avènement à la Couronne *Minas* prit le nom d'*Adamas Segued*, & soit qu'il fût instruit des intrigues de cet ambitieux Gouverneur, soit par quelque autre motif, il fit bientôt éclater sa haine contre tous les Portugais. Le P. *Emanuel Fernandez*, Supérieur de cette Mission, avoit de grandes espérances de recevoir un renfort considérable de Troupes Portugaises de Goa, qu'on lui avoit promis à son départ pour l'Abiffinie, & il écrivit Lettre sur Lettre pour faire hâter ce secours, mais inutilement, ce qui le jeta dans de grands embarras; car d'un côté le Bahrnagas avoit fondé principalement ses espérances sur ce secours, & de l'autre l'Empereur avoit non seulement ôté au petit nombre de Portugais les terres que son frere *Claude* leur avoit données, mais il ne vouloit pas leur permettre le libre exercice de leur Religion, & il punit même très-rigoureusement quelques-uns de leurs Profélytes; & d'autres qui professoient la Religion Romaine: leur unique ressource étoit donc le Bahrnagas, mais comme le secours de Goa, que le Jésuite lui avoit fait espérer, ne venoit point, ils ne pouvoient guere se flatter qu'il voulût rien entreprendre en leur faveur, sur-tout leur état présent ne leur permettant pas de lui donner aucune assistance.

*Tazcaro
se souleve
contre
l'Empereur.*

Cependant l'Empereur avoit tellement indisposé ses Sujets par sa tyrannie & par ses cruautés, que les plus grands Seigneurs de l'Empire se révolterent contre lui, & mirent sur le Trône un fils naturel de son frere aîné. Ce jeune Prince, qui s'appelloit *Habitacum Tazcaro* (a), vit bientôt les premiers Officiers d'Ethiopie se ranger sous ses enseignes, le Capitaine des Portugais s'y joignit avec une trentaine de ses gens, les autres étant trop éloignés. Nous ne sommes pas sûrs si le Bahrnagas entra dans la conspiration; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut le premier contre lequel l'Empereur tourna ses armes. *Isiac* étoit alors occupé sur les côtes à exécuter quelques ordres que *Tazcaro* lui avoit donnés; comme c'étoit un homme intrépide, il s'avança contre *Minas*, & le repoussa à la première rencontre; mais ayant été battu ensuite, il fut obligé de prendre la fuite. Cette victoire donna à l'Empereur le loisir de marcher contre son compétiteur *Tazcaro*; il le joignit au commencement de Juillet de l'année suivante, & après une action fort vive il le mit en déroute & le fit prisonnier (b).

1561.

*Le Bahrnagas fait
alliance
avec les
Turcs.*

Dans ces entrefaites, le Bahrnagas ayant gagné du côté de la mer, attendoit encore le secours si longtems désiré de Goa, mais voyant à la fin ses espérances déçues, & craignant d'être surpris par l'Empereur, il n'eut plus d'autre ressource que de faire alliance avec les Mahométans ses voisins, & avec leur secours il mit sur les rangs un autre frere naturel à la place de *Tazcaro*, que *Minas* avoit fait mourir.

*Les Abiffins font
mis en déroute.*

L'Empereur ne perdit pas de tems, & s'avança contre lui & ses nouveaux Alliés, à la tête d'une nombreuse armée. Le 20 d'Avril de l'année suivante les deux armées en vinrent aux mains, & d'abord on se battit de part & d'au-

(a) *Ludolph*, L. II. C. 6. § 27. *Tellez*, & al. (b) *Ludolph* l. c.

d'autre avec beaucoup de valeur & de résolution; mais le feu de l'artillerie des Turcs effraya tellement les troupes de l'Empereur, qu'elles tournerent d'abord le dos sans plus coup férir, & abandonnerent leur camp aux Turcs. Ceux-ci firent quantité de prisonniers, parmi lesquels se trouverent *Emanuel Fernandez* & quelques autres Jésuites, que l'Empereur avoit retenus dans son armée en qualité d'ôtages, & qui étoient gardés étroitement & traités assez durement. Ils auroient eu à craindre un sort plus fâcheux encore de la part des Turcs, leurs ennemis jurés, si le Bahrnagas n'avoit eu pitié d'eux & ne les avoit fait mettre en liberté; il leur fit même rendre quelques calices & d'autres vases sacrés, qu'on leur avoit enlevés. On peut juger de la fâcheuse condition où ils se trouvoient par la fin d'une de leurs Lettres à leur Général, que nous rapportons dans les Remarques (*). Quant aux Portugais qui avec le Bahrnagas se liquerent avec les Mahométans contre l'Empereur, leur nom devint si odieux à tous les Abissins, & sur-tout à leur Monarque, qu'ils ne voulurent plus entendre parler d'avoir des Soldats Portugais parmi leurs troupes. On rapporte de différentes manieres la fin de l'Empereur; les uns disent, que voyant son Pays ruiné par les Turcs, & ses Ports en leur pouvoir, il leur donna encore une bataille, où il perdit la vie, ses troupes ayant été entierement défaites; d'autres assurent qu'il fut obligé d'aller se cacher dans les montagnes, où il mena une vie errante & languissante jusqu'à sa mort, qui arriva l'année suivante 1563 (a).

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

Dans ces entrefaites *Constantin de Bragança*, Viceroi de Goa, fit à la sollicitation pressante & réitérée du Patriarche *Nunex Baretto*, quelques tentatives pour avoir des nouvelles de ce qui se passoit en Abissinie, mais elles furent inutiles; les Turcs en tenoient les avenues fermées, & leurs Vaiffeaux gardoient les côtes pour empêcher les Portugais qui restoit de recevoir aucun secours. Le Viceroi y envoya au mois de Février 1560 trois Vaif-

*Mauvaise
réussite des
Portugais
dans la
Mer Rou-
ge.*

(a) *Telles, Lobo T. II. p. 28.*

(*) Nous avons été faits prisonniers par les Turcs & par les Abissins révoltés contre l'Empereur, dit l'Auteur de la Lettre; Dieu nous a sauvé la vie par l'entremise des Portugais qui étoient avec eux. Nous avons été pillés quatre fois auparavant. & nous sommes réduits à-présent à la dernière extrémité; le Bahrnagas nous a rendu seulement notre calice & quelques bagatelles, nous avons racheté le reste du mieux que nous avons pu. Vous pouvez juger, Très-Révérend Pere, du triste état où nous trouvons, nous sommes quarante, & obligés d'aider quand nous le pouvons les veuves & les enfans des Portugais, sans avoir personne à qui nous puissions demander des aumônes; car les Portugais sont plus dans le cas de demander que de donner, & les gens du Pays plus portés à voler qu'à distribuer. Nous avons à peine de quoi nous rassasier d'orge séchée. L'Evêque (*Oviedo*) n'est pas en état d'être vu. Nous vous demandons votre bénédiction & les prieres de la Société, & n'ayant pas d'autre voye pour écrire à votre Révérence, nous prenons celle-ci pour la dernière fois, si cette Lettre vous parvient encore. D'Éthiopie le 29 Juillet 1562.

*Emanuel Fernandez.
François Lopez.
Antoine Fernandez.
Gonzalez Cardosa (1).*

(1) *Telles Lib. II. C. 5.*

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.*

Vaiffeaux, dont un fut pris, & les deux autres eurent bien de la peine à se sauver. Sur le premier se trouva le P. *Fulgence* qui fut fort bleffé, & qui demeura quelques années esclave au Caire, jusqu'à ce qu'il fût racheté par ordre de *Paul IV.* & renvoyé en Portugal. Les Jésuites qui étoient encore en Abiffinie, ne desiroient pas moins d'envoyer une Relation de la fâcheuse situation où ils se trouvoient, mais ils ne furent pas plus heureux en tentant d'y faire passer l'un d'entre eux. Ils choisirent le P. *Gualdarez* & un autre Portugais; s'étant rendus à Maçua, ils apprirent qu'il y avoit un Vaiffeau prêt à partir pour les Indes: ils gagnèrent par une grosse recompense un Maure pour aller prier secretement le Capitaine de vouloir les prendre, mais le perfide Maure alla sur le champ les dénoncer au Bacha de l'Isle, qui dès la même nuit fit prendre & massacrer le Jésuite (a).

Malac Se-
gued suc-
cede à son
Pere.
1563.

Telle étoit la triste situation des Missionnaires en Ethiopie, quand *Adamas Segued* mourut. *Forza Danghil* son fils lui succéda, il prit le nom de *Malac* ou *Melchi Segued*, & fut couronné avec les cérémonies accoutumées dans l'Eglise d'Axuma. C'étoit un Prince sage & vaillant, qui regna long-tems, & en général heureusement, quoiqu'il eût continuellement la guerre soit contre ses sujets révoltés, soit contre ses anciens ennemis les Galles & les Mahométans; il n'eut donc guere le tems ni peut-être d'inclination de recommencer la persécution que son Pere avoit faite aux Missionnaires & à leurs Profélytes, il les laissa vivre tranquillement, & ne leur fit ni bien ni mal.

Mort de
Baretto,
à qui
Oviédo
succede.

Cependant le Patriarche *Jean Nunez Baretto* mourut à Goa en 1562, six ans après y être arrivé, sans avoir jamais pu prendre possession de son Patriarchat, desorte qu'en conséquence de la Bulle du Pape *André Oviédo* lui succéda, mais il étoit réduit à une si grande misere, que sa nouvelle Dignité ne lui fut pas d'un grand secours; car il étoit dans un abandon presque universel, ayant à peine le nécessaire tant pour vivre que pour se couvrir. Il s'étoit réfugié avec une partie de ses Portugais & le peu d'Abiffins qui avoient suivi son parti à Frémone, qui est une petite Bourgade peu éloignée de la mer, n'ayant point de forces pour soutenir son autorité & le crédit de ses Missionnaires; car le P. *Tellez* observe très-bien en parlant d'expérience, qu'il n'y a rien à faire dans ces Missions, si l'on n'a des gens armés qui soutiennent les Prédicateurs (b), & en ce tems-là ils n'en avoient point, ni n'avoient la moindre espérance d'en recevoir de Portugal ou de Goa.

Rappel
d'Oviédo,
il demorde
des Troupes.

On favoit déjà dans ces deux Pays le mauvais tour que les affaires avoient pris sous les deux derniers regnes, & le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les promesses flatteuses des Jésuites, & l'on ignoroit ce qu'ils pourroient faire, quand même on leur envoyeroit de nouveaux secours (c). Le Prince *Henri*, qui gouvernoit le Portugal durant la minorité du Roi *Dom Sébastien*, pénétra si bien tous leurs artifices, qu'il écrit au Pape *Pie V.* pour le prier de rappeler les Missionnaires, & de les envoyer à la Chine, au Japon, ou en d'autres Pays, & de ne plus penser à soumettre l'Abiffinie à l'Eglise Ro-

(a) *Tellez*, Co lign. *Lojo*, *Ludolph*.

(b) *Tellez* p. 134.

(c) Le même. *Codign*.

maine, à moins que le tems ne fournît dans la suite une occasion plus favorable. Le Pape, qui étoit également instruit des désastres de cette Mission, acquiesça sans peine à la demande du Prince, & ordonna d'expédier un Bref pour rappeler *Oviédo* & les autres Jésuites. On l'envoya en 1566. Le Patriarche le reçut l'année suivante, & répondit au Pape qu'il étoit prêt de lui obéir, & d'aller aux Indes & en tel autre Pays où il lui plairoit de l'envoyer; mais en même tems il lui représenta humblement, quelle difficulté & quel danger il y avoit à sortir d'Ethiopie, & l'extrême regret qu'il avoit d'abandonner un Pays où l'on pouvoit espérer de faire une si glorieuse & si abondante moisson, si les Missionnaires pouvoient seulement être soutenus de cinq ou six-cens Portugais; il faisoit valoir la disposition favorable qu'il avoit remarquée en plusieurs Abissins d'embrasser la Foi Catholique, & qui n'étoient arrêtés que par la crainte du châtement. Il ajoutoit qu'il y avoit outre cela un grand nombre de Gentils, qu'il seroit aisé d'amener au giron de l'Eglise; qu'il étoit bien informé, que plusieurs avoient demandé aux derniers Empereurs de se faire Chrétiens, & que des vues d'intérêt mondain les avoient fait refuser (*).

Mais en supposant que le Roi de Portugal eût été disposé à envoyer un renfort si considérable, il s'agit de savoir par quel endroit ces troupes seroient entrées en Abissinie, puisque tous les ports & toutes les côtes étoient en la puissance des Turcs? Il est encore question de savoir, si en cas qu'elles eussent pu s'en ouvrir l'entrée, leur insolence connue n'auroit pas mis obstacle à la conversion des Abissins & des Gentils, au-lieu d'y contribuer, & si tout au plus cela n'auroit pas paru plutôt une Dragonnade qu'une Mission Evangélique? Mais le bon Patriarche avoit une si grande ardeur de soumettre l'Eglise d'Abissinie à celle de Rome, & l'Empire au Roi de Portugal, qu'il ne se donna pas le tems de considérer combien il s'écartoit du caractère d'Apôtre de ce *Jésus* doux & humble, qu'il prétendoit représenter; en sorte qu'il mit tout en œuvre & fit valoir toutes sortes de motifs pour obtenir le secours tant désiré; entre autres, il dépeignit l'Empereur regnant comme un Prince foible, indolent, & incapable de gouverner un pareil Empire, qui ne manqueroit pas d'être bientôt subjugué par les Turcs, & parla d'être perdu pour l'Europe & pour l'Eglise Romaine, à moins qu'on n'arrêtât leurs progrès en envoyant un prompt secours de Troupes Portugaises

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

*Sà m'ri &
celle des
autres
Missionnaires.*

(*) De ce nombre étoient les habitans du grand Royaume de Damot, & du rîche Canton nommé Sinaxi, qui produit beaucoup d'or. Un parent du défunt Empereur avoit fait la guerre à ces derniers, & ils avoient offert de se faire Chrétiens & de payer tribut à l'Empereur, s'il vouloit se retirer, ce qu'il refusa absolument. Les Marchands Maures, qui sont en grand nombre en Abissinie, achètent beaucoup de ces Gentils, sur-tout de ceux de Damot, ils les conduisent à la Mer Rouge, & les vendent bien cher aux Turcs & aux Maures, qui les obligent ensuite à se faire Mahométans, & les forment pour la Milice, en sorte qu'ils sont avec le tems beaucoup de mal aux Chrétiens (1). On pourroit donc avec raison mettre en question, si ces vues d'intérêt mondain, ainsi que les nomme le bon Patriarche, n'étoient pas plutôt contraires à la bonne Politique, & si le droit que les Marchands payent à l'Empereur pour chaque esclave qu'ils font sortir du Pays, peut contrebalancer le mal que font dans la suite ces même Esclaves, quand on les a dressés à la guerre.

(1) *Telles, L'As. Lu el. b.*

SECTION
IX.
*Abissins
des Rois
d'Abif-
finie.*

ses (a). Le Pape & le Roi de Portugal furent sourds à ces spécieuses représentations, de sorte qu'*Oviédo* demeura-là jusqu'en 1577, qu'il mourut dans la plus grande misère, après avoir résidé pendant près de vingt ans en Abissinie. Sa mort fut suivie de celle des Jésuites qui restoit encore. *Antoine Fernandez*, qu'il avoit établi Supérieur de cette Mission, mourut peu après; *Gonzalez Cardoso* fut assassiné dans les bois par des Voleurs; *André Gualdarez* fut massacré par les Turcs, comme on l'a vu plus haut; *Emanuel Fernandez*, qui étoit un des plus âgés, mourut le quatrième; & *François Lobo*, le dernier de tous, vécut jusqu'en 1596. Telle fut la triste catastrophe de cette première Mission, après qu'elle eut duré quarante ans, depuis 1557 jusqu'en 1597, que le P. *Lobo* ou *Lopez* mourut. Elle auroit, suivant les apparences, mieux réussi, si les Portugais n'avoient pas insolument insisté sur la demande du tiers de l'Empire, en récompense du service qu'ils avoient rendu, & si le Patriarche du Pape n'eût exigé avec autant d'ardeur que l'Empereur & tous ses sujets se soumissent à l'Eglise Romaine (*).

Les Jésuites
réta-
blissent
cette Mis-
sion.

Tant de désastres firent regarder cette entreprise comme abandonnée, & impraticable; mais ils servirent d'aiguillon aux Jésuites, qui ne cessoient point de solliciter les Cours de Rome & de Madrid de rétablir cette Mission: ce qui les y excitoit, c'étoit qu'il restoit encore un grand nombre de Portugais en Ethiopie, & qu'ils avoient conçu de grandes espérances de *Philippe II.* qui s'étoit emparé du Portugal: ils croyoient & avec raison, que ce Prince seroit bien aisé de renouer l'ancien commerce avec l'Abissinie, & que *Malac Segued*, qui étoit engagé en des guerres continuelles, pourroit n'être pas fâché d'accepter du secours.

Succès de
Malac Se-
gued. Le
Roi Phi-
lippe II.
lui écrit.

Ce Prince avoit à-la-vérité eu du bonheur, & remporté plusieurs victoires sur ses ennemis, ayant outre cela conquis le riche Royaume de Narea, & engagé les habitans à embrasser la Religion des Abissins. Mais pendant qu'il étoit occupé d'un côté, il y avoit quelque soulèvement ou quelque invasion d'un autre. C'est ce qui encouragea le Roi *Philippe* de lui écrire une Lettre obligeante, dans le dessein de renouveler l'alliance entre les deux Couronnes, & d'ouvrir l'entrée de l'Empire à quelques-unes de ses troupes. Il jeta les yeux pour porter cette Lettre sur *Louis de Mendoza*, Cavalier Portugais établi à Diu, & qui étoit très-entendu dans le Commerce de la

Mer

(a) Tellez p. 194. Codign. L. III. C. 13. Lobo, T. II. p. 29, 30. Ludolph &c.

(*) On dit que le P. *Lobo* prédit en mourant, que dans un an les Catholiques qu'il laissoit affligés auroient la consolation de voir d'autres Missionnaires; sa prédiction s'accomplit par l'arrivée du P. *Melchior de Sylva*, il étoit Indien de naissance & Brachmane. *Dom Alexis de Menezes*, Archevêque de Goa, qui l'avoit converti, lui donna sa Mission (1). Il arriva avant que l'année fût expirée, & continua à travailler seul jusqu'en 1602, en des tems très-difficiles. dit notre Auteur (2), & autant que nous avons pu le découvrir avec assez peu de succès, par la haine irréconciliable que les Abissins avoient conçue contre les Portugais, Missionnaires ou autres. Le Jésuite *Guerreiro* rapporte aussi (3) qu'*Oviédo* avoit prophétisé que Fremone, la résidence du Patriarche Romain & de ses confreres, subsisteroit toujours. Mais nous verrons bientôt que cette Prophétie étoit fautive.

(1) Codign. L. III. Cap. ult.
(2) Le Grand T. II. p. 31.

(3) Relaçam Anual nos ann. 1607, 1608, fol. 42 verso. La Croze p. 284.

Mer Rouge. Il étoit accompagné d'un Evêque Italien, nommé *Jean Baptiste*, pour donner du relief à la Commission, mais il mourut en chemin. *Mendoza* trouva moyen d'entrer en Ethiopie, & présenta lui-même la Lettre à l'Empereur, qui en fut fort content, comme il paroît par la réponse dont il chargea le même Messager. Cette Lettre étoit en Ethiopien, très-bien écrite, remplie d'expressions d'amitié & de vœux : il y est parlé de la mort de l'Evêque Italien, & d'une correspondance épistolaire qu'il y avoit eue entre le Viceroi de Goa & lui ; il avoit demandé au Viceroi de lui envoyer quelques habiles ouvriers pour fondre du canon, & d'autres armes à feu, pour faire de la poudre, des épées & d'autres armes ; & il répétoit la même priere au Roi son Maître ; mais il ne parle point de troupes auxiliaires. Cette Lettre est datée du 9 Février 1589, suivant le Style Romain, & elle se conserve dans la Bibliothèque de l'Escurial ; M. *Sparverfeld*, Gentilhomme Suedois fort célèbre & fort savant, l'ayant copiée l'envoya à M. *Ludolph*, qui l'ayant traduite en Latin, l'a publiée avec d'autres Lettres des Empereurs d'Ethiopie, dans son Commentaire (a) avec des Remarques (*).

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

Mendoza ayant si bien réussi dans sa première expédition, les Jésuites n'eurent pas de peine à lui persuader d'en entreprendre une seconde, & de mener avec lui en Abissinie deux de leurs confreres, nommés *Antoine de Montserrat*, Catalan, & *Pierre Pays* Espagnol, que *Dom Emanuel de Sousa Coutinho*, le nouveau Gouverneur de Goa, avoit choisis sur un grand nombre d'autres que le Provincial lui avoit présentés. *Mendoza* devoit les faire embarquer sur des Vaisseaux appartenant à des Banianes. Ils partirent de Goa au mois de Février 1588, & firent voile pour Diu, où *Mendoza* demeuroit ; mais la tempête les ayant poussés dans le Golphe de Babaos, il alla les prendre secrètement de nuit, & les conduisit à Diu, déguisés en Arméniens, afin qu'ils ne fussent pas reconnus. Ils y demeurèrent long-tems avant qu'aucun Vaisseau voulût les prendre, parcequ'il y alloit de la confiscation de toute la cargaison si on les découvroit, car c'étoit là à quoi étoient condamnés ceux qui amenoient des Blancs sans passeport. Ce ne fut donc qu'au mois de Décembre qu'ils s'embarquerent sur un de ces Bâtimens Indiens, qui étoit destiné pour Zeila ; mais ayant été accueilli d'une tempête, il fut obligé de relâcher à une des Isles qu'on appelle Curia Muria ; les deux Jésuites furent reconnus, dépouillés & faits esclaves ; ils passerent sept ans dans une cruelle captivité, au bout desquels on les racheta pour une

Montfer-
rat & Pays.
tentent
d'entrer en
Abissinie,
& sont
faits pri-
sonniers.

(a) p. 483.

(*) *Telles* fait bien mention de *Louis de Mendoza*, mais il ne parle point de son voyage en Ethiopie. Nous ignorons par quelle raison il a gardé le silence là-dessus, à moins que ce ne soit, parceque le Roi Philippe avoit choisi un Evêque Italien, & non un Jésuite, ce qui étoit une espèce d'affront pour sa société, dont plusieurs Membres auroient été charmés d'avoir cette Commission. Cependant les faits dont il s'agit sont connus, & il en est parlé dans l'Histoire de l'expédition d'*Alexis de Mendez* (1). D'ailleurs la Lettre de l'Empereur a des caractères d'authenticité fort supérieurs à ceux d'autres Lettres des Monarques Abissins, dont les Editeurs & les Auteurs Portugais n'ont jamais douté (2).

(1) L. I. C. 4. p. 23.

(2) Le Grand T. II. p. 269 & suiv.

SECTION

IX.

Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.Le Maro-
nite Abra-
ham de
Georgiis
y est envo-
yé : il est
reconnu &
décapité.

grosse rançon. Cette laborieuse captivité fut néanmoins utile au *P. Pays*, il apprit en perfection la Langue Arabe, qui lui fut depuis d'un grand usage lorsqu'il retourna en Ethiopie.

Quand on apprit à Goa leur prison, on songea à envoyer d'autres Jésuites en Ethiopie, où il ne restoit pas que le *P. Lobo*, dont nous avons parlé, qui étoit fort âgé, & usé de travaux. On jetta les yeux sur *Abraham de Georgiis*, Maronite de Nation, & Jésuite de Profession. C'étoit un homme de grand mérite, savant dans toutes les Langues Orientales: il enseignoit alors la Langue Syriaque aux Chrétiens Malabares, & c'est vraisemblablement lui qui y a porté la prononciation des Syriens Occidentaux, qu'on a suivie dans l'Inscription prétendue de Siganfu (a), dont nous avons parlé ailleurs. Ce Maronite, qui étoit un homme d'un grand courage, partit de Malabar, se rendit à Diu, & de-là à Maçua en 1595 sur un Vaifseau Indien. Il fut reconnu pour Chrétien, & le Bacha l'arrêta; n'ayant pu l'obliger à abjurer sa Religion, il le fit décapiter. Après lui on envoya *Sylva* ou *Sylvius*, ainsi que quelques-uns l'appellent, dont nous avons parlé dans une des Notes précédentes. S'étant embarqué à Goa, il arriva à Maçua en habit de matelot, & de-là il se rendit à Fremone, où il succéda au *P. Lobo*, mort l'année précédente (b).

Malac Se-
gued ha-
rassé par
les Turcs
& les Gal-
les.
Sa mort.
1596.

Revenons à ce qui se passoit en Abiffinie, où les affaires continuoient à être sur un mauvais pied. Les Turcs ayant gagné du terrain dans l'Empire dès l'an 1572, continuoient à y faire de nouvelles conquêtes, pendant que les ravages des Galles dans quelques Provinces empêchoient l'Empereur de les chasser, comme il avoit souvent essayé de le faire. Il avoit encore le malheur que l'Impératrice ne lui donnoit que des filles, tandis qu'il avoit plusieurs fils de ses concubines, mais qui par cette raison étoient exclus de la succession au Trône. Il avoit donc pendant quelque tems jetté les yeux sur *Zadenghel*, fils de son frere, pour le déclarer son successeur; mais quelque tems avant sa mort il conçut tant d'amitié pour un de ses fils naturels, nommé *Jacob*, qui étoit mineur, qu'il le désigna son successeur du consentement & avec l'approbation des Grands, qui espéroient de gouverner ce jeune Prince, au-lieu d'être gouvernés par son neveu, qui étoit en âge de prendre en main le timon de l'Etat, & qui avoit toutes les qualités requises pour gouverner dans des tems aussi difficiles. Mais *Malac Segued*, au retour de son expédition contre les Galles de Bachilo, se sentant affoiblir se repentit du choix qu'il avoit fait; il assembla les Grands, & leur dit, que quoique par tendresse pour son sang il eût déclaré son jeune fils *Jacob* pour son successeur, se voyant près de sa fin, l'amour qu'il avoit pour son Pays, & l'intérêt qu'il y prenoit l'obligeoit de changer de sentiment, & de ratifier le choix qu'il avoit fait auparavant de son neveu *Zadenghel*, comme plus propre dans les conjonctures présentes à remplir le Trône tant à cause de son âge, que de sa valeur & de ses autres qualités qui l'en rendoient digne. Il mourut peu après vers le milieu d'Août (c).

Les

(a) *La Croze*, Hist. du Christ. d'Ethiop. p. 288, 289.(b) *Tellez, Lobo, Codign. Ludolph.*(c) *Tellez L. III. C. 14. Lobo T. II. p. 31. Ludolph L. II. C. 6. § 49.*

Les Grands, au-lieu de suivre ses intentions, & de se rendre aux louables motifs qui avoient déterminé son choix, s'en tinrent unanimement à sa première volonté & se déclarèrent en faveur de *Jacob*, qu'ils reconnurent pour leur Souverain. Ils envoyèrent deux détachemens de gens armés, l'un pour se saisir de *Zadenghel*, & l'autre pour arrêter *Susnée*, ou comme l'appellent les Ecrivains Portugais *Socinius*, autre petit-fils de l'Empereur *David*, avant que ces Princes fussent instruits de la mort de l'Empereur, & du choix de son successeur. *Zadenghel* fut arrêté, & on l'envoya prisonnier dans une des Isles du Lac de *Dambea*, & quelque tems après sur une de leurs hautes montagnes. Pour ce qui est de *Susnée*, ayant eu connoissance de leur dessein, il eut le bonheur de se sauver, & se retira sur les frontières de l'Empire, où il se maintint avec une petite armée, jusqu'à ce qu'il fut élevé au Trône. Cela n'empêcha pas les Grands de proclamer *Jacob*, âgé de sept ans, & de s'emparer de l'autorité souveraine conjointement avec l'Impératrice *Mariam-sina*, qui se déclara pour eux, ayant pour associés deux de ses gendres, *Rus Athané* & *Castuade*, qui étoit Viceroy de *Tigré*; le jeune *Jacob* n'avoit donc que le titre d'Empereur, mais lorsqu'il eut atteint sa quatorzième année, & qu'il témoigna avoir envie de partager l'autorité avec eux, l'Impératrice en fut alarmée, & ses deux gendres, à qui leur conscience reprochoit leur procédé tyrannique, changerent tout d'un coup; & sous prétexte qu'ils avoient du remords d'avoir privé *Zadenghel* de ses droits, ils le tirèrent de prison, & le proclamèrent Empereur dans le camp, pendant que *Jacob* y étoit en personne. Ce jeune Prince se retira en toute diligence accompagné seulement de huit domestiques, du côté des hautes montagnes de *Semen*, où il auroit pu être assez en sûreté si un de ses gens ne l'eût trahi: ce traître profita du tems, que le Prince prenoit un peu de repos, pour aller donner l'allarme dans le village voisin, où il publia que *Zadenghel* venoit d'être proclamé Empereur, & que *Jacob* s'étoit réfugié-là; il menaça les habitans de l'indignation du nouveau Monarque, s'ils n'arrêtoient *Jacob* & ne le conduisoient prisonnier au Camp Impérial. On se saisit donc de lui, & on l'y mena. Quand on le présenta à *Zadenghel*, les Grands proposerent de lui couper le nez & les oreilles pour le rendre incapable de regner; mais le généreux Empereur se contenta de le releguer dans le Royaume de *Narea*, où le Gouverneur le veilloit de fort près, jusqu'à ce qu'il trouva moyen de remonter sur le Trône (a).

Dans ces entrefaites le celebre Jésuite *Pierre Pays* avoit su s'ouvrir l'entrée de l'Abissinie, & avoit été reçu avec bien de la joye à *Fremoné*; il s'y étoit occupé à composer un Catéchisme, qu'il avoit distribué aux nouveaux Convertis, en attendant réponse à une Lettre qu'il avoit écrite au jeune Empereur *Jacob*, alors regnant. *Zadenghel*, à son avènement au Trône, apprit qu'il étoit à *Fremoné*, & ouit parler de lui comme d'un Homme savant, d'un grand Voyageur, d'un habile Politique, & d'un zélé Catéchiste: comme il étoit naturellement curieux & obligeant, il l'invita de venir à la Cour par une Lettre honnête & pressante, qui par sa singularité nous a paru digne d'être rapportée (*). Le Pere accepta cette faveur avec joye; mais

Zadenghel app-
le P. Pays
à la Cour.

(a) Les mêmes.

(*) Lettre de l'Empereur *Zadenghel* ou *Asnal Seguel* au P. *Pays*.

SECTION
IX.
Histoire
des Rois
d'Abissi-
nie.

Les Grands
se déclarent
en faveur
de Jacob
son fils
naturel, &
en suite
proclament
Zadeng-
hel.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

mais le Viceroy de Tigré qui devoit le conduire à la Cour, fut obligé de différer son départ, à cause que les Galles avoient fait une irruption en trois différens endroits de l'Empire; l'Empereur étoit obligé de marcher en personne contre le plus puissant Corps, tandis que les Viceroy s'opposeroient aux deux autres. Le premier étoit entré dans le Royaume de Goïam, & le Viceroy eut ordre de ne point attaquer cette multitude de Barbares, jusqu'à ce que l'Empereur l'eût joint; mais voulant arrêter les cruels ravages qu'ils faisoient, il risqua contre ses ordres de les attaquer, & fut entièrement défait: cela obligea l'Empereur de hâter sa marche pour venir fondre sur eux.

*Il défit
les Galles.*

Quand il fut arrivé à la vue des ennemis, ses troupes étoient si fatiguées, & en même tems si intimidées par la défaite du Viceroy, qu'elles auroient bien voulu différer le combat; mais les Galles partagés en trois Corps les ayant attaqués avec leur furie ordinaire, les deux ailes furent bientôt mises en déroute, & prirent la fuite. Ceux du Corps de bataille s'en étant aperçus, les principaux Officiers vinrent prier l'Empereur de se retirer, avant que les ennemis l'eussent enveloppé; mais ils furent bien surpris, quand ils virent ce Prince intrépide, au-lieu de pousser son cheval, en descendre, & leur dire d'un ton ferme en tenant le bouclier d'une main & l'épée de l'autre; *Je suis résolu de mourir ici: vous pouvez à-la-vérité échapper au fer de l'ennemi, mais jamais à l'infamie d'avoir abandonné un Empereur que vous avez tout récemment proclamé.* Ces paroles produisirent un effet si prompt sur les troupes, que d'agneaux les soldats devinrent des lions; ils se rallierent promptement, & fondirent avec tant de furie sur les Galles, qu'ils les obligèrent de tourner le dos & de s'enfuir à toutes jambes; les deux ailes s'apercevant de leur fuite, les poursuivirent si vivement, que la nuit seule arrêta le massacre qu'ils en firent (a).

*Et revient
victorieux
dans son
Camp.*

Le lendemain matin l'Empereur décampa, laissant le champ de bataille couvert de corps morts, & passa de hautes montagnes escarpées, pour attaquer la seconde armée des Galles: ses troupes fieres de leur victoire les chargerent avec tant de succès qu'elles les mirent en déroute, & en passerent la plus grande partie au fil de l'épée. Cette nouvelle jeta une si grande épouvante parmi ceux du troisieme Corps, qu'ils prirent promptement la fuite, à la réserve de quatre-cens qui étoient postés sur une montagne, où ils gardoient une partie de leur butin. L'Empereur les fit attaquer par quelques-uns de ses gens les plus habiles à grimper; ils s'y porterent avec tant de ré-

(a) *Tellez, Ludolph.*

„ Que cette Lettre de l'Empereur *Asnaf Seguel* puisse parvenir entre les mains du di-
„ gne Pere, qui est le Maître des Portugais. Comment vous portez-vous? Ecoutez ce
„ qui suit, & ce que Dieu notre Seigneur a fait pour nous. Nous avons été sept ans en pri-
„ son, & y avons souffert des maux innombrables; mais Dieu notre Seigneur ayant pitié de
„ notre misere nous en a tirés, nous a donné l'Empire, & nous a faits Chef de tous, com-
„ me dit *David*; la pierre que ceux qui hâtoient avoient rejetée est devenue la pierre an-
„ gulaire: veuille le même Dieu achever l'œuvre qu'il a commencée. Sachez Pere, que
„ nous souhaitons que vous vous rendiez promptement auprès de nous, & que vous ap-
„ portiez avec vous les Livres de Justice des Rois de Portugal, si vous les avez, car nous
„ ferons bien-aïses de les voir (1).”

(1) *Tellez L. III.*

solution, que la plupart des Galles, après s'être bien défendus, furent taillés en pieces. Après quoi *Zadenghel* ramena son armée victorieuse dans le camp où il faisoit sa résidence, étant aussi chéri de ses sujets, que craint de ses ennemis pour sa valeur extraordinaire, & pour l'heureux succès de ses armes.

Mais il ne fut pas longtems sans perdre l'affection des premiers par l'arrivée du *P. Pays* au camp, & par le grand ascendant que ce politique & intrigant Jésuite prit sur lui. Le Viceroi de Tigré n'eut pas sitôt appris que l'Empereur étoit revenu victorieux, qu'il accompagna ce Pere, suivant l'ordre qu'il en avoit, à Ondegere, proche du Lac de Dambea, où étoit la Cour. Il fut promptement admis à l'audience de l'Empereur en grande cérémonie, & après qu'il eut baisé la main à ce Monarque, il lui ordonna de s'asseoir sur le plus haut degré de l'estrade sur laquelle étoit le Trône; ils s'entretinrent longtems ensemble sans faire attention au reste de la compagnie; l'Empereur ordonna ensuite de le bien traiter & le congédia (a) (*).

Tellez laissé à deviner quel fut le sujet de la conversation, mais cela n'est pas difficile; car l'Empereur manda le lendemain le Jésuite, pour avoir une dispute publique avec les Religieux Abissins & avec d'autres personnes de marque. Le Viceroi de Tigré qui étoit présent, pria l'Empereur de vouloir, après avoir entendu le Maître, écouter aussi les Disciples qu'on avoit amenés à ce dessein; ce Prince fut si satisfait de la maniere dont ils répondirent sur le Catéchisme, qu'il en demanda une copie, qu'on lui présenta d'abord. Le Dimanche suivant il fit venir le Missionnaire pour dire la Messe, & pour prêcher devant lui. Enfin il profita si bien des leçons de son nouvel Instituteur, qu'il défendit par un Edit l'observation du Sabbat, & qu'il pressa tellement d'autres changemens, que le Pere fut obligé de lui conseiller d'aller plus bride en main. Il y a cependant beaucoup d'apparence que ce grand zele venoit moins de conviction en faveur de l'Eglise Romaine, que de l'espérance de recevoir quelque secours considérable de Goa, dont le Jésuite l'avoit flatté. C'est ce qui l'engagea à écrire au Pape Clément VIII. à Philippe II. Roi d'Espagne, des Lettres pleines des plus fortes assurances de son zele pour leur Eglise & pour leurs personnes. Celle qui s'adressoit au Pape contenoit en particulier les promesses & les protestations les plus solennelles d'une obéissance sans réserve pour le Siege de Rome, & les plus vifs sentimens de gratitude pour sa Sainteté, dont il avoit appris par le *P. Pays* que le zele pour le salut des hommes alloit jusqu'à répandre son sang. Il le prie, comme le véritable Vicaire de *Christ*, & le successeur de *St. Pierre* & de *St. Paul*, de contribuer à cimenter l'alliance & l'amitié qu'il né-

SECTION
IX.
Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.

Arrivée
du P. Pays
à la Cour,
& récep-
tion qu'on
lui fait.

L'Empe-
reur favo-
rise la Re-
ligion Ro-
maine.

(a) *Tellez*, l. c. C. 18. *Ludolph*, *Lobo*.

(*) On ne sera peut-être pas fâché de voir le portrait que le *P. Pays* a fait de ce Prince. Il paroïssoit avoir environ vingt-six ans; il étoit grand, robuste & bien fait, il avoit les yeux beaux & bien fendus, le nez pointu, & les lèvres petites; il étoit un peu basané, & si ce n'étoit que cette couleur ne plait pas en Europe, il égaloit les plus beaux hommes parmi nous; en un mot, dit le Pere, *sa personne étoit digne de l'Empire & de la maiesté du rang qu'il tenoit* (1).

(1) *Tellez* L. III. C. 18.

négocioit avec le Roi d'Espagne, & d'engager ce Prince à envoyer un nombre suffisant de troupes en Abissinie, pour l'aider à dompter les barbares Galles, & en même tems de lui envoyer quelques Missionnaires pour instruire ses Sujets dans la véritable foi; il finit par ces mots: *que les Percs que vous nous enverrez, soient vertueux & savans, pour qu'ils nous enseignent ce qui est nécessaire pour le bien de nos ames. Les Sages entendent à demi-mot (a).*

Ces Lettres ont paru fort suspectes à M. Ludolph, & on peut voir les raisons sur lesquelles il fonde ses doutes (b). Quoi qu'il en soit, le P. Pays les envoya en Europe, comme lui ayant été remises par l'Empereur lui-même, qui s'y nomme *Afnaf Segued*; c'étoit le nom qu'il avoit pris à son Couronnement. Le Jésuite ajoutoit que ce Monarque l'avoit chargé d'expliquer plus clairement ses intentions au Pape, & de l'informer que le secours qu'il demandoit, étoit pour se maintenir contre ceux de ses sujets qui s'opposeroient à l'établissement de la Foi Romaine en Ethiopie; qu'il ne parloit de s'en servir contre les Galles que pour donner le change à son Secrétaire, n'osant écrire cela de sa propre main, de peur que si la Lettre étoit surprise, ses sujets ne se soulevassent & ne le massacrasent. Cette Lettre qu'on peut voir dans *Tellez (c)*, est datée du 26 Juin 1604. Celle qui s'adressoit au Roi d'Espagne étoit du même stile, & outre le secours il lui demandoit de lui envoyer une de ses filles pour la marier à son fils. Il voulut faire présent au P. Pays de trois-cens onces d'or, que ce Jésuite refusa, lui demandant seulement la permission de bâtir une Eglise; elle lui fut accordée, & il chercha alors une personne qu'il pût charger de ses Lettres.

Révolte
excitée
contre lui.

Des démarches si publiques allarmerent les Grands de l'Empire: l'Abuna Pierre délia les Peuples du serment de fidélité fait à l'Empereur. Dans le même tems un Séditieux, nommé *Zafalasse*, que ce Prince avoit rappelé du Royaume de Narea, où il avoit été relegué sous le regne de *Jacob*, se mit à la tête des Rebelles; car les Abissins voyant que leur Eglise couroit risque, avoient pris les armes pour sa défense, & pour rétablir le Prince *Jacob* sur le Trône. Plusieurs des premiers Seigneurs & entre autres *Ras Athenée*, Gendre de l'Impératrice, entrèrent dans la conspiration, qui devint bientôt si générale, qu'il fut impossible à *Zadenghel* de la dissiper. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que l'interdit de l'Abuna avoit causé une si grande défection parmi ses troupes, qu'il ne lui en restoit guere auxquelles il pût se fier, que les Portugais, au nombre d'environ deux-cens, qui avoient le brave *Jean Gabriel* à leur tête. Il leur dit & au P. Pays: „ On excite cette ré-
„ volte contre moi, parceque je veux amener mes sujets à la véritable Foi,
„ & les délivrer de l'oppression des tyrans;” il désignoit par-là ceux qui avoient gouverné sous le regne de *Jacob*. Les Portugais lui conseillèrent d'attendre à attaquer les Rebelles, dont l'armée étoit fort supérieure, jusqu'à ce qu'il eût assez grossi la sienne pour leur faire tête: cet avis étoit d'autant plus sage, que ses troupes s'étoient accrues durant sa marche jusqu'à dix-mille hommes, & qu'il en venoit tous les jours se joindre à lui.

L'Ar-

(a) Les mêmes.

(b) L. III. C. 10.

(c) *Ubi supra.*

L'Armée Impériale arriva enfin dans la grande plaine de Varcha, au cœur du Royaume de Dambée, où elle eut bientôt l'allarme, en entendant les trompettes & les tambours des ennemis, qui étoient campés assez près de là. Le perfide *Zafalasse* n'eut pas plutôt appris l'arrivée de l'Empereur, qu'il fut d'avis de l'attaquer sur le champ, avant qu'aucun de ses gens eût le tems de passer du côté de ce Prince. Par la même raison le Général Portugais vouloit qu'on évitât quelque tems la bataille. Mais *Zadenghel* ne pouvant souffrir de se voir bravé par les Rebelles, & comptant peut-être trop sur la justice de sa cause, commanda qu'on rangeât l'armée en ordre de bataille. Il mit les deux-cens Portugais avec quelques Abissins à l'aile droite, & se mit lui-même à la tête de la gauche. Les Portugais chargerent d'abord les Rebelles avec leur résolution accoutumée, & les mirent bientôt en fuite, tandis que *Zadenghel* ne combattoit pas avec moins de courage & d'intrépidité de son côté; mais ayant été abandonné peu à peu de ses troupes pusillanimes, & n'ayant plus avec lui qu'un petit nombre de ses plus braves & plus fideles amis, un Maure nommé *Humardin*, qui servoit parmi les Rebelles, voyant le désordre où ils étoient, piqua tout droit à l'Empereur, & lui porta un si terrible coup de lance au cou, qu'il le jetta par terre. Il se releva promptement, & se défendit quelque tems avec son épée, mais le traître *Zafalasse* vint à toute bride à son tour la lance en arrêt, & le blessa au visage, en sorte que les autres l'eurent bientôt achevé à coups d'épée.

Ainsi mourut cet illustre Empereur, victime de son zele mal-entendu: il y a de l'apparence qu'il auroit pu avoir un regne long & heureux, s'il n'avoit pas irrité ses sujets par son inclination décidée pour une Eglise pour laquelle ils avoient une haine irréconciliable. Cette bataille se donna le 13 d'Octobre de l'année qui suivit celle de son couronnement, desorte qu'il ne regna que quinze mois. Sa mort éteignit la rebellion, qui n'avoit été allumée que pour s'opposer aux mesures trop violentes qu'il prenoit en faveur de l'Eglise Romaine, & les troubles qui suivirent bientôt, fournirent une occasion favorable à *Sujnée*, l'autre Prétendant à la Couronne, de s'en mettre en possession (a).

Nous avons déjà rapporté comment ce Prince s'étoit sauvé dans le Royaume d'Amhara, un des plus éloignés, pour se dérober aux attentats des Ministres & des Partisans de *Jacob*. Il s'y étoit maintenu avec beaucoup de peine, mais avec un courage & une résolution digne du fils du Grand *Basilides*, qui avoit perdu la vie en combattant contre les Galles, & du petit-fils de l'illustre Empereur *David*. Aussitôt donc qu'il apprit que le Trône étoit vacant par la mort de son cousin *Zadenghel*, & que le bâtard *Jacob* étoit détenu prisonnier dans un des endroits les plus reculés de l'Empire, il dépêcha *Cellu Christos* un de ses plus fideles amis à *Ras Athenée* & à *Zafalasse*, les deux plus accrédités de l'Empire, pour leur demander d'appuyer ses justes prétentions à la Couronne: le premier après avoir un peu balancé, y donna les mains, & le joignit avec ses troupes, à la tête desquelles il fut proclamé Empereur, sous le nom de Sultan *Seued*. Le même Envoyé se rendit auprès de *Zafalasse*, celui-ci répondit que bien-qu'il crût que la Couronne

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

*Il se hâte
trop d'at-
taquer les
Rebelles;
sa d. faite
& sa mort.*

1604.

*Susnére-
nouvelle
ses préten-
tions. Nest
proclamé
Empereur.*

(a) *Telkz, Iud'ph, le Grand.*

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif.
finie.*

appartenoit à *Jacob*, qui avoit déjà été sur le Trône, cependant s'il n'arrivoit pas avant le mois de Juin, il reconnoitroit *Susnée*. Cette réponse ne contentant pas ce Prince, il lui envoya un autre Seigneur avec un Moine chargés d'une Lettre, par laquelle il lui marquoit „ qu'ayant été proclamé Empereur, il ne céderoit jamais la couronne à *Jacob*, pas même à son propre Pere quand il ressusciteroit.” Sur quoi *Zafalasse* s'étant assuré du Porteur, marcha à lui à la tête de son armée, pour lui porter sa réponse l'épée à la main, ce qui l'obligea de se retirer à Amhara, parcequ'il étoit malade. Mais quand *Zafalasse* vit que l'Eté étoit presque passé, sans que *Jacob* fût arrivé de Narea, il se laissa aisément persuader de reconnoître le nouvel Empereur, avant que ce Prince l'y forçât. *Susnée* lui envoya alors le Moine, pour lui faire prêter serment de fidélité, & se faire proclamer à la tête de ses Troupes. Immédiatement après *Zafalasse* fit partir dix de ses principaux Officiers, pour le complimenter & lui faire hommage en son nom, avec protestation qu'il le soutiendrait envers & contre tous, & nommément contre *Jacob*, quand même il viendroit à-présent de Narea (a).

*Les deux
Chefs de
rebelles le
trahissent.*

A peine ces Envoyés furent-ils arrivés dans le Royaume de Bagameder, où *Susnée*, qui s'y étoit déjà rendu, leur fit grand accueil & leur donna des fêtes, que *Zafalasse* apprit que *Jacob* étoit près de Dambea, d'où il lui envoya ordre de le venir joindre, & ce Général sans respect pour le serment qu'il avoit fait à *Susnée* lui mena son armée, & fit favoir secrettement aux dix Officiers qu'il avoit envoyés à *Susnée* de revenir au plus vite auprès de lui. L'Empereur fut donc obligé de se retirer une seconde fois dans le Royaume d'Amhara, n'étant pas en état de leur faire tête: *Jacob* fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joye, & créa sur le champ le traître *Zafalasse*, Général de toutes ses forces. *Ras Athénée* vint ensuite avec ses troupes lui rendre hommage, & ne fut pas reçu moins gracieusement. Mais la trahison de ces deux hommes étoit un avis très-sérieux pour *Jacob* de ne pas trop se fier à eux; déforte que ne voulant pas dépendre de l'inconstance de la Fortune, il tâcha d'en venir à un accommodement avec son Rival, & lui fit offrir les Royaumes d'Amhara, d'Oleca & de Xaoo, avec les belles Terres que son pere avoit dans le Royaume de Goiam, moyennant qu'il renoncât au titre d'Empereur. *Susnée* fit réponse qu'il avoit de justes prétentions au Trône, & qu'il vouloit tout ou rien. *Jacob*, qui se trouvoit assez fort, marcha alors tout droit à lui, & vint camper si proche de lui, qu'il fut encore obligé de faire retraite, & d'attendre une occasion plus favorable (b).

*Zafalasse
est surpris
& battu.*

La Fortune lui en présenta bientôt une très-avantageuse, car pendant que *Jacob* se mit en marche pour le poursuivre, *Zafalasse* prit une autre route avec ses troupes, sans en donner aucune raison. *Susnée* en ayant été averti par ses Espions, vint se mettre en embuscade à un Pas nommé Montor Daffar, où il fondit brusquement sur lui & le mit entierement en déroute. Le traître se sauva, abandonnant son armée, son camp, & ses trésors à la merci du vainqueur; il se rendit auprès de *Jacob*, qui le reçut très-froi-

(a) Les mêmes.

(b) Les mêmes.

froidement. Ce mépris l'aigrit, & lui fit quitter son parti, pour passer dans celui de *Susnée*.

Jacob, non moins irrité de sa trahison, s'avança vers son Rival dans la résolution de lui livrer bataille. Il campa de lieu en lieu, tandis que *Susnée*, tel qu'un autre *Fa'ius*, se tenoit sur les hauteurs, épiant l'occasion de fondre sur lui. A la fin comme il décampoit le Samedi 10 de Mars, les ennemis, qui étoient trente contre un, s'imaginant qu'il fuyoit, le poursuivirent avec de grands cris, desorte qu'il fut obligé malgré lui d'en venir aux mains: ayant animé le petit nombre de troupes qu'il avoit par de magnifiques promesses, il descendit des hauteurs avec une bravoure si impétueuse, que les ennemis, pour employer les termes de l'Historien Ethiopien *Timo*, tomberent devant lui, comme les feuilles de l'Automne sont chassées par le vent. *Jacob* périt au milieu de la confusion, sans que personne se pût vanter de l'avoir tué; l'Abuna *Pierre* eut le même sort. Aussitôt que *Susnée* en fut informé, il fit cesser la poursuite, pour épargner le reste des vaincus. Mais ils étoient si épouvantés, qu'il n'y eut pas moyen de les arrêter, desorte que la nuit étant survenue il en périt plus en se précipitant des rochers, que par l'épée. Le lendemain matin on trouva plus de six-cens chevaux en pieces au pied d'un rocher, qui avoit cent verges de hauteur, & la terre couverte des corps de ceux qui les montoient. *Ras Athérée* qui avoit aussi pris le parti de *Jacob* se sauva, & alla se réfugier dans le Monastere de *Duna*; *Cella Christos*, frere de *Susnée*, lui pardonna dans la fuite. C'est ainsi que *Jacob* finit sa vie & son regne, après avoir été élevé deux fois sur le Trône (a).

Par cette victoire, *Susnée* ou Sultan *Segued* s'affura la Couronne, il pardonna avec bonté à tous les Rebelles qui échapperent, à la réserve de *Ma-hardin* ou *Humardin*, cet Officier Maure qui avoit porté le premier coup à *Zadenghel*, auquel il fit trancher la tête; desorte que dans cette occasion il se fit estimer autant par sa clémence que par sa valeur (*). Il mit trois jours à partager les dépouilles des ennemis à ses soldats, & recompensa avec une grande générosité ceux qui l'avoient le plus mérité. Il marcha ensuite avec eux à *Coga*, qui est entre les Royaumes de *Dambea* & de *Bagameder*, où *Jacob* avoit fait sa résidence ordinaire.

Pour ce qui est du perfide *Zafalassé* il attira sur lui par son indiscrétion, la punition que ses trahisons avoient si souvent méritée. Un jour s'étant vanté que quelques habiles gens lui avoient prédit, qu'il causeroit la mort à

(a) *Tellez*, *Ludolph* & al.

(*) *Susnée* avoit environ trente-trois ans quand il remporta cette glorieuse victoire. On le représente comme un homme très-bien fait, avec le visage long, mais bien proportionné, les cheveux beaux, le nez pointu, la barbe blanche mais fournie, sa taille étoit au-dessus de la médiocre, bien prise, il avoit le teint brun, & à cela près ressembloit à tous égards à un Européen. Il étoit d'ailleurs excellent Cavalier, hardi, brave, déterminé, & versé dans la lecture des Livres de son Pays. Il étoit discret, affable, bon guerrier & endurci à la fatigue, ayant été dix ans entiers sans interruption sous les armes (1).

(1) *Pays* ap. *Tellez* L. III. C. 10.

SECTION
IX.

*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

*Susnée a-
muse Ja-
cob, l'en-
gage au
combat &
le defeat.*

*Clémence
& générosité
de
Susnée.*

*Punition
de Zafalassé
& de
Ras Athé-
rée.*

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

à trois Monarques, & qu'il en avoit déjà fait périr deux : ce discours fut d'abord rapporté à *Sufnée*, qui le fit conduire sur la forte montagne de Guzman dans le Royaume de Goïam, dont *Jacob* l'avoit fait Viceroi. Au bout d'un an s'étant échappé, il se mit à la tête d'une troupe de voleurs dans la Province d'Oleca; les habitans le prirent dans une embuscade, & lui ayant coupé la tête l'envoyèrent au bout d'une pique à l'Empereur, qui la fit mettre devant son Palais. *Athénée* ou *Athanatie* n'eut pas un sort beaucoup plus heureux : car ce Prince le dépouilla de toutes ses terres mal-acquises, & peu de tems après sa femme, suivant la coutume des Princesses d'Abiffinie, l'abandonna, desorte qu'il tomba dans la dernière bassesse, après avoir tenu auparavant le premier rang dans l'Empire après l'Empereur. *Sufnée* confirma aussi pour toujours aux Jésuites la possession des terres qu'on leur avoit données (a), & la publication s'en fit par des Officiers préposés à cela avec les cérémonies accoutumées (*).

*Les Jésuites
appelés à la
Cour.*

Ce Monarque aimoit la compagnie de ces Peres à un tel point, qu'ayant trouvé à son arrivée à Coga, qu'ils s'étoient retirés à Fremone, il les manda d'abord, & comme c'étoit en Hiver il leur ordonna de venir par la voie du Lac de Dambea. Ces Peres obéirent avec plaisir, nonobstant le risque qu'ils couroient dans leurs Tancons ou Barques de roseaux, & de la part des chevaux marins, qui infestent le Lac : ils avoient autant d'empressement à répondre aux invitations d'un ami si affectionné, qu'il en avoit de les avoir auprès de lui, pour le consulter en toute occasion, & pour obtenir par leur moyen, sinon quelque secours, au moins des Ouvriers pour fondre des canons, des bombes &c. faire de la poudre, & d'autres armes.

*Imposteur
qui se fait
passer pour
le Roi
Jacob.*

Pendant qu'il travailloit ainsi à l'exécution de ses nouveaux projets, il se répandit un bruit, qui les surprit & les allarma tous; que l'Empereur *Jacob*, que l'on croyoit qui avoit péri dans la dernière bataille, étoit vivant, & qu'il s'étoit fait un gros Parti dans le Royaume de Tigré. Il se trouvoit effectivement un jeune homme hardi, soit que ce fut *Jacob* lui-même ou un Imposteur, qui en prit le nom, & qui se montra aux environs du Monastere de Bisân : c'étoit un lieu très-favorable à ses desseins, à cause du voisinage du Port de Maqua, & parceque les Moines, qui étoient de l'Ordre de St. Eustate, étoient fort nombreux, & répandus dans la plus grande partie du Royaume, où ils faisoient les fonctions curiales, & avoient un grand crédit parmi le Peuple; ils accoururent en foule à lui, comme à leur Empereur, que Dieu avoit miraculeusement sauvé. Pour mieux cacher le peu de ref-

(a) Les mêmes.

(*) Cette cérémonie se fait ordinairement par un Azzage ou Seigneur, ou par un Haumur, qui est une espece de Magistrat ou de Juge; il fait sa tournée les long des limites des terres marquées dans l'Acte de donation. Il est ordinairement accompagné des Musiciens de l'Empereur avec leurs trompettes & leurs tambours, au son desquels on assemble les habitans des environs, pour voir placer les bornes. Ils égorgent quelquefois ici & là une chevre, dont ils enterrent la tête, pour servir aussi d'espece de marque; en enlever quelque'une est un crime qui se punit très-rigoureusement.

Les terres que l'on accorde de cette façon ont de grandes immunités, & sont aussi perpétuelles qu'une chose de cette nature peut l'être dans un Pays où les révolutions sont si fréquentes (1).

(1) Tellez 1. c. Ludolph & al.

resemblance qu'il y avoit entre lui & *Jacob*, cet Avanturier avoit une ci-
 catrice qui lui couvroit presque tout le visage, & il débitoit qu'il avoit reçu
 dans la bataille un coup de lance qui lui avoit cassé les dents, & l'avoit si
 étrangement défiguré. On le crut sur sa parole sans autre examen, enfor-
 te que soit par compassion pour son malheur, soit par l'espérance d'en être
 bien recompensé, on lui fournit des chevaux, des mulets, des armes, &
 tout ce que l'on put trouver. Quantité de gens, qui ne vivoient que de
 brigandages, vinrent le joindre par l'espérance du butin, & en peu de tems
 il se vit à la tête d'une puissante armée; il descendit avec ces troupes
 dans la campagne, & y commit les plus horribles ravages. Ayant pillé
 une Caravane il y trouva quelque or, dont il fit faire une Couronne à la
 façon d'Abissinie.

SECTION;
 IX.
 Histoire
 des Rois
 d'Abis-
 sinie.

Il se rendit à la fin si puissant & si redoutable, que l'Empereur fut obligé
 de faire marcher son frere *Cella Christos* contre lui, à la tête des troupes
 qu'il avoit, dont le nombre étoit fort inférieur à celui des ennemis; *Ala*
Christos eut ordre de s'avancer avec un autre Corps dans le Royaume de Ba-
 gameder. Comme les Troupes Impériales étoient néanmoins plus aguerries,
 elles désirèrent celles du faux *Jacob*, & l'obligerent de se sauver plus d'une
 fois dans les montagnes qui sont au-delà de Débaroa. Mais pendant que l'Em-
 pereur se flattoit d'arrêter le cours d'un mal, il s'en attira un beaucoup plus
 grand; car les Galles, toujours inquiets, que la présence de *Cella Christos*
 empêchoit de commettre des hostilités dans son Gouvernement, n'eurent
 pas sitôt appris son éloignement, qu'ils entrèrent dans la Province en si grand
 nombre que *Susnée* fut obligé de ramasser ce qu'il put de troupes & de mar-
 cher à eux, & comme ils avoient l'avantage du nombre ils désirèrent ce
 Prince deux fois. La nouvelle de cette disgrâce rendit le faux *Jacob* plus
 hardi & plus insolent, & fit que *Cella Christos* eut plus de peine à lui fai-
 re tête. Il envoya donc un Exprès à l'Empereur, le priant de se rendre
 en diligence avec son armée à Axuma, & de s'y faire couronner selon la
 coutume; ce Monarque s'y détermina d'autant plus aisément, qu'il venoit
 d'avoir sa revanche sur les Galles, sur lesquels il avoit remporté une vic-
 toire complete.

Irruption
 des Galles
 & leur dé-
 faite.

Pendant qu'il étoit en marche, le faux *Jacob*, qui n'étoit instruit que de
 ses deux défaites, & non de sa victoire, fut assez hardi pour descendre
 des montagnes, sur un bruit, répandu peut-être à dessein, que *Cella Christos*
 avoit pris la fuite, & qu'il avoit laissé toutes ses tentes. Mais l'Imposteur
 fut bientôt détrompé; le Viceroi étant venu brusquement fondre sur lui, le
 combat fut opiniâtre & sanglant de part & d'autre; à la fin *Cella Christos* le
 défit & l'obligea de se réfugier dans son ancienne retraite parmi les rochers,
 sans avoir pu ni le tuer ni se saisir de lui. L'Empereur en attendant conti-
 nua sa marche, passa les hautes montagnes de Lamalmon, & arriva heureu-
 sement à la tête de son armée dans le voisinage d'Axuma; peu après l'Abu-
 na l'y couronna solennellement le Dimanche 23 de Mars; son frere *Cella*
Christos & le P. Pays assistèrent à la cérémonie.

Le faux
Jacob est
 défit.

D'abord après son couronnement, l'Empereur s'avanca pour aller cher-
 cher l'Imposteur dans les montagnes de Débaroa. Celui-ci en ayant eu le
 vent congédia ses gens, & ne garda que quatre hommes avec lesquels &

Jacob se
 cache. Dé-
 faite de
 deux an-

SECTION
IX.
Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.

tres Rebel-
les.

quelques chevres il se cacha si bien, que *Susnée* n'en put avoir la moindre nouvelle tant qu'il fut dans le voisinage. Mais tandis qu'il étouffoit une révolte d'un côté, il en naissoit une nouvelle dans une autre Province. Un Esclave de l'Empereur *Malac Segued*, nommé *Melchizedek*, vint des montagnes d'Amhara, & se joignit à un certain *Arfoo*, qu'on disoit frere de *Zadenghel*, & ils entrèrent ensemble dans le Royaume de Dambea. *Susnée* envoya son frere avec des forces suffisantes; il arriva assez à tems pour arrêter les progrès de ces Rebelles. Leurs Chefs se croyant assez forts pour en venir aux mains avec lui, l'Esclave fut tué dans le combat, & *Arfoo* fait prisonnier; on l'envoya à l'Empereur, qui lui fit couper la tête. Avant que de quitter ces quartiers-là ce Monarque alla visiter le Monastere de Fremone, fit aux Jésuites un présent de trois-cens piastres, & laissa avec eux l'Abuna *Simeon* pour être instruit dans la Religion Romaine. Il s'en retourna ensuite avec *Cella Christos*, & donna le gouvernement du Royaume de Tigré à *Ampfala Christos*, Seigneur brave & prudent (a).

Jacob re-
paçoit &
périt.

Jacob & ses quatre compagnons s'étoient toujours tenus dans une caverne, où ils ne vivoient que du lait de quelques chevres. Ayant appris le départ de l'Empereur, il se hazarda de paroître de nouveau; le Gouverneur *Ampfala*, que l'Empereur avoit chargé expressément de tâcher de le découvrir, avoit employé toutes sortes de moyens mais inutilement, & il étoit alors malade à Getopel, proche de Fremone, avec une poignée de monde. Cela encouragea deux Bandits de se joindre à *Jacob*, dans l'espérance de surprendre & de tuer le Viceroi. Ils avoient avec eux quinze-cens hommes, & ils auroient certainement exécuté leur dessein, si l'un d'eux, prenant un chemin plus court, n'étoit venu en avertir *Ampfala*. Tout malade qu'il étoit, il vouloit marcher contre eux, mais un Portugais lui conseilla de cacher quelques Fusiliers sur le chemin & de les faire saluer quand ils approcheroient. Ce projet réussit à merveille; au premier feu ces misérables se jetterent par terre, & s'étant relevés ensuite ils prirent la fuite; ils poursuivirent, & l'on en fit un grand carnage, dix-sept furent faits prisonniers. *Jacob* se sauva encore, mais à la fin il fut pris par deux Officiers Abiffins, qui lui couperent la tête, & l'envoyerent à l'Empereur (*). Telle fut la fin de

(a) *Tellex, Lobo* & al.

(*) Ils s'appelloient *Amaha Georgis* & *Zara-Jannez*, tous deux parens du feu Empereur *Jacob*: croyant que cet Imposteur étoit ce Prince; ils s'étoient engagés à risquer leurs biens & leur vies pour le soutenir, mais étant venus pour s'éclaircir, comme ils avoient très-bien connu *Jacob*, ils s'apperçurent bientôt que c'étoit un fourbe, bien-qu'il ne leur laissât voir qu'une petite partie de son visage; ils résolurent alors de se saisir de lui, s'étant apperçu de leur dessein, il s'échappa avec ses six-cens hommes, & les mit de nouveau dans la peine de le chercher dans les montagnes & parmi les rochers, où il se retiroit ordinairement. Ils l'attrapperent enfin, & lui ayant ôté le bandeau qu'il avoit, il trouverent qu'il n'avoit point de cicatrice au visage: ils l'exposerent publiquement pour ôter tout soupçon que c'étoit le véritable *Jacob*; après quoi ils lui firent couper la tête, & l'envoyerent à l'Empereur, qui la fit promener par tout le Royaume de Tigré, pour faire voir que l'on avoit été trompé. Cela fit bientôt cesser les troubles qu'il y avoit excités, tout le monde se soumit à l'Empereur, qui se contenta de faire punir quelques-uns des Chefs de la rébellion, & pardonna aux autres. *Amaba Georgis* & *Zara-Jannez* implorerent la clémence de ce Prince, & alléguerent qu'ils avoient saisi & tué l'Imposteur, aussitôt qu'ils l'avoient connu pour

de cet Imposteur, qui avoit fait tant de mal, & fait répandre tant de sang dans l'Empire. Il se trouva néanmoins encore des gens qui, soit par haine pour l'Empereur & ses Jésuites, soit par d'autres raisons, débiterent que *Jacob* s'étoit sauvé, & étoit passé aux Indes. On assure que véritablement on trouva en ce tems-là dans le Décan un homme qui lui ressembloit si fort qu'on le prenoit pour lui (a).

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissi-
nie.*

Jusques-ici nous n'avons parlé que des affaires d'Etat. Il y a de l'apparence que les troubles que nous avons rapportés empêcherent l'Empereur de s'occuper des affaires de Religion, autant qu'il l'auroit bien voulu; & qu'en même tems ils détournèrent les yeux des Peuples, qui ne s'apperçurent pas des progrès que les Missionnaires faisoient en diverses parties de l'Empire. On peut dire que jamais leurs affaires n'avoient été sur un meilleur pied. Le Pape & le Roi d'Espagne, qui paroissoient avoir oublié la demande que l'Empereur avoit fait de Troupes & d'Ouvriers, avoient grand soin de ne pas le laisser manquer de Prédicateurs; ils étoient assurés d'être bien reçus de ce Prince, sur-tout quand ils venoient chargés de nouvelles promesses par rapport aux deux autres articles, quoique selon les apparences on ne pensât à rien de pareil.

Segued
*favorise
les Mission-
naires.*

L'année suivante, la Cour quitta son ancienne résidence pour se transporter à Deghana, au Nord du Lac de Dambea, & dans le voisinage de Gorgora, où les Peres se tenoient; ils eurent par-là occasion d'avoir de fréquens entretiens & de disputer avec *Cella Christos*, frere de l'Empereur, cette année-là & la suivante. On le dépeint comme une Prince sage, savant & affable; & soit qu'il fût véritablement convaincu, ainsi qu'ils l'assurent, soit par complaisance pour son frere, il embrassa la Religion Romaine; mais il paroît par leur Relation, que dans le tems qu'il fit publiquement profession, l'Empereur transporta son camp dans le Royaume de Goiam & l'en déclara Viceroi; c'étoit comme s'il l'en avoit fait Roi, puisqu'il lui en donna tous les revenus, & qu'il y étoit obéi comme l'Empereur même. Depuis ce tems là *Cella Christos* fut non seulement un Profélyte zélé, & le grand protecteur de l'Eglise Romaine, mais pendant la vie & après la mort de l'Empereur il y attira par son exemple un grand nombre des Seigneurs de l'Empire. Il fit bâtir une Eglise & un Monastere pour les Jésuites, qui fut le premier qu'ils eussent jamais eu dans le Royaume de Goiam, & le troisième qu'ils avoient alors en Abissinie; le premier étoit celui de Fremone dans le Royaume de Tigré, & le second à Gorgora, proche du Lac de Dambea (b). Mais le Viceroi donna outre cela à ce nouvel Etablissement de grands revenus & beaucoup de terres, non seulement pour l'entretien des Jésuites, mais aussi pour celui des veuves & des enfans orphelins des Portugais dispersés dans l'Empire, qui avoient besoin d'une pareille fondation charitable.

Cella
Christos
*embrasse
la Reli-
gion Ro-
maine.*
1610.

1612.

L'Empereur de son côté, qui n'avoit pas répondu encore à la Lettre obli-

*Ambassade
que l'Em-
pereur en-
voje.*

(a) *Telles, Ludolph, Le Grand T. II. p. 35.* (b) Les mêmes.

pour tel, & ils obtinrent d'autant plus aisément leur grace, que le P. Pays, que le Viceroi avoit envoyé à la Cour, intercèda pour eux (1).

(1) *Telles, l. c. Ludolph L. II. C. 7. § 18. Le Grand T. II. p. 35.*

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

geante que le P. *Pays* lui avoit apportée, il y avoit cinq ans, de la part de *Philippe* Roi d'Espagne, se trouva en état de le faire avec plus de dignité ; il jetta les yeux sur un Seigneur de sa Cour, qui se nommoit *Takor* ou *Tegur Egzye*, homme prudent & d'expérience, très-zélé pour l'Eglise Romaine, pour l'envoyer en Europe, accompagné du P. *Antoine Fernandez*. Ces deux Envoyés, au-lieu de se rendre à l'ordinaire à *Maçua*, prirent leur route par le Royaume de *Narea*, pour se rendre sur la Côte de *Melinde*, comptant de faire le voyage plus sûrement. Cette route, dont *Cella Christos* s'étoit avisé pour leur faire éviter les Turcs, se trouva aussi difficile & dangereuse par un autre endroit qu'il n'avoit pas prévu. Ils partirent de *Dambea* au commencement de Mars de l'an 1613, accompagnés de dix Portugais, dont quatre s'engagerent à les suivre jusqu'aux Indes, & les six autres seulement jusqu'aux frontieres de *Narea*. Quand ils furent arrivés dans le Royaume de *Goiam*, le Viceroy leur donna une Escorte de Galles & de Xates, parcequ'ils devoient passer par le Pays des uns & des autres. Ils partirent le 15 d'Avril d'*Ombrana*, où le Viceroy avoit son camp, pour le Royaume de *Narea* avec quarante hommes, armés de dards & de boucliers. Ce feroit fatiguer le Lecteur que de rapporter toutes les difficultés qu'ils eurent à essuyer pour passer le Nil, traverser des chaînes de montagnes, & certains Cantons des Galles, des Caffres &c. avant que de parvenir au Royaume de *Narea*, la dernière frontiere de l'Empire *Abiffin*. Il suffira de dire, que les *Abiffins* eux-mêmes ne voyoient pas de bon œil une expédition, qui, quoique déguisée sous de belles apparences, ne sembloit aboutir qu'à les rendre Esclaves des Portugais, & à soumettre leur Eglise à l'obéissance du Pape, desorte qu'ils n'oublieroient rien pour rendre le voyage des deux Envoyés plus difficile & plus dangereux.

*Le Viceroy
de Narea
dévoute les
Envoyés.*

Cela parut plus clairement par la froide réception que le soupçonneux Viceroy de *Narea* fit à l'Ambassadeur, & par les ruses dont il s'avisâ pour découvrir le secret de l'Ambassade, que l'Ambassadeur & son compagnon lui cachèrent de leur côté avec grand soin. Il en découvrit néanmoins assez pour se convaincre, & les Seigneurs de sa Cour qu'il consulta, qu'il n'étoit nullement à-propos de leur laisser suivre la route qu'on leur avoit marquée. Ils voyoient très-bien que c'étoit la plus sûre & la plus courte pour aller aux Indes, & par laquelle les Portugais, s'ils la connoissoient une fois, pourroient aisément faire passer des troupes pour les assujettir au Roi de Portugal & au Pape. Ils prirent donc la résolution de les envoyer par une route longue & pénible, en leur faisant traverser le Royaume de *Bahi*, à quoi les Envoyés furent obligés, après bien des contestations, d'acquiescer. Le Viceroy leur fit présent de trente onces d'or pour les fraix de leur voyage, & il leur donna des Officiers pour les conduire & les faire passer par le Royaume de *Gingiro*, accompagnés d'un Ambassadeur de ce Pays-là, qui étoit à sa Cour, & qu'il congédia en lui recommandant les Envoyés.

*Un Abif-
fin les
arrêta.*

Nous ne les suivrons pas plus loin, mais nous ajouterons seulement qu'un *Abiffin*, nommé *Manker*, envoyé selon les apparences par quelques Grands de la Cour de *Sufnée*, auxquels cette Ambassade déplaisoit, pour empêcher l'Ambassadeur d'aller plus loin, révéla le secret au Gouverneur d'*Amelmal*, dans le Royaume de *Camale*, & en même tems souleva le Peuple ; enforte que

que le Gouverneur les fit arrêter, en attendant qu'il eût envoyé à la Cour, pour avoir de nouveaux ordres. Trois mois s'écoulerent avant que la réponse vînt avec un certain *Bahare*, très connu dans ces quartiers-là; il étoit chargé de quelques beaux présens pour le Gouverneur & pour *Alico* Prince Maure, avec ordre exprès de les favoriser pour la continuation de leur voyage, & de leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire. Ces ordres n'arriverent qu'au mois de Juin 1614, desorte qu'il s'étoit déjà passé quatorze mois depuis leur départ.

Le Gouverneur obéit aux ordres de l'Empereur, mais *Alico*, à l'instigation de *Manker*, les fit arreter de nouveau & mettre en prison, quand ils furent sur ses terres; on fouilla exactement leurs habits & leur bagage pour trouver les Lettres de l'Empereur; heureusement le pere les avoit attachées autour de son bras, desorte qu'on ne les découvrit point. Comme il étoit dans un lieu à part, craignant qu'une seconde recherche ne fût fatale, il résolut de la prévenir à tout prix; & ayant demandé du feu & une pipe de tabac, il trouva moyen de brûler les Lettres sans qu'on s'en apperçût; ce qui dissipa toutes leurs craintes, & les mit à couvert. *Alicoles* ayant tenus dix jours en prison, les relâcha sans leur faire aucun mal, nonobstant les sollicitations de *Manker*, qui le pressoit de les faire mourir. Seulement à la suggestion de cet Abissin, il retint prisonniers trois des quatre Portugais, & pour empêcher le Gouverneur d'Amemal d'aider l'Ambassadeur à continuer son voyage par quelque autre chemin, il lui ordonna de retourner à la Cour d'Abissinie par une route différente; il y arriva enfin avec le P. *Fernandez* après avoir essuyé bien des fatigues & été exposé à bien des dangers, très-mortifiés tous deux d'avoir échoué dans leur dessein & de la perte de leurs trois compagnons (a).

SECTION
IX.
Histoire
des Rois
d'Abif.
finie.

Ils sont
contraints
de s'en re-
tourner.

L'Empereur n'eut pas moins de chagrin de leur retour, & de la Relation qu'ils lui firent de leur voyage: il ne put que s'apperevoir bien clairement, que les mesures qu'il prenoit étoient fort odieuses à ses sujets, & qu'il auroit beaucoup de peine à venir à bout de ses dessein.

Dans la vue de lever un des plus grands obstacles, il fit tenir plusieurs Conférences & Disputes publiques entre les Abissins & les Portugais sur les points controversés entre eux; le résultat fut, que l'Empereur, que l'opiniâtreté des premiers impatienta, publia un Edit, par lequel il ordonnoit sous les plus rigoureuses peines que personne à l'avenir n'osât avancer qu'il n'y a qu'une Nature en Jesus-Christ. Cet Edit & d'autres qui le suivirent en faveur de l'Eglise Romaine, souleverent tout l'Empire, & particulièrement les Ecclesiastiques.

Edit con-
tre la Doc-
trine des
Abissins.

L'Abuna *Simon*, qui étoit absent, se rendit d'abord à la Cour, & menaça d'excommunier tous ceux qui adhéroient à la doctrine de Rome; se voyant soutenu par *Emanu Chrijtos*, autre frere uterin de *Susnée*, il en vint au fait, & fit afficher son excommunication aux portes d'une des Eglises du Camp Impérial. Pour s'en venger, l'Empereur publia sur le champ un nouvel Edit, par lequel il permettoit à tous ses sujets d'embrasser la doctrine que les Peres Portugais prêchoient, & qu'ils avoient si sagement defendue

L'Abuna
excommu-
nic les Ca-
tholiques-
Romains.

dans

(a) *Telles, Ludolph & al.*

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
sinie.*

dans les Disputes qu'ils avoient eues tout récemment avec les Docteurs Abissins. L'Abuna de son côté publia une nouvelle excommunication; profitant de l'absence de l'Empereur, qui étoit obligé de passer l'Hiver dans le Royaume de Goïam, pour réduire les Agaüs qui s'étoient révoltés, il écrivit des Lettres circulaires à tout son Clergé pour défendre l'ancienne doctrine de l'Eglise d'Abissinie, & pour condamner toutes celles qui y étoient contraires.

*Jules se
souleva
contre
l'Empe-
reur.*

Ces Lettres augmentèrent le mécontentement général contre les Missionnaires Romains. Un jeune Seigneur, nommé *Jules* ou *Ælius*, & selon la prononciation Abissinie *Eulos*, Gendre de l'Empereur & Viceroi de Tigré, ennemi juré de *Cella Christos*, se souleva pour maintenir l'ancienne Religion & persécuta les Missionnaires de Fremone, & tous les nouveaux Convertis de son Gouvernement, hommes & femmes. L'Empereur, qui en fut informé, envoya ordre à l'Abuna & au *P. Pays* de se rendre à son camp, pour que l'un levât les scrupules de l'autre (*). Ils obéirent tous deux d'abord; mais l'Abuna arriva avec une si prodigieuse multitude de Moines & de Religieuses, que leur nombre surpassoit celui des Soldats; ils protestèrent tous qu'ils aimoient mieux mourir que de renoncer à l'ancienne Foi, & supplièrent à genoux l'Empereur de ne pas s'exposer à périr par ses innovations. La manière dont ce Monarque rejeta leurs prières, leur ôta toute espérance de le gagner. Alors *Jules* son Gendre, *Emana Christos* son frere, & *Casfo* Grand-Maître, ne pouvant souffrir son inflexibilité, trâmèrent une conspiration contre lui & contre son frere *Cella Christos*, & n'eurent pas de peine à y faire entrer le vieux Abuna *Simon*.

*Conspire
contre lui
sans succès.*

Pour mieux réussir dans leur projet, ils convinrent que le Prélat fulminerait un nouvel anathème contre ceux qui admettoient deux Natures en *Jesus-Christ*: l'Empereur en fut si irrité qu'il lui ordonna de lever sur le champ cette excommunication, sans quoi il lui feroit couper la tête. Le timide Prélat fut contraint d'obéir, & les trois Seigneurs ne voyant pas d'autre moyen d'exécuter leur dessein, marcherent tout droit au nouveau Palais, que le *P. Pays* avoit bâti, où l'Empereur se trouvoit alors; ils laissèrent

(*). Il faut savoir que le *P. Pays* & ses confreres avoient eu grand soin de traduire & de publier en Langue Ethiopienne plusieurs Traités polémiques de leur Eglise, pour l'usage de leurs Prosélytes, & sur-tout de ceux qu'ils croyoient entrer avec le plus de zèle dans les Controverses entre eux & les Abissins. Ils donnerent le Commentaire de *Maldonat* sur les quatre Evangiles, *Toledo* sur l'Épître aux Romains, *Ribeira* sur celle aux Hébreux, & quelques autres du même genre. Les uns goûtèrent ces Ouvrages, mais le plus grand nombre les méprisèrent à cause de la quantité de termes & de tours de la Langue Amharique, qui étoient mêlés avec l'Ethiopien, & qui passoient pour autant de barbarismes. Mais ce qui les indisposa encore davantage, c'est qu'on avoit inséré dans ces Livres l'Oraison Dominicale & l'*Ave Maria* en caractères Ethiopiens, sans les traduire du Latin, de sorte que les Abissins les regarderent avec horreur, comme autant de conjurations (1). La Congregation de la Propagande à Rome fit imprimer aussi de cette façon ces Formulaires dans la Vulgate Latine, en caractères Ethiopiens (2). Cela faisoit voir clairement qu'on ne vouloit pas leur permettre de faire le Service Divin dans leur Langue, ce qui ne pouvoit qu'augmenter les préjugés qu'ils avoient conçu avec raison contre l'Eglise Romaine.

(1) Tellez. L. IV. C. 14. Ludolph. L. III. C. 10. § 6. (2) *Idem* in Ind. Cap. p. 17.

ferent leurs gens à la porte, & monterent l'escalier dans le dessein d'aller directement à son appartement & de le tuer. *Susnée*, qui venoit d'être averti de leur dessein par une de ses parentes, nommée *Ileamata*, les vit entrer dans la chambre, tenant leurs épées dans le fourreau à la main, selon la coutume, sans faire paroître ni crainte, ni soupçon; mais s'étant levé de sa place comme pour se promener, il mit familièrement la main sur l'épée de *Jules*, & alla avec lui vers l'escalier qui conduisoit au haut du Palais. Les autres le suivirent, comptant qu'ils pourroient d'autant mieux exécuter leur dessein. Mais le Jésuite ayant exprès pratiqué une ferrure à ressort à la porte, l'Empereur la ferma, les laissant dehors; par-là il empêcha l'exécution de leur trahison, sans bruit ni trouble; ce qui le fit souvenir de ce que le *P. Pays* lui avoit dit, que cette porte pourroit lui être d'une grande utilité (a).

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissi-
nie.*

Mais bien loin d'être rebuté par ce mauvais succès, & de renoncer à ses premiers dessein, *Jules* donna un Edit, par lequel il enjoignoit à tous les Portugais & à leurs partisans de sortir du Royaume de Tigre, & à tous ceux qui aimoient l'Eglise d'Alexandrie de venir le joindre. Dans le même tems l'Abuna en publia un autre, par lequel il excommunioit tous les ennemis de l'Eglise d'Abissinie, & combloit de bénédictions ces défenseurs, particulièrement *Jules*, qui avoit pris les armes pour ses intérêts. Ce fut-là ce qui selon les apparences inspira à ce jeune & téméraire Seigneur la résolution d'attaquer l'Empereur, qui revenoit de Dambéa à la tête d'une puissante armée; malgré les prières & les larmes de sa femme, il aima mieux risquer une bataille que de faire sa paix avec ce Prince.

L'Abuna
le soutient.

Ceux de son parti l'avoient fortement prévenu, que s'il tournoit toutes ses forces contre son beau-pere, il ne pouvoit guere manquer de remporter la victoire, parcequ'une partie des Capitaines de ce Prince, qui desapprouvoient sa conduite, se porteroient aisément à l'abandonner. Flatté de cette espérance, & impatient de terminer la guerre, il piqua droit à l'Empereur n'ayant que six ou sept volontaires avec lui, & traversant fierement les rangs il demandoit tout haut, où est l'Empereur? Il passa de cette façon sans qu'on lui fit rien jusqu'à la Tente de l'Empereur, proche de laquelle se trouva posté un Corps de troupes qui ignoroit son dessein: il y eut entre eux & lui du bruit, une pierre le frappa à la tête, & un moment après un soldat le perça, & lui ayant coupé la tête la porta à l'Empereur. Ceux qui l'accompagnoient furent sur le champ taillés en pieces: à cette vue son armée prit la fuite, on la poursuivit, & on en fit un grand carnage, jusqu'à ce que l'Empereur fit sonner la retraite. Le vieux Abuna étoit sur une hauteur, & fut témoin de la défaite de *Jules*; & soit qu'il ne pût fuir, soit qu'il se crût en sûreté à cause de son caractère, il demeura. En effet plusieurs Abissins passerent auprès de lui sans le toucher, jusqu'à ce qu'un vaillant Catholique, *hum valente Catholico*, ainsi que le qualifie un des Missionnaires, lui donna un coup de lance & le renversa à demi mort. Des soldats qui survinrent acheverent de le massacrer, & porterent sa tête à l'Empereur. Quelques autres Rebelles eurent le même sort, & entre au-

tres

(a) *Pays* ap. *Teliez* L. IV. C. 14. *Ludolph* L. III. C. 10 § 54.

SECTION
IX.Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.Conversion
des Ahaus.

tres *Caflo*; on exposa publiquement leurs têtes avec celles de *Jules* & de l'Abuna, ce qui étouffa entièrement la rébellion, & donna à *Sufnée* le tems de respirer & de reprendre ses projets en faveur de l'Eglise Romaine (a).

On attendoit alors de Rome le Patriarche, que ce Monarque avoit demandé pour achever la bonne œuvre qu'il avoit commencée, & dont le succès lui paroissoit alors plus certain que jamais. Il avoit en ce tems-là réduit les Ahaus, & les avoit disposés en faveur du Christianisme, de façon qu'ils avoient consenti que le P. Pays vînt les instruire, ce Jésuite leur ayant rendu service, en obtenant pour eux des conditions plus favorables qu'ils n'espéroient; mais comme ce Pere étoit plus utile à la Cour, ils se contenterent d'avoir le P. *Antoine de Angelis*. L'Empereur avoit eu soin d'assurer l'entrée de l'Empire sans difficulté aux Jésuites qui viendroient d'Europe, & sur-tout au Patriarche, en engageant à force de présens le Bacha de Suaquem de les laisser aller à *Fremone* & s'en retourner, sans qu'on leur fit de la peine. Il arriva effectivement deux Pères de Goa, qui étoient comme les précurseurs du Patriarche *Mendez*, mais les mauvais chemins & les grandes pluies les obligerent de passer l'Hiver à *Fremone*. Ces deux Jésuites s'appelloient *Faques de Mattos*, Portugais, & *Antoine Bruno*, Sicilien. Le premier fut très-bien reçu à la Cour l'Été suivant, mais le second resta à *Fremone*, pour remplir la place du P. *Laurent*, qui mourut en ce tems-là.

Edit con-
tre les
Rites
Abissins.

L'Empereur, dont le zele contre les Rites Abissins augmentoit de jour en jour, donna un Edit contre l'observation du Sabbat, ce qui causa un nouveau ferment, & lui attira de vifs reproches de la part d'un Anonyme. Cela n'empêcha pas que par un second Edit il n'ordonnât à ses sujets de travailler le Samedi, sous peine d'une amende de la valeur d'un écu pour la première contravention, & de confiscation de biens pour la seconde. Ce dernier Edit excita une nouvelle révolte, qui pensa avoir des suites fâcheuses & ruiner tous les projets de *Sufnée* (b).

Révolte
de *Jonael*.
Plaintes
de la sévé-
rité de
l'Empereur.

Jonael, Viceroi de Bagameder, en fut l'auteur; c'étoit un des plus grands hommes de l'Empire; il avoit fait publier cet Edit, non tant pour obéir à l'Empereur, que dans la vue d'exciter une révolte générale. Ainsi vers la fin de l'année il se vit à la tête d'un Corps considérable de troupes, qui le suivirent sur de hautes montagnes des frontieres, où les Galles, qu'il avoit engagés à l'assister devoient venir le joindre. L'Empereur inquiet & irrité de rencontrer tant d'obstacles en son chemin, & de trouver un si grand nombre de traîtres, ainsi qu'il les nommoit, autour de lui, prit la résolution d'user de sévérité, desorte qu'il fit décapiter ou pendre les uns, & en exila d'autres: procédé qui augmenta le mécontentement général, au lieu de le diminuer: desorte que plusieurs personnes illustres de l'un & de l'autre sexe, qui tenoient à lui par le sang, le supplierent avec larmes, de ne pas exposer l'Empire au danger d'une révolte générale; d'avoir pitié de cette multitude de sujets, qui péchoient plus par ignorance que de dessein prémédité, & de ne pas les mettre au désespoir par la rigueur." I eurs

(a) Les mêmes. (b) Tellez L. IV. C. 20. Ludolph L. III. C. 10. § 65.

Leurs follitations l'irriterent d'autant plus, en voyant qu'ils étoient en si grand nombre du même sentiment. SECTION IX.

Pour leur faire une réponse qui servît une bonne fois à affermir ceux qui étoient chancelans, & à effrayer les opiniâtres, il assembla les principaux de son Conseil & de l'Armée, avec les Pretres & les Moines qui suivoient la Cour, & dans son discours préparé il leur reprocha qu'ils avoient privé Zadenghel de la couronne & de la vie, parce qu'il avoit renoncé à la loi d'Alexandrie & embrassé celle des Portugais; que malgré cela, lorsqu'il étoit lui-même monté sur le trône après la défaite de Jacob, au-lieu d'user de sévérité, il leur avoit pardonné à tous; qu'en récompense de sa bonté il n'avoit énoncé que révoltes & séditions, sous prétexte qu'il introduisoit des nouveautés dans l'Eglise d'Abissinie, tandis qu'il ne faisoit réellement que la réformer; puis qu'il ne soutenoit que ce qu'ils professoient tous, que JESUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR EST PARFAITEMENT DIEU ET PARFAITEMENT HOMME; ce qui ne peut être, s'il n'a pas la Nature Humaine aussi-bien que la Nature Divine, & ces deux Natures étant distinctes l'une & de l'autre il s'ensuivoit nécessairement qu'elles devoient être unies hypostatiquement en lui, ce qui n'étoit pas, dit-il, renoncer à la véritable Religion, mais la professer. Qu'à l'égard de sa défense d'observer le septième jour, il l'avoit faite, parce qu'il avoit jugé qu'il ne convenoit pas à un Chrétien d'observer le Sabbat des Juifs. Qu'il croyoit tout cela fermement, non par aucune considération pour les Portugais, mais parce que c'étoient les vrais Décrets du Concile de Chalcedoine, confirmés par la pratique de toutes les Eglises Chretiennes depuis le tems des Apôtres: il ajouta qu'il étoit prêt de donner sa vie pour leur maintien, s'il le falloit, mais qu'il espéroit que ce seroit plutôt le fort de ceux qui s'y opposoient.

A peine avoit-il achevé de parler, qu'on lui apporta une Lettre de la part de Jonael, dans laquelle on dit que ce Viceroi demandoit des conditions fort hautes, & en particulier qu'il chassât entièrement les Jésuites (a). L'Empereur ne délibéra guere, mais résolu de lui répondre l'épée à la main il marcha avec l'élite de ses troupes droit à lui; ayant trouvé les montagnes sur lesquelles il étoit posté, presque inacessibles, il campa au bas, ne doutant point que plusieurs des Rebelles ne vinssent bientôt se rendre à lui, ce qui ne manqua point, & ils vinrent en si grand nombre, que Jonael se voyant presque seul, s'enfuit chez les Galles ses alliés, ou au-lieu d'un asyle il trouva la mort, ayant été gagnés par l'Empereur pour se défaire de lui.

La même année, il y eut une autre révolte sur les frontieres du Royaume de Goiam, excitée pour le même sujet par les Moines, & par les Batavis, espece d'Hermites du Royaume de Damot. Ras Cella Christos tâcha d'abord de les ramener par la douceur; mais ils lui répondirent qu'ils ne se soumettroient point, à moins qu'il ne leur remît les Livres traduits par les Peres Latins pour les jeter au feu, & qu'il n'en fit pendre les auteurs. Sur quoi il les attaqua avec tant de furie, qu'après un combat obstiné il y en eut plus de trois-mille taillés en pieces, parmi lesquels il se trouva cent-quatrevingt-huit Moines, de quatre-cens qu'il y avoit.

Pen-

(a) Tellez, L. IV. C. 22. Ludolph, l. c. p. 71.

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abis-
sine.*

*Eglise ma-
gnifique
bâtie par
le P. Pays.*

*Sufnée
abjure la
Religion
Abissine,
& fait pro-
fession de la
Romaine.*

Pendant que cela se passoit, le *P. Pays* avoit été occupé à bâtir proche du Lac de Dambea une Eglise magnifique de pierres de taille, à l'Européenne. Il y avoit dans cet édifice un beau dôme au-dessus du grand Autel, soutenu de belles Colomnes, & six autres de l'Ordre Jonique soutenoient la façade, au-dessus de laquelle il y avoit une haute tour pour les cloches. Un Escalier en coquille de limaçon conduisoit au haut du Bâtiment, qui étoit en terrasse, environné d'un parapet; & de-là on avoit une belle vue sur le Lac & sur le Pays des environs. Quand l'édifice fut achevé l'Empereur fit deux journées pour le venir voir; il y entra nuds pieds, & à son départ il fit un présent considérable (a).

Ayant appaisé les principales révoltes, sans étouffer néanmoins le mécontentement dans le cœur de ses sujets, l'Empereur jugea à-propos de faire sa profession publique de foi d'une manière solennelle. Il l'avoit différée jusques alors, tant à cause de ces fréquentes séditions, que par la peine qu'il se faisoit de renvoyer toutes ses femmes & ses concubines, & de ne garder que l'Impératrice; il en avoit un grand nombre, & en avoit des enfans, ce qui augmentoit sa répugnance; cependant les Jésuites ne vouloient pas l'admettre sans cela dans leur communion. Ils le gagnèrent enfin, & alors il abjura publiquement la doctrine de l'Eglise d'Alexandrie, fit une Confession générale à la manière de l'Eglise Romaine aux pieds du *P. Pays*, & ensuite fit sa profession en ces termes; „ qu'il renonçoit à toute obéissance & à „ toute communion avec le Siege d'Alexandrie, & qu'il ne reconnoissoit que „ celui de Rome; que le Pape étoit le véritable Successeur de *Saint-Pierre*, „ le Prince des Apôtres; qu'il se soumettoit sans réserve à son autorité, „ étant pleinement persuadé qu'il étoit infaillible dans tous les points de „ Foi & de Pratique.” Cet Acte de profession & de soumission fut répandu tout du long dans la plus grande partie de l'Empire; il finissoit par une exhortation que le Monarque adressoit à ses bons sujets d'imiter son exemple, & par des remarques fort vives sur les erreurs de l'Eglise d'Alexandrie & de ses Patriarches, comme on le peut voir dans les Auteurs cités (b), & dans les Lettres des Jésuites de l'année 1624. Nous ajouterons seulement que *Sufnée* n'y épargne point les Abunas, sur-tout les derniers, dont il peint les vices & la mauvaise conduite avec les plus noires couleurs, & avec une chaleur qu'il se flattoit qui le rendroit agréable au Patriarche *Mendez*, qu'il attendoit tous les jours, de même qu'à la Cour de Rome & à celle de Madrid, qui l'envoyoient. Ce fut là le grand motif qui lui fit hâter son abjuration, & qui le détermina à se séparer de ses femmes & de ses enfans, ne doutant point que son exemple n'engageât plusieurs des Seigneurs à l'imiter, n'étant retenus que par les tendres nœuds de la Nature.

*Nouvelle
Révolte
appaisée.*

Mais si quelques-uns le firent, le nombre en fut petit en comparaison de celui des autres qui osèrent encore faire paroître qu'ils désapprouvoient tout ce qui se faisoit. Le fils de *Gabrael* excita une nouvelle révolte, mais elle fut bientôt étouffée par le rusé *Cella Chrislos*; ce Prince marcha d'abord à lui, & le contraignit de se retirer dans des montagnes inaccessibles du Ro-

(a) *Tellez* ubi sup.

(b) *Tellez*, l. c. C. 27. *Lu. Iolphi* l. c. & Com-

ment. p. 509. *Le Grand T. II.* p. 36, 269.

& suiv.

yaume de Xoa ; ne pouvant l'y suivre il suborna quelques-uns des Galles, & les engagea de feindre d'être de son parti, & de se saisir de lui pour le lui envoyer vif ou mort. Ils prirent le dernier parti, & le massacrerent avec tant de furie à coups de massüë, qu'ils le mirent en pieces, desorte qu'ils ne purent envoyer à *Cella Christos* que sa mâchoire & sa barbe. Ce Général se hazarda néanmoins à monter avec quelques-uns de ses gens les plus habiles à gravir sur les montagnes, & il trouva le trésor des Rebelles, qu'il distribua à ses troupes, ne se réservant que quelques riches vases, pour les rendre à l'Eglise, où ils les avoient pillés. Malheureusement pour lui, quelques-uns de ses ennemis lui avoient en ce tems-là rendu de si mauvais offices auprès de l'Empereur, que lorsque ce Monarque reçut la nouvelle de cette défaite, au lieu de le louer & de le recompenser, il le dépouilla de la Viceroyauté de Goiam : à-la-vérité il la lui rendit bientôt, mais ses ombrages ne laissèrent pas d'augmenter, & furent la source de nouveaux troubles, comme on le verra dans la suite (a).

Le *P. Pays*, qui avoit le plus contribué à amener l'Empereur à l'Eglise Romaine, finit sa course cette année (1622) dans le Monastere de Gorgorra, après avoir travaillé dix-neuf ans dans cette Mission, sans compter les sept années qu'il avoit été captif en Arabie. Il fut bientôt suivi par son confrere *François-Antoine de Angelis*, qui avoit été envoyé à sa place pour convertir les *Âgaus*, & qui étoit célèbre par son habileté dans la Langue Amharique, ou de la Cour. Nous faisons particulièrement mention de ces deux Missionnaires, à cause qu'ils vécutent si longtems, & qu'ils avoient voyagé dans la plus grande partie de l'Empire, & que c'est de la Relation qu'ils ont laissée des affaires d'Abissinie, que le *P. Tellez* a tiré la plus grande partie des événemens arrivés dans cet intervalle.

Ils eurent bientôt quatre successeurs, parmi lesquels étoit le *P. Emanuel d'Almeyda*, que nous avons cité souvent, & qui étoit leur Supérieur ; les trois autres étoient les Peres *Emanuel Barradas*, *Louis Cardeyra* & *François Carvalho*. Ils s'étoient embarqués sur un Vaisseau Indien à Goa au mois de Novembre 1622, & après avoir essuyé bien des risques ils arriverent à à Suaquem le 4 de Décembre de l'année suivante, & les grands présens qu'ils firent au Bacha leur procurerent une réception favorable. Ils en partirent pour Fremone, où ils arriverent au commencement de Février de 1624, en compagnie de quelques-uns de leurs confreres, qui les avoient joints en chemin. Ils s'y arrêterent en attendant les ordres de l'Empereur pour se rendre à Dambea, où étoit la Cour ; ils y furent bientôt après conduits par une bonne escorte, & le Monarque les reçut de la façon la plus gracieuse.

En attendant, la nouvelle de l'abjuration de l'Empereur & de son grand zele étoit parvenue il y avoit longtems à Rome & à Madrid, & elle encouragea ces deux Cours à envoyer le Patriarche que ce Prince avoit si instamment demandé dans ses précédentes Lettres, bien-que les deux premiers, *Bermudez* & *Oviedo*, eussent été si maltraités de ses prédécesseurs. On choisit *Alphonse Mendez*, Jésuite & Docteur en Theologie, à tous égards

pro-

(a) *Tellez*, l. c. C. 31. *Ludolph* & al.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

*Mort du
P. Pays
& du P.
Angelis.*

*Quatre
autres Jé-
suites leur
succedent.
1623.*

*Alphonse
Mendez
envoyé en
qualité de
Patriar-
ch. en
Abissinie.*

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

propre pour une pareille expédition. On nomma aussi pour lui succéder en cas de mort, chose fort ordinaire dans un si long & si dangereux voyage, & pour donner plus de relief à la Mission, deux sujets; le premier étoit le P. *Jacques Seco*, avec le titre d'Evêque de Nicée, & le second le P. *Jean de Rocha* sous le titre d'Evêque d'Hiérapolis. Ayant été sacrés tous trois dans la Cathédrale de Lisbonne, ils s'embarquerent d'abord pour Goa avec dix-sept autres Jésuites. Nous n'entrerons pas dans le détail de leur voyage jusqu'à Fremone, nous dirons seulement que l'Evêque de Nicée mourut en chemin, & que le Patriarche & sa compagnie continuerent leur route par le Royaume de Dancale, limitrophe de celui d'Angot, & qu'après un long & fatigant voyage ils arriverent heureusement à Fremone le 21 de Juin de l'an 1624 (a).

Nous avons déjà remarqué que c'est le jour que l'Hiver commence dans ce Pays-là; & qu'il finit le 21 de Septembre, desorte que le Patriarche fut obligé de séjourner à Fremone jusqu'au mois d'Octobre, parcequ'il est fort dangereux de traverser dans cette saison les Royaumes de Tigré & de Dambea, à cause de la corruption de l'air & des vapeurs nuisibles, qui sont souvent fatales aux habitans & encore plus aux Etrangers.

Magnifique réception qu'on lui fait à la Cour.

Il partit au mois d'Octobre pour le nouveau Couvent de Gorgora sur le Lac de Dambea, & pendant le peu de séjour qu'il y fit il ordonna conditionnellement environ vingt Prêtres convertis, qui l'avoient été auparavant par l'Abuna, & il permit à ceux qui étoient mariés de garder leurs femmes, de peur de manquer de Curés. Quand il alla pour rendre ses devoirs à l'Empereur la première fois, ce qu'il fit dans ses habits pontificaux, les Grands & les Seigneurs de la Cour vinrent au devant de lui à une demi-lieue du camp à la tête de quinze ou seize-mille hommes armés, tant à pied qu'à cheval, les Officiers & les soldats avec leurs meilleurs habits, & les chevaux richement caparaçonnés, desorte que cette cavalcade formoit un magnifique spectacle. Les Cavaliers s'avancerent les premiers vers le Patriarche, lui firent une profonde inclination, après quoi s'entrouvant à droite & à gauche, ils le mirent au milieu d'eux au son des trompettes, des timbales, & des autres instrumens de guerre, & avec de grandes acclamations. On avoit dressé un magnifique pavillon pour lui, où il entra pour mettre sa mitre & ses Ornemens Pontificaux: quand il en sortit on le fit monter sur un beau cheval pie, richement harnaché, que l'Empereur lui avoit envoyé; six Vicerois portoient un riche dais au dessus de sa tête; *Ras Cella Christos* conduisoit son cheval par la bride, & il étoit précédé de la Musique des instrumens & des voix. Quand il entra dans l'Eglise on le salua d'une décharge de quelques canons & de la mousquetterie de la Cavalerie & de l'Infanterie. L'Empereur, vêtu magnifiquement & la couronne sur la tête, étoit assis sur son trône dans le chœur; les plus belles voix chanterent le Cantique de *Zacharie*; on conduisit le Patriarche à l'Empereur, qui l'embrassa tendrement; il alla ensuite à l'autel, & fit un petit discours, dont l'Empereur fut fort content; après quoi tout le monde se retira dans le même ordre (b).

A

(a) Tellez, I c. C. 35. *Ludolph*, ubi sup.

(b) Tellez, L. V. C. 2. *Ludolph*, L. III. C. II. Le Grand & al.

A la premiere audience que le Patriarche eut de l'Empereur, où il étoit assis sur un Siege qui étoit de niveau avec le Trône, ils reglerent le jour, qui fut le onzieme de Février 1626, où l'Empereur, les Seigneurs, & les Ecclesiastiques rendroient l'hommage solemnel à l'Eglise & au Siege de Rome. Au jour marqué, le Palais fut magnifiquement orné, & l'Empereur, *Basilides* son fils ainé, les parens de ses Freres, les Vicerois, les Gouverneurs & les Grands, tous superbeinent vêtus se rendirent dans la grande Salle; le Patriarche dans ses habits pontificaux y vint, & s'assit comme à sa premiere audience sur son siege à la gauche de l'Empereur. Il commença la cérémonie par un discours préparé sur la suprémacie de l'Eglise Romaine & du Pape, dans lequel il mêla des traits fort vifs sur les tems passés, où les Monarques d'Abissinie s'étoient écartés de l'obéissance qu'ils lui devoient, mais aujourd'hui, dit-il, le tems est venu où ils doivent être ramenés & réunis à leur grand & unique Pasteur, & réparer la défection de leurs Ancêtres. *Molcha Christos*, Cousin de l'Empereur & Grand-Maître de sa Maison, répondit par son ordre à ce discours, donna de grands éloges aux Portugais, & déclara que l'intention sincere de Sa Majesté étoit d'accomplir toutes ses promesses, & de remplir ses obligations envers le Pape. De tems en tems le Monarque lui souffloit ce qu'il falloit dire, & il observa entre autres. *que ce n'étoit pas la premiere fois qu'il avoit promis obéissance au Pape, l'ayant déjà fait en présence d'un des Peres de la Société de Jesus.* Le Patriarche repliqua en peu de mots par voie d'approbation, & ordonna qu'on présentât à ce Prince le Livre des Evangiles, après quoi *Susnée* se mit à genoux, & fit le serment qui suit (a). „

„ Nous Sultan *Seguel*, Empereur d'Ethiopie, croyons & confessons que *St. Pierre*, Prince des Apôtres, a été établi par *Jesus-Christ* notre Seigneur, Chef de toute l'Eglise Chretienne, & qu'il lui a donné la Principauté & la Seigneurie de tout le Monde, quand il lui dit, TU ES PIERRE, ET SUR CETTE PIERRE J'EDIFIERAI MON EGLISE, ET JE TE DONNERAI LES CLEFS DU ROYAUME DES CIEUX &c. Et lorsque dans un autre occasion il lui dit, PAIX MES BREBIS. Nous croyons aussi que le Pape de Rome, légitimement élu, est le véritable successeur de *St. Pierre*, & a le même pouvoir & la même dignité que lui sur toute l'Eglise Chretienne: & nous promettons & jurons à notre Saint Pere & Seigneur *Urbain VIII.* & à ses successeurs une véritable & sincere obéissance, allujettissant à ses pieds avec humilité notre Personne & notre Empire. Ainsi nous aide Dieu & ses saints Evangiles (b) ”.

A son exemple, le Prince *Basilides* son fils ainé, les Princes du sang, les Vicerois, les Grands, les Ecclesiastiques & les Clercs firent à genoux le même serment. A la fin de cet Acte *Ras Cella Christos* fit un discours, l'épée nue à la main, qu'il finit par ces paroles; *le passé est passé, & ceux qui ne feront pas leur devoir, seront jugés par cette épée; on crut que c'étoit pour intimider ceux qui avoient du part à la revolte du fils de *Caïraël.* On preta ensuite serment au Prince *Basilides* Héritier & futur Successeur de son Pere. Ce fut ici, pour nous servir les propres termes du P. *Telles*, que le même *Ras Cella Christos*, comme véritable Fils de l'Eglise Romaine, joignit*

(a) Les mêmes.

(b) *Telles*, L. V. C. 3. *Lui'olph*, l. c.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.*

à son serment une condition digne de son grand cœur & de son Christianisme: *Je jure, dit-il, de reconnoître le Prince pour Héritier de son Pere à l'Empire, de lui obéir comme un fidele sujet, autant qu'il soutiendra, défendra & favorisera la Sainte Foi Catholique, sans quoi je serai son premier & son plus grand ennemi (a).*

L'Empereur & son Fils ne jugerent pas à propos de relever cette hardie Déclaration, mais bien loin de donner à ce Monarque meilleure opinion de son frere, elle ne servit qu'à augmenter sa défiance, & encore davantage celle du jeune Prince; desorte que bien loin d'être utile à l'Eglise Romaine & à ses Missionnaires, elle ne servit qu'à hâter leur ruine, comme la suite le fera voir (b).

*Edit pour
la Réordi-
nation.*

Immédiatement après cette grande Cérémonie l'Empereur fit proclamer, qu'à l'avenir aucun Prêtre ni Moine Abiffin ne fit les fonctions sacerdotales avant que de s'être présenté au Patriarche pour être examiné, parce que l'on avoit des raisons de douter de la légitimité de leur Ordination (*). Bien plus, on ordonna par un autre Edit, que tous les Peuples, sous peine de la vie, eussent à embrasser la Religion Romaine, & qu'ils observassent les coutumes de cette Eglise pour le jour de Pâques & pour le jeûne du Carême. L'Empereur ordonna aussi que le jour suivant toutes les Dames de la Cour prêtassent le même serment, comme elles firent. Il sembloit après cela qu'il n'y avoit plus rien à faire pour combler les vœux de ce Prince & de ses Missionnaires, & pour soumettre tout l'Empire à l'obéissance du Pape. Il restoit pourtant encore une difficulté insurmontable, il étoit impossible de faire consentir le Clergé & le Peuple à un pareil changement; ni les menaces, ni les châtimens, ni les plus belles promesses ne purent les engager à obéir à l'Edit; les Moines se réfugièrent dans les montagnes, où ils n'étoient pas néanmoins en sûreté, quand on les découvroit.

*L'Empe-
reur assigne
de grands
revenus au
Patriar-
che.*

Pendant que le Patriarche & ses Emissaires travailloient ainsi à multiplier les conversions forcées, l'Empereur n'étoit pas moins occupé du soin de les mettre à leur aise. Il fit bâtir une bonne maison pour le Patriarche, & lui assigna pour son entretien de grandes terres sur les frontieres des Royaumes de Dambea & de Bagameder; il y ajouta un Séminaire pour soixante enfans Abiffins & Portugais, où l'on devoit leur enseigner les deux Langues & la Religion Romaine. Ce Monarque fit outre cela bâtir en divers endroits de l'Empire d'autres Maisons pour les Missionnaires; & un Edifice proche du camp de Dancas, où il passoit ordinairement l'Hiver, afin d'avoir tou-

jours

(a) *Tellez, & al.* (b) Les mêmes.

(*). Si l'on en doit croire *Tellez* & ses Confreres, cet examen étoit plus nécessaire qu'on ne le croiroit d'abord; ce que nous avons eu occasion de remarquer dans la Section VIII. en est la preuve; car outre que les Abiffins ne confèrent pas les Ordres inférieurs, l'Ordination des Diacres ne consiste qu'à leur couper un peu de cheveux, & à leur oindre le front de chrême, & celle des Prêtres à prendre eux-mêmes une tranche de pain sur la fenêtre de l'Eglise; enforte qu'un jour qu'il y en eut trois-mille qui se présentèrent pour recevoir l'Ordination, l'Abuna qui n'avoit pas le tems de faire la cérémonie, les congédia en leur disant de prendre tels Ordres qu'ils voudroient, & d'aller à leurs affaires (1). Mais ce récit est si peu vraisemblable, que l'on souhaiteroit des témoins plus impartiaux que ces Ecritains, avant que d'y ajouter foi (2).

(1) *Alvarez, Tellez,* (2) *Le Grand, Diss. XIII.*

jours le Patriarche près de lui, pour qu'il prêchât tous les Dimanches en sa présence sur des sujets propres à reconcilier ses sujets avec la Religion Romaine. Mais tous ces soins firent aussi peu de Profélytes sinceres que les rigueurs. Les Peuples ne goûtoient pas quantité d'usages, comme de se mettre à genoux dans l'Eglise, d'avoir des Autels fixes, les Crucifix, la Confession Auriculaire &c. ils desapprouvoient sur-tout la structure de leurs Eglises. On en avoit construit une de pierre à Gorgora avec un magnifique dôme; il y avoit quantité de sculptures dans le Chœur & dans la Sacrificie, ce qui paroissoit fort étrange & peu décent aux Abissins; on ne laissa pas d'en faire cette année (1626) la dédicace avec beaucoup de solemnité à la maniere de l'Eglise Romaine, ce qui ne leur plut pas davantage que le Bâtiment. Vers le même tems deux Missionnaires, qui avoient fait beaucoup de conversions dans la Province de Cegued, qui est à l'extrémité du Royaume de Tigre, furent massacrés par les habitans. Peu après ce Royaume fut infesté par les sauterelles, ce qui, comme on l'a vu, n'est pas rare; elles firent tant de ravage, que plus de cinq-mille familles furent obligées d'aller chercher du pain en d'autres Provinces. Les Portugais ne manquerent pas, suivant leur superstition naturelle, d'attribuer ce fléau au meurtre des deux Missionnaires, comme les Abissins aux persécutions que les Catholiques-Romains leur avoient suscitées.

L'année suivante 1627. les Galles firent une irruption dans le Royaume de Goiam, où ils commirent beaucoup de désordres & de cruautés; ils surprirent même le Viceroi *Buco* & le massacrèrent. Ils auroient selon les apparences fait bien plus de mal encore, si *Ras Cella Christos* n'eût marché brusquement à eux, & ne les avoit obligés de repasser le Nil au cœur de la nuit, & de s'en retourner dans leurs montagnes.

En 1628, cinq nouveaux Jésuites arriverent avec quelque peine à Fremeone. Ce fut en ce tems-là que *Tecla Georgis*, Viceroi de Tigre & Gendre de l'Empereur, excita une nouvelle révolte, secondé de deux Seigneurs, nommés *Gebra Marjam* & *Jean Acayo*. Ils commencerent par se déclarer pour l'Eglise d'Alexandrie contre celle de Rome; & pour prouver qu'ils agissoient de bonne foi, le Viceroi fit jeter au feu quelques Crucifix, des Rosaire, des Chapelets, & autres pareils instrumens de la Devotion Romaine; il fit aussi ôter son habit de Prêtre à un de ceux qu'on avoit nouvellement ordonnés, que les Jésuites lui avoient recommandé pour Chapelain, & le fit étrangler. L'Empereur fit marcher contre lui *Ke axos* ou *Keba Christos*, qui avoit été Viceroi de ce Royaume; il se mit à la tête de cinq-cens hommes armés de boucliers, de cent chevaux, & de mille autres soldats, qu'il tira du Royaume de Goiam, & s'avança contre les Rebelles avec tant de diligence, que bien-qu'ils fussent à cent lieues de lui, il les joignit, les mit en déroute, & étouffa la révolte en moins d'un mois de tems. *Tecla Georgis*, qui en étoit le Chef, ayant été pris & envoyé à la Cour, l'Empereur, dont il étoit doublement Gendre, parcequ'il avoit épousé deux de ses Filles successivement, le condamna non seulement à la mort, mais le fit pendre comme un criminel ordinaire à la tête du camp; & pour imprimer plus de terreur il fit subir ce honteux supplice à une sœur de *Tecla*, sous prétexte qu'elle avoit favorisé secrettement la révolte: toutes les sollicitations & les

SECTION
IX.*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.**Le Abis-
sins négocî-
tent pas le
Culte de
Rome.**Irruption
des Galles.**Révolte de
Tecla
Georgis.*

prie-

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

*Le Patri-
arche bâtit
un nouvel.
le Cathé-
drale.*

*Le Frere de
l'Empe-
reur lui
devient sus-
pect.*

*Diverses
Révoltes
1629.*

prieres des personnes de la Cour de l'un & de l'autre sexe furent inutiles ; & tous furent saisis de frayeur à un pareil spectacle : c'étoit une chose inouïe qu'on eût jamais pendu des femmes en Éthiopie, & sur-tout une femme de cette qualité (a).

Jamais la Religion Romaine n'avoit été sur un pied si brillant en Abiffinie. Il y avoit outre dix-neuf Jésuites, quantité de Prêtres du Pays que le Patriarche avoit ordonnés, & un nombre prodigieux de Profélytes. Ils jetterent les fondemens d'une nouvelle Cathédrale, embellirent & ornerent à leur mode les autres Eglises. L'orgueilleux Patriarche avoit acquis tant d'ascendant sur l'Empereur, qu'il s'attribuoit contre les Loix & les Coutumes du Pays une autorité dont n'avoient jamais joui les Abunas ses prédécesseurs, & à laquelle ils n'avoient jamais osé aspirer. Pour les moindres fautes il fulminoit les plus terribles excommunications, même contre les principaux Seigneurs de la Cour, & l'Empereur avoit bien de la peine à en obtenir la révocation. Un *Ichejé* ou Chef d'Ordre Abiffin, célèbre par sa sainteté, étant mort sans abjuration, fut enterré au pied de l'Autel de son Eglise. *Mendez* en ayant été informé, ordonna qu'on détérât le corps, & qu'on le jettât à la voirie, ce qui fut exécuté. Cette action excita de terribles murmures parmi les Abiffins, qui disoient que les Portugais n'étoient pas contens de faire la guerre aux vivans, mais qu'ils étendoient encore leurs haines & leurs persécutions sur les morts (b).

Mais tandis que tout sembloit ainsi réussir au gré de leurs desirs, les semences de tous les malheurs qui leur arriverent peu après, avoient été semées depuis quelque tems par *Melcha Christos*, schismatique déclaré, ainsi que le nomme le P. *Tellez*, mais réellement ennemi de toutes les innovations Romaines & de ceux qui en étoient les auteurs & les promoteurs. Comme ce Seigneur prévoyoit qu'il seroit impossible d'en arrêter les surprenans progrès, tant que deux protecteurs aussi puissans que l'Empereur & son frere *Ras Cella Christos* agiroient de concert pour les favoriser, il jugea qu'il n'y avoit pas d'autre remède que de semer la division entre ces deux Princes (*). Nous avons déjà vu plus haut que le dernier avoit été dépouillé de la Viceroyauté de Goïam, la meilleure & la plus riche de l'Empire ; ce fut-là la source des troubles & des révoltes dont nous allons parler.

Une des premières séditions s'éleva l'année suivante parmi les Agaus de Bagameder, qui habitent quelques-unes des plus hautes montagnes de tout l'Em-

(a) Les mêmes. (b) *Tellez*, l. c. C. 14. *Ludolph*, ubi sup.

(*) On insinua sous main à l'Empereur, que *Ras Cella Christos* s'entendoit avec les Jésuites, & que nonobstant leurs protestations de reconnoissance & de zele pour lui & pour son successeur, ils ne s'étoient unis que pour le priver lui & *Basilidès* de la Couronne, & qu'il comptoit par leur moyen de s'emparer de l'Empire. On assura l'Empereur que le Patriarche & ses Missionnaires avoient demandé en Europe des troupes & de l'artillerie, & qu'ils n'attendoient que l'arrivée du secours pour se déclarer pour son perfide frere. Que de son côté il s'étoit engagé à leur accorder de si grands avantages, qu'ils ne pouvoient manquer d'attacher cette Nation fiere & ambitieuse à ses intérêts (1). C'étoit-là un double artifice de Politique Macchiavelliste, par lequel on rendoit suspect à ce Monarque son frere & tout le Parti Portugais. Nous verrons bientôt comment il réussit.

(1) *Tellez*, *Ludolph*, & al. sup. citat.

l'Empire. L'Empereur marcha contre eux à la tête de vingt-cinq-mille hommes de pied & de deux-mille chevaux; mais les ayant attaqués imprudemment au milieu de leurs rochers escarpés, il fut repouffé avec beaucoup de perte. Il chargea ensuite son frere *Ras Cella Christos* de mener une autre armée contre eux; ce Seigneur, bien-que nouvellement dépouillé de ses Terres & de son Gouvernement, obéit sans délai, il tomba sur ceux des Rebelles qui risquerent de descendre de leurs montagnes, & empêcha les autres de faire aucun mal. Peu après il fut obligé de marcher vers le Royaume d'Amhara, où un certain *Lacu Mariam* avoit excité une nouvelle révolte, il fondit si brusquement sur les Rebelles, que la plupart furent ou tués, ou périrent en fuyant dans les précipices. A peine cette sédition étoit-elle apaisée, qu'une autre commença dans les montagnes de Lafta; l'Empereur y envoya *Keba Christos*, Viceroi de Tigré, qui s'étant trop avancé avec peu de troupes, fut tué par ces Montagnards, qui mirent ses gens en déroute. Dans le même tems les Galles ayant fait une nouvelle irruption dans le Royaume de Goiam, *Zegur Egzi*, Lieutenant de *Ras Cella Christos*, entreprit de s'opposer à eux avec trop peu de forces, desorte qu'il perdit la vie & que ses troupes furent battues à platte couture. L'Eglise Romaine perdit à ces deux derniers Officiers, deux de ses principaux appuis, après l'Empereur & son frere; & ces deux Princes en étant venus à la fin à une rupture ouverte, cela causa bientôt un changement extraordinaire; ceux qui n'approuvoient pas les démarches de l'Empereur en faveur de Rome, ne cessoient de lui remplir l'esprit de craintes & de soupçons contre son frere & contre les Portugais, desorte que les affaires changerent bientôt de face. Ceux que la crainte du châtement avoit engagés à obéir aux Edits, & à embrasser la nouvelle Religion, n'en avoient pas moins d'aversion pour elle, & ne manquoient aucune occasion de la faire paroître (a), tandis que le Patriarche leur en fournissoit suffisamment de son côté.

Outre ses excommunications & ses autres procédés violens, dont nous avons parlé, il fit arrêter une femme, qu'il accusoit d'être forcieri. Cela causa un mécontentement général, les Abissins étant persuadés qu'il n'y a ni forciers ni fortileges, parcequ'ils croient que cela suppose deux Principes, l'un bon & l'autre mauvais. En cela on peut dire qu'ils sont plus sages & plus judicieux que les Portugais & les Espagnols, qui reçoivent avidement tous les contes qu'on fait de forciers, de charmes, de possessions &c. Quand on citoit aux Abissins l'Ecriture sur ce sujet, ils répondoient, que si jamais il y en avoit eu en d'autres Pays, ils étoient inconnus en Abissinie. Mais l'intention du Patriarche étoit apparemment d'introduire l'Inquisition avec les autres innovations, n'y ayant rien qui donne plus d'exercice & un exercice plus lucratif aux avides Inquisiteurs que les forciers, comme il paroît par les *Auto da Fé*; & il y a d'autant plus d'apparence que cette femme étoit destinée à ouvrir la scene, que *Tellez* lui-même dit qu'elle avoit été convaincue, & qu'elle avoit à demi confessé son crime. Cependant le Patriarche fut obligé de la mettre en liberté.

Il se conduisit d'une façon plus digne de son caractère envers une des si-

Mendez
sav arrê-
ter une
prétendue
Sorciere.

Il refuse
les un dispen-
se à une
Prinoisse.

(a) *Tellez*, l. c. C. 15. *Ludolph*, & al. sup. citat.

SECTION

IX.

*Histoire
d's Rois
d'Abiffi-
finie.*

les de l'Empereur, Princeſſe fort galante, comme le font toutes celles de ce rang en Abiſſinie; elle avoit deux maris encore en vie, & vivoit publiquement en adultere avec un troiſieme, qu'elle vouloit épouſer. Elle ſollicita pendant quelque tems le Patriarche avec de grandes inſtances d'y conſentir, & de lui accorder une Diſpenſe. Il la lui refuſa toujours avec fermeté; elle en fut ſi irritée que pour ſe venger, elle anima contre lui tous ceux ſur leſquels elle avoit quelque pouvoir. C'eſt ainſi que d'une maniere ou d'autre lui & ſon Eglife devenoient de jour en jour plus odieux aux Abiſſins; & l'Empereur, qui dans cette derniere occaſion avoit montré pour ſon impudique fille une complaiſance indigne d'un Prince qui vouloit paſſer pour avoir de la piété, perdoit de plus en plus l'amour & l'eſtime de ſes ſujets, & leur fournisſoit des prétextes d'exciter de nouvelles révoltes.

*Révolte
appaifée.
1630.*

L'année ſuivante, les Rebelles du Royaume d'Amhara reprirent les armes, & ayant choiſi un Chef, auquel ils donnerent le titre de Viceroi, ils l'envoyerent à la tête d'une puiffante armée pour ſe rendre maître du Royaume de Tigré. Malheureuſement pour lui, il ſe tint ſi peu ſur ſes gardes, que le Viceroi de ce Royaume le ſurprit, pendant qu'il ſe divertifſoit le Samedi, parceque les Rebelles obſervoient le Sabbat, & il le défit entierement avec perte de quatre-mille hommes, & de trente-deux paires de timbales. Vers le même tems *Ras Cella Chriſtos* défit dans les montagnes & tailla en pieces un parti d'Agauſ; mais ce ſervice, non plus que les précédens, ne diminuèrent en rien les ſouppçons de l'Empereur contre lui. Sur la fin de l'année il arriva de Goa & en dernier lieu de Suaquem un nouvel Evêque de Nicée, à la place de *Faques Seco*, qui étoit mort en chemin, comme on l'a dit plus haut. Ce nouveau Prélat ſ'appelloit *Apollinaire d'Almeyla*, mais comme il arriva à Fremone vers la Mi-Août, qui eſt l'Hiver, il ne put ſe rendre à la Cour qu'il ne fût paſſé; il ſe rendit au Camp de l'Empereur le 16 Décembre, & y fut très-gracieuſement reçu: après y avoir paſſé quinze jours, il ſe retira au Palais du Patriarche à Depſau, à quatre lieues de Dancaz (a).

*Révolte de
Serca
Chriſtos.*

L'année ſuivante, l'Empereur envoya le nouveau Viceroi de Goiam, nommé *Serca Chriſtos*, avec une petite armée, pour eſcorter & défendre contre les Gaſſates le tribut d'or du Royaume de Narea (*). Auſſitôt qu'il fut entré ſur leurs terres, & qu'il vit les campagnes couvertes de gros bétail, il

ne

(a) *Ludolph*, L. III. C. 14. & al. ſup. citat.

(*) Nous avons obſervé ailleurs que ce Royaume nouvellement conquis paye aux Empereurs d'Abiſſinie plutôt un don gratuit, qu'un tribut; parcequ'ils ne ſont pas en état de l'y contiaindre à cauſe de l'éloignement, & parceque le Pays des Gaſſates eſt en grande partie entre deux. C'eſt par cette raiſon, que quoique ce préſent ne ſoit que de mille onces d'or, ou d'environ dix-mille écus, ces Monarques étoient charmés d'envoyer une forte eſcorte pour l'aller querir & pour le défendre contre les bandits, tant ils avoient beſoin d'argent. Les Gaſſates ſont répandus le long des bords du Nil, au Midi de l'Empire entre les Royaumes de Goiam & de Damot; leur Pays eſt ſi abondant en pâturages, qu'ils nourrissent une prodigieuſe multitude de bêtes à cornes, qui ſe vendent fort cher dans les Provinces voiſines, parcequ'elles ſont puiffantes, graſſes & bien en chair. Il n'eſt donc pas ſurprenant que le Viceroi rebelle préférât cent-mille de ces animaux à dix-mille onces d'or (1).

(1) *Tellez*, *Ludolph*, *Lobe*.

ne s'embarraſſa pas d'eſcorter le tribut, auquel il ſavoit qu'il n'auroit aucune part, & il ſe faiſit d'un nombre de vaches ſuffiſant pour lui fournir un plus riche butin; il en fit paſſer près de cent-mille du côté de Dancaz. L'Empereur, extrêmement irrité d'une pareille injuſte, lui envoya ordre exprès de reſtituer ce bétail aux propriétaires, & de ſe rendre priſonnier. Mais au lieu d'obéir il publia une proclamation, par laquelle il déclaroit le Prince *Baſilidés* Empereur, ordonnant à tous ceux qui avoient embrasſé la Religion Romaine, de l'abjurer ſur le champ, & de retourner à celle de l'Egliſe d'Alexandrie. Comme cela s'étoit fait ſans le conſentement & à l'inſu du jeune Prince, il n'en fut pas moins indigné que ſon pere, & avec la permiſſion de celui-ci il marcha à la tête de l'armée contre le Rebelle. Ce dernier n'eut pas ſitôt appris la nouvelle de ſon approche, qu'il dépêcha un Exprès à un jeune Prince de la race des anciens Empereurs, lui offrant la Couronne, & l'invitant à ſe joindre à lui pour rétablir la Religion de ſes Peres, & pour chaffer tous les Jéſuites & les Portugais de l'Empire; il l'aſſura qu'il ne manqueroit pas d'être ſoutenu par tous les Moines, & par la plus grande partie des Seigneurs & du Peuple.

Melcha Chriſtos, c'eſt le nom du jeune Prince, accepta ſes offres, & aſſembla autant de troupes qu'il put, pour les joindre à celles de *Serca Chriſtos*. Il publia un Maniſeſte, dans lequel il diſoit que ce n'étoit pas le deſir de la Souveraineté qui lui mettoit les armes à la main, mais le deſſein d'extirper la Religion Romaine & de rétablir l'ancienne Religion & la Foi d'Alexandrie dans l'Empire. Cette déclaration attira à ſon Parti quantité de Moines, qui ſe tenoient cachés & qui ſe joignirent à ſon armée avec un grand nombre d'autres gens. Mais ayant appris que le Prince *Baſilidés* s'avançoit contre *Serca Chriſtos*, il ſe fortifia dans des montagnes eſcarpées & preſque inacceſſibles, en attendant une occaſion plus favorable.

L'Empereur voyant deux révoltes en différens endroits de ſes Etats, fut obligé de faire revenir ſon frere & de ſe racommoder avec lui, afin de le conſulter ſur les meſures qu'il y avoit à prendre contre les Rebelles. *Ras Cella Chriſtos* fut d'avis d'envoyer un renfort à *Baſilidés*, avec ordre exprès d'aller attaquer *Serca Chriſtos*. Le Prince ſ'en acquitta avec tant de diligence & de succès, que le Rebelle fut contraint de ſe retirer promptement de l'autre côté du Nil; mais *Baſilidés* le ſuivit de ſi près qu'il le força d'en venir à une action, dans laquelle ſon armée fut entièrement miſe en déroute. *Serca Chriſtos* ſe ſauva dans les montagnes voiſines, mais au bout de trois jours il ſe rendit au Prince, qui l'envoya au Camp Impérial, où on le fit mourir ſous le bâton. Sept de ſes complices qu'on y mena chargés de chaînes, furent décapités. Un de ſes principaux Officiers, qui étoit ſuspendu à un crochet, eut la hardieſſe de vomir d'horribles blaſphêmes, c'eſt le nom qu'y donne *Tellez (a)*, contre l'Egliſe Romaine; on lui coupa la langue, & vers la nuit on l'acheva à coups de dards (b).

Cet heureux succès encouragea l'Empereur à marcher lui-même à la tête de toute ſon armée contre les autres Rebelles, qui étoient poſtés ſur les hautes montagnes de Laſta. En ce tems-là il avoit repris ſes anciens ſou-

(a) *Ubi ſup.* C. 25. (b) Là-mêmes. *Ludolph*, L. III. C. 11. § 70.

SECTION
IX
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

*réussit pas
dans son
Expédi-
tion.*

*Représen-
tations fait-
es à l'Em-
pereur.*

çons contre son frere, & l'avoit obligé de se retirer chez lui. Il partagea son armée en trois Corps pour entrer dans les montagnes par autant d'endroits, & il eut d'abord le bonheur de surprendre & de tuer quelques Rebelles; mais un des Corps de ses troupes ayant été reçu fort chaudement & repoussé avec beaucoup de perte, il se retira avec plus de vitesse que d'honneur, avant que les Rebelles eussent fermé les passages, ce qui lui auroit coupé les provisions aussi-bien que la retraite & réduit son armée à se rendre par famine. Mais il eut le bonheur de faire sa retraite si à propos, qu'il gagna le camp de Dancaz sans autre dommage que la honte de laisser le Royaume de Bagameder exposé à la vengeance & à la fureur des Rebelles. L'effet de cette Expédition mal-entendue fut, qu'elle fit grand tort à sa réputation, découragea ses amis, & donna du cœur à ses ennemis (a).

Le Patriarche avoit grand soin de faire ses visites dans le Royaume de Dambéa & dans les autres Royaumes voisins, pendant que l'Evêque de Nicée en faisoit autant ailleurs, & les Jésuites dans leurs Cantons respectifs, & tous travailloient assez heureusement, selon leurs Relations, & faisoient un grand nombre de Profélytes. Mais nonobstant ces Conversions prétendues, les partisans d'Alexandrie gagnerent tant de terrain à la Cour, qu'ils oferent représenter à l'Empereur, *que tous les malheurs de l'Empire n'avoient d'autre cause, que le changement qu'il avoit fait dans ses Etats par rapport à la Religion; que ni lui ni les Peuples ne pouvoient se promettre de repos & de tranquillité, tant qu'il soutiendrait la Religion Romaine, & travailleroit à son avancement; que quelque bonne qu'elle pût être, ses sujets ne la trouveroient jamais telle, tant qu'elle condamneroit celle dans laquelle ils avoient été élevés. Qu'il étoit à peu près impossible de leur persuader que la Circoncision ou l'Observation du Sabbat pussent offenser Dieu, & que le Calendrier, les Jeûnes & les Fêtes de l'Eglise d'Alexandrie dussent faire place à celles de l'Eglise de Rome. Qu'il seroit donc infiniment plus avantageux qu'il relâchât de sa rigueur sur ces articles, qui ne touchoient point aux fondemens du Christianisme, & qu'il accordât à ses Peuples la liberté de suivre leurs anciennes coutumes, vu que tous les efforts de Ras Cella Christos & de ses Partisans pour l'empêcher, ne tendoient principalement qu'à son préjudice & à celui de son Royaume.* (b).

*Il adoucit
la rigueur
des Edits.*

Ces représentations jointes au danger qu'il couroit de la part des Rebelles de Lasta, firent tant d'impression sur l'Empereur, qu'il les communiqua au Patriarche; ce Prélat, bien-qu'il se fit de la peine de se relâcher, fut bien aisé cependant dans cette conjoncture de céder quelque chose plutôt que de tout perdre; il consentit donc de changer quelques bagatelles, pourvu que le changement ne fût pas contraire à la Religion Romaine. Ainsi, avant que de se mettre encore en campagne contre les Rebelles, l'Empereur fit publier qu'il seroit permis de se servir dans le Service Divin de leurs anciens Livres, pourvu qu'ils fussent revus par le Patriarche. Qu'ils pourroient observer les Fêtes selon l'ancien Calendrier d'Alexandrie, à l'exception de celle de Pâques & des autres qui en dépendoient. Que ceux qui ne voudroient pas jeûner le Samedi le feroient le Mercredi.

*Le Patri-
arche l'en
repré-
sente
sévérement
1631.*

Ce n'étoient-là tout au plus que des choses si peu importantes, qu'elle ne

pour-

(a) Tellez, Ch. 26. *Ludolph*, l. c. (b) Tellez, C. 23. *Ludolph*, l. c.

pouvoient contenter ni le Clergé ni le Peuple. Mais ce qui surprit bien davantage l'Empereur, c'est qu'elles déplurent extrêmement au Patriarche, qui se donna la liberté de l'en reprendre en termes très-peu mesurés ; il lui dit qu'il auroit pu aussi bien permettre aux Abissins de rentrer dans la Communion de l'Eglise d'Alexandrie, puisqu'ils prendroient son Edit en ce sens ; il alla même si loin que de lui rappeler l'exemple du Roi *Hozias* (a), qui ayant offert de l'encens au Seigneur, fût frappé de lepre pour avoir entrepris de faire la fonction des Lévites. Il vouloit par-là faire entendre qu'il n'appartenoit qu'au Pape ou à lui, en qualité de son Vicaire, d'accorder de telles Dispenses, & que l'Empereur avoit usurpé un pouvoir qui ne lui appartenoit point. Une Lettre aussi hardie ne pouvoit que piquer extrêmement ce Monarque, lui faire sentir qu'il avoit porté la générosité trop loin envers ces prétendus successeurs de *Saint Pierre*, & combien ils se prévalaient de sa foiblesse. Comme il alloit partir pour une expédition dangereuse, il se contenta pour le présent d'envoyer une Réponse fort modérée au Patriarche, où il lui dit entre autres choses, *que quand la Religion Romaine commença dans son Empire, elle s'y établit, non par la Prédication des Jésuites, ni par aucun Miracle, car ils n'en firent point, ni parcequ'elle avoit été goûtée de ses sujets, mais uniquement par son approbation & par sa volonté, parceque nous avons vu, dit-il, que la doctrine de nos Livres s'accordoit assez bien avec celle de l'Eglise Romaine*, qu'ainsi il ne voyoit point qu'il eût donné au Patriarche aucun sujet de plainte. Nous ferons deux Remarques sur cette Réponse. La première, que les Abissins, que les Auteurs Portugais représentent comme des gens ignorans, sans lettres & opiniâtres, reconnurent bientôt que toutes ces Disputes sur l'Incarnation n'étoient fondées que sur des mots mal-entendus & mal-expliqués. La seconde, que tous les Miracles que rapportent les Auteurs, & particulièrement le P. *Guerreiro*, sont des Fables inventées à plaisir ; puisque l'Empereur si zélé pour la Religion Romaine, n'en avoit aucune connoissance. Cela ne termina pas néanmoins le différend entre lui & le fier Patriarche ; sa conduite hautaine dans cette occasion a été blâmée avec raison par ceux de sa Communion même, & a été considérée comme la principale cause de l'entière expulsion des Missionnaires & de tous les Portugais de l'Empire, aussi-bien que la haine implacable que toute la Nation a conçue non seulement contre les Portugais, mais contre tous les Européens, & qui dure encore aujourd'hui.

Revenons à la nouvelle Expédition de l'Empereur contre les Rebelles de *Lasta*, pour laquelle il fut encore obligé de rappeler son frere *Ras Celli Christos* ; & nonobstant toutes les remontrances de ce Prince, il le força de les aller attaquer seulement avec trois-mille hommes ; si ce fut pour le servir à sa jalousie ou non, c'est ce qu'on ne dit point, & sur quoi nous ne déciderons rien ; mais ce vaillant Général se vit bientôt vingt-mille Rebelles en tête ; il se défendit avec la plus grande bravoure, aussi-bien que *Keba Christos*, Viceroi de *Bagameder*, qui étoit campé près delà avec ses troupes, mais ayant été abandonnés à la fin de leurs gens, ils furent l'un & l'autre contraints de se sauver par la suite. Cet échec alarma tellement l'Empereur,

Expédi-
sion contre
les Rebel-
les.

(a) *Telles*, l. c. Ch. 19. p. 482.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.*

qu'il se retira dans le Royaume de Goiam, tandis que les Rebelles enflés de leur avantage prenoient leurs mesures pour se rendre maîtres de Dancaz, sa résidence ordinaire, & qu'une grande partie de ses troupes méditoient le dessein d'embrasser leur parti. La crainte qu'il eut que s'ils s'emparoiert de sa Cour le reste de l'Empire ne se déclarât pour eux, l'obligea de tenter encore une fois fortune contre eux; il laissa son bagage dans le camp, & marcha pendant la nuit à eux à la tête de vingt-mille hommes (a), & il réussit mieux qu'il n'avoit jamais fait.

*Il les com-
bat & les
désait.*
1632.

Il s'étoit campé avantageusement pour la saison, qui étoit le commencement de l'Hiver. Le 27 de Juin ses Coureurs vinrent l'avertir, que les ennemis au nombre de vingt-cinq-mille hommes, mais la plupart mal armés & mal disciplinés, s'avançoient vers lui. Ils arriverent sur le midi à la vue de son camp; l'Empereur à la tête de sa Cavalerie fondit sur eux avec tant de furie, que dès le premier choc ils tournerent le dos comme des moutons qui fuient le loup, & lui céderent une victoire complete. La nuit étant survenue, plusieurs de ces Montagnards qui cherchoient à se sauver pendant l'obscurité, se précipiterent des rochers, les autres furent ou faits prisonniers ou tués, ensuite que l'on trouva le lendemain huit-mille morts sur la place; le reste tâcha de gagner le haut des montagnes, & abandonna leur camp aux Vainqueurs.

*Remon-
trance pa-
thétique
que lui
font ses
Courtisans.*

Cette victoire signalée remplit les Portugais de joie, ils en triompherent, s'imaginant que rien ne seroit capable désormais d'arrêter les progrès de leur Religion, mais elle produisit un effet tout opposé, elle jeta tout le monde dans la consternation. La plus grande partie des Officiers de la Cour accompagnerent d'un air triste l'Empereur sur le champ de bataille, & lui tinrent ce Discours (b). „ Voyez, Seigneur, tant de milliers de morts: ce „ ne sont point des Mahométans ni des Gentils: ce sont vos Vassaux, no- „ tre Sang & nos Parens. Soit que vous vainquiez ou que vous soyez vain- „ cu, vous mettez le fer dans votre propre sein. Ces gens qui vous font „ la guerre, n'ont rien à vous reprocher, ils ne prennent les armes que „ pour la défense de leur ancienne Religion, à laquelle vous voulez les for- „ cer de renoncer, pour en embrasser une, à laquelle rien ne peut les obli- „ ger de se conformer. Que de sang ce malheureux changement de Foi „ n'a-t-il pas déjà fait répandre! & combien n'en fera-t-il pas encore „ verser, si vous ne permettez à vos sujets de suivre la Religion qu'ils ont „ reçue de leurs Peres! sans cela nous n'aurons jamais de repos, & vous „ n'aurez ni Royaume ni Sujets. De plus les Galles & les Turcs, nos plus „ dangereux ennemis, contre lesquels vos armes auroient pu être em- „ ployées plus heureusement & avec plus de gloire, nous haïssent & „ nous méprisent davantage: ils nous traitent de Renegats pour nous être „ éloignés de notre ancienne Foi (*).”

Cet-

(a) *Tellez, Ludolph.* (b) *Tellez, l. c. C. 32. p. 488. Ludolph, L. III. C. 12. § 13.*

(*) C'est ce qui étoit si vrai, que *Tellez* nous dit dans un autre endroit, que le Roi d'*Adel*, son voisin, qui étoit Mahométan, & qui avoit fait mourir deux Jésuites, qu'on avoit arrêtés en allant en Abissinie, lui écrivit après une Lettre fort fiere & remplie d'inju-
res,

Cette remontrance pathétique fit d'autant plus d'impression sur l'Empereur que l'âge, les fatigues, les guerres & les révoltes continuelles l'avoient usé, pour ne rien dire des soupçons qu'il avoit contre son frere & les Portugais: mais ce qui la rendit plus efficace encore, c'est que le Prince son fils, l'Impératrice & tous les Grands de sa Cour lui faisoient tous les jours les instances les plus pressantes de rétablir l'ancienne Religion, en sorte qu'il tomba dans une profonde mélancholie & garda le lit: on profita de ce tems-là pour donner un Edit en son nom, par lequel on laissoit à tout le monde la liberté d'embrasser le parti qu'il voudroit. Le Patriarche ne manqua pas, suivant sa coutume, de censurer sa conduite de la façon la plus vive, & de l'exhorter à faire un meilleur usage de la victoire que Dieu lui avoit accordée, & d'achever ce qu'il avoit si noblement commencé. L'Empereur répondit qu'il avoit fait tout ce qui étoit en son pouvoir, & qu'il étoit sur le point de se voir sans sujets; ainsi sans avoir égard aux remontrances du Patriarche, ni aux sollicitations de l'Evêque & des Jésuites, il permit la publication de l'Edit, qui étoit conçu en ces termes: „ Ecoutez-
 „ vous, écoutez : nous vous avons donné cette Religion, parceque nous la
 „ croyons bonne: mais comme un nombre infini de personnes ont perdu
 „ la vie à cause d'elle, avec *Abias* ou *Jules*, *Gabrael Tecla*, *Georgis*, *Serca*
 „ *Christos*, & tout récemment les Montagnards de *Lasta*, nous rétablissons
 „ la Religion de vos Peres. L'Ancien Clergé peut retourner dans ses Eglises,
 „ y faire le Service Divin selon leurs anciens Rituels, remettre leurs
 „ Tabots (Autels portatifs) & faire toutes leurs autres fonctions. Portez-
 „ vous bien & réjouissez-vous.”

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

Appuyés
par son
Fils &
par l'Im-
pératrice.

Edit pour
la liberté
de Con-
science.

Cet Edit, que *Telles* traite d'impie & de sacrilege, & qui fut, dit-il, une source d'erreurs dangereuses, qui par la corruption du Clergé d'Abissinie se glissèrent dans l'Eglise (a), cet Edit, dis-je, causa une joie inexprimable, non seulement parmi les Moines & les Pretres, mais à tout le Peuple & à toute l'Armée. La plupart briserent & brûlerent les Chapelets & autres choses pareilles que les Missionnaires leur avoient donnés. Les Ecclésiastiques recommencerent à Officier à leur maniere, ils donnerent la Communion sous les deux especes, la Circoncision se rétablit, de-même que la coutume de se laver à la Fete de l'Epiphanie, faussement nommée par les Portugais réitération du Baptême, & le tout se fit avec beaucoup de joie & de zele. Ils composerent même un petit Cantique à cette occasion, qu'ils chanterent au rétablissement de l'ancien culte, dont voici le sens. „ Les Brebis
 „ d'Ethiopie sont delivrées des persécutions des Loups d'Occident, par la
 „ doctrine de l'Apôtre *Saint Marc* & de *Cyrille*, les deux Colonnes de
 „ l'Eglise d'Alexandrie. Réjouissez-vous & chantez Alléluia: les Brebis
 „ d'Ethiopie sont delivrées des Loups d'Occident (b).”

Il

(a) L. c. C. 35. *Ludolph.* ubi sup. (b) *Ludolph.* l. c. § 51.

res, dans laquelle il l'appelle *Susanne l'Apostat* (1). On ne doit pas être surpris que les Juifs, les Turcs & les Gentils fussent si irrités de ce changement, ce n'étoit pas par considération pour l'Eglise d'Abissinie. mais par haine contre celle de Rome & contre les Portugais, dont ils ne voyoient le pouvoir dans ses Etats s'accroître qu'avec crainte (2).

(1) *Telles* L. IV. C. 29. (2) *Ludolph.* L. III. C. 12. § 16.

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

*Les Abis-
sins s'em-
parent
des Eglises
des Jésui-
tes.*

Il faut remarquer que cet Edit, en rétablissant l'Eglise d'Abissinie dans son premier état, laissoit aux Prêtres de l'Eglise Romaine le libre exercice de leur Religion. Mais ils s'étoient rendus si odieux dans tout l'Empire & l'Empereur étoit si peu en état de les soutenir, quand même il y auroit eu du penchant, à cause de sa mélancholie & du mauvais état de sa fanté, que le Clergé d'Abissinie ne craignit pas de s'emparer de plusieurs des nouvelles Eglises, sur-tout de celles qui ressembloient le plus aux leurs, & plusieurs avoient plus l'air de Fortereffes que d'Eglises Chretiennes. Le Patriarche fit un nouvel effort pour ranimer le zele languissant du Monarque découragé, en lui représentant que sa condescendance & son inaction exciteroit des Guerres Civiles entre ceux du Parti de Rome & ceux du Parti d'Alexandrie, représentation bien peu sensée & hors de saison dans la conjoncture présente, mais à laquelle l'Empereur répondit seulement: *Que puis-je faire? Je n'ai plus ni Empire ni Autorité.* Son frere *Ras Cella Christos* lui écrivit une Lettre fort pressante, que l'on trouve dans les Auteurs Portugais, où l'on remarque plus de zele & de prévention, que de jugement & même de sens-commun; d'ailleurs ce n'étoit pas alors le tems de presser le Monarque, vu le mauvais état où il se trouvoit (a).

*Mort de
l'Empereur.
1632.*

L'Empereur succombant sous le poids de ses maux & de ses chagrins mourut le 16 Septembre de la même année, âgé de soixante-un an, & la vingt-quatrième de son regne. On soupçonna que ses jours avoient été avancés par le poison, bien-qu'il paroisse par toutes les Relations qu'il mourut de chagrin, & accablé d'infirmités, étant usé par une suite de révoltes, de guerres, de troubles & d'autres malheurs, qu'il avoit esluys pendant tout le cours de son malheureux regne. Il auroit été heureux & glorieux, si les Jésuites n'étoient jamais entrés dans son Pays. Il mourut, dit-on, dans la foi de l'Eglise Romaine, eut toujours deux des Missionnaires auprès de lui jusqu'à sa mort. Son corps fut inhumé en grande pompe dans l'Eglise de *Ganeta Jesu*, à environ quatre lieues de *Dancaz*, où il faisoit sa résidence ordinaire, & où il étoit mort. Nous avons fait ailleurs la description de la cérémonie de ses obsèques, & de l'installation de son Fils.

*Basilidés
lui succede
& persé-
cute les
Catholi-
ques-Ro-
mains.*

Basilidés ou *Faciladas*, qui prit le nom de Sultan *Segued*, fils aîné de *Susnée*, lui succéda, & dès le commencement de son regne se montra ennemi juré de l'Eglise Romaine, de ses Missionnaires, de tous ses Partisans & de ses Profélytes. Le premier qui éprouva son ressentiment fut son Oncle *Ras Cella Christos*, il le dépouilla des terres & des dignités que le défunt Empereur lui avoit encore laissées, & le fit conduire chargé de chaînes dans le Royaume de *Samen*, où il vécut comme un criminel du commun sous une forte garde. Il y a de l'apparence que ce ne fut pas tant le grand zele qu'il avoit toujours fait paroître pour l'Eglise Romaine qui lui attira un traitement si dur, que les termes menaçans dont il s'étoit servi, en prêtant serment au Prince. Plusieurs autres Grands furent aussi relegués, entre autres *Azag Tino*, Secretaire du feu Empereur, & la Princesse *Vatatta Gorgissa*, Cousine-Germaine de ce Monarque: d'autres furent punis de mort pour avoir déclamé trop vivement contre l'Eglise d'Alexandrie, & pour a-

v. ir

(a) *Telles, Ludolph, Lobo.*

voir nommé sa doctrine, la Religion des Chiens. Les Peres *Mattos & Gi-roco*, Jésuites, qui avoient assisté l'Empereur jusqu'à sa mort, eurent ordre de s'éloigner de *Dancaz*, & de se rendre à *Gancta Jesu*, & delà on les envoya avec quatre autres, & huit du Couvent de *Gorgora* à *Cottela*, où douze d'entre eux demeurèrent quelque tems dans une situation très-fâcheuse.

On peut croire que l'orgueilleux Patriarche ne fut pas mieux traité que ses confreres. Ce Prélat avoit pris la liberté d'écrire à l'Empereur en faveur de ces Peres, que ce Monarque avoit dépouillés de toutes leurs terres, & qu'il vouloit tous envoyer à *Fremone*. Mais l'Empereur lui ayant ordonné de remettre entre les mains de deux Officiers qu'il lui envoyoit, toutes les armes à feu qu'il avoit en sa puissance, & de se retirer incessamment à *Fremone*, le Patriarche lui écrivit une autre Lettre, où entre autres choses il lui dit : „ Que ce n'étoit pas de son gré qu'on l'avoit envoyé „ en qualité de Patriarche en *Abissinie*, mais par ordre du Pape, du Roi „ de Portugal, & à la requisition de l'Empereur son Pere; il le prie, que „ puisqu'il a dessein de le chasser de ses Etats, de l'instruire, de même que „ tout le monde, des raisons qui l'y portent, & si lui & ses Freres sont „ bannis pour leur Doctrine ou pour leurs Mœurs. J'ai, continue-t-il, „ par complaisance pour votre Pere, accordé tout, excepté la Commu- „ nion sous les deux especes, le Pape s'étant réservé le droit d'en disposer. „ Je vous fais les mêmes offres, pourvu que vous & vos sujets obéissiez à „ l'Eglise Romaine, comme à la Mere de toutes les Eglises. Enfin je de- „ mande, que comme au commencement on discute les questions dans une „ assemblée de ceux de l'un & de l'autre Parti, pour que l'on puisse voir „ clairement lequel des deux a raison.” Le Pere *Tellez* rapporte cette Lettre tout du long en Langue Portugaise (a).

L'Empereur y répondit avec autant de modération que de jugement, & lui dit: *Que ce n'étoit pas tant la Dispute sur les deux Natures de Jésus-Christ, qui étoit la cause de la dissension qu'il y avoit entre eux & les Abissins, mais que ce qui les avoit principalement irrités étoit, outre le retranchement de la Coupe & le changement de leurs Jeûnes & de leurs Fêtes, la hardiesse qu'on avoit eue de rebaptiser ceux qui se rendoient Catholiques-Romains, & de réordonner leurs Prêtres & leurs Diacres, comme si l'on avoit cru qu'avant l'arrivée des Portugais ils n'étoient pas véritablement Chrétiens. Qu'à l'égard de la demande d'une Dispute publique, ce n'étoit pas par des argumens qu'ils avoient établi leur Foi & leurs Pratiques, mais par la violence & la tyrannie; & qu'il n'y avoit rien de bon à attendre de ces Disputes. Il finit en lui déclarant, qu'il attendoit un nouvel Abuna d'Alexandrie, qui étoit déjà arrivé dans le Royaume de Narea, où il attendoit son départ (de Mendez) pour Fremone, lui ayant fait déclarer qu'il ne pouvoit se trouver dans aucun Pays avec un Patriarche de Rome (b) (*).*

II

(a) Hist. Ethiop. L. V. C. 8. p. 517.

(b) *Iten idid C. 4. Ludolphi L. III. C. 13. § 27. Lobo, le Grand.*

(*) Le Patriarche *Mendez*, dans sa Lettre au Roi d'Espagne, rapporte ce dernier trait en termes bien plus durs; il lui dit. „ Que le nouvel Abuna demeura quelques années in- „ cognito dans le Royaume de Narea, & que sur la nouvelle de l'abdication de *Mendez*, „ il avoit fait dire à l'Empereur qu'il ne pouvoit faire les fonctions de sa dignité, à moins

SECTION
IX.

*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

*Le Patri-
arche obli-
gé de par-
tir & volé
par son
Escorte.*

Il y eût encore quelques messages de part & d'autre, mais qui ne firent que hâter la reddition des armes à feu, & le départ du Patriarche & de ses confreres pour Fremone. Ils partirent sans plus de retardement sous la conduite d'un Neveu de l'Empereur nommé *Paul*, qui avoit ordre de les escorter dans les déserts, qui étoit remplis de voleurs: mais au lieu de les protéger, il fut le premier à les maltraiter, & il auroit pillé tout leur bagage & ce qu'ils avoient de quelque valeur, si quelques-uns des Portugais du Patriarche n'avoient tué deux ou trois de ses gens, & écarté les autres. Ils n'auroient cependant pu sauver rien, ni même leur vie, si *Tecla Salus* & *Azma Georgis*, deux autres Gouverneurs qui avoient ordre de les escorter sur les terres de leur dépendance, n'avoient été plus fideles, tant ils étoient mal reçus par-tout où ils passoient; enfin, après bien des fatigues, des pertes & des dangers, ils arriverent à Fremone le 24 d'Avril 1633 dans un fort triste état. Nous ne les suivrons pas au-delà de ce lieu: à peine leur donna-t-on le tems de s'y reposer, qu'il vint un nouvel ordre de l'Empereur, qui leur enjoignoit expressément d'en partir, de sortir de ses Etats, & de s'embarquer pour les Indes.

*Il a ordre
de sortir de
l'Empire
avec les
Jésuites.
Mauvais
traitemens
qu'ils es-
suyent.*

Ils y firent néanmoins encore quelque séjour, pour tâcher d'adoucir l'Empereur en leur faveur; ils employèrent tout ce qu'ils avoient d'amis pour lui représenter le danger éminent qu'ils couroient de la part des Turcs, des Maures & des autres ennemis de leur Religion, & que c'étoit les envoyer comme des brebis à la boucherie, ou, ce qui étoit plus terrible encore, comme de pauvres misérables tout nuds en esclavage. Quoique l'Empereur ne l'ignorât point, son Clergé & ses Courtisans l'avoient tellement aigri, qu'il fut inflexible à toutes les sollicitations, & qu'ils furent obligés d'obéir à ses ordres rigoureux. On les mena d'abord à Maqua, & delà à Suaquem, où l'avare & inhumain Bacha les traita de la façon la plus cruelle: après y avoir souffert une dure prison, & les plus grandes indignités, ils furent obligés de racheter leur liberté en payant une grosse rançon. Delà ils se rendirent avec bien de la peine & du risque à Goa, d'où ils retournerent à Lisbonne: c'est-là qu'ils publièrent la triste Relation de leurs souffrances & de leurs disgraces, bien-que l'on puisse assez naturellement supposer qu'ils en supprimerent les principales causes. Tout ce que nous avons à ajouter touchant le Patriarche & les deux Jésuites qui furent arrêtés à Suaquem, c'est qu'ils n'obtinent leur liberté que le 24 d'Avril 1635, ayant alors payé quatre-mille piastres de rançon; on les embarqua, & ils arriverent heureusement à Diu. *Mendez* en partit peu après pour Goa, afin d'y solli-

„ qu'on ne fit mourir le Patriarche Latin & ses Jésuites, ou qu'on ne les envoyât bien „ loin (1).” Il faut avouer néanmoins, qu'il y eut de la cruauté & de l'injustice de la part de l'Empereur, de les envoyer si loin, par des déserts, qu'il savoit qui étoient remplis de voleurs, après leur avoir ôté leurs armes à feu, avec lesquelles ils auroient pu se défendre. La seule excuse qu'on puisse alléguer, c'est qu'il avoit de bonnes raisons de craindre de confier de pareilles armes aux Portugais, qui savoit s'en servir si bien, & qui auroient pu les tourner contre lui: il aimoit donc mieux prendre une autre voie moins dangereuse pour assurer leur retraite, qui fut de les faire escorter par les terres de sa domination où ils devoient passer; & la fuite fait voir qu'ils arriverent heureusement au lieu de leur destination.

(1) Tellez L. V. C. 4. Ludolph, Lobs.

soliciter l'envoi d'un nouveau secours en Abissinie, mais sans succès (a). SECTION IX.

Il est tems de retourner en Ethiopie, & de voir ce qui s'y passa après leur expulsion. On se seroit naturellement attendu, qu'après la maniere dure dont les Missionnaires & le Patriarche avoient été traités, le ressentiment du Clergé & du Peuple, de-même que celui de l'Empereur se seroit un peu calmé: mais il restoit encore suffisamment dequoi le nourrir, tant que le P. *Apollinaire d'Almeyda*, nouvellement déclaré Evêque de Nicée, & quelques autres Jésuites se tenoient cachés dans le Royaume de Tigré, & y étoient secrettement protégés par le Viceroi *Casla Mariam*. L'Empereur en fut bientôt informé, & lui envoya des ordres très-précis de les livrer aux Turcs, ou de les faire mourir. Ce Seigneur craignant alors de les cacher plus longtems, & ne pouvant se résoudre aussi à les immoler à la vengeance de son Maître, leur laissa la liberté de se retirer où ils voudroient. L'Evêque alla trouver le P. *Rodriguez* dans sa retraite, où il demeura quelque tems; & l'autre se retira dans une misérable cabane de chaume, où il resta caché toute une année. Vers le même tems *Tecla Emanuel*, Gouverneur d'Asfa, fut rappelé pour avoir protégé trois autres Jésuites; son frere, qui lui succéda, les chercha avec beaucoup de soin, & ayant découvert leur retraite, tua le R. *Gaspard Pays* & trois jeunes Portugais, & laissa les autres dangereusement blessés, entre autres P. *Jean Peveyra*, qui mourut huit jours après de ses blessures. L'Empereur ne traitoit pas avec moins de rigueur ceux de ses sujets qui persistoient dans la Religion Romaine; il en fit mourir six des principaux par de cruels supplices, & en persécuta d'autres avec beaucoup de sévérité; la plupart pour se dérober à la persécution, ou se cacherent, ou rentrent dans le sein de leur Eglise (b).

La persécution continua durant l'année 1638: l'Evêque de Nicée & ses deux compagnons ayant été livrés à l'Empereur, il les condamna à la mort; mais ensuite il cominua cette sentence, & voulut seulement les bannir, mais cela ayant déplû à leurs ennemis, ils furent pendus tous trois. Plusieurs autres furent exécutés, les uns qui avoient été cachés, & les autres nouvellement arrivés, de ce nombre furent six Capucins François. Nonobstant toutes ces rigueurs, il y avoit encore ici & là quelques Jésuites de cachés, entre autres les Peres *Louis Cardeyra* & *Bruno Bruni*, que le Seigneur de Temben dans le Royaume de Tigré, protégeoit publiquement malgré les promesses & les menaces de l'Empereur. Mais peu après le Viceroi vint l'assiéger, il se défendit vigoureusement, & enfin fut tué. La nouvelle de sa mort ayant été portée à Amba Salama ou la Montagne Sainte, les Profélytes que les deux Peres y avoient faits en grand nombre, eurent tant de zele qu'ils aimèrent mieux, plutôt que de livrer leurs Guides spirituels, endurer les horreurs de la faim & de la soif durant plus d'un an, c'est-à-dire jusques à l'année 1640: comme ce n'étoient plus que des squelettes, ils se rendirent, ayant obtenu de l'Empereur une amnistie pour eux & pour les deux Jésuites: on les conduisit à un Bourg du voisinage, où il y avoit une Foire au mois de Mars, & où l'on dit qu'on les pendit tous, contre la parole de l'Empereur (c).

Nous

(a) *Telhez*, LVI. C. 14. *Ludolph*, l. c. C. 14. (b) Les mêmes. (c) *Telhez* L. VI. C. 6.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
& Abissi-
nie.*

Nous ne pousserons pas plus loin l'Histoire de cette persécution & de ces exécutions, ni celle des voies que les Cours de Rome & d'Espagne aussi-bien que la Congrégation de la Propagande tenterent dans la fuite pour rentrer en Abissinie, parceque cela a plus trait à l'Histoire Ecclésiastique de cet Empire, & par conséquent n'est pas de notre ressort. Ceux de nos Lecteurs qui feront curieux de ces détails peuvent avoir recours aux Auteurs cités dans la Remarque (*).

*Caractere
du Patri-
arche
Mendez.*

Nous finirons cet article par une réflexion aussi judicieuse que véritable d'un Savant de l'Eglise Romaine, que nous avons souvent cité (a). „ Il eût été à souhaiter, *dit-il*, que le Patriarche (*Mendez*), qui certainement avoit de grandes & excellentes qualités, ne se fût pas chargé de tant d'affaires, & qu'il n'eût pas tant fait valoir son autorité, en se conduisant en Abissinie comme dans un Pays d'Inquisition. Il révolta tout le monde, & rendit les Catholiques, & en particulier les Jésuites, si odieux, que la haine que l'on a conçue contre eux dure encore aujourd'hui.” Nous pouvons ajouter que cette haine s'étend à tous les Européens, de quelque Nation & de quelque Religion qu'ils soient; ils les confondent tous sous le nom de Français, & ils ne le prononcent guere sans y ajouter quelque imprécation ou malédiction. Mais voyons à présent l'Etat Civil de l'Empire.

*Irruption
des Galles
1640.*

Peu après la mort des deux derniers Jésuites dont nous avons parlé, les Galles firent une terrible irruption dans le Royaume de Tigré, dont ils dévasterent une grande partie: l'Empereur fit marcher son fils contre eux à la tête de l'élite de ses troupes: les *Saentes* ou Seigneurs des Terres de ce Royaume s'y joignirent, & leur donnerent bataille sur le lieu même où s'étoit tenue la Foire dont nous avons parlé. Le choc fut rude de part & d'autre, mais le jeune Prince ayant été tué avec le *Bahnagas Tecla Salas* & quelques autres Seigneurs, l'Armée Impériale fut mise en déroute avec un grand carnage. Enflés de cette victoire, les Galles revinrent l'année suivante avec de plus grandes forces, ravagerent douze Provinces de ce Royaume, & pénétrèrent jusqu'aux côtes, où ils entreprirent de se rendre maîtres de *Decano*, que les Européens appellent *Arkiko*; mais l'artillerie des Turcs les salua si vigoureusement, qu'ils furent obligés de se retirer. Si l'on doit en croire les relations de quelques Religieux Portugais & d'autres, qu'on a reçues par la voie de *Maçua*, les cruautés & les ravages que ces Barbares

(a) *Le Grand Diff.* IX. à la fin.

(*) On peut consulter le reste de l'Histoire du P. *Telles* & celle de M. *Ludolph*, aussi-bien que l'Histoire Ecclésiastique d'Ethiopie. écrite en Anglois par M' *Geddes*, Chancelier de la Cathédrale de *Salisbury*, imprimée à Londres in 8o en 1696, ou l'Abrégé qu'en a fait le savant Docteur *Michaëlis*, Professeur en Théologie & en Langues Orientales à *Hall* en Saxe; on y voit les malheurs que l'arrivée des Jésuites causa en Abissinie. L'Ouvrage du dernier, qui est en Allemand, a été imprimé à *Hall* en 1724, à la tête de la vie de *Pierre Heyling* de *Lubec*, jeune Luthérien très-versé dans l'Arabe, qui passa en Ethiopie avec l'Abuna *Egyptien*. Il vit *Mendez* à *Suaquem*, & disputa contre lui; mais le Patriarche fut si mécontent qu'il expliquât en Arabe aux assistans ce qui se disoit, qu'il s'écria quand il fut parri, *si jamais ce jeune Docteur entre en Abissinie, il précipitera l'Empire dans la plus dangereuse hérésie* (1).

(1) *Ludolph* L. III. C. 14 § 6.

commirent, allèrent si loin, que les Abissins en général les regarderent comme un châtimeut du Ciel, qui les punissoit des persécutions qu'ils avoient faites aux Missionnaires & à leurs Profélytes. L'Impératrice mere, & Claude frere de l'Empereur mêmes, qui avoient été leurs plus grands ennemis, devinrent les plus zélés intercesseurs pour eux auprès de *Basilides*, & en vinrent jusqu'à le prier de rentrer dans l'Eglise Romaine, afin de prévenir la totale ruine de l'Empire. Il fut sourd à toutes ces sollicitations, ou, comme s'exprime notre Auteur, il endurcit son cœur, & persistant dans ses premiers sentimens, il résolut d'extirper s'il étoit possible jusqu'au nom & à la mémoire des Catholiques-Romains & des Portugais dans ses Etats.

Depuis cette époque on n'entend parler que de persécutions, de Guerres Civiles & d'autres désastres dans l'Abissinie, & de nouveaux projets, de tentatives pour y rétablir la Mission; on voit de tems en tems quelques Missionnaires mis à mort pour avoir voulu entrer secrettement dans l'Empire. Le Patriarche de son côté, qui n'ignoroit pas qu'il étoit la cause de leur expulsion, & de ce que l'entrée leur étoit si bien fermée, ne cessoit de solliciter le secours des Cours de Rome & de Madrid pour l'exécution des projets qu'il formoit, non tant dans l'espérance de recouvrer sa dignité, que pour réparer son honneur, & rétablir le crédit de la Société; mais il ne put rien obtenir, tout au plus de belles paroles, & des promesses sans effet. Il fut même assez peu politique pour tâcher de gagner le Bacha de Suaquem, le plus grand ennemi des Missionnaires, & le principal obstacle à leurs desseins: il voulut à force de présens & de magnifiques promesses l'engager à laisser passer en Abissinie des Jésuites déguisés, pour remplacer les anciens, qui étoient morts, sans considérer que ce Bacha étoit d'intelligence avec l'Empereur, & n'auroit pas manqué de les faire mourir, ou au-moins de leur extorquer une grosse rançon. Il en donna une preuve bien frappante en 1648: s'étant saisi de trois Capucins, chargés de cette dangereuse commission, il les fit décapiter, & fit écorcher leurs têtes, la peau fut remplie de paille, & il les envoya à l'Empereur pour lui donner une preuve de sa complaisance, & du droit qu'il avoit à la recompense promise.

On peut tirer de ce fait deux conséquences. La premiere, que l'Empereur conservoit non seulement un préjugé invincible contre tous les Missionnaires, mais prenoit toutes les précautions imaginables pour les empêcher d'approcher de ses Etats. La seconde, c'est qu'en ce tems-là le Pape, la Propagande, & le Roi d'Espagne étoient mécontents de la conduite du Patriarche & des Jésuites: le choix qu'ils firent de Capucins, de Dominiquains & de Religieux d'autres Ordres, prouve évidemment qu'ils avoient conçu de grands soupçons contre la politique Société. Mais bien loin que cela contribuât à rétablir la Mission d'Ethiopie, ce fut au contraire ce qui y mit obstacle, les Jésuites & leurs amis travaillant avec autant d'adresse à rompre les mesures des autres Missionnaires, & à les décrier, qu'ils avoient de soin d'en concerter d'autres & de tâcher de les faire réussir. La même opposition se remarque entre les Missionnaires François & les autres choisis pour cette Mission, & les Portugais, que l'on n'employa plus à cause de la haine que leur portoient les Abissins. Mais le peu d'accord qu'il y a entre eux & leurs recriminations mutuelles, font qu'on est mieux en état de remarquer

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

*Persé-
cutions. Solli-
citations
inutiles du
Patriar-
che.*

*Le Patri-
arche &
les Jésuites
suspectés à
Rome.*

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.*

*Nouveaux
projets du
Patriar-
che &
sa mort.*

que leur conduite sent plus la politique que l'esprit apostolique, qu'on ne peut décider de quel coté est la faute.

Pour ce qui est du Patriarche il n'osa jamais retourner en Europe après sa disgrâce, & demeura aux Indes jusqu'à sa mort; mais voyant que toutes ses sollicitations à Rome & à Madrid étoient inutiles, il tâcha de lier correspondance avec les Capucins, qu'il supposoit être à Suaquem, on avoit déjà trouvé moyen d'entrer en Abissinie, afin d'être instruit de ce qui s'y passoit, & de pouvoir prendre des mesures selon les circonstances. Dans cette vue il fit partir pour Suaquem un Italien, nommé *Torquato Parisiano*, qui déguisé en Anglois s'embarqua sur un Vaisseau de cette Nation, lequel territ à Suaquem le 7 Mai 1648. Il apprit bientôt, nonobstant les défenses expressés du Bacha, le sort des Capucins; les Anglois lui conseillèrent de retourner à bord, vu qu'il ne pouvoit rien faire à terre, & qu'il y courroit risque de la vie. *Torquato* les crut, & revint sur le même Vaisseau aux Indes. Le vieux Patriarche mit encore en œuvre quelques autres stratagèmes, qui réussirent aussi peu; enfin la mort mit fin à ses projets, à sa vie & à son exil le 29 de Juin 1656, dans la soixante-dix-septieme année de son âge, & la vingt-deuxieme de son bannissement.

*La Suite
du Regne
de Basili-
des peu
connue.*

A l'égard de la suite du regne de l'Empereur *Basilides*, & de ceux de ses successeurs, on n'en a aucune connoissance, tout commerce avec l'Abissinie ayant été rompu, ou ce que l'on en fait est rapporté si différemment par les Jésuites & par les Capucins, qu'il n'y a guere de fonds à faire sur les uns ni sur les autres. La seule chose que l'on peut recueillir de tout ce qui a été écrit, c'est que *Basilides* traita les Missionnaires & leurs Profélytes avec beaucoup de rigueur. *Tellez* finit son Histoire par ce qu'il appelle le martyre de *Bernard Nogueyra*, que le Patriarche *Mendez* avoit nommé son Vicaire-Général après la mort de tous les autres Missionnaires, & qui fut le dernier qui souffrit pour la cause de l'Eglise Romaine. Quant aux nouveaux Convertis, on ne leur accorda pas seulement d'être tolérés, ils furent contraints de rentrer dans la communion d'Alexandrie, ou de se cacher dans les montagnes & les déserts pour éviter la persécution; mais il n'y a guere de raison de croire que le nombre en ait été aussi grand que les Missionnaires le disent; d'autant plus, que suivant leurs propres Relations, les Abissins étoient plus disposés à changer de parti, & à s'accommoder au tems, que de souffrir ni pour l'une ni pour l'autre Religion. Il y a donc plus d'apparence, qu'après l'expulsion & la mort de ces Peres, & l'arrivée du nouvel Abuna, l'Eglise d'Abissinie reprit sa premiere face, sur-tout *Ras Cella Christos* & les autres Partisans zélés du Siege de Rome, n'étant plus en état d'exciter de nouveaux mouvemens en sa faveur (a).

*Etrange
Avis du
Patriar-
che. Le P.
Lobo su-
pedit à Ro-
me.*

C'est ce que le Patriarche *Mendez* comprenoit si bien, que tant qu'il vécut il ne cessa de solliciter le Viceroi de Goa & le Roi son Maître, de tenter de faire une nouvelle révolution dans l'Abissinie; mais les moyens qu'il proposa étoient plus d'un Conquérant que d'un Apôtre, il étoit d'avis qu'il falloit envoyer une armée navale dans la Mer Rouge pour s'emparer de *Maqua* & d'*Arkiko*, gagner ou soumettre le *Bahrnagas*, rappeler *Ras Cella*

Chris.

(a) *Tellez, Ludolp.*

Christos de son exil, le proclamer Empereur, & par son moyen exciter une Guerre Civile en Abissinie. Tout cela étoit non seulement faisable selon lui, mais l'unique voie qui restoit de soumettre ce Pays à l'obéissance du Pape. Le P. *Jérôme Lolo*, qu'il avoit envoyé à Rome, y tint à peu près les mêmes discours, ce qui fit croire au Pape & aux Cardinaux, que leur expulsion & leurs dernières disgraces devoient être attribuées à des intrigues & à des entreprises peu justes, plutôt qu'aux raisons qu'ils alléguoient pour se disculper. Le peu que le P. *Tellez* dit des tentatives & des voyes de fait pour tirer *Ras Cella Christos* de son exil, & de la révolte de *Za Mariam*, qui s'étant joint aux Rebelles du Mont Lasta, mourut les armes à la main contre son Souverain, suffit pour faire voir que ces soupçons n'étoient pas sans fondement. Quoi qu'il en soit, comme ni le Pape, ni le Roi d'Espagne n'avoient envie ou le pouvoir de rien entreprendre contre l'Empereur, il y a beaucoup d'apparence que l'Etat & l'Eglise restèrent tranquilles, & furent à couvert au moins de ce côté-là.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissi-
nie.*

Mais si nous devons en croire des bruits confus, l'un & l'autre essayèrent la plus honteuse disgrâce, à l'occasion du prétendu Abuna, que nous avons laissé dans le Royaume de Narea: il se trouva que c'étoit un misérable qui conduisoit des chevaux de Nubie dans cette Province, & qui n'étoit pas seulement tonsuré; il ne laissa pas de prendre le titre d'Abuna, & d'en faire toutes les fonctions sans être découvert, jusqu'à ce qu'il fut reconnu par un Egyptien, qui le découvrit; il en fut si irrité qu'il le tua. L'Empereur fut bientôt informé du crime & de l'imposture de ce faux Abuna, il le déposa de sa propre autorité & le relegua dans l'Isle de Dek. Il en vint un autre d'Alexandrie, qui amena avec lui femmes & enfans, & toute sa conduite fut si scandaleuse, que l'Empereur le déposa aussi, & le confina sous bonne garde sur un rocher qui paroissoit inaccessible.

*Fruz Abu-
aa.*

Il envoya aussitôt à Alexandrie demander un autre Evêque. Le P. *Agatange de Vendôme*, Supérieur de la Mission des Capucins d'Egypte, alla trouver le Patriarche, & le conjura d'avoir pitié de la déplorable condition des nouveaux Convertis d'Abissinie, & de leur donner un Abuna doux & humain, qui pût par sa prudence & sa charité apaiser les esprits du Clergé & de la Cour, & dissiper peu à peu les violens préjugés qu'ils avoient conçus contre l'Eglise Romaine. Le Patriarche promit tout, il écrivit même à l'Empereur de traiter les Catholiques-Romains avec moins de dureté, & de s'abstenir de répandre le sang Chretien. L'Abbé *Marc*, qui fut fait Abuna, étoit ami du P. *Agatange*. Le bon Pere crut avoir tout gagné, & le chargea d'une Lettre pour le Patriarche *Mendez*, alors prisonnier à Suaquem, remplie des louanges du nouveau Prélat, & des grandes espérances qu'il avoit conçues des bons offices qu'il rendroit. Mais le Patriarche Portugais, plus clairvoyant, ou peut-être plus soupçonneux que le P. *Agatange*, reconnut bientôt par les entretiens qu'il eut avec *Marc*, que c'étoit un franc Jacobite, & que bien loin de favoriser les Catholiques il seroit un de leurs plus cruels persécuteurs, & la suite le vérifia bientôt. Ce fut dans quelques-unes de ces entrevues que *Heyling*, ce jeune Luthérien qui étoit convenu de passer avec l'Abuna en Abissinie, eut avec *Mendez* les Conférences dont nous avons parlé dans une des Remarques précédentes.

*Nonvel
Abuna,
ennemi des
Catholiques-Ro-
mains.*

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

*Heyling
passe avec
lui en A-
biffinie.*

Ces Conférences furent rompues par l'avarice du Bacha, qui fit renfermer le Patriarche dans une prison plus étroite, afin d'en tirer une plus grosse rançon. L'Abuna & *Heyling* se rendirent en Abiffinie, où le dernier devoit exercer la Médecine, pour s'introduire à la Cour. Dans ces entrefaites le P. *Agatange* avec cinq de ses confreres, comptant sur l'amitié de l'Abuna *Marc*, avoit trouvé moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces du nouveau Bacha que le Grand-Seigneur envoyoit à Maçua, & il étoit heureusement arrivé dans cette Isle. Le P. *Agatange*, qui brûloit d'entrer en Abiffinie, y passa avec un de ses confreres, déguifés tous deux en Marchands Arméniens, mais ils furent pris, & conduits, selon les apparences à leur requifition, à l'Abuna, ne doutant point qu'il ne les fit mettre en liberté; mais bien loin de-là, il dit d'abord que c'étoient des Prêtres Romains, ennemis de l'Eglise d'Alexandrie, qu'ils venoient pour la combattre & la détruire; ce discours fut un arrêt de mort contre ces Religieux, qui furent lapidés sur le champ. C'est de *Heyling* que l'on tient ce qui arriva à ces deux Capucins. Il se rendit avec l'Abuna à la Cour, où ils furent tous deux fort bien reçus. *Heyling* demeura plusieurs années en Abiffinie, très-estimé de la Cour & du Clergé, tant à cause de son habileté en Médecine, que de la connoissance qu'il avoit des Langues Orientales & de la Théologie Polémique. M. *Ludolph* attribue peut-être avec trop de prévention sa capacité dans les Controverses à la conformité des principes des Abiffins avec ceux des Luthériens (a); il ajoute qu'il avoit étudié sous des Maîtres d'une piété si extraordinaire & si sincere, qu'on les soupçonnoit de Fanatisme. D'autres, & *Mendez* en particulier, le représentent comme infecté de Quiétisme, ajoutant que *mirâ obscuritate omnia ad spiritum referebat*. Quoiqu'il en soit, il ne put si bien cacher sa Religion, continue cet Auteur, qu'il ne fût à la fin découvert & banni. *Ludolph* assure au contraire, qu'il fut fort estimé, & élevé à de grands emplois; que ce ne fut qu'à regret que l'Empereur le vit partir pour l'Europe, & que s'il avoit vécu nous aurions eu des Mémoires curieux de l'Abiffinie; mais il eut le malheur de tomber entre les mains des Arabes, d'autres disent que le Bacha de Suaquem le fit mourir; mais si ce fut par ordre de l'Empereur ou non, c'est sur quoi l'on n'est pas d'accord. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'il s'il avoit été chargé de quelques Lettres de recommandation ou d'un Passeport de l'Empereur; le Bacha étoit trop lié avec ce Prince, pour ne le pas bien traiter; il est vrai que les Arabes pouvoient les lui avoir prises avant qu'il arrivât à Suaquem, peut-être aussi n'en avoit-il pu obtenir, parcequ'il quittoit l'Abiffinie contre le gré de l'Empereur.

Voilà qui suffit pour faire voir le peu de fonds qu'il y a à faire sur les nouvelles qu'on reçoit de ce Pays-là; non seulement à cause du peu d'accord qu'il y a entre les Auteurs de Religions différentes, mais aussi à cause des préjugés & du ressentiment qu'ils ont les uns contre les autres. Peut-être n'y a-t-il personne qui ait été plus dénigré que l'Empereur *Bafilidès*, uniquement à cause de l'aversion qu'il avoit conçue justement pour les principes des Missionnaires Romains, & des mesures rigoureuses qu'il fut con-

(a) Comment. p. 553.

contraint de prendre, pour empêcher que son Eglise & son Empire ne fussent bouleversés par leur Politique, & ne devinssent la proye de Rome & de l'Espagne.

Nous avons parlé plus haut des peines que *Mendez* se donna pour gagner le Bacha de Suaquem, & nous avons vu jusqu'où les Capucins avoient gagné celui de Maçua, pour s'ouvrir l'entrée de l'Abissinie. Bien-que ni l'une ni l'autre de ces tentatives ne réussit, elles ne purent qu'allarmer fort *Basilidés*, d'autant plus que le bruit s'étoit répandu sur toutes les côtes de la Mer Rouge, & avoit pénétré jusques dans le cœur de l'Ethiopie, que les Portugais, soutenus de toutes les forces de l'Europe, armoient contre lui, & se dispoisoient à attaquer ses Etats. C'est ce qui l'avoit obligé d'avoir toujours des Ambassadeurs à Maçua, à Suaquem, à Mocha, à l'Yemen, & de faire de tems en tems de riches présens aux Bachas, pour les tenir attachés à ses intérêts, & les engager à se saisir de tous les gens suspects qui vouloient entrer sur ses terres; ce qui n'empêcha pas que quelques-uns n'en courussent tout le risque.

De ce nombre fut le P. *Botelko*, Recteur du College de Diu; voulant tenter s'il ne seroit pas plus heureux que les autres, il s'embarqua habillé à la Turque & arriva à Suaquem. L'Ambassadeur d'Abissinie, qui résidoit auprès du Bacha, part aussitôt, va donner avis à son Maître qu'un Jésuite Portugais étoit à Suaquem, & pourroit être suivi de plusieurs autres. Cet avis donna lieu à envoyer de nouveaux présens aux Bachas & aux Gouverneurs, avec de fortes prieres de saisir & de faire mourir tous les Portugais & tous les Francs qui tomberoient entre leurs mains, & de ne pas permettre qu'ils demeurassent dans le voisinage de ses Etats.

Malheureusement *Basilidés* soupçonna son frere *Claude* d'entrer dans tous ces projets d'entretenir de secrettes correspondances avec les Jésuites, & d'avoir fait un Traité avec les Portugais (a). Ces soupçons n'étoient pas sans fondement à s'en rapporter aux Relations des Jésuites eux-mêmes (*),

SECTION IX.
Histoire des Rois d'Abissinie.

Basilidés allarmer par des bruits.

Sévérité de l'Empereur envers son frere justifiée.

(a) *Tellez, Lobo, Le Grand.*

(*) Si l'accusation intentée au jeune Prince n'a pas été artificieusement forgée par les Jésuites, pour faire honneur au Patriarche *Mendez* & à ses confreres, & pour flétrir l'Empereur & le Clergé d'Abissinie aux dépens de la gloire de *Claude*, que personne n'a entrepris de justifier après son exécution, il paroît évidemment qu'il s'attira justement une punition aussi sévère. Pour mettre le Lecteur à portée d'en mieux juger, nous rapporterons l'accusation dans les termes d'un Auteur François, qui l'a recueillie des Ouvrages des Peres *Nogeyra, Torquato*, & du Patriarche *Mendez*. „ Tout le crime du jeune Prince, „ dit-il (1), étoit qu'on le soupçonnoit d'être encore attaché à l'Eglise Romaine, parce- „ que peu édifié des mœurs corrompues & scandaleuses des Religieux Abissins & de l'Abuna même qui menoit une vie trop licentieuse, il comparoit leur conduite avec celle „ du Patriarche (*Mendez*) & des Jésuites, dont il prenoit plaisir à relever le mérite & la „ vertu; il disoit qu'en les chassant on avoit pris l'ivraye pour le bon grain, le cuivre „ pour l'or, dont on s'étoit défait mal-à-propos: il faisoit sans cesse l'éloge du Patriarche; „ après avoir loué sa modestie, sa fermeté, sa piété, son savoir, il demandoit si dans tous „ les Etats du Roi son frere on pourroit trouver un Pasteur pareil à celui-là. Ces discours étoient rapportés au Roi par un domestique de ce jeune Prince; on fut encore „ qu'il avoit chassé deux ou trois de ses Officiers, pour avoir abjuré la Religion Romaine.

(1) *Lobo T. 1. p. 185.*

„ 11

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.*

fur-tout dans un tems auffi critique; il le fit donc arrêter, & amener pieds & mains liées devant toute l'armée: là il lui reprocha d'avoir abandonné la Religion de fes ancêtres, d'avoir conspiré avec les Portugais contre fa personne & contre l'Etat, pour bouleverser l'Empire & l'Eglise, & les assujettir au Pape & au Roi d'Espagne. Il n'en fallut pas davantage pour que toute l'Assemblée demandât sa mort, & qu'on se défit promptement de lui. On ramena le Prince en prison, où dès la nuit même on lui trancha la tête. Cette exécution fut suivie de plusieurs autres, de confiscations, d'emprisonnemens, & d'autres rigueurs; on n'épargna pas les personnes de la première qualité, ni même les femmes; les uns furent envoyés en exil, & on en confina d'autres sur des rochers: c'étoit un crime d'avoir été des amis du jeune Prince, ou de témoigner quelque estime pour la Religion Romaine. Les Ecrivains de la Société ont traité ces actes de sévérité de persécution cruelle & tyrannique, bien-que l'on puisse s'appercevoir aisément par ce que nous avons dit dans la dernière Remarque, qu'il n'y avoit que de trop justes raisons en ce tems-là de les exercer. Mais on voit clairement par ces déclamations, que l'on a voulu à tout prix donner à *Basilides* les noms les plus odieux, & le charger des actions les plus atroces, uniquement pour avoir sauvé son Empire & son Eglise de la tyrannie de Rome & d'Espagne; & que la punition d'un des promoteurs de ce perfide projet a dû être représentée comme un parricide injuste & inhumain. Et de peur que cela

ne

„ Il n'en fallut pas davantage pour rendre le Prince *Claude* criminel dans un tems, où être
„ tre Catholique Romain, c'étoit être traître au Roi & à l'Etat, & coupable de toutes for-
„ tes de crimes.” Nous laissons au jugement du Lecteur, si un jeune Prince, qui avilissoit
„ ainsi l'Eglise & le Clergé d'Abissinie, & qui exaltoit si fort celle de Rome & son fier
„ Prélat avec ses Missionnaires, dans un tems qu'ils avoient encore un si puissant parti dans
„ l'Empire, & que l'Etat étoit menacé d'une invasion de la part de tous les Princes Catholi-
„ ques de l'Europe, en supposant même qu'il n'ait fait aucune autre démarche publique, ce
„ qu'il est difficile de croire; si, dis-je, on peut dire qu'il ait été injustement puni de mort,
„ sur-tout dans un Pays où l'on avoue que l'Empereur a un pouvoir illimité sur les biens &
„ la vie de ses Sujets. Doit-on donner à ce Monarque les titres de Tyran & de Persécuteur
„ pour avoir prévenu le renversement dont la constitution de l'Etat & de l'Eglise étoit menacée,
„ en se défaisant de ceux qui osoient parler & agir en gens qui le souhaitoient, sinon
„ qui y travailloient? Si les Catholiques-Romains n'avoient pas fait des efforts pour soumettre
„ l'un & l'autre à une Puissance étrangère, & qu'on ne les eût poursuivis qu'à cause de la
„ différence de leurs principes sur la Religion, ç'auroit été une véritable Persécution, &
„ néanmoins pas plus injuste que celles qu'ils pratiquent eux-mêmes, & qu'ils se permettent
„ contre les autres. L'Empereur, en qualité de Chef de l'Eglise d'Abissinie, n'auroit
„ fait que suivre l'exemple du Chef de la leur, & l'Apologie que le savant *Gonzalez* fait de la
„ conduite de l'un, auroit justifié de moindres rigueurs de la part de l'autre, bien-qu'éga-
„ lement contraires à l'esprit de charité que l'Evangile requiert envers ceux qui pensent autre-
„ ment que nous. Voici ses termes (1). „ Si alors on ne brûloit pas les Hérétiques opiniâ-
„ tres, c'est qu'outre qu'ils étoient puissans, le Pape n'avoit pas les forces & l'appui des
„ Princes Séculiers. Présentement la Foi étant établie & reçue, & le Souverain Pontife
„ ayant acquis beaucoup de pouvoir, il est juste que l'on procede contre eux par les plus
„ cruels supplices.” Cette doctrine & cette pratique n'autorisent-elles pas bien plus un
„ Monarque Abissin à infliger les mêmes peines à des gens, qui joignent la plus noire
„ trahison à l'Hérésie, & dont les principes & la conduite tendent visiblement à renverser
„ la constitution de l'Etat & de l'Eglise, & à assujettir son Empire aux ennemis déclarés de
„ l'un & de l'autre.

(1) *Gonzalez*, Hist. Pontif. & Cathol. p. 137.

ne fût pas encore suffisant pour rendre ce Monarque odieux à toutes les Puissances de l'Europe, ils ont forgé une autre accusation, qui ne pouvoit manquer de produire cet effet, si on parvenoit à la faire croire. Voici dequoi il s'agit.

Tous ces châtimens ne furent pas capables de mettre l'esprit de l'Empereur en repos. Il crut au contraire qu'ils avoient augmenté le nombre des mécontents, & que pouvant être attaqué au dedans & au dehors, il avoit besoin de se fortifier d'amis & d'alliés. Il envoya vers le Prince Mahomé-tan de l'Yemen, & pour l'engager davantage dans ses intérêts, il lui fit entendre qu'il vouloit bien permettre l'exercice de la Religion Musulmane dans ses Etats: il lui demanda même des Docteurs pour la prêcher & l'enseigner. Il avoit chargé de cette négociation un Chretien & un Mahométan; ce dernier reçut à la Cour d'Yemen de grands honneurs & des présens, tandis que l'autre fut traité avec mépris. Les deux Envoyés se brouillèrent. A leur retour le Chretien eut sa revanche; il prit les devants, & publia par-tout où il passa, que l'Empereur vouloit introduire le Mahométisme dans ses Etats, qu'il avoit demandé des Docteurs Musulmans, & qu'il en alloit arriver un avec l'autre Ambassadeur.

Cette nouvelle excita une révolte générale, le Peuple animé par les Moines se souleva, & les Moines eux-mêmes sont les premiers à prendre les armes; on entend tout le monde crier qu'il faut détrôner l'Empereur, & mettre à sa place un Prince capable de conserver & de défendre la Religion. L'Empereur tâcha en vain de se disculper, il rejetta la faute sur l'Impératrice sa mere, qui étant petite-fille d'une Mahométane conservoit un grand penchant pour la Secte de Mahomet. On ne voulut pas l'écouter, parcequ'on savoit qu'il avoit eu plusieurs entretiens particuliers avec ce Docteur. Enfin, se voyant en danger de perdre la couronne & la vie, il renvoya son Musulman à petit bruit, comblé d'honneurs & de richesses (a).

Voilà en substance l'accusation intentée à *Basilides*, que M. Ludolph révoque en doute, aussi-bien que celle de fraticide, comme très-peu vraisemblable (b). L'une & l'autre, mais sur-tout la dernière, sont de nature à demander d'être appuyées de l'autorité de témoins moins partiiaux, que celle d'un Patriarche irrité, & d'un ou deux Jésuites qui restoient, réduits à la dernière misere, avant que des personnes équitables pussent y ajouter foi, sur-tout de la maniere odieuse dont on représente l'affaire. *Basilides* est menacé d'une puissante invasion de la part de tous les Princes Catholiques de l'Europe, & il tâche sagement de mettre ses frontieres en sûreté; il attaque à ses intérêts par ses largesses, ou si l'on veut par un Traité, les Princes Mahométans qui sont du côté le plus exposé aux attaques, & par lequel les Missionnaires Romains ont coutume de se glisser dans l'Empire: en faut-il davantage pour donner lieu à cette calomnie, qu'il alloit introduire le Mahométisme dans ses Etats, & qui soigneusement répandue par les infatigables Emissaires de la Société, ne pouvoit manquer d'exciter de nouveaux troubles au dedans, & tirer les Princes de l'Europe du découragement, où

(a) *Tellez, Ludolph, Loto, Le Grand.*

(b) *Hist. Ethiop. L. II. C. 7. n. 67. III. 14. 64. Vid. & Comm. I. 57.*

le mauvais succès & les malheurs de la Mission précédente les avoit visiblement jettés, n'espérant plus de réussir par des voies aussi violentes & aussi peu mesurées que celles qu'on avoit suivies jusqu'alors? Rien n'étoit plus propre à les allarmer qu'un bruit de cette nature, puisque si ce riche & puissant Empire devenoit Mahométan, il falloit renoncer à tout espoir de le réduire jamais sous l'obéissance du Pape & du Roi d'Espagne. Mais la fuite a bien fait voir que ni l'un ni l'autre n'ajoutèrent foi à cette calomnie; & il n'est pas croyable non plus que *Basilidés* ait voulu faire une démarche de cette nature, qui auroit causé plus certainement sa perte, qu'aucune des difficultés, ou aucun des dangers auquel il pouvoit être exposé. *Tellez* assure (a) néanmoins le fait sur l'autorité du P. *Nogueyra*, qui étoit encore en Abissinie, mais de son propre aveu dans l'état le plus déplorable (*), sur

(a) *Tellez* L. VI. C. 37. *Lobo* T. I. p. 188.

(*) Il ne se peut rien de plus triste & de plus touchant que la Relation qu'il fait de l'état déplorable & de la misere où il se trouvoit avec ses amis & les nouveaux convertis, & l'on ne regardera pas comme une piece étrangere à notre sujet la Lettre qu'il écrivit de Magua en Europe, au nom de *Ras Cella Christos*, & au sien.

„ Très-Illustres Seigneurs Evêques & Gouverneurs des Indes, *Ras Cella Christos* à
„ tous les Chrétiens Catholiques & vrais Enfans de l'Eglise de Dieu, Paix & Salut en notre
„ Seigneur.

„ Je ne sai ni en quelle Langue je dois vous écrire, ni de quels termes je dois me servir
„ pour représenter les périls & les souffrances de cette Eglise, qui m'affligent d'autant plus
„ que je les vois de mes yeux. Je prie notre Seigneur Jésus-Christ, qui a été attaché à la
„ croix, qui est plein de miséricorde, de les faire connoître à tous nos Freres, à tous les
„ Recteurs, Prélats, Evêques, Archevêques, Rois, Vicerois, Princes, Gouverneurs qui
„ ont quelque autorité au-delà des Mers. J'ai toujours cru & je me suis souvent dit à moi-
„ même, qu'ils nous auroient secourus, & qu'ils n'auroient pas tant tardé à nous racheter
„ des mains de ces Barbares, & de cette Nation perverse, si la multitude & l'énormité de
„ mes péchés n'y étoient un obstacle. Autrefois, lorsqu'il n'y avoit point d'Eglise ici, lors-
„ que le nom de Chretien & de Catholique nous étoit inconnu, on est venu à notre se-
„ cours, on nous a délivrés de la puissance des Mahométans. Aujourd'hui qu'il y a un si
„ grand nombre de Fideles, on nous oublie, & personne ne pense à nous secourir. Quoi!
„ le Pontife Romain notre Pere, notre Pasteur, que nous chérissions tant, n'est-il plus sur la
„ Chaire inébranlable de St. Pierre, ou ne veut-il plus songer à nous consoler? Nous qui
„ sommes ses brebis, n'aurons-nous point la satisfaction, avant que nous sortions de cette
„ misérable vie, d'apprendre qu'il pense à nous, & qu'il veut empêcher que ces Hérétiques
„ qui nous font une si cruelle guerre, ne nous dévorent? Le Portugal n'a-t-il plus de Prin-
„ ces qui aient ce zele ardent qu'avoit *Christophe de Gama*? N'y a-t-il point quelque
„ Prélat qui leve ses mains au Ciel pour nous obtenir le secours dont nous avons besoin?
„ Je n'en puis plus, je me tais, ma langue se seche, & la source de mes larmes ne tarit
„ point. Couvert de poussiere & de cendre, je prie & je conjure tous les Fideles de nous
„ secourir promptement, de peur que nous ne périssions. Tous les jours mes chaînes de-
„ viennent plus pesantes, & on me dit, rangez-vous de notre Parti, rentrez dans notre
„ Communion, & nous vous rappellerons de votre exil. On me tient ce discours pour me
„ perdre, & pour faire périr avec moi tout ce qu'il y a ici de Catholiques; on veut ruiner
„ l'Eglise de Dieu, & la ruiner de fonds en comble. Si donc il y a encore des Chrétiens au-
„ delà de la mer, qu'ils nous en donnent les marques, qu'ils nous reconnoissent pour leurs
„ freres en Jésus-Christ, qui soutiennent la vérité comme eux, & qu'ils nous délivrent de
„ cette Hérésie & de cette Captivité d'Egypte.

„ Ici, ajoute *Nogueyra*, finissent les paroles de *Ras Cella Christos* notre ami. Il me les a
„ dictées lui-même, sanglottant & fondant en larmes, pendant la visite que je lui rendis
„ au mois d'Août de l'année dernière 1648. C'est mon tour aujourd'hui de pleurer; un

„ tou-

sur celle du P. *Torquato Pisani* autre Jésuite, qui y étoit venu en ce tems-là ou peu après, & sur-tout sur celle du Patriarche *Mendez*, qui quoiqu'aux Indes l'avoit appris de quelques Abissins qui y étoient venus. Le Lecteur en croira ce qu'il voudra, vu que l'interruption de tout commerce avec ce Pays-là, nous ôte les moyens de prouver le contraire, & que nous n'avons à alléguer que ce que la raison dicte sur le peu de vraisemblance de la chose.

Les autres circonstances du regne de *Basilidés* ne sont pas rapportées d'une manière plus favorable pour lui. Il paroît évidemment par le contenu de la Lettre rapportée dans les Remarques, & par quelques autres dont nous avons parlé plus haut, que les Jésuites se propoisoient principalement

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

On repré-
sente *Basi-
lidés* com-
me mal-
heureux à
la guerre.

„ torrent de larmes me fait tomber la plume de la main. Je ne puis écrire, jugez de ma
„ tristesse & de ma douleur: je suis arrivé dans ce Port de *Maça* le 26 de ce mois, j'ai exposé
„ ma vie; il n'est point de danger que je n'aye couru, persuadé que nos fideles amis des
„ Indes ou de Portugal nous auroient envoyé quelque secours, & je n'ai rien trouvé, j'ai
„ même été assez mal reçu des *Baniens*, & particulièrement de *Nabandar* & de *Narrafi*, qu'on
„ fait être ici maîtres de l'argent. Ils m'ont fait très-mauvais visage, & pas un n'a voulu
„ me montrer ses Lettres, ou me donner part des nouvelles qu'il avoit. J'ai écrit plu-
„ sieurs Lettres de *Dambé*. Je n'en ai aucune réponse; je crois que toutes ont fait nau-
„ frage, & que Dieu pour mes péchés n'a pas permis qu'aucune ait été jusqu'à vous. Je
„ retourne vers *Ras Cella Christos*, & je laisse ici le nommé *Jacques Xaxem*, qui est fort
„ connu des *Baniens*; il attendra les réponses à mes Lettres, & il me les apportera s'il en
„ vient quelques-unes; il demeure ordinairement à *Addi*, Pays d'*Engana*. Mes compa-
„ gnons *Abba Melca Christos*, *Abba Tensa Christos*, *Jean Gabriel*, *Grégoire*, *Antoine d'Al-*
„ *maça* & *Christophile* ne sont plus que des squelettes animés; ils ont été traités en pri-
„ son, fouettés, leur peau est tombée de misère, & s'ils ne sont pas morts, ils ont souffert
„ tout ce qu'une extrême pauvreté a de plus rude, mendians de porte en porte.

„ Le 21 d'Octobre de l'année 1647 on fit mourir en haine de notre Sainte Religion *Ab-*
„ *ba Zara Christos*, disciple de l'Abbé *Keril*, frere de l'Abbé *Grégoire*, & le Sénateur
„ *Ando*, aussi recommandable pour sa piété que pour sa doctrine. Le 30 de Septembre
„ de l'année 1648 on a mis en prison *Don Jhuin Laca Mariam*, *Don Melca Christos*,
„ *Don Theodore*. Le Capitaine *Gabriel Donacos* a été exilé pour n'avoir pas voulu me
„ livrer entre les mains des Hérétiques. Les Portugais de *Fremone* ont tous apostasé.
„ Ils se sont tous portés aux plus grands excès contre moi. Ils m'ont traité avec toute
„ sorte d'inhumanité, ils m'ont dénoncé à l'Abbé *Emana Christos* notre plus cruel ennemi,
„ qui a déjà fait mourir tant de Catholiques. Enfin je pars d'ici sans la moindre consola-
„ tion & sans aucune espérance, n'ayant ni vivres, ni habits, & n'osant pas demeurer da-
„ vantage de peur des Turcs, qui pourroient arriver au tems de la navigation. Je reviendrai
„ l'année prochaine, si Dieu le permet. Je prie le Seigneur que cette Lettre puisse être
„ lue de tous nos Prélats & autres Ecclésiastiques, & principalement de M. le Patriarche
„ & du P. *Emanuel Amysda*, s'ils sont encore en vie. Prostrné le visage contre terre je
„ me recommande à leurs prières & demande leur bénédiction. A *Maça* le 30 Janvier
„ 1649 *Berrari Negeyra* (1).”

On peut voir par cette Lettre à quelle extrémité les Missionnaires & leurs Prosélytes étoient réduits, & que l'Empereur étoit résolu de les exterminer absolument dans ses Etats, & d'empêcher par toutes sortes de moyens qu'ils n'y rentrassent jamais. Il n'est donc pas surprenant que le ressentiment & le désespoir les aient portés à inventer cette fable, qu'il avoit dessein d'introduire le Mahométisme, qui ne pouvoit manquer si l'on y ajoutoit foi en Europe, d'irriter toutes les Puissances Catholiques-Romaines contre lui, & de les exciter à faire les derniers efforts pour prévenir la perte de toutes leurs espérances à l'égard de ce riche Empire.

(1) *Teluz*, ubi sup. l. 66, T. 1. p. 189-192.

SUTTON
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

d'exciter le Pape & le Roi d'Espagne à faire une nouvelle entreprise contre l'Abiffinie, & qu'il étoit par conféquent de leur intérêt de représenter cet Empire comme dans la dernière foiblesse par les révoltes, les invasions, & par les autres calamités, & de faire envisager ces malheurs comme des jugemens du Ciel pour punir cet infortuné Prince & de son apostasie en renonçant à l'Eglise Romaine, & des cruelles persécutions qu'il avoit faites à ses plus zélés défenseurs. Voyons ce que l'on raconte.

*Il est dé-
fait par les
Agaus.
Invasion
des Galles.*

A peine eut-il appaisé avec bien de la peine la révolte générale que le Clergé avoit excitée contre lui, sur le soupçon qu'il vouloit introduire le Mahométisme dans ses États, qu'il fut obligé d'aller dans le Pays des Agaus, pour réduire quelques Provinces qui refusoient de lui prêter obéissance. Mais au-lieu du butin qu'il espéroit y faire, il n'en rapporta que de la honte. Une armée que son grand Général *Bella Christos* commandoit, fut presque détruite près des montagnes de *Lasta (a)*. Cette disgrâce fut suivie bientôt d'une autre, les Galles entrèrent par trois différens endroits dans le Royaume de *Goiam*, pendant que *Basilidés* étoit avec la plus grande partie de ses forces dans celui de *Bagameder*, desorte que ces Barbares ravagerent tout & se retirèrent chargés de dépouilles sans qu'il osât les attaquer. En un mot, disent nos Auteurs, il n'étoit heureux & habile qu'à découvrir ses Sujets Catholiques, à les condamner à la mort ou à l'exil, & ils en citent grand nombre d'exemples, dont nous ne fatiguerons pas le Lecteur *(b)*. Il fut informé du premier voyage que *Nogueyra* avoit fait à *Maqua*, & on lui dit que c'étoit pour faire venir des troupes Portugaises, sur quoi les ordres furent donnés de se saisir de ce Missionnaire vif ou mort, desorte que ni ceux de *Fremone*, ni aucun de ses amis n'osèrent le recevoir; quelques-uns mêmes qui s'étoient déclarés pour l'Eglise d'Abiffinie furent ses plus grands ennemis, mais ils ne purent pourtant se saisir de lui.

*Nouvelle
Révolte.*

L'Armée de l'Empereur, après avoir demeuré deux mois campée à *Cot-tela*, se révolta, & il y perdit grand nombre d'Officiers & de soldats. Les *Goguis*, Peuples qui demeurent à l'Ouëst de la Province de *Narea*, prirent aussi les armes & refuserent de donner les esclaves que ce Prince levoit tous les ans, pour payer aux Turcs un Tribut, auquel il s'étoit assujetti volontairement, à condition qu'ils l'assisteroient s'il étoit attaqué par les Portugais *(c)*.

*Désaite de
Bella
Christos.*

L'année suivante fut encore plus malheureuse. *Bella Christos* entra dans le Pays des *Danguis*; ceux-ci, avertis qu'il marchoit contre eux, occuperent tous les passages, s'y fortifierent, tomberent de tous côtés sur l'armée de *Basilidés*, & en firent un horrible carnage. On apprit presque en même tems qu'une Nation inconnue étoit entrée dans le Royaume & ravageoit les Provinces maritimes. On ne manqua pas de dire & de croire que ces ennemis étoient les Portugais, & qu'ils alloient se rendre maîtres de l'Empire. On apprit néanmoins bientôt après que c'étoit le Roi d'*Adel*, qui sur le bruit des pertes que *Basilidés* avoit souffertes dans ces deux dernières années,

(a) Lobo T. I. p. 195, 197.

(b) Le même.

(c) Le même.

nées, s'étoit faisi de dix ou douze rochers, d'où il faisoit des courfes fort avant dans les Provinces voisines.

On voit jusqu'ici, qu'à en croire les Relations des Jésuites, le regne de *Basilidés* fut fort malheureux. Nous avons déjà remarqué qu'il étoit de leur intérêt d'en donner cette idée, pour encourager leurs amis & leurs patrons à leur fournir de nouveaux secours. Cependant, si nous en croyons *M. Ludolph* & l'Abbé *Grégoire*, jamais Roi d'Abissinie n'avoit eu un regne plus glorieux; depuis qu'il avoit chassé les Jésuites de ses Etats, tout y étoit demeuré tranquille, si l'on en excepte quelques exemples de sévérité qu'il fut obligé de faire sur quelques-uns de leurs plus zélés & hardis Partisans. Il est évident que c'est ce qui paroît aussi le plus naturel, vu que toutes les révoltes & les disgraces arrivées sous les regnes précédens, avoient tiré leur origine uniquement de la préférence que ses prédécesseurs avoient donnée à l'Eglise Romaine, & des voies violentes qu'ils avoient mises en œuvre pour forcer le Clergé & le Peuple à s'y soumettre, comme on l'a vu. Qu'est-ce qui auroit pu causer de nouveaux mécontentemens parmi les Abissins, après qu'il eut éloigné les sujets de leurs craintes, & qu'il se fut montré en tout & par-tout un zélé défenseur de l'Eglise d'Abissinie contre toutes les entreprises secretes & publiques du Pape & des Portugais? Et quant à l'imputation d'avoir favorisé le Mahométisme, elle est démentie par le zele qu'il témoigna pour le rétablissement de l'Ancienne Eglise, & elle est absurde à divers autres égards. Aussi voit-on dans le préambule & en divers endroits de la Lettre, que lui, ou, ce qui est plus apparent, son fils & son successeur *As Segued* écrivit au Général de Batavia, vers l'an 1672 (*), qu'il se donne de-même qu'à son pere, le titre de *Princes Chrétiens*, & de *Défenseurs de la Foi Chrétienne*; preuve incontestable que c'étoit encore la Religion dominante dans l'Empire. Il est vrai que cette Lettre, que l'on peut voir dans le Commentaire de *Ludolph* (a), ne commence point, comme à l'ordinaire, par ces mots, *Au nom du Pere, du Fils &c.* mais par ceux-ci, *au nom de Dieu très-clément & miséricordieux*, & qu'elle n'est pas datée de l'Ere Chrétienne, mais de la Mahométane, dans la Lune de *Mohar-ran* (Avril) de l'année de l'Hégire 1083. La raison en est selon les apparences, que la Lettre étant écrite en Arabe, & non en Langue Ethiopienne, le Secrétaire Arabe s'est servi de la Formule & de l'Ere Mahométane au-lieu de la Formule & de l'Ere Chrétienne; d'ailleurs le style en est, comme de toutes les autres, tout-à-fait Chrétien.

Mais ce qui confirme encore la persévérance de *Basilidés* & de ses deux successeurs immédiats dans l'ancienne Foi d'Abissinie, c'est la situation où le Médecin François *Charles Poncet* trouva l'Empire quand il y arriva, & les Remarques qu'il fit pendant son court séjour, dans les années 1699 & 1700, dont nous allons rendre compte, car c'est ce qui nous reste à dire. Nous remarquerons seulement ici par rapport à l'état de la Religion, qu'il trouva l'Empereur très-zélé pour la Foi d'Abissinie; l'Abuna, les Pretres & les

SECTION
IX.Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.Ces récits
démentis
par l'Abbé
Grégoire.Les Maho-
métans
n'ont en
Abissinie
au tems de
Poncet.

(a) Vid. Hist. Ethiop. L. II. C. 7. § 67. L. III. C. 14. Comment. p. 244.

(*) Ce Prince se nomme *As Segued* fils d'*Adam Segued*, qui est le nom que *Basilidés* avoit pris sur la fin de son regne.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.*

Moines, bien-que peu versés dans la Controverse, courageux défenseurs & rigides observateurs des Cérémonies, des Dogmes & de la Discipline de leur Eglise, le Peuple fort soumis à leur autorité, & tous en général ennemis de toute autre Religion, mais sur-tout de la Romaine & de la Mahométane. Il trouva à-la-vérité que la dernière étoit tolérée, à cause que ses Sectateurs sont en grand nombre en Abissinie, & qu'ils y sont maîtres du Commerce, comme nous l'avons remarqué ailleurs; mais ils demeurent dans des quartiers séparés, & on les traite de *Gebertes* ou d'Esclaves. Les Abissins ne mangent jamais avec eux, ni de rien qu'ils aient tué. Ils ne boiroient pas même dans un vaisseau dont les Mahométans se sont servis, à moins que quelque homme de bien n'eût dit quelques prières en le tenant, & qu'il n'eût soufflé trois fois dessus, pour chasser l'Esprit malin. *Poncet* ajoute qu'ils ne les saluent jamais que de la main gauche, qui est un signe de mépris (a).

*Sept-mille
Moines
précipités.*

Il rapporte néanmoins une action de l'Empereur *Basilides*, qu'il nomme *Ati Basili*, & ayeul du jeune Empereur alors regnant, qui semble confirmer en quelque façon ce dont les Jésuites l'accusent, d'avoir favorisé les Mahométans, c'est qu'il fit précipiter du haut de la montagne de Balban sept-mille Prêtres & Moines, qui s'étoient révoltés contre lui. On ne peut guere supposer que cette révolte ait eu d'autre cause, & les alliances de l'Empereur avec les Princes Mahométans, jointes aux pensions & aux présens qu'il leur faisoit pour empêcher l'entrée des Portugais dans ses États, purent bien donner lieu au faux bruit qu'il alloit introduire le Mahométisme dans l'Empire, & soulever tout le Clergé contre lui; mais qui furent vraisemblablement les inventeurs & les difféminateurs de cette calomnie, ou les Missionnaires qu'il avoit si fort maltraités, & qui étoient intéressés à le rendre le plus odieux qu'il étoit possible à ses sujets, ou le Clergé d'Abissinie, à qui il avoit fait tant de plaisir par sa rigueur, & par son zèle contre l'Eglise Romaine, c'est ce que nous abandonnons au jugement du Lecteur.

Les François tentent d'entrer en Abissinie.

Venons à-présent au voyage que *Charles Poncet* fit à la Cour d'Abissinie, & à ce qui y donna lieu, mais sans entrer dans le détail qu'autant que cela est nécessaire pour la suite & la conclusion de cette Histoire. Quelques Missionnaires François avoient en ce tems-là engagé la Cour de France à leur permettre de tenter fortune, se flattant de réussir mieux en Abissinie par leur politesse & leurs manieres insinuanes, que les Portugais n'avoient fait par leur ambition & par leur zèle précipité, & l'on avoit obtenu du Roi *Louis XIV.* d'écrire une Lettre fort obligeante à *Adiam Segued*, pere du jeune Empereur alors regnant: on ne dit pas par quelle voie elle fut rendue, mais elle le fut, puisque *Poncet* assure que le jeune Monarque la lui avoit fait voir, pendant qu'il étoit auprès de lui. Dans le même tems *M. Maillet*, Consul de France au Caire, eut ordre de se procurer toutes les lumières qu'il pourroit sur l'état de l'Empire d'Abissinie, & de tenter toutes les voyes possibles pour en ouvrir l'entrée à quelques personnes de sa Nation; la fortune lui présenta bientôt une occasion favorable, dont il profita

(a) *Poncet Voyag.*

heureusement. *Agi Hali*, Facteur de l'Empereur d'Abiffinie au Caire, se plaignit au Consul qu'il étoit attaqué d'une maladie opiniâtre, pareille à celle dont l'Empereur & le Prince son fils étoient atteints. *M. Maillet* lui dit qu'il avoit à son service un habile Médecin, qui le guériroit infailliblement, si la chose étoit possible. Il n'y eut pas de peine à l'engager à se servir de lui, & *Poncet* le guérit effectivement.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.*

Cela détermina *Agi Hali* à hasarder d'envoyer *Poncet* à son Maître; le Consul y consentit non seulement avec plaisir, mais chargea le Médecin d'une Lettre de recommandation pour le Monarque malade. En ce même tems les Jésuites, fort mécontents de se voir supplantés dans cette Mission par les Capucins & par d'autres Religieux, employèrent tout leur crédit pour y rentrer, & pour obtenir que quelqu'un des leurs accompagnât *Poncet* en Abiffinie, disant que les Catholiques qui étoient en ce Pays-là étoient leurs ouailles. On convint donc de faire partir avec lui le P. *François Xavier Brevédent*, qui étoit plein de piété & de zèle, & d'ailleurs savant, sur-tout dans l'Astronomie, & ce Jésuite passa pour être de sa suite. Ils s'embarquerent sur le Nil avec le Facteur de l'Empereur le 10 de Juin, & après un long & fatigant voyage par terre & par eau, que nous passons sous silence comme n'étant pas de notre sujet, ils arriverent à Barco, à une demi-journée de Gondar, le 3 de Juillet de l'année suivante; ce fut-là que le P. *Brevédent* mourut de la dysenterie, que lui avoient causée les graines de la pomme de pin des Indes, qu'il avoit apportées de Tripoli en Syrie, & dont il avoit pris; mais il paroît que c'est un remède dangereux (a).

*Poncet y
est envoyé.*

Poncet resta à Barco pour se reposer jusqu'au 21 du même mois, il poursuivit alors son voyage, & arriva heureusement à Gondar sur le soir. L'Empereur le reçut fort gracieusement, & l'honora de plusieurs visites secrettes, jusqu'à ce qu'il fût rétabli de la fatigue du voyage. Le 10 d'Août ce Monarque lui donna une audience publique en grande cérémonie, comme il auroit pu faire à un Ambassadeur. L'appartement qu'on lui avoit donné dans le Palais, étant proche de celui des enfans de l'Empereur, on le vint prendre vers les dix heures du matin, & on le conduisit à travers vingt autres à la grande Salle, où le Monarque étoit assis sur son Trône, couvert d'un damas rouge à fleurs d'or, & tout autour il y avoit plusieurs gros carreaux, brodés aussi en or. Ce Trône ou cette Estrade, qui avoit quatre pieds d'argent massif, étoit dans une alcove au fond de la Salle, & couverte d'un dôme tout brillant d'or & d'azur.

*Sa réception à la
Cour & sa
première
audience.*

L'Empereur étoit vêtu d'une magnifique veste de soie, avec de longues manches, brodée aussi d'or, la ceinture étoit travaillée de-même. Ce Monarque avoit la tête nue, ses cheveux étoient fort proprement accommodés, & il avoit une grosse émeraude sur le front, qui brilloit extraordinairement. Il étoit seul dans l'alcove, & assis les jambes croisées à la mode des Orientaux. Les Grands étoient debout des deux côtés, en leur rang, les mains croisées, & dans un profond silence. Lorsque *Poncet* approcha du pied du Trône, & qu'il se fut prosterné selon la coutume, il eut l'honneur tout singulier de baiser la main de l'Empereur, & de lui présenter la

Let-

(a) *Poncet* Voy. d'Ethiop.
Eccc

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

Lettre de M. *Maillet* : quand on la lui eut expliquée, il parla en termes pleins d'estime du Roi de France, s'informa beaucoup de la Famille Royale, de l'étendue de son Royaume, de sa Puissance & de sa Grandeur, & il parut très-content du compte que *Poncet* lui en rendit : le résultat fut qu'il témoigna souhaiter de faire alliance avec lui, & d'obtenir une de ses filles pour la marier avec son fils.

*Portrait
de l'Em-
pereur.*

C'est-là en substance ce qui se passa dans cette audience publique, & dans quelques autres particulieres que *Poncet* eut de l'Empereur, dont le détail seroit superflu. Ce Médecin dit que ce Monarque paroissoit avoir quarante-un an, qu'il étoit grand & l'homme le mieux fait de sa Cour, honnête, généreux, sage, prudent & guerrier, & qu'il étoit si dévot, que bien-qu'il n'eût pas fini le régime que le Médecin lui avoit prescrit, il ne voulut pas s'absenter de l'Eglise le jour de la Fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge, qu'on célèbre en Abissinie avec beaucoup de pompe & de grandes cérémonies: l'Abuna officia pontificalement, l'Empereur & sa nombreuse Cour, habillés magnifiquement, y assistèrent; l'armée étoit rangée en ordre, & l'accompagna quand il alla à l'Eglise, & lorsqu'il en revint, & releva la solennité par ses acclamations, le feu de la mousquetterie, & par la musique guerriere. L'Empereur dina ce jour-là en public, & *Poncet* eut une table proche de celle de ce Prince. L'après-midi l'Impératrice, qui vouloit aussi le consulter sur quelque incommodité, parut en grande pompe, & toute la Cour se retira, il n'y eut que lui qui eut ordre de rester. Cette Princesse étoit habillée magnifiquement & toute couverte de pierreries. Elle avoit le teint beau & un port majestueux. Après l'avoir consulté sur sa santé, la curiosité l'engagea à lui faire des questions sur les Dames Françoises, leur habillement &c.

*La Rela-
tion de
Poncet est
très-diffé-
rente de
toutes les
autres.*

Il est évident néanmoins que dans ce qu'il dit que l'Empereur, l'Impératrice & d'autres Personnes de qualité avoient beaucoup de pierreries, & que dans la description qu'il fait de plusieurs des Palais de l'Empereur, aussi-bien que de ceux des Princes & des Princesses, & de Gondar, qu'il appelle la Capitale d'Ethiopie, comme de plusieurs autres villes, il contredit le témoignage unanime de tous les Auteurs Portugais, & leurs Relatins d'Abissinie, si l'on en excepte le Dominicain *Uretta*, qui est généralement décrié comme un menteur. *Gondar*, ou *Guender* comme l'écrit M. *Ludolph* (a), n'est qu'un camp, & non une ville, bien moins la Capitale de l'Abissinie (*); c'est
Axu-

(a) L. II. C. 13.

(*) *Bernier* & *Thevenot* ont fait la même faute; le premier l'appelle *Gandra*, & le second *Gun'ar*; tous deux l'appellent la Capitale d'Ethiopie (1), comme le Géographe Arabe l'avoit fait avant eux (2). On ne doit pas même s'en étonner, Axuma, l'ancienne Capitale, n'étant plus qu'un misérable village, où il ne reste aucunes traces de son ancienne splendeur, si ce n'est la vieille Eglise, où les Empereurs sont encore couronnés. Il est donc naturel que des Etrangers ayent donné le nom de la Capitale à toute autre ville, dans laquelle l'Empereur faisoit sa résidence. Il n'est pas aussi facile d'expliquer, comment *Poncet*, qui y avoit fait quelque séjour, a pu lui donner le nom de ville, si ce n'est qu'un camp, & parler des cent Eglises & des Palais qu'on y voit, si ce ne sont que des Pavillons:

(1) Voyag. du Levant P. II. C. 68.

(2) Vid. *Golii* not. in *Alfrag.* C. 9. p. 90. *Ludolph* Comment. Proœm. l. p. 102.

Axuma, qui toute ruinée qu'elle est, doit porter ce titre. C'est ce qui a donné lieu aux ennemis de *Poncet* & de *M. Maillet*, de traiter sa Relation d'Ethiopie de Roman, inventé pour en imposer à la Cour de France; on a même prétendu que *Poncet* n'avoit jamais été en Abissinie (a). Il est vrai que les personnes préoccupées ont regardé cela comme l'effet de la passion contre l'un & l'autre, mais comme on a fait quelques autres difficultés contre eux qui ne sont pas encore levées, nous suspendrons notre jugement, jusqu'à ce que le tems nous fournisse de nouvelles lumières, à la faveur desquelles nous puissions décider avec plus de fondement.

Pour en venir donc à la conclusion de la Relation de *Poncet*, nous dirons qu'ayant guéri l'Empereur & sa Famille, comme il ne jouissoit pas d'une bonne santé dans ce climat chaud, il prit la résolution de s'en tirer le plutôt qu'il pourroit. La grande difficulté étoit d'obtenir la permission du Monarque, qui étoit fort content de lui, de ses remèdes, & de sa façon de traiter ses malades. Il fut donc obligé de dire à ce Monarque, que s'il restoit plus longtems dans ses Terres, la mort le mettroit bientôt hors d'état de lui rendre service; mais que s'il vouloit lui permettre d'aller respirer son air natal, l'unique moyen de le rétablir, il pourroit d'abord que sa santé seroit suffisamment raffermie, revenir & lui continuer ses services. L'Empereur, persuadé par de si pressans motifs, & par ses sermens & ses promesses, consentit à son départ, mais à regret, & le fit même jurer sur l'Evangile qu'il tiendrait sa parole, & reviendroit aussitôt qu'il seroit bien rétabli.

La haute estime qu'il avoit inspirée à ce Monarque pour le Roi son Maître, déterminâ en même tems ce Prince à envoyer un Ambassadeur pour négocier une alliance avec le Roi de France, & pour lui envoyer de beaux présens: il jeta d'abord les yeux sur un certain Abbé *Grégoire*, & commanda à *Poncet* de lui enseigner la Langue Latine. Mais un nommé *Mourat* lui ayant représenté que les Empereurs d'Abissinie avoient coutume de se servir d'Etrangers, plutôt que de leurs Sujets, pour ces sortes de Commissions, il se laissa aisément persuader par cet homme, d'en charger un neveu qu'il avoit (*). Le jeune *Mourat* fut donc déclaré publiquement Ambassadeur,

SECTION
IX.
Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.

Il obtient
la permis-
sion de re-
venir.

Mourat
envoyé en
qualité
d'Ambas-
sadeur à
Louis XIV.

(b) *Le Grand T. II. passim.*

à moins qu'on ne suppose que les Ethiopiens les appellent ainsi, & qu'il a adopté le stile de son Interprete.

(*) Le vieux *Morat*, *Mourat* ou *Marat*, s'étoit établi en Abissinie du tems de l'Empereur *Basilis*, & il avoit fait plusieurs voyages aux Indes pour son Commerce. Il alla en 1678 à Batavia avec des Lettres de l'Empereur; c'est-là qu'il eut des Conférences avec *Pauwle Reo*, lesquelles *M. Ludoiph* a fait imprimer sous le titre de Relation de l'état présent d'Abissinie. Il fut reçu comme un Envoyé de l'Empereur d'Ethiopie, & il persuada aux Hollandois qu'ils pourroient faire un riche Commerce en Abissinie par la voie de la Mer Rouge; ils y envoyèrent sur sa parole quelques Vaisseaux, qui s'en retournèrent avec la même charge qu'ils avoient apportée. *Mourat* fit un second voyage à Batavia, & emmena avec lui un Envoyé de la Compagnie des Indes Orientales. Lorsqu'ils furent arrivés à Mocha, il dit à cet Envoyé qu'il alloit lui chercher les passeports de l'Empereur, sans quoi il ne pourroit entrer dans ce Pays. Il vouloit encore qu'il lui donnât les présens dont il étoit chargé pour le Monarque Abissin, mais le prudent Hollandois ne jugea pas à-propos de les lui remettre. *Mourat* partit, & l'Envoyé, après avoir attendu un

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

& eut ordre de préparer tout pour son voyage, & sur-tout les présens, qui consistoient en éléphants, chevaux, quelques jeunes enfans Ethiopiens (a), de la civette, & quelques autres productions du Pays. Il apprit au Consul de France au Caire (b), qu'outre l'alliance qu'il étoit chargé de négocier, il avoit commission de demander au Roi de France un Officier Ingénieur, un Fondateur de canon, un Armurier, un Horloger, des Architectes, des Maçons, Charpentiers, Serruriers, quelqu'un qui entendît le Jardinage, un bon Médecin ou Chirurgien, & quelqu'un qui fût manier le Verre.

*Audience
de congé
de Poncet.*

Poncet pressant fort son départ obtint son audience de congé, qui fut aussi brillante que la première, & beaucoup plus tendre de part & d'autre. L'Empereur arrêta un peu plus longtems l'Ambassadeur *Mourat*, que Poncet devoit attendre à Debaroa Capitale du Royaume de Tigré. L'Empereur y fit conduire notre Médecin avec une grosse escorte; il avoit aussi envoyé ordre aux Gouverneurs des Provinces par lesquelles il devoit passer, de le recevoir avec toute sorte d'honneurs, & de lui fournir tout ce dont il auroit besoin, ce qu'ils firent ponctuellement. Il partit de Gondar le 2 de Mai 1700, & au bout de deux mois & demi, durant lesquels sa santé devint peu à peu meilleure, il arriva heureusement à Debaroa, où le Bahrnagas de la Province lui fit un récépion honorable (c).

Peu après son arrivée on reçut la nouvelle de la mort du Prince *Basile*, fils aîné de l'Empereur, qui avoit été emporté subitement par une fièvre maligne, à l'âge de dix-neuf ans & huit jours, après son retour d'une expédition où il avoit suivi son pere, s'étant fort signalé contre les Galles, dont il en avoit tué huit de sa propre main. On le regretta d'autant plus, qu'il avoit toutes les qualités d'un Prince accompli, auxquelles il joignoit une si grande valeur, que son pere étant tombé un jour dans une embuscade des ennemis, il accourut d'abord à son secours, perça au travers des Galles, & les chargea avec une si étonnante bravoure, qu'il délivra son pere, & lui sauva la vie au risque de la sienne propre. Ce qui le rendoit sur-tout cher aux Peuples, c'étoit l'amour qu'il avoit pour eux, & la compassion qu'il avoit de leur pauvreté & de leur misère, causée par l'avarice & par la tyrannie des Grands. Le Courier qui apporta la nouvelle de sa mort, raconta à ce sujet, que dans la dernière visite que son pere lui avoit rendue quelques momens avant qu'il expirât, il lui avoit demandé instamment de soulager ses sujets de ce joug accablant, ce que son pere lui avoit promis.

Les Bahrnagas ou Gouverneurs firent publier la mort de ce Prince à son de trompe à Debaroa, & dans toutes les Provinces du Royaume de Tigré; tout

(a) *Le Grand T. II. p. 109.*

(c) *Voy. Le Grand T. II. passim.*

(b) *Ibid. p. 163.*

en inutilement, s'en retourna à Batavia. C'est *Poncet* lui-même qui a mandé cette aventure au Consul du Caire, pour le munir contre des fourberies de cette nature, que les Grecs & les Arméniens commettent fréquemment, & dont il lui cite d'autres exemples (1). On en peut conclure assez certainement, que le vieux *Mourat* n'avoit pas des intentions plus droites, en recommandant pour l'Ambassade de France son neveu *Mourat Iben Magdeloun*.

(1) *Le Grand T. II. p. 109 & suiv.*

tout le monde parut d'abord en grand deuil. Le jour suivant on fit ses obseques dans la grande Eglise avec une pompe extraordinaire, & suivant la coutume elles durerent trois jours. L'Empereur étant obligé à cette occasion de ne vaquer à aucune affaire, *Mourat* ne fut pas expédié aussi promptement qu'il l'espéroit; & *Poncet*, de plus en plus ennuyé de son retardement, craignant de perdre la mousson, lui fit savoir qu'il l'attendroit à Gedda, petit port sur la Mer Rouge. Entre autres Lettres qu'il écrivit de-là au Consul du Caire, il y en a une où il l'informe de l'impossibilité de faire passer aucun Missionnaire en Abissinie, & qu'à son arrivée près de cent-mille Religieux s'étoient sculevés contre l'Empereur, & qu'ils en avoient encore fait autant sur la nouvelle qu'il avoit paru un Vaisseau Anglois sur les côtes, & que l'Empereur envoyoit un Ambassadeur avec des éléphants, des chevaux & des enfans Abissins en Europe. Cette Lettre est datée du 5 Décembre 1700. Ayant attendu quelque tems à Gedda, il reçut une Lettre de *Mourat*, qui lui mandoit qu'il ne pouvoit venir le joindre aussitôt qu'il se l'étoit proposé; sur quoi *Poncet* partit pour le Mont Sinai, qu'il avoit envie de voir, & où *Mourat* promit de le venir trouver. Il arriva effectivement un mois après, mais en fort triste équipage, les enfans qu'il devoit conduire en France lui avoient été enlevés à Gedda, & le Vaisseau sur lequel étoient les présens avoit péri. Ils partirent ensemble du Mont Sinai & se rendirent à Suez, d'où *Poncet* fit savoir au Consul qu'il venoit accompagné de l'Ambassadeur Abissin avec une Caravane de huit-mille chameaux. *Poncet* devança l'Ambassadeur de deux jours, pour préparer tout pour sa réception au Caire; mais quand il y fut arrivé, les ennemis du Consul firent naître tant de difficultés sur les Lettres de créance, sur la perte des présens, & sur ce qu'il disoit de sa personne & de sa commission, que l'Ambassade s'en alla en fumée, & qu'ils empêchèrent qu'il ne passât en France. Peu après on fit de nouvelles objections, on prétendit avoir fait des découvertes, qui firent regarder toute cette affaire comme une fourberie (a).

Depuis ce tems-là on ne trouve plus rien touchant l'Empire d'Abissinie, si ce n'est quelques tentatives inutiles & malheureuses des Missionnaires pour s'en ouvrir l'entrée, mais on ignore ce qui s'y est passé, tant les Monarques Abissins ont eu soin, à l'aide des Princes Mahométans de leur voisinage, de nous ôter toute communication avec leurs Etats. Nous terminerons donc, selon notre promesse, cette Histoire d'Abissinie par un court Extrait de la description extraordinaire qu'a faite de ce célèbre Empire le fabuleux *Louis Uretta*, Religieux de l'Ordre de St. Dominique, dont nous avons parlé plus d'une fois; son Ouvrage a été imprimé à Valence en 1610. Nous ne doutons pas qu'on ne soit bien aisé d'en avoir une idée, d'autant plus que malgré la foule d'approbations qu'on voit à la tete, comme autant de garands de la fidélité de l'Auteur (*), les Dominicains en ont eu depuis

SECTION
IX.
Histoire
des Rois
d'Abis-
sinie.

Extrait de
l'Histoire
d'Ethiopie
d'Uretta.

(a) Le même.

(*) L'Ouvrage parut avec la permission, l'approbation, & le témoignage des gens les plus distingués, tels que ceux-ci. *Dou Baptiste de Buis*, Docteur en Droit, Archidiacre de Xativa, Chanoine de Valence Vicaire Général & Officiel de l'Archevêque de cette Ville; *Jean Palquet*, Recteur de l'Eglise de St. Martin, Réviseur du Patriarche d'Antioche, Archevêque de Valence; le P. *Raphael Riphez*, Provincial des Dominicains dans le Royaume

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

tant de honte, qu'ils n'ont épargné ni peines ni dépenses pour en retirer & en détruire tous les Exemplaires qu'ils ont pu trouver (*), afin de supprimer un monument aussi authentique de leur zèle & de la fertilité de leur imagination pour leur cause & pour les intérêts de leur Ordre, quand il a besoin de quelque nouvel appui; & il paroît qu'il leur étoit fort nécessaire en ce tems-là, que la réputation de la Société naissante des Jésuites commençoit à éclipser celle de leur Ordre. Si quelques Exemplaires ont échappé heureusement à leurs recherches, & ont été conservés entre les mains des Protestans, on doit selon les apparences l'attribuer au cri général de tous les Missionnaires & particulièrement des Jésuites, dès l'instant que le Livre parut; cela réveilla la curiosité des Etrangers & sur-tout des Protestans pour une piece aussi intéressante & extraordinaire, écrite si évidemment pour décréditer tout ce que d'autres avoient dit de l'Eglise & de l'Empire d'Abifinie. Mais cette Histoire a été si malheureusement exécutée, avec si peu de jugement, & remplie de tant de faussetés palpables, que sans le nombre de ceux qui l'ont attaquée, & sans les peines qu'ils ont prises pour en démasquer les mensonges, elle n'auroit vraisemblablement jamais passé dans les Pays étrangers, & seroit restée dans l'enceinte de celui de sa naissance, pour l'usage & l'instruction duquel elle avoit été principalement faite, comme propre à recevoir avec avidité cette espece de mensonges pieux. A cet égard même l'Auteur n'a négligé aucun des artifices propres à leur donner cours & à les accréditer, n'ayant pas fait scrupule d'appuyer ses Légendes par les protestations les plus solennelles de sa sincérité, & par l'appel le plus hardi à Dieu & à tous les Saints sur la vérité de ce qu'elles contiennent, bien - que nous soyons instruits par des personnes plus véridiques & plus impartiales qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout le Livre (†). U-

retta

d'Arragon; les P. *Lupero de Huette*, & *Feronimo Mos*, Réviseurs du Saint Office de l'Inquisition; tous donnent dans leurs approbations les plus grandes louanges à l'Histoire & à l'Auteur. A quoi nous pouvons ajouter que l'Ouvrage est dédié au Maître du Sacré Palais, & mis sous sa protection (1).

(*) C'est ce que nous apprend le savant Auteur de l'Histoire Ecclésiastique d'Ethiopie. Ayant trouvé que ce Livre étoit devenu extrêmement rare par le soin que les Dominicains ont pris de le supprimer, il en a donné l'Extrait que nous suivons, sur un Exemplaire Original qu'il possédoit, & qu'il conservoit, dit-il, soigneusement, comme digne d'être légué à une Bibliothèque, qui, pour nous servir de ses propres termes, est après celle d'Ethiopie la plus nombreuse du Monde (2). Nous ajouterons que comme cette excellente Histoire de l'Eglise d'Ethiopie ne se trouve plus aussi que dans les grandes Bibliothèques ou dans celles de quelques Curieux, ç'a été le principal motif qui nous a déterminés à insérer cet Extrait dans la nôtre.

(†) Ce sont les propres termes de notre Auteur; il ajoute qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais vu aucune Histoire dans quelque Langue que ce soit, écrite d'un ton plus imposant, l'Auteur faisant valoir sa délicatesse par-tout, & les précautions qu'il a prises de ne rien avancer qu'après s'être bien assuré de la vérité; il en appelle sans-cesse aux monumens authentiques, bien-que fort éloignés, & sur des mensonges qui n'ont aucun trait de vraisemblance.

Ce qu'il y a de plus révoltant encore dans ce fabuleux Historien, c'est l'Apostrophe ou la Priere par laquelle il termine la Légende des vies de plusieurs Saints & Martyrs de son Ordre, que nous avons des raisons de croire qui n'ont jamais existé, ou qui s'ils ont existé n'ont jamais été de son Eglise & de son Ordre. La voici.

„ Très-

ratta n'a pas non plus épargné les critiques & les invectives contre les Jésuites *Maffée* & *Mariana*, qu'il accuse de n'avoir pas eu pour la vérité ce respect profond qui convient à des Historiens Chrétiens. Et quant à ceux qui seront assez hardis pour douter de sa fidélité, il ne fait pas difficulté de les mettre dans la classe des Sceptiques, qui doutent de tout. Il maltraite sur-tout les Protestans, en homme qui sent, que de tous les Lecteurs Chrétiens il n'y en auroit pas de plus portés à n'ajouter aucune foi à sa pieuse Relation & à la tourner en ridicule. Il remercie Dieu de ne l'avoir pas écrite pour l'usage d'un *Luther*, d'un *Calvin*, & d'autres Hérétiques excommuniés, qui nient par ignorance, témérairement, brutalement, & d'une façon blasphématoire l'intercession des Saints glorifiés auprès de Dieu, mais pour la consolation & l'utilité de ses très-Catholiques compatriotes, qui se vantent à juste titre d'une foi pure, & qui a toujours été exempte des hérésies & des doctrines erronées, par lesquelles leurs voisins les François & les Anglois ont souffert que la leur ait été corrompue. Par cette raison il espere qu'ils ajouteront foi à son Histoire, d'autant plus qu'elle est munie de l'approbation de tant d'illustres Censeurs, qui la recommandent comme un Ouvrage d'une singulière édification, & très-propre à consoler les bonnes

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

„ Très-glorieux, illustres & bien heureux Saints, qui habitant aujourd'hui les Palais Célestes, revêtus de robes immortelles, jouissez de la vision immédiate de la Très-Sainte Trinité, & qui dépouillés des armes corporelles, avec lesquelles vous avez si courageusement combattu dans le Monde, êtes assis à l'ombre des palmes de la victoire, & des lauriers triomphans, dans les pavillons de la gloire; pardonnez-moi toutes mes fautes, pardonnez toutes mes erreurs, l'injure que j'ai faite par ma plume grossière à la grandeur de votre triomphe digne d'un trophée éternel. Priez pour moi, très-glorieux Saints, qui dans la compagnie des Anges, & dans le Chœur Céleste de Dieu, chantez à l'honneur de la Très-Sainte Trinité, le *SANCTUS* de la Messe, & qui êtes toujours occupés à entonner les louanges de Dieu, pardonnez la grossièreté, l'imperfection & l'insuffisance de ma Langue; vos actions sont si glorieuses, vos œuvres si héroïques, & vos victoires si éclatantes, qu'il n'y a que les Anges capables de les célébrer. Priez pour nous, Princes sublimes, qui vivez comme les Grands du Palais Céleste, & qui êtes comme les CHAMBELLANS de la CLEF D'OR de la Chambre du Conseil de Dieu, étant toujours en sa présence. Pardonnez le peu que j'ai écrit de vos exploits, votre gloire étant si grande qu'il n'est point de plume, à moins qu'elle ne soit tirée de l'aile d'un Archange, qui puisse la célébrer. Priez pour nous glorieux Astres du Ciel, brillans Météores de la Terre, Artisans d'or de l'Eglise, & la Lumière brillante de l'ORDRE DES PRÊCHERS, qui de vos chaires tonnantes réveillez le Monde, confondez les Hérétiques & les Païens, & convertissez les âmes à Dieu. Pardonnez, si l'éclat de vos vertus n'est éclipsé par le peu que j'en ai célébré, & priez pour nous, Prédicateurs Apostoliques, qui êtes à présent dans la gloire brillante du Père des Lumières. Pardonnez-moi, si vos Voyages, vos Pèlerinages, vos Travaux, vos Sermons, vos Vertus & vos Miracles, & la Gloire de votre gloire ne sont pas loués comme ils le méritent. Priez pour nous vaillans Martyrs, qui par votre sang avez scellé la vérité de l'Evangile, vaincu les Tyrans, triomphé des Bêtes féroces, & qui les palmes à la main & le front ceint de lauriers êtes entrés dans les Palais Célestes. Pardonnez-moi & priez pour nous.

„ Vierges saintes, qui brillez à présent dans votre habit religieux, la gloire du Monde, l'honneur du Ciel, l'ornement de la Nature Humaine, & sur-tout celui de l'Ordre de St. Dominique, pardonnez les défauts de ce Livre, en ce qui regarde vos louanges & priez pour nous. (1) Amen”.

On peut juger par-là du caractère menteur & romanesque de l'Auteur, & quelle créance méritent ses fables pieuses.

(1) *Geddes* pag. 477.

SECTION

IX.

*Histoire
des Rois
d'Abif-
finie.*

*Fable du
Voyage de
huit Do-
minicains.*

ames, & dont la plupart se constituent auffi garands de sa vérité. Nous avons vu dans une des Remarques précédentes, qui étoient ces Censeurs & ces Garands, & l'on pourra mieux juger encore de l'idée qu'on doit s'en faire & de l'obligation qu'on leur doit, d'avoir mis le sceau de leur approbation à cet amas de fictions pieuses, par l'Extrait que nous allons en donner.

Il commence d'abord par une longue & pompeuse Relation du départ de huit Dominicains de Rome pour la Terre Sainte, avec une Religieuse de leur Ordre, en l'année 1316; il leur fait visiter la sainte Ville, le saint Sépulture, & tous les autres lieux saints de Jérusalem & des environs. Delà nos neuf pieux Pélerins se rendirent en Egypte, & passèrent bientôt en Abissinie. Ils s'appliquerent d'abord à l'étude de la Langue du Pays, & y firent des progrès si surprenans, qu'au bout de quelques jours ils furent en état de prêcher aux habitans, au grand étonnement de tous ceux qui les entendoient, & bientôt de tout l'Empire. Leurs sermons ne manquoient guere d'être accompagnés de quelque grand miracle, qui confirmoit avec une évidence incontestable tout ce qu'ils disoient, en sorte qu'ils avoient presque autant de Profélytes que d'Auditeurs. Leur réputation parvint bientôt à la Cour du Prêtre *Jean*, qui étoit le Roi regnant alors; surpris de l'arrivée inattendue de ces neuf Etrangers, & plus encore de leur Doctrine & de leurs Miracles, il se crut obligé de leur faire dire qu'ils étoient les bien venus dans ses Etats, & de les inviter à se rendre à sa Cour. Et pour les encourager & leur marquer davantage son estime, il leur accorda non seulement pleine liberté de prêcher leur nouvel Evangile dans tout l'Empire, mais encore d'y bâtir autant de Couvents qu'ils jugeroient à-propos, pour accélérer la conversion de ses sujets. Il les autorisa de plus à exercer leur pouvoir d'Inquisiteurs sur tous, & leur donna sa parole Royale qu'il leur accorderoit tous les privileges & toutes les immunités dont ils jouissoient dans l'Eglise Latine. Il n'en falloit pas tant de la part d'un Monarque si puissant & si absolu pour appeller des Ministres si zélés jusques dans le cœur de l'Empire. Ils reçurent ces gracieuses invitations avec tant de reconnoissance & de joie, qu'ils n'eurent aucun égard aux fatigues & aux dangers d'un si long voyage; ils avancerent donc bientôt plus de six-cens lieues dans les terres, & arriverent enfin au Lac Caffates, au-delà de la Ligne, où le Nil a sa source près des Montagnes de la Lune.

*Leurs
magnifi-
ques Cou-
vents & les
Conver-
sions qu'ils
font.*

Ce fut-là qu'ils bâtirent avec autant de diligence que de succès un Couvent magnifique, qui fut le premier. Mais ce spacieux Edifice fut bientôt suivi d'autres, non seulement dans le Royaume de Goiam, mais dans les autres Provinces de l'Empire, & parmi les Caffres jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Le nombre de leurs Néophites se multiplia si prodigieusement, que leurs Couvents furent bientôt remplis & accablés de ceux qui aspireroient à prendre l'habit de l'Ordre, & qui se disputoient à l'envi l'honneur d'y être reçus; la plupart de ceux qui l'obtinrent se rendirent dans la suite presque aussi célèbres que leurs Maîtres par leur savoir, leur piété, leurs miracles, & plusieurs par le martyre qu'ils souffrirent pour la Foi.

*Conversion
& mira-
cles de
Tecla*

Le plus illustre de leurs Profélytes & ensuite de leurs Profès, tant par son zèle & sa piété, que sur-tout par ses miracles extraordinaires, fut le Prince *Tecla Haimanout*, fils unique de l'Empereur *Sacazah* & de l'Impératrice

trice *Sara*; après avoir fait divers miracles dans son enfance, il préféra l'habit de Dominicain à la couronne d'Abissinie, aussitôt qu'il fut en âge de raison; avec le tems il devint le Chef & la gloire de son Ordre; les Anges l'honoroient chaque jour de leurs visites, & lui apportoit le pain & le vin qu'il devoit consacrer en disant la Messe. Les Anges n'étoient pas les seuls qui avoient l'ambition de se trouver auprès de cet homme extraordinaire, les Bêtes mêmes, & les Animaux les plus sauvages & les plus dangereux, comme les lions, les tigres, les loups, les crocodiles, les serpens, & autres bêtes nuisibles, s'assembloient autour de lui en foule toutes les fois qu'il sortoit pour prêcher, & ne cessoient de le suivre jusqu'à ce qu'il les eût congédiés en leur donnant sa bénédiction; ces animaux la recevoient avec toutes les marques de respect & de reconnoissance dont ils étoient capables. Mais le plus surprenant & le plus extraordinaire de ses miracles fut la fondation du vaste Monastere qui porta depuis son nom, & qui étoit assez grand pour contenir neuf-mille Religieux. Il força le Diable à le servir pendant sept ans à élever cet édifice, & à faire l'ouvrage le plus bas & le plus pénible. On ne dit pas s'il employa d'autres Démons subalternes à ce travail, mais l'Auteur assure que le Couvent n'a jamais été si bien servi depuis, enforte que l'Empereur blâma son fils de n'avoir pas attaché le Diable au Couvent, pour continuer à y rendre les mêmes services tant qu'il subsisteroit.

La sainte Sœur, qui avoit été la compagne fidele de nos Dominicains depuis Rome jusqu'en Abissinie, ne travailla pas avec moins de zele & de succès parmi les personnes de son sexe; se regardant comme ayant des promesses de l'Empereur le même droit que ses compagnons d'œuvre, elle fonda aussi un magnifique Couvent de Religieuses, où elle établit cinq-cens Béates de l'Ordre, de la troisième Regle. Ce vaste Couvent fut d'abord nommé en Langue du Pays *Bado Nago*, mais depuis il a été plus connu sous le nom de *Sainte-Claire*. Voilà qui suffit pour donner une idée de l'imagination féconde de l'Auteur sur l'article de ses neuf Apôtres Dominicains, & de leurs merveilleux succès; tout ce qu'il y a à ajouter, c'est que leur Histoire est parfaitement peinte dans le Cloître de *Plurimanos*, où ceux qui en doutent peuvent aller pour se convaincre de sa vérité.

Ce Monastere de *Plurimanos* est le même que *Tecla Haimanout* bâti avec l'aide du Démon, & qui est assez grand pour contenir neuf-mille Religieux Dominicains; il a quatre bonnes lieues de tour, & quatrevingt Dortoirs, qui tous ont la grande Eglise d'un côté, & le Réfectoire de l'autre. Il y a dans les Dortoirs un grand nombre de Cellules, les uns en ont cent-vingt, d'autres cent-cinquante, & quelques-uns jusqu'à deux-cens; chaque Dortoir à sa Chapelle & sa Bibliotheque particuliere. La grande Eglise à six-cens pas en long, & est large à proportion, enforte qu'elle peut contenir sans peine neuf-mille Religieux, qui s'y assemblent tous les Dimanches & les Jours de Fête. Un autre grand Monastere de l'Empire s'appelle *Attelugah*, bâti par *Barthelemi de Tivoli*, Dominicain, qui fut depuis sacré à Rome Evêque de *Dangola*. Il n'y a dans ce Couvent que sept-mille Religieux, qui

SECTION
IX.*Histoire
des Rois
d'Abiffinie.**Missionnaires.*

se trouvent aussi dans la grande Eglise, & dînent ensuite tous ensemble dans le Réfectoire, les Dimanches & aux Fêtes.

Ces deux Monastères sont les deux grands Séminaires pour des Missionnaires, qui sont répandus en grand nombre non seulement en Afrique, mais qui vont aussi une fois par an en Arabie, dans le Bengale, à Siam, à Pegu, & jusqu'à la Chine & en Tartarie. C'est par le ministère de quelques-uns de ces Missionnaires que les Royaumes de Congo & d'Angola ont été convertis à la Foi en 1580; d'autres ont étendu leurs Missions, mais avec moins de succès, jusqu'au Monomotapa, à Mozambique, & dans toute la Cafrerie jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Tous ces Missionnaires sont obligés de se trouver dans les Couvents d'où ils sont partis à la Pentecôte: ici l'Auteur sentant que ce retour annuel de Pays si éloignés est au-dessus de l'humanité, a eu soin de lever la difficulté, en disant gravement que quand ils reviennent ils n'ont que la peau & les os.

Martyrs.

Si nous en croyons notre Historien, ces deux célèbres Monastères n'ont pas fourni moins de Martyrs que de Prédicateurs & de Thaumaturges. Trois-cens-mille de ces Apôtres Dominicains ont souffert le martyre en divers endroits des Indes & de l'Afrique, ce qui est beaucoup au-delà de ce qu'aucun autre Ordre, il auroit pu dire que tous les Ordres de l'Eglise ensemble, peuvent se vanter d'avoir eus. Dans l'Empire même d'Abiffinie, & dans les Etats voisins, & sous le règne de l'Impératrice *Helene*, qui étoit une Béate (*) de l'Ordre, huit-cens Religieux du Couvent d'Alléluja seul souffrirent divers supplices pour avoir prêché l'Evangile. Cette pieuse Princesse en fut si affligée, qu'elle fit savoir à tous les Princes Mahométans & Païens ses voisins, qu'elle ne permettroit plus à leurs sujets de venir trafiquer dans ses Etats, s'ils ne laissoient ses Religieux en repos, & s'ils ne souffroient qu'ils annonçassent paisiblement l'Evangile dans leurs différentes Missions.

Inquisiteurs.

Les Abunus ou Supérieurs de ces deux Couvents sont établis par Lettres du Pape Grands-Inquisiteurs d'Abiffinie, & ils y exercent leur autorité avec plus de rigueur qu'on ne fait en Espagne; chaque Hérétique ou Apostat est livré au bras séculier pour la première faute, quelque repentant qu'il soit, & d'abord on le jette aux lions.

*Bibliothèque &
Trésor de
l'Empereur.*

Nous ne répéterons point la pompeuse description de la Bibliothèque & du Trésor de l'Empereur, que nous avons rapportée ailleurs. La Bibliothèque fondée par la célèbre Reine de Séba est sur le mont Amara; elle l'a enrichie de tous les Ouvrages de *Salomon*, & d'autres écrits avant son tems par *Enoch*, *Noé*, *Abraham*, *Job* & autres, dont ce grand Monarque

(*) Il ne faut pas entendre par-là une Religieuse qui a fait sa profession, mais une espèce de Dévote séculière, qui s'est consacrée au service de la Sainte Vierge sous l'étendard de St. Dominique, & qui s'est engagée à porter le Scapulaire de la Vierge, de dire le long Rosaire, & de pratiquer quelques autres dévotions à son honneur. Il y en a des millions de l'un & de l'autre sexe dans l'Eglise Romaine, qui sont reçus par les Dominicains, & payent une petite somme à leur réception, & une autre aux Fêtes particulières de l'Ordre, ce qui produit un revenu fixe au Couvent.

que des Hébreux lui avoit fait présent ; elle & ses successeurs ont depuis augmenté cette Bibliothèque avec une dépense prodigieuse des meilleurs Livres en toutes sortes de Langues, qu'ils ont fait venir de tous les Pays du Monde. Le Trésor, fondé par cette Reine sur la même montagne, est un abîme sans fond, où elle & ses successeurs ont accumulé les plus grands trésors, sans jamais en rien tirer.

SECTION
IX.
*Histoire
des Rois
d'Abissinie.*

La description qu'*Uretta* fait de la Hiérarchie d'Abissinie est aussi pompeuse & magnifique qu'elle est évidemment fautive, comme on peut s'en convaincre en la comparant avec celle que nous en avons faite. Suivant lui, il y a douze Archevêques & soixante-douze Evêques, dont les premiers représentent les douze Apôtres, & les autres les soixante-douze Disciples que notre Divin Rédempteur avoit choisis. A l'imitation de quoi chaque Cathédrale a aussi douze Chanoines, qui vivent en communauté avec leurs Diocésains respectifs, & jouissent de toutes les Décimes de l'Evêché. Quand un Chanoine vient à mourir, le plus ancien Prêtre du Diocèse lui succède ; & quand l'Evêque meurt, c'est le plus ancien Chanoine qui prend sa place. Il en est de même pour les Archevêques, le plus ancien Evêque de la Province succède, & le Primat ou le plus ancien des Archevêques est toujours revêtu de la dignité de Légat du Pape, le Pape *Clément VII.* ayant annexé ce privilège à cette dignité. Il y a outre cela un grand nombre d'Evêques & d'Archevêques Titulaires, que l'Empereur nomme, & que le Pape confirme. Chaque Primat est obligé de visiter sa Province au moins une fois tous les six ans, ce qu'il fait en grande cérémonie & avec une nombreuse suite, outre la foule de peuple qui accourt pour recevoir sa bénédiction. Ces Métropolitains ne sont pas moins libéraux d'anathèmes & d'excommunications, quand quelque Laïque est tombé en faute ; & les peuples les redoutent extrêmement, parcequ'il ne leur est permis de manger ni de boire jusqu'à ce qu'ils ayent obtenu la révocation de la sentence, ainsi personne ne peut mépriser ces foudres qu'autant de tems qu'il peut rester sans manger ni boire.

Hiérarchie.

L'Auteur ne relève pas moins la beauté & la magnificence des Eglises d'Abissinie, sur-tout de celles d'Alléluja & de la Bienheureuse Vierge. La première, bâtie par la Reine de Séba, est sur le modèle du Temple de *Salomon*, & la seconde, ayant pour fondatrice la Reine *Candace*, dont il est parlé dans le Livre des Actes, est en forme de Croix. Toutes sont bâties de marbre, de porphyre, de granite, enrichies des plus belles sculptures, de peintures & d'autres ornemens ; les unes ont trois ailes, & d'autres en ont cinq. Le Lecteur peut, s'il le juge à-propos, comparer cette brillante description avec ce que nous avons dit de ces Edifices & de leurs ornemens, bien-qu'il faille avouer que c'est le seul article sur lequel l'Auteur s'est le moins écarté de la vérité.

Eglises.

Mais il s'est amplement dédommagé dans l'exposé qu'il fait de la Doctrine & du Culte de l'Eglise d'Abissinie. Selon lui, les Abissins ne sont pas aussi infectés des erreurs de l'Eglise d'Alexandrie que l'ont prétendu les Jésuites, ils ne l'ont jamais été ; au moins depuis la prédication des huit Apôtres Dominicains, ils sont très-attachés à la Foi & à la Discipline de Rome, donnent au Patriarche d'Alexandrie & à ses adhérens les titres les plus

Doctrine.

SECTION

IX.

Histoire
des Rois
d'Abiffi-
nie.

odieux, & ils font à tous égards dans les principes de l'Eglise Romaine.

Ce qui a, dit-il, donné lieu à cette basse & injuste calomnie contre l'Eglise Abissine, peut passer pour un chef-d'œuvre de la plus fertile & de la plus riche imagination. Voici ce qu'il dit. La plupart des quatre-cens Portugais qu'on envoya en Ethiopie avec *Christophe de Gama*, étant Juifs dans le cœur, n'eurent pas été longtems dans le Pays, que se croyant hors des atteintes de l'Inquisition, ils firent publiquement profession du Judaïsme, à la grande surprise & au grand scandale des autres Portugais; ils ne croyoient pas que le Saint Siege eût établi en Abissinie, à la requisition des huit Dominicains, il y avoit plus d'un siecle, une Inquisition plus sévère. Ils sentirent bientôt combien ils s'étoient trompés: les Inquisiteurs Dominicains, informés de leur apostasie, prirent les mesures nécessaires pour les faire prendre avec le plus grand secret par leur *Familiares* (*). Mais ces Juifs avoient, à ce qu'il paroît, aussi leurs *Familiares*, bien-que d'une autre espece; l'Auteur assure qu'ils étoient tous forciers, & qu'ils avoient un pacte avec le Diable; il ne manqua pas de les avertir du danger, & de leur aider à s'échapper; en sorte qu'avant que les Ministres des Inquisiteurs pussent se saisir d'eux, ils s'étoient déjà dispersés, & mis hors d'atteinte. Quelques-uns, dit-il, se retirèrent jusques dans le Royaume de Berno, où il souhaittoit qu'ils fussent tous allés, quoiqu'ils ayent enseigné aux habitans à faire la poudre à canon; car alors, dit-il, aucun d'eux n'auroit pu aller à Goa, & y répandre des bruits si injurieux contre l'Eglise d'Abissinie. Ceux qui s'y rendirent, pour se justifier eux-mêmes & pour se venger des Inquisiteurs Dominicains, dépeignirent les Abissins comme des ennemis jurés du Pape & de l'Eglise Romaine, & comme des gens qui étoient infectés d'hérésie; c'étoit, disoient-ils, la raison qui avoit fait qu'ils n'avoient pas voulu rester plus longtems parmi eux.

Ici notre Historien se livre naturellement à tout son zele, & déclame non seulement contre ces Juifs Portugais, mais contre tous les Juifs à cause d'eux; il les appelle une *race impie, cruelle, méchante, pestilentielle, contagieuse, vile, infame & indigne de support*; & pour couronner l'œuvre, il évoque tous les *Démons de l'Enfer* pour les emporter, parcequ'ils ont osé répandre de si impudens mensonges contre un Empire qui étoit plus Catholique & plus Orthodoxe que celui du Roi Très-Christien, puisqu'il avoit reçu la sainte Inquisition & le Concile de Trente, que l'Eglise Gallicane n'a jamais voulu recevoir. Il ne censure pas moins les vieux Chrétiens parmi les Portugais, pour avoir ajouté foi à des rapports aussi malicieux que peu fondés.

Quant à ce que les Papes & les Rois de Portugal ont fait depuis, dans la supposition que les Abissins étoient véritablement Hérétiques, & ennemis de l'Eglise Romaine, il les excuse sur ce qu'ils ont été si misérablement trompés par ces coquins de Juifs; il prétend qu'ils l'ont été aussi dans l'affaire du bon vieux Patriarche *Oviédo*. Dans le tems que le Pape le rappelloit sur le peu d'apparence qu'il pût rendre service à l'Eglise en Ethiopie, à cause de l'opiniâtre attachement de l'Empereur & du peuple à la foi d'Alexandrie, ce

Pré-

(*). C'est le nom que ce Tribunal Anti-chrétien donne à ses Officiers, qui signifie en Latin Domestiques; mais celui d'Emisaires de l'Enfer conviendroit mieux à leur office.

Prélat étoit dans la plus haute estime, respecté comme un Saint, chéri comme un Pere, écouté comme un autre *Salomon*, & regardé comme un Apôtre envoyé de Dieu; & bien loin d'être en disgrâce, l'Empereur l'avoit fait Président de son Conseil Latin. Il avoue, à-la-vérité, que les Patriarches & les Missionnaires Portugais avoient par diverses démarches indiscrettes tellement indisposé le Clergé d'Abissinie, qui les regardoit d'un œil jaloux, qu'ils eurent bientôt envie de revoir leur Pays, & retournerent aux Indes, les Portugais, ajoute-t-il, étant des gens qui ne peuvent vivre longtems hors de leur Pays, au moins sans être avec leurs compatriotes. Mais le bon Evêque *Ovielo* étant Espagnol, & moins prompt dans ses résolutions, ne voulut jamais quitter son troupeau, & disputer avec lui sur des bagatelles; ainsi il vécut & mourut en Éthiopie, fort honoré & estimé, & sa mémoire est encore précieuse aux Abissins. Sa Sainteté fut bientôt instruite de la vérité de tous ces faits; car les Abissins du College de Saint-Etienne à Rome, apprenant combien leur Eglise étoit calomniée, dépêcherent un d'entre eux à l'Empereur *Menna* (*Menas*) Successeur de *Claude* pour l'en informer; ce Prince fut si piqué de ce qu'on le faisoit regarder comme un ennemi de l'Eglise Romaine, & si irrité contre les Portugais, qu'il donna d'abord un Edit, par lequel il défendoit à tous ceux de cette Nation, sous peine de mort, de venir dans ses Etats, sans avoir un Certificat des Inquisitions de Lisbonne & de Goa, qui les fit connoître pour vieux Chrétiens.

Il écrivit ensuite à Goa, à Lisbonne & à Rome, pour assurer ces Cours de la fausseté des bruits que l'on avoit répandus, & qui ne pouvoient avoir été inventés que par la malice d'un tas de vils & exécrables Juifs, assez impudens encore pour les publier. Une de ses Lettres s'adressoit au College des Cardinaux, & particulièrement au Protecteur de l'Empire d'Abissinie, remplie des plus fortes protestations de son zele inviolable pour la Religion Romaine; cette Lettre étoit secondée d'une autre de son Conseil-d'Etat, de la même teneur; l'une & l'autre furent envoyées à Rome par un Ambassadeur. L'Auteur ajoute qu'*Alexandre III.* qui succéda à *Menas*, comptant que tout cela ne suffisoit pas encore, envoya une autre Ambassade à Rome, composée de vingt-quatre Prêtres & de deux Seigneurs, pour renouveler son obéissance au Saint Siege.

Tel est l'Extrait de l'histoire d'Éthiopie du Dominicain, qui ne contient pas moins de 1130 pages in 8°, petit caractère, & qui est toute remplie de pareilles imaginations romanesques, accompagnées des plus fortes protestations de sincérité & de respect pour la vérité (a). C'étoit avec raison que tout son Ordre eut honte de cet amas de mensonges monstrueux & palpables, & sur-tout de le voir paroître avec la permission & l'approbation de quelques-uns des principaux Dignitaires de l'Ordre. Si tous les soins possibles pour étouffer la mémoire de cet Ouvrage, celle de l'Auteur & de ses Approbateurs, avoient pu y réussir, nous pouvons hardiment dire qu'il en seroit resté à peine un Exemplaire. Mais il y avoit un trop grand nombre de rivaux des Dominicains intéressés à l'empêcher, & ils l'ont fait effectivement. Mais cette victoire n'a guere servi à les laver eux-mêmes d'un

SECTION
IX.
Histoire
des Rois
d'Abissinie.

(a) *Codex*, ubi sup. p. 477.

mination, & se font mis sous la protection des Turcs, comme on l'a vu dans le Chapitre précédent. Mais les uns & les autres sont trop misérables pour mériter un titre si pompeux, étant également sous le joug: les derniers ne sont pas sur un meilleur pied que les premiers. On peut juger de ce qu'étoit un de ces Gouverneurs, par la pauvre réception qu'il fit à l'Ambassade Portugaise au Negus, dont étoit le célèbre Alvarez, & par le misérable état où étoit son Gouvernement, puisqu'il put à peine fournir à l'Ambassadeur & à sa suite du pain ou de la farine d'orge, & un peu d'hydromel (a).

SECTION
I.
Royaumes
peu connus
& celui de
Dancali.

Le petit Royaume de *Balou* ou *Bali* étoit autrefois dépendant de l'Abissinie, mais il s'est révolté de son obéissance: c'est par erreur que quelques Géographes en font une partie du Royaume de Dancali, car les Souverains de celui-ci ont toujours été de fideles alliés des Monarques Abissins, ceux de Balou leurs ennemis déclarés. Mais quel que soit le titre du Souverain de ce petit Etat, son Pays ne mérite pas qu'on s'y étende, car il n'y a ni villes ni bourgs, on voit seulement quelques villages dispersés dans une grande étendue de terres, la plupart incultes, & habités par les Galles. Ces Peuples sauvages s'étoient d'abord établis le long des côtes, & delà ils faisoient des irruptions terribles dans les Provinces adjacentes d'Abissinie; depuis ils se sont rendus maîtres non seulement de quelques Royaumes des frontieres, mais même de l'intérieur de l'Empire, comme on l'a vu dans le Chapitre précédent. Les Galles qui habitent le Pays de Balou sont féroces, belliqueux & cruels comme tous les autres; avec cette différence, que ceux qui sont voisins de la mer, sont Mahométans, & vivent plus de leur trafic que de pillage. Leur Prince est riche, & si puissant, que le Bacha de Suaquem, qui est vis-à-vis de ses Etats, est obligé de partager avec lui les Douanes de cette Isle. Notre Auteur ajoute que ce Prince a beaucoup d'or & d'argent, & que les chevaux du Pays sont plus grands qu'ailleurs (b). Suivant la Carte de M. Ludolph, la riviere de Habesch ou Hawash, qui descend des confins de Xaoa, traverse ses Terres, & continuant son cours vers l'Orient va se perdre dans les déserts sablonneux du Royaume d'Adel (c).

Royaume
de Balou.

Le Royaume de *Dekim* ou *Deghim*, qui est entre celui de Balou à l'Ouest & celui de Dancali à l'Est, nous est encore moins connu.

Celui de *Dancali*, *Dancale* ou *Dangale*, est aussi situé sur les côtes de la Mer Rouge, entre le Royaume de Dekim qu'il a au Couchant, & celui d'Adel qui est au Levant. Son étendue le long de la côte est peu considérable, quelle que puisse être celle qu'il a dans les terres, mais il n'est ni bien cultivé ni fort peuplé. Le Roi & ses sujets sont Mahométans, ce qui n'empêche point qu'il ne soit étroitement allié avec l'Empereur d'Abissinie; le P. Lobo dit qu'il en relève (d). Il doit aussi selon les apparences dépendre du Grand-Seigneur, qui est maître de toute cette côte. Son Royaume abonde principalement en Mines de sel, on en fait une prodigieuse quantité, dont on fait un fort grand commerce, tant dans l'intérieur du Pays

Royaume
de Dan-
cali.

que

(a) Voy Alvarez Ch. XX.

(b) Lobo T. I. p. m. 49.

(c) V. L. I. C. 8. §. 48. 106.

(d) Lobo l. c. p. 48.

SECTION I. que du côté de la Mer Rouge. Son principal port, qui n'est pas excellent, est Balyur, à environ quatorze lieues à l'Ouëst de Babelmandel. Ce fut là que le Patriarche *Mendez* avec les Jésuites & les Portugais qui l'accompagnoient débarquerent, parceque l'Empereur d'Abissinie le leur avoit indiqué, & avoit expédié les ordres nécessaires pour leur réception (*). Le Cheik les reçut fort honnêtement, ce qui n'empêcha pas que lui & ses Officiers ne demandassent de grands présens, pour avoir débarqué leurs hardes, selon la coutume des Turcs.

Royaumes peu connus & celui de Dancoli.
 Port de Balyur où les Portugais débarquent.

Réception que le Roi leur fait.

Le Roi, qui avoit aussi reçu de l'Empereur des Lettres en faveur des Portugais, fit inviter le Patriarche & ceux de sa suite de venir à sa Cour, qui n'étoit qu'à trois ou quatre journées de Balyur. Il envoya son Frere au devant d'eux, pour les conduire à son Palais, ou pour mieux dire à son Camp; ce Palais consistoit en cinq ou six tentes, & environ une vingtaine de cabanes, plantées entre quelques buissons & quelques arbres sauvages pour leur donner un peu de frais. Il y a près de ce Palais une riviere, qui se grossit beaucoup en Hiver, l'Eté elle est à sec, mais pour peu que l'on creuse on trouve de l'eau.

La Salle d'audience, où le Roi les reçut, étoit une Cabane, qui pouvoit être à une portée de mousquet des autres. Il y en a deux pour sa Personne, les autres sont pour sa Mere, ses Freres, & ses principaux Officiers. Il y avoit au fond de celle d'audience un trône bâti de pierre & de boue, couvert d'un tapis & de deux carreaux de velours. Vis-à-vis étoit son cheval avec la selle & le reste de son harnois, pendus près de lui. C'est la coutume du Pays que le Maître & le Chevalogent ensemble: les Rois ne sont pas mieux en cela que le reste de leurs sujets. Autour de cette Salle étoient cinquante personnes assises à terre les jambes croisées. Lorsque les Portugais furent entrés, on les fit asseoir de la même maniere.

Le Roi arriva bientôt après. Il étoit précédé de quelques-uns de ses domestiques, dont l'un portoit un broc d'hydromel, un autre une tasse de porcelaine pour boire, un troisieme une coque de Cocos pleine de tabac & un pot plein d'eau, un quatrieme du feu & une pipe d'argent. Ensuite venoit le Roi vêtu de quelques légers étoffes de soie, & coëffé d'un turban, d'où pendoient plusieurs bagues asses bien travaillées, qui lui tomboient sur le front. Il tenoit un petit Javelot au lieu de Sceptre. Ses Grands Officiers, comme le Grand-Maître de sa Maison, son Intendant des Finances, son Capitaine des Gardes, marchaient derriere lui. Tous ceux qui étoient dans la Salle se

(*) Cette Compagnie, outre *Mendez*, que le Pape avoit créé Patriarche d'Abissinie, étoit composée des personnes suivantes; *Jean Valesco Castellano*, *Jérôme Lupo* ou *Lobo*, *Bruno de Santa Cruce*, & *Francisco Marchesio*, tous quatre Jésuites, qui avoient deux Freres Laïcs, *Emanuel Luis* & *Jean Martini*. Le reste de leur suite consistoit en un domestique, cinq Musiciens, trois Abissins qui servoient de Conducteurs, deux Maçons & deux Apprentifs, qui devoient servir à bâtir des Eglises, & autres Édifices religieux, selon que l'Empereur d'Abissinie en étoit convenu avec le Roi de Portugal. Ils étoient tous Portugais, à la réserve de *Valesco* & des trois Abissins, & ils prirent terre à Balyur le 3 d'Avril, ayant été avertis à tems par des Lettres de l'Empereur d'Abissinie de ne se rendre ni à Suaquem ni à Maqua, qui étoient entre les mains des Turcs (1).

(1) *Ludolph, Hist. Ethiop. L. III. C. II. Farrie, Coding Lobo & al.*

se leverent, se rassirent, & se releverent ensuite, après quoi les Portugais lui allerent baïser la main. L'audience fut courte, le Roi fit de grands complimens, & beaucoup de protestations d'amitié & d'estime, auxquelles on répondit par de grands remercimens. Mais le lendemain matin la scene changea, quand les Portugais lui envoyerent leurs présens; le P. Lobo, qui les apporta, fut reçu d'un air chagrin, & le Roi lui dit que c'étoit faire un affront à un Prince comme lui, de lui offrir si peu de chose; il lui fit signe de se retirer & de remporter son présent. Notre Jésuite obéit, sans témoigner ni crainte ni émotion, & d'un air fier ayant dit au Roi que le présent étoit plus considérable qu'il ne devoit naturellement l'attendre de Religieux qui faisoient profession de pauvreté, & qui avoient abandonné leur Pays pour porter leur Religion en Abissinie, & en se retirant il ajouta que puisqu'il n'en étoit pas content, il pourroit l'envoyer chercher une autre fois, & qu'assurément il n'en auroit pas tant.

SECTION
I.
Royaumes
peu connus
& celui de
Dancali.

Le Roi, bien-que surpris de ce discours brusque, le laissa partir; mais ne voulant pas perdre le présent, il envoya un de ses Officiers pour le redemander, qui tâcha d'y faire ajouter quelques bagatelles, mais inutilement, Lobo en ayant au contraire voulu ôter quelques pieces, desorte que lorsqu'il reporta le présent le lendemain le Roi le reçut avec des marques visibles de mécontentement. Il leur en fit bientôt ressentir les effets, non seulement en les arrêtant sous divers prétextes à sa Cour plus longtems qu'il n'étoit nécessaire pour préparer tout pour leur départ, mais en défendant sous main qu'on ne leur vendit des vivres à quelque prix que ce fût. Ils auroient donc été obligés ou de contenter l'avidité de ce Prince par de plus grands présens, ou de mourir de faim, si le P. Lobo n'eût parlé encore; & tant par les reproches qu'il lui fit qu'en le menaçant de la colere de l'Empereur d'Abissinie, il l'obligea malgré lui à en user mieux avec eux. Cela n'empêcha pas que le Roi ne remit de jour en jour leur départ, & qu'il ne souffrît que ses sujets ne les insultassent, dans l'espérance de leur arracher d'autres présens, pour qu'il les laissât partir. Ils s'aviserent alors de gagner son Ministre favori, qui bientôt après leur procura leur audience de congé, & tout ce qui leur étoit nécessaire pour se rendre à la Cour d'Abissinie. Ils ne purent même se tirer de celle de Dancali qu'ils n'eussent fait des largesses à tout le monde, depuis les premiers Officiers jusqu'aux moindres & aux Chameliers (a).

Il les ro-
tient.

Il y a dans ce Royaume, outre Balyar, quelques autres villes; de ce nombre est *Vella*, ou plutôt, selon la conjecture de *Darvity*, *Leila*, autre port sur la Mer Rouge, dont il est parlé dans les Lettres des Portugais de l'année 1617, comme d'un de ceux qui appartiennent aux Alliés de l'Empereur d'Abissinie. Il est vrai que *Sanutus* & d'autres disent que le Roi de Dancali est mal avec lui, mais il paroît par *Jarric*, *Codinho*, & sur-tout par *Lobo*, qui étoit de la compagnie de *Mendez*, qu'en ce tems-là ce Prince relevoit de l'Empereur, quoique l'on puisse bien juger, qu'étant Mahométan & en ayant si mal usé avec les Missionnaires, il ne devoit pas aimer ce Monarque dans le cœur. *Corcora* & *Manadeli* sont deux autres villes (b), ou ceux de Dancali

(a) *Lobo* T. I. p. 60. & suiv. (b) *La Groix* Asiq. L. III. *De l'Isle Atlas*. *Dapper*.
Tome XXIV. GGGG

SECTION I. cali ont quelques Manufactures de toiles & de coton, dont ils trafiquent avec les Negres. La riviere Hawash, ou Hanazo, a sa source dans quelques-unes des montagnes qui sont au Sud, & prenant son cours au Nord-Est, elle arrose les Royaumes de Dabaro & d'Adel, & là elle va se perdre dans les sables. Le Pays est stérile, aride & sablonneux, il ne produit aucune nourriture pour le bétail, sinon des feuilles. L'eau y est fort rare, celle que les puits fournissent est somache & mal-saine (a). Les habitans sont Maures, & par conséquent paresseux, pauvres, timides, & se défont de tous les Européens, mais sur-tout des Portugais.

SECTION II.

Remarques sur la Côte d'Ajan ou Axan: Histoire du Royaume d'ADEL ou de ZEILA.

SECTION II. **C**ETTE grande étendue de Pays s'étend du côté du Nord tout le long de la côte méridionale du Golphe de Babelmandel, presque jusqu'à l'extrémité de l'Afrique de ce côté-là, ou jusqu'au Cap de *Guardafui*, & à l'Orient depuis ce Cap au douzième degré de Latitude Septentrionale, jusqu'à l'Equateur, qui sépare cette côte de celle de Zanguebar. Elle confinoit autrefois à l'Empire d'Abissinie, si même elle n'en faisoit partie; il y a longtems qu'elle en est non seulement démembrée, & divisée en plusieurs petits Etats, mais aussi séparée par les Galles, les Gafates, & par d'autres Nations barbares qui se sont établies entre deux. Les Arabes appellent encore ces Côtes *Abex* ou *Habex*, qui signifie Abissinie, mais d'autres leur donnent le nom d'*Ajan*, ou selon l'Orthographe Portugaise *Axan*. Ainsi ce dernier nom ne désigne pas tant un Royaume particulier, ainsi que la plupart des Géographes le donnent à entendre, qu'une étendue de Pays maritime où l'on trouve plusieurs petits Royaumes & Etats. Les principaux sont les Royaumes d'Adel ou Zeila, de Magadoxo ou Madagoxo sur les côtes, avec quelques autres dans l'intérieur des terres, dont nous ne connoissons guere que les noms: & enfin la République de Brava, que nous indiquons à cause de la singularité de la chose (b).

La plupart des Géographes y ajoutent le Royaume d'Adela, dans le Pays d'Ajan, qu'ils placent proche de celui de Magadoxo, mais nous verrons dans la suite que c'est un Royaume imaginaire, aussi bien que sa prétendue riche Capitale du même nom, qu'on place sur la même côte.

Qualités. Toute la Côte Orientale d'Ajan est un terroir stérile & sablonneux, qui ne produit ni grains, ni fruits, & où l'on ne trouve que des Animaux sauvages, c'est par cette raison qu'on l'appelle communément la Côte déserte. Mais à mesure que l'on avance le long de la Côte Septentrionale, on rencontre des terres fertiles, qui produisent toutes sortes de provisions, & où l'on fait un grand commerce, sur-tout d'une excellente espèce de chevaux, qui font

(a) Les mêmes. *Ludolph L. I C. 2. § II.*

(b) *Marmol L. X. C. 10. Sanut L. XII. Davity, Dapper & al.*

font fort recherchés, & que les Marchands étrangers y prennent pour des foies, des cotons & d'autres étoffes.

La plupart des habitans de ces côtes sont blancs, avec de longs cheveux plats; mais à mesure que l'on avance vers le Sud, ils sont plus bruns, & même tout-à-fait noirs. Il y a beaucoup de Negres qui s'allient avec les Arabes Bedouins, & font un grand commerce avec eux, qui consiste principalement en or, esclaves, chevaux,ivoire &c. qu'ils apportent d'Abissinie, avec laquelle ils sont toujours en guerre, & dont ils pillent & ravagent des Provinces entieres. Comme ils sont tous zélés Mahométans, ou Bedouins, Secte idolâtre & superstitieuse parmi les Arabes, ils sont ennemis des Abissins, qui sont Chrétiens: les fréquentes incursions qu'ils font, les rendent hardis & belliqueux; tous sont grands voleurs, sur-tout les Bedouins, qui sont grossiers & brutaux, ceux qui habitent le plus près des côtes commerciales sont les plus portés au larcin (a). Voyons à présent les Royaumes de ces côtes, & commençons par celui d'Adel le plus considérable, & celui qui nous est le mieux connu.

On ne doit pas s'attendre que nous puissions donner une Histoire aussi ample de ce Royaume & des Royaumes voisins, que celle que nous avons donnée du grand Empire d'Abissinie avec lequel ils sont souvent en guerre, nos Européens en étant jusqu'à présent aussi peu instruits, qu'ils l'étoient de celle d'Ethiopie jusqu'au tems que les Portugais & leurs Missionnaires furent appelés à la Cour d'Abissinie, & que l'accueil qu'on leur fit les mit en état de donner de cet Empire une Relation si nouvelle, & qui auroit pu être bien plus étendue, s'ils avoient été aussi pressés à s'instruire sur cet article, qu'ils le furent à réduire l'Eglise d'Abissinie sous l'obéissance du Siege de Rome; mais ils se flattoient que s'ils pouvoient une fois réussir dans leur projet, comme ils en avoient de grandes espérances, ils auroient plus de tems & de moyens d'en donner une description plus parfaite.

Mais ce fut cet accueil extraordinaire qu'on leur fit, joint aux caresses qu'ils reçurent à la Cour d'Ethiopie, qui les rendirent suspects & odieux, aussi bien que les autres Européens, à tous les Royaumes voisins; d'autant plus que ces Peuples étoient la plupart ou zélés Mahométans, ou des Idolâtres barbares, adonnés à toutes sortes de superstitions & de cruautés, ennemis jurés de la Religion Chrétienne, ou pour mieux dire de l'Eglise Romaine, ne connoissant point d'autre Christianisme. Il n'est donc pas surprenant que Mahométans & Païens fussent si bien d'accord à garder l'entrée de leurs terres contre ces redoutables & odieux ennemis, & qu'ils ayent traité avec rigueur & cruauté tous ceux qui ont trompé leur vigilance, & risqué de pénétrer déguisés de différentes manieres & sous divers prétextes dans leurs Pays (*). On a vu à la fin du Chapitre précédent, qu'il y a eu

SECTION II.
Côte d'Adel.
Royaume d'Adel.

Habitans.

Le Royaume d'Adel, peu connu des Européens.

Les Rois ennemis des Européens.

très-

(a) Les mêmes. *Sommar Regn. Axau* tr. 3. ap. *Davity, Magin. Geogr. & al.*

(*) Une autre grande raison de cette jalousie & de cette haine étoient les grandes & rapides conquêtes que les Portugais avoient faites sur les côtes orientales & occidentales d'Afrique, pour ne rien dire de celles qu'ils avoient faites dans les Indes; la maniere inhumaine dont ils traitoient les Princes qui refusoient de se soumettre, en réduisant les plus belles villes en cendres avec leur millierie, en mettant à feu & à sang tout ce qu'

SECTION
II.
Côte d'A-
jan &
Royaume
d'Adel.

très-peu de ces zélés Missionnaires, si même il y en a eu, qui l'ont tenté sans être découverts, & la manière dont ils ont été traités quand ils sont tombés entre leurs mains. Nos Lecteurs ne doivent donc pas être surpris, tout bien considéré, que nous ayons jusqu'ici si peu de lumières sur ce qui regarde ces Royaumes, quoique leur voisinage de l'Abissinie, & leur commerce avec cet Empire, ou pour mieux dire leurs guerres & leurs irruptions, dont nous avons eu de fréquentes occasions de parler, ne nous permettent guère de passer sous silence ce que nous avons pu recueillir sur ces Princes & ces Etats si puissans, dont il est fait mention.

De tous les ennemis voisins que les Monarques Abissins ont eu depuis plusieurs siècles, le Roi d'Adel a toujours été le plus puissant & le plus implacable, principalement à cause de la Religion, lui & ses sujets étant Mahométans; & cette haine contre les Abissins & leur Religion a été soigneusement nourrie & transmise de pere en fils. Elle a augmenté beaucoup depuis le tems que les Empereurs Abissins demanderent du secours aux Portugais, & se virent en état par leur habileté & leur valeur de remporter à diverses reprises de grandes victoires sur leurs ennemis Mahométans, comme on l'a vu dans l'Histoire d'Abissinie.

Mais rien n'allarma davantage le Roi d'Adel & ses Alliés, & ne les confirma plus dans leur jalousie & leur haine contre la Cour d'Ethiopie, que l'indignité & lâche offre que fit l'Empereur de mettre l'Eglise d'Abissinie sous l'obéissance du Siege de Rome: ils ne doutèrent point que cela n'engageât infailliblement tous les Chrétiens, c'est-à-dire, à ce qu'ils s'imaginoient, toutes les Puissances de l'Europe à l'assister, pour exterminer tout ensemble le Mahométisme & les Superstitions Paiennes & pour soumettre tous leurs Etats au joug des Ethiopiens. Ils avoient déjà éprouvé d'une façon sensible la supériorité des Portugais, du côté de la valeur & de la discipline militaire, & c'étoit un mot ordinaire parmi leurs troupes peu aguerries, *que ces nouveaux venus n'étoient pas des hommes, mais des diables incarnés*, & qu'il étoit impossible de leur résister. Si une aussi petite armée de ces Portugais, qui alloit à peine à trois-cens hommes, étoit en état de faire des prodiges si inouis en faveur des Monarques Abissins, que pouvoient-ils attendre des forces réunies de tous les Princes de l'Europe, sinon une ruine inévitable? Quel moyen par conséquent plus naturel pour le Roi d'Adel de détourner un coup si fatal, que d'engager ses Alliés & les autres Princes voisins & éloignés, menacés du même sort, à joindre non seulement toutes leurs forces aux siennes, mais à fermer soigneusement comme lui toutes les avenues de leurs Etats à tous les Etrangers, sous quelque déguisement ou prétexte qu'ils y vinssent? Les mesures furent si bien prises, que quand même cette alliance tant désirée entre l'Empereur d'Abissinie & les Puissances de l'Europe auroit eu lieu, ce qui ne fut point, & que ceux-ci lui eussent voulu envoyer de nouveaux secours d'hommes & d'armes, ils auroient trouvé

de leur résister, & en emportant comme un légitime butin tout ce qui étoit de quelque valeur; à quoi il faut ajouter la cruelle tyrannie qu'ils exerçoient sur tous ceux qui ploient sous leur joug. C'est ce qui les rendit, & à cause d'eux, tous les Européens en général, & le nom même de Chrétiens odieux dans tous ces Pays-là, comme nous l'avons déjà remarqué en divers endroits, & comme nous aurons encore occasion de le faire voir dans la suite.

de l'impossibilité à les faire débarquer sur toutes ces côtes, & bien plus encore à les faire passer par les Terres de ces Princes. La rupture imprévue entre les Abissins & les Portugais n'a pas engagé les Princes ennemis à rien relâcher de leurs précautions & de leur vigilance, ils ont toujours gardé les mêmes mesures, & avec succès.

SECTION II.
Côte d'Arabie & Royaume d'Adel.

Le Royaume d'Adel, ainsi nommé de sa Capitale (*), & Zeila d'un autre Port considérable du Pays, est situé le long de la côte méridionale de la Mer Rouge, qui le borne au Nord, & s'étend depuis le Détroit de Babelmandel à l'Ouëst jusqu'au Cap de Guardafui à l'Est, ce Cap étant l'extrémité de cette côte de ce côté-là ; delà elle tourne au Sud-Ouëst le long de la Mer des Indes, qui le borne à l'Est. Au Sud il s'étend jusqu'au Royaume de Magadoxo, dont il est séparé par la rivière du même nom : il a au Couchant les Galles, avec les Royaumes de Balou, de Doaro & de Danicali. On ne connoît pas bien son étendue ni de l'un ni de l'autre côté, sa plus grande longueur est sur les côtes de l'Est à l'Ouëst, & lui donne environ cent-foixante lieues, & la moindre du Nord au Sud est de foixantedouze (a). Les anciens Géographes lui donnoient beaucoup plus d'étendue, & il y avoit, selon eux, plusieurs autres Provinces considérables, que les conquêtes des Turcs en ont démembrées, ainsi que nous le verrons dans la suite. Nous n'avons que des descriptions imparfaites de l'intérieur du Royaume ; *Marmol*, ou pour mieux dire son Traducteur François (b), parle de cinq villes, outre celle de Zeila & les deux Capitales Adel & Aran ; ces villes sont Bali, Doara, Comizara, Novorata, & Sacel, auxquelles un Géographe moderne (c) en ajoute trois autres, Auffagurella, sur une hauteur au milieu du Royaume ; Barbora au fond d'une Baye, où la rivière de Howacha se jettoit autrefois ; & Meta, sur la rive orientale de la rivière de Soal, sur la côte septentrionale. Les places les plus considérables de la côte orientale sont les suivantes, Asum ou Asion (†) ; c'est une petite ville, qui abonde en provisions & en rafraîchissemens pour les Mariniers ; mais comme il n'y a point de port, elle n'est pas fort fréquentée : vient ensuite le Cap de Guardafui, que l'on croit être l'*Aromata* de *Ptolémée*, il git au Nord d'Asum,

Situation & bornes du Royaume d'Adel

(a) *Sanut. Marmol, Davity, Dapper* Afriq. (c) *La Martiniere* sous Adel. *Marmel* l. c. *De la Croix* Vol IV. C. 11.

(*) *Marmol* (1) appella la Capitale de ce Royaume *Aran*, mais il n'en fait point la description, ni ne dit autre chose de la ville d'Adel, qu'on assure être le nom de la Capitale & du Royaume, sinon que c'est une Ville Royale. Quant au nom de *Zeila*, qui est, dit-il, celui du Royaume, il y a de l'apparence, comme le conjecture le judicieux M. *Ludolph*, qu'il lui a été donné par des Européens, à cause d'un port considérable qui s'appelle ainsi, situé sur la côte septentrionale, & qui étoit peut-être le seul endroit remarquable du Royaume qui leur fût connu (2).

(†) *Cornelle* place par méprise cette ville proche du Royaume de Melinde, au-delà de la rivière *Chimanchi* sur la côte d'Aden (3), trompé apparemment par un Recueil de Voyages intitulé *le Voyageur Curieux*, Ch. 8. Cela fait voir le peu de fonds qu'il y a à faire sur ces sortes de Compilations, Aden étant Asum ou Asium, & assez loin du Royaume de Melinde & de la côte d'Aden (4).

(1) *Atac* l. X. C. 7.
(2) Voyez la Carte d'Abissinie.

(3) Dictionn. au mot *Aden*.
(4) Voy. *Dapper* sous Adel, *Sauzen*, *La Martiniere* sous *Aden* & *Asium*.

SECTION
II.
Côte d'A-
jan &
Royaume
d'Adel

fum, au douzieme degré & demi de Latitude, vis-à-vis de Socotra, dans l'Arabie Heureuse. En tournant au Sud-Ouëst du Cap, on trouve les villes de Salin, l'ancienne *Mosilon* de *Ptolémée*, Barbora, Meta & enfin Zeila, qu'on assure être la plus belle & la plus riche de tout le Royaume (a), & la seule dont nous trouvons une description qui mérite d'être rapportée.

Descrip-
tion de
Zeila.

Zeila est dans une grande Baye, précisément à l'issue du Détroit de Babelmandel, & sa situation semble indiquer que c'est l'*Avarita* de *Ptolémée*. Elle conserve encore quelques beaux restes de son ancienne splendeur. Les maisons sont bâties de pierre avec du mortier, les rues larges & régulières, le port est commode & très-fréquenté: la ville est fort peuplée, & il s'y fait un grand commerce, la plupart de marchandises que l'on porte en Abissinie, & celles qui se consomment dans le Royaume d'Adel y passent, ce qui produit un revenu si considérable que c'est souvent une pomme de discorde entre le Roi & celui d'Aden; aussi le premier y entretient-il toujours une forte garnison; ce qui l'y engage encore, c'est que cette ville est le principal endroit par lequel les Missionnaires tâchent de pénétrer en Abissinie; ce fut aussi-là que *François Machado* & *Bernard Ferreira* ayant débarqué dans ce dessein, furent arrêtés & exécutés par ordre du Roi d'Adel, en 1624, comme nous l'avons rapporté dans le Chapitre précédent.

Commer-
ce.

Ce Port l'emportoit autrefois pour le Commerce sur celui d'Aden, mais la Flotte des Portugais l'ayant ruiné en 1517, Aden a eu depuis l'avantage. Les Arabes ne laissent pas d'y faire encore un trafic assez considérable de Nègres, de dents d'éléphant, de poudre d'or, de Meyron & d'autres gommés, qu'ils achètent en Abissinie, & qu'ils vendent aux Marchands qui viennent d'autres Pays à Zeila.

Le terroir des environs est riche & fertile, si nous en croyons *Marmol*; mais d'autres assurent qu'il est aride, sablonneux & stérile, & que l'eau y manque tellement, que les habitans sont obligés d'en aller chercher à deux journées delà (b). Tout ce Canton est de-même, on dit néanmoins qu'il s'y trouve deux autres villes, qui sont Dalaca & Malaca, dont on ne nous apprend que les noms.

arbo r a.

Barbora est encore une ville considérable, située dans une Baye commode & dans une Isle du-même nom, que de *Liste* appelle *Alondi*. Elle a toujours été la rivale de Zeila pour le Commerce, & n'est pas moins visitée des Marchands étrangers, qui y font le même trafic que dans l'autre. Cette ville est vis-à-vis d'Aden, & faisoit autrefois une grande figure, mais les Portugais la pillèrent & la brûlèrent en 1518; ils s'attendoient à y trouver de grandes richesses, mais il furent trompés, les habitans ayant eu le tems de se retirer avec leurs meilleurs effets. L'Isle qui joint presque la terre-ferme est très-fertile, & abonde en bled, en fruits & en bestiaux, que les Marchands transportent en d'autres Pays (c). Les autres parties du Royaume d'Adel sont unies, & il y a peu de montagnes; il y pleut rarement, mais ce défaut est abondamment réparé par le grand nombre de rivières (d).

Rivieres
Terroir,
Produc-
tions.

Il y en a entre autres une nommée Hawash, qui vient des montagnes d'Abissi-

(a) *Sanut. Marmol* &c.

(b) *Davity, Dapper* & al.

(c) *Marmol* l. c. C. 8. *Dapper*.

(d) *Marmol* l. c.

biffinie, qui font sur les confins de Xaou & d'Ogge, qui en reçoit quelques autres, & fait un grand tour avant que d'arriver dans le Royaume d'Adel. Elle est large & profonde, & ne le cede guere au Nil, si ce n'est pour la longueur de son cours; car à peine a-t-elle fait six lieues dans le Pays, que les habitans la partagent en tant de canaux, qu'elle est en quelque sorte épuisée avant que d'arriver à la mer. C'est ce qui rend les terres si abondantes en grains, en fruits & en d'autres provisions, qu'il y en a plus qu'il n'en faut aux habitans, & qu'on en transporte une partie dans les Royaumes voisins, & sur-tout dans ceux d'Aden & de Zeiden. Il y a beaucoup de froment, d'orge & de millet, quantité de moutons, de vaches & d'autres bestiaux. Quelques-uns des moutons ont, comme ceux de Syrie, d'Arabie & d'autres Pays, de grosses queues qui pèsent communément entre vingt & trente livres (a).

SECTION II.
Côte d'Aden, & Royaume d'Adel.

Mais le principal trafic est en poudre d'or, dents d'éléphants, encens & Negres, qu'on tire principalement de l'Abissinie, avec laquelle les Adélites sont continuellement en guerre; ils ne perdent guere l'occasion de faire des irruptions dans quelques-unes des Provinces de l'Empire, & n'en reviennent qu'avec beaucoup de butin de toute espece. Le tout se transporte, comme nous l'avons remarqué plus haut, à Zeila, où l'on trouve ordinairement des Marchands d'Arabie, de Camboye & d'autres Pays, qui donnent en échange des toiles de coton & des foyeries de toutes sortes, des colliers, des bracelets, & d'autres parures d'ambre, de cristal & d'autres matieres, des dates, des raisins, des armes à feu, des chevaux Arabes, & d'autres marchandises (b).

Les Adélites sont braves & belliqueux, ils se battent avec une intrépidité extraordinaire contre les Abissins, tant par zele de Religion, que par l'espoir du butin, les uns étant des Mahométans opiniâtres, & les autres des Chrétiens timides, qui n'égalent point leurs ennemis pour la valeur, la discipline & les armes. Les armes des Abissins, sur-tout dans les Provinces reculées, sont l'arc & la fleche, des lances & des javelots, tous fort mal faits; les soldats ordinaires n'ont guere que de longs batons, pointus aux deux bouts & durcis au feu; au-lieu que les Turcs & les Arabes fournissent aux Adélites quantité d'armes à feu & d'autres armes pour de la poudre d'or, des esclaves, & d'autres produits du butin fait sur les Abissins, comme on l'a dit; leurs fréquentes incursions dans l'Abissinie les rendent plus habiles à la Guerre qu'au Commerce. Le long de la côte septentrionale ils sont d'une couleur fort brune, mais plus on avance vers le Sud plus on trouve qu'ils sont noirs. Leur habillement se réduit principalement à un morceau de coton, qui les couvre depuis la ceinture jusqu'à un peu au-dessous du genou, tout le reste du corps étant nud; il n'y a que le Roi & les Personnes de qualité de l'un & de l'autre sexe, qui ont une espece de robe volante qui leur couvre tout le corps, & un bonnet sur la tête; tous les autres ont la tête découverte & vont pieds nus. Ils aiment beaucoup, sur-tout les femmes, à porter au cou, aux bras, au poignet,

Habitans, leurs armes, discipline &c.

(a) Marmol, Davity &c. (b) Bermudez, Marmol &c.

SECTION
II.
Côte d'A-
jan, &
Royaume
d'Adel.

Fondation
de ce Ro-
yaume.

gnet, à la cheville du pied, des anneaux de verre & d'ambre, & d'autres pareilles bagatelles.

Nous avons déjà remarqué que leur Religion est la Mahométane, & leur Gouvernement monarchique & despotique, bien-que sous la protection du Grand-Seigneur, auquel le Roi rend une espece d'hommage & paye tribut pour cela. On dit (a) que ce Royaume a eu pour fondateur un Prince du sang Royal d'Abissinie, nommé *Salatru*, qui s'étant sauvé de la Prison où ces Princes étoient en ce tems-là confinés, se réfugia dans le Royaume ou la Province d'Adel, & se mit sous la protection du Roi de Zeila; s'étant fait Mahométan, ce Prince lui donna sa fille unique en mariage. Ce fut avec son assistance qu'il se rendit maître du Royaume d'Adel; après sa mort il lui succéda dans celui de Zeila, & réunit ainsi ces deux Royaumes en un. Ce Prince devint, comme tous les autres Renegats, ennemi juré de tous les Chrétiens, & fut presque toujours en guerre avec les uns ou les autres; il s'échappa avec peine des mains des Portugais, quand ils débarquèrent à Zeila son ancienne Capitale, qu'ils pillèrent & brûlèrent. Voici ce que quelques-uns de leurs Auteurs racontent de cette affaire (b).

Salatru
défait par
les Portu-
gais.

Leur Flotte ayant beaucoup souffert par la disette de vivres, & *D. Odoard de Galyan*, que le Roi *Emanuel* envoyoit en qualité d'Ambassadeur à la Cour d'Abissinie, étant mort, *Suarez*, Commandant de la Flotte, qui avoit détaché inutilement quelques Vaisseaux pour chercher des rafraîchissemens, prit la résolution de faire voile pour Zeila, qui étoit alors une ville riche & fort peuplée; mais il fut fort étonné de trouver que les habitans l'avoient abandonnée, & qu'ils avoient emporté leurs meilleurs effets, n'ayant laissé qu'une bonne garnison pour défendre la place. Les Portugais n'ayant pu obtenir des vivres ni par prières ni pour de l'argent, résolurent de l'attaquer, ce qui leur étoit d'autant plus aisé qu'il n'y avoit ni murailles ni fortifications. Ils débarquèrent donc quelques troupes, qui se mirent en ordre sous les armes sur le rivage, attendant avec impatience les autres que *Suarez* devoit leur envoyer; mais voyant qu'il tarδοit plus qu'il n'auroit dû, pendant qu'ils étoient exposés aux insultes de la garnison, ils prirent le parti d'entrer dans la ville l'épée à la main, & s'étant rendus maîtres d'une partie de la garnison, après avoir repoussé l'autre, ils pillèrent les maisons & enleverent une grande quantité de provisions; ils en envoyerent la meilleure partie à bord de leurs Vaisseaux, & détruisirent le reste avec la ville, où ils mirent le feu, & la réduisirent en cendres. Telle est la Relation favorable que les Auteurs Portugais donnent de la maniere dont leurs compatriotes ruinerent cette ville & plusieurs autres belles villes opulentes, tant sur cette côte que sur la côte opposée. Doit-on être surpris après cela que leur nom soit détesté dans tous ces quartiers, & à cause d'eux ceux de Franc, d'Européen & de Chrétien? Nous avons dit plus haut, que le nouveau Roi d'Adel fut défait, & s'échappa avec peine (c); mais si ce fut à la prise de Zeila, ou dans quelque autre rencontre,

(a) Lettre d'*André Corsali* à la tête de la Relat. d'*Alvarez*.

(b) *Codinho* de Reb. Abissi. L. II. *Oforis* & al.

(c) Voy. *Davity* & les autres.

tre, c'est ce que nous ignorons. Quoi qu'il en soit, ce que nous ve-

SECTION
II.

Côte d'A.
jan &
Royanne
d'Adel.

sons de rapporter suffit pour justifier sa haine & son ressentiment contre eux.
Son successeur, que les uns appellent *Gradalomet* (a), *Bermudez*, *Gorranho* ou *Goranha*, & d'autres *Granhé*, hérita d'une haine implacable contre tous les Chrétiens en général, mais plus particulièrement contre les Portugais; & nous pouvons ajouter que ce fut un des ennemis les plus redoutables auxquels ils eurent à faire après leur arrivée dans ces Pays, & celui qui mit leur valeur & leur politique à la plus grande épreuve. Ayant été informé à tems de l'approche de leur Flotte, il avoit pris toutes les précautions nécessaires, & prescrivit à ses Officiers de quelle façon ils devoient se conduire contre ceux qui risqueroient de venir à leur portée. Les premiers qui furent les victimes de son ressentiment, furent environ soixante déserteurs, qui s'enfuirent de la Flotte dans une chaloupe; ayant débarqué à quelque distance de Zeila, ils se virent bientôt en danger de périr de soif & de chaleur dans ce terroir sec & brûlé. Un des Capitaines de *Granhé*, qui commandoit-là, leur envoya dire qu'il leur donneroit de l'eau, des vivres & la vie sauve, s'ils consentoient à lui livrer leurs armes. Ces misérables, qui n'avoient point d'autre ressource dans la nécessité qui les pressoit, acceptèrent ce parti, & incontinent après furent massacrés (b). Mais ne pourroit-on pas révoquer en doute qu'un Capitaine Mahométan ait commis une si horrible trahison, sur-tout envers quelques misérables déserteurs, qui avoient abandonné un ennemi qui venoit l'attaquer, & cela dans une conjoncture si critique?

Granhé
lui succède.

Cruel stratagème
contre les
Portugais.

Les Adélites usèrent d'un autre stratagème, qui auroit eu de plus fâcheuses suites encore, s'il avoit réussi comme le premier. Voici ce qu'en dit notre Auteur.

Autre ruse
sans
succès.

Pendant que cela se passoit l'Amiral Portugais envoya une Galere à Arkiko pour troquer un millier de pieces de toile de coton contre des bœufs & des vaches pour la provision des Vaisseaux. La traite étant faite, ceux qui conduisoient les bestiaux par terre depuis Arkiko jusqu'au lieu où les Vaisseaux étoient mouillés, furent détroullés par un Bahrnagas (c), nommé *Noro*, Capitaine du Roi de Zeila. Ce Bahrnagas envoya aussitôt dire au Capitaine des Vaisseaux, que le Roi son Maître étoit Seigneur de toute l'Abissinie, qu'il avoit entierement conquise sur le Negus; qu'il exhortoit les Portugais à faire la paix avec lui, & à trafiquer dans son Pays, où il se trouvoit beaucoup d'or, d'yvoire, de civette, d'encens, de myrrhe, & d'autres drogues aussi-bien que des Esclaves; il ajouta que ce commerce leur seroit utile, & que de son côté il leur fourniroit des provisions en abondance, qu'il leur rendroit les bœufs qu'il avoit saisis, & donneroit satisfaction pour les soixante hommes, qui avoient été massacrés.

Le bon Patriarche *Bermudez* avertit le Capitaine de ne se point fier aux belles offres du perfide Bahrnagas, & il lui conseilla d'user à son tour de finesse avec lui. Le Capitaine profita de l'avis, & envoya au Bahrnagas en présent

Le Bahrnagas
Moure
trahit par
les Portugais.

(a) Tellez, Ludolph, & al. (b) Bermudez C. 1. (c) *Ibid.*

SECTION
II.
Côte d'A-
jan &
Royaume
d'Aden.

un barril de vin, & un nouveau millier de pieces de toile pour échanger contre du bétail, à la place des premières, qui avoient été prises, disoit-il, de bonne guerre: par rapport aux soixante désertheurs, il lui fit dire qu'ils avoient reçu le traitement qu'ils méritoient. Qu'à l'égard du Commerce & du Traité de paix, ils étoient alors dans la Semaine Sainte, pendant laquelle il ne leur étoit pas permis d'y travailler, mais qu'incontinent après les Fêtes ils feroient tout ce que le Bahrnagas fouhaitteroit, & qu'ils iroient à terre avec leurs marchandises pour trafiquer.

Le Capitaine, suivant encore l'avis de *Bermudez*, ordonna qu'aucun bateau n'iroit à terre, afin que le Bahrnagas ne fût point informé des desseins des Portugais. Cependant il commanda à tous les soldats de se tenir prêts le plus secrettement qu'il seroit possible, & de s'embarquer dans tous les bateaux & les vaisseaux légers de l'armée, sans laisser voir aucuns feux, afin de n'être point découverts. Les mesures étant prises, le Capitaine *Martin Correa* débarqua avec six-cens hommes sur les dix heures du soir, & se faisit de tous les postes par où les ennemis pouvoient échapper. Il y eut dans cette occasion quelques Turcs & Fartaquis de tués, & les Portugais s'emparèrent de leur bagage, mais en petite quantité, *Correa* n'ayant pas eu le loisir de prendre des voitures. Le Bahrnagas, voyant fuir le Roi, prit aussi la fuite, & courut du côté où étoit *Correa*; il fut reconnu, & un Mousquetaire le tua. Plusieurs de ses gens qui accoururent à pied & à cheval pour le dégager, furent taillés en pieces, le reste prit la fuite & se sauva. Les Portugais envoyèrent la tête du Bahrnagas à l'Impératrice d'Abissinie, avec le détail de leur heureuse descente, & de la défaite du Roi d'Adel son ennemi; ces nouvelles lui causerent beaucoup de joye, & elle leur envoya un des Seigneurs de sa Cour pour les en féliciter.

D. Chris-
tophle de
Gama fait
Général
des Portu-
gais.

Ce glorieux début, qui par une ruse bien concertée les mit tout d'un coup à couvert des trames du Bahrnagas Mahométan, leur ouvrit en même tems le chemin par les Terres du Roi d'Adel, & lui fit connoître & à ses sujets la valeur & l'adresse supérieure des Portugais. Cela détermina aussi plusieurs Gentilshommes de la Flotte du Viceroi à s'engager volontairement pour l'expédition d'Abissinie. Il y consentit non seulement, mais pria le Patriarche *Bermudez* de recevoir aussi *Dom Christophle de Gama* son frere, & de lui donner le commandement de sa petite armée sous ses ordres, à quoi le Prélat acquiesça sans peine. Les troupes ne consistoient qu'en quatre-cens hommes, bien armés & exercés à la maniere Européenne; mais les Volontaires grossirent l'armée par le nombre de leurs domestiques, qui dans la fuite furent d'une grande utilité tant contre les Adélites, que pour transporter l'artillerie par-dessus des montagnes escarpées & par des passages difficiles, qu'ils trouverent dans leur route, ou dans lesquels ils furent obligés de se mettre à couvert, à cause que les troupes d'Adel occupoient par-tout les postes les plus avantageux (a).

Arrivée à
Debaroa.

Leur Roi ne fut pas sitôt revenu de la frayeur que lui avoit causé sa défaite imprévue, qu'il ramassa toutes ses forces, avec celles de ses Alliés, résolu à tout prix d'empêcher les Portugais de passer par ses Terres pour se

ren-

(a) *Bermudez* l. c.

rendre en Abissinie. Mais tandis qu'il faisoit les préparatifs nécessaires, ils avoient déjà gagné Debaroa, ville de la dépendance de l'Abissinie; le Bahrnagas, qui commandoit dans la Province, leur avoit fourni par ordre de l'Impératrice qui étoit venue les trouver, toutes sortes des provisions, avec les voitures & les montures nécessaires pour continuer leur marche. Etant partis de Debaroa, ils marcherent pendant huit jours par un Pays rude & raboteux, que le Roi d'Adel avoit conquis, & arriverent dans de belles plaines, remplies de Chrétiens, qui gémissaient sous le joug des Mahométans, & qui vinrent d'abord se soumettre à *Dom Christophle*. Après trois jours encore de marche ils arriverent dans une plaine fort agréable, où ils trouverent une fontaine de fort bonne eau, autour de laquelle ils camperent. Ce fut-là qu'ils reçurent un message très-fier de la part du Roi d'Adel (*), qui leur fit demander qui ils étoient, de la part de qui ils venoient, & leur fit savoir que ces Royaumes étoient à lui, conquis par sa valeur & celle de ses soldats, avec l'assistance de son Prophete Mahomet; que néanmoins, puisqu'ils étoient venus si loin, s'ils vouloient entrer à son service, il les recevroit non seulement comme des amis & des alliés, mais leur donneroit de belles terres & de bons appointemens, suivant leur qualité; que s'ils ne vouloient pas accepter ces offres, ils eussent à se retirer au plus vite, faute de quoi ils seroient traités en ennemis & taillés en pieces.

SECTION II.
Côte d'Adel.
Royaume d'Adel.

Message du Roi d'Adel.

La réponse de *D. Christophle* fut digne de son rang & de sa naissance, & il témoigna un grand mépris pour le Roi d'Adel, aussi-bien que pour ses promesses & ses menaces; elle revenoit en substance à ceci, qu'il étoit un Capitaine du Roi de Portugal, par le commandement exprès duquel il étoit venu en ce Pays-là, pour rétablir l'Empereur d'Abissinie dans ses Royaumes, que le Roi de Zeila avoit envahis. Cette réponse, jointe au présent de bagatelles qu'il envoya ou à ce Prince, ou à son Général, car c'est ce qui est douteux, & au beau présent qu'il fit au messager (a), déterminant bientôt le Roi Maure à en venir à une action, dont nous ne répéterons pas les circonstances, que nous avons rapportées ailleurs; le combat fut si rude, que les Généraux de part & d'autre furent blessés, le Maure le fut plus dange-reusement que l'autre, ayant eu son cheval tué sous lui, & reçu un coup à la jambe, qu'un Portugais lui tira (b). Ce fut un bonheur pour les Portu-gais,

Réponse de Gama.

(a) Voy. Ch. V. Sect. IX. (b) Là-même.

(*) Il sera bon de remarquer que *Tellez* (1) & ceux qui l'ont suivi, par mépris ou par quelque autre raison qui ne nous intéresse point, ne donnent constamment à ce brave Guerrier que le nom de Général ou de Grand-Visir du Roi d'Adel, sans nommer jamais son Maître, ni le faire paroître sur la scene (2). Mais nous croyons que l'autorité du Patriarche *Bermudez* doit l'emporter; il étoit à la tête de l'expédition d'Abissinie, il en dirigea presque toutes les opérations, & se trouva dans toutes les occasions avec *Gama*; il devoit donc naturellement être le mieux instruit de la qualité du Chef des Maures, qu'il appelle par-tout Roi d'Adel. Ce qui prouve encore qu'il l'étoit, c'est ce que le Patriarche rapporte, qu'après que ce Prince eut été tué & sa Veuve faite prisonniere, l'Empereur la fit épouser au Général qui commandoit alors les Portugais, & lui donna deux Royaumes tributaires, avec toutes les marques de la Royauté, pour que cette Princesse ne perdît pas son rang, ainsi que nous l'avons vu dans le Chapitre précédent.

(1) *Tellez* L. II, C. 8. p. 70, 113 & c. (2) *Ludolph* L. I. C. 16. § 44, & alib. passim.

SECTION
II
Côte d'A.
jan &
Royaume
d'Adel.

gais, dont le Général avoit aussi été blessé à la jambe, car les Maures les avoient enveloppés de toutes parts; & comme ils étoient bons soldats & fort supérieurs en nombre, ils les auroient selon les apparences taillés en pieces, mais la chute de leur Chef, qui se retira sur une montagne voisine pour faire panser sa blessure, & la vue d'une tente que les Portugais firent dresser en signe de victoire, les engagerent à se retirer & à suivre leur Général. C'est au moins ce que leur rapporta le cousin germain du Bahrnagas, lorsqu'il vint les féliciter de leur victoire.

Ce Gouverneur, qui avoit embrassé le Mahométisme après la conquête des Maures, ayant donné des marques de sa repentance & du desir qu'il avoit de se reconcilier avec l'Eglise, s'engagea avec tous ses sujets de renoncer au Mahométisme, & de payer à son Prince légitime le même tribut qu'il payoit au Roi d'Adel. Il alla ensuite dans ses Terres, d'où il envoya aux Portugais du bétail & des provisions. Comme le Roi Maure l'avoit fait Gouverneur de tout le Pays, & qu'il avoit eu la lâcheté de renoncer au Christianisme, c'étoit le moins qu'il pouvoit faire, pour éviter le juste châtement que méritoient son apostasie & le mauvais exemple qu'il avoit donné à ses sujets. Mais les Portugais acceptèrent ses offres avec d'autant plus de plaisir, que la famine étoit dans le Pays, & qu'ils avoient déjà beaucoup à souffrir de la faim, jusques-là que quoique l'on fût en Carême ils avoient été obligés de demander au Patriarche dispense de manger de la viande & de tuer quelques bœufs qui charioient le bagage, enforte qu'ils se feroient vus dans la nécessité de ravager le Pays pour subsister; sans le secours que ce Gouverneur leur fournit si à-propos (a).

Nouvelle
Action.

Incontinent après Pâques, les deux Généraux étant guéris de leurs blessures, *Granhé* envoya dire à *D. Christophle* qu'il n'avoit qu'à se tenir prêt, & qu'il viendrait dans peu lui rendre une seconde visite. Il tint parole, & vint avec des forces fort supérieures à celles qu'il avoit la première fois. L'Impératrice effrayée voulut quitter le camp pour se sauver en quelque lieu de sûreté, & elle engagea même le Patriarche à la suivre; mais *D. Christophle*, prévoyant que cette fuite ne pourroit que décourager ses troupes, obligea le Prélat de revenir pour être à portée de leur donner la bénédiction avant l'action.

Le lendemain matin à la pointe du jour les deux armées se mirent en mouvement & se rencontrèrent dans une plaine, les Maures attaquèrent les premiers les Portugais de tous côtés. Le choc fut rude de part & d'autre; mais le feu de l'artillerie des Portugais déconcerta tellement les Maures, qui n'y étoient pas accoutumés, qu'ils lâcherent le pied, mais ils ne furent pas moins maltraités dans leur retraite. Avant l'action les Portugais avoient fermé beaucoup de poudre à canon sur leur chemin, à laquelle ils mirent le feu, de sorte qu'il y eut un grand nombre de ces misérables qui furent horriblement grillés, leurs habillemens de coton prirent feu, & la fumée les étouffoit; & comme ils ignoroient la cause de ce désastre, ils l'attribuerent à un pouvoir infernal, ce qui contribua encore à les mettre en désordre; à quoi il faut ajouter le ravage que faisoient les grenades & les pots à feu qu'on

(a) *Bermudez, Telles & al.*

qu'on leur jettoit. Le champ de bataille fut bientôt couvert de morts & de blessés, hommes & chevaux. Les Turcs avec leurs mousquets & leurs fleches ne tuerent aux Portugais que vingt hommes & leur Maître Canonier. A la fin l'Infanterie & le Cavalerie des ennemis se retirerent, & les Portugais les poursuivirent. *Granhé* fut donc encore obligé de leur abandonner le champ de bataille, & même son camp, pour fuir avec plus de vitesse; les Maures n'eurent ni le courage ni le tems de sauver rien; les Portugais n'ayant pu les joindre, revinrent & pillerent les tentes toutes dressées, où ils trouverent quantité de meubles, d'argent monnoyé, & d'autres richesses avec force provisions. Ce fut à l'occasion de cette seconde défaite, qu'on assure que pour pallier sa disgrâce & sa fuite, le Roi dit que les Portugais n'étoient pas des hommes mais des diables, à en juger par leur maniere de combattre (a).

SECTION II.
Côte d'Adel & Royaume d'Adel.

Il perdit tant d'hommes & de chevaux dans cette action, qu'il fut obligé de demander du secours au Grand-Seigneur, & pour donner du poids à sa requête il envoya une quantité considérable d'or à la Porte, & au Bacha de Zebid. Pendant cette négociation il resta campé avec les débris de son armée dans un poste avantageux, tandis que les Portugais, pour n'être pas surpris, se retirerent avec beaucoup de peine sur une montagne environnée de tous côtés de rochers, & presque inaccessible; ils trouverent au haut une plaine, où ils camperent (b).

Granhé demande du secours aux Turcs.

Aussitôt que le Roi d'Adel eut reçu de Zebid le secours qu'il avoit demandé, consistant en six-cens Turcs & deux-cens Maures à cheval, quelques-uns disent mille Arquebusiers & dix pieces de campagne (c), il résolut d'attaquer à tout risque les retranchemens des Portugais. En attendant *D. Christophle* ne croyant pas qu'ils fussent en sûreté dans l'endroit où ils étoient, étoit allé à la tête d'un détachement pour s'emparer d'une autre montagne plus haute, habitée par des Juifs, où il y avoit une garde de cent-cinquante Maures, commandée par un Capitaine du Roi d'Adel. *D. Christophle* l'attaqua, lui tua soixante hommes, prit trente chevaux, & mit le reste en fuite. Mais il fut bientôt obligé de revenir sur ses pas au secours du reste de son armée, qui lui donna avis de l'approche de celle des Maures, qui étoit déjà campée au pied de la montagne, que les Portugais occupoient.

Il se prépare à une nouvelle Action.

De-là *Granhé* envoya un homme chargé d'une balle de merceries, surtout de chapelets & de miroirs, qui avoit commission de dire à *D. Christophle*, que dans deux ou trois jours son Maître ne manqueroit pas de le suivre avec de meilleures marchandises. Ce Mercier ayant été pris par quelques Portugais, qui lui prirent ce qu'il avoit, s'acquitta du message dont il étoit chargé, ce qui fit que l'on envoya prier le Général de revenir au plus vite.

Quand il fut de retour, on proposa dans le Conseil de surprendre les Maures au milieu de la nuit, comme l'unique expédient de se tirer de leurs terres, & de sauver une poignée de monde, incapable de résister à des forcés si supérieures; ce fut l'avis du plus grand nombre des Capitaines.

Présomption fatale de Dom Christophle, sa défaite & sa mort.

(a) Les mêmes.
(b) Voy. Ch. V. Sect. IX.

(c) Voy. *Daviity* & les Auteurs qu'il cite.

SECTION
II.
Côte d'A-
jan &
Royaume
d'Adel.

Mais le jeune Général ne voulut pas se servir d'une ruse qui lui paroïssoit honteuse contre un ennemi, qui l'avoit toujours fait avertir d'avance de sa venue avant que de l'attaquer; il refusa de l'attaquer à son tour avant le jour, à quoi les autres furent obligés d'acquiescer malgré eux. Ils furent entièrement défaits, & perdirent leur brave Général; ayant été fort blessé, & ensuite découvert; il fut conduit au camp des Maures; *Granhé* tenta inutilement de le faire renoncer à sa Religion, tant par de grandes promesses que par les plus indignes outrages, comme on l'a vu dans l'Histoire d'Abissinie; irrité à la fin de sa constance il le fit mener & décapiter sur le champ de bataille (a). On trouvera aussi dans l'endroit cité une relation plus étendue de cette bataille, de la défaite des Portugais, des cruelles extrémités où ils furent réduits, & des horribles travaux qu'ils eussent avant que de pouvoir gagner les terres d'Abissinie; *Granhé* les suivant toujours pour les inquieter, *Bermudez* dit qu'il fut à leurs trousses jusqu'à l'endroit où le Nil se jette dans le Lac de Dambée.

Granhé
poursuit
les Portu-
gais.

Peu après ils trouverent le jeune Empereur d'Abissinie, qui leur fit un accueil fort gracieux, & qui prit la résolution de reconquérir avec leur secours quelques-unes des Provinces que *Granhé* lui avoit enlevées. Le Prince Maure de son côté avoit pris ses mesures pour faire une vigoureuse défense; il étoit campé dans une grande plaine, ayant devant lui une haute & difficile montagne, qui le séparoit de l'armée des Abissins; il ne voulut pas en faire garder les passages, comptant sur une ruse qui feroit périr plus de Portugais que les armes de ses gens. Les Portugais & les Abissins gagnèrent avec beaucoup de peine le haut de la montagne; ils trouverent que les habitans avoient pris la fuite, en apparence avec tant de précipitation, qu'ils avoient laissé quantité de provisions, & en particulier de l'hydromel; mais le tout étoit empoisonné, & ce fut un bonheur pour eux qu'on s'en aperçût assez tôt pour éviter le piège, deux soldats en moururent, & les autres rompirent les vaisseaux & répandirent l'hydromel.

Ayant trouvé un lieu propre à camper, ils s'arrêtèrent un peu pour se reposer, parcequ'ils avoient été tout un jour à monter. Le lendemain, quand ils eurent gagné l'autre côté de la montagne, ils découvrirent à plein l'armée des Maures, qui s'étoient avancés jusqu'au pied de la montagne, & bientôt ils furent à portée d'entendre leurs insultantes menaces, qui n'alloient pas moins qu'à exterminer tous les Portugais, à empaler tout vif leur Patriarche, & à faire le jeune Empereur Eunuque pour le service du Serrail de *Granhé* (b).

Il marche
à eux &
est tué.

Ces menaces intimiderent tellement le Monarque Abissin & ses foibles soldats, qu'il auroit fort souhaité de n'en venir point aux mains, mais les Portugais le forcerent à descendre avec eux, de peur d'être abandonnés de ses gens. *Granhé* ne les vit pas plutôt en mouvement, qu'il s'avança à la tête de ses troupes, armé de pied en cap, monté sur un beau cheval blanc, & ayant deux Turcs à ses côtés. Les Portugais l'attendirent jusqu'à ce qu'il fût à la portée du mousquet, alors un de leurs plus adroits mousquetaires lui tira un coup, qui le renversa mort à bas de son cheval; les deux Turcs qui l'ac-

com-

(a) Ch. V. Sect. IX. (b) *Bermudez* C. 3. *Tellez*.

compagnoient, furent aussi tués; une décharge générale qu'on fit ensuite, tua un si grand nombre de Maures, que le désordre se mit parmi eux, les fuyards & ceux qui vouloient encore combattre s'embarassoient les uns les autres, tandis que les Portugais, suivant leur pointe, faisoient un nouveau carnage & augmentoient leur confusion.

SECTION
II.
Côte d'A-
jan &
Royaume
d'Adel.

Ce fut alors que les Abissins, qui s'étoient tenus sur la hauteur, vinrent fondre aussi sur les Maures, & aiderent leurs braves Auxiliaires à remporter une victoire complete. Les Turcs & les Maures abandonnerent le champ de bataille & leur camp, les vainqueurs pillerent les provisions & les richesses qu'ils y trouverent; ils entrerent ensuite dans le Royaume de Dambée, où ils firent encore un grand butin, & quantité de prisonniers Turcs & Maures, du nombre desquels fut le fils du Roi d'Adel, sa veuve se sauva avec peine dans le Royaume de Dagoa (a). Une victoire si signalée détermina aisément le jeune Monarque Abissin à profiter de sa bonne fortune pour reconquérir les belles Provinces que le Roi d'Adel lui avoit prises; il y réussit à l'aide des Portugais, & de la terreur que leurs victoires avoient répandue par-tout, en très-peu de tems & sans peine, comme on le peut voir dans l'Histoire d'Abissinie (b).

Pendant qu'ils étoient occupés à faire des conquêtes, le nouveau Roi d'Adel, ou d'Aden, ainsi que le nomme Bermudez, Allié fidele de Granhé, & pas moins zélé Mahométan, fit dire à l'Empereur qu'il ne devoit pas s'enorgueillir trop de sa dernière victoire, qu'il trouveroit en lui un successeur en état de réparer les pertes de Granhé & de venger sa mort, & prêt à le faire. Le Monarque Abissin résolut de le prévenir; précédé des Portugais qui formoient l'avantgarde il fit marcher son armée en diligence pour le surprendre & fondre sur lui au moment qu'il s'y attendroit le moins. Ils passerent avec tant de promptitude & de secret une grosse riviere, que dès le lendemain matin ils attaquèrent l'ennemi avant le jour, le Roi d'Aden fut tué dès le commencement du combat, selon les apparences de la même manière & peut-être de la même main que le Roi d'Adel. L'action fut sanglante, & de part & d'autre il y eut bien du monde de tué, l'Empereur fut blessé, & il se trouva sur le point de périr à cause de l'embaras que causoit la nuit, qui ne permettoit pas de distinguer les objets. Les Maures voyant leur Roi mort, prirent la fuite, & les Portugais les poursuivirent & en tuerent encore un grand nombre. Au retour ils amenèrent plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouva Dinia Ambara, Veuve du Roi d'Adel ou d'Aden, qui se fit Chrétienne, & épousa le Général Portugais, comme on l'a vu (c).

Message des
Roi d'A-
den; il est
tué.

Après cette nouvelle victoire, les Portugais, dont le nom étoit devenu redoutable dans le Pays, & qui avoient déjà formé les troupes Abissines à la guerre, avoient une belle occasion de faire recouvrer à l'Empereur toutes les Provinces qu'on avoit détachées de l'Empire, & de le mettre en état de contenir, sinon d'exterminer tous ses ennemis aux environs, si ç'eût été là le grand objet de leur commission & de leur Patriarche. Mais ils avoient ordre d'obliger le jeune Monarque de se soumettre publiquement avec ses

(a) Voy. Ch. V. Sect. IX. (l) Là-même. (c) Là-même.

SECTION

II.

Côte d'Adel & Royaume d'Adel.

ſujets & ſon Eglife au Siege de Rome. C'étoit-là une demarche à laquelle il ne voulut abſolument pas ſe réſoudre, & qu'il remit tant qu'il lui fut poſſible ſous divers prétextes, & en les amuſant par de belles promeſſes juſqu'à ce qu'il fût en état de les reſuſer tout net. Ce fut-là la cauſe de la rupture entre eux, qui le priva de nouveaux ſecours, & l'expoſa à de nouvelles attaques de la part des Princes Mahométans, & aux irruptions des Galles, des Gaſates & d'autres Peuples barbares. Mais il nous eſt impoſſible de dire quelles hoſtilités ſuivirent cette époque, entre les Royaumes d'Adel & d'Aden & l'Empire d'Abiſſinie, quelles guerres il y eut avec d'autres Puiffances: la ſuite de l'Histoire de ces Pays ne nous eſt pas plus connue. Si l'on pouvoit ſ'en rapporter à ce que dirent au Pape & aux Cardinaux quelques Abiſſins, qui étoient à Rome en 1620, leur Maître avoit reconquis en ce tems-là la plus grande partie du Royaume d'Adel, & réduit le Roi ſi bas qu'il n'avoit plus rien à craindre de lui. Mais il n'eſt que trop évident, qu'ils expoſoient l'état des choſes plus ſelon que leur intérêt le demandoit, que ſelon la vérité. Leur but étoit d'engager le Pape & les Princes de l'Europe d'envoyer un puiffant ſecours en Abiſſinie, pour dépouſſer les Mahométans de leurs conquêtes ſur cette côte, afin d'ouvrir une entrée libre aux Chrétiens dans leur Empire, & par cette raiſon ils repréſentoient cette entrepriſe comme aiſée, & déjà à moitié exécutée; afin d'empêcher qu'on ne tardât, & de vaincre la répugnance que les Puiffances de l'Europe pouvoient avoir de faire de nouveaux efforts.

Quoi qu'il en ſoit, comme la fatale rupture entre l'Empereur & le Patriarche aboutit à l'entiere expulſion des Portugais, les ſeuls par qui on avoit des nouvelles de ce qui ſe paſſoit en Abiſſinie, & que depuis ce tems-là les avenues de l'Empire ont été fermées avec grand ſoin à tous les Européens, toute correfpondance a été ſi bien rompue qu'on a ignoré toujours ce qui eſt arrivé dans ces Pays-là. Tout ce que nous pouvons ajouter ſur l'article des Rois d'Adel & d'Aden & du Bacha Turc qui commande ſur les côtes de la Mer Rouge, c'eſt que les Empereurs d'Abiſſinie ont été obligés de leur faire une eſpece de penſion, pour les obliger à veiller & à traiter rigoureuſement tous les Etrangers, qui entreprendroient ſous quelque déguiſement & ſous quelque prétexte que ce ſoit de pénétrer dans leur Empire. Ces Princes ont été d'autant plus exacts là-deſſus, qu'ils ont reçu auſſi des ordres exprès du Grand-Seigneur, auquel ils payent tribut, & ſous la protection duquel ils ſont. Les Rois d'Adel ſur-tout ont été depuis longtems en grande faveur à la Porte, & honorés du titre de Saints, à cauſe de leur zele extraordinaire contre les Chrétiens & des fréquentes guerres qu'ils ont avec eux. Ce beau titre n'a pourtant pu les garantir d'être dépouillés par les Sultans de leurs principaux ports ſur la Mer Rouge, & d'être renfermés peu à peu dans l'intérieur des terres, deſorte qu'il ne leur reſte plus que le port de Zeila, tous les autres étant entre les mains des Turcs (b); par ce moyen ils tiennent non ſeulement le Roi d'Adel comme enfermé, & empêchent toute correfpondance avec ces quartiers là, mais ils fer-

(a) Lett. de Coreal, Davity.

(b) Ramuſo, Pigafet, Marmol, Davity, Dapper &c.

ferment aux Missionnaires de Rome toutes les avenues de l'Abissinie le long de ces côtes. Nous sommes donc obligés de finir ici l'Histoire du Royaume d'Adel; nous ajouterons seulement une ou deux réflexions sur ce que nous avons dit. D'abord, qu'il paroît que les Rois d'Adel ont été les plus puissans & les plus formidables Princes de la côte d'Ajan, vu qu'ils ont non seulement pu porter tous les autres à se liguier avec eux contre l'Empire d'Abissinie, mais engager même dans leur alliance le Roi d'Aden, bien que plus éloigné, & placé de l'autre côté du Détroit de Babelmandel (*). Le grand lien qui unit tous ces petits Royaumes si étroitement, c'est la Religion; ils sont ou Mahométans ou Idolâtres, comme nous l'avons remarqué plus haut, & par conséquent également ennemis des Chrétiens, desorte qu'il est naturel que leur zèle les anime contre un Empire aussi puissant & aussi vaste que l'est celui d'Abissinie, dont les Monarques ont été depuis longtems célèbres par leur attachement inviolable à leur Eglise, & par leur zèle contre l'Idolâtrie & le Mahométisme.

Ajoutons que la Cour Ochomane, sous la protection de laquelle ils sont, n'a pas moins d'intérêt par des motifs de Politique & de Religion, d'abaissier le plus qu'il lui est possible la puissance des Empereurs d'Abissinie: c'est dans cette vue qu'elle s'est saisie de tous les ports de cette côte, en renfermant par-là les Princes Maures ses Vassaux dans l'intérieur de leurs Terres; non seulement elle les encourage, mais les oblige à être toujours en guerre avec l'Abissinie, en leur fournissant des secours d'hommes, d'artillerie, d'armes à feu & d'autres armes, avec des munitions, car sans cela ils ne pourroient la soutenir longtems, n'ayant pas d'autre voye de s'en pourvoir.

S E C T I O N III.

Histoire du Royaume de MAGADOXO & de la République de BRAVA, avec la refutation du prétendu Royaume d'ADEA.

LE second Royaume considérable de la côte d'Ajan est celui de *Magadoxo*, que quelques Géographes nomment *Madagoxo* & *Magadocho*. Il confine à celui d'Adel, & s'étend suivant les Cartes les plus modernes, depuis le cinquième degré, quarante minutes de Latitude Septentrionale jusqu'à l'Équateur, où la rivière ou le golphe de *Jubo* sépare la côte d'Ajan de celle de *Zanguebar*, comme la rivière de *Magadoxo* le sépare du

Ro-

(*) Nous avons eu occasion de parler de ce Prince comme d'un allié très zélé du Roi d'Adel contre les Abissins, bien-qu'il regne dans l'Arabie Heureuse, & qu'il en soit séparé par le Détroit; ainsi, bien-qu'il ne soit pas sur la côte d'Ajan dont il s'agit ici, il semble que ce seroit le lieu de faire connoître ce Royaume plus particulièrement, d'autant plus que ce qu'on en trouve dans les Arabes & dans les autres Auteurs, est trop peu considérable pour former un article séparé, ne regardant guère que son ancienne Capitale & son état présent. Mais nous avons rapporté ailleurs, d'après M. Le Roy dans son Voyage de l'Arabie Heureuse, tout ce qu'il y a de plus curieux là-dessus, de façon que nous n'avons rien à ajouter.

SECTION III.

Royaume de Magadoxo, République de Brava &c.

Royaume de Magadoxo.

SECTION II.
Côte d'Ajan & Royaume d'Ajan.

SECTION
III.

Royaume
de Maga-
doxo, Ré-
publique
de Brava
&c.

Royaume d'Adel (a). Mais tout ce qu'on peut dire de son étendue dans l'intérieur ou vers l'Ouëst, n'est que simple conjecture ; la plupart des Géographes ne font pourtant pas difficulté d'en fixer les limites de ce côté-là dans leurs Cartes, selon que leur imagination les guide, plutôt que sur aucun fondement certain. Ce Royaume tire son nom de sa Capitale, située sur une grande Baye, que forme l'embouchure de la rivière du même nom ; les Arabes, dit-on, appellent cette rivière le Nil de Magadoxo, parcequ'il déborde annuellement comme le Nil fait en Egypte.

Quelques Auteurs disent qu'elle sort des montagnes du Royaume de Machidas, d'autres placent sa source dans les montagnes de la Lune (b). Le fait est, que nous connoissons si peu ces Pays de l'intérieur des terres, que sa source nous est aussi inconnue que celle du Nil l'étoit autrefois. Quoi qu'il en soit, il y a de l'apparence que son cours est fort long, bien-qu'elle fasse peut-être moins de détours que le Nil ; c'est ce qu'indique non seulement la grandeur de son lit, qui forme une grande Baye fort commode un peu au-dessous de la Capitale, mais encore ses inondations régulières & étendues, qui fertilisent le Pays à un tel point, par le nombre des canaux qu'on tire, qu'il produit quantité de froment, d'orge & de fruits, & qu'il nourrit un grand nombre de chevaux, de bœufs, de moutons & d'autres animaux sauvages & domestiques.

Magadoxo est une ville fort marchande, & très-fréquentée des Marchands d'Aden, de Camboye & d'autres Pays, qui y portent des cotons, des soyeries, d'autres étoffes, des épiceries, & quantité de drogues, qu'ils troquent pour de l'or, de l'ivoire, de la cire & d'autres marchandises (c). Les habitans sont la plupart des Mahométans qui s'y sont établis au tems des Califes (d), le plus grand nombre des autres habitans ont embrassé la même Religion, il ne laisse pas pourtant d'y avoir beaucoup d'Arabes Bedouins, qui sont idolâtres, & dans l'intérieur des terres il y a encore plus de Chrétiens du Rit Abissin, qui relevent de l'Empire d'Abissinie, ou qui lui payent tribut.

Le Roi & sa Cour sont Mahométans, ce qui n'empêche pas selon quelques-uns, qu'il ne paye tribut à l'Empereur d'Abissinie, tandis que d'autres assurent qu'ils sont continuellement en guerre. Quoi qu'il en soit, ses sujets sont les uns blancs, d'autres olivâtres, & d'autres noirs ; ils parlent la Langue Arabe, sont robustes & belliqueux ; entre autres armes ils se servent de fleches & de lances empoisonnées (e).

D'Acugna
attaque
Maga-
doxo &
est repoussé.

Le seul trait d'Histoire remarquable qu'on trouve sur ce Royaume, c'est l'entreprise que fit contre la Capitale la Flotte Portugaise, commandée par *Tristan d'Acugna*, en allant aux Indes. Il avoit déjà obligé plusieurs villes maritimes à payer tribut, & en avoit réduit d'autres en cendres, comme celle de Brava, dont nous parlerons dans la suite. Etant arrivé devant Magadoxo, il fit sommer la ville, selon la coutume, d'entrer en alliance & de faire la paix avec les Portugais, ou pour parler plus clairement de

(a) *Saunt. L. II. C. 12. Davity, Dap- per &c.*

(b) *D'Herbelot, Bibl. Orient.*

(c) *Ramusio, Davity & al.*

(d) *D'Herbelot l. c.*

(e) *Saunt. Davity, Ossorio Vol. I.*

de se soumettre à eux & de payer tribut. Mais il trouva les habitans déjà préparés à le bien recevoir; un grand nombre de gens à pied & à cheval occupoient le rivage, les murs étoient bordés de gens armés, & il y avoit un bon Corps de troupes posté devant la ville; l'Officier que d'*Acugna* envoyoit pour faire la sommation, nommé *Coutinho*, n'osa descendre à terre; en voyant ces dispositions, il y envoya un des prisonniers de Brava, pour assurer ceux de Magadoxo que les Portugais ne venoient nullement pour leur faire la guerre, mais au contraire pour leur offrir la paix. Mais comme ils savoient l'horrible massacre que d'*Acugna* avoit fait à Brava, ils se jetterent en furie sur le messager & le mirent en pieces, menaçant de traiter *Coutinho* de la même façon, s'il entreprenoit de prendre terre. Il s'en retourna alors vers son Amiral, & l'informa du mauvais succès de sa commission & des menaces insolentes des ennemis. D'*Acugna* en suite prit la résolution de bombarder la place & de l'attaquer, mais ses Officiers & ses Pilotes le dissuaderent de ce cruel dessein: les premiers lui représenterent que la ville étoit naturellement forte, la garnison nombreuse & bien pourvue de munitions, & que les habitans étoient pleins de courage & de résolution; les Pilotes lui remontrèrent que les Vaisseaux courroient risque tant par le feu de la ville que par la violence de la mer, sur-tout à cause que l'Hiver approchoit, & que la mousson étoit prête à finir, en sorte que si ses troupes échouoient dans leur entreprise, la perte de l'Armée & de la Flotte étoit inévitable. Ces remontrances le déterminèrent à faire voile sur le champ pour Socotora, où il arriva peu après, laissant les braves habitans de Magadoxo en liberté de se réjouir de leur délivrance. Telle est la relation que fait de cette entreprise *Ossorio* Evêque de Selves, leur compatriote (a). On en peut inférer que ce Royaume n'est point tributaire de l'Abissinie, comme quelques-uns le prétendent; puisque s'il l'avoit été, les Portugais n'auroient pas entrepris ainsi sur la Capitale, & les habitans ne les auroient pas repoullés avec tant de courage.

C'est dans l'enceinte du Royaume de Magadoxo, & vers son extrémité méridionale qu'avoit été fondée la République de Brava, le seul Etat de cet ordre connu en Afrique; sept freres, qui fuyoient la tyrannie de leur Roi *Lacah*, un des petits Rois de l'Arabie Heureuse, en furent les fondateurs. Ils trouverent sur cette côte un lieu situé commodément & agréablement, & borné de chaque côté par une riviere: c'est ce qui a fait dire à *Sanutus* que c'est une Ile (b), & l'on pourroit assez justement lui donner ce nom, si les deux rivieres qui font de chaque côté, n'étoient effectivement que deux branches du Kilmanei, comme quelques-uns le prétendent (c), mais fort au hazard à ce que nous croyons, puisque cette riviere a un tout autre cours, loin de cette côte, ainsi que nous l'avons vu. Quoi qu'il en soit, que ce soient deux rivieres différentes, ou des bras d'une même riviere, il y a de l'apparence que le territoire de la République ne s'étend pas fort avant dans l'intérieur du Pays: sa principale force consiste dans le grand commerce de sa Capitale, qui porte aussi le nom de Brava: cette ville est dans

SECTION
III.
Royaume
de Maga-
doxo, Ré-
publique
de Brava
&c.

République
de Brava.

(a) *Ossorio* l. c. p. 286.

(b) *Ubi supra*.

(c) *Remiso*, La Croix, *Astiq.* P. III.
St. A. 10.

SECTION
III.Royaume
de Maga-
doxo, Ré-
publique
de Brava
&c.Capitale
& son
Commerce.

une affiette commode sur une Baye que forme l'embouchure du bras septentrional de la riviere, à un degré environ de la Ligne, selon les dernieres Cartes.

Cette ville, la seule que nous sachions que possède la République, est grande & bien peuplée, sur-tout de riches Marchands, qui sont les descendants des sept freres Arabes dont nous avons parlé. Ils négocient en or, en argent, en étoffes de soie, en toiles de coton, en gommés & autres drogues, & en ambregis, que l'on trouve en grande quantité sur cette côte, & si nous en devons croire nos Auteurs (a), on y en a trouvé des morceaux d'une si prodigieuse grosseur, qu'un homme qui étoit d'un côté ne voyoit pas un chameau qui étoit de l'autre. Les maisons sont grandes & bien bâties à la mode des Maures; la ville est bien fortifiée, & passe pour une des plus marchandes & des plus fréquentées de toute la côte d'Abissinie. La Ville & la République sont gouvernées par douze Cheiks ou Magistrats, que l'on choisit, on ne dit pas si c'est annuellement ni comment, entre les plus anciens des familles des sept freres; c'est dans ce Conseil que réside l'Autorité Souveraine. Les habitans sont la plupart Mahométans, & tributaires du Roi de Portugal, à qui ils payent tous les ans cinquens Miticals, qui sont environ quatre-cens livres de France (b).

Attaquée
& brûlée
par les
Portugais.

Ils ne se sont néanmoins soumis à ce tribut, qu'après avoir été traités cruellement par la Flotte Portugaise qui alloit aux Indes, voici la Relation qu'en donne *Ossorio* (c). *Tristan d'Acugna*, Amiral de cette Flotte, ayant débarqué à Melinde trois Ambassadeurs que le Roi *Emanuel* envoyoit à l'Empereur d'Abissinie, les recommanda à la protection du Roi, & continua sa route vers le Nord, le long de la côte; étant arrivé devant Brava, à deux-cens lieues de Melinde, il mouilla dans le port. Il envoya, selon l'usage de sa Nation, un de ses Officiers, nommé *Lionel Codingo*, pour saluer les Chefs de la République, & leur offrir la paix avec l'amitié & l'alliance du Roi son Maître. Les Cheiks répondirent qu'ils étoient disposés à faire un pareil Traité; mais, dit l'Auteur, ce n'étoit-là qu'une feinte pour amuser les Portugais, parceque l'on approchoit de la saison où il regne sur cette côte des vents si orageux, que les Vaisseaux ne pouvoient qu'être brisés, même dans le port. *D'Acugna* ayant découvert cet artifice, prit d'abord la résolution d'attaquer la ville: avant la pointe du jour ses troupes se trouverent en ordre de bataille sur le rivage; il en forma deux lignes, l'une composée de six-cens hommes, dont il donna le commandement à *Alphonse d'Albuquerque*; il se mit à la tête de l'autre, où il y avoit le même nombre de soldats.

Il y avoit dans Brava une garnison de quatre-mille hommes, dont deux-mille firent une sortie sur les Portugais. Le choc fut rude de part & d'autre, mais les Portugais chargerent les ennemis avec tant de furie qu'ils les obligerent de plier; ils ne laisserent pas de faire leur retraite en bon ordre, & l'on ferma les portes de la ville, après qu'ils furent rentrés. Les Portugais investirent d'abord la place, & examinerent soigneusement par quel

(a) *Texeira, Ramusio, Davity, La Croix*
&c.

(b) Les mêmes.

(c) *Ossorio ubi sup.*

quel endroit ils pourroient la forcer ; en attendant on leur jetta des torches allumées & on les accabla de traits. *Albuquerque* ayant remarqué un endroit foible aux murailles , y commença l'attaque ; mais il eut bientôt en tête les affligés , qui y accoururent & se défendirent avec une intrépidité surprenante. On combattit de part & d'autre avec beaucoup de fureur ; heureusement pour d'*Albuquerque* l'Amiral arriva ; à cette vue les Maures épouvantés prirent la fuite avec beaucoup de précipitation , & les soldats Portugais , ardens après leur proye , les auroient suivis si leurs Chefs ne les avoient retenus. Immédiatement après ils entrèrent dans la ville , la pillèrent , & y firent un butin immense , qu'ils transporterent à bord de leurs Vaisseaux. Un grand nombre des affligés furent tués , blessés ou faits prisonniers ; ces derniers furent bientôt mis en liberté. Les Portugais eurent environ cinquante morts , & plusieurs de leurs gens dangereusement blessés , outre dix-huit qui périrent avec la chaloupe ; par leur avarice insatiable ils l'avoient si fort chargée , qu'elle s'enfonça avec eux. L'inhumanité des soldats & des matelots Portugais , & leur avidité allerent si loin , qu'ils couperent les bras à sept femmes pour se saisir plus promptement de leurs bracelets & de leurs bagues. Mais d'*Acugna* ayant puni sévèrement les auteurs de cette action , il empêcha les autres de se porter à de pareils excès. Après le pillage l'Amiral fit mettre le feu à la ville , qui fut bientôt réduite en cendres , à la vue des habitans qui étoient à une petite distance , contemplant ce triste spectacle. Voilà ce que rapporte *Offorio* de la catastrophe de cette ville , & il paroît par la suite que pour se rétablir dans sa première splendeur , elle fut obligée de se rendre tributaire de ceux qui l'avoient ruinée ; mais quand & comment ces courageux Bravains se soumirent à cette dure condition , c'est ce que nous n'avons pu découvrir. Car pour d'*Acugna* , après y avoir mis le feu , il fit d'abord voile pour Magadoxo , comme on l'a vu plus haut.

La plupart des Géographes comptent sur la côte d'Ajan un troisième Royaume , qu'ils appellent *Adea* , & qu'ils placent avec sa prétendue Capitale du même nom , entre ceux d'Adel & de Magadoxo ; d'autres font de ce dernier une partie d'*Adea* , & en donnent le nom à la Capitale ; on dit cependant que *Barraboa* est celle où le Roi fait sa résidence (a). *Barraloo* est un nom Portugais qui signifie *bon rivage* ; cette ville est située entre deux branches de la rivière de *Kilmanci*. On ajoute que le Roi , quoique Mahométan , est tributaire de l'Empereur d'Abissinie. Un Géographe assure non seulement que ce Royaume existe , qu'il est situé là où nous avons dit , & dépendant du *Negus* , mais il en fait une description plus détaillée que les autres (b).

Les principales villes , selon lui , ou suivant les Cartes de *Sanfon* , qui le guident , sont *Zachet* , *Orgabra* , *Barraboa* & *Quilmanca* située à l'embouchure de la rivière du même nom ; le *Lac* & l'Isle des Moines plus au Nord , *Hugel* & *Bandel* sur la cote ; *Magadoxo* grande ville , prise & pillée autrefois par les Portugais , Capitale du Royaume , & la résidence des Rois , qui a un beau port , & une Forteresse à l'embouchure de la rivière du même nom

(a) *Ramafso* , *La Martiniere* sous *Adea* ,
La Croix P.IV.Ch.9. Sec. 10. *Davtry*, *Dapper*.

(b) *Luyts* *Introd. ad Geogr.* p. 603.

SECTION
III.
Royaume
de Maga-
doxo, Re-
publique
de Brava
&c.

Royaume
imaginai-
re d'Adea.

SECTION
III.
Royaume
de Maga-
doxo, Ré-
publique
de Brava
&c.

nom &c. Il fait ensuite la description du grand abord des Marchands, du Commerce, des Habitans & de la Religion, dont il rapporte ce que nous en avons dit plus haut. Il parle ensuite de la République & de la Ville de Brava, qu'il place entre Magadoxo & Barraboa. Il cite un plus grand nombre d'Auteurs, & sur-tout *Sanfon & Robbe*; mais tout bien considéré, il paroît avoir fait de la plus grande partie de la côte d'Ajan un seul Royaume sous le nom d'Adea.

Un autre Auteur que nous avons déjà cité (a), ajoute d'après quelques-uns des Auteurs cités par *Luyts*, une autre ville, un peu plus haut que le port de Kilmanci, qui s'appelle, dit-il, Oby, & qui donne son nom à cette rivière en remontant. Il parle aussi de la Seigneurie de *Granza*, située plus avant dans les terres, & qui confine aux Royaumes d'Ogia, de Xoa & de Goraga, c'est-à-dire Ogge, Xaoa & Goranga, qui sont de l'Empire d'Abissinie, mais à une immense distance de ces côtes; & néanmoins cet Auteur l'étend jusques-là, & il ajoute au port de Barraboa un autre port qu'il appelle *Barramaa*, ou le *mauvais rivage*. Il le place à l'embouchure d'une autre rivière, qu'il nomme Sabala, & qui est d'un difficile accès. Enfin il dit que ce Royaume d'Adea s'étend à l'Ouest jusqu'à celui d'Agaboa. C'est ce qui nous confirme dans la pensée que lui, & les autres Auteurs dont nous avons parlé, ont confondu le grand Pays d'Ajan avec ce Royaume imaginaire d'Adea, & qu'ils l'ont divisé & décrit sur les meilleurs Mémoires qu'ils ont eus, en suppléant d'imagination ce qu'ils n'y trouvoient point.

Si l'on demande pourquoi nous faisons une si longue digression sur un Royaume qui n'existe que dans les Livres de Géographie, & dans ces Cartes mal-dressées? nous répondons que s'il n'existe pas sous le nom qu'on lui donne, il existe cependant, au moins en grande partie, dans la description que nous avons faite de la côte d'Ajan, au commencement de la seconde Section. Mais on jugera encore mieux de l'origine de cette erreur, par ce qu'un Auteur (b) qui connoissoit bien ces Pays-là, en a dit: *Les Habitans du Royaume de Combat se donnent eux-mêmes le nom de Seb-a-hadja ou de Hadéens: de-là vient qu'Adea ou Hadea se trouve sur les Cartes à titre de Royaume. C'est le dernier Royaume de la dépendance de l'Abissinie au Midi, & il n'est pas fort loin de celui de Narea. Le Roi est Chrétien, & ses sujets sont en partie Chrétiens, en partie Mahométans & Idolâtres.* L'Auteur a observé la même chose dans sa Carte d'Ethiopie, ou sous le nom de *Combat*, il ajoute, *cujus incolæ vocantur Seb-a-Hedia, malè Adea.* Il a juste raison, puisqu'il est à quelques centaines de lieues de Magadoxo & de la côte d'Ajan. On voit par-là qu'il est dangereux de suivre trop aveuglément sur de pareils articles les Auteurs, quelque unanimes qu'ils soient, vu qu'ils ne font que copier les erreurs les uns des autres, au-lieu de s'attacher à les découvrir & à les corriger. C'est ainsi que nous trouvons aussi le nom de la ville d'Adea sur la côte de Zanguebar, que l'Auteur (c) qualifie une des villes les plus célèbres de toute l'Afrique, bien-qu'elle n'ait pas plus de réa-

li-

(a) *La Croix* l. c.

(b) *Ludolph Hist. Ethiop. L. I. C. 3. p. 13.*

(c) *Baudrand* au mot *Adea.*

lité que le Royaume imaginaire dont nous venons de parler. Nous finirons donc ici ce Chapitre, sans entreprendre de parler des Royaumes de l'intérieur du Pays; car si la connoissance que nous avons des côtes qui sont à portée & fréquentées des Européens, est si bornée & si incertaine, on nous dispensera bien de faire une plus mauvaise description encore de Pays sauvages & de Royaumes dont nous ne pouvons rien dire avec quelque certitude. Ceux qui portent leur curiosité plus loin à cet égard, pourront la contenter en consultant un grand nombre de Cartes & de Traités de Géographie, tandis que nous suivrons notre plan, de ne rien rapporter que sur des autorités suffisantes.

SECTION
III.
Royaume
de Maga-
dodo, Ré-
publique
de Brava
&c.

C H A P I T R E VII.

Histoire des principaux Royaumes de la Côte de ZANGUEBAR, de SOFALA & des Empires de MONOMOTAPA & de MONOEMUJI.

CETTE Côte, que l'on croit être l'*Agésimba* de *Ptolémée*, est appelée par les Arabes *Zanguebar*, & par corruption dans *Marc Paolo*, *Zan-gobar*, du mot Arabe *Zengue* ou *Zengui*, ou *Zahangi*, ainsi que l'écrit *Leon Africain*; desorte que le nom de *Zanguebar* signifie proprement la Côte des Noirs ou des Negres, parceque tous les habitans sont de cette couleur, & ont les cheveux crépus. Les Auteurs fixent différemment ses bornes au Septentrion, les uns les mettent à l'embouchure de la riviere de *Kilmanci* ou *Quilmanci* (a), dont nous parlerons dans la suite. D'autres (b) remontent jusqu'au Cap *Guardasui* dans le Royaume d'*Adel*, desorte qu'ils semblent comprendre tous les Pays le long de la côte d'*Ajan* sous un même nom général. Au-lieu que nous avons remarqué que les habitans de la côte d'*Ajan* sont blancs ou olivâtres jusqu'à l'*Equateur*, où nous avons fixé les limites qui séparent les deux côtes, avec plus de raison & de fondement, parceque la côte de *Zanguebar* est à-présent mieux connue, qu'elle ne l'étoit du tems de *Sanutus* & des autres Auteurs cités plus haut; nous la trouvons à-présent déterminée entre le Royaume & la riviere de *Jubo*, à un demi degré environ au-delà de la Ligne, & le Royaume de *Mauruca*, ou la riviere de *Fernao Veloso*, suivant la Carte de *D'Anville*, riviere qui n'est guere connue dans d'autres Cartes, ou celle de *Cuama*, qui est plus considérable, qui sert de borne à ce Royaume, suivant *Dapper* & d'autres.

Côte de
Zangue-
bar.

A s'en tenir à cette dimension de la côte de *Zanguebar*, elle contient les Royaumes, les Rivieres, les Bayes & les Places remarquables qui suivent de la maniere dont le tout est rangé dans la Carte de *D'Anville*, conformément aux dernieres découvertes. 1. Le Royaume & la Riviere de *Jubo*. 2. Le Royaume des *Maquas*. 3. La Baye de *Fernosa*. 4. Le Royaume de *Sio*. 5. *Ampata*. 6. La Riviere de *Lamo*. 7. Le Royaume & la Ville de *Melinde*. 8. La Ville & le Fort de *Quilmanca*. 9. La Riviere & le Royaume

Princi-
aux Ro-
yaumes
&c. de
cette Côte.

(a) *Sanut. L. XII. Ramusfo.* (b) *Marmol l. c.*

me de *Quilifo*. 10. *Amaxambas de Motuapa*, Ville. 11. La Riviere de *Mombaga*. 12. *Ancinche*. 13. De *Langon*. 14. La Contrée de *Maraugolo*. 15. D'*Atando*. 16. Le Territoire de *Rafadé*. 17, 18, 19. Les Rivieres nommées les trois Freres, *Los tres Hermanos*. 20. *Cabo falso*, ou le faux Cap. 21. La Riviere d'*Enabo* ou *Cuavo*. 22. De *Quizimajugo*. 23. Le Royaume de *Quiloa*. 24. Le Pays de *Mongedo*. 25. La Riviere de *Mongalla*. 26. *Cabo Delgado*. 27. La Ville de *Changa*. 28. La Contrée de *Macuar*. 29. La Ville de *Querimba*. 30. D'*Ato*. 31. La Riviere de *Pembo*. 32. La Ville & la Riviere de *Sirano Capa*. 33. La Riviere de *Sangaya*. 34. Le Pays de *Pices*. 35. La Riviere de *Famovo*. 36. *Frayafestund*. 37. La Riviere de *Pinde*. 38. *Fernao Velozo*.

Les Isles les plus considérables. Voici, selon le même Auteur, les principales Isles situées sur la côte de Zanguebar. 1. L'Isle de *Mandra*. 2. L'Isle & le Royaume de *Pute*. 3. L'Isle d'*Illbeos*. 4. L'Isle & le Royaume de *Lamo*. 5. L'Isle & la Ville de *Mombaga*. 6. L'Isle & le Royaume de *Pemba*. 7. Celle de *Zanzibar*. 8. L'Isle de *Cobra*. 9. Les Bancs de *St. Roch*. 10. L'Isle de *Mensia*. 11. L'Isle & la Ville de *Quiloa*. 12. Les Isles du Cap *Delgado*. 13. De *Melinde*. 14. *Changa*. 15. De *Macoloe*. 16. De *Materno*. 17. D'*Obi*. 18. L'Isle & la Ville de *Querimba*. 19. Les Isles de *Fumbo*. 20. De *Cabras*. 21. Les Basses de *Pindar*. Voilà qui suffit pour la description de cette côte, dont nous devons principalement la connoissance aux découvertes, aux conquêtes & aux ravages qu'y ont fait les Portugais. Nous renvoyons la description des principales places à l'endroit où nous parlerons des Royaumes dont elles font partie, & nous nous bornerons aux plus remarquables & à celles dont nous avons les relations les plus sûres (a).

L'Intérieur du Pays peu connu.

Nous connoissons beaucoup moins encore les Villes, les Rivieres, les Montagnes, les Lacs &c. de l'intérieur du Pays; tout ce que nous savons en général, c'est que le terroir y est stérile & l'air mal-sain; les terres sont basses & marécageuses, entrecoupées de Rivieres, de Lacs, de Forêts épaisses; les fruits sont mal-sains, les rivieres la plupart couvertes ou embarrassées d'herbes, d'arbres & de buissons, ce qui fait croupir l'air, corrompt les productions de la terre, & rend les habitans si malades & si indolens, qu'ils ne profitent guere de ce que le Pays produit. Les Arabes Bedouins sont les seuls qui en tirent parti, en nourrissant de nombreux troupeaux, dont la chair & le lait leur fournit la nourriture, tandis que les Negres ou Zangues se contentent de vivre de bêtes sauvages & d'oiseaux, qui abondent dans ces quartiers.

Les Habitans se défont des Étrangers.

Pour compenser le défaut de grains, de légumes, de racines & d'autres choses utiles à la vie, la Providence a placé dans ce Pays quantité de Mines d'où les habitans tirent sans peine l'or, avec lequel ils achètent tout ce dont ils ont besoin. C'est cela même qui fait qu'ils ne permettent point aux Étrangers de pénétrer dans l'intérieur des terres, sur-tout depuis que les Portugais se sont rendus maîtres de tant de places sur les côtes: aussi ne se font-ils aucune peine de massacrer tous ceux qui entreprennent d'avancer dans le Pays (b), & c'est ce qui fait que nous avons si peu de lumieres là-dessus.

Nous

(a) D'Anville, La Martiniere, Sanut, & al.

(b) Ramusio, Dapper & al.

Nous ne pouvons même blâmer les habitans, instruits par une longue expérience des hazards & des travaux auxquels les Portugais s'exposent, & des cruautés qu'ils ne se font pas difficulté d'exercer pour dépouiller les propriétaires de ce métal si précieux & si séduisant, s'ils sont si soigneux de fermer l'accès à leurs mines aux Étrangers.

D'ailleurs ils sont féroces & hardis, ignorans & grossiers, sans Religion, sur-tout les Noirs, ce qui leur a fait donner le nom de Cafres. Les Bédouins ont quelque espece de Religion, ou pour mieux dire ils ont quantité de Superstitions, car d'ailleurs ils sont aussi ignorans & aussi brutaux que les Cafres; mais ils demeurent principalement ensemble, & beaucoup plus loin des côtes, se tenant sur les bords des lacs & des rivières pour y faire paître leurs nombreux troupeaux. Cafres & Arabes vont nus, ils n'ont qu'un morceau de toile de coton autour de la ceinture, qui leur vient un peu au-dessous du genou. Ceux qui demeurent le long des côtes & qui sont un peu plus civilisés, ont aussi un peu plus de soin de leur habillement, & au lieu de toile de coton ils se couvrent de peaux de bêtes sauvages, plus ou moins belles selon leur condition, & ils laissent traîner la queue derrière eux. Ils se parent aussi le cou, les bras & les jambes de quantité de grains d'ambre, de jaiet, de verre & d'autres matières, qu'ils prennent en échange de l'or, des fourrures, de l'ivoire & des autres marchandises de leurs Pays. Il y a parmi ces habitans des côtes quantité de Mahométans; le nombre en est plus grand encore parmi les Insulaires; ils descendent la plupart des Arabes qui furent chassés de leur Pays à cause de leur attachement à la Secte d'Ali, dont ils sont Sectateurs zélés.

C'est-là tout ce que nous pouvons dire avec quelque certitude touchant cette longue côte de Zanguebar (a); il ne nous reste à ajouter que la description de la Rivière de *Kilmanci*, ou comme la nomment les Portugais *Quilmanca* & *Quilmanci*, d'après un Fort & une Ville bâtie à son embouchure. Nous avons à-la-vérité, dans la liste des places qui sont le long de la côte, indiqué plusieurs autres rivières, mais celle-ci est la seule dont nous puissions dire quelque chose qui soit digne de la curiosité du Lecteur, & qui se réduit au petit nombre de particularités suivantes. Cette rivière a sa source proche de la montagne de Grava, dans le Royaume de Narea de la dépendance de l'Empire Abissin, & proche d'un village qu'on appelle *Bochia* ou *Boxa*: c'est une des plus considérables de cette partie de l'Afrique, par la longueur de son cours, & la grandeur du tour qu'elle fait, faisant une espece de cercle vers le Nord & l'Est, comme pour faire du Royaume de Gingiro une espece de Presqu'île, & elle sépare ce Pays des Galles de l'Abissinie, jusques-là elle porte le nom de Zébée. Elle traverse ensuite le Pays des Macorites, & le laissant à l'Est elle passe sous la Ligne par les terres des Caffres Mosségag, Peuple barbare; de-là continuant son cours le long de la côte de Zanguebar, elle va se jeter dans l'Océan dans le Royaume de Melinde, au Midi du Fort ou de la Ville de Quilman, dont elle prend le nom; la plupart des Auteurs croient que c'est le *Rapte*, dont parle

(a) De Barros L. VIII. C. 4. Ramisso, Sanut. L. XI. Davity, Dapper.

le *Ptolémée* dans la description de cette côte. Tel est le détail que de *Liste* nous donne du cours de cette riviere, d'après les Livres & les Cartes des Portugais, mais ils ne sont nullement d'accord entre eux, car il y en a plusieurs qui assurent que son embouchure n'est guere qu'à une lieue au Sud de la ville de Melinde (a). Nous ajouterons seulement que quelques Auteurs disent que les Abissins appellent cette riviere Obeg, en quelques endroits où elle traverse leurs terres (b), & ils lui donnent ce nom de celui d'une ville située sur un de ses bords.

Il faut à-présent parler des divers Royaumes de la côte de Zanguebar, mais nous nous renfermerons à cet égard dans le plan de notre Ouvrage ; comme il est principalement Historique, nous sommes par cela même dispensés d'entrer dans le détail des Etats dont nous ne connoissons que la Géographie, sans autres particularités qui ayent trait à leur Histoire ; bien plus encore sommes-nous dispensés de parler de ceux dont nous ne connoissons que les noms & la situation, avec un petit nombre d'autres circonstances peut-être, mais qui ne sont ni assez importantes, ni assez certaines pour mériter place dans un Ouvrage tel que celui-ci. C'est de cet ordre que sont la plupart de ceux qui se trouvent dans la liste que nous avons donnée plus haut, sur lesquels on peut consulter quantité de Voyages, où l'on en trouve la description ; mais fondée sur des autorités que nous ne pouvons garantir. Nous commencerons par le Royaume de *Melinde*.

SECTION I.

Histoire du Royaume de MELINDE.

SECTION I. SUIVANT le gros des Géographes (c) ce Royaume est sous la Ligne Equinoctiale, & s'étend depuis les frontieres septentrionales de celui de Mombase ; ils placent celui-ci vers le deuxieme degré au Sud de la riviere de Quilmanci, qui coule depuis le côté du Nord de ce Royaume, bien que suivant les dernieres observations son embouchure soit au troisieme ou au quatrieme degré, Sud ; nous avons déjà parlé du peu d'accord des Auteurs à cet égard. Nous n'avons pas plus de certitude de l'étendue du Royaume de Melinde vers l'Ouëst dans les terres, on dit seulement qu'il est borné de ce côté par le Pays des *Moffegags*, Nation barbare de Cafres ; du côté de l'Est il a pour limite l'Océan Occidental ; ici encore les Auteurs ne s'accordent point, les uns, comprenant le Royaume de Mombase dans celui de Melinde, en étendent les côtes jusqu'au Cap de Gada, qu'ils placent au dixieme degré de Latitude Méridionale (d). Tant il y a peu d'exaëtitude dans les descriptions de ce Royaume, même de la part des Portugais, qui y ont fait constamment commerce depuis sa premiere découverte, c'est-à-dire depuis l'an

(a) *Ramusio, Dapper.*

(b) *Dapper, La Croix.* P. III. Ch. 9. Sect. I.

(c) *Ortel. Ramusio, Pigafet, Davity, Dapper, La Croix.*

(d) *De Liste Atlas, La Martiniere* sous *Melinde.*

l'an 1500, ainsi que nous le verrons dans la suite. Nous n'entreprendrons donc pas de rien affirmer là-dessus, en attendant que le tems fournisse de nouvelles lumieres.

On convient que ces côtes, sur-tout dans le voisinage de Melinde la Capitale, sont fort dangereuses & d'un abord difficile, étant pleines de rochers & d'écueils, & la mer fort orageuse en de certaines saisons (a).

A une petite distance de l'embouchure de la riviere de Quilmanci, on trouve l'Isle, le Royaume & la Ville de Lamo, dont les Portugais firent décapiter le Roi, qui étoit Mahométan, en 1589. Ce Prince s'appelloit *Panebavita*, son crime vrai ou prétendu étoit d'avoir indignement trahi *Rock Britto*, Gouverneur de la côte de Melinde. L'Amiral *Soufa Coutingo* le fit arrêter dans sa Capitale avec quatre de ses Sujets Mahométans, & le mena dans l'Isle & le Royaume de Pate; là il fut publiquement exécuté en présence du Roi de Pate & de quelques petits Rois des Isles voisines, & depuis ce tems-là celle de Lamo est toujours restée tributaire du Portugal (b), comme le sont la plupart de celles de cette côte.

Le Royaume de Melinde est en général abondant & fertile; il produit tout ce qui est nécessaire à la vie, excepté le bled & le riz, qu'on y apporte de Cambaye & d'autres lieux: ceux qui n'ont pas le moyen d'en acheter se servent de patates, qui sont ici fort grosses & en abondance. Le Pays fournit aussi quantité d'arbres fruitiers, de racines, de plantes, d'herbages, & des melons blancs d'un goût exquis. Il est couvert de citronniers, dont l'odeur embaume l'air presque toute l'année. Il y a aussi beaucoup de gibier, des bœufs, des moutons, des oyes, des poules & d'autre volaille; il y a une sorte de moutons de l'ordre de ceux dont nous avons déjà parlé, qui ont des queues qui pèsent entre vingt & trente livres (c).

La Ville de Melinde est située dans une belle plaine, environnée de quantité de beaux jardins, & de vergers, remplis d'arbres fruitiers, & sur-tout de citronniers & d'orangers. Les maisons sont de pierre de taille, & la plupart belles, quelques-unes mêmes sont magnifiques, & toutes sont richement meublées, étant occupées par de riches Marchands; il y vient beaucoup d'Etrangers, qui y font un grand commerce en or, en cuivre, en mercure, en ivoire, en cire, en drogues & autres marchandises, qu'on prend en échange d'étoffes de soie & de coton, de bled & d'autres commodités. Le seul inconvénient qu'il y a ici, c'est que l'on est obligé de mouiller à quelque distance de la ville, à cause des rochers & des écueils qui l'environnent du côté de la mer, & qui en rendent l'approche difficile & dangereuse (d). Les Savans croient que cette ville est celle de Mondel, dont parle *Avicenne*, comme du lieu d'où venoit l'aloé (e).

Les Habitans sont un assemblage de noirs, d'olivâtres, de basanés & de blancs. Les femmes sont la plupart blanches ou olivâtres. Leur habillement n'est pas moins agréable que leur teint; il est ordinairement de soie,

(a) *Offorio* & al.

(d) Les mêmes.

(b) *Od. Barbosa, Ransio, Davity* & al.

(e) *Swahger ad L. IV. Manili. Davity,*

(c) *Sanut, Barbosa, Dapper, La Croix* &c.

SECTION I. attaché avec une belle ceinture d'or ou d'argent, elles ont des colliers & des bracelets du même métal, & quelquefois plus beaux encore, & le visage couvert d'un voile. Les hommes ne vont pas tête nue, comme en d'autres Pays de l'Afrique, mais ils portent une espece de turban. D'ailleurs leur habillement est assez le même que celui des autres Africains, ils ont un morceau de toile de coton autour de la ceinture, qui descend un peu au-dessous du genou; les jambes, les pieds, & le reste du corps sont nuds (a). Les gens du commun & ceux qui demeurent plus avant dans le Pays n'ont guere que la piece de toile dont ils s'enveloppent depuis la ceinture. Leurs armes sont l'arc & la fleche, le bouclier, le ciméterre & la javeline; ils manient ces armes avec beaucoup d'adresse, & passent pour les meilleurs soldats de toute la côte. Ils ont de la résolution à la guerre, & combattent avec plus d'intrépidité qu'aucuns de leurs voisins. On dit cependant que ceux du Royaume de Mombase l'auroient emporté sur eux, si les Portugais ne les avoient assisté (b). D'ailleurs les Melindiens des côtes, car on ne connoît pas si bien ceux de l'intérieur, sont civils, affables, francs & sinceres; ils vivent en fort bonne intelligence avec les Portugais, qu'on enterre communément parmi eux, sans autre marque de distinction qu'une croix qu'on met sur la tombe (c). Leur Langue, autant qu'on en peut juger par l'Oraison Dominicale que nous y avons, ne paroît rien moins que defagréable & barbare, *Grammaye* l'a donnée dans son curieux Recueil, & nous la rapporterons (*).

Religion.

Les Auteurs parlent différemment de leur Religion; les uns disent qu'ils sont Mahométans, & d'autres qu'ils sont Idolâtres. La vérité est, comme *Linschoten* l'observe, qu'il y en a de l'une & de l'autre Religion. Les Bedouins, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, sont des Idolâtres superstitieux & ignorans, & les Negres sont la plupart Mahométans, mais de la Secte des Emoravidiques, qui rejettent certaines parties de l'Alcoran (d) & suivent la doctrine de *Zeid* fils de *Hoshem* (e). Cette Secte est ce qu'étoit celle des Sadducéens parmi les Juifs, ce qui n'a pas empêché que quelques Califes de Babylone n'ayent fait publiquement profession d'en être. Les Catholiques-Romains y sont établis presque depuis l'arrivée des Portugais. On ne dit pas néanmoins qu'ils ayent fait des conversions parmi les Naturels, comme dans les Royaumes de Congo, d'Angola, & en d'autres lieux d'Afrique. Ils se contentent du libre exercice de leur Religion, & sont en si grand nombre à Melinde, qu'ils y ont dix-sept Eglises ou Chapelles, devant l'une desquelles ils ont dressé une magnifique Croix de marbre doré. On dit qu'en l'année 1602 trois Dames, parentes du Roi, reçurent publiquement le Baptême (f).

Le

(a) *Offor. L. I. Earbosa, Pigaset. Davity, Dapper.*

(b) Les mêmes.

(c) *Turfellin. in vit. Xaverii.*

(d) *Offor. Linschot. L. I. C. 16.*

(e) *Ramusio, Davity.*

(f) *Camerar. de Reb. Turcic. Turfellin. in vit. Xaverii, Davity.*

(*) *Aban ladi fissan ayari, & cades est modadi mala cutoca tacuna mafcitoca choma fissa, me chidaleca, gblalandi cobzano chesa sonu agrona sili augme agsar lena catajano nagfar ceman lena galiaca vuato tudchol nal la garabe, lache magna min sci ratri (1).*

(1) *Chamberlayne Orat. Dom. in C. Ling.*

Le Gouvernement est Monarchique, & les Sujets portent tant de respect au Roi, que lorsqu'il sort de son Palais il est porté par quatre ou plus des principaux du Royaume; les Dames marchent devant lui, chantent ses louanges, jouent des instrumens de Musique, qu'elles touchent avec beaucoup d'adresse, bien-qu'ils ne soient pas des plus harmonieux, & embaument l'air par les parfums qu'elles brûlent. Quand il va à quelque Expédition Civile ou Militaire, il paroît monté sur un beau cheval, richement harnaché, avec un nombreux cortège, & suivi d'une foule de ses sujets, qui font retentir l'air de leurs cris de joie & de leurs acclamations; ses *Labis* ou Prêtres viennent au devant de lui au moment qu'il sort, avec un Daim récemment égorgé mais fumant encore, par dessus lequel le Roi passe trois fois avec son cheval, après quoi ces prétendus Devins examinent les entrailles de la Bête, & sur leur inspection prétendent prédire si l'expédition sera heureuse ou non (a).

SECTION
I.
Le Royaume de Melinde.
Gouvernement.

On observe la même cérémonie, quand quelque Prince ou quelque Ambassadeur vient à la Cour, pour savoir si sa visite ou sa Négociation réussira ou non. Le Prince ou l'Ambassadeur est aussi dans cette occasion accompagné dans les rues par les Dames, dont les unes brûlent des parfums, les autres chantent & jouent des instrumens. Ces Monarques sont en quelque façon obligés de passer par ces cérémonies superstitieuses, & de régler leurs résolutions sur la déclaration de ces Prêtres, qu'il soit question de la paix ou de la guerre, ou de quelque autre affaire, & qu'ils y ajoutent foi ou non; car c'est delà que dépend principalement le respect & la soumission qu'ils ont pour ces Princes, & l'amour qu'ils leur portent; la négligence sur cet article exciteroit bientôt la haine & le mépris, sinon la desobéissance & la rébellion, par l'influence absolue que ces Imposteurs ont sur le peuple.

Réception des Ambassadeurs.

Peut-être que les Monarques dirigent sous main ces prétendues prédictions destinées à amuser le peuple, ces Fourbes n'ayant guere d'autre moyen d'échapper au péril, auquel ils seroient exposés en cas que l'événement ne répondît pas à leur prédiction. Quoi qu'il en soit, cette confiance, qui doit paroître absurde sans cette supposition, n'est pas le seul moyen que les Rois de Melinde ont de s'assurer de la fidélité & de l'amour de leurs sujets; ils en ont d'autres plus sûrs encore, leur application constante aux affaires publiques, le soin qu'ils ont de veiller sur la conduite de leurs Ministres, des Gouverneurs & des autres Magistrats, leur assiduité à écouter & à recevoir les plaintes de leurs sujets, & l'exercice sévère de la Justice contre tous les coupables de quelque qualité & de quelque condition qu'ils soient, sur-tout contre ceux qui osent leur en imposer, ou les tromper par la fraude ou l'artifice (b).

Voici de quelle maniere s'administre la Justice. Quand quelqu'un présente une plainte ou un appel, le Roi fait retenir le Plaignant jusqu'à ce que le Défendeur, qu'on cite d'abord, se soit présenté devant le Prince & le Conseil, qu'il ait entendu l'accusation & allégué ses moyens de défense. Si c'est un Gouverneur, un Ministre-d'Etat ou quelque autre Grand, contre lequel un inférieur porte plainte, sa qualité ne le dispense point de comparoître,

Administration de la Justice.

tou-

(a) *Ojfor. Ramusio, Davity, Dapper.*

(b) Les mêmes.

SECTION
I.
Le Royaume de Melinde.

toute la différence qu'il y a, c'est qu'en approchant de la Cour il fait sonner du cor ou de la trompette pour avertir de sa venue; quelques-uns des Officiers du Roi le viennent prendre sous leur garde, & après avoir congédié sa suite ils le conduisent dans la Salle de Justice. En pareil cas l'Accusateur doit être muni de bonnes preuves, sans quoi il est condamné à mort & exécuté sur le champ; mais si l'accusation est bien prouvée, le Défendeur est obligé de faire une réparation proportionnée au tort qu'il a fait, & de plus il est condamné à une amende, & à quelque peine corporelle; si c'est un Homme de qualité ou de mérite, il reçoit une bastonnade plus ou moins rude, & l'amende est proportionnée à la dignité & au mérite du délinquant; c'est le Roi lui-même qui donne la bastonnade.

Aussi-tôt que la Sentence est prononcée, on mène le coupable dans une autre chambre, là il est obligé d'avouer sa faute, & la justice & la douceur du châtiment dans les termes les plus soumis & dans la posture la plus humble; on le dépouille ensuite, & on le couche à plat le visage contre terre. Le Roi prend son Bâton de justice, & lui en donne autant de coups qu'il juge à propos, après quoi le coupable lui fait ses remerciemens de sa douce correction; le Roi lui ordonne de se lever & de mettre ses habits; quand cela est fait & qu'il a baissé les pieds du Prince, il l'accompagne avec le reste de sa suite dans la Salle, avec un visage serein, & sans témoigner ni chagrin ni mécontentement. Le Roi le congédie alors en présence de toute la Cour, en le chargeant d'avoir soin de rendre exactement justice à ses sujets; il le fait conduire avec les honneurs accoutumés, & les parfums jusqu'à la porte de la ville; & on ne dit plus mot, comme s'il ne s'étoit rien passé, parceque le peuple ignore ce qui s'est fait dans l'intérieur du Palais. L'amende & les fraix du procès sont pris sur les biens du prévenu, ou si c'est un Favori du Roi, on les tire des coffres de ce Prince (a).

Grand respect qu'on a pour le Roi de Portugal.

Les Portugais se vantent beaucoup de la bonne intelligence qu'il y a toujours eue entre les Rois de Melinde & ceux de Portugal, depuis que les sujets de ces derniers ont été reçus dans les Etats des premiers; ils exaltent sur-tout le profond respect que ces Monarques Africains ont pour leur Roi; on en cite comme une preuve remarquable (b), que le principal Facteur du Roi de Portugal dans Melinde, ayant à rendre visite au Roi pour quelque affaire, ce Prince-envoya tous les Seigneurs de sa Cour au devant de lui, & qu'avant qu'il arrivât au Palais un nombre de Dames vinrent à sa rencontre avec leurs encensoirs, & le parfumerent pendant tout le chemin. Nous aurions mieux aimé trouver quelque chose de plus digne de la curiosité du Lecteur sur l'article de ces Princes Africains, soit sur leur origine & leur antiquité, soit touchant la manière dont ils regnent, si c'est par élection ou par droit héréditaire, soit touchant leurs Loix, leur Puissance, leurs Armées, leurs Flottes, leur Histoire, leurs Guerres, & autres articles semblables, dont les Auteurs ne disent rien; ce qui, pour le remarquer en passant, n'est pas une fort grande preuve de la bonne intelligence que l'on assure qui règne entre les deux Couronnes & leurs sujets.

Comme c'est là tout ce que nous trouvons chez eux sur ce Royaume, nous pas-

(a) *Offor. & al.*

(b) *Barbosa. Ped. Alvarez Navig. ap. Ramusio, Davity.*

passerons au seul morceau d'Histoire qui le regarde, l'arrivée des Portugais sous la conduite de l'Amiral *Vasco de Gama*, & ce qui s'est passé depuis leur établissement dans ce Pays. Nous en donnerons la meilleure Relation qu'il nous sera possible d'après leurs Auteurs, & nous suivrons particulièrement l'Histoire de leurs conquêtes par le célèbre Evêque *Oforius*: il est vrai que la charité de ce Prélat pour ses compatriotes, & son zèle pour l'honneur de sa Nation, ont pu le porter à pallier leurs injustes invasions & leurs horribles ravages, tant ici que sur les autres côtes de l'Afrique, & en d'autres lieux dont nous avons eu déjà occasion de parler ailleurs; cela n'empêche pourtant pas que son Histoire ne soit la plus exacte, la plus impartiale & la plus autentique à tous les autres égards. En renvoyant le Lecteur à ce que nous avons rapporté déjà des vues primitives des Portugais & du succès de leurs découvertes sur les côtes d'Afrique, pour trouver une nouvelle route aux Indes, & à ce que nous en dirons dans l'Histoire de Portugal, nous serons obligés de reprendre les choses d'un peu plus haut sur ce qui regarde cette première expédition, pour faire connoître comment *Gama* & sa Flotte arriverent insensiblement à la côte de Melinde, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance.

SECTION
I.
Le Royaume de Melinde.

La première côte remarquable qu'il reconnut fut l'Isle & le Royaume de Mosambique, dont nous parlerons dans une autre Section. Le mauvais état où se trouvoient sa Flotte & ses gens lui firent souhaiter d'y mouiller au moins pendant quelques jours, pour donner quelque repos aux équipages & les faire rafraîchir. S'étant informé de l'Isle, des Habitans, & du Gouverneur qui y commandoit au nom du Roi de Quiloa, il recompensa libéralement celui qui l'avoit instruit, & l'envoya au Gouverneur chargé de le saluer de sa part, & de quelques beaux présens. Le Gouverneur en fut si content, qu'il lui envoya ce qui pouvoit lui faire le plus de plaisir, c'est-à-dire des rafraîchissemens, & peu après il vint magnifiquement habillé & avec un nombreux cortège lui rendre visite à son Bord.

Vasco de Gama arrive à Mosambique.

Zacocia, c'étoit le nom du Gouverneur, étoit zélé Mahométan; il fut charmé de la généreuse réception que lui fit *Gama*; entre autres questions qu'il lui fit, il lui demanda si lui & ses gens étoient Maures ou Turcs, de quelles armes ils se servoient, & quels Livres Mahométans il avoit, ne doutant point qu'il ne fût de sa Religion. *Gama* répondit d'une manière générale, qu'il venoit d'Occident, qu'ils avoient les mêmes armes qu'il voyoit à ceux de sa suite; mais qu'ils avoient d'ailleurs des machines de guerre, avec lesquelles ils pouvoient exterminer des armées entières & raser jusqu'aux fondemens les plus fortes places. Que pour ce qui étoit de ses Livres de Religion, il les lui montreroit avec le plus grand plaisir du monde, après que lui & ses gens se feroient un peu reposés & rafraîchis. Il ajouta, que comme il avoit dessein d'aller aux Indes, il lui auroit beaucoup d'obligation de lui fournir d'habiles Pilotes pour l'y conduire. Le Gouverneur ne manqua pas de lui en amener deux le lendemain, pour le conduire à Calecut.

Entrevue avec le Gouverneur.

Jusques ici on étoit fort content de part & d'autre, & la bonne intelligence auroit duré plus longtems, si *Gama* n'avoit sans y penser fait connoître à *Zacocia* que lui & ses gens étoient Chrétiens, & par cette découverte hors de saison engagé ce zélé Mahométan à changer de conduite.

Mécontentement de Gama.

De-
scend.

SECTION

I.

*Le Royaume de Me-
lindé.*

Depuis ce moment il n'eut plus que de la haine & du mépris pour l'Amiral & ses gens, & ne s'occupa qu'à le perdre & à faire périr ses Vaisseaux. Un des Pilotes que le Gouverneur avoit amenés, s'étant aperçu de ce changement, s'évada & on n'en entendit plus parler, quelques-uns des Portugais ayant voulu aller à terre pour avoir du bois & de l'eau pensèrent être mafacrés, & se sauverent avec peine. *Gama* n'osant donc faire-là un plus long séjour, mit à la voile pour Quiloa, mais les vents contraires le chasserent vers une autre Isle; il y rencontra heureusement un Arabe avec son fils, qui alloient à la Mecque; l'ayant trouvé habile dans la navigation, il résolut d'en tirer toutes les lumieres qu'il pourroit pour achever son voyage (a).

Gama va à Mombaze où il court plus de risque encore.

Il fit alors une nouvelle tentative pour gagner Quiloa, mais soit par ignorance, soit, ce qui est plus apparent, par trahison, le Pilote de Mozambique lui conseilla de prendre la route de Mombaze, en lui faisant accroire que les Habitans étoient Chrétiens, & qu'ils lui donneroient & à ses malades toute l'assistance possible. Comme nous aurons occasion de parler plus amplement de cette Ville & de ce Royaume dans la suite, nous nous contenterons de dire que *Gama* fut ou persuadé ou forcé de suivre cet avis. A peine avoit-il mouillé à la rade, qu'il aperçut une Galere où il y avoit une centaine d'hommes armés, qui ramerent vers son Vaisseau, & témoignèrent une grande envie de monter à son Bord, mais il ne voulut absolument pas le permettre. Ayant cependant remarqué qu'il y en avoit quelques-uns qui paroissoient plus distingués que les autres, il en laissa entrer quatre, à qui il fit même quitter leurs armes. Ils y consentirent non seulement, mais louerent l'Amiral de sa prudence; ils lui dirent que leur Roi ayant appris avec plaisir l'arrivée des Portugais, desiroit de faire amitié & alliance avec eux, & qu'il envoyeroit le lendemain des Députés pour traiter en son nom. Ces Députés étant venus n'oublièrent rien pour engager *Gama* à entrer dans le port, sous prétexte que le Roi pourroit traiter plus commodément de l'établissement du Commerce, qui leur seroit plus avantageux qu'aucun qu'ils pussent faire aux Indes, sans faire un aussi long & périlleux voyage. Le Roi fit faire encore plusieurs autres civilités à l'Amiral également engageantes, & il lui fit tant & de si magnifiques promesses, que le Portugais soupçonna que tout cela n'étoit que feinte & cachoit quelque noir complot. Ce qui le confirma dans cette pensée, c'est que son Vaisseau ayant couru risque de donner sur un écueil en approchant du port, il fit sur le champ jeter un grêlin & carguer les voiles, & donna le signal aux autres Vaisseaux d'en faire autant: cette manœuvre fit que le Pilote de Mozambique & un autre de Mombaze qu'on lui avoit donné, sauterent dans la mer, croyant leur trahison découverte. *Gama* cria à ceux qui étoient dans les chaloupes de les saisir & de les ramener, mais ils ne purent les atrapper: le Roi qui avoit appris ce qui s'étoit passé à Mozambique, avoit formé le complot de l'attirer dans le port pour faire périr les Portugais avec leurs Vaisseaux (b). Voyant son coup manqué, il envoya de nuit des gens pour

COU-

(a) *Ofor. Ramusio*, Vol. I.(b) Les mêmes, *Marmol* L. IX. *Jarvic. Barbosa*.

couper leurs cables, mais la vigilance de l'Amiral les empêcha d'exécuter leur ordre. Au bout de deux jours il se trouva en état de mettre à la voile pour Melinde, où il fut mieux reçu du Roi, comme nous le verrons dans un moment, & il trouva en même tems une belle occasion de se venger de celui de Mombaze, en donnant du secours au Souverain de Melinde contre lui. Nous remarquerons ici, que ces deux Royaumes étoient souvent en guerre; celui de Melinde avoit les meilleurs soldats, mais celui de Quiloa, dont Mombaze relevoit, étoit plus puissant, & avoit vraisemblablement une armée plus nombreuse, on avoit remporté quelque avantage. Ce fut-là vraisemblablement la raison, qui porta le Roi de Melinde à faire un accueil plus favorable aux Portugais qu'il n'auroit fait dans un autre tems; cette Nation s'étant rendue redoutable & odieuse sur toutes ces côtes, non seulement à cause de sa religion, mais par sa supériorité, ses conquêtes & ses ravages.

Quoi qu'il en soit, *Gama* ayant si heureusement échappé aux pièges que lui avoit tendu le Roi de Mombaze, & gagné la côte de Melinde, mouilla à quelque distance de la Capitale, non seulement à cause des écueils & de la mer orageuse, mais aussi de peur d'y éprouver la même trahison que dans les deux autres endroits. Ayant fait part de ses craintes à l'Arabe qu'il avoit pris à bord, cet homme lui offrit par reconnoissance d'aller à terre, & de sonder les dispositions du Roi; on le débarqua sur une isle qui étoit vis-à-vis de la ville où il se rendit dans une barque; on le mena d'abord au Roi. Il fit un portrait si avantageux à ce Prince des Portugais & des motifs qui leur faisoient souhaiter d'entrer en alliance avec lui, que ce Monarque, qui étoit vieux, en fut fort content; & soit qu'il fût naturellement civil, soit qu'il eût besoin de secours, il envoya un Officier pour leur souhaiter la bienvenue en son nom, avec un présent de moutons, de fruits & d'autres rafraîchissemens. L'Amiral ayant répondu à sa politesse d'une manière à le convaincre de sa générosité, s'approcha davantage du rivage; il invita les Chrétiens Indiens de venir à son bord; ils parurent charmés de tout ce qu'ils virent, & de la réception que *Gama* leur fit; en recompense ils lui fournirent d'utiles instructions, & à leur retour firent un rapport qui étoit fort à l'avantage des Portugais: cela fit que le vieux Roi auroit fort souhaité de rendre visite à l'Amiral, mais son âge & ses infirmités ne le lui permettant point, il envoya son fils sur lequel il s'étoit déchargé des affaires, & ce Prince se rendit avec une magnifique suite des Seigneurs de sa Cour (a).

Il étoit superbement vêtu, & la Galere sur laquelle il étoit, retentissoit du son des instrumens; l'Amiral vint au devant de lui dans sa chaloupe, & dès qu'ils se furent joints le Prince y entra, embrassa *Gama*, & s'entretint avec lui avec la franchise & la liberté de deux amis intimes; ses manières étoient polies, & sa conversation pleine de bon-sens. Il admira beaucoup son nouvel Hôte, examina soigneusement les Vaisseaux, & témoigna une grande estime pour les Portugais. L'Amiral lui fit présent des prisonniers Maures qu'il avoit, qu'il accepta comme la marque des grands égards qu'on

SECTION
I
Le Royaume de Melinde.

Arrive à Melinde.

Le fils du Roi rend visite à l'Amiral.

avoit

(b) *Ofor. Ramuso, Marmel & al.*

SECTION avoit pour lui. Le Prince l'invita de venir à la Cour, & de rendre une visite au Roi son Pere, offrant de laisser ses deux fils en ôtage. Mais *Gama* se défiant toujours de quelque trahison, ou craignant de passer ses ordres, s'excusa de la maniere la plus honnête, & sur ses grandes instances permit seulement à deux de ses gens d'aller à terre. Le lendemain le Général s'approcha de la ville dans sa chaloupe, pour la voir de plus près, & pour en considérer la belle situation; le Prince l'honora encore d'une visite, & lui amena un habile Piloté pour le conduire. N'ayant pu l'engager à descendre à terre, il lui fit promettre de passer à Melinde à son retour, pour y prendre un Ambassadeur que son Pere vouloit envoyer au Roi de Portugal. *Gama* mit à la voile le 22 d'Avril pour continuer son voyage, & laissa la Cour de Melinde remplie de l'idée des avantages de l'alliance avec celle de Portugal, tant pour le Commerce que pour l'assistance.

Isles &
Royaumes
de la Côte
de Melin-
de.

Nous verrons dans la Section suivante, comment l'Amiral tint sa parole. Mais avant que de quitter le Pays de Melinde, ce ne fera pas une digression de dire un mot des principales Isles qui sont le long de cette côte, & des Royaumes qu'on y compte. Les voici selon de *L'Isle*.

1. L'Isle de *Pate* avec le Royaume d'*Ambasa*.
2. L'Isle & le Royaume de *Lamo*, dont nous avons parlé plus haut.
3. L'Isle & le Royaume de *Mombase*, en ce tems-là la résidence du Roi de Melinde & du Gouverneur Portugais de la côte, dont nous ferons la description dans la Section suivante.

4. L'Isle & le Royaume de *Pemba*.
5. L'Isle & le Royaume de *Zanzibar*.
6. L'Isle & le Royaume de *Quiloa*.

Descrip-
tion de
Pote.

1. L'Isle & le Royaume de *Pate* tirent leur nom de la Capitale, située dans une petite Isle à l'entrée d'une Baye commode, que les Portugais appellent *Baya Formosa* à un degré de Latitude méridionale. La ville est grande & bien peuplée, le port est commode, & il s'y fait un grand commerce avec les Isles voisines, particulièrement avec *Lamo*, *Ampasa*, *Sian* & *Chelichia*, qui n'en sont pas éloignées, & qui portent aussi le nom de leurs Capitales, mais qui ne sont pas assez considérables pour mériter une description particuliere (a). Le Roi de *Pate* & la plupart de ses sujets sont Mahométans; il est cependant tributaire des Portugais, qui ont un Fort dans l'Isle, qui dépend du Gouverneur de ces côtes, & ce Gouverneur exerce une véritable tyrannie sur ces Princes, comme on peut en juger par l'exécution honteuse du Roi de *Lamo* dans *Pate*, dont nous avons parlé plus haut. L'Isle de *Pate* avoit un autre port & une autre ville, qui s'appelloit *Moudra*, mais que *Thomas de Sousa*, Amiral Portugais, prit & fit raser, pour avoir refusé, ou peut-être seulement négligé de payer le tribut ordinaire (b).

Royaume
de *Lamo*.

2. Nous avons déjà parlé de l'Isle & du Royaume de *Lamo*; tout ce que nous avons à ajouter, c'est que la Capitale, qui porte le même nom, a un bon port, est entourée de murailles & bien fortifiée. Comme le Roi & ceux

(a) *Jarric*. L. III. C. 13. *Sanut*, L. XII. (b) *Dapper* & al. *Barbosa*, *Davity*, *Dapper*.

ceux qui gouvernent sous lui sont Mahométans, ils sont souvent aux prises avec les autres habitans, qui sont idolâtres, bien-que toute l'Isle soit tributaire des Portugais, comme toutes les autres de ce petit Archipel (a).

SECTION
1.

Le Royaume de Melinde.

3. Le Royaume de *Mombaze* fera le sujet de la Section suivante.

Royaume de Pemba.

4. L'Isle & le Royaume de *Pemba* est vis-à-vis de la Baye de St. Raphaël, dans le Royaume de Melinde. De L'Isle lui donne quatre degrés cinquante minutes de Latitude, & la place vis-à-vis de la ville de Mombaze. L'Isle est petite & peu considérable, ce qui n'empêche pas que ceux qui y commandent ne prennent le titre de Roi (b), comme ceux de Mombaze & de Melinde; peut-être aussi que le Gouverneur Portugais, de qui ils dépendent, le leur donne par faveur ou à prix d'argent, ou pour relever la grandeur de son Maître. Nous verrons dans la Section suivante un exemple plus frappant de cette vanité.

5. L'Isle & le Royaume de *Zanzibar* est aussi située vis-à-vis de la Baye de St. Raphaël, entre les Isles de Pemba & de Monfia, à environ huit ou neuf lieues de la côte (c). Cette Isle a été tributaire des Portugais depuis que leur Flotte parut sur ces côtes, le Roi s'étant engagé à leur payer annuellement en or la valeur de cent Miticals, selon *Sanutus*, & trente Moutons (d). L'Isle produit quantité de riz, de millet & de cannes de sucre; il y a des forêts entières d'orangers & de citronniers; ces derniers sont d'une grandeur extraordinaire, & d'une odeur admirable. On y trouve aussi de belles rivières, dont l'eau est excellente, & il s'y fait un grand commerce avec les Royaumes voisins. Ce commerce est si considérable, que pendant deux mois que *R. Vasco* croisa sur les côtes de Zanzibar, il prit quatorze Vaisseaux de ces Insulaires, richement chargés de plusieurs sortes de marchandises, & montés de quelques pièces de canon. Il y a entre l'Isle & la côte un Canal, ou pour mieux dire un Détroit, qui a si peu de largeur qu'un Vaisseau n'y peut passer sans être vu de l'un & de l'autre côté (e).

Royaume de Zanzibar.

6. Les Isles de *Quirimba*, d'*Amfia*, d'*Anisa* & les autres n'ont rien de remarquable, sinon qu'on y nourrit de nombreux troupeaux de gros & de menu bétail, & qu'elles abondent en fruits & en grains, comme celles dont nous avons déjà parlé. Toutes ces productions, à la réserve de ce que les Insulaires consomment pour leur usage, se transportent en terre-ferme, sur les côtes d'Afrique, & ce commerce est fort lucratif. On trouve dans l'Isle de Quirimba beaucoup d'une espèce de Manne grossière, d'un rouge tirant sur le gris, qui se dissout difficilement, mais d'ailleurs elle n'est pas moins purgative que la meilleure (f).

Autres Isles.

Les Habitans de ces Isles sont d'une constitution foible, déliés & maigres, quoique grands mangeurs; leur habillement est le même que celui des Melindiens, tant des hommes que des femmes; celles-ci n'aiment pas moins à se parer de chaînes & de bracelets d'or & d'argent & d'autres ornemens de cette nature, qui leur viennent, aussi-bien que les cotons dont ils s'enveloppent depuis la ceinture en bas, de Mombaze, de Melinde, & d'autres endroits de la côte, en échange de leur riz, de leur sucre, de leurs fruits

&

(a) *Jarric. Barbosa* & al.

(b) Les mêmes.

(c) De L'Isle.

(d) *Sanut. L. XII.*

(e) *Ramusio, Of. r. Davity, & al.*

(f) *Texeira, L. I. C. 7.*

SECTION I.
 Le Royaume de Melinde.
 & de leurs bestiaux. Les hommes s'adonnent généralement à l'Agriculture & au Commerce, à quoi ils sont plus propres qu'à la Guerre. Leurs Vaisseaux marchands sont mal bâtis, les piéces sont attachées ensemble avec des cordes faites de glayeurs, & les voiles sont de nattes. Il n'y a que ceux de Zanzibar qui sont mieux & plus solidement construits, & comme ils sont ordinairement les plus richement chargés, ils ont quelques canons, au lieu que les autres ne portent guere que du riz, des fruits & du bétail (a).

SECTION II.

Histoire des Isles & des Royaumes de MOMBAZE & de QUILOA.

SECTION II.
 Les Royaumes de Mombaze & de Quiloa.
 Isle & Royaume de Mombaze.
 NOUS joignons ces deux Isles ensemble, parcequ'elles avoient un même Roi dans le tems que les Portugais commencerent à paroître dans ces parages; & quoiqu'elles ayent été séparées depuis, la maniere dont est arrivée cette révolution & les autres circonstances qui y ont trait, sont si mêlées ensemble, comme nous le verrons, qu'on ne peut guere les séparer sans tomber dans des répétitions continuelles, que l'on doit éviter autant qu'il est possible dans un Ouvrage tel que celui-ci. Nous avons déjà remarqué dans la Section précédente, que le Royaume de *Mombaze* confine à celui de *Melinde*, & n'en est séparé au Nord que par la riviere de *Quilmanci*. Les Géographes ne sont pas aussi bien d'accord sur ses bornes du côté du Sud; les uns n'en étendent les côtes que jusqu'à l'embouchure de la riviere du même nom, où l'Isle & la Ville qui donnent le nom à tout le Royaume sont situées (b); mais d'autres les portent jusqu'au Cap del Gada, au dixième degré de Latitude méridionale, selon de *L'Isle*; mais alors on y comprend le Royaume de *Quiloa*, parcequ'ils étoient autrefois soumis à un seul & même Souverain (c).

Sa Situation & ses Productions.
 Pour ce qui est de l'Isle de *Mombaze*, elle gît au quatrième degré cinq minutes de Latitude méridionale, dans une belle Baye que forme la riviere, & on lui donne environ douze lieues de tour. Le terroir y est extrêmement fertile, & produit du riz, du millet avec d'autres grains, quantité de fruits, de légumes & d'herbages; on y trouve des sources d'excellente eau. Le climat est tempéré, & l'air fort bon, quoi qu'en ayent dit les Portugais, quand ils furent obligés d'abandonner la ville. Les habitans vivent longtems, & sont fort à leur aise, sur-tout dans la Capitale, où tout abonde pour l'agrément & les délices de la vie. Leur pain, fait de riz & de millet, est en forme de gâteaux, ils y mêlent du sucre, des herbes & d'autres ingrédiens pour le rendre plus agréable au goût. Leur boisson est une espece de biere, faite ou de riz, ou de miel, ou de fruits, qui y sont excellens, particulièrement leurs oranges; il y en a de fort grosses, dont le goût & l'odeur sont admirables, & dont on mange l'écorce même avec plaisir. Ils gardent leurs liqueurs dans des vaisseaux de différentes grandeurs &

(a) *Maffei*, L. VIII. *Piguet*, L. VI. *Sams.* & al.

(b) *De l'Isle Atlas*.

(c) *Samut. Marini, Osor. Ramusio* & al.

figures, très-proprement faits de cornes de bœuf, comme moins sujets à se crever & à se briser; leurs coupes & leurs autres ustensiles sont de la même matière, la corne y étant fort commune, & y ayant un grand nombre d'Artisans qui sont fort habiles à la travailler. Le bétail est gras & de bon goût, parcequ'il y a beaucoup de pâturages qui sont bien arrosés; ils ont des moutons dont la queue pèse vingt ou trente livres, ainsi tout ce qui est nécessaire à la vie y abonde: la ville est fort peuplée tant des Naturels que des Etrangers, qui y abordent pour le Commerce, & qui sont que la consommation y est grande (a).

SECTION
II.

Les Royaumes de Mombaze & de Quiloa.

Mombaze étoit autrefois une Presqu'isle, mais on en a fait depuis une Isle, en creusant un canal dans l'Isthme, de manière qu'un des coins cache la ville, en sorte qu'on ne la découvre qu'en entrant dans le port (b). Les maisons sont bâties à l'Italienne, de pierre liée avec du mortier; elles sont proprement peintes, & ont d'autres embellissemens: les rues sont droites, mais étroites; les maisons ferrées, avec des terrasses au haut, de sorte qu'on peut aller par-là d'un bout de la ville à l'autre, ce que nous remarquons, parceque c'est de dessus ces terrasses que les habitans firent le plus de mal aux Portugais, quand ils entrèrent dans la ville, comme nous le verrons dans la suite. La ville est défendue par une bonne Citadelle, où les Portugais se retirèrent quand ils ne purent garder la ville plus longtems; ils furent chassés de cette dernière retraite en 1631 par un Cheik Arabe, qui y établit sa résidence; ce fut de lui que les habitans de Mombaze, & les autres Marchands obtinrent la liberté du Commerce (c).

Belles Maisons.

La Mer fait devant la ville une Baye très-commode, qui est en forme de coquille, où les plus gros Vaisseaux peuvent entrer à pleines voiles, y ayant assez de largeur & de profondeur: vers le fond de cette enceinte, il y a une digue ou chaussée de pierre, qui traverse le canal d'un côté à l'autre, sur laquelle on passe quand l'eau est basse. Outre le canal qui environne la ville, il y en a plusieurs autres navigables, qui entrent dans les terres. Celui dont la ville se sert principalement, n'a qu'à peine la largeur d'une portée de mousquet en quelques endroits; l'entrée de la Baye est défendue par une bonne Forteresse, que les Habitans bâtirent peu après l'arrivée de Vasco de Gama en 1497, qui y pensa périr avec sa Flotte. Il se fait dans ce port un commerce aussi considérable avec les Isles & les Royaumes voisins, que dans aucun autre.

Baye commode.

Les Habitans sont de différentes couleurs, il y a des noirs, des blancs, d'olivâtres, de basanés; la plupart s'habillent à la mode Arabe, les riches sont magnifiques, & les femmes portent de riches étoffes de soie brochées d'or & d'argent. Leurs ameublemens ne sont pas moins beaux, ils consistent principalement en riches tapis, en peintures, tapisseries, & autres meubles, qui viennent de Cambaye, de Perse & d'autres Pays. Le peuple passe pour le plus civil & le plus affable pour les Etrangers de toute cette côte, nonobstant la diversité de nations, de couleur & de Religion, car il y a des Mahometans, des Idolâtres & des Chrétiens. Ils étoient autrefois tous

Habitans.

Païens,

(a) Les mêmes.

(b) Marmel, L. X. C. 2.

(c) Marmel, Davity, Dapper, Osor. La

Croix & al.

SECTION II. Païens, & adonnés aux plus grossières superstitions de la Secte des Bedouins. Les Portugais firent quelques Profélytes, quand ils s'y établirent. Les Royaumes de Mombaze & de Quilon. La plupart retournerent à leur ancienne idolâtrie, ou se firent Mahométans, à l'imitation d'un de leurs Rois, qui en 1631 épousa une Chretienne, parcequ'il avoit été élevé dans le Christianisme; mais s'étant brouillé avec le Gouverneur Portugais au sujet de quelque injustice ou vexation, il le chassa de la Citadelle, massacra tous les Portugais qui tomberent entre ses mains, & se fit Mahométan pour s'assurer la protection des Turcs (a).

Nation barbare des Imbis. Mais de toutes les Nations établies dans l'intérieur de ce Royaume, il n'y en a point de plus redoutable à la guerre que les *Imbis*, une des plus féroces, des plus barbares & des plus impies de toutes ces côtes, sinon de toute la Terre. On trouvera dans les Remarques, ce que nous avons pu découvrir de meilleur sur l'origine de ce Peuple, & sur la maniere dont il s'est répandu par de prodigieuses Colonies en diverses parties de l'Afrique (*). Ils étoient autrefois si puissans dans le Royaume de Mombaze, que leurs Rois pouvoient mettre quatre-vingt-mille hommes en campagne. Quand ils sont prêts à en venir aux mains avec l'ennemi, ils ont coutume de faire marcher devant eux des troupeaux de bétail; ceux-ci sont suivis par un certain nombre d'hommes qui portent du feu, emblème effrayant, qui signifie que tous les prisonniers doivent s'attendre à être rotis & dévorés de ces Cannibales. A la suite des Porteurs de feu, viennent les Gardes du Roi, armés de pied en cap, ayant ce Prince au milieu d'eux, après quoi marche le Corps de l'armée. Rien de plus terrible que le sort de ceux qui tombent dans leurs mains barbares, & celui du Pays par où ils passent; hommes, femmes & bêtes périssent de la mort la plus cruelle, & tout est mis à feu & à sang.

Impiété de leurs Rois. Ces abominables Monarques sont adorés comme des Dieux par leurs diaboliques sujets, & prennent le titre d'Empereurs de toute la Terre, comme les Rois de Portugal celui de Seigneurs des Mers; & ils prétendent que tous les habitans de la Terre doivent subir leur joug & obéir à leurs commandemens. Ils osent même porter l'impiété jusqu'à s'attaquer à la Divinité même.

(a) *Jarric* L. III. C. 13. *Marmol*, *Osor*. *Davity* & al.

(*) On croit que cette race de monstres est l'écume de ces barbares Cannibales, qui sont établis dans le voisinage du Cap de Bonne-Espérance; comme eux ils sont grands, bien faits, féroces & belliqueux; ils ne vivent que de rapine, & mangent leurs prisonniers, & même leurs parens, qu'ils assomment quand ils sont malades, pour s'en régaler. Leur boisson est principalement du sang humain, & les cranes leur servent de coupes. Leurs armes sont des fleches empoisonnées, & de longs bâtons brûlés aux deux bouts (1).

Mombaze n'est pas le seul Royaume où leurs infernales Colonies se soient répandues; ils ont autrefois non seulement ravagé une grande partie de la côte orientale d'Afrique, mais pénétré même jusqu'à l'Arabie, commettant les plus horribles massacres & les plus affreux désordres. Ils furent à-la-vérité heureusement exterminés ou chassés, ce qui n'empêche pas que nous ne les retrouvions en divers autres Pays de l'Afrique, quoique sous différens noms; tels sont les Gales & les Agaus, qui infestent l'Empire d'Abissinie, les Jaggis ou Jaggos dans le Royaume de Metamba, & en d'autres endroits sous le nom de Jambagottes. Mais quel que soit le nom sous lequel nous les retrouvons dans la suite, ils retiennent leurs abominables coutumes, & sont regardés à juste titre comme un fléau du Ciel, sur-tout des Abissins, sur les frontieres desquels ils se sont établis.

(1) *Jarric* Thef. Ind. L. III. C. 13. *Purchas* Relat. L. VII. C. 18. *Davity* & al.

même ; car quand la pluie ou le soleil les incommodent , ils bandent leur arc contre le Ciel , & envoient leurs fleches & leurs imprécations impuissantes contre le Soleil & le Firmament (a). La terreur qu'ils répandent partout où ils viennent est si grande , que les habitans épouvantés abandonnent leurs demeures , & se jettent entre les bras des Turcs ou des Portugais , pour éviter cette troupe de Démons incarnés. Les Turcs ont toujours travaillé avec beaucoup de zele à les convertir au Mahométisme , ou à les exterminer ; mais comme ce sont des gens inconstans & qui aiment à courir , tout ce qu'ils ont pu faire , ç'a été de les chasser plus avant dans le Pays , où eux-mêmes n'ont encore pu pénétrer , & où ces monstres occupent encore tranquillement de vastes Contrées , suivant toujours entre eux les plus détestables & les plus inhumaines coutumes , & faisant les plus cruels massacres dans leurs excursions , comme nous aurons occasion d'en rapporter des exemples dans la suite. Ce que nous avons dit suffit pour la Description & l'Histoire du Royaume de Mombaze. Nous reprendrons l'Histoire dans l'article suivant , avec lequel elle est intimement liée , comme nous l'avons remarqué plus haut.

SECTION
II.
Les Royaumes de
Mombaze
& de
Quiloa.

L'Isle de Quiloa est située , suivant la plupart des Géographes , proche de l'embouchure de la riviere Cuava , Cuabo ou Quilimajugo , au huitieme degré vingt minutes de Latitude méridionale (b) (*). Les Portugais la découvrirent en 1498. Elle porte le nom de la Capitale , grande & opulente ville , dont nous parlerons dans la suite. Le Royaume , qui a aussi le même nom , est vis-à-vis en terre-ferme , & s'étend environ deux-cens lieues le long de la côte , du Nord au Sud (†) , mais on ignore jusqu'où il s'é-

Isle & Ro-
yaume de
Quiloa.

(a) *Jarric* Thef. Ind. L. III. C. 13. *Purchas* (b) *Lafitau* Conq. des Portug. T. I. p. III. Relat. L. VII. C. 2. § 3. *Ofor*. L. I. *Davity*, *Davity*, *La Croix* & al. *Dapper* & al.

(*) C'est à notre avis une grande faute (1) ; car suivant les dernieres découvertes l'embouchure du Cuabo est au dixseptieme degré , & non au huitieme , à moins que l'on ne suppose qu'il y a deux rivieres de ce nom. *D'Anville* place l'embouchure d'une riviere , qu'il appelle King , proche de la ville de Quiloa , qui paroît bien celle où l'Isle est située , & est à peu près au huitieme degré de Latitude méridionale (2).

(†) On dit (3) que le Roi de Quiloa étoit maître de plusieurs Isles fertiles & bien peuplées , enforte que les terres de sa domination le long de cette côte occupoient près de trois-cens lieues en longueur , lorsque les Portugais commencerent à paroître dans ces parages ; ils ne furent pas longtems sans le dépouiller d'une partie de ses domines. Car on dit qu'il commandoit en ce tems-là aux Royaumes de Sofala , de Cuama , d'Angos , & de Mozambique (4) , quoiqu'il soit réduit depuis longtems à celui de Quiloa seul , qui est à quatre-cens milles de Mozambique.

Linschoten nous apprend de plus que de son tems le Roi de Quiloa étoit tributaire de l'Empereur de Monémugi , & que tout son Royaume se réduisoit à l'Isle : en ce cas-là il étoit encore de pire condition. Ce puissant Monarque l'ayant apparement dépouillé de tout ce qu'il possédoit dans les terres , comme il l'avoit été de toutes les Isles sur la côte ; ce qui aggravait alors son malheur , c'est que devenu tributaire de l'un , il étoit privé par les autres d'une branche considérable de son commerce avec le Royaume de Sofala , dont

(1) *Davity*, *Dapper*, *la Martiniere*, *La Croix* (3) *Viment le Blanc* P. II. C. 4. *Ofor*. L. I. *Davity* & al.

(4) *Bardesa*, *Linschoten* Guu. C. 8. *Ramusio*, sub *Kissa* & al.

(2) Voy. sa Carte.

SECTION

II.

Les Royau-
mes de
Mombaze
& de
Quiloa.

s'étend dans les terres, vers l'Ouëst. Il est séparé de l'Isle par un canal étroit, & le terroir de l'un & de l'autre est si parfaitement le même pour la bonté & la fécondité, que l'on croit qu'ils étoient autrefois joints. Le Roi & ses sujets sont Mahométans. Ils sont partie noirs, partie basanés. Tous parlent l'Arabe & plusieurs autres Langues, qu'ils apprennent des E-trangers avec lesquels ils trafiquent. Leur habillement est celui des Turcs & des Arabes, & le même que celui des habitans de Mombaze; ils ne leur cedent pas non plus en magnificence ni à cet égard, ni dans la maniere de vivre, parcequ'ils jouissent de la même abondance (a). Les femmes sur-tout sont mises galamment, & ont beaucoup de parures au cou, aux bras, au poignet & à la cheville du pied; elles ont entre autres des bracelets d'ivoire, très-proprement travaillés, qu'elles brisent en pieces en signe de douleur, à la mort de leurs maris ou de quelque parent proche; les hommes se font en pareil cas raser la tête, & s'abstiennent de manger (b).

La Ville
de Qui-
loa.

Nous ne pouvons déterminer la grandeur précise de cette Isle; nous connoissons mieux sa Capitale, qui est grande, riche & bien bâtie. Les maisons sont de pierre, belles & à la mode d'Espagne. Elles ont plusieurs étages, de beaux jardins bien cultivés & arrosés, parcequ'il y a quantité de sources de bonne eau; celle qu'ils sont obligés de tirer du fond en quelques endroits de l'Isle, n'est ni si agréable ni si saine, parceque le terrain des environs est bas. Les maisons sont très-bien meublées, & ont des terrasses d'une sorte de terre fort dure; les rues sont si étroites, qu'on peut aisément passer du haut des maisons d'un côté à l'autre, ce qui est presque général dans toutes les villes de ces côtes. A un des côtés de la ville on voit le Château, où le Prince fait sa demeure; il est flanqué de tours, fortifié & entouré d'un fossé, dont le fond est uni. Il y a deux portes, dont l'une conduit au port, d'où l'on peut voir les Vaisseaux entrer & sortir, l'autre à la vue sur la pleine mer.

Le Pays des environs de Quiloa, bien-que bas, est agréable, & fertile en riz, millet & fruits; il y a aussi de bons pâturages, où les habitans nourrissent quantité de bétail, on y trouve aussi toutes sortes d'oiseaux sauvages & domestiques: le poisson y est abondant & bon (c). La plupart des Voyageurs assurent que le Climat est tempéré & l'air sain, *Sanutus* étant le seul que nous sachions, qui ait avancé le contraire, vraisemblablement pour excuser les Portugais d'avoir abandonné cette Isle (d).

On parle d'un autre Quiloa en terre-ferme, que quelques Auteurs prétendent être la *Rapte* de *Ptolémée*, parcequ'on l'appelle la vieille ville (e). Elle a été bâtie il y a plus de six-cens ans par *Hali* fils de *Hofshein*, Roi de Schiras ou de Perse, qui en fit depuis le lieu de sa résidence. Elle est séparée de celle de l'Isle par la riviere de Cuabo, & par un petit bras de mer, au midi duquel elle est située. *Hali* étant venu dans ce Pays choisit cet endroit

(a) *Ofor. L. I. Ramusio & al.*

(d) *Sanut. L. XII.*

(b) *Vincent le Blanc P. II. C. 4.*

(e) *Dapper.*

(c) *Marmol, Ofor. Davity & al.*

ils s'étoient emparés; ensorte qu'il n'y a à-présent que très-peu de Vaisseaux qui vont de l'un à l'autre, & que le Commerce est réduit presque à rien, en comparaison de ce qu'il étoit quand les Rois de Quiloa y envoyoient des Flottes, qui en apportoient de prodigieuses richesses en or, ambre & autres marchandises précieuses.

droit pour y bâtir une ville bien fortifiée, qui fût une espece de boulevard contre les insultes des Cafres; mais quelle qu'elle ait été de son tems & du tems de ses successeurs, elle est déchuë depuis, & est peu considérable, il n'y a pas non plus beaucoup de commerce. Au-lieu que la ville qui est dans l'Isle, est habitée par de riches Marchands qui trafiquent avec les Isles & les Royaumes du voisinage, en or, en ambregris, en perles, en musc & en d'autres marchandises précieuses, ce qui la rend une des villes les plus opulentes & les plus agréables de ces côtes (a). Leurs Vaisseaux sont bâtis à peu près comme ceux de Mombaze, avec cette différence, dit-on (b), qu'en dedans & en dehors ils sont enduits d'un vernis épais fait d'encens au-lieu de goudron.

SECTION
II.
Les Royaumes de Mombaze & de Quiloa.

Il est tems à présent de passer à l'Histoire des deux Royaumes dont nous venons de parler, & pour le faire d'une façon qui épargne les répétitions inutiles, & ne passer cependant rien qui mérite la curiosité du Lecteur, nous commencerons par la fondation de la vieille Ville & de l'ancien Royaume de Quiloa, par le Prince Persan dont nous avons parlé, parcequ'il est l'événement le plus important des premiers tems. *Hoshein*, Roi de Schiras, laissa sept fils; un d'eux, nommé *Ali* ou *Hali*, né d'une Esclave Abissine, se voyant méprisé de ses freres, prit la résolution de quitter la Perse, & d'aller chercher fortune ailleurs. Comme c'étoit un Prince aussi prudent que courageux, il se détermina bientôt à tenter un établissement sur la côte de Zanguebar, qui étoit connue pour être fort riche, tant à cause de son grand commerce que des mines d'or du Pays. Il s'embarqua à Ormuz, avec quelques amis & ceux qui voulurent le suivre, sur deux Vaisseaux, se rendit d'abord à Magadoxo, & delà à Brava; mais les ayant trouvées déjà peuplées, il fut obligé d'aller plus loin chercher un endroit où il fût seul le maître. Etant arrivé à la fin à la Baye de Quiloa, il examina la situation avantageuse de cette Presqu'Isle, & délibéra sur les moyens de se mettre lui & sa petite Colonie en sûreté contre les entreprises des Cafres. Il obtint sans peine d'eux, à la faveur de quelques présens, la permission de s'y établir & de se fortifier contre les attaques des Arabes, qui étoient maîtres de Songo, de Changa, & d'autres Isles voisines. Il rendit en peu de tems sa nouvelle ville si forte, & le port si commode, qu'il se vit en état, secondé de son courageux fils, d'entreprendre la conquête de *Monfia* & de quelques autres Isles adjacentes, après quoi il prit le titre de Roi de Quiloa, qui est le nom qu'il donna à son petit Etat.

Histoire de Quiloa. Hali son Fondateur

Hali, surnommé *Bumalo*, regna quarante ans, & n'ayant point d'enfans il laissa la couronne à son neveu *Hali Busoloquesse*, qui ne regna que quatre ans & demi, & eut pour successeur son fils *David*. Au bout de quatre ans, le Roi de Changa le chassa de son Royaume; il se retira à *Monfia*, une des premières conquêtes du Fondateur, & il y mourut. Le Roi de Changa, devenu maître de Quiloa, y envoya *Hali Bonbucoquer*, un de ses neveux, en qualité de Gouverneur. Deux ans après les habitans le chassèrent, & mirent sur le trône *Hoshein Soliman*, neveu de *David*, qui regna seize ans. Il eut pour successeur un autre neveu de *David*, nommé *Hali Bendard*, lequel

Isle de ses Successeurs jusqu'à l'arrivée des Portugais.

après

(a) *Marmol, Ofor, Sanut, Ramusio, Davity, & al.* (b) *Ofor.*

SECTION
II.
Le Royaume de
Mombaze
& de
Quiloa.

après un long regne de soixante ans, laissa la couronne à son petit-fils, qui portoit le même nom. Au bout de six ans de regne ses sujets le déposèrent à cause de sa tyrannie, & mirent sur le trône son frere *Hoshein Ben David*, qui regna vingt-quatre ans. *Soliman*, Prince de la même Famille, lui succéda, & au bout d'un regne de vingt-deux ans ses sujets le firent décapiter, & placèrent sur le trône un de ses fils, nommé *David*, qui regna quarante ans. *Soliman Hoshein* son fils lui succéda: c'étoit un Prince belliqueux, qui subjuga la plus grande partie de la côte de Zanguebar, s'empara des Mines d'or de Sofala, & fournit les Isles de Monfia, de Pemba & de Zanzibar. Ce fut ce Monarque qui éleva la ville de Quiloa à un haut point de splendeur & d'opulence; il la fortifia d'une bonne Citadelle, bâtie de pierres de taille, flanquée de tours, & environnée d'un fossé. Il fit bâtir aussi quelques Palais & d'autres édifices considérables dans la ville, dont les bâtimens n'avoient été jusques-là que de bois. Ce Prince exécuta tout cela dans l'espace de dix-huit ans que dura son regne: son fils aîné, qui lui succéda, ne regna que deux ans, & laissa le trône à son frere *Talud*, qui n'en jouit qu'un an, & le laissa à un troisième frere, nommé *Hashen*, qui regna vingt-cinq ans, & eut pour successeur un quatrième frere, qui s'appelloit *Bonji Soliman*; celui-ci pendant un regne de dix ans, fut le plus heureux des quatre freres, & vit ses entreprises couronnées des plus grands succès.

Après sa mort la couronne échut à son neveu *Hali David*, qui au bout de quatre ans la laissa à un autre Prince, qui en jouit quatorze ans, & eut pour successeur *Hashen* son petit-fils. *Hashen* fut un excellent Prince, & très-heureux durant un regne de dix-huit ans. *Soliman* son fils regna quatorze ans, & fut assassiné en trahison, en sortant de la Mosquée. Par sa mort la couronne tomba à *Hashen* son fils aîné, mais comme il étoit en ce tems-là à la Mecque, son frere *David* prit les rênes de l'Etat, & gouverna jusqu'à son retour deux ans après, & alors lui remit le Royaume. *Hashen* regna vingt-quatre ans, & n'ayant point laissé d'enfans, *David* remonta sur le trône & regna le même nombre d'années. *Soliman* son fils lui succéda, mais son Oncle *Hashan* le détrôna vingt jours après son avènement à la couronne *Hashan* mourut six ans & demi après, & laissa le trône à *Taluf* frere de *Soliman* qui avoit été déposé.

Taluf ne regna qu'un an: après lui un autre *Soliman* regna deux ans & quatre mois, & fut détrôné par un Oncle, qui portoit le même nom. Celui-ci occupa le trône vingt-quatre ans, quatre mois & vingt jours, & eut pour successeur son fils *Hashan*, qui regna aussi vingt-quatre ans. Il laissa la couronne à un de ses freres nommé *Mahamad*, qui au bout d'un regne de neuf ans eut pour successeur son fils *Soliman*; il regna vingt-deux ans, & son Oncle *Ismael Ben Hashan*, qui lui succéda, en regna quatorze. Son successeur, qui étoit Premier-Ministre, & que le peuple mit sur le trône, avoit à peine régné un an, qu'ils le déposèrent, & prirent un Prince de la Famille Royale, qui s'appelloit *Mahmud*, réduit en ce tems-là à une extrême pauvreté; mais son regne ne fut pas plus long, on rétablit le vieux Ministre *Hashan*, qui regna dix ans, & son fils *Zayd* autant.

A peine *Zayd* fut-il mort, que le Premier-Ministre s'empara du trône, & l'occupa pendant un an. En y montant il avoit donné sa place de Premier-

mier-Ministre à un de ses freres nommé *Mahmud*, qui avoit trois fils, gens de mérite: ce Roi conçut contre eux tant de jalousie, qu'il les éloigna de sa Capitale le plus qu'il lui fut possible, sous prétexte de les pourvoir de Gouvernemens; l'un d'eux, nommé *Jusef*, étoit Seigneur de Sofala. *Anaga*, qui y vint pour y faire bâtir une Forteresse, fut tué, & le peuple choisit *Abdalla*, frere du feu Roi *Zayd* & le mit sur le trône. Il regna environ un an & demi, & un de ses freres le même tems. Après la mort de ce dernier, le Premier-Ministre tâcha de mettre sur le trône *Hashan*, fils du Premier-Ministre du même nom, mais le peuple s'y opposa, & choisit un Prince de la Famille Royale, nommé *Chambo*; mais celui-ci fut déposé au bout d'un an, & *Hashan* rétabli sur le trône. Cinq ans après il fut encore détrôné en faveur de *Braham* ou *Ibrahim*, fils du feu Sultan *Mahmud*. Au bout de deux ans *Ibrahim* fut déposé, & on mit en sa place son neveu *Alfudail*; son regne fut fort court, & *Emir Braham* refusa de procéder à l'élection d'un nouveau Roi, & prétendit au trône en qualité de fils de *Soliman* & de cousin-germain d'*Alfudail*. Mais quoiqu'il fût maître de la Capitale, le peuple ne voulut jamais lui donner le titre de Roi, mais seulement celui de Gouverneur. Ce qui lui aida à se soutenir contre les habitans, ce furent les querelles qu'il y eut entre eux & les Amiraux Portugais. Nous trouvons cependant qu'*Alfudail* avoit laissé un fils d'une Esclave Abissine, qui regna à Quiloa, après que ce Royaume fut devenu tributaire de celui de Portugal, comme nous le verrons dans la suite. Nous nous flattons en même tems qu'on n'aura pas été fâché de voir une succession si suivie de Monarques pendant plusieurs siècles, bien que l'on ne connoisse guere que leur descendance du premier Fondateur, & la durée de leurs regnes; nous l'avons donnée telle qu'elle nous a été transmise par un Historien d'Afrique, que nous avons fréquemment eu occasion de citer (a) (*).

SECTION
II.
Les Royaumes de
Mombaze
& de
Quiloa.

Il faut à présent reprendre le fil de l'Histoire des exploits & des conquêtes des Portugais sur cette côte, principalement dans les Royaumes de Mombaze & de Melinde, où nous l'avons interrompue.

On peut se rappeler que l'Amiral *Vasco de Gama* quitta Melinde, en promettant d'y passer à son retour pour l'Europe. Il tint parole, & prit avec lui un Ambassadeur que le Roi envoyoit en Portugal, pour conclure un Traité d'alliance & d'amitié entre les deux Nations.

Vasco de
Gama re-
tourne à
Melinde.

L'an.

(a) *Marmol* L. IX. C. 38.

(*) Il est évident néanmoins par le court extrait que cet Auteur nous a transmis, que ces Arabes avoient une méthode régulière de tenir leurs Annales & que la liste rapportée dans le texte n'est qu'un abrégé de ce qui y étoit contenu plus au long. Nous verrons dans la suite que lorsque l'Amiral Portugais *Almeida* obligea la ville de Quiloa à payer tribut, il y avoit un homme fort accrédité & savant, nommé *Mahmud Ancen*, à qui ce Général voulut conférer la Royauté, mais qui la refusa généreusement en faveur d'un des Princes de la Famille Royale, qu'il lui recommanda, & *Almeida* consentit à son élévation. Il est assez apparent que ce fut dans cette circonstance extraordinaire que le généreux *Ancen* lui présenta cet extrait de l'Histoire de Quiloa, & de la succession des Rois pendant un si long espace de tems, sinon les Archives mêmes d'où il étoit tiré. *Marmol* ajoute, qu'*Ancen* l'assura que le peuple étoit si mécontent d'*Ibrahim*, parce qu'il étoit seulement fils d'une Esclave, qu'il ne reconnoitroit personne pour Roi à moins qu'il ne fût de la Famille Royale.

SECTION

II.
*Les Royau-
 mes de
 Mombaze
 & de
 Quiloa.*

*Cabral
 passe à
 Melinde.*

L'année suivante, il partit une nouvelle Flotte Portugaise pour les Indes, composée de treize Vaisseaux & montée de quinze cens hommes, sous le commandement de *Don Pedro Alvarez de Cabral*. Il avoit ordre en particulier de tâcher par tous les moyens possibles d'obtenir du Zamorin de Calicut la permission de bâtir une Forteresse près de cette ville, pour mettre les Portugais à couvert des insultes de leurs ennemis, & faire leur commerce en sûreté; en cas de refus il devoit lui déclarer la guerre & le traiter en ennemi. Nous rapportons ce trait en passant, pour faire remarquer de quelle maniere ils s'y prenoient pour engager par la flatterie ou par la crainte les Princes & les États à faire alliance avec le Portugal; & de quelle horrible façon ils se vengeoient de l'affront prétendu d'un refus, non seulement sur eux, mais sur leurs malheureux & innocens sujets, & le tout sous le beau prétexte de Religion, comme nous en donnerons bientôt des preuves frappantes. Ce qui regarde principalement notre sujet, c'est que *Cabral* avoit commission aussi de passer à Melinde, & d'assurer le Roi au nom de son Maître, que l'Ambassade qu'il lui avoit envoyée, lui avoit fait grand plaisir, & qu'il ne négligeroit rien de ce qui dépendroit de lui pour mériter l'estime & l'amitié d'un si illustre Prince.

*Son arri-
 vée à Mo-
 zambi-
 que.*

Nous n'entrerons pas dans le détail des aventures de *Cabral* & des contretens qu'il essuya, qui trouveront mieux leur place dans l'Histoire de Portugal; nous rapporterons seulement ce qui se passa sur la côte de Zanguebar entre lui & les Royaumes où il relâcha après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance.

Le premier endroit où il toucha fut Mozambique, où il devoit remettre quelques présens & des Lettres de son Maître au Roi; chemin faisant il trouva deux Vaisseaux richement chargés qui étoient à l'ancre près de la côte; ceux qui les commandoient l'ayant découvert, mirent sur le champ à la voile pour se sauver, mais il les joignit bientôt & les prit: ayant reconnu ensuite qu'ils appartenoient à un Prince ami du Roi de Melinde, il les relâcha, sans toucher à l'or & aux autres marchandises précieuses qu'ils apportoient de Sofala.

*Réception
 qu'on lui
 fait à
 Quiloa.*

Après s'être acquitté de sa commission à Mozambique, & avoir pris un Pilote pour le conduire à Quiloa, il navigea le long de la côte à une petite distance, & reconnut les différentes belles Isles dépendantes ou tributaires de ce Royaume, qui s'étendoient environ deux-cens lieues en longueur (a). Arrivé à Quiloa, il fit savoir au Roi, nommé *Ibrahim*, *Braham* ou *Abraham*, qu'il avoit des Lettres du Roi de Portugal pour lui, par lesquelles il verroit le desir que ce Monarque avoit de faire alliance avec lui. Il ajouta qu'il se feroit fait un honneur de les présenter lui-même à Sa Majesté, mais que sa qualité d'Amiral & ses ordres ne lui permettoient pas de quitter sa Flotte, par quelque raison que ce fût, le priant en même tems de marquer quelque endroit sur mer où il pût s'aboucher avec lui.

Ibrahim reçut son compliment avec de grandes marques de reconnaissance, & fit réponse à l'Amiral qu'il embrasseroit avec joie l'occasion de faire alliance & amitié avec un Prince pour lequel il avoit conçu la plus haute esti-

(a) *Ofor. Ramusio Marmol & al.*

estime ; & que puisqu'il ne pouvoit avoir le plaisir de voir *Cabral* à terre, il viendrait le lendemain conférer avec lui sur mer. Il parut effectivement avec ses Vaisseaux richement ornés, accompagné d'un nombreux cortège de gens vêtus d'habits de pourpre brodés d'or & d'argent, & qui avoient des cimenterres & des poignards, dont la poignée étoit enrichie de diamans ; l'air retentissoit du son des flûtes & des trompettes ; de leur côté les Portugais les saluerent de leur artillerie, & firent d'autres démonstrations de joie. *Cabral* & les Officiers qui l'accompagnoient dans la chaloupe, étoient au si habillés très-proprement. Aussitôt qu'ils eurent joint la Barque du Roi, *Cabral* le salua respectueusement, lui présenta les Lettres du Roi *Emanuel* écrites en Arabe, & lui exposa tout ce qui regardoit la commission dont il étoit chargé. *Ibrahim* reçut les Lettres & les complimens avec de grandes marques de satisfaction ; on convint que *Cabral* enverroit le lendemain quelqu'un à terre, pour mettre la dernière main au Traité d'alliance. Mais avant le tems marqué les Marchands Arabes de la ville firent changer les choses ; ils dépeignirent les Portugais & leur Religion des plus noires couleurs, représentèrent leurs conquêtes, leurs pirateries, leur tyrannie, leur caractère turbulent & leur cruauté, par-tout où ils étoient reçus, en sorte que le Roi eut peur non seulement de poursuivre la négociation entamée, mais de leur permettre de trafiquer dans ses Etats. Ne doutant point qu'ils ne lui donnassent quelque marque éclatante de leur ressentiment, il fit renforcer la garnison de la ville, & faire tous les autres préparatifs de guerre qui sont d'usage dans une ville maritime, quand on a l'ennemi dans le port. *Cabral* fut informé de tout par un frere du Roi de Melinde, qui se trouvoit à Quiloa ; ainsi, pour éviter les hostilités & d'autres dangers ; il mit d'abord à la voile pour Melinde ; le Roi le reçut avec de grandes démonstrations de joie, & lui envoya des vivres & des rafraîchissemens pour toute la Flotte.

Cabral mit d'abord à terre l'Ambassadeur de Melinde, qu'il avoit ramené de Portugal, avec les présens qu'*Emanuel* envoyoit au Roi. Le vieux Monarque en fut si charmé qu'il monta ce jour-là à cheval, magnifiquement vêtu, & se rendit sur le rivage, où l'Amiral & ses Officiers vinrent le saluer. Ce Prince sollicita fort *Cabral* de faire un plus long séjour, mais il s'en excusa civilement, & ayant recommandé aux soins du Roi deux personnes qu'*Emanuel* envoyoit pour pénétrer dans l'Abissinie, il prit congé de lui & poursuivit son voyage aux Indes. Nous ne l'y suivrons point, nous contentant de remarquer qu'il attaqua tous les Vaisseaux Arabes qu'il rencontra, pour se venger de l'affront qu'on lui avoit fait à Quiloa. Mais le ressentiment des Portugais n'éclata véritablement qu'à l'arrivée d'un nouvel Amiral, quatre ans après.

Cet Amiral étoit *Don François Almeyda*, revêtu aussi de la dignité de Vice-roi des Indes ; après un long voyage, & après avoir doublé le Cap avec bien de la peine, il alla droit à Quiloa, où il arriva à la fin de Juillet. En approchant du port, il envoya faire compliment au Roi, en lui donnant avis de son arrivée ; mais soit par haine pour les Portugais, soit qu'il craignît leur ressentiment, ou soit que sa conscience lui reprochât sa mauvaise

SECTION
II.
Les Rois de Mombaze & de Quiloa.

Est bien reçu à Melinde.

Arrivée d'Almeyda 1505.

SECTION II. foi passée, comme le dit l'Historien Portugais (a). Ce Prince sans faire de réponse, quitta la ville pendant la nuit.

Les Rois de Nombaze & de Quiloa. Les Habitans se voyant abandonnés de leur lâche Souverain eurent recours au brave *Mahomet Ancon*, & le prièrent de les mener contre l'ennemi commun, promettant de lui obéir & de combattre pour la défense de leur vie & de leur liberté. *Almeyda* ayant attendu quelque tems la réponse du Roi, soupçonna quelque mauvais dessein, & prit la résolution d'attaquer la ville; il attendit seulement que la marée fût à sa plus grande hauteur, parcequ'alors la mer vient ordinairement jusqu'aux murailles; alors il mit à terre cinq-cens bons soldats, qu'il partagea en deux bataillons; il donna à son fils *Laurent* le commandement de l'un, composé de deux-cens hommes, & se mit lui-même à la tête de l'autre. A cette vue, *Ancon* & les habitans abandonnerent aussi la ville, où les Portugais entrèrent sans opposition. Le défiant Général en prit ombrage, & craignant quelque trahison il fit faire halte à ses gens, & ordonna à son fils d'avancer avec son bataillon au petit pas, & avec beaucoup de circonspection, sans permettre à ses soldats de rompre leurs rangs. Ces précautions furent inutiles, vu que le petit nombre de gens qui étoient restés dans la ville, n'avoient ni le courage ni le pouvoir de faire la moindre résistance; il ordonna alors de piller la ville, & fit mettre le butin dans une grande maison, où il en fit le partage, ne se réservant pour lui-même qu'un simple arc.

Travaillent un Fort. Ensuite il fit travailler ses gens à la construction d'un Fort, dans un endroit commode, proche du rivage, pour repousser l'ennemi en cas de besoin. En attendant il engagea *Mahmud Ancon* & les habitans de revenir; à leur arrivée ils se jetterent à ses pieds & implorerent sa clémence; mais il releva d'abord *Ancon*, & leur dit qu'ils n'avoient rien à craindre de sa part, & qu'ils devoient lui avoir obligation de les avoir délivrés de la tyrannie d'un usurpateur cruel, perfide & lâche, & d'être remis en liberté sous l'heureux regne & par la clémence singulière du Roi *Emanuel*, Prince aussi puissant que généreux. Il leur rappella ensuite tout ce qu'ils avoient souffert sous leur indigne Tyran, & leur remit devant les yeux les grands avantages qu'ils pouvoient se promettre de la protection du Roi son Maître; & pour leur en donner une preuve, il dit qu'il vouloit leur donner pour Roi *Mahmud Ancon*, dont ils connoissoient depuis si longtems l'affection, la fidélité & la prudence. C'est ainsi que l'artificieux Amiral faisoit passer doucement les Quiloans découragés & assujettis d'un esclavage dans un autre plus accablant encore. Pour achever la cérémonie avec plus d'éclat, il salua *Ancon* Roi de Quiloa au nom d'*Emanuel*, & lui mit une couronne d'or sur la tête: en même tems il lui imposa un tribut annuel, & l'obligea de prêter serment de fidélité au Roi de Portugal (*).

L'Ami-

(a) *Ofor.* L. IV. & vl.

(* Nons ajouterons d'après *Marmol* quelques autres cérémonies de cette espece de couronnement précaire, pour faire connoître l'adresse des Portugais en pareilles occasions. La Cérémonie se fit sur un théâtre dressé tout exprès, le Roi s'y rendit monté sur un cheval de parade, richement harnaché, & aux acclamations des Quiloans & des Portugais. Outre les autres ornemens, il avoit un sur-tout d'écarlate, doublé de satin blanc, avec des boutons & des boutonnières d'or, & un manteau royal par dessus.

Tous

L'Amiral ayant si bien réuſſi juſques-là, vit avec un grand plaisir le reſte des habitans qui avoient abandonné la ville, y revenir en foule; quand ils apprirent que leur ancien Chef étoit devenu Roi, ils lui donnerent auſſi la première marque de leur fidélité pour le Roi de Portugal, qu'il exigea d'eux, qui étoit d'aſſiſter les Portugais à finir le Fort qu'ils avoient commencé, & pour les engager à faire plus de diligence il fit dreſſer ſa tente au bas. Il fit auſſi abattre huit ou dix des maiſons voiſines, pour faire une eſplanade entre la Ville & le Fort. Du côté de la mer, il fit faire quelques ouvrages extérieurs, & fit creuſer un foſſé tout autour. Le Fort fut nommé *St. Jacques*, parceque les Portugais étoient entrés dans la ville le jour de la Fête de *S. Jacques*, Patron de l'Eſpagne. *Almeyda* mit un Gouverneur & une bonne Garniſon dans cette place, laiſſa deux Vaiſſeaux pour garder la côte, & huit jours après prit la route de Mombaze.

SECTION
II.
*Les Royau-
mes de
Mombaze
& de
Quiloa.*

Juſques ici les deux Hiftoriens que nous ſuivons ſont d'accord touchant l'élevation & le couronnement de *Mahmud Ancon*, mais après cela leur récit eſt différent. L'un dit que ce Prince jouit paifiblement de ſon Royaume, juſqu'à ce qu'il fut aſſaſſiné en trahiſon par un Prince ingrat, qui lui avoit de grandes obligations, mais qui étoit ami du Roi détrôné, & que ſon fils lui ſuccéda (a). L'autre (b) rapporte que ce généreux Prince, bien loin de ſe réjouir de ſon élévation, profita avant le départ d'*Almeyda* de l'occaſion de ſe dépouiller de la Royauté en faveur d'un fils du feu Roi *Alfulail*, ſon ami: exemple rare de fidélité pour la Famille Royale: il engagea l'Amiral à faire venir le jeune Prince, & à lui mettre la couronne ſur la tête, ce qui excita l'admiration de tous les Portugais, qui ne purent qu'applaudir à une action ſi généreuſe de la part d'un Arabe & d'un Mahometan, ſentant qu'il n'y avoit perſonne parmi eux qui fût capable de l'imiter. On trouvera en ſubſtance dans les Remarques les récits différens des deux Hiftoriens (*), & nous reprenons le fil de l'Hiftoire.

Que

(a) *Marmol* ubi ſup. (b) *Ofor.* L. IV.

Tous les principaux de la ville eurent ordre de ſe trouver à ſon installation, & la nature de la Cérémonie y attira ſans peine le reſte du peuple. On ordonna de faire ſilence, & un Héraut publia en Portugais à haute voix le ſujet pour lequel on étoit aſſemblé, & cette proclamation fut rendue en Arabe. Elle revenoit à ceci; que *Braham* ou *Ibrahim* étant déch. de la couronne pour ſes trahiſons & ſa mauvaiſe conduite, le Lieutenant-Général du Roi de Portugal & ſes Officiers la préſens, en étoient devenus les maîtres par droit de conquête, & qu'ils la donnoient, au nom du Roi leur Maître, à *Mahmud Ancon*, en récompènſe de ſon mérite & de ſa fidélité, avec le titre de Roi, à condition qu'il payeroit à la Couronne de Portugal le même tribut que *Braham*. La Cérémonie achevée, il parcourut la ville avec la même pompe, précédé d'un étendard aux armes de Portugal, ſuivi des trompettes & de la muſique des autres inſtrumens, & aux acclamations des habitans qui criotent. *Vive le Roi Mahmud!*

(*) Suivant le récit de *Marmol*, les Portugais étoient devenus ſi puiffans & ſi inſolens ſur cette côte, qu'ils faiſoient un grand nombre de riches priſes, ſous prétexte qu'il y avoit des marchandifes de contrebande, & ils faiſoient les propriétaires & les équipages priſonniers, ſelon leur bon-plaiſir. Ils prirent entre autres un Vaiſſeau qui venoit de l'île d'Angoche ſur lequel ſe trouva le fils du Roi de Tirenliande, qui demouroit alors à Quiloa; le Gouverneur du Fort le retint priſonnier, ſous prétexte que ſon Pere étoit en guerre avec les Portugais & parent de *Braham*. Cela engagea, continue l'Auteur, le nouveau Roi, qui n'avoit point encore fait alliance avec d'autres Princes, & qui ſouhaitoit de vivre en bonne amitié avec ſes voiſins, de profiter de l'occaſion d'obliger le Roi de

SECTION

II.

Les Royaumes de Mombaze & de Quiloa.

Nouveaux Troubles.

Que ce fût le fils d'*Alfudail*, que l'Auteur ne nomme point, ou *Mahmud*, qui resta en possession du trône de Quiloa, ce qui est le plus vraisemblable, puisqu'il fut tué quelque tems après par *Tirecunde* ami de *Braham*, il est certain que les choses changerent bientôt de face après le départ d'*Almeyda*, & à la bonne intelligence qui sembloit regner entre les Arabes & les Portugais, succéda la défiance & le mécontentement. Ce fut le Roi *Emanuel* qui y donna le premier occasion, en privant ceux de Quiloa & les autres Royaumes de cette côte d'une des branches les plus avantageuses de leur commerce, qui étoit leur trafic à *Sofala*, s'étant rendu maître de cette ville il voulut demeurer seul en possession du commerce. Ce fut-là une source de violences & de pirateries, sous prétexte d'examiner & de punir ceux qui avoient des marchandises de contrebande ; de sorte que le commerce sur la Côte & dans les Isles voisines fut presque entièrement interrompu, & les naturels tomberent dans la pauvreté pendant que les Portugais amassoient des richesses immenses par leurs déprédations.

A la fin le Viceroy de Goa reçut tant & de si graves plaines, qu'il jugea absolument nécessaire d'envoyer un de ses Officiers, nommé *Vaal*, pour arrêter au-plûtôt les défordres, en défendant d'un côté ces pirateries, & en parcourant tous les ports commerçans pour inviter les habitans à reprendre leur trafic ordinaire, avec promesse au nom du Viceroy & du Roi de Portugal, qu'on ne le troubleroit plus. Cela leur fit reprendre un peu de courage, & sur-tout aux Quilois, dont un grand nombre avoient abandonné la vil-

Tirendicande, en rachetant son fils ; il paya trois mille pieces d'or pour sa rançon, l'équipa selon son rang, & le renvoya à son Pere. Aussitôt que celui-ci en fut informé, il envoya remercier le Roi de Quiloa de sa générosité, & le fit inviter à avoir une entrevue avec lui, pour délibérer sur leurs intérêts réciproques, ajoutant qu'il lui rembourseroit alors avec plaisir ce qu'il avoit dépensé pour son fils.

Le Gouverneur tâcha inutilement de dissuader *Mahmud* de cette entrevue ; il lui représenta que ce Roi étant ennemi des Portugais & parent de *Braham*, il ne pouvoit s'en promettre rien de bon. *Mahmud* ferma l'oreille à cet avis, se risqua avec une petite suite, qui marquoit plus de confiance & d'amitié que de crainte & de défiance, & se mit dans le même Vaisseau avec ce Prince. Mais sa crédulité mal-entendue lui coûta la vie ; le perfide Roi le poignarda pendant qu'il dormoit, & il excusa cette horrible action, en disant qu'il devoit plus à ses parens qu'à *Mahmud* pour le service qu'il lui avoit rendu. Sa mort causa de grandes disputes à Quiloa, qui furent néanmoins apaisées par l'élection de son fils à sa place.

Voici à présent ce que rapporte *Oforius*. Quand *Mahmud* vint remercier *Almeyda*, après avoir obtenu l'élargissement des prisonniers Arabes, il lui fit une autre priere qui revenoit à ceci „ y ayant eu une étroite amitié entre le feu Roi *Alfudail*, que le traître *Braham* a assassiné, & ne pouvant lui remettre le Royaume à lui-même, je vous conjure de me permettre de faire venir son fils, & de lui résigner la couronne. Je ne préférerai jamais la Royauté ou les richesses à mon devoir, & à ce qu'exige la fidélité ; non que je croye que moi & mes fils soyons indignes de l'honneur de regner ; mais comme de jouir moi-même de la couronne & de la laisser à mes enfans, seroit faire une haute injustice à ceux du feu Roi, je croirois me couvrir d'une infamie éternelle, & d'attirer sur ma postérité les derniers malheurs & la rendre coupable : j'aime mieux leur laisser cet exemple de ma fidélité & de ma probité, que le plus riche patrimoine, & le plus puissant Royaume." Les Portugais, & l'Amiral en particulier, admirerent cette preuve de fidélité, *Almeyda* fit venir le fils d'*Alfudail*, & le déclara héritier présomptif de la couronne (1).

(1) Conf. *Marmel* L. IX. C. 39. *Ofor.* L. IV. *Ramusio* & al.

ville, pour aller s'établir à Mombaze, à Melinde, à Zanzibar & en d'autres lieux : quelques-uns retournèrent à Quiloa, mais la plupart resterent où ils étoient.

En attendant la division étoit fort grande dans la ville de Quiloa. *Braham* y avoit encore un fort parti, qui le préféroit, comme étant de la Famille Royale bien-que né d'une Esclave, à *Mahmud* ou à son fils, qui étoient de basse naissance. Mais le Gouverneur & les Portugais, avec tous les Arabes qu'ils avoient pu engager dans leurs intérêts, soutinrent si bien le nouveau Roi, que *Braham*, voyant qu'il ne pouvoit l'emporter à force ouverte, résolut de s'en défaire en trahison & suborna un scélérat pour l'assassiner. Ici encore nos Auteurs ne sont pas d'accord; l'un dit que l'assassin manqua son coup, & blessa seulement *Mahmud* au bras assez légèrement, & qu'il fut pris & puni de mort (a); au lieu que l'autre assure qu'il le tua, & que son fils *Hagi Hoshein* fut mis à sa place par le crédit du Gouverneur Portugais. Mais, ajoute ce même Auteur, cela augmenta le mécontentement au lieu de le dissiper, parceque *Hoshein* voulut d'abord entreprendre la guerre contre *Braham*, comme le meurtrier de son Pere, bien-que d'ailleurs il fit plusieurs choses pour gagner l'affection de ses sujets. On vit tout d'un coup éclater une révolte, quand on apprit qu'il avoit engagé un Prince puissant du voisinage, nommé *Mano Mansa*, d'attaquer *Braham* par terre, pendant qu'il fondroit à l'improviste sur lui par mer.

La révolte ne le fit pas néanmoins renoncer à son dessein; au contraire lui & son Allié réussirent si bien que *Braham* fut contraint de prendre la fuite, tandis qu'ils ravagerent tout le Pays, & emmenerent prisonniers tous ceux qui avoient pris son parti. *Hagi Hoshein* devint à la fin si fier & si insolent, qu'il maltraita les Rois de Melinde, de Zanguibar & d'autres Princes Arabes; ils en furent si irrités, que la guerre s'alluma bientôt; les Quiloans y perdirent un si grand nombre des leurs, & souffrirent tant à d'autres égards, de la part de ces Princes, & de celle des Cafres, que le nom seul de *Hoshein* étoit devenu si odieux, qu'on ne le nommoit qu'en le détestant. A la fin les habitans & les principaux Arabes convinrent d'envoyer des Députés au Viceroi de Goa, & de le prier de terminer ces cruelles divisions, en rétablissant *Braham*, ou en donnant la couronne à son neveu *Nicante*, en faveur duquel ils s'étoient déjà déclarés, & qu'ils avoient déjà tenté de mettre sur le trône. Le Viceroi envoya ordre au Gouverneur de Quiloa de rétablir le premier; mais le Gouverneur n'osa se fier à lui, fit couronner le second, & déposa *Hoshein*, qui ne pouvant supporter ce revers, se retira à Mombaze, où il mourut peu après.

Le nouveau Roi gouverna pendant deux ans en bon & sage Prince, mais s'étant livré ensuite à la débauche & abusant de son pouvoir, il se rendit aussi odieux à ses sujets qu'il s'en étoit fait admirer; pour comble de malheur le tems du Gouverneur son ami étant fini, il en vint un autre qui ne lui fut pas si favorable: d'un autre côté *Braham* indigné qu'on le lui eût préféré, lui déclara la guerre. Les Chrétiens souffrirent beaucoup dans cette querelle, & il y en eut nombre de tués en combattant contre *Braham*. Ce

Prin-

SECTION
II.

Les Royaumes de
Mombaze
& de
Quiloa.

Division à
Quiloa.

Nicante
déclaré
Roi.

Il se rend
odieux, &
Braham
rentre
dans Qui-
loa.

(a) *Ofor.* & al. sup. citat.

SACRION

II.

Les Royaumes de Mombaze & de Quiloa.

Prince l'emporta à la fin, & fit son entrée dans Quiloa à la tête de ses Cafres, commandés par *Mingo* son frere. Peu après le nouveau Gouverneur Portugais & son neveu furent faits prisonniers; *Nicante* fut défait à la tête de quarante Chrétiens, qui étoient tout ce qu'il y avoit alors en état de porter les armes; il fit des prodiges de valeur pour donner aux Portugais des preuves de sa fidélité. Dans le même tems le Gouverneur reçut ordre de démolir le Fort, dont on désapprouvoit la construction, & de passer avec sa garnison dans l'Isle de Socotora, dont *Tristan D'Acugna* s'étoit rendu maître il n'y avoit pas longtems. Il semble que le Gouverneur avoit dès auparavant déposé *Nicante*, & qu'il avoit envoyé son neveu à *Braham*, pour l'inviter à reprendre la couronne. *Nicante* s'étoit retiré dans l'Isle de *Querimba*, où il mourut misérable peu après, & *Braham* remonta sur le trône de Quiloa. Ses disgraces l'ayant rendu plus prudent, il gouverna l'Isle en paix & heureusement, & enseigna à ses enfans à en faire autant après lui, ce sont les termes de notre Auteur, en s'attachant au service & aux intérêts du Roi de Portugal, & en expédiant ses affaires promptement (a). C'est ainsi que l'Isle & le Royaume se virent délivrés, sinon de la sujettion & du tribut, au moins de la tyrannie & de l'oppression d'un Gouverneur Portugais & de sa garnison, qui nuisoient continuellement aux habitans par mer & par terre.

Almeyda se rend à Mombaze.

Il est tems à-présent de suivre l'Amiral Portugais à Mombaze, où il réussit plus heureusement que n'avoient fait ses prédécesseurs. Nous avons déjà remarqué que la Capitale est située dans une Presqu'isle, dont on a fait depuis une Isle, en creusant un canal du côté de terre. Elle est au Nord de *Melinde* & au Sud de Quiloa, à la même distance de l'une & de l'autre. Aussitôt que l'Amiral fut proche du port, il envoya son Capitaine pour sonder aux environs; car bien-qu'il eût deux habiles Pilotes Arabes qui l'assuroient qu'il y avoit assez de profondeur pour approcher de fort près du rivage, il ne voulut pas tout-à-fait se fier à eux jusqu'à ce qu'il fût assuré qu'il pouvoit le faire en sûreté.

Ce fut le 30 d'Août qu'il vint mouiller à la vue de la ville, avec onze grands Vaisseaux. La place n'avoit ni murailles ni fortifications, à la réserve de deux vieilles tours, du côté de la mer, qui étoient bâties de pierre & entourées d'un fossé, & d'un vieux rempart de terre, sur lequel les habitans avoient planté sept ou huit canons, qu'ils avoient tiré d'un Vaisseau Portugais qui avoit échoué sur cette côte. Ils en saluerent d'abord *Gonzale Pavia*, c'est le nom du Capitaine chargé de fonder la Baye, il leur rendit leurs coups avec usure, & un boulet ayant donné dans leur magasin à poudre, y mit le feu; la garnison en fut si épouvantée, qu'elle abandonna le rempart, & se sauva dans la ville. Le lendemain matin *Almeyda*, s'en étant approché de fort près, partagea sa Flotte en deux Escadres, pour attaquer la place par deux endroits différens; il laissa son fils *Laurent* avec l'une devant la ville, & avec l'autre il alla se poster derriere un coin de terre; de-là il détacha deux Barques armées pour faire le tour de l'Isle, & posta deux Vaisseaux là où il falloit pour empêcher les habitans de passer en terre-ferme, comme avoient

(a) *Marmol* L. IX. à la fin & al.

avoient fait ceux de Quiloa. Les deux Barques amenèrent à leur retour un Maure, qu'elles avoient pris : ils apprirent de lui que le Roi avoit pris à sa folde quinze-cens Cafres, outre sa garnison, pour défendre la ville, & qu'il avoit expressément défendu à tout le monde d'en fortir, sous peine de la vie.

Sur ces informations, *Almeyda* jugea à propos avant que de commencer les hostilités, d'envoyer un de ses Officiers au Roi, pour lui offrir la paix & l'amitié du grand & puissant *Emanuel*, avec de magnifiques promesses de sa faveur & de sa protection, & un grand détail des avantages que lui & son Royaume se procureroient, s'il vouloit faire alliance avec lui & être son Vassal ; ajoutant, que ce ne seroit pas un deshonneur pour le Roi de Mombaze, de reconnoître un si puissant Monarque pour son Souverain, vu que tant d'autres grands Princes de l'Afrique & des Indes s'étoient volontairement soumis à lui. Il finissoit, suivant la coutume de sa Nation, en lui déclarant que s'il refusoit des offres si généreuses, il seroit obligé de le contraindre à vivre sous la domination d'un des meilleurs Princes. L'Envoyé, accompagné d'un des Pilotes Arabes qu'ils avoient pris à Quiloa, rama vers la terre, & demanda d'être conduit au Roi, pour s'acquitter de la commission pacifique dont l'Amiral l'avoit chargé ; mais les habitans lui défendirent de prendre terre, le menacerent de le mettre en piéces s'il ne se retiroit sur le champ, & lui dirent d'un air de mépris de s'en retourner à ses Vaisseaux, & de rapporter à son Maître qu'il n'avoit pas à faire aux femmes de Quiloa, mais à des hommes courageux & vaillans, comme il l'éprouveroit à ses dépens, s'il entreprenoit d'entrer dans le port. *Almeyda* irrité de cette réponse, voulut d'abord y répliquer par le feu de son artillerie ; mais s'étant ravisé, il voulut être informé plus positivement de la force de la ville ; dès la même nuit il chargea deux de ses Capitaines d'aller à terre, & de se saisir de quelques-uns des habitans, pour tirer d'eux de gré ou de force des lumieres sur les forces & les desseins du Roi. Ces Capitaines débarquerent fort secrettement, & amenèrent bientôt avec eux un homme, qui se trouva être un des domestiques & des amis du Roi : il apprit à l'Amiral, que ce Monarque, sur la nouvelle de la prise de Quiloa, avoit pris quatre-mille hommes à son service, & qu'il en attendoit encore deux-mille. Qu'il avoit outre cela de grands magasins d'armes, & tout ce qui étoit nécessaire pour faire une vigoureuse défense, & pour repousser une armée plus puissante que celle des Portugais.

Almeyda, que ce rapport ne découragea point, résolut d'attaquer la place le lendemain, qui étoit le 15 d'Août, Fête de l'Assomption de la Vierge ; il donna ordre à son fils & à quelques Officiers de faire descente au plutôt, de mettre le feu à cette partie de la ville qui étoit la plus voisine du rivage, & de ruiner les barricades que les habitans avoient faites de ce côté-là pour empêcher la Flotte d'entrer : il leur commanda en même tems, s'ils trouvoient trop de résistance, de se retirer le plus promptement & du mieux qu'il leur seroit possible. Les ordres furent exécutés avec tant de diligence & de succès, que plusieurs maisons furent en flammes avant que les habitans pussent s'y opposer, l'Amiral ayant fait faire un feu continuel de l'artillerie des Vaisseaux pour couvrir la descente. A la fin cependant

SECTION
II.
Les Royaumes de Mombaze & de Quiloa.

Il envoie un Officier au Roi.

Le feu mis à la Ville.

SECTION II. les Mombaziens rassemblèrent leurs forces de ce côté-là, & attaquèrent les Affiégeans avec beaucoup de courage. La mêlée fut rude, & il resta soixante-dix hommes de la garnison sur la place, au-lieu que les Portugais n'en perdirent que deux. En attendant les flammes gagnèrent & firent tant de ravage, que les habitans se trouverent en grande détresse, ayant à combattre l'ennemi d'un côté, & à éteindre de l'autre le feu, qui menaçoit de consumer toute la ville. La chaleur fut si violente, que les Portugais ne pouvant plus la supporter, furent contraints de regagner leurs Vaisseaux.

Danger où se trouvent les Portugais. Le lendemain matin avant le jour, comme la lueur des flammes éclairoit assez pour entrer dans la ville, l'Amiral n'eut pas de peine à débarquer à la tête de ses gens, & s'avança vers le Palais du Roi, sans trouver aucune résistance; mais soupçonant qu'il y avoit quelque piège, il défendit d'attaquer avant qu'il fit grand jour; comme il vit alors les rues sans défense, il risqua de marcher au Palais, tandis que son fils *Laurent* avançoit d'un autre côté, n'y ayant point de murailles qui y missent obstacle. Mais ici les Portugais trouverent une vigoureuse résistance dans les rues, elles étoient si étroites & si remplies de monde, que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & de danger qu'ils s'ouvrirent un passage; ils étoient accablés d'une grêle de pierres & de traits qu'on leur lançoit des fenêtres & du haut des maisons, enforte qu'ils ne pouvoient poursuivre ceux qui les attaqueroient de front, quand ils les avoient forcés de plier. A la fin cela les mit en fureur, & ils travaillèrent à forcer les portes des maisons, & à en gagner le haut; là ils se débarrassèrent bientôt de ceux qui les incommodoient si fort, jettant les uns du haut en bas, tuant les autres, & mettant les autres en fuite, qui se sauverent par dessus les terrasses. Cela n'empêcha pas les habitans de trouver un expédient, ce fut d'abattre çà & là une maison, pour empêcher l'ennemi de passer de l'une à l'autre. Ce stratagème fit que *Laurent*, qui commandoit l'avantgarde, & *Novio* qui étoit à la queue, se trouverent si bien séparés, qu'ils ne purent plus s'assister l'un l'autre, & qu'ils se virent exposés aux pierres & aux dards que l'on faisoit voler sur eux des deux côtés. Cela les obligea encore de s'ouvrir un passage sur les terrasses des autres maisons, & passant ainsi de l'une à l'autre ils se rejoignirent, chassèrent tout ce qui se présenta devant eux, & à la fin se dégagerent du danger & de ceux qui leur résistoient.

Almeyda gagne le Palais. Pendant que l'on combattoit si vivement d'un côté de la ville, *Almeyda* & ses gens ne furent pas moins assaillis dans les rues où ils passèrent pour gagner le Palais, les habitans faisoient pleuvoir sur eux une grêle de pierres & de dards du haut des fenêtres & des maisons. Mais il eut la précaution de faire filer des mousquetaires & des archers qui prenoient les dévants, & faisoient des décharges continuelles sur ceux qui étoient aux fenêtres & sur les terrasses, pendant que le Général pouffoit ceux qui lui faisoient face: il parvint ainsi insensiblement jusqu'au Palais sans avoir fait de perte considérable.

Le Roi s'abat-donne. Les Portugais ne furent pas peu surpris de le trouver sans gardes; à tout hazard ils forcerent les portes, & s'y jetterent en foule, n'ayant rencontré que quelques Arabes, qu'ils expédierent bientôt, ou qui prirent la fuite, & s'en rendirent ainsi maîtres, pour ainsi dire sans coup férir. Car pendant qu'il

qu'ils étoient occupés à le forcer, le timide Monarque s'étoit échappé par une porte de derrière, avec ses femmes, ses enfans & tous ceux de sa maison qui avoient pu le suivre; ils se retirèrent dans un Bois de palmiers pas loin de la ville, où ils restèrent cachés quelque tems.

Dans ces entrefaites Don *Laurent* ayant appris que le Corps de réserve étoit en danger, marcha promptement à son secours, & après avoir repoussé les Arabes il joignit ses troupes à ce Corps, & s'avança vers le Palais; il le trouva déjà pris, & sous la garde de *Pedro Bermudio*, à qui *Almeyda* l'avoit confiée; ce fut de lui qu'il apprit les particularités de l'action & la fuite du Roi. Aussitôt que la nouvelle de la retraite de ce Prince fut répandue, les habitans & les soldats, qui jusqu'alors avoient fait paroître beaucoup de valeur & de résolution pour la défense de la ville, commencèrent à perdre courage & à songer à leur sûreté, sur-tout quand ils virent que les Portugais avoient planté leur étendard & la croix sur les murs du Palais, & qu'ils avoient brûlé quelques Navires marchands dans le port; la terreur dissipa la plus grande partie, & les autres se cachèrent pour se dérober à la fureur de l'ennemi.

Pendant que les Portugais prenoient quelque repos, après une si grande fatigue, on vit de loin un nouvel objet, qui réveilla l'attention d'*Almeyda*, c'étoit un des Arabes qui avoient suivi le Roi, qui s'avançoit avec un drapeau blanc, qu'il étendoit du côté des Portugais, comme pour demander un pourparler; on lui envoya d'abord un homme, pour savoir ce qu'il avoit à dire; il déclara que le Roi étoit prêt à se reconnoître Vassal & Tributaire du Portugal, moyenant qu'on ne mît pas la ville au pillage; qu'il demandoit une conférence avec le Général sur ce sujet, & des otages pour la sûreté de sa personne. *Almeyda* parut d'abord assez disposé à prêter l'oreille aux propositions du Roi, mais il ne voulut donner d'autre otage que son gantelet & ensuite son casque. Mais comme on ne jugea pas ces gages suffisans, & que le Roi ne paroissoit point, les soldats commencèrent à murmurer, les uns vouloient piller la ville sur le champ, & les autres attaquer le Roi dans ses retranchemens. Mais *Almeyda* jugea ce dernier parti dangereux & difficile, parceque le Bois pouvoit servir de défense à ce Prince, ainsi il n'y voulut pas entendre; se contentant de s'être rendu maître d'une place si considérable, il l'abandonna au pillage en la partageant par quartiers à ses soldats. Quelques Historiens assurent que le butin ne fut pas considérable, parceque les habitans avoient d'avance mis leur meilleurs effets à couvert; mais d'autres prétendent qu'il fut si grand, que les Portugais furent obligés d'en laisser une partie (a); tous conviennent qu'on y trouva quantité d'armes & de machines de guerre. Ceux de Mombaze eurent quinze-cens hommes de tués, les Portugais seulement cinq, un desquels nommé *Ferdinand Decio*, vieux Capitaine, mourut d'une blessure qu'il avoit reçue au pied d'une fleche empoisonnée, on fit deux-mille prisonniers; *Almeyda* en garda environ deux-cens des principaux, avec quelques-unes des plus belles femmes, & mit les autres en liberté. Quand les soldats eurent assouvi leur avarice, le Général ordonna de mettre le feu à la ville en trois endroits diffé-

SECTION
II.
Les Royau-
mes de
Mombaze
& de
Quiloa.

Il fait fai-
re des pro-
positions de
paix, qui
sont rejes-
tées.

(a) *Marmol* L. X. C. 2. *Ofor.* I. IV. *Ramusio* & al. sup. citat.

SECTION
II.
Les Royaumes de Mombaze & de Quiloa.

rens, & les trois quarts furent réduits en cendres; les tristes débris qui restèrent, contribuerent à engager les habitans à la rebâti & à la repeupler peu à peu. On ne dit point ce que devint le malheureux Roi; il y a cependant quelque apparence, qu'il alla implorer la protection de l'Empereur de Monœmugi, son plus proche voisin, dont il se rendit Vassal & Tributaire pour cette partie de son Royaume qui étoit en terre-ferme, tandis que l'Isle & la Ville de Mombaze reprit bientôt son ancienne splendeur, en devenant la résidence du Roi de Melinde, ancien ami, Allié & Vassal du Portugal, & celle du Gouverneur Portugais de toute cette côte. *Almeyda* poursuivit sa route pour Melinde, sans doute pour régler avec ce Prince les conditions auxquelles il entreroit en possession de Mombaze, sous la protection du Roi son Maître; mais ayant été accueilli d'une tempête, il fut obligé de relâcher dans une Baye qui est à trois lieues en-deçà; de-là il envoya faire compliment à ce Monarque, & des excuses de ce qu'il ne pouvoit lui offrir en personne les présens de la Cour de Portugal. Il ne s'arrêta qu'autant de tems qu'il lui fallut pour recevoir la réponse du Roi, avec les provisions & les rafraîchissemens qu'il lui envoya; après quoi, ayant été rejoint par quelques-uns de ces Vaisseaux, il remit à la voile pour chercher des Navires Arabes richement chargés, qu'il avoit appris de bon lieu devoir passer par-là en moins d'un mois, & qui ne pouvoient lui échapper s'il les épioit soigneusement (a). Mais nous ne le suivrons pas dans cette course.

S E C T I O N III.

SECTION
III.
Le Royaume de Mozambique.
Royaume de Mozambique.

Histoire du Royaume de MOZAMBIQUE.

EN avançant plus vers le Sud le long de la côte de Zanguebar, le premier Royaume considérable (*) qu'on trouve après ceux dont nous avons

(a) *Ofor. l. c.*

(*) Nous disons considérable, parceque nous passerions les justes bornes, si nous voulions parler de tous ceux qui sont sur cette côte, tandis que nous n'en connoissons guere que les noms & la situation.

Par exemple, on trouve deux de ces petits Royaumes ou Etats entre Quiloa & Mozambique, *Mongalle* & *Angos*. Le premier est un petit Royaume proche de l'embouchure du *Cuama*, qui est bien peuplé, principalement d'Arabes, qui sont Mahométans, & qui font un bon commerce en or, ivoire, gommès &c. avec le *Monomotapa*.

L'autre s'appelle *Angos*, du nom de sa Capitale, les François l'appellent *Angoche*, & les Italiens *Angoscia*. La Capitale est située sur le bord d'une autre branche du *Cuama*, à environ cent-soixante lieues de son autre embouchure. Ce Royaume est beaucoup plus petit que celui de *Mongalle*, qu'on dit qui s'étend fort loin à l'Ouëst dans le Pays. L'un & l'autre produisent quantité de riz & de millet, & nourrissent beaucoup de bétail. Les habitans de l'un & de l'autre sont la plupart des Mahométans, parmi lesquels il y a des Negres de fort petite taille, qui sont idolâtres. Ils sont nus depuis la ceinture en haut, ils enveloppent le reste du corps d'une étoffe de soie ou de coton, portent le turban ou vont tête nue, selon leurs moyens. Ils sont tous adonnés au commerce, & trafiquent principalement avec les Royaumes de Quiloa, de Mombaze, de Melinde, & avec le *Monomotapa*. Voilà tout ce que nous savons de ces Royaumes, & cela

nc

vons parlé est *Mozambique*, qui porte le nom de sa Capitale; elle est située dans une Isle au seizième degré de Latitude Australe, & est la principale de trois Isles qui composent ce Royaume; les Portugais appellent les deux autres *Saint-George* & *Saint-Jaques*; toutes trois sont à l'embouchure de la riviere de *Magincata* ou *Megincata*, entre le Royaume de Quilou, & celui de Sofala, dont nous parlerons dans la Section suivante (a).

SECTION
III.
Le Royaume de Mozambique.

Vasco de Gama est le premier Européen que nous sachions, qui l'ait découverte, & qui y aborda après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance; il s'informa aux habitans de ce qui étoit le grand but de son voyage, savoir la route des Indes, & quels étoient les Peuples qui habitoient ces côtes. Il y apprit aussi le grand commerce qu'ils faisoient d'un Royaume & d'un Port à l'autre, & entre autres que cette Isle, qui dépendoit alors du Roi de Quilou, étoit une des plus considérables échelles de la côte orientale d'Afrique; qu'on envoyoit de-là des Vaisseaux en Arabie & en d'autres endroits, & que les Marchands de ces Pays y venoient aussi, & y apportoient une grande quantité de toutes sortes de marchandises précieuses: ils ajouterent qu'il avoit passé devant une côte, nommée Sofala, où il y avoit beaucoup de mines d'or, & où ils se faisoit aussi un grand commerce. *Gama*, en reconnaissance de ces instructions, régala bien ces Arabes, & leur fit quelques petits présens.

Sa Découverte.
1497.

Nous avons eu occasion de parler du favorable accueil que lui fit d'abord le Gouverneur *Zacocia*, supposant qu'il étoit Mahométan comme lui & la plupart des habitans, & de la manière dont il en agit après qu'il eut reconnu qu'il étoit Chretien. Cela fait voir que le bruit des conquêtes & de la conduite des Portugais sur les côtes occidentales, étoit déjà parvenu ici & avoit rendu leur nom également redoutable & odieux; l'Amiral eut donc bien de la peine à échapper aux pièges de ces zélés Mahométans. Ceux qui aborderent à cette côte après lui furent plus heureux, & réussirent même en peu de tems, à en juger par les conquêtes qu'ils y ont faites, & en particulier dans cette Isle. Ayant obtenu adroitement d'un des Cheiks Arabes la permission d'y bâtir un Fort qui servit à les mettre en sûreté lui & eux, ils se sont depuis rendus maîtres de l'Isle, se sont emparés de tout le commerce, & ont fait du port un des meilleurs entrepôts de leurs Flottes pour les voyages des Indes, elles y passent même l'Hiver, quand les vents sont contraires.

Ce qu'il y a de fâcheux seulement, c'est que le terrain est fort bas, & la ville environnée de marais, de sorte que l'air y est assez mauvais: d'ailleurs on y trouve en abondance tout ce qui est nécessaire pour le besoin & l'agrément de la vie, & on y a presque tout ce que l'Afrique & les autres parties du Monde produisent. Elle a cependant peu d'eau douce, n'y ayant qu'une seu-

Description de l'Isle.

(a) *Sanut. Barbosa, Linschoten, Pigafetta, Davity & al.*

ne regarde encore que les côtes; car pour l'intérieur des terres nous est encore bien moins connu, sinon que les habitans sont fort sauvages, vont entièrement nus, & se nourrissent de la chair d'éléphant & d'autres bêtes sauvages (1).

(1) *Barbosa, Pigafetta, Congo L. II. C. 28. Linschoten Guin. C. 7. Le Blanc P. II. C. 5. Davity, Dapper &c.*

SECTION
III.
Le Royaume de Mozambique.

seule source, qui est entre quelques palmiers pas loin de la ville, mais qui est bientôt épuisée; desorte que les habitans sont obligés d'en aller chercher à un endroit nommé Cabbacero, en terre-ferme, & de la conserver dans des jarres. Ils ont aussi de grandes cîternes pour recueillir toute l'eau de pluie qu'ils peuvent avoir, tant pour l'usage ordinaire que pour arroser leurs jardins.

Bien-que l'Isle de Mozambique soit la plus grande des trois, elle est néanmoins petite, n'ayant guere que deux portées de mousquet de largeur, & environ six en longueur; elle est à deux lieues de la côte. La Baye a environ trois lieues de tour, desorte que les deux pointes de terre avancent en mer; les Isles de Saint-Georgè & de Saint-Jaques gisent aux deux côtés, & font face avec elle directement à la terre-ferme. Vis-à-vis de celle de Saint-George, à une lieue environ de distance, est un Cap que les Portugais appellent *Cabo Cetra*. C'est une petite Presqu'isle, qui est jointe à la côte par une petite langue de terre, que la mer couvre à haute marée, mais quand elle est basse on y peut passer à gué. Il y a encore plusieurs petites Isles entre celle-là & la côte, qui sont habitées par des Mahométans; les plus considérables sont *Saint-Christophe*, le *Saint-Esprit*, *Magliaglia*, *Comorre*, *Anzame* & *Majotte* (a). La Baye qui sert de port pour l'Isle & pour le Continent, est commode & sûre, il y a rarement moins de huit ou dix brasses d'eau, & elle est si claire qu'on apperçoit les bancs, les rochers, & le moindre petit écueil, desorte qu'on peut y entrer sans pilote. Pour aller à Mozambique il faut prendre entre les Isles de Saint-George & de Saint-Jaques & le Continent, en laissant les deux Isles à droite au Sud & le Continent à gauche au Nord; en tenant ce cours on arrive sûrement au Fort, & les Navires sont à l'abri de tous les vents (b).

Description de la Ville de Mozambique.

La ville de Mozambique, suivant le Journal de l'Amiral *Verhoeven*, est jolie, les maisons sont belles, sur-tout les Couvents & les Eglises, le Fort est à une portée de mousquet de la ville. *Paul van Caerden* en parle à peu près dans les mêmes termes, il ajoute que le Couvent des Dominicains sert aussi d'Hôpital pour les malades, & l'on en a grand besoin, vu le nombre des habitans de l'Isle, celui des Vaisseaux qui y passent l'Hiver, & de ceux qui y relâchent en allant aux Indes ou en en revenant. La Forteresse est une des meilleures que les Portugais ayent dans ces quartiers. Elle est quarrée, bien flanquée de quatre bastions, sur lesquels il y a du canon, qui suffit pour défendre la ville & le port. Elle est environnée d'un triple rempart, & d'un fossé; elle a résisté à toutes les attaques des Hollandois (c).

Son importance pour les Portugais.

Le port de Mozambique est comme la clé des Indes pour les Portugais; s'ils le perdoient, & que quelque Nation commerçante de l'Europe le leur enlevât, ils seroient privés du Commerce des Indes, parcequ'il est comme impossible de faire le voyage, sans avoir un entrepôt pour prendre de l'eau fraîche & d'autres provisions, pour rafraîchir les équipages, & pour passer l'Hiver, comme cela leur arrive souvent malgré eux, quand la saison n'est pas

(a) *Linschoten* Guin. C. 8. *Moneth* Voy, Rouen 1725. *Davity*, *La Croix* & al. & al.

(c) Les mêmes.

(b) *Voyag. de la Comp. T. VI. p. 336.*

pas favorable pour continuer leur voyage. On peut ajouter qu'elle leur est aussi d'une grande conséquence pour tenir en bride tant de Royaumes le long de la côte & dans les Isles voisines, qui sont leur Alliés ou leurs Tributaires; elle leur assure encore le commerce libre, sinon exclusif, avec Sofala & le Monomotapa, d'où ils tirent une grande quantité d'or & d'autres marchandises précieuses. Il n'est donc pas surprenant que les Hollandois aient si souvent tenté, quoique sans fruit jusqu'ici, de leur enlever cette place, entre autres en 1607, que l'Amiral *Paul van Caerden* l'attaqua avec quarante gros Vaisseaux (*); mais voyant au bout de trente-deux jours que tous ses efforts étoient inutiles, il fut bien aise de lever le siege & de continuer son voyage pour les Indes (a).

Le sol de l'Isle est, comme le rivage, de sable blanc; les gens riches ont néanmoins trouvé moyen d'en avoir un artificiel en plusieurs endroits, où il croît, malgré la disette d'eau, des orangers, des citronniers, des ananas, des figues des Indes & d'autres fruits; mais la plupart des fruits, des légumes, des racines & des autres vivres viennent du Continent. La terre y est grasse, & produit quantité de riz, de millet, toutes sortes de racines, de légumes, de fruits & de plantes. Parmi ces dernières, il y en a une que les Portugais appellent *Pao d'Antack*, ou Bois d'Antak; elle serpente sur la terre comme l'Aristoloché, & porte un grain verd qui ressemble à nos pois, mais un peu plus long & plus mou. La racine a le plus de vertu; c'est selon eux un souverain remède contre le mal qu'ils appellent *Antak*, qui attaque ceux qui ont trop de commerce avec les Nègres des Pays, c'est même le seul remède qu'ils connoissent (b). Ils font encore diverses boissons agréables de leurs fruits, la plus commune, qu'ils appellent *Huyembo* ou *Rembo* est faite de millet (c).

Les habitans nourrissent aussi beaucoup de gros & de menu bétail, entre autres de ces moutons à grosses queues, dont nous avons souvent eu occasion de parler. Il y a toutes sortes d'animaux sauvages, des cerfs, des sangliers, & sur-tout des éléphans; ceux-ci sont si féroces & si nuisibles, que les habitans sont obligés d'allumer de grands feux autour des champs semés, pour les empêcher de ruiner tout. Ils n'osent même s'éloigner beaucoup sans avoir des espèces de torches allumées pour écarter ces animaux, & encore ont-ils souvent bien de la peine à se garantir de leur furie, sur-tout des femelles, quand elles ont des petits. Les Bois fourmillent aussi de toutes sortes d'oiseaux sauvages, entre autres d'une espèce de poules, qui ressembloit assez à nos poules ordinaires, sinon qu'elles sont aussi grosses que nos coqs d'Inde, tachetées de blanc & de gris, mais ayant la tête plus petite à proportion, la crête courte, mais plus épaisse, & d'un rouge plus

SECTION
III.
Le Royaume de Mozambique.

Terroir.

Animaux.

(a) Voy. de la Comp. l. c. p. 324. 334.

(c) *Texeira* L. I. C. 6. *Davity* & al.

(b) *Davity*, *La Croix* & c.

(*) Si nos Auteurs ne montrent par-tout une partialité odieuse contre les Hollandois, j'aurois soupçonné ici une faute typographique; mais peut-être ont-ils voulu grossir les forces des Hollandois, pour faire paroître plus grand l'effort de n'avoir pu réussir: *Van Caerden* n'avoit que huit Vaisseaux. *Voyag. de la Comp.* T. VI. p. 316. On doit se défier de ceux qui ont fait éclatter de la partialité. REM. DU TRAD.

SECTION
III.
Le Royaume de Mozambique.

vif que les nôtres. Elles ont la chair noire, mais d'un meilleur goût que celle de tous les autres oifeaux, comme celle de leurs cochons l'emporte sur toutes les autres viandes; enforte que les Médecins non feulement la permettent, mais l'ordonnent aux malades; quand ils leur défendent toutes les autres: Les poules dont nous venons de parler font non feulement délicieufes mais fort saines, il y a même des gens qui les mangent crues fans répugnance & fans s'en trouver mal. Le feul défaut est, que la chair est si noire qu'elle donne la même couleur au bouillon, qui refsemble à de l'encre, mais le goût & le fumet, auffi bien que la bonne nourriture qu'il fournit, dédommagent bien du defagrément de la couleur (a).

Commerce.

Il y a de riches Mines d'or dans le Pays, les rivieres en entraînent beaucoup, & c'est une des principales branches du Commerce; ils troquent auffi de l'ivoire, des esclaves & des bestiaux pour des marchandises de l'Europe, comme des sonnettes, des couteaux, des cizeaux & des rasoirs. Ils font tant de cas de ces derniers, qu'ils donnent quinze vaches pour un rasoir (b). Il y a auffi des Mines d'argent & d'autres métaux; mais les habitans n'en trafiquent point; ils se défient tellement des Etrangers qu'ils ne veulent point avoir affaire à eux, & qu'ils ne trafiquent qu'avec les habitans des côtes, auxquels ils portent leurs marchandises dans de petits Canots, faits d'un feul tronc d'arbre; si la quantité ou la qualité de ce qu'ils ont à transporter requiert un plus grand Bâtiment, ils en font de planches, attachées avec des cordes faites d'écorce de palmier, fans chevilles quelconques, dont ils ne connoiffent point l'usage, ou dont ils ne se foucient point. A leur retour ils défont leur Bâtiment, en font sécher les pieces, & les confervent pour une autre occasion.

Barbarie des Habitans.

Comme les Portugais font les seuls Européens qu'ils craignent, ils les admettent dans quelques-uns de leur ports, & ceux-ci en tirent, outre les marchandises dont nous avons déjà parlé, de l'argent, du cuivre, de la cire, du riz & d'autres provisions. Ils ne veulent point recevoir d'autres Européens, ni trafiquer avec eux.

A mesure qu'on avance dans le Pays, on trouve les Peuples plus sauvages & plus brutaux. Les hommes & les femmes font également nuds; ils ont feulement à la ceinture par devant & par derriere un morceau de toile de coton, ou de grandes feuilles. Ils font si barbares, que les peres vendent leurs enfans pour une chemise, un couteau, de la raffade, ou autres pareilles bagatelles, & qu'ils mangent les prisonniers qu'ils font à la guerre. Ils font traîtres, voleurs & méchans, mais robustes & propres au travail; la nature semble les avoir destinés à l'esclavage, auffi le redoutent-ils moins que les habitans des côtes occidentales, tels que ceux de Congo, d'Angola, de Loango &c. dont nous parlerons ailleurs. Comme le Pays est partagé en un grand nombre de petits Etats & de petits Royaumes (*), qui ont

cha.

(a) *Drovy, La Croix, Dapper* vity T. II. Ch. 17. *Sanut. L. XII. Linschoten*

(b) *Pyrrard P. II. Ch. 17. Dapper, Da-* Guin. C. 3.

(*) Nous n'avons guere de connoissance de leur Gouvernement, on ignore si ces Etats font héréditaires ou électifs, ou s'ils ont d'autres loix que le bon-plaisir de ces petits Rois, qui font fort grossiers, délians & peu sociables: Avec cela on peut sûrement croire que ces Princes font une très-petite figure, s'il faut en juger par celle que fit à

Me;

chacun leur langage ou dialecte particulier, & qu'ils sont souvent en guerre, il n'est pas surprenant qu'ils fassent un si grand commerce d'esclaves avec ceux qui habitent les côtes. Car ils gagnent considérablement sur les prisonniers qu'ils font, soit qu'ils les vendent pour esclaves, soit qu'ils s'en défaisent pour être mangés, suivant qu'ils en peuvent tirer le plus.

Bien-qu'ils aillent nus, ils ne laissent pas d'aimer les parures, comme les coliers, & les bracelets aux bras & aux jambes, d'or, d'argent, d'ivoire, de verre coloré, ou d'autres matieres, suivant leur condition. Ils aiment aussi à avoir de grosses levres relevées, & pour leur donner cette figure ils mettent des morceaux d'or aplati, d'ambre ou d'os, l'un sur la levre supérieure, & l'autre sur celle de dessous, ce qui leur paroît un aussi bel ornement sur leurs faces noires, que le sont leurs dents blanches. Ils se peignent le corps avec une sorte de terre rouge, sur-tout quand il s'agit de Fêtes & d'Assemblées, ce qui leur donne une mine refrognée, quoiqu'ils la regardent comme une marque de courage & de résolution. Leurs armes sont l'arc & la fleche, la hache & le poignard, & les autres qu'ils peuvent se procurer par le Commerce. *Linschoten*, qui n'avoit pas été dans l'intérieur du Pays, assure qu'ils sont en partie Idolâtres, en partie Mahométans; mais ce que *Pyrard* en dit est plus vraisemblable, qu'ils n'ont point de Religion, & qu'ils ont seulement, comme les autres Cafres, quelques coutumes superstitieuses qui ne méritent pas le nom de Religion; il n'y a que sur les côtes que plusieurs ont été portés par les Arabes, avec qui ils trafiquent, d'embrasser le Mahométisme; on ne parle ni de Manufactures ni d'Arts parmi eux, sinon celui de faire des Canots, dont nous avons déjà parlé, & la fabrique de certaines nattes, qu'ils font assez proprement & de différentes sortes; ils les vendent ensuite sur les côtes, d'où on les porte en divers endroits des Indes.

A considérer donc tous les avantages de l'Isle de Mozambique & du Continent, son port, sa situation, étant à moitié chemin entre Goa & Lisbonne, & un lieu de rafraîchissement, on ne doit pas s'étonner que les Portugais l'ayent d'abord choisi après qu'ils eurent obligé *Ibrahim*, Roi de Quiloa, à l'abandonner, qu'ils l'ayent préféré à tous les autres de cette côte, & défendu à leurs Vaisseaux des Indes de relâcher ailleurs qu'à Mozambique. Si l'on fait réflexion sur la longueur du voyage de Lisbonne à Goa, sur les dangers & les accidens auxquels les Vaisseaux sont exposés, par la variété des climats où ils passent, les chaleurs insupportables qu'ils essuyent, les mers orageuses qu'ils traversent, les fatigues & les maladies auxquelles les Equipages sont exposés par la disette ou la mauvaise qualité des vivres, pour ne rien dire de nombre d'autres accidens qui peuvent arriver aux hommes, aux navires ou aux cargaisons durant un voyage de sept ou huit mois; si, dis-je, l'on fait réflexion à tout

SECTION
III.
*Le Royaume
de Mozambique.*

*Ornements,
Armes,
Religion,
Métiers
&c.*

*Utilité du
Port de
Mozambique
pour
les Portugais.*

Mozambique le fils de l'un d'eux, qui y étant venu par curiosité, & pour savoir, disoit-il, pourquoi son pere & son frere étant Negres, lui étoit blanc, n'avoit avec lui que quelques Esclaves, & fut charmé de se contenter du petit ordinaire que lui put donner *M. Mouquet* pendant son séjour (1).

(1) Voy. les T. II. de ses Voyag. L. IV. & *Davy*, *La Croix* & *Dapper*,

SECTION

III.

Le Royaume de Mozambique.

cela, il est presque impossible que les Navires fassent un pareil voyage tout de suite, étant grands & si chargés, qu'ils prennent plusieurs brasses d'eau: il étoit donc en quelque façon d'une nécessité absolue qu'ils eussent un bon port autant qu'il étoit possible à moitié chemin entre ces deux Capitales pour se rafraîchir, sur-tout pour ceux qui venant de Lisbonne, ont à courir le long de la dangereuse côte de Natal, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance. Le port de Mozambique répond si bien à ces vues, que les Rois de Portugal n'ont rien négligé pour le fortifier & pour le mettre à couvert de toutes les entreprises; ils ont eu soin d'y avoir un bon Hôpital pour les malades, & de bons Magazins fournis de tout ce dont les Vaisseaux peuvent avoir besoin, de sorte que les dépenses requises pour garder ce port excèdent souvent le revenu qu'on en tire. On verra dans la Section suivante les autres avantages qu'il procure.

SECTION

IV.

Le Royaume de Sofala.

SECTION IV.

Histoire du Royaume de SOFALA.

Royaume de Sofala.

EN tirant plus vers le Sud le long de la côte orientale d'Afrique, on trouve après celle de Zanguebar la côte de *Sofala*; *Sefalo*, ou *Zephala* & *Cephala*. C'est un fameux & opulent Royaume, que plusieurs Savans ont cru, à cause de ses mines d'or, être l'Ophir d'où *Salomon* tiroit tous les ans une si prodigieuse quantité de ce précieux métal.

Son Étendue.

C'est proprement une côte continue, qui s'étend depuis la rivière de *Cuama* au Nord jusqu'à celle de *Magnico*, depuis nommée *Rio de Spirito Santo*, au Sud; ayant le Cap *Corientes*, non au milieu entre ces deux rivières, comme le disent quelques Géographes (a), mais environ à deux degrés Sud de la seconde, suivant les dernières observations (b). Ce Royaume a à l'Est la Mer des Indes, & à l'Ouest l'Empire de *Monomotapa*; il tire son nom de sa Capitale, que *d'Herbelot* appelle *Sofalat al Dhebed*, ce qui signifie lieu bas ou creusé, où l'on trouve de l'or ou Mine d'or (c). Nous devons néanmoins remarquer au sujet des limites de ce Royaume, que sur quelques observations nouvelles un Géographe de notre tems, dans sa Carte de l'Ethiopie Orientale (d), l'a extrêmement resserré; & il y a effectivement de l'apparence qu'il y est arrivé des changemens depuis que les Portugais & les Hollandois en ont parlé, dont nous n'avons point de connoissance particulière. Nous indiquerons donc dans une Remarque les bornes fixées dans la Carte en question, pour la satisfaction des Curieux (*).

La

(a) *Dapper.*

(b) *D'Anville.*

(c) *D'Herbelot*, *Bibl. Orient.* p. 815.

(d) *D'Anville.*

(*) Suivant la Carte de *M. D'Anville*, *Sofala* a au Nord le Royaume de *Monomotapa* à l'Est la Mer des Indes, au Midi le Royaume de *Sabia*, & celui de *Manica* à l'Ouest, en sorte que ce dernier, où se trouvent les plus riches Mines, qui a fait autrefois partie de celui de *Sofala*, a changé apparemment de Maître, & en est devenu tributaire, comme il étoit ci-devant de l'Empire de *Monomotapa*; il en est séparé de ce

côté.

La ville de Sofala, Capitale du Royaume, étoit peu de chose quand les Portugais y relâcherent pour la première fois; elle n'étoit ni grande ni murée, n'ayant pour toute défense qu'une haye d'épines; les Portugais l'ont fortifiée depuis, & l'ont à tous égards rendue meilleure; ils lui ont donné le nom de Cuama, de-même qu'au Fort qu'ils y ont bâti pour la défendre; mais ce nom est tombé insensiblement dans l'oubli, & les Pilotes comme les Géographes ont conservé l'ancien nom de Sofala. Elle est située commodément dans une petite Isle, à l'embouchure du Cuama. Il y a outre cela deux autres villes, l'une nommée Haulema, & l'autre Dardema, outre les villages de Savone, Boche, Gasta & quelques autres fort petits, qui ne valent pas la peine d'en parler (a).

François Gnaia, ou comme d'autres l'appellent *Anaga*, Amiral Portugais, fut le premier qui vint mouiller au port de Sofala, avec ses quatre plus petits Vaisseaux, les deux autres étant trop gros pour y entrer; il obtint du Roi, que *Marmol* appelle *Jusef*, qui étoit Mahométan, vieux & aveugle, la permission de bâtir un Fort, qui seroit, disoit-il, d'un grand service pour ce Prince & pour lui-même. Il paroît néanmoins que cette faveur lui fut accordée à la recommandation d'un Arabe, nommé *Zacote*, qui étoit dévoué aux Portugais, & en grand crédit auprès du vieux Roi; il aida beaucoup à presser l'ouvrage, leur donnoit avis de tout ce qui se passoit à la Cour, & les instruisoit de tout ce qui regardoit le Pays & les mœurs des habitans. Cette Forteresse, qu'elle qu'ait été son utilité pour le vieux Monarque & pour ses successeurs, est d'une grande conséquence aux Portugais, c'est un bon port pour les Vaisseaux des Indes, & elle assure leur commerce avec les Cafres de l'intérieur des terres; commerce très-considérable, puisqu'il consiste en or, ambregis, esclaves, dents d'éléphant, qu'ils reçoivent en troc pour des étoffes de soie, des cotons, des rassades de différentes figures & de toutes sortes de couleurs, & pour d'autres bagatelles. La Forteresse aussi bien que l'Isle entant que tributaire du Roi de Portugal, relevent du Gouverneur de Mozambique (b).

La riviere de *Cuama*, à l'embouchure de laquelle la Ville & le Fort de Sofala sont situés, a reçu des Portugais le nom du Fort, qu'ils appellerent d'abord *Guama*, ou *Cowama* selon leur prononciation (*), mais les Negres &

(a) *Sanut. Linschoten, Ramusio, Marmol per, La Croix.*

L. IX. C. 2. *Offorio* L. IV. *Davity, Dap-* (b) Les mêmes.

côté-là par la riviere de *Wadunculo*, qui coule de l'Ouest à l'Est & se décharge dans la Mer des Indes. Il y a une autre riviere, qui tire son nom du Royaume, & le traverse de l'Ouest à l'Est, & se jette dans la mer près de la ville de Sofala. Entre ces deux rivières il y en a quatre ou cinq autres, dont l'une s'appelle *Te-be*.

Le Roi fait sa résidence dans la partie occidentale du Royaume sur les bords de la Sofala. Outre la Forteresse de ce nom, les Portugais en ont bâti une autre vers le milieu de la côte, nommé *Inhaguea*.

La même Carte place sur cette côte deux Isles, dont l'une s'appelle *Bango*, & est à l'embouchure du *Te-be*, & l'autre à l'embouchure du *Sophala*. C'est-là ce qu'il y a principalement de neuf par rapport à ce Royaume.

(*) Cette riviere a reçu le nom de *Cuama*, *Cowama* ou *Quama* d'un Fort bâti à son embouchure par les Turcs; les Portugais l'ont ensuite nommée *Rio de los Lagos*, dans

SECTION
IV.
Le Royaume
de
Sofala.

& les Arabes la nomment Zambara & Empondo. Les Européens n'en ont point jufqu'ici découvert la fource, mais elle entoure en quelque façon le Royaume de Monomotapa, qu'elle fépare au Couchant de celui d'Abatua, & au Nord de ceux de Chicova, Sacomba & Mauruca. Elle reçoit, outre plufieurs rivières moins confidérables, celles de Mangania, de Mazeno & de Suabo, & fe partageant en deux bras elle fe décharge dans la Mer des Indes, du Nord vers le Sud par quatre embouchures, diftinguées par leurs noms, qui font Kilimano, Linda, Cuama & Luava, ou, fuivant d'autres, elle reçoit le Penhamez, le Lunagoa, l'Arruyga, Manjova, Guadire & Rueriva.

Le Magnice.

L'autre rivière s'appelloit autrefois *Magnice*, les Portugais lui donnoient le nom de *Rio del Lagos*, mais *Laurent Marches* lui a donné celui de *Rio del Santo Spirito*. Sa fource n'est pas plus connue que celle du Cuama; quelques Géographes fupposent que c'est la même rivière qui vient du lac de Goiam, & qui après un cours affez petit fe divife en deux branches, dont la méridionale a été appellée par cette raifon *Rio de Lagos*, ou Rivière du lac, bien-qu'elle conferve encore fon ancien nom de *Magnice*. On ne peut rien dire de certain fur la queftion, fi ces deux rivières tirent leur origine du même lac, & fi elles ne font que des branches d'une feule & même rivière. Ce dont nous fommes bien affurés, c'est que celle de Cuama eft la plus profonde & la plus large, étant groffie par les trois dont nous avons parlé plus haut, & par plufieurs autres prefque auffi confidérables, enforte qu'elle eft navigable pendant plus de cent-cinquante lieues, & qu'il y a plufieurs grandes Ifles, outre celles qui font à fon embouchure (a). Elle charrie beaucoup d'or, que les Negres recueillent quand l'eau eft baffe, en creufant en de certains coins où un long ufage leur a fait connoître qu'il s'en trouve le plus; ils en tirent le limon ou la boue, la lavent, & trouvent les grains d'or plus ou moins gros; on en recueilleroit une bien plus grande quantité, fi les Negres n'étoient de miférables pareffeux, que rien ne peut obliger de travailler que le befoin & la faim (b).

Principaux Caps.

On nomme les trois principaux Caps de la côte de Sofala, Corientes, Sainte-Cathérine, & Saint-Sébaftien. Le premier, fîtué au vingt-troisième degré de Latitude Australe, eft fameux par la quantité de rochers, de bancs & d'écueils qu'il y a entre lui & l'Ifle de St. Laurent ou Madagafcar, ce qui caufe fouvent des naufrages dans ce Canal ou Détroit. Le refte du Pays depuis ce Cap jufqu'à l'embouchure du Cuama, s'appelle Matuca; il y a quelques mines d'or, pas loin de la ville de Sofala, & dans la juridiction qu'on appelle Manico.

Le Royaume ne s'étend pas fort loin à l'Ouëft dans les terres étant refferré par celui de Monomotapa, auquel *Marmol* donne fept-cens-cinquante lieues de tour (c). L'air, le terroir & les productions font à peu près les mê-

(a) *Marmol* L. IX. C. 30. *Ramusio*, *Davity*, *Dapper*, *Voy. les Cartes de De Lifle* & de *D'Anville*. (b) *Marmol* l. c. (c) *Idem* ibid.

la fuppoftion qu'elle venoit de-même que le *Magnice* d'un même Lac, & fe divifoit peu après en deux branches (1).

(1) *De Barros* L. X. C. 1. *Davity*, *Dapper*, *De L'Ifle*, *D'Anville* & al.

mêmes que sur la côte de Zanguebar; avec cette différence, qu'étant plus éloigné de la Ligne, la chaleur y est moins grande, & le Pays plus abondant en riz, en millet & en pâturages. Mais là où il y a le plus de ces derniers, c'est entre le Cap Orientes & la Riviere du Saint-Esprit; c'est là qu'on trouve les plus nombreux troupeaux, sur-tout de gros bétail; les habitans n'y ont guere d'autre chauffage que la bouze de vache, le Pays étant fort exposé aux vents de Sud, qui y font aussi pénétrants que ceux du Nord le font en-deçà de la Ligne. On y voit aussi les éléphants en grosses troupes, & les habitans, dont la plupart se nourrissent de leur chair, en tuent une si prodigieuse quantité, qu'à les en croire ils en font périr rarement moins de quatre ou cinq-mille par an; & la quantité d'yvoire que les Européens en tirent, rend le fait croyable (a).

SECTION
IV.
*Le Royaume
de
Sofala.*

L'autre partie du Pays, depuis le Cap Orientes jusqu'au Cuama, & sur-tout le long de cette riviere, est montagneuse, & couverte de grands bois. Les vallées sont arrosées par quantité de sources & de petites rivières, & sont très-fertiles & agréables, c'est-là où le Roi & sa Cour passent la plus grande partie de l'année. Entre autres avantages dont cette partie jouit, on compte l'odeur charmante de la verdure, qui embaume tellement l'air, que les Mariniers la sentent en mer avant que d'apercevoir la terre, les côtes étant fort basses. Le terroir de la Province de Matuca est abondant & fertile, mais depuis le Cap Orientes jusqu'à la Riviere du Saint-Esprit il est stérile, & presque désert, n'étant habité que des éléphants, des lions, & d'autres bêtes féroces (b).

La plupart des habitans de Sofala sont noirs, avec des cheveux courts & crépés, il y en a peu qui soient bruns ou olivâtres. Ils sont plus grands & mieux faits que les Negres de Mozambique, de Quiloa &c. Ceux qui sont dans le voisinage du Cap Orientes, passent pour les plus civilisés des Cafres qui habitent cette côte jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Leur habillement ordinaire est le même que celui des habitans de Mozambique, une piece de soie ou de coton autour de la ceinture qui les couvre jusqu'aux genoux; tout le reste du corps est nud, excepté la tête, les principaux portant une espece de turban; tous ont au cou, aux bras, au poignet, aux jambes des anneaux d'or, d'argent, d'ambre, ou de verre coloré selon leur condition, que les Portugais leur apportent de Bombay; les plus distingués portent des sabres à poignée d'yvoire. Tous les habitans des côtes parlent l'Arabe, qui est leur langue naturelle; car, comme nous l'avons déjà observé, ils ne sont pas originaires du Pays, mais descendus des Arabes, qui ayant abandonné leur Pays s'établirent plus ou moins sur les côtes occidentales. Mais comme ceux de Sofala, aussi-bien que les autres, trafiquent avec les Cafres, ils parlent leur langue; ils entendent aussi le Portugais, depuis que les Portugais se sont établis parmi eux (c).

Ils cultivent quantité de riz & de millet, dont ils usent au-lieu de pain; ils mangent de la chair d'éléphants, de gros & de menu bétail, de même que du poisson, que la mer & les rivières leur fournissent en abondance. Ils

ont

(a) Le même.

(b) Davity, Dapper, La Croix & al.

(c) *Piassetta* Congo L. II. C. 8. *Barbés*,

Davity & al.

SECTION
IV.
Le Royaume de Sofala.

ont une sorte de biere faite de riz & de millet, & d'autres liqueurs faites de miel & de fruits. Il y a une si grande quantité de miel qu'il s'en perd beaucoup; ces Peuples indolens n'en recueillent que pour l'usage que nous venons de marquer, ou pour en tirer autant de cire qu'il leur faut pour avoir des cotons peints, de la soie & d'autres étoffes: car quoiqu'ils fassent beaucoup de cotons blancs, ils ne savent pas les teindre, & sont obligés de les envoyer, ou au moins leur fil, à Cambaye & en d'autres lieux pour les teindre des couleurs qui sont le plus estimées parmi eux (a). Ils sont souvent obligés d'acheter des toiles peintes, qu'ils défont pour en mêler les fils afin de faire leurs toiles rayées, quand ils ne peuvent en avoir autrement. Ils trafiquent principalement avec les habitans de Mozambique, de Quiloa, de Mombaze & de Melinde; ceux-ci y viennent avec leurs petits Vaisseaux, chargés de toiles & de cotons de toutes sortes de couleurs, qu'ils troquent pour de l'or, de l'ivoire, de la cire & de l'ambregis; ceux de Sofala vont ensuite porter ces étoffes aux habitans du Monomotapa, & les échangent pour de l'or, non au poids, mais en telle quantité dont le Vendeur est content, desorte qu'ils gagnent ordinairement quatrevingt-dix ou quatre-vingt-quinze pour cent. C'est par cette raison que les habitans de Sofala, quand ils apperçoivent de loin quelqu'un de ces Vaisseaux, en marquent leur joie, & leur souhaitent la bienvenue en allumant des feux sur le rivage.

Mines d'Or.

Outre l'or qu'ils tirent du Monomotapa, il y en a aussi quelques Mines considérables dans le Royaume de Sofala même; au rapport des habitans Portugais, elles donnent deux-millions de Miticals par an, chaque Mitical vaut environ quatorze livres de France, & en tems de paix les Vaisseaux marchands de Ziden, de la Mecque & d'autres lieux, en emportent bien pour la valeur d'autant. On assure aussi que le Gouverneur de Mozambique, dont la commission ne dure que trois ans, amasse bien trois-cens-mille écus, indépendamment de la paye de ses troupes, & du tribut annuel qu'il doit envoyer au Roi de Portugal, que *Davit* appelle le tiers du produit. Les soldats sont payés en poudre d'or, chacun selon sa qualité. Le même Auteur dit que cet or qu'on leur donne tel qu'il se trouve, est si pur & d'un si beau jaune, que le nôtre ne paroît en comparaison que du cuiyre. C'est ce qui a fait que *Mouquet*, après d'autres Savans, a osé assurer que c'étoit des mines de Sofala que *Salomon* avoit l'or que l'Historien Sacré exalte tant, & que ce Royaume est l'Ophir d'où on le tiroit (b), car on convient que c'est l'or le plus pur & le plus fin de toute l'Afrique (*).

Quand

(a) Les mêmes. *Dapper*. (b) *Mouquet* L. IV.

(*) Quelques-uns des défenseurs de cette hypothese prétendent même qu'il n'y en a point de plus fin au Monde. Mais c'est trop dire, puisque l'on fait que celui du Japon l'égale non seulement mais le surpasse. Nous n'entrerons pas néanmoins dans la discussion de cette question assez commune (1), renvoyant à ce que nous en avons dit ailleurs. Ce qui est ici de notre sujet, c'est qu'on voit dans le voisinage des mines de Sofala quelques tours & les ruines de magnifiques bâtimens de pierre de taille, sur la porte de l'un desquels il y a des caracteres que personne n'a pu encore déchiffrer. Les partisans de l'hypothese en question conjecturent que ce sont des Palais ou des Forts bâtis par *Salomon*. Mais l'inintelligibilité de

ces

(1) *Huet Navig. des Anc.*

Quand les Portugais aborderent à ce Pays, les habitans n'avoient d'autres armes que le cimenterre, la javeline, l'arc & la fleche, auxquels ils joignoient quelquefois la hache & le poignard, mais depuis ils ont appris l'usage des armes à feu (a), & ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Le Roi entretient beaucoup de troupes, mais les Portugais sont devenus si puissans qu'ils tiennent tout le Royaume en respect, & leur Gouverneur en Chef entretient des Vaisseaux sur les côtes pour empêcher ce qu'ils appellent à présent la contrebande, sur-tout l'exportation de l'or sans une permission expresse (b).

Pigafetta & le gros des Auteurs Hollandois (c) disent que le Roi, sa Cour & la plupart des habitans sont Mahométans, & *Oforius* les appelle Sarrafins & Mahométans. Mais il est bien plus apparent, comme *Jarris* (d) le remarque, que les Naturels du Pays n'ont aucune Religion, ni bonne ni mauvaise; & qu'il n'y a que les Arabes qui se sont établis sur cette côte qui soient Mahométans, avec quelques Profélytes qu'ils ont fait parmi les Negres, qui pour l'amour du Commerce ont embrassé le Mahométisme, vu que tous les Marchands qui viennent de Quiloa, de Mombaze, de Melinde & d'ailleurs sont de cette Religion. Les Arabes qui l'y ont apportée, & qui sont établis sur cette côte il y a plus de deux siècles, ont pu devenir assez puissans pour avoir un Roi de leur Nation, tributaire de l'Empereur de Monomotapa, & pour subjuguier les habitans du Pays sans les forcer à suivre leur Religion, sur-tout si ce que *Marmol* assure est vrai, que bien qu'ils n'ayent ni Culte extérieur, ni Idoles, ni Autels, ni Sacrifices, ils reconnoissent néanmoins un Etre Suprême, qu'ils appellent *Mozimo* ou *Guingimo*, & qu'ils abhorrent les pratiques idolâtres & les sortilèges des autres Negres d'Afrique & de leurs Prêtres, punissant même à toute rigueur ceux de cet ordre qui se trouvent parmi eux, non tant par principe de Religion,

SECTION
IV.
Le Royaume de Sofala.
Armes.

Religion.

(a) *Ofor.* L. IV. *Marmol*, l. c. *Davity*.
(b) Les mêmes.

(c) *Congo*, L. II. C. 9. *Spilberg* & al.
(d) *Thef. Ind.* L. IV.

ces caractères n'est-elle pas une forte preuve du contraire? Nous ne trouvons nulle part que ce Roi d'Israël ait jamais été dans ces Pays, ni qu'il ait bâti de Fortereses ou fait de conquêtes nulle part ailleurs que dans le voisinage de la Judée; & s'il eût fait graver des inscriptions sur quelqu'un des édifices construits par son ordre, seroit-il possible que les caractères en fussent devenus inconnus & indéchiffrables? Cela ne donne-t-il pas lieu de conjecturer que ce sont-là des Hiéroglyphes, gravés par des Gymnosophistes de l'Isle de Méroé, ou par des Prêtres Egyptiens; y ayant eu peut-être des Rois d'Egypte qui ont poussé leurs conquêtes jusques dans les parties les plus reculées de l'Ethiopie à cause de leurs riches mines, & les ont ensuite abandonnées à cause du trop grand éloignement de leurs Etats (1). Les Portugais disent que ces Tours & ces Fortereses ressemblent à d'autres que l'on trouve en quelques Provinces de l'Empire d'Abissinie, d'où ils concluent qu'elles pourroient bien être l'ouvrage de quelque Monarque Abissin, qui étoit maître des mines d'or. Les Abissins nomment ce Pays ou cette Province *Acachiana*, & prétendent que c'étoit la résidence de la Reine de Seba. *Ptoomée* l'appelle *Achuma*, & dit qu'elle étoit bien connue de son tems par ses riches mines d'or, & c'est-là qu'il place les dernières bornes des parties méridionales du Monde habitable (2). Tout cela réuni fournit des conjectures plus vraisemblables sur l'origine de ces anciens édifices, que ne l'est la pensée de ceux qui en font honneur à *Salomon* (3).

(1) *Marrual*, L. IX. C. 31. *Remafis*, *Le Blanc*, p. 31. C. 5.

(2) *Geogr.* L. IV.

(3) *Vid. Marmol, Le Blanc* & al.

SECTION
IV.

Le Royaume de Sofala.

Punition du Vol & de l'Adultere. Asc où les Femmes se marient.

gion, que parcequ'ils les croient pernicieux au bien de la Société (a). Ne peuvent-ils pas avoir appris tout cela de leurs Maîtres Mahométans?

Ils punissent encore avec la même rigueur le Vol & l'Adultere; ils sont si sévères sur le dernier article, qu'ils font mourir un homme qu'on trouve assis sur un même sofa ou sur une même natte avec une femme mariée, bien - qu'ils permettent la Polygamie au même point que les Turcs, & avec la même subordination entre les femmes & les enfans. Ils n'épousent jamais une fille avant qu'elle ait ses ordinaires, la jugeant incapable d'avoir des enfans avant ce tems-là; & lorsqu'une fille devient ainsi nubile, la famille fait une espece de fête de réjouissance (b).

S'ils ont quelque cérémonie qui tienne de la Religion; c'est l'observation de certains jours de la Lune, tels que le premier, le sixieme, le septieme, le onzieme, le seizieme &c. Ces jours - là ils font une espece d'offrande à leurs parens morts, dont ils conservent les os dans un lieu destiné à cela, après que la chair en est consumée (*): pour se rappeler qu'ils leur doivent la vie ils mettent devant eux quantité de mets, & ils leur adressent des prietes ou des demandes, dont la principale est pour la vie & pour la prospérité du Roi. Leurs prietes finies, ils s'asséent & mangent ce qui a été préparé pour les morts, & la cérémonie finit par-là. Ils sont habillés de blanc dans ces occasions (c). Tout cela pourroit bien n'être cependant qu'un honneur civil qu'ils rendent à leurs Peres & Meres, à leurs Ancêtres & à leurs proches parens, de la même maniere que cela se pratique parmi les Chinois. Cette cérémonie peut avoir été instituée dans des vues très-sages & utiles, n'y ayant rien de plus propre à réprimer les passions des enfans, que la ferme persuasion que leurs Peres & Meres, leurs Ancêtres, & leurs proches parens sont encore présens auprès d'eux, & ont l'œil sur leurs actions, pour les bénir ou les châtier selon la nature de leur conduite; à l'égard de la priete pour la vie & pour la prospérité du Roi, on ne dit point: s'il s'agit du Roi de Sofala, ou de l'Empereur de Monomotapa, dont le premier étoit autrefois vassal, comme plusieurs autres Princes le sont encore (d). Le dernier paroît cependant le plus naturel, parceque cela se pratique encore au Monomotapa, & qu'il n'y a pas de Peuples qui aient plus de vénération pour leur Souverain que ceux de ce grand Empire, comme nous le verrons dans la Section suivante. On peut inférer delà que ceux de Sofala tiennent cette coutume des Peuples du Monomotapa, & qu'ils l'ont observée:

(a) Ubi sup. c. 32. (b) *Marmol*, l. c. (c) Le même. (d) *Marmol*, ubi sup.

(*) Le Traducteur François ou le Réviseur de *Marmol*, ajoute en marge *ou mangée*; & il est vrai que cet Auteur dépeint quelques-uns des habitans de Sofala comme une espece de Cannibales, qui non seulement mangent de la chair humaine mais boivent du sang de leurs bestiaux, qu'ils suignent tout exprès. Nous aurons occasion dans la suite de parler de Royaumes entiers de Montres plus barbares encore, au cœur de l'Afrique, dont le plus grand régal est la chair de leurs prisonniers, qu'ils tuent en grand nombre, & qui après s'être rassasiés de leur chair, se disputent la gloire à qui boira le plus de leur sang. Mais nous avons de la peine à nous persuader que ceux dont il s'agit ici, qui à d'autres égards paroissent plus civilisés, suivent une coutume aussi barbare que le seroit celle de manger la chair de leurs parens, de leurs proches, sur-tout sous un Gouvernement Mahométan (1).

(1) Voy. Notes marginales de d'Abancourt sur *Marmol* L. IX. C. 32. au commencement.

vée tant qu'ils ont été sujets de cet Empire, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée & à l'établissement des Portugais dans ce Pays, qui les ont soustraits à l'obéissance de leur ancien Souverain, pour en tirer eux-mêmes plus de service.

Pigafetta rapporte (a) qu'un des Monarques Mahométans de Sofala se révolta contre l'Empereur du Monomotapa, & se mit sous la protection du Roi de Portugal. Nous avons rapporté plus haut le favorable accueil que fit à *Gnaia*, quand il aborda ici, le vieux Roi aveugle, & la permission qu'il lui accorda de bâtir un Fort, ce qui fait voir, soit que ce fût le même dont on vient de parler ou un autre, qu'il étoit très-disposé à saisir la première occasion de secouer le joug de Monomotapa. Peut-être même que l'Amiral Portugais se servit de cette raison pour l'engager à condescendre à sa demande, tandis qu'il prévoyoit bien que ce seroit le moyen le plus sûr de dépouiller sous quelque prétexte le vieux Monarque de sa Capitale & de son Royaume, & de s'en saisir pour le Roi son Maître, comme il le fit effectivement de la façon dont nous allons le rapporter d'après un Auteur Portugais (b).

On peut se rappeler ce que nous avons dit au commencement de cette Section de l'arrivée de *Gnaia* ou *Aznaia*, & de la réception que lui fit le vieux Roi *Jusef*, nonobstant les oppositions que les Arabes firent à son débarquement, les dangers qu'ils lui dirent qu'il courroit avant que d'arriver au Palais du Roi, & la difficulté qu'il auroit à approcher de lui. *Gnaia*, qui avoit été instruit d'avance par son ami *Zacote*, qui lui avoit déjà ménagé une audience favorable, alla son chemin, & réussit au gré de ses delirs; le Roi lui accorda non seulement la permission de bâtir une Forteresse, mais lui remit, comme un gage de son estime pour sa Nation, une vingtaine de Portugais qui avoient fait naufrage sur la côte, & dont il avoit eu grand soin.

Le Roi avoit un gendre nommé *Mengo Musaph*, Prince courageux & brave, qui ne se fit pas une peine de représenter à son Beaupere les appréhensions que lui causoit la réception qu'il faisoit à ces Etrangers, & la permission qu'il leur donnoit de s'établir dans ses Etats, & de s'y fortifier, au risque de sa propre sûreté & de celle de ses sujets. Quelles que fussent les vues du Roi, il se contenta de dissiper les craintes de *Musaph*, & lui dit que le tems, qui apprend tout, lui seroit bientôt connoître les raisons qu'il avoit de recevoir ces redoutables Etrangers. Vous verrez dans peu, continua-t-il, que la chaleur & l'air de ce Pays, auxquels ils ne sont pas faits, les fera périr, alors il sera tems de les chasser de leur Fort, s'ils ne l'abandonnent pas d'eux-mêmes. L'accueil que je leur ai fait n'est que pour leur ôter tout soupçon. *Musaph* se rendit à ces raisons, & l'on travailla au Fort avec une double vigueur, le Roi ordonna à ses sujets d'avancer l'ouvrage avec toute la diligence possible (c). Mais ce qui allarma le plus ce Prince & l'obligea de changer de mesures, ce furent les fortes remontrances de ses fideles Marchands Mahométans, qui lui représentèrent le péril éminent auquel la perfidie connue des Portugais l'exposoit.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer plus d'une fois les fortes op-

(a) Congo, L. II. C. 8. (b) Ofor. L. IV. (c) Marmol, L. IX. C. 34.

SECTION
IV.
Le Royaume de Sofala.

Le Roi de Sofala étoit autrefois vassal de celui de Monomotapa.

Il reçoit favorablement les Portugais.

Son Gendre le désapprouve: sage réponse du Roi.

Remontrances des Marchands Arabes.

SECTION
IV
Le Royaume
de
Sofala.

positions que les Arabes de la côte orientale d'Afrique firent aux encouragemens précipités que quelques-uns des Princes, & particulièrement ceux de Quiloa & de Mombaze, donnerent à ces nouveaux venus. Ils ne s'opposèrent pas moins à Sofala à ce que la foiblesse de leur vieux Monarque permettoit, ils allerent le trouver en corps, le firent souvenir des avertissemens réitérés qu'ils lui avoient donnés des vues perfides des Portugais, qui cachoitent sous un voile d'amitié les plus pernicioeux desseins. „ A quelle fin, „ dirent les Marchands, bâtissent-ils un Fort dans vos Etats, si ce n'est „ pour augmenter leur puissance, & pour vous dépouiller de la vôtre, aussi „ bien que de votre Royaume. N'ont-ils pas par les mêmes artifices chassé „ le Roi de Quiloa, & dépouillé plusieurs autres Princes d'Afrique & des „ Indes de leurs Etats? En un mot, en quel lieu ont-ils pris pied, où ils „ n'ayent laissé d'inombrables traces de leur scélératesse & de leur cruauté? „ Si donc vous avez le moins du monde à cœur votre sûreté & votre bon- „ heur, exterminiez-les avant qu'ils soient devenus trop puissans, de peur „ qu'il ne soit pas en votre pouvoir dans la suite de prévenir votre perte & „ la ruine de votre Royaume (a)”. Ces remontrances porterent coup, & le Monarque allarmé s'aperçut de son imprudence & du risque qu'il couroit, dès lors qu'il songea aux moyens d'y remédier.

Le Roi as-
sige le
Fort, & est
repoussé,
& tué.

Il assembla donc un nombre suffisant de troupes, & fixa un jour pour fondre sur les Portugais, pendant qu'ils étoient occupés à travailler au Fort. Malheureusement les Arabes avoient un traître parmi eux, dont nous avons déjà parlé sous le nom de *Zacote* ou *Acote* (*), qui révéloit aux Portugais tous les secrets du Roi, & qui ne manqua pas de les avertir du dessein que ce Prince avoit formé contre eux. Cet avis donna à *Gnaia* & à ses gens le tems de se mettre en état de bien recevoir leurs ennemis. Au jour marqué les troupes de Sofala ne manquerent pas d'attaquer le Fort avec furie, en y jettant des fleches enflammées, tandis qu'ils employoient d'autres machines contre les murailles. Les assiégés, ayant *Gnaia* à leur tête, firent la plus vigoureuse défense qu'il leur fut possible; mais étant réduits à trente-cinq hommes, tous les autres étant malades ou invalides, ils n'auroient pu tenir contre six-mille hommes, si heureusement pour eux *Zacote* n'avoit trouvé moyen de se jeter dans le Fort avec cent hommes; ceux-ci fondirent avec tant de résolution sur les assiégeans, que le combat devint rude; les Portugais, renforcés ainsi à propos, firent jouer leurs canons avec tant de vigueur, qu'en peu de tems ils firent un terrible ravage parmi leurs ennemis, & les épouvantèrent tellement qu'ils se sauverent avec précipitation, & les laissèrent paisibles possesseurs de leur nouvelle Forteresse. Mais leur retraite ne fut pas si tranquille, les Portugais les poursuivirent & entrèrent non seulement dans la ville, mais forcerent le Palais, & pénétrèrent jusqu'à l'appartement du Roi, qu'ils trouverent sur son siege; leur insolence rani-

ma

(a) *Ofor.* L. IV.

(*) Ce misérable étoit Abissin de naissance, mais ayant été fait esclave fort jeune, il avoit embrassé le Mahométisme, & s'étoit acquis toute la confiance du vieux Roi (1): ayant été gagné par les Portugais, ils ne se servirent du crédit qu'il avoit que pour trahir le Roi & son Etat,

(1) *Marmel.* L. IX. C. 35, *Ofor.* L. IV.

ma son courage, tout vieux & tout aveugle qu'il étoit, il se leva, & lan- SECTION
ça ses javelots au hazard, dont il blessa quelques-uns de ses ennemis, à cause IV.
qu'ils le pressoient en foule. *Gnaia* fut blessé au cou, mais le Facteur Por- Le Royau-
tugais s'approcha du Roi le sabre à la main, & lui abattit la tête, ce qui me de
remplit ceux qui étoient auprès de lui de terreur. Sofala.

Gnaia, très-content de voir le vieillard nageant dans son sang, & sans Discours
tête à ses pieds, voulut tâcher de dissiper la frayeur qu'une scene si tragi- artificieux
que devoit inspirer à ceux de Sofala, ou les empêcher de faire quelque de *Gnaia*
coup de désespoir pour venger la mort de leur Souverain; il eut donc
recours à un artifice usé d'affecter de la clémence; il défendit à ses gens
de rien entreprendre davantage contre les habitans, qu'il avoit dessein
de gagner par des marques d'amitié & de bonté, plutôt que de les ef-
frayer par de nouvelles preuves de la valeur des Portugais; il ajouta,
en leur parlant, que comme ils venoient d'éprouver suffisamment celle-
ci, il étoit prêt à leur donner les preuves les plus convaincantes de leur
humanité & de la tendre compassion qu'il avoit de leur malheur. Ce dis-
cours artificieux, soit qu'il calmât leurs craintes, soit qu'il ranimât leurs
espérances, produisit son effet; & ceux de Sofala voyant qu'ils avoient à
faire à des gens trop puissans & trop rusés pour eux, non seulement s'ab-
stinrent de commettre de nouvelles hostilités, mais subirent un joug dont
ils n'ont pu s'affranchir depuis (a).

Un de nos Auteurs, qui a fort pallié toute cette affaire en faveur des Por- Soliman
tugais, ajoute que le Prince *Musaph*, rallia les débris des troupes de Sofa- suscede.
la, & vint mettre encore le siege devant le Fort avec un nouveau coura-
ge, mais il y trouva tant de résistance qu'il fut obligé de le lever trois jours
après, ses Arabes, qui étoient les meilleures troupes qu'il avoit, étant alors
plus occupés de l'élection d'un nouveau Roi, que du soin de venger la mort
du vieux. Le fils de celui-ci-nommé *Soliman*, ami & patron de *Zacote*, dis-
putoit la couronne à *Musaph*, Prince d'un mérite très-supérieur; & *Mu-
saph* l'auroit selon toutes les apparences emporté, si *Zacote*, ou *Yacote* comme
l'Auteur le nomme, n'avoit par son crédit & par ses persuasions fait don-
ner la préférence à *Soliman*, & engagé *Gnaia* à le reconnoître pour Roi de
Sofala (b). Mais *Oforio* ne parle point du tout de ces égards de l'Amiral
Portugais pour le fils du feu Roi *Jusef*, ni de l'ingratitude du perfide *Za-
cote* envers ce Prince; il assure en termes exprès que l'Amiral donna de sa
propre autorité la couronne à *Zacote*, en recompense des grands servi-
ces qu'il avoit rendus aux Portugais. Voici comment il rapporte cette im-
portante affaire (c).

Gnaia ayant si bien réussi songea à mettre ordre à l'Etat qu'il venoit d'as-
sujettir, & voulut donner au traître *Zacote* la plus grande preuve de la gé-
nérosité des Portugais & de leur reconnoissance pour l'amitié & la fidélité
qu'il leur avoit témoignée. Il le fit conduire en pompe, & avec les céré-
monies accoutumées proclamer au nom de son Maître, Roi de Sofala,
ordonnant au peuple de lui obéir comme à leur Souverain. Il l'obligea en-
suite

(a) *Marmol*, *Ofor.* & al.

(c) L. IV.

(b) *Marmol*. L. IX. C. 35.

SECTION IV. fuite de prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, & de promettre de se conduire toujours en fidele vassal (a).

Le Royaume de Sofala.

Mort de Gnaia.

A peine *Gnaia* commençoit-il à goûter les fruits de sa conquête, que le mauvais air du Pays lui causa une maladie, dont la plupart de ses gens furent attequés, & qui l'emporta. Nous avons déjà dit que le climat est extrêmement mal-sain à cause des marais, que l'ardeur brûlante du Soleil dessèche en Été, & qui empoisonnent alors l'air par des vapeurs pestilentielles. Les Portugais en ressentirent bientôt les pernicious effets; ils sentoient d'abord une grande foiblesse par tout le corps, leur vue devenoit trouble, & bientôt ils tomboient en langueur; ces maladies en emporterent un grand nombre, & entre autres *Gnaia*; tous les Officiers se réunirent à mettre à sa place *Emanuel Fernandès*, le meurtrier du vieux Roi. Aussitôt qu'*Almeida*, Viceroy des Indes, fut instruit de la mort de *Gnaia*, & des troubles qu'avoit causés en ce tems-là à Quiloa l'assassinat du nouveau Roi *Mahmud* par les partisans de *Braham*, il envoya *Nugnés Vaz Pereira* pour commander à Sofala, & lui donna ordre de passer à Quiloa pour appaiser les troubles, & punir tous ceux qui avoient été complices de l'assassinat du Roi.

Détresse de Portugais, qui reçurent du secours de Goa.

Dans ces entrefaites les Portugais de la garnison de Sofala se ressentirent tellement du mauvais air, & furent si affligés de maladies, qui en mirent nombre au tombeau, que *Fernandès* eut bien de la peine d'empêcher ceux qui restoient d'abandonner la place; heureusement la Flotte de Goa vint surgir au port, avec un secours d'hommes, d'armes & de munitions, ce qui les mit en état de se maintenir en attendant qu'ils reçussent d'autres renforts. Le nouveau Gouverneur mit dans peu le Fort & la Garnison en si bon état, que les Portugais en sont restés les maîtres, & ont obligé ceux de Sofala de recevoir de leurs mains les Rois qu'il leur a plu de leur donner; c'est ainsi qu'ils ont tenu depuis ce Royaume en sujettion, & se sont emparés du riche & avantageux commerce qui s'y fait.

Nous ignorons absolument combien le nouveau Roi, soit *Soliman*, soit *Zacote*, jouit de sa nouvelle dignité, quels ont été ses successeurs, & d'autres circonstances intéressantes touchant cette nouvelle conquête. Il est vrai qu'un Ecrivain Hollandois (b) dit, que de son tems le Roi de Sofala étoit Portugais, mais *Farric* soutient qu'il n'étoit que tributaire des Portugais (c) (*). Mais la plupart des Auteurs conviennent que le Royaume de Sofala releva de l'Empereur de Monomotapa jusqu'à l'an 1507, & que *Gnaia* le soumit à la domination d'*Emanuel*. Il se pourroit cependant bien, que dans la suite quelques-uns des Empereurs de Monomotapa se sont rendus maîtres de la plus grande partie du Continent, & ont resserré les Portugais sur les côtes, pour se venger de ce qu'ils les renfermoient dans les terres, & excluoient leurs sujets de tout commerce étranger avec les côtes. Il est vrai qu'ils ont depuis été obligés de payer cela avec usure, & de céder aux Por-

(a) Là-même.

(b) Voy. de la Compagnie, T. IV. p.

34, 35. Rouen 1725.

(c) Thef. Ind. Orient L. III. C. 8.

(*) *Spilberg* dans l'endroit cité ne dit point que le Roi de Sofala fût Portugais, mais que ceux de Sofala sont soumis aux Portugais, & qu'ils le déclarerent aux Hollandois en la Langue de leurs Maîtres. REM. DU TRAD.

Portugais non seulement quelques-unes de leurs plus riches mines d'or, mais une étendue de terres de cent-soixante lieues dans leurs États, que les Portugais ont possédé depuis l'an 1640, comme on le verra dans la Section suivante.

SECTION
IV.
Le Royaume de Sofala.

S E C T I O N V.

Histoire de l'Empire de MONOMOTAPA ou MUNEMOTAPA.

L'EMPIRE de *Monomotapa* est après celui d'Abissinie un des plus grands de l'Afrique. Quelques-uns l'appellent *Benemotapa*, & d'autres *Benemoaxo*: on dit que *Benemotapa* est le nom commun de tous les Monarques, comme *Cesar* étoit celui des Empereurs Romains (a). Mais *Texeira* prétend qu'on doit écrire *Mune Motapa*, parceque les Rois qui sont au-delà du Pays des Cafres, s'appellent eux-mêmes *Mune* au lieu de *Mani*. Quoi qu'il en soit, les Portugais lui donnent avec plus de raison le titre d'Empereur de l'or; à cause des riches mines de ce métal qui se trouvent dans ses États. Le *Monomotapa* propre confine au Royaume de *Sofala* à l'Orient, & il est aussi enfermé par la riviere de *Cuama* au Nord, & par celle de *Magnice* ou du *Saint-Esprit* au Sud, s'étendant à l'Occident entre ces deux rivieres jusqu'à leur source; enforte que dans le tems que *Sofala* en dépendoit, on pouvoit donner à cet Empire le nom d'Isle, environnée d'un côté de la mer & de l'autre par des rivieres, & qui avoit entre sept & huit-cens lieues de circuit. Il est situé entre le quatorzieme & le vingt-cinquieme degré de Latitude Méridionale, & entre le quarante-unieme & le cinquante-sixieme de Longitude, desorte qu'il a six-cens-soixante-dix milles du Nord au Sud & six-cens-quinze d'Orient en Occident (b) (*). Mais si l'on y comprend les Royaumes qui en dépendent ou qui lui sont tributaires, il s'étendra beaucoup

SECTION
V.
L'Empire de Monomotapa.
D'où vient le nom de Monomotapa.

(a) *Marmol*, L. IX. C. 32. *Purchas* Pilgr. L. VII. C. 8. *Sanut*, L. IX. (b) *De Barros*, *Sann*, L. XII. *Linschoten* Guin. C. 7. *Ramusio*, *Davity*.

(*) Selon MM. *De L'Isle* & *D'Anville*, le *Monomotapa* propre est borné au Nord par la Riviere de *Zamere* ou *Cuama*, à l'Orient par la Mer des Indes, au Midi par la Riviere *Saint Laurent* & en partie par le *Cuama*. Suivant ces limites le *Monomotapa* comprend les Royaumes 1. de *Quitve*. 2. *Manica*. 3. *Sava*. 4. *Inhabana*. *D'Anville* y ajoute *Sadanda*, si ce n'est pas le même qu'*Inhabana*. Le premier de ces Royaumes comprend les Provinces de *Zete*, *Bocuto*, *Mallapa*, *Sena*, *Jahanico*, *Quitve*; *Sunbava* & *Sofala* sont de *Manica*, & *Montaqua* de *Savia*; celle de *Tongua* d'*Inhabana* (1).

Mais suivant *Faria de Sousa* l'Empire est divisé en vingt-cinq Royaumes, qui sont 1. *Mongas*. 2. *Baroe*. 3. *Manica*. 4. *Boesa*. 5. *Majingo*. 6. *Romo*. 7. *Chiqua*. 8. *Chirra*. 9. *Chudama*. 10. *Boquico*. 11. *Inhabanza*. 12. *Chiruvia*. 13. *Kontejaka*. 14. *Dauria*. 15. *Macurumbo*. 16. *Mungussa*. 17. *Rutuyaza*. 18. *Chove*. 19. *Chirgue*. 20. *Diza*. 21. *Rainha*. 22. *Rassini*. 23. *Chirano*. 24. *Mocuranga*. 25. *Rom de Bezo*. Il ajoute qu'il y a aussi plusieurs Seigneuries qui n'ont point le titre de Royaume, & que de ceux qui le portent, *Mongas* qui est le long du *Cuama* est le plus grand, & que le Roi bien que Vassal de l'Empereur est absolu dans ses États (2).

(1) *De L'Isle Atlas. La Meritimer* Dict. au mot *Monomotapa*: Voy. aussi la Carte de *D'Anville* de l'Ethiopie Orientale. (2) *Pigafeta*. Congo L. II. p. 99. 192. *Collectio* of Voyag. p. 196. Ed. 1746. III. 410.

SECTION

V.

L'Empire
de Mono-
motapa.

coup plus loin au Midi presque jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & au Nord-Ouëst jusqu'aux frontieres du Royaume de Congo, car on prétend que l'autorité de ces Monarques s'étend jusques-là de ces deux côtés, bien qu'à l'Ouëst & au Nord-Ouëst en partie il soit borné par l'Empire de Monœmugi (a).

Air, Ter-
re.

L'air du Monomotapa est fort tempéré, bien que ce Pays soit dans le Tropique Austral, il est pur & sain, & le terroir fertile, & si bien arrosé, qu'il y a beaucoup de pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux, sur-tout de gros bétail, dont les habitans font plus de cas que de l'or. La terre produit quantité de riz, de millet & d'autres grains, mais point de bled. Ils ont beaucoup d'excellens fruits, & des cannes de sucre qui viennent sans culture. Les Forêts sont peuplées d'animaux sauvages & de toutes sortes de bêtes fauves. Les rivières, qui y sont en grand nombre, comme nous le verrons dans la suite, abondent non seulement en poisson, mais aussi en or, qu'elles entraînent des mines par où elles passent. Avec tout cela, la plus grande partie du Pays n'est guere peuplée, quoi qu'en disent quelques Auteurs, & particulièrement *Lopez*, qui dit qu'il y a un peuple infini, parcequ'il a selon les apparences fait son compte sur ce qu'il a vu sur les côtes, & sur-tout dans les Isles que forment les quatre embouchures du Cuama, & d'autres rivières considérables, que l'on trouve en remontant celle-là jusques à Sena & Tele, c'est-à-dire à plus de soixante lieues de l'embouchure. Toutes ces Isles sont belles & fertiles, fort peuplées aussi-bien que les bords de la rivière des deux côtés (b). Mais à la réserve des Terres que le Cuama, la rivière du Saint-Esprit & les autres qui s'y jettent arrosent, le reste de l'intérieur du Pays est presque tout sablonneux & stérile; enforte que le petit nombre d'habitans qui s'y trouvent, sont obligés d'aller bien loin chercher de l'eau pour laver leur or, quand leurs citernes sont à sec faute de pluie, comme on le verra dans la suite.

Animaux.

Ils n'ont ni chevaux ni autres bêtes de somme, mais un grand nombre d'éléphans, la plupart sauvages; ils en tuent plusieurs milliers tous les ans, ce qui paroît par la quantité d'ivoire qui vient du Pays, & qui se vend aux Portugais. Ils ont une espece de cerf, qu'ils appellent *Alfinge*, qui est d'une taille & d'une vitesse extraordinaire, des autruches aussi grandes que des bœufs, dont la graisse ou l'huile, appliquée extérieurement, ou prise intérieurement, passé pour un souverain remede contre les douleurs, les foulures & la roideur des membres (c).

Habitans.

Les Habitans sont noirs & ont les cheveux crépés, nonobstant l'éloignement où ils sont de la Ligne, le froid qui regne dans quelques-unes de leurs Provinces, & la prodigieuse quantité de neige qui tombe sur les montagnes, comme dans la Contrée de Belonghi & dans la Province de Matuca, enforte que ceux qui y demeureroient mourroient de froid; ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ceux qui habitent les Contrées qui sont au-delà du Tropique Austral jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, sont de la même couleur; tandis que les Peuples des climats les plus ardens de la Libie & de l'Améri-
que,

(a) Les mêmes. *Pigafet*, Congo L. II.
C. 8. *Ramusio*, & al.

(b) *De Faria y Sousa*, & al.
(c) *Pigafet*, l. c.

que, qui ont le Soleil au Zénit, n'ont ni cette noirceur ni ces cheveux crépés. D'ailleurs ceux du Monomotapa sont bien faits, robustes & sains, plus intelligens & plus dociles que ceux de Quiloa, de Mombaze & de Melinde. Ils aiment la Guerre, & la préfèrent à la vie tranquille du Commerce. Ceux du plus bas-peuple sont élevés à plonger, & ils y sont si habiles, qu'ils s'occupent principalement à tirer le sable ou la boue du fond des rivieres, des étangs & des lacs, & à en séparer l'or, qui s'y trouve plus ou moins, & qu'ils troquent ensuite aux Portugais pour des cotons, des toiles & autres marchandises, qu'ils apportent des Indes & de l'Europe; car ils ne peuvent trafiquer avec d'autres sur les côtes (a).

SECTION
V.
L'Empire
de Mono-
motapa.

Leur principale nourriture est la chair de bœuf & d'éléphant, du poisson sec & salé, avec toutes sortes de fruits. Ils en ont un, qu'ils appellent *Casaema*, qui ressemble assez à une pomme; il est agréable au goût & d'un violet fort vif, mais fort dangereux quand on en mange trop, parcequ'il cause de violentes dysenteries & des flux de sang. Leur pain est fait de riz & de millet, dont ils font des gâteaux fort minces; leur boisson est du lait aigre, & de l'huile de *Sefuman* ou blé de Turquie. Les riches ont quelques liqueurs faites de miel, de riz, de millet & de fruits, ils ont entre autres du vin de palmier, dont on boit beaucoup à la Cour. Ce vin, qu'ils tirent du palmier par incision, ressemble à l'hydromel, & on le conserve, comme en d'autres parties de l'Éthiopie, dans des vaisseaux de corne très-bien travaillés. Ils parfument ce vin avec de l'ambregris, du musc & d'autres odeurs fortes, que les Grands aiment beaucoup, desorte qu'ils parfument non seulement leurs mets & leurs liqueurs, mais leurs habits & leurs maisons; on dit que l'Empereur employe par jour en parfums la valeur de deux livres d'or. Les flambeaux qu'on brûle devant lui sont parfumés ainsi; quand il sort, il est porté dans une chaise ou palanquin par quatre personnes du premier rang, sous un magnifique dais, richement brodé & parfumé de perles & de pierres précieuses. Si l'air est couvert, ou qu'il y ait du brouillard, on porte devant lui quatre flambeaux allumés, pour purifier & parfumer l'air (b). Les Princesses & les Dames de la première qualité préparent les mets, & le servent à table par tour; il en est de même des Musiciens, mais ceux-ci ne peuvent paroître devant lui que les yeux bandés, ou la tête couverte d'un voile, pour empêcher qu'ils ne le voient manger & boire (c). Toutes les femmes en général, qu'elles soient de qualité ou non, aiment à rendre les mêmes services à leurs maris.

Mess.

Les Peuples du Monomotapa vont tout nus jusqu'à la ceinture, ils se couvrent le reste du corps d'une piece de toile de couleur, & sont plus ou moins richement habillés, selon leur condition & leurs facultés. Le commun-peuple a du coton peint, mais les Personnes de qualité ont des étoffes de soie des Indes, ou du coton brodé d'or, & portent par dessus une peau de lion ou de quelque autre bête sauvage, dont la queue traîne par derrière à terre. Quand ils vont à la campagne, ils se couvrent les parties naturelles d'une écorce de calebasse, pour n'être pas blessés par les piquures des insectes veni-

Habille-
mens.

(a) *Sanut, Davity, Jarvis, & al.*

(c) Les mêmes.

(b) *Sanut, Barbosa, Davity, Dapper.*

SECTION] venimeux. D'ailleurs les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe sont nuds, n'ayant qu'un morceau de toile à la ceinture; mais quand les filles sont mariées, elles se couvrent le reste du corps (a).

V.
L'Empire
de Mono-
motapa.

Polygamie
permise.

Les hommes épousent autant de femmes qu'il leur plaît ou qu'ils peuvent en entretenir, mais la première est toujours regardée comme la Maîtresse de la maison, & ses enfans comme héritiers de leur père, les autres ne sont que comme des domestiques. On dit que l'Empereur a plus de mille femmes, toutes filles des Princes ses Vassaux, mais il n'y a que la première qui jouisse du titre & des honneurs de Reine. Il ne change jamais de mode dans ses habits, il est habillé de la même façon que l'étoient ses ancêtres, & il ne porte, ni ne permet à ses femmes & à ses enfans de porter des étoffes fabriquées hors de ses Etats, de peur qu'il n'y ait quelque charme ou qu'elles ne soient empoisonnées. Il a ordinairement une espèce de veste ou de casaque qui vient jusqu'aux genoux, & lui passant entre les jambes est rattachée à la ceinture; il a aussi un manteau de brocard sur les épaules, & des botines aux jambes, brodées d'or & de perles; autour du cou un carcan ou collier magnifique enrichi de diamans, de rubis, d'émeraudes & d'autres pierreries, qui fait plusieurs tours, & lui descend sur l'estomac. Le cordon qui est autour de son turban, n'est pas moins riche (b).

Cortège du
Roi.

Quand il paroît en public, c'est ordinairement dans son palanquin, ou monté sur un éléphant ou sur un Alfsinge (*), avec une nombreuse suite, outre ses gardes & une bande de Musiciens. Dans ces occasions il porte avec les autres marques de la Royauté une petite bêche pendue à son côté, où il y a une poignée d'ivoire, & une fleche à chaque main. C'est ce qu'il appelle les enseignes de sa Royauté. La bêche est l'emblème de l'industrie, pour faire connoître à ses sujets qu'ils doivent cultiver soigneusement leurs terres, de peur que leur négligence les réduisant à la pauvreté, ils ne soient tentés de voler; une des fleches leur marque qu'il a le pouvoir, & qu'il est de son devoir de punir les coupables, comme l'autre indique qu'il est le protecteur & le défenseur de ses peuples contre toutes les attaques du dehors (c). Quand l'Empereur se montre ainsi en public, pour aller à la guerre, pour se divertir, ou pour visiter ses Etats, ses sujets, qui lui rendent le plus profond respect, ne manquent pas d'accourir en foule pour lui souhaiter toute sorte de bonheur & de prospérité, & l'on sacrifie sur sa route quelque bête; il passe par-dessus; & en attendant les Prêtres observent les entrailles de la victime, & publient que son entreprise ou son voyage aura un heureux succès ou non: si c'est le premier, ils font retentir l'air de cris de joie & d'acclamations, & si c'est le second ils font entendre des voix lugubres; & il

(a) Les mêmes.

(c) Les mêmes. *Osor.* L. IV.

(b) *Marmol, Sanut, Ramusio.*

(*) L'Alfsinge est une espèce de cerf, d'une grandeur, d'une force & d'une vitesse extraordinaire, mais ils sont si sauvages qu'il y a peu de gens, & sur-tout de Rois, qui osent les monter: il y en a cependant quelques-uns qui s'y risquent, lorsqu'avec beaucoup de peine & de danger ils les ont accoutumés à la bride & à la selle, mais les exemples en sont rares; & comme il n'y a point de chevaux, les Empereurs se servent ordinairement de l'éléphant, comme de la monture la plus sûre & la plus noble (1).

(1) *Sanut, Linschot.* L. II, *Davity & a.*

il est rare que ces Monarques poursuivent leur chemin, quand ces prétendus Devins persistent dans leur sinistre présage. SECTION V.

Comme le grand nombre de leurs Vassaux les expose à des révoltes au dedans, & qu'ils ont à craindre des attaques du dehors, ils entretiennent toujours une nombreuse armée, lors même qu'ils sont en paix avec leurs voisins, ce qui les met à couvert de toute invasion. D'autre part, les enfans des Princes qui sont leurs Vassaux ou leur Tributaires, sont élevés à la Cour, & avec leurs propres enfans; on leur inspire la fidélité pour le Souverain, & ils servent en même tems d'ôtages de la fidélité de leurs parens. Un autre trait de Politique, c'est d'envoyer tous les ans des Commissaires chez tous leurs Vassaux, pour y donner de nouveau feu. D'abord que le Commissaire est arrivé chez un Prince, on éteint le feu dans tout son Pays; refuser de le faire est un acte de rébellion, ensuite tout le peuple se rend auprès du Commissaire pour en recevoir de nouveau. Un Prince qui refuseroit de se conformer à cet ordre, se verroit aussitôt déclarer la guerre, & s'exposeroit à toutes les suites d'une exécution militaire (a).

Autant que ces Monarques sont attentifs à contenir leurs Vassaux dans le devoir & l'obéissance qu'ils leur doivent, autant sont-ils soigneux de conserver l'affection des peuples par des marques de bienveillance & de bonté. Ils n'en tirent aucun tribut, que quelques journées de service ou de travail, & quelques présens, quand ils ont quelque grâce à leur demander, parcequ'on regarde cela comme une marque de respect des inférieurs envers leurs supérieurs. Les Marchands observent la même chose, ordinairement ils lui offrent quelques-unes de leurs marchandises, non par contrainte, mais de leur bon gré; s'il s'en trouve qui négligent de lui rendre ce léger hommage, la seule peine qu'on leur inflige, c'est de n'oser se présenter devant le Prince, ce qui passe pour un grand sujet de mortification parmi ces Peuples, & pour une marque de mépris. Cette grande indulgence fait qu'ils se regardent comme une Nation libre, & qu'ils sont effectivement plus heureux sous des Princes de ce caractère, qu'aucun autre Peuple de l'Afrique sous les siens; leur zèle affectionné pour leur Souverain est tel, que lorsqu'il boit, qu'il étérne ou qu'il touffe, un des Grands qui sont présens, crie tout haut, *Priez pour la santé & pour la prospérité de l'Empereur*, & alors non seulement l'appartement où il est, mais tous les endroits où les voix peuvent être entendues, retentissent de cris de joie & de vœux pour le Prince (b). Quand il appelle quelquefois les peuples à travailler aux mines d'or, ou à quelque autre service, il leur envoie des bœufs & d'autres vivres, ce qui fait qu'ils s'y rendent sans peine.

Il est vrai que les Officiers tant Civils que Militaires, aussi-bien que les soldats, qui subsistent de la paye qu'il leur donne, sont obligés de le servir sept jours tous les mois, soit à cultiver ses terres, soit à tel autre ouvrage auquel il trouve à propos de les employer. Les Seigneurs & les Grands du Royaume sont tenus aux mêmes services quand l'Empereur l'exige, à moins qu'ils n'en soient exempts par quelque privilege particulier accordé à leur famille ou attaché à leur dignité.

Tous les procès & les différends peuvent être portés devant lui par voie d'ap. Administration de la Justice.

(a) Marmol, Ofor. Ramusio. (b) Les mêmes.

SECTION
V.
*L'Empire
de Monomotapa.*

d'appel, & il est le maître de confirmer ou de casser les jugemens déjà rendus. Il n'y a point de prisons, toutes les affaires se décident sur le champ, après avoir entendu les Parties, ou les dépositions des Témoins, & la punition du crime suit immédiatement. Si la plainte ou le crime est de nature à ne pouvoir en juger si promptement, & qu'il y ait à craindre que l'accusé ne s'échappe, on le fait attacher à un arbre & garder jusqu'à ce qu'il soit absous ou condamné; s'il se trouve coupable, la sentence s'exécute d'abord en pleine campagne, soit qu'il ne soit question que d'une peine corporelle, soit du dernier supplice; la première consiste à être frappé avec une corde où il y a des nœuds, plus ou moins rudement, suivant la nature du crime & la volonté du Prince; elle n'est pas infamante parmi eux, lors même qu'on l'inflige à un Homme de qualité.

*Comment
les Témoins
se purgent.*

Quand les Témoins ne sont pas d'accord, l'un est obligé de mâcher un morceau de l'écorce d'un certain arbre, jusqu'à ce qu'elle soit en poudre; on jette cette poudre dans de l'eau, & on la fait avaler à l'autre. S'il la garde, il est absous, s'il la rend, il est condamné. L'autre a cependant dans le premier cas encore un moyen de se purger, c'est de boire de la même eau, s'il la garde, l'affaire reste indéfinie, & est déclarée finie (a).

*Privileges
des Grands.*

L'Empereur n'exige point comme les Rois d'Orient que ceux qui paroissent devant lui se prosternent bassement, ils les oblige d'être assis (*), il n'y a que les Arabes, les Portugais & quelques Favoris qui ont le privilege d'être debout en sa présence, ce qui passe pour la marque de la plus grande faveur; un autre privilege, c'est de pouvoir être assis chez eux sur un tapis, & un troisième d'avoir des portes à leurs maisons ou à leurs appartemens. Ces privileges, mais sur-tout le dernier, ne sont accordés qu'aux Grands de l'Empire, les autres comptent qu'ils n'ont pas besoin d'autre sûreté que la protection du Prince, & on ne les accorde aux Grands que comme des marques d'honneur & de distinction. Si leurs maisons ont quelque autre avantage, c'est plus par la grandeur que par la richesse des matériaux, ou la beauté du bâtiment; car elles sont toutes de bois, couvertes de feuilles ou de roseaux, & rondes par le haut comme une cloche ou un dôme (b).

*Description
de la
Capitale.*

La Capitale de l'Empire s'appelle *Benomotapa* ou *Banamatapa*, *Le Blanc* & d'autres lui donnent le nom de *Medrogan* (c). C'est une grande ville, à environ six journées d'un ancien Palais, qui s'appelle *Zimbaoc*, & a environ vingt lieues à l'Ouest de Sofala. Les maisons sont bien bâties, & plus ou moins hautes selon la qualité des propriétaires. Elles sont la plupart blanchies en dehors & en dedans, & ornées de belles toiles de coton, fines & peintes, ce qui fait la principale partie de leur ameublement. Mais le plus grand ornement de la ville c'est le Palais Impérial, qui est un grand & vaste

(a) *Marmol*, L. IX. C. 32. (b) Le même. (c) *Le Blanc*, P. I. C. 6. *Dapper*.

(*) Peut-être parceque cette attitude est la moins dangereuse pour sa personne, puisqu'étant assis on est moins en état d'attaquer, ni de se défendre; en même tems cela a l'air d'une grande condescendance & de confiance, ce qui est bien différent de ce fait que les Rois d'Orient affectent, quand on paroît devant eux, comme d'avoir les mains couvertes des manches de son habit, & de rester prosterné contre terre tout le tems qu'on est en leur présence.

vaste bâtiment, quoique de bois, flanqué de tours, avec quatre magnifi-
 ques entrées ou portes, auxquelles il y a toujours une nombreuse garde. SECTION
 L'intérieur consiste en un grand nombre de somptueux appartemens, de V.
 grandes salies, toutes tapissées de cotons magnifiques, qui sont de la fabri-
 que du Pays, dont les belles & vives couleurs l'emportent sur l'or même L'Empire
 dont ils sont brodés. Les planchers, les plafonds, les poutres, & les ap- de Mono-
 puis sont dorés ou revêtus d'or, & proprement travaillés, aussi-bien que les motapa.
 sieges d'Etat, les tables, les bancs &c. & le tout est curieusement émaillé
 ou peint, si nous en croyons quelques Voyageurs (a) & quelques Géogra-
 phes. Ils ont des lustres d'ivoire, incrustés d'or, qui sont suspendus au
 plafonds par des chaînes du même métal, ou d'argent doré, & tout le
 reste y est assorti. Les flambeaux qu'on y allume sont parfumés des odeurs
 les plus exquises avec la même profusion. L'Empereur est servi à genoux,
 on goûte les mets, non avant qu'il mange, mais après qu'on les a deffervis.
 Il est ordinairement alors environné d'un grand nombre d'Officiers, qui gar-
 dent un profond silence. Les plats, les assiettes & les vases de sa table
 sont d'une espece de porcelaine très-bien travaillée avec de petites pointes
 d'or tout autour, comme celles du corail; on ne dit point si ces porcelai-
 nes sont du Pays, ou si elles viennent des Indes.

On dit que les Dames de la Cour sont d'une belle figure, & qu'elles Cour bril-
 sont richement vêtues, quoique de manufactures du Pays. Il y a de l'ap- lante.
 arence qu'il en est de même des enfans des Princes tributaires, qu'on
 élève sous les yeux de l'Empereur, qui paroissent sans-doute le plus qu'ils
 peuvent. Ils ont des Collèges & des Académies pour leur éducation, en-
 tretenues aux dépens du Souverain. Cela joint à la suite, aux équipages,
 & au grand nombre d'Officiers Civils & Militaires qui sont obligés de se
 trouver à la Cour, ne peut que la rendre fort brillante, & augmenter
 l'opulence & la splendeur de la Capitale (b).

L'Impératrice, & celles de ses autres Femmes que l'Empereur invite, L'Impéra-
 sont toujours bien aisés quand c'est la saison de l'accompagner à la cam- trice prési-
 pagne, pour l'assister quand il fait la récolte. Quand il ne peut y vaquer, de la ré-
 soit par la guerre, soit par quelque autre raison, c'est l'Impératrice qui se colte en
 charge de tout le soin; elle distribue aux autres femmes leur tâche, qui est l'absence
 d'avoir l'inspection sur un certain nombre des soldats ou des autres que de l'Empe-
 l'on employe à cet ouvrage. Nous avons dit plus haut que les soldats lui reur.
 doivent un service de sept jours sur trente; ils sont obligés d'apporter eux-
 mêmes des provisions, ce qui n'empêche pas qu'on ne leur donne des bœufs,
 des moutons & d'autres vivres par un effet de la bonté du Prince, sur-tout
 lorsqu'il est présent (c). Comme il est toujours suivi de quantité de Mu-
 siciens, de Bateleurs & de Bouffons, qui sont chacun sous leur Maître ou
 Chef, toute la soirée & même la nuit se passe à entendre la musique des
 uns, & à voir les tours des autres. Quelques Auteurs assurent que ces di-
 vertissemens se prennent non seulement à la campagne & en des tems de
 réjouissance, mais qu'ils durent la plus grande partie de l'année, en quel-
 que

(a) Le Blanc, l. c. Davity.

(c) Barbosa, Marmol, Davity, Purchas

(b) Sanut, Barbosa, Le Blanc, Davity & al. Relat. L. VII. C. 8.

SECTION
V.L'Empire
de Mono-
motapa.Autres
Villes.

que endroit que soit la Cour, soit dans la Capitale, soit en campagne (a). On a de grands égards pour les femmes de quelque condition qu'elles soient, & qui va si loin, qu'un Prince du sang qui rencontre une femme du commun, lui cede le pas, & passe devant elle en lui faisant une inclination (b).

Les autres Villes de quelque considération, bien - qu'elles ne le soient pas assez pour mériter une description particulière, sont *Zimbas* ou *Zimbaos*, dans le voisinage de *Sofala*, & que l'on croit avoir du rapport avec l'*Agasimba* de *Ptolémée*, ce mot signifiant proprement un Palais, un Château, & il y en a plusieurs fort anciens destinés selon les apparences à garder les mines d'or, desorte qu'*Agasimba* pourroit peut-être signifier autant que le Pays des Palais ou des Châteaux. La Relation que les Jésuites publièrent de ce Pays en 1624, fait mention d'une autre ville nommée *Tele*, où la Société avoit le College du Saint-Esprit. Il y a aussi *Sena*, habitée principalement des Portugais, & c'est un des lieux où ils font le plus de commerce, parceque le Cuama est navigeable jusques-là, & même jusqu'à *Tele*, qui est aussi une de leurs Colonies (c). On peut y ajouter *Tumbaro*, & quelques autres moins considérables, dont ils ne disent rien de particulier.

Amazones.

Outre les diverses Provinces & les Royaumes tributaires du Monomotapa, on parle d'un Quartier ou Province, assignée par l'Empereur à un Corps de Femmes guerrieres, semblables aux anciennes Amazones, & qui suivent les mêmes coutumes. On dit qu'elles sont établies dans un Royaume à part, sur les confins de ceux de *Damot* & de *Gorago*, qui sont de l'Empire d'*Abissinie* (d). Quelques-uns ajoutent que les Empereurs de Monomotapa les préfèrent à la guerre à leurs troupes réglées. On raconte nombre d'autres merveilles de ces Amazones, de leurs coutumes, de leur façon de combattre, de la maniere dont elles blessent ou tuent leurs ennemis, en feignant de fuir, mais dont nous ne voudrions pas être garands, sans prétendre aussi contester l'existence de ces vaillantes Guerrieres, en démentant le témoignage de tant d'Auteurs, à d'autres égards dignes de foi (e). Nous laissons à chacun la liberté d'en penser ce qui lui plaira.

Elles sont
partie de
l'Armée.

Nous avons remarqué plus haut, que l'Empereur a toujours une nombreuse armée sur pied, mais où il n'y a point de Cavalerie, parcequ'on trouve peu ou point de chevaux dans ses Etats, au moins propres à la guerre. Quand ce Monarque se met en campagne contre quelque ennemi du dehors ou du dedans, les femmes font partie de l'armée, aussi-bien que de sa garde. Elles sont habillées & armées comme les hommes, leurs armes sont l'arc & la fleche, la javeline, le sabre, le coutelas & le poignard, quelques-unes ont aussi des haches fort tranchantes & légères; elles manient leurs armes avec beaucoup d'adresse, parcequ'on les y forme dès leur enfance, & qu'on les exerce fréquemment. Quand l'Empereur campe, elles bâtissent pour lui une maison de bois, où il faut qu'on entretienne toujours du feu allumé, de peur qu'il n'y ait quelque charme caché sous la cendre (f). Il mene avec lui celles de ses femmes qu'il juge à-propos, & outre sa garde

(a) *Purchas* l. c. & al.

(b) Le même.

(c) *Faria y Sousa* & al.(d) *Sanut*, L. II. *Davity*, *Dapper* &c.(e) *Le Blanc*, *Dapper*, *Pigafet*. *Linschoten* L. II.

(f) Les mêmes.

d'Amazones, il a toujours avec lui deux-cens gros chiens, comme les gardes les plus fideles & les moins fujets à être corrompus. On ne dit rien de l'ordre dans lequel marche l'armée, de sa façon de camper, d'attaquer & de combattre; on assure seulement, que ni l'Empereur ni ses soldats ne peuvent se laver les mains & le visage qu'ils n'ayent remporté une victoire complete; après cela les dépouilles se partagent entre les Officiers & les soldats (a).

SECTION
V.
L'Empire
de Monomotapa.

Les grands Officiers de la Cour sont le *Ningamefha* ou Gouverneur du Royaume; espece de Premier-Ministre; le *Mokomafha*, ou Capitaine-Général; l'*Ambuya*, ou Grand-Maître de la Maison; entre autres privileges dont il jouit, il a celui de nommer une Impératrice, quand celle qui l'est vient à mourir, mais ce doit être une des sœurs ou des proches parentes de l'Empereur. L'*Inhantore*, ou Capitaine des Musiciens qui sont en grand nombre, est aussi un des premiers Seigneurs. Le *Nurakaô*, ou Capitaine de l'avant-garde. Le *Bukurumo*, ce qui veut dire la main droite du Roi; le *Mogando*, ou Chef des Devins. Le *Nelambe*, ou Garde de la Pharmacie, des huiles, des ustensiles & ingrédients dont se fert le premier Devin. Le *Nekono*, ou premier Portier du Palais. Tous ces Officiers ont le titre de Seigneur, de même que les deux Chefs de cuisine, qui sont ordinairement des Princes du sang, & les Sous-cuisiniers qui sont aussi gens de qualité. Ils ne doivent pas avoir au-delà de vingt ans, car jusqu'à cet âge on suppose qu'ils n'ont eu aucun commerce avec des femmes, & s'il s'en trouvoit quelqu'un qui en eût eu, il est sévèrement puni. Aussitôt qu'ils ont atteint vingt ans, ils sont avancés; tous, tant ceux qui sont dans le Palais que ceux qui sont dehors, ont un Chef (b).

Principaux
aux
Princes.

Parmi les Femmes de l'Empereur, il y en a neuf qui après l'Impératrice tiennent le premier rang, & ont quelque emploi considérable à la Cour. La premiere est la *Mazarira* ou Mere des Portugais. C'est elle qui a soin de leurs affaires auprès de l'Empereur, ce qui lui vaut de grands présens de la part de ceux qui sont à son service, & ils accompagnent les Envoyés qu'il leur envoie. L'*Inahanda* rend le même service aux Maures. La *Nabaiza* demeure dans le même appartement que l'Empereur. Les six autres ont aussi leurs titres, leurs emplois & leurs appartemens. Elles ont toutes des revenus qu'elles tirent des Royaumes qui leur sont assignés, ce qui les met en état d'avoir un grand train, & une Cour à part; quand il y en meurt une, une autre du second rang succede à son titre, à son emploi & à ses revenus. Ces Princesses ont un grand nombre de Dames avec elles, quand l'Empereur va les visiter, ou qu'il les fait venir: s'il se trouve quelque Dame qui lui plaise, il ne se fait pas de peine de la prendre, & de l'admettre dans son lit (c).

Principales
les Femmes.

Le Prince & tous ses sujets dans ce vaste Empire sont généralement Païens, mais ils n'admettent ni le Polythéisme, ni l'Idolâtrie, & ne sont point adonnés à des superstitions inhumaines, comme le reste des Cafres, au contraire les sortilèges sont rigoureusement punis. Ils reconnoissent un Etre Suprême,

Religion.

(a) Les mêmes.

(c) Le même.

(b) *Pigafet. Congo, p. 192.*

SECTION
V.
*L'Empire
de Mono-
motapa.*

prême, qui a créé & qui gouverne l'Univers, & qu'ils appellent *Mazira* & *Attuno*, termes qui veulent dire Créateur & Gouverneur du Monde. Ils rendent encore, dit-on (a), beaucoup d'honneur à une Vierge, qu'ils appellent *Al Firoo*; ils ont des Temples & des Couvents bâtis en son honneur; ils mettent leurs filles dans ces Couvents, qui y sont condamnées au célibat, de la même façon que cela se pratique parmi les Abissins, les Grecs & les Catholiques-Romains: mais si c'est d'eux, ou de quelque autre source qu'est venu ce Culte d'une Vierge, c'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider. Nous observerons seulement qu'ils ont plusieurs pratiques superstitieuses, ils invoquent les morts & prient pour eux, ils conservent & rendent une sorte d'honneur aux os & aux reliques de leurs Peres & Meres & autres Parens; ils ont des anniversaires solennels à leur honneur, & peut-être trouveroit-on d'autres coutumes de ce genre, si ces Peuples nous étoient mieux connus: or tout cela a beaucoup de conformité avec les pratiques des Abissins, il se pourroit donc bien qu'ils ont été autrefois de leur Religion, dans le tems que leur Pays étoit soumis aux Empereurs d'Abissinie, ou qu'il leur payoit tribut, & qu'en secouant depuis le joug de l'obéissance, ils ont en même tems renoncé à la Religion de leurs anciens Maîtres. Quoi qu'il en soit, *Pigafetta* les taxe d'être adonnés non seulement à un grand nombre de superstitions, mais aussi à des pratiques magiques si détestables, qu'elles éclipsent presque entièrement ce qu'il y a de beau dans leur croyance en un seul Etre Suprême (b); cette croyance n'est pas néanmoins un médiocre acheminement à leur faire recevoir l'Evangile.

*Introduc-
tion du
Christia-
nisme.*

En l'année 1560, le P. *Gonzalez Silveira*, Jésuite Portugais, réussit si bien qu'il baptisa l'Empereur regnant & sa mere; le premier reçut le nom de *Sebastien* en l'honneur du Roi de Portugal, & l'autre eut le nom de *Marie*, en l'honneur de la bienheureuse Vierge. Plus de trois-cens Seigneurs de la Cour imiterent cet exemple, qui fût bientôt suivi d'un grand nombre des principaux Grands de l'Empire. Mais si nous en croyons notre Auteur (c), qui étoit aussi Jésuite, il se passa à peine un an que l'Empereur, qui étoit jeune & encore sans expérience, se laissa prévenir contre sa Religion & contre celui qui la prêchoit, par quelques-uns de ses Favoris, qui étoient Mahométans; ils lui persuaderent que le Pere Portugais étoient non seulement un Espion dangereux, mais un grand Magicien, capable par ses enchantemens de détruire l'Empire & de faire périr ses sujets; enforte que ce Prince dépêcha huit hommes qui tuèrent le Jésuite pendant qu'il reposoit, & jetterent son corps dans la riviere; on massacra aussi cinquante des nouveaux Profélytes, mais l'Empereur s'étant repenti de sa précipitation & de son excessive crédulité, fit punir les Mahométans du dernier supplice. Aussitôt que les Jésuites de Cochin en furent informés, ils envoyerent deux de leurs confreres, pour représenter à l'Empereur le bien infini qu'ils faisoient par leurs prédications & par leurs conversions; ils s'insinuerent si bien dans ses bonnes grâces, qu'il leur accorda pleine liberté de propager leur Religion, & permit à ses sujets de l'embrasser.

Il

(a) Le même.

(b) Le même.

(c) *Farric* Thef. Ind. L. III. C. 9. & 10.

Ils avoient alors la plus belle occasion de convertir tout l'Empire, mais l'imprudence de *Don Sebastien* Roi de Portugal fit évanouir les grandes espérances qu'on avoit. Au-lieu d'envoyer de nouveaux Missionnaires pour accélérer une si bonne œuvre, ce Prince fit équiper une Flotte, dont il donna le commandement à *François Baretto*, avec ordre d'attaquer le Monomotapa, & de venger sur le jeune Empereur la mort du *P. Silveyra*. On assure que cela se fit plus à la sollicitation pressante de l'illustre Famille de ce Jésuite, & d'un grand nombre de Seigneurs, que par aucune envie que ce Prince eût de se brouiller avec l'Empereur de Monomotapa. Cette expédition fut très-malheureuse, l'Amiral périt, non par les armes, mais par la trahison des Arabes, qui firent empoisonner l'eau & les vivres, & la plupart de ses gens moururent de la même façon, ou par l'intempérie du climat. C'est-là tout ce que l'on nous apprend de cette fatale expédition, qui n'empêcha point, disent nos Auteurs, que les Portugais qui étoient établis, ne continuassent leur commerce avec les sujets de l'Empire avec autant de liberté, d'application & de profit, qu'ils l'avoient fait auparavant (a). L'Auteur ajoute en deux mots, que les Dominicains succédèrent bientôt aux Jésuites dans cette Mission, & entreprirent de convertir ces Païens (*), sans rien dire du succès, & il y a de l'apparence qu'il ne fut pas grand, puisqu'il n'en parle point. Un fameux Voyageur, qui étoit en ce Pays vers l'an 1570, nous apprend que l'Empereur d'alors, qui regnoit depuis quarante-sept ans, & étoit un Prince d'une grande pénétration, vaillant, sage & juste, & qui étoit adoré de ses sujets à cause de ses excellentes qualités, professoit encore l'ancienne Religion du Monomotapa (b), Quoiqu'il en soit, on va voir que les Portugais ont été plus heureux pour le temporel, & à pousser leurs conquêtes, comme à accroître leurs richesses & leur puissance, & par-là les Jésuites ont trouvé le moyen de rentrer dans cet Empire & d'y acquérir du crédit.

SECTION 7.
V.
L'Empire de Monomotapa.
Expédition mal entendue des Portugais.

En

(a) *Jarric l. c. La Croix. Davity, Dapper.* (b) *Le Blanc P. II. C. 6. & 7.*

(*) C'est au Lecteur à faire ses réflexions sur ces petits lambeaux d'Histoire détachés, dans lesquels nos Auteurs, qui étoient de la Société, & également intéressés à l'honneur de leur Ordre, ont tâché de cacher ou de déguiser les faits, qui bien exposés auroient pu y donner atteinte, sinon le ruiner. Il n'y a qu'à les confronter avec ce que nous avons dit en d'autres endroits de leurs conversions tant vantées & de leur conduite anti-chrétienne, qui ont abouti à des persécutions générales, & à les extirper eux & leur Religion à la Chine, au Japon, dans les Royaumes de Tonquin, de la Cochinchine, de Siam, & dans l'Empire d'Abissinie, & avec ce que nous aurons occasion encore de rapporter de ce qui s'est passé dans les Royaumes de Congo, d'Angola & en d'autres lieux d'Afrique, & il ne sera pas difficile de deviner assez sûrement par quels motifs ils ont si fort abrégé ce qui s'est passé dans le Monomotapa. On peut encore conclure de ce que les Dominicains leur succédèrent dans cette Mission, qu'ils étoient devenus en ce tems par l'un ou l'autre raison, suspects ou odieux à l'Empereur & à ses sujets; ou que leur conduite en ce Pays, comme en d'autres, avoit déplu à la Congregation de la Propagande à Rome, qui par de très-bonnes raisons veille toujours sur eux, & ne manque guère d'envoyer d'autres Missionnaires Dominicains, ou de quelque Ordre différent, pour les tenir en respect & les observer; témoin les graves plaintes portées contre eux de la Chine, du Japon & d'autres Pays, & leur rappel fréquent de leurs Missions, pour envoyer d'autres Religieux en leur place, nonobstant le grand nombre d'amis qu'ils ont dans cet illustre Corps, & le puissant crédit qu'ils ont dans le Conclave & à la Cour de Rome.

SECTION

V.

L'Empire
de Mono-
notapa.Les Portu-
gais mis
en posses-
sion de
quelques
Mines d'or.

En l'année 1604 (a), l'Empereur de Monomotapa ayant invité les Portugais de venir se mettre en possession de quelques mines d'or qu'il leur avoit cédées, les Peres *Francesco Gonzalez & Paul Alexio*, tous deux Jésuites, furent nommés pour suivre l'armée destinée pour cet Empire, dont les uns & les autres se promettoient de grands avantages; parceque l'Empereur se confioit aux Portugais seuls pour réduire ses vassaux rebelles, & qu'il leur permettoit de bâtir des Fortereffes par-tout où ils voudroient, même près de la Cour, pour être plus à la main dans les occasions où il pouvoit avoir besoin d'eux.

On peut appercevoir aisément par ces petits fragmens Historiques que nous avons rassemblés des Auteurs Portugais, & par ce que nous avons dit dans les Remarques, par quelles raisons nous ignorons si fort l'antiquité, la fondation & la succession des Rois de ce grand & riche Empire, bien-qu'il paroisse par une révolution dont un Voyageur François nous a conservé les circonstances, & dans laquelle l'Empereur alors regnant avoit été un des principaux acteurs, que la succession étoit bornée à la ligne masculine par les loix de l'Empire; on voit encore par-là que si nous avions plus de lumieres nous aurions une suite de Monarques, l'histoire de plusieurs regnes célèbres, & le récit de bien des événemens dignes de notre curiosité, sur-tout s'ils tenoient quelque chose de la nature de la révolution que nous allons rapporter. Nous la donnerons autant qu'il sera possible dans les propres termes de l'Auteur, mais dépouillée, pour abréger, des pompeux ornemens & des circonstances inutiles, dont les sujets de ce grand Prince si fort admiré, ou peut-être la vanité de l'Auteur, l'ont embellie.

Violentes
Contesta-
tions pour
la Succes-
sion.

L'Empereur *Al Famigar-bachi*, qui regnoit environ soixante ans avant l'arrivée de l'Auteur dans le Pays, ayant été emporté par une mort subite à l'âge de quarante-sept ans, sans avoir eu le tems de désigner un successeur parmi soixante-quatre fils qu'il laissoit de différentes femmes, il y eut de longues & de sanglantes querelles entre les principaux de ces Princes; leurs Meres employerent chacune de leur côté tout leur crédit & leurs richesses, pour gagner les plus puissans Seigneurs en faveur de leurs fils. Les choses allerent si loin par le zele des partisans des uns & des autres, que chacun des concurrens tâcha de perdre ses rivaux, non seulement par la voie des armes, mais en mettant leur tête à prix & en promettant de magnifiques récompenses à ceux qui les feroient périr. Enfin, après bien des combats & du sang répandu, les compétiteurs se trouverent réduits au nombre de quatre. *Abgara, Adala, Cercut & Gulman*, qui ayant échappé à tous les pièges que leur avoient tendu leurs autres freres, s'accorderent à unir leurs intérêts & leurs forces contre eux, & se désirent de tous ceux qui tomberent entre leurs mains, tandis que d'autres se réfugierent en diverses Provinces, & se retirerent dans des lieux forts pour se mettre en sûreté, ou continuerent la guerre avec une obstination & une fureur incroyable, enforte que les deux premiers des Princes que nous avons nommés y perdirent la vie.

Deux Fre-
res re-
gnent en-
semble.

Les deux survivans ayant eu plus de bonheur, & desirant de gagner les Grands aussi bien que de rendre la paix à l'Empire, convinrent de regner tour à tour chacun six mois, de la même façon qu'*Ethéocle & Polinice* à Thebes, &

& avec une issue à peu près aussi tragique. Comme ils eurent régné paisiblement quelque tems, *Cercut* épousa une Princesse ambitieuse, nommée *Gildada*, qui lui persuada aisément de faire venir sous quelque prétexte son frere à la Cour & de le faire tuer secrètement. Il regna seul, après ce parricide, environ treize ans, alors un de ses Oncles, qui s'appelloit *Nahi*, le fit mourir avec sa femme & ses enfans, à la joie universelle des peuples, à qui il s'étoit rendu odieux par l'assassinat de son frere, & *Nahi* regna en sa place.

SECTION
V.
L'Empire
de Mono-
motapa.

Cette révolution alluma une guerre sanglante entre lui & le Pere de *Gildada*, Prince puissant (*), où il périt de part & d'autre bien du monde. Dans ces entrefaites un des Princes du sang qui avoit échappé au cruel massacre que ses freres avoient fait les uns des autres pour parvenir à l'Empire, s'étoit retiré dans un Royaume fort éloigné, où il avoit acheté une petite Terre, qu'il cultivoit lui-même, vivant en simple particulier. Il se maria & eut un fils, qu'il nomma *Alfondi*; à l'âge de sept ou huit ans cet enfant donna des marques extraordinaires d'un esprit supérieur, & à mesure qu'il avança en âge il se fit de plus en plus aimer & admirer de tous ceux qui le connoissoient. Avec le tems il signala son courage & son intrépidité à la chasse des lions, des tigres & d'autres bêtes féroces. Ayant oui parler de la cruelle guerre qu'il y avoit dans le Monomotapa entre son Grand-oncle, qu'il ne connoissoit point pour tel, & le Roi *Dasila*, il résolut de s'y rendre le plutôt qu'il lui seroit possible; s'étant pourvu d'armes & de chevaux, il se mit en chemin avec un petit nombre de jeunes gens du même caractère que lui, qu'il avoit engagés à le suivre.

Histoire de
l'Empereur
Alfondi.

Il ne fut pas longtems sans se signaler par des exploits qui attirerent sur lui les yeux de toute l'armée, mais sur-tout par une espece de sympathie naturelle ceux de son Grand-oncle, qui, bien-qu'il ignorat la proximité que le sang mettoit entre lui & ce brave Etranger, conçut tant d'affection pour lui, & prit tant de confiance en sa valeur, qu'il lui donna le commandement d'un petit Corps de troupes, pour attaquer l'ennemi dans un poste important. *Alfondi* fit paroître tant de valeur & de conduite dans cette occasion, & remporta une victoire si signalée sur les ennemis, que leur Roi employa tous les moyens imaginables pour l'attirer dans son parti, mais ce fut inu-

Ses exploits & son arrivée à la Cour.

(*) Notre Auteur, soit par oubli, soit par erreur, nomme ce Prince Roi de *Dasila*, Royaume qui ne se trouve que dans les écrits de quelques Géographes (1); ils le placent dans les terres des *Bahnagas* dans l'Empire d'Abissinie. sur les frontieres de la côte de *Habash* ou *Abex*. Mais ces Géographes ont été trompés par quelques mauvaises Cartes; car s'il y eût eu réellement un Royaume de ce nom sur cette côte, il auroit été trop peu puissant & trop éloigné du Monomotapa, pour soutenir une guerre si sanglante contre cet Empire. Il y a donc de l'apparence qu'il a pris le nom du Roi pour celui du Royaume, faute d'avoir bien compris celui qui lui racontoit ces événemens, ou que sa mémoire l'a trompé sur cet article, comme elle a fait à l'égard d'un autre Royaume qu'il appelle le Royaume d'*Eli*, & que son Traducteur Anglois par une autre bévue nomme le Royaume de *Deli*, qui n'est pas plus connu des Géographes modernes que celui de *Dasila*. Cependant, comme il n'est pas étonnant qu'un voyageur fasse de pareilles fautes dans une grande variété de noms étrangers, il est aussi assez apparent qu'il se trouve encore bien des Royaumes dans l'intérieur de l'Afrique, qui sont inconnus même de nom, aux meilleurs Géographes.

(1) *Mercator* & al. Voy. *La Martinique* au mot *Dasila*.

SECTION
V.
L'Empire
de Mono-
motapa.

inutilement. Dans l'espace de six mois il gagna tant de batailles & fit des actions si extraordinaires, qu'il délivra l'Empire d'un ennemi si redoutable. Pour récompenser des services si signalés & son inviolable fidélité, son Oncle lui fit épouser sa fille sans avoir le moindre soupçon de sa véritable naissance, & du parentage qu'il y avoit entre eux.

Arrivée de
son Pere.
Il est cou-
ronné.

La premiere chose qu'*Alfondi* fit après son élévation, ce fut de mander son Pere, qui vivoit toujours dans l'obscurité; à son arrivée à la Cour il dévoila tout le mystere, & se fit connoître pour fils de l'Empereur *Al Fumigar bachi*, ce qui donna une grande joie à son Oncle, à toute la Cour & à l'Armée. L'Oncle se démit avec plaisir de la couronne en sa faveur, comme d'un bien qui lui appartenoit, & le Prince la transporta à son illustre fils *Alfondi* & à sa femme: ils furent couronnés solennellement aux acclamations & aux cris de joie des peuples, qui le reconnoissent avec plaisir pour leur légitime Souverain, & l'honorèrent comme le restaurateur de la paix de l'Empire, & celui qui avoit fait rentrer la couronne dans la véritable ligne, après de si longues & sanglantes guerres pour la succession (a). Cette remarquable révolution arriva l'an 1523, & ce grand Prince occupoit encore le trône en 1570, lorsque *Le Blanc* voyagea dans ses Etats. Il dit que ce Monarque étoit encore l'objet de l'amour & de l'admiration de ses sujets; il rapporte aussi divers traits remarquables de son équité, de sa justice & de ses autres vertus Royales, sur lesquels nous renvoyons à ce Voyageur même (b).

Les Mines
d'or de
Manica.

Avant que de terminer cette Section, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose des riches mines d'or qui abondent dans cet Empire, & dont nous n'avons encore parlé qu'en passant. Les plus considérables se trouvent dans le Royaume de *Manica* au vingt-troisième degré de Latitude Australe, & la Capitale qui porte le même nom en est tout proche. Elles sont répandues dans une vaste campagne stérile & sablonneuse, qui a environ neuf lieues de circuit, & est environnée de hautes montagnes. La Province s'appelle *Matuca*, & ceux qui travaillent aux mines se nomment *Botooge*. Ils reconnoissent les endroits où il y a de l'or à la sécheresse & à la stérilité du terrain, comme si la nature s'épuisait tellement pour former ce métal, qu'elle ne peut rien produire au-delà dans les lieux où il se trouve; d'ailleurs le Pays est si inhabitable durant l'Hiver, quelque voisin qu'il soit du Tropique du Sud, que tout ce qui se trouve de créatures vivantes périt, par les neiges prodigieuses qui y tombent & par le froid excessif qui y regne (c). En Eté l'air est si clair & si serein, que quelques Européens prétendent avoir aperçu la nouvelle Lune le jour même de sa conjonction avec le Soleil.

Difficulté
à ramasser
l'Or.

Ces riches mines sont environ à cent-cinquante lieues à l'Ouest du lieu où se fait le commerce: malheureusement les Cafres qui y travaillent sont paresseux, & ont beaucoup de peine à recueillir l'or, qui est en poudre, parcequ'ils manquent d'eau pour le séparer de la terre, en sorte qu'ils sont obligés de le porter tel qu'ils le tirent de la mine, en des endroits éloignés, où ils ont de grandes citernes & des réservoirs pour le laver. Ce qu'il

(a) *Le Blanc* P. II. C. 6. (b) *Le même* C. 6 & 7. (c) *Marmol* L. IX. C. 31.

qu'il y a pourtant de commode, c'est qu'ils ne sont pas obligés de creuser plus de six ou sept palmes pour trouver l'or, tout ce qui est plus bas étant un roc solide.

Les mines les plus riches après celles de Manica, & qui même l'emportent de beaucoup, si ce qu'un Voyageur Portugais dit est véritable, sont celles qu'il appelle les Mines de *Maffapa* (a), & d'autres *Afur*, & l'affinité de nom lui fait croire que c'est l'ancienne Ophir. il assure qu'on y a trouvé deux morceaux d'or, dont l'un valoit douze-cens ducats, & l'autre quatre-cens-mille. Il ajoute qu'on trouve de l'or non seulement parmi les pierres, mais dans l'écorce de plusieurs arbres, presque jusqu'au haut où les branches s'étendent. Mais sans parler de ces merveilleuses mines, il y en a d'autres dans l'Empire, qui ne le cèdent guere à celles de Manica; entre autres celles de *Batua*, Royaume qui confine au désert stérile dont nous avons parlé, & qui s'étend depuis les montagnes de la Lune jusqu'à la riviere de Magnice; le Prince qui y commande est Vassal de l'Empereur.

Ces mines passent pour les plus anciennes de tout l'Empire, à cause de quelques vieux châteaux qui sont dans le voisinage, bâtis à ce que l'on croit pour les garder, & qui portent des marques de la plus haute antiquité. Il y a encore les mines de *Boro* & de *Kiticuy*, les unes à cent & les autres à deux-cens lieues de *Sofala*, & sur-tout celles de la Province de *Torroa*, où l'on voit les Edifices ou Châteaux, dont nous avons parlé dans la Section précédente, & que quelques Savans attribuent au Roi *Salomon*. On peut voir la description du plus considérable de ces Bâtimens dans la Remarque (*), & par-là on pourra juger des autres, y en ayant plusieurs dans l'Empire, & tous de la même structure. On compte qu'ils sont à cent-soixante-dix lieues ou cinq-cens-dix milles à l'Ouëst de *Sofala* (b). Il y a diverses places considérables entre les mines & les côtes, où les habitans tiennent leurs foires ou marchés; ils le font sur-tout dans les villes qui sont sur les bords du Zebée ou Cuama & d'autres rivieres, qui, comme nous l'avons

SECTION
V.L'Empire
de Monomotapa.Mines de
Maffapa
& de Batua.Celles de
Boro &c.

(a) *Faria y Sousa*, Vid & Collect. of Voy. Vol. III. p. 396. in 4to. 1746.

(b) *Marmol* L. IX. C. 31. *Purchas* Pilgr. L. VII. C. 8.

(*) Ce Bâtiment est dans une vaste plaine, & les mines sont tout à l'alentour, ainsi on peut assez naturellement supposer qu'il a été destiné à les garder, d'autant plus qu'il a plus l'air d'une Forteresse que d'un Zamba ou Palais, qui est le nom que les habitans y donnent & à tous les autres de la même structure. Les murailles ne sont pas hautes, mais ont vingt-cinq palmes d'épaisseur; les pierres sont posées régulièrement les unes sur les autres, sans ciment, mortier, ni rien autre chose pour les lier. A la façade, précisément au-dessus de la principale porte, il y a une pierre plus grande que les autres, où l'on voit une inscription en caractères, ou vraisemblablement en hiéroglyphes, que personne n'a pu déchiffrer jusqu'ici. Autour de cette Forteresse, & à quelque distance, on trouve plusieurs autres Bâtimens semblables, qui sont tous sur quelque éminence ou sur un terrain élevé, & entre autres une tour qui a soixante-douze pieds de haut. Les habitans sauvages, qui ne peuvent concevoir comment on peut élever de pareils édifices, croient que c'est l'ouvrage des Démons. Les Maures qui les ont vus, aussi bien que les Ports de Portugais en ces quartiers, disent que ces derniers n'en approchent point, & il n'y a point de Bâtimens, anciens ou modernes, dans tous ces Pays, qui y ressembent; on n'y voit que des huttes basses de terre, ou tout au plus de bois, couvertes de boue, qui servent de demeure aux habitans (1).

(1) *Marmol* L. IX. C. 31.

SECTION
V.
L'Empire
de Monomotapa.

remarqué, sont navigeables jusqu'à Tele, qui est à cent-vingt lieues de Sofala; les Portugais ont bâti des Forts dans ces lieux, pour tenir en respect les Marchands qui viennent troquer leur or pour des marchandises de l'Europe ou des Indes; la premiere de ces villes s'appelle Luano ou Luancho, & est environ à quatre journées de la mer; Buento est la seconde, qui est plus avant dans les terres; Massapa, la troisieme, est encore plus loin, la quatrieme est Sena, & Tele la cinquieme.

Les marchandises que les Portugais donnent en échange sont des toiles de toutes sortes & de différens prix, des chapelets de verre de diverses couleurs & grosseurs, & d'autres bagatelles qui valent encore moins, pour lesquelles ils reçoivent de l'or, de l'ivoire, des fourrures d'animaux sauvages & domestiques, & autres marchandises précieuses. Ce qui fait que ce Commerce leur est très-avantageux, d'autant plus qu'ils mettent eux-mêmes le prix, & qu'ils obligent les naturels à recevoir la loi. Ils ont d'ailleurs à ces foires un Officier de leur Nation, nommé par le Gouverneur de Mozambique, qui décide toutes les affaires de Commerce: celui de Massapa en particulier, qui est nommé avec l'agrément de l'Empereur, paroît être le chef des autres, & il est en droit, dit-on, de défendre d'aller dans le Pays sous peine de la vie. Les Portugais ont aussi dans la plupart de ces lieux des Eglises, & des Couvents de Dominicains (a). Tous les Forts qu'ils ont dans les terres, & la Forteresse qu'ils ont à l'embouchure du Cuama, ont été bâtis, disent-ils, avec la permission de l'Empereur, par reconnoissance des services qu'ils lui ont rendus en lui aidant à réduire quelques Vassaux rebelles, & pour être toujours à portée de le secourir en pareil cas; ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la faveur de ces Forts ils se sont rendus maîtres de plus de cent-soixante lieues de Pays, sur les deux bords de la riviere, de quelques-unes des plus considérables mines de l'Empire, & se sont emparés de tout le Commerce tant intérieur que sur les côtes, depuis l'an 1640.

S E C T I O N VI.

Histoire du Royaume ou de l'Empire de MONOMUGI.

SECTION
VI.
L'Empire
de Monomugi.

Empire de
Monomugi, son
étendue &
ses bornes
incertaines.

AVANT que de continuer à faire le tour de cette côte d'Afrique, il sera à propos de parler du vaste & puissant Royaume, ou, comme d'autres le nomment, Empire de *Monomugi*, ou *Munnu Emugi*, ou *Nimea maye*, qui s'étend le long des côtes orientales, dont nous avons parlé, de Sofala, de Mongale, de Mozambique, de Quiloa, & de Mombaze, & presque jusqu'à Melinde au Levant; au Nord jusqu'à l'Abissinie, d'où l'on dit qu'il est séparé par le Nil: au Couchant par les États du Grand Macocco, s'étendant de ce côté-là jusqu'aux frontieres de Congo & d'Angola; & au Sud jusqu'au Monomotapa (b). Il faut avouer néanmoins que ces limites ne sont pas fort certaines pour la plus grande partie; & que nous n'avons guere de connoissance de cet Empire même, que celle qui est fondée sur le rapport

(a) *Marmol, Purchas, Lopez Faria & al.*

(b) *Sanfon, Luyts, Purchas, Pigafet, Lopez, Linschoten.*

port de ses voisins, avec lesquels le Monarque est fréquemment en guerre, où des Negres qui y font commerce, car nous n'avons point de Relations de Voyageurs Européens; de-là cette diversité qu'il y a entre ce que les Géographes disent de son étendue, de ses limites, de sa division &c. que l'on peut voir dans les Remarques (*), & par où l'on peut d'autant plus aisément se convaincre de la vérité de ce que dit un habile Géographe de notre tems, que l'intérieur de ce Royaume nous est à tous égards peu connu (a). Il ne faut pas même en être surpris, vu les précautions que les Africains prennent par-tout pour empêcher les Européens de pénétrer dans les terres, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les Auteurs conviennent que le Monarque qui commande dans cet Etat, est un Prince puissant & riche qui a réduit sous son obéissance la plupart des petits Royaumes des environs, à-la-vérité pas si absolument que quelques-uns, sur-tout ceux qui sont au Nord & au Sud de son Empire, ne se révoltent souvent & ne se mettent sous la protection des Empereurs d'Abissinie & du Monomotapa.

On dit qu'il y a quantité de riches mines d'or, d'argent & de cuivre dans ses terres, c'est ce qui lui fournit le moyen de faire quelque commerce avec ces deux Empires, & avec quelques Peuples des côtes orientales, avec lesquels il est obligé de troquer ces métaux pour les marchandises de l'Europe & des Indes, n'ayant point de port qui lui appartienne sur l'Océan oriental ou occidental. C'est ce qui l'oblige à vivre toujours en bonne intelligence & en paix avec les Royaumes de Quiloa, de Mombaze & de Melinde; ce sont les Marchands de ces Royaumes qui lui fournissent des étoffes de soie, des toiles de coton & autres marchandises pareilles, outre les merceries & autres bagatelles, & entre autres ces petites boules rondes de Cambaye, faites d'un bitume rouge transparent, que les habitans portent au cou, aux bras & aux jambes, & dont ils se servent aussi en guise de monnoye. Comme il y a une grande quantité d'éléphans dans le Monœmugi, il en vient beaucoup d'ivoire; ce Commerce est très-avantageux à l'Empereur, & ses sujets n'en tirent pas moins d'utilité; car les étoffes des Indes servent à les habiller de la ceinture en bas, & les petites boules & autres pareilles babioles sont leurs seuls ornemens, en sorte qu'ils troquent volontiers pour en avoir leur poudre d'or, qu'ils n'estiment que par cet usage. L'Empereur vit aussi en bonne intelligence avec le Grand Macocco, autre Prince dont les Etats sont au Nord des siens, à cause que les Marchands Negres,

(a) Voy. la Carte d'Afrique de *D'Anville*.

(*) Suivant *Sanfon* (1) le Royaume est divisé en trois grandes Provinces, qu'il appelle Monomotapa, Casrerie, & Congo. *Luy's* le partage en cinq, les Empires, ainsi qu'il les appelle, de Monœmugi, de Monomotapa, & de Casrerie, & les Royaumes de Congo & de Biafara: les deux premiers sont tout-à-fait dans les terres, & les trois autres sont maritimes, & l'Océan Ethiopique en baigne les côtes (2); en y donnant cette étendue, il en éloigne davantage les bornes au Nord & au Sud. Mais nous avons déjà vu que le Monomotapa ne fait pas partie de cet Empire, & qu'il y confine seulement, & nous verrons dans la suite que les Royaumes de Congo & d'Angola n'en dépendent pas davantage: à moins qu'on ne suppose, ce qui n'est nullement improbable, qu'étant voisin & souvent en guerre avec ces Etats, que l'Empereur en a conquis quelques Provinces, & qu'il prend le titre de Roi du tout, sans que pour cela il en tire ni tribut ni aucun hommage.

(1) Atlas. (2) *Introd. ad Geogr. Ethiop. Scđ. IV. C. 6.*

SECTION
VI.L'Empire
de Monœmugi.Les Giagas établis
parmi les
habitans.

qui trafiquent avec les Portugais à Fongeno, Pombo & Ocango, qui font les lieux du plus grand commerce, sont obligés en allant & en venant de passer par ses Etats, & qu'ils font aussi un trafic considérable avec lui & ses Sujets. Nous ignorons d'ailleurs absolument quelle sorte de gens sont les habitans de Monœmugi, quelle est leur Religion, s'ils en ont une, car il ne paroît pas que le Mahométisme y ait pénétré, quelles sont leurs Loix, leurs Coutumes &c. Les Arabes des côtes de Zanguebar, qui sont Mahométans, les appellent Cafres ou Cafers, c'est-à-dire Infideles, des gens sans Religion. On dit que les frontieres de cet Empire & quelques-unes des Provinces sont habitées par la Nation barbare des *Giachas*, *Giagas* ou *Agags*, dont nous avons parlé, & que nous croyons avoir la même origine que ceux que les Abissins appellent Galles & Agaus, si ce n'est la même Nation; ils sont féroces, hardis & belliqueux, plus blancs, plus grands & plus courageux de beaucoup que les Africains naturels; ils ne vivent que de rapine, & se sont répandus dans tous les Pays & même dans quelques-uns des plus puissans Royaumes de l'Afrique, & bien-qu'on leur donne différens noms, il paroît clairement que c'est originairement le même Peuple. Ils n'ont point de demeures fixes, & errent de côté & d'autre comme les Arabes sauvages, portant la désolation par-tout où ils passent. Ils se marquent le visage & le corps avec un fer chaud, & ne laissent voir que le blanc des yeux pour avoir l'air plus terrible; & l'on ne peut voir effectivement rien de plus effrayant que ces gens-là, sur-tout quand on pense à leurs coutumes barbares, de massacrer tout ce qui leur résiste; de se régaler des prisonniers qui tombent entre leurs mains, & de porter le fer & le feu par-tout où ils passent (a).

Ils assistent
contre ses
Voisins.

Ces Sauvages ne connoissent guere d'autres armes que leurs dards; l'Empereur de Monœmugi a trouvé moyen de se les attacher, & c'est principalement d'eux qu'il se sert dans les guerres qu'il a avec les Empires d'Abissinie & de Monomotapa & avec les Royaumes de Congo & d'Angola; ils y commettent de si horribles ravages que les pauvres habitans n'ont d'autre ressource pour se dérober à leur fureur, que d'abandonner le Pays à la première nouvelle de leur marche, & d'emporter avec eux tout ce qu'ils peuvent sauver commodément. C'est vraisemblablement dans quelque expédition pareille, qu'ils forcerent, dit-on, le Roi de Congo de quitter ses Etats, & de se retirer dans la petite Isle de Zayre, où ils le bloquerent si étroitement, qu'il mourut peu après d'hydropisie, & que ceux qui étoient avec lui périrent de faim (b). On rapporte encore que le puissant Empereur de Monœmugi se sert de ces Cannibales contre une République de zones, qui est sur les frontieres de quelques-unes de ses Provinces maritimes, & qui font souvent des incursions dans ses Etats; mais les femmes guerrieres en respect par le moyen de ces Giagas, non qu'elles redoutent leur valeur & leurs forces, mais elles craignent leur barbarie, & d'être roties toutes vives & dévorées par cette maudite race. C'est ce qui fait que quand il arrive qu'ils en viennent aux mains ensemble, le combat est fort sanglant, n'y ayant aucune de ces Amazones qui ose com-

(a) Lopez Voy. L. I. Ch. 13. L. II. C. 9. (b) Lopez L. II. C. 5.
Purchas L. VII. Ch. 10. § 3.

ter de se sauver par la fuite, quelque légères qu'elles soient à la course, desorte qu'elles combattent jusqu'au dernier soupir, aimant mieux mourir les armes à la main, que de tomber entre les mains de ces Barbares.

Nous n'examinerons point jusqu'où nous pouvons ajouter foi aux Relations différentes qui parlent de ces Héroïnes, tant ici qu'en d'autres parties du Monde, nous renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs. Mais quant à ces Démon incarnés, nous aurons si souvent occasion de rapporter des traits de leurs horribles Coutumes dans les autres Pays de l'Afrique, outre ce que nous en avons dit dans le Chapitre précédent, qu'il ne pourra rester le moindre doute sur leur sujet. Nous observerons seulement ici, que des Empereurs, qui sont capables de les soutenir, & de se servir si souvent d'eux contre leurs voisins, dont le grand but est de réprimer & d'exterminer ces monstres, ne peuvent être guere moins cruels & barbares qu'eux. Cependant avec tout leur secours, & nonobstant ses richesses & sa puissance, le Monarque du Monœmugi n'a pu encore pousser assez ses conquêtes pour se rendre maître de quelque port sur l'une ou sur l'autre côte, bien-qu'il paroisse par ce que nous avons dit plus haut, qu'il l'a plus d'une fois tenté du côté du Congo & d'Angola.

On ne parle d'aucune ville considérable dans cet Empire, mais seulement de quelques petites villes sur les bords du Cuama, que *Luyts* dit qui en traverse une partie; ces villes servent à entretenir le commerce avec *Sofala*; suivant nos Cartes modernes c'est le *Cuabo* qui passe par cet Empire & prend son cours vers *Quiloa*. Ces villes sont plutôt des villages, où l'on tient des foires en de certaines saisons de l'année, & les Marchands de chaque Pays s'y rendent pour le commerce. Il est fait mention de quelques grands lacs dans le Monœmugi, mais il s'est trouvé qu'ils sont fabuleux. Cela n'empêche pas que les Negres dont nous avons parlé, avec lesquels les Portugais trafiquent, ne leur ayent assuré qu'il y en a un fort grand, d'où sortent plusieurs grosses rivières, où il y a quantité d'Isles habitées par des Negres. Ils leur ont dit de plus, qu'à l'orient de ce lac on entend souvent le son de cloches, & l'on apperçoit des édifices qui ressemblent à des Eglises Chrétiennes, & qu'il vient des gens extrêmement basanés trafiquer avec ces Insulaires. Ayant demandé à ces Negres combien ils comptoient que ce lac étoit éloigné de leur Pays, ils répondirent qu'ils avoient mis soixante jours, en tirant toujours droit à l'Est (a). On assure de plus, que le Pays qui est entre ce lac & la petite contrée d'Ocango, ou O-Cango comme écrit *M. D'Anville* (*), est agréable & fertile, bien arrosé de quantité de sources,

(a) *Pigafet*. L. II C. 9 *Dapper* & al.

(*) *M. D'Anville* a tracé ce lac sur sa Carte, sans doute sur la situation, il l'appelle *Maravin*, bien que *Dapper*, qui rapporte les particularités marquées dans le texte, ne lui donne point de nom. *M. D'Anville* lui donne cinq degrés du Nord au Sud, mais il le représente comme fort étroit à proportion d'un bout à l'autre: il place à l'extrémité méridionale une ville du même nom. Nous ignorons sur quelle autorité.

Pour ce qui est de la petite Contrée d'Ocango, elle est située sur les confins du Congo, & à treize degrés Nord-Ouëst du lac dont on a parlé. Toute cette étendue de Pays ne nous est pas plus connue que le Monœmugi, aucun des Missionnaires n'a osé aller plus loin à l'Orient, à la réserve du P. Cavazzi, dont nous parlerons dans la suite, que le Duché de Sondi, qui est la troisième Province du Royaume de Congo. On s'il y en a quelqu'un qui ait pénétré plus loin, il n'y en a point de Relation, au moins qui nous soit connue.

SECTION
VI.
*L'Empire
de Monœ-
mugi.*

ces, & qu'il y a beaucoup d'oiseaux & de quadrupedes, des palmiers d'où les habitans tirent du vin & de l'huile; le miel y est en si grande abondance, que les Negres n'en consomment que le tiers & laissent perdre le reste. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'air y est si mauvais, qu'il n'y a ni Missionnaires ni autres Européens qui osent se risquer si avant dans le Pays, surtout parceque les Giachas, qui demeurent de ce côté-là, & qui passent pour les plus féroces & les plus cruels des Cannibales, infestent tous les chemins, & massacrent tout ce qu'ils rencontrent (a).

La plus grande partie du Monœmugi est fort montueux, & entre autres chaînes de hautes montagnes on y place les fameuses montagnes de la Lune, où *Ptolémée* croyoit que le Nil avoit sa source (b). Nous renvoyons à ce que nous avons dit ailleurs sur ce sujet, & pour prouver que la source de ce fleuve est autant en-deçà de l'Equateur que les montagnes de la Lune sont au-delà. Nous sommes obligés de terminer ici la description de ce vaste & puissant Empire, faute de lumieres. Quelques Auteurs ont à-lavérité orné leurs descriptions de quantité de particularités touchant les villes, les rivières, les lacs, le commerce &c. mais ils sont si peu d'accord qu'on ne peut faire aucun fonds là-dessus; ce qu'on peut dire de plus favorable, c'est que l'on a adopté ces Relations sur la foi des Negres qui trafiquent dans ce Pays, & qui ont pu n'avoir d'autre vue que d'amuser les Européens curieux, & trop justement suspects, par des fables, pour leur cacher d'autant mieux tout ce qui pourroit les inviter à pénétrer plus avant dans ces Contrées. Ainsi tout ce que nous ajouterons à ce que nous avons dit de cet Empire inconnu, c'est que *M. De Lisle*, dans son Atlas, le divise en cinq Royaumes ou Provinces. 1. Les *Maracates*. 2. Les *Mossaguères*. 3. Le Royaume de *Bengas*. 4. Celui de *Masty*. 5. Celui de *Maravi*. *M. D'Anville* place ce dernier à l'extrémité méridionale du lac du même nom, & c'est tout ce qu'on nous en apprend.

*Les Parties
Méri-
dion-
nales,
pourquoi
si peu cor-
nues.*

Plus nous avançons au Sud vers le Cap de Bonne-Espérance, plus nous marchons à tâtons, bien-que toutes nos Cartes s'accordent à embellir les côtes & l'intérieur du Pays de noms pompeux d'Empires, de Royaumes & de Terres, entassés les uns sur les autres, en sorte que ceux qui ne sont pas instruits peuvent s'imaginer que ces Pays sont aussi bien connus que l'Europe; & en comparant la grande figure qu'ils font sur les Cartes, avec le peu qu'ils trouvent dans les Relations & dans les Descriptions des Auteurs qui ont traité de l'Afrique, ils seront portés à conclure que la plus grande partie des Mémoires s'est perdue, comme ceux des Anciens. C'est ce que nous sommes obligés de faire remarquer, de peur qu'on ne pense, en nous voyant passer une si grande étendue de terres, tant de Royaumes & d'Etats en apparence si considérables, que c'est par négligence plutôt que manque des lumieres nécessaires, & pour qu'on ne perde pas son tems à faire d'inutiles recherches dans le grand nombre d'Auteurs qui ont traité de cette partie du Monde. La vérité est, que les Arabes & les Naturels, qui habitent toute cette côte orientale, sont trop jaloux de tous les Européens; & même trop animés contre eux, pour leur donner des lumieres sur l'intérieur du Pays, bien moins pour y laisser passer des Missionnaires, qui ont

eu

(a) Les mêmes. (b) *Geogr. L. IV. sub. fin.*

eu plus de bonheur sur les côtes occidentales. Toutes les lumieres que nous avons, n'ont d'autre fondement que les rapports douteux de ces Trafiquans des côtes, & elles ne vont guere qu'à faire connoître les noms & la situation de ces Royaumes, qui font une si belle figure sur nos Cartes; & peut-être en parlent-ils d'une maniere plus propre à détourner qu'à encourager les Etrangers d'entreprendre de pousser les découvertes à cet égard; bien-que peut-être ces Royaumes ne vaillent guere plus, & peut-être moins, que le misérable Royaume de Dancali, dont nous avons parlé plus haut.

Quels qu'ils soient, il faut attendre que le tems les fasse connoître aussi-bien que tout ce qui s'étend plus loin vers le Sud, que l'on appelle communément la *Cafrerie* ou le *Pays des Cafres*, jusqu'à celui des Hottentots, dont nous parlerons dans le Chapitre suivant. Ce que nous savons de cette vaste étendue de terres, c'est que la plupart sont stériles & incultes, habitées par des Nations sauvages & barbares, ou pour mieux dire par des Tribus différentes, qui se distinguent par divers noms, quoique selon les apparences elles aient la même origine: c'est ce qui fait que les Arabes les comprennent toutes sous le nom de *Cafres*, ou de gens sans Religion, & sans connoissance de la Divinité; nous ne prétendons pourtant pas dire que ces Peuples soient tels, parceque les Arabes donnent ce même nom injurieux à tous ceux qui ne reçoivent point l'Alcoran. Quoi qu'il en soit, la pauvreté & la stérilité de leur Pays explique assez pourquoi les Européens en ont si peu de connoissance.

S E C T I O N VII.

Histoire de la CAFRERIE ou Pays des Cafres, & des différentes Nations que l'on désigne par ce nom.

NOUS venons de remarquer que le nom de *Cafres* est une espece de sobriquet que les Arabes Mahométans donnent à tous les Africains en général, soit qu'ils soient idolâtres, soient qu'ils soient d'une autre Religion que la leur, ce nom signifiant un homme sans Loi, & ils le donnent aux Chrétiens comme aux Infideles. Mais les Géographes le bornent à ces Peuples sauvages qui habitent les parties les plus méridionales de l'Afrique, & ils désignent tous ces Pays par le nom général de *Cafrerie*, bien-qu'ils ne soient pas d'accord sur ses limites au Nord (a), & cela n'est pas étonnant vu le peu de commerce que les Européens ont avec eux. La plupart font commencer la *Cafrerie* au Cap Negre sur la côte occidentale, & à l'embouchure du Cuama sur la côte orientale, & l'étendent presque jusqu'au Cap de Bonne-Espérance vers le Sud, en y comprenant toute la Nation des Hottentots, bien qu'il soit évident que ceux-ci sont à tous égards une race entièrement différente de tous les autres Africains, comme nous le verrons dans le Chapitre suivant. Mais si par *Cafres* il faut entendre toutes les Nations Payennes & Idolâtres qui habitent cette partie méridionale de l'Afrique, il est certain que la *Cafrerie* doit s'étendre encore bien plus au Nord au moins dans l'intérieur, puisqu'alors il faut y comprendre non seulement

SECTION
VII.
*Histoire de
la Cafrerie.*

*D'où vient
le nom de
Cafres &
de Cafrerie.*

*Bornes de
la Cafrerie.*

(a) *Sanut, Linschoten, Ramusio, Purchas, Dapper, La Croix & al.*

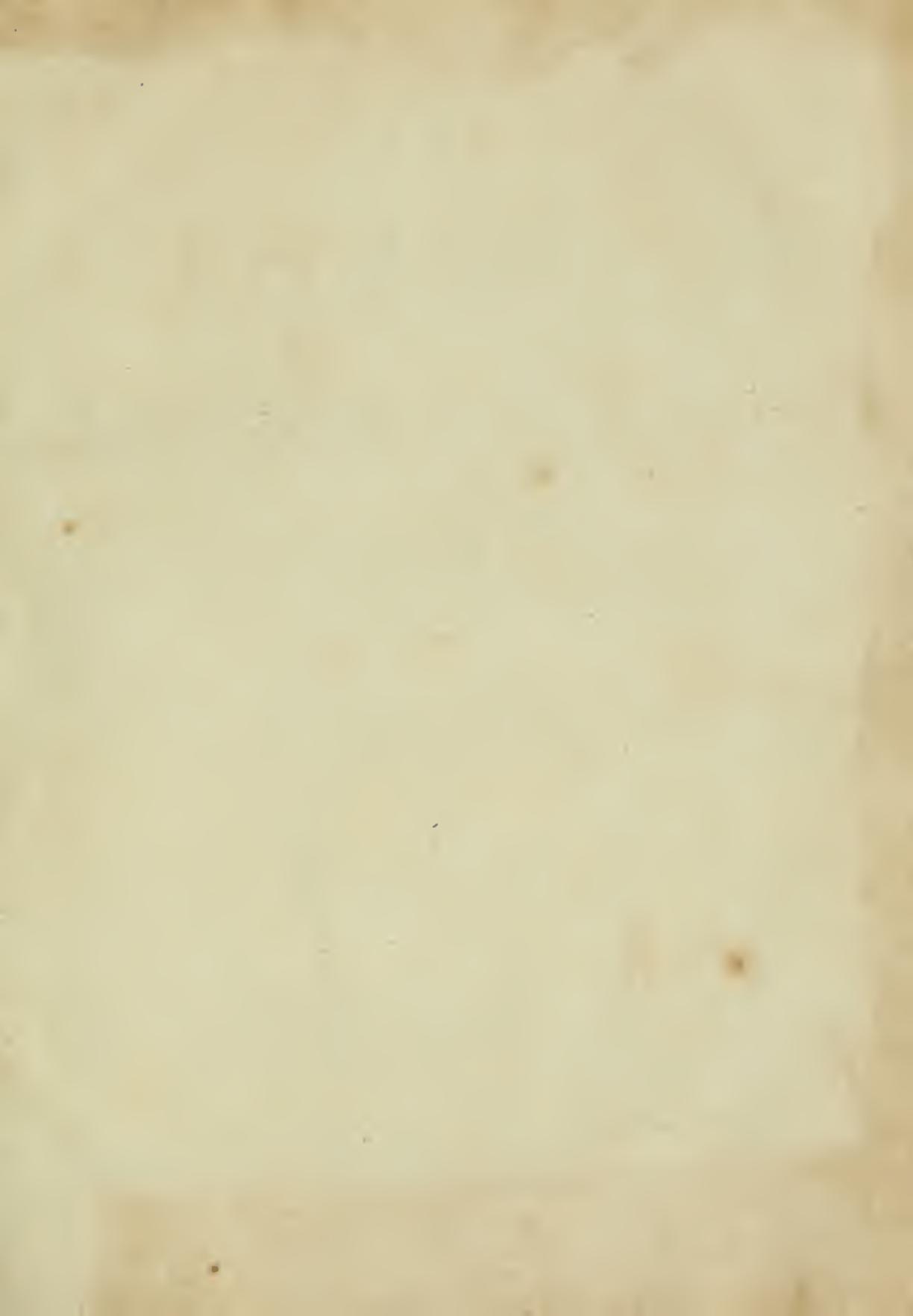
SECTION
VII.
*Histoire de
la Cafre
rie.*

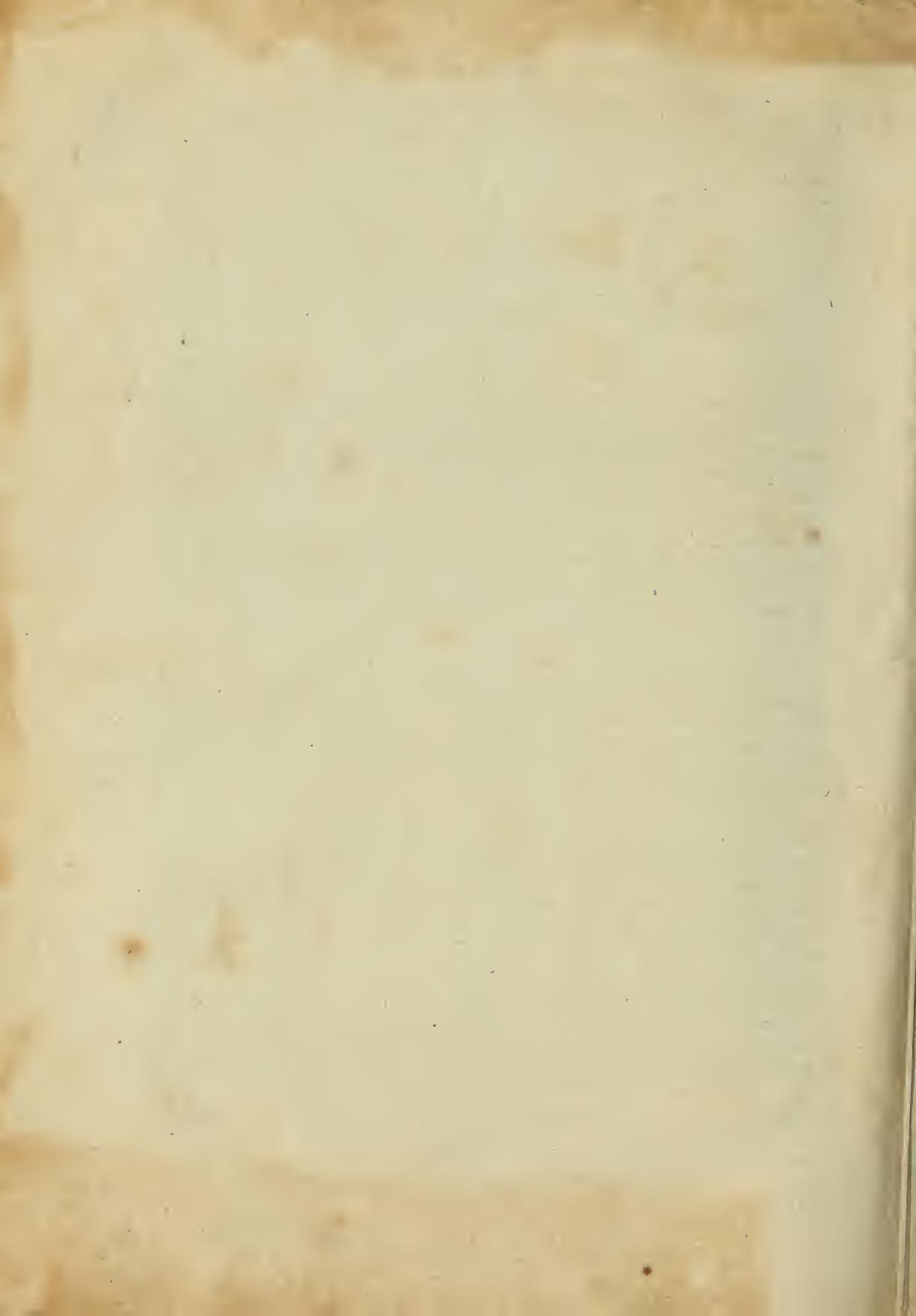
le Monomotapa & le Monœmugi, dont nous avons parlé, avec les Royaumes d'Anzico, de Fungono & de Metamba, mais les Pays des Galles, de Jagoes, au Midi de l'Abiffinie, les Monsoles & autres Peuples de cet ordre, qui occupent les terres qui sont entre cet Empire, & les Royaumes de Congo, de Loango & d'Angola &c. jusqu'aux montagnes de la Lune, & jusques où au-delà, c'est ce qu'il nous est impossible de dire avec la moindre vraisemblance à cause du peu d'accord qu'il y a entre nos Géographes & leurs Cartes. Nous pouvons même ajouter qu'ils sont quelquefois en contradiction avec eux-mêmes, comme on peut le voir par la Carte que *De Lisle* a donnée de ce Pays conjointement avec le Royaume de Congo, en 1708, & celle qu'il a publiée de l'Afrique en 1722 (a). Le fait est, qu'il n'y a point de Pays qui s'appelle proprement Cafrerie, & que les Portugais, qui ont pris le mot Arabe *Caser* pour le nom d'un Pays, au-lieu que c'est un titre de mépris, ont induit les autres à erreur. C'est par cette raison que nous n'en parlerons point davantage sous la première qualification, & nous ajouterons seulement sur la seconde, que l'on peut à juste titre donner le nom odieux de Cafrerie ou de Pays des Infideles à toutes ces vastes Contrées intérieures qui s'étendent depuis les Hottentots jusqu'à la Ligne Equinoctiale & au-delà, vu que tous les habitans sont non seulement idolâtres, mais adonnés aux plus étranges & inhumaines superstitions & aux sortilèges, beaucoup plus qu'aucune Nation au Monde, & telles qu'elles sont inconnues aux Hottentots mêmes. Nous ne nous y étendrons pas ici, parceque nous aurons occasion d'en parler dans la suite, en parcourant les côtes occidentales, au moins autant que les Missionnaires ont osé s'avancer parmi ces Peuples. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que la férocité & la cruauté de ces Sauvages jointe à la chaleur excessive & au mauvais air de ces climats, ont constamment ôté le courage à ces bons Peres d'y risquer leur vie & leurs travaux. Il n'y en a eu que très-peu qui ayent pénétré fort avant dans les terres, & de ceux-là les uns sont morts bientôt par la chaleur du climat, la mauvaise nourriture, & par les horribles fatigues qu'ils ont essuyées, & les autres ont été découragés de rester parmi ces Sauvages par le peu de fruit qu'ils y faisoient. A leur retour ils ont fait de si effrayantes Relations de cette Mission, qu'on n'y a plus guere envoyé personne, si ce n'est dans les endroits où les Portugais & les autres Européens sont établis (b). De-là vient que nous connoissons si peu ces vastes Contrées intérieures, nonobstant ce que *Dapper*, *La Croix* & d'autres en ont écrit sur des ouï-dire; rapports auxquels nous ne croyons pas que l'on puisse ajouter beaucoup de foi, sinon à l'égard de ce qui regarde plus directement les Hottentots, avec lesquels il est évident qu'ils ont confondu très-absurde-ment les Cafres. Ainsi, au-lieu de fatiguer le Lecteur par une longue énumération de Peuples dont nous ne connoissons guere que les noms, & encore peut-être imparfaitement, nous finirons ce Chapitre pour faire connoître ces Africains plus reculés, aussi-bien que les Royaumes & les Peuples des côtes occidentales qui nous sont mieux connus.

(a) Voy. la Carte de *De Lisle* de 1708 & Not. de *D'Anville*. (b) *Cavazzi* Hist. de Congo.

FIN DU VINGT-QUATRIEME TOME.













0095184236

